

# MUSÉE

# DES FAMILLES

## LECTURES DU SOIR.

---

XXXI[e] ANNÉE.

# COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

## DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

### TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AIMARD (Gustave).
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BOITARD.
BOISGONTIER (Mme Adam).
BRETON (Ernest).
CALLIAS (Hector de).
CAPENDU.
CHASLES (Philarète).
COMETTANT (Oscar).
CRISTAL (Maurice).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESESSARTS (Alfred).
DESLYS (Charles).
DUMAS (Alexandre).
DUMONTEILH (Fulbert-).
ENAULT (Louis)
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (F.), de l'Institut.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Vte de) de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
LORMEAU (Mme Juliette).
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MÉRY.
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PECONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TAVERNIER (de la Nièvre).
THOMASSON (Léopold).
TOURNEUX (Eugène).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WEY (Francis).

### DESSINS.

BAR (de).
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FRANCK.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARC.
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
POTTIN (Henri).
SALIÈRES.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
YAN' DARGENT.
WATTIER.
WORMS (Jules).

### GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, MARTIN, MONTIGNEUL, GÉRARD, PISAN, PONTENIER, TRICHON, TROPSCH, WIESENER, ETC.

*N. B.* La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

## RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1864-1865 (32e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

*Prix pour Paris* : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Italie, Suisse, 8 fr. 10.
Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 8 fr. 50.
Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via Suez, 9 fr. 50.
États-Romains, 11 fr. Panama, 12 fr.

*Pour les départements* : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :
Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Italie, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 15 fr. 50.
Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via Suez, 16 fr. 50.
États Romains, 19 fr. 50. Panama, 22 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

*Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le* Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

*L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés* directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

*Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au* Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées.* — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

## TRENTE ET UN VOLUMES SONT EN VENTE.

### Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché. . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr. / Relié. . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50 c. } (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 31 vol. ensemble : Paris, 141 fr. Départ. 157 fr. 50. Rendus *franco.*
Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 c. par volume.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

PARIS, — TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS, RUE DU BOULEVARD, 7.

**Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 29.**




# MUSEE DES FAMILLES

## Lectures du Soir.

TOME TRENTE ET UNIÈME.

—

**1863-1864.**

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

**Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.**

# AVERTISSEMENT.

Nous terminons aujourd'hui notre trente et unième volume.

Sommes-nous, comme nous le promettions l'an passé, à pareille époque, resté fidèle aux grandes traditions qui ont fait le succès du *Musée des Familles?* Avons-nous toujours maintenu haut et ferme le drapeau de nos idées et de nos convictions? Nous sommes-nous rapproché de ce but idéal proposé à nos efforts : CHAQUE LIGNE DU MUSÉE DES FAMILLES DEVRAIT, S'IL EST POSSIBLE, RENFERMER UNE LEÇON DE SCIENCE, D'HISTOIRE, DE RELIGION OU DE MORALE?

Ce n'est pas à nous de répondre, c'est au public qui a bien voulu avoir confiance en notre parole, et fortifier la nouvelle direction de ses encouragements et souvent de ses félicitations.

Il est cependant une chose que nous tenons à constater; c'est notre scrupuleuse fidélité à tenir nos engagements. Exemple assez rare dans l'histoire de la presse, tous les articles promis ont été publiés, et notre programme de l'an passé pourrait servir de sommaire à la table des matières de cette année. C'est par cette loyauté que se fonde la confiance, c'est par la confiance que le succès se confirme. Nous aimons mieux promettre moins et donner plus que nous n'avons promis. Ainsi avons-nous fait en 1863-64. Parmi les articles qui ne figuraient pas sur notre programme et qui nous ont valu des éloges dont nous sommes fier, qu'il nous suffise de citer :

*La seconde Vie,* de X. Saintine;

*La Fille du Rebouteur*, de Ch. Deslys;

*M^{lle} de Launay,* de J. Janin;

*Giacomo Meyerbeer*, d'O. Comettant;

*L'Obéissance*, d'A. Rondelet.

Quand nous dirons donc aujourd'hui que l'année prochaine ne sera ni moins riche ni moins belle, le passé nous donne l'espoir et peut-être le droit d'être cru sur parole.

Les premiers numéros de 1864-65 contiendront :

*Le comte de Chanteleine*, épisode de la Révolution, par J. Verne;

*L'Usurier des Arcis*, par Ch. Wallut.

*Promenades dans l'ancien Paris,* par V. Fournel;

*Les Nomenoë,* suite des *Révolutions d'autrefois,* par Ch. Deslys;

*La duchesse de Bourgogne* et le *Poëte en voyage*, par J. Janin;

*Les Gambusinos*, scènes de la vie des mines au nouveau monde, par G. Aimard;

*Bellangé, sa vie et ses œuvres*, par H. de Callias;

Une comédie-proverbe, des études historiques, scientifiques et morales, de MM. Méry, X. Saintine, Janin, Gabriel, Asselineau, etc., etc.

Nous avions dit aussi : Ce n'est pas notre journal, c'est le journal de nos abonnés que nous écrirons.

Cette fois encore, on nous rendra cette justice, qu'en toute occasion nous avons effacé notre modeste personnalité devant les collaborateurs illustres qui nous prêtaient l'appui de leur talent. Ainsi ferons-nous à l'avenir.

Avons-nous besoin d'ajouter que les mêmes principes de morale continueront à présider à notre direction, que chaque jour amènera son progrès, et que tous nos efforts tendront à mériter de plus en plus une confiance dont nous nous honorons?

Donc, amis lecteurs, puisqu'aujourd'hui la glace est rompue, nous reprenons la vieille devise du MUSÉE DES FAMILLES et nous disons, comme autrefois :

Comptez sur notre persévérance comme nous comptons sur votre fidélité.

CH. WALLUT.

MUSÉE DES FAMILLES

# LE BATTEUR DE SENTIERS (1).

## SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE.



La Vera-Cruz. Don Miguel se rendant à Medellin. Dessin de Thorigny.

(1) Traduction et reproduction interdites

### I. — LE MALENTENDU.

Le voyageur européen qui, après une délicieuse relâche à l'île de Cuba, pénètre dans la rade de Vera-Cruz à travers le triangle formé par le fort de Saint-Jean-d'*Ulua* (1), l'île Sacrificios et l'île Verte, et, pour la première fois, salue la grande terre américaine, éprouve un sentiment de tristesse inexprimable à la vue de cette ville bâtie au milieu des sables, cerclée de lagunes marécageuses, de dunes arides, et dont les alentours sont entièrement privés de verdure.

Puis, lorsque le regard se porte sur ces maisons, basses, noires, mal construites, groupées sans ordre, sur ces rues étroites et tortueuses, encombrées d'immondices et de détritus de toutes sortes, que de hideux *zopilotes*, espèces de petits vautours noirs seuls chargés de l'assainissement de la ville, se disputent avec des cris discordants, jusque sous les pieds des passants, on comprend aussitôt les ravages terribles que cause dans cette malheureuse cité l'effroyable *vomito negro*.

Aussi n'est-ce qu'en proie à une instinctive terreur que l'étranger se décide enfin à poser le pied dans cette Josaphat lugubre.

Après être sorti de la ville et avoir traversé, sous le poids accablant d'un soleil torride, cinq lieues environ de broussailles rabougries et marécageuses, la végétation tropicale prend enfin le dessus, des bois magnifiques surgissent de toutes parts, et on trouve blotti comme un oiseau frileux, sous le feuillage, le charmant village de Medellin, fondé par don Gonzalo de Sandoval, un des héroïques compagnons de Cortez, et qui, dans la saison où le vomito sévit avec fureur à la Vera-Cruz, sert de refuge aux négociants riches de cette ville et aux grands propriétaires de la Tierra-Caliente.

Medellin est une délicieuse oasis jetée au milieu de l'affreux désert qui enserre la Vera-Cruz; tous les plaisirs s'y donnent rendez-vous, et ses ombrages hospitaliers rendent la vie aux malades dont un séjour trop prolongé *al puerto* a détruit la santé.

Un vendredi de la seconde quinzaine du mois de juin 1860, entre deux ou trois heures de *la tarde*, deux individus d'assez mauvaise mine étaient assis, face à face, dans une pulqueria de Medellin, buvant du *tepache de piña*, ou bière d'ananas, boisson rafraîchissante, qui, malgré la fermentation, conserve toute la saveur du fruit, fumant de minces cigarettes de maïs, et causant presque à l'oreille l'un de l'autre, tout en jetant, de temps en temps, malgré l'isolement complet où ils se trouvaient, des regards inquiets autour d'eux.

C'était l'heure de la siesta. Medellin dormait sous l'action dévorante d'un soleil de plomb. Du ciel pâle tombait sur le sol, qu'elle brillantait de réverbérations, une lumière blanche, il n'y avait pas un souffle dans l'air; moins celle de la pulqueria, toutes les portes étaient closes. Çà et là, des leperos dormaient étendus le long des murs, la tête à l'ombre et les pieds au soleil.

Deux chevaux complétement harnachés, attachés à un anneau scellé dans le mur de la pulqueria, troublaient seuls le silence qui régnait dans le village en frappant du pied le sol pour se débarrasser des taons et des moustiques qui les obsédaient.

Le pulquero, assis derrière son comptoir, d'où il surveillait ses malencontreuses pratiques, luttait vainement contre le sommeil, et laissait vaciller sa tête d'une épaule à l'autre avec le mouvement régulier d'un pendule.

Les deux hommes dont nous avons parlé étaient jeunes, ils avaient vingt-huit à trente ans à peine; leur teint bronzé, leurs visages, aux traits anguleux, et leur physionomie cauteleuse, basse et ironiquement sournoise, les faisaient, au premier coup d'œil, reconnaître pour Indiens de pure race.

Ils portaient le costume de *Jarochos*, ainsi qu'on nomme les habitants de la campagne et du littoral de la Véra-Cruz, costume primitif, mais qui ne manque pas d'un certain cachet d'étrangeté pittoresque.

Ils avaient le chapeau de paille aux larges ailes retroussées par derrière, le mouchoir sortant du chapeau comme une résille et dont les plis flottants protégent les épaules contre les rayons du soleil, la chemise de toile à jabot serrée au cou par une agrafe d'or, le caleçon de velours de coton vert garni d'une profusion de boutons curieusement guillochés, ouvert au genou et tombant en pointe jusqu'à la moitié de la jambe, les hanches serrées par une large faja de crêpe de Chine rouge. A un anneau de fer attaché à cette faja était suspendu, sans fourreau, un machete, sabre droit, à la lame étincelante et à la poignée en corne sans garde; leurs pieds étaient nus. Sur la table, près d'eux, étaient jetés leurs zarapés, aux couleurs tranchantes; deux carabines reposaient, la crosse à terre, entre leurs jambes.

A l'époque où commence notre histoire, Juarez n'était pas encore maître de Mexico; le centre de son gouvernement était placé à la Vera-Cruz, où il résidait, et les environs de cette ville, occupés par ses troupes, étaient désolés par des bandes de pillards et de maraudeurs, appartenant aux guérillas de Carvajal, de Cuellar et autres chefs de corps justement exécrés par les populations paisibles de ces contrées à cause de leur férocité et de leurs habitudes de pillage, qui les faisaient redouter même de leurs partisans, qu'ils n'épargnaient pas plus que leurs ennemis politiques lorsque l'occasion s'en présentait.

Les guérilleros de Juarez étaient d'abord et avant tout voleurs de grands chemins, leurs convictions politiques ne marchaient qu'en seconde ligne; leur grande affaire était le meurtre et le vol.

Juarez, du reste, était si parfaitement édifié sur la moralité de ces dignes soldats, qu'il se gardait bien de les laisser entrer dans la Vera-Cruz, qu'ils auraient, sans hésiter, mis à sac; il préférait leur abandonner les campagnes, arrangements contre lesquels les guérilleros ne réclamaient pas, car ils y trouvaient leur profit en arrêtant les caravanes, les *conductas de plata*, et, au besoin, en prenant d'assaut les haciendas qui se trouvaient à dix et même vingt lieues de leurs campements.

La force faisait loi; la terreur régnait dans cette partie des Terres-Chaudes, où les guérilleros étaient les seuls et véritables maîtres.

Les deux personnages que nous avons mis en scène avaient, malgré leurs costumes excentriques, toute la mine d'appartenir à l'une ou l'autre des guérillas dont nous avons parlé.

Cependant le temps s'écoulait, trois heures étaient sonnées depuis déjà près de vingt minutes, les portes commençaient à se rouvrir; quelques rares passants se hasardaient dans les rues; Medellin renaissait à la vie.

— Le diable soit de l'homme et du rendez-vous qu'il nous a donné! s'écria un des inconnus en frappant si rudement la crosse de sa carabine contre le sol, que le pul-

(1) Et non *Ulloa*, comme les Français le nomment fautivement.

quero releva brusquement la tête avec un geste d'effroi, en lançant autour de lui des regards effarés.

— Encore un peu de patience, cher compadre, répondit son compagnon d'un ton conciliateur, ce caballero aura sans doute été empêché.

— Vous prenez facilement votre parti de ce retard, No Carnero, fit le premier en haussant les épaules; *Voto a brios!* pour un rien je partirais.

— Ce serait une folie, señor Pedroso, et, permettez-moi de vous le dire, je ne reconnaîtrais pas là votre prudence habituelle.

— Je m'ennuie à la mort de demeurer ainsi les bras croisés; si encore nous faisions quelque chose.

— Que faire? nous n'avons même pas la ressource de tailler un *monte*, reprit Carnero en souriant, nos forces sont trop égales.

— C'est vrai, reprit Pedroso sur le même ton; ce tepache m'affadit le cœur; je n'ose boire de mezcal ni de refino, car il nous faut conserver notre sang-froid au cas où...

— Chut! dit vivement Carnero en posant son doigt sur sa bouche, les murs ont des oreilles ici.

— C'est juste, compadre; mais alors trouvez, inventez quelque chose.

— J'avoue humblement mon incompétence en pareille matière; je n'ai jamais brillé par l'invention. Ah! tenez, cependant, il y a une chose que nous pourrions faire.

— Laquelle, cher compadre? parlez vite.

— S'il nous est interdit de jouer entre nous, qui nous empêche de proposer une partie à notre hôte; il semble s'ennuyer à peu près autant que nous. Il est là qui dort à moitié, une taille de monte le réveillera.

— Eh! eh! fit Pedroso avec un sourire narquois, c'est une idée, cela. Mais que jouerons-nous? il faut intéresser la partie.

— Dame! jouons-lui d'abord le montant de la consommation; après, eh bien! nous verrons.

Pedroso fit un mouvement pour se lever.

— Attendez, dit son compagnon en lui posant la main sur le bras, voici peut-être un partenaire qui nous arrive.

Un cavalier s'était arrêté devant la porte; après une seconde ou deux d'hésitation, il mit pied à terre, attacha son cheval et entra dans la pulqueria.

Après avoir négligemment porté la main à son chapeau, le nouveau venu s'assit en face des deux Indiens, et appela l'hôte en frappant du poing sur la table placée devant lui.

Le pulquero, brusquement réveillé, mais contrarié d'être contraint de quitter son siége, se leva d'un air maussade et alla nonchalamment demander à l'étranger ce qu'il désirait boire.

— Du tepache de piña, répondit celui-ci d'une voix brève, et faites vite, s'il vous plaît; je suis pressé.

— Il faut le temps, reprit l'hôte en grommelant; mais cependant il se décida, bien que de mauvaise grâce, à apporter ce qu'on lui demandait; puis il se hâta de retourner à son siége, afin de rattraper, si faire se pouvait, son sommeil si brusquement interrompu.

L'étranger, sans paraître remarquer les façons peu engageantes du pulquero, remplit son verre, et le vida deux fois coup sur coup avec l'empressement d'un homme en proie à une soif ardente; puis, après avoir poussé un hum! de satisfaction, il tordit une cigarette, retira un mechero d'or guilloché de son dolman, battit le briquet, alluma sa cigarette, et s'enveloppa d'un nuage de fumée bleuâtre et odorante, au milieu duquel il disparut presque entièrement.

Pendant que l'étranger se livrait à ces diverses occupations avec l'aisance d'un homme qui sait qu'il se trouve dans un lieu public où il est libre d'agir à sa guise, les Indiens l'examinaient à la dérobée avec la plus sérieuse attention.

Voici quel fut à peu près le résultat de leurs observations.

L'étranger avait trente ans au plus; sa taille, élevée, était bien prise, ses gestes prompts et élégants. Il avait le front pur et bien développé, le nez droit, les yeux noirs et pleins d'éclairs, la bouche railleuse, surmontée d'une fine moustache cirée et relevée avec soin; bref, sa physionomie, belle sans être efféminée, avait une expression de bravoure et de loyauté remarquable.

Il portait le gracieux costume des campesinos des provinces du nord : dolman et culotte en drap bleu; le dolman, galonné en or, était ouvert et laissait voir une fine chemise de batiste brodée et une cravate de soie jaune, dont les bouts étaient passés dans une bague, ornée d'un diamant d'un prix considérable; la culotte, retenue aux hanches par une faja en crêpe de Chine à franges d'or, était galonnée et garnie d'une double rangée de boutons d'or curieusement ciselés; ses jambes étaient enveloppées dans des *botas vaqueras,* morceau de cuir brun brodé avec soin, attachées au-dessous du genou par une jarretière tissue d'argent. De grands et forts éperons d'argent étaient attachés à ses talons; sa *manga* (1), soutachée d'or, était négligemment relevée sur son épaule, et il était coiffé d'un riche chapeau de paille de *zipijapa*. Une longue rapière, dont la garde et la coquille étaient ciselées, pendait à son flanc gauche; deux revolvers à six coups étaient passés dans sa ceinture, et le manche d'un couteau sortait de sa bota vaquera droite.

Ainsi armé, l'étranger était en mesure de faire face à plusieurs adversaires à la fois, et, en cas d'attaque imprévue, de vendre chèrement sa vie.

Son cheval, qu'on apercevait attaché à la porte, portait des harnais couverts d'ornements en argent; d'un côté de sa selle, était attachée une reata lovée avec soin, et, de l'autre, une courte carabine richement damasquinée.

— Hum, dit à voix basse Pedroso à son compagnon, c'est un *forastero* (étranger).

— Je le crois *tierras a d'entro* (des provinces du centre) et non *costeño* (des côtes) comme nous, répondit celui-ci sur le même ton.

— C'est quelque riche haciendero de l'intérieur qui vient assister aux fêtes de Medellin.

— Si nous nous en assurions.

— Comment cela?

— Dame, en le lui demandant tout uniment.

Pedroso jeta un regard de côté sur l'étranger; celui-ci ne semblait aucunement s'inquiéter de ses voisins.

— Je sais bien que ce moyen serait infaillible, reprit l'Indien, mais je ne sais pourquoi ce diable d'homme ne m'inspire qu'une médiocre confiance.

— En quel sens?

— Je crains qu'il méconnaisse la pureté de nos intentions et qu'il se fâche.

— Cette remarque ne manque pas de justesse, mon cher compadre; le cas est épineux; nous ne sommes pas en nombre, il faut attendre.

(1) Manteau ressemblant au poncho chilien.

— Oui, attendons, dit vivement Pedroso ; d'ailleurs, il faudra bien qu'il se décide à sortir, et alors nous verrons. C'est étonnant comme son dolman m'a donné dans l'œil.

— Et à moi donc. Voyez-vous, cher compadre, il est évident pour moi que cet homme est un partisan du traître Miramon, et, par conséquent, un ennemi de la patrie ; notre devoir est de l'arrêter.

— Oui, mais pas tout de suite ; bien que vous et moi nous soyons braves et même téméraires, la partie serait trop inégale en ce moment.

Pendant cet aparté, auquel il avait paru ne pas prêter la plus légère attention, et que du reste il lui aurait été impossible d'entendre, l'étranger avait laissé le haut de son corps se pencher en arrière et s'appuyer contre le mur ; sa tête était tombée sur sa poitrine ; il avait fermé les yeux, et, maintenant, il semblait être complétement endormi.

Les deux Indiens avaient fait silence et l'examinaient attentivement.

Au bout de quelques minutes, Pedroso se leva avec précaution, traversa la salle à pas de loup, et, après avoir fait un geste de menace au pulquero, il s'approcha doucement du dormeur. Carnero s'était levé en même temps ; mais, au lieu de suivre son compagnon, il s'était glissé du côté de la porte.

Les deux drôles s'étaient entendus d'un regard, leurs dispositions avaient été prises en un instant, ils s'étaient partagé la besogne ; le sommeil de l'étranger leur donnait beau jeu.

L'un se chargeait de dévaliser l'homme, l'autre d'enlever le cheval. Cette double tentative était hardie. Le pulquero, complice tacite de cette mauvaise action, suivait, avec tout l'intérêt d'un véritable amateur, les manœuvres savantes des bandits.

Carnero avait atteint la porte ; déjà il tenait la longe du cheval, qu'il se disposait à couper. Pedroso, penché sur le dormeur, glissait doucement sa main gauche dans la poche de son dolman, tandis qu'il levait au-dessus de sa tête sa main droite, armée d'un long couteau, prêt sans nul doute à en faire usage au plus léger mouvement de l'homme qu'il essayait de voler. Déjà les doigts aguerris du bandit avaient senti les mailles soyeuses d'une bourse bien garnie ; avec une dextérité extrême il l'attirait peu à peu à lui.

Soudain, il y eut un coup de théâtre. Pedroso roula sur le sol à demi étranglé et une balle siffla aux oreilles de Carnero, qui se laissa tomber de frayeur.

L'étranger était debout et terrible au milieu de la salle, un revolver à chaque main.

A cette péripétie imprévue, et qui changeait si subitement la face des choses, le pulquero, enthousiasmé, poussa un cri d'admiration :

— Bien joué ! dit-il en battant des mains.

Cependant Pedroso s'était relevé tout meurtri de sa chute.

— *Voto a brios !* Caballero, dit-il sans autrement s'émouvoir, êtes-vous donc épileptique ? A-t-on jamais vu traiter d'honorables caballeros de la sorte.

— Le fait est, appuya Carnero, qui s'était hâté de rejoindre son compagnon, que vous n'avez pas le réveil caressant, cher señor. On avertit, au moins, quand on veut faire de ces choses-là ; un peu plus, j'étais mort.

— Et moi, dit piteusement Pedroso, qui prenais tant de précautions pour vous réveiller doucement et sans secousses.

— Rendez-donc service aux gens, firent en chœur les deux drôles en levant les mains et les yeux au ciel.

L'étranger sourit d'un air narquois.

— Il y aurait-il donc eu malentendu entre nous, señores ? dit-il.

— Le plus complet, señor ; vous allez en juger, s'écria vivement Pedroso.

— Vous allez reconnaître, caballero, combien vous vous êtes trompé sur nos intentions.

— Votre parole me suffit, señores, répondit l'étranger avec une exquise politesse.

— Non, non, laissez-moi vous expliquer, insista Pedroso.

— C'est inutile, je reconnais que j'ai eu tort, señores ; veuillez donc m'excuser, d'autant plus que, grâce à Dieu ! il ne vous est rien arrivé de fâcheux.

— Hum ! fit l'un, vous m'avez si fort serré la gorge, que c'est à peine si je puis retrouver ma respiration.

— Quelques lignes plus bas et j'étais mort, ajouta l'autre.

— Je suis au désespoir, señores, de m'être aussi grossièrement trompé sur votre compte, reprit l'étranger toujours railleur ; mais vous m'excuserez lorsque vous saurez que j'habite ordinairement la frontière indienne, ce qui fait que, continuellement menacé, je suis devenu fort soupçonneux.

— Nous nous en sommes aperçus à nos dépens, señor, répondit Pedroso ; mais, puisque vous le désirez, assez sur ce sujet.

— Merci, caballeros, et, maintenant que nous sommes d'accord, permettez-moi de vous offrir de prendre votre part de la bouteille de refino de Cataluña que notre hôte va nous servir.

— Nous acceptons votre invitation avec joie, caballero, répondit Pedroso, non à cause du refino que vous nous offrez si généreusement, mais afin de vous prouver que toute rancune est éteinte dans nos cœurs.

Cela dit, les deux bandits s'installèrent en face de l'étranger, qui se contenta, pour toute réponse, de sourire avec ironie à ce compliment effronté, et qui donna au pulquero l'ordre d'apporter la bouteille d'eau-de-vie, ce que celui-ci, complétement réveillé maintenant, s'empressa de faire.

### II. — LE MARCHÉ.

Lorsque les verres eurent été remplis et vidés trois ou quatre fois, sous l'influence alcoolique de la liqueur les langues se délièrent, et on causa. Mais, ainsi que cela arrive presque toujours en semblable circonstance, au lieu d'interroger l'étranger, ainsi qu'ils en avaient l'intention, les deux Indiens se virent, au contraire, obligés de répondre aux questions que, sans paraître y attacher d'importance, il ne cessait de leur faire, et si, grâce à cette manœuvre habile, ils n'apprirent rien sur le compte de l'homme qu'ils avaient essayé vainement de dévaliser, ils n'eurent bientôt plus de secrets pour lui, et au bout de quelques minutes il sut parfaitement à quoi s'en tenir à leur égard.

Constatons en passant que la biographie de ces deux honorables citoyens n'était aucunement édifiante.

Jarochos, nés à Manantial, ils avaient été contraints, à la suite de coups de couteau distribués avec une déplorable libéralité, de quitter leur village, et de vivre, ainsi qu'ils le disaient, d'expédients, c'est-à-dire en écumant les grandes routes de la république ; cette existence tant soit peu précaire menaçait de se terminer un jour ou l'autre par une catastrophe, lorsque, heureusement

pour eux, la guerre avait éclaté entre Miramon et Juarez.

Les deux drôles avaient à plusieurs reprises eu des relations d'intérêt avec Carvajal, c'est-à-dire qu'ils l'avaient aidé à arrêter des caravanes, et parfois même la diligence de Mexico à la Véra-Cruz; ces antécédents militaient en leur faveur, Carvajal les reçut avec distinction dans sa cuadrilla, et, depuis cette époque, ils avaient fructueusement continué le cours de leurs déprédations sous l'égide tutélaire de leurs opinions politiques.

Voilà, en résumé, quelle était l'histoire des señores Pedroso et Carnero, histoire que l'étranger écouta sans sourciller d'un bout à l'autre, et à laquelle, ce qui flatta considérablement les bandits, il sembla vivement s'intéresser.

Un assez long silence suivit cette confidence faite, par le señor Pedroso, avec cette verve et cette facilité d'élocution particulière aux Mexicains.

Il est un fait singulier à noter dans ce pays, c'est que, à quelque classe de la société que les individus appartiennent, ils s'expriment avec une élégance remarquable et un choix d'expressions tel que, à part le costume qui même souvent est à peu près le même pour tous les individus, il est impossible en général à un voyageur européen de reconnaître quel rang tiennent dans le monde les gens




Un malentendu. Dessin de Lix.

avec lesquels le hasard le met en rapport, leperos, marchands, bandits, généraux ou lettrés, leur parler est aussi fleuri, leur politesse aussi exquise, et leurs façons aussi distinguées; aussi dans ces brusques revirements de fortune si ordinaires au Mexique qui, du cargador d'hier font le colonel d'aujourd'hui, ou métamorphosent un pauvre diable de péon en un mineur millionnaire, le nouveau favori de la fortune n'est nullement étonné de son changement, il se trouve à sa place toute suite et ne commet jamais une de ces monstrueuses bévues qui désespèrent nos parvenus européens en les faisant immédiatement reconnaître pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des malotrus décrassés.

Après avoir de nouveau rempli les verres, l'étranger rompit enfin le silence.

— *Voto a brios!* señores, dit-il avec bonhomie, si votre vie a été accidentée, avouez qu'elle a été aussi pleine d'émouvantes péripéties, et si maintenant vous êtes à peu près retirés des affaires, au moins vous avez conquis une honorable position.

— Oui, oui, répondit Carnero en faisant claquer sa langue contre son palais, la position n'est pas mauvaise.

— L'avenir est à nous, ajouta Pedroso avec emphase en engloutissant d'un trait le contenu de son verre.

— Comme souvent, continua l'étranger, le hasard se plaît à nous donner des regrets!

— Des regrets!

— Mon Dieu oui, je me dis que maintenant que vous avez l'honneur de servir S. Exc. don Benito Juarez, la sérieuse responsabilité dont vous êtes chargés doit absorber tous vos instants, de telle sorte que vous n'avez plus la faculté de vous occuper d'affaires comme vous le faisiez antérieurement.

— Cette observation est de la plus grande justesse, caballero, répondit Pedroso en se rengorgeant, d'autant plus que nous pouvons nous flatter de posséder la confiance entière de notre illustre chef, le colonel Carvajal.

— C'est un grand homme, fit l'étranger.

— Oui, il entend à merveille le métier de guérillero, reprit Pedroso, cependant nous ne sommes pas tellement tenus par notre service, qu'il ne nous reste encore bien du temps pour nos affaires particulières.

— Bien que dévoués de cœur à la patrie, ajouta Carnero majestueusement, nous ne voulons point cependant négliger nos intérêts.

— Dites-vous vrai, señores? s'écria l'étranger avec un mouvement de joie.

— Nous vous en donnons notre parole de caballeros, señor, reprit Pedroso, et la preuve, c'est que en ce moment même nous attendons...

— Silence, cher compadre, interrompit Carnero, ceci n'intéresse nullement ce caballero; d'ailleurs notre parole lui doit suffire.

— Et elle me suffit, señor, soyez-en convaincu.

Les trois hommes se saluèrent cérémonieusement.

— Une autre bouteille de refino, commanda l'étranger.

Le pulquero obéit avec empressement. Lorsque les verres furent remplis de nouveau, l'étranger s'accouda sur la table, pencha le haut du corps en avant, et après avoir jeté un regard soupçonneux autour de lui :

— Eh bien! causons, dit-il.

— Causons, soit, répondirent-ils.

— C'est de la discussion que jaillit la lumière, observa sententieusement Pedroso.

L'étranger sourit.

— Aimez-vous l'argent? fit-il.

— Nous préférons l'or, répondirent-ils aussitôt.

— Bon, nous pourrons nous entendre alors.

— C'est probable, firent-ils en échangeant un regard entre eux.

— Si vous trouviez l'occasion de gagner beaucoup d'or, facilement et en peu de temps, la saisiriez-vous?

— Sans hésiter, dit Carnero.

— Pardon; avant que d'aller plus loin, ajouta Pedroso, expliquons-nous bien afin d'éviter un nouveau malentendu. Qu'entendez-vous par beaucoup d'or?

— Une somme ronde.

— Bien, mais encore, dix piastres, cent piastres, cinq cents piastres sont des sommes rondes, peut-être ne serait-il pas mauvais de préciser.

— Vous êtes sérieux en affaires, caballero, cela me plaît.

— Nous avons l'habitude de tenir les engagements que nous prenons, caballero, voilà pourquoi nous sommes si pointilleux.

— C'est plaisir de traiter avec des gens honorables, señores, je préciserai donc afin de satisfaire à vos justes susceptibilités; j'entends par une somme ronde, mille onces d'or (1) ou, si vous le préférez, dix-sept mille piastres.

(1) Environ 85,000 francs de notre monnaie.

— Hein! s'écrièrent-ils subitement intéressés, mille onces à nous partager?

— Pardon, mille pour chacun.

Les bandits eurent un éblouissement à l'énoncé de cette somme énorme, ils lancèrent un regard de défiance à l'étranger, celui-ci était froid, calme et souriant.

— Voyons, voyons, dit Pedroso en passant la main sur son front moite de sueur, entendons-nous. Vous parlez sérieusement, n'est-ce pas?

— Je parle sérieusement.

— C'est bien mille onces d'or que vous avez dit?

— C'est, en effet, mille onces d'or.

— Bon, il s'agit de jouer cartes sur table, caballero.

— Je ne demande pas mieux pour ma part.

— Je vais vous donner l'exemple de la franchise.

— Faites.

— Vous n'avez pas été dupe de notre prétendu malentendu, caballero, vous savez fort bien que notre intention était de vous voler?

— Je le sais, en effet, señor, j'ajouterai, si cela peut vous être agréable, que l'habileté avec laquelle vous avez procédé dans cette circonstance m'a charmé.

— Vous me comblez, caballero, répondit modestement Pedroso, mais revenons, je vous prie.

— Soit, veuillez continuer.

— Or, d'après ce précédent, et l'histoire que nous vous avons contée, il ne doit plus vous rester le moindre doute sur nous.

— En effet, je n'en conserve aucun.

— Donc, vous savez que nous sommes hommes à *couper* (1) le premier venu pour cent piastres et même, au besoin, pour une somme moindre encore.

— J'en suis convaincu, señores.

— Alors, comment se fait-il que, nous connaissant si bien, vous nous offriez une somme aussi fabuleuse?

— Ceci est mon secret, señor; supposez, si cela vous plaît, que, par le prix élevé que je mets à vos services, je veux disposer de vous à ma guise, sans avoir à redouter de votre part ni observations, ni hésitations dans l'accomplissement de mes ordres. Il s'agit donc seulement de savoir maintenant si mes conditions vous conviennent.

— Elles nous conviennent beaucoup, quelles qu'elles soient, une seule chose nous embarrasse.

— Voyons cette chose.

— C'est le mode de payement, caballero, pour parler net, ne prenez pas, je vous prie, en mauvaise part cette observation, mais nous n'avons pas l'honneur de vous connaître, nous ne savons qui vous êtes. Les affaires sont les affaires; pour jeter ainsi deux mille onces à un caprice ou une vengeance, il faut être prodigieusement riche; par le temps qui court, l'argent est fort rare, notre rencontre ici est toute fortuite, et puisque nous entamons des relations sérieuses et qui, peut-être, ne tarderont pas à devenir assez intimes, je vous avoue, caballero, que nous ne serions pas fâchés de savoir tout de suite à quoi nous en tenir, c'est-à-dire d'avoir la certitude d'être payés intégralement.

— Señor Pedroso, vous raisonnez admirablement, je ne trouve pas un mot à reprendre à tout ce que vous avez dit, cette certitude que vous souhaitez avoir, dans quelques instants vous l'aurez, mais avant tout laissez-moi vous faire connaître les conditions que je prétends vous imposer, conditions que, bien entendu, vous êtes libres de refuser si elles ne vous plaisent pas.

(1) Expression locale fort caractéristique pour dire *tuer*.

— Parlez, caballero, nous vous écoutons.

— Voici ces conditions : vous me servirez, quels que soient les ordres que je vous donne, ces ordres vous seront transmis de vive voix par un homme de confiance que vous reconnaîtrez à une bague qu'il portera à sa cravate. Si le hasard nous fait rencontrer en public, vous ne me parlerez ni ne me saluerez, à moins que je ne vous y autorise. Chaque fois que je vous emploierai vous toucherez vingt-cinq onces, sans préjudice des mille promises, qui vous seront payées aussitôt que je n'aurai plus besoin de vous ; maintenant répondez, acceptez-vous ?

— Nous acceptons, caballero, répondirent-ils, veuillez nous montrer la bague.

— La voici, dit-il en désignant celle qui attachait sa cravate.

— Bon, reprit Pedroso, nous la reconnaîtrons, soyez tranquille, señor.

L'étranger fouilla dans la poche de son dolman et en retira la bourse que Pedroso avait, une heure auparavant, essayé de lui enlever, l'ouvrit et fit glisser une certaine quantité d'onces sur la table.

Les deux bandits suivaient ses mouvements avec des yeux dilatés par la convoitise.

Après avoir fait deux piles d'onces :

— Tenez, dit l'étranger, voici vingt-cinq onces chacun, ce sont les arrhes de notre marché.

Les Indiens bondirent sur l'or, s'en emparèrent et le firent disparaître avec une promptitude et une dextérité qui amenèrent un sourire sur les lèvres de l'étranger.

— Maintenant, ajouta-t-il en retirant d'un sachet pendu à son cou par une chaîne d'acier la moitié d'une pièce d'or française bizarrement découpée, prenez cette pièce, portez-la à la Vera-Cruz, chez le riche banquier anglais Lizardi.

— Oh ! nous le connaissons fort bien, s'écria Pedroso.

— Tant mieux, vous demanderez à lui parler et vous lui remettrez cette pièce, il la recevra, et en la prenant il vous dira que, lorsque vous lui apporterez l'autre moitié, il vous comptera la somme convenue ; cette preuve vous suffit-elle ?

— Certes, caballero, firent-ils en s'inclinant poliment.

— Vous voyez que je conserve la seconde moitié de la pièce, seulement jouez franc jeu avec moi, señores, car si vous essayez de me trahir, je ne vous manquerai pas.

— Oh ! quelle pensée, señor !

— Ceci n'est pas une menace, mais un simple avertissement, je vous ai déjà donné une preuve de ma force et de mon adresse, gardez-en le souvenir.

— Caraï ! nous ne l'oublierons pas.

— Pardon, señor, dit Carnero, encore un mot, s'il vous plaît.

— J'écoute.

— Il est un point que vous avez oublié, je crois.

— Lequel ?

— Dame, Seigneurie, vous ne nous avez pas demandé de garanties.

L'étranger se mit à rire, et après avoir haussé dédaigneusement les épaules :

— Je me fie à votre parole, dit-il d'une voix railleuse, n'êtes-vous pas des caballeros ? Du reste, franchise pour franchise, ce n'est pas le hasard qui m'a conduit ici, je suis venu exprès sachant vous y rencontrer ; bien que vous ignoriez qui je suis, moi je vous connais de longue date, et si je vous ai fait me raconter votre histoire, c'était simplement pour voir si vous essayeriez de me tromper, je me plais à constater que vous n'en avez pas eu la pensée ; maintenant retenez bien ceci, le jour où il me plaira de me défaire de vous, si cachée que soit la retraite que vous choisissiez pour échapper à ma vengeance, je vous découvrirai, et fussiez-vous au milieu de vingt mille individus, vous ne pourrez vous soustraire au châtiment que vous aurez mérité.

L'étranger appela alors le pulquero et lui donna quelques piastres.

— Señores, ajouta-t-il, le moment est venu de nous quitter, n'oubliez pas nos conventions, et comptez sur moi comme je compte sur vous ; adieu. Et portant la main à son chapeau, il sortit de la pulqueria.

Les Indiens le regardèrent s'éloigner d'un air ébahi.

L'étranger détacha son cheval, se mit en selle et s'éloigna au galop.

Au moment où il tournait l'angle de la cuadra, il se croisa avec un cavalier qui arrivait à toute bride.

L'étranger rabattit vivement les ailes de son chapeau sur ses yeux, et enfonçant les éperons aux flancs de son cheval :

— Diablos ! murmura-t-il, il était temps !

Les deux guerilleros avaient repris leur place à la table où d'abord ils s'étaient assis.

— Eh bien, compadre, demanda Carnero à son compagnon, que pensez-vous de tout ceci ?

— Je n'y comprends rien du tout, compadre, répondit piteusement Pedroso, si cet homme n'est pas le diable, il doit être au moins son très-proche parent, je crains qu'il ne nous connaisse trop.

— On n'est jamais trop connu, cher compadre, et la preuve, c'est que nous devons cette bonne aubaine à notre réputation.

— C'est vrai ; cependant je vous avoue que, si brillante que soit cette affaire, elle m'inquiète beaucoup, il y a quelque ténébreuse machination là-dessous.

— Il ne faut pas être sorcier pour deviner cela, mais que nous importe ? nous ne sommes que des instruments nous autres, notre honneur est sauf et notre conscience tranquille.

— C'est une grande consolation pour nous dans cette circonstance, cher compadre ; mais, dites-moi, parlerons-nous de cette affaire à don Remigo ?

— Gardons-nous-en bien, au contraire ! oubliez-vous donc si vite les recommandations qui vous ont été faites ? Vive Dios, cette indiscrétion pourrait nous coûter la vie.

Pedroso hocha tristement la tête et vida son verre d'un air mélancolique.

— Bah ! j'ai vingt-cinq onces après tout ! dit-il en repoussant son verre sur la table, qui vivra verra !

En ce moment un cavalier s'arrêta devant la pulqueria.

— Voilà don Remigo, s'écria Carnero.

— Enfin ! dit Pedroso en se levant.

Le cavalier, sans mettre pied à terre, se pencha sur le cou de son cheval.

— Hé, Pedroso ! hé, Carnero ! cria-t-il.

— Seigneurie ! répondirent les deux hommes.

— Allons, en selle vivement, le temps presse !

Les guerilleros quittèrent aussitôt la pulqueria en oubliant de payer leur dépense.

Le pulquero se garda bien de la leur réclamer, il savait à quelle sorte de pratique il avait affaire.

— Bon voyage et que le diable vous torde le cou, dit-il lorsqu'il les vit hors de la voix, heureusement que le premier a payé pour tous, ajouta-t-il en manière de consolation ; c'est égal, je me passerais bien d'avoir affaire à de pareils *bribones*.

Et il alla tout grommelant se rasseoir derrière son comptoir.

### III. — L'ONCLE ET LE NEVEU.

L'étranger s'était éloigné tout pensif de la pulqueria, sa rencontre fortuite avec le cavalier auquel les guérilleros avaient donné le nom de don Remigo, avait répandu sur ses traits un voile de sombre mélancolie.

Cependant don Remigo, puisque tel est le nom de ce personnage, n'avait, au physique du moins, rien qui pût justifier l'espèce de répulsion que l'étranger avait éprouvée à sa vue : c'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, bien fait de sa personne, dont les traits caractérisés, les yeux noirs et la moustache fièrement retroussée donnaient à son visage une expression d'insouciante bravoure et de joyeuse humeur ; son costume, mi-parti civil et militaire, n'avait rien non plus qui justifiât une répugnance quelconque, surtout à l'époque de guerre intestine dans laquelle le Mexique était plongé.

Au regard étincelant que l'étranger avait au passage jeté sur ce cavalier, il était évident qu'il existait entre ces deux hommes une violente irritation, ou peut-être une de ces haines profondes si communes en ces pays, où le soleil brûle le sang et le fait couler en lave dans les veines, et que souvent la vengeance elle-même est impuissante à assouvir.

Quant à présent, nous nous bornerons à constater l'expression de tristesse qui avait remplacé sur le visage de l'étranger la joie railleuse qui l'éclairait un instant auparavant, et nous continuerons à le suivre.



A travers la haie. Dessin de Lix.

Sans remarquer la curiosité qu'excitait son costume parmi les leperos qu'il croisait sur sa route, l'étranger s'était engagé dans un sentier touffu tracé au milieu d'un bois épais de styrax et de palma-christi.

Ce sentier suivait le cours capricieux de la rivière, dont il n'était éloigné que d'une centaine de pas au plus; après avoir quitté le village, l'étranger avait continué à s'avancer en ralentissant de plus en plus l'allure de son cheval, qui bientôt ne marcha plus qu'au pas. A un quart de lieue environ de Medellin, le cavalier aperçut à travers les arbres une charmante maisonnette enfouie au milieu de bosquets odorants, et entourée d'une haie vive de cactus cierges.

Arrivé presque à toucher cette haie, le cavalier s'arrêta et se pencha curieusement pour regarder par-dessus, mais presque aussitôt il se rejeta vivement en arrière, et au lieu de continuer sa route il demeura immobile, écoutant, avec les marques de la plus vive anxiété, deux fraîches voix de jeunes filles qui chantaient une ancienne romance espagnole, en s'accompagnant d'un jarabè :

Que es esto colorin mio (1),
Revolando a mís ventanas,
Cuando yo te suponia
Unido ya con tu amada ?

Les chanteuses firent une pause, et l'une d'elles partit d'un éclat de rire cristallin.

(1) Que signifie cela, mon chardonneret, — de nouveau tu voles à mes fenêtres — lorsque déjà je te supposais — uni avec ton amante ?

— Pourquoi ris-tu ainsi, Jesusita? demanda sa compagne en cessant de racler le jarabè.

— Parce que, ma chère Sacramenta, répondit la rieuse Jesusita en lui désignant d'un air moqueur l'endroit où se tenait le cavalier, qui se figurait sans doute être bien caché, voici le chardonneret de ta romance qui vient, non pas voler à tes fenêtres, mais soupirer derrière la haie de ta maison.

Sacramenta tourna vivement la tête en rougissant.

La mine que faisait le cavalier était si piteuse en se voyant découvert ainsi à l'improviste, que les deux malicieuses jeunes filles recommencèrent à rire comme deux petites folles.

— Holà, niñas! dit une voix d'homme qui partit de la maison, apprenez-moi donc de quoi vous riez si fort, afin que je partage votre joie.

La gaieté fut aussitôt glacée sur les lèvres des jeunes filles à cette brusque interpellation.



L'oncle et le neveu. Dessin de Lix.

Doña Sacramenta mit un doigt sur ses lèvres, sans doute pour recommander la prudence à l'étranger, tandis que doña Jesusita lui disait d'une voix contenue :

— Ne demeurez pas là plus longtemps, don Miguel, voici notre père.

Le cavalier disparut aussitôt derrière la haie, presque au même instant on entendit le galop d'un cheval, la porte fut ouverte par un peon, et don Miguel entra dans la cour qui précédait le jardin

— Oh! fit le peon, don Miguel de Cetina! Quel bonheur, mon maître parlait encore de vous, il y a deux jours : « Mon neveu n'arrivera donc pas, » disait-il d'un air de mauvaise humeur aux señoritas, ses filles.

— Eh bien, me voilà, José, annonce-moi, pendant que je mettrai mon cheval au corral; don Gutierre est en bonne santé, j'espère.

— Parfaite, Seigneurie, oh! il sera bien content.

— Alors il ne faut pas le faire attendre, va m'annoncer.

— J'y cours, Seigneurie, j'y cours.

Et, en effet, le peon s'éloigna à toutes jambes.

Don Miguel de Cetina, puisque nous savons mainte-

nant le nom de ce cavalier, s'occupa à desseller son cheval et à le mettre au corral; mais il procédait avec une lenteur telle, qu'il était évident que, pour des motifs secrets, il retardait le plus possible le moment de paraître devant les railleuses jeunes filles qui s'étaient si gaiement moquées de lui un instant auparavant.

Depuis près d'un quart d'heure le jeune homme était ainsi occupé plutôt à réfléchir qu'à desseller son cheval, lorsque le peon reparut, précédant son maître.

Don Gutierre était un homme de cinquante ans à peu près, fort bien conservé, bien que ses cheveux commençassent à grisonner aux tempes, ses traits étaient beaux, l'expression de son visage assez sévère ; il avait le regard fin et la bouche railleuse, ses manières étaient franches, sa parole brève et même parfois empreinte de rudesse ; au demeurant, c'était un homme bon et assez aimable, d'un commerce sûr pour ses amis, et d'une loyauté proverbiale.

Don Gutierre de Léon y Planillas (il se nommait ainsi) appartenait à une ancienne famille originaire de la Galice ; il avait, fort jeune, quitté l'Espagne pour se fixer au Mexique, où pendant de longues années il s'était livré à l'exploitation des mines; don Miguel de Cetina était le fils de sa sœur, qui, de dix ans plus âgée que lui, était venue en Amérique à la suite de son mari, presque à la même époque que don Gutierre.

Le vieillard, du plus loin qu'il aperçut son neveu, commença à l'interpeller d'une voix bourrue.

— Que diable faites-vous dans cette cour, don Miguel, lui dit-il, au lieu d'entrer tout de suite dans la maison? supposez-vous, par hasard, que je n'ai pas assez de domestiques pour soigner votre cheval, ou bien êtes-vous devenu palefrenier depuis la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir ?

Don Miguel, ainsi que le lecteur a déjà été à même de le reconnaître, était fort brave à l'occasion et nullement facile à intimider ; cependant, par une singularité étrange, depuis qu'il avait franchi la porte de don Gutierre, son caractère semblait avoir complétement changé, il pâlissait, il rougissait, il balbutiait, bref, il paraissait être fort embarrassé de sa personne et ne pas savoir quelle contenance garder.

— Excusez-moi, mon oncle, répondit-il, mais je viens de faire une longue traite sur Négro, c'est un cheval de prix auquel je tiens beaucoup, je n'ai pas voulu laisser à d'autres le soin de le bouchonner, mais voilà qui est fait. José, vous pouvez mettre Négro au corral.

— Ce n'est pas malheureux, reprit don Gutierre en haussant les épaules, et s'adressant au peon, surtout, drôle, lui dit-il, aie soin de ne pas donner d'alfalfa mouillée à Négro, c'est, en effet, un noble animal.

Après avoir fait cette recommandation au peon, don Gutierre se tourna de nouveau vers don Miguel.

— Depuis quand êtes-vous arrivé ? lui demanda-t-il.

— J'arrive seulement aujourd'hui, mon oncle.

— Et vous êtes venu tout droit ici? c'est bien cela, mon neveu.

— Pardonnez-moi, mon oncle, j'ignorais que vous fussiez à Medellin, je vous croyais à la Vera-Cruz, c'est donc à la Vera-Cruz que je me suis rendu.

— C'est juste ; allons, tout est pour le mieux, vous demeurerez ici quelques jours, c'est convenu.

— Mais, mon oncle.

— Je n'admets pas d'observations, don Miguel, je suis votre oncle, vous devez m'obéir, d'ailleurs, nous avons certaines affaires à traiter, et puis il va y avoir des fêtes ici, que sais-je ? vous resterez.

— Je resterai, mon oncle, puisque vous le désirez.

— Bon, voilà comme j'aime que vous soyez. Ah ! à propos, ne parlez pas d'affaires devant les enfants, cela ne les regarde pas ; allons, venez dire bonjour à vos cousines, il y a près d'un an que vous ne les avez vues.

Don Gutierre passa son bras sous celui de son neveu et entra avec lui dans le jardin. Nul pinceau ne pourrait rendre l'aspect d'une huerta ou jardin de la terre chaude mexicaine ; là poussent en pleine terre, avec une vigueur de végétation inouïe, tous ces arbres qui chez nous, malgré les soins les plus constants, ne viennent qu'à l'état de plantes maladives et rabougries ; c'est un fouillis, un pêle-mêle inextricable de palma-christi, de liquidambars, de styrax, de bananiers, citronniers, limonniers, orangers, cactus de toutes sortes, couverts de fruits et de fleurs, formant à vingt et tente pieds de hauteur des arceaux de verdure impénétrables aux rayons ardents du soleil, servant de retraite à des milliers d'oiseaux de toutes sortes, brillantés de couleurs infinies, babillant à qui mieux mieux et se jouant sous la feuillée.

Au fond d'un épais bosquet d'orangers, de goyaviers et de lauriers-roses, deux ravissantes jeunes filles de quinze à seize ans brodaient au plumetis avec une attention trop soutenue pour ne pas être feinte.

Ces jeunes personnes étaient, l'aînée, doña Sacramenta, et la cadette, doña Jesus, toutes deux filles de don Gutierre.

Tout en paraissant très-actionnées à leur travail, elles voyaient fort bien venir vers elles don Miguel et leur père, et elles chuchotaient à voix basse en échangeant de fins sourires.

Doña Sacramenta était brune, grande, svelte, sa beauté avait quelque chose d'imposant et de sévère ; doña Jesus au contraire était blonde, petite, mignonne et toute gracieuse. Par une singularité pleine de charme, les yeux de la brune Sacramenta étaient d'un bleu d'azur, tandis que ceux de la blonde Jesus ou Jesusita, ainsi qu'on la nommait familièrement, étaient d'un noir mat, ce qui imprimait à leur physionomie un cachet d'étrangeté indéfinissable.

Lorsque don Gutierre et son neveu ne furent plus qu'à quelques pas du bosquet, alors seulement elles feignirent de les apercevoir. Tout à coup elles se levèrent en poussant un petit cri de surprise et s'avancèrent au-devant des visiteurs.

— Niñas, dit don Gutierre, je vous amène votre cousin don Miguel, il vient passer quelques jours avec nous, je vous le livre pour que vous le grondiez bien fort d'être demeuré si longtemps éloigné de nous.

— Nous n'y manquerons pas, mon père, répondit vivement Sacramenta ; fi, monsieur, que c'est laid d'oublier ainsi des parents qui vous aiment.

— Pauvre jeune homme, dit languissamment Jesusita, peut-être aura-t-il été retenu malgré sa volonté !

— Señoritas, répondit don Miguel en s'inclinant respectueusement, je me mets à votre merci ; j'ose espérer cependant que vous ne me condamnerez pas sans m'entendre.

— Non, gardez-vous-en bien, dit en riant don Gutierre, si vous le laissez s'expliquer il se défendra si bien, que vous serez contraintes de l'absoudre.

— Vous êtes cruel, mon oncle, répondit en souriant le jeune homme, mais je compte sur la justice impartiale de mes charmantes cousines, et je suis rassuré.

— Ne vous y fiez pas trop, mon cousin, vos compliments et vos cajoleries n'aboutiront à rien ; tenez-vous pour bien averti que nous serons sévères, dit Sacramenta en le menaçant d'un doigt mignon.

— Je vous défendrai, moi, mon cousin, reprit Jesusita.

— Ah! ma sœur! Comment, vous m'abandonnez; alors, que ferai-je seule?

— Vous me pardonnerez si je suis coupable, ma cousine, parce que, si grande que soit ma faute, mon respect et mon admiration pour vous sont encore plus grands.

— La, fit-elle en souriant, me voilà désarmée du premier coup; taisez-vous, monsieur, je ne veux pas vous entendre, je suis furieuse contre vous.

— Ne viendrez-vous pas à mon secours, mon oncle? N'aurez-vous pas pitié de ma détresse?

— Non, non, arrangez-vous ensemble, cela ne me regarde pas, je ne m'en mêlerais pas pour un empire.

— Venez, mon cousin, je ne vous abandonne pas, moi, dit Jesusita; je plaiderai votre cause auprès de ma sœur, elle brûle de vous pardonner.

— Il serait vrai! s'écria-t-il avec une joie contenue.

La jeune fille lui lança un regard voilé, et, baissant la tête en rougissant :

— Tout cela n'est qu'un jeu, répondit-elle avec un léger tremblement dans la voix; vous savez, mon cousin, que nous sommes heureuses de vous voir.

— Oh! merci, ma cousine, dit-il avec émotion ; vous ne sauriez vous imaginer combien ces paroles me sont douces, prononcées par vous.

— Allons, allons, fit don Gutierre, puisque la paix est faite, restons-en là quant à présent, laissons ces demoiselles continuer leurs broderies, et nous, causons un peu de nos affaires, vous aurez du temps de reste pour marivauder.

Il est probable que les jeunes gens auraient, pour mille raisons, préféré continuer à causer ensemble, mais force leur fut d'obéir; les jeunes filles reprirent leur ouvrage d'un air maussade, et don Miguel, après s'être respectueusement incliné devant elles, suivit don Gutierre.

Celui-ci conduisit son neveu dans un cabinet donnant sur le jardin, dont le sol et les murs étaient recouverts de pétates; après avoir soigneusement fermé la porte, il s'installa dans une butacca, en indiqua une seconde à don Miguel, et après l'avoir engagé à se rafraîchir en buvant soit de la limonade, soit du tepache disposés sur une table au milieu de la pièce, il entama la conversation sur un ton complétement différent de celui qu'il avait pris jusque-là.

— Eh bien? lui demanda-t-il, quelles nouvelles? qu'avez-vous fait? Vous savez, mon neveu, combien il est urgent de prendre un parti; dites-moi donc tout sans plus tarder.

— Ainsi que je vous l'ai dit, mon cher oncle, répondit le jeune homme en prenant un puro et l'allumant, je ne suis arrivé que ce matin, il m'a donc été de toute impossibilité de me renseigner sur l'état du pays.

— Tout va de mal en pis, mon neveu, interrompit don Gutierre, il n'existe plus de sécurité pour personne, nous sommes la proie de bandits qui nous rançonnent sans vergogne sous le premier prétexte venu, et le plus souvent sans prétexte, parce que cela leur plaît ainsi; l'honneur de nos familles, notre vie même, tout est menacé; nous autres, Espagnols d'Europe, sommes surtout exposés. Comme, pour la plupart, nous sommes industrieux et travailleurs, et par conséquent riches, les scélérats qui sont à la tête du gouvernement de la Vera-Cruz ont excité la population contre nous; c'est un tolle général; l'épithète de *gachupines* est la plus douce qu'on nous donne. Non content de nous ruiner, on nous assassine, et cela en plein jour, devant tous, aux applaudissements de la populace; mes magasins et mes entrepôts de la Vera-Cruz ont été pillés et démolis; mon hacienda de Cerro-Prieto est en cendres; je suis dans des transes continuelles, m'attendant d'un moment à l'autre à être arrêté et fusillé sans autre forme de procès. Voilà l'état du pays, mon neveu; qu'en pensez-vous?

— Hélas! mon oncle, le tableau que vous me faites est affreux.

— Il est encore au-dessous de la réalité, mon neveu, croyez-le bien.

— Malheureusement, mon oncle, la sécurité n'existe pas davantage dans les provinces du centre; seuls, les Etats du Pacifique, trop éloignés du théâtre de la guerre, jouissent d'une tranquillité relative; Orizaba, Puebla, Mexico lui-même, malgré la présence du président Miramon et les louables efforts de ce général pour refréner l'anarchie, sont plongés dans un chaos horrible; toute l'écume de la société est montée à la surface, c'est une guerre de sauvages, la lutte de la barbarie contre la civilisation, lutte dans laquelle, si elle se prolonge, sombrera fatalement la dernière lueur qui éclaire encore ce malheureux pays. Partout le vol et l'assassinat sont organisés en grand et mis à l'ordre du jour. Le corps diplomatique étranger est impuissant à protéger ses nationaux, et l'ambassadeur d'Espagne, arrivé depuis quelques jours à peine à Mexico, désespère déjà de la situation.

— Ainsi, partout, sur tout le territoire de la Confédération règne la même anarchie.

— Partout, oui, mon oncle.

— Maintenant dites-moi quelles mesures vous avez arrêtées.

— Vous savez, mon oncle, que la plus grande partie des biens de mon père se trouve sur le territoire de Colima et dans l'Etat de Sonora; après mûres réflexions, voici ce que mon père vous propose : ne pas essayer de vous embarquer sur le littoral de l'Atlantique, vous n'y réussiriez pas, trop de regards vous surveillent.

— Je le sais; mais comment se risquer à traverser tout le territoire de la république, s'aventurer sur des routes infestées de brigands, avec des jeunes filles faibles et sans défense?

— C'est pourtant, mon oncle, la seule chance de salut qui vous reste; d'ailleurs, vous n'avez de dangers à courir que dans le parcours de Medellin à Mexico, dangers sérieux, j'entends; c'est un trajet de quatre-vingts et quelques lieues qui peut être effectué en dix jours au plus. A Mexico, mon oncle, vous trouverez une vingtaine de peones dévoués à mon père qui vous escorteront jusqu'à Hermosillo, et de là à Guaymas, où un bâtiment français, nolisé à cet effet, est prêt à vous recevoir; la fortune tout entière de mon père et les sommes que vous lui avez fait passer sont déjà en sûreté à bord de ce navire.

— Mais songez-y donc, mon neveu, ce trajet de plus de quatre-vingts lieues, que nous, hommes, nous n'accomplirions qu'avec des difficultés extrêmes, devient impossible avec deux jeunes filles.

— Mon cher oncle, songez qu'il s'agit ici non pas de votre salut, mais de celui de vos enfants; que chaque heure que vous perdez vous rapproche probablement d'une catastrophe terrible! Mon père et moi nous n'a-

vons adopté ce parti, le seul convenable dans les circonstances actuelles, qu'après mûres réflexions ; sans doute de votre côté, dans le cas probable d'une fuite, vous avez fait quelques préparatifs ?

— Certes, j'ai des mules, des chevaux, des armes ; de plus, j'ai réuni une dizaine d'hommes sur lesquels je crois pouvoir compter, et qui n'attendent qu'un mot de moi.

— Bien ; moi, de mon côté, j'ai pris certaines précautions ; de plus, j'ai un guide sûr, un Français qui depuis vingt ans parcourt l'Amérique dans tous les sens, et qui se fait fort de nous conduire par des chemins connus de lui seul.

— Quatre-vingt lieues ! murmura don Gutierre.

— Voyez, réfléchissez, mon oncle, j'attendrai vos ordres pour agir ; seulement, croyez-moi, ne tardez pas trop dans l'intérêt de vous charmantes filles. Sait-on votre présence ici ?

— Dégollado, auquel j'ai été à même plusieurs fois de rendre de grands services, m'a conseillé de me retirer à Médellin, me promettant de m'avertir aussitôt si quelque danger me menaçait.

— Dégollado, fit le jeune homme en hochant la tête, l'âme damnée de Juarès.

— C'est vrai, mais je crois pouvoir me fier à sa parole.

— Dieu veuille que vous ne vous trompiez pas, mon oncle.

En ce moment on frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda don Gutierre.

— Une visite, Seigneurie, répondit un peon.

— Une visite, fit don Gutierre avec inquiétude ; mon neveu, silence sur tout cela, je veux que jusqu'au dernier moment mes filles ignorent tout ; bientôt vous aurez ma réponse ; allez au jardin pendant que je vais recevoir ce visiteur et m'en débarrasser s'il est possible.

## IV. — DON REMIGO DIAZ.

Aussitôt que don Miguel eut quitté le cabinet, don Gutierre donna au peon l'ordre d'introduire le visiteur annoncé.

Presque aussitôt celui-ci se présenta.

Don Gutierre fit quelques pas à sa rencontre, et après avoir échangé un salut cérémonieux avec lui :

— A qui ai-je l'honneur de parler ? lui demanda-t-il.

— Je suis, répondit l'étranger, capitaine de cavalerie au service de S. Exc. don Benito Juarès, président de la république, et mon nom est don Remigo Diaz.

— Je suis charmé, señor don Remigo Diaz, répondit don Gutierre avec une certaine émotion, de vous recevoir dans ma pauvre demeure ; voici des cigares, des cigarettes, des rafraîchissements ; veuillez vous asseoir sur cette butacca, et permettez-moi d'en user avec vous comme avec un vieil ami.

— Vous me comblez, señor don Gutierre, dit avec courtoisie le jeune homme.

Il alluma un cigare et s'assit.

Il y eut un assez long silence ; l'Espagnol attendait qu'il plût à l'étranger de lui expliquer le but de sa visite ; celui-ci, de son côté, attendait probablement d'être interrogé ; enfin, voyant que son hôte ne se pressait pas de le faire, il se décida à prendre la parole.

— Laissez-moi tout d'abord, caballero, dit-il, vous assurer que ma visite ne doit en aucune façon vous inquiéter.

— Elle ne m'inquiète pas, caballero, répondit don Gutierre ; grâce à Dieu, je n'ai rien à redouter, je suis un homme paisible, un étranger, je ne m'occupe point de politique ; S. Exc. le Président n'a donc aucun motif de me soupçonner.

— Ce que vous dites est vrai, señor ; malheureusement chacun a ses ennemis en ce monde, et les gens les plus innocents sont souvent exposés à des dénonciations d'autant plus redoutables qu'elles sont anonymes.

— Serais-je donc sous le coup d'une dénonciation de ce genre ? demanda don Gutierre avec un frisson intérieur.

— Je ne dis pas cela, reprit paisiblement le capitaine ; mais les hommes placés à la tête d'un gouvernement ne peuvent pas tout voir ni tout faire par eux-mêmes, et souvent il arrive qu'on surprend leur religion et que de très-honnêtes gens, fort innocents d'ailleurs, se trouvent impliqués dans des affaires fâcheuses.

— Me trouvé-je donc, à mon insu, impliqué dans une de ces affaires ?

— L'ai-je dit ? fit imperturbablement le capitaine. Mon Dieu, caballero, nous vivons dans des temps difficiles ; le grand homme qui s'est mis à la tête du mouvement s'est imposé pour mission de régénérer notre beau pays, que des traîtres conduisent à sa perte ; il est par conséquent forcé souvent, à son corps défendant, de sévir contre des personnes qui par leurs tendances et leur position, bien que leur caractère soit des plus honorables, essayent de miner sourdement son œuvre.

— Suis-je donc, moi, un de ces hommes ? s'écria don Gutierre de plus en plus inquiet.

— Je ne crois pas vous avoir laissé entrevoir cela, caballero, répondit le capitaine toujours impassible ; mais les ennemis de la république sont nombreux ; parmi eux les étrangers, les Européens surtout, sont les plus redoutables. Le gouvernement espagnol regrette aujourd'hui encore ses magnifiques colonies américaines, que son incurie lui a fait perdre ; il ne peut se résoudre à y renoncer définitivement. Aussi il entretient de nombreux agents, d'adroits espions, chargés de le tenir au courant des faits qui se passent, prêt à saisir la première occasion qui lui sera offerte de tenter de ressaisir cette proie qu'il convoite. Ces agents, ces espions, il est du devoir du gouvernement national de les surveiller avec soin.

— Prétendez-vous, señor, s'écria don Gutierre rouge d'indignation, insinuer que je sois un de ces misérables dont vous parlez ?

— Je ne prétends rien, señor, fit-il avec un redoublement de froideur, mais...

— Pardon, interrompit vivement don Gutierre, permettez-moi, señor capitaine, de vous faire observer que voici près d'une demi-heure que nous parlons beaucoup sans rien dire qui me laisse entrevoir le but réel de votre visite.

— Ne vous l'ai-je pas dit, caballero ? fit le capitaine avec un étonnement parfaitement joué.

— C'est la seule chose, señor, que vous ayez oublié de faire, reprit nettement l'Espagnol.

— Voilà qui est singulier, répondit le capitaine ; je me serai laissé emporter par certaines considérations qui...

— C'est probable, interrompit don Gutierre ; mais pardon, plus je vous regarde, señor, plus il me semble vous reconnaître.

— Je ne trouve rien d'impossible à cela, caballero.

— Vous vous nommez don Remigo Diaz, m'avez-vous dit ?

— Je me nomme en effet ainsi.

— Eh ! je vous remets complétement maintenant. Vous

êtes le fils de don Esteban Diaz le tailleur, ce charmant enfant que j'ai vu si souvent dans sa boutique de la calle del Muelle et auquel j'ai donné tant de pezetas.

— C'est moi en effet, caballero, répondit le jeune homme en s'inclinant avec aisance.

— Charmé de vous voir, señor ; mais permettez-moi, s'il vous plaît, de vous adresser une question.

— Faites, señor, et si cela dépend de moi, croyez que je serai heureux d'y répondre.

— Vous vous étiez, si je ne me trompe, associé au commerce de votre père, ce digne don Esteban ; sa santé est toujours bonne ?

— Parfaite, je vous remercie, caballero ; je m'étais en effet associé avec mon père.

— Alors, par quel hasard vous trouvé-je aujourd'hui militaire et capitaine même, ce qui est un fort beau grade ?

— Oui, assez beau, mais je n'en resterai pas là.

— Je l'espère pour vous.

— Vous êtes mille fois bon ; la façon dont je suis entré dans l'armée est toute simple, señor, vous allez en juger ; vous savez que notre maison travaille surtout pour les militaires.

— Je me le rappelle, en effet.

— Or, à force de confectionner des uniformes, la pensée me vint un jour d'en essayer un. Je me souvins que le général Comonfort, qui fut depuis président de la république, avait lui aussi commencé par être tailleur ; seulement, au lieu d'endosser du premier coup, ainsi que l'avait fait Comonfort, un uniforme de colonel, je fus plus



Délivrance de don Remigo Diaz. Dessin de Lix.

modeste ; celui de capitaine se trouvait sous ma main, je m'en revêtis, et comme je reconnus qu'il me seyait fort bien, j'allai tout droit me présenter au colonel Carvajal, qui, entre nous soit dit, devait une assez forte somme à mon père ; j'offris au colonel d'entrer avec mon grade dans sa cuadrilla et de lui acquitter sa facture ; il accepta aussitôt, et voilà comment je me trouvai, de par mon autorité privée, nommé d'emblée capitaine.

— Je vous félicite sincèrement, señor, du parti que vous avez pris ; maintenant vous pouvez prétendre à tout.

Le capitaine s'inclina avec une orgueilleuse modestie.

— Eh ! fit don Gutierre, ce que vous me venez de raconter me rappelle une chose qui était totalement sortie de ma mémoire.

— Laquelle donc, señor ?

— Mon Dieu, c'est que moi aussi je vous dois de l'argent.

— Vous croyez, caballero ? dit-il en souriant.

— J'en suis sûr, et la preuve c'est que voici le montant exact, cent onces.

— Tant que cela ! s'écria le capitaine avec joie.

— Mon Dieu, oui ; vous m'excuserez de ne pas vous avoir soldé ce compte, caballero, mais j'ai eu depuis quelque temps une foule d'affaires qui me l'ont fait oublier.

— Oh ! señor don Gutierre, grâce à Dieu, votre réputation est faite ; je sais que vous êtes un honnête homme et qu'il n'y a rien à perdre avec vous.

— Je vous remercie de la bonne opinion que vous

avez de moi, señor, et puisque le hasard vous a conduit ici, je profiterai de l'occasion pour vous régler ce compte.

— Ma foi, caballero, répondit le capitaine avec une effronterie sans égale, je vous avoue que cela me cause une grande joie; je suis fort pressé d'argent en ce moment, ma visite n'avait pas d'autre but, je ne savais trop comment entamer cette question avec vous.

— Je n'ignore pas combien vous êtes délicat sur les questions d'intérêt, señor, voilà pourquoi j'ai voulu vous éviter d'entrer dans des explications qui vous répugnaient; veuillez m'attendre un instant.

— Faites, faites, señor, ne vous gênez pas pour moi, je vous prie.

Don Gutierre sortit.

Dès qu'il fut seul dans le cabinet, le capitaine se leva, regarda autour de lui, et certain de ne pas être surveillé, il retira un morceau de cire d'une poche de son uniforme, et prit les empreintes des serrures des portes avec une adresse et une dextérité qui témoignaient d'une grande habitude.

— La, voilà qui est fait, dit-il en serrant soigneusement la cire et en se rasseyant; j'ai maintenant les empreintes de toutes les serrures de la maison; il est toujours bon de se prémunir, cela peut servir au besoin; c'est très-agréable d'avoir affaire à des gens qui entendent à demi-mot; décidément, don Gutierre est un charmant homme, et les cent onces qu'il me donne arrivent bien; je suis à sec. Quel malheur que cet homme soit un ennemi de mon pays! ajouta-t-il avec un sourire ironique.

— Tenez, caballero, dit l'Espagnol en rentrant dans le cabinet, voilà les cent onces dues; veuillez m'excuser de vous avoir si longtemps fait attendre.

— Oh! caballero, répondit le capitaine en empochant les pièces d'or avec un frisson de plaisir, vous voulez plaisanter; c'est moi qui suis votre obligé.

Le capitaine s'était levé. Comme il avait atteint le but qu'il se proposait et qu'il ne lui restait rien à faire dans cette maison dont il venait de rançonner si audacieusement le propriétaire, il prit congé avec une exquise politesse et se retira.

Don Gutierre voulut l'accompagner jusqu'à la porte, peut-être pour s'assurer qu'il partait bien réellement.

— Où est mon neveu? demanda l'Espagnol à un peon, dans la huerta sans doute? priez-le de venir me trouver dans mon cabinet.

— Don Miguel est sorti, Seigneurie, répondit le peon.

— Comment sorti, à cette heure?

— Oui, Seigneurie; en regardant par hasard par-dessus la haie, il a vu deux hommes qui semblaient examiner la maison; il est allé aussitôt causer avec eux; puis, au lieu de rentrer, il s'est éloigné en me disant qu'il serait bientôt de retour.

— Voilà qui est singulier, murmura don Gutierre en se dirigeant vers son cabinet.

Ainsi que le peon l'avait dit, don Miguel avait effectivement vu deux hommes dont les allures lui avaient paru suspectes; en les regardant attentivement, il avait reconnu ses nouvelles connaissances, Pedroso et Carnero; alors, sans plus hésiter, il était allé les trouver et avait causé quelques instants avec eux, puis il les avait quittés non sans leur donner de l'argent, ce que le peon n'avait pu dire à son maître, parce qu'il ne l'avait pas vu.

Cependant don Remigo, allègre de cœur et léger d'esprit, était sorti de la maison.

— Bon! grommela-t-il en regardant autour de lui, mon cheval n'est pas là, ni mes soldats non plus, où diable sont-ils passés?

Tout en parlant ainsi il fit quelques pas en avant pour essayer sans doute de découvrir ceux qu'il cherchait.

Tout à coup un zarapé fut jeté sur sa tête, et avant qu'il eût le temps d'essayer la plus légère résistance, il se trouva complétement garrotté, renversé sur le sol et mis dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement.

Il ne l'essaya pas; se sentant pris il se tint coi et ne souffla mot.

Celui ou ceux qui l'avaient si audacieusement attaqué retournèrent toutes ses poches, enlevèrent ce qui s'y trouvait sans oublier les cent onces, puis ils le laissèrent là et s'éloignèrent.

Leur retraite s'exécuta avec tant de précaution, que, bien qu'il prêtât attentivement l'oreille, il fut impossible au capitaine de deviner la direction qu'ils avaient prise.

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles le capitaine demeura plongé dans des réflexions qui n'étaient nullement couleur de rose; n'entendant plus aucun bruit, il essaya vainement de se débarrasser du zarapé, qui non-seulement l'aveuglait, mais encore l'étouffait, et de rompre les liens qui l'attachaient, mais les nœuds avaient été serrés par des gens qui s'y entendaient; de sorte que tous ses efforts furent en pure perte.

Enfin le galop rapide de plusieurs chevaux frappa son oreille; se rapprochant de plus en plus du lieu où il gisait étendu, ces chevaux s'arrêtèrent, et la voix bien connue de Pedroso cria presque à son oreille avec l'expression du plus profond étonnement:

— Caraï! voilà le capitaine, on l'a tué!

— Eh non, misérable! hurla don Remigo, je ne suis pas mort, je ne le crois pas du moins, bien que je sois fort malade; délivrez-moi donc, au nom du diable!

Pedroso et son ami Carnero se hâtèrent de défaire les liens qui garrottaient l'officier et de lui enlever le zarapé.

— Ah! fit le capitaine en respirant à plusieurs reprises avec une satisfaction visible, il était temps que vous arrivassiez, drôles; mais à propos, où étiez-vous donc fourrés, que je ne vous ai pas vus en sortant de la maison?

— Nous courions après votre cheval, capitaine, répondit effrontément Carnero.

— Comment, vous couriez après mon cheval?

— Oui. A peine étiez-vous entré dans cette maison, qu'un homme est sorti d'un fourré, s'est emparé du cheval, dont il a coupé la longe, et s'est sauvé avec; comme nous étions trop loin pour l'en empêcher, nous nous sommes mis à ses trousses; mais il paraît qu'il ne voulait pas le voler, car, après une course d'une demi-heure au plus, pendant laquelle nous n'avions rien gagné sur lui, il s'est arrêté, a abandonné le cheval au milieu de la route et s'est enfoncé dans des taillis où il nous a été impossible de le suivre; nous avons dû nous borner à reprendre le cheval et à revenir.

— Quel conte me faites-vous là, drôles? s'écria-t-il avec colère.

— Ce conte est une histoire parfaitement vraie, capitaine, répondit imperturbablement Pedroso, et maintenant je comprends la conduite de cet homme, qui m'avait d'abord semblé inexplicable.

— Voyons, que comprenez-vous?

— Caraï! c'est bien facile: cet individu voulait seulement nous contraindre à nous éloigner, afin de donner à ses complices, probablement cachés dans le même fourré, la facilité de vous assaillir à votre sortie de la maison où vous vous trouviez.

Le capitaine fut frappé de ce raisonnement qui ne manquait pas d'une certaine logique; la chose était possible; plusieurs attaques du même genre avaient eu lieu depuis quelques jours à peine; il ajouta donc foi au récit de Pedroso, récit appuyé de tous points par Carnero, et le soupçon qui avait germé dans son esprit contre don Gutierre s'évanouit complétement. D'ailleurs il reconnut l'impossibilité dans laquelle se trouvait l'haciendero, qui n'attendait pas sa visite, de lui avoir préparé cette embûche.

— Et cet homme, si vous le rencontriez quelque jour, seriez-vous en mesure de le reconnaître? demanda-t-il à Pedroso.

— Parfaitement, capitaine. Nous l'avons examiné assez attentivement pour cela.

— Alors, tout n'est peut-être pas perdu.

— Seulement, nous n'avons pas vu sa figure, dit Carnero avec bonhomie.

— Qu'est-ce que cela signifie, drôles?

— Dame! capitaine, cela signifie que cet individu s'est obstiné à ne nous montrer que son dos.

— Allez au diable! vous êtes des imbéciles.

Les deux guérilleros échangèrent un regard railleur et aidèrent leur capitaine, à demi moulu par sa chute, à se remettre en selle.

— Au diable la sotte expédition que j'ai faite là! grommela don Remigo d'un ton de mauvaise humeur, j'avais si joliment réussi à empocher ces cent onces; maudits soient les voleurs qui m'en ont si promptement dépouillé.

Et après avoir jeté un long regard de regret sur la maison de don Gutierre, le capitaine reprit piteusement la route de Medellin.

Si don Remigo Diaz était triste, et certes il avait de puissantes raisons pour qu'il en fût ainsi, ses soldats, au contraire, étaient d'une gaieté folle; ils riaient et causaient entre eux avec des éclats de voix qui avaient la faculté d'agacer considérablement les nerfs du malencontreux officier, quoiqu'il n'osât pas leur imposer silence.

Enfin, lorsque les trois cavaliers se trouvèrent en vue du village, don Remigo se tourna vers Pedroso.

— Vous êtes bien joyeux, lui dit-il.

— Dame! capitaine, répondit carrément le drôle, nous n'avons pas de sujets d'être tristes, nous autres.

— C'est vrai, dit-il en soupirant, on ne vous a pas volé cent onces.

— Comment, capitaine, vous aviez une si grosse somme sur vous! c'est bien imprudent par le temps qui court.

— Je venais de la recevoir, fit-il tristement.

— Ceci change la question, capitaine; ainsi moi, tel que vous me voyez, capitaine, je ne porte jamais plus de quatre onces sur moi, de crainte d'accident.

Don Remigo Diaz dressa l'oreille.

— Hein! dit-il, quatre onces; c'est fort joli, et les avez-vous en ce moment sur vous?

— Certes, je les ai, capitaine.

— Et vous, Carnero, portez-vous autant d'argent?

— Oh! moi, je suis plus riche, capitaine, j'ai six onces.

— Ah! fit-il avec un nouveau soupir plus profond que le premier, je comprends maintenant pourquoi vous êtes si joyeux. Ecoutez, mes amis, ajouta-t-il au bout d'un instant, il faut que vous me rendiez un service.

— Eh! dit Carnero.

— Hum! murmura Pedroso.

— Vous hésitez, mes amis, dit-il d'un ton de reproche.

— Oh! non, fit vivement Carnero.

— A la bonne heure, reprit-il.

— Nous refusons, ajouta brutalement le positif Pedroso.

— Comment, vous refusez?

— Mon Dieu, oui, capitaine; mais, si cela vous convient, nous vous proposerons un marché.

— Va pour le marché, cela me dispensera de la reconnaissance.

— La reconnaissance, c'est bien usé, capitaine, dit Pedroso en avançant la lèvre inférieure d'un air de dédain.

— Voyons le marché.

— Vous nous donnerez une permission d'un mois pour aller nous divertir où cela nous plaira.

— Vous avez quelque affaire en vue, drôles.

— Je ne dis pas non.

— Est-elle bonne?

— Pas mauvaise, capitaine.

— Ne puis-je donc pas en être?

— C'est impossible; deux hommes suffisent, un troisième mangerait les bénéfices.

— Alors n'en parlons plus; donc vous voulez un congé d'un mois.

— Oui, capitaine.

— Et que me donnerez-vous pour cela?

— Cent piastres, dit triomphalement Pedroso.

— Ce n'est pas assez; vous êtes de bons soldats, je taxe vos services à quatre piastres par jour.

— Oh! nous ne valons pas autant, capitaine.

— Vous êtes trop modestes; cent vingt piastres, ou tout est rompu; cela ne fait que soixante piastres chacun, c'est pour rien; qui sait ce que vous rapportera votre affaire? Eh bien, qu'en dites-vous?

— Va pour cent vingt piastres, capitaine.

— Hum! j'aurais dû vous demander davantage! Enfin, je suis trop bon, donnez.

— Pardon, capitaine, et notre permission?

— Je la signerai dans un instant.

— Eh bien, donnant donnant, capitaine, comme cela il n'y aura pas d'erreur.

Don Remigo sourit en homme qui comprenait la portée de cette parole, et dix minutes plus tard il signait la permission et empochait gaiement les sept onces de ses soldats.

Le soir, don Miguel et son oncle eurent un entretien qui se prolongea fort avant dans la nuit.

Lorsque chacun se fut livré au repos et que toutes les lumières furent éteintes, le jeune homme se rendit au corral en compagnie de don Gutierre, sella son cheval et sortit de la maison, dont son oncle referma la porte derrière lui.

Au lieu de se retirer, don Gutierre s'enveloppa dans son zarapé afin de se garantir de la fraîcheur glaciale de la rosée, s'étendit à terre dans l'ombre projetée par la haie et attendit.

Un peu avant le lever du soleil, c'est-à-dire vers trois heures du matin, le pas d'un cheval se fit entendre, se rapprocha peu à peu et s'arrêta devant la porte, contre laquelle on heurta avec précaution.

Don Gutierre se leva et alla ouvrir, c'était don Miguel qui rentrait.

La porte refermée, le jeune homme mit pied à terre et reconduisit au corral son cheval blanc d'écume et ruisselant de sueur.

Après que l'animal eut été dessellé et bouchonné avec soin, les deux hommes se dirigèrent vers la maison.

Jusqu'à ce moment pas un mot n'avait été prononcé, ce fut seulement lorsqu'ils se trouvèrent dans le cabinet de don Gutierre que celui-ci adressa enfin la parole à son neveu :

— Eh bien? lui demanda-t-il d'une voix contenue.

— C'est fini, répondit le jeune homme.

— Vous avez vu la personne en question?

— Je l'ai vue, tout est convenu entre nous, son avis, que je partage entièrement, est que, puisque votre présence à Medellin est connue, il faut vous montrer hardiment, agir différemment serait paraître vouloir vous cacher; en vous voyant aujourd'hui assister aux bals et aux réjouissances, nul ne songera à vous soupçonner; d'un autre côté, don Luis Morin pense qu'il pourra plus à l'aise causer avec vous au milieu de la foule, sans attirer l'attention, que s'il se rendait ici.

— Et est-ce toujours pour aujourd'hui?

— Toujours; il se réserve de vous donner les dernières explications.

— Fort bien, mon neveu, et après?

Don Miguel ouvrit son portefeuille et en tira plusieurs papiers qu'il donna à don Gutierre.

— J'ai vu le señor Lizardi lui-même; malgré l'heure avancée de la nuit, il travaillait encore dans son cabinet,



Sacramenta et Jesusita. Dessin de Lix.

il m'a remis, ainsi que cela avait été convenu entre vous, des lettres de change pour un million cinq cent mille piastres, tirées sur les meilleures maisons d'Espagne, d'Angleterre et de France, ainsi voilà, quelque chose qui arrive, la plus grande partie de votre fortune sauvée; le señor Lizardi reste, m'a-t-il dit, votre débiteur de sept cent mille piastres qui seront soldées à vous ou à votre mandataire, à votre première réquisition, où et comme cela vous plaira; voilà, je crois, mon cher oncle, toutes les commissions dont vous m'aviez chargé.

— Oui, mon neveu, et je vous remercie de l'intelligence et de la rapidité que vous avez mise à les exécuter; maintenant retirez-vous dans votre appartement, le jour ne va pas tarder à paraître, il faut que personne ne se doute de votre sortie de cette nuit, d'ailleurs, vous devez avoir besoin de repos; bon sommeil, mon neveu.

— Et vous, mon oncle, qu'allez-vous faire?

— Je vais, de même que vous, essayer de dormir quelques heures, je veux être frais et dispos pour la fête, ajouta-t-il en riant.

— C'est vrai, répondit le jeune homme sur le même ton.

Ils se séparèrent après s'être serré la main. Quelques minutes plus tard, l'oncle et le neveu dormaient, selon l'expression espagnole, *a pierna suelta*.

Gustave AIMARD.

(*La suite au mois prochain.*)

# LA LÉGENDE DU FIL DE LA VIERGE.



Les fils de la Vierge. Composition de Georges Fath.

L'araignée était fee...
PERRAULT.

— Père, ils viennent donc du paradis ?

— Oui, petite fille, amour de mon cœur, ces fils d'argent, qui vont, par les beaux jours d'automne, au gré capricieux des brises, voltigeant et dessinant de blancs festons sur l'azur béni du ciel, tombent du rouet de la sainte Vierge Marie.

— Alors, dis l'histoire, père.

I

Il y avait une fois Roger de Nuits, un baron bourguignon.

Roger comptait dix-sept printemps. Son père et sa mère étaient morts. Il était bien beau, bien noble, et presque aussi riche que le roi.

Dom Bertrand, un saint prêtre d'Illiers-les-Arceaux, était son tuteur et le menait dans la vie ; — mais dom Bertrand avait de l'âge, et Roger, souvent, devançait son guide.

II

On n'aurait pu citer, dans toute la Bourgogne vineuse, une plus jolie fille que Francine. Elle avait quinze ans : c'était un bouton de rose. Elle regardait, par la croisée de sa maisonnette, les vignes du vieux coteau avec des yeux plus limpides que le cristal. Le lin blond de sa quenouille souriait à ses cheveux d'or.

Les oiseaux des haies apprenaient ses chansons si douces.

III

Le baron Roger avait la prunelle noire, et un duvet brun naissait le long de sa lèvre. Un soir qu'il cheminait joyeux, revenant de la chasse, il vit Francine à sa fenêtre et l'entendit chanter sa chanson.

Le baron Roger changea de joie ; — car il y en a de deux sortes : celle qui rit et celle qui rêve.

IV

Francine riait, Francine rêvait, selon le vent qui parle à l'oreille des jeunes filles. Elle ressemblait aux chers oiseaux du bon Dieu, dont l'âme chante...

— Oh ! père, les petits oiseaux ont-ils une âme ?

— Oui, fillette ; aussi les fleurs. Mélodies des oiseaux, parfums des fleurs s'exhalent comme la prière, parfum et mélodie de nos âmes. — De même que le baron Roger, Francine était orpheline de père et de mère.

Mais pour baronne, ah ! certes non, la pauvrette ! Elle n'avait rien sur la terre que ses yeux bleus et ses cheveux blonds.

V

Le lendemain au matin, le baron Roger prit son épieu de chasse ; il avait vu en rêve toute la fortune de Francine, ses cheveux blonds et ses yeux bleus.

Cette fois, il devança le bon prêtre de si loin, — mais de si loin, que dom Bertrand, perdu dans les vignes, demandait son chemin à toutes les croix.

— Roger ! Roger ! criait-il, hâtant le pas en vain.

Roger était déjà à la porte de la maisonnette. Il appelait aussi, disant bien doucement :

— Francine ! Francine !

VI

Francine n'était pas sourde ; elle entendait bien.

Elle n'ouvrit pas, cependant, parce qu'elle avait peur. Mais en tremblant elle souriait, — car le baron Roger était jeune et beau, — et il était le seigneur.

VII

— Francine ! Francine !

Ces seigneurs sont impatients, fillette. L'épieu du baron Roger heurta la pauvre porte, qui s'ouvrit toute grande...

— Et le baron Roger passa ?

— Nenni, fillette.

— C'est donc que Francine était bien pieuse, bien pieuse ?...

VIII

— Bien pieuse, oui vraiment, — et c'est aussi qu'il y avait un fil en travers de la porte, — un long fil blanc d'argent qui ondoyait au vent, un fil de la Vierge...

— Père, cela ne m'empêcherait pas d'aller.

— Pourtant, Roger s'arrêta et regarda le fil sans fin qui voltigeait à perte de vue.

IX

Et le bon prêtre eut le temps d'arriver, suant, soufflant, disant toujours : Roger ! Roger !

Il tenait à la main l'autre bout du long fil qui l'avait conduit dans le labyrinthe du sentier.

— Fillette, penses-tu que si c'était pour rien, la Vierge filerait ?

X

Le bon prêtre sourit à la vue du baron Roger.

— Monseigneur, dit-il, vous pouvez entrer à présent.

Francine, rose comme une cerise qui va mûrir, apporta deux écuelles de lait. — Si tu savais combien elle était belle !

Le bon prêtre dit encore, — car ils disent beaucoup, et c'est tant mieux :

— Le riche doit respect au pauvre, monseigneur.

XI

Le baron Roger pensait :

— C'est moi qui suis le pauvre.

Il la trouvait si riche de ses yeux bleus et de ses cheveux blonds !

XII

En revenant, tout le long du chemin, le bon prêtre contait :

— Monseigneur, Geneviève filait sur le coteau de Nanterre, non loin de Paris la grand'ville.

Attila, le Fléau de Dieu, voulut passer, mais il ne put.

Paris fut sauvé par le fil de la Vierge. Pensez à cela, monseigneur.

Le baron Roger pensait aux yeux bleus de Francine.

XIII

— Monseigneur, au pays de Domremy, Jeanne filait.

L'Anglais, fléau des hommes, cherchait le cœur de la France pour l'arracher.

Jeanne chassa l'Anglais. Le fil de la Vierge sauva la France.

— Francine ! songeait le baron Roger. Les cheveux blonds de Francine !

XIV

A l'heure qu'il était, Francine, les yeux baissés, jouait avec le fil d'argent.

Elle s'agenouilla devant l'image de la sainte Vierge et murmura :

— Merci, ma douce mère. Reviendra-t-il ?

XV

— Vous qui savez tout, dom Bertrand, mon tuteur, demanda le baron Roger, est-ce vrai, l'histoire de ce roi qui épousa une bergère ?

Dom Bertrand répondit :

— Non, c'est une fable.

Roger devint triste à mourir, et le bon prêtre ajouta :

— Eh bien ! si fait, c'est vrai, — mais le roi était majeur.

XVI

Le baron Roger fut majeur au bout du temps, et un matin de mai, les cloches d'Illiers-les-Arceaux tintèrent le joli carillon des mariages.

Francine avait le blanc diadème des fiancées sur ses cheveux d'or, et dans ses yeux bleus tous les diamants du sourire.

XVII

— Madame la baronne, vous souvenez-vous du coup d'épieu qui ouvrit la porte ? Ce qui jadis empêchait d'entrer doit désormais empêcher de sortir. Vous voilà, qui êtes le cœur de la maison. Quand le cœur s'en va, la maison est morte.

Là-dessus, le bon prêtre parla tout un jour et il fit bien.

Vierge Marie, puissiez-vous filer assez pour garder nos jeunes filles de toute peine !

XVIII

On ne se souvenait plus de la lune de miel. Depuis des années, dom Bertrand dormait au cimetière.

Le baron et la baronne n'avaient point d'enfants. Le baron allait loin, bien loin, à la chasse, et la baronne, seule à la maison, pleurait.

XIX

Un soir, les gens du voisinage vinrent visiter la baronne Francine et lui dirent :

— Se peut-il que votre baron vous laisse seule ainsi ! Le voisinage est toujours plein de méchants.

Francine répondit :

— Mon Roger est à la chasse.

Et les gens du voisinage de rire :

— A la chasse, oui, vraiment !

XX

Au milieu de la nuit, Francine jeta sa mante sur ses épaules qui tremblaient.

Où allait-elle ? Dieu le sait. La colère conseille mal.

La porte s'ouvrit en grinçant tristement. Le pied de Francine toucha la pierre du seuil.

XXI

Cette porte, une fois franchie, fillette, se referme pour jamais !

Une gaze légère, un souffle tissé se balançait, pendant à la voûte, et vint frôler le visage de Francine.

— Sainte Vierge ! oh ! sainte Vierge !

Et Francine rentra vitement, souriant parmi ses larmes.

XXII

Sainte Vierge, puissiez-vous filer assez pour tous nos ménages !

— Et regarde, fillette bien-aimée, en voici un, — un fil de la Vierge qui caresse ton front...

Regarde ! L'autre bout, perdu dans l'azur, tient encore au rouet de la reine des anges.

XXIII

— Mais que devinrent-ils, père, le baron et la baronne Francine ?

XXIV

— Par la fenêtre ouverte, une nuit d'automne que Francine songeait, un flocon de ces dentelles célestes entra, doux berceau où souriait un petit ange bouffi, comme tu étais il y a neuf ans.

Sais-tu, ma fille ? quand ces anges viennent, ils apportent la paix et le bonheur.

Par-dessus le berceau adoré, Roger et Francine se tendirent la main. Le fil de la Vierge se prit à leurs bras et enlaça leurs cœurs.

Roger, Francine et l'enfant ne font plus qu'une seule âme qui s'appelle la famille.

Paul FÉVAL.

# POÉSIES.

## CE QUE DISENT LES FLEURS.

### I. — LE MYOSOTIS.

SONNET.

Sur mon front, — comme Marguerite, —
Je porte mon secret écrit ;
J'aime les étangs, et j'habite
Partout où l'eau se creuse un lit.

Ma fleur, d'un bleu pâle, s'agite
Au moindre vent, au moindre bruit ;
Ma coupe d'or est si petite,
Qu'une larme d'oiseau l'emplit.

Je n'ai ni parfum ni richesse,
Et, si près de moi l'on s'empresse,
Si l'on m'interroge tout bas,

C'est que ma corolle inquiète,
En songeant aux absents, répète
Ces trois mots : NE M'OUBLIEZ PAS.

Antonio SPINELLI.

### II. — LE MUGUET

SONNET.

De mon frère le lis des bois
Je n'ai pas le touchant emblème ;
Mais le gazon connaît ma voix
Et la brise me dit : « Je t'aime ! »

J'embaume les lieux où je croîs,
Et la rosée à mon front blême
Met des perles, — comme les rois
N'en ont pas à leur diadème.

Aux premiers chants du rossignol,
Je laisse courir sur le sol
Mes petites clochettes blanches,

Qui disent à l'enfant rêveur :
« Les bourgeons étoilent les branches,
Voici le retour du bonheur. »

Antonio SPINELLI.

## MON TIROIR.

A M. ÉMILE DESCHAMPS.

Il est une place choisie,
Dans un tiroir de mon bureau,
Où ma prose et ma poésie
En naissant trouvent leur berceau.

Mes vers débutent dans la vie
Comme de vrais enfants gâtés,
De la malice et de l'envie
Dans ce nid ils sont abrités.

Mais sitôt que je les envoie
Dans les journaux et les recueils,
Sur cette périlleuse voie
Pour eux surgissent mille écueils.

Le public les toise, les brave,
Ils n'ont plus, pour être soufferts,
Les vins généreux de ma cave
Et les douceurs de mes desserts.

Ils sentent, loin de leur enfance,
Tout le prix de l'affection
D'un père qui, pour leur défense,
Se changeait en *Amphitryon*.

Ceux qui craignent les vers, sans doute
Fourmillent aux bords du Léman,
Aussi, pour les mettre en déroute,
Mon tiroir est un talisman.

Lorsque vers lui ma main se porte,
Lorsque j'en saisis le bouton,
Je les vois courir à ma porte
Comme menacés d'un bâton.

Si le fâcheux chez moi s'oublie,
S'il met ma constance aux abois,
Par cette manœuvre polie
J'en fus délivré bien des fois.

Avec ses vers jadis Orphée
Attirait les bêtes à lui,
Mais, moi, je m'érige un trophée
Quand, grâce aux miens, elles ont fui.

Quel bonheur, s'il vient un poëte
Indulgent aux vers du terroir,
J'ouvre, à cet ami qui me fête,
Mes bras, mon cœur et... mon tiroir !

J. PETIT-SENN.

---

## LE GRAND FRÉDÉRIC ET LES MOINEAUX.

ANECDOTE.

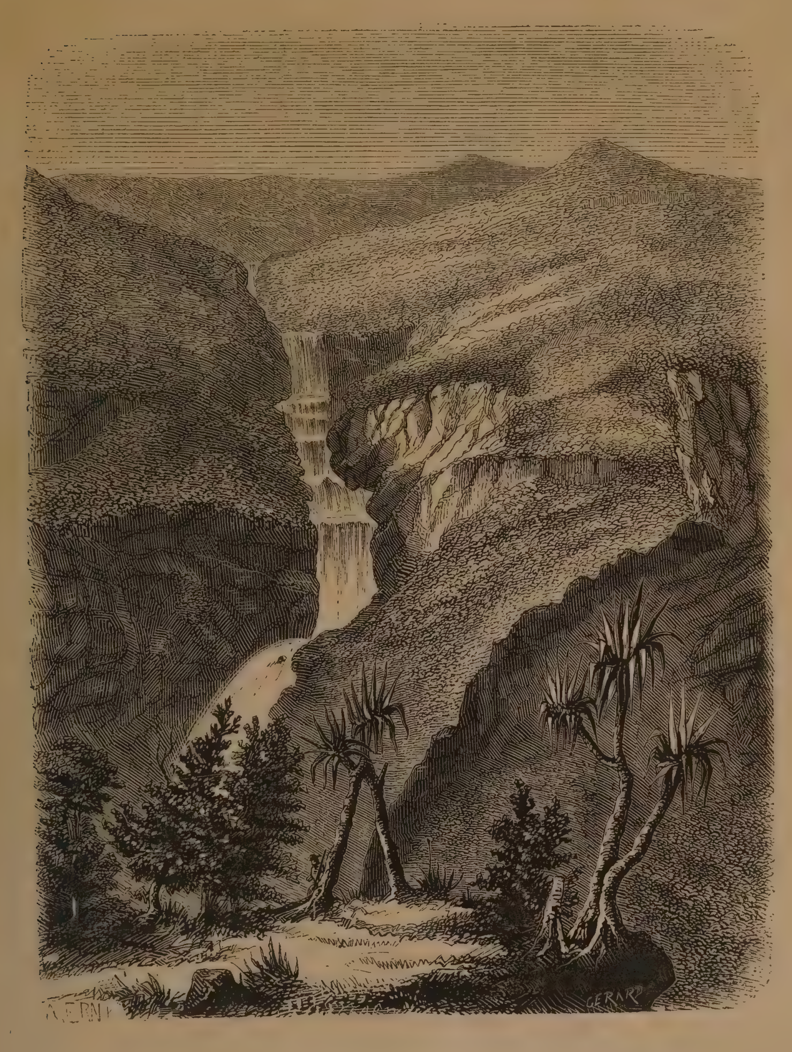
Pour venger le moineau d'un injuste mépris,
Et produire au grand jour son mérite incompris,
Je rime une anecdote : on la dit véritable.
Je suis loin, quant à moi, de la traiter de fable,
Depuis qu'en un discours, plein d'esprit et d'éclat,
Un grave sénateur l'a contée au Sénat (1),
Et je ne sais pourquoi follement je m'expose
A gâter par mes vers le charme de sa prose.
Naguère on nous a dit que Frédéric le Grand
Aimait beaucoup les fruits, et se montrait friand,
Surtout s'il les cueillait, de certaines cerises
Que du jardin royal les soins rendaient exquises.
Par malheur, quand ces fruits au soleil rougissaient,
D'impertinents moineaux toujours s'en repaissaient.
En vain, pour garantir le tribut de sa branche,
Sous un filet prudent l'arbre entier se retranche.
En vain un vieil habit, surmonté d'un bonnet,
Pacifique soldat, semble faire le guet :
Rien ne peut éloigner cette bande rapace,
Dont tout épouvantail semble doubler l'audace,
Car, mangeant la cerise à plein bec, chaque oiseau
Laisse au roi seulement la queue et le noyau.
Du prince dès longtemps la rancune était grande ;
Pour punir ces pillards Sa Majesté commande
A son gouvernement d'afficher des édits
Où dans tout le royaume on met leur tête à prix.
Chacun, usant dès lors ou d'adresse ou d'astuce,
Travaille pour la prime et pour le roi de Prusse.
Des simples villageois aux plus fiers hobereaux,
C'est à qui tirera plus de poudre aux moineaux.
Il en resta beaucoup ; mais effrayés encore
Du courroux de ce roi puissant et frugivore,
Qui jusques au dernier les voudrait voir bannis,
Par un commun signal un matin réunis,
En des lieux plus humains ils vont à tire-d'aile,
Imitant le départ de l'utile hirondelle.
Pour cette fois encor Frédéric est vainqueur.
Mais tout n'est pas fini : ce petit maraudeur,
Nommé chez nous pierrot, d'un grand bien est la cause.
Un roi peut, par hasard, ignorer quelque chose ;
Et le roi Frédéric alors ne savait pas
De quoi les passereaux composent leurs repas.
Il ignorait surtout qu'un moineau se délecte
A détruire, au printemps, plus d'un nuisible insecte ;
Que, des arbres fruitiers protégeant le bouton,
Il croque tout d'abord chenille, et hanneton ;
Puis, s'il sent le besoin d'un peu de friandises,
Ce n'est qu'à son dessert qu'il prend quelques cerises.
N'importe, on semble heureux d'avoir vu s'envoler
Ces bienfaisants larrons qu'un roi vient d'exiler.
Des fruits dans l'avenir on rêve l'abondance ;
Mais le temps détruisit cette douce espérance :
Les insectes, voyant les moineaux éconduits,
Dévorent sans obstacle et les fleurs et les fruits.
De leurs essaims croissants la Prusse est ravagée ;
La culture stérile, ainsi découragée,
Demande le rappel des moineaux protecteurs.
Ceux-ci, qui, sans regret, vivaient fort bien ailleurs,
D'être encor Prussiens ne montraient nulle envie.
Il fallut les prier, leur assurer la vie,
Et permettre à jamais qu'ils vinssent sans effroi
Manger leur bonne part des cerises du roi.
Ainsi Sa Majesté, partout victorieuse,
Avec de vils pierrots fit une paix honteuse,
Pour n'avoir pas appris, par un oubli fatal,
Qu'un moineau fait toujours plus de bien que de mal.

CH. DESAINS.

(1) *Moniteur*, 25 juin 1861.

# LES COLONIES FRANÇAISES.

## (HISTOIRE, MŒURS, TYPES, PRODUCTIONS, ETC.)



Les sept cascades du Tamarin, canton des Vakois (île Maurice). Dessin de A. Erny.

### INTRODUCTION.

Si les Français sont un peuple colonisateur. — On n'est pas parfait. — A qui la faute ? — Le Destin et la Fatalité. — Ce que dit l'histoire. — Solidarité des nations et de leurs chefs. — Louis XIV et Louis XV. — Indifférence de la nation pour ses colonies. — Mot de Voltaire. — Résumé de l'histoire des colonies françaises. — Richelieu. — Premiers essais de colonisation. — Colbert. — Les Compagnies des Indes. — Décadence des colonies sous Louis XV. — La Révolution. — Tentative d'abolition de l'esclavage. — Un mot terrible. — Nos colonies mal défendues et perdues sous l'Empire. — Etat actuel du développement colonial de la France. — Pourquoi les Français colonisent peu. — Mot de Danton.

C'est une histoire assez lamentable que celle des colonies françaises, et médiocrement flatteuse, il faut bien l'avouer, pour notre amour-propre national. Par bonheur, ce sentiment très-légitime trouve amplement ailleurs de quoi se satisfaire : la guerre et la politique, les lettres et les arts, les sciences et l'industrie nous ont fait, au banquet de la gloire et de la civilisation, une place assez belle, pour que nous n'ayons pas le droit de reprocher avec trop de rigueur à notre nation un côté faible qui ne l'a point empêchée, après tout, de devenir une assez grande et respectable personne. Mais il serait puéril aussi de chercher a nous faire illusion et de vouloir à toute force persuader à nous-mêmes et aux autres que nous ayons été, dans le passé, d'habiles colonisateurs. Chaque peuple, comme chaque individu, a ses qualités et ses défauts, excelle en certaines choses et montre pour d'autres peu ou point d'aptitude. Soyons

fiers de nos vertus et de nos talents, nous en avons le droit; mais ayons aussi un peu de modestie et sachons confesser que nous ne sommes point parfaits.

Cela coûte, je le sais bien. Et aussi n'a-t-il pas manqué d'écrivains optimistes qui, pour expliquer l'infériorité de notre développement colonial, ont invoqué la fatalité des circonstances, le mauvais vouloir de la destinée, la faiblesse, l'incurie, la trahison des gouvernements qui se sont succédé depuis Louis XIV. Et le grand nombre, qui se laisse volontiers convaincre de ce qui le flatte ou le console, s'est bénévolement contenté de ces raisonnements, auxquels on pourrait bien cependant opposer quelques objections assez sérieuses.

Et d'abord convenons que le Destin, la Fatalité sont d'une grande ressource pour les gens qui n'aiment point reconnaître leurs torts et ceux de leurs amis. Ce sont des accusés auxquels on peut imputer tous les crimes et toutes les maladresses sans qu'ils s'en défendent, et leur intervention, convenablement amenée, est du meilleur effet. Quel reproche adresser aux victimes du Destin? On rougirait d'avoir été vaincu par les Anglais, les Russes, les Germains ou les Turcs; mais être vaincu par cette puissance mystérieuse contre laquelle personne ne saurait lutter, et qui d'ailleurs ne se donne pas la peine de persécuter le premier venu, — certes, il n'y a pas de honte à cela. C'est pourquoi les historiens sont généralement d'accord pour rejeter sur l'*inexorabile Fatum* la responsabilité des revers qui ont frappé leur pays; ce qui fait, selon moi, plus d'honneur à leur patriotisme qu'à leur jugement.

Je suis loin de prétendre toutefois que ces mots de *Destin*, de *Fatalité*, soient tout à fait vides de sens. On doit sans doute, dans tous les événements, grands et petits, accorder une certaine part d'influence à la *force des choses*, à l'enchaînement nécessaire des circonstances. Mais cette influence est accidentelle, variable et limitée. Favorable aujourd'hui, défavorable demain, elle s'exerce tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Elle peut expliquer certains faits, mais il en est beaucoup dont elle ne suffit pas à rendre compte; et tels sont notamment les faits généraux qu'on voit se reproduire à plusieurs reprises et dans des circonstances différentes.

Si, par exemple, on étudie l'histoire coloniale des Etats de l'Europe, on est obligé de reconnaître que la France n'a joué, dans le grand mouvement d'exploration et d'expansion qui a signalé les quinzième, seizième et dix-septième siècles, qu'un rôle insignifiant. Toute la gloire et tous les profits de ce mouvement ont appartenu aux Portugais, aux Espagnols, aux Hollandais et aux Anglais; la France est arrivée une des dernières dans les riches contrées découvertes par ses audacieux rivaux, et, parce qu'elle arrivait après eux, elle a dû se contenter de ce qu'ils lui avaient laissé. Elle n'a fondé que peu de colonies, pour lesquelles elle a montré une médiocre sollicitude, et qu'elle a presque toutes perdues les unes après les autres. Et pourtant la destinée, — puisque destinée il y a, — l'avait plus d'une fois servie à souhait. Quel profit a-t-elle su tirer de ces faveurs? Qu'a-t-elle fait de la Louisiane, du Canada, des Indes orientales, de l'île de France, de Saint-Domingue?...

La nation française, répond-on, n'est point coupable; c'est l'incapacité et la félonie des ministres du Régent et de ceux de Louis XV; ce sont les luttes inégales soutenues par la République et par l'Empire contre l'Europe coalisée, qui ont amené la perte de nos colonies. Voilà, qu'on me permette de le déclarer, une distinction que je ne saurais admettre. Si l'on veut qu'un peuple soit absous des fautes commises par tels ou tels des princes et des ministres qui ont présidé à ses destinées, je ne vois pas de raison pour lui faire honneur des grandes choses accomplies et des succès obtenus par d'autres princes et d'autres ministres. Il faut ou repousser toute solidarité entre un peuple et ses chefs, ou accepter cette solidarité dans le mal comme dans le bien, dans la défaite comme dans la victoire, dans les revers comme dans la bonne fortune. Or, le dernier parti est assurément celui qu'indique la saine philosophie historique.

Le long règne de Louis XV (j'y comprends la Régence), qui a vu se consommer à peu près la ruine de nos colonies, fut en toutes choses pour la France une époque néfaste : au dedans, tyrannie, corruption, dilapidation; au dehors, pusillanimité, trahison; ainsi peut se résumer son histoire. Mais ce règne et les maux qu'il attira sur la France avaient été dès longtemps préparés par la politique hautaine et imprévoyante de l'orgueilleux Louis XIV. Aussi bien, aux yeux des gouvernements qui avaient précédé celui de Louis XV, comme aux yeux de ceux qui le suivirent jusqu'à l'avénement de Louis-Philippe, les colonies comptaient pour peu de chose; et la nation partageait cette indifférence, qu'elle semble à peine avoir secouée de nos jours, et que les esprits les plus éminents ne laissaient pas de partager. Ne sait-on pas que, tandis que nos soldats défendaient encore le Canada contre les Anglais, Voltaire s'étonnait, s'indignait presque que des hommes civilisés s'entr'égorgeassent « pour quelques arpents de neige? » — Ces quelques arpents de neige sont aujourd'hui une riche et florissante contrée, un des plus beaux fleurons de la couronne britannique.

Richelieu pourtant avait compris qu'un Etat comme la France ne devait pas rester étranger à l'œuvre féconde dont les Portugais, les Espagnols et les Hollandais avaient pris l'initiative. Ce fut sous son administration et par ses ordres que Pierre de Monts prit possession de ce même Canada, si malheureusement perdu depuis, et jeta les fondements de Québec, de Montréal, de Saint-Sauveur et de Port-Royal. Ce fut le cardinal aussi qui provoqua les premières tentatives d'établissement dans les Indes orientales et au Sénégal. Mais ces essais n'obtinrent que de maigres résultats. Les seules entreprises qui réussirent furent des entreprises particulières, formées par des trafiquants à leurs risques et périls. Je veux parler des plantations établies à la Guadeloupe, à la Martinique, à Sainte-Lucie et dans quelques autres Antilles. Le système de centralisation et de fiscalité qui florissait sous l'ancienne monarchie ne devait pas tarder à arrêter cet essor de l'activité individuelle. Colbert racheta, pour le compte du Trésor royal, toutes ces exploitations; il y ajouta la partie occidentale de Saint-Domingue, enlevée aux Espagnols par les flibustiers et placée par ceux-ci sous la protection de la France. Puis, changeant de visée, il se débarrassa de ces acquisitions, ainsi que de toutes les autres colonies françaises, devenues, entre les mains de l'Etat, plus embarrassantes que productives, en créant pour les exploiter les deux Compagnies des Indes occidentales et des Indes orientales. La première fut dissoute presque aussitôt que constituée. La seconde reçut de Louis XIV lui-même de grands priviléges et des encouragements exceptionnels. L'histoire de sa prospérité éphémère, de ses désastres et de sa chute, trouvera place dans une des notices dont nous inaugurons aujourd'hui la série.

Lorsque la Compagnie fut définitivement dissoute en

1790 par l'Assemblée nationale, la France ne possédait plus dans l'Inde et dans l'océan Indien que Pondichéry, Mahé, Chandernagor, les îles Bourbon et Maurice, et quelques autres comptoirs ou stations de peu d'importance. En Amérique, elle avait perdu le Canada, l'Acadie et la Louisiane. Sa décadence coloniale allait-elle du moins s'arrêter? Hélas! non. Pendant la Révolution, au milieu de la lutte sanglante des partis, des périls de la guerre et de l'élaboration tumultueuse d'un nouvel ordre social, on tenta d'inaugurer aux colonies un système conforme à l'esprit des institutions républicaines. La première pierre de ce système, c'était la liberté des noirs. Elle fut décrétée en principe, malgré les protestations des partisans de l'esclavage, qui objectèrent qu'une telle mesure serait la ruine des colonies. On connaît la réponse célèbre du représentant Baco : « Périssent nos colonies plutôt qu'un principe ! »

Mais, avant qu'on eût pu triompher de la résistance des possesseurs d'esclaves, la République avait fait place au gouvernement impérial. Il ne fut plus dès lors question d'émancipation. Les colonies furent placées sous un régime purement militaire; régime que les circonstances auraient justifié, si du moins il eût eu pour effet la protection efficace de nos possessions d'outre-mer. Malheureusement cette protection fut presque partout insuffisante. La révolte des nègres nous avait fait perdre Saint-Domingue; les Anglais nous enlevèrent presque toutes nos colonies des Antilles; l'île de France tomba également en leur pouvoir, et les traités de 1815 consacrèrent à leur profit ces faciles conquêtes.

La France se trouvait ainsi rejetée, dans l'ordre de l'importance coloniale, au sixième rang. Elle ne possédait plus que les établissements suivants :

En Amérique : sur le continent méridional, Cayenne et une partie de la Guyane; au nord, Saint-Pierre et Miquelon, simples stations pour les pêcheurs de morue, et une sorte de *pied-à-terre* sur l'île de Terre-Neuve.

Dans les Antilles, la Guadeloupe et la Martinique, avec quelques petites îles, telles que la Désirade, Marie-Galante, les Saintes et les deux tiers seulement de Saint-Martin : l'autre tiers étant aux Hollandais.

En Asie : dans l'Inde, Pondichéry, Chandernagor, Mahé, Karikal, Yanaon et les loges ou factoreries de Calicut, Surate, Mazulipatam, Balassore, Dacca, Cassimbazar, Patna et Jongdia (ces cinq dernières ne sont pas occupées).

En Afrique : sur la côte occidentale, le Sénégal, et plus bas l'île de Gorée, les comptoirs de Carabane et de Sedhou dans la Caramanie; ceux d'Assinie, de Grand-Bassam et du Gabon; au sud-est, Sainte-Marie de Madagascar, Mayotte, Nossi-Bé et l'île de la Réunion (ci-devant Bourbon).

La conquête de l'Algérie, le protectorat des îles de la Société, la prise de possession des îles Marquises, de la Nouvelle-Calédonie et de la basse Cochinchine nous ont fait remonter depuis au troisième rang, et tout fait espérer que cette marche ascendante ne s'arrêtera pas de longtemps. Mais il ne nous appartient point de juger le présent, encore moins de préjuger l'avenir.

Pour ce qui est du passé, il parle assez haut, ce me semble, et justifie pleinement l'opinion émise au début de cette introduction : à savoir, que l'infériorité relative de la France comme nation colonisatrice tient à des causes plus profondes et plus générales que les fautes et les erreurs de quelques hommes d'Etat :

En premier lieu, à la lenteur du développement de sa puissance maritime, condition essentielle de sa puissance coloniale ;

En second lieu, à nos habitudes sédentaires, à notre amour du sol natal, à notre dédain des choses et des gens du dehors, au peu d'attrait que nous offrent en général les voyages, les aventures et les entreprises lointaines.

Ces tendances du caractère français ont été et seront peut-être encore un sérieux obstacle à l'extension et à l'affermissement de notre empire à l'extérieur. Nous n'émigrons pas volontiers ; le désir de faire fortune ne suffit pas pour nous y décider. La France compte peu de ces intrépides voyageurs qui s'en vont loin de la patrie tenter le hasard dans des régions inconnues et inhospitalières, sans s'inquiéter de savoir si jamais ils en reviendront. Ce n'est que contraint par la nécessité qu'un Français se décide à abandonner son pays; et l'espoir d'y revenir,— si chimérique qu'il puisse être, — ne s'éteint jamais au fond de son cœur. Nous sommes tous un peu, à cet égard, de l'avis de Danton, qui, pressé par ses amis de passer à l'étranger pour soustraire sa tête à la guillotine, répondait : « On n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers. »

Nous espérons néanmoins, chers lecteurs et lectrices, que vous ne refuserez point de passer avec nous les mers pour parcourir les contrées où la France a planté son drapeau et semé quelques-uns de ses enfants. Vous n'avez point de naufrage à redouter. Nous pouvons également vous garantir contre le casse-tête des sauvages, la dent des bêtes féroces ou des reptiles et le dard des insectes. Le seul ennemi qu'il vous reste à craindre, c'est l'ennui, et nous ferons aussi de notre mieux pour l'éloigner.

## I. — L'ILE MAURICE.

### I

Découverte des îles Mascareignes par les Portugais. — Expédition hollandaise de 1580. — L'île *da Cerno*. — Exploration de cette île par l'amiral Wybrant Warwick. — Chasses miraculeuses. — Le Dronte. — Prise de possession. — Un vrai Robinson. — Etablissements formés par les Hollandais. — Ils abandonnent l'île Maurice. — Les rats. — Occupation par les Français. — L'île Maurice devient l'Ile de France. — Mahé de la Bourdonnaye. — Ses débuts. — Il est nommé gouverneur des îles de France et de Bourbon. — Bienfaits de son administration. — Ses exploits dans l'Inde. — Sa disgrâce. — Ses successeurs. — Rétrocession des îles de France et de Bourbon au roi par la Compagnie des Indes. — Etat de l'île de France en 1769. — Pierre Poivre et les épices. — Le girofle et la muscade. — Premières nouvelles de la Révolution. — Inquiétudes des possesseurs d'esclaves. — Troubles. — Mort du comte de Macnémara.

La route maritime de l'Asie par le sud de l'Afrique était dès longtemps frayée, et les Portugais avaient déjà commencé la conquête de l'Inde, lorsque, en 1505, dom Pedro de Mascarenhas, gentilhomme de haute naissance, mais navigateur de second ordre (sans doute un lieutenant d'Alvarez Cabral ou d'Albuquerque), faisant voile pour l'Inde, s'écarta quelque peu de la voie suivie par ses devanciers. Avait-il dessein d'explorer des parages encore inconnus; ou cette déviation fut-elle causée par une erreur d'orientation ou par la force des vents contraires? C'est ce qu'on ne saurait dire. Quoi qu'il en soit, il reconnut, à l'est de Madagascar, un groupe d'îles dont les deux principales appelées, l'une Santa-Apollinia, l'autre da Cerno, sont représentées — avec une exactitude qui laisse beaucoup à désirer — sur une carte dressée

en 1527. L'archipel reçut le nom d'îles Mascarenhas : en français, Mascareignes. Les Portugais se contentèrent d'y faire de l'eau, d'y lâcher des poules, des chèvres, des porcs. Ils n'y laissèrent pas d'autres traces de leur passage : ce qui ne les empêcha point d'ajouter le nom de ces îles à la liste de leurs conquêtes. De fait, les îles Mascareignes restèrent encore, non-seulement inoccupées, mais entièrement inconnues, jusqu'à ce qu'en 1580, la république des Provinces-Unies équipa une flottille de six vaisseaux et deux brigantins, sous le commandement de l'amiral Jacobus Cornelius van Neek et du vice-amiral Wybrant Warwick, pour aller chercher à l'est du continent africain quelques terres où les navires se rendant aux Indes pussent faire escale et renouveler leurs approvisionnements.

La flottille partit du port d'Amsterdam le 13 mars. Au mois de septembre suivant, trois des navires qui la composaient, et parmi ces trois le vaisseau *l'Amsterdam*, monté par le vice-amiral Wybrant Warwick, furent séparés de leurs conserves par un coup de vent. Le 17, ils arrivèrent en vue de l'île *do Cerne* ou *da Cerno*, « terre élevée et montagneuse, » dit la relation latine insérée par Théodore et Jean de Bry dans l'énorme collection in-4° qu'ils ont modestement intitulée ***Petits Voyages***. Ils mouillèrent en vue de cette île, où ils savaient qu'ils trouveraient de l'eau douce, et le lendemain 18, deux



Vue prise à la plaine de Lauzun, près du Port-Louis (Ile Maurice). Dessin de A. Erny.

chaloupes furent dirigées vers la côte; elles la longèrent sur une certaine étendue sans pouvoir accoster, et revinrent rendre compte au vice-amiral de leur infructueuse tentative. Le 19, une autre chaloupe, montée par sept hommes et envoyée à son tour à la découverte, revint le soir, non-seulement avec de l'eau, mais avec une cargaison d'oiseaux de diverses espèces, que les marins avaient pris à la main sans aucune difficulté. Le 20, on se mit en devoir d'explorer l'île. La ressource la plus précieuse pour des navigateurs, l'eau douce et limpide, y coulait abondamment en ruisseaux, en fleuves, en cataractes. Les Hollandais contemplèrent, émerveillés, de magnifiques chutes d'eau, telles que les sept cascades du Tamarin, un des plus beaux sites de l'île. On ne trouva point traces d'habitants. La relation ne mentionne non plus aucun quadrupède; mais elle revient à plusieurs reprises sur la multitude des oiseaux et sur la facilité avec laquelle on pouvait s'en emparer et les tuer, sans qu'ils songeassent à se servir de leurs ailes ou de leurs pieds pour fuir, encore moins de leur bec pour se défendre. Le narrateur parle de tourterelles dont quelques marins prirent cent cinquante en un jour, de perroquets bleus, et de gros oiseaux plus grands que des cygnes, et dont la peau était en partie revêtue de plumes roulées en forme de cornet (*quasi cucullis investiti*). Ces oiseaux, ajoute-t-il, n'ont point d'ailes. Ces membres sont remplacés de chaque côté par trois ou quatre plumes d'une teinte plus foncée que les autres. La queue consiste également en quelques plumes flexibles et douces, de couleur cendrée. Le bec enfin était long, fort et recourbé, les pattes courtes

et robustes. Dans ce bizarre animal, que les voyageurs appelèrent *Walckvogel*, on reconnaît le dronte ou dodo, espèce depuis longtemps perdue, et dont les dépouilles, reliques des créations primitives, ne se voient que dans un petit nombre de musées.

Avant de quitter l'île da Cerno, le vice-amiral en changea le nom portugais en celui de Mauritius, en l'honneur de Maurice d'Orange, alors stathouder des Provinces-Unies; il y fit semer des graines de plantes alimentaires et lâcher des volailles. Enfin, on cloua au tronc d'un arbre une planche sur laquelle étaient dessinées les armes de Hollande, de Zélande et d'Amsterdam, avec cette inscription : *Christianos reformatos*. A partir de cette époque, l'île Maurice ne fut plus visitée jusqu'en l'année 1601, où Hermansen y envoya le yacht *le Pigeonneau*, qui en ramena un malheureux presque fou et dans un état de maigreur et de saleté affreuses. Cet homme était un Français. Tout ce qu'on put savoir de lui fut qu'il était venu là sur une jonque qu'il avait enlevée à Malacca, de concert avec quatre Anglais et deux nègres. Ces derniers ayant formé, pendant le voyage, le projet de se défaire des blancs et de s'emparer de la jonque, on les avait jetés à la mer.



Le ruisseau du Pouce, au Port-Louis (Ile Maurice). Dessin de A. Erny.

Une querelle s'était ensuite élevée entre les vainqueurs, et les Anglais avaient débarqué et abandonné leur compagnon français dans l'île Maurice, où il vivait misérablement depuis vingt mois de sa chasse et de sa pêche. Ce fut seulement en 1648 que la Compagnie hollandaise des Indes fit occuper l'île Maurice et y envoya un gouverneur nommé Vandermester. Celui-ci n'eut que deux successeurs : Lamocius en 1690, et Adolphe Deodati, de 1693 à 1696.

Les Hollandais élevèrent au port Sud-Est un fort qui fut bâti d'abord en bois, puis en pierre, et qu'ils appelèrent Frédéric-Henri. Ce fort était armé de vingt pièces de canon ; sa garnison se composait de cinquante soldats. Il renfermait la maison du gouverneur et les magasins de la Compagnie. La population civile de l'île comprenait une quarantaine de familles, dont la plupart habitaient le hameau de Flack, dans la partie orientale. La Compagnie avait là un véritable jardin d'acclimatation, où l'on cultivait, outre des patates, des fruits et des légumes d'Europe pour l'usage du gouverneur, de ses commis et de ses officiers. La Compagnie faisait exploiter par ses soldats les bois précieux, notamment le bois d'ébène, et elle s'était réservé le monopole de l'ambre gris, qu'on recueillait alors sur les côtes en assez grande quantité.

Quelques familles s'étaient établies aussi au port Nord-Ouest, dans un lieu appelé le Camp. Près de la rivière Noire, dans la partie ouest de l'île, s'élevaient trois ou quatre habitations dont les propriétaires cultivaient du tabac, en défrichant autant de terrain qu'il leur plaisait. Enfin, deux frères avaient commencé un cinquième établissement dans un endroit qui conserve encore le nom de Plaine Willems.

Telle était la situation de la colonie, lorsqu'en 1712 la Compagnie abandonna l'île Maurice. Quelques auteurs ont affirmé que les Hollandais furent contraints à la retraite par des légions de rats qui, apportés sans doute primitivement par quelques navires, avaient pullulé d'une manière effroyable, dévastaient et détruisaient tout et menaçaient même la sûreté des colons. Mais d'autres historiens pensent que les Provinces-Unies trouvèrent d'une meilleure politique de concentrer leurs forces et leurs ressources dans la colonie du Cap, sur laquelle elles fondaient de grandes espérances, que de les éparpiller en multipliant outre mesure leurs établissements d'outre-mer.

Quoi qu'il en soit, il n'y avait plus à Maurice, en 1713, un seul Hollandais. Des nègres marrons, errant dans les forêts et dans les montagnes et retournés tout à fait à l'état sauvage, demeurèrent les seuls habitants de l'île jusqu'en 1715, époque où le capitaine Dufresne y aborda avec le vaisseau *le Chasseur*, en prit possession, le 20 septembre, au nom du roi, et changea son nom hollandais en celui d'*Ile de France*. Cette prise de possession fut renouvelée le 23 septembre 1721 par le chevalier de Fougeray. A partir de ce jour, M. de Beauvilliers, gouverneur de l'île Bourbon, occupée depuis 1664, et dont la population était alors déjà assez considérable, prit aussi le gouvernement de l'île de France et y fit passer un certain nombre de colons. En 1723, la nouvelle colonie fut annexée aux domaines de la Compagnie des Indes, qui y établit un conseil provincial et en ébaucha l'organisation administrative.

Cette époque, qu'on peut appeler l'enfance de la colonie, n'offre aucune particularité digne de remarque. Les premiers habitants trouvaient l'île à peu près déserte : ils n'avaient qu'à tirer parti des ressources qu'elle leur offrait, à abattre les arbres, à se construire des cabanes, puis des maisons, et à se tenir en garde contre les agressions des nègres fugitifs, dont j'ai parlé plus haut. La colonisation marcha lentement, et l'île était dans un état fort misérable, lorsqu'en 1735 le gouvernement en fut confié à Mahé de La Bourdonnaye.

Cet homme célèbre, dont le nom reparaîtra plus d'une fois encore dans l'histoire de nos possessions orientales, était né à Saint-Malo en 1699. Entraîné dans la marine par une irrésistible vocation, il débuta dès l'âge de dix ans dans cette périlleuse carrière par un voyage dans les mers du Sud. Quatre ans plus tard, il se rendait en qualité d'enseigne de vaisseau aux Philippines et aux Indes orientales. De 1716 à 1717 il parcourut les mers du Nord, visita les Echelles du Levant, et entra en 1719 au service de la Compagnie, qui l'envoya dans l'Inde en 1723 avec le grade de premier lieutenant. Tout en parcourant ainsi le monde, La Bourdonnaye avait étudié l'art nautique et celui des fortifications ; il avait acquis aussi, en fait d'administration, de finances et de commerce, des connaissances très-profondes, et il ne tarda pas à les appliquer à l'édification de sa propre fortune. A cet effet, il quitta le service de la Compagnie, et de concert avec Lenoir, gouverneur de Pondichéry, il équipa un navire destiné à de grandes opérations commerciales ; ces opérations lui procurèrent des bénéfices immenses. Revenu en France et marié en 1733, il ne rentra au service de la Compagnie qu'en 1835, avec le titre et les fonctions de gouverneur général des îles de France et de Bourbon. « Habile marin, brave militaire, il réunissait, dit l'abbé Raynal, l'esprit de détail au génie qui lui faisait soumettre les difficultés et tirer tout le parti possible des hommes qui étaient sous ses ordres. »

Aussitôt en possession de son gouvernement, où il arriva au mois de juin, dit un autre historien (1), il s'attacha à en connaître les ressources. Les deux ports que l'île Maurice offre aux navigateurs attirèrent d'abord son attention.

L'abord de celui du sud-est, plus facile à cause des vents alizés, avait déterminé le choix des Hollandais : la difficulté d'en sortir lui fit, et avec raison, donner la préférence au port du nord-ouest ; ce fut là qu'il fonda la ville de Port-Louis, capitale de la colonie.

L'emplacement ne pouvait être mieux choisi au point de vue maritime et stratégique. Il ne laissait non plus rien à désirer sous le rapport de la salubrité, et la nouvelle ville se trouvait placée dans une des positions les plus pittoresques que l'on connaisse : dominée par la montagne des Signaux, du haut de laquelle on aperçoit les navires à plusieurs lieues en mer ; par la montagne du Pouce, et par d'autres sommets majestueux, elle communique par d'étroites vallées avec les plaines de l'intérieur. Les vues de la plaine Lauzun et du ruisseau du Pouce, qui accompagnent notre texte, donnent une idée des aspects imposants et variés que présentent les environs du Port-Louis. Nous parlerons plus loin de l'état actuel de cette ville et du reste de la colonie.

Revenons à La Bourdonnaye.

Il avait tout à créer : justice, police, industrie, commerce, marine, milice, fortifications. Il suffit à tout. « Tour à tour administrateur, ingénieur, architecte, constructeur, cultivateur, il établit un conseil supérieur, il remit l'ordre et l'union où régnaient l'anarchie et la discorde ; il purgea la colonie des noirs marrons qui la désolaient. Par son exemple et ses secours, il corrigea l'indolence des habitants, il réveilla leur activité. Des cannes furent plantées, des manufactures de coton et d'indigo furent établies ; le manioc, apporté du Brésil par ses soins, fut naturalisé dans l'île, mais non sans difficultés : il fut obligé d'employer son autorité pour engager à la culture de cet arbuste précieux, et des ordres furent donnés pour faire accepter un bienfait (2). »

Enfin, dans l'espace de onze années (1735 à 1746), l'île fut dotée de tous les éléments du bien-être et de la sécurité. Le travail et le commerce y prirent leur premier essor. Elle eut un hôpital, des casernes, des fortifications bien entendues et bien armées, un aqueduc conduisant au chef-lieu des eaux pures et salubres, un port muni de pontons, de gabarres et de canots. Encore le gouvernement effectif de La Bourdonnaye ne dura-t-il réellement que six ans. En effet, obligé de retourner en France en 1740, par suite de la mort de sa première femme, il reconnut avec étonnement qu'il y avait été desservi et calomnié par des ennemis secrets. Il réussit heureusement, cette fois, à se disculper, et regagna si bien la confiance du gouvernement, que, la guerre étant alors imminente entre la France et l'Angleterre, il fut chargé de conduire une escadre dans les mers de l'Inde pour pro-

(1 et 2) M. le baron d'Unienville : *Statistique et histoire de l'île de France.*

téger la Compagnie. Il débarqua le 30 septembre à Pondichéry, prit part à la délivrance de Mahé, bloqué par les Naïrs, et revint à l'île de France. La guerre éclata en 1744. Dupleix et le Conseil de Pondichéry s'empressèrent d'appeler La Bourdonnaye à leur secours. Mais il était alors dans le plus grand dénûment. La récolte du riz avait manqué dans l'île ; des renforts attendus de la métropole n'arrivaient pas ; un seul navire, *le Saint-Géran*, de sept cents tonneaux, chargé de provisions, avait fait naufrage sur l'île d'Ambre (1), à quelques brasses de la côte. Pour comble de malheur, la petite vérole, si meurtrière sous les tropiques, avait décimé les matelots et les ouvriers ; et lorsqu'enfin La Bourdonnaye fut parvenu à mettre à la voile, le 23 mars 1746, il se vit assailli par une tempête furieuse, qui dispersa ses vaisseaux et faillit engloutir celui qu'il montait... Lorsqu'il revint à l'île de France après la glorieuse expédition signalée par le combat naval du fort Saint-David et par la prise de Madras, on lui avait donné un successeur, auquel il dut rendre compte de sa gestion, en invitant tous ceux qui croiraient avoir à se plaindre de lui à venir exposer leurs griefs. Personne ne se présenta, et La Bourdonnaye quitta pour jamais la colonie, dont on a pu dire avec raison qu'il avait été à la fois le fondateur et le bienfaiteur. Nous verrons ailleurs quelle fut la récompense de ses travaux et de ses exploits.

Le successeur que la Compagnie avait donné à La Bourdonnaye était David, qui fut remplacé en 1750 par Lozier-Bouvet. En 1767, les colonies de Bourbon et de l'île de France, rétrocédées au gouvernement par la Compagnie, furent placées sous l'administration de MM. Dumas et Poivre : le premier ayant la qualité de gouverneur, et l'autre celle de commissaire du roi. Le dernier, célèbre déjà comme voyageur, comme savant et comme philosophe, a mérité le nom de second créateur de la colonie, qui, après le départ de La Bourdonnaye, n'avait pas tardé à voir s'arrêter l'élan de sa prospérité naissante. Le gouvernement de la Compagnie n'y avait pas, en somme, fait merveille.

« Les premiers Français qui s'établirent à l'île de France, dit un écrivain du siècle dernier, y apportèrent une grande simplicité de mœurs, de la bonne foi, l'amour de l'hospitalité et même de l'indifférence pour les richesses. M. de La Bourdonnaye y amena des ouvriers, bonne espèce d'hommes, et quelques mauvais sujets que leurs parents y avaient fait passer. Il les força d'être utiles.

« Lorsqu'il eut rendu cette île intéressante par ses travaux, et qu'on la crut propre à devenir l'entrepôt du commerce de l'Inde, il y vint des gens de tout état : d'abord des employés de la Compagnie. Comme les premiers emplois de l'île étaient entre leurs mains, ils y vécurent à peu près comme les nobles à Venise. Ils joignirent à ces mœurs aristocratiques un peu de cet esprit financier qui effarouche tant l'agriculteur. Tous les moyens d'établissement étaient entre leurs mains. Ils avaient à la fois la police, l'administration et les magasins. Quelques-uns faisaient défricher et bâtir, et ils revendaient leurs travaux assez cher à ceux qui cherchaient fortune. On cria contre eux ; mais ils étaient tout-puissants.

« Il s'y établit des marins de la Compagnie, qui, depuis longtemps, ne peuvent pas concevoir que les dangers et la peine du commerce des Indes soient pour eux, tandis que les honneurs et le profit sont pour d'autres. Cet établissement, voisin des Indes, faisait naître de grandes espérances : ils s'y arrêtèrent. Ils étaient mécontents avant d'y venir, ils le furent encore après...

« Il y vint aussi des offficiers militaires de la Compagnie et des officiers du roi. Les uns et les autres, séduits d'abord par la beauté du climat, se repentirent bientôt de s'être fixés dans une île où ils se voyaient condamnés à l'inaction et où tout avenir leur était fermé. Les ecclésiastiques (des missionnaires de Saint-Lazare) ne se trouvèrent pas plus satisfaits : quand ils virent que la société en s'augmentant se divisait, ils s'en tinrent à leurs fonctions curiales...

« Il y passa, continue notre auteur, quelques marchands avec un peu d'argent. Dans une île sans commerce, ils augmentèrent les abus d'un agio qu'ils trouvèrent établi, et se livrèrent à de petits monopoles. Ils ne tardèrent pas à se rendre odieux à ces différentes classes d'hommes qui ne pouvaient se souffrir. On les désigna sous le nom de *banians* : c'est comme qui dirait juifs...

« Enfin la dernière guerre de l'Inde y jeta, comme écume, des banqueroutiers, des libertins ruinés, des fripons, des scélérats qui, chassés d'Europe par leurs crimes et de l'Asie par nos malheurs, tentèrent d'y établir leur fortune sur la ruine publique. A leur arrivée, les mécontentements généraux augmentèrent ; toutes les réputations furent flétries avec un art d'Asie inconnu à nos calomniateurs ; toute confiance fut éteinte, toute estime détruite... »

Je n'ai voulu rien changer à ce tableau tracé, en 1769, par un officier du roi (il ne se désigne pas autrement), qui paraît avoir étudié et disséqué à fond la société de l'île de France. Avouons que, s'il est exact, il n'a rien de séduisant. La Compagnie laissa donc, au dire de cet officier, l'île de France peuplée entièrement de mécontents et d'aventuriers de la pire espèce. Ce furent ces derniers, dit-il, qui, ne fondant leurs espérances que sur le changement d'administration, vinrent enfin à bout de dégoûter la Compagnie et la décidèrent à céder au roi une colonie « si orageuse et si dispendieuse. »

On se demande après cela comment Pierre Poivre, avec toute sa sagesse et toute son habileté, put rien tirer de bon d'une telle population. Il est vrai que l'honnête savant s'occupa surtout d'améliorer et d'enrichir l'agriculture en développant les plantations déjà existantes et en introduisant dans l'île de nouvelles épices. — Ce grand homme avait un nom prédestiné !... Ne riez point : l'acclimatation des épices était alors regardée dans la colonie comme une conquête plus importante que celle d'une province, et l'on était loin de se douter que, avant un siècle, ces précieux végétaux, introduits à si grande peine, tant choyés et tant soignés, seraient tous sacrifiés impitoyablement à la canne à sucre.

« L'année 1775, dit M. d'Unienville, fit époque par un événement dû aux soins de M. Céré, directeur du Jardin royal de Monplaisir. Au mois d'octobre de ladite année, deux des fleurs de girofliers, que son ami M. Poivre lui avait confiés, se changèrent en fruits ; et ce gage assuré du succès de cette épice occasionna une joie universelle dans la colonie, qui y vit une nouvelle source de prospérité. »

Et un peu plus loin :

« Avant sa mort, M. de La Brillanne eut le plaisir de voir le fruit d'un des muscadiers plantés en 1770 par

(1) Tout le monde a lu, dans *Paul et Virginie*, le récit touchant et dramatique de ce sinistre, dont Bernardin de Saint-Pierre a si habilement tiré parti, et dont il a rapporté exactement les détails, sans y rien changer que les noms des personnages.

M. Poivre, et qui fut cueilli par M. Céré pour être envoyé au roi, le 7 décembre 1778, en présence des chefs et des notables de l'île. »

Quant à l'état moral de la colonie, il ne semble pas que l'administration de MM. Dumas et Poivre l'eût sensiblement amélioré. « La discorde, dit l'écrivain que j'ai déjà cité, règne dans toutes les classes et a banni de cette île l'amour de la société, qui semble devoir régner parmi des Français exilés au milieu des mers aux extrémités du monde. Tous sont mécontents, tous voudraient faire fortune et s'en aller bien vite. »

Le même auteur trace d'une plume indignée l'affligeant tableau des abus de l'esclavage, du mépris des colons pour le Code noir, de leur dureté, de leur cruauté envers leurs esclaves.

Faut-il croire qu'il ait eu la mauvaise fortune de séjourner à l'île de France dans une époque de transition et de malaise, ou qu'il y vit les choses et les gens avec des yeux prévenus et des dispositions pessimistes? — Peut-être; car d'autres historiens et romanciers l'ont peinte avec des couleurs fort différentes. Ils ont vanté les mœurs patriarcales des planteurs et leur mansuétude envers les noirs, la gaieté, l'amabilité, l'élégance chevaleresque des hommes, la grâce, la beauté, l'esprit des femmes, le goût des uns et des autres pour les plaisirs et pour les fêtes. A vrai dire, ces derniers traits du caractère des créoles de l'île de France ont été surtout signalés par les observateurs récents, par ceux qui ont visité la colonie depuis le rétablissement de la paix.

Hormis des ouragans et des naufrages, trop fréquents, hélas! dans ces parages, l'histoire de l'île de France n'offre plus aucun événement remarquable jusqu'au moment où y furent reçues les premières nouvelles de la Révolution française. Ces nouvelles y causèrent une agitation profonde, qui devait durer plusieurs années. Les partis se dessinèrent aussitôt avec une grande énergie. Aux questions politiques s'ajoutait là, comme dans toutes les autres colonies, le sombre problème de l'esclavage. On doutait peu que la Révolution n'eût bientôt pour conséquence l'émancipation des noirs. Aussi, la totalité des colons, dont ce *bétail humain* formait la principale richesse, se rangea-t-elle, dès le début, dans le parti de la réaction. Toutefois, la nomination de l'Assemblée coloniale, qui devait désormais pourvoir à l'administration de l'île, et l'organisation de la garde nationale s'effectuèrent sans trouble grave et au milieu d'un enthousiasme d'assez bon aloi. Mais peu à peu, les nouvelles de la métropole devenant de plus en plus encourageantes pour les fauteurs du mouvement, les passions s'aigrirent, l'antagonisme des opinions contraires devint de la colère et de la haine. Les premiers troubles qui en résultèrent donnèrent lieu à un tragique épisode : la mort du comte de Macnémara, commandant de la rade. Déjà une première fois, le 18 juin 1790, il avait failli être hissé à la lanterne par des matelots, des soldats et des gens de la populace ameutés contre lui. A grand'peine l'Assemblée et la garde coloniales étaient parvenues à le sauver. Echappé à ce péril sur l'assurance qu'il quitterait l'île dans le plus bref délai, il s'embarqua en effet, le 2 novembre 1790, à bord de *la Thétis*, qui devait emmener aussi les députés envoyés par la colonie à l'Assemblée nationale. Soudain le bruit se répand que M. de Macnémara ne part que pour se saisir pendant la route des députés et de leurs dépêches. Le peuple se porte à l'Assemblée : quelqu'un lit à haute voix une lettre dans laquelle M. de Macnémara exhalait ses plaintes contre la Révolution, ses auteurs et ses partisans. Une députation est envoyée à bord de *la Thétis* pour ramener l'accusé et le forcer à rendre compte de ses intentions. Conduit à l'église, où l'Assemblée était en séance, et voyant bien que sa condamnation est prononcée d'avance, il cherche à peine à se défendre. Il demande seulement à être conduit à la caserne, où il espère se trouver plus en sûreté sous la protection des soldats. Mais ceux-ci le traînent eux-mêmes vers la fatale *lanterne*. Macnémara leur échappe au détour d'une rue, atteint une maison dont la porte était ouverte et dont il connaissait les êtres, et gravit rapidement l'escalier dans l'espoir de s'échapper par une lucarne de la toiture. Poursuivi et atteint par un soldat, il dirige sur celui-ci un pistolet.

— Si vous me manquez, général, je ne vous manquerai pas, lui dit le soldat.

Macnémara presse la détente; mais le coup ne part pas, et au même instant le sabre du soldat s'abat sur la tête du malheureux général, qui tombe baigné dans son sang. D'autres soldats arrivent et l'achèvent; et sa tête, suivant la sauvage coutume de ce temps, est promenée, au bout d'une perche, dans les rues de la ville.

La justice informa contre les meurtriers; mais ces informations, peu sérieuses, n'eurent aucune suite.

Arthur MANGIN.

*(La suite prochainement.)*

---

# SCÈNES DU VIEUX PARIS.

## LES RACOLEURS DU QUAI DE LA FERRAILLE (1).

Le lundi gras sur le pont Neuf. Un cortége comme on n'en voit plus. Les noces de Gamache. Eloquence militaire. Comme quoi on pouvait payer très-cher un dîner qui ne coûtait rien. Voyage imprévu. Second discours. Les héros improvisés. Second dîner. Les cabarets dangereux. Dancourt et Crispin racoleur. Un système ingénieux de divorce. Origines de la conscription. Grandeur et décadence des racoleurs. Les funérailles du grand Tricot. Fin des racoleurs.

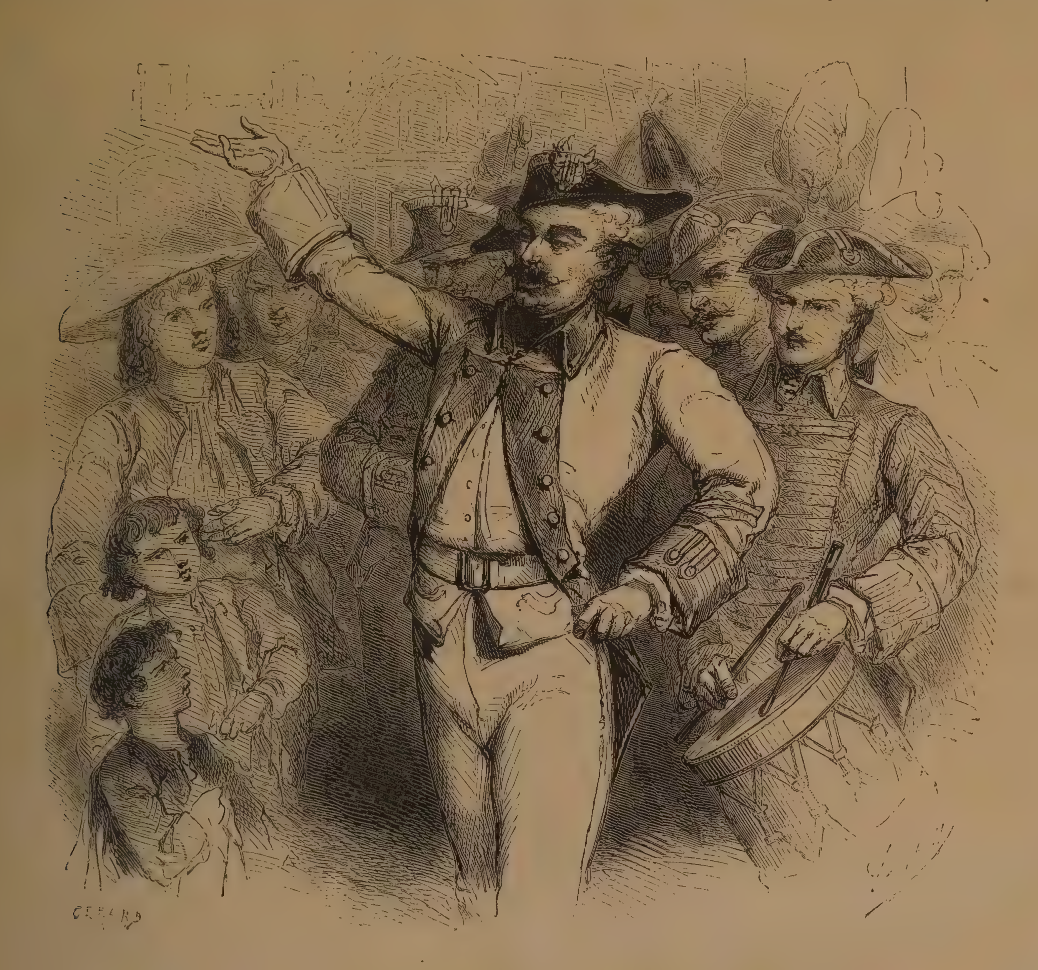
Franchissons d'un saut un siècle en arrière. Nous voici au lundi gras de l'an de grâce 1758. Il y a joyeuse et bruyante compagnie sur le pont Neuf; les charlatans font rage, les chanteurs s'égosillent autour du cheval de bronze, les arracheurs de dents redoublent de verve, et je crois, Dieu me pardonne, qu'ils ont renouvelé leurs costumes, et sont tout flambant neuf des pieds à la tête. Des charretées de masques passent au petit trot de leurs haridelles, poursuivis par les huées, les quolibets et le cri classique du gamin de Paris, dont l'origine se perd dans la nuit

(1) Voyez la *Chronique du pont Neuf*, t. XII, p. 280, 339, et t. XIII, p. 216, 275.

des temps. Le carnaval, il y a un siècle, était une réalité. Donc ces bons bourgeois, ces fils de famille, ces boutiquiers échappés du comptoir, ces étudiants encore tout imprégnés de la poussière de Sorbonne, ces provinciaux à bouche fendue jusqu'aux oreilles par l'admiration, cela va et vient, se presse, se pousse, s'étouffe, se renverse et s'amuse beaucoup sur le pont, le grand pont, le pont des ponts, la huitième merveille du monde, le pont Neuf, enfin, pour dire plus en un mot qu'on ne pourrait dire en cent pages de commentaires.

Le carillon de la Samaritaine venait de sonner midi, quand un grand roulement de tambour retentit à l'extrémité du pont, du côté du quai de la Mégisserie, vulgairement nommé le quai de la Ferraille, et qui méritait doublement ce nom par les marchands de quincaillerie neuve ou vieille, et par les *ferrailleurs,* racoleurs et spadassins dont il était le domicile favori.

Tous les badauds penchèrent la tête et poussèrent en avant. Un magnifique cortége s'avançait à pas lents vers le centre du pont. Derrière le tambour marchait un homme superbe, haut de cinq pieds huit pouces, et qui n'était rien moins qu'un sergent du régiment de Poitou, en habit blanc, culotte blanche, veste, parements et collet bleus, boutons jaunes, chapeau bordé d'or, la mine



Le sergent racoleur prononçant son discours. Dessin de Bertall.

affable et martiale, la joue rouge, la moustache en accroche-cœur. Aux côtés du sergent s'alignaient une vivandière, leste et pimpante, ornée de son bidon, et lançant à la foule de provocantes œillades; un anspessade, tenant une grosse bourse à la main, et quelques soldats portant avec majesté de longues perches, auxquelles se dandinaient cailles, poulets, dindons, entrelardés de pains blancs, voire de certains gâteaux dont la croûte appétissante eût fait venir l'eau à la bouche de saint Antoine.

A la vue du cortége, les bourgeois reculèrent d'instinct, et l'on vit les plus prudents reprendre la route de leurs boutiques sans retourner la tête, comme Loth quand il quitta Sodome. Mais les étrangers, les badauds, les vagabonds, les désœuvrés, les étudiants se rangèrent en cercle pressé autour du triomphal sergent, qui venait de faire halte devant la statue de Henri IV.

Après un dernier roulement, qui résonna jusqu'au fond du Louvre, le tambour céda la parole au sergent, qui, d'une voix sonore, le poing gauche sur la hanche, et de la droite s'étirant la moustache, adressa à la foule le petit discours que voici :

« DE PAR LE ROI,

« Savoir faisons que c'est aujourd'hui le jour où Sa Majesté, que Dieu garde, est dans l'usage de traiter d'une façon toute royale ceux de ses bons et loyaux su-

jets qui veulent se consacrer à son service, comme tout bourgeois et habitant de la ville de Paris qui voudra lui faire l'honneur de venir boire à sa santé ici près à l'enseigne du Soldat-Roi. S'il est parmi vous quelque gaillard âgé de dix-huit à quarante-cinq ans, et haut pour le moins de cinq pieds un pouce, qui ait envie de devenir maréchal de France, il n'a qu'à dire un mot et tendre la main. Je paye un homme trente livres, et je donne un pourboire de cinq livres pour cinq pieds un pouce, de dix livres pour cinq pieds deux pouces, de quinze pour cinq pieds trois, de vingt pour cinq pieds quatre, de vingt-cinq pour ceux qui ont davantage (1), sans compter le dîner à bouche que veux-tu, qui n'oblige à rien et qui est un pur cadeau de S. M. Louis XV. Allons, mes enfants, qui m'aime me suive! Regardez-moi ces poulets et ces pains blancs, que dites-vous de ces dindons? Voici des bouteilles qui ont assez jolie mine. La vivandière et son bidon ne sont pas non plus à mépriser. Si le cœur vous en dit, c'est à une heure qu'on se met à table. »

Et l'anspessade faisait tinter sa bourse, en tirant à poignée des écus qui reluisaient comme des soleils, et la vivandière prodiguait les sourires, et il s'exhalait des perches, secouées avec art, certains fumets qui aidaient singulièrement à la conviction, si bien qu'une demi-heure après, lorsque le cortége rentra au cabaret du Soldat-Roi, il y avait foule pour le suivre dans l'intérieur.

Ce cabaret était un des vingt-huit *fours* (2) existant alors à Paris. Un drapeau armorié lui servait d'enseigne, et on lisait au-dessous, en lettres badigeonnées, ce vers de Voltaire :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

La foule des convives se composait de vagabonds, de niais, d'affamés, d'oisifs, de débauchés, de provinciaux naïfs ou de rusés compères qui se promettaient bien, après s'être régalés aux dépens du roi, de lui fausser compagnie au dessert, et de garder assez de raison dans l'ivresse pour se défier des bulletins d'engagement, — illusion dangereuse qui ne se réalisait pas toujours.

La table était dressée et servie avec une royale abondance. Une sentinelle postée à la porte toisait de l'œil chaque convive, et s'assurait par un examen attentif et par ses questions qu'il ne rentrait pas dans les cas d'exemption prévus par la loi. Le repas fut gai, copieux, plein de verve et d'abandon, semé de toasts belliqueux. Le sergent raconta ses campagnes; l'anspessade, appuyé par les soldats, vanta les loisirs de garnison et les charmes de la nourriture; la vivandière n'épargna ni son bidon, ni ses sourires. Au dessert, le sergent jura sur ses grands dieux à un étudiant en médecine qu'il le ferait passer du premier coup chirurgien-major; à un fils de famille, que si l'on mangeait du pain noir au régiment, c'était du pain d'épice, mais qu'on était libre de le troquer contre du pain ordinaire; à un élève de Sorbonne, qu'on lui donnerait des professeurs pour achever ses études; aux paresseux, qu'on n'avait qu'à se croiser les bras dans la profession; aux ambitieux, qu'on avait besoin d'officiers dans le moment actuel; aux niais, qu'il les engagerait dans la compagnie des capitaines. Et, ce disant, il multipliait les rasades, si bien que, lorsqu'on se leva de table, plusieurs des convives roulèrent dessous, et que le reste était assez raisonnablement gris pour apposer sa signature au bas d'un bulletin tout imprimé, qui n'attendait plus que cette formalité insignifiante. Ceux qui ne savaient pas signer tracèrent une croix, certifiée par deux témoins *ad hoc*, honnêtes gens qui signèrent pour eux. On écrivit au bas leur signalement. Parfois même on se contentait de moins : les recrues se coiffaient du chapeau du régiment ou buvaient à la santé du roi et de leur futur colonel; il n'en fallait pas davantage, toujours grâce aux deux utiles témoins.

Le lendemain, les convives se réveillèrent. La première chose qu'aperçurent leurs regards en s'entr'ouvrant, ce fut une grande R d'étoffe bleue, que la vivandière, aussitôt après l'affaire conclue, avait cousue sur le côté gauche de leur poitrine. Au bruit des soupirs et des récriminations, le sergent accourut et calma tous les reproches d'un mot amical, en annonçant aux récalcitrants que, s'ils avaient la faiblesse de se repentir de leur généreuse résolution, on leur laissait le choix entre deux partis, celui d'aller aux galères, ou d'acheter un homme pour se remplacer. Un père de famille, brave commerçant de la rue des Lombards, qui avait cédé à une heure de gourmandise et d'ébriété, souscrivit tout penaud à cette dernière alternative, envoyant au diable de bon cœur cet excellent dîner, qui lui avait coûté plus cher qu'aux Porcherons. Les autres réclamèrent leur prime d'engagement :

— C'est trop juste, fit le sergent d'un air superbe. Anspessade, distribuez dix livres à chacun de ces braves pour se divertir en l'honneur du roi.

— Mais, s'écrièrent toutes les voix, c'est trente livres que vous nous aviez promises.

— Trente livres, il est vrai, répliqua le sergent en prenant sa plus aimable physionomie, mais dont le second tiers ne doit être touché qu'au quartier du régiment de recrue, et le reste à l'arrivée définitive. Lisez le règlement, mes amours.

Il n'y avait rien à dire, l'anspessade paya, puis rangea ses hommes, et, se plaçant à leur tête, leur adressa cette superbe harangue :

— Enfants, braves à tous poils, mes amis, mes frères, nous attendions la voiture du régiment. Elle n'arrive pas, je ne sais pourquoi. Peut-être la roue s'est-elle cassée en chemin. Mais il fait beau, nous allons marcher à pied pour nous dégourdir. Cela vous procurera la satisfaction de voir les masques et de gagner de l'appétit pour le dîner. Vive le roi!

— Vive le roi! répétèrent les recrues d'une voix faible, vigoureusement appuyée par l'organe sonore du sergent, des soldats et de la vivandière.

Et la troupe défila par les rues, derrière le tambour, qui battait comme un enragé.

Le soir, on fit halte dans un village, sur la place de l'église. L'enseigne de l'auberge du Cheval blanc grinçait à quelques pas de là sur ses tringles de fer, et de la cuisine entr'ouverte s'échappait un bruit de casseroles tout à fait alléchant.

— Je vous comprends, mes amis, fit l'anspessade, vrai Cicéron de caserne. Nous entrerions bien dans cette auberge; mais une auberge de village, c'est si sale; et comment s'aller coucher dans des lits où tout le monde a couché avant nous? Fi donc! Entrons plutôt chez ce brave bourgeois qui nous donnera de la paille fraîche. Là, du moins, nous serons tous ensemble, et nous n'attrape-

(1) *Abrégé de l'histoire de la milice française*, par le P. Daniel, 1773, in-8°, t. II.

(2) On appelait *fours* les endroits où les racoleurs enfermaient leurs *fournées* de victimes et les tenaient séquestrées.

rons pas de vermine. Il lui est ordonné de par le roi de nous bien traiter, et il ne faudrait pas qu'il s'avisât du contraire : le ministre le saurait, et il en cuirait au manant, car le gouvernement vous protége en père de famille ; je ne vous dis que cela.

On entre donc chez le bourgeois, qui octroie la paille demandée. Cependant, il s'agit de dîner, et les estomacs, encore pleins de leur souvenir de la veille, mais rien que du souvenir, hélas! se raccrochent à ce suprême espoir. L'anspessade tire de son havresac un morceau de viande crue et une jarre de vin bleu :

— Ah! ah! dit-il, voici enfin le moment de nous délasser des fatigues du jour. Voyez, si nous avions été en voiture, personne n'aurait faim maintenant, et avouez que ce serait dommage.

Des murmures éclatent dans les rangs.

— Ingrats! reprend l'orateur avec componction; oui, ingrats et insensés! Parce que la viande n'est pas cuite! Mais c'est encore là une prévenance du roi. Chacun aime la chair accommodée d'une façon différente : c'est bien connu; l'un la préfère bouillie, l'autre rôtie, l'autre saignante, que sais-je? De la sorte, tout le monde peut la faire cuire à son goût. Et quant au vin, je sais que des jeunes gens comme vous, qui ont du sang dans les veines, préfèrent le vin nouveau à cet insipide vin vieux, bon pour les femmelettes.

Cependant on arrive au régiment. La recrue touche ses dix livres; elle parcourt la ville, elle se promène bras dessus, bras dessous avec ses nouveaux camarades, et va boire avec eux jusqu'au dernier sou. Le lendemain, nouvelle harangue, et cette fois la dernière :

— Mes enfants, vous avez fait hier une journée de Cocagne, grâce à la munificence de notre auguste monarque. Vous avez vu la ville ; quand vous vous promèneriez encore aujourd'hui et demain, vous ne verriez jamais que la même chose, des murs et des pierres, et toujours des pierres et des murs. Mieux vaut vous amuser autrement : il faut varier ses plaisirs. Allez vous planter contre le mur là-bas ; tenez-vous droits, la tête fixe et immobile, les yeux à quinze pas devant vous, les mains à la couture de la culotte ; abaissez les épaules ; partez du pied droit. Tout cela, c'est pour que vous ayez meilleure grâce auprès des dames. Portez armes! présentez armes! C'est mal, recommençons... C'est mieux, recommençons... C'est bien; nous recommencerons tout à l'heure. Maintenant, allons manger la soupe, et n'oubliez pas que vous avez à toucher quatre sous par jour, pour la nourriture, les vêtements, la masse et vos menus plaisirs. Vive le roi!

Et voilà comme, en ce temps-là, on faisait des héros, oui, des héros qui allaient vaincre à Bergen et à Clostercamp (1).

C'était surtout les veilles du mardi gras et de la Saint-Martin que le racolement se pratiquait avec ce luxe de mise en scène. Il y avait aussi, chaque année, une grande circonstance qui procurait aux vendeurs de *chair humaine* leur plus beau coup de filet : je veux parler de la revue solennelle passée par le roi dans la plaine des Sablons. Ce jour-là, nombre de badauds, grisés par la vue des uniformes, le son des trompettes et des tambours, le piaffement des chevaux, les évolutions de ces beaux régiments à costumes pittoresques et variés, autant que par le vin des recruteurs qui se tenaient à l'affût de ces vocations improvisées, s'enrôlaient avec enthousiasme sous les drapeaux du Royal-Roussillon ou du régiment de Condé. On faisait la traite dans les cabarets de Neuilly aussi bien que dans les fours du quai de la Ferraille, et Dieu sait aussi tout ce que les recruteurs récoltaient de héros, grâce à leur persuasive éloquence, dans les guinguettes des Porcherons.

En temps ordinaire, le racoleur ne se mettait pas en si grands frais. On le voyait se promener tout le long du pont Neuf, le broc à la main, un bouquet à l'oreille, la flamberge sur la hanche, apostrophant les passants de belle mine, leur tapant sur l'épaule, leur glissant à l'oreille des mots séducteurs, secouant un sac d'écus sous leur nez, les prenant sous le bras et les emmenant dans sa *boutique*, en protestant que c'était une visite de pure amitié qui ne les engageait à rien.

Dans une de ses comédies (1), vives silhouettes des mœurs du temps, Dancourt a mis en scène un officier d'infanterie cherchant à compléter son régiment par tous les moyens possibles, comme le Falstaff de Shakspeare, et dont le sergent métamorphose l'appartement en une souricière, où il prend tous ceux que trouve moyen de lui envoyer, sous un prétexte quelconque, un coquin de laquais qui s'appelle naturellement Crispin. On trouverait la chose bien exagérée s'il n'était prouvé par nombre de détails historiques qu'elle est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité. Il est certain que les racoleurs entraînaient parfois les ouvriers et les gens du peuple avec eux, sous prétexte de leur donner de l'ouvrage; puis, après les avoir séquestrés, leur extorquaient la signature dont ils avaient besoin. Voici encore, par exemple, un fait invraisemblable, et pourtant rigoureusement vrai, car il est attesté par une information juridique, qui se passa en 1751. La femme d'un huissier au grand Conseil, nommé Pinçon, conçut un jour le projet de se débarrasser de son mari, qui la gênait dans le genre de vie qu'elle avait adopté. Assassiner le bonhomme, cela répugnait à la délicatesse de sa conscience; se séparer de lui, c'était insuffisant, et, de plus, scandaleux. Après de mûres délibérations, où avait été convoqué un conseil composé d'une ouvrière, d'un clerc, et —*proh! pudor!* — d'un gendarme, voici le parti auquel s'arrêta la mégère. Elle mit la main sur un exploit signé de son mari, en gratta adroitement l'écriture, et y substitua un engagement pour les îles; puis elle fit parvenir le papier entre les mains d'un racoleur. Celui-ci arrête l'huissier chez lui, le transfère dans un four et le fait partir, sans tenir compte de ses cris, côte à côte avec six compagnons de misère. Heureusement, le pauvre homme parvint à prévenir ses confrères, et à écrire une lettre au maître des requêtes, dont il était secrétaire. On obtint du ministre un ordre qui le rappelait d'Orléans, où il se trouvait alors, et la femme, après une longue information, fut condamnée au fouet, à la marque et au bannissement perpétuel. Mais les racoleurs n'en continuèrent pas moins leur petit commerce comme par le passé (2).

Cependant le recrutement régulier par la voie du sort et les levées des miliciens existaient; mais on n'en usait que par bonds et par saccades; c'était un moyen odieux au peuple, et l'on en vint à ne plus oser l'appliquer à Paris, de peur de soulever des émeutes. Le racolage, qui était d'abord un supplément à la milice, finit par la remplacer entièrement dans la capitale du royaume, sous Louis XIII; les capitaines chargés de remplir les cadres des régiments faisaient des traités avec des exempts,

(1) Mercier, *Tableau de Paris*, ch. L et CCCXVII.

(1) *La Gazette.*

(2) Journal de l'avocat Barbier, III, 331.

des archers, etc., pour leur livrer les hommes dont ils avaient besoin. Le racoleur était alors un industriel, exerçant une profession privée et pour son compte; il achetait des hommes qu'il revendait au recruteur, vis-à-vis duquel il remplissait à peu près le rôle du courtier marron en regard de l'agent de change. Plus tard, le racolage eut, au moins de fait, une existence officielle, et s'exerça par le moyen de sous-officiers et de soldats, gagés à cet effet par les régiments, dans les principales villes. La police fermait les yeux et les oreilles; elle faisait semblant de croire que tout se passait « sans séduction, violences ni supercherie, » suivant le texte des ordonnances : il fallait bien que la France eût son armée. Nous voyons déjà apparaître les fours sous Louis XIV. Le bruit des réclamations et des plaintes arriva un jour jusqu'aux oreilles du grand roi, qui se fâcha et ordonna de punir les auteurs de ces violences. Mais une fois la bourrasque passée, tout reprit de plus belle. Le dix-huitième siècle surtout fut l'âge d'or des racoleurs, dont la Révolution supprima l'industrie.

Ces messieurs étaient généralement des bretteurs de première classe, des spadassins déterminés, prêts à donner un coup de pointe pour un regard de travers. Leur réputation farouche était un passe-port nécessaire au libre-exercice de leur profession; comment essayer de se fâcher contre de grands diables d'hommes dont chacun aurait embroché d'un coup dix bourgeois comme autant de grives? Est-il besoin d'ajouter que c'étaient, pour la plupart, de fort mauvais drôles, sans foi ni loi, capables de tout à l'occasion, et même d'autre chose encore? Ils le prouvèrent bien en maintes occurrences, et notamment au mois de juin 1784, au moment de la mort d'un de leurs plus fameux compagnons, nommé Tricot. Tricot était décédé probablement sans famille, et il est à croire aussi que, en homme de précaution, il n'avait pas laissé un sou de reste à ses héritiers. Quoi qu'il en soit, impuissance ou plutôt mauvaise volonté, il ne s'était trouvé personne pour payer les droits d'usage à l'église. Cependant, l'heure de l'enterrement venue, le cercueil, escorté de tous les confrères de Tricot, se met en marche vers Saint-Nicolas des Champs, la paroisse du défunt. Ils réclament les honneurs ordinaires pour le corps de leur camarade; on leur accorde qu'ils pourront le faire passer par l'église, mais sans s'y arrêter; et je suis sûr qu'on leur eût accordé davantage, s'ils l'avaient demandé autrement. Aussitôt nos racoleurs, s'excitant l'un l'autre et s'enivrant de leur propre tapage, pénètrent tumultueusement dans l'intérieur, déposent le cercueil sur des chaises, et ne se retirent qu'après avoir fait trois fois le tour de l'église en chantant à tue-tête la chanson de *Malbrouck*, l'hymne le mieux approprié à la circonstance qu'ils eussent pu trouver dans leurs têtes (1).

Cette farce indécente et sacrilége ne fut pas interrompue par l'autorité, et le clergé dut se tenir coi, tant faisaient peur l'ombre du grand Tricot et les flamberges de ses confrères!

Si la Révolution n'avait tué que les racoleurs, il faudrait l'absoudre bien vite.

VICTOR FOURNEL.

(1) Poullain de Saint-Foix, *Supplément aux Essais sur Paris*, de son oncle, t. I, p. 170.

# ÉTUDES MORALES AU CRAYON.




Cerbère, portier de la rue d'Enfer, cordonnier en vieux. Photographié d'idée par L. Breton.

Paris. — Typ. HENNUYER et FILS, rue du Boulevard, 7.

# L'IMITATION DES DAMES.

## BLANCHE DE CASTILLE. (L'AMOUR MATERNEL.)



Retour de la reine Blanche à Paris. Dessin de Sauvageot.

I

Naissance de saint Louis. — Saint Dominique. — Le vœu de la reine. — Enfance de saint Louis. — Le festin maternel. — Jalousie. — Couronnement de Blanche. — Reine et veuve. — Première régence.—Ligue des barons.— Combat de Loudun. — Traité de Vendôme. — Pierre de Mauclerc, duc de Bretagne. — Thibaut de Champagne. — Entrevue de Melun. — Rentrée triomphale de la reine à Paris. — Siége de Bellème.

Un jour d'avril de l'an 1214, la ville de Paris était en grande liesse et contentement. Les cloches tintaient à pleines volées. Le peuple criait Noël. Il y avait au seuil des boutiques et au coin des carrefours des groupes joyeux. Les bourgeois attablés à leur porte, comme dans les temps de réjouissance publique, invitaient au repas du soir le passant attardé et le pauvre hère qui n'avait au monde feu ni lieu. On se saluait dans les rues à cette acclamation nationale : *Montjoie et Saint-Denis !* C'était un délicieux tableau de famille.

C'est que tout ce peuple fêtait avec son roi une heureuse naissance survenue dans la maison royale. L'infante de Castille, Blanche, la bru bien-aimée du roi, retirée dans sa maison de Poissy, qu'elle aimait pour ses frais ombrages et pour la salubrité de son air, venait d'y donner un héritier au trône, un fils à Louis, aîné du roi, qui devait un jour porter lui-même la couronne, et que le peuple appelait avec amour le *Lion pacifique*, le *Chaste*, le *Bien-aimé*.

Le bon roi Philippe était accouru baiser le front radieux de sa chère belle-fille, et bercer sur ses genoux le cher nouveau-né, qui, lui, souriait au vainqueur de Bouvines comme s'ils s'étaient déjà rencontrés tous les deux dans le monde surnaturel des héros. L'aïeul devinait-il qu'avec ce sourire pacifique, cet enfant conquerrait un jour le monde ?

Un autre le devina. Et cet homme était lui-même un élu : il avait nom saint Dominique.

Ce moine, à la robe blanche et au front austère, était alors une véritable puissance en Europe, par sa sainteté et son génie. Il était né, comme Blanche de Castille, sous le ciel bleu de l'Espagne, et la jeune princesse l'aimait comme un souvenir de son pays, et comme un père. Quand Dominique revenait de ses longs voyages, il ne manquait guère de s'arrêter à Poissy ou à Melun, les deux habitations favorites de l'infante, entre Blanche et Louis, et ces deux époux très-chrétiens se faisaient une gloire de le servir de leurs royales mains.

Ce jour-là, une occurrence extraordinaire avait amené saint Dominique à Poissy. Blanche de Castille, heureuse et fière, recevait les compliments de toute la cour et des ambassadeurs de Castille ; et, avec le sublime orgueil de la maternité (le seul orgueil qui ne soit pas un crime), elle regardait le fils que Dieu lui avait envoyé, insensible, dans son ineffable recueillement, aux larmes de joie que le bon vieux roi laissait couler sur ses belles mains, lorsque s'ouvrit la porte de la chambre royale. Un moine souleva les tentures : c'était saint Dominique.

A son dernier passage en France, le saint homme avait laissé en grand deuil la princesse, à cause de la mort de sa fille chérie, l'aînée de ses enfants.

A la vue de saint Dominique, la princesse éprouva une grande joie. Elle lui avait demandé tant de fois le secours de ses prières pour obtenir cet enfant de prédilection qui lui était accordé. Et puis, il lui semblait voir apparaître à son chevet un ange qui laissait tomber sur son fils de son front d'élu un reflet de son auréole céleste.

— Venez, lui dit-elle, mon père, venez bénir l'enfant que je dois à l'intercession de Notre-Dame, et à la royale dévotion du saint Rosaire que notre sacrée patronne vous a inspirée pour notre salut et pour sa gloire ; et demandez avec moi pour ce cher fruit de mes entrailles que, si jamais la tache du péché mortel devait souiller son âme dans l'avenir, Dieu lui ôte vie, et lui octroie la grâce de mourir entre mes bras en sortant du baptême.

Et en disant cela, cette mère sublime élevait son fils en haut, comme un véritable holocauste, et les pieds de l'innocent se jouaient sur le sein maternel comme une victime sur l'autel.

Le moine prit l'enfant des mains de sa mère :

— Je loue Dieu, madame, dit-il, de ce qu'il vous inspire des paroles si généreuses. Mais ayez confiance, — ajouta-t-il avec l'autorité de l'inspiration, et comme s'il lisait la destinée de saint Louis dans une page du livre de vie, — cet enfant vivra et sera un trésor de sagesse et de sainteté. Il vivra pour glorifier Dieu, pour pacifier le monde, pour être l'honneur de son pays et le vôtre, madame, à vous, qui devez être pourtant une grande reine !

Une indicible joie passa sur le front de la pieuse princesse, et ajouta un éclat surnaturel à son imposante beauté, que déjà les troubadours français et les poëtes de la Provence avaient exaltée par tout le monde chrétien.

— Oh ! dit-elle, que Dieu soit donc béni !

Et suffoquée par le bonheur, elle tomba dans les bras de ses femmes, qui s'empressèrent à la ranimer, la croyant évanouie.

Pendant ce temps, le moine récitait sur le petit enfant des paroles mystérieuses, et lui passait au cou, sous ses langes brodés d'or, la relique d'un saint martyr de l'Orient, et le scapulaire du mont Carmel.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le petit enfant grandit, et il sembla qu'il eût apporté parmi les siens toutes les bénédictions du ciel. Cependant, comme le bonheur ici-bas n'est jamais sans trouble, il y eut bien des nuages sur la sérénité de ces beaux jours. Le petit-fils du roi, — on l'avait appelé Louis, en mémoire de son aïeul Louis VII, que le peuple comparait dans sa jeunesse à un beau lis, — était d'un tempérament chétif, et Blanche, qui ne vivait plus que pour cet enfant, passa auprès de lui bien des nuits sans sommeil, de ces nuits pleines de larmes, que les mères ont toutes connues. Plus d'une fois, penchée sur ce berceau qui portait son âme, ses rêves, elle épiait avec angoisse le sommeil agité de son fils, elle aspirait la fièvre qui s'exhalait de ses lèvres chéries en malsaines vapeurs, et elle demandait à Dieu si le moment était venu où, dans sa sagesse qui prévoit tout, il allait exaucer ce vœu, téméraire à force d'héroïsme, qu'elle avait osé former pour lui au jour de sa naissance. Et malgré le cri de ses entrailles, malgré son cœur déchiré, elle ne le rétractait pas, ce vœu magnanime, car elle était la mère de cette âme d'homme encore plus que de son corps, car la fin de son amour de mère, ce n'était pas le bonheur du temps, mais celui de l'éternité. Et ces admirables paroles revenaient encore sur ses lèvres : « J'aime mieux pour lui la mort que le péché. »

Un jour, vaincue elle-même par la fièvre, elle avait été contrainte d'éloigner d'elle son enfant. Cet accès avait duré toute la matinée, et les cris du petit prince affamé avaient fait pitié à une dame de la cour qui, ainsi que la princesse, nourrissait elle-même son fils. Elle n'avait pu tenir à la vue de cet enfant qui tendait les bras vers son compagnon, en demandant à partager ce

festin maternel. La jeune femme attendrie lui en avait offert la moitié.

L'instinct de son amour réveilla Blanche. Son mal était passé : elle demande son fils et lui présente sa nourriture quotidienne. Mais le petit prince, rassasié, détourne la tête. Alors la jalousie torture le cœur de cette mère; ses yeux se remplissent de larmes. Elle devine que quelqu'un a usurpé ses droits maternels. Eh quoi! une autre femme aura pu se dire, cinq minutes seulement, la mère de son fils! Il y aurait dans ces veines quelques gouttes d'un sang étranger! Non, non ; cela ne pouvait être. Et la princesse, mettant le doigt dans la bouche de son royal nourrisson, lui fait rejeter à l'instant ce lait qui n'est pas d'elle. Saint Louis n'aura eu au monde qu'une seule nourrice, comme il n'aura ensuite qu'un seul précepteur, sa mère!

Blanche de Castille fut couronnée en 1223, avec Louis VIII. Elle fut veuve presque aussitôt que reine. Louis n'eut pas le temps d'être roi. Il ne fut qu'un héros. Il venait de soumettre les Albigeois, lorsqu'il mourut à Montpensier, loin des embrassements de sa femme et de ses enfants, en faisant pleurer autour de lui d'attendrissement et d'admiration ses serviteurs et ses soldats. En signe du grand amour qu'il portait à « *sa chère compagne et à son illustre reyne des François*, » disait-il, il lui léguait trente mille marcs d'argent avec la régence du royaume et la tutelle de ses enfants, du jeune roi surtout.

Louis avait raison : Blanche s'était déjà illustrée, car elle avait compris la grande pensée de Philippe-Auguste. Elle sentait que la France ne serait une nation que le jour où le peuple et le roi, unis dans la même cause et le même amour patriotique, se lèveraient ensemble contre la féodalité menaçante, et sa régence fut l'histoire de ce grand travail politique. Reine et mère, elle voulait que son fils régnât sur des âmes d'hommes, et non sur une masse d'esclaves.

Après avoir fait couronner bien tristement et en grand deuil son cher enfant, elle commença tout de suite à réduire ses ennemis, qui étaient presque tous les hauts barons et comtes du royaume et qui ne voulaient rien moins qu'enlever à sa mère le petit roi Louis IX, et retirer la régence à cette femme, *venue d'estrange pays*, disaient-ils.

Et puis, comme la reine avait grande confiance en son sincère ami, le cardinal de Saint-Ange, leur jalousie en était plus excitée ; — le cardinal était Italien, — la reine était Espagnole. Mais leur amour pour la France les avait naturalisés Français tous les deux, et à eux deux ils vinrent à bout d'arracher saine et sauve cette patrie d'adoption des mains de ses ennemis nés Français.

La reine eut d'abord raison de ces obstinés rebelles à Loudun, où elle eut le courage de marcher elle-même contre eux, à la tête de ses troupes, au milieu de la neige et des glaçons, car, en cette année 1226, le froid était extrême, dit la chronique. Mais le traité de Vendôme ne les tint pas longtemps en respect. La reine avait affaire à la plus mauvaise tête bretonne qui fut jamais : Pierre de Mauclerc, un vrai dragon d'orgueil et de rébellion. Il la tourmenta tout le temps de sa régence.

Pierre de Mauclerc, duc de Bretagne, était le grand meneur de la ligue avec Ferrand, comte de Flandre, Robert, comte d'Evreux, et le comte de la Marche. La reine n'avait au monde que deux ou trois amis dévoués : c'était l'évêque de Senlis, le cardinal légat et Robert de Dreux, prince du sang. Le comte de Boulogne, d'abord son ami, passa bientôt dans la ligue.

Peut-être qu'un instant, Blanche sentit tout le danger de sa situation, car l'Angleterre était là aussi pour prêter main-forte à ses ennemis. Mais elle ne se laissa pas abattre. Elle se releva au contraire, *comme fait la palme quand elle est le plus chargée*, dit un de ses historiens.

Et puis avec son tact de femme et sa finesse d'Espagnole, elle avait deviné que parmi ses puissants ennemis il y en avait un qui ne l'était que malgré lui, et qui n'attendait qu'une bonne parole, qu'un regard ami, pour mettre à ses pieds son dévouement, et rompre ce pacte odieux qui l'attachait à la ligue. Blanche ne s'était pas trompée.

Celui-là était Thibaut, comte de Champagne. C'était un brave chevalier et de haut renom. De plus, Thibaut était poëte, il avait un grand cœur, une imagination brillante. Ses lais et ses chansons avaient redit cent fois les mérites et les charmes d'une *haulte dame moult belle et sage*, dont il gardait le nom mystérieusement dans son cœur. « Car, disait-il, elle étoit de haulte vertu et de grande renommée, et quand il lui souvenoit de sa bonne vie et nette, et que jamais elle ne seroit sa dame, si muoit souvent sa douce pensée en grande tristesse. »

Or, depuis le veuvage de la reine, Thibaut avait laissé follement entrer l'espoir dans son cœur. Il avait osé former un projet lointain d'union avec sa souveraine. Mais Blanche avait juré à l'époux qui l'avait tant aimée un veuvage éternel. Une pareille femme ne devait promettre et donner son cœur qu'une fois en sa vie. Et puis elle s'était dévouée tout entière à ses beaux enfants, qui grandissaient sur ses genoux et autour d'elle. Philippe, son beau Philippe, était allé parmi les anges de Dieu. Mais combien d'autres qui l'attachaient encore à l'avenir! Louis, son fils bien-aimé, dont elle voulait faire un vrai roi et un saint; Robert, qui fut comte d'Artois, et qui était déjà brave comme un lion; Charles d'Anjou; Alphonse; sa douce Isabelle, sœur chérie de saint Louis, qui refusait tout enfant les parures et qui ne voulait nul époux en ce monde. Il n'y avait plus de place dans le cœur de la reine pour d'autres noms que ceux-là.

Il était donc advenu que Thibaut était tombé pour sa témérité en grande disgrâce dans les pensées de sa souveraine; et que lui, poussé par le dépit, s'était jeté dans le camp de ses ennemis.

Mais un jour le repentir entra dans son âme généreuse et noble de sa nature. Un péril immense menaçait la reine; il résolut de la sauver, et d'obtenir son pardon en échange de sa royale amitié. Il l'alla trouver à Melun.

Le courroux de Blanche fut extrême en voyant paraître devant elle ce fier vassal qui avait osé aspirer à la main de la veuve de Louis VIII. Mais son regard se radoucit en apprenant de la bouche de Thibaut qu'il venait sauver son fils, la France et elle-même, et qu'il ne lui demandait en retour que la grâce d'une honnête et mutuelle amitié.

Elle releva donc avec bonté le comte, qui demandait son pardon, et elle sut que les conjurés, réunis à Corbeil tout auprès d'elle, attendaient traîtreusement son passage pour se saisir du jeune roi, et aussi de la régence, qu'ils voulaient absolument tenir en leurs mains.

Dans ses alarmes maternelles, Blanche appela à son aide la Providence et l'amour de son peuple. Ni l'une ni l'autre ne lui manquèrent. Elle fut sauvée.

Pendant que la ligue l'attendait à Corbeil, Blanche alla se jeter dans la place forte de Monthléry, et de là elle fit appel aux Parisiens. Ils ne laissèrent pas longtemps leur reine dans le danger. Ils accoururent en toute hâte.

Alors la reine jugea qu'elle pouvait sortir, et elle reprit le chemin de Paris, tandis que les ligués étaient à Corbeil, tout ébahis d'un pareil coup de maître. Elle passa fière et radieuse, son fils entre ses bras, portée plutôt qu'escortée par les deux haies de bras et de cœurs fidèles qui bordaient la route de Monthléry à Paris. Le sire de Joinville dit qu'il n'y eut jamais un spectacle pareil au monde.

Thibaut, rentré en grâce depuis ce jour, se consola de ses espérances déçues par l'amitié de sa souveraine, et cette fidèle alliée n'y manqua jamais; car elle l'alla depuis secourir dans sa terre de Champagne, où les méchants ligués vinrent par deux fois tout arder et piller.

Malgré cette éclatante manifestation populaire, la ligue releva la tête plusieurs fois encore. La pensée qui présidait à ce long complot n'était rien moins que l'extinction de la famille royale. Mais Blanche trouvait dans son amour de mère des forces toujours renaissantes pour la lutte.

Ces turbulents ennemis allèrent jusqu'à demander à l'Angleterre son secours, quoique cette vassale infidèle fût engagée envers la régente par un traité de paix. C'était dans l'hiver de 1229, le plus rigoureux hiver que l'on eût vu de longtemps.

La régente apprend que le roi d'Angleterre vient de descendre en Bretagne, et que le félon Mauclerc faisait piller et brûler aux environs tous les châteaux et villes du roi de France. Louis, indigné, s'en va punir les rebelles, sa mère l'accompagne.

On assiége Bellème, où la ligue s'était jetée. Blanche, intrépide, ne craint pour elle ni le froid ni le danger, mais elle s'aperçoit que ce froid cruel commence à décimer l'armée, presque autant qu'une épidémie. Que faire? Blanche avise de proposer d'énormes récompenses aux gens du pays pour abattre les arbres des forêts voisines. Bientôt le bois abonde dans le camp. On fait, de distance en distance, d'excellents feux qui raniment les soldats, *pendant que*, dit Estienne Leblanc, *la présence et contenance de la bonne dame renforcyssoient le cœur de tous ces hommes.*

Quelques jours après Bellème se rendit. . . . .

Elle pacifia, avec ce même courage et ce sentiment énergique des droits de son fils et de l'honneur national, le Languedoc, que désolaient les Albigeois. Elle élargit encore le royaume de France de ce côté par l'acquisition des Etats du comte de Toulouse, qu'elle força à venir lui demander grâce et merci.

## II

Mariage de saint Louis. — Telle mère, tel fils. — Maladie du roi. — Son départ pour la croisade. — Dernière régence de Blanche. — Les serfs de Châtelray. — Une sainte.

C'était alors la fin de sa régence, mais non de son règne. Ce fut de la main de sa mère que Louis prit une épouse. Et la reine eut la main heureuse en cette grande affaire comme elle l'avait eue en toute chose. La femme qu'elle choisit pour son fils fut cette perle de vertu et de beauté qui s'appelait Marguerite de Provence.

Il fait beau voir de quels honneurs, de quel amour cet aimable fils entourait cette mère incomparable, soit qu'il l'allât visiter dans sa maison de Pontoise qu'elle affectionnait alors plus que toute autre et qu'il avait fait embellir pour elle, ou à Maubuisson, soit qu'il la fît asseoir à sa droite dans les assemblées publiques, comme ce jour où il tint splendidement cour plénière à Saumur, *ce qui fut*, dit Joinville, *la non pareille chose qu'on eût oncques veue.* Louis IX tenait une extrémité de la table, et pour montrer à tous les rois, archevêques, ducs et pairs qui étaient là présents, que la reine sa mère était toujours la plus haute personne de France avec lui, elle était assise en face de lui à l'autre bout, avec sa couronne sur la tête, et toute vêtue d'or et de soie. Les plus grands seigneurs du royaume la servaient. Parmi ceux-ci, on voyait un jeune Allemand qui avait une figure d'archange : c'était le fils de sainte Elisabeth de Hongrie. Ce jeune homme ressemblait en tout à sa sainte mère, et pour ce, la reine Blanche, qui était grandement pieuse, le baisait maintes fois au front par dévotion, sachant que la margrave sa mère avait coutume de l'y baiser.

Elle vécut ainsi plusieurs années de ce parfait bonheur, entre ses enfants et ses petits-enfants, n'ayant plus de félicités à souhaiter que celles du Ciel, lorsqu'à la fin de 1244 Louis tomba malade. Il fut à l'extrémité, et les médecins, le jugeant perdu, l'abandonnèrent. La jeune reine Marguerite pensait mourir de douleur. Mais Blanche sentit aux mouvements de son propre cœur que ce cœur si cher n'avait pas cessé de battre. Les hommes n'avaient plus de remède : elle, sa mère, elle en trouva un.

Dans le trésor des saintes reliques, il y avait les reliques insignes de la Passion de Notre-Seigneur, que la reine Blanche et le roi son fils avaient fait venir à grands frais de l'Orient, et qu'ils avaient reçues en toute solennité et dévotion. Blanche les fit venir dans la chambre où Louis gisait moribond, et, avec grande foi et ferveur, elle les appliqua sur ses membres amaigris, en conjurant le Seigneur de sauver son serviteur par la vertu du sang qui teignait encore cette couronne d'épines, ces clous, ce bois sacré : à l'instant même sa prière fut exaucée, Louis rouvrit les yeux.

Oh! comme elle l'embrassa ce cher fils qui lui devait deux fois la vie! Comme elle bénit Dieu, lorsque, soupirant comme s'il redescendait du ciel à la voix de sa mère, il se souleva pour tomber dans ses bras!

Il ne lui fut pas rendu pour longtemps, ce fils qui était tout son amour. Pendant ce sommeil mortel, Louis avait eu la révélation des maux inouïs que souffraient les chrétiens en Palestine. Comme homme, comme roi, comme chrétien, il leur devait son appui. Quand il se réveilla, ce fut pour demander la croix.

Un coup affreux frappa la pauvre mère à la nouvelle de cette résolution formelle de Louis. Elle sentit qu'elle ne le reverrait pas.

Il partit : ni larmes, ni prières ne retinrent auprès d'elle ce héros chrétien. Les scrupules de sa foi et les ardeurs de sa charité l'emportèrent loin de cette mère bien-aimée, loin de ses enfants mêmes et de son beau royaume de France. Elle l'embrassa pour la dernière fois, disait-elle; et elle tomba à demi morte sur le rivage d'où s'éloignait la nef qui portait son bonheur, pendant que les mariniers mettaient à la voile, *de par Dieu*, en chantant d'une voix retentissante le *Veni Creator.*

Cette dernière régence de Blanche ne fut pas longue : ce fut pour elle l'exil et l'agonie. Ni la tendresse des enfants qui lui restaient, ni ses beaux ombrages de Melun et de Pontoise, où elle se plaisait tant autrefois, ne pouvaient distraire ses yeux et son cœur, toujours errants vers les horizons de l'Orient. C'était à Maubuisson qu'elle souffrait le mieux la vie, dans cette paisible abbaye qu'elle avait fondée au temps de son bonheur. Là, tout lui parlait de son fils, de cette vie sans terme où l'on se retrouvera un jour pour ne se séparer jamais!

Et pourtant, malgré le désespoir qui la consumait, Blanche retrouvait encore toute l'énergie de sa jeunesse, quand il fallait travailler à cette grande œuvre qui avait été la pensée de toute sa vie : la gloire de son fils et le bonheur de son peuple.

Un jour, on lui apprit que les serfs de Châtelray languissaient dans les prisons du chapitre de Paris pour n'avoir pas payé leur redevance. La situation de ces malheureux était affreuse. Blanche intercède pour eux. Elle offre caution pour leur dette. Le chapitre dédaigne la prière de la reine. Tout au contraire, il sévit de plus belle contre les prisonniers. La régente, indignée, court elle-même aux prisons et ordonne d'enfoncer les portes. Mais personne n'ose porter le premier coup. L'esprit féodal était alors si puissant ! Blanche de Castille arrache aux mains d'un de ses serviteurs un bâton, et son exemple lève tous les scrupules. Les prisons s'ouvrent : une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants en sort en suppliant cette courageuse reine de ne pas l'abandonner à la colère de ses oppresseurs, et Blanche finit par sa protection ce que son zèle pour la justice avait commencé.



Blanche de Castille et Thibaut de Champagne. Dessin de Sauvageot.

Elle venait d'extirper de France le germe d'une hérésie d'un nouveau genre, lorsque la nouvelle arriva en France que Louis était captif des Sarrasins. Au même instant partaient pour la Terre-Sainte des secours d'argent considérables, amassés par l'ordre et la sagesse de la régente.

Depuis ce moment, la bonne reine ne fit que languir. Elle ne pouvait plus entrevoir de terme à l'absence de son fils, que cette affreuse captivité prolongeait indéfiniment : sa vie n'avait plus de but sur la terre.

Une consomption lente dévora les forces de cette femme, qui avait été la plus robuste et la plus belle de ce temps. Ses médecins l'avaient fait transporter à Melun. Mais les souvenirs qui peuplaient pour elle cette ville aimée lui déchiraient le cœur ; et, comme si elle se sentait mourir, elle voulut être à Paris pour y régler les affaires du royaume.

Elle s'en alla déclinant avec le triste automne de 1253, et rendit enfin à Dieu sa belle âme, sous le cilice et sous la cendre, martyre du plus pur amour entre les amours de la terre : l'amour maternel.

Mlle J. AMAURY DE LANGERACK.

# MOEURS ET TYPES DE L'ANCIEN PARIS [1].

Nous continuons aujourd'hui la série commencée des types de l'ancien Paris; mais, que le lecteur ne s'y trompe pas, quand nous disons : l'ancien Paris, ce n'est pas du Paris d'il y a deux siècles qu'il s'agit, encore moins du Paris de Charlemagne ou de Philippe-Auguste, c'est quelquefois du Paris d'il y a dix ans, voire même du Paris d'hier.

A travers les mille et mille transformations qui s'accomplissent chaque jour sous nos yeux, le passé s'efface avec une si étonnante rapidité, que nous avons peine à reconstruire par la pensée les quartiers démolis et les types perdus. Nos vieilles rues perdent leurs noms, quand elles ne perdent que cela; les vieux métiers disparaissent, renouvelés, rajeunis par l'industrie moderne. Hier est déjà si loin de nous, que, si nous ne nous hâtons, on nous accusera de n'écrire que de l'histoire ancienne.

Que le lecteur veuille donc bien nous suivre, et si parfois il nous reproche de le conduire par des chemins qui ne sont pas toujours émaillés de fleurs, qu'il se souvienne que c'est de l'histoire, non du roman, que nous écrivons.

## I. — LE MARCHAND DE FEU (2).

«Feu! feu à vendre! voici le marchand de feu! Mesdames, approvisionnez vos chaufferettes! voici le marchand de feu! Un sou la chaufferette! »

La première fois que M. J... jeta ce cri bizarre sur le carreau des Innocents, un immense éclat de rire lui répondit. Ah! la bonne plaisanterie!

Rien pourtant n'était plus sérieux. M. J... poussait devant lui, sur une charrette à bras, un fourgon, doublé intérieurement et extérieurement de forte tôle, qui avait un air assez mélodramatique.

Cependant les plus curieuses de ces dames de la halle voulurent avoir le cœur net de la singulière industrie, et demandèrent à voir la marchandise. Il s'empressa de leur montrer l'intérieur du fourgon, une vraie fournaise ardente, où la braise flambait de compagnie avec le poussier de mottes. Pour la modique somme de cinq centimes, il se chargea de *faire* les chaufferettes, et ses pratiques reconnaissantes lui promirent de s'approvisionner à lui chaque matin.

Il ne faudrait pas croire que le hasard seul eût mis le nouveau fabricant sur la route de la fortune. Il avait observé, et, l'esprit d'industrie aidant, il avait compris toute l'importance du commerce du feu.

En effet, les marchandes de la halle, qui restent toute une journée exposées à l'intempérie des saisons, se servent toutes, pendant sept mois de l'année, de chaufferettes en bois, doublées de tôle, et de ces horribles petits pots en grès, qu'on nomme des *gueux*. Elles les posent sur leurs genoux pour se réchauffer les doigts. Or, chaque matin, et souvent deux fois par jour, elles les faisaient remplir par messieurs les charbonniers. Mais ceux-ci, grands seigneurs de la halle, se croyant d'ailleurs à l'abri de toute concurrence, avaient perdu ce zèle qui est l'âme de tout commerce; ils servaient mal, ils servaient tard, et ils faisaient payer trois sous par jour la provision de chaleur.

Voilà ce que M. J... observa, et c'est alors qu'il inventa la *motte carbonisée*. Par exemple, le métier était dur. Sur les bords de la Bièvre, rue Croulebarbe, au centre des tanneurs, qui devaient lui fournir sa matière première, il avait installé son laboratoire, si l'on peut donner ce nom à une espèce de masure abandonnée, avec quatre pavés en guise de fourneau et un étouffoir de tôle acheté d'occasion.

Après sa première expérience, il était à moitié cuit. S'il avait été cuit entièrement, c'en était fait de la *motte carbonisée!* A quoi tiennent les grandes inventions!

Quand il eut une provision respectable, il construisit son fourgon et fit son apparition sur le carreau des halles. Nous avons vu quel succès l'y attendait.

Il n'y a que le premier pas qui coûte. Quelques mois après, M. J... ne *fabriquait* plus lui-même, il employait quinze ou vingt vieilles femmes (remarquons en passant que les vieilles femmes ont l'épiderme moins sensible et *cuiraient* à peine dans un four de boulanger) ; il achetait quatre vigoureux chevaux percherons et quatre locomotives : *Vulcain*, *Polyphême*, *Cyclope* et *Lucifer*, des noms qui prouvent que M. J... a fait ses humanités; enfin il fournissait du feu à toutes les femmes des marchés de Paris, depuis les halles jusqu'aux faubourgs Saint-Antoine et Saint-Honoré.

Nous voilà loin du marchand d'allumettes que représente notre gravure. Qui sait si la compagnie générale de *chauffage* et d'éclairage par le gaz ne ruinera pas bientôt elle-même l'industrie de M. J... !

## II. — LE MARCHAND DE PAIN D'ÉPICE (SECONDE QUALITÉ).

M. H... est un autre commerçant à qui une idée a aussi valu une fortune. Il fabrique du pain d'épice (seconde qualité), et est la providence de tous les petits marchands forains qui, pour deux sous, vendent ou *donnent* aux enfants plus d'un demi-kilo de cette *friandise.*

Deux sous le demi-kilo, mais c'est à peine le prix du pain.

C'est là précisément qu'est le trait de génie.

Faire concurrence aux fabricants de Reims, qui passent pour vendre le meilleur pain d'épice, mais le vendent cher, la belle affaire, vraiment. A peine y avait-il de l'eau à boire.

Mais acheter des croûtes de pain aux *boulangers en vieux*, faire revenir cet ex-pain farine par un prodige de la chimie, en le soumettant à la chaleur d'un bain-marie et en l'écrasant ensuite sous la meule d'un moulin, voilà l'invention, nous n'oserions dire le perfectionnement.

De sorte que le pain d'épice (seconde qualité) coûte aujourd'hui moins cher que le pain ordinaire.

## III. — LE FABRICANT D'OS DE JAMBONNEAUX ET LE FABRICANT DE CRÊTES DE COQ.

Que faire quand la nature avare n'a pas proportionné ses bienfaits à nos besoins?

Se serrer le ventre, dirait Carpentras; apprendre son

(1) Voir, pour les premières séries, le volume précédent, pages 317 et 334.

(2) Les renseignements qui nous ont servi pour cette monographie et la plupart des monographies suivantes sont empruntés aux ouvrages si curieux de M. Privat d'Anglemont, *Paris anecdote* et *Paris inconnu*, que nous avons déjà eu l'occasion de citer. A. Delahaye, éditeur.

métier à la nature, répond Paris. Et le fabricant d'os de jambonneaux et le fabricant de crêtes de coq se sont mis à l'œuvre.

Il est prouvé que le nombre des jambonneaux qui se consomment à Paris dépasse des deux tiers au moins le nombre des porcs. Or, jusqu'ici, malgré les progrès constatés aux concours de Poissy, il est indubitable que les porcs n'ont que deux... jambonneaux.

Comment donc s'est opérée cette multiplication? Autrefois la ménagère et le rapin d'atelier, le jambonneau dévoré, en reportaient l'os au charcutier moyennant la modique somme de deux sous. C'est déjà un commencement d'explication; il y a, à Paris, des os qui servent dix, vingt ans, qui chaque matin sortent garnis de la boutique, et y rentrent le soir absolument dénudés. Mais cela ne suffit pas. Un industriel a inventé l'os artificiel, et vous le fournit à raison de dix sous la douzaine.

Nous en dirons autant du fabricant de crêtes de coq.

Il n'entre dans Paris que vingt-cinq à trente mille poulets chaque jour. Or, supposez que tous les poulets arrivant à Paris soient sur-le-champ *décrétés*, ce *décret* ne suffira pas encore à l'énorme consommation de coquilles de crêtes et de vol-au-vent que fait la capitale.

La crête artificielle se fabrique avec un palais de mouton, de veau ou de bœuf préparé, et elle est plus parfaite encore que celle de la nature.

Donc Carpentras a tort, et Paris a raison.

### IV. — LE BERGER EN CHAMBRE.

Voici une autre industrie, mais nous doutons qu'elle enrichisse jamais l'industriel.

Jacques S... habite le cinquième étage d'une vieille et sombre maison, derrière le collége de France. Il y exerce la profession de *berger en chambre*.

Jacques S..., dit M. Privat d'Anglemont, avait été d'abord maçon, puis garçon de bureau chez une espèce de financier qui faisait de la littérature et des prophéties. Il était chargé d'attendre, de recevoir les clients et de les faire patienter. Que peut faire un garçon de bureau en son bureau, à moins qu'il ne lise? M. S... lut, il lut beaucoup, mais il lisait Florian, Ducray-Duminil et tous les naïfs romanciers de la fin du dernier siècle. Il ne rêva plus que petits moutons plus blancs que la neige et bergers céladons. Il croyait que tout ce qu'il lisait *était arrivé*; bref, il se maria avec ses illusions, qui le rendirent à peu près fou, et avec une payse qui le rendit tout à fait père de plusieurs enfants. Inutile de dire qu'aucun de ces mariages n'enrichit le pauvre homme. Il perdit sa femme et ses enfants, ce qui acheva de lui enlever la raison. Alors il loua un grenier, s'y installa avec deux chèvres que l'assistance publique lui avait envoyées pour nourrir ses enfants, et se métamorphosa en berger de Florian.

Son étable au cinquième étage était vraiment quelque chose de curieux. Elle était aménagée comme une ferme du Limousin. Elle se composait de deux longues salles, divisées en *boxes*. Dans chacune de ces cages se trouvait une chèvre, en tout cinquante-deux. Au-dessus de la mangeoire, une armoire en bois blanc, ciré, verni, renfermait la nourriture de l'animal. Cette nourriture variait, non d'après le tempérament de la chèvre, mais d'après le tempérament de la personne qui devait en boire le lait. Ainsi on lisait des inscriptions dans le genre de celles-ci :

*Mélie Morvanguilotte.* — Nourrie à la carotte, pour Mme ***, attaquée d'une maladie de foie.

*Marie Noël*, née à l'étable (1851), de *Jeannette* et de *Marius.* — Nourrie de foin ioduré, pour le fils de M. ***, sang pauvre.

C'était une pharmacie vivante et raisonnée pour toutes les maladies.

S... vivait au milieu de ses chèvres, couché près d'elles, sur leur litière. Quand son troupeau s'augmentait trop, il fallait bien vendre les chevreaux au boucher, mais ce jour-là le pauvre homme pleurait toutes les larmes de son cœur.

Du reste il entendait parfaitement son métier. En Normandie, il eût peut-être fait fortune.

A Paris, au cinquième étage, il ne faisait que végéter, et si ses voisines, amies de cette folie douce et triste, ne lui eussent acheté son lait et rendu ces mille petits services qui ne se payent pas, il n'eût pas même végété.

### V. — LE FABRICANT D'ASTICOTS.

Voici, pour le coup, un métier qui n'est guère plus propre, mais qui est meilleur, à ce qu'il paraît.

M. S*** fabrique des *asticots*, ces petits vers blancs tant aimés des pêcheurs à la ligne.

Comment s'y prend-il?

Rien de plus simple. Il a loué un ancien pigeonnier. Là, il fait *attendrir* des têtes de mouton et autres viandes de bas étage. Les vers s'y mettent, il les recueille dans des boîtes de fer-blanc, et il vend jusqu'à quarante sous la mesure. Ce n'est pas bien difficile, et le nez seul a de la peine à se faire à cette industrie.

Au commencement de la saison, le métier rapporte de dix à quinze francs par jour, et le reste de l'année, de sept à huit francs.

Les deux ou trois mille pêcheurs à la ligne qui poursuivent le goujon ou l'ablette sur les bords de la Seine sont naturellement les premiers clients de M. S***; mais quand les eaux ont monté, quand la pêche ne *donne* plus, M. S*** abandonne l'asticot et élève des vers pour les rossignols. C'est infiniment plus propre et presque aussi lucratif. Il ne s'agit que de mêler du petit son avec de la farine et de vieux morceaux de bouchon. Le tout mijotte, fermente, et les *asticots rouges* naissent tout seuls; ils se vendent dix sous le cent. Les petits bourgeois et les vieilles femmes qui partagent leur affection entre un épagneul et une famille de serins en font une consommation effrayante.

### VI. — LA MARCHANDE DE CHAPEAUX.

C'est pour ce type surtout que nous avions raison de dire en commençant : L'histoire d'hier est déjà de l'histoire ancienne. Qui se souvient de la marchande de chapeaux?

Elle florissait pourtant, il n'y a pas bien longtemps, sur les quais et aux alentours du palais de justice, toujours avenante et polie.

Non-seulement elle avait des clients, elle avait aussi des abonnés. Moyennant tant par an, on avait le droit de changer de chapeau tous les quinze jours ou tous les mois. Mais j'imagine qu'elle ne donnait pas chaque fois un chapeau neuf, et que, la coiffe renouvelée, elle *repassait* toujours le même.

Maintenant son industrie est allée rejoindre tant d'industries perdues, à commencer par celle de l'*essayeur de bottes*, si tant est que celle-là ait jamais existé. Du reste, elle est assez originale, assez digne de l'excentricité parisienne, pour que nous lui consacrions quelques lignes, malgré son authenticité contestable.

Chacun de mes lecteurs sait combien il est pénible de

mettre une paire de souliers pour la première fois. C'est pourquoi nous tenons tant à nos vieilles chaussures.

Eh bien, imaginez un individu qui, pour un faible salaire, se chargerait de *faire* pendant quelques jours ces bottes si rebelles et si dures au pied, et vous aurez l'industrie demandée.

### VII. — LE FABRICANT DE PIPES CULOTTÉES.

Autrefois, le long des quais et surtout sur les rives du canal Saint-Martin, on rencontrait une légion de bohémiens qui se prélassaient au soleil en aspirant avec béatitude la fumée de leur pipe.



Le marchand d'allumettes. Dessin de Damourette.

On se demandait comment ces gaillards-là pouvaient gagner leur vie à ne rien faire. Erreur! ils faisaient quelque chose, ils fumaient. C'était là leur seule et unique profession, mais c'était une profession.

On leur donnait le matin deux pipes absolument blanches, quarante centimes de tabac et quarante centimes de monnaie. Le soir, ils rapportaient les deux pipes agréablement ornées de cette couleur d'un jaune brun que les connaisseurs estiment tant.

Hélas! ce métier si honorable et si distingué a aussi disparu. Maintenant on culotte la pipe par un procédé chimique qui consiste à la faire chauffer légèrement et à la tremper ensuite dans une décoction de tabac.

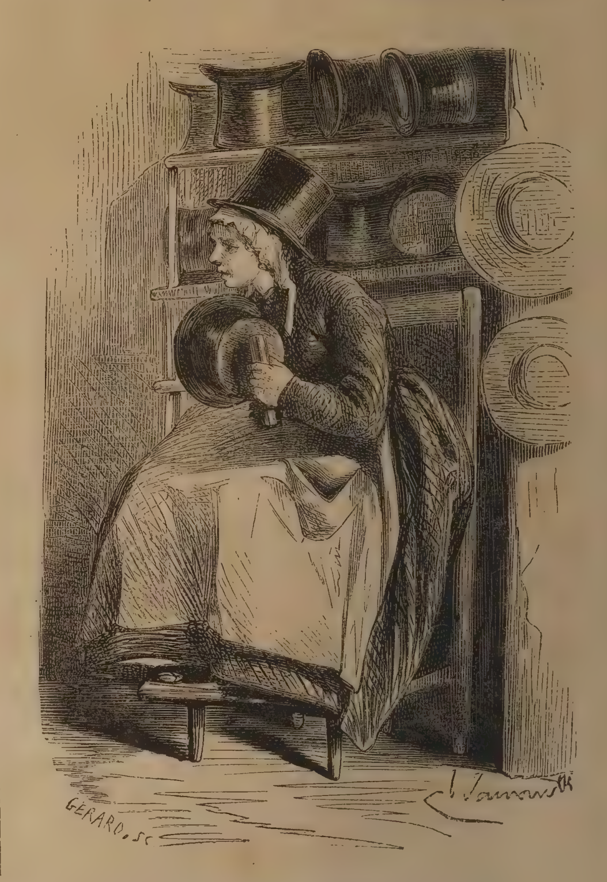
C'est l'objet d'un commerce fort important, qui occupe dix ouvriers et dix ouvrières et expédie chaque jour cinq à six caisses de mille pipes en province, tout en en réservant autant pour la consommation de la capitale.

### VIII. — LE DEVINEUR DE RÉBUS.

Nous terminerons aujourd'hui cette étude sur les types de Paris par une figure qui n'est certes pas la moins originale, par celle du *devineur de rébus.*

Certains journaux publient des rébus, charades ou logogriphes, qu'ils offrent à la sagacité de leurs lecteurs. Ces journaux vont dans des cafés-estaminets et pensions bourgeoises hantés par de petits rentiers. Leur arrivée est immédiatement le signal d'une agitation très-vive parmi les habitués. On cherche *le mot*, on discute, on pérore, chacun croit avoir deviné.

On s'adresse alors au maître de l'établissement, dont



La marchande de chapeaux. Dessin de Damourette.

l'opinion souveraine doit faire loi. Malheur à lui, s'il restait muet. On déserterait sa maison, et la perte serait grande, car rien ne donne soif comme la discussion. Mais notre homme a prévu le péril et il a *acheté le mot.*

Le *devineur de rébus* a remarqué le goût effréné du petit rentier pour les jeux d'esprit dont nous parlons, et il en a fait son profit. Une longue habitude lui a, du reste, rendu familier le langage des chiffres et des figures, les difficultés n'existent plus pour lui.

Aussi, dès que le journal a paru, il commence sa tournée, il visite tous les cafés, estaminets et pensions bourgeoises, et vend *le mot* moyennant cinq sous. Il gagne à ce métier-là cinq à six cents francs par mois, et il fait le bonheur de ses semblables. Combien d'hommes de lettres pourraient en dire autant?

C. W.

# LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS (1).

## CHARLET.




*La Retraite de Russie.* Tableau de Charlet, dessin de J. Duvaux.

Le peintre que nous allons essayer de faire connaître à nos lecteurs est une des figures les plus singulières de notre temps, et nous aurons à examiner sa valeur sous plusieurs aspects, afin de mettre mieux en lumière son originalité. Maintenant que le silence s'est fait peu à peu autour de sa tombe, il nous semble juste de réveiller sa mémoire et de démontrer, pièces en main, que, pour les vrais amis de l'art, le mot fatal : silence, n'est et ne peut pas être synonyme du mot : oubli. Nous avions d'ailleurs, pour nous diriger dans nos recherches, le meilleur de tous les guides, c'est-à-dire l'ouvrage que M. de La Combe, ancien colonel d'artillerie, a fait imprimer sous le titre de : *Charlet, sa Vie, ses Lettres, suivi d'une description raisonnée de son œuvre lithographique.* Paris, chez Paulin et Lechevalier, rue Richelieu, 60. MDCCCLVI.

Disons tout d'abord que nous avons affaire à un esprit d'un ordre particulier et rare dans notre siècle, où, chose répétée, mais chose vraie, tous les angles sont amoindris et où les exigences d'une civilisation raffinée revêtent d'un costume à peu près uniforme tous les individus. Ici, nous retrouvons un coin gaulois et populaire qui a servi à frapper une monnaie courante d'idées gaies, parfois

(1) Voyez, pour la série, la *Table générale* et les tables des tomes XX à XXX.

bouffonnes, et de pensées souvent morales, philosophiques et même politiques. Car, dans Charlet, le dessinateur est partout doublé d'un écrivain employant une langue colorée, chaude et pittoresque, qui, au rebours de ce qui se pratique maintenant, *illustre* son crayon et ses multiples compositions. Nous ne le comparerons pas cependant, comme on a cru devoir le faire tant de fois, au poëte Béranger. Tous deux étaient dans ce qu'on appelait alors les rangs de l'opposition ; mais leur popularité était bien distincte, et l'artiste n'a jamais usé, pour voir grandir son œuvre, des moyens délétères que mettait en œuvre le chansonnier.

Nous n'aurons pas de recherches à faire pour trouver la date de la naissance de Charlet. Lui-même a pris le soin de nous l'enseigner en l'inscrivant sur le frontispice d'une suite de dessins et croquis à la plume, reproduits en *fac-simile* par Isidore Meyer en 1846. — On lit sur le mur d'une chaumière : *Charlet* (*Nicolas-Toussaint*), *né à Paris, le* 20 *décembre* 1792, *de parents pauvres maisonnettes.* Ce style lapidaire nous édifie complétement sur l'homme. Son père, dragon de la République, mourut à l'armée, laissant à son fils unique , pour toute fortune, dit ce dernier, « une culotte de peau et une paire de bottes fatiguées par les campagnes de Sambre-et-Meuse, et son décompte de linge et chaussures, lequel s'est monté à neuf francs soixante-quinze centimes. » Charlet eut heureusement une bonne mère, pauvre, il est vrai, mais pleine de courage et de persévérance, et joignant à ses qualités un enthousiasme fanatique pour l'Empire et pour l'Empereur surtout. Elle ne voulut jamais croire à sa mort et attendait fermement son retour. « Il remboursera les assignats ! » disait-elle. — A la mort de son père, Charlet fut placé chez une vieille fille pour apprendre à lire. Celle-ci aima beaucoup son élève, moins à cause de son esprit naturel que parce qu'il lui expliquait ses songes et lui donnait de si bons numéros pour la loterie, qu'ils sortaient souvent, disait-elle. Mais la mère de Charlet ne voulait pas faire de son fils un sorcier ; elle le reprit donc à sa première institutrice, le plaça chez un maître d'école, puis ensuite le fit recevoir à l'Ecole centrale républicaine. Là, sa vocation se révèle dans des essais qui étonnent ses professeurs. Plus tard, la digne femme, voulant payer jusqu'au bout sa dette maternelle, fit entrer son fils au lycée Napoléon. Il y passa quelques années et n'y fut qu'un élève assez médiocre. Ce fut à sa sortie du collége que Charlet voulut aider à gagner le pain quotidien, et, pour ce faire, courba sa grande taille et devint petit commis de mairie, enregistrant et toisant les conscrits de l'Empire, que ses crayons devaient illustrer plus tard.

Nous sommes en 1814, les ennemis sont aux portes de Paris. Charlet est garde national et devient une des *figures historiques* du bataillon commandé par M. Odiot, en arrêtant, avec une poignée d'hommes et les débris d'une compagnie franche, la marche d'un bataillon de grenadiers de Sibérie. — Après la paix, ses modestes fonctions durent cesser, grâce surtout à une teinte un peu trop prononcée de bonapartisme, et Charlet se décida à suivre sa vocation naturelle. Il entra dans l'atelier de Lebel, élève de David, et là, étudia pour son propre compte, tout en donnant quelques leçons pour vivre. En 1817, il se présente à l'atelier de Gros, dont l'enseignement célèbre n'était qu'un écho classique des méthodes de David. Cependant le professeur apprécia, dès le premier jour, la valeur de son nouvel élève, et, devinant son avenir, ne lui parla jamais de concours, de grand prix de Rome, etc. Gros, d'ailleurs, rigide pour la doctrine d'ensemble de son atelier, sut reconnaître le mérite des premières lithographies de notre artiste, et il lui arriva plusieurs fois de complimenter à voix basse le jeune auteur, tout en prenant sa palette pour corriger et remettre en place quelque rotule ou quelque *calcaneum.* Enfin, en 1820, il lui dit un jour : « Allez, travaillez seul, suivez votre nature, vous n'avez plus rien à apprendre ici. » — Voici donc Charlet en possession de lui-même, et cherchant à grand'peine des éditeurs qui veuillent se charger de publier ses dessins sur pierre. Ses débuts furent rudes, et plusieurs de ses premières compositions furent tirées à un très-petit nombre d'épreuves ; Delpech, l'éditeur, ne consentait même pas toujours à ce que son nom fût apposé sur les exemplaires d'un album lithographique qu'il faisait paraître chaque année.

Charlet s'adressa ensuite à un éditeur nommé Motte, excellent homme et habile imprimeur ; mais la vogue s'attachait toujours si peu à ses dessins, qu'on crut bien faire en les tirant à un très-petit nombre. Cependant il s'agissait de la *vieille armée française*, suite de costumes d'infanterie et l'une des plus énergiques créations de Charlet. « Envoyez-moi demain des pierres, écrivait-il à Motte ; si elles m'arrivent de bonne heure, je serai content et en verve. Cette collection pourra bien aller à quarante ou cinquante numéros, et elle fera suite à la garde impériale. Peut-être aura-t-elle quelque succès parmi les amateurs et ne ressemblera d'ailleurs en rien pour l'aspect aux soldats dont on est blasé. Et ce sera une chose à garder pour les amis de notre vieille gloire. » Hélas ! au bout de plusieurs mois, alors que les douze premiers numéros eurent paru édités au compte de Charlet, il vint s'enquérir auprès de Motte du succès de son œuvre. On en avait vendu pour vingt-quatre francs ! « Bien ! dit Charlet, cela n'a pas été goûté, et je le comprends ; c'est ma faute, mes dessins manquent de ton. Placez-moi toutes ces pierres sur une table dans la chambre voisine ; je vais faire quelques corrections. » Un instant après, les pierres étaient grattées, et Motte, arrivant au milieu du massacre, put à grand'peine en sauver quelques-unes, ce qui fait que cette suite complète devint de la plus grande rareté. Il y a telle pierre lithographique de cette époque dont on ne voulait pas donner trente francs, et dont on vend aujourd'hui chaque épreuve cent cinquante francs (*l'Ouvrier endormi*).

On voit que les débuts de Charlet furent difficiles, et, par le fait, ce ne fut guère qu'en 1822, lorsque les frères Gihaut devinrent ses éditeurs et ses amis, que son nom se fit populaire et que son talent fut mis en plein rapport.

En 1818, Charlet, obligé de faire tous les métiers pour vivre, était occupé, pour le compte de Juhel, *peintre barbouilleur philosophe*, à la décoration d'une auberge de Meudon, quand le maître de l'établissement vint le prier de monter au premier étage où des convives le demandaient ; et l'un d'eux lui dit : « Vous ne me connaissez pas, monsieur Charlet, mais, moi, je vous connais et vous estime beaucoup. Je me nomme Géricault ; et faites-moi l'honneur et le plaisir de vous asseoir à cette table. » Charlet ne se fit pas trop tirer l'oreille, et de ce jour data une amitié que la mort seule a pu rompre. Les deux amis firent, en 1820, un voyage à Londres. A ce voyage se rattachait l'exhibition du *Naufrage de la Méduse*, toile qui passe aujourd'hui à bon droit pour un des chefs-d'œuvre de l'école française, mais qui, exposée au salon de 1819, n'avait eu aucun succès. Les Anglais payaient un shilling de droit d'entrée, et rece-

vaient, dans les premiers jours, une petite vignette à la plume retraçant ce tableau. On a cru longtemps que cette vignette était de Géricault, mais elle était de Charlet.

Géricault, pendant son séjour à Londres, fit ses plus belles lithographies et dut consulter plusieurs fois son ami sur le métier du crayon sur pierre. Charlet d'ailleurs rendit d'autres services à Géricault, et avait, par la tournure même de son esprit, gai et plaisant, une influence heureuse sur les sombres humeurs de son illustre camarade ; et c'est ici le lieu de rapporter une anecdote, que nous donnons sous bénéfice d'inventaire, bien qu'elle ne nous semble, à nous, nullement apocryphe. Géricault était en proie à de fréquents accès de *spleen* et manifestait souvent un profond dégoût de la vie. Une certaine nuit, Charlet, rentrant à l'hôtel fort tard, apprend que Géricault n'est pas sorti de la journée... Il va droit à sa chambre, frappe, mais en vain ; frappe de nouveau, et bref... enfonce la porte. Il était temps ! Un brasier brûlait encore, et Géricault était étendu sans connaissance sur son lit. Quelques secours le rappellent à la vie. Charlet fait retirer tout le monde et s'assied près de son ami :

« Géricault, lui dit-il de l'air le plus sérieux, voilà déjà plusieurs fois que tu veux mourir. Si c'est un parti pris, nous ne pouvons l'empêcher. A l'avenir, tu feras comme tu voudras, mais au moins laisse-moi te donner un conseil. Je te sais religieux ; tu sais bien que, mort, c'est devant Dieu qu'il te faudra paraître et rendre compte... Que pourras-tu répondre, malheureux, quand il t'interrogera ?... Tu n'as seulement pas dîné !... »

Géricault, éclatant de rire à la saillie de ce sermon d'un nouveau genre, promit solennellement de ne plus recommencer.

Charlet revint seul à Paris et continua ses travaux comme par le passé, heureux lorsqu'il devait à son talent quelques nouvelles amitiés ; et c'est de cette même époque (1819) que date une affection qui compta beaucoup dans sa vie ; nous voulons parler de sa liaison avec M. Alex. de Rigny, alors lieutenant-colonel aux lanciers de la garde royale. Et ce dernier a souvent regretté les heures pleines d'*humour* que Charlet lui faisait passer dans les diverses garnisons où il allait le rejoindre.

Cette gaieté de bon aloi, ce vrai rire français, tempéré parfois par un accent de philosophie mélancolique, constituait le fond même du tempérament artistique de Charlet. Toute son œuvre dessinée témoigne de cette rare faculté qui double le peintre d'un moraliste, sans doute parfois peu sévère, mais qui n'en reçoit pas moins les conseils d'une muse qu'on pourrait appeler la *Muse du bon sens*. Nous verrons plus loin que Charlet aimait aussi à se servir de la plume *pour écrire*, et plusieurs de ses lettres nous donneront des échantillons de son esprit primesautier et gardant, pour ainsi dire, l'empreinte de sa gangue populaire, tout en s'élevant dans les régions de l'intelligence.

On ferait un recueil bien amusant des aventures plus ou moins pittoresques de la jeunesse de Charlet. Voici une anecdote, entre cent, qui nous semble résumer le laisser-aller de la vie artistique et la façon de s'en tirer avec honneur :

Il arrivait souvent à Charlet de sortir les poches vides, et de se trouver alors dans un singulier embarras. Un jour, il emmène un de ses amis dîner au restaurant. Quand sonne le fatal quart d'heure, il s'aperçoit qu'il est sans argent. Il interroge la bourse de son ami... même vide complet ! Que faire ?... Il appelle le garçon, demande du papier, de l'encre et une plume. Dix minutes après, le dessin était terminé et expédié à l'éditeur Moyon. Charlet disait n'avoir jamais vu de figure peignant mieux l'étonnement que celle du garçon rapportant quinze francs. Moyon a conservé précieusement ce dessin. C'est un garde-chasse tenant un lièvre à la main. Au-dessus de la signature de Charlet, on lit : *Bon pour quinze francs*

Charlet se maria en 1824 et fut heureux dans le choix qu'il fit. Sa femme, pleine de cœur et fière à bon droit de la valeur personnelle de son mari, fut pour Charlet une compagne aimable et dévouée, et pour ses deux fils une excellente et digne mère. Charlet racontait ainsi, en déguisant mal ses vrais sentiments, sa première entrevue avec sa femme : « Elle raccommodait des bas, disait-il ; je fus vivement ému. C'est la Providence qui m'a conduit ici, et voilà la femme qu'il me faut, moi qui ai toujours des bas troués... »

Arrivons à la révolution de juillet 1830. Charlet, que sa causticité naturelle et son origine impérialiste ont fait *de l'opposition* pour la Restauration, devint presque un personnage politique pendant les premières années du règne de Louis-Philippe. Mais le monde officiel et son apparat ne lui plurent pas longtemps. Ce fut vers cette époque qu'un haut personnage *** le présenta à M$^{me}$ ***, et que cette dernière, pensant que l'esprit de Charlet pouvait divertir sa société, l'engagea à venir passer huit jours chez elle, à la campagne. Ecoutons Charlet :

« Je me levais de bonne heure et je chassais. Au déjeuner, je mangeais de bon appétit, et après une petite promenade solitaire, j'allais me coucher. Je me relevais tard, et me promenais de nouveau pour pouvoir faire honneur au dîner. Je dévorais à ce repas, et comme il se prolongeait, je me levais de table pour aller immédiatement me coucher. Enfin, je ne desserrais les dents que pour manger. Un soir pourtant, on avait réuni plus de monde que de coutume, et de très-belles dames ourdirent une petite conspiration contre moi. Au moment où je cherchais à m'esquiver, on m'appelle : « Monsieur « Charlet, monsieur Charlet, venez donc nous mettre « d'accord... » et une petite duchesse, de sa voix la plus flûtée : « Dites-nous, monsieur Charlet, la vertu que vous « préférez dans une femme. — Moi, madame... je juge « d'une femme par la qualité de son bouillon. » Et faisant un demi-tour sur la jambe gauche, je me donnai un air Louis XV... ce qui n'empêcha pas un grand mouvement, chez toutes les dames, qui témoignait assez de leur scandale !... »

Charlet fut décoré, le 27 avril 1831, non comme artiste, mais pour services rendus dans la garde nationale, et son ambition était d'obtenir un logement à l'Institut. Voici un fragment de lettre qu'il écrivait à son ami, M. de Rigny, promu au grade de général et commandant une brigade à Compiègne.

Paris, mai 1832.

« Notre canonnier est à Tours ; Poterlet (1) travaille et vous fait un sujet tiré des *Puritains*. Ça va bien : seulement le nerf de la guerre, qui est le muscle principal de la paix, s'absente et laisse un certain vide dans un endroit peu fréquenté, il est vrai, et où l'on trouve plus de mies de pain que de quadruples... je veux parler de la bourse des artistes. Poterlet y est en baisse égale à celle des cortès, mais c'est égal... il a rêvé qu'un de ses oncles allait arriver d'Amérique, comme il est d'usage dans

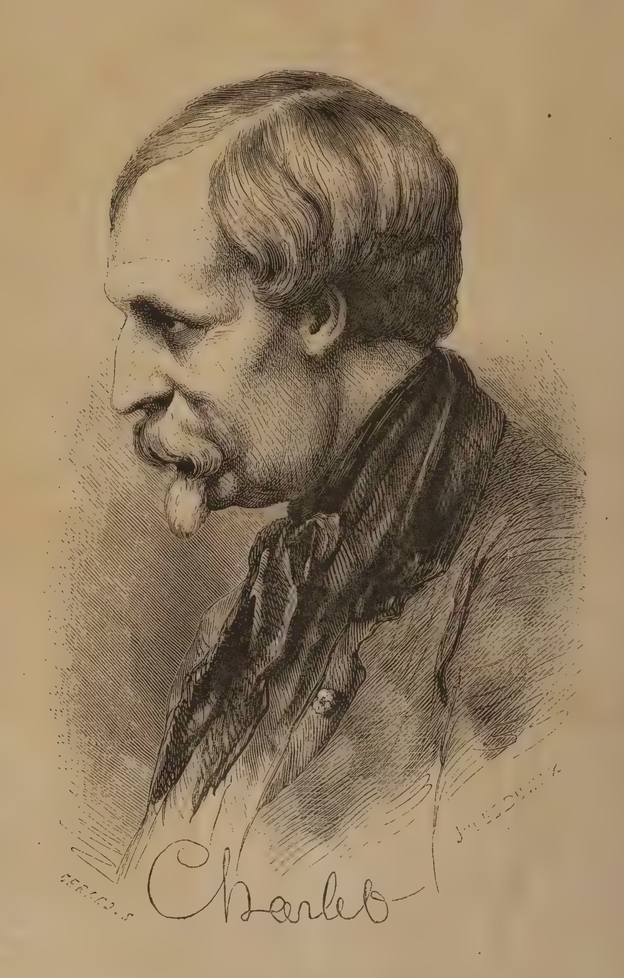
(1) Poterlet, artiste de talent et voisin d'atelier de Charlet; mort jeune.

les comédies bien faites, et cela lui fait prendre patience.

« Du reste, tout va bien. Nous comptons vingt mille morts du choléra ; ça fait des malheureux de moins, des indigents de plus, beaucoup de misère et pas de profit ; quant au patriotisme, au-dessous de zéro, mais le dévouement de vos vieux amis est toujours monté entre les vers à soie et le Sénégal (Réaumur), ce qui nous donne cinquante-deux degrés de chaleur animale et le plaisir de pouvoir faire cuire des œufs au soleil de notre amitié.

« Plaisanterie et méchanceté à part, il y a un logement vacant aux Quatre-Nations, mais M. d'Argout ne veut plus que l'on en donne. C'est un abus ; il vaut mieux y laisser les rats former des rassemblements qui rongeront et détruiront le pouvoir. Notre ami Louis doit demander ce logement pour moi à M. d'Argout, qui le donnera à un autre, parce qu'il est d'usage de ne rien obtenir quand on a des ministres dans sa manche, ce qui me fait penser qu'il vaudrait mieux en avoir ailleurs... etc... »

Vers la fin de cette même année 1832, Charlet fit la campagne d'Anvers avec son ami le général, et plus tard, avec le souvenir de ce qu'il avait vu, il dessina sur pierre trente et quelques compositions. Cependant les aquarelles, sépias, crayons, se multipliaient sous ses doigts, en dehors de ses publications annuelles de lithographies, et dans le moindre de ses croquis on retrouvait presque toujours une pensée grave, pathétique, bouffonne ou philosophique.




Portrait de Charlet d'après lui-même. Dessin de J. Duvaux.

Mais enfin Charlet aborda la peinture à l'huile, et fit ses débuts au salon de 1836, avec un tableau connu sous ce nom modeste : *Episode de la campagne de Russie.*

Voici comment le grand poëte Alfred de Musset, chargé de rendre compte du salon dans la *Revue des Deux-Mondes*, s'exprimait sur cette page hors ligne, maintenant placée au musée de Lyon :

« La *Retraite de Russie*, de Charlet, est tout un poëme. En le voyant, on est d'abord frappé d'une horreur vague et inquiète. Que représente donc ce tableau? Est-ce la Bérésina? Est-ce la retraite de Ney? Où est le groupe de l'état-major? Où est le point qui attire les yeux et qu'on s'est habitué à trouver dans nos musées? Où sont les chevaux, les panaches, les capitaines, les maréchaux? Rien de tout cela. C'est la grande armée; c'est le soldat ou plutôt c'est l'homme; c'est la misère humaine toute seule, sous un ciel brumeux, sur un sol de glace, sans guide, sans chef, sans distinction. C'est le désespoir dans le désert. Où est l'Empereur? Il est parti, là-bas à l'horizon, dans ces tourbillons effroyables, sa voiture roule peut-être sur des monceaux de cadavres, emportant sa fortune trahie ; mais on n'en voit même pas la poussière. Cependant cent mille malheureux marchent d'un pas égal, tête baissée et la mort dans l'âme. Celui-ci s'ar-

rête, las de souffrir ; il se couche et s'endort pour toujours. Celui-là se dresse comme un spectre et tend les bras en suppliant... mais la foule passe, il va retomber ; les corbeaux voltigent sur la neige, pleine de formes humaines. Les cieux ruissellent et, chargés de frimas, semblent s'affaisser sur la terre ; quelques soldats ont trouvé




*Fac-simile* d'un dessin à la plume par Charlet, appartenant à M. J. Duvaux, son élève.

des brigands qui dépouillent les morts et les fusillent. Mais de ces scènes partielles pas une n'attire ni ne distrait ; partout où le regard se promène, il ne trouve qu'horreur, mais horreur sans laideur, comme sans exagération. Hors la *Méduse* de Géricault, et le *Déluge* du Poussin, je ne connais point de tableau qui fasse une impression pareille ; non que je compare ces ouvrages différents de forme et de procédés ; mais la pensée est la

même, et (l'exécution à part) plus forte peut-être dans Charlet... »

Le succès fut grand, malgré les appréhensions de l'auteur, qui écrivait à un ami :

« Les journaux vous ont peut-être appris mon début au salon de 1836. Tableau pas terminé, j'avais *peur*... On repétrit et on rechauffe le four à la pâte ferme : je recommence une grande galette, nous verrons ; un grand pas est déjà fait, il faut poursuivre l'ennemi. »

En 1837, Charlet fit pour le musée de Versailles le *Passage du Rhin par le général Moreau* (24 juin 1796). Enfin, en 1847, il exposa un *Convoi de blessés faisant halte dans un ravin.* Ce tableau, aujourd'hui au musée de Valenciennes, fut pris et repris plusieurs fois par l'artiste déjà gravement malade.

Charlet eut un instant la malencontreuse idée de se présenter à l'Institut, après la mort de Carle Vernet, et on peut s'étonner à bon droit qu'il ait commis une semblable maladresse. Sa demande fut impitoyablement repoussée, mais en revanche, le gouvernement le fit officier de la Légion d'honneur au commencement de 1838, et le nomma, à la fin de cette même année, professeur à l'Ecole polytechnique. Cette dernière nomination le combla de joie, et il écrivait à ce sujet :

« J'avoue que j'aurai du plaisir à professer, sous un point de vue élevé, un art qui me plaît, dans lequel j'ai acquis quelque expérience, et surtout au profit de jeunes gens que j'aime, et qui seront appelés à relever les postes de notre génération... »

Charlet se mit à l'œuvre avec ardeur, et, pour réformer l'enseignement du dessin à l'Ecole, il créa une première suite de cinquante-deux dessins à la plume, que d'autres modèles devaient plus tard compléter. Puis il ajouta une causerie artistique, en guise de préface, intitulée : *la Plume,* dont nous extrayons quelques passages, propres à donner à nos lecteurs la mesure de l'homme qui va leur parler.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« L'ingénieur, l'officier, ou tout autre, attaché à une expédition, à une reconnaissance, doit saisir à tire-d'aile les principales lignes des objets et des mouvements qui s'offrent à sa vue. Un léger calepin, un crayon de mine de plomb, voilà son bagage du moment : avec cela, il croque vivement ; puis, le soir, à son bivouac ou à son logement, il revoit sa sténographie. La mémoire fraîche et l'esprit encore impressionné, il prend sa plume et fixe son croquis, dont il indique les ombres par quelques traits ou par une teinte lavée. Dès lors, il peut dormir en paix, sur la paille, s'il en a, ou sur la terre de misère, si la litière manque... Je n'aime pas à voir un ingénieur compromettre sa santé et perdre ses heures de soleil à polir, lécher et pointiller de charmants petits riens pour l'album de la châtelaine : j'aimerais autant voir un éventail à l'Hercule Farnèse... La manie, la soif des détails est une véritable maladie dans les arts, elle ne mène qu'aux petites choses. On fait de très-grandes petites choses. Pourquoi? Parce qu'il y a peu d'hommes à talent large et fort qui résistent à la mode... On laisse couper son habit au goût du jour, puis on livre le tableau fin courant, avec garantie. Il faut faire du commerce... La mode n'est-elle pas la femme coquette, délicieuse et capricieuse? cherchons donc à lui plaire, étourdissons-nous. Courte et bonne !...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Je ne veux pas que mon portrait se reconnaisse à une verrue ou à une lentille que j'aurais à la joue, non plus qu'à des grains de petite vérole horriblement et admirablement étudiés. Je sais bien que mes bons parents se pâmeront d'admiration ; qu'est-ce que cela me fait à moi? Je vénère et chéris mes parents, mais je n'aime pas la peinture vue de la sorte.

« J'affirme sans aucune hésitation que, dans les arts, il n'y a pas de juste milieu, mais tout simplement un parti à prendre. S'il y avait un juste milieu, ce serait la perfection, et la perfection n'existe nulle part, il n'y a rien d'absolument parfait. On est *Gros*, on est *Ingres*, deux extrêmes, deux sommités, deux grands artistes. On produit *Jaffa, Aboukir*, ou *Homère divinisé.* On est Raphaël, on est Rubens, deux extrêmes, deux génies!... deux grandes organisations, l'une sublime, l'autre puissante...

« Pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort, si j'ai dit quelque chose de vrai, si le bon sens ne m'a pas fait faute, et si j'ai pu réussir à donner quelques bons préceptes, si enfin l'élève et l'amateur comprennent et exécutent avec plus de facilité et en connaissance de cause, je serai content, j'aurai bien rempli ma journée. »

Dès l'année 1838, après une grippe opiniâtre, la santé de Charlet ne fit plus que décroître, malgré les remèdes et les prescriptions d'un hygiène sévère, mais jamais son ardeur de produire ne fut plus grande. On eût dit qu'en voyant la vie lui échapper, il voulût l'arrêter par sa laborieuse énergie. C'est à ce moment qu'il commença à écrire, en cinquante planches, la *Vie civile, politique et militaire du caporal Valentin.* Nous allons savoir par un fragment de préface comment la connaissance des deux amis se fit :

« Un jour donc, je rôdais dans le camp du 25e à Witric, lorsque, saisi par une vigoureuse averse, je fus invité par un caporal d'une compagnie du centre à venir me réfugier dans la baraque de son escouade, puis invité à me chauffer à un feu d'enfer allumé près de là. Le caporal m'offre des pommes de terre : j'accepte et riposte par un coup de *snaps*, puis nous fumons la pipe de bonne amitié... « Savez-vous, caporal, que voilà un tonnerre de « temps, et que si vous montez de tranchée ce soir, vous « ferez bien de prendre de la paille et de vous ficeler les « *fumerons*. — L'avis est bon, me dit le caporal, d'autant « mieux que *la* froid de la nuit est humide et transper- « çante, et que nos capotes, c'est de mauvais drap, pas « assez serré, de véritable éponge.—Vous aimeriez mieux « un temps *sèche*, lui dis-je, plutôt que d'avoir les pieds « dans l'eau et d'être chagriné par le projectile ? — As- « surément, » me répondit-il.

« Cet *assurément* net et sans amphigouri, ce calme, cette manière honnête et simple, me font désirer de cultiver ce camarade de bonne nature. « N'êtes-vous pas « Normand, caporal? — Non, je suis de Briard-Dammartin « (Seine-et-Marne). — Ah ! ah ! une goutte? — Ce n'est « pas de refus. — Vous êtes déjà ancien, vous passe- « rez bientôt sergent? — Je n'ai pas d'ambition : un ca- « poral d'ordinaire est un homme heureux, quand il sait « faire son affaire en faisant celle des autres. Je suis phi- « losophe... — Caporal, une goutte ! — Oh ! doucement... « c'est pour ne pas vous refuser... elle est bonne. — « Quand il n'y en aura plus, il y en aura encore, » lui dis-je.

« Cette dernière chose lui inspire une grande confiance, et le camarade continue : « Moi, voyez-vous, je « suis philosophe ; pas de ces caractères ténébreux et « *fesmatiques*... »

Il serait impossible d'énumérer ici tous les travaux de Charlet, et de donner même un aperçu des productions

de cet esprit et de cette main, toujours sur le *qui-vive* du pittoresque et de la philosophie. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au catalogue si complet dressé par les soins de M. le colonel de Lacombe, et comprenant *mille quatre-vingt-neuf* pièces. Chaque lithographie est ornée d'une légende spirituelle et curieuse, et plusieurs des phrases formulées par l'artiste sont devenues des proverbes ou des aphorismes qui ont droit de cité dans notre langue. Charlet, d'ailleurs, ne séparait, pour ainsi dire, jamais son dessin d'une pensée déterminée. Il n'était pas entraîné par l'aspect seul d'un objet de la nature, et il ne faisait pas de *l'art pour l'art*, comme l'on dit quelquefois. Ce n'était pas un peintre dans la pure acception du mot, et nous sommes obligé de nous ranger à l'avis que le plus célèbre coloriste de notre temps, M. Eug. Delacroix, a émis dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*. M. Eug. Delacroix appelle Charlet le *Rabelais* de la peinture. Cette appréciation ne nous semble pas trop exagérée, et nous avons déjà eu occasion de dire que Charlet écrivait beaucoup. Dans les deux dernières années de sa vie, il employait toutes les heures de répit que lui laissait le mal à travailler et à écrire, et l'on retrouve jusqu'à la fin ces éclairs de gaieté et de bon sens qui donnaient à sa physionomie un cachet singulier. Qu'on nous permette de citer un dernier fragment de correspondance pour justifier nos assertions : « Il y a des instants dans la vie où tout paraît craquer sous les pieds; les âmes faibles succombent, les âmes fortes se cramponnent, et l'orage passe. A nos âges, on a vu tomber bon nombre de ses amis, on ne peut les renouveler; on reste donc isolé ou entouré de gens qui ne parlent pas notre langue... Puis, nous avons la colonne des déceptions; nous avons les ingrats, race infâme, qui ne nous pardonnent pas le bien que nous leur avons fait; moi, chétif individu, j'ai pu quelquefois obliger. Eh bien! je n'ai trouvé d'ennemis que dans ceux qui me devaient quelque chose. S'il m'était permis de rire de ces ignobilités, je citerais ce mot de Cadet Roussel : *Ne donnons rien à nos amis, si nous voulons que leur reconnaissance soit égale à nos bienfaits.* Après cela, dois-je me rendre malheureux et empoisonner le peu de jours qui me restent? Non! mais on est faible... »

Charlet était religieux, et avait même du mépris pour ceux qui méconnaissaient la bonté de Dieu. Lorsque ses enfants étaient petits, il prenait plaisir à leur faire dire leurs prières. Enfin voici des paroles touchantes qu'il envoyait de son lit de mort à un de ses meilleurs amis :

« Je vous l'ai déjà dit : Dieu soit avec vous! oui, Dieu soit avec vous! il sera mieux qu'avec d'autres; et surtout je suis certain qu'au festin de sa bienvenue vous me mettrez ma part de côté! Oui, que Dieu soit avec les bonnes âmes et tout ira bien!... »

Le 30 octobre 1845, vers quatre heures du soir, Charlet était dans son lit. Il manquait d'air; il fait signe d'ouvrir la fenêtre et se fait conduire à sa table de travail. Assis dans son fauteuil, il veut saisir un crayon... mais c'est en vain... Il prend la main de sa femme, celle de son fils : « Adieu, mes amis, leur dit-il, je meurs, car je ne puis plus travailler. » — Quelques instants après il avait rendu le dernier soupir. — Ses obsèques furent simples et dignes de l'homme, par l'affluence des artistes et le deuil de tous ceux qui suivirent son cercueil.

Maintenant que notre tâche de biographe est terminée, nous croyons avoir démontré que, si Charlet ne fut pas un grand peintre, il fut du moins une des individualités les plus brillantes du règne de Louis-Philippe, et qu'il peut être placé parmi les rares humoristes de la peinture. Il fut avant tout de son époque, et si son talent ne se rattache pas directement aux grandes traditions de l'art, il apporta du moins une originalité franche dans ses compositions si nombreuses. La France peut le revendiquer comme un des plus habiles parmi ceux qui aimaient sa gloire militaire et savaient attacher un grelot au bout de leur porte-crayon. Enfin, Charlet fut de la lignée de ceux dont Horace a dit : *Castigat ridendo mores :* il corrige les mœurs en riant!...

EUG. TOURNEUX.

---

# LA MUSIQUE EN PERSE.

Un homme au front rêveur se promenait un soir, sur les bords du Rhin, au sein même de la poétique Allemagne. Il paraissait pensif et poussait de temps en temps cette étrange exclamation : « Qu'est-ce que la musique? qu'est-ce que l'harmonie universelle? Je la cherche en vain, comme le philosophe cherche l'éternelle sagesse! » Et il marchait, s'absorbant de plus en plus dans ses méditations...

Au détour de l'allée, il entendit un bruit léger et le chant d'une douce voix. A la porte d'une chaumière, sous un tilleul en fleur, était assise une mère avec ses deux enfants; l'un reposait sur son sein et l'autre dans un berceau qu'elle balançait du pied et en mesure, en s'accompagnant de son chant.

« *Eureka!* s'écria le voyageur, je puis éteindre ma lanterne, j'ai trouvé la musique universelle! »

Cet homme qui, dans le naïf et touchant refrain d'une mère, saluait la constante harmonie qui partout impressionne, cet homme n'était autre que l'illustre Goethe.

Oui, l'immortel auteur de *Faust* disait vrai : pour que les sons musicaux captivent puissamment, il faut qu'ils apparaissent comme la parole émue de la nature. Qui souhaite de vivre non-seulement dans le présent, mais dans l'avenir, doit moins puiser ses inspirations dans son esprit que dans son cœur. L'esprit ne parle trop souvent qu'aux raffinés, — le cœur s'adresse à tous : l'un crée la fantaisie éphémère, le caprice qui passe; l'autre, la mélodie durable qui survit aux épreuves du temps et que les générations ne se lassent jamais d'admirer.

Est-il besoin de dire que les peuples efféminés et abâtardis, tels que les Persans, sont ceux qui s'éloignent le plus de cette loi, d'une si grande valeur pour l'art, puisqu'elle le fait remonter presque jusqu'à Dieu? Substituant les vaines recherches, la miévrerie, les prétentions du style à la véritable élégance, toujours simple, les Persans, aussi bien dans leur poésie que dans leur musique, sont incapables d'élever l'âme. Ils flattent les passions ou tombent dans l'absurdité. Voilà tout.

Au reste, la musique est tellement dégénérée chez eux, que plusieurs voyageurs affirment sérieusement qu'il n'y en a pas; — dans tous les cas, il y a des instruments, — et des instruments de taille à faire honte aux plus belles créations de M. Sax. Leur caractère est si primitif, que

Drouville prétend qu'ils n'ont subi aucun changement depuis le règne de Cyrus, avant lequel ils semblent même avoir été inventés. Comme en France, on les divise en deux classes : les uns sont destinés à réchauffer l'ardeur guerrière de l'armée et à résonner dans les fêtes royales, les autres, comme la mandoline, traduisent tantôt un souhait, tantôt une plainte sous les fenêtres d'une personne aimée, ou charment la volupté d'un Persan oubliant la vie dans les douceurs du *kief*.

La musique militaire comprend trois sortes d'instruments : ce sont d'abord des espèces de clarinettes qui ressemblent assez aux fifres énervants des pfiferari ; puis des tambours, dont le bruit sec est insoutenable pour des oreilles européennes, et enfin de grandes trompes nommées *kernets*, dont les sons ont beaucoup d'analogie avec le cri d'un chameau irrité. Ces tubes ont quelquefois trois mètres de long et des pavillons d'un mètre de diamètre ! Vous voyez d'ici le splendide concert que l'on peut offrir avec de pareilles ressources.

Le schah ne sort jamais sans être précédé de ses musiciens ; il met deux cents pas entre eux et lui. Précaution prudente, car, tant que dure la marche, trompettes, tambours et clarinettes agitent les ondes sonores des accords les plus discordants. C'est de l'harmonie-tonnerre. En temps calme, on l'entend à plus d'une lieue.

J'ai trouvé dans un vieux récit qu'un souverain de Perse, monarque railleur et spirituel, voulut un jour se divertir aux dépens d'un diplomate allemand dont le courage passait pour fort problématique. Le schah lui fit une réception brillante, et, après le repas, l'invita à contempler les trophées de guerre. « Voilà pour l'armée, lui dit-il, maintenant, je vais te donner une idée de l'art avec lequel nous procédons. » Cette parole équivoque déplut singulièrement au bon Germain, d'autant plus qu'il avait



Les musiciens persans. Dessin de C. F***.

remarqué dans le musée du prince plusieurs peaux desséchées de délégués européens ; la pensée d'enrichir la collection le torturait affreusement. Il se maîtrisa du mieux qu'il put et suivit son hôte, qui le conduisit dans les jardins du palais. « Je te réserve une surprise, lui dit alors le schah, on ne te fera pas attendre. »

L'inquiétude se transforma immédiatement en terreur. L'ambassadeur songeait à fuir, lorsqu'une épouvantable détonation sortit de tous les bouquets d'arbre. C'en était trop pour le pauvre diplomate, il se crut frappé mortellement et s'évanouit. Quelques douches froides le réveillèrent ; il vit alors le monarque, qui lui demanda avec un grand sang-froid... s'il n'aimait pas la musique.

Maintenant encore, tous les soirs, les musiciens du prince, dont plusieurs, affirme-t-on, sont frappés de surdité comme nos canonniers, se rassemblent gravement en forme de demi-cercle ; — l'infernal concert commence ; le peuple accourt, se range avec admiration autour des virtuoses, et augmente le tumulte par des acclamations et des vociférations incessantes. — Ce n'est pas tout, des hurleurs se font également entendre dans cette sauvage fête du bruit ; celui qui, à force de contorsions et de cris, devient bleu, est réputé avoir le plus de talent. Un écrivain dit à ce propos que les chanteurs se défigurent au point que, pour cacher leurs hideuses grimaces, ils couvrent leur visage avec une feuille de papier qu'ils tiennent de la main gauche. Ils s'accompagnent de mandolines fausses ou de tambourins ornés de plaques sonores, et voilà comment on s'imagine se livrer aux beaux-arts dans cet Orient, prétendue patrie de la poésie.

Richard CORTAMBERT.

# LE BATTEUR DE SENTIERS (1).

## SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE.



Les fêtes de Médellin. Dessin de Lix et Thorigny.

DÉPART POUR LA FÊTE.

Les fêtes de Medellin sont, à juste titre, célèbres dans toute la Terre chaude, et attirent une affluence considérable de gens de toutes les parties de l'Etat de Vera-Cruz.

Ces fêtes ont conservé, dans certains de leurs détails, un caractère chevaleresque fort intéressant à étudier.

Dès le matin les cloches commencèrent à sonner à toute volée, et les boîtes et les *cohetes* à éclater de toutes parts.

Dans les anciennes colonies espagnoles, il n'y a pas de bonnes fêtes sans pétards, la quantité de poudre qui se brûle dans ces circonstances est incalculable.

Nous nous rappelons à ce sujet une anecdote assez sin-

(1) Traduction et reproduction interdites. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

gulière, à cause du personnage qui y joue le rôle principal.

Lors de l'insurrection du Mexique contre la métropole, quand les Espagnols eurent été définitivement chassés du Mexique, le roi Ferdinand VII demanda un matin à un noble mexicain réfugié à la cour d'Espagne :

— Señor don Cristoval de Caserès, que pensez-vous que fassent en ce moment vos compatriotes ?

— Sire, répondit gravement don Cristoval en s'inclinant devant le prince, ils tirent des pétards.

— Ah ! fit le roi, et il passa.

Vers deux heures de l'après-midi du même jour, le roi accosta de nouveau le même gentilhomme :

— Et à présent, lui demanda-t-il gaiement, à quoi s'occupent-ils ?

— Sire, répondit le Mexicain non moins gravement que la première fois, ils continuent à tirer des pétards.

Le roi sourit, mais ne répliqua pas.

Le soir, cependant, apercevant par hasard don Cristoval de Caserès parmi les courtisans qui faisaient cercle autour de lui, le roi lui adressa pour la troisième fois la même question.

— Plaise à Votre Majesté, sire, répondit le gentilhomme avec son imperturbable sang-froid, ils tirent toujours et de plus en plus des pétards.

Cette fois le roi n'y put tenir, il éclata d'un fou rire ; chose d'autant plus extraordinaire que ce monarque n'a jamais passé pour être très-gai de caractère.

Tirer des pétards, voilà le plaisir suprême des Hispano-Américains.

Toutes les fêtes mexicaines se résument ainsi : tirer des pétards, jouer au *monte*, parier aux combats de coqs et danser surtout ; danser partout, dans les maisons, dans les cours, dans les rues et sur les places, aux sons criards de la vihuela et du jarabè raclés frénétiquement par des Indiens ivres de mezcal, qui hurlent en même temps des chansons qu'ils improvisent séance tenante, et qui, généralement, ont le privilége de plaire beaucoup aux assistants, qui applaudissent à tout rompre, avec des cris, des rires et des contorsions de possédés.

Dès le lever du soleil, Medellin avait pris un aspect inusité ; sur le seuil de toutes les portes laissées ouvertes, apparaissaient les habitants revêtus de leurs costumes de cérémonie ; sur les places des estrades réservées, aux danseuses, car seules les femmes dansent dans les fêtes, étaient dressées ; de nombreux *ventorillos* ou débits de liqueurs fortes s'élevaient à chaque coin de rue, des boutiques d'eau fraîche, de limonade, etc., s'improvisaient çà et là, alternées par des tables de monte qui déjà se couvraient d'or ; plus loin, dans des cabanes en toiles s'organisaient les combats de coqs.

Une foule bariolée de mille couleurs tranchantes circulait dans toutes les directions en riant, criant et gesticulant, des cavaliers accouraient à toute bride, attachaient leurs chevaux fumants au premier endroit venu, et, sans plus se soucier d'eux, allaient gaiement se mêler à la fête, dont ils avaient hâte de prendre leur part.

C'était un pêle-mêle, un tohu-bohu, un brouhaha inouï, dominé par le bruit des pétards et des boîtes, qui éclataient sans interruption de tous les côtés à la fois.

Cependant, à cause de la chaleur torride du milieu du jour, la fête ou fandango n'est réellement dans tout son éclat que lorsque le soleil est sur le point de disparaître, que l'ombre commence à couvrir la terre, et que la brise de mer, qui se lève alors, vient rafraîchir l'atmosphère embrasée.

Le matin, pendant le déjeuner, don Gutierre avait annoncé à ses filles son intention de les conduire le soir au fandango.

Nouvelle qui avait rempli de joie le cœur des deux sœurs ; Sacramenta et Jesusita jouissaient, dans tout l'Etat de Vera-Cruz, d'une réputation justifiée d'excellentes danseuses.

A peine se furent-elles levées de table, que les jeunes filles se renfermèrent dans leur chambre afin de procéder à leur toilette du soir, grave affaire pour elles, et qui absorba leur attention pendant la journée tout entière.

Don Miguel, bien qu'il fût prévenu d'avance, éprouva cependant un tressaillement de joie en entendant don Gutierre manifester l'intention de conduire ses filles à la fête ; le jeune homme avait ses projets, il voulait profiter de l'occasion qui se présentait pour tenter une expérience du succès de laquelle devait dépendre le bonheur ou le malheur de sa vie.

Ce ne fut que quelques instants avant de se mettre à table pour le repas du soir que les jeunes filles sortirent de leur chambre et apparurent dans tous leurs atours.

Don Miguel ne put retenir un cri d'admiration en les apercevant : elles étaient réellement ravissantes.

Leur toilette était cependant des plus simples, toutes deux portaient des robes de fine mousseline, serrées étroitement aux hanches par une ceinture de soie bleue ; sur leur chemise de batiste, dont les larges manches étaient brodées et garnies de dentelles, était placée une gorgerette qui voilait sans les cacher leurs blanches épaules.

Les longues tresses de leurs cheveux, relevées sur la tête, étaient maintenues par un peigne d'écaille rehaussé d'or massif, une profusion de fleurs de suchil s'épanouissait dans la chevelure de Sacramenta et lui formait une fraîche couronne, Jesusita en portait une pareille, mais de fleurs de floripondio. Leurs pieds étaient chaussés de bas de soie à jour à coins d'or, et de souliers de satin bleu brodés de filigrane.

Mais ce qui donnait un charme inexprimable à la toilette des jeunes filles, c'était la quantité de *cucuyos* (1) semés dans leur couronne, et dont la lueur bleuâtre ceignait leur front d'une ravissante auréole. Une bordure de cucuyos était attachée aussi au bas de leurs robes, et les enveloppait pour ainsi dire d'un cercle magique, qui donnait à leur démarche quelque chose de mystérieux et de fantastique qui portait l'âme à la rêverie.

Elles s'avancèrent ainsi, souriantes et majestueuses, au-devant de don Miguel, qui, en les apercevant, avait joint les mains avec ferveur en murmurant d'une voix brisée par l'émotion :

— Mon Dieu, qu'elles sont belles !

Mais si l'admiration du jeune homme s'adressait également aux deux sœurs, son regard se reportait avec plus de complaisance sur doña Sacramenta. Les femmes n'ont même pas besoin de regarder pour être certaines de l'effet qu'elles produisent sur leurs admirateurs.

L'adoration de don Miguel gonfla leur cœur de joie.

— Comment me trouvez-vous, mon cousin ? lui demanda Sacramenta en se penchant coquettement vers lui.

— Trop belle, murmura-t-il d'une voix sourde.

— Une femme n'est jamais trop belle pour celui qui l'aime, répondit malicieusement la jeune fille ; vous n'êtes pas aimable ce soir, mon cousin.

(1) Vers luisants, coiffure et garniture fort en usage au Mexique.

— C'est que j'ai peur, reprit-il douloureusement.

— Peur, fit-elle en souriant, et de quoi, s'il vous plaît?

— De votre beauté, qui brûlera tous les cœurs, ma cousine.

Elle haussa légèrement les épaules :

— Mon Dieu, que vous autres Tierras a dentro vous êtes peu galants! dit-elle avec dédain.

— Les Costeños le sont davantage, n'est-ce pas, Sacramenta?

— Que voulez-vous dire, don Miguel? reprit-elle avec hauteur.

— Rien autre que ce que je dis, ma cousine, fit-il tristement.

— Pourquoi le tourmenter ainsi? dit Jesusita en s'interposant, tu le rendras fou avec tes taquineries.

— Je ne sais ce qu'il a ce soir, il est insupportable, fit-elle avec impatience.

Le jeune homme pâlit et porta vivement la main à son cœur, comme s'il y eût éprouvé une douleur subite.

— Vous êtes cruelle, Sacramenta, s'écria-t-il; soit, je ne vous fatiguerai pas davantage de ma présence, allez à la fête sans moi, vous ne sauriez manquer de cavaliers qui seront heureux de se déclarer vos esclaves; quant à moi, je renonce à rechercher à être distingué par vous.

— A votre aise, mon cousin, répondit-elle en riant; ainsi que vous-même l'avez dit, nous ne manquerons pas de cortejos, qui seront, sinon aussi aimables que vous, du moins plus galants.

— Oui, oui, reprit-il avec colère, le nombre en est grand, je n'en doute pas, et parmi eux don Remigo Diaz est un des plus favorisés probablement.

— Et quand cela serait, dit-elle en minaudant, de quel droit essayeriez-vous de vous y opposer?

— Je ne m'y opposerai pas, Sacramenta, dit-il d'une voix brève et ferme, je le tuerai.

— Vous le tuerez! s'écria-t-elle avec une expression indéfinissable.

— Oui, je le tuerai, parce que vous l'aimez, et que votre féroce coquetterie m'a brisé le cœur.

La jeune fille avait pâli à ces paroles.

— Oh! murmura-t-elle, ingrat et fou, sur quelles preuves appuyez-vous cette accusation?

— Que sais-je? vous vous jouez de moi en me laissant croire parfois que vous n'êtes pas insensible à mon amour, et lorsque je sens l'espoir entrer dans mon cœur...

— Eh bien? dit-elle vivement.

— Tout à coup vous prenez un malin plaisir à me rendre d'un mot le plus malheureux des hommes; non, non, ajouta-t-il en hochant tristement la tête, j'ai vainement essayé de me faire illusion, le voile étendu sur mes yeux est enfin déchiré, je reconnais mon erreur.

La jeune fille l'écoutait toute pensive en jouant machinalement avec une fleur de suchil qu'elle tenait à la main.

— C'est vrai, murmura-t-elle, je vous ai trompé, Miguel; jamais jusqu'à ce jour je ne vous ai, en aucune façon, encouragé à me faire la cour, vos hommages ont passé inaperçus devant mes yeux.

— Vous le reconnaissez donc enfin! vous l'avouez, Sacramenta, je vous suis odieux! cette fleur que vous tourmentez en ce moment entre vos doigts crispés, cette fleur même, si je vous la demandais, vous me la refuseriez, n'est-ce pas?

Elle se détourna à demi, lui lança un long regard, et, avec un sourire d'une angélique douceur :

— Oui, dit-elle, je vous la refuserais, Miguel.

Et au même instant la fleur de suchil, s'échappant de sa main, vint tomber juste aux pieds du jeune homme.

Don Miguel se précipita pour la ramasser, tandis que les jeunes filles s'envolaient comme deux colombes effarouchées, en riant comme des folles.

— Ah! s'écria-t-il, avec une expression de joie radieuse, en couvrant la fleur de baisers, elle m'aime, mon Dieu! elle m'aime! La fleur de suchil est un talisman, ajouta-t-il, la donner ou la laisser prendre, c'est avouer qu'on aime! oh! sois bénie, pauvre petite fleur sauvage, car tu me rends à la vie en me disant d'espérer!

Après avoir encore baisé la fleur à plusieurs reprises, il la cacha vivement dans sa poitrine en entendant un bruit léger auprès de lui.

C'était un des peons de son oncle, qui venait l'avertir que le dîner était servi.

Il se rendit en toute hâte à la salle à manger, où tout le monde déjà était réuni.

Le repas fut fort gai, don Miguel causait avec une verve intarissable, la joie immense qui inondait son cœur débordait de toutes parts.

Sacramenta et sa sœur le regardaient parfois à la dérobée en souriant malicieusement entre elles; quant à don Gutierre, sa surprise était extrême, il ne savait à quoi attribuer l'humeur joyeuse de son neveu, si calme et si sérieux d'ordinaire.

Quand on se leva de table, la nuit était complétement tombée.

— Nous partons pour le fandango, niñas, dit avec bonté don Gutierre, amusez-vous, dansez, enfin prenez autant de plaisir que vous pourrez : il faut profiter des occasions de se divertir lorsqu'elles se présentent, aujourd'hui est à nous, demain n'est à personne.

### VI. — LA PETENERA.

Plusieurs chevaux attendaient tout sellés dans la cour.

Pendant que les dames montaient à cheval, don Gutierre prit à part le peon José, vieux serviteur dévoué dans lequel il avait toute confiance, et échangea quelques mots à voix basse avec lui, puis il rejoignit ses enfants et se mit en selle à son tour.

La petite troupe se composait de dix personnes, quatre maîtres et six criados, tous domestiques depuis longtemps au service de don Gutierre et à la fidélité desquels il pouvait se fier.

On partit enfin et on prit au galop le chemin de Medellin.

A l'entrée du village on s'arrêta, on mit pied à terre et on confia les chevaux aux peones. Ceux-ci, au lieu d'attacher les animaux, se contentèrent de les emmener un peu à l'écart et de les tenir en bride.

La fête était dans tout son éclat.

Une foule immense circulait dans les rues, riant, chantant et se chamaillant, les vihuelas et les jarabès étaient raclés avec fureur, les danses commençaient.

Don Gutierre et les personnes de sa suite atteignirent enfin la principale place du village, où s'élevait l'estrade destinée aux jeunes filles reconnues pour être les meilleures danseuses.

Au moment où ils arrivaient devant l'estrade, plusieurs femmes dansaient avec une grâce et une légèreté extrêmes, portant sur leurs têtes des verres pleins d'eau dont pas une goutte ne tombait à terre.

Après les applaudissements de rigueur, d'autres femmes, excitées par le triomphe des premières, s'élancèrent sur l'estrade et commencèrent la *bamba*, danse singulière et caractéristique, dont le principal attrait est dans l'adresse avec laquelle les danseuses dénouent, sans faire

usage de leurs mains, les ceintures de soie attachées par des nœuds compliqués autour de leurs pieds.

La joie augmentait de plus en plus, les cris et les rires redoublaient, les pétards et les boîtes éclataient avec une force nouvelle; on faisait circuler à la ronde des boissons et des liqueurs de différentes espèces.

Cependant il était facile de voir que ces danses, si agréables qu'elles fussent, n'étaient destinées qu'à servir de prologue à d'autres plus intéressantes sans doute, aux yeux des assistants.

La musique, c'est-à-dire les guitares raclées par les chanteurs indiens, firent silence un instant, puis, à un signal donné, elles éclatèrent de nouveau et entamèrent un nouveau *son* ou air.

Ce son fut accueilli par les trépignements de joie de l'assemblée et les cris :

— *La petenera! la petenera!* se firent entendre de toutes parts.

La petenera est la danse de prédilection dans la Terre chaude et le triomphe des coquettes costeñas.

Sacramenta et sa jeune sœur Jesusita passaient pour les meilleures danseuses de petenera. Sur toute la côte de l'Etat de Vera-Cruz, à Manantial comme à Medellin, leur réputation était bien établie; les fandangos étaient tristes lorsque les deux séduisantes jeunes filles n'y prenaient point part.

Leur arrivée sur le lieu de la danse avait été saluée par les vivats et les bravos de leurs nombreux admirateurs.

Au Mexique, où la ligne de démarcation entre les rangs de la société n'existe point, par la raison toute simple que le pauvre d'aujourd'hui est souvent le riche de demain, les femmes seules sont reines lorsqu'elles sont belles et sages; avec cette facilité de mœurs particulière aux régions tropicales, chaque homme est admis à les courtiser et à leur faire agréer ses hommages devant tous, sans que personne songe à y trouver à redire, parce que ces hommages sont toujours chevaleresques et respectueux, et que le *cortejo* agréé par la jeune fille, quel que soit son rang, l'est toujours par sa famille. Les mœurs faciles, qui sont la honte de notre vieille Europe, ne sont pas de mise dans l'Amérique espagnole, là, malgré la liberté dont elles jouissent, les jeunes filles, si coquettes et avides d'hommages qu'elles soient, conservent toujours leur réputation intacte. Lorsque retentit le *son* qui invitait à la petenera, tous les yeux se tournèrent à la fois vers les jeunes filles; mais elles demeuraient calmes et froides en apparence, et semblaient peu disposées à danser.

Quelques minutes s'écoulèrent; don Gutierre parlait bas à ses filles; il les engageait à se livrer sans contrainte au plaisir qui s'offrait à elles.

Sacramenta demeurait indécise, les yeux fixés sur don Miguel.

En ce moment un jeune et élégant cavalier sortit de la foule et s'avança vers don Gutierre qu'il salua gracieusement.

Ce jeune homme avait vingt-cinq à vingt-huit ans au plus, ses traits étaient beaux et nobles, l'expression de son visage hautaine et légèrement méprisante, ses yeux noirs brillaient d'un feu sombre et lançaient des regards dédaigneux sur la foule attentive dont il était pour ainsi dire cerclé.

— Señor don Gutierre de Leon, dit-il d'une voix mélodieuse avec un accent d'exquise politesse, serons-nous donc privés du bonheur d'assister à la danse des señoritas vos filles?

— Señor don Ramon Armero, répondit non moins poliment don Gutierre, mes instances ont été inutiles, peut-être les vôtres auront-elles plus de succès.

— Vous l'entendez, señoritas, reprit le jeune homme en se tournant vers les jeunes filles et s'inclinant de nouveau, les fandangos de Malibran et de Manantial (1) l'emporteront-ils donc sur ceux de Medellin? C'est à vous seules que nous devrons notre triomphe.

Don Miguel avait tressailli en apercevant don Ramon, ses sourcils s'étaient froncés; les regards des deux hommes s'étaient croisés d'un air de défi.

Don Ramon avait détourné le sien avec un sourire de mépris, don Miguel avait baissé les yeux pour ne pas laisser deviner sa colère.

— Pourquoi résister à une aussi juste requête? dit-il avec amertume; soyez bonnes, señoritas; dansez, puisqu'on vous en prie aussi humblement.

Sacramenta pâlit légèrement; elle le regarda d'un air de douloureux reproche, puis, après avoir échangé quelques mots bouche à oreille avec sa sœur :

— Soit, dit-elle, je danserai; votre main, don Miguel.

— Et vous, señorita? demanda don Ramon à Jesusita en lui offrant sa main.

La jeune fille recula d'un pas.

— Je regarderai, dit-elle sèchement.

Le jeune homme se mordit les lèvres avec dépit, et, après avoir respectueusement salué la jeune fille, il s'éloigna.

Don Miguel avait pris la main de Sacramenta, qu'il sentait légèrement trembler dans la sienne, et il l'avait conduite jusqu'à l'estrade, où elle était montée aux applaudissements enthousiastes de la foule, qui se pressait de plus en plus compacte autour de l'enceinte réservée.

Les vihuelas et les jarabès, raclés avec une énergie croissante, indiquèrent le commencement de la danse.

Comme par un accord tacite, aux premiers pas dessinés par la jeune fille, un espace vide s'était fait de chaque côté de l'estrade, et deux groupes avaient été formés par les spectateurs; à la tête du premier se tenait don Ramon, don Miguel tenait la tête du second.

Les danses espagnoles diffèrent essentiellement des nôtres en ce sens que, comme celles de l'antiquité, elles ont un caractère symbolique dont la race ibère semble seule avoir conservé la tradition; ce caractère échappe à l'observateur superficiel, ces danses doivent être soigneusement étudiées afin d'être bien comprises.

Sacramenta dansait depuis quelques minutes lorsque don Ramon se découvrit, et, saluant respectueusement la jeune fille, il lui présenta son chapeau.

Celle-ci le prit en souriant et, le conservant à la main, elle continua sa danse.

Presque aussitôt don Remigo sortit des rangs de la foule, où jusqu'à ce moment il était demeuré confondu, et à son tour il présenta son chapeau à la jeune fille, qui le prit de même et continua ainsi à danser, un chapeau de chaque main.

Les applaudissements redoublèrent.

Don Miguel fit alors un pas en avant, et, ôtant son chapeau, il le plaça délicatement sur la tête de sa cousine.

Don Ramon lança à son rival un regard de défi, et défaisant sa *chamara*, ou ceinture de soie, il la suspendit à l'épaule de la jeune fille, qui continuait sa danse de plus en plus vive et imagée.

Au regard de défi de don Ramon, don Miguel avait répondu par un sourire de dédain, et, dégrafant le cein-

(1) Deux villages des environs de la Vera-Cruz.

turon de sa rapière, il croisa sur l'épaule de Sacramenta l'arme avec la chamara.

C'était un spectacle étrange que cette jeune fille dansant ainsi sans se dessaisir des différents objets qui lui avaient été offerts. Tout à coup don Ramon cria d'une voix retentissante :

— *Bomba !*

Les musiciens firent immédiatement silence.

Le jeune homme chanta alors d'une voix vibrante des stances que sans doute il improvisait à mesure, et qui s'adressaient à la danseuse.

Lorsqu'il se tut, don Miguel s'avança à son tour au pied de l'estrade.

— *Lettra !* cria-t-il d'une voix non moins imposante.

Et à son tour il chanta.

Les deux jeunes gens firent ainsi assaut de couplets pendant quelques minutes.

Enfin Sacramenta, accablée par l'émotion intérieure qu'elle éprouvait, et de plus fatiguée d'avoir dansé pendant si longtemps, s'arrêta et vint se placer auprès de son père, qui avait suivi avec le plus vif intérêt les diverses péripéties de cette scène.

Le calme se rétablit immédiatement. On allait procéder au rachat des gages dont la jeune fille avait été parée.

Le prix est fixé par la coutume à un *medio* pour chaque gage.

Les jeunes gens s'empressèrent d'accomplir cette dernière partie du cérémonial en venant galamment redemander à Sacramenta ce qu'ils lui avaient confié.

— Vive Dios! señor don Miguel, dit avec ironie don Ramon, quelle magnifique rapière vous possédez ! je serais charmé de la changer contre mon *cortante* (1).

— Señor caballero, répondit don Miguel avec un charmant sourire, rien n'est plus facile que de l'obtenir; il s'agit seulement de la gagner.

— Pardon, señor, dit en s'interposant un troisième personnage, qui depuis quelques instants s'était mêlé à la foule, laissez-moi régler cette affaire, s'il vous plaît ; vous êtes étranger, tandis que moi depuis deux ans j'habite Medellin, et, *cuerpo de Cristo!* je veux que le fandango finisse bien.

En parlant ainsi, l'inconnu saisit son machete et le planta en terre entre les deux jeunes gens.

— Vive don Luis Morin ! Vive el Francès ! s'écrièrent les spectateurs avec des trépignements de joie.

Don Luis Morin, ou, si l'on veut, Louis Morin, le fameux *batteur de sentiers*, qui venait de faire son apparition si à l'improviste, était un homme de plus de quarante ans, grand, sec, maigre, aux traits anguleux, à la physionomie énergique et narquoise.

Il paraissait jouir d'une grande réputation parmi les assistants, et leur être surtout très-sympathique.

— Vous me pardonnerez, señores, reprit-il, de me mêler ainsi de vos affaires ; je m'en rapporte à ceux qui nous entourent, et je suis convaincu qu'ils reconnaissent que, seul, j'ai le droit de terminer le débat.

La foule, appelée en témoignage, répondit par des cris assourdissants et des applaudissements frénétiques.

Don Ramon salua courtoisement le Français.

— Puisque, bien qu'étranger vous-même, señor, dit-il poliment, votre qualité d'habitant de Medellin vous donne le droit de jouter avec moi, j'accepte de grand cœur votre défi ; et, sans plus attendre, il planta son machete en terre, en face de celui de don Luis.

Don Miguel voulut s'opposer à cet arrangement, mais quel que fût son désir de se mesurer avec don Ramon, les spectateurs n'y voulurent point consentir, et force lui fut de s'abstenir.

— Señor don Miguel, lui dit le Français avec intention, vous savez que la coutume est de terminer ainsi les fandangos, pour rendre aux danseuses les hommages qu'elles méritent ; je représente les habitants de Medellin, que l'attaque brutale de ce caballero a justement froissés, laissez-moi lui donner la leçon qu'il mérite ; vous le retrouverez plus tard, soyez tranquille ; je vous promets, moi, de vous remettre en face l'un de l'autre.

Pendant que le Français parlait ainsi, don Ramon rougissait, se mordait les lèvres avec dépit, et faisait des efforts extrêmes pour maîtriser sa colère.

— Finissons-en, señor, s'écria-t-il, et prenez garde que cette leçon que vous me promettez si ridiculement, vous ne la receviez vous-même.

— J'en doute, señor, répondit paisiblement le Français ; la passion vous emporte, vous mettez de la colère dans ce qui ne devrait être qu'une lutte de courtoisie ; j'en suis fâché pour vous, mais vous serez battu. A propos, quelles sont les conditions du combat?

— Le premier sang ! répondit unanimement la foule.

— Le premier sang, soit ! Faites bien attention, don Ramon, reprit le Français d'un air narquois, car si vous êtes blessé votre machete m'appartiendra.

— Vous ne le tenez pas encore ! fit-il avec dépit.

— C'est l'affaire de deux ou trois minutes, señor, répondit en souriant le Français.

Ainsi que l'exige la coutume, don Gutierre et ses filles, bien qu'ils se fussent placés un peu à l'écart, ne s'étaient cependant pas éloignés.

Don Luis et don Ramon s'étaient mis en garde, non sans s'être de nouveau cérémonieusement salués.

Ce n'est pas une plaisanterie qu'un duel au machete ; cette arme n'ayant ni garde ni coquille pour garantir la main, les doigts, si l'on n'y fait pas attention, peuvent être tranchés net d'un coup adroitement appliqué.

Heureusement que les Mexicains, bien qu'ils soient fort braves, ne connaissent que les premiers éléments de l'escrime, et que dans leurs duels, fort rares du reste, ils comptent beaucoup plus sur leur agilité que sur leur science pour parer.

Nous noterons que dans les provinces de l'intérieur du Mexique le duel est sévèrement puni, et que si parfois une rixe s'engage entre deux individus le couteau seul joue un rôle rarement dangereux, à cause de l'habileté des adversaires à s'en servir et des précautions qu'ils prennent.

Ainsi que don Luis l'avait prédit, le combat ne fut pas long ; à la première passe, don Ramon reçut une assez longue estafilade sur le bras. Les machetes s'abaissèrent aussitôt, aux applaudissements des spectateurs, charmés pour la plupart de voir que l'honneur du fandango demeurait définitivement à Medellin.

— Voici mon cortante, señor, dit don Ramon, que la colère plus encore que la douleur de sa légère blessure faisait pâlir, faites-en trophée ; mais, vive Dios ! je vous jure par Notre-Dame de Guadalupe que vous ne le conserverez pas longtemps et que je vous l'enlèverai.

— A votre aise, señor, dit en riant le Français ; je serai toujours prêt à vous l'offrir, par la pointe, bien entendu.

— C'est de cette façon que je compte le reprendre,

(1) Expression locale, *coupant*, synonyme de *sabre* ou *machete*.

dit le jeune homme avec un ton qui chez tout autre que chez un Mexicain serait de la jactance ; et se tournant vers les jeunes filles, devant lesquelles il s'inclina cérémonieusement, je suis vaincu, señoritas, dit-il ; mais la fortune est capricieuse, et si aujourd'hui elle m'a été contraire, une autre fois j'espère qu'elle me sera plus favorable.

Don Gutierre s'inclina sans répondre, ses filles l'imitèrent.

— Cette revanche que vous cherchez, je vous l'offrirai quand il vous plaira, caballero, dit alors don Miguel.

— Je retiens votre promesse, señor ; soyez bien convaincu que je vous la rappellerai quelque jour, répondit-il avec un sourire.

Et tournant sur ses talons pour s'éloigner :

— Un mot, s'il vous plaît, cher seigneur, dit-il à don Luis.

— Deux, si cela vous est agréable, caballero ; je suis tout à votre service.

Il le suivit.

La danse avait recommencé avec un nouvel entrain.

Lorsque les deux hommes se furent débarrassés des groupes qui les entouraient, don Ramon s'arrêta.

— Don Luis, dit-il, je veux jouer cartes sur table avec vous.

— Soit, bien que je n'entrevoie pas où vous en voulez venir ; je vous écoute, señor.

Le jeune homme sourit.

— Sans connaître complétement vos projets, reprit-il, j'en sais assez pour savoir où et comment vous rejoindre. J'aime doña Sacramenta ; je sais qu'elle me hait, cela m'importe peu ; j'ai juré de l'épouser, et cela sera, quels que soient les obstacles qu'il me faudra surmonter pour obtenir sa main. Vous voyez que j'agis franchement avec vous. Je suis riche, et avec de l'or on fait tout. Ecoutez-bien ceci, don Luis : il est dix heures du soir, je vous donne jusqu'à demain soir à pareille heure, profitez de ces vingt-quatre heures de répit que je vous accorde. Dans tous les cas, n'oubliez pas ma recommandation, car lorsque nous nous rencontrerons ce ne sera plus qu'en ennemis.

— Je le regrette vivement, señor ; du reste, quoi qu'il arrive, je serai toujours fort honoré de continuer avec vous des relations si bien entamées, répondit-il avec un sourire sardonique.

— Au revoir, dit don Ramon en se détournant brusquement, car il sentait se réveiller sa colère.

— Au revoir donc, reprit don Luis en le saluant.

Le Français demeura un instant pensif, puis il rejoignit don Gutierre et don Miguel, qui se promenaient en causant avec les jeunes filles.

— Suivez-moi, leur dit-il à demi-voix en passant auprès d'eux, mais suivez-moi de façon à ce que nul ne s'en aperçoive, nous sommes surveillés.

Il continua à marcher en regardant à droite et à gauche, comme s'il prenait beaucoup d'intérêt à tout ce qu'il voyait, mais peu à peu, par des détours savamment exécutés, il se trouva hors de la foule, à l'endroit où les peones de don Gutierre attendaient avec les chevaux.

Don Luis avait attaché le sien à peu de distance ; il se mit en selle et s'éloigna au petit trop.

Cependant don Gutierre et don Miguel avaient suivi l'avis qui leur avait été donné ; ils avaient rejoint leurs chevaux, les avaient montés et avaient repris le chemin de leur demeure.

Lorsque les dernières lumières de Medellin se furent éteintes dans l'éloignement, les cavaliers changèrent l'allure de leurs chevaux et prirent le galop.

Ce fut alors seulement que don Gutierre jugea qu'il était temps de faire connaître à ses filles la partie de ses projets dont il était important qu'elles fussent instruites.

Ainsi qu'il s'y attendait, cette confidence fut reçue comme elle devait l'être. Bien que fort jeunes, Sacramenta et Jesusita étaient de véritables Mexicaines élevées au milieu des dangers incessants de continuelles guerres civiles ; elles acceptèrent sans trembler la nouvelle position qui leur était faite si à l'improviste, et, le premier mouvement de surprise passé, elles se résignèrent courageusement à endurer les périls inséparables d'un long voyage, fait dans des conditions si exceptionnelles. D'ailleurs elles avaient auprès d'elles leur père et leur cousin, sans compter des serviteurs dévoués ; la position était donc loin d'être désespérée.

A l'angle d'un sentier un cavalier attendait immobile ; en apercevant la petite troupe, il la héla pour s'en faire reconnaître.

C'était don Luis.

— Des relais sont placés jusqu'à vingt lieues d'ici, dit-il rapidement ; dussiez-vous crever tous vos chevaux, il faut que ces vingt lieues soient franchies d'ici au lever du soleil. Vous m'avez entendu, en route !

Ces paroles furent prononcées d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Don Gutierre et son neveu comprirent qu'un danger sérieux les menaçait ; ils placèrent sans répondre les jeunes filles entre eux afin de veiller sur elles, et s'élançant à fond de train, ils s'enfoncèrent à la suite du Français dans les méandres d'un sentier à peine tracé.

## VII. — CHEMIN FAISANT.

Doux routes existent pour se rendre à Mexico, celle de Jalapa et celle d'Orizaba.

Ces deux routes sont naturellement les seules que les voyageurs fréquentent.

Les contrebandiers et autres gens de même espèce qui, pour des raisons connues d'eux seuls, redoutent ou se soucient peu de la société de leurs semblables, en ont inventé une troisième, mais celle-là est tellement escarpée, tellement difficile, qu'elle est considérée presque comme impraticable.

Et pourtant c'est sur cette route que passe la plus grande partie des richesses du Mexique.

Deux jours après les événements que nous avons rapportés dans notre précédent chapitre, vers quatre heures du matin, une troupe, composée d'une quinzaine d'individus, était campée sur une éminence formant un des points culminants de la route dont nous parlons.

Cette éminence, en partie boisée, de deux cents mètres de tour au plus, faisait saillie sur le sentier qui la contournait et qu'elle dominait de toutes parts.

L'endroit était des mieux choisis pour une halte ; grâce à la configuration des lieux, toute surprise était impossible, et du sommet de cette esplanade la vue errait sans obstacle à une grande distance de tous les côtés.

Un peu en arrière se trouvait un rancho, espèce d'enramada à demi ruinée, qui semblait devoir être renversée au premier souffle du vent.

C'était devant ce rancho que le campement avait été établi.

Des ballots disposés en cercle et posés les uns sur les autres, formaient une enceinte au centre de laquelle les chevaux et les mules étaient attachés au piquet, broutant insouciamment leur provende d'alfalfa ; à quelques pas

des animaux, autour de trois feux de veille à demi éteints, dormaient, les pieds au feu et enveloppés dans leurs zarapés, les voyageurs; un seul, appuyé sur sa carabine, veillait à la sûreté commune.

Le jour commençait à poindre, une épaisse vapeur, semblable à une fumée blanchâtre, montait peu à peu du fond des vallées; bien que le soleil fût encore au-dessous de l'horizon, cependant le ciel moins sombre commençait à se nuancer de larges bandes irrisées de couleurs changeantes et de plus en plus claires.

A ce moment un léger bruit se fit entendre dans les broussailles qui entouraient le campement, et une tête d'homme surgit au-dessus de la pile de ballots, lançant à droite et à gauche des regards inquiets.

Au lieu de donner l'alarme, la sentinelle se pencha en dehors et tendit la main à l'arrivant afin de l'aider à franchir la barricade, ce que fit celui-ci avec une grande prestesse.

— Caraï! lui dit à voix basse le factionnaire dès qu'il fut dans l'intérieur du camp, d'où diable venez-vous, compadre? je désespérais de vous voir revenir.

— Hum! répondit l'autre, j'ai fait une longue course, cher señor Carnero, et par de bien mauvais chemins.

— J'en suis convaincu, ami Pedroso, mais hâtez-vous de vous étendre à terre comme si vous dormiez, si ce démon de Français s'éveillait, il serait capable de se douter de votre promenade au clair de lune.

— Vous avez raison, compadre, répondit Pedroso en se couchant sur le sol et s'enveloppant dans son zarapé, on ne saurait avoir trop de prudence.

— Tout va-t-il bien?

— Le mieux du monde.

— Allons, allons, reprit Carnero en se frottant les mains, je crois que nous aurons fait une bonne affaire; mais assez causé, compadre, vous le savez, trop parler nuit.

Et sur cette parole pleine de sagesse, le digne señor Carnero reprit sa faction.

Presque au même instant un homme se leva et, après s'être secoué, il marcha droit à la sentinelle.

Cet homme était don Luis Morin, ou Louis Morin, ainsi qu'il plaira au lecteur de le nommer.

Ce ne fut pas sans une certaine appréhension que Carnero le vit venir à lui.

Cependant le visage du Français était calme, rien dans sa physionomie ne décelait qu'il eût conçu un soupçon quelconque sur la fidélité du guérillero.

— Eh bien, ño Carnero, lui dit-il, avez-vous fait bonne garde?

— Je n'ai pas fermé les yeux une seconde, Seigneurie.

— Et tout a été tranquille?

— Oui Seigneurie, tout.

Don Luis examina attentivement les environs du camp, et peu à peu il parut s'abîmer dans de sérieuses réflexions.

Le Français avait conduit ceux qu'il s'était chargé de guider avec une adresse extrême à travers un pays sillonné dans tous les sens par les troupes de Juarès, qui tenaient la campagne et se rapprochaient de plus en plus de Mexico, que leur but était d'investir.

Les fugitifs, car on peut leur donner ce nom, avaient atteint les premiers défilés de las Cumbres, suite non interrompue de mamelons étagés les uns au-dessus des autres, et sur les flancs desquels courait une route assez large, taillée dans le roc vif par les Espagnols, mais que, grâce à leur incurie, les Mexicains avaient laissée peu à peu se dégrader, de sorte que ce passage était devenu d'une difficulté extrême à franchir, bien que les diligences de Mexico le traversassent journellement.

Le Français aurait bien voulu éviter de s'engager dans las Cumbres, le site le plus favorable à une embuscade; malheureusement, il lui était impossible de faire autrement, le sentier que jusqu'alors il avait suivi se confondait là avec la route nationale, et ne s'en séparait qu'à demi-chemin de Puebla à peu près.

Voici quel était le danger qu'il redoutait pour ses compagnons.

Au Mexique, de même que dans tous les pays où la révolution est à l'état latent, à côté des deux partis qui essayent mutuellement de se détruire, il en existe un troisième qui, lui, vit aux dépens des deux autres et guerroie pour son propre compte.

Ce parti, composé de gens sans aveu, écume de la population que l'anarchie constante a fait monter à la surface, et d'hommes ruinés par la guerre, est celui des salteadores ou voleurs de grands chemins.

Ces voleurs de grands chemins, puisque tel est leur nom, ne doivent en aucune façon être comparés à ceux qui exploitent les routes du vieux monde.

Ce sont des gens pris dans toutes les classes de la société, de fort bonnes manières, d'une exquise politesse, parfaitement organisés, qui se traitent entre eux de caballeros, et qui, une expédition terminée, rentrent dans la vie privée, dont ils se flattent de faire le plus bel ornement, jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion se présente pour eux de tenter ce qu'ils appellent une affaire.

Il y a parmi eux des officiers de tous grades, des magistrats, des négociants, et jusqu'à des littérateurs; du reste, parfaitement sûrs de l'impunité, ils agissent presque à découvert, et s'ils se mettent un masque sur le visage, c'est simplement pour ménager la sensibilité de ceux qu'ils dévalisent.

De leur côté les voyageurs rendent procédés pour procédés; comprenant fort bien qu'il faut que tout le monde vive, ils ne se mettent jamais en route sans préparer la part des voleurs.

Tout se passe ainsi en famille, sans discussion ni conflit; mais il arrive parfois que les salteadores ont affaire à des étrangers, gens d'humeur généralement peu endurante, et qui ne se soucient pas de se laisser dépouiller; dans ces circonstances, fort rares à la vérité, les salteadores, blessés dans leur amour-propre, sont sans pitié et massacrent les récalcitrants.

Certains voyageurs avaient cru échapper à la rapacité des bandits en n'emportant que fort peu d'argent avec eux; les voleurs, qui voyaient de cette façon leurs profits anéantis, mirent bon ordre à cet état de choses. Le même jour fut affichée à Mexico, à Puebla et à la Vera-Cruz, la pancarte suivante, que nous copions textuellement :

« Le général des bandes, ayant été informé que les voyageurs se dispensaient d'emporter une somme raisonnable avec eux, les prévient que ceux qui ne seraient pas trouvés porteurs de douze piastres seront bâtonnés. »

Et ce qu'il y a de plus joli, c'est que cet avis était parfaitement signé, d'un nom de guerre sans doute, mais connu de tout le monde.

Du reste, au lieu de soulever l'indignation générale, ce factum audacieux parut fort convenable.

Voilà où en est la sûreté publique au Mexique, aussi les appréhensions de don Luis étaient-elles fondées, car il lui fallait traverser inévitablement l'endroit où les salteadores ont établi une embuscade permanente.

Le Français était plongé dans ces tristes réflexions,

lorsque don Gutierre sortit du rancho où il avait passé la nuit et vint amicalement lui frapper sur l'épaule.

— Déjà levé, lui dit-il en souriant, vous êtes le premier éveillé et le dernier endormi, comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous?

— Que cela ne vous inquiète pas, señor, répondit gaiement le Français, je vous l'ai dit déjà, j'ai de grandes obligations à don Miguel.

— Mais don Miguel n'est pas moi, señor.

— Qu'importe, caballero, n'est-il pas votre proche parent, d'ailleurs qui ne serait heureux de servir vos charmantes filles, si aimables et si courageuses?

— Malheureusement elles sont accablées de fatigue et je crains qu'elles ne puissent continuer.

— Aujourd'hui et peut-être demain nous ne marcherons que lentement, interrompit le guide ; du reste, nos mules de charge nous empêcheraient, quand nous le voudrions, de prendre une allure précipitée.

— C'est vrai, je n'y songeais pas ; tant mieux, les pauvres enfants se reposeront un peu.

Pendant cette conversation les peones s'étaient éveillés, les uns pansaient les animaux auxquels ils donnaient leur ration de maïs sur des couvertures étendues à terre, les autres rallumaient les feux et préparaient le repas du matin.

Les jeunes fille sortirent du rancho, elles avaient à demi quitté leurs vêtements féminins pour prendre un costume d'amazone plus convenable et surtout plus commode en voyage.

Pendant que les peones sellaient les chevaux et chargeaient les mules, don Gutierre fit servir le déjeuner.

— Sommes-nous bien loin encore de Mexico, señor? demanda Sacramenta à don Luis.

— Nous approchons, señorita.

— Quand arriverons-nous? dit curieusement Jesusita.

— A moins d'accident, nous y serons dans trois jours, señorita.

— Si tard! mais que dites-vous donc, señor, avons-nous quelque danger à redouter?

— Pas le moindre, señorita, d'ailleurs nous sommes en force, reprit-il en souriant.

— Mais les salteadores! fit Sacramenta avec une vague inquiétude.

— Les salteadores sont de fort dignes gens, señorita, qui se garderont bien de nous causer le moindre mal.

— En êtes-vous sûr, señor? firent-elles.

— Je vous en donne ma parole, d'ailleurs, ces salteadores, dont on parle tant, sont beaucoup moins redoutables qu'on se plaît à les représenter.

— C'est égal, señor, dit Sacramenta, je tremble rien que de songer à eux.

— Eh bien, rapportez-vous-en à moi, señorita, s'ils osent nous attaquer, je me charge de leur faire entendre raison.

Ainsi rassurées, les jeunes filles reprirent toute leur gaieté, la conversation s'engagea sur un autre sujet et le déjeuner continua.

Un repas de voyageurs n'est jamais bien long, celui-ci dura dix minutes à peine.

La matinée était magnifique, le soleil éclairait un majestueux paysage de montagnes couvertes de forêts verdoyantes au-dessus desquelles apparaissait la cime neigeuse du pic d'Orizaba, noyé déjà dans les lointains bleuâtres de l'horizon.

La caravane s'était engagée dans un étroit sentier qui bordait de profonds précipices d'où s'élevait une vapeur grisâtre ; on s'engageait dans les défilés des Cumbres.

Don Luis prit la tête de la caravane, en compagnie de don Gutierre et de son neveu.

Les jeunes filles venaient hors de portée de voix, à une trentaine de pas en arrière.

Don Luis jeta un regard de côté afin de s'assurer qu'il était bien seul avec les deux hommes, et il entama la conversation d'une façon qui leur fit tout de suite comprendre qu'il allait être question de choses sérieuses.

— Voici las Cumbrès, señores, dit-il ; dans deux heures, trois au plus, nous serons enveloppés par les salteadores.

— Eh ! fit don Gutierre avec inquiétude, que dites-vous donc là, don Luis?

— La vérité, señor ; tenez, regardez de ce côté, fit-il en étendant le bras dans une certaine direction, apercevez-vous cette pointe qui avance et dont les alentours sont couverts de bois?

— Certes, je la vois, nous n'en sommes au plus qu'à trois lieues.

— Pas tout à fait autant, mais ce n'est point de cela qu'il s'agit ; eh bien, dans ce bois que vous voyez, se trouvent en ce moment une trentaine de bandits qui nous guettent.

— Diablos ! vous croyez.

— J'en suis parfaitement certain.

— Oui, oui, fit don Miguel en hochant tristement la tête, je reconnais l'endroit, c'est leur embuscade favorite.

— Cette pointe, continua impassiblement le Français, confondue en ce moment avec les autres accidents du paysage, forme une esplanade assez étendue et entièrement couverte d'arbres, c'est au milieu des fourrés que se tiennent en ce moment les salteadores.

— Mais, dit don Gutierre, nous sommes quinze hommes résolus, il me semble qu'il nous sera, si nous le voulons, facile de nous ouvrir un passage.

— Suivez bien mon raisonnement, señor : nous sommes quinze hommes, oui, résolus, non ; d'abord il nous faut déduire les traîtres.

— Les traîtres ! s'écria don Miguel.

— Je les connais, répondit-il paisiblement.

— Et vous ne leur cassez pas la tête d'un coup de pistolet ?

— Non, plus tard, reprit-il, j'ai mon idée à leur sujet ; je continue, les traîtres réduits, il nous faut aussi mettre de côté les poltrons.

— Oh ! fit don Gutierre.

— Pardieu ! señor, dit en riant le Français, permettez-moi de vous dire que vous êtes en ce moment d'une naïveté charmante, vous réunissez à la hâte quinze individus, de vos serviteurs, si vous voulez, cela m'est égal, et vous avez la prétention que tous vous soient dévoués et aillent de gaieté de cœur se faire tuer pour vous ; allons donc, ce serait trop niais de leur part, je les en crois parfaitement incapables ; le dévouement n'est en ce pays comme partout ailleurs, du reste, qu'un capital placé à gros intérêt ; or, quel bénéfice auront vos peones à se faire écharper pour vous ? aucun, n'est-ce pas? Ne comptez donc pas sur eux ; j'admets, et je me crois fort généreux dans mon évaluation, que parmi eux il s'en rencontre six bien décidés à faire leur devoir, bien ! six, nous disons, et nous trois, neuf ; est-ce avec neuf hommes que vous prétendez passer sur le ventre d'une trentaine de bandits? surtout lorsque vous avez deux femmes qu'il faut sauver à tout prix ; allons donc, ce serait une insigne folie, et je vous crois trop raisonnable pour en avoir seulement la pensée.

— Mais que faire alors, au nom du Ciel !

— Ah ! voilà ! Le cas est difficile, la situation fort épineuse ; pardieu, voilà près de trois heures que je me creuse la tête pour trouver un moyen sans y réussir ; avant une demi-heure nous serons dans la gueule du loup, il nous faut prendre un parti.

— Mais lequel ? s'écrièrent les deux hommes avec une douloureuse impatience.

— Je le cherche ; avant tout convenons bien de nos faits ; me donnez-vous carte blanche ?

— Certes, dit vivement don Gutierre.

— C'est-à-dire, reprit-il, que vous me laissez libre d'agir à ma guise dans l'intérêt commun, quoi que je fasse.

— Liberté entière.

— C'est déjà quelque chose ; ainsi vous ratifierez les engagements que je prendrai en votre nom ?

— Je vous le jure !

— Mais songez-y bien, don Luis, dit don Miguel d'une voix sourde, vous sauverez mes cousines de toute insulte.

— J'essayerai ; un homme ne doit pas promettre plus qu'il ne peut tenir, seulement, retenez bien ceci, cher



Les salteadores à l'entrée des Cumbres. Dessin de F. Lix.

don Miguel, je serai mort avant qu'un des bandits touche du bout du doigt le rebozo de vos cousines.

— Merci, cher don Luis, répondit avec émotion don Miguel en lui tendant la main, je sais depuis longtemps que vous êtes un noble cœur, j'ai confiance en vous.

— Voici ce que vous allez faire, señores, vous ralentirez insensiblement la marche de la caravane, de façon à établir entre elle et moi une distance d'une centaine de pas, tenez vos armes prêtes, au cas où il faudrait combattre, mais ne faites pas un mouvement hostile sans mon ordre, nous serions perdus, parce que, le combat une fois engagé, il n'y aurait plus de remède ; ceci est bien convenu, n'est-ce pas ?

— Nous vous obéirons en tout !

— Bien, maintenant, à la grâce de Dieu ! Souvenez-vous de mes recommandations et laissez-moi aller me jeter tout droit dans la souricière.

Il leur fit un dernier geste de la main, alluma un puro, et, appuyant légèrement les éperons aux flancs de son cheval, il lui fit prendre un trot relevé et se trouva bien-

tôt assez éloigné des deux Espagnols qui, eux, au contraire, retenaient la bride afin de donner à la caravane le temps de les rejoindre.

VIII. — LES SALTEADORES.

Cependant don Luis continuait rapidement sa route et se rapprochait de plus en plus de la pointe où les bandits étaient embusqués.

A voir son visage placide et insouciant, la béatitude avec laquelle il fumait son cigare, nul n'aurait supposé que cet homme, si tranquille en apparence, connaissait le danger terrible suspendu sur sa tête, et l'endroit précis où il allait être attaqué.

Le Français, nous avons oublié de mentionner ce fait, était armé d'une façon formidable ; deux revolvers à six coups se trouvaient dans ses fontes, deux autres étaient passés à sa ceinture. Il avait une longue rapière au côté, un couteau à la botte droite, une reata roulée et attachée à sa selle, et, de plus, une carabine double, garnie d'une baïonnette en forme de sabre, était placée en travers devant lui, ce qui lui complétait vingt-six coups de feu à tirer, sans préjudice des armes blanches.

Les Espagnols suivaient avec anxiété les mouvements du Français, qu'une distance fort courte séparait de l'embuscade.

Au moment où don Luis arriva à la pointe, un cavalier élégamment vêtu, et monté sur un beau cheval noir, surgit tout à coup à quelques pas en face de lui.

Ce cavalier portait un demi-masque de velours noir sur le visage.

— Pardon, caballero, dit-il avec politesse, seriez-vous assez aimable pour me prêter votre feu ?

— Avec le plus grand plaisir, caballero, répondit le Français sans se déconcerter.

Et, arrêtant son cheval, il présenta son cigare à l'inconnu.

Celui-ci le prit et alluma le sien.

Pendant ce temps-là, don Luis examinait en amateur le superbe cheval de l'inconnu.

— Vous avez là, caballero, dit-il, un bien bel animal ; permettez-moi de vous en faire mon sincère compliment.

— Oui, il est assez bon, répondit l'inconnu en lui rendant son cigare et le saluant.

— Voilà un cheval, reprit don Luis, comme j'ai toute ma vie désiré en avoir un.

— Je le crois, caballero ; mais, pardon, je désirerais vous adresser une question.

— Je suis à vos ordres, caballero, dit le Français en s'inclinant.

— Vous faites sans doute partie de la troupe de voyageurs qui arrive là-bas ?

— Effectivement, señor, je voyage en leur compagnie.

— C'est ce que je supposais ; mais alors pourquoi donc marchez-vous à une aussi grande distance de vos amis ?

— Cela tient à plusieurs considérations, caballero, reprit en souriant don Luis.

— Verriez-vous quelque inconvénient à me les faire connaître, señor ?

— Pourquoi donc ? fit-il en riant. La première, c'est que je désirais causer avec vous, señor.

— Causer avec moi ? s'écria l'inconnu avec surprise ; vous plaisantez, sans doute.

— Pas le moins du monde, je vous assure.

— Vous saviez donc me rencontrer ici ?

— Oui, señor, répondit-il nettement ; non-seulement vous, mais encore les cavaliers qui vous accompagnent, et qui, je ne sais pourquoi, s'obstinent à demeurer sous bois au lieu de se montrer franchement.

L'inconnu le regarda un instant avec attention.

— Vous me paraissez un homme résolu, señor, reprit-il enfin.

— C'est ce qu'on m'a toujours dit, señor.

— Eh bien ! puisque vous saviez me rencontrer ici, que vous désiriez causer avec moi, parlez, caballero, je vous écoute.

Don Luis leva le bras droit.

Les voyageurs s'arrêtèrent.

— Que faites-vous donc, señor ? demanda l'inconnu.

— J'invite mes amis à s'arrêter, répondit-il, afin que nous soyons libres de causer à notre aise.

L'inconnu se mit à rire.

— Et si moi je donnais l'ordre à mes compagnons de paraître ? dit-il.

— Sans doute ils paraîtraient ; mais à quoi cela servirait-il ? fit insoucieusement don Luis.

— J'attends que vous vous expliquiez, reprit l'inconnu.

— M'y voici, señor ; un mot avant tout : êtes-vous le chef des caballeros aventuriers qui se tiennent embusqués sous la feuillée ?

— Supposez que le sois, répondit-il.

— Pardon, je désirerais avoir une certitude.

— Eh bien, soit, je suis le chef de ces caballeros.

— Vous êtes une quarantaine, n'est-ce pas ?

— Nous sommes vingt-cinq ; ne trouvez-vous pas ce chiffre suffisant ?

— Peut-être ; nous ne sommes, nous, que quinze seulement, il est vrai ; mais tous armés comme vous voyez.

— C'est assez joli.

— N'est-ce pas ? pourtant je désirerais, si cela est possible, éviter un conflit.

— Les affaires sont les affaires, señor ; les temps sont mauvais.

— Oui, le commerce va très-mal ; eh bien, c'est justement à ce sujet que je désire vous faire une proposition.

— Une proposition ?

— Ma foi, oui. Vous ne tenez pas essentiellement, je suppose, à nous livrer bataille ?

— Si nous pouvons l'éviter.

— Eh bien ! voici la chose en deux mots ; nous sommes quinze.

— Vous l'avez déjà dit.

— C'est vrai ; je vous donnerai une once et demie pour chacun des peones, soient dix-huit onces.

— Et pour les maîtres ?

— Cinq onces pour chacun.

— Vingt-trois onces en tout.

— Oui, c'est un beau chiffre.

— Ce n'est pas assez.

— Hein ? fit-il avec un geste de surprise.

— J'ai dit que ce n'était pas assez.

— J'ai parfaitement entendu ; mais pourquoi n'est-ce pas assez ?

— Parce que vous ne comptez pas la rançon des dames.

— C'est juste, je l'avais oublié ; eh bien, je vous donnerai vingt onces de plus pour les deux dames.

— Il y a encore autre chose.

— Quoi donc ?

— Les mules chargées.

— Hum ! vous êtes bien renseigné, à ce qu'il paraît.

— Parfaitement, señor.

— Je le vois bien. J'ajouterai sept onces pour les mules,

ce qui fera un total de cinquante onces; ce qui est un fort beau chiffre.

— Ce n'est pas encore assez.

— Comment, cinquante onces! fit-il avec surprise.

— Il m'en faut cent, reprit impassiblement l'inconnu.

— Ah! par exemple! vous êtes trop exigeant.

— Vous trouvez?

— Certes.

— Parce que vous ne songez pas à ceci : c'est que je puis, si je le veux, m'emparer de tous vos bagages.

— Cette supposition me paraît tant soit peu erronée, señor, répondit froidement le Français; cependant, comme je tiens à vous prouver mon désir de terminer à l'amiable, j'y consens, vous aurez les cent onces.

— Quand?

— Dans dix minutes, est-ce trop?

— Non, c'est bien; seulement, avant que d'accepter définitivement votre proposition, je dois consulter mes compagnons.

— Consultez-les, señor.

— Vous ne serez pas effrayé de les voir?

— Moi! fit-il en haussant les épaules avec dédain; vous ne réfléchissez pas que je dispose de vingt-six coups de feu, et vous n'êtes que vinq-cinq.

Cette bravade, parfaitement dans le goût mexicain, plut à l'inconnu.

— Allons, dit-il, vous êtes un homme.

Don Luis s'inclina sans répondre.

Le salteador frappa deux fois dans ses mains; aussitôt plusieurs hommes masqués, bien armés et bien montés, sortirent du bois et vinrent se ranger autour de leur chef.

Le Français se plaça un peu à l'écart afin de leur laisser toute liberté.

Leur chef leur soumit la proposition de don Luis.

Une assez vive discussion s'engagea à voix basse entre les salteadores.

Autant que le Français put en juger, il lui parut que les salteadores refusaient de ratifier les conditions acceptées par leur chef. Le Français se prépara à donner l'ordre de l'attaque, et s'assura que ses armes étaient en état.

Cependant, peu à peu, la discussion devint moins vive; la majorité des salteadores sembla se ranger à l'avis du chef, deux seulement persistèrent dans leur opposition.

Le chef leur imposa silence, puis il rejoignit don Luis.

— Nous acceptons, dit-il; où est l'argent?

— Je vais le chercher.

— Allez; mais ne tardez pas, ou je ne réponds plus de rien.

— Moi, je réponds de tout, reprit-il d'un air narquois.

Et, tournant la bride aussitôt, il retourna auprès des voyageurs, qui attendaient avec la plus vive anxiété le résultat de tous ces pourparlers.

— Eh bien! qu'avez-vous fait? lui demandèrent don Gutierre et don Miguel, lorsqu'il arriva près d'eux.

— Tout est arrangé, répondit-il, mais cela vous coûte cher.

— Qu'importe! s'écria don Gutierre, pourvu que nous passions.

— C'est aussi mon avis.

— Ainsi, ils acceptent une rançon, dit don Miguel.

— Oui; mais elle est forte, cent onces.

— J'en aurais donné le quadruple s'il avait fallu, dit joyeusement don Miguel.

— Maintenant, hâtez-vous, ils attendent l'argent.

Don Miguel et don Guttierre se fouillèrent, et bientôt ils eurent réuni la somme.

La caravane reprit sa marche.

Don Luis tenait la tête.

Les salteadores s'étaient rangés en demi-cercle, leur chef au milieu.

— Voici la somme convenue, dit le Français en présentant la bourse pleine d'or au chef des bandits; veuillez compter, s'il vous plaît.

L'inconnu reçut la bourse et commença à compter les onces.

Pendant qu'il était absorbé par cette occupation, plusieurs de ses compagnons, après avoir échangé quelques mots à voix basse entre eux, s'élancèrent en avant, et chargèrent, le sabre et le pistolet au poing, les voyageurs.

— Trahison! s'écria don Luis en déchargeant ses revolvers sur les assaillants.

Les voyageurs firent bonne contenance et se préparèrent à la défense.

Un conflit était imminent. Le chef empêcha heureusement que les choses allassent plus loin; il s'élança résolûment entre les deux troupes, et, s'adressant à ses compagnons :

— Que signifie cela, caballeros? s'écria-t-il d'une voix retentissante; voulez-vous donc vous déshonorer en manquant ainsi à votre parole? Arrière tous, je le veux; je brûle celui qui refuse de m'obéir.

Les bandits reculèrent.

Un des assaillants était tombé, non pas blessé. Don Luis avait à dessein tiré sur le cheval et l'avait tué; le noble animal avait entraîné son cavalier dans sa chute, et celui-ci était allé rouler sur le sol aux pieds mêmes de don Luis.

Par un hasard fort naturel en pareille circonstance, les cordons qui retenaient son masque s'étaient rompus, et le visage du salteador avait ainsi été mis à découvert.

— Eh! eh! señor don Ramon Armero, dit le Français d'un air narquois; je suis charmé de vous rencontrer, vive Dios! Je me doutais presque que c'était vous; vous n'avez pas été heureux dans cette seconde tentative, cher seigneur, elle ne vous a pas mieux réussi que la première. Que vous en semble?

Don Ramon, car c'était effectivement lui, poussa un cri de rage, et, se relevant par un bond de tigre, il s'élança, le couteau au poing, sur don Luis.

Mais celui-ci savait à quel homme il avait affaire et se tenait sur ses gardes; dégageant vivement son pied de l'étrier, il lui donna en pleine poitrine un coup de botte, qui, cette fois, le renversa évanoui sur la terre, où il demeura immobile.

Le chef des salteadores s'approcha alors du Français :

— Le compte est exact, señor, dit-il; vous pouvez continuer votre route ainsi que vos compagnons; mais, croyez-moi, ne commettez pas une nouvelle agression, elle vous coûterait trop cher.

— Señor, je n'ai pas attaqué, je n'ai fait que me défendre. Mais vous aussi, croyez-moi, n'essayez pas de m'intimider, vous n'y réussiriez pas.

Des murmures s'élevèrent dans les rangs des salteadores.

— Après! dit-il d'une voix vibrante, pensez-vous que si j'avais été seul j'aurais consenti à vous payer lâchement rançon? Non, vive Dieu! je ne l'eusse pas fait; je vous aurais passé sur le ventre à tous!

— Assez de bravades, caballero: partez! reprit sèchement le salteador.

Don Luis haussa dédaigneusement les épaules sans répondre.

— En route! dit-il aux peones.

Ceux-ci reprirent leur marche.

Le Français les vit défiler devant lui; puis, lorsque toute la troupe des voyageurs eut disparu à l'angle du chemin et qu'il se trouva bien seul au milieu des salteadores, groupés à quelques pas de lui :

— Allons, dit-il en saisissant un revolver de chaque main, passage, bandits! Qui de vous osera m'arrêter?

Nul ne répondit.

Sur un signe de leur chef, les salteadores tournèrent bride et s'élancèrent au galop dans le bois, où ils ne tardèrent pas à disparaître.

Don Luis éclata de rire.

— Quel malheur, dit-il, que nous ayons deux femmes avec nous ! j'aurais été si content de donner une leçon à ces drôles !

Il replaça alors ses pistolets dans ses fontes, et s'éloigna au petit pas, tournant de temps en temps la tête, comme pour s'assurer que les salteadores avaient bien définitivement renoncé à lui chercher noise.

Lorsqu'à son tour il eut disparu, un homme sortit doucement du bois, et, après avoir sondé les environs du regard et reconnu qu'il était bien seul, il s'approcha de don Ramon, que, dans leur fuite précipitée, les salteadores n'avaient pas songé à enlever et qui gisait étendu sur le sol. Il le releva, le chargea sur ses épaules, l'assit au pied d'un arbre, et lui donna les soins que son état réclamait

Cet homme était le capitaine don Remigo Diaz.

Don Ramon ne tarda pas à ouvrir les yeux.

— Ah! c'est vous, don Remigo, dit-il d'une voix encore peu assurée, je vous remercie de vos soins.

— Cela n'en vaut pas la peine, señor; mon amitié m'ordonnait de ne pas vous abandonner.

— Où sont donc nos compagnons?

— Qui le sait? après avoir partagé entre eux l'argent qu'ils ont reçu, ils se sont dispersés dans toutes les directions.

— Et ils m'avaient oublié ici.

— Complétement; mais je me suis souvenu, moi, et, au lieu d'imiter leur exemple, je suis revenu.

— Merci encore une fois, don Remigo; je n'oublierai pas le service que vous me rendez en ce moment. Et le Français maudit, où est-il?

— Parti, à petits pas, en nous narguant tous.

— Oh! le démon! quand je devrais le suivre jusqu'en enfer, je me vengerai de lui.

— Prenez garde, c'est un rude homme; nous aurons fort à faire avec lui.

— Oui, oui, il est brave, répondit don Ramon avec un sourire sinistre; mais, vous le savez, le serpent corail, qui est si petit, tue le jaguar, ce roi des animaux. Je tuerai don Luis Morin.

— Ainsi nous ne retournons pas à la Vera-Cruz?

— Non, mille fois non; pas avant de nous être vengés.

— Je vous ferai observer que don Luis va à Mexico, et de là je ne sais où.

— Je le sais, moi; mais j'espère qu'il ne sortira pas de Mexico.

— Le Ciel vous entende! cher señor; je donnerais, je crois, la part que j'espère en paradis pour obtenir un si beau résultat. Mais, j'y songe, nous allons nous trouver à Mexico au milieu des troupes et des partisans de ce traître de Miramon; il nous faudra user de la plus grande réserve afin de ne pas être découverts.

— Soyez tranquille là-dessus, je suis riche et j'ai des amis.

— Hélas! fit don Remigo, avec un soupir, je n'ai ni l'un ni l'autre, moi!

Don Ramon sourit méchamment.

Le capitaine reprit :

— Comment allons-nous faire? nous sommes loin de Puebla encore.

— Qu'importe! nous y arriverons.

— C'est vrai; mais votre cheval est mort et le mien est fatigué; nous ne pourrons marcher que lentement. Bah! j'y songe, vous qui êtes blessé, vous monterez sur le cheval.

— J'accepte, car je me sens brisé; ce misérable m'a défoncé la poitrine.

Don Remigo se leva, rentra dans le bois, et bientôt il en sortit de nouveau, conduisant son cheval par la bride.

Il aida son ami, ou plutôt son complice, à se mettre en selle, et les deux hommes s'éloignèrent lentement dans la direction de Puebla.

## IX. — A MEXICO.

Depuis le commencement de la guerre du Mexique, et surtout depuis la prise de Puebla, les organes du grand format se complaisent à fournir à qui mieux mieux à leurs lecteurs des descriptions de Mexico.

Malheureusement, soit que ces journaux manquent de renseignements positifs, soit, ce qui est plus probable, qu'ils dédaignent d'en chercher, toutes ces descriptions sont fausses et surtout incomplètes.

Voici comment la fondation de cette ville est racontée dans les vieux auteurs :

L'année même de la mort de Huetzin, roi de Tezcuco, c'est-à-dire le lieu où on s'arrête, parce que ce fut en cet endroit même que finit la migration des Chichimèques, les Mexicains firent irruption dans le pays et atteignirent l'endroit où est aujourd'hui Mexico au commencement de l'année 1140 de notre ère; cet endroit faisait alors partie des domaines d'Aculhua, seigneur d'Atzcaputzalco.

Bien que les Mexicains fussent arrivés en 1140, ce ne fut que deux ans après, en 1142, que *la Venise américaine commença réellement à surgir du sein des eaux.*

C'est avec intention que nous avons souligné les derniers mots qui précèdent; dans la plupart des descriptions que nous avons lues depuis quelques jours, il est positivement dit que Mexico est bâtie *auprès* du lac de Tezcuco; c'est *au milieu* qu'il aurait fallu dire, ce qui n'est point du tout la même chose.

Comme Venise, sa sœur européenne, Mexico n'était dans le principe qu'un amas de chaumières servant d'abri précaire à de misérables pêcheurs; mais sans cesse tenus en alerte par les attaques continuelles de leurs voisins, les Mexicains, d'abord dispersés sur un nombre infini de petites îles, sentirent le besoin de se réunir, afin de se mettre en état de résister : à force de courage et de patience, ils réussirent à construire des maisons élevées sur des pilotis remplis de terre, et se servant de la vase des lagunes, rendue captive au moyen de branches d'arbres, ils créèrent ces *chinampas*, espèces de jardins flottants, les plus curieux du monde, sur lesquels ils semèrent des plantes potagères, du piment, du maïs, et parvinrent ainsi, grâce à leur chasse aux oiseaux aqua-

tiques sur le lac, à se passer complétement de leurs voisins.

Nous relèverons aussi l'erreur commise par un auteur moderne qui attribue la fondation de cette ville aux Aztèques et lui donne le nom de *Tenochtillan*, au lieu de celui de *Temixtitlan*, qui est le véritable.

Presque détruit à la suite des combats acharnés que se livrèrent les Mexicains et les Espagnols, Mexico, quatre ans après la conquête, était reconstruit tout entier par Fernand Cortez ; mais, bien que bâtie sur le plan primitif, la nouvelle ville ne ressemblait plus à l'ancienne ; la plupart des canaux avaient été comblés et remplacés par des rues pavées ; de magnifiques palais, de somptueux couvents s'élevèrent comme par miracle, et la ville devint complétement espagnole.

Depuis lors, les eaux du lac ont de plus en plus abaissé leur niveau ; elles se sont retirées, et ce n'est plus que dans les bas quartiers que se trouvent encore quelques mares fangeuses, dernières traces des anciens canaux.

Bâtie juste à égale distance de deux océans, à environ 2,280 mètres au-dessus de leur niveau, c'est-à-dire à la hauteur du mont Saint-Bernard, Mexico jouit cependant d'un climat délicieusement tempéré, entre deux magnifiques montagnes, le **Popocatepelt**, — montagne fumante, et le **Iztaczcihualt**, — ou la femme blanche, dont les cimes chenues, couvertes de glaces éternelles, se perdent dans les nues.

L'architecture mauresque des édifices, les maisons peintes de couleurs claires, les coupoles sans nombre



Don Luis Morin. Dessin de F. Lix.

des églises et des couvents, qui dépassent les *azoteas* et couvrent pour ainsi dire la capitale tout entière de leurs vastes parasols jaunes, bleus ou rouges, dorés par les derniers rayons du soleil couchant, la brise tiède et parfumée qui arrive, comme en se jouant, à travers les branches touffues des arbres, tout concourt à donner à Mexico un air oriental qui étonne et séduit à la fois.

Nous avons dit que Mexico fut rebâti sur le plan primitif : la ville est, comme au temps de Moctecuzoma, divisée en quatre quartiers principaux ; toutes les rues se coupent à angle droit et vont aboutir à la plaza Mayor par cinq artères principales, qui sont les calles de Tacuba, de la Monterilla, de Santo-Domingo, de la Moneda et de San-Francisco.

Toutes les villes espagnoles du nouveau monde sont taillées pour ainsi dire sur le même patron et ont cela de commun entre elles, que dans toutes la plaza Mayor est construite de la même façon.

Ainsi, à Mexico, elle a sur une de ses faces la cathédrale et le sagrario, sur la seconde, le palais du président de la république, renfermant les ministères au nombre de quatre, des casernes, une prison, etc. ; sur la troisième se trouve l'ayuntamiento ; enfin, la quatrième est remplie par un bazar, le Portal de las flores, qui est demeuré seul depuis la démolition du Parian.

Cette façade de la place est garnie de portales ou cloîtres, contre les piliers desquels s'adossent les échoppes des *evangelistas* ou écrivains publics, des marchandes de *tamales* et des débitants de boissons rafraîchissantes.

D'après le conseil de Louis Morin, don Gutierre avait

tourné Puebla sans y entrer et avait continué directement sa route sur Mexico.

Le Français, qui restait toujours chargé de guider la petite troupe, la conduisit, à travers des sentiers perdus, jusqu'en vue de la ville, qu'elle atteignit trois jours après sa rencontre avec les salteadores, sans avoir été de nouveau inquiétée, même en traversant le fameux bois *del Pinal*, qui jouit cependant d'une réputation sinistre justement méritée.

Ce fut juste à l'heure de l'oraison du soir que les voyageurs s'engagèrent sur la gigantesque chaussée aboutissant à la guarita ou barrière de Tacuba.

Dans la capitale mexicaine, il est défendu de parcourir les rues à cheval pendant la nuit. Cette prohibition dure d'un soleil à l'autre.

Arrivés à la barrière, les voyageurs firent halte dans une *meson* ou hôtellerie, où ils résolurent de laisser provisoirement leurs bêtes de somme et leurs chevaux, ainsi que les serviteurs qui les accompagnaient.

Les hôtelleries mexicaines ne ressemblent en rien aux nôtres, en ce sens que les hôteliers ne fournissent aux voyageurs que l'eau et le couvert; pour le reste, ceux-ci s'arrangent comme ils peuvent; tant mieux pour eux s'ils ont des provisions de bouche, sinon ils se coucheront sans souper; et encore de quelle façon se coucheront-ils? ceci les regarde; l'hôtelier n'est tenu qu'à leur fournir en fait de lit qu'un châssis placé dans un angle de la chambre et sur lequel est tendu un cuir de bœuf.

En revanche, les hôteliers mexicains sont voleurs et insolents; ils font payer le prix qu'ils veulent et ne reçoivent chez eux que les voyageurs qui leur plaisent.

Par un heureux hasard, don Luis connaissait depuis longtemps l'hôtelier à la porte duquel l'heure avancée contraignait don Gutierre de frapper; il avait toujours entretenu de bonnes relations avec lui, et même, dans plusieurs circonstances, il lui avait rendu de légers services.

Le mesonero, par considération pour son ami français, se montra assez accommodant et presque poli, il alla même, moyennant finances, bien entendu, jusqu'à fournir aux voyageurs tout ce dont ils avaient besoin.

Les deux jeunes filles étaient rendues de fatigue; il ne fallait pas songer à leur faire traverser à pied toute la ville pour se rendre à la calle primera Monterilla, où don Gutierre possédait une maison.

Lorsque don Gutierre se fut à peu près installé pour la nuit, on soupa; puis, le souper terminé, les jeunes filles se retirèrent pour se livrer au repos, et les trois hommes demeurèrent assis face à face, et fumant afin d'activer la digestion.

— Nous voici enfin à Mexico, dit don Gutierre avec un soupir de satisfaction. Dieu en soit loué!

— Vous n'avez sans doute pas l'intention d'y faire un long séjour? demanda don Luis.

— J'y demeurerai le moins de temps possible, señor. Vous savez, comme moi, combien il est important que je parte avant que n'éclate la catastrophe dont le pays est menacé. Les troupes de Juarès convergent autour de la ville qu'elles ne tarderont pas à investir; peut-être y aura-t-il un siége, et je vous avoue que je ne me soucie nullement d'y assister; ce n'aurait pas été la peine de m'enfuir à travers mille dangers de la Vera-Cruz pour venir me faire prendre à Mexico.

— Supposons que vous demeurerez ici une huitaine de jours.

— Tout au plus; nous partirons avant, si cela est possible.

— Très-bien; dans ce cas-là je crois qu'il est plus qu'inutile de faire entrer vos bagages dans la ville; le mieux serait de les diriger dès demain sur Guadalajara; la route de ce côté est, quant à présent, parfaitement libre; vos peones voyageront en toute sûreté, et lorsqu'il vous plaira de partir, vous pourrez vous éloigner de la ville avec plus de rapidité, au cas où vous auriez à redouter une poursuite.

— Je n'y songeais pas; votre idée est excellente, don Luis. Demain, j'expédierai mes peones à Guadalajara; ils voyageront à petites journées; les animaux et les hommes nous attendront là, ils seront frais et dispos lorsque nous les rejoindrons quelques jours plus tard.

— Ainsi, voilà qui est convenu; ah! parmi vos peones, il y en a deux que je vous engage à garder auprès de vous; ce sont les deux hommes que don Miguel a loués pour le voyage.

— Carnero et Pedroso, fit don Miguel.

— Oui, ceux-là mêmes.

— Je vous avoue que je les connais à peine, et que le peu que je sais sur leur compte est loin d'être édifiant.

— Je les connais davantage, moi; ces deux coquins, fort utiles dans l'occasion, j'en conviens, sont des drôles de sac et de corde qu'il est bon de toujours avoir près de soi afin de les surveiller; gardez-les avec vous, don Gutierre, croyez-moi.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, señor.

— Maintenant que tout est bien entendu, nous vous souhaitons une bonne nuit, don Gutierre, et nous vous laissons, reprit le Français en se levant, mouvement aussitôt imité par don Miguel.

— A demain, señores, répondit don Gutierre en les accompagnant jusqu'à la porte de la chambre. Surtout apportez-nous de bonnes nouvelles.

— Nous tâcherons, señor.

Don Luis et don Miguel prirent congé de don Gutierre et quittèrent le tambo.

Il était neuf heures du soir à peu près, il faisait une de ces nuits claires et transparentes, inconnues dans nos climats, douces, fraîches et embaumées; le ciel, pailleté d'un nombre infini d'étoiles, était d'un bleu profond, une légère brise agitait les roseaux du lac et les faisait s'entrechoquer avec de mystérieux murmures.

Les deux hommes marchaient silencieusement côte à côte.

— Qu'avez-vous, don Miguel, demanda enfin le Français à son compagnon, vous me paraissez triste ce soir?

— Je suis triste en effet, cher don Luis, répondit le jeune homme.

— Je ne comprends pas ce qui a pu motiver cet accès subit de sombre humeur.

— C'est vrai, vous ne savez pas, vous, dit-il avec un soupir étouffé.

— Je saurai, si vous parlez, reprit-il.

— Pourquoi vous ferai-je un secret d'une chose que dans quelques minutes vous apprendriez par un autre?

— De quoi s'agit-il donc, mon ami? vous m'effrayez.

Ils se trouvaient en ce moment presqu'à l'angle de la plaza Mayor, étincelante de lumières et encombrée par la foule des promeneurs qui, après être restés, à cause de la chaleur, enfermés tout le jour dans leurs maisons, venaient respirer avec béatitude l'air frais de la nuit.

— Tenez, reprit don Miguel, entrons dans cette *neveria*,

nous y serons plus à l'aise pour causer qu'au milieu de la foule.

— Comme vous voudrez.

Ils entrèrent alors dans une boutique où se débitaient plusieurs liqueurs rafraîchissantes, s'assirent à une table près de la porte, et après s'être fait servir ainsi qu'à son compagnon une décoction de tamarin, don Miguel reprit la parole :

— Mon ami, dit-il, il est temps que vous sachiez ce qui me tourmente, j'ai menti à mon oncle.

— Vous avez menti, vous, s'écria don Luis, ce n'est pas vrai !

— Je vous remercie, répondit-il en souriant, malheureusement le fait est vrai ; j'ai menti, mais, se hâta-t-il d'ajouter, la faute n'en est pas à moi.

— Vous savez que je ne vous comprends pas du tout, dit don Luis, et que j'attends impatiemment qu'il vous plaise de jeter un peu de lumière dans ce chaos.

— Mon père n'est point à Mexico, il n'y viendra pas, il ne peut pas y venir.

— Que me dites vous-là? s'écria-t-il avec stupeur.

— La vérité ; mon père est presque gardé à vue dans son hacienda de Aguas Frescas, par ordre du gouverneur de la Sonora ; loin d'aider mon oncle à fuir, il compte au contraire sur lui pour s'échapper. Maintenant que faire.

— Hum ! le cas est difficile, savez-vous, don Miguel.

— Per Dios, si je le sais ! s'écria-t-il avec une douloureuse colère.

— Mais, continua le Français, il est loin d'être désespéré, et avec l'aide de Dieu je vous sauverai de l'impasse dans laquelle vous êtes si malencontreusement fourvoyé.

— Oh ! je vous bénirai, mon ami.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit-il en souriant. Vous m'êtes venu en aide dans la détresse, don Miguel, maintenant c'est à mon tour, et vive Dieu, je ne vous faillirai pas ! Convenons de nos faits d'abord, cette hacienda d'Aguas Frescas n'est-elle pas située aux environs du rio Gila ?

— Hélas ! oui, mon ami, en plein territoire comanche. Vous savez que c'est là que se trouvent les plus importants gisements aurifères que mon père possède.

— Quelle singulière idée a eue le seigneur de Celina, votre père, d'aller justement choisir ce refuge!

— Il n'avait pas le choix, le gouverneur de Sonora l'a contraint, à force de vexations, à quitter précipitamment sa maison, au milieu de la nuit, et de s'enfuir du Pitic ; on ne parlait de rien moins que de le fusiller.

— Oui, oui, fit le Français avec un éclair dans le regard, je connais ce loup-cervier de général Alvarez ; mais quel prétexte donnait-il à ses vexations?

— Aucun ; mon père est Espagnol, voilà tout.

— Oui, cela suffit en effet, qu'ils soient Français ou Castillans, peu lui importe, il n'aime pas les étrangers ; je suis convaincu qu'il aurait fusillé votre père avec tout aussi peu de remords qu'il a juridiquement assassiné mon pauvre compatriote Gaston de Raousset.

— Cela est probable ; mon père a eu peur, il s'est sauvé. Un seul endroit lui offrait un refuge comparativement assuré, Aguas Frescas, à cause de sa position sur le territoire indien, il s'y est caché.

— Oui, oui, Alvarez ne se risquera pas à l'aller chercher là ! Mais il faut que nous y allions, nous ; voilà le difficile, et de plus, que nous traversions tout le désert indien pour atteindre Guaymas, sans avoir à nos trousses tous les espions d'Alvarez. Demonios ! C'est une rude besogne, sur mon âme, et avec des femmes encore.

— Ne pourrions-nous pas laisser mes cousines dans une ville quelconque sur la frontière ?

— Voilà une triomphante idée, don Miguel, Alvarez s'emparera des señoritas et en fera des otages.

Le jeune homme courba la tête avec découragement.

— Que faire ? murmura-t-il.

— Ne pas désespérer d'abord, puis aviser; ne vous rappelez-vous plus le vieux proverbe castillan : Il y a remède à tout, excepté à la mort? Nous sommes bien vivants, il me semble, donc rien n'est perdu. Votre oncle connaît-il le littoral du Pacifique ?

— Il n'a jamais dépassé Mexico.

— Bon, la question se simplifie, alors nous le conduirons où et comme nous voudrons. Mais avant tout il nous faut embaucher des hommes aguerris aux embuscades indiennes et que la crainte du scalp ne fasse pas reculer.

— Où trouver des gens semblables ici ?

— A Mexico, avec de l'argent, on trouve tout.

— Oh ! de l'argent nous en avons !

— Alors nous aurons les hommes ; il est près de minuit, c'est le bon moment ; si vous n'avez rien autre de pressé à faire, suivez-moi, je vais vous conduire dans un endroit où je me charge de vous montrer la collection la plus complète de coquins de toutes sortes que vous aurez vue jamais, vos deux guérilleros ne sont que des agneaux en comparaison.

— Diable, vous vous avancez beaucoup, répondit en souriant le jeune homme.

— Suivez-moi, je ne vous dis que cela.

Ils se levèrent alors et quittèrent la neveria.

GUSTAVE AIMARD.

(*La suite au mois prochain.*)

---

# CHRONIQUE DU MOIS.

## L'ESCADRE CUIRASSÉE.

Où s'arrêteront les perfectionnements de l'art nautique? Il y a trente ans, notre flotte ne comptait que des vaisseaux à voiles. L'application de la vapeur a amené un premier progrès et une première transformation ; la découverte des propriétés de l'hélice a produit une seconde transformation et un second progrès.

Mais nous ne sommes pas au bout des progrès et des transformations; à mesure que l'art de la destruction se perfectionne, l'art de la défense doit se perfectionner aussi ; les canons rayés et les canons Armstrong auraient eu trop bon marché de nos coques de bois, il fallait leur opposer des coques de fer, de là l'invention des bâtiments cuirassés. Aujourd'hui tous les gouvernements ne rêvent plus que Monitors, canonnières, frégates et vaisseaux blindés. C'est à qui construira les modèles les mieux appropriés aux besoins de l'attaque et de la défense.

On comprendra donc facilement l'intérêt qui s'attachait aux expériences comparatives faites dernièrement à Cherbourg et en pleine mer sur les différents bâtiments que compte notre escadre cuirassée, et sur *le Napoléon*, ce chef-d'œuvre de l'ancien art naval. Ces bâtiments, au nombre de cinq, sont de trois types différents, représen-

tés : 1° par les frégates *la Normandie* et *l'Invincible;* 2° par la frégate *la Couronne;* 3° par les vaisseaux *le Solferino* et *le Magenta.*

Les cuirasses de *la Normandie* et de *l'Invincible* se composent de plaques d'une seule pièce, de douze centimètres d'épaisseur, appliquées directement sur la coque elle-même ; la cuirasse de *la Couronne* se compose de cinq séries de bandes de fer et de couches de bois alternativement disposées. Quant aux vaisseaux *le Magenta* et *le Solferino,* le centre seul est cuirassé, de façon à protéger les batteries ; les deux extrémités sont en bois.

Au premier abord, ce nouveau système doit avoir ses avantages et ses inconvénients ; les avantages sont d'alléger la masse énorme du bâtiment et de lui donner une vitesse supérieure ; les inconvénients, de restreindre l'espace protégé et d'exposer aux coups de l'ennemi des parties indispensables de la coque.

Quoi qu'il en soit, après quelques manœuvres dans la rade de Cherbourg, l'escadre cuirassée et *le Napoléon*, sous les ordres du vice-amiral Ch. Penaud, gagnaient le large dans les derniers jours de septembre.

D'abord le temps se maintint au beau, et les navires se comportèrent à peu près tous de même. Mais, dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre, ils furent assaillis par un violent coup de vent du nord-ouest.

Ils se trouvaient en travers et recevaient de côté l'effort énorme de la lame et du vent. La mer inondait le pont et se précipitait en cataractes furieuses dans les parties inférieures. Quand le jour se leva, l'escadre tout entière était dispersée et il n'y avait plus un navire en vue.

Le lendemain et le surlendemain, les divers bâtiments ralliaient le vaisseau amiral au rendez-vous assigné d'avance, et chacun établissait le bilan de la nuit.

Les frégates et *le Napoléon* avaient subi de graves avaries ; *le Magenta* et *le Solferino* avaient moins souffert, probablement à cause de la masse imposante qu'ils opposaient aux coups de la tempête.

Alors l'escadre, réunie de nouveau, se dirigea sur Brest. Arrivée à la hauteur d'Ouessant, elle donna l'intéressant spectacle d'une lutte de vitesse, dans laquelle *la Normandie* l'emporta d'une tête, comme disent messieurs les jockeys, sur *le Solferino*, suivi de près du *Magenta*. Il ne faut cependant pas exagérer l'importance de ce *steeple chase*, les chances n'ayant pas été égales pour tous les bâtiments, qui n'étaient pas arrivés au maximum de pression, même à la fin de la lutte. Toutefois *le Napoléon*, un des meilleurs marcheurs de notre flotte, a été fort distancé.

C. W.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

---

# ÉTUDES MORALES AU CRAYON.



Vue prise cet été à Trouville, ou : De l'utilité des modes de cette année pour l'enseignement de l'arithmétique à nos jeunes pêcheurs.
Dessin de L. Morin.

# FÊTES RELIGIEUSES DE L'ENFANCE.

## NOEL.




La Noël en Alsace. Composition de F. Lix. Légende du ruban : Gloire à Dieu dans les cieux; paix sur la terre.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Tel est le cri d'allégresse de ce jour ineffable. Les anges le chantent dans le ciel, l'humanité le redit sur la terre, et d'écho en écho il traverse les forêts, les montagnes et les mers, pour retentir jusqu'aux extrémités du monde ! Il réveille toute la nature, qui tressaille de joie en l'entendant éclater. Il descend du chœur des anges et vibre d'âme en âme comme une note de l'harmonie divine de la céleste patrie.

Et j'ai cherché dans les vallées de la Judée, et tout proche de Bethléem, dans le roc taillé, j'ai aperçu comme une étable, une crèche, un enfant nouveau-né, l'apparition d'une vierge céleste : le ciel lui-même était dans ce rocher; Dieu habitait cette étable, il était couché dans cette crèche. O Bethléem, ville royale de David, maison du Pain de vie, lieu de naissance du Messie, du Christ rédempteur ! Bethléem ! quel nom, quel souvenir ! Quel parfum sort de ces ruines ! quelle révélation surgit de cette grotte ! Rien n'a pu étouffer la voix qui sort de ces murs, la poésie qui déborde de ce sol trois fois béni; rien, ni les cataclysmes des peuples, ni les révolutions de la nature et des empires, ni les tyrannies, ni les hécatombes de victimes. Tout passe et, remontant le chemin de la vie, s'en va au néant d'où il est venu : Bethléem, tu ne passeras pas ! Qu'elle le veuille ou non, l'humanité a son regard toujours fixé sur toi comme sur l'étoile polaire qui, au milieu des ténèbres, guide sa marche vers ses vraies destinées. Ta crèche est le berceau de l'humanité nouvelle.

Noël ! Noël ! ce mot cause au cœur de l'homme d'ineffables tressaillements et d'indicibles extases. Comme la céleste milice des anges, la nature entière participe à cette fête universelle de tous les êtres.

Mais quelle est cette heure? Minuit ; l'heure des épouvantes, des spectres et des fantômes ; l'heure du crime et de la mort, heure qui finit chacun de nos jours et qui fait passer dans nos veines l'horrible frisson. Eh bien, qui le croirait? Noël en a fait l'heure de la joie, de l'espérance, de l'amour. Le minuit de Noël, c'est l'heure de la grâce, l'heure de la lumière spirituelle et de la vie, l'heure des anges et de Dieu, de la prière et de l'extase. Pourquoi ? parce que, si le minuit que mesure le mouvement des astres marque la fin des jours fugitifs de l'homme, le minuit de Noël est l'aube blanchissante des jours de l'éternité. C'est le jour divin qui commence.

Noël ! Noël ! « Il *vous* est né aujourd'hui dans la ville de David un sauveur; vous le reconnaîtrez à ce signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche (1). » Cet enfant appartient à tous; c'est l'Adam de l'humanité nouvelle. Au foyer domestique, la joie qu'aucune joie n'égale est celle qu'apporte à la famille l'enfant qui vient de naître. Eh bien ! celui-ci est l'enfant du genre humain, né au foyer de la paternité divine.

Regardez au berceau du pauvre : des pauvres seuls l'entourent. Autour du berceau des rois et des grands, il n'y a que des grands et des puissants de la terre. La crèche du fils de Marie, qui est aussi le fils de Dieu, ne ressemble ni à l'un ni à l'autre. Les pauvres et les riches, les rois et les bergers, s'y prosternent le front dans la poussière. Le ciel s'ouvre sur ce berceau placé dans une étable ; les séraphins l'entourent, les pasteurs et les mages y apportent leurs adorations, leurs présents et leurs prières; la nature divine et la nature humaine s'y unissent indissolublement dans un saint baiser. C'est le rendez-vous de l'humanité qui appelle sa régénération, et du Dieu qui l'accomplit.

(1) Saint Luc, c. II, v. 11, 12.

Noël ! Noël ! Plusieurs nations s'abordent en se disant pour bienvenue : « Jésus nous est né. » C'est l'année divine qui commence. On échange sa joie par des vœux et des présents. Les coutumes des nations en ont gardé depuis deux mille ans la pieuse empreinte. C'est la fête des enfants, dont le divin Enfant est le modèle ; des vieillards, qui retrouvent dans son sourire la jeunesse de leur cœur ; c'est la fête des bergers et des rois, des petits et des grands, des anges et des hommes ; c'est la fête de toute la nature glorifiée et transfigurée ; c'est la fête de tous. Noël ! Noël !

Et pourquoi ne serait-ce pas aussi la fête du lointain souvenir de mes jeunes années si rapidement échangées pour des jours moins calmes et traversés de tant d'amertumes ? Oh ! c'est avec attendrissement que je me souviens des douces joies que cette fête apportait aux bons habitants des campagnes, héritiers des pâtres de la vallée de Bethléem. Je vois encore leurs longues files descendant à travers les sentiers de la montagne illuminée de sillons de lumière par les flambeaux qu'ils portaient dans leurs mains. J'entends encore les échos répéter les cantiques qu'ils chantaient au son des cornemuses. Comme ils célébraient ce saint jour et Dieu du fond de la simplicité de leurs âmes ! Arrivés à la ville, ils se réunissaient et se rendaient processionnellement à l'église pour offrir à l'Enfant Jésus, sur les marches de l'autel, un bel agneau couronné de fleurs. Touchant symbole ! riant souvenir qui, en me reportant aux jours heureux de mon enfance, m'enseigne, au déclin de la vie, à redevenir petit enfant, selon qu'il est écrit : « Si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

Fête de l'évangélique simplicité, de l'innocence et de la candeur de l'âme, comment te dirai-je aux petits enfants? Racontons-leur simplement ce qui se passe près de nos frontières, et que figure l'image qui s'offre en ce moment à leurs yeux.

Une des fêtes les plus importantes de l'Alsace, c'est la Noël. C'est la fête de la famille comme elle est celle de l'enfance évangélique et de la grande famille du genre humain. Dans cette auguste solennité, jeunes ou vieux, enfants ou parents, se réjouissent à l'unisson. Huit jours auparavant s'ouvre un vaste champ de foire où l'on voit surtout des jouets d'enfants, des pains d'épice et des sapins. Tous les parents y conduisent leurs enfants. Quels cris bruyants ! quels transports de joie ! Mais le moment le plus solennel, c'est celui où la mère, après avoir éloigné les enfants, apprête le sapin traditionnel. Que d'art ingénieux on déploie pour la toilette de l'arbuste, dont les branches sont garnies de mille bonbons et de mille lumières. Au haut plane la forme d'un ange tenant dans ses mains une banderole sur laquelle sont écrites les paroles des anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Un lustre aux mille bougies est suspendu au-dessus du sapin ainsi orné. Sur les meubles sont étalés avec pompe les jouets que grands parents ou parrains offrent aux enfants, qui attendent avec grande impatience l'Enfant Jésus, qui doit à minuit leur apporter les jouets désirés toute l'année. Tout à coup le signal est donné, les clochettes résonnent, et les enfants se précipitent dans la salle qui renferme leur bonheur. Le petit Jésus apparaît

sous la forme d'un jeune garçon. Ils se jettent à genoux et prient, en le remerciant de leur avoir donné de si beaux jouets. Mais le revers de la médaille, c'est le *Hanstrapp* (1), espèce de Croquemitaine qui, d'un seul coup d'œil, découvre les enfants qui ne sont pas sages et obéissants. Il ne leur ménage pas la réprimande, dans laquelle la verge et les chaînes jouent le rôle de l'épée de Damoclès. Enfin il disparaît avec l'Enfant Jésus, qui porte sur sa tête une couronne d'or. Alors les enfants s'amusent jusqu'à ce qu'épuisés de fatigue et de bonheur, ils s'endorment bercés de mille songes joyeux, tandis que les parents contemplent ces félicités enfantines en prenant une collation préparée pour ce jour. On ne peut se faire une idée de ces scènes de bonheur domestique qu'en y assistant. Dans d'autres localités de l'Alsace, et surtout dans les montagnes des Vosges, les enfants attendent Jésus en mettant dans la cheminée leurs petits sabots, qu'à leur réveil ils trouvent remplis de présents. — Au bas de la gravure, vous voyez le contraste de ce bonheur : au dedans le feu, la joie, le superflu, au dehors le froid, la neige, la misère ; et peut-être, au milieu des frimas, une pauvre veuve, dont le cœur, pourtant si ardent, ne peut réchauffer l'enfant presque nu qu'elle presse avec amour sur son sein ; peut-être un vieillard qui a faim et de pauvres enfants qui tendent la main pour manger un morceau de pain. Jésus souffre dans ces enfants et ces pauvres ! Au milieu de votre abondance et de vos joies, ne penserez-vous pas à tant de souffrances, à tant de larmes versées? Choisissez, parmi les présents reçus au renouvellement de l'année, la part de Jésus enfant, et offrez-la-lui dans la personne auguste du pauvre, dont vous diminuerez ainsi la misère, et qui priera pour vous et pour tous ceux que vous aimez.

(1) *Hanstrapp*, mot qui veut dire *Jean Frapp*, vient du moyen âge. C'était un chevalier ou plutôt un brigand de la féodalité qui fit de grands ravages en Alsace et dans la Bavière rhénane. La terreur qu'il inspirait est restée traditionnelle, et, encore aujourd'hui, pour effrayer les enfants, on les menace de Jean Frapp (*Hanstrapp*).

L'ABBÉ GABRIEL, CURÉ DE SAINT-MERRY.

---

# LES COLONIES FRANÇAISES (1).

## (HISTOIRE, MOEURS, TYPES, PRODUCTIONS, ETC.)

### I. — L'ILE MAURICE.

### II

La petite vérole. — Agitation révolutionnaire. — Une guillotine innocente. — Les commissaires de la République et le décret du 16 pluviôse. — Tentative sécessionniste. — Fermeté du général Malartic.— Promesses du premier Consul. — Le général Decaen. — Le *Port-Napoléon* et l'île *Bonaparte*. — Les bénéfices d'une flatterie. — Situation critique de l'île de France. — Les Anglais s'emparent de l'îlot de la Passe.— Combat naval du Grand-Port.—Victoire et revers. — Descente des Anglais dans l'île. — La capitulation du 3 décembre. — L'île Maurice au pouvoir des Anglais. — Les Français restent Français. — Avances du gouvernement britannique repoussées. — Population de la colonie. — La ville de Port-Louis.— Ses habitants. — Les Chinois épiciers. — Les Parsis. — Les Malgaches. — Les Malais. — Les Indiens. — Topographie, aspect général et sites pittoresques de l'île.— Ses divisions, son climat, ses productions, son commerce.

En 1792, la petite vérole, introduite dans l'île par l'imprudence d'un capitaine de navire, y causa d'affreux ravages. Plus de 4,000 individus périrent en moins de trois mois. Ce fut dans ces tristes circonstances que M. de Malartic vint remplacer M. de Cossigny en qualité de gouverneur général. Il était accompagné de trois commissaires civils chargés d'organiser les colonies et les établissements de l'Inde, d'inspecter l'administration et de recueillir les réclamations des citoyens. Les pétitions affluèrent. Le payement forcé des sommes réclamées sous divers prétextes par des marins, des soldats, des ouvriers de l'État, etc., fut la première cause des émissions de papier-monnaie, qui, en peu d'années, atteignirent une valeur nominale de près de 660 millions. L'agitation, on le pense bien, ne fit que s'accroître lorsqu'on apprit à l'île de France la condamnation et l'exécution de Louis XVI, la proclamation de la République et le triomphe de la Montagne. Les Jacobins de la colonie formèrent, sous le nom de *Chaumière*, une association qui fit quelque temps plier l'Assemblée coloniale et le gouverneur, et dressa même, sur la place publique de Port-Louis, une guillotine — *à l'instar de Paris*. Il est vrai d'ajouter que cette guillotine innocente ne coupa point de têtes. Son règne éphémère fut une sinécure.

Après la chute de Robespierre, les amis de l'ordre reprirent courage. Leur quiétude fut cependant troublée d'une façon sérieuse par l'arrivée (10 juin 1796) des commissaires de la République chargés de faire exécuter dans la colonie le décret du 16 pluviôse qui abolissait l'esclavage. A cette nouvelle, l'exaspération des colons fut extrême, et tous, d'un commun accord, sans même s'être concertés, résolurent de parer par tous les moyens le coup terrible qui les menaçait. On voulut bien permettre aux commissaires de débarquer, mais on ne leur laissa même pas lire le décret, et on leur fit entendre que s'ils se retiraient en toute hâte, on leur ferait un très-mauvais parti. Il est à remarquer que le contre-amiral Sercey et le général Magallon, qui devaient leur prêter main-forte, ne firent rien pour les appuyer ni même pour les protéger. Ils s'inclinèrent devant l'arrêté du général Malartic, qui enjoignait aux commissaires de se réembarquer, et ne tentèrent même pas de résister à la démonstration hostile de la garde nationale ; en sorte que les commissaires purent regagner, aussi vite que leur dignité le leur permettait, le vaisseau qui les avait amenés.

Sous le Consulat et sous l'Empire, les émotions de la guerre prirent le dessus sur les préoccupations de la politique intérieure, sans que ces dernières cessassent pourtant d'agiter les esprits. Le parti royaliste était encore puissant à l'île Maurice ; il l'était davantage à l'île de la Réunion, où il parvint en 1799 à faire arborer le drapeau blanc et proclamer l'*indépendance* de la colonie, aux cris

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro d'octobre.

de : Vive le roi ! — Une lettre adressée le 12 à l'intendant, M. de Chanvalon, l'invitait, ainsi que tous les habitants de l'île de France, à imiter l'exemple de leurs voisins. M. de Chanvalon s'empressa d'en donner connaissance au gouverneur et à l'Assemblée. Deux commissaires furent aussitôt envoyés à la Réunion, non pour s'associer au projet d'indépendance, mais pour le combattre. Cette mission eut en apparence un plein succès; mais bientôt après les sécessionnistes remirent en avant leur projet, et ne l'abandonnèrent que grâce à l'intervention du général Malartic, qui se rendit en personne à Bourbon, et par ses discours et sa ferme contenance parvint à rallier les mécontents à la cause nationale.

Au commencement de 1802, on apprit à la fois à l'île de France l'avénement de Bonaparte au pouvoir suprême sous le titre de Consul à vie, et la conclusion de la paix d'Amiens. Le premier Consul envoyait dans l'île le général Des Brulys avec deux cents hommes ; il rassurait les possesseurs d'esclaves et promettait à la colonie sa sollicitude et sa protection, pour gage desquelles il commençait par en confier la direction administrative et militaire au général Decaen. Ce général avait à la fois les défauts et les vertus des hommes de guerre de cette époque. La preuve de confiance que lui donnait Napoléon, en le plaçant à la tête d'une colonie perdue au milieu de l'Océan, ressemblait bien un peu à une disgrâce. Il en prit son parti, fit bravement son devoir, et consentit même, dans l'espoir d'améliorer le sort de la colonie, à quelques



Vue du vieux grand port et de la montagne du Lion (Ile Maurice.) Dessin de A. Erny.

actes d'innocente courtisanerie. Ce fut ainsi, par exemple, qu'il fit adresser à l'empereur, par les habitants de Port-Louis, une pétition qui suppliait Sa Majesté de vouloir bien autoriser cette ville à prendre le nom de Port-Napoléon, et l'île de France elle-même à s'appeler île Bonaparte. Ces grâces furent accordées à la colonie par le nouveau souverain, qui témoigna combien il était touché de cette marque de déférence, en envoyant au *Port-Napoléon* quelques frégates et la concession d'un pouvoir discrétionnel pour le tirage des lettres de change. Mais bientôt d'autres soucis absorbèrent l'esprit de Napoléon. Nous l'avons dit dans notre *Introduction*, il ne portait aux colonies qu'un médiocre intérêt, et l'île de France était loin, pour sa part, de posséder en hommes, en munitions, en ouvrages de défense, les ressources nécessaires pour la garantir contre les attaques des Anglais. Elle était devenue, il est vrai, le centre de ralliement des corsaires qui donnaient la chasse aux navires marchands de la Grande-Bretagne, et plus d'une fois elle avait abrité sous ses batteries les vaisseaux de guerre français qui croisaient non loin de ses côtes ; mais c'étaient là des raisons de plus pour que les Anglais eussent à cœur de se rendre maîtres d'une station si importante. Aussi l'île de France se voyait-elle souvent menacée par des forces navales considérables, que nos marins avaient grand' peine à tenir en respect.

Vers la fin de 1809, on ne put plus douter que la Grande-Bretagne ne préparât contre cette colonie une

expédition décisive. On demanda en vain des secours. Des frégates venaient bien croiser sur les côtes, mais elles n'apportaient ni soldats ni approvisionnements. Au mois de juillet 1810, on apprit à l'île de France que l'île de la Réunion venait de tomber au pouvoir des Anglais, commandés par le commodore Bouley et le colonel Keating. A cette nouvelle, le général Decaen fit de son mieux pour mettre l'île en état de défense ; mais il ne pouvait se faire illusion sur le sort qui l'attendait. Les habitants partageaient son découragement. Le 14 août, le capitaine Willoughby s'empara de l'îlot de la Passe. Le 20 août, trois frégates françaises, aux ordres de l'amiral Duperré, arrivent accompagnées de trois prises, et, ignorant que l'îlot de la Passe est occupé par les Anglais, elles font la manœuvre d'entrer dans le Grand-Port. Accueillies par une canonnade, elles laissent en arrière une de leurs prises et viennent mouiller en vue de Mahébourg. Là, elles font leurs dispositions de défense, tandis que le capitaine-général fait sortir du Port-Napoléon les frégates *la Vénus*, *la Manche*, *l'Astrée* et la corvette *l'Entreprenante*. Si cette division n'eût pas été contrariée par les vents et fût arrivée à temps au Grand-Port, elle eût sans doute décidé la reddition de l'îlot de la Passe ; mais le retard qu'elle éprouva donna aux Anglais le temps de venir attaquer la




Une rue de Mahébourg (grande porte) (Ile Maurice). Dessin de A. Erny.

division Duperré. Mal leur en prit. Les Français, malgré l'infériorité de leurs forces, remportèrent une victoire complète. Des six frégates qui composaient l'escadre anglaise, deux furent prises, une sauta en l'air, une autre échoua sur les rochers, une autre fut criblée de boulets. Le capitaine Willoughby, qui commandait cette dernière, fut grièvement blessé. Son équipage éprouva des pertes énormes.

Malheureusement, les Anglais faisaient à l'île Rodrigues de formidables préparatifs, tandis que la colonie, se croyant à jamais délivrée, s'abandonnait à une confiance aussi enthousiaste qu'inconsidérée, et que les frégates françaises se dispersaient imprudemment. Le 17 septembre, *la Vénus*, commandant Hamelin, victorieuse du *Ceylan*, fut vaincue par la *Boadicea* et dut amener son pavillon. Le 26, on signala trente-quatre voiles à l'horizon, et le 28, il y en avait soixante-seize. C'était la flotte anglaise qui arrivait. Elle était commandée par lord Abercrombye. Les Anglais effectuèrent leur descente sur la côte du Mapou. Ils rencontrèrent peu de résistance. Toutes les forces dont disposait le général Decaen se réduisaient à 3,000 hommes de troupes peu aguerries, auxquelles la garde nationale, indécise et découragée, ne prêtait qu'un concours peu efficace. La plus grande partie des troupes avait été concentrée au Port-Louis. Elles firent bonne contenance, et le général Decaen eut du

moins la satisfaction d'obtenir une capitulation des plus honorables, qui fut signée le 3 décembre.

En vertu de cette capitulation, la garnison obtint les honneurs de la guerre; elle sortit de la ville avec armes et bagages, et tous les militaires qui la composaient furent embarqués sur un navire de guerre anglais, qui les ramena en France. Quant aux habitants, loin d'exercer contre eux aucune représaille, on indemnisa ceux dont les propriétés avaient souffert des dégâts inévitables en temps de guerre.

La domination anglaise fut donc inaugurée dans l'île Maurice par un acte de générosité qui fait le plus grand honneur à lord Abercrombye. Elle y fut acceptée ou subie d'ailleurs sans murmures, comme un accident passager, comme un état de choses provisoire, qui, dans la conviction des habitants, ne pouvait se prolonger au delà de quelques mois. Bien qu'il en ait été autrement, comme chacun sait; bien que l'accident soit désormais un fait accompli et consacré, et que le provisoire soit devenu définitif, les Mauriciens n'ont pas cessé encore aujourd'hui de se croire Français et de se comporter comme tels. Ce sont toujours les idées, les goûts, les modes de la France qui règnent à Port-Louis; c'est toujours Paris qui est l'étoile polaire de la colonie. Le gouvernement britannique a eu le bon sens de ne point heurter de front cette illusion et cette obstination. L'administration et les administrés vivent généralement en bonne intelligence, comme des gens bien élevés, qui se croient obligés à d'autant plus de politesse qu'ils se sentent plus étrangers les uns aux autres. Le gouvernement a fait quelques tentatives pour transformer cette politesse réciproque en intimité, pour s'inféoder moralement l'île Maurice. En vain. Dernièrement encore, il faisait offrir aux familles notables de la colonie des commissions gratuites d'officiers dans la marine royale. Les habitants se sont montrés sensibles à cette avance, mais ils n'ont point accepté les commissions.

Un des résultats de cette situation a été d'inspirer aux Anglais peu de penchant à s'établir à Maurice. L'Angleterre n'est représentée là que par ses agents civils, ses officiers et ses soldats. La population blanche est toujours presque exclusivement française. Cette population ne forme guère, du reste, que la dixième partie de la population totale, évaluée, d'après le recensement de 1862, à 317,747 habitants. Le reste est composé principalement de coolies ou travailleurs indiens, puis de Chinois, de Malgaches, de Malais, de nègres et de mulâtres. Port-Louis compte, pour sa part, environ 50,000 âmes. Cette ville occupe une superficie à peu près égale à celle de Rouen ou de Bordeaux; mais les rues y sont larges; les maisons sont très-espacées et n'ont jamais plus d'un étage. Beaucoup sont encore construites en bois. Cependant les constructions en pierres deviennent plus nombreuses depuis quelques années, tant à cause de la rareté du bois que de la fréquence des incendies. La ville se divise en trois parties distinctes : la partie centrale, occupée par les blancs, et deux faubourgs appelés, l'un, le camp Malabar, l'autre, le camp Créole. Ce dernier est le quartier des noirs. Il est étagé sur le penchant de la montagne des Signaux, qui domine la ville. Le camp Malabar, habité par les Indiens, représente assez exactement une ville de l'Inde. Hormis la cathédrale, le théâtre et l'hôtel du Gouvernement, Port-Louis ne possède point d'édifices qui méritent le nom de monuments. Sur la place qui s'étend devant l'hôtel du Gouvernement, s'élève la statue de La Bourdonnaye.

M. Alfred Erny, dans une longue et intéressante description de l'île Maurice, qui remplit deux des plus récentes livraisons du *Tour du Monde*, trace un tableau très-pittoresque de la population bigarrée du Port-Louis :

« Les rues voisines du port ont, dit-il, plus d'activité que les autres; aussi y remarque-t-on toutes les nuances de couleurs, toutes les différences de costumes, du Chinois à l'Indien, de l'Indien à l'Arabe, et de ce dernier au Malgache.

« Le Chinois, qu'on a voulu employer comme travailleur, est essentiellement commerçant. Il tient de petites boutiques, loue des voitures, fait toutes les industries, et a surtout monopolisé l'épicerie, à tel point que, dans le pays, au lieu de dire un épicier, on dit un Chinois. Armé de son parasol et muni de sa grande bourse en cuir, on le voit se presser dans les maisons de commerce chaque fois qu'il y a une vente ou une arrivée de marchandises; ou bien, plus modeste, il porte de grandes boîtes carrées soutenues par un bâton, à peu près comme les porteurs d'eau de Paris portent leurs seaux, et va vendre ses marchandises dans le camp Malabar ou le camp Créole.

« Quelquefois on rencontre un homme au profil caucasien, la tête couverte d'un bonnet de forme bizarre : c'est un des commerçants parsis, originaires du Farsistan, qui tiennent à Maurice quelque bureau pour les grandes maisons de commerce de leur nation, dont les opérations s'étendent jusque dans l'Inde et en Arabie.

« Plus loin s'avance un autre homme à la chevelure lisse et soyeuse : c'est un Malgache. Son angle facial, presque aussi droit que celui d'un Européen, son nez qui, ordinairement aquilin, ne s'écrase point comme celui du Cafre, ses lèvres, généralement épaisses, mais ne manquant ni de finesse ni de proportion, son regard pénétrant et même souvent farouche, sa peau d'un noir olivâtre, tout enfin se réunit pour accuser son origine arabe et malaise. En effet, ce sont les Malais qui, à diverses reprises, ont peuplé Madagascar, ainsi que les populations arabes, qui, depuis la plus haute antiquité, sont venues d'étape en étape jusqu'à la grande île.

« On reconnaît, à sa figure cuivrée, le Malais vindicatif, rusé, oubliant un bienfait, jamais une injure, et s'armant au besoin de son arme terrible, le kriss empoisonné.

« Les Indiens, dont le nombre s'élève à plus de 200,000, et va toujours croissant, s'asseyent à terre le long des magasins, ou forment des groupes pittoresques. Ils ont remplacé dans tous les quartiers les travailleurs noirs, qui, depuis qu'ils sont libres, ne veulent plus rien faire. »

L'île Maurice est située entre 19° 58′ et 20° 31′ de latitude sud, 54° 26′ et 55° 26′ de longitude ouest. Sa forme est allongée et presque ovale. Sa longueur est de cinquante-six kilomètres, et sa plus grande largeur de trente-deux kilomètres. Ses côtes, irrégulières et taillées à pic, reposent sur des récifs madréporiques qui contribuent à en rendre l'abord très-difficile. Elles présentent partout le caractère étrange et heurté propre aux contrées d'origine plutonienne. En effet, cette île et celles qui l'avoisinent sont exclusivement, d'après Bory Saint-Vincent, le produit des volcans. « J'en ai fait le tour, dit ce savant naturaliste, et partout, même dans les grandes profondeurs où coulent les rivières, je n'ai pas trouvé de substance minérale qui n'eût été fondue. » Presque toute la partie occidentale de cette île est occupée par un vaste plateau de 400 à 500 mètres d'élévation, d'où partent la Grande-Rivière et la plupart des autres cours d'eau qui arrosent l'île. Ce plateau est bordé par une crête qui

sépare l'île en deux versants, et que couronne la montagne du Piton. Le Piton a près de 600 mètres de hauteur; mais il est encore dépassé par les montagnes de la Rivière-Noire, du Pouce et du Peter-Bot, qui s'élèvent à plus de 800 mètres. Ces montagnes, amincies en pics ou arrondies en mornes, présentent les formes les plus bizarres. Le Peter-Bot, par exemple, se termine par un obélisque qui supporte un énorme rocher presque sphérique, et représente assez bien un bilboquet surmonté de sa boule.

On conçoit qu'une contrée aussi montagneuse et aussi accidentée abonde en sites sauvages et pittoresques. Les poétiques descriptions de Bernardin de Saint-Pierre nous en ont dès longtemps rendu quelques-uns familiers. Nos dessins en représentent d'autres moins célèbres, dessinés d'après nature par M. A. Erny. On trouverait aisément de quoi remplir un album, si l'on voulait y ajouter tous ceux qui saisissent les yeux et l'imagination par leur aspect bizarre, grandiose ou charmant.

L'île Maurice est divisée en dix quartiers ou cantons; savoir: la Rivière-Noire, les Plaines Saint-Pierre, les plaines Willems, les Pamplemousses, la Savane, le Grand-Port, Flack, la Poudre-d'Or et la Rivière du Rempart. Son climat est agréable et salubre, malgré la moyenne élevée de la température, qui y varie, du reste, selon l'altitude des lieux, et qui est sujette à d'assez brusques changements. Les seules maladies épidémiques qui y règnent de temps à autre, la petite vérole et le choléra, sont venues du dehors. Le plus terrible fléau que redoutent les habitants, ce sont les cyclones, ces terribles ouragans qui visitent chaque année les mers des tropiques, et qui ont tant de fois dévasté les colonies.

Le sol de Maurice est généralement fertile. On y cultivait autrefois l'indigo, le café, la muscade, le girofle et la canne à sucre. Aujourd'hui, cette dernière culture a fait disparaître toutes les autres. La situation de cette colonie, sur la route de l'Inde, est très-avantageuse pour son commerce. Madagascar lui fournit du bétail; l'Inde, du riz; l'Angleterre lui envoie les divers produits de sa féconde industrie. Enfin, elle reçoit de France bien des marchandises recherchées d'une population qui n'a pu oublier son origine, et dont les goûts, comme le langage, sont restés français.

Arthur MANGIN.

---

# LE BATTEUR DE SENTIERS (1).

## SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE.

### X. — LE VELORIO.

Toutes les capitales de l'ancien comme du nouveau monde possèdent des maisons qui, au rebours de ce qui se fait autour d'elles, sont ouvertes la nuit et fermées le jour. Ces maisons, où on joue, on boit et on danse, servent de lieux de refuge à ces révoltés de la civilisation, écume hideuse de la population des grandes villes, gens abrutis par la débauche, qui viennent là gaspiller l'or, l'argent et les bijoux que le plus souvent ils se sont procurés par le vol et l'assassinat.

En Europe ces maisons, activement surveillées par la police, lui permettent à certaines heures de jeter le filet et de pêcher dans cette boue immonde des criminels cherchés pendant longtemps et qui, sans ces refuges hideux, échapperaient peut-être à l'action des lois.

Au Mexique il en est autrement: ces coupe-gorge, nommés velorios, inspirent un si légitime effroi aux *celadores*, *veladores* et autres agents subalternes du service municipal, que non-seulement ils se gardent d'y entrer, mais ils poussent la précaution jusqu'à ne jamais s'aventurer dans les rues où ils sont situés, de sorte que ces espèces de *Cours des miracles* jouissent d'une impunité dont rien ne vient jamais troubler la quiétude.

Seulement les velorios de Mexico ont cela de particulier, qu'on y trouve confondus tous les rangs et toutes les classes de la société, et que là se coudoient avec la plus stoïque indifférence les vaincus de tous les partis qui tour à tour se sont emparés du pouvoir.

C'est dans un de ces velorios que don Luis conduisait don Miguel.

Les rues de la ville devenaient de plus en plus désertes, bientôt les deux hommes ne croisèrent plus sur leur route que quelques bourgeois attardés qui se hâtaient de regagner leur domicile et qui avaient bien soin, en les apercevant, de prendre le côté opposé à celui où ils se trouvaient.

Ils marchèrent ainsi pendant près d'une demi-heure, à travers des carrefours déserts et des ruelles sombres, dont l'apparence misérable devenait de plus en plus menaçante.

Ils se trouvaient dans les bas quartiers de la ville.

Enfin don Luis s'engagea dans un carrefour sombre qui s'ouvrait en face d'un canal et s'arrêta devant une maison d'apparence plus que suspecte, au-dessus de la porte vermoulue de laquelle, derrière un transparent ou *retablo* représentant, les âmes du purgatoire, brûlait un candil fumeux.

Les fenêtres de cette maison étaient éclairées, et, sur l'azotea, des chiens de garde hurlaient lugubrement à la lune.

— C'est ici, dit don Luis à son compagnon, ne vous étonnez de rien, mais, sans en avoir l'air, ayez toujours une main sur votre bourse et l'autre sur vos armes, afin d'être prêt à vous en servir au besoin.

— Où m'avez-vous donc conduit ?

— Dans le principal velorio de la capitale, un endroit charmant à étudier; vous verrez, ajouta-t-il en souriant.

Don Luis frappa alors trois coups distancés d'une certaine façon, avec le pommeau de son couteau, contre la porte de cette maison.

On fut assez longtemps à lui répondre.

Les cris et les chants qu'on entendait retentir dans l'intérieur cessèrent subitement, et un silence complet se fit comme par enchantement.

Cependant don Luis entendit un pas lourd qui se rapprochait lentement, et la porte s'entr'ouvrit avec un bruit de ferraille et un cliquetis de verrous à faire honte à une prison.

Nous avons dit que la porte s'entr'ouvrit seulement,

(1) Traduction et reproduction interdites. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

voici pourquoi : à Mexico les attaques de nuit sont si fréquentes, que les habitants, pour ne pas être surpris à l'improviste, soutiennent les venteaux des portes par une chaîne de fer longue d'un demi-pied environ, qui empêche les voleurs de s'introduire dans les maisons malgré la volonté de ceux qui les habitent.

Une tête chafouine, coiffée d'un mouchoir à carreaux graisseux et en lambeaux, s'avança en hésitant dans l'entre-bâillement, et une voix bourrue dit d'un ton aviné :

— Qui diable êtes-vous?

— Des amis, répondit aussitôt don Luis.

— Quelle rage ont-ils donc de courir la *tuna* à pareille heure et de déranger d'honnêtes gens qui se divertissent paisiblement? reprit l'homme à la mine de furet, allez au diable!

Et il fit un mouvement pour refermer la porte.

— Un moment donc, animal, s'écria don Luis; ah çà! brute que tu es, tu ne reconnais donc pas la Panthère?

— Hein? fit l'homme en remontrant soudain son visage effaré, qui parle de la Panthère ici?

— Moi, imbécile, est-ce que le vin que tu as bu t'a fait perdre la mémoire?



Le Velorio. Dessin de Lix.

Sans répondre, cet homme avança une lanterne dont il dirigea la lumière sur le visage du Français.

— Regarde-moi bien, double brute, reprit celui-ci; là, maintenant me reconnais-tu?

— Caraï! je le crois bien que je vous reconnais maintenant, Seigneurie, répondit-il en changeant subitement de manière et prenant un accent respectueux; ah! ils vont être bien étonnés là-haut.

— Allons, ouvre et ne bavarde pas tant, crois-tu que c'est divertissant de converser ainsi à distance?

— A l'instant, Seigneurie, à l'instant, un peu de patience, s'il vous plaît; là, voilà qui est fait, ajouta-t-il en ouvrant la porte toute grande, vous pouvez entrer.

— Ce caballero est avec moi, dit don Luis en désignant don Miguel, auquel il fit signe de le suivre.

— Il est le bienvenu, Seigneurie, de même que tous vos amis, répondit l'autre en s'inclinant; allons, allons, entrez, caballeros.

Les deux hommes pénétrèrent alors dans la maison, dont la porte fut immédiatement de nouveau verrouillée derrière eux.

Ils se trouvèrent alors dans un zaguan faiblement éclairé par un candil agonisant qui ne lançait plus que quelques jets de lumière à de longs intervalles; mais probablement que don Luis connaissait de longue date cette maison, car il ne parut nullement étonné de cette lueur

crépusculaire, qui au lieu d'éclairer ne faisait que rendre les ténèbres plus visibles, et, passant son bras sous celui de don Miguel, il l'entraîna en avant.

C'est-à-dire qu'il traversa le zaguan et entra dans une cour qui se trouvait à la suite.

Dans un coin de la cour se trouvait une espèce d'échelle de meunier, servant d'escalier pour arriver à l'étage supérieur, une corde graisseuse, fixée au mur par des crampons de fer, était tendue en guise de rampe.

Un candil fumeux, placé au-dessous d'une statuette en plâtre de Notre-Dame de Guadalupe, la patronne du Mexique, était censé éclairer la cour et l'escalier.

Heureusement que les rayons de la lune, alors dans son plein, déversaient une lumière suffisante pour se diriger avec la presque certitude de ne point se rompre le cou.



Vue de Mexico. Dessin de Thorigny.

Don Luis, pour indiquer sans doute le chemin à son ami, monta le premier l'escalier, en ayant soin toutefois de se tenir à la rampe, car les marches étaient couvertes d'une mousse verdâtre qui les rendait si glissantes, que, sans cette précaution, il eût été impossible d'y poser sûrement le pied.

Ils s'arrêtèrent devant une porte soigneusement fermée, au-dessus de laquelle il y avait un transparent portant cette ironique inscription en lettres de deux pouces :

SOCIEDAD FILANTROPICA DE LOS AMIGOS DE LA PAZ.

Ce qui, traduit en français, signifiait : Société philanthropique des amis de la paix.

Don Luis s'arrêta, et, se tournant vers son ami :

— Attention ! et ne vous étonnez de rien, lui dit-il à voix basse.

— Soyez tranquille, répondit simplement celui-ci.

Les amis de la paix menaient grand bruit derrière la porte ; on entendait distinctement leurs chants et leurs jurons, mêlés au son d'une musique criarde, qui malgré tous ses efforts ne parvenait pas toujours à dominer le tumulte.

Le Français fit jouer le pène de la serrure et entra, suivi par don Miguel.

Le spectacle qui s'offrit alors à leur regard fut des plus étranges.

Dans une vaste salle dont le fond était occupé par une estrade sur laquelle une dizaine de musiciens armés de divers instruments s'escrimaient de toutes leurs forces, soixante ou quatre-vingts personnes étaient réunies, les unes jouant, les autres buvant.

Le centre de cette salle était occupé par une immense table ovale recouverte d'un tapis vert, sur laquelle six grands chandeliers de fer-blanc contenant des cierges étaient soigneusement vissés ; là on jouait le *monte*. A droite et à gauche, et scellées au mur, il y avait d'autres tables pour les buveurs assis sur des bancs et dégustant toutes espèces de boissons, depuis le tépache et le pulque jusqu'à un soi-disant vin de Champagne fabriqué à New-York, et qui naturellement était accepté comme authentique par les consommateurs.

De distance en distance, des candils fixés aux murs complétaient l'illumination.

Le plafond disparaissait sous les nuages opaques de la fumée grisâtre produite par les pipes, les cigares et les cigarettes des assistants.

A droite et à gauche de cette salle s'en trouvaient deux autres plus petites, réservées aux privilégiés de l'établissement, et dont l'installation était à peu près la même ; seulement dans la première on jouait le loto, et dans la seconde on lisait les journaux en causant des affaires publiques ou autres.

L'aspect des habitués de la maison n'avait rien de fort rassurant au premier abord ; la plupart, doués de physionomies rebarbatives, se drapaient orgueilleusement dans des haillons sordides, et montraient sur leurs visages haves et amaigris les stigmates des vices honteux qui les rongeaient.

L'apparition imprévue des deux visiteurs produisit un véritable coup de théâtre. Tout s'arrêta à la fois, et un silence profond remplaça instantanément le vacarme assourdissant qui régnait un instant auparavant.

— Que je ne vous dérange pas, señores, dit poliment don Luis en retirant son chapeau et en saluant à la ronde.

— Soyez le bienvenu parmi nous, señor Francès, dit un grand drôle à la mine sinistre, revêtu d'un uniforme en lambeaux, qui portait une formidable rapière au côté, et dont le visage était orné d'épaisses moustaches dont les pointes relevées poignardaient le ciel, faites-vous un monte ?

— Vous m'excuserez, mon cher capitaine, répondit don Luis, je n'ai pas l'intention de jouer.

— Tant pis, vive Dieu ! répondit le spadassin en frisant sa moustache ; je suis à sec, et je comptais sur votre amitié pour me remettre à flot.

— Qu'à cela ne tienne, cher don Blas, dit gracieusement le Français ; bien que je ne sois pas riche, je serai heureux de vous prêter une piastre.

— Vous êtes un charmant compagnon, don Luis, répondit le capitaine d'un air ravi, j'accepte avec plaisir.

Le Français lui donna la piastre, distribua quelques autres pièces de menue monnaie à droite et à gauche, et tout en parlant amicalement soit à l'un, soit à l'autre, il se glissa doucement à travers les groupes, et atteignit la salle de lecture dans laquelle il entra.

Le vacarme, un instant interrompu, avait recommencé de plus belle.

Six personnes seulement se trouvaient dans la salle de lecture ; en les apercevant, don Luis fit un geste de satisfaction, et se penchant à l'oreille de son ami :

— Voilà notre affaire, lui dit-il à voix basse ; je connais ces hommes depuis longtemps, ce sont des chasseurs du désert fourvoyés en terre civilisée, braves comme des démons, stricts observateurs de leur parole quand ils l'ont donnée, fidèles comme l'acier dans le péril, relativement honnêtes, et au fait de toutes les ruses indiennes ; nous allons tâcher de traiter avec eux.

— Faites, mon ami, répondit don Miguel.

En les apercevant, les six hommes les avaient silencieusement salués, puis ils s'étaient remis non à lire, ils ne savaient probablement lire ni les uns ni les autres, mais à causer.

— Ah ! don Luis, dit un Canadien, grand gaillard bien découplé, à la physionomie intelligente et aux traits caractérisés empreints d'une certaine bonhomie, quel bon vent vous amène ? il y a un siècle que je ne vous ai vu.

— J'ai fait un voyage sur la côte, cher monsieur Sans-raison, répondit-il en lui tendant la main.

— Vous êtes heureux, vous, fit le Canadien avec un soupir.

— Est-ce que vous vous ennuyez ?

— Moi ! s'écria-t-il ; c'est-à-dire que si cela dure encore quinze jours, je ferai un malheur pour sûr ; c'est cette brute de Saint-Amand qui est cause de tout cela.

— Allons, la paix, dit Saint-Amand en faisant un pas vers don Luis qu'il salua, nous partirons bientôt.

Cette conversation avait lieu en français, langue que parlaient fort bien les Canadiens, nés tous deux à Québec.

— Oh oui ! fit un troisième interlocuteur, taillé à peu près sur le même patron que les deux autres, j'ai assez des Mexicains, ils sont stupides.

— Ah çà ! messieurs, reprit don Luis, vous ne me paraissez pas être d'une gaieté folle ; vous voilà trois hommes résolus, Saint-Amand, l'Ourson et Sans-raison ; au lieu d'agir, vous vous plaignez comme des femmes. Qui vous retient donc ici ?

— Pardieu ! l'argent. Ces démons de Mexicains nous ont littéralement dévalisés ; nous n'avons ni chevaux ni armes.

— Ceci est grave, dit don Luis en hochant la tête d'un air sérieux ; me permettez-vous de vous offrir un verre de vin de France ? tout en buvant nous causerons, et qui sait ? peut-être pourrai-je vous donner un bon conseil.

— Nous ne vous ferons pas l'injure de vous refuser, monsieur Morin, répondirent en s'inclinant les trois compagnons.

— Avant tout, messieurs, reprit don Luis, laissez-moi vous présenter mon meilleur ami, le señor don Miguel de Cetina.

Les Canadiens échangèrent un salut poli avec don Miguel.

Dès ce moment la conversation continua en castillan.

Don Luis fit à un mozo un signe que celui-ci comprit,

car il arriva presque aussitôt chargé de quatre bouteilles de vin et de verres.

Les trois autres individus qui se trouvaient dans la pièce s'étaient, par discrétion, retirés un peu à l'écart.

Lorsque les verres eurent été vidés et remplis plusieurs fois, don Luis reprit l'entretien au point juste où il l'avait interrompu.

— Ainsi, dit-il, señores, autant que je puis m'en apercevoir, vous ne seriez pas fâchés de quitter Mexico.

— C'est-à-dire que nous en serions ravis, señor, répondit l'Ourson.

— Pour regagner votre pays, sans doute.

— Notre pays est partout, quand nous sommes au désert, répondit Saint-Amand.

— J'avais proposé à l'Ourson, dit alors Sans-raison, de le vendre à un marchand texien qui vient ici chercher et acheter des métis; avec l'argent de sa vente Saint-Amand et moi nous aurions fait nos provisions et nous serions partis au désert fouiller une de nos caches, dans laquelle nous avons de l'argent, puis nous l'aurions racheté, il n'a pas voulu.

— C'est mal, dit en souriant don Luis.

— N'est-ce pas? Il a prétendu qu'une fois esclave, son maître n'aurait plus consenti à s'en défaire, ce qui n'est qu'une pure fatuité de sa part, car il est paresseux comme un alligator, et celui entre les mains duquel il serait tombé aurait été trop heureux de s'en débarrasser n'importe à quel prix.

Cette boutade fit rire tout le monde, y compris l'Ourson lui-même, qui paraissait entendre fort bien la plaisanterie.

— Voyons, dit Saint-Amand, parlons peu et parlons bien; nous nous connaissons depuis longtemps, don Luis, il est donc inutile que nous rusions entre nous; vous n'êtes pas homme à vous fourvoyer dans un bouge comme celui dans lequel nous sommes, si vous n'avez de puissants motifs pour le faire, hein? Ai-je deviné?

— Il y a du vrai dans votre supposition, cher Saint-Amand; j'attends votre conclusion pour vous répondre.

— Ma conclusion, la voici, elle sera courte, mais claire et nette: vous avez besoin de nous et nous avons besoin de vous, entendons-nous donc sans phrases et sans circonlocutions indiennes, mais comme de francs et loyaux chasseurs; vous savez qui nous sommes, nous savons qui vous êtes, traitons carrément.

— Ma foi, vous avez raison, Saint-Amand, au diable les préambules, dit gaiement don Luis; je prépare une expédition périlleuse, j'ai besoin d'hommes résolus avec moi.

— Nous voilà, dirent-ils d'une seule voix.

— Bien; les conditions sont simples: vingt-cinq onces pour payer ce que vous devez acheter, chevaux, armes, poudre, etc.; cinquante onces en sus, vingt-cinq comptant, vingt-cinq l'expédition terminée, total, cinquante tout de suite à chacun, cela vous convient-il? Vous voyez que je vous réponds carrément, ainsi que vous l'avez désiré.

— La somme est belle, reprit Saint-Amand qui s'était fait l'orateur de la troupe, l'affaire doit être dure.

— Elle l'est beaucoup.

— Tant mieux, il y aura de l'agrément, nous avons besoin de nous retremper un peu.

— Soyez sans crainte à ce sujet, je vous promets plus d'agrément que vous ne le pensez; acceptez-vous?

— Nous acceptons.

— Voilà qui est réglé alors, quant à la somme promise...

— Pardon, monsieur, interrompit en ce moment un des trois individus dont nous avons parlé précédemment, j'ai sans le vouloir entendu votre conversation, est-ce qu'il ne pourrait pas y avoir place pour moi dans cette affaire?

Don Luis se tourna vivement vers ce nouvel interlocuteur et l'examina avec curiosité.

C'était un homme d'une trentaine d'années, aux traits fins et distingués, aux manières élégantes.

— Qui êtes-vous, señor? lui demanda-t-il.

— C'est un brave garçon de notre connaissance, dit Saint-Amand en s'interposant, nous avons chassé plusieurs années ensemble, il appartient à une riche famille de Québec, qu'il a quittée pour mener la vie d'aventure, il se nomme Marceau, nous répondons de lui.

— S'il en est ainsi, monsieur, fit gracieusement don Luis, et puisque nos conventions vous conviennent, soyez donc des nôtres.

— Merci, monsieur, répondit poliment le jeune homme en s'asseyant à table.

— Je disais donc, messieurs, reprit don Luis, que, quant à l'argent...

— Si vous me le permettez, mon ami, interrompit don Miguel, ceci me regarde et je le réglerai.

— A votre aise, c'est votre affaire, en effet.

— Le lieu où nous sommes n'est pas convenable pour causer d'affaires intimes; si ces messieurs consentent à nous faire l'honneur de nous accompagner jusqu'à la première monterilla, où nous demeurons, nous terminerons séance tenante, et je leur remettrai la somme convenue.

Cette proposition fut acceptée par les Canadiens, et on se leva pour sortir.

Au même instant, un tapage infernal se fit entendre dans la pièce à côté, et un homme effaré, les vêtements en lambeaux et le visage tout meurtri et ensanglanté, se précipita comme un ouragan dans la salle de lecture, poursuivi par la foule qui le huait.

Don Luis reconnut le capitaine don Blas, auquel il avait si gracieusement offert une piastre.

Il se leva dans le but de s'interposer; le capitaine profita de cette généreuse intervention, il ouvrit une fenêtre et sauta dans la rue avec une légèreté qui eût fait honneur à un singe, laissant tout pénauds ceux qui le poursuivaient, et auxquels il avait eu le talent d'enlever, en taillant les cartes, l'argent qu'ils possédaient.

Lorsque la première surprise fut calmée:

— Señores, dit majestueusement un des habitués du velorio, le capitaine don Blas est un drôle indigne de fréquenter les caballeros, je demande qu'il soit désormais exclu de notre honorable société.

Cette motion fut votée d'enthousiasme.

A la faveur de cette diversion, don Luis était sorti du velorio ainsi que don Miguel et les Canadiens.

### XI. — LE DÉPART.

La maison que possédait don Gutierre était située, comme nous l'avons dit, calle primera Monterilla, presque à l'angle de la plaza Mayor.

C'était un magnifique hôtel, presque un palais, vaste et fort bien distribué intérieurement.

Comme don Gutierre était, à cause de ses affaires, obligé à venir plusieurs fois par an à Mexico, il conservait une maison montée dans cette résidence, de sorte que, lorsqu'il arrivait à l'improviste, soit de nuit, soit de

jour, tout était prêt pour le recevoir; Puebla dépassé, don Gutierre avait expédié un peon en avant pour annoncer son arrivée prochaine à son intendant, et celui-ci s'était mis en mesure.

Don Miguel trouva donc tout en ordre et un appartement disposé pour lui et pour don Luis.

Après avoir donné l'ordre de servir des rafraîchissements aux personnes qui l'accompagnaient, le jeune homme congédia les domestiques et se mit en devoir de terminer l'affaire ébauchée au velorio.

Quelques jours auparavant, en se rendant à la Vera-Cruz auprès de son oncle, don Miguel s'était arrêté pendant deux ou trois heures à Mexico, pour mettre en sûreté une somme assez considérable qu'il portait avec lui, somme destinée à parer, s'il était nécessaire, aux frais de l'expédition projetée pour assurer la fuite de don Gutierre et de sa famille; il lui fut donc facile de remplir l'engagement pris en son nom par don Luis, et de compter aux Canadiens l'argent promis.

Ceux-ci reçurent avec joie cet argent, sur lequel ils ne comptaient pas une heure auparavant, et qui leur tombait littéralement du ciel, ainsi qu'ils en convinrent eux-mêmes.

— Maintenant, messieurs, dit don Luis, entendons-nous bien : dès demain, si vous m'en croyez, vous vous occuperez de terminer vos affaires, et de vous procurer ce dont vous avez besoin pour votre expédition ; vous savez tous, sans que j'aie besoin d'insister là-dessus, que les affaires politiques se brouillent de plus en plus, et qu'une catastrophe est imminente; peut-être avant un mois, les forces de Juarez seront-elles réunies devant Mexico, dont elles tenteront le siége ; d'ici quelques jours, les éclaireurs de l'armée ennemie battront la campagne dans tous les sens et intercepteront les communications.

— Oui, répondit Sans-raison, la situation est tendue.

— Donc, voici ce que vous ferez, reprit don Luis ; je calcule que deux jours vous suffiront pour terminer vos préparatifs?

— C'est plus qu'il ne nous faut, répondit Saint-Amand.

— C'est égal, mettons deux jours, à cause des éventualités qu'on ne peut prévoir ; le troisième jour, au lever du soleil, vous quitterez incognito la ville ; il est inutile qu'on sache votre départ, ajouta-t-il en appuyant avec intention sur ces dernières paroles.

— Bien, bien, nous comprenons, fit l'Ourson ; nous serons muets.

— C'est ce que je désire ; vous prendrez la route de Guadalajara, où vous vous rendrez en toute hâte. Là, vous nous attendrez, non pas dans la ville, mais au rancho de la Cruz...

— Qui est sur la route du Pitic, je le connais, interrompit Saint-Amand.

— C'est cela même, dit don Luis; là, comme ici, et plus encore, bouches closes ; j'ai de fortes raisons pour vous faire cette recommandation ; surtout veillez à vos chevaux.

— Nous achèterons des mustangs, ce sont des bêtes de fatigue accoutumées au désert.

— Il ne me reste plus à présent, señores, dit don Luis en se levant pour leur indiquer qu'il était temps de se retirer, qu'à vous souhaiter une bonne nuit et à vous remercier du concours loyal que vous voulez bien me donner dans l'affaire qui m'occupe.

— C'est nous qui vous remercions, monsieur Morin, répondit Saint-Amand en son nom et en celui de ses compagnons, car vous nous rendez un grand service, en nous procurant les moyens de cesser cette existence de paresseux que nous menons depuis trop longtemps dans cette ville maudite; vous n'aurez pas à vous repentir de ce que vous avez fait pour nous.

— Je vous connais trop bien pour en douter, señores, dit gracieusement don Luis ; à revoir, à Guadalajara.

— A revoir, à Guadalajara, répondirent les Canadiens. Sur ces paroles, ils prirent congé et se retirèrent.

— Avec ces quatre hommes, dit don Luis à son ami dès qu'il fut seul avec lui, je me ferais fort de traverser toute l'Amérique, du cap de Horn au détroit de Behring; c'est une bénédiction de Dieu de les avoir ainsi rencontrés tous les quatre. Vous les verrez à l'œuvre.

— C'est égal, cher ami, dit le jeune homme, vous conviendrez avec moi que nous les avons trouvés dans un bien affreux bouge.

— Que voulez-vous, mon ami, dans leur situation ils ne pouvaient pas habiter un palais ; qui sait? peut-être que, lorsque nous les avons vus, ils n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures.

— Le croyez-vous?

—J'en jurerais; vous ne vous imaginez pas ce que la misère a d'affreux pour des hommes de cette trempe qui ne consentiraient jamais à s'avilir pour y échapper.

— Quels hideux drôles que ceux auxquels vous avez parlé et qui semblent si bien vous connaître !

— Oui, ils ne sont pas beaux, je l'avoue ; quant à me connaître, j'ai eu assez souvent maille à partir avec eux pour qu'il en soit ainsi ; mais vous-même, ne croyez pas leur être inconnu.

— Oh ! par exemple, mon ami, pour cela je vous certifie...

— Il y a cependant fort peu de temps que vous les avez vus, interrompit en riant don Luis ; sachez que la plupart des individus qui se trouvaient au velorio faisaient partie de la cuadrilla des salteadores qui nous ont arrêtés.

— Vous plaisantez !

— Non, je parle sérieusement ; j'ajouterai même que le capitaine don Blas, celui auquel j'ai donné une piastre et qui a si lestement sauté par la fenêtre, vous vous le rappelez?

— Je me le rappelle ; eh bien?

— C'est lui qui les commandait dans cette circonstance.

— Et vous le traitez si amicalement, un tel misérable !

— Pourquoi non? don Blas, à part ses occupations un peu excentriques, j'en conviens, est un cavalier fort considéré à Mexico ; d'ailleurs il est bon que nous soyons bien avec lui, peut-être le rencontrerons-nous encore sur notre passage avant d'atteindre Guaymas; mais laissons cela ; il est fort tard, si nous dormions un peu?

— Un mot encore, je vous prie.

— Un seul, car je vous avertis que je dors tout debout.

— A quelle heure partirons-nous?

— A sept ou huit heures. Aussitôt que vous voudrez, cela m'est égal.

— Bien ! Maintenant allez dormir, puisqu'il est impossible de rien obtenir de vous

— Bonsoir, mon ami.

— Bonsoir.

Et, après avoir cordialement serré la main de don Miguel, don Luis se retira dans sa chambre à coucher.

Demeuré seul, don Miguel, qui, lui aussi, était accablé de fatigue, prit le parti de se livrer au repos, et,

malgré l'inquiétude qui le dévorait, il ne tarda pas à s'endormir profondément.

Le jeune homme était encore plongé dans le sommeil, lorsqu'il se sentit fortement tiré par le bras, et que la voix de don Luis l'éveilla en sursaut en lui criant aux oreilles :

— Eh bien, paresseux, vous dormez encore ! Pour un homme qui ne voulait pas se coucher cette nuit, vous allez bien, je vous en fais mon compliment.

— Excusez-moi, mon ami, répondit-il en bâillant à se démettre la mâchoire, mais j'étais tellement fatigué...

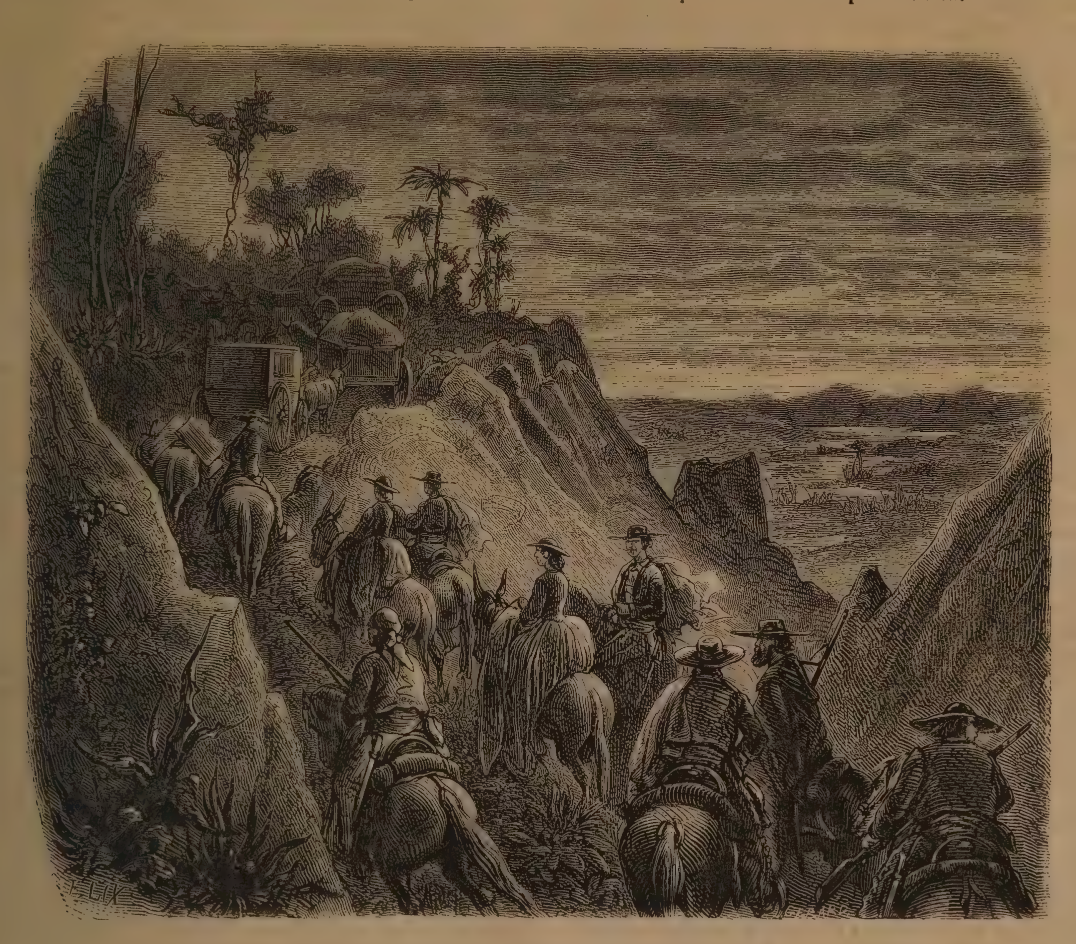
— Pardieu ! à qui le dites-vous ? interrompit en riant don Luis ; j'ai été contraint de feindre d'être rompu moi-même, pour vous obliger à vous reposer.

— Je vous remercie, je me lève ; dans un instant je suis à vous.

— Pendant que vous vous habillerez, je ferai seller les chevaux et atteler une voiture pour don Gutierre et ses filles.

— Ah ! pour cette fois, mon ami, je ne reconnais pas votre prudence habituelle ; une voiture de la maison, pour que toute la ville connaisse l'arrivée de mon oncle !

— C'est vrai, pour cette fois j'ai tort ; bon, j'enverrai un domestique chercher une *providencia.*



La caravane dans le désert. Dessin de Lix.

— C'est cela.

— Allons, levez-vous, je m'en vais.

— Je ne vous demande qu'un quart d'heure.

— Je vous attends en bas.

Don Luis se retira.

Lorsque, un quart d'heure plus tard, don Miguel descendit dans la cour, les chevaux étaient sellés, et une *providencia,* tel est le nom qu'on donne à Mexico aux voitures de place, attendait devant la porte de la maison.

Les jeunes gens montèrent à cheval, et après avoir donné leurs ordres au cocher de la providencia, ils partirent au galop dans la direction de l'hôtellerie, où don Gutierre les attendait.

Il était six heures et demie du matin à peine ; aussi, à part quelques Indiens portant des provisions au marché, ils ne rencontrèrent personne sur leur route et traversèrent la ville tout entière sans être remarqués ; c'était du reste ce qu'ils désiraient. Bien que don Gutierre ne se cachât pas positivement et qu'il n'eût pas de motifs pour le faire, cependant il préférait que sa présence à Mexico fût ignorée le plus longtemps possible ; non-seulement à cause des menaces de don Ramon Armero, mais encore parce qu'il ne voulait pas donner plus au gouvernement de Miramon qu'à celui de Juarez l'éveil sur ses projets ; aussi avait-il recommandé à son neveu la plus grande circonspection et la plus grande prudence dans ses actions et dans ses démarches.

Lorsqu'ils eurent fait quelques pas dans la rue, ils ra-

lentirent un peu l'allure de leurs chevaux, afin de pouvoir causer sans trop de difficultés, et don Luis, se tournant vers don Miguel, entama en souriant l'entretien.

— Voyons, lui dit-il, mon ami, maintenant que vous voilà frais et dispos, il s'agit de nous entendre.

— Oui, et je vous avoue, mon cher don Luis, que cela m'inquiète considérablement; je ne sais comment m'y prendre pour avouer à mon oncle...

— Vous êtes un enfant, interrompit Luis, vous n'avez rien du tout à avouer à votre oncle.

— Mais comment faire alors?

— Rien de plus facile, écoutez-moi bien : vous avez trouvé, en arrivant hier au soir à Mexico, une lettre dans laquelle votre père vous informe que, surveillé avec soin par les agents du pouvoir qui cherchent un prétexte pour le dépouiller de ce qu'il possède à cause de ses projets de fuite qu'ils soupçonnent, il lui est impossible de quitter Aguas-Frescas, où il a été contraint de se réfugier pour se soustraire aux vexations sans nombre dont on l'abreuve; tout cela n'est-il pas vrai, à la rigueur?

— Parfaitement; je vous avoue que ce moyen me sourirait assez s'il n'y avait pas une chose qui m'embarrasse.

— Laquelle?

— La lettre, caramba!

— Eh bien, la lettre, si votre oncle désire la voir, vous en serez quitte pour la chercher, et, ne la trouvant pas, vous lui avouerez enfin que vous l'avez oubliée à Mexico; et, soyez tranquille, mon ami, une fois qu'il sera ici, il aura trop de besogne pour y songer davantage; ainsi ne vous tourmentez pas à ce sujet, et continuons gaîment notre route; vous allez revoir vos charmantes cousines, quittez ce visage morose, et prenez votre air le plus riant.

Tout en conversant ainsi, ils atteignirent le meson.

Don Gutierre les attendait. Ses premières paroles furent pour son frère.

Ce que Louis Morin avait prévu arriva; don Gutierre n'avait aucun motif pour douter de son neveu; il ajouta donc une foi entière à ce qu'il plut à don Miguel de lui dire, et se résigna d'assez bonne grâce à continuer seul son voyage.

Ainsi que cela avait été convenu, les bagages avaient été expédiés en avant sous la conduite des peones; don Gutierre n'avait conservé auprès de lui que les deux guerilleros, ce qui avait paru fortement contrarier ceux-ci.

Don Miguel et don Luis auraient voulu se remettre en route, sinon le jour même, du moins le lendemain; mais cela était de toute impossibilité, Sacramenta et sa sœur étaient littéralement brisées de fatigues. Un repos de quatre ou cinq jours au moins leur était indispensable pour reprendre un peu de forces et les remettre en état de braver les nouveaux périls qui, sans doute, les attendaient sur la longue route qui leur restait encore à parcourir.

Don Gutierre s'installa donc avec ses filles dans sa maison, ayant le soin de demeurer renfermé chez lui le plus possible, afin de ne pas attirer l'attention et éveiller la curiosité.

Si grand que fût le désir qu'éprouvât don Miguel de voir enfin son oncle hors de danger, le retard forcé qu'éprouvait son voyage était loin de lui déplaire; laissant à son ami le soin de terminer les derniers préparatifs que nécessitait une longue route qui devait s'effectuer en grande partie sur le territoire indien, il passait toutes ses journées dans la compagnie des dames, se complaisant dans son amour pour Sacramenta, que l'intimité dans laquelle il vivait depuis quelque temps avec elle lui faisait à chaque instant chérir davantage; car toute contrainte étant bannie de leurs entretiens, le caractère charmant de la jeune fille, ses précieuses qualités de cœur se dévoilaient de plus en plus à ses yeux, et lui révélaient les trésors de bonté et de tendresse que cachait son apparence un peu froide et un peu hautaine.

Jesusita, toujours présente aux entretiens de sa sœur avec son cousin, souriait avec mélancolie en écoutant leurs douces paroles, trop pure et trop naïve pour comprendre ou envier le bonheur de Sacramenta, dont elle était naturellement la confidente; cependant, malgré elle, elle éprouvait parfois un secret mouvement, non de jalousie, mais de contrariété, en comparant la différence qui existait entre la manière d'être de son cousin avec sa sœur et avec elle; et alors elle se demandait d'où provenait cette différence et pourquoi don Miguel, qui riait et plaisantait si facilement avec elle, devenait subitement rêveur et mélancolique lorsqu'il s'adressait à sa sœur.

Dix jours s'écoulèrent ainsi sans que rien vînt troubler la tranquillité dont jouissaient nos personnages; la situation politique, qui s'aggravait de plus en plus, détournait d'eux l'attention.

Cependant, don Gutierre et don Miguel ne se dissimulaient pas que plus ils tarderaient, plus ils éprouveraient de difficultés à exécuter leur voyage.

Miramon avait perdu la bataille de Silao et, par suite, Guadalajara, la dernière ville importante qui tînt encore pour lui, avait été forcée d'ouvrir ses portes à l'armée de Juarez.

La campagne était donc désormais complétement au pouvoir de l'ennemi, dont les grand's gardes venaient déjà fourrager sur le plateau d'Anahuac et dont les têtes de colonnes ne tarderaient pas à déboucher de tous les côtés à la fois en vue de la capitale même.

A Mexico régnait l'anarchie la plus complète; les soldats de Miramon, qui, depuis plusieurs mois, n'avaient pas été payés, attaquaient les citoyens en plein jour dans les rues les plus fréquentées et les dévalisaient avec une audace que l'impuissance des lois rendait de plus en plus grande.

Un tel état de choses était intolérable; les familles riches émigraient en masse; d'un autre côté, le danger d'un siége devenait imminent, il fallait fuir au plus vite.

Plusieurs fois il avait semblé à don Luis voir rôder des gens suspects autour de la maison de don Gutierre, et parmi ces gens suspects il avait cru, malgré le còstume qui les déguisait, reconnaître don Remigo et don Ramon.

Une fois même, dans un velorio où il s'était introduit incognito, il avait trouvé Pedroso et Carnero attablés et en grande conversation avec deux hommes qui lui avaient semblé être ses deux ennemis.

La position devenait donc sérieusement périlleuse pour don Gutierre; Louis Morin communiqua ses craintes à don Miguel en insistant pour un prompt départ, qu'un délai rendrait peut-être, sinon impossible, du moins d'une extrême difficulté.

Don Gutierre fut averti; le séjour de Mexico lui pesait au moins autant qu'à don Luis; ce fut donc avec joie qu'il reçut les ouvertures que lui fit son neveu.

Afin de dérouter les soupçons, le départ fut arrêté pour le lendemain au point du jour.

Les deux guerilleros consignés et gardés à vue par le Français, qui ne se souciait point qu'ils révélassent leurs projets à ses ennemis, quittèrent la ville avec lui le soir

même, et allèrent attendre dans un meson situé sur la route de Guadalajara l'arrivée de don Gutierre, qui les rejoignit en effet le lendemain à l'heure convenue, en compagnie de ses filles et de don Miguel.

La petite troupe, composée de sept personnes, s'éloigna alors au grand trot dans la direction de Guadalajara, où elle devait rencontrer les bagages et les quatre chasseurs enrôlés par Louis Morin.

Le soir on campa à dix lieues de Mexico, dans un rancho abandonné ; don Luis avait voulu faire une longue traite le premier jour, afin de déjouer les poursuites de ses ennemis.

Au moment où les deux guerilleros se roulaient dans leurs zarapés pour se livrer au sommeil, le Français s'approcha d'eux et leur frappant sur l'épaule :

— Ecoutez, drôles, leur dit-il nettement, je sais que vous essayez de jouer un double jeu ; prenez garde, avec moi cela est dangereux, don Miguel vous a promis une somme qui suffira à vous rendre riches ; moi, à la première trahison, je vous promets de vous tuer comme des chiens ; vous m'avez compris, n'est-ce pas ?

Les guerilleros essayèrent de se disculper.

— Silence ! dit le Français d'un ton péremptoire, je ne discute pas avec vous, je vous avertis ; donc, prenez garde, j'ai l'habitude de tenir scrupuleusement ma parole ; sur ce, bonsoir.

Il les quitta sans rien vouloir écouter et il alla se coucher auprès de son ami.

Le lendemain, les deux guerilleros avaient disparu en emmenant avec eux une mule chargée de bagage.

—A la bonne heure, dit don Luis, maintenant je ne conserve plus de doutes à leur égard ; à notre prochaine rencontre, nous réglerons nos comptes.

## XII. — LE DÉSERT.

Le grand désert américain, cet immense océan de verdure, au milieu duquel les aborigènes, refoulés par la conquête et la civilisation, sont venus se réfugier comme dans une inexpugnable forteresse, offre aux regards éblouis du voyageur des aspects d'une majestueuse grandeur, jamais les mêmes, et dont l'effet est toujours saisissant.

Tantôt se déroulent devant les yeux d'interminables savanes plates, nues et désolées, où les ossements desséchés d'hommes et d'animaux tracent seuls un étroit sentier que le passage de chaque caravane d'émigrants élargit en semant derrière elle de nouvelles victimes ; tantôt ce sont des prairies verdoyantes coupées par de sinueuses rivières, tantôt ce sont d'impénétrables forêts à la luxuriantes végétation, servant de repaire aux hôtes féroces de ces régions, et à travers lesquelles on est contraint, la hache en main, de se frayer un passage ; tantôt ce sont des chaos de montagnes entassées pêle-mêle les unes sur les autres, dont les cimes chenues se cachent dans les nuages, et sur les flancs granitiques desquelles court un étroit sentier suspendu comme par miracle au-dessus de précipices insondables. Puis, pour animer le paysage, des troupes de bisons, des *manadas* de chevaux sauvages, des antilopes, des élans, des *esshatas* vivent en liberté, côte à côte pour ainsi dire, avec les jaguars, les loups rouges des prairies, les pumas et les ours gris, chassés par les Indiens, aussi féroces et aussi indomptables qu'eux-mêmes.

C'est dans l'immense région déserte, ou plutôt sauvage, qui s'étend de Paso del Norte jusqu'à la haute Californie et l'Orégon que nous rejoindrons nos personnages trente-trois jours après leur départ de Mexico.

C'était le soir, la caravane gravissait péniblement un étroit sentier qui conduit au sommet d'une verdoyante accore du *Rio grande bravo del Norte*, le soleil disparaissait dans des flots de pourpre et d'or juste au moment où les voyageurs fatigués arrivaient sur le point élevé qu'ils voulaient atteindre.

Le premier soin de don Luis, qui avait conservé le commandement de la caravane, fut de faire abattre les arbres qui dominaient l'accore, afin de former, avec leurs troncs et leurs branches entrelacés, un retranchement assez fort pour mettre le camp à l'abri d'un coup de main.

Cependant le Français conserva un épais bouquet d'arbres, situé juste au centre du camp, et qui devait, en cas de besoin, servir de retraite et de citadelle aux voyageurs.

Une *enramada* fut construite au centre du fourré ; devant cette enramada on dressa une tente, puis, lorsque les animaux eurent été dessellés et déchargés, que les fourgons furent enchaînés en arrière du retranchement qu'ils renforcèrent, on alluma les feux de bivac et on prépara le repas du soir.

Bien des événements avaient eu lieu pendant les trente-trois jours qui s'étaient écoulés depuis que nos personnages avaient quitté Mexico.

Ces événements, nous les résumerons en quelques mots.

Ainsi que cela avait été convenu, les peones, les bagages et les chasseurs avaient rejoint la caravane à Guadalajara. On avait fait une halte de deux jours dans cette ville, afin de se procurer des fourgons solides pour traverser le désert et une voiture assez commode, dans laquelle, lorsqu'elles se sentiraient trop fatiguées, les jeunes filles pourraient se réfugier. On renouvela les provisions de bouche, et on partit.

La caravane se composait de trente-quatre personnes, dont trente-deux combattants, tous hommes résolus et éprouvés, avec lesquels on pouvait sans crainte risquer la traversée du désert, traversée devenue plus difficile en raison des troubles politiques qui déchiraient le Mexique, et qui avaient naturellement augmenté l'audace des Indiens, dont les troupes mexicaines, occupées à s'entre-détruire, ne songeaient pas à réprimer les déprédations.

Tant que la caravane se trouva sur le territoire réel de la république, tout alla assez bien, l'organisation militaire, l'armement formidable des hommes dont elle était composée, imposait aux maraudeurs qu'elle croisait à chaque instant sur sa route, et qui la regardaient passer avec une colère impuissante, comprenant qu'un conflit ne tournerait pas à leur avantage.

Grâce à la connaissance approfondie que possédait don Luis des routes mexicaines, la caravane, conduite par des sentiers détournés, parvint à passer inaperçue à travers les nombreux détachements de soldats qui, tous, convergeaient sur Mexico, que Juarez voulait assiéger.

Elle était ainsi parvenue à éviter les périls qui la menaçaient ; déjà elle se croyait à peu près à l'abri des attaques des salteadores, lorsqu'un soir, au moment où elle se préparait à camper, elle fut tout à coup enveloppée par une troupe nombreuse de cavaliers et attaquée à l'improviste, avec une vigueur qui, dans le premier moment de surprise, jeta le désordre dans les rangs des peones ; peu s'en fallut même qu'ils n'abandonnassent les mules de charge et les fourgons et qu'ils ne prissent la fuite. Il fallut toute l'indomptable énergie de Louis Morin, tout le sang-froid de don Gutierre et le courage

de don Miguel et des Canadiens pour éviter cette déroute et rétablir un peu d'ordre dans les rangs; mais la première surprise passée, les peones, honteux de la crainte qu'ils avaient montrée, firent résolûment face à l'ennemi, et, embusqués derrière les fourgons, ils le reçurent avec un feu terrible.

Les voyageurs n'avaient pas affaire à de timides adversaires; ceux-ci, voyant leur coup de main manqué, continuèrent bravement le combat et chargèrent à fond de train sur les peones. Don Miguel et Louis Morin, résolurent d'en finir, et s'élançant hors du taillis qui les abritait, ils se ruèrent le revolver au poing sur les assaillants; et, comme d'un commun accord, ils attaquèrent le cavalier qui paraissait être le chef des bandits. Celui-ci soutint vigoureusement ce double choc et riposta bravement.



Don Miguel. Dessin de Lix.

Ses compagnons accoururent pour le dégager; les peones, guidés par don Gutierre, volèrent au secours des deux hommes, et la mêlée devint générale.

Pendant quelques minutes, il y eut une lutte horrible à l'arme blanche; les deux partis combattaient avec un acharnement inouï, s'assommant à coups de crosse et se poignardant à coups de couteau.

Soudain un cri s'éleva strident et sinistre, un mouvement s'opéra parmi les combattants, et les salteadores, faisant volter leurs chevaux, s'élancèrent dans toutes les directions, laissant les voyageurs maîtres du champ de bataille, et abandonnant leurs morts et leurs blessés.

Don Louis, ne s'expliquant pas la cause de cette retraite subite, fit rester les peones sous les armes, tandis qu'il expédiait l'Ourson et Sans-raison à la découverte.

Pendant leur absence, les peones s'étaient comptés, leurs pertes étaient sensibles, neuf des leurs avaient été tués, cinq dangereusement blessés. C'est-à-dire que presque la moitié de leur effectif se trouvait hors de combat; le cas était grave.

Les salteadores avaient éprouvé des pertes plus grandes encore, vingt-cinq des leurs gisaient étendus sur le sol, parmi eux était leur chef.

Louis Morin, avec cette implacable cruauté que les circonstances exigeaient, ordonna d'achever les blessés, ordre qui fut immédiatement exécuté par les peones.

Puis une fosse fut creusée, les morts y furent entassés pêle-mêle et la terre rejetée par-dessus.

Le chef seul fut privé de sépulture; le Français voulait en faire un exemple, il ordonna qu'il fût pendu par les pieds à un arbre; mais, avant qu'on procédât à cette exécution posthume, il enleva lui-même le voile noir qui cachait le visage du mort.

— Le capitaine Blas! s'écria-t-il en le montrant à don Miguel, j'en étais sûr; maintenant nous savons quels sont ceux qui nous ont attaqués.

— Don Ramon, n'est-ce pas? répondit le jeune homme.

— Lui seul est assez riche pour avoir réussi à faire ainsi quitter Mexico au capitaine Blas, reprit Louis Morin; voilà les campagnes du digne capitaine terminées, Dieu ait pitié de son âme! Pendez-le, ajouta-t-il.

L'ordre fut immédiatement exécuté.

Don Luis prit alors son ami à part.

Les menaces de don Ramon ne sont pas vaines, lui dit-il; ce nouvel échec ne fera que le rendre plus furieux, il ne négligera rien pour prendre une éclatante vengeance.

— Je ne suis pas de votre avis, don Luis, répondit le jeune homme, don Ramon nous suit évidemment depuis longtemps à la piste; nous voyant presque sur le point d'atteindre le territoire indien, il aura voulu tenter un coup décisif; il n'osera pas nous suivre au désert, où, comme nous, tout lui deviendra hostile; son insuccès, en lui prouvant l'impossibilité de nous vaincre, l'aura fait réfléchir, nous en voilà débarrassés, nous n'entendrons plus parler de lui.

— Détrompez-vous, don Miguel; depuis longtemps je connais don Ramon, il a du sang indien dans les veines, il me hait; de plus, il a juré de s'emparer de vos cousines; coûte que coûte, il tiendra son serment, la mort seule pourra l'arrêter.

— Alors nous le tuerons, répondit vivement le jeune homme.

— J'y compte bien, fit Louis Morin en riant, mais cette attaque doit nous servir de leçon pour l'avenir, nous avons été surpris par notre faute, il ne faut pas qu'un pareil cas se représente, et bien que nous ne soyons pas encore au désert, mon avis est d'agir comme si nous y étions, et de nous garder avec soin.

— Ceci vous regarde, mon ami; moi, tout le premier, j'obéirai scrupuleusement aux ordres que vous jugerez convenable de nous donner.

— Merci, je n'attendais pas moins de vous; ne dites pas un mot à votre oncle de cette reconnaissance, cela l'inquiéterait, il vaut mieux qu'il suppose que nous avons tout simplement été attaqués par des salteadores que le désir de nous dépouiller dirigeait seul.

— Vous avez raison, je me tairai.

En ce moment les deux Canadiens revinrent de leur expédition; les salteadores s'étaient bien réellement mis en retraite, un retour offensif n'était pas à redouter.

Par les soins de don Gutierre et des jeunes filles, les peones blessés avaient été pansés et couchés sur les fourgons, on poussa en avant, et on établit à deux lieues plus loin le campement de nuit.

Pendant quelques jours la caravane continua sa route sans nouvelle alerte; les voyageurs faisaient bonne garde;

lorsqu'ils étaient contraints de camper en rase campagne, ils se retranchaient, comme s'ils se fussent trouvés en pays ennemi, et posaient des sentinelles chargées de veiller à la sûreté commune.

Les peones blessés, qui n'avaient pu être remplacés par d'autres, avaient été soignés avec le plus grand soin par Sacramenta et sa sœur; malgré la gravité des blessures qu'ils avaient reçues, ils commençaient à entrer en convalescence, et bientôt tout faisait espérer qu'ils seraient en état de reprendre un service actif, ce qui était d'autant




Le gué du Rio del Norte. Dessin de Lix.

plus à désirer que l'effectif de la troupe, diminué de neuf hommes, ne se composait plus que de vingt-trois combattants, nombre fort restreint, au cas où il faudrait soutenir de nouvelles attaques.

La caravane avait quitté le dernier presidio servant de limite au territoire civilisé, elle allait passer le Rio grande bravo del Norte et entrer définitivement dans le désert.

Il y avait trente et un jours que les voyageurs étaient partis de Mexico, dix-neuf jours s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient été attaqués par les salteadores.

Vers trois heures de l'après-midi, ils atteignirent les bords du fleuve, qu'ils devaient traverser à gué.

Louis Morin ne voulut laisser à personne le soin de chercher le gué, la troupe fit halte à environ une lieue du fleuve; le Français, après avoir recommandé à don Miguel la plus sérieuse vigilance, piqua des deux et s'élança en avant en enfant perdu.

Avec son habitude du désert, il ne fallut que fort peu de temps au Français pour reconnaître et sonder le gué, les rivières mexicaines sont en été généralement peu profondes; comme leur lit est de gravier roulé, elles sont faciles à traverser.

Le Français s'assura que les fourgons passeraient en ayant de l'eau un peu au-dessous des essieux, et que les cavaliers pourraient s'avancer sur cinq de front, et offrir ainsi une plus grande résistance au courant assez fort en cet endroit.

Le gué reconnu, Louis Morin explora les rives du fleuve; ces rives, en pente douce du côté où se trouvaient les voyageurs, s'escarpaient sur le bord opposé de façon à former un *cañon* (1) assez profond, dont les côtés étaient garnis de hautes herbes et de taillis épais, à travers lesquels le regard ne parvenait pas à pénétrer; bref, l'endroit était des mieux choisis pour une embuscade.

Cette découverte rendit le Français fort soucieux, et ce fut, plongé dans les plus sérieuses réflexions, qu'il rejoignit ses compagnons.

Ceux-ci s'étaient arrêtés sous le couvert d'un bois assez touffu qui leur dérobait la vue du fleuve, et pour la même raison empêchait qu'ils ne fussent aperçus de la rive.

— Eh bien, lui demandèrent à la fois don Gutierre et son neveu, avez-vous trouvé le gué?

— Oui, répondit-il, mais je crois avoir trouvé autre chose encore.

Il appela les quatre Canadiens, leur dit quelques mots à voix basse, et ceux-ci, remontant aussitôt à cheval, s'éloignèrent au galop dans une direction opposée au fleuve.

Lorsqu'ils eurent disparu, Louis Morin se rapprocha de ses amis.

— Ecoutez-moi, dit-il, il est évident que derrière les mornes qui bordent le fleuve des ennemis nous attendent; quels sont ces ennemis? fit-il en lançant un regard d'intelligence à don Miguel, c'est ce que je ne puis savoir avec certitude; ils comptent nous attaquer pendant le passage du fleuve et avoir ainsi bon marché de nous; voici quel est mon projet: vous, don Gutierre, vous resterez ici jusqu'à nouvel ordre avec les señoritas, les peones blessés demeureront auprès de vous pour vous défendre, au cas peu probable où vous seriez attaqués; quant à don Miguel et à moi, avec les serviteurs qui restent, nous traverserons le fleuve en emmenant les fourgons et la voiture, vide des señoritas, mais dont les portières seront baissées; si l'on nous a tendu une embuscade, nos ennemis ne manqueront pas de faire feu dès qu'ils nous verront engagés sur le gué; je réponds de tout, rapportez-vous-en à moi; à l'œuvre donc, car le temps presse.

— Pardon, dit don Gutierre, permettez-moi de vous faire observer que votre plan, fort bien dressé du reste, et dont je crois le succès infaillible, est cependant défectueux sur un point.

— Lequel, señor?

— Celui-ci, que vous me laissez en arrière; je suis inutile ici, au lieu que là-bas je pourrais vous servir, ne serait-ce que pour prouver aux salteadores que nous sommes au complet, me comprenez-vous?

— Parfaitement, señor, votre observation est juste, mais j'avais espéré...

— Vous avez eu tort, interrompit-il avec vivacité, bien que d'une voix amicale, c'est ma cause que vous défendez en ce moment, il n'est donc pas convenable que je demeure ici en sûreté tandis que vous risquerez votre vie pour moi et mes filles, laissez-moi donc, je vous prie, prendre ma part du péril autant qu'il m'est permis de le faire, j'insiste pour qu'il en soit ainsi.

— Soit, caballero, puisque vous l'exigez, j'y consens, vous nous accompagnerez donc, seulement je vous supplie de ne pas commettre d'imprudence et de vous laisser entièrement diriger par moi.

— Je vous remercie, don Luis; maintenant ordonnez.

Le Français, après avoir fait quelques recommandations de prudence aux jeunes filles, auxquelles il laissa pour les protéger les peones blessés, fit reprendre au convoi son ordre habituel de marche, et la caravane s'avança vers le gué.

Don Luis et don Miguel tenaient la tête de la caravane, derrière eux venaient les deux fourgons, conduits par des peones, puis la voiture, stores baissés et escortée par don Gutierre et le reste des peones.

Ils atteignirent le bord du fleuve.

— Attention, dit don Luis, il faut ici marcher la barbe sur l'épaule et surveiller attentivement la rive opposée.

Il entra dans le gué, les autres le suivirent aussitôt.

Ils s'avancèrent ainsi, sans que rien de suspect éveillât leur inquiétude, jusqu'à la moitié du fleuve à peu près; mais, arrivés là, soudain une vingtaine de coups de feu retentirent et une grêle de balles fit bouillonner l'eau autour d'eux.

— En avant! cria Louis en enfonçant les éperons aux flancs de son cheval.

Les peones obéirent, les fourgons et la voiture, que leur poids empêchait d'être emportés par le courant, furent abandonnés, et tous s'élancèrent rapidement du côté où se trouvaient leurs invisibles assaillants.

Ceux-ci continuaient à tirer sans se montrer, mais grâce aux bonds des chevaux dans le fleuve, leurs balles se perdaient inoffensives, un seul homme avait été légèrement atteint et une mule de charge blessée au poitrail, mais sans danger.

Presque au même instant d'autres coups de feu retentirent; plusieurs cadavres roulèrent du haut en bas de la falaise.

— Ah! ah! s'écria joyeusement Louis Morin, voilà les rifles des Canadiens qui se mettent de la partie; courage, enfants, nos amis nous soutiennent!

Cependant la fusillade continuait, moins active il est vrai; cette attaque sur leurs derrières semblait avoir démoralisé les assaillants; du côté des voyageurs, deux peones furent tués, les autres, guidés par Louis, don Miguel et don Gutierre, atteignirent enfin le cañon, dans lequel ils s'engagèrent résolûment, plusieurs cadavres de bandits jonchaient le sol.

Tout à coup on entendit une clameur terrible, la fusillade cessa subitement, et un silence funèbre remplaça comme par enchantement le tumulte du combat.

— Arrêtons-nous, dit Louis, tout est fini.

— Déjà! fit don Miguel, c'est à peine si nous avons pu les entrevoir.

Tout était fini, en effet, les assaillants, surpris lorsqu'ils comptaient surprendre et croyant, à cause de l'énergie

(1) Défilé.

de l'attaque, avoir affaire à des forces supérieures, s'étaient dispersés en proie à une terreur panique.

Ce fut, du reste, ce que Saint-Amand rapporta à Louis Morin, en ajoutant que tout péril avait cessé désormais.

Les dames traversèrent alors le fleuve, et on campa sur le sommet de la falaise même où les bandits se tenaient embusqués au commencement de l'action.

Mais ce nouveau succès coûtait cher aux voyageurs; leur troupe était diminuée de deux hommes encore, et à peine se trouvaient-ils sur la limite du désert qu'il leur fallait traverser.

Au moment où nous les retrouvons, deux jours s'étaient écoulés depuis ce dernier combat.

### XIII. — ENTRÉE EN CAMPAGNE.

Lorsque le camp eut été établi, les sentinelles placées, Louis Morin fit conduire les chevaux et les mules au fleuve par des peones armés, de crainte de surprise; puis, après les avoir vus revenir, et s'être assuré que tout était en ordre et qu'aucun danger immédiat n'était à redouter pour ceux qu'il s'était chargé de conduire à travers les innombrables sinuosités de la savane, il laissa les serviteurs vaquer aux soins de leur repas du soir, et rejoignit ses amis, réunis dans la tente qui précédait l'enramada.

Don Gutierre et don Miguel étaient pensifs; les jeunes filles paraissaient tristes; les diverses attaques dirigées avec une persistance et une animosité si grandes contre la caravane remplissaient leur cœur de sombres appréhensions pour le succès de leur voyage. Onze de leurs serviteurs avaient été tués; plusieurs autres étaient hors de combat ou convalescents à peine des blessures qu'ils avaient reçues. Un certain découragement se laissait voir parmi les peones; ils semblaient deviner que les gens qui s'obstinaient ainsi à les poursuivre avaient un autre but que celui de les dépouiller, et, à peine remis des périls passés, ils redoutaient ceux à venir.

La peur est contagieuse; don Gutierre et les jeunes filles subissaient, à leur insu, l'influence des gens qui les entouraient; seuls, don Miguel, Louis Morin et les quatre chasseurs canadiens avaient conservé toute leur confiance et leur insouciante bravoure, don Miguel et don Luis parce qu'ils savaient à quel ennemi il leur fallait faire face, les Canadiens parce que, habitués à cette vie de luttes, les senteurs âcres du désert leur avaient rendu toute leur gaieté.

Le souper était préparé, et l'on n'attendait plus que la présence de Louis Morin pour commencer le repas.

— Pardonnez-moi si je vous ai fait attendre, dit-il en s'asseyant sur une souche destinée à lui servir de siége, mais je n'ai voulu songer à moi que lorsque tout serait en ordre dans le camp; nous ne sommes pas dans les régions civilisées maintenant, ajouta-t-il en souriant; il nous faut veiller attentivement, sous peine d'être massacrés ou dévorés, double alternative qui n'a rien de fort réjouissant.

L'état d'abattement dans lequel ses amis étaient plongés n'avait pas échappé à Louis Morin; il avait compris que le seul moyen de leur rendre l'énergie et le courage qui étaient sur le point de les abandonner était d'attaquer franchement et brutalement la question.

Le repas commença sous ces auspices légèrement teintés de noir.

— Vos paroles sont peu rassurantes, señor don Luis, dit Sacramenta en essayant de sourire.

— Señorita, répondit délibérément le Français, elles sont vraies; si je m'adressais à des jeunes filles craintives, j'aurais sans doute fardé la vérité; je vous aurais assuré que nous n'avons rien à craindre, et que notre traversée du désert ne sera qu'un voyage d'agrément; mais avec vous, qui êtes aussi courageuses que belles, je dois être franc; vous m'en voudriez d'agir autrement. Jusqu'à présent nous n'avons eu qu'à nous défendre contre des bandits civilisés qui, si nous étions tombés entre leurs mains, auraient, je n'en doute pas, usé de certains ménagements; aujourd'hui il n'en est plus ainsi; nous pouvons, d'un moment à l'autre, donner dans une embuscade de peaux-rouges, et quels peaux-rouges, ajouta-t-il, des Comanches, des Pawnees, des Apaches, tous ennemis irréconciliables de la race blanche, les Apaches surtout. Prisonniers de ces Indiens, non-seulement nous sommes perdus, mais nous devons encore nous attendre au sort le plus affreux, aux tortures les plus horribles.

— Mais ce que vous dites là est épouvantable! s'écria doña Jesusita.

— Ne voyez-vous donc pas que don Luis veut vous effrayer, dit don Gutierre en faisant au Français des signes que celui-ci s'obstinait à ne pas voir.

— Mon Dieu non, je vous assure, reprit-il; je ne suis que l'écho de la vérité, et d'une vérité fort adoucie, qui plus est.

— Mais alors nous sommes perdus! s'écria doña Sacramenta avec un geste d'effroi.

— Oui et non; cela dépendra de nous, reprit imperturbablement le Français, nous sommes perdus si nous nous abandonnons à de vaines frayeurs; mais nous sommes sauvés si nous persévérons à lutter bravement contre les dangers qui nous entourent.

— Il me semble, dit la jeune fille, que jusqu'à présent vous n'avez pas eu de reproches à nous adresser à ce sujet.

— Certes, et je vous admire; mais ce n'est pas assez, señoritas; il faut que ce courage que vous possédez si bien, vous le fassiez passer dans le cœur de vos serviteurs; que, par votre gaieté, votre insouciance du danger, vous leur fassiez honte de leur faiblesse.

— Nous ne demandons pas mieux, dit en souriant Sacramenta; cependant je vous avoue que, bien que vous vous obstiniez à faire de nous des héroïnes, nous avons horriblement peur de ces affreux sauvages dont vous parlez.

— Vous le croyez ainsi, señoritas, et vous vous trompez; les femmes ont sur les hommes l'incontestable avantage du courage moral; comme, grâce à leur organisation délicate, tout chez elles est sensations, elles se transforment selon les circonstances, et la plupart, à un moment donné, se placent tout à coup au-dessus des hommes par l'énergie et la décision dont elles font preuve.

— Bon, j'admets cela, dit Sacramenta; où voulez-vous en venir?

— A ceci: que les Indiens, si braves et si féroces qu'ils soient, lorsqu'ils se trouvent en face d'hommes résolus et expérimentés, ne parviennent jamais à les vaincre; que leurs guerres ne se composent que de coups de main et de surprises; qu'il suffit de se tenir sur ses gardes et d'être aussi rusés qu'eux pour éviter leurs attaques.

— Bon, s'écria en riant la jeune fille, voilà qu'après nous avoir effrayées, vous nous rassurez trop maintenant, don Luis.

— Non, señorita; je suis vrai comme toujours; je me borne à dire les choses telles qu'elles sont, rien de plus.

— Don Luis, lui dit alors Sacramenta avec un fin sourire, vous êtes un charmant compagnon. Ma sœur et moi

nous vous remercions de la leçon que vous nous avez donnée. Nous connaissons maintenant l'étendue du danger qui nous menace; il dépend de nous, sinon de le conjurer, du moins de l'amoindrir. Pour obtenir ce résultat, il suffit de ranimer, par notre exemple, le courage chancelant et presque abattu de nos serviteurs. N'est-ce pas cela que vous avez voulu nous faire comprendre?

Louis Morin s'inclina en souriant.

— Eh bien, reprit-elle, fiez-vous à nous. Si nous ne sommes pas tout à fait les héroïnes que vous voulez dire, du moins nous essayerons d'en jouer si bien le rôle, que vous-même y serez trompé, il ne tiendra pas à nous que nos serviteurs ne se changent en lions et en tigres.

La conversation prit alors un tour plus gai. Louis Morin raconta, avec sa verve accoutumée, plusieurs épisodes de chasse, et, lorsqu'il quitta la tente, don Gutierre et ses filles avaient complétement oublié leur abattement passager pour laisser l'espérance rentrer dans leur cœur.

Le Français avait atteint son but, qui était de leur rendre l'énergie nécessaire pout soutenir la lutte suprême qu'il prévoyait contre leur implacable ennemi.

La nuit était sombre; pas une étoile ne brillait au ciel; de gros nuages noirs, chassés par le vent, couraient lourdement dans l'espace; on entendait par intervalles les grondements sourds d'un tonnerre lointain.

Excepté les sentinelles, tout le monde dormait dans le camp. Louis Morin s'appuya contre un fourgon, et laissa errer son regard par la savane, noyée en ce moment dans l'ombre. Soudain il tressaillit; il lui avait semblé apercevoir une lumière faible et indécise briller parmi les hautes herbes de la savane.

Que signifiait cette lumière? telle fut la question qu'il s'adressa tout d'abord. D'autres voyageurs se trouvaient-ils campés près d'eux? ou bien était-ce le feu d'un campement de peaux-rouges?

Dans l'une ou l'autre hypothèse, le cas était grave et voulait être éclairci au plus vite.

Louis Morin s'approcha de la sentinelle placée à quelques pas de lui; c'était un des chasseurs canadiens.

— Saint-Amand, lui dit-il, regardez donc de ce côté; suis-je le jouet d'une hallucination, ou est-ce bien réellement une lumière que je vois briller là, tenez, dans la direction de l'est-sud-est?

Le Canadien regarda attentivement pendant quelques secondes.

— Vous ne vous êtes pas trompé, monsieur Louis, dit-il enfin; c'est bien réellement une lumière, ou, pour mieux dire, la lueur d'un feu, que vous avez aperçue.

— Oui, oui, reprit-il, je le savais; seulement, j'espérais m'être trompé. Voyez, la flamme grandit; nous avons des peaux-rouges près de nous. Mais comment se fait-il qu'ils ne nous aient pas aperçus?

— Nos feux à nous se trouvent complétement masqués par le rideau d'arbres que vous avez fait conserver. Voyez la direction de la lumière.

Le Français hocha la tête d'un air de doute.

— Ou bien, reprit-il, les Indiens connaissent notre nombre, et, rassurés par notre faiblesse numérique, ils ne se donnent même pas la peine de dissimuler leur présence.

— Qu'y a-t-il donc? demanda don Miguel, qui sortait en ce moment de la tente et qui, en voyant son ami causer avec une sentinelle, s'était approché.

— Regardez, lui répondit le Français en étendant le bras dans la direction de la lumière.

— Diable! fit le jeune homme, voilà une fâcheuse découverte. Que comptez-vous faire?

— M'assurer quels sont les gens campés si près de nous, répondit Louis.

— Si vous le désirez, monsieur Morin, dit Saint-Amand, j'irai voir ce que c'est.

— Non, mon ami, vous ne pouvez quitter votre poste en ce moment; ce soin me regarde.

— Vous! s'écria don Miguel.

— Pourquoi pas? Ne suis-je point le capitaine de la caravane? C'est donc moi plus que tout autre qui dois veiller sur elle.

— Ainsi, vous allez vous rendre à ce campement?

— A l'instant même.

— Songez au péril que vous affrontez.

— Il est moindre que vous le supposez, mon ami. Les gens qui sont là-bas, pour des motifs que j'ignore, mais que je saurai bientôt, ne se cachent pas; sans cela, ils ne nous auraient pas laissé apercevoir leur feu de veille. Il est probable qu'ils ne se gardent pas non plus; j'arriverai donc facilement auprès d'eux sans être découvert.

— C'est égal, cette expédition est fort chanceuse, à mon avis; laissez-m'en courir les risques avec vous.

— Non pas! dans une course de nuit comme celle que je veux faire, la principale condition est de connaître à fond les ruses indiennes. Votre secours, au lieu de m'être utile, me nuirait, au contraire. Une branche craquant sous votre pied, une feuille morte imprudemment froissée suffiraient pour nous faire découvrir. Non, non, laissez-moi aller seul; d'ailleurs, qui veillerait sur le camp pendant notre absence? Votre présence est indispensable ici; demeurez donc, je vous en prie.

— Je resterai, puisque vous l'exigez, répondit don Miguel; seulement je vous avertis que si au lever du soleil vous n'êtes pas de retour au camp, rien ne pourra m'empêcher de me mettre à votre recherche.

— Soit, cher don Miguel; mais, d'ici là, promettez-moi de ne faire aucun mouvement, et de ne pas permettre à un seul de vos hommes de quitter les retranchements.

— Je vous le promets, mon ami.

— Maintenant, adieu et à bientôt. Je ne sais pourquoi, mais un pressentiment secret m'avertit que je vous rapporterai de bonnes nouvelles.

— Dieu le veuille. Soyez le moins longtemps possible dehors; vous savez que nous serons dans une anxiété terrible tant que durera votre absence.

Les deux hommes se serrèrent la main. Don Luis jeta son rifle sur l'épaule, enjamba les retranchements et s'enfonça dans les hautes herbes, où il ne tarda pas à disparaître.

Dès qu'il se trouva seul dans la campagne, le Français visita avec soin ses armes, pour s'assurer qu'elles ne lui failliraient point au besoin; puis, après s'être orienté, il reprit sa marche.

Louis Morin était un vieux coureur des bois; dix ans de sa vie s'étaient écoulés au désert; toutes les ruses indiennes lui étaient connues; il parlait avec une facilité remarquable la plupart des idiomes des peaux-rouges; de plus, sa réputation était grande parmi les Comanches et les Apaches, contre lesquels, en maintes occasions, il avait combattu. L'expédition qu'il tentait en ce moment, fort dangereuse pour tout autre moins expérimenté, n'était en quelque sorte qu'un jeu pour lui, et ne le préoccupait nullement; il savait trop bien marcher dans la savane pour redouter une surprise, et il était sûr d'atteindre, sans être découvert, le campement vers lequel il se

dirigeait à la façon indienne, c'est-à-dire en faisant un immense détour, de façon à l'aborder du côté diamétralement opposé à celui dont il partait. Il avait un motif plus grave d'inquiétude : la saison des grandes chasses approchait; à cette époque de l'année, les diverses tribus indiennes quittent leurs villages pour se répandre dans le désert, où elles se livrent, à chaque rencontre, des combats acharnés. Il redoutait surtout de se trouver placé ainsi, malgré lui, au milieu de ces ennemis mortels, dont les passions surexcitées pourraient les porter à se réunir contre l'ennemi commun, c'est-à-dire les malheureux voyageurs. Le fait n'était pas sans exemple; Louis en avait été témoin plusieurs fois ; aussi voulait-il tenter un effort suprême pour éviter, si cela était possible, cette affreuse calamité à ses compagnons.

Il marcha pendant environ une heure, de ce pas relevé et gymnastique particulier aux hommes habitués à parcourir le désert, et il atteignit enfin le pied d'une éminence assez escarpée, au sommet de laquelle brillait, à travers les arbres, le feu de veille qu'il avait aperçu du camp.



Le feu de veille des Bisons-Rouges. Dessin de Lix.

Arrivé là, il se recueillit un instant; puis, s'allongeant sur le sol, il commença à ramper comme un reptile à travers les hautes herbes, s'arrêtant de temps en temps pour jeter autour de lui des regards soupçonneux; mais rien ne bougeait; le plus profond silence continuait à régner dans la savane.

Après une demi-heure d'efforts inouïs, le chasseur, dont les précautions redoublaient au fur et à mesure qu'il approchait du campement, se trouva avoir enfin son visage du niveau du sommet de l'éminence.

Il écarta légèrement les broussailles, se blottit au milieu d'un épais buisson, et il regarda.

Il ne s'était pas trompé en apercevant la lumière : c'était bien la lueur du feu de veille d'un campement indien; il en avait en ce moment la preuve devant les yeux.

Près de deux cents guerriers comanches, faciles à reconnaître à la plume d'aigle fichée droite dans leur touffe de guerre, un peu au-dessus de l'oreille gauche, étaient étendus pêle-mêle sur l'herbe, et dormaient, enveloppés

dans leurs robes de bisons, non loin de leurs chevaux, attachés au piquet et mangeant à pleine bouche leur provende de pois grimpants et d'alfalfa.

Aux arbres étaient pendus plusieurs élans en partie dépecés.

Devant le feu, placé juste au milieu du camp, plusieurs chefs étaient assis et fumaient gravement leurs calumets.

Ces chefs, guerriers renommés, dont les talons étaient ornés de nombreuses queues de loups, signe distinctif des grands *braves*, n'avaient point leurs peintures de guerre, ce qui prouvait qu'ils n'étaient point sur le sentier de la guerre, mais que, ainsi que Louis Morin l'avait soupçonné, ils se trouvaient réunis pour une partie de chasse.

Un peu à droite, le *totem* de la nation, représentant un bison rouge, était attaché à une longue perche, laquelle était fichée en terre.

— Bon, murmura Louis à part lui, ce sont des guerriers de la tribu des Bisons-Rouges; ils étaient mes amis autrefois; peut-être ne m'ont-ils pas tout à fait oublié.

Cependant les chefs fumaient toujours gravement, sans échanger une parole entre eux et sans regarder ni à droite ni à gauche.

Cette insouciante sécurité des Indiens inquiéta le chasseur; elle lui parut trop grande pour ne pas être feinte.

— Je suis découvert, murmura-t-il.

En ce moment, le chant d'un oiseau se fit entendre.

Les chefs ne remuèrent pas.

— Hum! reprit le chasseur, voici un maukawis qui chante bien tard; les cailles sont couchées depuis longtemps. Que signifie cela?

Il demeura un instant immobile; puis, prenant tout à coup son parti, il se leva, jeta son fusil en bandoulière, et, sortant du buisson au milieu duquel il s'était tenu caché jusque-là, il s'avança résolûment vers le feu de veille, le bras étendu en avant, la main ouverte et la paume en dehors, les quatre doigts réunis.

Les chefs indiens ne semblaient pas l'apercevoir; ils continuaient à fumer gravement.

Arrivé à quelques pas du feu, le Français s'arrêta.

— Que le Wacondah donne une bonne chasse à mes frères les Bisons-Rouges, dit-il d'une voix calme et douce. Un ami désire s'asseoir à leur feu de veille et fumer avec eux le calumet de paix.

— La Panthère est le bienvenu, répondit gravement un des chefs. Pourquoi mon frère le guerrier pâle s'est-il caché comme un lièvre timide pour s'approcher du camp de ses amis les Bisons-Rouges? Les chefs attendaient qu'il lui plût de venir s'asseoir à leur côté.

— J'ai eu tort d'agir ainsi que je l'ai fait, chef, dit le Français; je l'ai reconnu et je suis entré franchement dans le camp de mes frères.

— La Panthère a bien fait.

Louis Morin jeta son fusil à terre, s'assit devant le feu et acceptant le calumet qui lui était offert, il commença à fumer avec toute la gravité que la circonstance exigeait.

## XIV. — LES BISONS-ROUGES.

L'étranger qui vient demander l'hospitalité aux chefs d'une tribu indienne, et qui s'asseoit au feu du conseil, devient immédiatement sacré pour tous les membres de cette tribu. Nul n'a le droit de l'interroger; s'il ne lui plaît pas de révéler les motifs de son arrivée, il doit rester maître de son secret.

Dans la circonstance présente, les chefs indiens ne dérogèrent pas à la coutume; dès que le chasseur fut assis, ils reprirent leurs calumets, les remplirent de *morrichée*, espèce de tabac préparé avec des aromates, et recommencèrent à fumer silencieusement, oubliant en apparence la présence de leur hôte, bien qu'intérieurement ils attendissent avec impatience qu'il lui plût de s'expliquer.

Louis Morin fuma son calumet, puis, après en avoir secoué la cendre sur l'ongle de son pouce, il le rendit à l'Indien qui le lui avait prêté, et se décida enfin à prendre la parole.

— Quoique bien des lunes se soient écoulées, dit-il, depuis le jour où je me suis séparé de mes frères dans leur *atepelt* (village) d'hiver, je suis heureux de voir que les Bisons-Rouges ne m'ont pas oublié.

— Les Bisons-Rouges n'oublient rien, répondit sentencieusement un des chefs, la Panthère a chassé avec mes jeunes hommes, il a dormi longtemps auprès d'eux dans le désert pendant les grandes chasses, il a combattu avec nos *braves* contre nos ennemis les Apaches, nous aimons la Panthère.

— Merci, chef, je ne m'étais donc pas trompé en venant m'asseoir au feu du conseil des Bisons.

Un imperceptible sourire plissa les lèvres minces du chef.

— La Panthère ne parle pas comme un chasseur loyal en ce moment, dit-il, l'Opossum n'est pas une vieille femme qu'on abuse avec une langue fourchue, c'est un chef sage et renommé dans sa nation, le chasseur pâle est venu au champ des Bisons avec les ondulations de l'alligator, sa pensée n'était pas de s'asseoir au feu du conseil, mais seulement de reconnaître le feu qu'il avait aperçu de loin briller dans la nuit comme une étoile, mon frère ne s'est décidé à se montrer que lorsque le chant du maukawis qu'il a entendu lui a prouvé que sa présence était connue; ai-je bien parlé? que répondra la Panthère?

Le Français, assez surpris de se voir si facilement deviné par le rusé Indien, fut d'abord fort décontenancé, mais se remettant aussitôt:

— Vous avez bien parlé, chef, dit-il, vos paroles sont vraies presque entièrement, qui essayerait de tromper un chef aussi sage que l'Opossum? je venais en effet en éclaireur, mais aussitôt que j'ai reconnu les Bisons-Rouges, je n'ai pas hésité à me montrer et à m'asseoir parmi eux, car je n'avais plus rien à redouter.

Les chefs s'inclinèrent sans répondre.

Louis Morin continua.

— Je sais que nous entrons dans la lune de la folle-avoine et que, à cette époque, les grandes nations indiennes ont coutume de commencer les chasses.

— Le cinquième soleil s'est écoulé depuis que les Bisons-Rouges ont quitté leur atepelt, répondit l'Opossum.

— Connaissant la sagesse de mes frères, la vue de leur feu m'a étonné.

— La hache de guerre est enterrée entre les Comanches, les Pawnees et les Apaches, leurs guerriers chasseront de compagnie.

— Cette nouvelle me comble de joie, chef, et m'encourage à vous adresser une demande.

— Les oreilles des chefs sont ouvertes, la voix de la Panthère leur est douce, le chasseur pâle peut parler.

— Je sers de guide à des hommes de ma couleur, reprit le Français.

— Ils sont au nombre de vingt et un, parmi eux se trouvent deux jeunes filles aux yeux de gazelle, belles comme la Vierge des premières amours, l'Opossum les a vues.

— Mon frère sait tout, dit le Français en s'inclinant avec déférence.

— Les Bisons-Rouges sont les maîtres de la savane, rien n'échappe à leur vue.

— Ces voyageurs se rendent en Sonora, ils ne font que traverser le désert sans s'y arrêter. L'Opossum a rappelé lui-même il y a un instant l'amitié que sa nation professe pour moi.

— La Panthère a toujours été un bon ami et un allié fidèle des Comanches, que désire-t-il des Bisons-Rouges? ils feront tout pour lui.

— Merci, chef, répondit le Français avec un vif mouvement de joie, je n'attendais pas moins de mes frères comanches.

— L'ingratitude est un vice blanc, dit sentencieusement le chef, la reconnaissance est une vertu rouge.

— C'est vrai, chef, je me plais à le reconnaître, et vive Dieu, soyez tranquille, si quelque jour l'appui de ma carabine vous est nécessaire, je ne vous faillirai pas.

— La carabine de mon frère porte loin et juste, dit en souriant le chef, son appui n'est pas à dédaigner, quand besoin sera, nous le réclamerons; la Panthère veut que la hache soit enterrée entre les Bisons et ses amis blancs, soit; depuis que mes jeunes hommes m'ont révélé la présence de la Panthère dans la caravane, j'ai lancé la hache si loin derrière moi que nul ne la saurait retrouver; mon frère désire-t-il autre chose encore?

— Oui, chef, je désire que cette paix s'étende aux autres nations indiennes.

— Elles sont averties déjà, le passage est libre, mon frère ne rencontrera d'autres ennemis sur sa route que les visages pâles.

— Eh quoi! vous savez? s'écria Louis avec stupéfaction.

— Sommes-nous donc des enfants? reprit le chef, nous avons assisté invisibles au passage du fleuve, mon frère et ses amis se sont battus bravement.

— Oui, reprit-il, mais maintenant les visages pâles dont parle mon frère ne sont plus à redouter, ils ont fui lâchement du côté des habitations, et sans doute ils n'oseront pas s'engager dans le désert, où ils rencontreraient à chaque pas des ennemis à combattre.

Le chef indien hocha gravement la tête à plusieurs reprises.

— Le guerrier sage doit toujours être prêt à combattre, répondit-il, lorsqu'il sait que des *mocksens* de guerre foulent le même sentier que lui et suivent sa piste; la Panthère est un guerrier sage et expérimenté, il réfléchira aux paroles de l'Opossum.

Louis Morin savait que, lorsqu'il plaît aux Indiens de parler par paraboles, rien ne peut les contraindre à s'expliquer clairement; il n'insista pas, seulement il crut comprendre que malgré leurs nombreuses défaites ses ennemis ne considéraient pas encore la partie comme perdue pour eux, et qu'il lui fallait redoubler de vigilance pour prévenir une attaque sans doute imminente.

— Bon, reprit-il, les paroles de mon frère sont entrées dans mes oreilles, j'en ferai mon profit.

Il se leva, reprit son fusil et se prépara à partir.

— Mon frère se retire? lui demanda l'Opossum.

— Il le faut, chef, je suis depuis longtemps déjà absent de mon camp, je dois rejoindre mes amis.

— Un hôte est l'envoyé du Wacondah, il est libre de rester ou de partir, que mon frère retourne dans son camp, les demandes qu'un homme brave ne veut pas adresser, ses amis doivent les deviner, les Bisons-Rouges reverront la Panthère avant qu'il soit sorti de la savane. Adieu.

— Adieu, répondit le Français, et, après avoir de nouveau salué les chefs indiens, il jeta son fusil sur son épaule et se retira.

Il était environ deux heures du matin au moment où le Français sortit du camp des peaux-rouges; n'étant plus contraint d'user de précautions, il se dirigea en droite ligne vers son campement, marchant assez doucement, car l'espace qu'il avait à franchir était fort court, et réfléchissant à part lui à l'entretien qu'il venait d'avoir avec les chefs comanches.

Le hasard l'avait singulièrement favorisé en lui permettant de rencontrer ainsi à l'improviste la tribu des Bisons-Rouges, avec laquelle il avait toujours entretenu de bonnes relations, et sur l'appui de laquelle il croyait jusqu'à un certain point être en droit de compter.

— Qu'ils restent neutres, murmurait-il, je ne leur en demande pas davantage.

Bientôt il vit briller devant lui la lueur tourmentée par la brise matinale des feux de veille de son campement.

Il pressa le pas, gravit l'éminence et se retrouva au bout de quelques minutes au pied des retranchements.

Don Miguel ne s'était pas couché, il avait voulu attendre son retour, sa longue absence commençait à lui causer de vives inquiétudes, aussi le reçut-il avec un cri de joie.

— Eh bien, lui demanda-t-il, quoi de nouveau, cher ami?

— Beaucoup de choses, répondit-il.

— Nous apportez-vous de bonnes nouvelles de votre excursion?

— Comme toutes les choses de ce monde, les nouvelles que je vous apporte sont mêlées de bien et de mal, mais je me hâte de vous annoncer que le bien domine.

Alors il rapporta à don Miguel, qui l'écouta avec une évidente satisfaction, ce qui lui était arrivé avec les Bisons-Rouges.

— S'il en est ainsi, nous sommes sauvés, dit don Miguel, lorsque Louis Morin eut terminé son récit.

— Pas encore, répondit le Français d'un air pensif, il nous reste un ennemi.

— Celui-là n'est plus à redouter, reprit le jeune homme, quoi que vous en disiez, mon ami; don Ramon, j'en suis convaincu, est trop prudent pour se risquer ainsi dans le désert.

— Je crois au contraire que don Ramon nous donnera bientôt de ses nouvelles, tout me le fait supposer, les paroles ambiguës de l'Opossum m'inquiètent plus que je ne le voudrais, il est évident que le chef en sait fort long à ce sujet et qu'il n'a pas voulu s'expliquer.

— Le croyez-vous donc capable...?

— De se mettre contre nous, interrompit vivement Louis, non, vraiment; d'ailleurs j'ai sa parole du contraire, mais je suis certain que don Ramon lui a fait faire des propositions.

— Pourquoi, s'il en est ainsi, ce chef, qui se prétend votre ami, ne vous a-t-il pas parlé nettement?

— Ah! voilà, les Indiens sont ainsi, leurs paroles même les plus loyales sont toujours enveloppées d'un nuage; d'ailleurs, le chef aurait cru me faire une insulte en paraissant craindre pour moi une attaque de mes ennemis; pour ces hommes, dont le caractère est essentiellement guerrier, un combat est une fête, l'Opossum n'a pas voulu me priver du plaisir de soutenir une nouvelle lutte contre mon ennemi.

— Singulière manière de voir! fit don Miguel d'un ton de mauvaise humeur; un combat ne m'effraye pas plus qu'un autre, et si mes cousines ne se trouvaient pas avec nous, je ne demanderais pas mieux que de me battre, mais je sens mon courage paralysé en songeant à Sacramenta et à sa sœur. Mais que faites-vous donc? ajouta-t-il en voyant Louis Morin quitter la place qu'il occupait auprès de lui.

— Nous sommes dans la savane maintenant, répondit le Français, il nous faut oublier nos habitudes d'hommes civilisés pour prendre les coutumes des trappeurs et des coureurs des bois, je vais profiter du sommeil de votre oncle et de vos cousines pour tenir avec mes chasseurs canadiens un conseil à l'indienne; quatre avis valent mieux qu'un lorsqu'il s'agit de lutter de ruses avec certains bandits de ma connaissance.

— Me permettez-vous d'assister à ce conseil?



L'Opossum. Dessin de Lix.

— De grand cœur. Demeurez ici, dans un instant je serai de retour.

Il ne fallut que quelques minutes au Français pour éveiller les Canadiens; les braves chasseurs dormant pour ainsi dire les yeux ouverts, ils furent debout en une seconde et rassemblés devant le feu auprès duquel don Miguel s'était assis.

— Mes camarades, dit Louis Morin en allumant sa pipe, ce qui fut aussitôt imité par les chasseurs, je vous ai réunis afin de m'entendre avec vous sur les moyens que nous devons employer pour atteindre sains et saufs le but de notre voyage.

— Parlez, monsieur Morin, firent-ils, nous vous écoutons.

Le Français raconta alors les motifs pour lesquels don Gutierre avait quitté la Vera-Cruz avec ses filles, les événements qui avaient eu lieu pendant le long trajet de Medellin au Rio del Norte et la poursuite acharnée de don Ramon et de don Remigo; puis il termina son récit par sa visite au camp des peaux-rouges, la façon dont il avait été reçu et la conversation qu'il avait eue avec eux.

— Je vous avoue, ajouta-t-il, que je suis fort inquiet, l'Opossum est un guerrier sage et expérimenté, ses paroles ambiguës me font redouter un piége, non de la part des Indiens, mais de celle des blancs; les peaux-rouges, vous le savez, voient toujours avec joie les blancs se battre entre eux; malgré les rudes leçons que nous avons infligées à nos ennemis, il est évident pour moi qu'ils essayeront encore de nous faire tomber dans une embuscade, c'est à cette éventualité qu'il faut parer.

Les Canadiens avaient écouté dans un religieux silence les paroles du Français; lorsqu'il se tut, ils parurent se consulter du regard, puis Saint-Amand, après avoir retiré sa pipe de ses lèvres, répondit d'une voix grave:

— Monsieur Louis, ce que vous nous avez dit est fort sérieux, je crois comme vous que ce don Ramon ne renoncera pas aux projets qu'il a formés; si nous n'étions que des hommes, je m'en soucierais fort peu, mais nous avons des dames, ainsi que vous nous l'avez fait observer, la situation change donc complétement d'aspect et devient très-grave; je ne suis qu'un pauvre diable de chasseur, mais je me croirais déshonoré s'il arrivait un malheur aux charmantes jeunes filles qui nous accompagnent, vous pouvez donc compter sur mes amis et sur moi pour les défendre, quoi qu'il arrive; maintenant, veuillez nous soumettre votre plan.

— Je pense qu'il faut, avant toute chose, faire une battue dans la savane, afin de reconnaître si nous avons des espions près de nous, et puis, ce point éclairci, changer de tactique, c'est-à-dire, dès que nous aurons acquis la certitude que nos ennemis sont toujours à notre poursuite, marcher droit à eux, les attaquer par surprise et les détruire si nous le pouvons.

— Et les jeunes filles? dit vivement don Miguel.

— Les jeunes filles, répondit Louis Morin, nous les laisserons au camp sous la garde de la moitié des peones.

— Ce plan serait bon si nous avions à combattre des peaux-rouges, reprit Saint-Amand; mais nous nous trouverons face à face avec des bandits déterminés, plus nombreux que nous, et nous serons écrasés.

— Il nous faudrait des auxiliaires, dit l'Ourson.

— Des auxiliaires sont assez difficiles à trouver ici, répondit Louis Morin.

— Bah! fit l'Ourson, pas autant que vous le croyez, monsieur Morin, un de nous ne pourrait-il pas se rendre à l'hacienda du frère de don Gutierre pour en amener?

— Oui, mais cela exigerait un temps considérable.

— Huit jours au plus pour aller et venir.

— Il y en a de plus près, dit tout à coup une voix douce et sympathique.

Les chasseurs se retournèrent avec étonnement, Sacramenta était près d'eux, calme et souriante.

— Pardonnez-moi, señores, reprit-elle doucement, de me mêler ainsi à votre grave discussion; mais, comme c'est surtout de ma sœur et de moi qu'il est question, je n'ai pas cru être indiscrète en intervenant.

— Oh! señorita, pourquoi êtes-vous venue? lui dit le Français avec tristesse.

— Parce que, répondit-elle, vous êtes de braves et loyaux chasseurs, que vous risquez votre vie pour moi, et qu'il est de mon devoir de vous prouver que je ne suis pas indigne de votre dévouement.

Gustave AIMARD.

(*La fin au mois prochain.*)

# REVUE DE L'ANNÉE



Revue de l'année. Le roi soleil. — Prise de Puebla. — Le congres de Malines. Composition de Lix.

## LE ROI SOLEIL.

A tout seigneur tout honneur. Le soleil aura été, sans conteste, le plus grand personnage de l'année de grâce 1863. La journée du dimanche 9 août restera notamment dans la mémoire de ceux qui aiment la chaleur. En sortant des maisons, dit M. Louis Figuier, on croyait entrer dans une fournaise; le vent était brûlant, les murs et le pavé réverbéraient le rayonnement solaire, qui semblait se multiplier et vous assaillir de tous les côtés à la fois. L'asphalte des trottoirs était amolli au point de conserver l'empreinte du pied, et l'on prétend que des allumettes se sont enflammées spontanément au soleil.

Les observations faites par plusieurs savants ont, du reste, donné des résultats assez divers, quant au maximum de température, ce qui s'explique par les conditions différentes où se trouvaient placés les thermomètres. Ceux de l'Observatoire impérial, placés à peu de distance d'un mur très-épais et exposé au nord, donnaient à peu près la température observée en pleine campagne, soit 36 degrés; le maréchal Vaillant en accusait 38, et M. Barral, observant dans un jardin de la rue Neuve-des-Petits-Champs, encaissé et éloigné des habitations, voyait son thermomètre s'élever à 39 degrés.

Arago, dans sa notice sur *l'état thermométrique du globe terrestre*, a publié les *maxima* de tempérarature observés à Paris depuis 1705. La limite de 36 degrés, qui semble représenter les étés chauds, a été dépassée, depuis cette époque, dans les années suivantes : 1705, 1706, 1718, 1724, 1731, 1736, 1738, 1740, 1742, 1748, 1749, 1751, 1757, 1760, 1763, 1764, 1765, 1766, 1769, 1772, 1773, 1777, 1778, 1782, 1783, 1793 (8 juillet et 16 août), 1802, 1803, 1808, 1825, 1826, 1842, 1846, 1857, 1863, soit 36 fois depuis 158 ans.

Pendant cette période, les plus hautes températures obtenues ont été de 38°,4, le 8 juillet 1793; 38°,7, le 17 juillet 1782; 39 degrés, le 6 août 1705; 39 degrés, le 19 août 1763; 39°,4, le 14 août 1773; 40 degrés, le 26 août 1765.

Il est bien entendu, du reste, qu'il ne s'agit que d'observations faites à l'ombre. La différence entre la température prise à l'ombre et la température prise au soleil est ordinairement d'une dizaine de degrés, mais devient quelquefois beaucoup plus sensible et, sous l'influence de conditions particulières, peut s'élever à 20 degrés et même davantage.

Le maximum atteint naturellement par les corps terrestres exposés aux rayons solaires doit être estimé à 70 degrés; et, chose étrange, la neige, par l'effet du rayonnement, sous un ciel serein, peut accuser précisément le même nombre de degrés de froid, ce qui donne un écart de 140 degrés entre les températures les plus élevées et les plus basses, observées à la surface de la terre.

Il est assez remarquable, ajoute M. Figuier, à qui nous empruntons les observations qui précèdent, il est assez remarquable que les *maxima* de la température, à Paris et sous les latitudes voisines, coïncident à peu près avec la température propre de l'homme et des mammifères en général. En effet, la chaleur propre de l'homme est de 37 degrés, et cette température varie à peine, que l'on se transporte aux régions brûlantes de l'équateur ou qu'on s'enfonce dans les glaces du pôle. La chaleur animale ne diffère que très-peu d'une race d'homme à l'autre et d'un individu à l'autre, malgré les plus grandes différences de nourriture et de régime. Mais nous avons vu que la chaleur de 37 degrés est assez souvent dépassée dans un grand nombre de lieux habités du globe; on a donc eu tort d'admettre, comme on l'a fait autrefois, que l'homme serait suffoqué s'il était placé dans une atmosphère plus chaude que son propre sang. Si l'épreuve ne dure que quelques minutes, l'homme peut, en effet, supporter des températures bien autrement élevées. Pour nous borner à quelques exemples connus, nous rappellerons les faits suivants. En 1828 on vit, à Paris, un homme entrer dans un four, à l'intérieur duquel un thermomètre marquait 137 degrés centigrades, et y rester cinq minutes. Il était vêtu d'un justaucorps de coton, recouvert d'un vêtement de laine garni d'un capuchon. En 1774, neuf Anglais entrèrent dans une chambre chauffée à 128 degrés, et y séjournèrent huit minutes; des œufs placés près de ces courageux expérimentateurs devinrent durs en vingt minutes; un bifteck cuisait en une demi-heure, et l'eau entrait presque immédiatement en ébullition. Il est probable que, dans ce dernier cas, l'abondance de la transpiration est le moyen qui préserve la vie de l'homme.

En tenant la main immobile dans de l'eau chaude, on peut endurer 50 degrés; mais si on l'agite dans cette eau, on ne supporte guère plus de 42 degrés : c'est là la chaleur la plus forte que l'homme puisse endurer dans un bain d'eau pure. Le maréchal Marmont prétend avoir vu un Turc, à Brousse, rester longtemps plongé dans un bain chauffé à 78 degrés. C'est une assertion insoutenable : un mauvais thermomètre a dû causer l'erreur.

## LA GUERRE AU MEXIQUE.

Tout a été dit sur le rôle glorieux que nos armées ont joué au Mexique. Aujourd'hui la grande guerre est terminée, le maréchal Forey revient en France, il laisse au général Bazaine, son digne successeur, la tâche de profiter de nos victoires pour ramener l'ordre et la prospérité dans un pays trop longtemps dévasté par les querelles des partis.

Quoi qu'il en soit, le ***Musée des Familles*** se devait à lui-même de perpétuer le souvenir d'un des faits d'armes les plus mémorables de notre époque, le siége de Puebla, que l'histoire placera à côté de ceux de Saragosse et de Sébastopol.

## LES CONGRÈS.

L'année 1863 aura aussi été l'année des congrès. Congrès au nord, congrès au sud, congrès à l'ouest et à l'est; sans parler des expositions, qui sont, elles aussi, les congrès pacifiques de l'industrie. Congrès de statistique à Berlin, congrès des princes allemands à Francfort, congrès de l'Église catholique à Malines, congrès des sciences sociales à Gand; et voici qu'un dernier congrès est annoncé, qui ferait oublier tous les autres, et dont le succès serait le triomphe de la vérité sur l'erreur, de la lumière sur les ténèbres, de la justice sur l'iniquité.

Mais le congrès de Malines rentre seul dans notre cadre par la nature des questions soumises et des résolutions arrêtées.

Dans cette réunion, à laquelle, dit M. Breton, les catholiques belges avaient appelé leurs frères de toutes les nations et de toutes les œuvres, il a été posé, discuté, résolu plus de questions d'économie charitable et chrétienne, il a été exprimé plus de nobles vœux, plus de grandes idées, il a jailli plus d'élan et d'enthousiasme qu'il n'en faudrait pour occuper, intéresser, animer le monde pendant plusieurs années.

La Belgique, la France, la Suisse, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, Rome, le Portugal, la Pologne, la Syrie, l'Orient, tous les pays, en un mot, où le nom du Christ est adoré, avaient envoyé leurs représentants à ce grand concile du monde catholique. Le pape Pie IX, lui, avait envoyé, à ses enfants réunis à Malines, ses éloges, ses encouragements et sa bénédiction.

Pendant quatre jours les plus brillants orateurs de l'Église et de nos anciennes luttes politiques, S. Em. le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster, MM. de Montalembert, Cochin, Deschamps, ancien ministre belge, vicomte de Kerkove, Foucher de Careil, l'abbé Mermillod, ont tenu une assemblée de quatre mille personnes sous le charme d'une éloquence tantôt douce et touchante, tantôt vive et colorée, toujours élevée, toujours empreinte des plus nobles sentiments du christianisme.

« Toutes les sciences, a dit M. Cochin, prouvent Dieu, tous les progrès le servent; quand les sciences ont bien travaillé, elles deviennent en quelque sorte des degrés qui conduisent à l'autel; les progrès matériels sont la rédemption terrestre de l'humanité. »

Est-il possible de répondre mieux aux esprits prévenus qui s'obstinent à voir dans la religion l'adversaire de la civilisation?

## LES DEUILS DE 1863.

### PITRE-CHEVALIER. EUGÈNE DELACROIX.

Le *Musée des Familles* manquerait aux premières lois de la reconnaissance, s'il n'inscrivait ici, et en tête, le nom de l'homme qui a présidé si longtemps à ses destinées. Il a d'ailleurs publié sur M. Pitre-Chevalier (t. XXX, p. 319) une notice critique et biographique à laquelle nous renvoyons nos lecteurs.

Nous en dirons autant de notre grand peintre Eugène Delacroix (voir t. XXX, p. 353).

### LE COMTE ALFRED DE VIGNY.

Il y avait longtemps qu'Alfred de Vigny n'avait rien publié, et de notre temps on oublie vite. Cependant l'émotion fut grande quand on apprit que l'auteur de *Cinq-Mars* venait de mourir (18 septembre 1863). C'est que peu d'hommes surent, au même point que lui, commander le respect et la sympathie par l'élévation de leur talent et la dignité de leur caractère. Si tu veux être respecté, commence par te respecter toi-même, a dit le sage.

Nous n'avons plus à apprécier l'écrivain. Deux fois déjà (tome XIII, page 145, et tome XXVIII, page 344), le *Musée* en a longuement entretenu ses lecteurs. Ajoutons seulement que sa mort a été celle d'un chrétien, comme sa vie avait été celle d'un juste.

L'abbé V***, curé d'une des paroisses de Paris, et ami d'enfance d'Alfred de Vigny, était allé le voir pour lui serrer la main une dernière fois et l'éclairer sur sa véritable situation.

— Merci, lui répondit le poëte mourant. J'ai toujours été catholique, et je veux mourir en catholique.

Et comme l'abbé lui désignait un confesseur,

— Pourquoi un autre que vous? reprit-il, n'est-ce pas vous que Dieu m'envoie?

Puis il voulut se lever de sa chaise longue et se mettre à genoux. L'abbé V*** s'y opposa, reçut sa confession, lui remit ses péchés et lui donna le rendez-vous suprême des chrétiens.

### S. EXC. M. BILLAULT.

M. Billault était né à Vannes, en 1805. En 1837, il faisait ses débuts à la Chambre des députés, et trois ans après entrait dans le ministère du 1er mars, comme sous-secrétaire d'État. En 1848, il fut envoyé à la Constituante, mais ne fut pas réélu à la Législative. Depuis le 2 décembre, il présida le Corps législatif, fut nommé sénateur, puis ministre de l'intérieur, ministre sans portefeuille, et enfin ministre d'État.

L'homme politique échappe à notre appréciation, mais nous avons le droit de juger l'orateur, et rarement nous avons rencontré à un aussi haut degré que chez M. Billault l'élévation de la pensée, l'adresse qui tourne la difficulté, et cette exquise urbanité qui permet de tout dire à ses adversaires.

Par décret impérial, et vu les grands services rendus à l'État, les funérailles de M. Billault ont été célébrées aux frais du trésor public.

### LE MARÉCHAL D'ORNANO.

Le maréchal comte d'Ornano, sénateur et gouverneur des Invalides, mort le 15 octobre 1863, était, avec le général Schramm, un des derniers officiers généraux du premier empire. Né à Ajaccio, le 17 janvier 1784, il entra au service en 1800, comme sous-lieutenant de dragons, prit part à l'expédition du général Leclerc à Saint-Domingue, aux guerres d'Allemagne, de Pologne et d'Espagne. Promu au grade de général de brigade en 1811, fait général de division deux jours avant la bataille de la Moskowa, il fut grièvement blessé pendant la retraite de Russie.

Commandant en chef de toutes les troupes de la garde impériale concentrées à Paris (24 janvier 1814), il dut quitter la France en 1815. Mais bientôt il rentra (1817), fut rappelé à l'activité en 1828, reçut la pairie sous Louis-Philippe, fut envoyé comme représentant aux Assemblées constituante et législative (1848 et 1849), et nommé successivement sénateur (26 janvier 1852), grand chancelier de la Légion d'honneur, gouverneur des Invalides, et enfin, comme couronnement de cette glorieuse carrière, maréchal de France, le 2 avril 1861.

Du reste, si le vieux dicton : Noblesse oblige, est encore vrai, peu de familles comptent autant d'illustrations que la sienne. Elle remonte authentiquement à Ugo Colonna, qui conquit la Corse sur les Sarrasins, au temps de Charlemagne.

Sampierro d'Ornano entra en 1533 au service de la France, et, pour ouvrir l'ère de gloire de sa race, sauva la vie du Dauphin au siége de Perpignan, ce qui lui valut le droit de porter dans ses armes deux bandes d'azur chargées d'une fleur de lis d'or. Alphonse, son fils, fut fait maréchal de France par Henri IV ; Jean-Baptiste, son petit-fils, reçut la même récompense, et, lieutenant général en Guyenne, il fit preuve, pendant une peste violente, du plus admirable dévouement. Il y a quelques années, le conseil municipal de Bordeaux, en souvenir de ces services, donnait son nom à une des rues de la ville.

Le comte d'Ornano qui vient de mourir était donc le troisième maréchal du même nom. Il était fils de Lucien d'Ornano et d'Isabelle Bonaparte, cousine de Napoléon Ier, et ainsi allié à la famille impériale.

### LORD LYNDHURST.

Une des plus solennelles figures de cette aristocratie anglaise qui, jusqu'aux limites de l'extrême vieillesse, conserve la vigueur et l'énergie des jeunes années.

Sir John Singleton Copley était né à Boston, en 1772,

il avait été successivement *solicitor general*, attorney général, enfin lord chancelier, avec le titre de lord Lyndhurst, dans le cabinet Canning (1828).

Voilà, certes, une carrière bien remplie. Eh bien, dirigez les destinées d'une grande nation, soyez général, ministre, prince, que sais-je? A peine serez-vous descendu dans la tombe que le silence se fera autour de vous; mais inventez une sauce nouvelle, un jeu, une mode, et la reconnaissance publique portera votre nom aux âges les plus reculés.

Or lord Lyndhurst a eu jusqu'à cette bonne fortune, le whist fut son contemporain ; sir John s'en déclara un des plus chauds adeptes, l'étudia, le perfectionna, et inventa ce coup qui consiste, lorsque vous n'avez qu'une carte d'une couleur, à la jouer, en guise d'invite, pour couper ensuite, quand votre partenaire retournera à la couleur. Et remarquez que c'est jouer en dépit du sens commun. Mais n'importe ! Le coup fut agréé, sir John *Singleton* lui donna son nom, et c'est grâce à ce passeport que le ministre, l'attorney général et le lord chancelier passeront vraisemblablement à la postérité. C. W.

## A PROPOS DU *GÉANT*.

Il semble que la question des ballons ait fait de nouveaux progrès depuis les audacieuses tentatives de Nadar. La science aérostatique paraissait abandonnée depuis longtemps ; et, pour tout dire, elle ne fit pas de grands progrès depuis la fin du dix-huitième siècle ; les physiciens du jour avaient tout inventé : le gaz hydrogène pour gonfler le ballon, le filet pour contenir le taffetas et soutenir la nacelle, et enfin la soupape pour donner issue au gaz; les moyens d'ascension et de descente par l'abandon du gaz ou du lest étaient également trouvés. Donc, en quatre-vingts ans, l'art des aéronautes demeura stationnaire.

Est-ce à dire que les tentatives de Nadar aient amené de nouveaux progrès? Peut-être ; je suis tenté de dire : évidemment. Et voici pourquoi :

D'abord, ce courageux et intrépide artiste a ravivé la question oubliée; il a profité de sa situation sympathique dans la presse et vis-à-vis des journalistes pour rappeler l'attention publique sur ce sujet. Au commencement des grandes découvertes, il y a toujours un homme de cette trempe, chercheur de difficultés, amoureux de l'impossible, qui tente, essaye, réussit plus ou moins, mais enfin donne le branle; les savants s'en mêlent alors ; ils parlent, ils écrivent, ils calculent, et, un beau jour, le succès éclate à tous les yeux.

C'est ce qu'amèneront les hardies ascensions de Nadar; que l'art de s'élever et de se diriger dans l'air devienne jamais un moyen pratique de locomotion, et la postérité, si elle est juste, lui devra une belle part de sa reconnaissance.

Je ne viens point ici narrer les voyages du *Géant;* d'autres l'ont fait, qui, l'ayant accompagné dans son vol, furent mieux placés pour voir, partant pour raconter. Je veux seulement, en quelques lignes, indiquer la direction que tend à prendre la science aéronautique.

D'abord, suivant Nadar, le *Géant* doit être le dernier ballon; les difficultés de ses descentes démontrent surabondamment combien un aussi vaste appareil est dangereux à guider, impossible à conduire.

On veut donc en arriver à supprimer le ballon tout simplement; la chose est-elle possible? M. Babinet le croit, comme si l'idée venait de lui; MM. de Ponton d'Amécourt et de La Landelle affirment avoir vaincu la difficulté et résolu le problème.

Mais avant d'entrer dans les détails de leur invention, finissons-en avec les ballons, et laissez-moi vous parler de l'appareil de M. de Luze. Je l'ai vu fonctionner en petit, et c'est à coup sûr ce qui a été fait de plus ingénieux pour diriger un aérostat, si un aérostat est chose dirigeable; d'ailleurs l'inventeur a été logique : au lieu de chercher à pousser la nacelle, il a cherché à pousser le ballon.

Pour cela, il lui a donné la forme d'un cylindre allongé ; sur ce cylindre il a disposé les branches d'une hélice; il a relié les deux extrémités du cylindre à la nacelle par des fils enroulés sur des poulies; ces fils sont destinés à donner, au moyen d'un moteur quelconque, un mouvement de rotation au cylindre, et le ballon se visse littéralement dans l'air.

Il est certain que l'appareil marche, et marche très-bien ; il ne pourra certainement pas remonter des courants extrêmement forts ; mais, par des vents moyens, je crois qu'il devra se diriger; d'ailleurs l'aéronaute aura encore à sa disposition des plans inclinés qui, développés dans un sens ou dans l'autre, lui permettront de courir de véritables bordées verticales.

Son ballon doit être construit en cuivre, de manière à éviter la déperdition du gaz hydrogène pur, qui est très-subtil, et M. de Luze espère produire des mouvements d'ascension et de descente au moyen d'une poche placée à l'intérieur du ballon, et dans laquelle il refoulera de l'air au moyen d'une pompe.

Voici très-sommairement son invention ; on le voit, ce qu'il y a de plus ingénieux, c'est le ballon faisant hélice lui-même. M. de Luze réussira-t-il? Nous le verrons, puisqu'il se propose de se promener pendant deux jours au-dessus de Paris.

Mais je reviens au projet de MM. de Ponton d'Amécourt et de La Landelle; il y a là quelque chose de très-sérieux ; il reste à savoir si leur idée est praticable avec les moyens que la mécanique actuelle met à leur disposition.

Vous connaissez ces jouets d'enfants faits de palettes auxquelles on communique une vive rotation au moyen d'une corde rapidement déroulée; l'objet s'envole et plane dans l'air tant que l'hélice conserve son mouvement giratoire ; si ce mouvement continuait, l'appareil ne retomberait pas; imaginez un ressort qui agisse incessamment, et le jouet se maintiendra.

C'est sur ce principe qu'est fondé l'hélicoptère de M. de Ponton d'Amécourt ; l'air offre un point d'appui suffisant à l'hélice, qui le frappe obliquement; tout cela est physiquement vrai, et j'ai vu de mes yeux fonctionner de petits appareils fabriqués par ces messieurs; un ressort bandé, lâché tout à coup, s'enlevait avec l'hélice.

Mais évidemment la colonne d'air chassée par l'hélice donnerait à l'appareil un mouvement de rotation inverse; il fallait donc obvier à cet inconvénient, car l'aéronaute eût été promptement étourdi par cette valse aérienne. Aussi, au moyen de deux hélices superposées et tournant dans des directions opposées, M. de Ponton d'Amécourt a pu rendre l'immobilité complète.

Avec une troisième hélice, verticale, il dirige son appareil comme il l'entend. Ainsi donc, au moyen des deux premières, il se soutient dans l'air ; au moyen de la troisième, il se pousse comme s'il était dans l'eau.

Voilà donc théoriquement le moyen trouvé, l'hélicoptère ; mais, pratiquement, cela réussira-t-il? tout dépendra du moteur employé à mouvoir l'hélice; il faut qu'il soit à la fois puissant et léger. Malheureusement, jus-

qu'ici les machines à air comprimé ou à vapeur, en aluminium ou en fer, n'ont pas donné de résultats complets.

Je sais bien que les expérimentateurs travaillaient en petit, et que, pour réussir, il faut opérer en grand, car, à mesure que le volume de l'appareil s'accroît, son poids relatif diminue; en effet, une machine de la force de vingt chevaux pèse beaucoup moins que vingt machines de la force d'un cheval. Attendons donc patiemment des expériences plus décisives. Les inventeurs sont gens instruits et résolus; ils iront jusqu'au bout de leur découverte.

Mais il leur faut de l'argent, et peut-être beaucoup; c'est à le gagner, cet argent, que Nadar s'est dévoué tout entier; c'est pour cela qu'il a convoqué la foule à venir voir ses audacieuses ascensions. Les spectateurs ne sont pas accourus en assez grand nombre, parce qu'ils ne songeaient peut-être qu'à un plaisir présent; si Nadar recommence, qu'ils pensent à l'utilité future, et le champ de Mars sera trop petit pour les contenir.




Le ballon *le Géant* au champ de Mars. Dessin de Fellmann.

Il ne s'agit plus, on le voit, de planer ou de voler dans les airs, mais d'y naviguer.

Un savant a dit fort humoristiquement : « L'homme aura beau faire, en se transformant en volatile, il ne sera jamais qu'un dindon, et le dindon de la farce. »

Préconisons donc l'hélicoptère, et prenons pour devise la devise de Nadar :

Tout ce qui est possible se fera.

JULES VERNE.

## L'ANNÉE MUSICALE.

L'année qui expire au moment où nous écrivons ces lignes marquera dans l'histoire de l'art musical. Elle aura l'honneur, cette année de grâce et d'harmonie, d'avoir vu décréter l'enseignement obligatoire de la musique dans les écoles du gouvernement. Cela seul suffirait à l'immortaliser. Mais à côté de cette mesure commandée par la vulgarisation d'un art qui a pénétré jusqu'au cœur même du peuple, d'autres preuves de bienveillance ont été données à la musique par les autorités supérieures. Le Théâtre-Lyrique est devenu théâtre impérial,

grâce à la subvention de cent mille francs par an dont on l'a doté. L'habile directeur de ce théâtre, M. Carvalho, méritait cette faveur, qui profitera surtout aux grands prix de Rome, assurés désormais d'une scène où ils pourront produire leurs ouvrages. Enfin cette même année 1863 a vu la parole impériale proclamer solennellement la liberté des théâtres, depuis si longtemps réclamée. On s'est demandé s'il y avait assez de musiciens en France pour former les orchestres des nouveaux théâtres lyriques dont l'ouverture est déjà projetée. A cela nous répondons qu'il y a de tout en France pour tout ce qu'on voudra faire. Mais si les musiciens d'orchestre venaient à manquer, nous n'aurions qu'un signe à faire en Allemagne pour être satisfaits à souhait.

Si les encouragements n'ont pas manqué à la musique, il nous faut bien dire que peu d'ouvrages vraiment remarquables se sont produits en 1863. L'énumération suivante nous donne malheureusement trop raison.

Dans le mois de janvier, le Théâtre-Lyrique représente l'*Ondine*, qui s'est maladroitement laissée couler au fond du lac à la surface duquel elle se livrait à de gracieux ébats.

Le mois de février a vu poindre à l'Opéra-Comique un petit acte, *l'Illustre Gaspard*.

*La Déesse et le berger*, musique de M. Duprato, a succédé dans le même théâtre, et le mois suivant, à *l'Illustre Gaspard*. L'œuvre de M. Duprato renferme de jolies parties, et une dame du monde, enthousiasmée de cette partition, en a payé le manuscrit dix mille francs, pour le placer dans sa bibliothèque.

Le mois d'avril nous donne *Cosi fan tutte*, musique de Mozart, accommodée sur un poëme de MM. Michel Carré et Jules Barbier, sous le nom de *Peines d'amour perdues*. Peines de librettistes perdues! La délicieuse musique du grand maître n'a pu résister à cet *embellissement* nouveau d'auteurs pourtant fort habiles d'ordinaire.

Dans ce même mois, l'Opéra-Comique a représenté *Bataille d'amour*. Bataille d'amour, peines d'amour, voilà beaucoup d'amour. Le propre de l'amour est de faire des malheureux, et dans cette bataille d'amour, livrée par un auteur dramatique des plus adroits, Victorien Sardou, et par un compositeur d'un talent poétique et plein de distinction, M. de Vaucorbeil, les auteurs n'ont pas été heureux. Trente revers valent bien un succès, a dit Scribe; c'est possible, mais moi j'aimerais mieux un succès.

Le grand Opéra pirouette agréablement, dans le mois de juillet, un petit ballet intitulé *Diavolina*. Bravo pour les ballons et les sourires de M<sup>lle</sup> Mouravieff.

Un compositeur d'un talent réel, M. Deffès, produit, à peu de jours de là, avec M. Meilhac, *les Bourguignonnes*, à l'Opéra-Comique, un acte bien réussi.

*Les Pêcheurs de perles*, opéra en trois actes, joués au théâtre impérial Lyrique, sont l'œuvre bruyante et blasée d'un compositeur de vingt-quatre ans, M. Bizet. Rien de plus savant que cette partition et rien de moins naïf. C'est beau la science, mais le cœur vaut mieux.

Prenons la position solennelle des cantonniers de chemin de fer au passage d'un convoi pour nommer les petits actes suivants, qui ont passé sur la scène du même théâtre avec la vitesse d'un train express: *les Fiancés de Rosa* et *le Jardinier et son seigneur*.

*Les Amours du diable* (encore de l'amour!) ont été plus heureuses à l'Opéra-Comique que les autres amours données précédemment à ce théâtre et au Théâtre-Lyrique. Cet opéra est en quatre actes, paroles de M. de Saint-Georges, musique d'Albert Grisar.

De tous les ouvrages qui se sont produits au théâtre dans le courant de cette année, il n'en est pas qui ait aussi vivement excité la curiosité publique que *les Troyens*, grand opéra en quatre actes, avec prologue, poëme et musique de M. Hector Berlioz. Cette œuvre, dont le monde musical et littéraire s'entretenait depuis quinze ans qu'elle était dans le portefeuille de l'artiste, a fait son apparition le 4 novembre dernier sur la scène du Théâtre-Lyrique impérial

Jamais partition ne fit naître dans la presse parisienne un plus violent conflit d'opinions. Les uns, et c'est le plus grand nombre, ont trouvé *les Troyens* une œuvre sublime; les autres l'ont qualifiée de *monstrueuse élucubration*. Aujourd'hui l'opinion est faite sur cet opéra, ou pour mieux dire sur cette épopée lyrique, et nous n'avons pas à y revenir dans cette rapide énumération des œuvres de l'art.

Quoi qu'il en soit de la valeur des *Troyens*, au point de vue *exclusivement musical*, soit qu'on approuve ou qu'on désapprouve le système sur lequel est basée cette nouvelle œuvre de l'auteur de la *Symphonie fantastique*, de *Roméo et Juliette* et de l'*Enfance du Christ*, il est un point sur lequel tous les gens de bonne foi sont d'accord: la grande âme du maître, ses nobles aspirations, sa conviction profonde, sa vaillance que rien ne saurait altérer ni fléchir, et son horreur du banal: *Odi profanum vulgus et arceo*.

Pour nous, le plus grand nombre des morceaux dont se compose cet ouvrage ont atteint les limites du beau. Nous citerons par-dessus tout le *septuor*, adorable enivrement de la poésie musicale la plus pénétrante, la plus embaumée, la plus nouvelle aussi qui ait jamais ému les cœurs avides d'idéal; le *duo* qui suit entre Énée et Didon, une extase amoureuse; le *duo* des deux femmes, dont la dernière moitié respire les vagues et douces inquiétudes d'un amour funeste; puis encore la marche des Troyens, toute remplie de pompe et d'éclat, et qui se fragmente comme une menace fatale dans tout le courant du drame; le chant si large et si expressif de l'introduction instrumentale avant le lever du rideau; enfin les dernières plaintes de Didon, de cette infortunée Didon, dont Virgile a dit:

> Infelix Dido nulli bene juncta marito;
> Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Nous pourrions désigner beaucoup d'autres pages extrêmement remarquables, mais ces citations suffisent. Certes, une œuvre qui renferme de pareilles beautés n'est pas une œuvre ordinaire, et à quelque point de vue qu'on se place, qu'on approuve ou qu'on désapprouve la forme du maître, il a droit au respect de tous.

M<sup>me</sup> Charton-Demeur a trouvé dans le rôle de Didon des accents pleins de charme et de passion. M. Montjauze s'est aussi très-bien acquitté de sa tâche. En général, l'ensemble de l'exécution a été bon. L'orchestre, sous la conduite de M. Deloffre, a mis en relief les qualités si nombreuses d'une instrumentation tour à tour originale, savante, vigoureuse, poétique, douce et rêveuse. Dans un intermède instrumental qu'on a supprimé à la seconde représentation (une merveille de style descriptif), l'orchestre a fait preuve d'une habileté consommée. En ce qui concerne les costumes et les décors, le théâtre du grand Opéra n'en produisit jamais de plus riches et de mieux dessinés.

En dehors des œuvres nouvelles que nous venons de signaler, nous n'avons à constater sur nos divers théâ-

tres lyriques que quelques reprises importantes et quelques débuts nouveaux. Au Théâtre-Italien, et sous la direction de M. Calzado, Mlle Patti, que j'ai eu le plaisir d'entendre chanter à New-York quand elle n'avait encore que douze ans, a fait parmi nous fanatisme, comme disent les Italiens. Elle est charmante, cette enfant qui chante comme un rossignol, sans plus de méthode, mais avec autant d'agrément, et joue la comédie comme un lutin qui n'a jamais eu le moindre rapport avec le Conservatoire de déclamation. Tout est naturel chez Adelina Patti; mais tel est l'effet du naturel chez une riche organisation, que tout plaît, jusqu'aux défauts mêmes.

*La Serva Padrona*, de Pergolèse, a été fort applaudie par le très-petit nombre de connaisseurs, quoi qu'on en puisse dire, qui fréquentent le Théâtre-Italien.

M. Calzado ayant donné sa démission, c'est M. Bagier qui lui a succédé comme directeur du Théâtre-Italien. La tâche est rendue bien difficile à la nouvelle direction par la suppression de toute subvention. Dans de semblables conditions, il faudrait faire salle comble chaque soir, et c'est presque impossible.

Malgré quelques hardiesses de vocalisation et de beaux accents dramatiques, Mme de La Grange a paru insuffisante. Sa voix est fatiguée et sa méthode est loin d'être parfaite. En revanche, le ténor Fraschini a réuni tous les suffrages. Voilà un chanteur! voix égale, facile, sympathique, expressive, au service d'une méthode parfaite. Depuis Rubini, aucun ténor n'avait réuni de si belles qualités.

Au grand Opéra, la reprise de *la Muette* a été saluée par les applaudissements de la foule et par toute la critique spéciale. Quelle verve, quelle grâce, quelle jeunesse, quelle originalité dans ces chants du plus aimable de nos compositeurs!

Une cantatrice célèbre chez nos voisins d'outre-Manche, Mlle Titiens, a débuté dans *les Huguenots*. Elle a pu se convaincre qu'il faut, pour plaire aux Français, autre chose qu'une voix à tout casser. Mlle Titiens est retournée à Londres, bien persuadée sans doute que les Français ne se connaissent pas en musique, et que les seuls juges compétents en pareille matière sont les Anglais.

*Les Vêpres siciliennes*, de Verdi, ont fait leur réapparition sur notre première scène lyrique, qui se repose un peu trop sur ses anciens lauriers. Mlle Sax, et surtout Bonnehée — un chanteur de bonne école, celui-là! — ont mérité de chaleureux applaudissements.

Dans *la Juive*, M. Villaret, dont les débuts dans *Guillaume Tell* promettaient un ténor pour le grand Opéra, — chose rare! — a tenu et au delà ses promesses. S'il est loin d'être parfait dans toutes les parties de son rôle, il a chanté délicieusement l'air de la pâque. Tout le Paris musical a été où ira entendre chanter ce bel air d'Halévy par M. Villaret.

Le théâtre impérial Lyrique nous a rendu *la Perle du Brésil*, de Félicien David : une perle mélodique du plus bel orient.

En dehors des théâtres, nous n'avons guère à signaler que les séances de la société des concerts du Conservatoire, les concerts de musique populaire dirigés par M. Pasdeloup, les séances de Thalberg, et quelques concerts particuliers qui prouvent qu'il y a d'excellents chanteurs en dehors du théâtre.

Plusieurs ouvrages sur la musique méritent de trouver ici leur place. C'est d'abord la nouvelle édition de l'œuvre monumentale de M. Fétis, la *Biographie universelle des musiciens*. Viennent ensuite : *A travers chants*, de M. Berlioz; *la Musique au théâtre*, de M. Malliot; *la Musique à Paris*, par MM. Albert de Lassalle et F. Thoinan; l'*Année musicale*, de M. Scudo; *Mes Souvenirs*, par Léon Escudier; enfin, mais uniquement pour ne pas indisposer contre nous M. Pagnerre, qui en est l'éditeur, *Musique et musiciens*, d'Oscar Comettant.

OSCAR COMETTANT.

## BIBLIOGRAPHIE.

### LES MYSTÈRES DE L'OCÉAN (1)

Voici un livre sur lequel nous aimons à nous arrêter. Il est signé d'un de nos collaborateurs, et a pour titre : *Les Mystères de l'Océan*. Sans quitter le coin de notre feu, nous assistons à la création des mondes, nous étudions la circulation de ce grand corps qui s'appelle la mer, nous pénétrons dans ses profondeurs inconnues, nous apprenons à connaître ses étranges habitants, plantes, mollusques, cétacés, poissons. Certes le sujet est vaste, le voyage intéressant, et je vous assure qu'on rencontrerait difficilement un meilleur guide que M. Mangin, dont nos lecteurs connaissent du reste la plume claire, élégante et facile.

Un des chapitres les plus curieux des *Mystères de l'Océan* est celui que l'auteur consacre aux légendes de la mer : là nous voyons paraître le kraken et le serpent si redoutés des populations du Nord. Les pêcheurs norwégiens, raconte un évêque de Berghen, affirment que, quand ils poussent au large à plusieurs milles, particulièrement pendant les jours les plus chauds de l'année, la mer semble tout à coup diminuer sous leurs barques, c'est le kraken qui s'interpose entre les bas-fonds et l'onde supérieure. Parfois il se réveille, la mer s'agite, les pêcheurs font force de rames et s'éloignent au plus vite; tout à coup ils voient le monstre remonter à la surface, puis, de cette masse flottante qui couvre un mille et demi sortent des espèces de bras qui se dressent *semblables à des mâts armés de leurs vergues*. Malheur au navire que le kraken embrasse de ses fatales étreintes.

En Angleterre, aux États-Unis, la croyance au grand serpent de mer est aussi très-populaire. Ce ne sont plus de crédules pêcheurs qui affirment, ce sont des marins éclairés, instruits, ce sont presque des savants. Le capitaine Harrington raconte avoir vu le monstre de ses propres yeux. Sa tête avait la forme d'un tonneau; au sommet se dressait une crête membraneuse et ridée.

Voilà pour la légende, voici maintenant l'histoire. En 1848, M. F. Smith, à bord du navire *le Peking*, près de Moulmein, aperçut « quelque chose d'extraordinaire qui se balançait sur les vagues et paraissait être un animal d'une longueur démesurée. » On distinguait une tête énorme et un cou d'une grosseur monstrueuse, recouvert d'une crinière qui paraissait et disparaissait tour à tour. Un canot est mis à la mer, monté par quatre hommes et un officier; il s'approche, semble hésiter, puis on le voit regagner le navire, traînant le monstre à sa remorque. Enfin on allait donc voir de près le fameux serpent de mer. Hélas! ce n'était qu'une algue immense, dont la racine figurait la tête, tandis que le mouvement des flots lui donnait toutes les apparences de la vie.

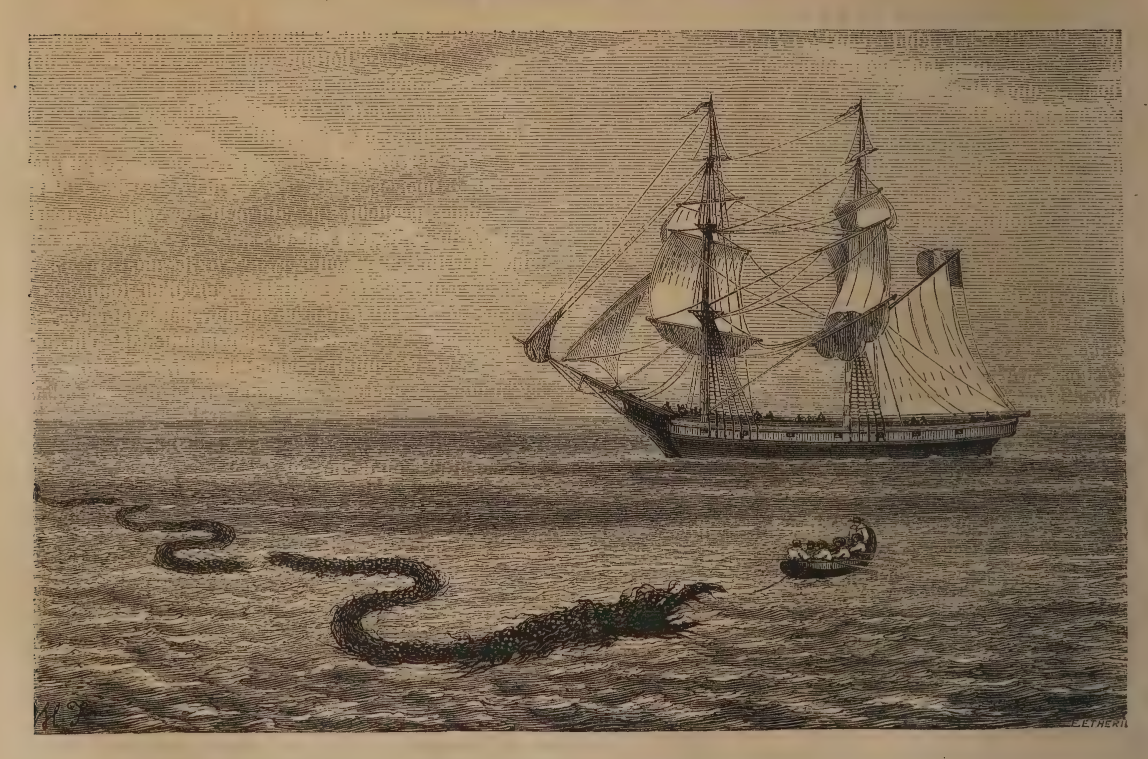
Le kraken, lui aussi, n'en déplaise aux amateurs du merveilleux, n'est qu'un poulpe dont l'imagination a décuplé les proportions.

(1) Un beau volume grand in-8°, par A. Mangin. A. Mame, éditeur, Tours; 7 fr. 50.

Ces extraits donnent une faible idée de l'intérêt qu'offre le livre de M. Mangin ; quant à son exécution typographique, qu'il nous suffise de dire qu'il sort des presses de M. A. Mame, de Tours, et que les deux gravures de notre dernière page sont dues à l'obligeance de l'éditeur.

(*La fin de la Revue de l'année au mois prochain.*) C. W.

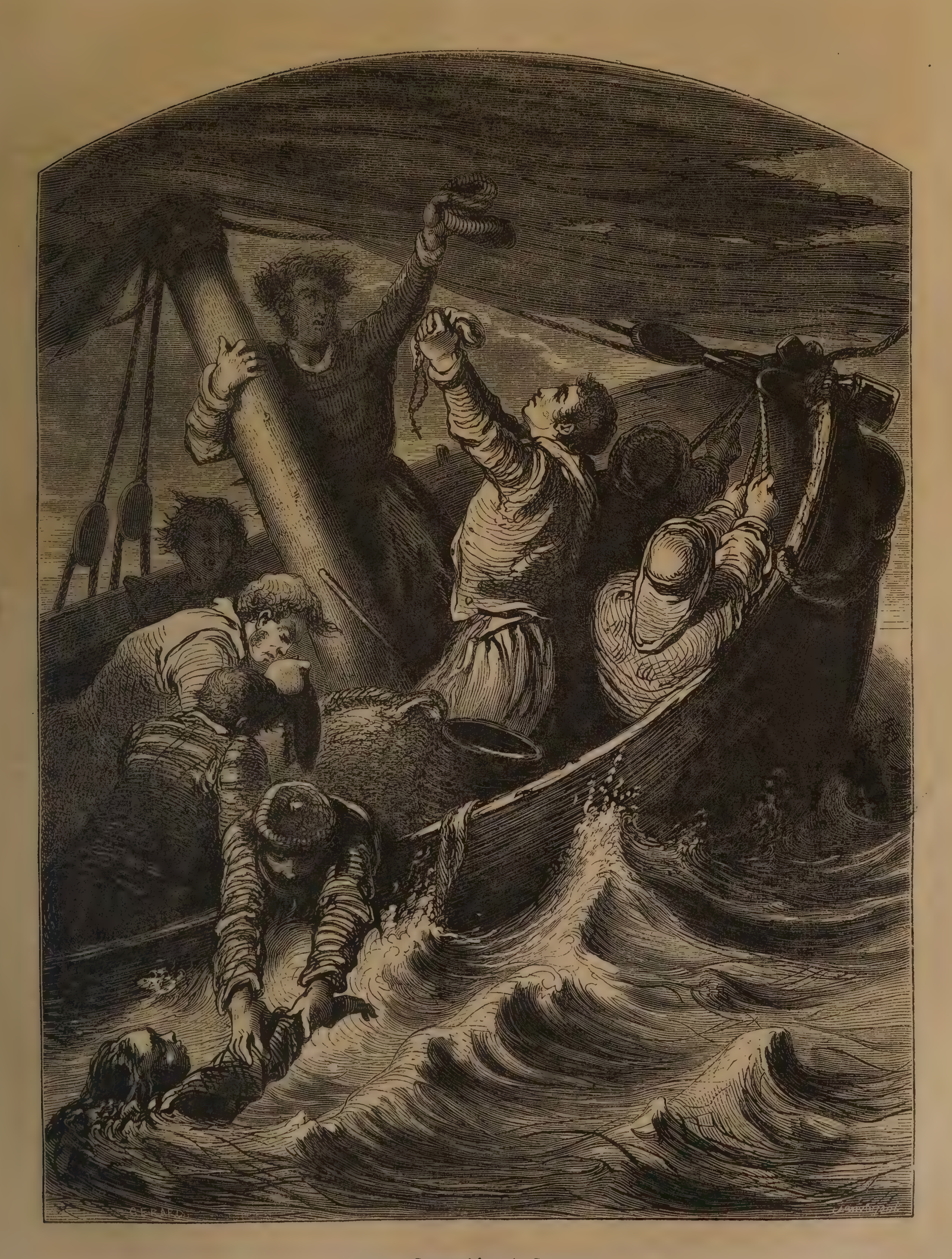
Les Mystères de l'Océan. Le kraken.



Les Mystères de l'Océan. Algue monstre remorquée par le canot du *Péking*.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

# POÉSIES.



Le vœu. Composition de Sauvageot.

## LE VŒU.

L'éclair luit et l'océan gronde,
La frêle barque, loin du port,
Fuit, emportée au gré de l'onde
Qui se brise contre le bord.

En vain ils luttent; la tempête
De leur voile a fait un lambeau,
Pas une étoile sur leur tête,
Sous leurs pieds un gouffre, un tombeau.

Lorsque de sa propre faiblesse
L'homme n'attend plus de secours,
C'est au Dieu puissant qu'il s'adresse,
En Dieu l'homme espère toujours.

Pitié! Seigneur que l'on oublie
Dans les jours de prospérité,
Mais qu'on implore et que l'on prie
Dans le deuil et l'adversité.

Et vous, ô reine! ô sainte Vierge!
Si vous les sauvez du trépas,
Pieds nus, ils porteront un cierge
A votre autel, qu'on voit là-bas.

Ils disent, et soudain l'orage
Semble s'éloigner, et le vent,
Qui tout à l'heure faisait rage,
Tombe et se calme en un instant.

La mer laisse échapper sa proie,
Et l'arc-en-ciel, à l'horizon,
Aux malheureux tremblants de joie
Porte le gage du pardon.

Ch. RAYMOND.

## CE QUE DISENT LES FLEURS.

SONNETS.

### LE JASMIN.

I

Quand les jours d'hiver sont finis,
Que le printemps, en robe blanche,
Met des feuilles sur chaque branche,
Met des oiseaux dans tous les nids;

Quand au sein des prés rajeunis
L'onde plus limpide s'épanche,
Et que sur les grands bois se penche
Le soleil aux rayons bénis;

Quand le ciel est plein de lumière,
Que du palais à la chaumière
Tout chante et tout rit à la fois,

J'ouvre mes fleurs,—douces merveilles!—
Blondes comme l'or des abeilles,
Blanches comme le lis des bois.

II

Que de ravissants babillages;
Que de doux mots j'entends, le soir,
Sous mes branches aux verts feuillages,
Où les enfants viennent s'asseoir.

A travers les frêles treillages,
Que parfume mon encensoir,
Je leur vois faire des voyages
Aux beaux pays d'où vient l'espoir.

Dans un azur que rien ne voile,
Je les vois de leur blanche étoile
Suivre les lumineux sillons,

Verser des pleurs, prier, sourire,
Et j'ai bien soin de n'en rien dire
A mes amis les papillons!

Antonio SPINELLI.

## LA PETITE TUNIQUE DE MORT.

A Son Altesse Sérénissime la princesse Florestine de Monaco.

J'ai connu, dans une famille,
Un petit garçon de sept ans,
Doux comme une petite fille,
C'était la perle des enfants.

Il fut malade, en moins d'une heure
Le bon Dieu le reprit à lui :
Et depuis lors sa mère pleure
Et se désole jour et nuit.

La voyant donc pleurer sans trêve,
Le petit ange obtint de Dieu
De la revoir la nuit, en rêve,
Et de la consoler un peu.

Quittant la céleste patrie,
Son doux fantôme errait le soir
Autour de sa mère chérie,
Qui croyait encore le voir.

Puis, le matin, dès que l'aurore
Venait éclairer son berceau,
Vers son petit nid tiède encore
Il s'envolait comme un oiseau.

Enfin, la troisième semaine
Après qu'on l'eût enseveli,
Sa pauvre petite âme en peine
Vint s'asseoir au pied du grand lit.

A son front brillait une étoile,
Et sa main tenait un flambeau;
Drapé dans son linceul de toile,
On eût dit l'Ange du tombeau.

«Bonne mère, dit-il, écoute,
Cesse de répandre des pleurs :
Ils coulent sur moi goutte à goutte
Et je souffre de tes douleurs.

«La larme de tes yeux qui tombe
Réveille ton enfant qui dort,
Et rend humide dans la tombe
Ma blanche tunique de mort.»

Depuis ce jour, la pauvre femme,
A Dieu confiant ses douleurs,
Quoique bien triste au fond de l'âme,
Cessa de répandre des pleurs.

Et l'enfant, bercé dans ses langes,
Ne revint plus le lendemain :
Il dormait du sommeil des anges
Dans son petit lit souterrain.

Ch. BRAINNE.

# PAYSAGES ET CROQUIS [1].

## PROMENADE DANS LA FORÊT-NOIRE.

Un trio d'amis. La ville impériale. Un cheval trop maigre. Germains et Huns. Une chapelle sous les tilleuls. Le cuivre protégé par le fer. L'agriculture et le feu. A quoi servent les bois. Un chœur de ruines. Un tableau flamand en action. L'églogue en voyage. Physionomies de chalets. L'ennemi intime des choux. Une débauche de verts. Les bains de Petersthal. Histoire d'un rossignol. Pourquoi il y a des bains dans la Forêt-Noire. Découverte d'un opéra-comique. Chapeaux et plumets. La garde nationale et la procession. Les boucliers de paille. Un intermède de beefsteak. Les aventures d'une baronne et d'un chambellan. Caprices et fantaisies d'un chapeau de paille. Redoutes et sapins. Suédois et Français. Les ascensions d'un fil télégraphique. Un vieux montagnard en culottes courtes. L'enchanteur et le rouge-gorge. Les bains de Rippoldsau et le choral de Luther. Un festin de Balthasar. Verdi et Donizetti. Un homard à deux pattes. Les timidités d'une tribu d'oiseaux. Comment on peut quelquefois rencontrer des fleurs de cerisier, des cerises et de la neige sur une assiette. Les fers des demoiselles. Un bonnet comme on n'en voit plus. Comment on se mariait en 1530. Les flotteurs de la Kinzig.

On comprendra facilement qu'après avoir respiré pendant quinze grands jours dans cet océan de briques qu'on appelle Londres, dans cette débauche de cheminées que la Tamise a grand'peine à refléter dans le sombre miroir de ses eaux, on ait quelque envie de se promener sous un peu de verdure et de voir un bout d'horizon. Mon ami Jacques aimait certainement les squares, et il adorait les parcs, sans contredit, mais il avait ce goût bizarre de préférer les montagnes et les forêts.

C'est pourquoi, un matin, il se trouva courant à toute vapeur sur cet aimable chemin de fer de Strasbourg qui franchit le Rhin en trois bonds et rend visite à l'Allemagne. Une lettre lui donnait rendez-vous à Appenweier.

Notre ami Jacques y rencontra l'aimable et spirituel directeur de *l'Illustration de Bade*, M. L***, et un jeune homme de bonne mine qu'on nous permettra d'appeler Frédéric. A ses longues et terribles moustaches, on aurait pu le prendre pour un sous-lieutenant échappé de quelque régiment de hussards; ce n'était rien moins qu'un compositeur d'un rare mérite, tout récemment encore applaudi sur l'un des grands théâtres de Paris.

Mais ce qu'on en voyait d'abord, c'était le hussard; le compositeur ne venait qu'après, et seulement lorsqu'une épinette se trouvait sous ses doigts.

Lui aussi aurait pu dire, avec Maxime Du Camp :

> Je suis né voyageur; je suis actif et maigre!

D'un autre côté, notre ami Jacques n'est pas gras; il est impossible de prétendre que M. L*** soit monstrueusement gros. Ils faisaient donc à eux trois un trio de maigres qui pouvait passer partout.

De la station d'Appenweier on aperçoit la Forêt-Noire; mais la voir ce n'est rien, encore faut-il y parvenir. Or, si notre ami Jacques et ses compagnons ne demandaient pas mieux que de marcher à l'ombre des sapins et sur le sommet des montagnes, ils ne trouvaient pas absolument indispensable de trotter dans la poussière, fût-ce même la poussière allemande d'un chemin grand-ducal.

Mais M. L***, que nous appellerons désormais Karl, est homme à découvrir une voiture sur un rocher et un attelage dans une île déserte.

— Attendez! dit-il; et on le vit se diriger vers un champ d'avoine habité par des moineaux.

Un chien passa remuant la queue. Il eut l'idée canine d'aboyer.

— Vilaine bête! cria Frédéric en frappant du pied.

L'accent était inimitable, le geste formidable; le caractère du hussard se dévoilait.

Frédéric appartenait à l'espèce des hommes qui grincent toujours.

Aimable, mais furieux, voilà sa devise.

Tout à coup Karl apparut à la tête d'un char à bancs.

Ce n'était pas précisément une voiture de luxe, et l'attelage fougueux se composait d'un cheval bai. Il était difficile de savoir si l'animal était plus long que maigre, ou plus maigre qu'efflanqué. L'automédon badois jura que c'était un cheval de race. On le crut sur parole et l'on partit.

Jacques aperçut des toits, des cheminées, un clocher.

— C'est Oberkirch, dit Karl.

Ici j'éprouve le besoin d'ouvrir une parenthèse.

Dans la Forêt-Noire, les noms s'écrivent et ne se prononcent pas; la géographie le veut ainsi. Elle a mêlé un nombre considérable de consonnes avec quelques voyelles, et elle a dit aux rochers et aux rivières : « Toi, tu t'appelleras *Holzwaelderhoehe*, et toi, tu auras nom *Rappenschliffen*; l'un sera montagne, et l'autre cascade. »

Jacques frissonna, tira son calepin et inscrivit les noms à mesure qu'ils se présentaient. Quant à les faire passer par sa bouche, il n'y pensa même pas.

Oberkirch lui sembla cependant un des plus doux.

La ville souriait d'aise au soleil; il en sortait des chariots, il y rentrait du foin.

— Ça une ville! dit Jacques, qui haussait les épaules et se souvenait du macadam de Londres.

— Une ville impériale, s'il vous plaît, répondit Karl, et la meilleure preuve que je puisse vous donner de son droit à être rangée au nombre des cités, c'est qu'Oberkirch a été prise et pillée par les paysans en 1525, reprise et repillée par les Suédois en 1632, 1638 et 1643, ce qui prouve suffisamment qu'elle avait été un peu reprise et un peu repillée, dans les intervalles, par les Impériaux chargés de la défendre, et enfin, pour affirmer son droit, prise derechef et derechef pillée par les Français, qui la brûlèrent, en 1689. Ne vous semble-t-il pas que ses lettres de noblesse en valent bien d'autres?

— Je m'incline, dit Frédéric, tandis que cette démonstration rendait Jacques muet. Pensez-vous seulement que les paysans, les Suédois et les Français y aient laissé un verre de kirschenwaser pour humecter un gosier agacé par le vent?

Une aigle noire à deux têtes faisait bien voir que la ville d'où sortaient tant de chariots et où s'engouffrait tant de fourrage, avait eu l'honneur de relever de l'Empire d'Allemagne. Çà et là, parmi les choux et les pommes de terre, on apercevait quelques rares débris des murs dont les évêques de Strasbourg, qui possédaient jadis Oberkirch, l'avaient fortifiée au quatorzième siècle.

(1) Voir t. XXV, p. 313, 331; t. XXVII, p. 297, 321; t. XXIX, p. 315, 350.

Plus haut, l'ami Jacques remarqua des pans de murailles crevassées, dressant leurs arêtes au milieu des sapins.

— Ce fut le château de Schauenburg, dit Karl, qui saisit son regard au vol.

Jacques et Frédéric eurent occasion de remarquer plus tard que leur ami Karl n'avait besoin que d'un pan de mur, d'une branche d'arbre, d'un bout de cheminée, pour dire le nom du château, de la montagne ou du bourg. Avec une goutte d'eau, un caillou, un brin d'herbe, il reconstruisait un torrent, une forteresse, une vallée, comme autrefois Cuvier bâtissait un mastodonte avec un débris d'ossement.

Oberkirch a un aspect honnête qui témoigne de ses mœurs patriarcales. On s'y occupe plus du prix des denrées que des guerres civiles; cependant, comme un souvenir de son passé belliqueux et féodal, se dresse, au sommet d'une fontaine, un lion héraldique, couleur d'or, qui presse entre ses griffes un bel écu armorié.

Ce lion, qui ne mord plus personne, a la mine farouche. Un jet d'eau limpide coule à ses pieds. Des servantes y remplissent leurs baquets de bois blanc, sans s'occuper de sa queue frémissante et de son blason.

Plus loin, une forte maison aux angles de pierre rouge, et percée de robustes fenêtres, étale sur sa façade un majestueux balcon, que supportent deux vigoureux dauphins de granit rouge. L'architecture imposante du dix-septième siècle apparaît au milieu des chalets.

Les savants ont découvert une étymologie à ce nom un peu dur d'Oberkirch. Ils le font dériver d'*Hypergracia*, nom qui devint celui d'un bourg où Chnodomar et six autres chefs germains, vaincus par l'empereur Julien, eurent permission de s'établir, après une longue captivité.

C'est peut-être difficile à croire; mais l'étymologie en fait bien d'autres.

La poussière que soulève le vent est, d'ailleurs, une poussière historique. Cette vallée de la Rench, où le char à bancs de Karl marchait bravement, a vu autant de batailles qu'elle compte de chalets, et passer plus d'escadrons qu'elle n'a de cerisiers. Les Germains sauvages qui allaient à la recherche du vieux monde descendaient sans cesse par les vallées qui, des hauteurs du Kniebis, tombent dans la plaine; refoulés par les légions romaines dans leur élan contre Argentoratum, qui devint Strasbourg, ils remontaient, furieux et sanglants, vers leurs sombres forêts, peuplées alors de loups, de sangliers, d'ours et d'aurochs. Et, comme si ce n'était pas assez des Germains, les Huns farouches, conduits par Attila, se ruèrent à leur tour sur les Gaules par cette vallée de la Rench. Brisés et rompus à Châlons, on vit ces flots d'hommes repasser en foule le Rhin et traverser de nouveau ces contrées si souvent pétries par les pieds des chevaux.

Plus tard, après ce chaos suivi d'un autre chaos, un duc allemand, Leuthar, en 656, devint le maître de l'Ortenau, qui avait Oberkirch pour capitale. L'histoire raconte que ce Leuthar fut le père de la dynastie carlovingienne.

Oberkirch, en somme, est donc quelque chose. Mais, depuis cette époque lointaine, combien de fois ne fut-elle pas conquise, cédée, aliénée, revendiquée? En 1665, la ville et la vallée repassent aux mains des princes-évêques de Strasbourg. Plus tard enfin, et après de nouvelles vicissitudes, la paix de Lunéville, en 1802, fit entrer la vieille ville impériale et ses dépendances dans la maison grand-ducale de Bade.

Cette histoire agitée témoigne assez qu'Oberkirch est voisine de ce fameux Palatinat dont chaque touffe d'herbe a vu tomber un homme.

Cependant, le cheval maigre du char à bancs marchait toujours, côtoyant d'un pas mélancolique la Rench aux flots tapageurs.

Bientôt il atteignit de nouvelles maisons; puis il hennit faiblement à la vue d'une auberge, et s'arrêta tout à coup en face d'un monument gothique, comme doit le faire tout bon cheval qui a le sentiment du pittoresque et le respect de l'art.

— Descendons! dit Karl.

— Il y a quelque picotin d'avoine là-dessous, murmura Frédéric, qui ne croit pas à l'enthousiasme, même chez les animaux.

— Il y a une chapelle, répondit gravement Karl.

Et c'était vrai! une chapelle était là, dressant son porche ogival sous les tilleuls, et montrant par sa porte ouverte sa nef silencieuse, coupée par un charmant jubé.

C'est en 1471 que le quartorzième abbé de Allerheiligen éleva l'église paroissiale de *Maria zum guten roth*, que ne cessent pas, depuis lors, de fréquenter de nombreux pèlerins. Elle a conservé de son antique splendeur un rétable endommagé, mais d'un beau style.

— Ecole de Véronèse! dit Karl.

— Ecole de Rubens! répondit Frédéric.

Et, de plus, des vitraux épars dans leurs baies, des armoiries suspendues aux murailles, et une chapelle d'un travail curieux, qui fait saillie dans la nef. Une grille massive, en fer forgé, en défend la porte, et, tout auprès, un tronc pour les pauvres présente aux regards effarés une armature de fer, hérissée de cadenas et de boulons, qui donne une haute opinion de la vieille et prudente serrurerie de Lautenbach.

Il n'y avait peut-être pas quatre kreutzers dans le tronc. Que de fer pour protéger un peu de cuivre!

On avait déjà quitté la plaine; partout ondulaient les croupes des montagnes. Le cheval maigre et long, qui n'avait jamais galopé, ne trottait presque plus.

— Es-tu morte, stupide bête? cria Frédéric qui brandissait sa canne comme un pandour sa lance.

Le caractère du compositeur continuait à se dévoiler. Gai, mais violent.

L'attention de Frédéric cependant fut détournée par l'aspect que présentaient les montagnes voisines. Çà et là, le long de leurs flancs, des espaces nus montraient sur la terre dépouillée des amas de fagots et de broussailles, séparés en compartiments égaux par des rangées de bois mort bien alignées.

C'était comme des îles rousses dans un océan de rameaux verts.

— Vous ne comprenez pas trop à quoi servent ces fagots et ces broussailles? dit Karl.

— Ma foi, non; à moins que ce ne soit pour ménager un effet de soleil par l'opposition des tons, répondit Frédéric.

— Les paysans de la Renchthal ne sont pas des paysagistes; la montagne est ici aménagée pour et par l'incendie.

— De quelle agriculture me parlez-vous là? s'écria Jacques.

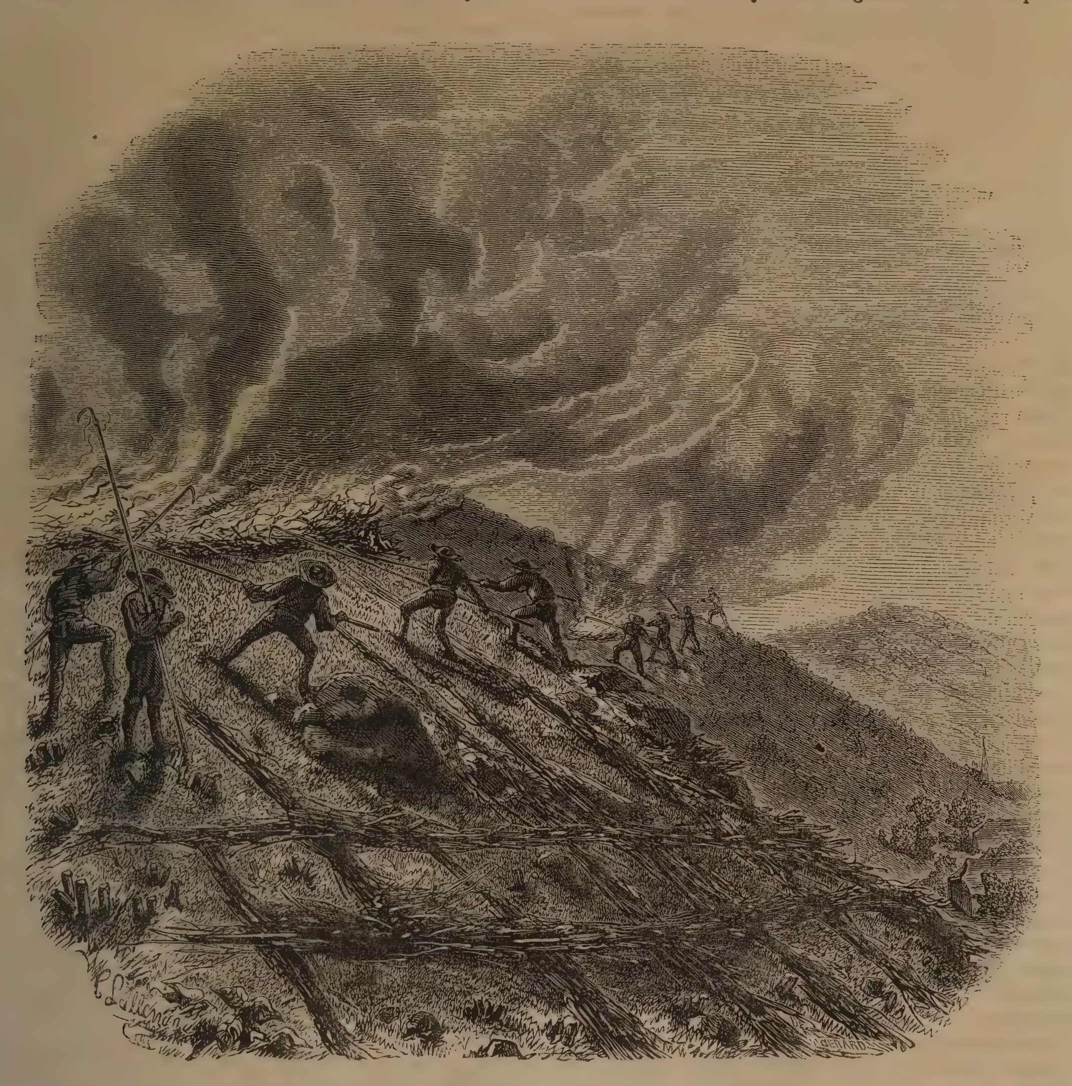
— Vous allez le savoir tout à l'heure. On s'est aperçu, dans la vallée de la Rench, que le bois rapportait moins que l'écorce. Les propriétaires coupent donc le bois vers la dixième année, enlèvent l'écorce des jeunes chênes, qu'ils vendent aux tanneries du voisinage, dispersent les branches et les broussailles sur le sol, y mettent le feu,

laissent la cendre à la place où elle est tombée, labourent, sèment du seigle, moissonnent leur récolte, et, la chose faite, rendent le pan de montagne exploité au travail de la forêt, qui s'en empare. Le printemps vient, et un flot de verdure jaillit de la terre fécondée. Et tenez, regardez cette colonne de fumée là-bas!

Un coup de fouet activa l'élan du cheval bai, et l'on arriva au coude d'une montagne. Le feu pétillait parmi les fagots à son sommet; des hommes, armés de gaffes, entraînaient les tisons et les rameaux enflammés sur la pente du coteau.

— S'ils avaient mis le feu au pied de la montagne, cela irait bien plus vite, dit Jacques.

— Cela même irait si vite que ça finirait par aller trop vite, dit Karl. Ne faut-il pas protéger les forêts voisines? Si l'incendie grimpait la côte, rien ne le maîtriserait plus dans sa fougue, et, de proche en proche, il gagnerait tous les massifs. Voyez ces langues étincelantes qui cou-



Incendie des taillis à tan. Dessin de Lallemand.

rent dans l'herbe; ne dirait-on pas des serpents de feu? Ramenées par des crampons de fer que manient des bras intelligents, ces couleuvres rouges et bleues, qui marchent couronnées d'un tourbillon d'étincelles, sont captives, et ne dévorent que ce qu'on livre à leur voracité. Leur œuvre achevée, la charrue peut venir.

Jacques apprit encore que le commerce du tan n'est pas le seul qui enrichisse ces fertiles vallées; elles trouvent un revenu considérable dans l'exportation des poteaux pour les fils télégraphiques et des perches pour la culture du houblon.

On n'est pas une vallée de la Forêt-Noire, une vallée voisine du Rhin, pour n'avoir pas, debout sur la croupe des collines, ou cachés sous un rideau de hêtres et de sapins, de vieux châteaux écroulés, des pans de murailles, des tours abattues. La Renchthal a donc sa petite collection de ruines. Voici celles de Schauenburg près d'Oberkirch, celles de Baerenbach et de Friedeberg près d'Oppenau.

L'importance stratégique de cette vallée n'avait pas échappé aux burgraves; sa richesse attirait les capitaines d'aventure. Ceux-là bâtissaient; ceux-ci passaient; tous pillaient.

Un hennissement joyeux du cheval efflanqué signala

un gasthaus, — lisez et prononcez auberge. — L'heure du picotin avait sonné.

— L'heure de la réfection aussi, murmura Frédéric.

Et comme c'était un voyageur qui avait le courage de son opinion, il demanda un morceau de pain, une tranche de jambon fumé et un verre de vin du Rhin.

Une auberge honnête et gaie, un aubergiste dodu et plantureux, sur le pas de la porte un cavalier buvant la chope de l'étrier, des servantes caquetant autour d'une fontaine où s'emplissaient leurs vases de cuivre poli, des vaches et des poules errant sur la place du bourg, voilà le spectacle que présentait Oppenau en ce moment.

Le tableau y était; Van Ostade manquait seul.

Auprès d'un chalet en ruine, on voyait les murailles toutes neuves d'un château.

Un incendie avait dévoré le chalet comme une gerbe. Un hasard avait édifié le château.

Il y avait une fois un baron autrichien qui cherchait le berceau de sa famille. Ceux-là le faisaient venir de Silésie, et ceux-ci du Palatinat. C'était vainement qu'il s'appelait Oppenau, il ne trouvait aucun Oppenau dans ses souvenirs.

Un voyage l'amena dans le pays badois; il suivit un ami qui se rendait à Petersthal, et, chemin faisant, il découvrit Oppenau.

Et la reconnaissance lui fit acheter un pré, au milieu duquel il fit bâtir un château.

Si bonne et si grasse que soit une auberge, on ne saurait y rester toujours. Le cheval maigre et bai avait mangé son picotin, un coup de fouet lui rappela que la route n'était pas achevée.

La Rench babillait toujours parmi les rochers; une jeune fille trottait lestement, tenant à la main son grand chapeau de paille à houppes de laine écarlate. Elle avait des yeux bleus d'une douceur extrême, des cheveux blonds, le sourire intelligent, l'ovale de la tête d'une grande pureté, le menton charmant.

Frédéric se sentit soudain saisi d'attendrissement.

Il fit à la jeune fille un signe amical de la main, et la jeune fille s'assit sur le char à bancs.

— Il y a des églogues qui ne commencent pas autrement, murmura Jacques.

La Forêt-Noire souhaitait la bienvenue aux trois voyageurs.

Cependant le crépuscule se faisait; c'était l'heure charmante qui précède le soir. A chaque détour du chemin, la vallée offrait un aspect nouveau; au bord du ruisseau, sous le couvert des sapins, à l'ombre du rocher, sur le flanc de la montagne, à la naissance d'un pré, partout des chalets, ceux-là larges, amples, superbes, où tout respire une saine abondance; ceux-ci humbles, modestes, étroits, qui servent d'asile au travail infatigable en lutte contre la pauvreté.

Jacques parut surpris de la variété prodigieuse de ces chalets. Chacun a sa physionomie; tous se ressemblent et tous sont différents. Il en est qui paraissent écrasés et comme anéantis; on dirait des chalets malheureux qui succombent sous le poids d'une infortune perpétuelle; d'autres sont vifs et gais, et tout parés de fleurs, comme des postillons qui conduisent une noce; quelques-uns ont un air timide et mystérieux: ils se cachent, ils s'abritent, ils s'ensevelissent comme des nids. On en découvre posés en sentinelles sur la pointe d'un rocher; leurs petites fenêtres, éclairées d'un rayon de soleil, regardent curieusement au loin. L'architecture est une et multiple. Toujours un toit énorme, où s'enfouit la provision de foin; puis, autour de ce toit, qui parfois touche au sol par un côté, un fouillis bizarre d'appendices, fours, granges, bûchers, coins et recoins protégés par des ais que le temps et une floraison folle ont ornés pour le plaisir des yeux. Et quelle harmonie de couleurs! quels tons chauds pour donner à chaque objet son relief et sa valeur! Sous les planches brunes du toit, pareil à la carapace d'une tortue, les chambres de la famille, percées de petites fenêtres étroites, garnies de petites vitres. La fantaisie du propriétaire a peint cette bande, qui fait comme une ceinture au chalet, d'un léger badigeon, dont le ton clair, tantôt rose, tantôt bleu, tantôt gris, se marie aux ais couleur de bitume et au chaume couleur de mousse; un balcon qui va et vient suspend son architecture légère de-ci de-là aux murailles du chalet; interrompu d'un côté, il recommence plus loin, bizarre, capricieux et coquet; plus bas, les étables où mugissent les bœufs; près d'un angle, un escalier de bois qui s'appuie à la façade et s'arrête devant une porte. Le long des murs, des pieds de vigne vierge, de chèvrefeuille ou de lierre, qui poussent leurs rameaux jusque sous l'auvent du toit, s'enroulent autour des fenêtres et frissonnent au moindre vent. Des pans de mousse pareille à du velours tapissent la margelle du toit et les fondations grises des murs d'appui. Sur des assises de pierres brunes et trapues, ensevelies dans un rideau de verdure et de fleurs, quelques planches de sapin supportent des ruches et des vases de grès, qui s'enlèvent vivement sur des fonds chauds et sombres, dont les lignes obscures se perdent confusément dans le sol tout pétri d'herbes grasses. On dirait qu'un paysagiste a bâti tout cela.

Quelquefois les chalets portent au flanc un gros rosier blanc tout épanoui, comme un fiancé de village porte à sa boutonnière un beau bouquet de fleurs des champs.

Il y a toujours un peu de coquetterie dans la nature; elle a la séduction des fleurs et le sourire des rameaux.

Mais, par exemple, une chose moins poétique accompagne invariablement un chalet.

Cette chose, c'est une tanière d'où sort un grognement, et, à quelques pas de cette tanière, un carré de choux.

— L'utile et l'agréable, dit Frédéric.

Le carré de choux est le garde-manger du porc.

Ce ne sont point ces maîtres choux gros, ventrus, ramassés, qui sont plus semblables à des boules qu'à des légumes; non, ce sont des choux longs, maigres, évidés, grelottants; on dirait des échassiers coiffés d'une perruque.

— Voilà des choux qui m'attristent, dit Jacques.

— C'est qu'ils savent ce qui les attend, répondit Karl. Voyez ce groin blanc, pointu, humide, inquiet, qui allonge ses deux narines mobiles par ce trou; comme il aspire le parfum des choux, ce museau tout rempli de concupiscence! Or, les pauvres choux lui appartiennent, il le sait; mais il n'en mange pas à sa guise: les choux meurent en détail; chaque jour une feuille par-ci, une feuille par-là; et ils perdent ainsi leur embonpoint, et ils s'allongent, et ils maigrissent, et ce sont moins des choux que des bâtons!

Cependant, l'odeur du foin fraîchement coupé montait de la vallée; on entendait partout le frottement de la pierre à aiguiser contre les faux. Pas un rayon de soleil sur la montagne. C'était l'heure qui fait le désespoir des peintres. Des nuances partout, point de relief nulle part; la pierre, le feuillage, le gazon, le tronc d'arbre, l'herbe fauchée, le sol, le chalet, toute chose avait sa valeur

exacte ; il n'y a plus d'opposition violente d'ombre et de lumière. Et quelle gamme de tons verts! Le vert noir, le vert bleu, le vert pâle, le vert gris, le vert jaune, le vert rouge, le vert bronze, le vert d'eau, le vert brillant, le vert éteint, le vert vert; jamais palette ne compta tant de verts! c'était à désespérer tous les pinceaux. Et, par-dessus ces bois et ces prés fondus ensemble, un ciel doux et pâle qui tamisait la clarté.

En ce moment, la fille au chapeau de paille sauta à terre. Frédéric fit un bond, et lui offrit la main; il était trop tard.

— Ah! dit-il, je donnerais tous les bocages pour une bergère !

Et une grande mélancolie s'empara de Frédéric.

Il savait, d'ailleurs, qu'on ne dînerait qu'à Petersthal, et nulle part à l'horizon on ne voyait d'hôtellerie.

Le cheval maigre faisait toujours semblant de trotter.

Tout à coup une maison, deux maisons, trois maisons s'offrent à sa vue ; un hôtel les suivait, grand, ample, confortable, et tel que le voyageur égaré dans les sables brûlants du désert n'en pourrait rêver de plus commode.

— Enfin ! cria Frédéric.

Et il allait s'élancer hors du char à bancs, lorsque la main de Karl le saisit par le bras.

— Ce n'est pas Petersthal... c'est Freiersbad, lui dit-il.

Frédéric retomba anéanti à sa place. Cependant il roulait autour de lui des yeux exaspérés, et la vue d'une poularde dodue, ou de quelque bergère potelée lui arrachait des sourires félins.

Le cheval bai suivait sagement les bords de la Rench d'un pas qui tenait le milieu entre la paresse et l'immobilité. Ce mouvement, qui n'a de nom dans aucune langue, le conduisit enfin en présence d'un monument hospitalier, d'où sortait un doux parfum de poulet rôti et un bruit réjouissant d'assiettes attaquées par des fourchettes.

— C'est ici ! je le sens, je le vois ! cria Frédéric.

Et franchir l'escalier, entrer dans la salle à manger, commander un festin, orné de truites et rembourré de beefsteak, ce fut pour lui l'affaire d'un seul bond.

L'établissement de Petersthal (vallée de Pierre) est l'un des plus importants parmi ceux qui arrosent de leurs sources les vallées de la Forêt-Noire ; il ne le cède qu'à ceux de Rippoldsau et de Wildbad; il accompagne Freiersbad ; il précède Griesbach; il est voisin de Sulzbach ; il n'est pas loin du bain Antogast. On dirait, tant on rencontre de bains, qu'il suffit de creuser la pierre pour qu'une source minérale en jaillisse, ou alcaline, ou sulfureuse, ou ferrugineuse.

Une légende se rattache à l'origine de ces sources abondantes ; elle fut racontée à Jacques par un bonhomme qui portait un chapeau et des culottes comme on n'en voit plus que dans les comédies de Sedaine.

Il y avait une fois un roi qui était si bon, si bon, si bon, qu'il avait mérité la protection d'une fée du pays.

Ce roi avait tiré cette fée d'un grand péril, un jour que, sous la forme d'un rossignol, elle allait être croquée par un épervier, qui n'était autre qu'un fameux magicien, son ennemi.

Or, ce bon roi qui régnait sur toute la contrée, depuis le Rhin jusqu'au Neckar, — cela se passait longtemps avant Charlemagne, — avait un fils, un fils très-joli et bon comme son père, mais si faible, si faible, si faible, qu'on croyait généralement qu'il ne vivrait pas.

C'était un sujet de grande affliction pour le roi. Il appelait à sa cour les plus célèbres médecins et les enchanteurs les plus savants, et les couvrait d'or et de pierreries. Ceux-là prescrivaient des drogues, ceux-ci conseillaient des pèlerinages : rien n'y faisait.

Le roi se lamentait, la reine pleurait. L'enfant maigrissait de plus en plus, et pâlissait chaque jour davantage.

On le laissait courir dans la montagne, où il aimait à cueillir des fleurs et à poursuivre les papillons. Tous les sous qu'il avait dans sa poche il les donnait aux pauvres. On l'entendait tousser du Kniebis au Breitenberg.

Un jour, une bonne vieille qui se traînait à peine lui tendit la main en demandant l'aumône. L'enfant fouilla dans ses poches et n'y trouva plus rien. Alors, ôtant son bonnet de dessus sa tête, il le mit dans la main de la vieille.

— Prenez ce bonnet, dit-il ; il est en beau velours, avec une belle topaze au milieu... Avec l'argent que vous en tirerez, vous aurez une bonne soupe et un beau casaquin bien chaud.

Tout à coup la vieille se transforma en un joli rossignol, qui, perché sur une branche d'aubépine, fit une belle révérence au fils du roi.

— Puisque tu es aussi bon que ton père, écoute bien, dit le rossignol : toutes les fois que tu te sentiras fatigué dans la montagne, ôte ton bonnet et dis par trois fois : « Chante, rossignol, chante ! » Aussitôt une source coulera devant toi, et tu boiras de l'eau qui en sortira.

Le rossignol chanta, battit de l'aile et disparut.

Le lendemain, le fils du roi, ayant poursuivi un beau papillon, se sentit si faible et si faible, que la recommandation du rossignol lui revint à la mémoire. Il ôta son bonnet poliment, et cria par trois fois : Chante, rossignol, chante !

Au même instant une jolie source sortit du gazon, à ses pieds. Le fils du roi se pencha, but de l'eau à même et se sentit soulagé.

Le jour suivant, ce fut la même chose. Épuisé de nouveau, après avoir fait un gros bouquet, il ôta derechef son bonnet, et cria : Chante, rossignol, chante !

Et une source étant tombée du creux d'un rocher, il en but et se sentit bien.

Cela dura plusieurs jours, mais à la fin il jaillit tant de sources et il but tant d'eau, que le fils du roi fut guéri, à la grande confusion des médecins du pays et à la grande joie de ses parents.

Depuis lors, les sources inventées par le rossignol coulent toujours ; les savants leur ont donné des noms.

Il n'y a presque plus de fils de roi pour les fréquenter à présent, mais il y a toujours une foule de baigneurs qui accourent de Fribourg, de Carlsruhe, de Heidelberg, de Stuttgard, de Francfort, pour expérimenter les qualités curatives des sources.

Elles sont très-actives et très-puissantes, ce qui fait supposer à bien des gens que le rossignol qui les a inventées était le bon Dieu.

Les sources particulières aux bains de Petersthal sont au nombre de trois : *la source de Pierre*, *la source Laxir* et *la source de Sophie*, découverte en 1833. D'une température de 8 et 9 degrés Réaumur, ces sources versent abondamment des eaux alcalines et ferrugineuses.

Le lendemain, au point du jour, un coup de baguette avait transformé Petersthal ; la veille, c'était un établissement de bains, aujourd'hui c'était un opéra-comique.

Un véritable opéra-comique, habillé, costumé, parlant, marchant et chantant. Frédéric poussa un cri, Karl poussa un cri, Jacques poussa un cri. Ces trois cris

se fondirent en un seul, et leurs auteurs coururent dans la plus belle rue du village, qui n'en a qu'une.

Et voici ce qu'ils virent.

Le théâtre — car de quel autre nom appeler le décor charmant qu'ils avaient sous les yeux? — représentait une église au-devant de laquelle s'étendait une esplanade, fermée de massifs de rosiers en fleur; un mur de soutènement, chargé d'herbes folles, la séparait d'une rue où circulait une foule de montagnards en habits de fête. Des chalets, groupés dans les attitudes les plus pittoresques, le long des rochers ou sur le flanc des collines, offraient aux regards une population de curieux, parmi lesquels on comptait beaucoup de curieuses. A toutes les fenêtres des têtes, sur tous les balcons des jeunes filles, à toutes les lucarnes des enfants. Ce n'étaient que chevelures blondes parmi les fleurs, robes roses et robes bleues au milieu des touffes d'herbes. Des montagnards accouraient en foule de tous les sentiers ouverts au cœur de la forêt.

Cicéri n'eût pas mieux fait; M. Cambon n'eût pas mieux trouvé. Et cette grande aquarelle avait pour cadre un cercle de montagnes et de sapins.

Au milieu de la rue, et prête à se rendre à l'église, une compagnie de gardes nationaux, la garde de Petersthal en grande tenue. C'était là que le beau éclatait.



Garde civique de Petersthal. Dessin de Lallemand.

Figurez-vous des hommes grands et vigoureux, portant un uniforme qu'on ne voit plus que dans les anciennes gravures, ayant à leur tête tambours et capitaines, et armés de fusils dont les canons courts ou longs, minces ou puissants, au gré des propriétaires, et tous montés sur cuivre, avaient peut-être vu la guerre de Sept ans, et guerroyé certainement contre la République française.

— O monsieur Perrin, où êtes-vous! s'écria Frédéric.

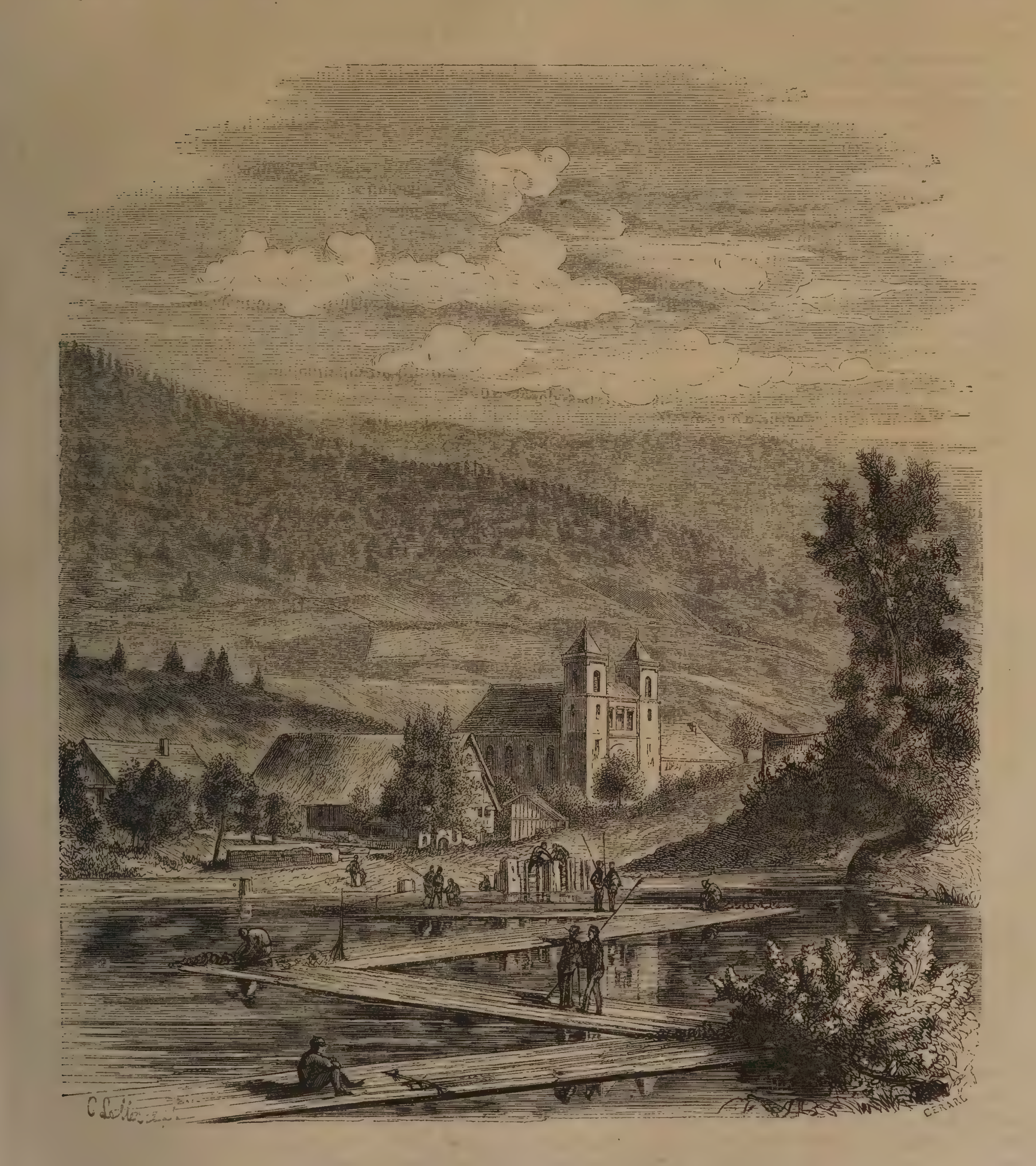
Toutes les coquetteries de l'opéra-comique lui apparaissaient, égayées par un joyeux soleil. C'était moins des gardes nationaux qu'il avait sous les yeux que des gardes françaises ou des soldats du régiment de Royal-Champagne.

Sur le dos une longue redingote noire à doublure écarlate, dont les pans relevés, et retenus par une agrafe, simulent des retroussis rouges, ce qui donne à ce vêtement une élégance militaire que n'ont plus nos capotes et nos jaquettes; une culotte noire, fermée aux genoux par un nœud de ruban rouge et complétée par un bas de coton blanc à côtes, que relève un large soulier noir, continue cet habit dont la forme rappelle les modèles de 1760.

La redingote ouverte, à collet droit, laisse voir un gilet rouge à deux rangs de boutons de cuivre brillant. La

tête est coiffée d'un large feutre noir à ganse blanche, relevé sur le côté, et accompagné d'un plumet et d'une cocarde comme on n'en rencontre plus, même chez les costumiers.

La cocarde est immense, aux couleurs du grand-duché, or et gueules, en style vulgaire, jaune et rouge, criblée de paillettes et de verroteries qui tremblent et scintillent au moindre mouvement. Le plumet est formidable, énorme, majestueux, épanoui ; les fameux grenadiers de la 32e demi-brigade n'en portaient pas de plus terribles ; le tambour sinistre qui bat la charge dans la revue de minuit n'en agite pas un plus menaçant sur son shako



Vue de Klosterlé et du bassin de flottage. Dessin de Lallemand.

funèbre. Chez les simples soldats, le plumet commence par le noir et se termine par le vermillon; chez les tambours, il est tout rouge; chez les officiers, il débute par le rouge et se termine par le blanc. Mais cette magnificence du plumet ne suffit pas aux guerriers de Petersthal; ils l'accompagnent d'un vigoureux bouquet de fleurs artificielles qui grimpe jusqu'à la moitié de sa hauteur. Le chapeau, ainsi attifé, avec sa ganse blanche, son plumet, ses fleurs nouées en gerbes, est moins un couvre-chef qu'un autel.

Tout à coup le capitaine mit ses gants, — des gants de coton à jours, — tira son sabre à poignée d'or, et, d'une voix formidable, cria : Bataillon !

Bataillon n'est rien, quoique, jusqu'alors, Jacques

crût n'avoir affaire qu'à une compagnie, c'est l'accent qui est tout. Quel accent! la présence des Sarrasins dans la vallée ne l'eût pas rendu plus formidable.

Le bataillon interpellé prit les armes, les tambours battirent, et l'on escalada en bon ordre la rampe de l'esplanade.

Karl, Frédéric et Jacques suivaient en bon ordre aussi.

Les portes de l'église s'ouvrirent, et l'on vit, au milieu de la foule agenouillée, le curé à l'autel. Cependant les montagnards sortaient toujours des profondeurs de la forêt voisine. Au moment de l'élévation, le bataillon fit feu de ses fusils garnis de cuivre, les boîtes mêlèrent leurs détonations à ces décharges, et la procession sortit.

— Une procession ! s'écria Jacques.

— C'est aujourd'hui la fête des saint Pierre et saint Paul, et saint Pierre est le patron de Petersthal, répondit Karl. Voilà pourquoi l'on fait parler la poudre.

En tête marchaient les petits garçons, suivis des petites filles; puis venaient les jeunes gens, suivis à leur tour par les demoiselles du village. Un chœur chantait sur leurs pas, précédant la statue de la Vierge, portée par quatre jeunes personnes couronnées de fleurs, et entourées de quatre voisines qui les suppléaient en cas de fatigue. Bientôt le dais se fit voir, protégeant le curé couvert des vêtements sacerdotaux et flanqué de deux escouades de gardes civiques, l'arme au bras. Les hommes venaient après, suivis des femmes, et la queue de la procession se terminait par les vieillards, les deux sexes toujours séparés, et le féminin cédant le pas au masculin.

La procession, bannières déployées et musique au vent, entra dans la campagne. En ce moment Petersthal, avec ses chalets, ses filles qui portaient leurs plus beaux atours, sa garde civique, ses enfants blonds, ses rosiers, ses balcons découpés, ses lierres et ses fleurs, sa musique et son ruisseau, avait tout à fait la tournure du troisième acte d'un opéra champêtre.

Les femmes surtout, avec leurs toilettes aux couleurs catholiques, le vert vif, le vermillon, le bleu, le rose, et leurs chapeaux coquets de paille aux grosses houppes de laine rouge à cœurs jaunes et blancs, donnaient à cet opéra en action un grand air et une belle tournure.

Toutes portaient ces chapeaux, comme des soldats romains leurs boucliers, toujours par le bras gauche et pendant le long du corps.

— Le soleil brille cependant, dit Fédéric, qui avait cette opinion bizarre qu'un chapeau est fait pour couvrir la tête.

— Les femmes de Petersthal ne mettent leurs chapeaux que lorsqu'il pleut, répondit Karl.

— Absolument comme les paysannes des environs de Bade ne mettent leurs souliers que lorsqu'elles vont dans le monde, dit Jacques.

Les paysages avaient cette propriété curieuse d'exciter l'appétit de Frédéric. Un beau site équivalait pour lui à un verre d'absinthe. Or, il avait vu dans la matinée les quinconces de marronniers qui font à Petersthal une ombre si fraîche et si profonde; il avait suivi les plumets ondoyants de la garde civique au travers des prés; il avait écouté la musique exécutée sur la terrasse de la maison des bains par huit instrumentistes venus de la Bohême, et célébrant par des valses et des symphonies le réveil de l'aurore; de plus, il se souvenait d'une vaste salle à manger qu'un papier de couleur, orné de scènes maritimes ravies à la Normandie et d'épisodes militaires inspirés par les guerres d'Afrique, rendait plaisante à l'œil et gaie à l'estomac.

— Il doit y avoir quelque part une ou deux truites, avec quelque roastbeef autour, dit-il.

Et déjà il prenait son élan, lorsqu'une baronne passa.

— Ciel ! dit Frédéric, qui s'arrêta court.

Déjà on avait eu occasion de remarquer avec quelle facilité Frédéric poussait de ces petits cris, en s'arrêtant, comme s'il eût été frappé de la foudre, en face des étrangères blondes et blanches que le hasard envoyait sur sa route.

— Mon ami, répondit Karl, vous abusez des exclamations. Il n'y a que sur la scène du Gymnase où, à la vue d'une baronne, il soit permis de s'écrier: Ciel! Dans la Forêt-Noire, on salue et on dit plus simplement: Madame!

— Je cours, répliqua Frédéric, je répare mon erreur.

— Gardez-vous-en bien ! Cette baronne est un roman.

— Elle en a tous les symptômes; grande, mince, élégante, avec les yeux bleus, les joues couleur de l'églantine, et blonde par-dessus le marché, elle était prédestinée aux aventures.

Un mariage d'amour allait faire de Mlle de C*** la femme innocente d'un chambellan. Près de devenir Mme la baronne de X***, Edwige la blonde crut que le bonheur habitait la petite capitale où son fiancé avait le droit de porter ses broderies. Que ne pouvait-on pas espérer d'un homme qui avait de petites moustaches brunes en croc, les cheveux bouclés, et une clef dans le dos de son habit! malheureusement rien n'est parfait sur la terre, pas même les clefs.

Un jour vint où le baron remarqua que sa promise avait une jeune cousine à laquelle, dans la naïveté de son âme, Edwige, chaque matin, racontait les perfections du chambellan, son futur mari. Un feu si continu d'éloges devait émouvoir la cousine. Il l'émut. Dieu sait de quels regards elle suivait le baron quand il passait, d'un pied leste, frisant ses moustaches et tortillant sa clef!

La cousine le regarda tant et si bien, qu'un soir le chambellan et la cousine publièrent leurs bans. Hedwige, qui faisait de la musique chez une parente, ce soir-là, apprit, au retour, la fatale nouvelle.

Elle pleura un peu, beaucoup, passionnément...

— Et à présent? demanda Frédéric.

— A présent, elle a épousé un autre baron, et elle prend les eaux à Petersthal.

Au moment de prendre congé de M. Kimmig, le maître des bains de Petersthal, et député aux Chambres badoises, — et nous souhaitons à tous les voyageurs de rencontrer partout des hommes animés d'un esprit si charmant et si hospitalier, — les trois amis virent apparaître le courrier qui va de Rippoldsau à Offenbourg.

Une diligence, une vraie, attelée de quatre chevaux, menés à grandes guides par un postillon jaune qui donne du cor, une diligence ayant une caisse, un coupé, une banquette, et qui fait bravement dans la forêt ses trois bonnes lieues à l'heure!

— A bas les chemins de fer! cria Frédéric, qui brandissait son chapeau de paille.

— Eh grand Dieu! que vous ont-ils fait les chemins de fer?

— Ils m'agacent les nerfs! ils grincent, ils sifflent, ils soufflent, ils font du bruit! Je déteste tout ce qui fait du bruit.

— Les musiciens aussi?

— Les musiciens surtout! je les connais, j'en suis, et c'est pour cela que je ne peux pas les souffrir!

Pour comprendre cette sortie violente de Frédéric, il faut savoir que son chapeau de paille venait de prendre la fuite pour la septième fois... Ce chapeau était petit, mais têtu. On avait beau le poser sur la tête en le priant d'y rester tranquille, c'était peine perdue :

Au moindre vent qui d'aventure
Ridait la surface de l'eau,

le chapeau de paille décampait. Un zéphir lui suffisait. Tout lui était prétexte à promenades. Une moitié de son temps, Frédéric l'employait à courir après le fugitif, qu'il trouvait prenant le frais sur l'herbe, à l'ombre des noyers, ou endormi sur une meule de foin.

Tandis que Frédéric adressait une sévère admonestation à son chapeau, Karl s'était mis silencieusement en quête d'un char à bancs et l'avait trouvé. Le cocher avait la mine d'un patriarche, la pipe de porcelaine blanche en plus.

Il leva son fouet, le cheval partit, et, une heure après, tout en côtoyant la Rench, les voyageurs atteignirent Griesbach.

Qui l'eût cru? au fond de cette gorge étroite, qu'un passereau eût mesurée d'un coup d'aile, l'hôtel était plein, et l'hôtelier, qui n'avait pas assez d'une salle de deux cents couverts, songeait à voûter une partie notable du torrent pour le convertir en promenade, et à bâtir sur ses jardins un réfectoire plus vaste.

— Bonne idée! murmura Frédéric.

La vallée devenait de plus en plus étroite et rapide. On voyait au-dessus des sombres futaies la cime noire du Kniebis. Il fallait franchir la crête où les Suédois ont établi, pendant la guerre de Trente ans, une redoute que les montagnards connaissent encore sous le nom de *Schwendenschanze*.

— Quoi! des redoutes à ces hauteurs! dit l'ami Jacques.

— Et ce ne sont pas les seules, répondit Karl; non loin de là vous pouvez voir les fortifications volantes élevées par le prince Alexandre de Wurtemberg, en 1734, et plus tard, en 1796, occupées par le major Rœsch. Il y attendait l'armée française, dans une position qui semblait inexpugnable. Mais les soldats de la République arrivèrent, et la *redoute d'Alexandre* fut enlevée le 2 juillet.

La guerre est ainsi faite, que les sommets qui paraissent les plus inaccessibles ne mettent aucun pays à l'abri des invasions; ces pierres moussues qui ont vu les druides armés de la serpe d'or, ces plateaux sauvages foulés par les aurochs indomptables, ont entendu le sifflement des balles et le vol bruyant des obus. Que de pierres rougies par le sang, depuis Arminius jusqu'à Turenne, depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon!

Il y a des instants heureux où le voyageur quitte la route battue pour le sentier rapide. Le char à bancs qui portait Jacques, Frédéric, Karl et leur fortune, s'arrêta au pied d'une montagne que la route, en personne prudente, grimpe en traçant de longs zigzags. Un montagnard en grande tenue de fête, redingote noire, dont la vénérable étoffe a peut-être connu Jean de Werth, culotte et large feutre noir, contemporains de Montécuculli, gilet rouge à boutons éclatants, gros bas de coton blanc, solides souliers ronds, se trouva là par enchantement et s'empara des bagages des trois touristes, les partagea en deux parts égales, d'après la loi d'une juste dynamique, et l'ascension commença.

Plus personne; le désert avec un fouillis d'arbres séculaires, accompagné d'une nombreuse génération de chênes adolescents et de sapins en bas âge. On n'est pas seul, cependant, à gravir ces pentes escarpées aimées des chevreuils. Le fil télégraphique vous suit et saute de roche en roche. Il a des poteaux pour l'aider dans son élan. Quelquefois il prend un arbre vivant et y accroche son métal aérien. Où passe l'homme, le fil passe.

La vallée qu'on vient de traverser s'abaisse au loin, les croupes des montagnes tombent dans des abîmes verts, l'horizon s'éloigne et s'élargit, et par-dessus les escarpements de la Forêt-Noire s'ouvre la plaine du Rhin piquée, dans un éloignement vaporeux, par la flèche du munster de Strasbourg. Par-dessus les futaies, dans l'air libre, on entend le cri de guerre du faucon.

Un bruit retentit dans les profondeurs épaisses de la forêt; c'est une cascade qui tombe dans un gouffre de rameaux. La couche étincelante de l'eau chargée d'écume s'efface parmi le feuillage noir. On passe, et le bruit s'éteint.

Plus loin et plus haut que le Rappenschliffen, presque au sommet de la Holzwaelderhœhe, la cabane de Sophie permet d'embrasser l'immense panorama que forme la chaîne des Vosges. Les hauteurs voisines ont des noms terribles, le Hundskopf, la Lettenstadterhœhe, le Rossbühl.

Quatre rampes séparent le pied de la montagne des hauteurs qu'il faut traverser pour atteindre la vallée de Rippoldsau. Mais la marche est facile; l'air vif vous soutient comme le flot vert de l'Océan porte le nageur. On touche enfin au plateau supérieur; de longs gémissements passent avec le vent, le thym parfume ces solitudes; un bœuf effarouché lève la tête du milieu des fougères et s'éloigne; la clochette qui pend à son cou tinte dans l'épaisseur des bois. Soudain, à l'angle du sentier, un gouffre s'ouvre à vos pieds.

— Regardez, dit Karl.

Tout au fond de l'abîme les sapins semblent des arbustes échevelés; ils escaladent les rampes, se hérissent le long des rochers, et leurs cimes aiguës ne peuvent en combler le vide.

— Là était un château, dit Karl.

— Un château? reprit Jacques, qui déjà cherchait du regard un vestige de tour, un débris de rempart.

— Permettez! un château qui n'a jamais été bâti que dans le royaume des légendes, poursuivit Karl.

— Le moindre brin de côtelette ferait bien mieux mon affaire, murmura Frédéric.

Or, il y avait autrefois, du temps où le roi Arthus régnait sur la Bretagne, un jeune enchanteur, petit-cousin de Merlin, qui, voyageant un jour dans la Forêt-Noire, se mit en idée d'y bâtir un château. Cette idée, que des barons et des margraves avaient des burgs et qu'il n'en possédait point, le contrariait. Il fit un signe, et une armée de nains aidés par une troupe de géants, se mit à l'œuvre. Ils déracinaient les blocs de granit comme des cailloux et coupaient les chênes comme des brins de paille.

Au plus fort du travail un enfant apparut; il portait un rouge-gorge sur l'épaule et un rameau de fleur d'aubépine à la main.

— Creuse la montagne, nivelle le vallon, rase la forêt, dit l'enfant, j'y consens, mais ne touche pas à ce houx toujours vert. C'est là que niche mon rouge-gorge. Tout à toi, ce buisson à lui.

— Çà, qui es-tu pour me donner des ordres, petit? s'écria l'enchanteur, qui tordait quatre sapins entre ses doigts pour en faire un tabouret.

— Je suis l'esprit de la montagne... Promets-tu? dit l'en-

fant, dont la voix tout à coup sonna comme le son du cor.

L'enchanteur laissa tomber ses quatre sapins et promit. Il lui sembla qu'il avait eu un peu peur.

On ne vit plus l'enfant; le château grimpait vers le ciel; il avait des tours auxquelles les nuages s'égratignaient dans leur vol, un donjon que n'atteignaient pas les ailes du milan. Les nains avaient abattu la forêt pour le bâtir, les géants éventré la montagne. Seul un houx toujours vert frissonnait sur le mont au souffle de la brise. Un rouge-gorge s'y reposait parfois.

La vue de ce houx gênait l'enchanteur. Le petit arbuste protestait contre sa puissance. Et puis cela lui rappelait qu'il avait eu peur, et rien n'est plus désagréable pour un magicien qui cause avec le tonnerre et fait danser les loups.

Un jour il prit un pan de la montagne et le jeta contre son château; les murailles n'en furent pas écorchées.

— Bon! dit l'enchanteur, les nains ont bien travaillé.

Il appela la foudre qui passait et lui commanda de tomber sur le donjon. La foudre éclata avec un bruit terrible. Le donjon n'en perdit pas un créneau.

— Bon! répéta l'enchanteur, les géants ont bien fait les choses.

Et tranquille, d'un coup de pied il cassa le houx par le milieu.

Le rouge-gorge partit en poussant un cri plaintif.

L'enchanteur emboucha une sarbacane monstrueuse qu'il avait à la main et lança contre l'oiseau un des boulets de pierre dont il se servait à la chasse. Le boulet frappa l'oiseau en plein corps; mais le boulet tomba en poudre comme un morceau d'argile lancé contre un caillou. Cela fit réfléchir l'enchanteur. Ce soir-là, il ne mangea que deux cerfs et trois sangliers à son dîner.

Le lendemain l'enfant parut, le rouge-gorge chantait sur son épaule. L'enchanteur riait du haut de son donjon.

— Eh! petit! disait-il, où sont tes balistes et tes catapultes pour battre en brèche mon château?

— Les voilà, répondit l'enfant.

Et ramassant les feuilles de houx éparses à ses pieds, il les jeta contre les remparts du château. Tout s'écroula, les tours, les mâchicoulis, les murailles et le donjon. Où il y avait un château grand comme une montagne, il y eut un trou.

— Ce qui prouve? dit Frédéric.

— Ce qui prouve, si l'on voulait trouver un sens à ce récit légendaire, que la pensée du droit et du juste finit toujours par l'emporter sur la force brutale.

Une descente rapide et roide faisait incliner le sentier vers la vallée.

— J'aperçois Rippoldsau! cria Karl.

— Et les cheminées fument! ajouta Frédéric.

En quelques bonds ils eurent atteint les bords du ruisseau et franchi les premières maisons.

Un son grave et fort descendait d'une hauteur voisine, sur laquelle s'élevait une chapelle. Karl écouta, et Jacques poussa un cri.

— Le choral de Luther! dit Frédéric, qui se découvrit.

Cette fois le sentiment de la musique l'emportait sur l'appétit.

Les portes de l'église s'ouvrirent, et quand les dernières ondes sonores du chant expirèrent dans l'espace, la foule des fidèles s'écoula. En tête marchait une dame, sur le passage de laquelle on restait tête nue. C'était S. M. la reine de Wurtemberg.

L'église fermée, l'hôtel s'ouvrit. Une salle profonde surmontée d'une galerie où se tenait un orchestre de musiciens, une table recourbée en fer à cheval chargée de deux cents couverts, un bataillon de serviteurs en habits noirs, prêts à distribuer les mets, le margraefler étincelant dans le cristal des carafes, des piles de tartes et de gâteaux entassés sur des étagères, tous les préparatifs d'un festin sardanapalesque, voilà ce qui frappa les regards charmés des touristes.

— Et il est une heure, et l'on va servir! murmura Frédéric joyeusement.

Un parfum aimable de pâté chaud et de truites au bleu sortait de l'antre des cuisines. La compagnie des baigneurs parut; on vit entrer de belles dames de Stuttgard et des jeunes filles de Carlsruhe, des marquises de Munich et des baronnes de Darmstadt, des Saxonnes et des Bavaroises dont le teint s'embellissait de toutes les nuances du blond. Il parut à Frédéric que ce point de vue en valait bien un autre, et il se mit à fredonner, en parodiant les paroles bien connues d'un air d'opéra:

Retournez, retournez dans la Forêt-Noire!

Presque au même instant un grand bruit de chaises remuées gronda sous le plafond, et le potage parut.

Dès le premier service la musique joua: ce fut d'abord un air de *Nabuco*, puis un morceau de *Norma*, puis le finale de la *Lucia*.

— Tonnerre! s'écria Frédéric, qui resta immobile, un morceau de chevreuil rôti piqué au bout de sa fourchette.

— Qu'est-ce? demanda Karl. Le margraefler n'est-il pas frais? Les truites ne vous semblent-elles pas de la bonne rivière?

— Il ne s'agit ici ni de truites, ni de vin; mais pourquoi, diable, Donizetti après Bellini, et Bellini après Verdi? Pourquoi, sans cesse et à perpétuité, toute cette musique italienne?

— Parce que nous sommes en Allemagne.

Frédéric se tut, et se vengea sur un jambon de Mayence qu'il éventra.

Les bains de Rippoldsau sont au rang des établissements de la Forêt-Noire que la société aristocratique fréquente le plus volontiers. Autrefois les bâtiments et les sources appartenaient aux princes de Furstemberg. Les sources, au nombre de quatre: la Kuchenschaftsquelle, Joseph, Wenzel et Léopold, sont riches en sulfate de soude et en carbonate de chaux. Elles ont, au point de vue de la saveur et du goût, des qualités bien supérieures aux eaux de Seltz. On en expédie chaque année plus de six cent mille cruchons. Mêlées au jeune vin de Margraefler, elles font une boisson fort agréable.

— Et qui rappelle le vin de Champagne, interrompit Frédéric, qui prêchait d'exemple tout en écoutant cette démonstration.

Il n'y a guère qu'une rue à Rippoldsau, comme à Petersthal, et encore n'a-t-elle qu'un côté. Paysans et grandes dames s'y coudoient. Un domestique s'y faisait voir, qui attirait les regards de toutes les forestières. C'était un valet de pied de la reine de Wurtemberg; personne, dans la Forêt-Noire, n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Figurez-vous un homard cuit à point et doré sur tranches. Ah! les belles torsades et le bel habit! Les filles de la campagne tournaient autour avec de petits cris d'admiration. Quant au laquais, il n'aurait pas troqué sa livrée contre l'armure d'un paladin. O vanité!

Le sot en sa livrée, où le galon le couvre
Est sujet à ses lois!...

Une chose étonna véhémentement les voyageurs.

Parmi les oiseaux qui couraient sur les galets du ruisseau, ou qui chantaient au plus épais du feuillage, point de moineaux. Des pinçons par centaines, des bergeronnettes, des bruants, des linots, des chardonnerets, des traquets, mais de moineaux, pas un seul.

— Çà! dit Frédéric, est-ce qu'il y a eu une épidémie sur les pierrots?

— Non pas! répondit l'hôtelier, qui avait saisi l'exclamation au passage. Le moineau n'habite jamais les hauteurs de Rippoldsau. C'est un climat qui ne convient pas à sa constitution gourmande. On a fait l'expérience d'en amener en cage qu'on lâchait au printemps. Ils étaient prompts à prendre la fuite à tire-d'ailes en criant comme s'ils eussent reçu mille coups de bâton. Oncques on ne les revoyait!

Il y avait autrefois, à Rippoldsau, un brave homme de curé qui avait une singulière manie. Chaque année, à la Pentecôte, il se faisait apporter sur le même plat un rameau de fleurs de cerisier, un bouquet de cerises mûres et un verre plein de neige. Et chaque année, il donnait une couronne — un double thaler — au montagnard qui lui apportait ce plat.

— Et comment s'y prenait-il pour réunir sur le même plat des choses qui, d'ordinaire, ne vivent pas de compagnie? demanda Frédéric.

— C'est fort simple, répondit Karl, le montagnard cueillait le rameau de fleurs aux environs de Rippoldsau, cherchait le bouquet de cerises mûres à Oberkirch, et ramassait la neige au sommet du Kniebis. C'était dans un rayon de quelques lieues le printemps, l'été et l'hiver.

Le bon vieux curé est mort, mais pendant quarante années il a eu son plat et son assortiment de fruits, de fleurs et de neige.

Une fille de la montagne passait en ce moment et salua l'hôtelier d'un bonjour amical.

— Tiens! dit l'hôtelier en se retournant, Elisabeth a perdu un fer!

Karl sourit.

— Qu'est-ce que cela? demanda Frédéric, et depuis quand les filles portent-elles des fers comme des chevaux ou des mulets?

Cependant il regardait Elisabeth, qui s'éloignait. Son pas léger ne sonnait pas sur les cailloux.

— Que voyez-vous à sa taille, par derrière? dit Karl.

— Je vois un nœud de rubans noirs.

— Et sa voisine, la blonde qui trotte menu, que porte-t-elle à la même place?

— La petite blonde qui a des joues comme des pommes d'api? M'est avis qu'elle porte un nœud de rubans bleu clair.

— C'est qu'elle n'a point perdu de fer.

Il fallut faire comprendre à Frédéric que le nœud de rubans bleu est aux jeunes filles de l'endroit ce que le bouquet de fleurs d'oranger est aux fiancées de Paris. La veille elles le portaient, le lendemain elles ne le portent plus.

— C'est la loi de l'opinion publique qui le veut ainsi, ajouta l'hôtelier, mais les jeunes gens de la montagne ont aussi leurs rubans bleus.

— Bah! dit Jacques.

— Seulement, leur ruban bleu est une ganse de laine blanche qu'ils portent enroulée autour du chapeau. Cette ganse est faite de minces cordelettes très-rapprochées. Libre aux garçons d'en parer leur feutre aussi longtemps qu'ils conservent une réputation blanche comme la laine; mais si d'aventure l'un d'eux s'avise, à l'exemple de Lovelace, de manquer à sa foi et de tromper un cœur novice, haro! sur le parjure. Les filles de l'endroit se réunissent, l'attendent un jour au coin d'un bois, ou à la sortie de l'église, et l'assaillent, pour venger l'honneur du corps. La ganse de laine blanche est bientôt arrachée et foulée aux pieds. On n'a plus à craindre que le traître en remette une autre. Lui aussi a perdu un fer.

— Diable! murmura Frédéric, il ne ferait pas bon, pour certains Parisiens de ma connaissance, de vivre dans la montagne!

Le mélange des catholiques et des protestants se faisait reconnaître aux nuances de la robe et du corsage. Le rouge, le bleu, le vert vif, les couleurs éclatantes aux catholiques; le noir, le violet, le vert sombre aux filles de Luther. Elles allaient par bandes séparées, celles-là plus gaies, celles-ci graves et sérieuses. On se rencontrait, mais on ne se mêlait pas.

Mais, par exemple, une chose charmante, une chose d'un éclat et d'un goût ravissants, c'est la couronne des fiancées de Rippoldsau.

Imaginez-vous un diadème rond, renflé à sa partie supérieure et composé de filigranes d'argent; ce diadème éclatant, enrichi de paillettes d'or et de verroteries imitant une corbeille de fleurs, est posé coquettement sur le sommet du front. Cela brille, cela reluit, cela scintille. C'est un bouquet fait d'étincelles. Un ruban de pourpre qui passe sous les oreilles le tient en équilibre.

Rien de plus gracieux, rien de plus léger que cette parure. Qu'une femme soit un peu jolie, avec cela elle est charmante.

Hélas! ces modes fuient, ces costumes s'en vont! Tout le monde veut ressembler à tout le monde!

A l'heure où la reine de Wurtemberg se promène du côté de Klosterlé, la pastorale église de Rippoldsau, les touristes peuvent aller rendre visite au Kasselstein. Le Klosterlé est, comme son nom l'indique, un petit couvent. Il dut sa fondation, vers le milieu du douzième siècle, aux religieux du monastère de Saint-Georges. Le pape Alexandre III en fait mention dans une bulle qui porte la date de 1179. Or, on sait que les bulles sont les lettres de noblesse des couvents.

Le Kasselstein est un rocher énorme qui affecte la forme d'un champignon. A son sommet frissonnent quelques maigres sapins. Tout autour c'est la solitude sauvage et noire. Si l'on fait quelques pas dans la vallée, on trouvera, plus loin que le Klosterlé, près d'un joli pont de bois, un chemin sinueux qui conduit à la cascade de Borgbach. Des rochers monstrueux l'enveloppent; elle se tord comme un serpent dans sa gorge profonde.

La cascade ne cache dans ses eaux que des truites, mais le Kasselstein, moins innocent, a jadis prêté son ombre à deux amoureux qui s'y donnaient de mystérieux rendez-vous. Voici comment le docte Reinold Geisslingen, qui fut de son vivant secrétaire intime de l'un des héros de l'histoire, raconte les aventures de son maître, le seigneur Conrad de Urslingen.

A cette époque, en 1330, s'il vous plaît, le duc Werner de Urslingen avait une sœur. Célestine était célèbre par sa beauté, nombre de burgraves se disputaient sa main. Le duc Werner l'avait promise au seigneur Pepoli de Bologne. Célestine, de son côté, avait donné son cœur à Rudolf Maréchal, de Pappenheim.

Sur ces entrefaites la dame partit pour les bains de Rippoldsau, avec son frère, et en donna avis au comte Rudolf. En ce temps-là, comme aujourd'hui, on faisait

grande chère et on menait joyeuse vie à Rippoldsau; mais tandis que le duc Werner buvait le vin de Malvoisie et jouait aux dés, sa sœur, accompagnée sagement de la dame Jutta, sa confidente, se rendait au Kasselstein, où le seigneur Rudolf l'attendait chaque jour.

Se voir c'était bien, mais se marier eût été mieux. En conséquence de cette pensée, il fut décidé entre les deux amoureux que, pour vaincre les hésitations de Conrad, qui n'osait pas intervenir auprès du duc Werner en faveur de Célestine, le comte Rudolf enlèverait le burgrave à la première occasion.

Ce qui avait été résolu fut fait; un matin donc que le duc Conrad de Urslingen se dirigeait vers Waldenbach, le comte Rudolf s'embusqua sur son chemin, le fit prisonnier et le conduisit dans son château de Marck, près d'Augsbourg.

Le duc Conrad cria d'abord, puis se radoucit à la vue du festin superbe et délicat qui l'attendait. Au dessert, Rudolf de Pappenheim avoua au prisonnier que la liberté ne lui serait rendue que s'il s'engageait par serment à obtenir le consentement du duc Werner, son frère.

Le prisonnier céda. On ne sait pas, cependant, ce qui serait arrivé si le duc Werner, qui jouait beaucoup, et qui perdait de même, n'avait eu besoin d'argent. Une somme de cinq cents florins d'or le décida, et Célestine eut la permission de rejoindre Rudolf au château de Marck.

Le Kasselstein est toujours debout. On ne sait pas si son ombre abrite les mêmes soupirs et les mêmes serments.

Quant aux mariages à main armée, on n'en fait plus.

Mais tandis que Frédéric et Jacques allaient du Sommerberg, montagne de l'été, au Winterberg, montagne de l'hiver, déjà Karl avait trouvé un véhicule; mais ce n'était pas, cette fois, un char à bancs, oh! non; c'était un landau, dont le drap couleur d'olive tirait sur le marron. Ce vénérable coche, ouvert par le milieu dans sa toiture, descendit la vallée de la Schapbach avec une solennelle majesté. Les montagnards s'inclinaient sur son passage.

Les touristes passèrent bientôt de la Schapbach dans la Wolfach, dont les eaux se mêlent à la Kinzig, un des affluents du Rhin.

Un homme se montra, solide, large des épaules, couvert d'une jacquette de drap noir tombant sur les hanches et plissée à la taille, coiffé d'un chapeau rond et chaussé de grands bas bleus; il tenait à la main une gaffe armée d'un croc.

— Saluez cet homme, dit Karl à ses compagnons; vous avez devant vous l'un des représentants de cette forte race des flotteurs de la Wolfach et de la Kinzig, qui conduisent des trains de bois jusqu'en Hollande.

Il ne s'agit plus, comme à la Schwellung de la Murg, de troncs d'arbres et de pièces de bois abandonnés au courant de l'eau, qui les précipite et les emporte à sa fantaisie; les flotteurs de la Wolfach et de la Kinzig montent sur les trains, ceux-là à l'avant, ceux-ci à l'arrière, et descendent au fil du torrent, qui tourbillonne, écume et gronde parmi les rochers.

C'est un spectacle terrible. Au moment des grandes eaux, et lorsque les portes des réservoirs ont été ouvertes, les vaillants montagnards montent à bord de leurs radeaux et suivent le flot mugissant qui passe. La mort est devant eux, derrière eux, autour d'eux. Ils n'ont, pour les guider parmi ces récifs, que la perche à pointe et à croc de fer qu'ils tiennent à la main; pour les préserver de la mort, que leur coup d'œil et leur sang-froid. Une seconde d'hésitation, un mouvement mal combiné, et le gouffre saisit sa proie. On ne peut se faire aucune idée de ces redoutables manœuvres. Debout sur leurs troncs de sapins et de chênes, les flotteurs dirigent au travers des rapides tout blancs d'écume ces convois que le flot menace. Une chute est proche, le flot précipite sa course et tombe, il faut le suivre; un détroit fait de blocs de granit enchevêtrés se présente, le flot bondit; il faut alors se fier à son élan et sauter d'écueil en écueil. Mais l'homme triomphe des éléments, et, dans ces courses furieuses qui tiennent sa vie suspendue à un morceau de bois terminé par un morceau de fer, c'est l'intelligence qui l'emporte sur le torrent.

Le moment du départ a quelque chose de solennel et d'imposant. On sait l'heure où le signal des forestiers ouvrira les larges écluses. Les flottes, que le torrent, presque à sec alors, emportera bientôt, sont immobiles sur les pierres à peine humides. Toute la population de la vallée est accourue; les femmes et les enfants sont sur les rives du ruisseau; tous ont embrassé leurs pères et leurs époux. On s'agenouille, et, dans un recueillement solennel, on prie Dieu. Des jeunes garçons, race hardie et turbulente, se suspendent aux parapets des ponts voisins, et appellent, tout petillants d'impatience, l'arrivée du flot qui doit saisir le train au passage. Tout à coup un bruit sourd roule dans les profondeurs de la montagne; il grandit, il tonne, il éclate. Un frisson parcourt l'assemblée. Les flotteurs impassibles ont planté leurs haches dans les robustes troncs et attendent, les mains nouées autour des manches. Bientôt le flot accourt et monte; la flotte est saisie, elle glisse et part. Dieu et le courage feront le reste. On ne voit plus qu'un tourbillon d'écume, et, dans ce tourbillon qui fuit, des hommes debout, impassibles et forts, dont les silhouettes noires s'effacent dans une vapeur blanche, pleine de rumeurs et de bouillonnements.

C'est ainsi que ces hommes hardis passent sous les arches des ponts, tandis que la flotte craque et se tord, agitée dans ses longs et robustes vertèbres. Cependant, les garçons qui sont restés sur les parapets, s'élancent et tombent, en poussant mille cris, sur les radeaux flottants; ils disparaissent dans la vapeur de l'eau, on les croit perdus; puis tout à coup leurs visages, ruisselants et gais, se dressent au milieu des tourbillons d'écume qui passent avec le fracas du tonnerre.

Quelques-unes de ces flottes ont une valeur de cinquante, soixante et quatre-vingt mille francs. Elles ont souvent une longueur d'un kilomètre. Attachés bout à bout par des liens flexibles, les troncs d'arbres ont les ondulations du serpent. Il est de ces flottes qui portent des gouvernails faits d'une poutre; d'autres ont des ailes qu'on allonge ou qu'on raccourcit à volonté, et qui s'arcboutent contre les bords du torrent.

— Sacrebleu! fit tout à coup Frédéric.

Jacques et Karl firent un bond. C'était le chapeau de paille de Frédéric qui exécutait une quatorzième cabriole sur le chemin; il avait cette idée fixe de prendre un bain; une branche de saule l'en empêcha.

Amédée ACHARD.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

# LE BATTEUR DE SENTIERS [1].

## SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE.

### XV. — SACRAMENTA.

Tout en parlant ainsi, le sourire sur les lèvres, la jeune fille pénétra dans le cercle, et, s'asseyant sur l'herbe entre le Français et don Miguel :

— Continuez, je vous en prie, señores; plus que personne je suis intéressée à la réussite de vos projets, il est donc juste que j'en sois instruite ; d'ailleurs, bien que je ne sois qu'une femme, peut-être ne vous serai-je pas complétement inutile.

— J'en suis convaincu, señorita, répondit Louis Morin, cependant peut-être aurait-il mieux valu que vous fussiez demeurée étrangère à notre débat.

— Ne m'en veuillez pas, don Luis, dit-elle en lui tendant sa main mignonne avec un charmant sourire, le hasard a tout fait ; je ne pouvais dormir, l'inquiétude me tenait éveillée, à travers les branches de l'enramada je vous ai aperçus, causant autour du feu ; je me suis levée, vous parliez, supposant ne pas être entendus d'autres personnes que celles qui vous entourent, vous vous expliquiez avec une complète franchise ; j'ai écouté presque malgré moi vos paroles, qui me révélaient pour la première fois l'affreuse situation dans laquelle nous sommes et les dangers terribles qui nous entourent.

— Voilà ce que je déplore, señorita ; ces dangers, que vous vous exagérez beaucoup, je vous le jure, j'aurais voulu vous les laisser toujours ignorer.

— Pourquoi donc cela, don Luis?

— Vive Dieu ! s'écria Saint-Amand, ce serait une honte de ne pas parler devant vous, ma belle demoiselle ; vous avez le droit de vous asseoir au feu du conseil ; les Comanches eux-mêmes, qui sont les plus sages guerriers que je connaisse, ne dédaignent pas, dans les circonstances graves, de prendre l'avis des femmes, pourquoi n'agirions-nous pas comme eux? Moi, d'abord, je suis convaincu que l'opinion que vous émettrez sera la meilleure.

— Je vous remercie, señor, répondit-elle en souriant ; je n'ose m'avancer autant, je tâcherai cependant que cette opinion ne soit pas la plus mauvaise.

— Vous nous avez dit, ma cousine, fit don Miguel, que nous pourrions trouver des auxiliaires près de nous.

— En effet, vous avez dit cela, señorita, reprit Louis Morin ; je vous avoue humblement que, quant à moi, je ne sais à quels auxiliaires vous faites allusion.

La jeune fille sourit avec finesse, et, menaçant son cousin du doigt :

— C'est pour me punir de ma présomption, dit-elle, que vous me contraignez à parler. Eh bien, soit, je m'exécute : ces amis ne sont autres, à mon avis, que les guerriers comanches que don Luis a visités cette nuit même.

Le Français hocha la tête à plusieurs reprises d'un air de doute.

— Vous vous faites illusion, señorita, reprit-il, les Bisons-Rouges ne nous viendront pas en aide, leurs réponses évasives à mes questions ne me laissent aucun espoir à ce sujet.

— En êtes-vous bien certain, don Luis?

— Tellement certain, señorita, que je ne me hasarderais pas à me présenter de nouveau dans leur camp, convaincu que j'essuierais un refus.

— Cependant ils vous ont témoigné beaucoup d'amitié lors de votre visite.

— C'est vrai ; mais amitié stérile, toute de mots, et qui ne se traduirait pas par des faits.

— Vous me pardonnerez de ne pas partager votre sentiment à cet égard ; vous avez rendu, dites-vous, de grands services à ces gens, il est impossible qu'ils n'en conservent pas une certaine reconnaissance.

— La reconnaissance d'un Indien ! fit-il en hochant la tête.

— Vaut peut-être mieux que celle d'un blanc, interrompit-elle avec vivacité; je tiens à m'en assurer.

— Que voulez-vous dire?

— Rien, sinon que j'ai l'intention de réclamer, moi, cet appui que vous refusez de leur demander.

— Vous feriez cela, señorita? s'écria-t-il avec étonnement

— Pourquoi pas? J'irai dans leur camp, oui, don Luis, si toutefois vous consentez, non pas même à m'y accompagner, mais seulement à m'en enseigner la route.

— Mais c'est de la folie cela, ma cousine, fit don Miguel; vous serez assassinée.

Luis Morin lui posa la main sur le bras :

— Non, dit-il, les Indiens n'assassinent pas les femmes, ils les respectent ; d'ailleurs, l'hospitalité est sacrée parmi eux, et puis, qui sait ! peut-être cette démarche de doña Sacramenta, tout étrange qu'elle paraisse au premier abord, réussirait-elle.

— Le croyez-vous? fit la jeune fille.

— Je n'ose me prononcer affirmativement ; cependant il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'il en fût ainsi.

La jeune fille parut réfléchir un instant, puis, se tournant vivement vers le Français :

— Don Luis, lui dit-elle avec une animation extraordinaire, je veux me rendre au camp des Indiens.

— Y songez-vous, señorita? s'écria-t-il avec une douloureuse stupéfaction.

— Oui, oui, reprit-elle, eux seuls, s'ils le veulent, peuvent nous sauver ; je les verrai.

Louis Morin fixa pendant quelques instants son regard pénétrant sur la jeune fille ; puis, secouant tristement la tête :

— Vous ne ferez pas cette folie, señorita, lui dit-il.

— Qu'appelez-vous une folie, don Luis? répondit-elle avec une certaine hauteur.

— La démarche que vous voulez tenter, reprit-il nettement.

Elle haussa les épaules avec dédain :

— Craignez-vous donc de m'accompagner? fit-elle avec un sourire ironique.

— Vous avez tort de me parler ainsi, señorita; je ne crains rien pour vous servir; tant qu'il me restera un souffle de vie, ma poitrine sera toujours entre vous et le

(1) Traduction et reproduction interdites. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

poignard de vos ennemis; mais vous vous faites une fausse idée de notre situation; elle est mauvaise, fort mauvaise même, j'en conviens, mais elle est loin d'être désespérée. A défaut du nombre, nous avons la bravoure, l'expérience et la ruse; laissez-nous nous servir d'abord de ces trois moyens; s'ils échouent, eh bien, señorita, je serai le premier à vous rappeler la démarche que vous désirez faire; cette démarche, intempestive aujourd'hui, car elle serait, par les Indiens, bons juges en pareille matière, considérée comme une lâcheté; peut-être, dans quelques jours, deviendra-t-elle, à leurs yeux, toute naturelle, et, par conséquent, l'accueilleront-ils favorablement. D'ici là, je vous en prie, señorita, laissez-nous, à nous autres hommes, le soin de veiller sur votre sûreté, qui nous est si chère et que nous saurons assurer sans vous exposer aux railleries et, qui sait? aux insultes de gens dont il vous est impossible d'apprécier le caractère et les habitudes.

— Ma chère cousine, les paroles de don Luis sont d'une sagesse incontestable, vous auriez mauvaise grâce à ne pas vous rendre à un raisonnement aussi sensé; croyez-moi, laissez-le agir, mieux que nous il sait ce qu'il convient de faire en ce moment.

— Soit, reprit-elle; puisque vous l'exigez, je consens, non pas à renoncer à mes projets, mais seulement à les ajourner.

— C'est tout ce que je désire, señorita.

— Puisque vous refusez le concours que je vous offre, que comptez-vous faire? dit-elle.

— Une chose fort simple; au lever du soleil, nous continuerons notre voyage, l'Ourson partira en avant pour avertir votre oncle de l'extrémité dans laquelle nous nous trouvons; quant à moi, je laisserai à Marceau le soin de vous guider, sous la surveillance de don Miguel, et, en compagnie de Saint-Amand, je me déroberai, afin d'éclairer votre marche et de surveiller nos ennemis.



Départ de Sacramenta. Dessin de Lix.

— Vous en revenez à vos anciens projets.

— A peu près, señorita; seulement il est possible que je découvre la piste de don Ramon, et alors peut-être parviendrai-je, avec l'aide de mon compagnon, à déjouer ses machinations et à le faire tomber dans le piége qu'il se prépare sans doute à tendre sous nos pas. Deux hommes résolus, et connaissant à fond le désert, peuvent beaucoup s'ils sont adroits.

— Tout à l'heure vous regrettiez notre petit nombre.

— Certes, je le regrettais, señorita, au cas où il nous faudrait de nouveau en venir aux mains avec la cuadrilla de don Ramon, composée de bandits sans foi ni loi, capables, pour s'approprier nos dépouilles, de commettre les plus grands excès; mais j'ai l'espoir de vaincre cet homme par ses propres armes, c'est-à-dire en employant la ruse.

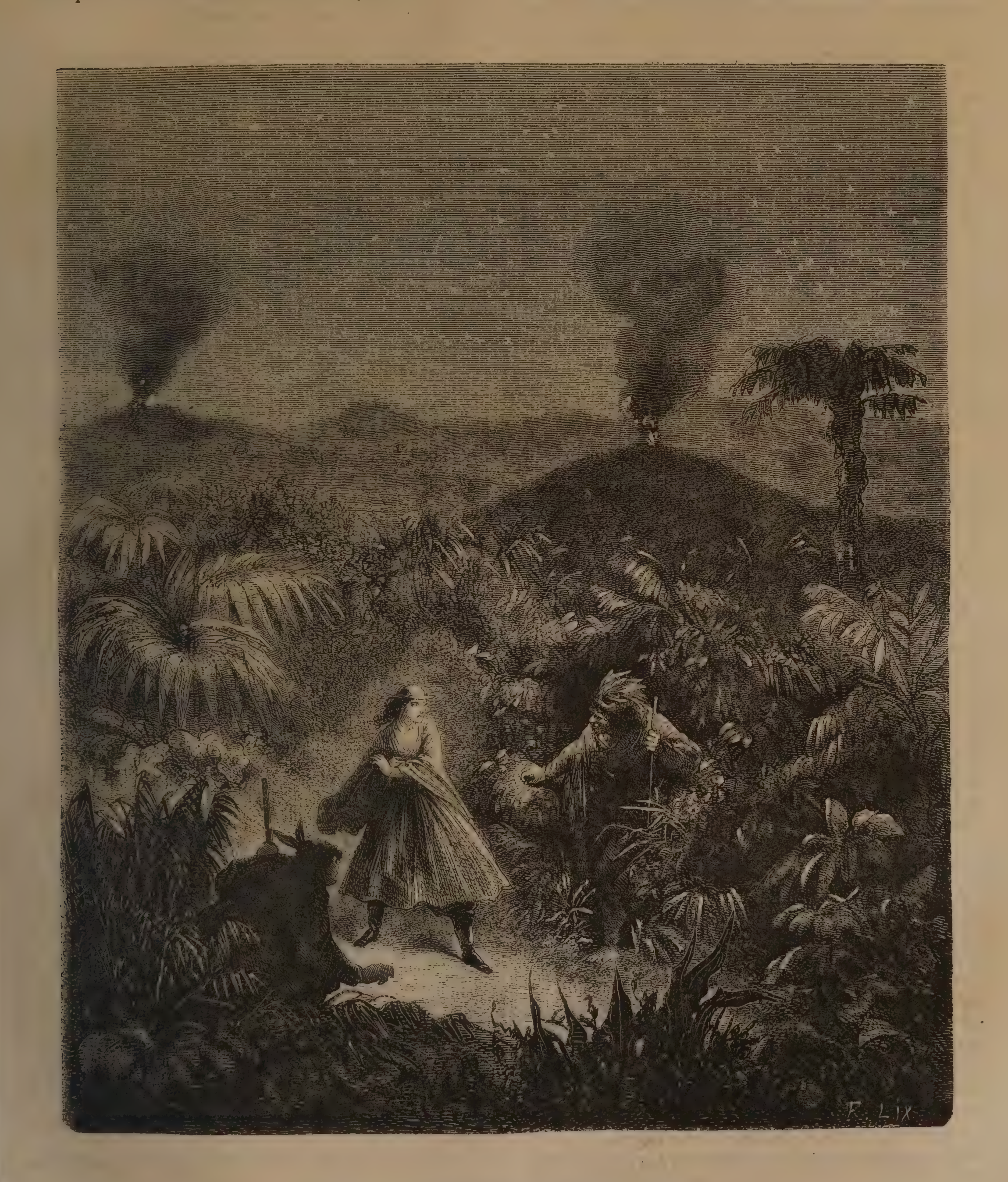
— Puisque maintenant ma présence est inutile parmi vous, je me retire, señores, avec le regret de ne pas avoir, ainsi que je le désirais, fait prévaloir un avis que je considère comme le meilleur, mais avec la conviction que bientôt, en y réfléchissant plus mûrement, vous vous y rangerez de vous-mêmes.

Louis et ses compagnons s'inclinèrent respectueusement devant la jeune fille sans lui répondre autrement;

elle leur fit un salut gracieux, et s'éloigna à pas lents dans la direction de l'enramada, où elle entra, après s'être une dernière fois tournée vers les chasseurs, toujours debout et immobiles devant le feu du conseil.

Lorsque doña Sacramenta eut enfin disparu :

— Maintenant, dit le Français, profitons des deux ou trois heures qui nous restent pour nous livrer au repos. Au lever du soleil, nous nous mettrons en marche ; vous, l'Ourson, ainsi que cela est convenu, vous nous quitterez pour vous rendre par le plus court chemin à l'hacienda d'Aguas-Frescas et nous amener des secours, surtout ne vous laissez pas surprendre en route par les Indiens ou autres rôdeurs que vous rencontrerez sur votre passage.



Fâcheuse rencontre dans la prairie. Dessin de Lix.

— Par ma foi, répondit le Canadien avec un gros rire, ce serait une chose singulière qu'un homme habitué comme moi au désert se laissât enlever comme un enfant. Soyez tranquille, monsieur Louis, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Chacun se leva alors et alla se livrer au repos.

Il était plus de trois heures du matin ; dans deux

heures au plus le soleil se lèverait ; mais peu importait aux Canadiens, rompus depuis longtemps à cette vie de périls ; après avoir échangé quelques dernières paroles, ils s'enveloppèrent avec soin dans leurs couvertures, s'étendirent les pieds au feu, et s'endormirent presque aussitôt.

Louis Morin et don Miguel se placèrent devant l'enramada, afin d'être prêts à tout événement.

Nous avons dit que doña Sacramenta, après avoir vu son offre généreuse, sinon complétement repoussée, du moins ajournée indéfiniment, avait semblé prendre assez facilement son parti de ce refus et s'était retirée sous l'enramada préparée pour sa sœur et pour elle.

La fière jeune fille, brave et déterminée comme une véritable Espagnole qu'elle était, s'était sentie froissée de la façon dont son offre avait été reçue ; la confidence qu'elle avait surprise en écoutant les chasseurs lui avait prouvé que la caravane se trouvait dans une position, sinon entièrement désespérée, du moins fort critique ; son parti avait été pris sur-le-champ.

Loin d'être ébranlée par les observations, cependant fort justes, de Louis Morin, elle s'était, au contraire, sentie de plus en plus poussée à tenter sa hasardeuse entreprise ; puisque personne ne la voulait accompagner au camp des peaux-rouges, elle irait seule.

Que risquait-elle ? Le camp, dont les feux étaient fort visibles, ne pouvait être très-éloigné ; la direction était ainsi toute tracée, une heure tout au plus, du moins à ce qu'elle croyait, lui suffisait pour s'y rendre ; au point du jour, elle reviendrait accompagnée des chefs indiens et prouverait ainsi à ses amis qu'ils avaient eu tort de ne pas mettre en elle leur confiance.

Pour comprendre le raisonnement de cette jeune fille et la détermination audacieuse qui en fut la suite, il faut bien connaître le caractère espagnol : le courage, l'orgueil, l'entêtement et la confiance en forment le fond ; les femmes surtout ont une indomptable énergie, c'est une race de lionnes ; l'histoire espagnole pullule de faits où les femmes, dans des situations désespérées, ont subitement pris une initiative qui, en entraînant les hommes, les a contraints à les suivre et à sauver avec elles, même la monarchie. Il ne nous faudrait pas remonter très-loin pour trouver des preuves de ce que nous avançons ici.

Doña Sacramenta était espagnole de pied en cap, douce, même faible et craintive dans la vie privée ; son caractère grandissait avec les circonstances et se mettait d'un bond à la hauteur des événements ; elle-même s'ignorait, il fallait qu'elle se trouvât ainsi dans une situation complétement anormale pour que, pour ainsi dire à son insu, elle se fût résolue à tenter une démarche si téméraire ; mais une fois cette détermination prise et bien arrêtée dans son esprit, nul obstacle n'aurait été assez fort pour l'arrêter.

Rentrée sous l'enramada, au lieu de se coucher près de sa sœur et de se livrer au sommeil, elle s'approcha de la faible clôture de branches entrelacées qui servait de muraille, surveilla attentivement ce qui se passait au dehors et assista, témoin invisible, à la fin du conseil des chasseurs.

Elle les vit se lever, se séparer, puis finalement se coucher autour du feu.

Elle attendit, immobile comme une statue de marbre, pendant presque une heure, puis, convaincue que tous dormaient, elle s'enveloppa dans un zarapé, prit à tout hasard un poignard qu'elle cacha dans sa poitrine, donna à sa sœur endormie un baiser sur le front, sortit légère comme un sylphe de l'enramada, passa, sans les éveiller, auprès de son cousin et de Louis Morin, et traversa le camp d'un pas furtif et rapide.

Doña Sacramenta alla droit à la sentinelle, résolue à lui demander de la laisser passer et à lui offrir de l'or, si besoin était, pour la faire consentir.

Cette sentinelle, heureusement pour la jeune fille, était un peon de don Gutierre. Le pauvre diable, accablé de fatigue, dormait tout debout appuyé sur son fusil.

— Nous sommes bien gardés ! murmura-t-elle avec un sourire.

Et elle passa presque à toucher le peon sans qu'il s'éveillât.

En quelques secondes, elle se trouva hors du camp.

Se frayant un passage à travers les hautes herbes, où bientôt elle disparut, elle descendit rapidement la rampe assez roide de l'éminence et gagna la prairie.

Elle s'arrêta pendant quelques instants, non-seulement pour s'orienter, mais encore pour reprendre haleine ; son cœur battait fort ; la jeune fille, malgré son courage, se sentait effrayée de se trouver ainsi seule dans les ténèbres, loin de tout secours, au milieu du désert.

Cependant cette faiblesse ne fut qu'un éclair ; presque aussitôt elle reprit courage, et, relevant fièrement la tête, elle s'élança presque en courant dans la direction du camp des Comanches.

Depuis environ trois quarts d'heure elle marchait ainsi à travers les hautes herbes ; le feu vers lequel elle se dirigeait lui apparaissait comme un phare au sommet de la colline où il flamboyait ; elle espérait l'atteindre dans une demi-heure au plus tard, lorsque tout à coup il se fit un froissement dans les broussailles à droite et à gauche de la pente qu'elle suivait, et deux hommes, s'élançant du milieu des halliers, lui barrèrent le passage.

La jeune fille poussa un cri d'effroi à cette apparition soudaine, et s'arrêta avec un frissonnement de terreur.

## XVI. — FACHEUSE RENCONTRE.

Ces deux hommes, en effet, avaient quelque chose d'étrange et de sinistre qui justifiait pleinement l'appréhension de doña Sacramenta.

Ils paraissaient être des peaux-rouges, ou du moins ils en portaient le costume, et, pour un observateur superficiel, ils en avaient tous les dehors, mais, en les examinant de plus près, on reconnaissait facilement que leur teint avait été bruni par des peintures appliquées sans art, et que les vêtements indiens qu'ils portaient, jetés pêle-mêle sur leur corps, leur donnaient une démarche lourde, gauche et empruntée.

Doña Sacramenta ne fit aucune de ces réflexions, elle ne vit rien de ce que nous signalons au lecteur, elle crut être en présence d'Indiens véritables ; le premier moment de surprise et de dégoût surmonté, se rappelant le motif qui l'avait fait sortir du camp, elle fit un effort sur elle-même, et maîtrisant l'effroi involontaire qu'elle éprouvait, elle se décida à prendre la parole.

— Mes frères sont des guerriers comanches sans doute ? dit-elle.

Les deux pseudo-Indiens échangèrent entre eux un regard railleur, et le plus grand se décida enfin à répondre :

— Oui, nous sommes des guerriers comanches.

— Je suis heureuse d'avoir rencontré mes frères, reprit la jeune fille ; je désire me rendre au camp des Bisons-Rouges, j'ai à entretenir leur chef de choses importantes, mes frères me conduiront jusqu'en présence de l'Opossum.

Les deux drôles échangèrent entre eux un second regard plus narquois et plus railleur que le premier.

— Que désire dire ma sœur au grand chef de notre tribu? répondit celui qui déjà avait parlé.

— Des choses que l'oreille seule d'un chef doit entendre, dit avec fermeté la jeune fille.

— L'Opossum est un chef puissant, fit avec emphase l'Indien ou soi-disant tel ; il est révéré dans la tribu des Bisons-Rouges, les femmes ne peuvent pénétrer ainsi dans le camp des guerriers indiens.

— Mes frères ne parlent pas bien, répliqua la jeune fille ; ignorent-ils donc que les femmes sont toujours vues avec respect par les guerriers comanches et traitées avec égard, lorsqu'elles se présentent dans leurs *callis* (chaumières)?

Les deux hommes se parlèrent pendant quelques minutes à voix basse, semblant se consulter entre eux, puis celui qui jusqu'à ce moment avait porté la parole répondit d'une voix brève :

— Soit : nous conduirons ma sœur au campement des braves guerriers comanches, et nous la mettrons en présence de l'Opossum ; que notre sœur nous suive.

La jeune fille jeta un regard soupçonneux sur ses deux compagnons ; malgré elle, doña Sacramenta éprouvait une invincible répugnance pour ces hommes, dont les manières gauches et les paroles de plus en plus empruntées lui paraissaient extraordinaires.

— Le camp des Bisons-Rouges est fort éloigné, dit-elle avec hésitation ; je ne voudrais pas être un embarras pour mes frères, il suffit qu'ils m'indiquent la route, je me rendrai seule au camp.

— La route n'est point facile à suivre, répondit un des Indiens ; dans la prairie, toutes les sentes sont brouillées par les bêtes fauves, ma sœur ne pourrait faire dix pas sans s'égarer ; mieux vaut que nous guidions la jeune vierge des visages pâles jusqu'au camp de nos frères les Bisons-Rouges. L'Opossum châtierait ses fils d'avoir manqué à ce devoir sacré.

Malgré la répulsion qu'éprouvait la jeune fille pour la compagnie de ces hommes qui lui devenaient d'instant en instant plus suspects, cependant elle fut obligée de convenir avec elle-même qu'ils avaient raison, et que s'obstiner à cheminer seule dans le désert serait fort imprudent et pourrait avoir des conséquences fâcheuses pour la réussite de ses projets; elle ne fit donc aucune objection à leurs remontrances, et se décida à les suivre, tout en se réservant *in petto* de les surveiller avec soin, en cas de trahison.

Cependant les Indiens, malgré leurs façons brutales et leur parole brève, ne semblaient nourrir aucune mauvaise intention contre la jeune fille ; lorsque celle-ci se fut enfin résolue à se livrer à leur protection, ils la placèrent entre eux et, quittant aussitôt le sentier dans lequel ils se trouvaient, ils s'enfoncèrent dans les halliers, en se contentant de lui dire laconiquement :

— Cette voie nous abrége considérablement le chemin.

Qu'elle le crût ou non, doña Sacramenta ne jugea pas opportun de faire la moindre observation ; elle se mit résolûment à marcher entre ses deux guides.

Ceux-ci s'avançaient avec précipitation, écartant du bout de leur fusil les branches et les herbes qui leur faisaient obstacle, regardant avec inquiétude autour d'eux et parfois s'arrêtant pour échanger quelques mots d'une voix si basse, qu'il était impossible à la jeune fille de les entendre.

Ils marchèrent ainsi pendant près de deux heures sans suivre en apparence une direction déterminée, coupant droit devant eux, sans tenir compte des sentes qui se trouvaient sur leur passage, et paraissant mettre une certaine affectation à s'enfoncer de plus en plus dans les parties les moins explorées et par conséquent les plus mystérieuses de la savane.

L'ombre commençait à décroître, l'horizon s'illuminait des premières lumières du jour, les oiseaux s'éveillaient sous la feuillée, on voyait çà et là, au-dessus des hautes herbes, surgir des élans et des assahtas, dont les yeux effarés se fixaient avec inquiétude sur les voyageurs et qui, après les avoir considérés un instant, s'enfuyaient d'une course affolée à travers la savane.

Malgré toute la fermeté de son caractère et tout le courage dont elle s'était armée, doña Sacramenta se sentait en proie à une terreur invincible ; cette longue course pour se rendre au campement des Indiens, qui, d'après le dire de Louis Morin, n'était éloigné que de deux lieues au plus de la caravane, lui semblait hors de toutes proportions ; de plus, elle commençait à éprouver une grande lassitude, et, malgré tous ses efforts pour suivre les pas pressés de ses compagnons, ses pieds endoloris ne la soutenaient plus qu'avec peine.

Cependant les deux hommes continuaient à marcher du même pas, ne semblant nullement remarquer l'état dans lequel se trouvait la jeune fille ; enfin, celle-ci, vaincue par la fatigue et par la souffrance, incapable de supporter plus longtemps un pareil supplice, s'arrêta tout à coup et se laissa tomber au pied d'un arbre qui s'élevait solitaire au milieu de la prairie.

— Vous m'avez trompée, dit-elle résolûment, je n'irai pas plus loin, avant de savoir ce que vous voulez faire de moi.

Etonnés plus qu'ils ne voulaient le laisser paraître de cette brusque détermination, les deux hommes s'arrêtèrent en regardant autour d'eux d'un air inquiet.

— Que signifie cela? dit enfin celui qui jusqu'à ce moment avait toujours porté la parole : pourquoi ne pas continuer à marcher?

— Parce que, répondit la jeune fille, je suis harassée de fatigue et que, de plus, j'ai la conviction que vous me trompez et me tendez un piége.

— Vous êtes folle, reprit cet homme ; ma sœur veut-elle, oui ou non, se rendre au camp des Bisons-Rouges?

— Je le veux ; mais je suis certaine que jamais vous n'avez eu l'intention de m'y conduire, sans cela depuis longtemps déjà nous l'aurions atteint.

— Voilà bien le raisonnement des visages pâles, qui se figurent qu'on marche aussi facilement et aussi rapidement dans le désert que dans les rues d'une ville.

La jeune fille releva brusquement la tête, et fixant un regard pénétrant sur son interlocuteur :

— Vous n'êtes pas un Indien, dit-elle vivement ; les expressions dont vous vous servez me le prouvent.

— Moi, fit-il en se mordant les lèvres avec dépit, que suis-je donc alors?

— Je ne sais, mais maintenant j'ai la certitude que le costume que vous portez n'est qu'un déguisement ; vous ne m'abuserez point davantage.

— Ce que vous dites là est faux, reprit-il avec force.

Le second individu, qui jusque-là avait constamment jugé convenable de garder le silence, posa la main sur l'épaule de son compagnon :

— Tais-toi, lui dit-il, nous sommes reconnus, toute feinte est inutile.

— Ah ! fit la jeune fille avec un ressentiment craintif, vous en convenez donc enfin !

— Pardieu ! fit l'autre en ricanant ; à quoi bon ruser davantage ? d'ailleurs vous êtes maintenant entre nos mains.

— Je suis entre les mains de Dieu, qui nous voit et nous entend, et qui ne me laissera pas sans protection.

Les deux bandits éclatèrent de rire.

— Dieu ne voit pas dans le désert, dirent-ils ; les buissons et les hautes herbes interceptent son regard.

La jeune fille baissa la tête sans répondre et deux larmes coulèrent lentement le long de ses joues.

Les deux hommes, sans plus de cérémonie, prirent alors place à son côté :

— Au fait, dit l'un d'eux, pourquoi aller plus loin ? mieux vaut nous entendre et savoir tout de suite à quoi nous en tenir ; de cette façon tout malentendu sera impossible. Parlez, compadre Carnero, expliquez à la señorita ce que nous désirons obtenir d'elle.

— Oh ! cela est si simple et si facile, cher compadre Pedroso, répondit en souriant Carnero, que je m'étonne que la jeune señorita ne l'ait pas encore compris.

— Mon Dieu, murmura la jeune fille d'une voix basse et entrecoupée par la terreur ; mon Dieu, pardonnez-moi mon imprudence et ne m'abandonnez pas aux mains de ces bandits. Oh ! pourquoi n'ai-je pas cru mes amis et ai-je voulu être plus sage qu'eux ?

Les deux guerilleros, car c'étaient eux qui, pour des motifs personnels sans doute et d'un grand intérêt pour eux, s'étaient ainsi tant bien que mal métamorphosés en peaux-rouges, ne se pressaient nullement de donner à la jeune fille l'explication de leur conduite envers elle, explication qu'elle attendait avec anxiété.

Malgré leur effronterie, les bandits impressionnés, malgré eux, par la naïve candeur et la résignation toute chrétienne de leur captive, éprouvaient un certain embarras à lui dévoiler leurs sinistres projets.

Ce fut doña Sacramenta qui, la première, se décida à les interroger.

— Parlez, au nom du Ciel ! s'écria-t-elle en joignant les mains avec prière ; ne me laissez pas plus longtemps dans cette horrible anxiété, dites-moi ce que vous prétendez faire de moi ?

— Señorita, répondit Pedroso avec le plus grand calme, rassurez-vous, vous ne courrez aucun danger, votre sort est entre vos mains ; bien que vous nous voyiez revêtus de ce costume ridicule, nous sommes des blancs, de race pure comme vous, et de véritables caballeros. Malheureusement, la fatalité, qui se plaît à abaisser les hommes de mérite, nous a placés dans une situation fort difficile, nous sommes pauvres.

— Qu'à cela ne tienne ! s'écria vivement la jeune fille ; rendez-moi saine et sauve à mon père et à mes amis, et je m'engage à vous faire plus riches que jamais dans vos désirs les plus ambitieux vous n'avez rêvé de le devenir.

— Ce que vous nous demandez, señorita, reprit Pedroso, peut se faire ; pourquoi seriez-vous séparée de ceux qui vous sont chers ? nous n'avons nullement l'intention qu'il en soit ainsi ; mais notre honneur exige que nous vous conduisions au chef qui nous commande.

— Comment, vous obéissez donc à un chef ?

— Certes, c'est un caballero des plus honorables, et que vous connaissez.

— Moi ? fit-elle avec une surprise mêlée de crainte.

— Dame, cela est probable, car depuis assez longtemps il s'obstine à votre poursuite.

— Comment nommez-vous cet homme ?

— Don Ramon Armero.

— Don Ramon Armero ! s'écria-t-elle avec épouvante ; oh ! plutôt la mort que de tomber entre les mains d'un tel misérable !

— Hum ! fit Carnero, je crois que nous aurons de la peine à nous entendre, car, bien certainement, nous ne trahirons pas la confiance que notre chef a placée en nous.

— Soyez miséricordieux, au nom du Ciel ; je ne suis qu'une malheureuse jeune fille que le hasard a jetée sur vos pas au moment où vous y pensiez le moins ; qui saura ce qui se sera passé entre nous ?

— Notre honneur, qui ne doit pas être souillé par une indigne trahison, répondit Carnero avec emphase en se posant tragiquement la main sur la poitrine.

— Laissez-vous attendrir, je vous en supplie ; prenez pitié de moi, dit-elle avec larmes, vous êtes pauvres, je vous le répète, je vous ferai riches.

— Oui, cela est tentant, je le sais, fit Pedroso en ricanant, mais comment pourrez-vous tenir vos promesses, en supposant que nous fussions assez fous pour consentir à ce que vous nous demandez ?

— Eh ! ajouta Carnero, mieux vaut un oiseau-mouche dans la main qu'un vautour qui vole, comme dit le proverbe ; aussitôt en sûreté au milieu de votre camp, vous nous oublieriez, ou si nous étions assez niais pour nous fier à vous, votre premier soin serait de nous faire fusiller comme des chiens au cas où nous oserions venir vous sommer de tenir vos engagements.

— Tenez, s'écria-t-elle avec empressement en se dépouillant des colliers et des bracelets qu'elle portait et les leur présentant, prenez ces bijoux, partagez-les et reconduisez-moi à mon père, ou laissez-moi retourner près de lui ; je vous jure par la sainte Vierge de Guadalupe que tout ce que vous exigerez de moi, vous l'obtiendrez.

Les bandits se saisirent des joyaux de la jeune fille avec un empressement fébrile, en fixant sur eux des regards brûlants de convoitise, et les firent aussitôt disparaître dans leurs vêtements.

— Ces bijoux que vous nous offrez si généreusement, señorita, reprit Pedroso avec un sourire railleur, sont à nous d'après les lois de la guerre ; nous ne faisons donc, en les acceptant, que reprendre ce qui nous appartient légitimement ; ce n'est pas cela qui peut diminuer votre rançon.

— Mais au nom du Ciel, s'écria-t-elle avec désespoir, qu'exigez-vous de moi ?

— Une chose toute simple, señorita, reprit Carnero ; oh ! nous sommes gens de précaution, nous autres ; Dieu m'est témoin que nous ne vous voulons point de mal, mais il est juste que nous profitions de l'occasion qui se présente à nous de faire fortune ; voici une feuille de liquidembar avec un morceau de bois pointu ; écrivez sur cette feuille que vous êtes notre prisonnière, que vous nous avez promis vingt mille piastres de rançon, et que ces vingt mille piastres me doivent être remises immédiatement ; je me rendrai aussitôt au camp, vous laissant ici sous la garde de mon ami et compadre Pedroso, puis, dès que j'aurai touché la somme convenue entre nous, j'en avertirai mon compère par un signal et vous serez libre aussitôt ; cette combinaison est très-simple, comme vous voyez, vous convient-elle ? C'est à prendre ou à laisser.

— Je ne demande pas mieux, répondit-elle avec une joie mal contenue ; donnez-moi ce qu'il me faut pour écrire.

Pedroso coupa alors avec son couteau à scalper une feuille de liquidembar et la présenta à la jeune fille.

Celle-ci s'en empara et commença à écrire; les deux bandits, penchés sur son épaule, suivaient attentivement les mots qu'elle traçait.

Tout à coup une double détonation retentit, et les guerilleros roulèrent sur la terre en se débattant dans les angoisses de l'agonie.

XVII. — SUR LA PISTE.

Le soleil n'était pas encore au-dessus de l'horizon, lorsque Louis Morin, secouant la torpeur qui enchaînait ses membres, se leva de la terre qui lui avait, pendant plusieurs, heures servi de couche, et réveilla les peones et les chasseurs, afin de tout préparer pour la levée prochaine du camp.

Le batteur de sentiers avait trop l'expérience du désert pour ne pas mettre le temps à profit et pour négliger les minutieuses précautions à la faveur desquelles il est seulement possible de voyager en sûreté dans ces immenses savanes.

Bientôt tout fut en rumeur dans le camp des Mexicains; les peones s'occupèrent activement à donner la provende aux chevaux et aux mules, à les conduire à la



Un secours inespéré. Dessin de Lix.

rivière, à préparer le repas du matin, à charger les bêtes de somme et à atteler les fourgons.

Lorsque le chasseur se fut assuré par ses yeux que tout était en ordre, il éveilla don Miguel et le pria d'annoncer à son oncle et à ses cousines que tout était prêt pour le départ.

Soudain un cri de douleur retentit dans l'enramada, et doña Jesusita se précipita au dehors, le visage baigné de larmes et en proie au plus profond désespoir.

Don Gutierre, don Miguel et le Français s'étaient élancés vers elle avec inquiétude :

— Que se passe-t-il? au nom du Ciel! s'écrièrent-ils.

— Ma sœur! où est ma sœur? où est Sacramenta? dit avec égarement doña Jesusita.

— Sacramenta! firent-ils avec anxiété.

— Oui, reprit-elle, Sacramenta, ma sœur, qu'est-elle devenue?

— N'a-t-elle donc pas reposé à vos côtés sous l'enramada? demanda Luis avec anxiété.

— Non, sa couche est froide; ma sœur est morte ou enlevée, dit-elle en éclatant en sanglots.

— Oh! c'est impossible! s'écria don Gutierre en se précipitant dans l'enramada.

— Mon Dieu! quel nouveau malheur est venu fondre sur nous pendant notre sommeil? murmura don Miguel avec un frisson d'épouvante.

— Mon Dieu! mon Dieu! reprit doña Jesusita, ma sœur! ma pauvre sœur!

— Ma fille ! qui me rendra ma fille ! s'écria don Gutierre en proie au plus violent désespoir.

Louis Morin, qui jusqu'à ce moment était demeuré sombre et pensif au milieu de l'épouvantable tumulte causé par cette douloureuse nouvelle, fit quelques pas en avant, et posant la main sur l'épaule de don Gutierre :

— Courage, pauvre père, lui dit-il, Dieu aura pitié de vous ; votre enfant vous sera rendue, je vous le jure !

Don Gutierre se tourna lentement vers le chasseur, fixa sur son calme et énergique visage un regard chargé de tout l'amour paternel, et pressant avec force la main que Louis lui tendait :

— Vous êtes un homme brave et dévoué, lui dit-il ; si ma fille peut encore être sauvée, vous seul êtes capable d'accomplir ce miracle ; je me fie à vous comme à Dieu.

— Ne blasphémez pas, don Gutierre. Préparez-vous à lever le camp, le moment est venu de partir.

— Mais ma fille ! ma malheureuse fille !

— Laissez-moi agir ? Priez Dieu et ayez confiance en sa bonté et en sa justice.

Don Gutierre baissa la tête sans répondre, et s'éloigna en soutenant dans ses bras doña Jesusita à demi évanouie.

Louis demeura seul avec don Miguel.

— Comment Sacramenta a-t-elle pu être enlevée ainsi au milieu du camp ? demanda don Miguel, voilà ce que je ne peux comprendre.

Le batteur de sentiers sourit avec ironie, et regardant fixement le jeune homme :

— Elle n'a pas été enlevée, lui dit-il.

— Comment, elle n'a pas été enlevée ? fit-il avec stupéfaction ; mais s'il en était ainsi, elle serait donc partie seule, de son plein gré, au milieu de la nuit ; songez donc, mon ami, que cela est inadmissible.

— Cela est pourtant, reprit le Français en haussant légèrement les épaules ; ne vous souvenez-vous plus de ce qui s'est passé cette nuit pendant que nous tenions conseil auprès du feu de veille ? l'apparition subite de doña Sacramenta au milieu de nous et son offre de se rendre au camp des Bisons-Rouges pour leur demander secours ?

— Eh bien, ma cousine n'a-t-elle pas renoncé à son projet et ne s'est-elle pas retirée dans l'enramada ?

— Elle s'est retirée dans l'enramada, cela est vrai, mais elle n'a pas renoncé à son projet, et la preuve c'est qu'elle est partie dans l'intention de le mettre à exécution aussitôt que nous avons été endormis.

— Oh ! s'écria-t-il avec effroi, vous vous trompez, cela est impossible.

— Je suis sûr de ce que j'avance, elle s'est dirigée vers le camp des Bisons-Rouges ; seulement, que s'est-il passé depuis ? je l'ignore, mais je le saurai ; vous ne connaissez pas le caractère de votre cousine, cher don Miguel, elle a voulu nous sauver malgré nous ; pauvre enfant ! que sera-t-elle devenue, seule, pendant les ténèbres, au milieu du désert ?

— Vous me faites frémir.

— Ne perdons pas un instant, tout est prêt pour le départ, montez à cheval et mettez-vous en route, Sans-raison vous servira de guide, c'est un coureur de bois expérimenté.

— Mais vous, que voulez-vous faire ?

— Moi, je prends une direction opposée à la vôtre ; je commence mes recherches.

— Dieu veuille que vous réussissiez.

— Je réussirai, mon ami, soyez-en convaincu.

Louis Morin appela alors Saint-Amand et les autres chasseurs ; un seul manquait, l'Ourson, qui, ainsi que cela avait été convenu, était parti un peu avant le lever du soleil pour se rendre à l'hacienda d'Aguas-Frescas.

Le Français donna à Sans-raison et à Marceau des instructions fort détaillées sur la direction qu'ils devaient faire suivre à la caravane, leur indiqua l'endroit où ils devaient camper à la fin de la journée, puis, lorsqu'il fut certain qu'ils l'avaient bien compris, il les congédia en leur recommandant la vigilance et surtout la prudence.

Cette affaire terminée, Louis Morin dit adieu à don Miguel et à don Gutierre, fit un salut respectueux à doña Jesusita, qui lui adressa une dernière prière pour sa sœur, et il assista appuyé sur son fusil au départ de la caravane, ayant d'un geste ordonné à Saint-Amand de ne pas le quitter.

Le Canadien s'était insouciamment assis sur un rocher, indifférent en apparence à ce qui se passait. Lorsque les chevaux de main arrivèrent conduits par un peon :

— Nos chevaux ? dit-il seulement au Français.

— Nous les retrouverons ce soir à la halte, répondit celui-ci, nous suivons une piste.

— Bon ! nous allons à pied alors ?

Louis Morin fit une signe affirmatif.

Bientôt les deux chasseurs se trouvèrent seuls ; la caravane avait disparu au loin dans les méandres sans nombre de la sente à peine tracée qu'elle suivait.

Le Français fit alors part à son compagnon du projet qu'il avait conçu pour retrouver la jeune fille et des moyens qu'il comptait employer pour atteindre son but.

Saint-Amand l'écouta attentivement, approuva presque sans réserve le plan du chasseur, seulement il lui fit observer que, puisque doña Sacramenta avait quitté le camp pour se rendre auprès des Comanches, c'était là qu'il fallait aller d'abord, afin de s'assurer si elle s'y trouvait réellement et quels motifs la retenaient au milieu des Bisons-Rouges.

Cette observation frappa le Français, qui en comprit la vérité et admit sans peine la possibilité d'un tel voyage, bien que la chose lui parût d'une difficulté extrême, non à cause de la longueur du chemin, qui était à peine de deux lieues, mais à cause des obstacles insurmontables que la jeune fille avait dû rencontrer sur sa route.

— Soit, dit-il, allons au camp des Bisons ; ils ont pour moi assez d'amitié pour me rendre la jeune fille, au cas où, à la suite d'un malentendu, ils la retiendraient prisonnière.

— Je ne crois pas qu'ils l'aient faite captive ; les peaux-rouges en général, et surtout les Comanches, professent un grand respect pour les femmes de notre couleur ; il est plus probable que doña Sacramenta se sera trouvée trop fatiguée pour retourner au camp, et aura accepté l'hospitalité que lui auront offerte les Comanches.

— C'est plus probable, en effet, répondit Louis, partons donc ; seulement veillons aux traces qui s'offriront à notre vue.

Ils quittèrent alors la colline et s'engagèrent dans le sentier qui descendait dans la plaine et se dirigeait vers le camp des Indiens.

Le jour était complétement fait, le soleil déversait à profusion ses rayons qui faisaient étinceler comme des milliers de diamants les cailloux micacés de la savane, les feuilles des arbres étaient perlées de rosée, les oiseaux blottis sous le couvert chantaient à pleine gorge, et la brise du matin rafraîchissait l'air, qui déjà commençait à s'échauffer graduellement.

Les deux batteurs d'estrade marchaient côte à côte, le fusil sous le bras, afin d'être prêts à s'en servir au moindre mouvement suspect dans les hautes herbes, et ils s'avançaient en examinant attentivement la terre qu'ils foulaient.

Les traces de doña Sacramenta étaient faciles à suivre, et d'autant plus reconnaissables pour les yeux exercés des chasseurs, que la jeune fille n'avait nullement songé à dissimuler ses pas et s'était contentée de s'avancer en droite ligne le plus vite que cela lui avait été possible, n'ayant aucun motif pour donner le change sur la direction qu'elle suivait. D'ailleurs, constatons qu'elle ignorait complétement les moyens en usage parmi les Indiens pour dissimuler les marques de leur passage.

— Doña Sacramenta, vous le voyez, monsieur Louis, dit le Canadien, s'est rendue, ainsi que nous l'avons supposé, au camp des Bisons.

— Il est du moins certain qu'elle en a pris la route, répondit le Français ; reste à savoir maintenant si elle est parvenue à l'atteindre.

— Pourquoi en serait-il autrement ?

— Parce que ce que peuvent facilement exécuter des hommes comme nous, accoutumés à la vie du désert, devient d'une difficulté extrême pour une jeune fille comme doña Sacramenta.

Le Canadien ne répondit pas et continua à marcher.

Depuis trois quarts d'heure environ ils avaient quitté la colline, lorsqu'ils arrivèrent à un endroit où l'herbe, foulée à plusieurs places, et la terre piétinée de façon à rendre les traces des pas presque invisibles pour tous autres que ces hardis explorateurs, les fit hésiter un instant.

La jeune fille semblait s'être arrêtée là ; en effet, plus haut que cette place, aucune marque de ses pas ne se laissait voir.

Louis examina attentivement les environs, après avoir tracé un cercle imaginaire autour du lieu où la piste était pour ainsi dire indéchiffrable.

Puis, au bout de quelques instants, il parut être complétement fixé.

— Je sais ce que c'est, dit-il au Canadien ; la jeune fille suivait la sente d'un pas furtif et inquiet, lorsque deux individus embusqués à droite et à gauche dans les hautes herbes ont brusquement surgi devant elle et lui ont barré le passage.

— C'est effectivement cela, tout nous le prouve, répondit le Canadien ; maintenant, que devons-nous faire ? continuer à nous diriger vers le camp des peaux-rouges, ou éclairer les environs, afin de nous assurer qu'il n'existe pas une contre-piste ?

— Doña Sacramenta n'a pas été plus loin dans la direction du camp, il est donc inutile de nous y rendre ; voyez, au delà de l'endroit où nous sommes, la sente est nette, sans autres traces de pas que celles laissées par moi cette nuit même pendant mon excursion.

— C'est vrai, fit le Canadien ; cherchons donc la piste.

Ils se mirent aussitôt en quête avec toute la finesse et toute l'habileté de chasseurs émérites.

Leurs recherches ne furent pas longues ; ils ne tardèrent pas à découvrir la piste tracée par les deux guerilleros, qui, peu au fait des coutumes indiennes, avaient laissé des marques fort visibles de leur passage dans le sentier qu'ils s'étaient frayé à travers les herbes.

Cette piste si large et si nettement dessinée fit de nouveau hésiter les chasseurs ; ils ne pouvaient croire que cette piste fût réelle. Connaissant les habitudes des peaux-rouges, ils se sentirent portés à croire qu'elle était fausse, et qu'elle n'avait été indiquée ainsi que dans le but de leur donner le change sur la direction véritable qui avait été suivie et de leur faire perdre un temps précieux en vaines recherches.

Cependant ils ne se rebutèrent pas, et en examinant la piste de plus près et avec une attention plus soutenue, ils aperçurent bientôt les pas légers de la jeune fille faiblement marqués sur le sable entre les pas plus longs et surtout plus fortement imprimés des deux hommes qui l'avaient arrêtée.

— Plus de doute, dit alors Louis Morin, tout est parfaitement clair maintenant ; les deux hommes embusqués dans ces fourrés, après s'être emparés de doña Sacramenta, l'ont emmenée prisonnière ; voici le chemin qu'ils ont suivi, cette piste est vraie.

— Je suis de votre avis, monsieur Louis, répondit le Canadien, seulement vous me permettrez de vous faire observer que ces deux ravisseurs sont des ânes fieffés qui ne connaissent pas leur métier de maraudeurs, ou bien ce sont des novices ; sans cela ils n'auraient pas ainsi tracé un sillon qu'un enfant suivrait les yeux bandés. Je ne connais pas de peaux-rouges capables de commettre une telle gaucherie.

— Votre observation est fort juste, Saint-Amand, je partage entièrement votre sentiment à cet égard ; aussi me voyez-vous en proie à la plus vive inquiétude.

— Pour quel motif donc, monsieur Morin ?

— Parce que maintenant je suis convaincu que doña Sacramenta n'a pas été enlevée par les Indiens.

— Bah ! Et par qui donc alors ?

— Par qui ? fit Louis Morin avec feu ; par quelques coureurs de don Ramon, par don Ramon lui-même peut-être ; des blancs seuls, ignorant les coutumes du désert, peuvent laisser derrière eux des traces pareilles de leur passage.

— Alors, la pauvre enfant est perdue, dit le Canadien avec abattement, car déjà sans doute les misérables l'auront conduite à leur camp, où il nous est impossible de nous introduire.

— Qui sait ? ne nous laissons pas décourager ainsi ; Dieu est juste, il n'aura pas permis l'accomplissement d'un pareil crime ; venez, hâtons-nous, peut-être arriverons-nous assez à temps pour délivrer la malheureuse jeune fille.

Sans plus amples explications, les deux hardis chasseurs reprirent leur route, marchant avec une vitesse que peu d'hommes auraient égalée ; ils sentaient l'importance de la promptitude ; d'ailleurs tout les aidait, le chemin était trop visible pour que rien vînt retarder leur course.

Plusieurs heures s'écoulèrent pendant lesquelles les deux chasseurs continuèrent à s'avancer sans échanger une parole ; cependant, ils sentaient malgré eux le découragement entrer dans leur âme, et déjà ils songeaient avec désespoir à renoncer à une poursuite qu'ils considéraient comme inutile, lorsque tout à coup leurs oreilles, ouvertes à tous les bruits, entendirent des cris lointains, cris de détresse qui semblèrent leur donner des ailes et leur rendre tout leur espoir.

Se glissant et rampant comme des serpents à travers les herbes, ils atteignirent la limite d'un bois assez considérable, et sautant légèrement de branche en branche jusqu'à l'extrême limite du couvert, ils aperçurent doña Sacramenta affaissée sur le sol, à demi évanouie, et les deux bandits qui semblaient la menacer, à ce qu'ils crurent du moins, à cause de la distance où ils se

trouvaient du groupe formé par les trois individus; alors, sans se dire un mot, ils échangèrent un regard, épaulèrent leurs fusils et lâchèrent la détente.

### XVIII. — LE CAMP.

Nulle plume ne saurait exprimer le sentiment de joie délirante et de vive reconnaissance qu'éprouva la jeune fille en passant ainsi subitement, sans aucune transition, de la terreur la plus profonde à la sécurité la plus complète.

Sa délivrance lui paraissait tenir du prodige; maintenant que la force factice qui l'avait soutenue jusqu'alors avait disparu avec le danger, doña Sacramenta était redevenue la femme faible et craintive, frissonnant au moindre bruit et pâlissant à la seule vue des armes.

— Fuyons, fuyons! s'écria-t-elle en fondant en larmes et en se jetant éperdue dans les bras que le chasseur ouvrait pour la recevoir.



Saint-Amand, le Canadien. Dessin de Lix.

— Pauvre enfant! murmura celui-ci avec un indicible accent de bonté, la secousse qu'elle a éprouvée est terrible.

Et l'enlevant dans ses bras vigoureux, il l'assit doucement sur l'herbe.

Doña Sacramenta, succombant à son émotion, avait perdu connaissance.

— Elle est évanouie, reprit le Français; mais la joie n'est pas dangereuse, elle ne tardera pas à revenir à la vie; laissons-la, peut-être vaut-il mieux qu'elle ne soit que le témoin insensible de ce qui va se passer ici; voyons un peu quels sont ces drôles.

— Des peaux-rouges, à ce qu'il me semble, dit dédaigneusement le Canadien.

— Je ne le crois pas, dit le Français; examinons-les de près, je ne serais pas fâché de savoir à qui nous avons eu affaire.

Il s'approcha alors des deux misérables qui se tordaient dans les dernières convulsions de l'agonie, et, sans prendre la peine de se baisser, il les poussa du pied.

— J'en étais sûr, dit-il au bout d'un instant, ce sont des éclaireurs de don Ramon, deux bandits de ma connaissance; regardez-les, Saint-Amand, ce sont les misérables qui nous ont si lâchement abandonnés dans le but de nous trahir au profit de notre ennemi.

— Vive Dieu! s'écria le Canadien, ce sont en effet les deux guerilleros recrutés par don Miguel, une bonne acquisition qu'il avait faite là; de tels reptiles doivent être écrasés sans pitié.

Et avant que Louis Morin eût le temps de l'en empêcher, l'implacable Canadien leva son fusil et de deux coups de crosse il leur fracassa le crâne.

— Qu'avez-vous fait, Saint-Amand? dit le Français d'un ton de reproche.

— Mon devoir, répondit rudement le chasseur, d'ailleurs j'ai payé une dette; ces bandits connaissaient nos secrets, ils les ont vendus à don Ramon et ils sont cause de tout ce qui nous est arrivé de mal depuis notre départ de Guadalajara; vive Dieu! je recommencerais sans remords, s'il était possible de les tuer deux fois.

— Enfin, dit le Français en haussant les épaules, ce qui est fait est fait, il est inutile d'y songer davantage; jetez-les dans le fourré, afin qu'ils n'attristent pas les regards de doña Sacramenta lorsqu'elle rouvrira les yeux.

Saint-Amand, sans répondre, saisit les deux cadavres chacun par un pied, et les traîna jusqu'à une fosse peu distante où il les laissa tomber.

— Eh! eh! fit-il en rejoignant le Français, voilà une bonne aubaine pour les *urubus* (vautours).

Malgré la gravité de la situation, Louis Morin ne put s'empêcher de rire de cette étrange oraison funèbre.

— Maintenant, dit-il, songeons à nos affaires; mieux vaut convenir de nos faits avant que la jeune fille soit en état de nous entendre. Quel est votre avis?

— Hum! fit le chasseur en bourrant son fusil, voilà une charge de poudre que je ne regrette pas; il aurait été impossible de la mieux employer. Quant à ce que vous me demandez, monsieur Louis; s'il ne s'agissait que de nous deux, nous aurions bientôt rejoint nos compagnons; mais voilà une jeune fille complétement incapable de se soutenir; brisée par la fatigue et la terreur; il est impossible de songer à la faire marcher.

Autour des chasseurs la savane paraissait aussi paisible et aussi déserte que le jour où elle était sortie pour la première fois des mains toutes-puissantes du Créateur.

L'œil plongeait sans obstacle dans toutes les directions à travers les intervalles que les arbres feuillus laissaient entre eux; nulle part on ne découvrait rien qui ne fît partie du site et qui ne fût en harmonie avec le calme profond qui y régnait.

Si parfois un oiseau agitait les feuilles, si un écureuil, en sautant de branche en branche, causait un léger bruit, cette interruption momentanée ne faisait que rendre ensuite le silence plus paisible et plus solennel, et l'on n'entendait plus que le murmure de l'air qui faisait frissonner les hautes herbes, et le susurrement sourd et monotone des infiniment petits accomplissant leur tâche dans l'humus qui les cachait. On aurait dit que le pied de l'homme n'avait jamais foulé cette partie de la savane, tant elle portait un caractère d'immobilité majestueuse et de repos grandiose.

Avant de répondre à son compagnon, Louis Morin leva les yeux vers le ciel et sembla calculer mentalement la hauteur du soleil à l'horizon et combien il lui restait de temps encore pour terminer sa course.

— J'avais songé, dit-il, à essayer de gagner le camp des Bisons-Rouges, car je sais où ils s'arrêteront ce soir; mais il nous reste huit heures de jour, c'est plus qu'il ne nous en faut pour rejoindre nos amis, même en marchant lentement; il est donc inutile que nous allions demander l'hospitalité aux peaux-rouges.

— Mais la jeune fille ne pourra marcher.

— Aussi ne marchera-t-elle pas; nous la porterons sur un brancard.

— C'est pardieu vrai, s'écria le Canadien, je n'y avais pas songé; ce moyen est excellent et lève toutes les difficultés.

Sans plus attendre, le chasseur commença à abattre des branches d'arbres avec son couteau et il s'occupa activement à les entrelacer et à former un brancard.

Louis se rapprocha de la jeune fille; en ce moment



Retour au camp. Dessin de Lix.

même elle rouvrit les yeux. Son premier regard fut pour le chasseur, auquel elle tendit la main avec un sourire triste.

— Comment vous sentez-vous, señorita? lui demanda-t-il avec intérêt.

— Je suis mieux, bien mieux, lui dit-elle d'une voix brisée par l'émotion, je renais à la vie; j'ai été bien punie de ma désobéissance; sans vous, j'étais perdue.

— Ne parlons plus de cela, señorita, vous êtes en sûreté maintenant; mais nous ne pouvons demeurer ici, il faut nous hâter de rassurer votre père et vos amis, qui ignorent votre sort et tremblent pour vous.

— J'essayerai de marcher, répondit-elle en faisant un effort pour se lever.

— Non, vous êtes trop faible, vous ne pourriez nous suivre.

— Oh! je suis brave, allez, dit-elle en souriant.

— Je le sais; mais je ne souffrirai pas que vous vous exposiez à de nouvelles fatigues. Voici un brancard préparé pour vous; nous allons vous porter.

— Oh ! non, je ne consentirai jamais.

— Déjà de la rébellion! souvenez-vous que vous me devez obéissance, señorita; d'ailleurs, votre salut dépend de votre docilité à suivre mes avis.

— Je les suivrai donc, puisque vous l'exigez, reprit-elle doucement.

Le chasseur la prit alors dans ses bras et l'étendit sur le brancard, que le Canadien avait recouvert de feuilles, d'herbe et de mousse ; puis les deux hommes soulevèrent le brancard et se mirent en route pour regagner le campement d'un pas délibéré, à travers la savane, comme s'ils n'eussent point senti le poids du fardeau qu'ils portaient. Leur course fut longue. Plusieurs fois doña Sacramenta les obligea à s'arrêter pour reprendre haleine.

Ce ne fut qu'au coucher du soleil seulement que les chasseurs atteignirent le pied de l'éminence où les Mexicains avaient établi leur campement de nuit, dans une position en tout semblable à celle de la nuit précédente.

Arrivée là, doña Sacramenta, dont les forces étaient complétement revenues, insista pour mettre pied à terre et marcher pendant les quelques pas qui lui restaient encore à faire pour se trouver dans les bras de son père et de sa sœur.

Louis acquiesça à ce désir, dont il comprit le motif.

La joie de tous fut vive en apercevant la jeune fille calme, reposée, souriante. Don Gutierre et sa sœur, après l'avoir embrassée à plusieurs reprises, l'entraînèrent dans une enramada préparée pour la recevoir, et là ils eurent un de ces entretiens cœur à cœur dont la douceur ne saurait être comprise que par les gens qui, après avoir couru de terribles dangers, se sont soudain vus réunis à ceux qu'ils aiment.

Le Français et le Canadien ne réussirent que difficilement à se soustraire à la reconnaissance de leurs amis; le chasseur se fit rendre un compte détaillé des événements qui s'étaient passés pendant la journée ; puis, pour mettre fin à l'empressement enthousiaste de ses compagnons, il feignit d'éprouver le besoin de se livrer au repos.

Mais il ne lui fut pas aussi facile qu'il le supposait de se débarrasser de don Miguel. Le jeune homme était dans l'admiration de la conduite du Français. La réussite de son exploration dans la savane lui paraissait tenir du prodige.

Cependant, sur les prières du chasseur, don Miguel consentit à ne plus insister sur ce sujet; don Luis parvint même à lui faire changer complétement d'entretien.

— Ainsi, dit don Miguel, vous n'avez pas eu de nouvelles de vos amis indiens ?

— Aucune, répondit le Français. D'ailleurs nous avons constamment suivi une direction opposée à celle qu'il nous aurait fallu prendre pour nous rendre dans leur camp.

— Cela me contrarie, je n'avais pas renoncé à l'espoir de les avoir pour auxiliaires en cas de danger pressant.

— Je partage votre avis, mais je suis convaincu qu'au moment du péril nous les verrons arriver à notre secours.

— Oui, mais comment les trouver maintenant ?

— Que cela ne vous inquiète pas, cher don Miguel ; je sais où ils sont ; leur camp est moins éloigné du nôtre que vous ne le supposez.

— Dieu vous entende !

Là-dessus les deux hommes étendirent leurs zarapés à terre, se roulèrent dedans, fermèrent les yeux, et bientôt ils furent profondément endormis.

La nuit s'était écoulée presque tout entière. Le fond du ciel se faisait peu à peu moins sombre; à l'extrême limite de l'horizon, des reflets d'opale nuançaient le bord des nuages; le froid devenait plus vif; la rosée tombait plus abondante ; la brise matinale faisait courir des frissonnements dans les arbres; le hibou saluait, par son mystérieux houhoulement monotone et triste, l'approche du jour.

Saint-Amand, le chasseur canadien, placé en sentinelle, continuait sa veille vigilante, interrogeant attentivement la savane dans ses moindres détails, et profitant du crépuscule qui commençait à naître pour s'assurer que tout demeurait calme autour de l'éminence.

Tout à coup le chasseur tressaillit; il se pencha sur le retranchement et regarda attentivement dans la plaine ; il venait de remarquer un fait étrange.

Les hautes herbes de la savane étaient agitées par un mouvement long et continu, comme si le vent eût passé au-dessus d'elles et les eût successivement courbées.

Chose singulière, cette agitation régulière des hautes herbes avait lieu en sens inverse de la brise, et se rapprochait de plus en plus du monticule au sommet duquel le camp était établi; au lieu que, si ce mouvement des herbes eût été réellement opéré par le vent, il aurait dû, au contraire, se faire dans une direction diamétralement opposée. Saint-Amand, quoi qu'il fût certain d'être bien éveillé, se frotta les yeux à plusieurs reprises, mais le doute n'était point possible ; il avait bien vu ; le mouvement se rapprochait de plus en plus, ne se faisant sentir que dans une certaine partie de la plaine, comparativement fort restreinte.

Le Canadien soupçonna aussitôt une embûche. Quittant pour un instant son poste, il se hâta d'aller réveiller Louis Morin.

— Qu'y a-t-il ? s'écria celui-ci en se levant aussitôt calme et tranquille, comme s'il ne venait pas d'être tiré d'un profond sommeil.

— Je ne sais pas, répondit le Canadien ; mais, pour sûr, monsieur Louis, il se passe quelque chose d'insolite dans la savane. Vous savez que je suis un vieux limier qui ne s'effraye pas facilement; eh bien, je vous donne ma parole d'honneur que j'ai presque peur.

— Oh ! oh ! fit le Français, c'est sérieux alors. Voyons donc cela.

— Venez ; peut-être qu'à nous deux nous en aurons le cœur net.

Et, conduisant Louis Morin aux retranchements, Saint-Amand lui fit remarquer la singulière agitation des herbes, et surtout la direction étrange dans laquelle elles se courbaient.

— Hum ! fit Louis tout pensif, ceci est louche, en effet.

— N'est-ce pas ?

— Parbleu ! il y a du peau-rouge là-dessous ; c'est une ruse indienne. Nous allons être attaqués probablement avant une demi-heure.

— Je le parierais, dit Saint-Amand, flatté de ne pas s'être trompé dans ses suppositions. Que faut-il faire, monsieur Louis ?

— Réveiller doucement nos compagnons, sans perdre un instant; car le temps presse. Surtout pas de bruit; il faut que les drôles qui sont là-bas ne se doutent point que nous sommes sur nos gardes.

Saint-Amand se hâta d'obéir ; il alla de l'un à l'autre des peones, et, quelques minutes plus tard, tous avaient pris leur poste aux retranchements. Par l'ordre de Louis,

seuls don Gutierre et don Miguel n'avaient pas été éveillés.

Le Français, après s'être assuré de la présence de tous les défenseurs du camp aux retranchements, appela un des Canadiens.

— Sans-raison, lui dit-il.

— Monsieur Louis, répondit celui-ci en s'approchant.

— Prenez votre fusil et descendez dans la plaine pour l'éclairer; je veux savoir ce qui se passe dans les hautes herbes que vous voyez là-bas.

— Avant une demi-heure vous le saurez, monsieur.

— Surtout tâchez de ne pas vous faire tuer.

— Je ferai tout mon possible pour cela, répondit-il en riant.

Il enjamba alors les retranchements, et se glissa dans les broussailles.

Ainsi qu'il l'avait promis, au bout d'une demi-heure tout au plus il était de retour.

Louis Morin l'attendait en marchant de long en large avec inquiétude. Aussitôt qu'il l'aperçut, il l'interpella :

— Arrivez donc, lui dit-il. Voyons, que savez-vous de nouveau?

— Tout ce que vous désirez savoir, monsieur Louis.

— Alors expliquez-vous vivement.

— Ce sont des peaux-rouges.

— Des peaux-rouges? s'écria-t-il avec surprise, car, après les paroles de l'Opossum, il pensait ne rien avoir à redouter de leur part.

— Oui, monsieur Louis, des peaux-rouges, je suis certain de ce que je vous dis, ils ont passé presque à me toucher.

— Diable! Sont-ils beaucoup?

— Autant que j'ai pu le calculer, je les crois une centaine environ.

— Tant que cela! murmura-t-il en jetant un regard triste sur ses compagnons si peu nombreux, c'est beaucoup.

— Bah! fit insouciamment le Canadien, nous avons eu souvent affaire à des tribus tout entières.

— C'est vrai, répondit Louis d'un air sombre, mais nous étions tous chasseurs habitués au désert. Avez-vous vu leurs peintures?

— Tout ce que j'ai pu reconnaître, c'est que ce sont des peintures de guerre, mais il ne m'a pas été possible de voir à quelle nation ils appartiennent.

— Ont-ils des armes à feu?

— Pour cela, je puis vous répondre sûrement, tous ont des fusils.

— C'est incompréhensible, murmura le Français en se parlant à lui-même, tant d'armes à feu dans un détachement indien.

En ce moment, au pied même de l'éminence, les buissons s'écartèrent et un Indien parut agitant une robe de bison en signe de paix.

— Ah! ah! fit Louis, un parlementaire! voyons un peu ce que nous veut ce drôle; c'est singulier, cet Indien me paraît suspect; attention, mes amis, que personne ne tire sans mon ordre. Saint-Amand, montrez-vous et parlementez avec ce guerrier.

Saint-Amand monta aussitôt sur les retranchements et s'adressant au peau-rouge immobile à la place qu'il avait choisie :

— Que voulez-vous, guerrier, lui dit-il, et pourquoi ne passez-vous pas tranquillement votre chemin au lieu de venir troubler ainsi notre repos?

### XIX. — L'ASSAUT.

— Etes-vous un chef? dit l'Indien, sans répondre autrement à la question qui lui était adressée.

— Et vous? fit le Canadien d'un air narquois.

— Je suis un chef.

— Tant mieux pour vous, moi aussi alors; maintenant que voulez-vous?

— M'asseoir au feu du conseil de mon frère et fumer avec lui le calumet de paix.

— Et vos compagnons, que feront-ils pendant ce temps-là?

— Je suis seul, répondit péremptoirement l'Indien.

— Pour cette fois vous mentez, chef, dit sèchement le Canadien.

Au même instant une foule de peaux-rouges bondit hors des broussailles et se rua sur les retranchements en poussant des cris horribles et en faisant une décharge générale.

Saint-Amand tomba, le combat était engagé; mais grâce aux précautions prises par les Mexicains, malgré la vivacité de leur attaque, les peaux-rouges furent si rudement reçus par les peones, qu'ils se virent contraints de reculer, poursuivis par les balles, qui les atteignaient dans leur retraite et leur faisaient éprouver des pertes sensibles.

Les faits que nous venons de rapporter s'étaient passés si rapidement, la fuite et la disparition des peaux-rouges avaient été si promptes, et un calme si profond avait si subitement remplacé le bruit et le tumulte de la bataille, que, si les voyageurs n'avaient pas vu se tordre près d'eux trois de leurs compagnons dans les dernières convulsions de l'agonie, ils auraient pu supposer qu'ils avaient fait un rêve affreux.

Aux cris poussés par les Indiens, aux coups de feu, don Miguel s'était réveillé en sursaut, don Gutierre s'était élancé hors de la tente, et les jeunes filles étaient apparues effarées et tremblantes.

— Que se passe-t-il, mon Dieu? s'écria Sacramenta.

— Seigneur, ayez pitié de nous! dit sa sœur en joignant les mains et levant les yeux au ciel. Louis demeurait pensif sans répondre aux questions que don Gutierre et don Miguel lui adressaient.

Un étrange soupçon avait traversé l'esprit du Français, soupçon qu'il voulait éclaircir.

— Il y a du don Ramon là-dessous, dit-il enfin, et se tournant vers don Miguel, écoutez, ajouta-t-il, je quitte le camp, il le faut, mon absence ne sera que de courte durée. Pendant ce temps, tenez-vous sur la défensive, surtout gardez-vous bien de tenter une sortie, les ennemis qui nous attaquent sont plus redoutables que vous ne le supposez, j'irai moi-même les reconnaître; et comme don Gutierre et son neveu essayaient de lui adresser des observations, pas un mot, dit-il d'une voix brève, les minutes valent des heures; adieu. Sans-raison, suivez-moi.

Après avoir fait un dernier geste de la main à ses amis, le chasseur se glissa hors des retranchements et disparut accompagné du Canadien.

Une demi-heure, un siècle, s'écoula, puis tout à coup plusieurs détonations retentirent, suivies presque immédiatement d'un silence de mort.

— Ils l'ont tué! s'écria don Miguel; oh! je le vengerai!

Alors, avec une énergie fébrile, le jeune homme organisa la défense, faisant passer dans l'âme de ses com-

pagnons atterrés par l'attaque imprévue des peaux-rouges la colère qui l'animait.

Cependant les Indiens n'avaient pas renoncé à s'emparer du camp, ils préparaient une nouvelle attaque, mais cette fois ils procédaient lentement et méthodiquement, en hommes qui voulaient réussir ; on les voyait, hors de portée de fusil, faire de considérables abatis de bois ; les Espagnols ne comprenaient rien à leur manière d'agir.

— Patience, señor, dit Marceau à don Miguel qui lui demandait son avis, vous en saurez bientôt autant que moi ; ces branches qu'ils coupent, ils en vont faire des fagots qu'ils porteront devant eux pour se garantir des balles, puis arrivés près des retranchements ils y mettront le feu et les lanceront dans le camp pour l'incendier, c'est simple, comme vous voyez.

— Mon Dieu ! pourquoi don Luis nous a-t-il quittés ? reprit don Miguel.

— Patience, señor, reprit le Canadien, qui affectionnait cette locution, M. Louis a son idée au sujet des Indiens.

— Quelle idée ? demanda don Gutierre.

— Eh ! fit-il en ricanant, une supposition que ces peaux-rouges seraient des blancs.

— Hein ? firent-ils avec surprise.

— Cela s'est vu, et dame, je ne serais pas éloigné de croire qu'il en est ainsi aujourd'hui ; des peaux-rouges qui font une attaque de nuit, c'est louche : l'Indien aime à dormir, il ne se bat qu'au soleil.

— Hélas ! blancs ou rouges, don Luis est mort maintenant, ils l'ont assassiné.

— Je connais M. Louis depuis longtemps, je l'ai vu dans des endroits où il faisait plus chaud qu'ici ; il n'est pas homme à se laisser tuer comme ça ; les coups de feu que vous avez entendus me prouvent seulement qu'il leur a joué quelque bon tour, voilà tout ; mais pour être tué, allons donc !

Ces raisonnements du Canadien étaient loin de rassurer don Gutierre et son neveu, mais ils feignirent d'être de son avis pour couper court à la discussion.

— Préparez-vous, dit tout à coup le chasseur, je me trompe fort, ou nous allons être attaqués de nouveau.

— Aux armes ! cria don Miguel.

Chacun courut à son poste, résolu à se faire tuer plutôt que de tomber vivant entre les mains des Indiens.

Les prévisions du Canadien étaient justes, les peaux-rouges s'avançaient contre les retranchements, mais cette fois ils venaient lentement et en bon ordre, s'abritant soigneusement derrière d'énormes fagots qu'ils roulaient devant eux.

Ces fagots étaient tenus par plusieurs hommes qui les maintenaient de façon à en faire un rempart à d'autres Indiens qui tiraient sans relâche contre les retranchements.

Par l'ordre de don Miguel, les peones cachés, eux aussi, derrière les fourgons et les abatis d'arbres, demeuraient immobiles sans répondre au feu de l'ennemi.

Cependant, bien que la marche de celui-ci fût lente, il approchait de plus en plus, et bientôt il allait se trouver au sommet de l'éminence.

Don Miguel, à force de prières, avait obtenu des jeunes filles qu'elles se retirassent derrière les arbres restés debout dans le camp.

Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles les deux partis se préparèrent silencieusement à une lutte suprême.

Tout à coup les Indiens laissèrent tomber les fagots qui les abritaient et se ruèrent sur les retranchements, qu'ils essayèrent d'escalader de tous les côtés à la fois, en poussant des cris horribles.

Alors commença un combat corps à corps où chaque coup renversait un homme.

La lutte se prolongea pendant assez longtemps sans avantage marqué d'un côté ou de l'autre ; les Indiens, combattant à découvert, avaient le plus à souffrir, les peones se défendaient avec une indomptable énergie, se faisant des armes de tout ce qui se trouvait à leur portée.

Don Gutierre avait le bras cassé, cependant il continuait à se battre, don Miguel semblait se multiplier, il était partout à la fois, excitant les uns, gourmandant les autres, et abattant un ennemi à chaque coup.

Le camp brûlait, les Indiens avaient jeté des fagots enflammés sur les fourgons, qui avaient pris feu aussitôt.

Tout à coup don Miguel tomba, une balle lui avait traversé la poitrine.

Les peones, saisis de terreur à la vue de la chute de leur chef, eurent un moment d'hésitation, tout allait être perdu.

Soudain, doña Sacramenta poussa un cri de désespoir terrible, et s'élançant comme une lionne au milieu des combattants :

— Comment, lâches ! s'écria-t-elle, vous fuyez ! est-ce donc à une femme à vous donner l'exemple du devoir ?

Saisissant alors avec une indomptable énergie le machete qu'en tombant don Miguel avait laissé échapper, elle s'élança vers les retranchements déjà presque escaladés par les peaux-rouges. Les peones, électrisés, se précipitèrent sur les pas de la jeune fille, rejetèrent en dehors du camp les ennemis, et rétablirent le combat.

Alors apparurent à la tête des sauvages deux hommes vêtus à l'européenne qui, jusqu'à ce moment sans doute, s'étaient tenus en arrière.

Ces deux hommes étaient don Ramon et don Remigo.

— En avant ! en avant ! hurlait don Remigo, emparez-vous des jeunes filles, mille onces d'or pour chacune d'elles !

Il y eut alors une mêlée terrible, d'autant plus terrible que de ce dernier effort dépendait le succès de l'attaque.

Les peones et le Canadien survivant s'étaient réunis autour des jeunes filles, auxquelles ils formaient un rempart de leurs corps ; tous ces hommes avaient noblement fait le sacrifice de leur vie pour défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang ces deux enfants si braves et si malheureuses.

Cependant, malgré leur résistance héroïque, le moment ne tarderait pas à arriver où ils seraient écrasés par le nombre et succomberaient avec le désespoir de voir leur sacrifice inutile.

Agenouillées côte à côte auprès de leur père blessé, entourées par leurs derniers défenseurs, pâles, mourantes, échevelées, en proie à une agonie anticipée, sans voix, sans force, les jeunes filles attendaient la mort pour se réfugier dans le sein de Dieu.

Soudain, un cri terrible se fit entendre, une épouvantable explosion éclata comme un coup de foudre dans un ciel serein, un vent de mort passa sur les assaillants, dont les rangs vacillèrent comme les blés coupés par la faucille, et une multitude de démons bondirent sur l'éminence en brandissant des armes de toutes sortes ; à leur tête venait Louis Morin, abattant avec son fusil, dont il s'était fait une massue, tout ce qui se trouvait sur sa route, et se traçant ainsi un sanglant sillon jusqu'aux jeunes filles.

— Courage ! criait-il d'une voix stridente, courage, me voilà !

Les assaillants, épouvantés par cette subite apparition d'ennemis dont ils ne soupçonnaient point l'arrivée, reculèrent en désordre jusqu'au bord de la rampe, où ils tentèrent, comme des tigres aux abois, de tenir pied encore.

— A nous ! à nous ! dit don Miguel en se levant sur un genou, Louis, sauvez mes cousines, sauvez mon oncle !

— Me voilà ! répondit le chasseur, me voilà !

Ce qui s'était passé, le lecteur le comprend, Louis Morin n'avait eu besoin que d'un regard pour reconnaître que les Indiens qui attaquaient le camp n'étaient en réalité que des Mexicains déguisés, des bandits de la pire espèce ; il s'était ouvert passage et avait gagné le camp des Comanches ; ceux-ci, sous les ordres de l'Opossum et des autres chefs de la tribu, étaient déjà en marche pour venir à son secours.



L'assaut. Dessin de Lix.

A part l'amitié qu'ils portaient au chasseur, les Comanches étaient blessés de voir des salteadores se couvrir du costume guerrier de leur nation pour commettre des déprédations et des atrocités dont eux passeraient pour être les auteurs, et ils avaient résolu d'infliger aux bandits un châtiment exemplaire.

Cependant, le combat continuait avec un acharnement indicible.

Les bandits, sachant qu'ils n'avaient pas de quartier à attendre des Bisons-Rouges, se défendaient avec une férocité sans exemple, non pour sauver leur vie, ils se savaient perdus, mais afin de se faire tuer et d'échapper ainsi aux tortures que leur infligeraient leurs implacables vainqueurs, s'ils tombaient vivants entre leurs mains.

En apercevant Louis Morin, don Ramon avait poussé un rugissement de tigre, le Français allait lui ravir la proie qu'il croyait déjà tenir en son pouvoir. Don Remigo et deux bandits qui se tenaient à ses côtés se réunirent à lui, et tous quatre à la fois ils se ruèrent sur le Français, qu'ils enveloppèrent et qu'ils assaillirent avec une fureur sans égale.

Mais l'Opossum avait vu le danger que courait son ami,

et s'était élancé pour le soutenir, suivi de plusieurs de ses meilleurs guerriers.

Louis Morin attendait ses ennemis de pied ferme.

— Eh ! eh ! fit-il en ricanant, c'est encore vous, don Ramon ! pour cette fois, nous en finirons, je l'espère.

— Et moi aussi, démon de Français ! s'écria le Mexicain d'une voix que la colère faisait trembler. Meurs, misérable ! ajouta-t-il en déchargeant sur lui ses revolvers.

Le Français fit un bond de côté, d'un coup de crosse il assomma un des bandits qui tomba comme un bœuf à l'abattoir, puis brisa le crâne du second, qui brandissait sa reata au-dessus de sa tête, prêt à le *lasser*.

Louis Morin n'avait donc plus que deux adversaires devant lui.

— Laissez-moi châtier ces misérables, dit-il à l'Opossum, occupez-vous de ceux de leurs compagnons qui survivent encore.

Il laissa tomber son fusil, qui lui devenait inutile, et, saisissant sa longue rapière d'une main et un revolver de l'autre, il attaqua résolûment les deux Mexicains.

Ceux-ci n'étaient pas des ennemis à dédaigner, jeunes, adroits, braves et animés d'une haine mortelle ; le Français pouvait succomber dans la lutte qu'il s'obstinait à soutenir seul contre eux.

Don Miguel, malgré la gravité de sa blessure, ranimé à la vue du secours que lui amenait son ami, et soutenu par la fièvre enivrante du combat, s'était relevé, et, appuyé sur un sabre ramassé par lui sur le sol, il s'était traîné pas à pas jusqu'à l'endroit où les trois hommes avaient engagé un duel terrible.

En apercevant son ami luttant seul contre don Ramon et don Remigo, un nuage sanglant passa sur les yeux de don Miguel ; il ne fut plus maître de sa fureur ; il se précipita, le sabre haut, sur don Remigo et lui passa son arme à travers le corps. Le Mexicain poussa un hurlement de fureur et, saisissant son ennemi à bras-le-corps, il roula avec lui sur la terre, où, enlacés l'un à l'autre comme deux serpents, ils se débattirent avec rage.

Nul n'aurait su dire quelle aurait été l'issue de cette lutte étrange, si l'Opossum n'avait pas jugé à propos d'intervenir ; saisissant don Remigo par la chevelure, il lui renversa violemment la tête en arrière, et lui plongea son couteau dans la gorge.

Le Mexicain fit un bond terrible en se roidissant convulsivement, ses membres se détendirent et il demeura immobile ; il était mort.

Quant à don Ramon, son sort était plus affreux ; Louis Morin l'avait désarmé, et malgré une résistance énergique, il avait réussi à se rendre maître de sa personne et à le faire prisonnier.

Le combat était fini. De toute la troupe des bandits qui avaient attaqué le camp, un seul vivait encore : c'était don Ramon.

Louis Morin, avec sa générosité habituelle, voulait lui faire grâce de la vie.

L'Opossum s'y opposa.

— On écrase les reptiles venimeux, dit-il ; cet homme est un serpent, il mourra ; il appartient aux Bisons-Rouges, les guerriers comanches l'attacheront au poteau de torture.

Il fut impossible au Français de faire comprendre à l'implacable chef que souvent la clémence est un devoir.

L'Opossum ne voulut rien entendre, et don Ramon fut emmené par les Indiens.

Le soir même, le misérable fut attaché au poteau ; nous ne décrirons pas son supplice, il fut horrible ; nous nous bornerons à dire qu'il appela la mort pendant sept longues heures avant qu'elle consentît à mettre un terme à ses souffrances.

Les voyageurs, réduits à un fort petit nombre et blessés pour la plupart, étaient dans l'impossibilité de continuer leur marche ; il leur fallut accepter l'hospitalité que leur offrirent les Bisons-Rouges dans leur camp.

Dès qu'il vit ses amis en sûreté au milieu des Comanches, bien qu'il eût, quelques jours auparavant, expédié l'Ourson à l'hacienda d'Aguas-Frescas, l'infatigable Français quitta ses amis et se mit en route afin de hâter l'arrivée des secours, des fourgons et des voitures, devenus indispensables après le désastre complet éprouvé par la caravane.

Son absence ne dura qu'un jour ; il avait rencontré l'Ourson à quelques lieues du camp, à la tête d'une troupe nombreuse de peones et amenant avec lui tous les objets indispensables aux malheureux voyageurs.

L'état des jeunes filles inspirait de sérieuses inquiétudes ; à la suite des violentes émotions causées par les périls affreux auxquels elles avaient été pendant si longtemps exposées, et surtout pendant le dernier combat, elles avaient été atteintes d'une maladie nerveuse qui leur causait une faiblesse et une prostration dont les symptômes devenaient chaque jour plus alarmants.

Cependant elles laissèrent paraître une joie de bon augure, lorsque Louis Morin leur annonça à son retour que tout était prêt pour leur départ et que désormais elles n'avaient plus aucun péril à redouter.

Les Comanches voulurent accompagner leurs hôtes jusqu'aux dernières limites du désert ; ils ne les quittèrent que lorsqu'ils arrivèrent en vue de l'hacienda.

Quinze jours plus tard, don Gutierre, ses filles, son frère et son neveu, complétement rétabli de sa blessure, s'embarquaient pour l'Europe sur un bâtiment français frété par les soins de don Miguel et qui les attendait depuis deux mois déjà dans le port de Guaymas.

Sur la plage, Louis Morin prit congé de ses amis.

Ce fut en vain que ceux-ci essayèrent de le retenir près d'eux, le Français demeura sourd à leurs offres amicales.

— Mais enfin que comptez-vous faire ? lui demanda don Miguel.

— Retourner au désert, dit-il ; c'est là seulement que, face à face avec les grandes œuvres de Dieu, l'homme vit libre en apprenant à devenir meilleur.

Il ne quitta le rivage que lorsque le navire qui emportait ses amis eut complétement disparu à l'horizon. Alors il poussa un profond soupir, essuya une larme qui coulait sur ses joues hâlées, et après être remonté sur son cheval, il reprit lentement le chemin des prairies.

— C'était un rêve ! murmura-t-il en jetant un dernier regard vers la mer.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Don Gutierre et son frère se sont retirés à Cordoue, don Miguel a épousé Sacramenta ; Jesusita, qui a plusieurs fois refusé les brillants partis qui lui étaient offerts, est entrée il y a quelques mois dans un couvent, où elle a témoigné le désir de prononcer ses vœux.

On cherche vainement le motif d'une aussi étrange résolution de la part d'une jeune fille belle, riche, aimée, et qui, en apparence du moins, était si heureuse.

Gustave AIMARD.

FIN.

# REVUE DE L'ANNÉE (SUITE ET FIN).

## L'ANNÉE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE.

Devons-nous entretenir nos lecteurs des scandales littéraires de l'année? L'Église, attaquée dans sa divine essence, a-t-elle besoin de notre humble concours pour se défendre? Nous ne le pensons pas; ce serait supposer à l'orgueil de l'homme le pouvoir de détrôner Dieu, et cette supposition même serait un outrage.

Aussi regrettons-nous vivement la polémique que les écrivains catholiques ou religieux ont cru devoir engager, et nous ne les imiterons pas; à de semblables attaques, on ne répond que par le silence.

Malheureusement, en dehors de ce mouvement, l'année littéraire aura été assez pauvre, et notre tâche sera finie quand nous aurons cité *Cinq semaines en ballon*, de M. J. Verne, un roman instructif comme un livre de science, amusant comme un roman; *Paris en Amérique*, un très-spirituel pamphlet de M. Laboulaye, où l'admiration pour le nouveau monde n'est qu'une forme de critique à l'égard de l'ancien; *le Capitaine Fracasse*, de M. Th. Gautier, une œuvre romantique animée du souffle de 1830, et qu'on lit, comme on regarde une toile de Delacroix, pour la couleur.

Quant à l'année dramatique, nous avons eu souvent l'occasion de constater la décadence de la littérature théâtrale, et nous avons promis d'en étudier les causes.

Ces causes sont multiples, et au premier rang nous devons placer le mauvais goût du public et surtout l'instabilité de ce goût. On a peine à comprendre aujourd'hui le succès obtenu, il y a dix ans, par tel drame, et la comédie qui a tant fait rire nos pères ne réussit qu'à nous faire bâiller.

Viennent ensuite, sans parler du monopole exercé par certains auteurs, les frais énormes des exploitations théâtrales, qui défendent toute tentative audacieuse et partant dangereuse, et expliquent cette série de reprises qui a marqué la campagne dramatique de 1863. On préfère remettre à la scène une œuvre déjà consacrée par le succès à essayer une œuvre nouvelle dont la réussite est incertaine. Il est vrai que l'instabilité du goût public, dont nous avons parlé plus haut, a déjoué plus d'une fois cet ingénieux calcul.

Quoi qu'il en soit, le bilan des succès de l'année sera fort court, et plus d'un théâtre y brillera par son absence.

Odéon : *Macbeth*, de M. J. Lacroix.

Gymnase : *La Maison sans enfants*, de M. Dumanoir; *le Démon du jeu*, de MM. Th. Barrière et Crisafulli; *Montjoie*, de M. O. Feuillet.

Palais-Royal : *Célimare le bien-aimé*, de MM. E. Labiche et Delacour.

Porte-Saint-Martin : *Les Pilules du Diable* (reprise).

Gaîté : *Peau d'Ane.*

Théâtre Impérial du Chatelet : *Le Secret de miss Aurore.*

Ambigu-Comique : *L'Aïeule*, de M. A. Dennery.

Une importante mesure, vivement attendue depuis longtemps, la liberté des théâtres, modifiera-t-elle ce fâcheux état de choses? Quand elle ne réussirait qu'à stimuler le zèle par la crainte de la concurrence, à offrir de nouveaux débouchés aux auteurs, ce serait déjà beaucoup, et nous y applaudirions sans réserve.

## LES SOUVERAINS QUI VIENNENT ET LES SOUVERAINS QUI S'EN VONT.

A laquelle de ces deux classes appartient l'archiduc Maximilien? Acceptera-t-il? Refusera-t-il définitivement la couronne de Montézuma?

Frère de l'empereur d'Autriche François-Joseph, l'archiduc Maximilien est le second fils de l'archiduc François-Charles et de l'archiduchesse Sophie. Il est né à Schœnbrunn, le 6 juillet 1832.

A seize ans, il commençait son éducation politique par une série de voyages qui lui firent successivement parcourir la Grèce, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, Madère, le Maroc et l'Algérie. Quelques années après (1855), il visitait la Syrie, le Liban, la terre sainte et l'Égypte.

En 1857, il épousa l'archiduchesse Marie-Charlotte-Amélie-Victoire-Clémentine-Léopoldine, fille de Léopold Ier, roi des Belges. Gouverneur du royaume lombard-vénitien avant la guerre de 1859, il sut se conquérir les sympathies même de ses adversaires, et eût mieux que personne réussi à opérer la fusion des nationalités allemande et italienne, si la chose eût été possible.

On comprend donc que ces hautes qualités et sa précoce expérience l'aient désigné au choix de Napoléon III et des Mexicains, et nous espérons voir supprimer bientôt les derniers obstacles qui le séparent encore du trône.

Quant à George Ier, roi des Hellènes, son extrême jeunesse ne permet pas de porter sur son compte un jugement certain. Appelé à recueillir une lourde et dangereuse succession, à régénérer un peuple à qui trente années de liberté n'ont donné ni la sagesse ni la prospérité, il devra lutter encore longtemps contre les éléments d'anarchie qui se sont opposés jusqu'ici à la régénération de la Grèce.

Du reste, les conseils et le concours des puissances protectrices ne lui manqueront pas. Depuis son départ de Copenhague, le comte de Fionie, c'est le nom sous lequel il voyage, a visité Saint-Pétersbourg, Londres et Paris, et partout il a rencontré les témoignages de la plus grande sympathie.

Il est aujourd'hui dans son royaume, et l'accueil enthousiaste que lui ont fait ses nouveaux sujets semble prouver qu'eux aussi comprennent l'urgente nécessité de l'union et de la paix.

La mort de Frédéric VII (Charles-Chrétien), 15 novembre 1863, vient d'appeler au trône de Danemark le prince Christian de la maison de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Glucksbourg, père de la princesse de Galles et du roi des Hellènes.

Frédéric VII était né le 6 octobre 1808, et, grâce à la loi danoise qui permet le divorce, avait été marié à trois femmes qui sont encore vivantes aujourd'hui

Il avait épousé, le 1er novembre 1828, la princesse Wilhelmine-Marie, fille de Frédéric VI, roi de Danemark, avec laquelle il divorça en 1837; puis, le 10 juin 1841, la princesse Caroline-Charlotte-Marianne de Mecklembourg-Strélitz, avec laquelle il divorça également en 1846, et enfin Louise-Christine, comtesse de Dannes, d'origine française, le 7 août 1850. On voit que, à part la façon de se séparer de ses femmes, le feu roi marchait volontiers sur les traces du fameux Barbe bleue.

Le nouveau souverain, Christian IX, né le 8 avril 1818,

succède à Frédéric VII en vertu de la loi d'hérédité qui résulte des conventions diplomatiques de 1852.

Quand il écrivit à son fils George Ier, roi des Hellènes, pour lui faire part de son avénement au trône de Danemark, celui-ci, fidèle à l'étiquette diplomatique, commença sa réponse par ces mots :

*Mon cher frère.....*

Voilà où conduit l'usage. Il est vrai qu'il est bien des souverains qui se traitent de *frères* et qui ne sont pas même *cousins.*

Cette rapide énumération ne serait pas complète si nous omettions S. M. Orrlie-Antoine Ier, que l'inconstance de la fortune vient de ramener dans sa patrie.

M. de Tonneins était tranquillement avoué à Périgueux, quand il quitta son étude pour l'Amérique; là, à la suite d'aventures dont le récit excéderait les bornes de cet article, il fut élu roi, sous le nom d'Orrlie-Antoine Ier, par les diverses tribus de l'Araucanie, un pays assez peu connu, mais qui n'en existe pas moins, au centre de l'Amérique du Sud.



L'archiduc Maximilien, George Ier, roi des Hellènes. Dessin de Morin.

Il avait pris ses nouvelles fonctions au sérieux, et s'occupait tranquillement du bonheur de ses peuples, du reste un peu sauvages, et méditait même de les initier aux jouissances du régime constitutionnel et des modes européennes, mais il avait compté sans ses voisins.

Le Chili s'inquiéta de cette royauté nouvelle qui s'élevait sur ses frontières et menaçait de civiliser des Indiens. C'est étonnant comme il est difficile d'être satisfait du bonheur des autres!

Le Chili donc tendit un piége à S. M. Orrlie-Antoine Ier, la fit enlever et mettre en prison, tout comme s'il se fût agi d'un avoué ordinaire. M. de Tonneins eut beau réclamer contre cette violation du droit des gens, on le traita de fou, et l'on plaça une sentinelle de plus à sa porte.

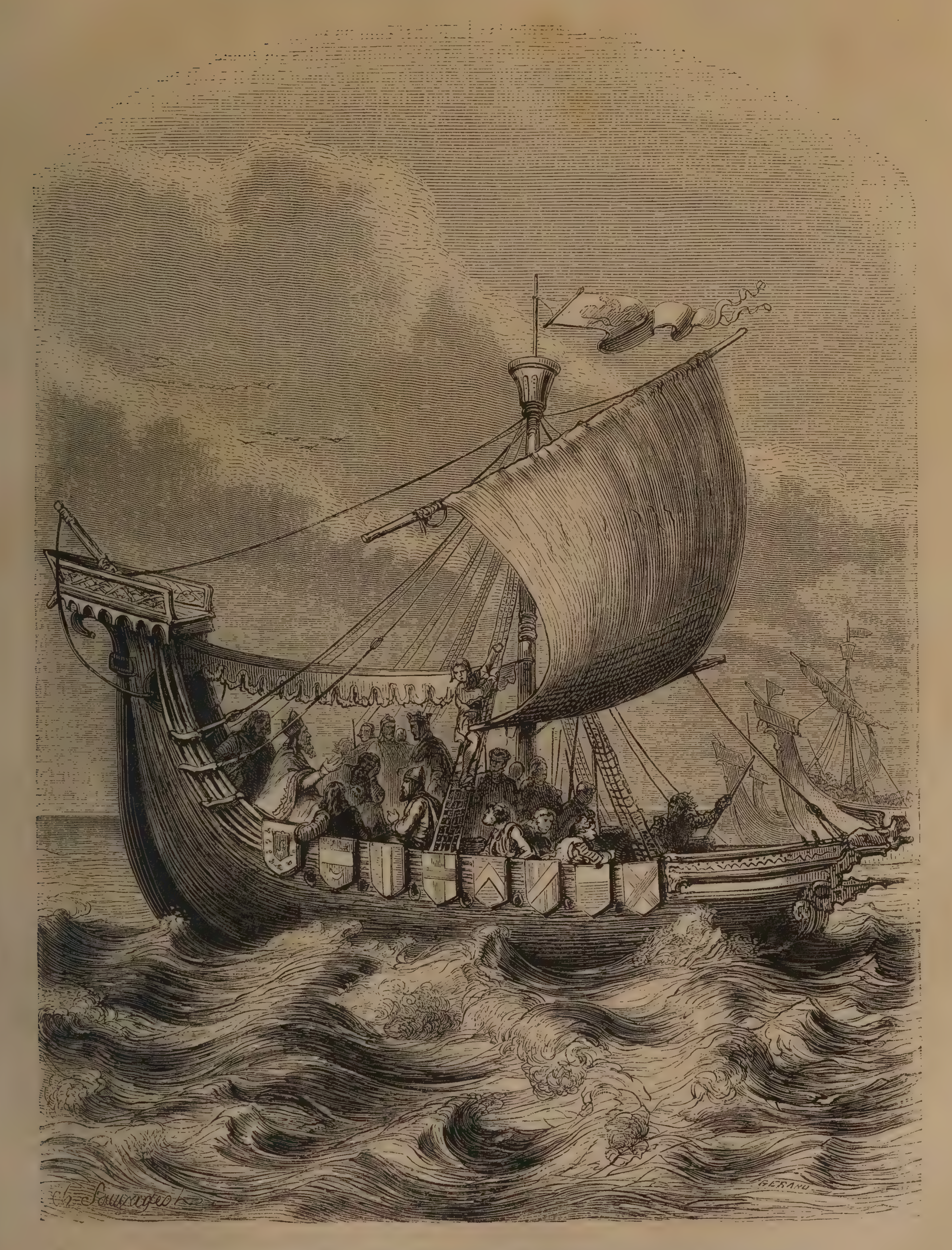
Nonobstant cette sentinelle de renfort, le prisonnier tenta de s'évader; il y réussit et se réfugia sur un navire en rade qui devait le ramener en Europe.

Et maintenant, S. M. Orrlie-Antoine Ier en est réduite à méditer sur l'instabilité des choses humaines et à écrire ses mémoires, qui, du reste, sont fort curieux. C. W.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

# LE CHEVALIER AU BARILLET.

## LÉGENDE (IMITÉE DU TREIZIÈME SIÈCLE).




L'évêque de Laon racontant l'histoire du chevalier au barillet. Dessin de Ch. Sauvageot.

I

... Pendant qu'ils voguoient en vue des îles mythologiques de la Grèce, rêvant à la ville sainte, comme les solitaires d'autrefois aspiroient à la Cité céleste, et poursuivis par le souvenir de leurs bons manoirs de Picardie, d'Auvergne ou de Saintonge, les aventuriers de la Croix, las de rester oisifs, gémissoient parfois de la pesanteur des vents de l'Ionie, et de la légèreté du sable, si rebelle à s'écouler au fond des sabliers. Quand la brise, gonflant les voiles latines, permettoit aux rameurs de hisser leurs avirons derrière les boucliers alignés qui festonnoient l'un et l'autre bord des nefs vénitiennes, ces barons féodaux, dépaysés sur l'onde, se groupoient autour des clercs. Ceux-ci contoient longuement, pour animer les heures, ces légendes de la terre natale, rustiques poésies de la foi, où la fertile invention des trouvères demandoit aux mystères de la religion les fictions du romancier. Parfois aussi, les pèlerinages de l'Odyssée apparoissoient dans les récits, en vue des rivages qu'Ulysse avoit reconnus, et la prise de Troie devenoit un prologue de l'assaut de Jérusalem.

En doublant les côtes où Pallas, Vénus et Latone avoient laissé leurs noms, les croisés exorcisoient ces divinités vaincues, accréditées par le témoignage des rochers et des fontaines; puis, par un instinct filial, ils délaissoient les histoires antiques, pour les fabliaux de la patrie qui retracent les souvenirs de l'enfance, qui, ranimant une ferveur souvent engourdie, s'adaptoient mieux à la naïveté robuste des nations de l'Occident.

« Eh bien, dit le comte-évêque de Laon aux bons vassaux rassemblés à la poupe recourbée du navire, où ils contemploient le soleil incliné déjà sur l'horizon ; eh bien, puisque vous voulez une histoire, tandis que nos hommes sont courbés sur les rames, je ne vous conterai ni Floovant, ni Gaufrey, ni Fierabras, ni la chanson d'Ottinel, car ces romans d'amour et de tournois ne conviennent plus à des pèlerins cheminant vers la conquête du saint sépulcre; ni de ces fabliaux salés d'Arras ou de Provins, dont se divertissent à nos dépens les bourgeois des villes. Ecoutez plutôt un *dit*, où tout est vérité : Qui voudra bons vers ouïr, de sagesse et de prix, celui-là peut s'asseoir auprès de nous ! »

Ces chevaliers athlétiques s'approchèrent, curieux et doux comme des enfants, en se groupant serrés, qui sur un tonnelet, qui sur un coffre, un tison ou un escabeau, et les autres couchés à demi sur le plancher de la dunette. Gui de Mâlain, courtois et Bourguignon, avoit été quérir son petit baril plein de vin de Samos, qu'il posa en souriant à la portée du conteur. « Ta courtoisie est de saison, dit le comte-évêque ; car il se rencontre un petit baril, tel quel, dans mon histoire, qui est celle *du Chevalier au barillet.* »

Pour faire appel au silence, le prélat-guerrier toussa sans effort, avec une sonorité à mettre des requins en fuite ; la lumière glissa plus vive de son front blanc sur son œil bleu, et, dressant avec une grâce doctorale un long doigt pointu de casuiste ou de poëte, index délicat, soudé à une paume d'Hercule, il commença ainsi :

« En un pays bien lointain, sur les marches de la Normandie et de la Bretagne, un seigneur de haute lignée et de grand renom habitoit jadis, au bord de la mer, un château si fortement clos et crénelé, qu'il ne craignoit ni comte ni prince, ni duc ni roi. Riche d'avoir et de vassaux, très-beau de visage et de corps, ce personnage auroit pu passer pour le plus noble, le plus avenant gentilhomme qui fût au monde. Mais il étoit déloyal, félon, si faux et si perfide, si orgueilleux et si cruel, qu'il méprisoit Dieu et le prochain. Les pays d'alentour avoient été par lui ravagés ; il maltraitoit leurs habitants et gardoit si étroitement les routes, qu'il tuoit tous les pèlerins, qu'il détroussoit tous les marchands, sans épargner ni clercs, ni moines, et pas même les religieuses nonnains, comme étant plus chères à Dieu. Riches ou pauvres, humbles filles ou nobles dames, il outrageoit donc tout le monde, et même il avoit dédaigné de se marier, tant il se seroit trouvé avili si l'on avoit cru que son cœur s'étoit donné. Comme bien vous le pensez, il n'observoit ni quatretemps ni carême, et chair mangeoit le vendredi ; n'ayant d'ailleurs souci d'ouïr la messe, ni de l'Ecriture ni des sermons. Imaginez tous les méfaits qu'on peut commettre : en actions comme en paroles, il les avoit amassés, et je ne suppose pas qu'il ait jamais existé un pareil mécréant. Il mena trente ans cette belle vie-là, sans se reconnoître, et sans être inquiété.

« Ainsi passa le temps jusqu'à un certain carême et au jour du vendredi saint, où, s'étant levé avec l'aube, cet ennemi de Dieu s'en vint dire à ses cuisiniers : « — Je « veux dejeuner dès le matin ; prenez-moi toutes ces ve- « naisons, et hâtez-vous. Ensuite, nous irons piller la « campagne... »

« Les maîtres-queux, des plus marris, sans trop oser le contredire, se soumettent à contre-cœur. Mais ses chevaliers, qui craignoient Dieu davantage : « — Sire, font-ils, « que dites-vous-là ! On est au saint temps du carême, « et c'est le grand Vendredi, où, pour nous sauver, le « Seigneur a subi la mort. Chacun doit jeûner aujour- « d'hui, et vous prétendez déjeuner, vous régaler de gi- « bier, quand le monde entier se mortifie ? quand les « enfants mêmes font pénitence ? Tremblez que Dieu ne « se venge et ne vous châtie avant peu... Après avoir fait « tant de maux, détroussé, pendu ou brûlé tant de gens, « ne devriez-vous pas, au lieu de faire à Dieu cet affront, « appeler à grands cris notre Sauveur et pleurer les pé- « chés dont vous êtes tout couvert !

« — Pleurer ? dit le baron ; quelle sottise ! Gémissez si « c'est votre envie ; je n'en rirai que mieux.

« — Sire, reprennent les chevaliers, là-bas, au fond de « la forêt, il y a un très-saint ermite où vont se confesser « les gens qui s'amendent. On ne doit pas toujours mal « faire, et il faut finir par retourner à Dieu. Eh bien, si « nous nous confessions, si l'on rentroit dans le bon che- « min ?...

« — Confesser ! interrompt le vassal ; au diable soit qui « s'en avise, et maudit qui dans ce but ira ! je l'y suivrois « pour l'en détourner ; car autrement, je n'irois mie !

« — Vous le ferez pour ne pas nous quitter. Allons, sire, « y viendrez-vous ? Faites-le par complaisance pour nous !

« — Pour vous, soit; mais pour Dieu, je n'en ferois rien. « C'est votre compagnie qui m'y mène. »

« Et se tournant vers ses valets : « — Amène mon che- « val ! amène ; j'irai avec ces papelards, mais je prise « un bon butin mieux que toutes leurs dévotions. Aussi, « comme je me raillerai d'eux ! Quand ils seront bien con- « fessés, ils retourneront au pillage. C'est la confession « du renard, à sa proie qu'il va manger !

« — A cheval, sire ; et que le Dieu de vérité vous rende « plus humble !

« — Je me garderois bien, s'écria le félon, de tomber « dans l'humilité et l'humeur débonnaire : on cesseroit de « me craindre ! »

« Les voilà, suivant leur chemin. Tandis que ses hommes marchent devant, tout contrits, il va derrière eux en chantant ; il les harcèle de railleries, et, pour l'adoucir, on lui répond à sa volonté.

« Ils ont tant et si bien chevauché, par la route frayée à travers les bois, qu'ils arrivent sans encombre à l'ermitage de la forêt. Ils aperçoivent le saint homme, et entrent, suivant l'usage, laissant hors du moutier leur seigneur plus âpre, plus cruel, plus orgueilleux, plus courroucé que chien enragé ou loup-garou. Il se dresse sur l'étrier, il s'étale, il se détend et regarde fièrement à ses pieds.

« — Sire, crient-ils, descendez ; venez vous amender « et implorer merci !

« — Je ne bougerai pas, répond-il ; pourquoi prierois-je « votre Dieu, quand je ne ferois rien pour lui ? Allez à « votre affaire ; moi je n'ai rien à démêler là-dedans. Je « prévois que cette visite me fera perdre ma journée. Pen-« dant ce temps-là, les pèlerins que j'aurois rançonnés par « les sentiers s'en vont errant sans encombre, et c'est là ce « qui me chagrine. J'aimerois, mieux, par saint Remi ! « vous savoir tous impénitents que de les voir de la sorte « circuler en paix ! »

« Perdant l'espoir de rien tirer de lui, ils se rendent devant l'autel et abordent le saint ermite. Chacun d'eux s'est confessé le plus bellement qu'il sut, et le plus brièvement qu'il put. Enfin, on les absout, à la condition qu'ils se garderont de mal faire à l'avenir, tant qu'ils pourront.

« Alors ils dirent à l'ermite : « — Notre maître est là « devant ; appelez-le, pour l'amour de Dieu ; car nous « l'avons vainement prêché ; mais il se rendra peut-être à « votre prière et à votre air si vénérable. Celui qui réus-« siroit à le convertir auroit fait une bonne journée ! Ne « vouloit-il pas, ce matin, à toute force, rompre le jeûne « et manger de la viande ! Il nous attend là sous le por-« che, il nous a refusé d'entrer ; mais il y consentira pour « vous.

« — Certes, j'en doute, observa le prudhomme ; mais « j'en veux faire l'essai, bien qu'il me fasse grand peur. »

« Et, s'appuyant sur son bâton, le vieillard débile s'en va dire au seigneur de sa plus douce voix : « Sire, soyez « le bienvenu ! voici le jour de la pénitence, où l'on « confesse ses fautes, où l'on songe à Dieu...

« — Songez-y ; qui vous en empêche ? Pour moi je ne « m'en soucie guère. »

« L'ermite lui répond humblement : « — Descendez, « beau et cher sire ; puisque vous êtes chevalier, vous « devez avoir un cœur généreux. Je suis prêtre, je vous « implore ; au nom de celui qui fut mis en croix pour « nous, je vous requiers de causer avec moi !

« — Causer... Diable ! et de quoi ? Avons-nous donc « maille à partir ? Il me tarde d'être bien loin de vous. Une « bonne oie grasse me plairoit mieux.

« — Sire, je le crois ; ne faites donc rien pour moi, mais « accordez à Dieu quelque chose.

« — Quel obstiné plaideur ! s'écrie le baron ; il perdra « son temps et n'aura de nous ni prière ni aumône.

« — Au moins, vous verrez la maison et la chapelle, et...

« — Soit ! mais il est entendu que je n'y ferai nulle cha-« rité, et quant aux patenôtres, néant !

« — Venez toujours.

« — Il le faut bien, pour en finir ! »

« Tout en descendant de cheval avec un air bourru : « — Sotte aventure, grommeloit-il ; je me suis mal levé « ce matin ! »

« L'ermite le prit par la main, et, tout en lui parlant d'un ton doux, il l'attira dans son église et jusque devant l'autel. Alors, il lui dit : « — Sire, il n'y a plus à reculer, et « vous voilà dans ma prison ; c'est mon devoir de vous « parler ; ne le prenez pas mal. Dussiez-vous me couper « la tête, vous ne m'échapperez pas avant de m'avoir « conté toute votre existence !

« — Non ! non ! répond l'autre plein de fiel et de rage ; « quand je devrois vous mettre en pièces, vous n'obtien-« drez rien de moi ! laissez-moi partir.

« — Sire, vous resterez ! Et s'il vous plaît, vous me direz « et votre vie et les péchés dont vous êtes accablé : je « veux tout savoir.

« — Et vous ne saurez rien, messire prêtre ! Vous « m'ameniez donc ici pour cela ? Peu s'en faut que je ne « vous tue ; le monde seroit bien débarrassé ! Il faut être « ivre pour prétendre m'arracher par la force des aveux « que je refuse de faire !

« — Vous les ferez, mon bel ami, pour que Dieu vous « éclaire et vous donne vraie contrition. Allons, j'écoute : « commencez ! »

« Le tyran, qui roule des projets sinistres, jette des regards furieux au prudhomme épouvanté qui s'attend à un mauvais coup et recommande au ciel son âme, tout en répétant avec douceur : « — Frère, au nom du Dieu tout-« puissant, confessez-moi un de vos péchés, un seul ! Si « vous aviez commencé, le Seigneur vous aideroit...

« — Non, pas un seul !

« — Eh bien, dussions-nous rester jusqu'à la nuit, vous « céderez ! Or, je vous le dis, à la fin, et vous adjure, de la « part de Dieu même, qui, pour nous fut en ce jour mis « en croix : au nom des saints et des martyrs, ouvrez-moi « votre cœur ! Je vous commande de me dire tous vos « péchés, et sans résister davantage !

« — Ah ! fait le sire, si étonné qu'il en demeure tout « confus, vous nous menez bien rudement ! Quel homme « êtes-vous donc, pour dominer ainsi ? Puisqu'on ne peut « vous échapper, je cède ; mais je n'en ferai ni plus ni « moins... »

« Alors, avec un furieux dépit, il défile en une tirade le chapelet de ses péchés, sans en omettre un seul. Et la confession terminée : « — Je vous ai conté tout, dit-il au « saint ermite ; vous voilà bien refait ! Maintenant, « qu'en sera-t-il ? me laissera-t-on en paix ? Puis-je m'en « aller, et pour ne jamais vous revoir, vous qui m'avez « battu sans plaie, et fait parler par violence ? »

« Mais, loin de jouir de sa victoire, l'ermite se mit à pleurer, parce que son pénitent ne se repentoit pas. « — Sire, reprit-il, vous m'avez bien dit vos raisons, mais « sans contrition ni remords ; maintenant, si vous con-« sentiez à faire pénitence, nous serions tout à fait « quittes.

« — Belle avance que vous m'offrez ! Faire de moi un « pénitent ! Malheur à qui le veut être, et à qui veut que « je le sois ! Et, si j'avois cette foiblesse, quelle pénitence « me donneriez-vous ?

« — Oh ! celle que vous voudrez.

« — Dites-la donc.

« — Volontiers, sire. Pour déconfire tous vos péchés, « vous jeûnerez un peu, le vendredi, pendant sept ans.

« — Sept ans ? Ma foi, non !

« — Eh bien, trois.

« — Non !

« — Tenez : les vendredis d'un seul mois ?

« — Taisez-vous ! Je n'en ferai rien.

« — Si, pendant un an, vous alliez pieds nus ?

« — Oh, non ! par saint Abraham !

« — Si vous vous vêtiez sans chemise ?

« — Pour être mangé de vermine ?

« — Chaque matin, avec une verge, donnez-vous la « discipline.

« — C'est encore pis ! Je ne puis supporter l'idée de me « maltraiter.

« — Et, le voyage d'outre-mer ?

« — Proposition oiseuse ; finissons-en : la mer a trop « de périls !

« — Allez à Rome ou à Saint-Jacques.

« — Je n'irai point !

« — Bornez-vous donc à entendre la messe chaque ma- « tin, et vous direz, à genoux, deux oraisons : le *Pater* « et l'*Ave Maria*.

« — C'est trop astreignant, et cette peine-là ne rapporte « rien.

« — Quoi ! vous ne feriez rien de bon, avant de vous sé- « parer de moi ? Eh bien, puisque vous tenez à utiliser vos « peines, accordez-moi, pour l'amour de Dieu le roi puis- « sant, accordez-moi la faveur de porter mon barillet « jusqu'à ce ruisseau : vous le plongerez dans la fontaine, « — cela n'est pas bien pénible ! — et si vous me le rappor- « tez tout plein d'eau, soyez absous de péchés et de péni- « tence, ainsi que de tout souci. Je prends vos méfaits « sur moi, et, ajouta l'ermite en souriant, je ferai péni- « tence pour vous ! »

« Le baron répondit : « — Ce n'est pas un grand effort « que d'aller à cette fontaine, et, puisqu'elle me convient, « cette pénitence sera bientôt faite. »

« L'ermite lui remet le baril ; l'autre, qui s'en inquiète peu, le saisit avec empressement. « — J'accepte ! dit-il, et « je m'engage à ne prendre aucun repos que je ne vous « l'aie rendu plein !

« — Et je vous en charge, ami, à cette condition. »

« Il va tout droit au ruisseau, où ses gens se disposent à le suivre ; mais il leur enjoint de rester.

« Arrivé au bord de la fontaine, il y plonge le baril tout entier ; mais il n'y entre pas une seule goutte d'eau. En vain le tourne-t-il en tout sens ; il s'étonne, il doute de sa raison ; puis, il s'impatiente, il jure et tempête, supposant qu'on a bouché le barillet. Il y enfonce donc une baguette et il le trouve vide partout. Alors, il le remet, furieux, dans la fontaine pour l'emplir, et n'y peut faire entrer une goutte. « — Morbleu ! s'écrie-t-il, qu'est-ce « là ? Ne pourrai-je emplir ce barillet ? »

« Il tente un dernier effort, tout aussi vain. C'est à en perdre la tête ! Exaspéré, grinçant les dents, il revient à l'ermitage, où il conte son aventure à l'ermite ainsi qu'à ses compagnons ; il jure par tous les saints qu'il n'a pu réussir, bien qu'il y ait mis toute son adresse. « — Mais, par « celui qui fit mon âme ! ajoute-t-il, je n'aurai de repos « ni jour ni nuit tant que je ne l'aurai pas rempli ! »

« Et s'adressant au reclus : « — Vous m'avez mis à « mal avec ce diable de baril ; maudit soit qui l'a char- « penté ! Pour lui je me voue à cette emprise : tant qu'elle « ne sera pas accomplie, je ne laverai pas mon vi- « sage, je ne peignerai pas ma chevelure, et je ne raserai « point ma barbe. J'irai, laissant croître mes ongles, « j'irai, cheminant à pied, pauvre, sans pain et sans de- « niers ! »

« L'ermite l'écoute et pleure. « — Sire, fait-il, sous « quelle noire influence êtes-vous né de votre mère ? Ah « que votre vie fut mauvaise ! Certes, un enfant qui eut « à demi trempé ce barillet dans la fontaine l'en auroit « rapporté rempli, et vous n'avez pu rien recueillir... « Larron, ce sont vos péchés qui ont courroucé Dieu, et « c'est par sa miséricorde qu'il vous appelle à la péni- « tence, en permettant que votre corps soit mortifié pour « lui ! Ne résistez plus à sa grâce et servez-le bien hum- « blement. »

« Le baron répond irrité : « — Ce que j'en fais n'est ni « pour Dieu, ni pour autrui. Je l'entreprends malgré « moi, par excès de colère et de rage ! »

« Et se tournant vers ses chevaliers d'un air hautain : « — Partez sur-le-champ, leur dit-il ; ramenez mon che- « val et retirez-vous dans vos domaines : si l'on vous « parle de votre seigneur, taisez-vous, ne répondez ni « que ni quoi ; vivez en paix à votre guise. Moi, je serai « celui qui n'a jamais jour sans tourment et sans labeur, « à cause de ce diable de baril, que la flamme de l'enfer « puisse griller ! Les démons qui l'ont possédé y auront « jeté un sort... Mais, je vous le dis en vérité, j'irai par- « courant la terre, cherchant toutes les eaux du monde, « jusqu'à ce que j'aie rencontré celle qui remplira le « barillet. »

« Il s'en va donc bien affligé, portant le baril suspendu à son cou ; il franchit la porte, n'emportant que les vêtements qui le couvrent ; il se met tout seul en chemin, avec Dieu pour unique escorte. »

## II

Chacun écoutoit attentif le récit du comte-évêque, et nul n'osoit l'interrompre, car plusieurs se souvenoient, contrits, de n'avoir guère plus saintement vécu que le Chevalier au barillet ; lorsque le vent s'étant tout à coup soulevé, les voiles se mirent à battre à grand fracas et les pannonceaux hissés le long de la galère à s'entre-choquer. La nef pencha, et les chevaux, qu'on avoit embarqués à fond de câle au port de Marseille, par une porte pratiquée dans la carène, au-dessous de la flottaison, porte étoupée et calfatée ensuite pour toute la durée du voyage, les chevaux se mirent à frapper des pieds avec une telle violence, que le vaisseau en fut ébranlé. Presque aussitôt le maître nautonier, qui avoit couru au bec du navire, revint en se signant dire au capitaine qu'après avoir depuis la veille, à l'heure de vêpres, nagé jusqu'au soir et toute la nuit, on se retrouvoit pour la troisième fois devant une montagne ronde que l'on pensoit avoir laissée à plus de cinquante lieues. L'équipage épouvanté ne doutoit pas que l'esprit malin n'eût jeté là quelque enchantement ; car on étoit devant la terre des Sarrasins de Barbarie.

On tint donc un conseil, où les gens d'église eurent voix prépondérante, et l'un d'eux, le doyen de Malrut, prononça qu'il falloit invoquer Dieu et sa mère, et faire une procession autour des deux mâts, en chantant les litanies de la Vierge, afin d'obtenir délivrance. Le son du cor rassembla tout l'équipage ; les malades mêmes se firent porter à bras, on tira les saints des tabernacles, et à la troisième procession, la montagne pâlit à l'horizon et s'effaça dans les lueurs ardentes de l'occident.

L'émotion avoit été vive ; cependant elle se dissipa en moins d'une heure. Chez les enfants et chez les peuples soldats, qui sont doublement jeunes, les impressions se succèdent avec rapidité. Et l'on sait que l'impatience des enfants n'ajourne pas fort loin, quand leur curiosité a été mise en jeu, une histoire commencée.

Sans oser presser le comte-évêque de Laon, on se groupoit autour de lui ; on s'asseyoit pour l'inviter à s'asseoir ; chacun reprenoit sa place et le questionnoit des

yeux. Le bon prélat comprit ce langage ; il sourit, parcourut l'auditoire d'un regard satisfait, et, après une courte homélie, à propos du nouveau péril où l'on venoit d'échapper, il se dirigea, par une transition habile et compliquée, vers le fil de sa légende, qu'il reprit à la satisfaction des chevaliers et des clercs.

« Voilà notre baron en campagne avec son barillet. Que va-t-il devenir ? Il ne saura que trop tôt quelle assistance on trouve, en allant jour et nuit d'asile en asile ! Il aura peu de joies, de rudes hôtes, de pauvres lits, guère de pain et froide cuisine ; car la misère est sa compagne.

« Quand il rencontre une source, il renouvelle l'épreuve du baril ; mais c'est en vain : rien n'y pénètre, ce qui rallume et attise encore la colère qui le conduit ; il passe quelquefois la moitié de la semaine sans prendre de nourriture et sans même y songer. Quand les assauts de la famine l'eurent mis aux extrémités, il lui fallut vendre sa robe et la troquer contre une misérable souquenille, sordide et vraiment honteuse pour un homme de son rang. La pluie et les vents ont buandé, raviné et noirci son visage, autrefois charmant et vermeil. Et à chaque fontaine il plonge et replonge son barillet, désespéré de le retirer vide.

« Sa chaussure ne tarda guère à tomber en lambeaux ; il traversa, pieds nus, bien des vallées, des friches incultes, des ronces et des épines, des marais glacés et des roches brûlantes. Son corps étoit gercé, le sang tressuoit de ses jambes. Accablé de maux, réduit à mendier,



Le chevalier cherchant à remplir le barillet à la source. Dessin de Ch. Sauvageot.

à subir des insultes et des moqueries, à se voir chassé de toutes les maisons, tant les gens effrayés de sa mine, en le voyant si vigoureux, si membré, si terrible, si laid, si noir, et dénudé jusqu'aux fémurs, redoutoient de l'héberger, il gisoit la nuit dans les champs. Plus de gaieté, plus de chansons ; mais sombre rage et découragement amer.

« Cependant il ne s'humilia point ; son cœur ne pouvoit fléchir ; il accusoit Dieu de ses souffrances : il s'étonnoit ; mais il ne se repentoit pas.

« Quand il eut dépensé l'argent de la vente de ses habits, il n'eut plus où prendre du pain. Il fallut bien apprendre les momeries des gueux pour continuer à vivre. Le temps de ses grandeurs est passé ; il n'aura plus ses aises et pâtira jusqu'à la fin. Souvent il jeûne deux et trois jours, et quand la fringale le talonne, il attrape quelque bribe et fait une longue route ensuite.

« Il traversa tout le Poitou, l'Anjou, le Maine, la Touraine, la Normandie, l'Ile-de-France, la Bourgogne, la Provence, la Guyenne et l'Espagne. On le vit passer en Maurienne et jusque dans la Hongrie. Puis il arpenta la Pouille et les Calabres et la Toscane ; et s'en revint par la Lorraine et l'Auxois : son pauvre corps lutta partout.

« Que vous dirois-je ! Un jour suffiroit-il à conter tant de misères ! En un mot, sachez que, de la mer d'Angleterre jusqu'à Barlette sur l'Adriatique, on ne peut nommer un pays où il n'ait posé son bâton, ni rivière qu'il n'ait essayée, ni cascade, ni ruisseau, ni fontaine, ni eau croupie, ni source pure où il n'ait plongé son baril, que toujours il ramène vide. Il y a consumé ses forces, et sa fureur toujours croissante a doublé son obstination.

« Au milieu de ses calamités si dures et si pesantes,

singularité merveilleuse ! il n'accosta nulle part un seul être qui lui parlât avec douceur, qui le soulageât par compassion. Tous lui montrèrent de la haine, tous le honnirent et lui firent dérision. Mais lui, quelque affront qu'il reçût, il ne répondoit pas et ne querelloit personne : il n'eût daigné; seulement il abhorroit le monde entier.

« Enfin, il erra tant et tant çà et là, des monts aux plaines, et son corps fut si harassé, si las, si exténué, qu'à grand'peine l'eût reconnu un de ceux qui l'avoient vu jadis. Ses cheveux longs et hérissés rouloient sur son dos, entre-mêlés de paille ou de foin ; ses longs sourcils recouvroient des yeux caves, ses bras patelants et grêles étoient grillés jusqu'aux épaules; ses côtes décharnées transperçoient la peau adhérente aux os, sur laquelle on voyoit saillir les veines, ainsi que les nerfs, des orteils jusqu'aux hanches. Il n'avoit plus ni manches, ni cape, ni chaperon, ni ceinture, ni linge, et son corps tout noirci était si débilité par la fatigue, qu'à peine se pouvoit-il soutenir à l'aide d'un bâton sur lequel il s'appuyoit bien fort. Qu'il lui paroissoit lourd à porter, ce barillet qu'il avoit traîné jour et nuit sans relâche, pendant toute une année ! Il se dit que l'ermite s'en riroit bien, s'il le voyoit.

« A force d'arpenter les chemins, courbé sur son bâton, il revint à l'ermitage au bout de l'an, et le jour même qu'il étoit parti de ce saint lieu, le jour du très-grand vendredi.

« Il entre, accablé de douleur. L'ermite étoit seul, et ne songeoit guère à lui. L'ermite le contemploit ébahi : le voyant ainsi accoutré, si mal en point, si ravagé, il ne le reconnut pas. Mais il reconnut bien le baril qui pendait au cou de l'étranger, et lui adressant la parole : « — Beau très-doux frère, demanda le reclus, qui « vous amène ici, qui vous a chargé de ce baril ? Il y a « juste un an que je le confiai au plus beau chevalier et « au plus vigoureux, à mon avis, qui fût en l'empire « de Rome. Est-il mort ou vif, je n'en sais rien ; car il « n'est jamais revenu. Mais, dis-moi qui tu es, comment « on te nomme ? Je ne vis onques si pauvre hère, ni si « maltraité ! Les Sarrazins t'auroient pris qu'ils ne t'au« roient pas dépouillé davantage. Je ne sais d'où tu viens, « mais tu as rencontré de vilaines gens. »

« Et lui répond, gonflé de colère : « — C'est vous, « beau sire, qui m'avez mis dans cet état !

« — Moi ! dit l'ermite, et comment ? Je ne t'ai jamais « vu. Si je t'ai fait tort, prouve-le et tu auras réparation.

« — Sire, réplique le baron, je suis celui que vous « avez, il y a un an, confessé et chargé de ce barillet qui « m'a mis dans le désastre où vous me voyez. »

« Lors il raconte tout son voyage, les contrées qu'il a parcourues, la mer, les rivières et les lacs où il a plongé le baril, sans y puiser une goutte d'eau. « — Sire, achève-t-il, « j'ai tout essayé ; j'y ai consumé ma vie et je sens que « je vais mourir ! »

« L'ermite l'écoute indigné et s'écrie avec courroux : « — Larron, larron ! tu es pire que ceux de Sodôme, que « chien, que loup ou autre bête ! car si un chien avoit « aussi longtemps traîné ce baril par tant de gués et de « fontaines, il l'eût rapporté plein, et tu n'as pu recueillir « une seule goutte ! Dieu te châtie ; ta pénitence est « vaine, car tu l'as accomplie sans repentir, sans amour « et sans contrition. »

« L'ermite gémit et pleure, il se tort les poings ; son cœur est si profondément déchiré, qu'il s'écrie à très-haute voix : « — Dieu qui sais tout, qui vois tout et qui peux « tout, regarde cette créature qui, corps et âme, a tout « perdu, et dépensé pour rien ses jours ! Sainte Mère ! « prie ton fils, de le sauver et d'abaisser sur lui un « regard de pitié ! Dieu, si jamais j'ai pu vous plaire, en « récompense de mes œuvres, faites merci à cet homme« là ! Si, par ma faute, il doit périr, mon désespoir sera « trop grand ! Mon Dieu, si tu dois sauver l'un de nous « deux, abandonne-moi, et reçois cette créature ! »

« Tandis qu'il sanglotte, ému d'une charité si tendre, le chevalier, silencieux, le contemple longuement, et il se dit à part lui : « — Voici une merveille dont j'ai le « cœur troublé... Cet homme, qui ne m'appartient pas « et qui n'est vassal que de Dieu, se perd et s'immole « pour moi ! Mes péchés lui arrachent des soupirs, des « larmes, et je serois si cruel que de rester sans pitié « pour un saint, à qui mon âme est plus chère que la « sienne ?... Ah ! Dieu très-doux, par votre puissance, « inspirez-moi tant de repentir, que ce prudhomme, qui « pour moi se désespère, en soit heureux et consolé ! « C'est pour mes péchés qu'il m'avoit chargé de ce « barillet ; pour mes péchés, je l'accepte ! Je suis « coupable ; roi clément, je vous crie merci ! Que votre « volonté s'accomplisse, ô vrai Dieu ! Je suis prêt. »

« Dieu, maintenant, prend part à l'œuvre, Dieu qui désencombre et affranchit ce cœur de son orgueil, de sa dureté, et le remplit d'humilité. Il jette de si grands cris, qu'il semble que son âme, à chaque coup, va s'exhaler. Ses remords étaient si violents, que son cœur en eût éclaté, s'il ne se fût ouvert aux larmes. Sa douleur est si grande, qu'il ne pourroit parler ; mais il est tout à Dieu, il lui promet de ne plus pécher, de rester fidèle, et Dieu voit bien qu'il est sincère.

« Cependant, le barillet qui lui causa tant de peines pend à son cou, vide encore ; le baron ne forme plus d'autre vœu que de pouvoir le remplir. Et Dieu qui connoît son désir et qui daigne le secourir, lui fit une gracieuseté. Je le rapporte sans étonnement ; car il ne fit jamais vilenie.

« Or, écoutez ce que Dieu fit pour consoler son serviteur. Il fit monter l'eau de son cœur plein d'angoisse jusqu'à ses yeux, et il dirigea une larme, tirée de la source véritable, sur l'orifice du baril, où elle tomba comme une flèche.

« Et l'Ecriture nous raconte que cette larme remplit si bien le barillet, qu'il déborda en bouillonnant.

« L'ermite, accourant, se jette aux pieds du chevalier et les embrasse en s'écriant : « — Frère, doux ami, te voilà « sauvé de l'enfer ; Dieu t'a pardonné tes péchés ! »

« Telle fut la joie du baron, qu'il auroit voulu rester à jamais auprès de l'ermite pour le servir. Il se ressouvint de la confession impie qu'il avoit faite l'année précédente à pareil jour ; il la recommmença les mains jointes avec l'attendrissement d'une componction véritable, et l'ermite daigna l'absoudre. Comme il le disposoit à recevoir le corps de Jésus-Christ : « — Hâtez-vous ! « dit le chevalier ; car ma fin approche. Père, je vais « partir : priez pour moi ; on m'attend dans un autre « manoir... Saint père, je vous recommande à Dieu ; « étendez vos deux bras sur moi ; que je meure dans les « bras de mon seul ami ! »

« L'ermite l'étreint, et le guerrier, couché au pied de l'autel, gardant sur sa poitrine le barillet qu'il n'a pas voulu quitter, étend les bras et rend son cœur à Dieu.

« Quand le corps est épuisé, l'âme y est à la gêne ; il leur faut bien se séparer, et l'esprit, lavé de ses souillures, s'envole purifié de sa prison.

« Tandis que le reclus était là, devant ce pauvre mort,

et vers l'heure de midi, survinrent, selon leur usage, les vassaux et les chevaliers du baron, pour réciter leurs prières, comme ils avoient fait l'autre année, en compagnie de leur seigneur.

« Ces soldats approchent ; ils reconnoissent, à sa stature, le corps de leur maître, et, ne sachant s'il est mort en grâce ou autrement, ils demeurent interdits. Mais l'ermite les instruit de sa fin et des faveurs miraculeuses que le Ciel lui accorda. Il leur apprend par cet exemple que les pécheurs repentants ne doivent jamais désespérer, et que nul ne peut se dire assez criminel pour douter de la clémence de Dieu.

« Son récit fut écouté avec joie par les chevaliers, qui ensevelirent leur seigneur et l'inhumèrent après la messe. Puis, ayant bu et mangé, ils retournèrent en leurs pays où ils ont raconté partout le conte du Barillet et comment finit le chevalier. Or, prions Dieu, qui ne finit point, de nous mettre comme lui en son paradis, là-haut, avec ceux qu'il aime. *Amen !* »

Le comte-évêque avoit terminé ; mais les pèlerins de la Croix sembloient l'écouter encore. C'est sous cette forme que les vérités du salut étoient prêchées le plus souvent, avant l'âge des controverses, où la nécessité de répondre aux thèses de Calvin fit ériger dans nos cathédrales des chaires de théologie.

Les croisés approchoient de l'île de Crète, où d'autres sages avoient jadis, au pied du mont Ida, cherché la vérité sans flambeau ; le soleil couchant, dont le disque refroidi venoit d'être coupé par l'horizon assombri de la mer Ionienne, accusoit d'un dernier rayon les coteaux lointains de Cythère.

Un clerc, s'approchant du grand mât, fit tinter une cloche pour annoncer l'office du soir : les vaisseaux de la flottille s'étoient groupés aux approches de la nuit, et ils suivoient, en entonnant les hymnes, une étoile qui venoit de s'allumer à l'Orient. Les ombres étonnées des dieux de la poésie antique errant sur l'une et l'autre rive, en contemplant cette file de voiles blanches qui répandoient sur les flots l'harmonie des cantiques, auroient pu croire au retour des cygnes sacrés, qu'Apollon disputoit à l'attelage de Vénus, au temps où Pythagore leur attribuoit une âme, au temps fabuleux où les cygnes chantoient...

Francis WEY.

# LA TABLE DE POMMIER.

La première fois que je vis cette table, poudreuse et vermoulue, dans le coin le plus reculé d'un grenier, elle était chargée de fioles, de flacons égueulés, d'un antique in-folio, couverts de moisissures, et ressemblait à une de ces tables mystérieuses dont se servaient jadis les nécromanciens ou les sombres apôtres de l'alchimie. Deux traits, indices évidents de charmes et de conjurations, la caractérisaient : le cercle et le trépied. Le plateau était rond, supporté par un pilier contourné, qui se trifurquait en trois jambes crochues, terminées par trois pieds aux griffes menaçantes comme celles du démon. C'était vraiment une petite table à l'air tout satanique.

Mais si je vous donnais une idée du lieu d'où je l'avais tirée ! Ce lieu, c'était, ma foi, un très-vieux grenier d'une très-vieille maison d'un vieux quartier d'une des plus vieilles villes de la Bourgogne. Et ce grenier avait été fermé pendant des années..., des années ! On le disait hanté : bruit que je ne m'amusai pas à contredire au moment où j'achetai la maison (tout absurde qu'il me parut, d'ailleurs), car il ne contribua pas médiocrement à mettre la propriété à la portée de mes modestes ressources.

Ce ne fut donc point par crainte des esprits, qui, assurait-on, y avaient établi leur séjour, que je ne pénétrai pas dans le grenier, pendant les cinq années qui suivirent ma prise en possession de cette demeure. Rien ne m'y attirant, je ne songeai pas même à la visiter. La toiture était en bon état ; la Compagnie qui assura ma maison ne demanda point à inspecter le grenier. J'avais plus de place qu'il ne m'en fallait pour ma petite famille et pour moi ; aussi resta-t-il fermé pendant ces cinq premières années. D'ailleurs, la clef était perdue ; pour l'ouvrir, l'aide d'un ouvrier était nécessaire. Tout concourait à ce qu'il restât clos bien plus longtemps encore, lorsqu'un jour, en bêchant une plate-bande dans notre jardin, je trouvai une ancienne clef, rouillée, mais de forme bizarre. Un je ne sais quoi me dit que cette clef devait être celle du grenier. J'en fis l'essai ; elle s'adaptait très-bien à la serrure. Or, la possession d'une clef allant à une serrure provoque aussitôt le désir d'ouvrir et d'explorer.

Me voilà donc faisant jouer la vieille clef rouillée, ouvrant la porte et montant seul dans le grenier hanté.

Il embrassait tout l'édifice, qui figurait le carré. Un réseau de poutres, de toutes dimensions, s'enchevêtraient sous le toit, composé de grosses laves, et duquel flottaient, en brillant au soleil comme des tissus de Bagdad, d'innombrables toiles d'araignée. Sur le plancher, sur les poutres, contre les murs, de tous côtés, on voyait voler, courir ou ramper des essaims d'insectes.

A l'intersection des quatre versants du toit, une échelle étroite, décrépite, grossière, — sorte d'échelle de Jacob, — grimpait à une lucarne fermée par un châssis, qui encadrait une petite vitre en forme d'œil-de-bœuf. Le grenier tirait toute sa clarté de cette pauvre vitre solitaire, voilée par un épais rideau de toiles d'araignée. Au surplus, les escaliers, le grenier, l'échelle étaient festonnés, tapissés, capitonnés de toiles d'araignée, qui, dans leurs accumulations funéraires, pendaient de partout, comme la mousse dans les forêts de cyprès. Au milieu de ces toiles se balançaient, ainsi que dans des catacombes aériennes, des myriades de tribus entomiques.

Je montai l'échelle, jusqu'à une plate-forme au-dessous de la lucarne ; là, je m'arrêtai pour respirer. Une scène curieuse se présentait : le soleil était à moitié de sa hauteur ; il filtrait obliquement à travers la vitre, et épanchait un rayon d'éblouissante lumière au centre du grenier. Dans ce rayon voltigeaient des milliers de papillons, et contre la vitre se foulaient, avec un bourdonnement furieux, des escadrons d'insectes aux couleurs scintillantes comme le rubis.

Désirant donner plus de jour et d'air, je cherchai à ouvrir le châssis ; mais aucun signe de loquet ou de verrou. Cependant, après un minutieux examen, je finis par découvrir un petit cadenas, empâté comme une huître au fond de la mer, parmi des masses de toiles d'araignée,

chrysalides, cocons et œufs d'insectes. Ce cadenas était fermé; à l'aide d'un clou recourbé j'essayai de le forcer; mais aussitôt une armée de fourmis et de mouches à demi engourdies commencèrent à sortir par le trou de la serrure. Ranimées par la chaleur du soleil, elles ne tardèrent pas à m'environner. Puis, comme irritées par cette invasion de leur retraite, des bandes incalculables s'élancèrent d'en bas et m'assaillirent tumultueusement. J'étais aveuglé, assourdi, et j'allais renoncer à mon entreprise, quand, sous un nouvel effort, le pêne céda. Un moment après, le châssis était ouvert. Quel changement alors! Ainsi que, de l'horreur de la tombe et de l'entourage des vers, l'homme s'élèvera enfin dans la vie lumineuse et la gloire immortelle, ainsi de mon vieux grenier, sale, obscur, envahi par la vermine, je projetai ma tête dans l'air balsamique, et fus salué par les cimes verdoyantes des grands arbres du jardin.

Une fois rafraîchi, je me retournai pour examiner le grenier, où la lumière se précipitait à flots. Il était encombré de meubles usés ou passés de mode. C'était un



Ma table de pommier. Dessin de Castelli.

antique bureau, où rats et souris nichaient à cœur joie; des fauteuils estropiés, trois fois séculaires, tourmentés par des sculptures fantastiques, et ne paraissant propres qu'à recevoir un conclave de magiciens; une malle garnie de fer oxydé, sans couvercle, pleine de vieux papiers moisis, dont l'un, portant à son extrémité une tache à l'encre rouge passée, ressemblait à l'engagement original que le docteur Faust signa à Méphistophélès, et, finalement, dans l'encoignure la moins éclairée, se trouvait un amas indescriptible de bibelots, parmi lesquels un télescope brisé, un globe céleste effondré et une petite table d'âge indéchiffrable, mais aux pieds crochus comme celui de l'être que l'on ne nomme pas en bonne compagnie. Au-dessus de cette table, il y avait des flacons, des bouteilles ensevelis dans la poussière, et un volume énorme, une Bible, dont la naissance remontait vraisemblablement aux premiers temps de l'imprimerie.

Je descendis à mon appartement table et livre, fis recouvrir celui-ci, nettoyer et réparer celle-là, bien décidé à entourer la pauvre petite ermite, si longtemps délaissée, de tous les soins et de toute la chaude affection que l'on accorde à un bon ami. Que je prévoyais peu les ennuis que me donnerait une aussi cordiale hospitalité!

A première vue, j'avais cru que cette table était en acajou; mais, quand elle fut arrangée, je reconnus qu'elle était en pommier noirci par la vétusté. Elle cadrait à merveille avec le meuble de ma salle à manger, qui était de cœur de chêne. Je la fis mettre à bascule, de façon qu'on pût la placer dans un coin lorsqu'on n'en avait pas besoin. Elle me convenait d'autant mieux que, notre table à manger ordinaire étant trop grande pour ma femme, mes deux filles et moi, je trouvais celle-ci juste à notre convenance.

En l'apercevant, après sa sortie du grenier, ma chère épouse fit une grimace; mais, quand elle revint de chez l'ébéniste, vernie et luisante comme une glace, ma tendre moitié l'accueillit avec un sourire des plus flatteurs.

Pour ma fille Julie, elle ne parvint jamais à surmonter l'étrange émotion qui s'empara d'elle la première fois qu'elle rencontra cette table. Ce fut, malheureusement, comme je la descendais du grenier. La tenant par le plateau, je la portais devant moi, quand, à un détour de l'escalier, un des pieds toucha soudain l'enfant, qui montait. Elle leva les yeux, et, ne voyant personne, — car j'étais entièrement caché derrière mon bouclier, — ne voyant rien que ce pied fourchu, elle se sentit prise d'une peur effroyable, cria comme une possédée, et je ne sais, en vérité, ce qui serait arrivé si je n'avais aussitôt élevé la voix.

Douée d'un tempérament nerveux, la pauvre petite fut longtemps à se remettre de cette impression. Elle me supplia d'abandonner l'idée d'introduire la table dans notre ménage. Sa sœur ne manqua pas d'appuyer ses suppliques. Entre mes filles il y avait une sympathie constitutionnelle. Mais ma femme, qui est positive comme un chiffre, avait pris fait et cause pour mon nouveau meuble. Les préjugés de Julie et d'Anna lui semblaient tout bonnement ridicules. Il était, pensa-t-elle, de son devoir maternel de corriger une pareille faiblesse. Insensiblement les petites finirent par venir manger avec nous à la table. Cependant Julie évitait, autant que possible, de porter ses yeux sur le pied fourchu, et quand je riais de sa pusillanimité, elle me regardait sérieusement, comme pour dire : « Ah! papa, ce n'est pas bien à vous de vous moquer de moi. » Puis elle prophétisait qu'il nous arriverait quelque chose d'extraordinaire avec la table; mais je n'en riais que plus fort, et ma femme tançait vertement sa fille.

Toutefois, ma table me plaisait chaque jour davantage. Le soir, après dîner, j'aimais à rester dans la salle à manger, enfoncé dans un large fauteuil, le coude appuyé sur cette brave petite table, la tête dans la paume de la main, et un livre sous les yeux.

Tout alla bien jusqu'au moment où. . mais racontons l'affaire.

On était en décembre, un samedi, entre onze heures et minuit. Suivant mon habitude, je musais seul, assis dans ma salle à manger, devant la petite table de pommier. J'avais fait plus d'un effort pour me lever et gagner mon lit, mais en vain. De fait, je subissais une sorte de fascination. De façon ou d'autre aussi, quelques-unes des opinions que je jugeais ordinairement raisonnables ne me paraissaient plus raisonnables. J'étais nerveux. L'ouvrage que je lisais, *le Livre des Esprits,* qui m'avait simplement amusé les jours précédents, me terrifiait cette nuit-là. Cent fois j'avais ri de ces histoires; ce sont des

contes de vieille femme, pensais-je alors. Mais, à ce moment, c'était bien différent. Les récits avaient l'apparence de la réalité. Leur auteur paraît animé d'un esprit sain et droit. Son style a toute la franchise et la hardiesse de la vérité. Il s'appuie sur des autorités respectables, des documents authentiques. Mais est-ce possible? me demandais-je pourtant. Puis, je me rappelais que le docteur Johnson, le compilateur sérieux d'un dictionnaire remarquable, a cru, lui aussi, aux esprits, avec nombre d'autres personnages sensés et fameux dans les sciences et les lettres, sans compter Napoléon I^er. Indécis, inquiet, troublé, je poursuivis ma lecture. Avec elle, la fascination augmenta à ce point que je tressaillais au moindre son, je souhaitais vraiment que le calme de la nuit ne fût pas aussi complet.

A mon côté fumait un verre de punch chaud, boisson dont je me permettais un usage modéré tous les samedis soir, bien contre le gré de ma bonne femme, qui prédisait qu'à moins que je renonçasse à cette habitude, je mourrais comme un misérable idiot. Or, il ne serait peut-être pas mal



Mon grenier. Dessin de Castelli.

de mentionner ici que, les dimanches matin suivant mes nuits de samedi, je devais faire bien attention de ne pas donner le plus léger signe d'impatience, s'il me survenait un ennui, car j'étais sûr que cette impatience me serait reprochée comme la triste conséquence de mes libations nocturnes. Pour ma femme, ne prenant jamais de punch, elle pouvait s'abandonner à toutes les petites irritations qui lui étaient agréables.

Mais, durant la nuit en question, je me pris à désirer quelque boisson violente au lieu de ma mixture ordinaire. J'avais besoin de stimulant. Il me fallait quelque chose pour me rengaillardir. Mon hallucination croissait de minute en minute. Elle seule m'empêchait de me sauver de la salle à manger. Les chandelles baissaient et bavaient sur les bobèches. Je n'osais lever les mouchettes pour les moucher. Ça aurait fait trop de bruit. Et néanmoins, un moment auparavant, je désirais du bruit. Je lisais, lisais encore, lisais toujours. Mes cheveux commençaient à éprouver des sensations. Mes yeux, démesurément tendus, me faisaient mal. Je le sentais; je sa-

vais que je les fatiguais; je savais que j'expierais, le lendemain, cet abus; mais je lisais, je lisais. Impossible de m'en empêcher. La main de la Fatalité pesait sur moi.

Tout à coup, silence ! ..

Mes cheveux se hérissèrent comme un buisson.

Une sorte de grattement intérieur, faible, un son étrange, inexplicable, mêlé à une espèce de heurt léger, mais parfaitement distinct : — Tic ! tic !

Oui; j'avais bien entendu tic ! tic !

Je jetai les yeux sur ma grande horloge de Strasbourg : ce n'était pas cela. L'horloge était arrêtée.

Tic ! tic !

Etait-ce donc ma montre ? Mais, suivant sa coutume de chaque soir, ma femme avait, en se retirant, emporté ma montre dans notre chambre pour l'accrocher à son clou. J'écoutai de toutes mes oreilles.

Tic ! tic !

Etait-ce un grillon caché dans le mur ?

D'un pas tremblant je fis le tour de la salle en appliquant, çà et là, mon oreille contre le lambris.

Non ; le bruit ne venait pas de la boiserie.

Tic ! tic !

Je me secouai ; j'étais honteux de ma peur.

Tic ! tic !

Il devenait plus précis, plus perceptible. Je me retirai de la muraille ; il sembla avancer à ma rencontre. Je jetai les yeux tout autour de moi, mais ne vis rien, rien qu'un des pieds fourchus de la petite table de pommier. Une révolution subite s'opéra en moi.

Bon, me dis-je, il doit être fort tard; c'est ma femme qui m'appelle. Allons nous coucher ; oui, allons-y. Je suppose que tout est fermé. Il n'est pas besoin de faire une ronde. La fascination avait fui, quoique la crainte eût augmenté. D'une main fébrile, je serrai le *Livre des Esprits* et me précipitai dans ma chambre à coucher, mais avec une telle vivacité, que je me cognai contre une chaise.

— Pas tant de bruit, mon cher, me dit ma femme de son lit. Vous avez bu trop de punch. Cette mauvaise habitude prend de l'empire sur vous. N'avez-vous point honte de rentrer chancelant ainsi dans notre chambre !

— Ma femme, ma chère amie, dis-je, il y a... il y a quelque chose... qui fait... tic ! tic ! dans la... la salle à manger.

— Pauvre homme ! le voilà qui a perdu la raison. Je me doutais bien que cela arriverait. Allons, venez vous coucher et dormez !

— C'est-à-dire, ma femme...

— Je vous en prie, couchez-vous ; je vous pardonne. Je ne vous en parlerai pas demain. Mais vous devriez renoncer au punch ; vous ne vous en trouveriez que mieux.

— Ne m'exaspérez pas ou je quitte la maison, criai-je hors de moi.

— Non, mon ami ; mettez-vous au lit, je ne soufflerai pas un mot.

Le lendemain matin, ma femme ne me rappela point ce qui s'était passé la nuit précédente, et, comme j'avais moi-même un peu bien honte de ma panique, je me tins coi aussi. C'est pourquoi ma femme dut mettre ma singulière conduite sur le compte d'un cerveau dérangé, non par les esprits, mais par le punch. Pour ma part, tout en savourant, dans mon lit, les douceurs du réveil, je me pris à penser que la lecture des livres de spiritisme n'était pas bonne surtout la nuit ; qu'elle avait une influence morbide sur les nerfs et donnait naissance à l'hallucination. Je résolus de mettre de côté le *Livre des Esprits*. Cette décision prise, je ne craignis plus le retour du tic-tic. Je pensai même que ce que j'avais entendu dans la chambre n'était qu'une sorte de bourdonnement dans mon oreille.

Suivant son habitude, ma femme s'était levée la première ; je fis une toilette complète et agréable. Sachant bien que la plupart des désordres de l'esprit ont leur cause dans l'état du corps, je pris un grand bain, avec accompagnement de massage, et me lavai vigoureusement le visage et la tête avec le vinaigre de Bully qu'on m'avait recommandé comme un spécifique contre les bourdonnements de l'oreille. Puis, enveloppé dans ma robe de chambre, avec une cravate coquettement nouée, je descendis à la salle à manger.

Quel fut mon étonnement en trouvant ma femme, à genoux, tournant autour de la petite table de pommier sur laquelle était servi le déjeuner, tandis que mes filles, Julie et Anna, couraient affolées dans l'appartement !

— Oh ! papa, papa, s'écria Julie en se précipitant vers moi. Je savais bien que cela arriverait. La table ! la table !

— Les esprits ! les esprits ! exclamait Anna, se serrant dans un coin et indiquant du doigt la terrible table.

— Silence ! fit ma femme. Comment voulez-vous que j'entende, si vous faites tant de bruit ? Tenez-vous tranquilles. Approchez, monsieur. Est-ce là le tic tic dont vous m'avez parlé ? Pourquoi ne remuez-vous pas ? Est-ce que c'est ça ? Mettez-vous à genoux et écoutez. Tic, tic, tic ! N'entendez-vous pas, maintenant ?

— Oui, oui, répondis-je, pendant que nos deux filles nous suppliaient de nous retirer.

Tic, tic, tic !

Le bruit partait de dessous la nappe.

— Julie, dis-je, y a-t-il du feu dans la pièce voisine ?

— Oui, papa.

— Déjeunons-y, ma chère, dis-je à ma femme. Ordonnez à Catherine d'y transporter le couvert.

Après ces mots, je m'en allais, très-calme, vers la porte, quand ma femme s'écria avec énergie :

— Avant de quitter cette salle à manger, je saurai ce que c'est que ce tic tic. On peut le découvrir et je le découvrirai. Je ne crois pas aux esprits, surtout à l'heure du déjeuner. Catherine ! Catherine ! remportez tout cela à la cuisine.

Quand la servante eut obéi, ma femme enleva rapidement la nappe de la petite table, qui resta nue sous nos yeux.

— C'est la table ! c'est la table ! s'écria Julie.

— Sottise, répliqua ma femme. Qui est-ce qui a jamais entendu dire qu'une table faisait tic tic ? C'est sur le plancher. Catherine ! Julie ! Anna ! sortez tous les meubles de la chambre ! la table et tout le reste. Où sont les tenailles ?

— Ciel ! maman, allez-vous enlever le tapis ? s'écria Julie.

— Voici les tenailles, ma'ame, dit la domestique, qui s'approchait en tremblant.

— Donnez-les-moi, me dit ma femme, car la pauvre Catherine les tenait, à longue distance, comme si sa maîtresse eût eu la peste.

— Maintenant, monsieur, prenez ce côté du tapis, je prendrai celui-là.

J'obéis machinalement. Le tapis ôté, nous appliquâmes notre oreille contre le plancher. Mais plus de tic tic !

— C'est bien drôle, murmura ma femme ; puis tout à coup elle cria : La table ! ça doit être la table. Catherine, rapportez la table.

— Oh ! non, ma'ame ! non, je vous en prie, dit la servante en joignant les mains.

— Niaise ! Monsieur, allez la chercher !

— Ma chère, commençai-je, nous avons une foule d'autres tables...

— Où est cette table ? Je vous demande cette table ; je la veux ! interrompit ma femme avec violence.

— Dans le bûcher ; je l'ai mise aussi au fond que j'ai pu, balbutia Catherine.

— Sera-ce à moi à aller la chercher ? fit ma femme en me toisant avec un geste de dédain.

Je courus au bûcher et trouvai le meuble sens dessus dessous, derrière des fagots. Je le rapportai dans la salle à manger. Ma femme l'examina de nouveau, avec une vive attention.

Tic, tic, tic !

Oui, c'était bien la table.

— Pardon, ma'ame, dit en ce moment Catherine qui entrait dans la pièce avec son bonnet des dimanches sur la tête, son châle sur les épaules ; pardon, serait-ce un effet de votre bonté de me payer mes gages ?

— Otez-moi tout de suite votre châle, et dressez le couvert sur cette table.

— Oui, mettez le couvert, ajoutai-je avec autorité.

— Grand Dieu ! grand Dieu ! exclamèrent mes filles. Qu'allons-nous devenir ! Les esprits ! les esprits !

— Voulez-vous vous dépêcher de mettre le couvert ! fis-je en m'avançant vers Catherine.

— Oui, oui... oui, ma'ame, oui, m'sieu, oui, je le mettrai... je vais le mettre. Les esprits ! sainte Vierge !

— A présent, monsieur, me dit ma femme, je suis convaincue que, quelle que soit la cause de ce tic tic, ni le tic tic, ni la table ne peuvent nous faire de mal, car nous sommes bons catholiques, j'espère. Mais j'en trouverai la raison, je vous le jure. En attendant, je ne déjeunerai sur aucune autre table que celle-ci, tant que nous demeurerons dans cette maison. Ainsi, asseyons-nous, maintenant que le couvert est remis, et déjeunons tranquillement. Julie et Anna, rentrez chez vous, vous reviendrez quand vous serez plus calmes. Plus de ces enfantillages, à l'avenir.

Dans l'occasion, ma femme était maîtresse à la maison.

Mes filles revinrent et se mirent à table avec une répugnance marquée. Durant le repas, la conversation fut languissante, malgré tous les efforts de ma femme pour l'animer. Julie et Anna, la tête penchée sur leur assiette, ne desserraient pas les dents et cherchaient à entendre le tic tic. Je confesse que leur exemple était contagieux. Mais, pour l'instant, on n'entendait rien. Ou ce tic tic avait cessé, ou le bruit qui venait de la rue, à mesure que le jour avançait, en étouffait le son. Ma femme était furieuse de notre inquiétude. Le déjeuner terminé et la nappe enlevée, elle prit ma montre, et, la plaçant sur la table, elle adressa, en badinant, ce défi aux esprits supposés :

— Faites tic tic, et voyons qui bruira le plus fort !

Durant tout le jour, je songeai à la table mystérieuse. Mon livre disait-il vrai ? Se pouvait-il que des génies eussent élu domicile dans une table de pommier ? Y avait-il des esprits ? Satan osait-il montrer son pied fourchu dans le sein d'une innocente famille ? Je frémis, en songeant que c'était moi qui, malgré les solennelles admonitions de mes filles, y avais volontairement introduit ce pied fourchu ! Vers midi, cependant, cette émotion commença à s'affaiblir. Le frottement continuel contre tant de gens pratiques dans les rues chassa ces chimères de mon imagination. Me rappelant que je n'avais pas fait preuve d'intrépidité dans la nuit et la matinée, je résolus de regagner la bonne opinion de ma femme.

Pour témoigner de mon courage, après le dîner et les trois parties de whist de rigueur, durant lesquelles — à ma secrète satisfaction — aucun tic tic ne s'était fait entendre, — je déclarai que l'heure de se coucher était arrivée, allumai un cigare, rapprochai mon fauteuil du feu et appuyai mes pieds sur les chenets, d'un air aussi calme que le vieux Démocrite, dans le tombeau où il s'était enfermé à Abdéra, quand, à minuit, des garnements essayèrent d'effrayer ce stoïcien avec de faux spectres.

Je me disais qu'en cette occasion le digne homme avait donné un bon exemple à la postérité ; car, lorsque, à l'heure mystérieuse, penché sur son travail, il entendit les sons étranges, il ne leva pas même les yeux de dessus sa page et se contenta de dire : « Enfants, petits enfants, rentrez chez vous, vous n'avez rien à faire ici ; vous vous y enrhumeriez. » Ce qui, philosophiquement, veut dire que toute recherche possible de tout phénomène spirituel possible est absurde ; qu'au premier aspect de pareilles choses, l'esprit d'un homme sain déclarait instinctivement qu'elles étaient une tromperie indigne de la moindre attention ; surtout alors que ces phénomènes se produisaient dans les tombeaux, puisque les tombeaux sont particulièrement le lieu du silence, de l'*inanimation* et de la solitude ; raisons pour lesquelles Démocrite avait choisi un tombeau pour son cabinet d'études.

Bientôt je fus seul et le calme se fit autour de moi. Je déposai mon cigare, car je ne me sentais pas assez tranquille pour en savourer le parfum. Prenant un journal, je commençai à le lire à la lueur d'une bougie, placée sur un guéridon que j'avais approché du feu. Quant à la table de pommier, ayant, depuis *la veille*, conclu qu'elle était trop basse pour une table de lecture, je jugeai qu'il valait mieux ne pas m'en servir cette nuit. Mais elle se dressait, pas très-loin de moi, au milieu de la pièce. En dépit de tous mes efforts, je ne pouvais réussir à lire ; je n'avais pas d'yeux ; mais j'étais tout oreilles, dans un état de suspension intense. Cet état dura peu, heureusement. Il m'enfiévrait.

Tic, tic, tic !

Quoique ce ne fût pas la première fois que j'entendisse ce son, et quoique je me fusse donné pour occupation spéciale de l'entendre, cependant, quand il arriva, il me prit à l'improviste comme un coup de pistolet qu'on aurait tiré à mon oreille.

Tic, tic, tic !

Je portai la main à mon cœur pour en comprimer les battements et recouvrer quelque sang-froid. Puis, me levant, je regardai assez fermement la table ; m'en approchai assez fermement ; et la saisis assez fermement ; mais la lâchai assez lestement aussi. Ensuite, j'arpentai la salle à manger, m'arrêtant de moment en moment, l'oreille tendue pour écouter. Pendant ce temps, en moi, la lutte entre la panique et la philosophie ne restait pas entièrement décidée.

Tic, tic, tic !

Le tic tic s'élevait maintenant dans la nuit avec une effrayante distinction. Mon pouls montait ; les battements de mon cœur redoublaient. Je ne sais vraiment ce qui serait arrivé si Démocrite n'était venu à mon secours. Fi ! me dis-je, à quoi bon un si bel exemple de philosophie si on ne peut le suivre ! Là-dessus je me décidai à imiter le sage et jusqu'à son occupation, son attitude. Reprenant mon fauteuil et mon journal, et tournant le dos à la

table, je restai un instant comme plongé dans l'étude. Le tic tic continuait de plus belle. Je l'apostrophai d'un ton goguenard :

— « Allons, tic tic, trêve de plaisanterie, mon ami ! »

Tic, tic, tic !

Il semblait me provoquer, l'insolent ! il semblait se moquer du triste rôle que je jouais. Son audace m'exaspéra.

— Assez de bruit, tic tic ! il est temps que ça finisse ! lui criai-je d'un ton quasi résolu.

A peine avais-je parlé, que le tic tic cessa. Jamais obéissance ne répondit plus vite à une injonction. Je ne pus m'empêcher de tourner autour de la table comme autour d'un être raisonnable, quand, — pus-je en croire mes sens ? — je vis quelque chose qui se mouvait, se tordait et rampait sur la table. Ça brillait comme un ver luisant. Instinctivement, je saisis les pincettes ; mais songeant qu'il était ridicule d'attaquer un ver luisant avec des pincettes, je les replaçai dans l'âtre. Combien de temps je demeurai là, charmé, les yeux fixes, le corps tourné d'un côté, le visage de l'autre, je ne le puis dire ; mais, enfin, je me levai, et, boutonnant mon habit du haut en bas, je marchai résolûment à la table. Là, aussi vrai que je suis vivant, près du centre du plateau, je vis un petit trou irrégulier, ou plutôt une sorte de fente, d'où (comme un papillon s'échappant de sa chrysalide) sortait un objet scintillant. Son mouvement était le mouvement de la vie. L'enchantement me gagna. Y a-t-il donc des esprits ? pensai-je. Ceci en est-il un ? Non ; je dois rêver. J'abaissai mon regard vers le feu étincelant du foyer, puis le relevai vers la pâle lumière sur la table. Ce que je voyais n'était pas une illusion d'optique, mais une merveille réelle. Mon émoi s'accrut ; Démocrite revint, par bonheur, à mon aide. Quelque apparence surnaturelle qu'il eût, je tâchai de considérer l'étrange objet sous un point de vue purement scientifique. Alors, il me sembla être une espèce de petit insecte brillant et bourdonnant. Je l'examinai avec plus d'attention et de sang-froid. Il reluisait, se tordait et continuait à forcer les murailles de sa prison. C'était une sorte de punaise. Bientôt, elle fut sur le point de s'échapper. Une pensée me frappa. Courant prendre un verre à boire, je le plaçai sur l'insecte au moment où il quittait définitivement son cachot.

Après l'avoir regardé un instant encore sous le verre, je le laissai à sa place et me retirai assez calme.

Je jure que je ne pouvais comprendre ce phénomène : une punaise sortant d'une table, d'un morceau de vieux bois ! Avait-on jamais ouï dire pareille chose ? Y avait-on songé ? n'importe ! Je me souvins de Démocrite et résolus de me montrer froid. En tout cas, le mystère du tic tic était expliqué. C'était simplement le bruit de la *luciole* en rongeant les parois de sa ghenne. Satisfait de cette solution, je résolus d'en tirer parti.

— Ma chère, dis-je le lendemain à ma femme, vous ne serez plus désormais incommodée par le tic tic de notre table. J'y ai mis bon ordre.

— Comment cela ? fit-elle avec quelque incrédulité.

— Oui, répliquai-je d'un ton qui voulait paraître négligent, mais n'était que vaniteux ; oui, j'ai bâillonné le tic tic.

En vain me supplia-t-elle de m'expliquer, je ne voulus pas en dire davantage, car je désirais balancer les craintes que j'avais pu manifester auparavant, en lui laissant supposer que la réduction au silence du tic tic était l'œuvre d'un fait héroïque. Mais, quand je descendis pour déjeuner, je trouvai ma femme encore à genoux devant la table et mes filles dix fois plus effrayées que la veille.

— Pourquoi donc m'avez-vous fait ce conte ? s'écria ma femme avec indignation. Vous devriez pourtant savoir combien il serait facile de découvrir la vérité. Voyez cette fente et le tic tic va plus fort que jamais.

— Impossible ! répondis-je.

Mais, en appliquant mon oreille contre le plateau, j'entendis parfaitement : tic, tic, tic !

Me remettant de mon mieux, je demandai la punaise.

— La punaise ! exclama Julie ; miséricorde divine ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— J'espère, monsieur, que vous n'avez pas apporté de punaises dans la maison, ajouta sévèrement ma femme.

— La punaise ! la punaise ! celle que j'avais mise sous le verre.

— Des punaises dans les verres ! s'écrièrent mes filles ; pas dans *nos* verres, papa ? Vous n'avez pas mis de punaises dans nos verres, n'est-ce pas ?

— Voyez-vous ce trou, cette fente ? dis-je en posant mon doigt sur la place.

— Oui, oui, dit Julie ; c'est ce qui m'effraye tant ; ça ressemble à l'œuvre d'un sorcier.

— Les esprits ! les esprits ! fit Anna.

— Silence ! intervint ma femme. Poursuivez, monsieur, et dites-nous ce que c'est que cette fente.

— Ma femme et mes enfants, dis-je solennellement, hors de cette fente ou de ce trou, comme il vous plaira de l'appeler, tandis que j'étais assis tout seul ici la nuit dernière, une merveilleuse...

A ce point, je m'arrêtai involontairement, fasciné par les attitudes expectantes et les yeux brûlants de Julie et d'Anna.

— Après, après ? demanda la première.

— Une merveilleuse punaise...

— Une punaise ! dit ma femme ; une punaise sortie de cette table. Et qu'en avez-vous fait ?

— Enfermée sous un verre.

— Catherine ! Catherine ! appela ma femme allant vers la porte, avez-vous vu un verre sur la table, en faisant la chambre ?

— Oui, ma'ame, et avec une abominable punaise dessous.

— Où l'avez-vous mise ? demandai-je.

— La punaise ? Je l'ai jetée au feu et j'ai rincé le verre tant et plus.

— Où est ce verre ? dit Anna. Je suppose que vous y avez fait une marque, pour moi, je ne boirai jamais dedans ; ne le placez jamais devant moi, Catherine. Une punaise ! une punaise ! O Julie ! ô maman, je la sens qui grimpe sur moi !

— Les esprits ! les esprits ! répétait Julie avec terreur.

— Mes filles, dit leur mère, montez à vos chambres, jusqu'à ce que vous puissiez vous comporter comme des êtres raisonnables. Se peut-il qu'une punaise, une misérable punaise, vous mette ainsi hors de vous ! Je suis étonnée et peinée d'une telle conduite.

Et quand elles se furent retirées :

— Maintenant, dites-moi, poursuivit ma femme, est-il vrai qu'une punaise soit sortie de cette table ?

— Je vous l'ai affirmé.

— L'avez-vous vue sortir ?

— Oui.

Ma femme se pencha sur le trou.

— En êtes-vous sûr ?

— Sûr comme de moi-même.

Elle demeura silencieuse, et je commençai à penser que le mystère de la chose l'impressionnait. Je n'en étais pas fâché. Elle tremblera à son tour, et, qui sait? peut-être appellera-t-elle quelque adepte pour exorciser la table et chasser les esprits.

— Je vais vous dire ce que je ferai, s'écria-t-elle soudainement.

— Quoi donc? répliquai-je, m'attendant à quelque proposition mystique.

— Nous frotterons la table avec ce fameux *insectivore* dont on parle tant.

— Jour de Dieu! alors vous ne croyez pas aux esprits?

— Aux esprits!

L'accent de méprisante incrédulité était digne de Démocrite lui-même.

— Mais ce tic tic, ce tic tic? dis-je.

— Je l'expulserai.

— Non, ma chère, vous allez trop loin. Votre insectivore ne guérira pas la table.

— Ta! ta! ta!

Elle appela Catherine et lui ordonna de frotter la table avec de la cire et une brosse. Après une vigoureuse manipulation, le couvert fut mis et nous déjeunâmes, mais sans Julie et Anna. La nappe enlevée, ma femme injecta, à l'aide d'un petit soufflet, une certaine poudre dans le trou, et puis le boucha hermétiquement au moyen d'encaustique. Je proposai un tour de promenade à mes filles.

— Mes pressentiments se sont malheureusement réalisés, papa, me dit Julie.



Apparition de l'*esprit*. Dessin de Castelli.

— Puérilité, ma fille.

— Mais n'est-il pas surprenant qu'une punaise sorte d'une table?

— Pas du tout; car il est très-commun de trouver ces insectes dans le bois.

— Mais cette table, qui a plusieurs siècles?

— Qu'importe! dis-je gaiement. N'a-t-on pas découvert des crapauds vivants au cœur de rochers aussi vieux que la création?

— Dites ce que vous voudrez, papa, je sens que ce sont des esprits. Je vous en prie, faites enlever cette table de la maison.

— Oui, appuya Anna.

— Vous n'y pensez pas, mes enfants, répondis-je d'un air dégagé.

Par une coïncidence singulière, plus leur frayeur augmentait, plus je redevenais brave.

Le soir arriva.

— A propos de ce tic tic, supposez-vous, me dit ma femme, que nous verrons encore une autre punaise?

Il est assez curieux que je n'eusse pas encore songé à cela. Je ne pensais pas qu'il y eût des punaises jumelles! Si, d'aventure, cela était. Je résolus de prendre mes précautions, et, s'il y avait une seconde punaise, de m'en emparer. Dans le cours de la soirée, reprise du tic tic. Vers dix heures, je plaçai un verre sur l'endroit d'où il partait; puis nous nous retirâmes tous de la salle à manger. Je fermai la porte et mis la clef dans ma poche. Le lendemain matin, rien sous le verre; mais on entendait le tic tic. La trépidation de mes filles recommença.

Elles voulaient appeler les voisins; mais ma femme s'y opposa fermement. Nous serions la risée de toute la ville. Ainsi, on convint de ne rien révéler; Catherine reçut de sévères instructions; et, pour plus de sûreté, on ne lui permit pas d'aller, cette semaine-là, à confesse, de peur qu'elle ne nous trahît.

Je restai tout le jour au logis, et, d'heure en heure, j'examinais la table, j'écoutais avec une fiévreuse attention. Vers le soir, il me sembla que le tic tic devenait plus distinct, et qu'il était séparé de mon oreille par une feuille de bois de plus en plus mince. Je crus aussi remarquer un faible soulèvement ou boursouflure du bois au lieu où j'avais posé le verre. Pour mettre fin à l'attente, ma femme proposa de prendre un couteau et de couper cette saillie; mais, moins impatient qu'elle, je déclarai que je resterais assis près de la table durant toute la nuit; car, si je m'en rapportais aux apparences, la punaise ferait probablement son apparition avant le matin. Pour ma part, j'avais envie d'être témoin du fait, et de voir les premiers mouvements de l'insecte en brisant sa coquille. L'idée plut à ma femme; elle insista pour que Julie et Anna fussent de la partie, afin que leurs sens désabusassent leur esprit des fausses notions qu'elles avaient reçues; car ma femme assurait que c'était folie de s'imaginer que les esprits fissent tic tic et prissent la forme de punaise.

Ayant fait bonne provision de chandelles, nous nous assîmes en cercle autour de la table. Pendant quelque temps, ma femme et moi, nous eûmes une conversation animée. Mes filles gardaient le silence. Puis, ma femme et moi, nous fîmes une partie de whist, mais sans pouvoir décider Julie et Anna à se joindre à nous.

A onze heures et demie, aucun signe de punaise. Ma femme, lasse, jeta les cartes sur la table. Les chandelles répandaient une clarté blafarde. J'allais les moucher, quand un bruit profond, violent et soudain résonna.

Julie et Anna tressaillirent.

Les gueux, les gueux
Sont des gens heureux,
Vivent...

C'était un ivrogne qui passait dans la rue.

Je me pris à rire. J'étais vraiment brave comme Duguesclin, et cela entre trois femmes, dont deux à demi mortes de frayeur. J'allumai philosophiquement un cigare, au cri intérieur de : Vive Démocrite! Je fumais dans un religieux silence, quand : pop! pop! pop! un bruit terrible droit sous la table. Cette fois, nous tressaillîmes tous quatre; je coupai entre mes dents et avalai la moitié de mon cigare.

— Grand Dieu! qu'est-ce?

— Les esprits! les esprits! dit Julie.

— Oh! oh! oh! exclama Anna.

— Sottise! dit ma femme, c'est une bouteille de ce champagne qu'on a apporté ce matin, qui éclate dans la cave. J'avais dit à Catherine de coucher les bouteilles sur le sable, je parie qu'elle aura oublié.

Je terminerai ici les notes consignées sur mon agenda pendant une partie de la nuit.

« *Une heure.* Nul signe de punaise, le tic tic continue. Ma femme sommeille dans son fauteuil.

« *Deux heures.* Pas signe de punaise; tic tic intermittent. Julie et Anna s'endorment.

« *Trois heures.* Pas signe de punaise; tic tic assez ferme. Ma femme ronfle doucement.

« *Quatre heures.* Pas signe de punaise; tic tic vif et régulier. Je bâille fréquemment.

« *Cinq heures.* Pas signe de punaise; tic tic faible. Je me sens tout engourdi. Les autres dorment. »

Là s'arrête mon journal.

— Pan! pan! pan!

Brusquement arrachés au sommeil, nous bondissons sur nos pieds.

— Pan! pan! pan!

Julie et Anna poussent des cris de terreur. Je saute sur mon fusil, que j'avais, par précaution, mais sans en rien dire, de peur d'effrayer ces dames, caché dans un coin.

— Grands enfants! fit ma femme en haussant les épaules, c'est le facteur.

Je jetai les yeux sur la pendule. Il était huit heures.

Ma femme alla ouvrir les volets; mais, avant qu'elle eût fini, Julie poussa un cri. Moitié dans un trou sous le verre, moitié dehors, apparaissait la punaise, reluisant comme une opale dans l'obscurité générale de la chambre.

Si cette punaise avait eu à son côté une petite épée, — une épée de Damas; — au cou un petit collier, — un collier de diamants; — dans ses pattes un petit fusil, — un fusil de bronze; — dans sa bouche un petit manuscrit, — un manuscrit chaldéen; — Julie et Anna n'auraient pas été plus émerveillées.

C'était vraiment une belle punaise, une punaise de joaillier, étincelant comme une pierre précieuse aux rayons du soleil.

Julie et Anna n'avaient jamais rêvé de punaise semblable. Pour elles, punaise avait été jusque-là synonyme de hideur. Aussi admiraient-elles celle-ci avec une surprise croissante.

— Mais comment cette charmante petite créature a-t-elle pu venir de la table? demanda Julie.

— Les esprits peuvent venir de partout, répliqua sentencieusement Anna.

— Taisez-vous! dit ma femme.

— Entendez-vous encore un tic tic? leur dis-je.

— Non, fut la réponse unanime.

— Bien, alors; tout est fini maintenant. En conséquence, ce matin je questionnerai sur cette affaire une personne savante...

— Oh! oui, papa; consultez M^me^ Pazzi, la devineresse.

— Allez plutôt consulter M. X***, le naturaliste, dit ma femme.

— Bravo! madame Démocrite; M. X***, le naturaliste, est justement l'homme qu'il me faut.

Par un heureux hasard, je trouvai le célèbre professeur chez lui. L'ayant informé de l'incident, il voulut voir les pièces et m'accompagna jusqu'à la maison. La table fut apportée, les deux ouvertures indiquées, la punaise exhibée, et les détails de l'affaire exposés en présence de ma femme et de mes filles.

— Qu'en pensez-vous, monsieur? dis-je au savant.

Assujettissant ses lunettes sur son nez, le docte professeur inspecta minutieusement la table, gratta les trous avec la pointe de son canif, mais sans dire un seul mot.

— N'est-ce pas une chose extraordinaire? demanda anxieusement Anna.

— Très-extraordinaire, mademoiselle.

Sur ce, Julie et Anna échangèrent un regard.

— Mais n'est-ce pas merveilleux, très-merveilleux? s'informa Julie.

— Très-merveilleux, mademoiselle.

Mes filles échangèrent de nouveaux regards significatifs, et Julie, enhardie, reprit la parole.

— Et ne croyez-vous pas, monsieur, que c'est l'œuvre du..., de..., des esp...?

— Des esprits? non, répliqua sèchement l'homme de la science.

— Mes filles, intervins-je doucement, rappelez-vous que vous n'avez point affaire à Mme Pazzi, la devineresse, mais à notre excellent ami, M. X***.

M'adressant au professeur :

— Daignez les excuser, monsieur, et éclairer notre ignorance de vos grandes lumières.

Je ne répéterai pas toutes ses explications, car, quoique lucide, le bon M. X*** est un peu prolixe. Les quelques mots suivants suffiront.

Ce qui nous arrivait, n'était pas tout à fait sans exemple. La table était, je l'ai dit, en pommier, bois qu'aiment beaucoup différents insectes. Les punaises provenaient d'œufs déposés dans l'écorce de l'arbre quand il était vivant. Par un examen attentif du trou d'où avait émergé la dernière punaise, en relation avec les couches corticales du plateau; par l'allocation d'un pouce et demi le long du grain avant que la punaise se fût rongé une voie pour sortir, et, par le calcul de toutes les couches corticales du plateau, avec une supposition raisonnable pour la quantité enlevée extérieurement lors de la fabrication de la table, il fut démontré que l'œuf avait dû être déposé dans l'arbre quatre-vingt-dix-neuf ans à peu près avant que ce dernier fût abattu. Mais, entre la chute de l'arbre et l'époque actuelle, combien de temps s'était-il écoulé? La table remontait au moins au seizième siècle. Il y avait donc quelque chose comme trois siècles et demi que l'œuf de punaise avait été déposé dans le pommier. Tel fut, au moins, le calcul du professeur X***.

— A présent, Julie, dis-je, après l'exposition scientifique de l'affaire (quoique j'avoue ne pas l'avoir tout de suite comprise exactement), où sont tes esprits? C'est très-surprenant comme cela, mais où sont tes esprits?

— Oui, où? insista ma femme.

— Dites ce que vous voudrez, répliqua Julie en élevant le verre où était la punaise, si cette jolie créature n'est pas un esprit, elle nous donne une leçon spirituelle. Car, si après trois cent cinquante ans d'inhumation un simple insecte renaît, éclatant à la lumière, peut-on douter qu'il y ait une glorieuse résurrection pour l'esprit de l'homme? Les esprits! les esprits! s'écria-t-elle avec enthousiasme, je crois encore aux esprits, seulement j'y crois avec bonheur, tandis qu'auparavant je n'y pensais qu'avec terreur.

Le mystérieux insecte ne jouit pas longtemps de sa vie radieuse; il expira le jour suivant. Mais mes filles l'ont conservé.

Embaumé dans une fiole de cristal remplie d'esprit-de-vin, il repose sur la table de pommier de ma salle à manger.

Et, s'il est quelqu'un qui doute de la véracité de cette histoire, mes filles seront heureuses de lui montrer la punaise et la table, en lui indiquant, sur le plateau de la dernière, deux gouttes de cire à cacheter rouge, marquant les places exactes des deux trous faits par les deux punaises, de même que sont marqués les lieux où sont nés les héros.

H.-E. CHEVALIER

# LA SECONDE VIE. — RÊVES ET RÊVERIES.

## LES IBIS D'YBSAMBOUL.

Je déjeunais avec deux de mes amis, un peintre et un antiquaire archéologue, tous deux hommes de mérite et dignes de foi; tous deux ayant visité les bords du Nil, en Égypte, et jusqu'en Nubie.

La conversation tomba sur des faits empruntés à l'ordre soi-disant surnaturel; nous parlâmes des tables tournantes et des esprits frappeurs.

— J'ai été le témoin d'un fait peut-être plus extraordinaire que tous ceux que peuvent présenter les tables, les chaises et les chapeaux les mieux doués de la faculté locomotrice, leur dis-je. Un soir de cet hiver, il y eut fête chez P***, notre célèbre sculpteur; le temps ayant subitement tourné au froid intense, puis au verglas, et les voitures ne pouvant plus marcher, il se vit forcé de faire dresser des lits pour quelques-uns de ses invités dans son atelier même. Je fus de ceux-là. L'atelier était tout rempli de bustes et de statues. Or, au milieu de la nuit, sous un rayon de la lune qui traversa notre dortoir improvisé, quelques-uns de nous (parmi ceux qui ne dormaient pas, bien entendu), virent distinctement les statues se mouvoir, changer leur attitude, comme si elles se sentaient harassées de rester ainsi immobiles dans une même position. Une d'elles, sans plus de façon, descendit de son piédestal, et s'assit dessus; d'autres se promenèrent silencieusement de long en large. Quant aux bustes, qui ne pouvaient guère user des bras et des jambes qu'ils n'avaient point, ils fronçaient les sourcils, remuaient les lèvres, ouvraient et fermaient leurs paupières. Un de nos camarades de chambrée assura en avoir vu un bâiller à se décrocher les mâchoires.

— Ce n'est rien que cela, me dit mon ami G..y.., le peintre, qui avait beaucoup vu et observé durant ses longs voyages. A vrai dire, je ne vois ici que de purs mouvements automatiques, auxquels, sous de certaines influences occultes, est soumise toute matière, aussi bien le marbre et le plâtre que le bois de nos tables. En Égypte, j'ai assisté à un bien autre spectacle!

Tous deux attentifs, l'archéologue et moi, nous tendîmes l'oreille de son côté; il reprit :

— Un jour, surpris par un ouragan de sable du côté de Sakhara, je m'étais réfugié avec mon guide arabe dans un hypogée creusé presque en regard de la principale pyramide; nos chevaux s'effrayant de l'obscurité, l'Arabe ramassa à tâtons quelques planchettes éparses sous nos pieds, y mit le feu, et, en même temps que la clarté, il se répandit autour de nous une odeur de résine balsamique, fort agréable, ma foi! L'hypogée, je m'en aperçus alors, n'était pas (ce qui est chose rare dans cette partie de l'Égypte) complétement privé de ses anciens locataires. Des sarcophages, mais presque bruts, sans figures sculptées, sans ornements extérieurs, s'élevaient de droite à gauche sur plusieurs rangées. C'était là évidemment un dépôt mortuaire destiné aux gens de condition moyenne. Trois ou quatre momies, tirées de leurs boîtes, à peine enve-

loppées de quelques restes de bandelettes, gisaient à terre non loin de la place que nous occupions, et probablement les voyageurs qui passaient, pas plus que nous, ne se faisaient scrupule d'allumer leur feu, fût-ce le feu de leur cuisine, aux dépens des cercueils résineux de ces pauvres défunts. Cette réflexion faite, j'interpellai notre guide, lui demandant si, dans ce cas, quelques-uns ne poussaient pas l'irrévérence jusqu'à brûler aussi bien l'habitant de la boîte que la boîte elle-même?

— Cela est vrai, me répondit-il; mais ils deviennent alors des meurtriers; car, grâce à l'embaumement, ces momies conservent intacts à la fois leur âme et leur corps; elles ne sont pas mortes, et, devant qui sait s'y prendre, elles donnent même signe de vie de temps en temps.

Comme je paraissais douter, il prononça à haute voix ces trois mots si puissants de l'évocation antique : BOMBO ! MORMO ! GORGO ! Et j'entendis un susurrement sortir de tous les sarcophages; les momies, à découvert, couchées sur le sol, se soulevèrent à moitié, s'accoudèrent, se mirent à causer entre elles. Je les entendis distinctement. Par malheur, elles parlaient encore l'ancienne langue d'il y a trois mille ans. C'eût été une bonne fortune pour Salt ou Champollion; mais, moi, je n'y compris pas un mot. Je n'en maintiens pas moins qu'il est plus surprenant d'entendre parler des momies que de voir des statues s'étirer les bras, et même sauter et sursauter, comme peuvent le faire les premiers guéridons venus et jusqu'à de simples tables de nuit.

— Tout cela n'est rien, dit à son tour mon ami l'antiquaire archéologue, le seul de nous trois qui n'avait pas encore dit son mot, et sans préambule il poursuivit :

A l'extrême frontière de cette même Égypte, le vrai pays des merveilles, près des cataractes du Nil, dans les fondations du fameux temple d'Ybsamboul, a dix mètres sous le sable, j'avais découvert un magnifique bas-relief hiéroglyphique, couvert d'ibis, d'éperviers et autres oiseaux symboliques. Quand, à force de travaux, je parvins à tirer mon bas-relief de la cavité où il séjournait depuis tantôt quarante siècles, tous les oiseaux, éperviers et ibis, quoique sculptés dans la pierre, arrivés au grand jour, s'envolèrent en poussant des cris assourdissants.

Mon ami le peintre et moi, nous reconnûmes sans hésiter que les ibis d'Ybsamboul réunissaient en eux et à un degré bien supérieur, sous le rapport du mouvement et de la voix, tout ce que nous avaient offert de phénoménal nos statues et nos momies.

X.-B. SAINTINE.

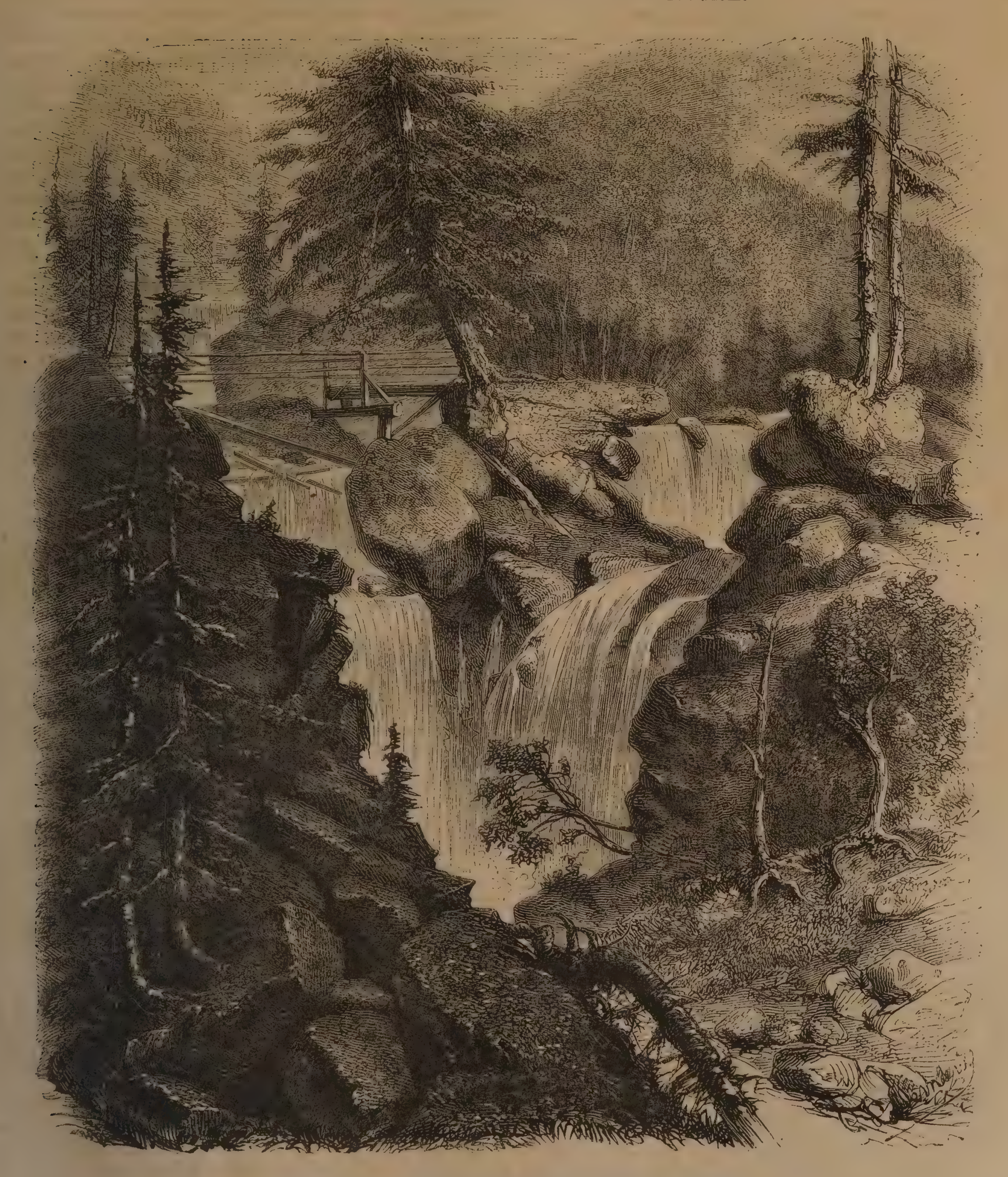
# ÉTUDES MORALES AU CRAYON.




LES OMBRES RÉVÉLATRICES. Ce qui fait que les filous ont peur de leur ombre. Composition d'Ed. Morin

# PAYSAGES ET CROQUIS [1].

## PROMENADE DANS LA FORÊT-NOIRE.



Les cascades de Triberg (Forêt-Noire). Dessin de Lallemand.

Nouvelles femmes, nouveaux chapeaux. Deux villages protestants. La profession de foi des couleurs. Vue de nuit. Une ville peuplée de coucous. Une douzaine de cascades. La mort d'une rivière. Colonies d'étourneaux. Apparition d'un chapeau jaune. Un polyglotte badois. L'homme aux trois voitures. Les dangers d'une partie de piquet. Résurrection d'un carrosse. Champenois et Bourguignons. Une ville forte. Départ d'un omnibus. Une capitale en miniature. Un fleuve dans un verre d'eau. Les inconvénients d'une auberge trop neuve. Surprises ménagées par un guide. Le Danube au berceau. L'écurie et l'écuyer. Le marquis de Carabas, deuxième du nom. Une aquarelle sur un mur. Comme quoi les guides portent quelquefois des jupons. Au fond des bois. Deux lacs. L'hiver en été. Truites et brochets. La fée et le chevalier. Chute de

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

pierres. L'abbaye et la manufacture. Les moines de Saint-Blaise. Splendeurs et misères d'une église. Le banquet des forestiers. Une vallée romantique. Les guerriers du Hauenstein. Un patriarche belliqueux. Le Rhin à Laufenbourg. Bataille des sapins et des rochers. Les douaniers badois et les douaniers suisses.

Quelques flottes échouées le long de la rive annoncèrent que le landau couleur d'olive touchait à Wolfach. La petite ville court sur les bords du torrent qu'enjambe un pont de bois. Wolfach a eu le sort de presque toutes les villes du Palatinat. Les Français l'ont prise et détruite en 1705.

Il ne faut pas se le dissimuler à soi-même, ne fût-ce que pour ne pas recommencer : si gentils que soient les Français dans les vaudevilles, ils ont brûlé beaucoup de jolis villages, saccagé beaucoup d'abbayes, démoli beaucoup de châteaux, incendié beaucoup de petites villes en Allemagne, sans compter les grandes, depuis Louis XIV jusqu'à Napoléon.

Si quelques ruines laissent voir, çà et là, des pans de murailles écroulées dans l'épaisseur des bois, ne demandez jamais qui a fait cela. Huit fois sur neuf un bûcheron sera là pour vous répondre : « Les Français ! »

On sait bien que la guerre a ses lois implacables ; il m'est avis qu'on a peut-être abusé de ces lois.

— Diable ! s'écria de nouveau Frédéric.

Cette fois, il n'était plus question du chapeau, il s'agissait d'une femme de Wolfach qui passait sur le pont.

Une mode nouvelle s'offrit aux regards des voyageurs. Le chapeau, au lieu des houppes de laine rouge à cœur jaune et blanc de Rippoldsau, portait des houppes de laine noire ; il était moins large des bords, et garni tout autour d'un voile de dentelle noire qui protégeait le front, les oreilles et la nuque. Ce bandeau léger et transparent est d'un effet charmant ; il touche au monastère par la chasteté, au monde par l'élégance. Le teint en est plus clair, les yeux en sont plus vifs.

Du reste, dans cette partie de la haute Forêt-Noire qui se rapproche le plus de la Suisse et confine au Wurtemberg, les modes changent avec les vallées ; on fait quatre lieues, ce ne sont plus les mêmes robes ni les mêmes coiffures. Et chaque ajustement qui se présente a sa grâce et son caractère.

Il parut aux voyageurs que Wolfach était une ville qui dormait. Ils prirent le bâton du pèlerin, disposèrent leurs valises sur le dos d'un robuste montagnard et entrèrent dans la vallée de la Gutach.

Deux villages y sont jetés, qui appartiennent au culte protestant, Gutach et Kirnbach. Ces épaves de la Réforme gardent fidèlement leurs mœurs et leur foi au milieu des populations catholiques qui les entourent. Le touriste les reconnaît à leurs costumes plus sombres, à leur attitude plus grave.

Çà et là des chalets avec la chaussée verte qui conduit aux granges, cachées sous le toit, partout des cascatelles ; des prairies d'où montait l'odeur du foin courent jusqu'au pied des montagnes voisines, des chars attelés de bœufs :

Ces grands chars gémissants qui reviennent le soir,

Voilà le spectacle doux et calme que présente la vallée de la Gutach jusqu'à Hornberg.

La petite ville prenait le frais et causait sur la porte ; les jeunes filles, tête nue, souriaient aux fenêtres entre les roses et les géraniums, d'honnêtes maisons, toutes bâties sur le même modèle, élançaient leurs toits pointus vers le ciel, et semblaient s'incliner sur la rue, comme des nones en prière aux approches du soir. Les habitants souhaitaient la bienvenue aux touristes qui passaient.

Ils passèrent ; mais quand ils eurent gravi une pente nouvelle, Karl leur dit : Retournez-vous.

Et soudain Frédéric et Jacques aperçurent un décor que Séchan improviserait, s'il le connaissait.

Le soir venait ; sur le fond clair du ciel, illuminé par les reflets roses du soleil s'éteignant derrière un nuage, la silhouette d'Horberg dessinait les vives arêtes de son profil pittoresque ; tout en haut, sur un rocher dont les escarpements tombaient dans la rivière noire, une tour ébréchée découpait ses murailles dans l'air ambiant ; des groupes de sapins et de chênes lui faisaient une ceinture. Les croupes des montagnes boisées s'estompaient dans le crépuscule, et la vallée s'enfonçait confusément dans une vague obscurité piquée de lueurs et d'étincelles. On entendait gronder le torrent ; les blancheurs de l'écume frissonnaient autour des blocs semés dans son lit. Quelques pâles fumées montaient des chalets et se perdaient dans les vapeurs du soir. Des formes rousses descendaient lentement des hauteurs voisines accompagnées d'un bruit de cloches qui tintaient. Le paysage était sombre à sa base, presque lumineux au faîte. Ce fut comme une apparition ; on fit quelques pas encore, le soleil s'éteignit et tout disparut.

Les voyages ont de ces surprises heureuses.

Cependant on marchait toujours. La vallée allait se rétrécissant et s'assombrissant. La nuit se faisait. Quelques étoiles ouvrirent leurs cils d'or dans le ciel. Les bruits s'effaçaient. La route blanche était voilée par les ombres épaisses de la Forêt-Noire. On côtoyait des chalets énormes endormis, on frôlait du bâton des escarpements taillés à pic sur le flanc gigantesque de la montagne ; parfois les profondes futaies des sapins dressaient leurs impénétrables et silencieuses colonnades aux deux côtés du chemin. Tout se faisait grand et sauvage, muet et terrible. On ne parlait plus ; chacun causait intérieurement avec la voix du torrent qui, tantôt bégayait au loin, tantôt éclatait dans les ténèbres avec un bruit formidable. Il semblait que la Forêt-Noire ouvrait ses abîmes.

— Eh, eh ! murmura Jacques, il ne fait pas chaud.

— Il fait même froid, répondit Karl.

— Et de plus, il fait triste, poursuivit Jacques.

— C'est-à-dire qu'il fait faim ! ajouta Frédéric.

— Et le fameux festin de Rippoldsau où est-il, malheureux ? demanda Karl.

— Où sont les neiges d'antan ! répliqua Frédéric.

Séance tenante, il fut décidé qu'on souperait à Triberg.

— Souper ! voilà un joli mot et promptement dit ! poursuivit Frédéric qui était dans ses heures de mélancolie, mais trouvera-t-on seulement un morceau de pain à mettre sous sa dent, dans cette ville aimée des horlogers ? La nuit est noire. Triberg est en proie au sommeil. Qu'a-t-elle à nous offrir ? des coucous. Ah ! que j'aimerais mieux un coucou à la broche qu'un coucou à répétition !

Il y a des heures où le calembour lui-même est amnistié. Mais ces heures sont rares et il ne faut pas qu'elles sonnent souvent.

Ainsi causant, on vit une rue toute droite qui se dressait tout à coup dans la nuit. Deux rangées de maisons se profilaient au loin. Le mugissement d'une cascade grondait dans les ténèbres de l'horizon.

— Regardez ! cria Karl, voilà Triberg, et sur la droite,

là-bas au bout de la rue, l'hôtel de la Poste ! Une lumière y brille encore.

— Cela fait voir qu'il y a une cuisine, murmura Frédéric, à qui l'espoir revenait doucement.

— Et vous aviez oublié ces bons gasthauss allemands si bons, si propres, si hospitaliers, si plantureux ! Ingrat ! vous ne méritez pas ces réfections ornées de truites et arrosées d'un petit vin blanc qui réjouit le cœur ! Dites ! vous ont-elles jamais manqué, sur la crête des monts, dans le creux des vallées, au plus sombre des gorges ?

— Je ne le ferai plus, dit Frédéric timidement.

La cuisine était une vérité ; un couvert blanc fut presque aussitôt dressé, des comestibles apparurent en nombre respectable, et Frédéric dormit du sommeil du juste.

A la première pointe du jour, un grand tic-tac universel réveilla les trois voyageurs. Il sortait des tic-tac de toutes les maisons et de tous les étages. Jacques ne l'eût-il pas su, il eût compris que Triberg est un immense atelier d'horlogerie. Les montagnards de Triberg naissent horlogers. Tout petits, ils font des coucous ; dès les premières dents, ils s'amusent avec des roues et des ressorts. Ce ne sont que coucous partout ; coucous dans la chambre et le salon, coucous pendus au mur, coucous avec ou sans coucous, coucous en bois et en porcelaine, grands et petits, de toutes tailles et de toute espèce, ceux-ci coûtent cent sous, ceux-là cent écus. Il y en a pour tous les goûts et toutes les fortunes. Le coucou du pauvre est le plus nombreux. Il doit être bien difficile de savoir l'heure à Triberg. A Triberg, l'empereur Charles-Quint serait devenu fou.

Il n'y a qu'une rue à Triberg, une seule, mais elle a cela de curieux qu'elle se termine par une cascade. On voit cette cascade d'en bas, tout en haut ; on dirait une écharpe blanche oubliée au flanc de la montagne par quelque fée en voyage. Mais ce qu'on en voit n'indique pas ce que sont les cascades de Triberg, les plus belles de la Forêt-Noire.

Elles soutiennent la comparaison avec les cascades historiques de la Suisse. Si elles n'ont pas tout à fait leurs gigantesques proportions, elles ont en plus le paysage et la variété. Ce sont huit ou dix cascades groupées en une seule, celle-ci ondoyante et courbée en volute, celle-là pareille à une flèche d'argent, une autre est semblable à la crinière d'une cavale bondissante, et sa voisine se répand en nappe sur un rocher qui a le poli du miroir. Toutes se précipitent avec des élans furieux et des cris sauvages. On a taillé des rampes le long des rochers, et jeté çà et là des ponts dans les intervalles, ce qui permet d'admirer les cascades dans leur ensemble, mais souvent une crue d'eau emporte le pont. Ce qui augmente la grâce, le charme, la beauté de ces chutes retentissantes, c'est la masse des arbres qui les pressent, les enveloppent, les étreignent de toutes parts. Ils sont à droite et à gauche, en haut et en bas, et au milieu ; les flots exaspérés les inondent, l'écume les fouette ; où leurs racines mordent, ils restent.

Au soleil levant, lorsque les rayons frappent la cascade et la couvrent d'une écharpe d'or, ce sont des éblouissements ; chaque goutte d'eau est un rubis, un diamant, une émeraude. Les volutes se changent en argent, c'est du métal qui jaillit, de l'or en fusion qui tourbillonne.

Prises dans leur ensemble, ces huit ou dix cascades superposées mesurent au moins deux cent cinquante à trois cents pieds. Leur mugissement berce la vallée et l'endort.

Un autre phénomène attend le touriste au sommet de ces belles cascades. Cette rivière qu'on vient de voir bruyante et furieuse, heurtant les rocs et perçant les abîmes, toute pleine d'écume et retentissante de bruits, on la cherche, elle n'est plus.

Où il y avait une nappe d'eau tourmentée et violente, on ne voit plus qu'un amas de rochers renversés pêle-mêle, les uns sur les autres. Pas une goutte d'eau, pas un flocon d'écume, pas une apparence d'humidité. Rien, du granit partout. Ecoutez bien cependant ; un murmure continu perce la roche, il s'échappe des entrailles de la terre, c'est le gémissement de la rivière emprisonnée qui se plaint. Faites quelques pas encore, et plus loin, sur un pan de gazon, vous la retrouverez. Mais ce n'est plus le torrent qui s'écroule dans les cascades de Triberg, c'est un ruisseau paisible qui s'endort entre deux rives herbeuses ; pas une ride à sa surface, pas un bruit dans sa course ; les ondulations d'une tige qui badine au fil de l'eau indiquent seules que cela vit et se meut.

Au delà s'étendent de vastes plateaux. Ils ont un air de parenté avec la Suisse cachée derrière ces pans de montagnes vertes. Quelle solitude, mais aussi quel charme ! Çà et là des bouquets d'arbres semés dans l'étendue des prairies, un cercle de forêts, une rivière qui serpente, des chalets semés au hasard par la main d'un paysagiste, des bœufs qui paissent, des chèvres qui grimpent sur les rochers. Les aspects changent à toute seconde. De nouveaux plis de terrain indiquent de nouveaux paysages, des vallons se creusent, des perspectives s'ouvrent, des plaines ondulent, des coteaux se penchent. Chaque souffle de vent qui passe enlève à la terre des aromes qui rafraîchissent le voyageur, la profonde vallée s'enfonce dans un lointain vaporeux piqué de longs clochers, le regard saute par-dessus les croupes de montagnes voisines et se perd à l'horizon dans un flot de lumière. L'espace est partout, au ciel et dans l'éloignement. Les filles qui vont aux champs portent leur chevelure en longues tresses qui flottent sur les épaules, accompagnées de rubans joyeux que la brise effleure. Les montagnards sont graves. Ce sont des scènes qui annoncent les Alpes.

Mais à ces hauteurs, où l'air est plus vif, la neige arrive avec l'automne. Elle tombe dès les premiers jours d'octobre, et ne disparaît pas toujours avant le mois de mai. Quel silence alors dans cette immensité ! Les sapins seuls ont une voix.

Le gibier est abondant sur ces plateaux ; dans la prairie, les perdrix et les lièvres ; dans la forêt, le chevreuil et le coq de bruyère ; la sauvagine le long du ruisseau qui forme par intervalles de petits marais. Les chasseurs et les esprits rêveurs doivent aimer ces larges retraites ouvertes à la contemplation. Rien n'y met de borne à la marche et à la pensée.

Jacques remarqua que la végétation à cette altitude était d'un bon mois en retard sur la plaine. Les sorbiers qui bordent la route n'étaient pas encore en fleur ; l'églantine ouvrait ses roses, le seigle était vert. Plus d'arbres fruitiers ; dans quelques jardins frileux tournés vers le soleil, les fleurs que la plaine avait vues mourir déjà frissonnaient à peine écloses. Dans un champ sauvage, des piocheurs robustes déracinaient des blocs de granit qu'un attelage vigoureux enlevait au grand trot ; tout à côté, un bûcheron à barbe grise arrachait à la terre dure des souches, dont les racines, pareilles à des griffes, se cramponnaient aux pierres. Plus loin des montagnards creusaient le sol et lui dérobaient la tourbe.

— Une observation ! dit Jacques ; m'est avis que nous

avons quitté Appenweier au mois de juin... Or, la température me dit que nous sommes au mois d'octobre. Le paletot est de saison.

Mais Frédéric venait de froncer le sourcil; il avait le visage consterné. Une forme se mouvait à cent pas de lui dans un pré, et cette forme féminine était coiffée du plus abominable chapeau qui se puisse imaginer.

O chapeau noir des villes, tuyau de poêle de la civilisation, que te voilà dépassé en laideur!

— Monter si haut pour voir de telles choses! poursuivit Frédéric.

C'était un chapeau de paille pareil, quant à la forme, ou à peu près, à ces horribles chapeaux tromblons qui ont défiguré Robert Macaire pendant tant d'années. Mais si le chapeau tromblon était noir, ce qui lui permettait de n'être pas remarqué, celui-ci était jaune, entièrement jaune, sans boucle ni ruban, et de plus peint à l'huile et verni, afin que, luisant au soleil comme un citron colossal, on pût l'apercevoir de plus loin.

Sous ce chapeau phénoménal la Vénus de Milo serait hideuse, jugez ce que peut être une femme laide!

Non! sur le brasier de Guatimozin je le jurerais, les montagnardes de ce pays-là ne sont pas coquettes!

Les chalets qui peuplent ces larges solitudes ne ressemblent pas à tous les autres chalets. Leurs vitres d'abord s'ouvrent rarement, puis ils montrent, devant la porte ou sur le toit, des maisonnettes fichées au bout d'une perche.

Ces maisonnettes servent d'habitations à des familles d'étourneaux qui s'y logent de père en fils. Chaque chalet en a deux ou trois, quelquefois quatre; ce sont alors des peuplades qui font l'école buissonnière dans les champs d'alentour. On les respecte à l'égal des hirondelles.

Ce ne sont pas les industries qui manquent à ces chalets, dont les travaux champêtres n'occupent pas tous les habitants. Dans la plupart on fait des horloges. Ce joli bourg, Schœnwald, qu'on traverse à l'extrémité du plateau, n'est-il pas considéré comme le berceau de l'horlogerie si répandue maintenant dans la Forêt-Noire? Dans quelques autres on fabrique des chapeaux de paille, ici des clous, là des instruments de musique. Les femmes et les filles qu'on rencontre par les chemins ont toutes un paquet de pailles bien rondes et bien droites sous le bras, et préparent des tresses en marchant. Pour elles flâner c'est travailler.

— Quel triste sort! murmura Frédéric.

Mais quand la pitié le gagnait, la vue du chapeau jaune le rendait féroce, et il détournait les yeux.

— Des femmes qui ont de pareils chapeaux, c'est bien fait! grommelait-il.

Dans un chalet isolé sur une arête du plateau, et à quatre pas d'une forêt où l'on distinguait la naissance et la fuite de deux vallées, les trois voyageurs purent visiter un de ces ateliers d'instruments de musique comme il y en a beaucoup dans la Forêt-Noire. Quelle vue par les fenêtres bien closes! les ouvriers avaient en main des rouleaux d'orgues; les rouages, les caisses, les tuyaux étaient épars, çà et là, sur des établis. Un poêle en brique se voyait dans un coin. Le poêle était chauffé.

Chauffé! et c'était alors le 30 juin.

Et c'est ainsi dans tous les chalets où le travail retient l'ouvrier captif.

Une observation en passant. Ces ateliers d'instruments de musique portent dans le pays le nom bizarre d'*orchestrions*. On n'a jamais su pourquoi.

La haute chaîne de la Forêt-Noire venait d'être franchie. Les touristes jetèrent un dernier regard sur ces poétiques plateaux et descendirent jusqu'à Furtwangen.

— Si Triberg n'était pas la capitale de l'horlogerie, Furtwangen le serait, dit Karl; maintenant soyez sérieux; vous côtoyez des chalets peuplés de millionnaires.

Des millionnaires dans la Forêt-Noire! hélas, oui! Voilà où mène l'industrie dans le pays des pâturages!

L'aristocratie du pays est faite d'horlogers et de marchands de bois.

L'aspect de Furtwangen a quelque chose de bizarre; on dirait une ville qui a deux visages, une ville de sang mêlé; on voit des rues qui rappellent l'antique Janus de la Fable; ici des chalets tout en bois, là des maisons tout en pierre; le granit coudoie le sapin. Est-ce la mode qui a fait ce partage? Non, c'est l'incendie. Le feu dévora une moitié de la ville en 1857, il n'épargna que les chalets qu'on voit encore debout; ce qu'il détruisit fut reconstruit en pierre. Le granit même n'a pas toujours paru suffisant aux habitants de Furtwangen; ils ont eu recours au métal. Çà et là, on aperçoit des volets et des portes en fer plein d'un aspect sinistre. Ces maisons toutes neuves ont ainsi des airs de parenté avec les vieilles prisons des mélodrames.

Jacques en était là de son examen, lorsqu'une fanfare de trompettes et de cornets à piston éclata dans la ville, et dix servantes, laissant là cruches et baquets, se mirent à courir.

— Une noce! cria Karl, voici la fiancée qui passe!

Frédéric allait se précipiter, mais se retenant et la main sur les yeux:

— A-t-elle l'affreux chapeau jaune? dit-il.

— Non!

— Alors je cours!

Et il courut. Une couronne de fleurs remplaçait l'horrible coiffure de paille peinte à l'huile, mais la famille, les amis, les serviteurs portaient intrépidement l'implacable chapeau jaune. On aurait dit un clan de tournesols en révolte. Les trompettes et les cornets à piston faisaient rage. Le cortége des chapeaux vernis défila. Le fiancé avait un habit noir. Dix mille horloges chantaient dans la ville!

— Trop d'horloges! trop de chapeaux jaunes! trop de trompettes! Triste! triste! triste! murmura Frédéric.

Et il laissa la noce se perdre dans un gasthauss.

Cependant ce même Frédéric mettait à la torture le peu d'allemand qu'il avait saisi au vol pour obtenir quelques renseignements précis sur la destinée des coucous.

— Monsieur, lui répondit en bon français l'adolescent auquel il s'adressait, ils vont en France, en Russie, en Amérique. La guerre qui divise le nord et le sud de la grande république fait beaucoup de mal à nos horloges.

— Elles retardent? dit Frédéric avec un sourire.

— Monsieur, elles ne vont pas, répondit le jeune homme sans se déconcerter.

Et, sans donner à Frédéric le temps de répliquer, l'Allemand adressa la parole en anglais à un horloger qui passait, et celui-ci, à son tour, interpella son voisin en russe, lequel transmit un ordre en italien à un camarade qu'il avait au bras.

— Que cela ne vous étonne pas, poursuivit le forestier; nos horloges font le tour du monde, et, comme nous en sommes les horlogers, il faut bien que nous parlions les langues de toutes les latitudes.

Frédéric apprit aussi qu'il y avait une école d'horlogerie à Furtwangen.

— Ce qui me surprend, dit-il, c'est qu'on n'y trouve pas un collége de France.

Une route où le pittoresque manque, mais où le soleil, le vent et la poussière ne manquaient pas, conduisit les touristes de Furtwangen à Vahrenbarch. Une foire champêtre, meublée d'écuelles, de foulards en coton, de gâteaux et de cerises noires, occupait la ville. Frédéric émit l'avis qu'une voiture égayerait le paysage.

L'unanimité des votes adopta cette opinion.

— Cherchons! dit Karl.

— Cherchez, répondit Frédéric philosophiquement.

Un gasthauss se faisait voir à l'horizon : Karl en franchit la porte, et un dialogue allemand s'établit entre lui et l'aubergiste. A la demande d'une voiture, cet homme gras, qu'on venait de déranger d'une partie de piquet qui semblait absorber tout ce qu'il avait d'intelligence, répondit d'un air gai : *Ya! ya!*

Il se leva, on le suivit, et il fit voir du doigt trois voitures rangées à la file devant sa porte : chacune de ces voitures, trop petites, mais incommodes, pouvait contenir un voyageur et le cocher.

— La gaieté de cet homme m'a toujours paru narquoise, dit Frédéric.

— Permettez, dit Karl à l'aubergiste, nous sommes




Un jour de grand marché dans la Forêt-Noire. Dessin de Lallemand.

trois, c'est vrai, mais nous n'avons besoin que d'une voiture. Appelez-la calèche ou char à bancs, et ce véhicule eût-il quatorze places, il nous suffirait.

L'aubergiste secoua la tête :

— Non, non, dit-il; vous êtes trois, voilà trois voitures.

Et, ayant ainsi parlé comme un sage, il rentra dans le gasthauss, où, les cartes à la main, il continua sa partie de piquet.

Rien ne l'en tira plus; ni les regards courroucés de Frédéric, ni l'éloquence de Karl, ni les muettes supplications de Jacques; mais, par exemple, chaque fois qu'il perdait un cent de piquet, il augmentait d'un florin le prix de ses trois voitures.

— Déménageons, dit Frédéric; si nous restions seulement cent ans dans cette maison, le budget de la France n'y suffirait plus.

Karl s'était déjà esquivé. Il revint deux minutes après d'un air triomphant. Son attitude traduisait ces deux mots : J'ai trouvé !

Et, en effet, Karl avait découvert une voiture qui débouchait du milieu de la foire ; c'était une voiture couleur chocolat, avec un marchepied haut de trois coudées, un timon jaune, des panneaux gris et des coussins feuille morte; la portière ne fermait pas, les vasistas n'ouvraient plus ; un siége plein de témérité s'élevait comme un promontoire ou comme le cimier d'un casque au-dessus de

cet édifice, qui avait peut-être assisté au couronnement de l'empereur Maximilien. De quelque côté qu'on s'assît, la voiture trébuchait, et, si l'on s'asseyait trop brusquement, elle s'écroulait.

— Je crois avoir rencontré ce monument quelque part déjà, dit Frédéric qui tournait autour.

— Vous l'avez rencontré dans un tableau de Van der Meulen, répondit gravement Karl.

— Dans un musée d'archéologie il ferait la joie des antiquaires, ajouta Jacques; sur un grand chemin, il me paraît moins à sa place.

Deux chevaux jaunes, vêtus d'une crinière et d'une queue isabelle, traînaient ce coche. Le cocher avait un visage lugubre, des cheveux plats, un habit noir et une pipe blanche.

Il fallait se risquer; on se risqua, et le coche partit.

A ce moment du soir, la campagne était émaillée de paysans qu'on aurait pu prendre pour des Champenois ou des Bourguignons; plus de gilets écarlates, plus de culottes noires, plus de larges feutres, mais des casquettes et des blouses. Le coche, qui craquait dans ses jointures, se comporta d'ailleurs assez vaillamment; c'était un vieux brave. Aux descentes il gémissait un peu; mais, le courage du désespoir lui tenant lieu de force, il arriva sans trop d'encombre à Villingen. Il n'avait perdu, chemin faisant, que trois boulons, un vasistas et un palonnier.

Villingen n'est pas une ville qui ressemble à toutes les villes. Vue à distance, elle a quelque chose de belliqueux que ne dément pas un examen plus attentif. Qu'on se représente une ville partagée en quatre parties à peu près égales par deux larges rues qui se croisent à angles droits. Au point d'intersection, une fontaine; à chaque extrémité des deux rues, une porte voûtée, protégée par une tour robuste et trapue; autour de la ville, des murailles défendues elles-mêmes par d'autres tours et protégées par un fossé; au delà des fossés, un rempart. Tout est debout comme au temps où les reîtres et les lansquenets battaient la campagne. Contre l'une des fortes tours qui défendent les portes, une église d'un aspect farouche, à baies profondes, à toits pointus. Rien mieux que Villingen ne peut donner une idée de ces anciennes petites villes toujours en alerte et habituées à soutenir les assauts des routiers.

Au moment de quitter cette ville silencieuse, qui a dans son ensemble quelque chose de monacal et de guerrier, moitié cloître et moitié forteresse, Karl, qui cherchait Frédéric, le découvrit au sommet d'une diligence qui faisait le service de la poste entre Villingen et Donaueschingen.

— Il y a encore deux places, dit Frédéric qui fumait; je vous les offre.

Karl et Jacques se consultèrent du regard.

— Il va pleuvoir, ajouta mélancoliquement Frédéric.

Ses deux amis grimpèrent à côté de lui; le postillon emboucha son cor de chasse; deux vaches qui buvaient à la fontaine s'échappèrent la queue en l'air, et la diligence partit.

— Je fais une remarque, dit Jacques: nous avions trouvé le mois d'octobre au mois de juin à Triberg; c'est aujourd'hui le 2 juillet, tout naturellement nous sommes au mois de novembre.

Jacques, qui avait un paletot très-fort, mit par-dessus une couverture très-épaisse.

La route descendait dans un cadre de forêts; il faisait un vent froid, humide et bas; le plateau était plein de gémissements, qui passaient par ondes plaintives. Çà et là, ces mêmes Champenois et ces mêmes Bourguignons qu'on avait aperçus plus haut. Un coup de fusil éclata sous la futaie, et presque aussitôt un homme sortit du couvert, portant un chevreuil sur ses épaules.

— Voilà un Roméo qui n'attendra plus sa Juliette, dit Frédéric.

Et cela le fit soupirer profondément.

— Si je savais faire des vers, ajouta-t-il, je composerais un poëme sur les malheurs des chevreuils allemands pendant la saison des roses et des épis. Ils aiment, on le sait, on les guette, on les tue et on les met à la broche: voilà où mène la passion.

Le pays devenait plat; c'était quelque chose comme la Beauce, avec un peu moins de blé et plus de sapins. Par-ci par-là des villages: Marbach, Kirchdorf, Klengen, Wolterdingen; la plaine s'aplatit de plus en plus; le nombre des Champenois et des Bourguignons augmente; on laisse derrière soi la Forêt-Noire et l'on approche des frontières du Wurtemberg.

Un air de cor de chasse tira Frédéric de sa rêverie et lui annonça qu'on entrait à Donaueschingen.

— J'ai, dit-il, une lettre de recommandation pour un aubergiste, à l'enseigne du *Cerf,—Gasthauss-zum-Hirsch.* Cherchons.

— Cherchez, répondit Karl à son tour.

A cette heure du soir, Donaueschingen avait de petits airs de capitale qui lui donnaient une tournure à la fois plaisante et solennelle. Dans un coin, sur une sorte d'esplanade, on distinguait confusément des espèces d'hôtels qui avaient des manières de balcons avec des grilles en fer ouvragé. L'un d'eux portait un écusson au-dessus de la porte, et, tout à côté, deux éteignoirs scellés dans le mur; une église prétentieuse et lourde estompait son profil à l'angle d'une place; plus bas, un pont de pierre enjambait sur trois arches un cours d'eau tranquille, qui semblait dormir parmi les joncs.

— Otez vos chapeaux, messieurs, dit Karl, vous avez devant vous le plus grand fleuve de l'Europe, le Danube.

— Ça? dit Frédéric, qui a, comme on a pu le remarquer, l'esprit teinté d'une nuance de scepticisme.

— Ça, répondit Karl. Il y a même des dictionnaires de géographie qui affirment que le Danube prend sa source à Donaueschingen, dans le parc du prince de Furstemberg.

Quelques passants, consultés avec un mélange de persévérance et de douceur, enseignèrent à Frédéric le chemin de *Gasthauss-zum-Hirsch.* On l'avait cherché, on le trouva.

Ce gasthauss était orné de quatre grenadiers plantés dans des caisses de bois vert; l'hôte s'embellit de son sourire le plus gracieux pour recevoir les voyageurs. Il aurait bien voulu leur servir à souper dans la salle à manger, mais cette salle n'était pas achevée.

— Grand Dieu! s'écria Frédéric, la cuisine l'est-elle, au moins?

— On la répare, dit l'hôte d'un air insinuant; cependant je possède quelques comestibles que je serai heureux de vous offrir dans une salle basse.

L'hôte s'esquiva pour préparer les chambres. Peu de minutes après il reparaissait.

— Elles ne sont pas tout à fait prêtes, dit-il d'un air jovial; il y manque un canapé, deux fauteuils, quatre chaises, une toilette et des rideaux.

— Et il y reste? demanda Karl.

— Un peu de lit, répondit l'aubergiste, et je vais y ajouter des draps et un oreiller.

On pénétra dans ces chambres trop jeunes. Quatre maçons et trois peintres en sortaient. Il s'en exhalait une forte odeur de térébenthine et de badigeon.

— Voyez, messieurs, reprit l'hôte, ce sera charmant et tout à fait à l'instar de Paris. J'ai beaucoup voyagé pour étudier les grands modèles.

— Hélas ! murmura Frédéric, que n'as-tu voyagé plus tôt !

Quelques servantes apportaient les lits de plume, les édredons, les oreillers, les couvertures. La lune, qui entrait par la fenêtre, traçait une bande lumineuse tout au travers de la chambre.

— Si l'on fermait les persiennes ? demanda Jacques d'une voix timide.

— Oh ! nous les fermerons, certainement, répondit l'aubergiste, lorsque le menuisier les aura rapportées.

— Et quand les rapportera-t-il ?

— Dans huit jours.

— Merci, répondit Jacques.

Il y avait peu de meubles dans ces chambres ; mais il y avait tant de plumes sur ces lits, qu'il fallut en jeter bas la moitié, pour éviter un cas d'asphyxie spontanée.

Au petit jour, le maître du *Cerf* apporta triomphalement un pot à l'eau, une cuvette et un sucrier qui lui avaient été envoyés par son fournisseur.

— J'espère, dit-il, que ces messieurs ont à présent tout ce qu'il leur faut.

— Tout, sauf un peu de serviettes, dit Jacques.

— Je cours chez le marchand, répondit l'aubergiste ; il m'en a justement promis quatre pour ce matin.

Tandis que l'aubergiste courait chez le marchand, Karl émit cette opinion, que :

Donaueschingen étant une capitale, il convenait de voir Donaueschingen.

Mais déjà l'aubergiste venait de rentrer tout essoufflé ; il avait trouvé le marchand et il rapportait ses quatre serviettes d'un air de joie naïve.

— Il y en a même cinq ! s'écria-t-il.

— Pas de prodigalités, lui dit Frédéric ; mettez-en deux de côté pour les voyageurs de la semaine prochaine.

Et tandis que l'aubergiste serrait son linge innocemment, Karl lui demanda si l'on ne pourrait pas avoir un guide pour visiter le parc et le château du prince de Furstemberg.

— Comment donc ! s'écria l'aubergiste, j'en ai un charmant, qui parle français comme un ange.

Les trois voyageurs se dirigèrent du côté de la salle basse pour déjeuner ; le guide devait être prêt dans une minute. Au bout d'un quart d'heure, Jacques demanda cet homme charmant qui parlait le français comme un ange.

— On le réveille, dit l'aubergiste.

Un autre quart d'heure se passa. Nouvelle question de la part de Karl.

— Votre guide ? oh ! soyez tranquille... il s'habille, répliqua l'aubergiste d'un air doux.

Un troisième quart d'heure s'écoula, et Frédéric émit quelques doutes sur l'existence du guide promis à leur curiosité.

— Le guide ? ah ! il déjeune à présent, ajouta l'aubergiste.

— Charmant jeune homme ! dit Karl. Quand il aura déjeuné, vous le prierez de nous rejoindre sur le pont du Danube ; nous l'attendrons.

— Il y sera dans cinq minutes.

Cinq minutes se passèrent, suivies de dix minutes, suivies elle-mêmes d'un quart d'heure ; on ne voyait aucun guide à l'horizon.

— La patience est la mère du succès, dit Jacques ; attendons toujours, attendons quand même.

Les trois voyageurs regardaient passer l'eau qui s'en allait à Vienne ; elle était peuplée de canards qui regardaient nager des poissons. Ils avaient déjà vû beaucoup de canards et beaucoup de poissons, lorsque tout à coup un jeune homme survint ; c'était le guide. Cet homme charmant, qui parlait le français comme un ange, ne savait que l'allemand, et encore le parlait-il comme un Suisse. On le pria de conduire la bande, et il se mit à la queue. On marcha, il suivit Karl. Un jardin était à côté du pont.

— Est-ce ici le jardin du prince de Furstemberg ?

— Je ne sais pas, répondit le guide.

— Peut-on entrer ?

— Je l'ignore.

— Voilà un renseignement dont je vous sais gré, dit Frédéric.

On poussa une grille et l'on entra. Le guide suivit Frédéric. Il avait l'air assez content. Un homme balayait les allées ; les canards remontaient le Danube, qui traverse paresseusement le jardin.

— A propos, dit Jacques, peut-on voir les fameuses sources du Danube ?

— Je le crois, répondit le guide.

— Sont-elles près d'ici ?

— Je l'espère.

On se mit à marcher au hasard ; cette fois, le guide suivit Jacques.

On s'aperçut alors, mais trop tard, que ce guide était un jeune homme plein d'intelligence. Il ne connaissait pas la ville ; il n'avait jamais visité le parc du prince de Furstemberg, et il n'était pas fâché de saisir une occasion de le parcourir en détail. Sa curiosité satisfaite devait lui rapporter un demi-florin. C'était tout bénéfice.

Un jardinier qui passait conduisit les trois voyageurs vers un bassin où une légende, propice au prince de Furstemberg, s'obstine à placer les sources du Danube. La source est une jolie source qui alimenterait une jolie fontaine. Elle tombe chastement dans une rivière d'un volume déjà considérable et qui traverse le jardin. La rivière elle-même est formée de deux torrents qui viennent de la Forêt-Noire, la Brigach et la Brege ; mais, confondues dans le même lit, la Brigach et la Brege prennent, à Donaueschingen, le nom de *Danube* (*Donau* en allemand).

Cette petite flatterie géographique à l'adresse des princes de Furstemberg est comme un indice de la puissance de cette maison, autrefois maison régnante, et médiatisée au commencement du siècle.

Mais, pour donner à ce mensonge le caractère d'une vérité, on a royalement enfermé la source innocente dans un vaste bassin circulaire bâti en belle pierre, d'où l'eau s'échappe à gros bouillons. Le guide parut dans le ravissement d'avoir vu cette petite curiosité.

Un grand bâtiment en forme de caserne, long et large, à quatre étages, et percé d'innombrables fenêtres à volets verts, parmi lesquelles une porte basse s'ouvrait au rez-de-chaussée, étalait sa façade lourde et monotone à quelques pas de la source.

— Est-ce le château ? demanda Jacques étourdiment.

— Je le suppose, répondit le guide.

Quatre laquais gardaient cette porte. On passa, et un autre bâtiment, dont la grande porte cintrée était flan-

quée de têtes de chevaux en métal, frappa les yeux des voyageurs.

— L'écurie! dit le guide d'un air joyeux.

On le remercia du geste et l'on pénétra dans cette écurie; un écuyer s'y promenait en bottes fortes, l'habit boutonné jusqu'au menton, un fouet à la main. Quatre palefreniers l'aidaient dans sa promenade. Les chevaux de selle étaient à droite, sur deux rangées; les chevaux de trait à gauche, dans le même ordre. Frédéric fumait; le palefrenier murmura quelques mots qui avaient la douceur d'un tas de cailloux remués dans du gravier.

— Que dit-il? demanda Frédéric inquiet.

— Il dit que ceux qui fument dans l'écurie du prince de Furstemberg sont frappés d'une amende de cinq florins.

Entre un cigare qu'on aime et une amende qu'on n'aime pas, il n'y avait qu'un parti à prendre, c'est la retraite; ce parti, Frédéric le prit sans hésiter.

Une heure après, le guide était payé, l'aubergiste du *Cerf* remercié, et les trois compagnons se dirigeaient de nouveau vers la Forêt-Noire, par le chemin qui mène à Neustadt. Tout en gravissant les pentes qui de Hufingen conduisent à Lœttingen, et, pour le dire en passant, les paysages sont assez monotones jusqu'aux premiers contreforts de la Forêt-Noire, l'un des trois voyageurs demandait parfois à qui appartenaient les champs de seigle et les bouquets de bois épars dans la plaine ; une réponse, perpétuellement la même, tombait des lèvres du guide :

— La plaine est au prince de Furstemberg; le bois est au prince de Furstemberg.

— Et la colline là-bas?

— Au prince de Furstemberg.

— Et cette colline ici près?

— Au prince de Furstemberg.

— Et la scierie dont les roues crient de ce côté?

— Au prince de Furstemberg.

Ce fut bien pis lorsqu'au fond d'un golfe formé par deux pans de la forêt, qui s'avancent en promontoire dans la campagne, la route entra franchement sous le couvert des sapins. La montagne, le vallon, la cascade, le plateau, l'abîme, les chênes, les mélèzes, les hêtres, le rocher, le gazon, l'eau, le feuillage, tout était au prince de Furstemberg; le regard avait beau voler de croupe en croupe, suivre les torrents dans leur fuite et chercher au delà de l'horizon; tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il embrassait, tout ce qu'il soupçonnait appartenait au prince de Furstemberg. Frédéric jugea que c'était le marquis de Carabas de la Forêt-Noire.

— Je ne sais pas, dit le guide; mais le prince de Furstemberg est plus riche que le gouvernement. Et quelles chasses! ses gens vivent de cuissots de chevreuil; il a dix maisons de plaisance semées dans la forêt. Cette année, au mois d'avril, il a tué cinquante-quatre coqs de bruyère, et, la chasse finie, on s'aperçut qu'il en restait trop.

— Voilà ce que j'appelle un malheur, dit Frédéric.

— Oui, monsieur, dit le guide, qui n'y entendait pas malice; il faudra, l'an prochain, aviser à en tuer un plus grand nombre. Le coq, voyez-vous, est un oiseau qui n'aime pas à être dérangé; il veut ses aises. Si d'aventure il rencontre un camarade dans le canton qu'il a choisi, ces pauvres bêtes se chamaillent jusqu'à ce que l'une cède la place à l'autre.

A deux lieues en avant de Neustadt, la forêt recommence épaisse, profonde, échevelée, bruyante; les sapins se pressent et se serrent comme les soldats d'une armée rangée en bataille: pas un pouce de terrain qui soit perdu; le sapin qui vient de naître avoisine celui qui va mourir. Si l'œil d'un forestier aperçoit une place dépouillée, elle est bientôt plantée de petits arbres qui n'ont pas six pouces de haut. Il n'est peut-être pas au monde de forêt mieux aménagée. L'eau anime toutes ces solitudes; pas une pente qui n'ait son ruisseau, pas un vallon qui n'ait son torrent.

Neustadt est encore une de ces villes faites d'une rue rangée aux deux bords du chemin. Une fenêtre entr'ouverte laisse échapper les sons d'un piano; un profil ingénu et charmant se montre derrière une vitre.

— Et dire qu'il faut s'en aller! murmura Frédéric.

Tout au fond de la vallée que couronne Neustadt, sur la façade d'une maison qui borde le torrent, une grande fresque, d'un mouvement barbare et farouche, représente la barque des apôtres au moment où le Fils de l'homme commande aux flots de s'apaiser. Un sage est debout sur la berge du lac, et, entouré de quelques Hébreux, il regarde le bateau qui flotte. Un cartouche sort de ses lèvres, portant une inscription qui témoigne de son étonnement; un autre cartouche s'échappe des lèvres de saint Pierre, qui sollicite l'intervention du Sauveur. Cette peinture naïve, et plaquée de tons durs, rappelle, par certains côtés, ces vieux tableaux allemands, d'un sentiment à la fois si bizarre et si naïf.

Du pied de cette maison part une côte qui, par des rampes successives, atteint le sommet de la haute Forêt-Noire et s'enfonce dans des solitudes que les chasseurs et les étudiants connaissent seuls. Il fallait arriver avant la nuit au Schluchsee, et la chose n'était pas facile, même pour des gens habitués aux longues marches; il fallait à toute force quitter le chemin et prendre le sentier, couper droit et ne pas s'arrêter aux escarpements de la montagne.

— Maintenant, dit Frédéric, il nous faut un guide, et un bon guide.

— Homme de peu de foi, si je n'en trouve point, j'en trouverai deux, répondit Karl.

Et il frappa à la porte d'un gasthauss planté à la cime d'un rocher. Un moment après il reparut.

— Voilà mon guide, dit-il.

Jacques fit le tour de Karl.

— Je ne vois qu'une femme, dit Frédéric.

— Eh bien! c'est lui, répondit Karl.

Les épaules larges, les hanches solides et amples, la taille souple et robuste, les pieds petits et cambrés, chose étrange pour des pieds de montagnardes, les bras vigoureux, les cheveux châtain, longs et abondants, tombant en tresses jusqu'au bas des reins et allongés par des rubans de soie noire, les yeux vifs et bien enchâssés, les joues rouges, les dents blanches, l'oreille pareille à une coquille rose, la grande fille saisit les valises d'une main hardie, les assujettit dans une corbeille, et, les plantant sur sa tête, partit d'un mouvement rapide et leste. En quatre enjambées elle fut au bas de la colline ; une barrière se trouvait devant elle, elle prit une barre et la fit sauter; une clôture fermait un herbage, elle passa pardessus comme un chevreau ; un ruisseau avait-il la prétention d'arrêter sa marche? elle avait bientôt fait de trouver des pierres qui l'aidaient à le franchir; rien ne l'arrêtait, ni la côte, ni la descente, ni le buisson, ni le taillis, elle allait droit devant elle; son allure remplissait Frédéric d'admiration.

— Voilà, dit-il, une Chloé qui doit avoir un Myrtil

quelque part dans la montagne ; ce doit être un robuste gaillard !

— Je le crois, dit Karl en regardant Frédéric ; aussi ne faudrait-il pas que Tircis s'avisât de turlupiner Chloé.

Le spectacle que présentait alors la Forêt-Noire changeait d'aspect à tous les coudes du sentier ; cette même gamme de tons verts qu'ils avaient remarquée sur la route de Petersthal, les voyageurs la retrouvaient à ces hauteurs superbes, plus accusée et plus abondante. Il y avait sur les pentes de la montagne comme des vibrations de nuances ; ces tons verts, dont les dégradations allaient du noir au bleu pâle, étaient rehaussés par des plaques d'une espèce de genêts jaunes qui couvraient certaines parties de la montagne d'une poussière d'or ; peu de chalets, peu d'habitants ; çà et là quelques bestiaux farouches gardés par un pâtre ; de grands espaces s'ouvraient tout à coup devant les yeux et se perdaient dans des profondeurs où le regard ne pouvait atteindre. On avait parfois sous les pieds des abîmes de verdure estompés par une vapeur moite. Parfois aussi la forêt enfermait les voyageurs dans un cercle de sapins noirs ; le sentier, comme un fil, en perçait la masse obscure. La forêt franchie, un large pré, fin comme du velours, s'étendait sur un plateau dont le silence n'était interrompu que par le cri de l'épervier. A l'horizon surgissait la masse énorme du Feldberg, dont la cime dépouillée domine toute la Forêt-Noire.




Une auberge dans le Nauenstein (Forêt-Noire). Dessin de Lallemand.

Deux lacs formaient les points extrêmes de la ligne qu'il fallait parcourir. A deux lieues à peu près de Neustadt, on avait passé sur les hauteurs voisines de Titisee. là, quelques minutes avaient été données à la magnificence et à la grandeur du paysage. Le lac apparaissait à deux portées de carabine, enchâssé dans un double cercle de montagnes ; un pan de lumière, qui le prenait en écharpe, en faisait étinceler les eaux profondes et calmes ; deux ou trois maisons blanches, éparses sur ses bords, semblaient perdues dans un océan de feuillage ; les jeux d'ombre et de lumière donnaient aux pentes voisines une valeur et un relief qui augmentaient le caractère poétique de ce spectacle. Tout était en harmonie :

l'espace et le lac, la montagne et la forêt; un grand vent qui passait au travers des arbres donnait une mélodie à cet enchantement. On retrouvait là ces sapins qu'un lichen gris et verdâtre dévore lentement. Les barbes échevelées qui pendent le long des rameaux prêtent à ces arbres une apparence funèbre et désolée; dans la pénombre du soir, on dirait des druides qui pleurent sur les malheurs de leur pays.

Quelques habitations semées le long des ruisseaux rappelaient seules que l'homme hante ces solitudes. Chacune d'elles est comme une petite manufacture; chacune d'elles a sa chute d'eau qui fait tourner une roue; ici l'on fait des tresses de paille, là on forge des clous, plus loin on fabrique des horloges et des instruments de musique; cette cabane est un moulin à tan, sa voisine un moulin à farine; chacune a son occupation, les métiers se mêlent aux charrues, la main qui agite la faux fait tourner une manivelle. Une chose qui frappe le voyageur, est l'air d'aisance de ces populations; aucune trace de misère nulle part; les maisons bien closes et bien chaudes, les vêtements propres comme les maisons, l'eau limpide, le pain savoureux.

L'ombre était presque dense à l'heure où l'on aperçut le Schluchsee au pied des montagnes qui l'enserrent. L'eau dormait dans sa coupe. Un village sur la hauteur voisine groupait dans un désordre pittoresque quelques chalets, une modeste église et une auberge, *Gasthauss-zum-Sternen.*

Frédéric voulut entrer à l'auberge avant de rendre visite au lac. Il y a des heures où une tranche de jambon et une miche de pain l'emportent sur les plus beaux spectacles de la nature; cette heure avait sonné pour Frédéric. Les voyageurs entrèrent donc. La grande fille, qui les avait précédés, trempait ses lèvres dans un verre de vin blanc, avalait à la hâte quelques bouchées de pain et s'apprêtait à regagner la maison lointaine d'où elle était partie.

— Mais, lui dit Jacques, la nuit vous surprendra en route?

— Eh bien? fit-elle.

— Et vous n'avez pas peur?

— Moi!

Rien ne saurait rendre la tranquille assurance de ce *moi;* il ne semblait pas à cette courageuse fille que la montagne foulée tant de fois par ses pieds pût lui offrir même l'apparence d'un danger. Personne ne traverse les boulevards de Paris avec plus d'assurance qu'elle ne traversait ces solitudes. Elle avait marché quatre heures pour venir, elle allait marcher quatre heures pour s'en retourner. Marianne, c'était son nom, avait vingt ans; dans la maison où elle était engagée en qualité de servante, elle gagnait trente-cinq florins par an, à peu près quatre-vingts francs de notre monnaie.

Qui n'a pas trouvé dans ses promenades vagabondes un de ces endroits où, tout à coup, il semble qu'on veuille vivre un long temps de sa vie? Quelque chose se dégage de l'arbre, du rocher, de l'herbe, du ruisseau, qui vous crie : Tu serais bien ici. Cette impression mystérieuse dont le sens échappe à l'esprit, les trois voyageurs l'éprouvèrent dans l'humble village qui regarde le Schluchsee. Jamais auberge n'eut, d'ailleurs, un aspect plus tranquille, ni plus doux; c'était une longue maison blanche, élevée d'un étage sur rez-de-chaussée; les fenêtres sont fermées par ces volets verts qu'aimait Jean-Jacques Rousseau; un jardin l'accompagne, entouré d'une haie; la salle où Jacques et ses amis venaient d'entrer est commode, ni trop grande, ni trop petite; une esquise propreté en faisait la parure; le long du mur, tout autour, un banc de sapin verni; en face du banc, des tables, où l'œil d'une ménagère hollandaise chercherait vainement un grain de poussière; devant une fenêtre, une cage avec un oiseau qui chante. Le plafond est propre et luisant, les madriers vernis à fond blanc y tracent des encadrements dans le goût des anciens plafonds; dans l'un des angles un crucifix couronné de buis, dans l'angle qui lui fait face diagonalement, un poêle en faïence verte, large, ample, carré, d'un grand caractère et d'une singulière harmonie de lignes; une chaleur douce s'en dégage, un banc règne tout autour de ce poêle pour que le voyageur puisse y reposer ses membres fatigués et les réchauffer. Le poêle est porté sur quatre pieds solides, un espace vide est au-dessous pour les chiens qui reviennent de la chasse et y trouvent un abri commode. Le poêle est encadré de baguettes suspendues au plafond, où l'on accroche les chapeaux, les carnassières et les linges qu'on veut faire sécher. Au mur s'étalent, dans des cadres bien dorés, l'histoire de Joseph vendu par ses frères; les fils de Jacob, Mme Putiphar et le Pharaon ont des robes superbes en étoffes lamées d'argent et d'or. C'est naïf, bizarre et amusant. La servante est accorte et souriante, elle dresse le couvert et s'empresse à tout apporter, sans bruit, d'un air aimable et poli.

La forêt baigne ses pieds dans le lac; quelquefois, cependant, elle permet à la prairie d'incliner ses pentes molles jusqu'au bord de la nappe d'eau. Sauvage à certaines places où les sapins gigantesques le couvrent de leur ombre, plus loin il a des aspects souriants. Le Schluchsee est le plus grand lac de la Forêt-Noire, il a huit ou dix kilomètres de long sur une largeur moyenne d'un kilomètre. Ce serait le paradis d'un pêcheur. A l'heure matinale où Jacques lui rendit visite le lendemain, une ligne jetée pendant la nuit ramenait au rivage un brochet de trente-six livres; la perche, la tanche, le gardon, le meunier y foisonnent; les ruisseaux qui s'y déversent sont remplis de truites; un seul bateau anime la solitude du lac; le droit de pêche y est affermé dix-huit florins par an.

Ce lac pittoresque est fréquenté, dans la belle saison, par quelques baigneurs qui viennent y respirer l'air vif et pur de la montagne; c'est à la fois une cure d'air et d'eau : déjà les médecins de Fribourg en Brisgau, de Strasbourg et de Heideilberg le conseillent aux personnes affaiblies par le long séjour des villes ou des convalescences difficiles.

Cette mansuétude miraculeuse des eaux du Schluchsee est expliquée par une légende, dont les médecins peuvent contester la valeur, mais qui a le mérite, comme toutes ses sœurs de la Forêt-Noire, d'expliquer une chose inexplicable.

Il y avait, à l'époque où les chrétiens partaient en foule pour délivrer la ville sainte, un bon et brave chevalier qui s'appelait Conrad. Il avait accompagné Godefroi de Bouillon à la conquête de Jérusalem, et tué plus de Sarrasins qu'il n'avait de poils à sa moustache. Conrad avait été le compagnon de Tancrède et de Renaud. Après qu'il eut abattu le croissant et baisé de ses lèvres pieuses le tombeau du Christ, Conrad songea à revoir le pays de ses aïeux; or, on doit savoir que Conrad avait un beau château dans la Forêt-Noire, il y avait même laissé une fiancée qui l'attendait et qui, chaque matin, montait au sommet d'une haute tour pour voir si le bon chevalier n'arrivait pas. Voilà donc Conrad en voyage.

Une nuit, le brave croisé, qui venait de traverser le Rhin, se trouva, à la nuit tombante, au bord d'un lac qu'il ne connaissait pas. L'endroit était frais, il y avait par terre un beau gazon, Conrad fit sa prière, recommanda son âme à Dieu et se coucha. Or, à cette époque le Schluchsee servait de demeure à des fées qui étaient un peu parentes de leurs voisines, les fées du Mummelsee. La première qui parut sur le lac vit le chevalier qui dormait au clair de lune; il était beau comme un page, jeune et bien fait. La nymphe l'enveloppa de ses longs cheveux verts, et se mit à chanter dans une langue inconnue qui avait la propriété de fasciner ceux qui l'entendaient, même en dormant. Tout en chantant elle dansait, et de ses pieds blancs l'enchanteresse caressait la surface du lac.

Le bon Conrad émerveillé se leva et suivit la fée, qui tendait vers lui ses bras blancs; la malicieuse personne avait pris le visage de la fiancée du chevalier pour le mieux séduire. Une robe transparente, faite avec des rayons d'étoiles, l'enveloppait. Quand le chevalier sentit l'eau mouiller ses pieds, il ne s'arrêta pas. La fée chantait toujours et Conrad marchait toujours. Mais au moment où la nymphe des eaux étendait les bras pour le saisir et l'emporter au fond des eaux, une relique sacrée que le chevalier portait au cou plongea dans le lac et tout disparut. Le bon croisé, sauvé par sa piété, rentra dans son château et épousa sa fiancée. Depuis ce jour, les eaux du Schluchsee, touchées par un morceau de la vraie croix, sont douces et bienfaisantes.

Les savants répondent à cela que les eaux du Schluchsee sont tièdes parce que le thermomètre y marque en été 17 ou 18 degrés Réaumur; les montagnards, qui n'y regardent pas de si près, acceptent la légende et se baignent dans le Schluchsee, alors qu'on ne peut pas se plonger dans les eaux du Mummelsee et du Wildersee.

A l'aube naissante, lorsque Jacques poussa les persiennes vertes qui fermaient la fenêtre de sa chambre, de grandes nappes de brumes voilaient confusément le paysage; des ombres plus noires indiquaient au loin la place des sapins. Tout était enseveli dans un océan de vapeurs que le vent emportait avec de longs sifflements. On voyait le brouillard se déchirer en flocon aux angles des chalets, s'accrocher aux cimes des arbres, ramper sur la surface du sol, et s'envoler au loin poursuivi par d'autres brouillards. Quelquefois de petits coins bleus montraient le ciel par échappées. Un jour terne et froid tombait sur le plateau; la bise était âpre, aiguë, tourmentée.

— Eh, eh! dit Jacques en ouvrant la porte de Frédéric et de Karl, nous étions au mois de novembre à Schœnwald, voici le mois de décembre au Schluchsee.

Frédéric s'enfonça sous son édredon.

— Haut le pied! cria Karl en tirant la couverture, ne vous endormez pas dans les délices de Capoue!

— Bon Dieu! où prend-il Capoue? murmura Frédéric vaincu.

Une tasse de lait chaud baptisé de café noir le consola, et d'un pied allègre il descendit la prairie où le flot mélancolique du lac se mourait. Quelques coups de rame transportèrent les voyageurs à l'autre rive, au pied d'un sentier vert qui coupe la forêt et grimpe la montagne. Des bancs hospitaliers en diminuent la pente. On fait une centaine de pas, on se retourne, le lac n'est plus.

Tout au sommet de cette côte tapissée de mousse, une noce chantait assise à l'ombre d'un hêtre gigantesque autour duquel tourne un banc. Une table accompagne ce banc chargée alors de brocs et de verres. Les forestiers se levèrent et tendirent les chopes aux voyageurs. Aujourd'hui l'espérance, demain le travail.

Des croupes vertes, des plateaux, des vallées, des pâturages, des solitudes, d'humbles hameaux, voilà ce qu'on rencontre du Schulchsee à Saint-Blaise; où fut jadis un monastère s'agitent à présent les cent métiers d'une filature. Chemin faisant, au revers du sentier, Jacques aperçut un homme qui polissait un tronçon de granit. Ce tailleur de pierre, perdu dans les profondeurs de la Forêt-Noire, c'était un Italien! Il venait du lac de Côme, il y avait cinq ans qu'il travaillait à l'ombre des sapins. Dix camarades, dix Lombards travaillaient avec lui dans les environs. Quel coup de vent avait emporté ces fils du Midi dans ces régions aimées du brouillard? Ses camarades, pas plus que lui, n'avaient entendu parler de Garibaldi.

Quelques auberges que l'on rencontrait dans le creux des vallées ou sur le penchant des monts portaient, à l'angle du toit ou sur une perche plantée au bout du chemin, un écriteau sur lequel ces paroles étaient inscrites: « Que tous ceux qui passent par ce chemin soient les bienvenus et protégés du ciel! » Plus loin, une cabane ample et sombre s'annonçait par ce grand bruit qui fit si souvent tressaillir don Quichotte dans ses promenades à travers la Manche: ce tumulte, dans une solitude où chantait l'alouette, c'était une fabrique de cloches. La forge flamboyait, le marteau frappait le métal, et la forêt retentissante s'emplissait de bruit, comme si elle eût été visitée par une armée sinistre de gnomes et de farfadets.

Au plein cœur de la forêt, dans un cirque immense, de toutes parts entouré de rampes d'où jaillissaient des faisceaux de sapins plus pressés que les flèches d'un carquois, un grand bruit ébranla tout à coup les impénétrables futaies, Jacques fit un bond, Frédéric poussa un cri, Karl pencha la tête en avant comme un homme qui écoute:

— Ça, dit Frédéric, est-ce un tremblement de terre?

— Non, répondit Karl, c'est une avalanche de granit.

On poussa dans la direction où ce bruit, pareil à un roulement de tonnerre, s'était fait entendre. Un nuage de poussière enveloppait encore un massif d'arbres, les eaux d'un torrent bouillonnaient autour d'un bloc de pierre fracturé en cent morceaux. Quand on levait les yeux, on apercevait une déchirure au flanc de la montagne; un pan de rocher ruiné par les pluies venait de s'écrouler; les sapins brisés par le milieu gisaient çà et là. Une longue traînée de cailloux concassés marquait le passage de l'avalanche, des rameaux et des feuillages sortaient de ce lit de pierres.

Ces sortes de catastrophes ne sont pas rares dans la montagne; çà et là, aux endroits où la rampe est à pic, on aperçoit de ces écroulements. Combien de pans de forêts broyés par ces désastres: malheur alors aux chalets que ces blocs ont rencontrés!

Tout au fond de la vallée, un globe de feu scintillait dans l'air pur; sous ce globe étincelant s'arrondissait une coupole gigantesque, la coupole était portée dans l'espace par de fortes et vaillantes colonnes: tout autour des bâtiments, de longues enfilades de fenêtres, des cours entourées de murs blancs, des toits rouges, des barrages, des écluses, des roues qui battent l'eau, des chaussées, des turbines, des jardins, et dans cet amas de constructions semées de préaux et de fabriques, un mince jet d'eau qui petille prétentieusement dans un bassin de pierre: on est à Saint-Blaise.

Saint-Blaise fut une abbaye, l'une des plus puissantes et des plus riches abbayes d'Allemagne; fondée au neuvième siècle, elle cessa d'exister en 1805. L'industrie s'est emparée des bâtiments élevés par les bénédictins de Saint-Blaise et les a transformés en manufactures de coton et d'armes.

Les abbés de Saint-Blaise, qui relevaient du saint-empire, avaient droit de haute et basse justice sur leurs immenses domaines : ils levaient des soldats et allaient en guerre; ils bataillaient quelquefois contre la ville de Strasbourg. Depuis 1746, ils avaient été élevés à la dignité de princes.

Entre autres priviléges, l'abbaye de Saint-Blaise avait droit à trois cents truites que le village de Schluchsee devait lui fournir depuis 1577, époque de l'extinction de la famille des Blumeneckr.

L'église est un monument du dix-huitième siècle; elle date de 1786 et fut construite sur le plan du Panthéon de Rome. L'intérieur est revêtu de marbre, les ornements sont d'un goût tourmenté, plus riches qu'élégants : çà et là quelques grisailles d'une assez bonne exécution; un christ de bois d'un travail fin et délicat. Le monument écrase le village, les revenus manquent pour en entretenir la magnificence. Un curé et les minces ressources d'une pauvre paroisse pour une telle église, ce n'est pas assez. Partout on sent l'abandon; les monastères voisins ont été convertis en atelier de travail; il y a là dedans des escaliers d'une architecture lourde et surchargés d'ornements, de longs corridors sur lesquels s'ouvrent des portes ornées de trumeaux qui représentent des oiseaux, c'est toute une ornithologie réelle et chimérique.

A l'heure de la réfection, Jacques et Karl suivirent Frédéric, qui, de loin, avait découvert un hôtel d'un extérieur confortable. La salle à manger était ornée de six forestiers assis autour d'une table. Autour des six forestiers il y avait six chiens. Les forestiers mangeaient, les chiens regardaient; les mâchoires travaillaient, les queues frétillaient. Sur la table on voyait force comestibles fumants, force viandes froides, quartiers de veaux, cuissots de chevreuils, jambons fumés, langues de bœufs, montagnes de pommes de terre, collines de choux. Les plats apparaissaient pleins, ils s'en retournaient vides. Les chiens attrapaient au vol quelques minces débris.

Ces appétits formidables et silencieux rappelaient qu'on était au vieux pays des burgraves.

Frédéric eut peur, et son premier élan lui fit trouver le chemin de la cuisine. Il revint calme et majestueux.

— Rassurez-vous, dit-il, l'auberge est hospitalière, elle pourrait impunément recevoir la visite d'un escadron de carabiniers.

Il fait quelquefois bon de traverser un pays où l'on mange trop.

C'est à peu de distance de Saint-Blaise que commence la partie la plus pittoresque de l'Albthal, et l'Albthal est peut-être la plus romantique vallée de la Forêt-Noire. La route qui en suit tous les détours a été construite depuis peu d'années. Aucune description ne saurait donner l'idée du sombre aspect et des magnificences de cette gorge étroite au fond de laquelle l'Alb écume sur un lit de rochers; elle est telle qu'elle peut soutenir la comparaison avec le Val d'Enfer voisin de Fribourg en Brisgau. La route a été tracée à mi-côte, dans la roche vive, au flanc de la montagne; on aperçoit partout les blessures bleues du granit; des blocs de pierre bordent le chemin et ferment l'ouverture du précipice béant; les chutes sont à pic et mesurent plus de quatre cents pieds de profondeur. Des aspects inattendus s'ouvrent à tous les angles de la route, ils étonnent toujours, quoiqu'on s'attende toujours à de nouvelles beautés; il est un endroit où dans un espace d'un kilomètre six tunnels ont été percés dans la montagne.

L'Alb côtoie un petit pays célèbre dans les annales du grand-duché de Bade. Parmi les hommes qui passaient sur la route ou qu'on voyait fauchant leurs prés, les uns avaient le visage noir, d'autres un bandeau sur l'œil; les gardeurs de moutons portaient le bras en écharpe.

— Çà, dit Frédéric, c'est donc ici le royaume des éclopés?

— Vous êtes à la frontière du Hauenstein, répondit Karl.

Un nom n'est pas une explication. Cette explication, Karl la donna tandis qu'un détour conduisait les trois touristes sur le plateau de la rive droite. Là s'élève le village de Gaerrwihl; Gaerrwihl peut être considéré comme la capitale du Hauenstein, et c'est là certainement que résident les montagnards les plus belliqueux et les plus batailleurs de la Forêt-Noire. Ils portent le chapeau noir à bords retroussés, les cheveux plats tombant sur les oreilles et coupés carrément sur le front, une large collerette de toile à bords plissés, s'abattant sur les épaules, une immense veste de drap noir descendant jusqu'aux cuisses, un gilet d'écarlate, en forme de justaucorps, et des culottes de drap ou de velours noir plissées et rembourrées aux genoux, où elles sont retenues par des rubans de laine rouge; des bas de gros coton blanc disparaissent sous la culotte, et, pour terminer ce costume, leurs jambes sont ensevelies aux trois quarts dans des bottes de cuir noir à revers jaunes. Ainsi costumés et la pipe à la bouche, les montagnards du Hauenstein se réunissent les dimanches et les jours de fêtes dans les gasthauss du pays. Là, un mot, un geste, une chanson, un cri est saisi au vol et sert de prétexte à une bataille. C'est la joie des grands et des petits : sans coups de poing, pas de plaisir; sans coups de bâton, pas de bonheur; l'affection et la camaraderie se témoignent par des horions, le plus roué est le plus content.

Le gouvernement badois a fait tout ce qu'il a pu pour déraciner ces habitudes tapageuses; mais il a contre lui la tradition. Le Hauenstein a eu son indépendance et son histoire, comme certaines républiques italiennes du moyen âge. Les vieux montagnards en gardent le souvenir et s'en montrent très-fiers. Autrefois leur indépendance relevait de la maison d'Autriche; les anciens s'en souviennent, et ils sont Impériaux presque plus qu'Allemands : les antiquaires, qui veulent trouver des origines à toutes choses, prétendent que les habitants du Hauenstein descendent des colons placés par les Romains dans certaines localités de la Forêt-Noire. Leur type pourrait le faire croire, il est presque romain par la netteté du profil, où le nez, le sourcil, la bouche et le menton ont gardé des lignes régulières et fermes : cette origine et leur isolement au milieu des tribus farouches de la Germanie ont pu être les premières causes d'un état d'hostilité dont les traces se retrouvent dans ce goût populaire des batailles.

Lorsque d'aventure les fils du Hauenstein ne se battent pas, ils dansent et ils chantent; mais la valse n'est pas seulement la valse que nous connaissons, à deux ou à trois temps; elle se compose de figures qui lui donnent le caractère d'un ballet. Quant aux leiders, ce sont des chants vieux quelquefois de plusieurs siècles : le ton en

est plaintif et langoureux ; les montagnes ne s'accommodent pas de la gaieté. Quand un jeune homme du Hauenstein veut bien se pousser dans le monde, c'est-à-dire dans son pays, il faut qu'il sache trois choses ; bien se battre, bien chanter et bien danser.

Un vieillard vint à passer, si grave, si beau, si austère dans son antique vêtement, qu'on aurait pu le prendre pour un patriarche. Frédéric le salua.

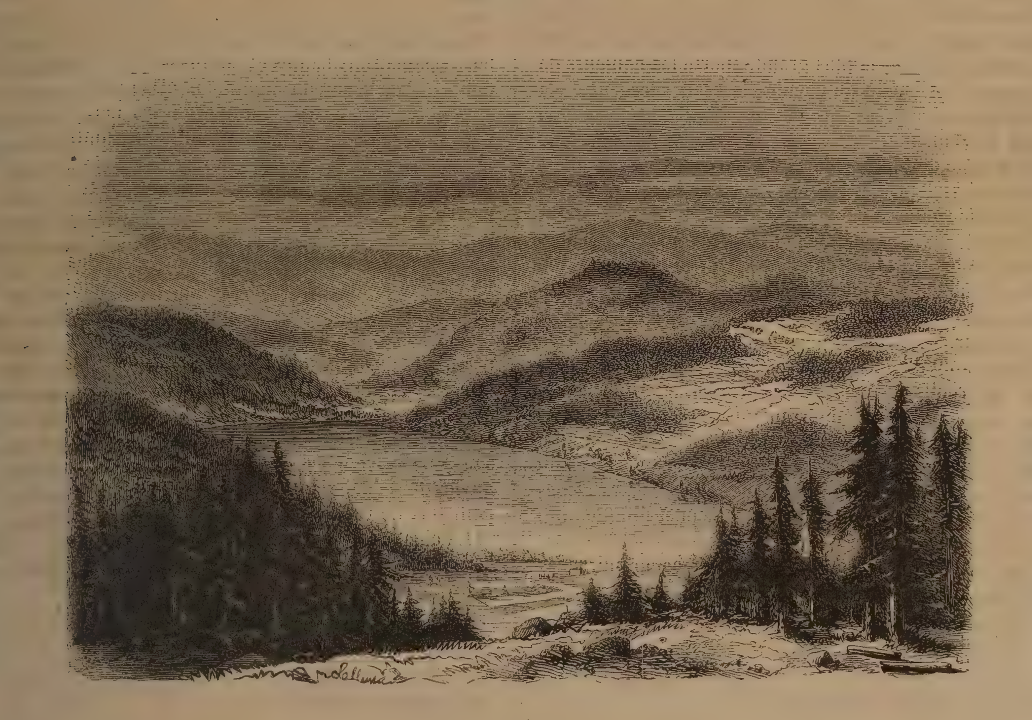
— Voilà, dit-il, un homme qui pourrait poser dans les ateliers pour les Abrahams et les Jacobs de la légende biblique.

L'aubergiste entendait le français, il sourit.

— Ce patriarche? dit-il, regardez-le bien.

L'homme qui passait portait sur le front de longues cicatrices, comme s'il eût assisté aux batailles de Montmirail et de Champ-Aubert. Une dernière qui courait le long de la joue était rouge encore. Revenait-il de Magenta?

— Votre patriarche n'est pas sorti de la commune, reprit l'aubergiste, mais il est de la vieille race, de ceux qui parlent encore de la maison de Hapsbourg en se découvrant, et qui croiraient une journée mal employée si elle n'avait eu le divertissement d'une querelle. Les fêtes de Pâques avaient attiré dernièrement encore toute la population voisine à Gaerrwihl ; l'autorité, qui se méfie des rassemblements dans le Hauenstein, et qui sait que toutes les occasions où l'on peut s'amuser sont des causes de bataille adroitement saisies, avait envoyé quelques gendarmes dans le pays. A force de zèle, de patience, de fermeté et de douceur, les gendarmes avaient réussi à maintenir l'ordre jusqu'au soir ; pas de horions, pas de coups, pas de querelles, c'était un miracle ; mais tout



Le Titisee, vue prise du plateau entre Neustadt et Falhau, dessiné d'après nature par Lallemand.

à coup, et la nuit venue, le vieillard vénérable que vous venez de voir, et qui portait son grand costume d'apparat, se lève, saisit une chaise et la brandissant au-dessus de sa tête :

— Çà, dit-il, je commence à m'ennuyer crânement ici !

Ce fut comme une étincelle électrique. Chacun sauta sur ce qui était à portée de sa main ; les bancs, les pieds de table, les chaises, les bâtons furent en l'air en un instant, et la bataille s'engagea sur toute la ligne ; le patriarche y gagna trois blessures.

— A la bonne heure ! dit-il en essuyant son front ensanglanté, les bonnes coutumes ne sont pas perdues ; je me suis royalement amusé ce soir !

Pour dire toute la vérité, il convient d'ajouter que les montagnards de Hauestein ont une intelligence ouverte et que l'éducation développe chez eux des aptitudes diverses et remarquables.

La vallée de l'Alb, que nos trois touristes descendaient, appartenait à cette petite république emportée par les grandes guerres de la république française et de l'empire. Les points de vue les plus magnifiques succédaient à des points de vue non moins beaux ; mais il n'est pas de vallée, si superbe qu'elle soit, qui ne doive finir ; un rayonnement brilla au loin dans l'espace, c'était le Rhin, qui coupait la plaine en courant vers Bâle. La Forêt-Noire expirait presque à l'endroit même où commence la bande lumineuse du fleuve ; tout auprès la Suisse étalait les premiers plans de ses montagnes. Les Alpes jurassiques profilaient leurs croupes à l'horizon ; là-bas, c'était la France. Quelques pas encore, et les trois voyageurs atteignirent le chemin de fer à la station d'Albbruck. Le convoi qui va de Zurich à Bâle ne devait passer que dans quelques heures ; l'occasion était trop bonne pour ne pas rendre visite à Laufenbourg. Les touristes reprirent le bâton de

pèlerin, et, suivant la grande route qui côtoie le Rhin, ils gagnèrent la petite cité, moitié badoise et moitié suisse.

Au détour d'une colline, Laufenbourg apparut comme un décor d'opéra. Sur la rive droite du Rhin, quelques maisons, groupées au hasard, sont reliées à la rive gauche par un pont de bois jeté sur des piles de pierre. A l'extrémité de ce pont, d'un aspect bizarre, des maisons amoncelées, dont le fleuve attaque les fondements, grimpent dans un désordre pittoresque les pentes roides de la colline. Çà et là des débris de murs crénelés et de fortifications : tout en haut, et dominant l'église, une tour ébréchée, qui porte à son sommet un arbre vert comme une aigrette. Tout ce profil de toits aigus, de clochers, de tours, d'arbres et de murailles, se découpait sur l'horizon clair; le fleuve aux eaux profondes rongeait les piles du pont et couvrait d'écume les rochers épars dans son lit.

Deux écussons séparent le pont de bois en deux parties inégales; l'une, la plus grande, porte les couleurs de Bade, d'or à la bande de gueule; la croix d'argent de la Suisse est tout auprès; on fait un pas, et l'on vient de quitter l'Allemagne.

Le passage de Laufenbourg, où la berge trace un coude brusque et violent, est célèbre dans l'histoire du fleuve. C'est là que sont ces fameux rapides qui ne permettent pas aux bateaux de remonter le Rhin. Des rochers énormes sont jetés, çà et là, dans la partie la plus resserrée de son lit, à l'endroit même où la brusque saillie d'un promontoire force le Rhin à tracer un angle. Les eaux, qu'un élan fougueux porte au delà du pont, heurtent la rive droite, et, tout à coup repoussées par la colline, et prises entre des récifs énormes, elles précipitent leur cours avec un fracas et des mugissements terribles. Ses flots verts disparaissent sous un manteau d'écume; l'œil a peine à suivre leur fuite vertigineuse. Quand le soleil éclaire ces flots irrités, il s'en dégage des éclairs et des bouillonnements qui poussent le voyageur à l'immobilité et aux longues rêveries.

Bientôt un autre spectacle se joint à ce grand spectacle. Des flottes de sapins, livrées au fil de l'eau, arrivent des cantons suisses, passent majestueusement sous le pont, puis, saisies tout à coup par la colère du fleuve, qui commence à gronder, elles filent comme des flèches, plongent dans le tourbillon des vagues, heurtent les récifs, disparaissent emportées par une nappe d'écume et roulent de toutes parts, brisées et rompues par le choc. On voit quelques-unes de ces poutres formidables flotter au loin et descendre avec le flot; d'autres, chassées par le remous, échouent sur la rive voisine et s'enchevêtrent parmi les rochers. Si l'on pousse plus loin la promenade, on verra bientôt des bateaux légers qui, dirigés par deux hommes, vont à la chasse des sapins; les mariniers saisissent avec des crampons de fer ceux que le fleuve charrie, on les amène sur la rive, on en forme de nouveaux radeaux, et quelques flotteurs, montant à bord, dirigent cette flotte nouvelle vers Bâle et Strasbourg.

Des pêcheries de saumons sont établies sur les deux rives du fleuve; des nasses sont perpétuellement ouvertes; quelquefois les longues perches, solidement assises sur le roc, se lèvent brusquement, et le saumon, qui brille comme de l'argent, apparaît au-dessus du fleuve.

Laufenbourg, avec ses rues escarpées et pavées de galets, ses maisons hautes et confusément mêlées, sa petite église perchée sur un monticule et entourée d'un petit cimetière, où apparaissent, parmi les herbes, quelques pierres armoriées, sa tour en ruine, ses fontaines autour desquelles se groupent de grandes filles, ses bestiaux qui errent çà et là, ou montrent leurs museaux humides par des lucarnes, offre partout les aspects que recherchent les paysagistes. C'est déjà un petit coin de la Suisse; il n'y a pas de sentinelles sur le pont, mais des douaniers. La grande préoccupation des douaniers badois est d'empêcher les cigares suisses de pénétrer dans le grand-duché, et le grand souci des douaniers suisses est de ne pas permettre aux cigares badois de s'introduire dans la patrie de Guillaume Tell. La meilleure intelligence règne d'ailleurs entre les deux tronçons de Laufenbourg; les Badois de la rive droite boivent volontiers le petit vin suisse de la rive gauche, et les Suisses du canton d'Argovie ne dédaignent pas la bière du grand-duché. Le pont sert de trait d'union à ces deux fantaisies.

Le chemin de fer qui passe à Laufenbourg suit la rive badoise; un coup de sifflet de la locomotive apprit aux trois voyageurs que le convoi venait de franchir le tunnel creusé aux flancs de la montagne; un moment après, ils se dirigeaient à toute vapeur vers Bâle.

Amédée ACHARD.

---

# CHRONIQUE DU MOIS.

## LES DUCHÉS DANOIS. LE SLESWIG.

Le Danemark, la terre d'Hamlet, qui a vu naître au moyen âge ces hordes intrépides que le nom de *Normands* a immortalisées, le Danemark est un pays plat dans presque toutes ses parties, et qui ressemble, suivant l'ingénieuse comparaison de M. de Flaux, « à un animal à gros ventre, avec une infinité de pattes qui entourent son corps, — un crabe ou un cloporte. » L'île de Seeland et l'île de Fionie forment le corps. Parmi les pattes, l'une, qui s'étendait au nord, par delà le Cattegat, et allait jusqu'au pôle, représentait la Norwége; elle a été coupée en 1814 par Bernadotte. Deux autres s'allongeaient au nord-ouest : c'était l'Islande et les îles Feroe. D'autres encore se dirigeaient vers l'est, au delà du Sund : c'était le Halland, le Bléking et la Scanie, tranchées, en 1658, par l'épée triomphante de Charles-Gustave. D'autres enfin représentaient, au sud et à l'ouest, les îles de la Baltique, Langeland, Laaland, Moen, Falster, etc., et les terres au delà du petit Belt, le Jutland, le Sleswig, le Holstein et le Lauenbourg.

La tête de cet étrange crustacé, c'est évidemment Seeland, l'île aux gras pâturages, qui possède une autre Constantinople dans Copenhague, la capitale du royaume et la clef de la Baltique. Tout près s'étend Fionie, aux manoirs gracieux et aux forêts ombreuses, qu'une vingtaine de charmants îlots entourent comme d'une auréole.

Franchissons le petit Belt et gagnons la terre ferme, c'est-à-dire la péninsule danoise, qui s'allonge vers le

nord, semblable à quelque yatagan turc élargi du côté de la pointe. Trois mots sont gravés sur cette singulière épée : Jutland, Sleswig et Holstein-Lauenbourg.

Le Jutland, d'un aspect plutôt triste qu'attrayant, est coupé par un long canal naturel, par le Lüm-fiord, qui voit s'ouvrir sur ses bords des havres, des anses et des ports. Les marins, qui composent presque toute la population du pays, y alignent leurs vaisseaux, y disposent leurs agrès, et s'y préparent aux grandes luttes avec l'Océan. La petite ville de Viborg en est la capitale.

Descendons du côté du sud, entrons dans le Sleswig, Aux landes succèdent des plaines fertiles; l'horizon n'est plus cette ligne droite, uniforme, d'une égalité presque maritime; çà et là quelques coteaux s'arrondissent, çà et là aussi s'étendent des lacs aux eaux dormantes.

Les côtes occidentales sont parsemées de bancs de sable et d'innombrables îlots à la végétation paresseuse.

Les forêts sont rares; cependant chaque toit est surmonté d'un large et joyeux panache de fumée qui estompe le bleu du ciel. Les Sleswigois ne se chauffent pas avec le bois, mais avec la tourbe, qui, semblable à ces îlots mobiles de la mer du Sud, surnage à la surface des étangs et des marais. De vastes pâturages, bien arrosés, nourrissent à la fois des chevaux estimés, des milliers de moutons et de bêtes à cornes, qui rivalisent avec les plus beaux animaux du Charollais et de la Normandie.

Aimez-vous les villages encadrés dans des bouquets de verdure, souriant aux yeux des voyageurs comme de gaies paysannes au jour de fête, visitez le Sleswig oriental; vous verrez de délicieuses maisonnettes, construites en briques, qui s'épanouissent au milieu de la feuillée et qui semblent dire aux passants : « L'hospitalité vous est offerte, entrez; ici règnent l'aisance, le calme et les douces joies de la famille ! »

Les habitants, de trois origines, — Allemands, Frisons et Scandinaves, — ont un costume propre et soigné : l'homme porte la casquette à visière, la botte en cuir de Russie élégamment relevée au-dessus du pantalon, le gilet court, orné de deux rangées de boutons de métal, et la redingote longue, en drap de couleur.

A l'extrémité d'un bras de mer, la capitale du duché, la ville de Sleswig, se dresse en amphithéâtre sur un coteau. Le hasard a sans doute présidé à sa construction, car les maisons sont aussi mal rangées que celles du haut quartier de Bourges. Je n'insisterai pas sur les autres villes, pas même sur Flensbourg, qui compte pourtant 20,000 habitants et qui est une des cités maritimes les plus florissantes du Danemark.

J'arrive à un sujet d'une grave importance, c'est-à-dire à la question du Sleswig-Holstein; mais que notre lecteur se rassure, je ne ferai pas de politique.

Avez-vous remarqué dans les fêtes du carnaval ce singulier personnage, dont le costume est à droite tout différent de ce qu'il est à gauche ? La rapière enrubannée bat sur la jambe, le jabot flotte sur la poitrine, le tricorne est passé sous le bras et la queue poudrée blanchit l'habit gorge de pigeon ; mais, preste ! Notre homme a fait volte-face, il porte chapeau bossué, redingote maculée et pantalon descendant jusqu'aux chevilles ; ce n'est plus le même individu, et pourtant ce n'est qu'un seul homme. Eh bien ! ce personnage à deux visages ressemble beaucoup au Sleswig; du côté du nord, il est Danois; du côté du sud, il est Allemand. Les habitants du duché sont presque tous Scandinaves, mais les Germains du Midi leur ont si souvent répété qu'ils avaient l'honneur d'appartenir à la grande race saxonne, que quelques-uns ont fini par le croire ; le bonhomme a fait une pirouette sur lui-même et s'est reconnu Allemand.

Entrons maintenant dans le Holstein et le Lauenbourg. Nous sommes là sur un sol absolument tudesque, car les deux duchés, bien que danois, appartiennent à la Confédération germanique ; ils envoient des députés à la Diète de Francfort. Le duché de Holstein est une des plus riches contrées de l'Europe et l'une des mieux placées ; ses ports, ouverts à la fois sur la Baltique et sur la mer du Nord, le mettent en relations faciles avec la plupart des points du globe. Sauf une portion de sa région occidentale, tout est beau dans ce pays ; l'intérieur, presque partout plat, est un mélange de riches cultures de céréales et de gras pâturages. L'aspect est loin d'être uniforme : à l'orient, on rencontre même des sites pittoresques.

Altona, la seconde ville de la monarchie danoise, est de fait la capitale du duché, quoique Gluckstadt lui enlève de nom cet honneur. On serait tenté de prendre, au premier abord, Altona pour une dépendance, pour un faubourg de Hambourg. Ces deux cités se touchent. Quant à Kiel, environnée de paysages charmants et grandioses, délicieusement placée sur les bords de la Baltique, à l'extrémité d'un magnifique golfe, elle fut jadis un centre d'érudition... mais aujourd'hui elle se modernise, suivant l'expression de l'époque, elle devient commerçante, industrielle, et, grâce à son admirable situation, menace déjà Dantzig et Amsterdam d'une sérieuse concurrence.

Du duché de Lauenbourg, que dirai-je ? Il ressemble à la plupart des principautés allemandes ; il faut s'armer d'une loupe pour le bien distinguer.

On rapporte à ce propos une réponse assez spirituelle faite à je ne sais plus quel duc du pays. Le prince, blessé par un article d'un journaliste de Lauenbourg, lui avait intimé l'ordre de sortir de ses États dans l'espace de vingt-quatre heures.

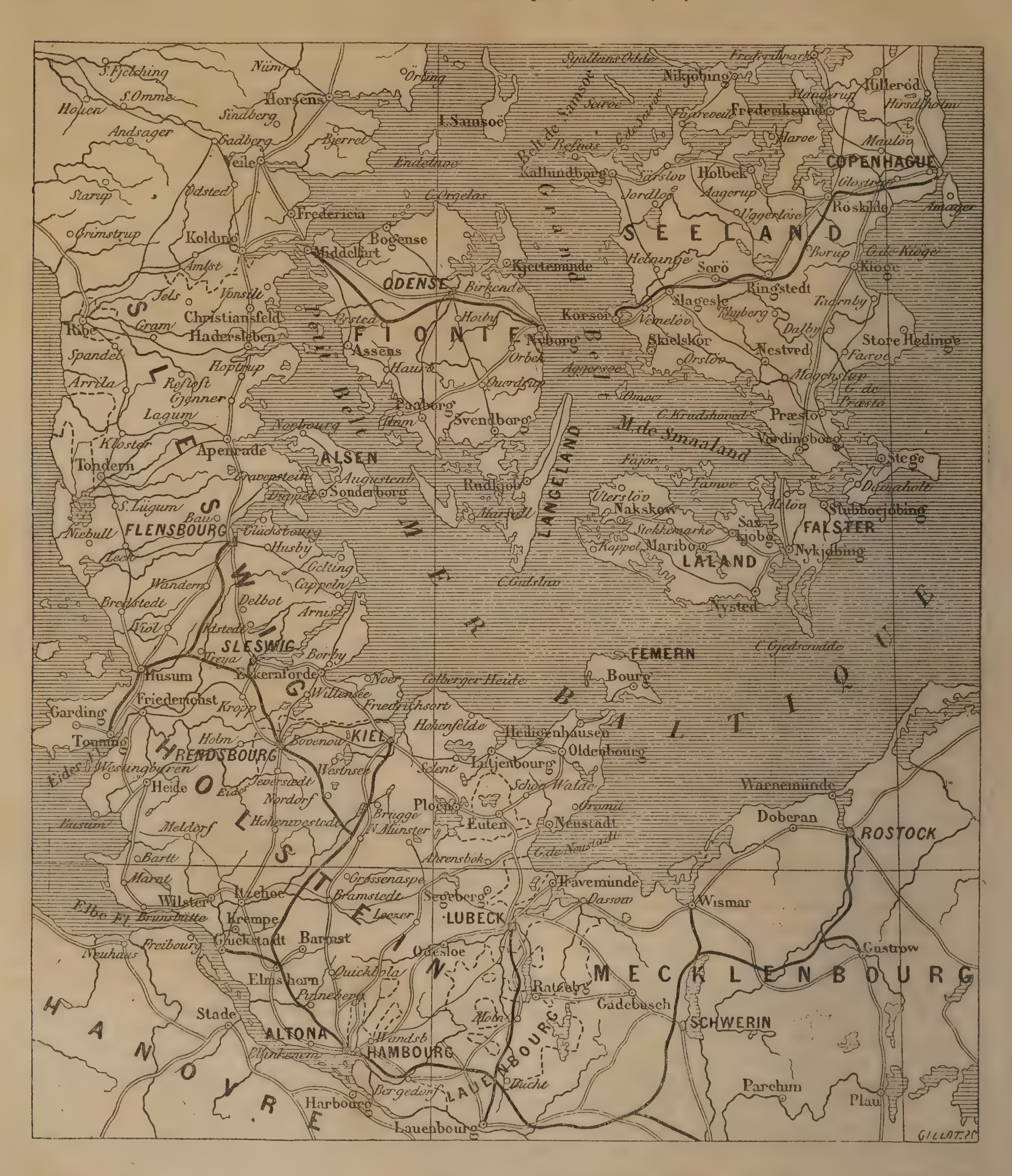
— Vingt-quatre heures ! illustre duc, répliqua le malin publiciste, c'est trop de bonté. Je n'ai besoin que d'un quart d'heure pour quitter les États.

Si les chiffres ne vous effrayent pas, en voici : la population totale du Danemark est de 3 millions d'habitants. Le duché de Sleswig en comprend 400,000; celui de Holstein, 525,000, et le duché de Lauenbourg, environ 50,000.

L'Eider sert de frontière naturelle entre les duchés allemands et le Sleswig; mais les Danois ont compris qu'il était prudent de compléter l'œuvre de la nature ; ils ont construit à Rendsbourg, dans une île du fleuve, l'excellent fort de la Couronne, et, du côté de l'ouest, ils ont dans Friedrichstadt une précieuse place de guerre. Ce sont là deux sentinelles avancées qui regardent l'Allemagne comme deux courageux champions.

Plus au nord, la ville de Sleswig, située au fond d'un long et large fiord communiquant à la mer Baltique, et plus large que le Rhin à Strasbourg, est le pivot d'une seconde ligne de défense plus redoutable encore que la première ; au sud-ouest de la place on dirait d'abord que l'issue est ouverte, que la porte est entre-bâillée ; il n'en est pourtant rien, la vigilance danoise y a remédié : deux antiques murailles, — le Dannewerk et le Kurgrav, murailles de la Chine en miniature, — s'étendent sur un espace de plusieurs kilomètres et vont aboutir à un affluent de l'Eider, à l'endroit même où cette rivière promène son cours sinueux à travers des marécages de trois à quatre lieues de largeur. Les Allemands ont appris à leurs dé-

pens ce que valent ces remparts, défendus par l'énergique patriotisme des Danois. Quand, dans la dernière guerre de 1850, ils se sont avancés jusqu'à Idstedt, ils ont été bel et bien battus, n'en déplaise à leur amour-propre national. Ce qui n'a pas empêché le gouvernement danois, par surcroît de prudence et pour se ménager une retraite en cas d'échec, de fortifier Duppel, sur le détroit qui sépare l'île d'Alsen du continent. Du reste, cette terrible question des duchés, qui tient l'Europe en suspens, ne date pas précisément d'hier.




Le Sleswig-Holstein.

Charlemagne, ayant soumis les Saxons, tourna ses yeux du côté de la péninsule cimbrique et y entra à la tête de son armée ; il rencontra le roi Godfred aux environs de l'Eider. Pour se défendre contre l'invasion des Francs, Godfred avait fait construire une muraille en pierre et en terre, qui n'est autre que le Kurgrav, une des fortifications actuelles de Sleswig. La guerre allait éclater lorsque le prince danois mourut. Son successeur pensa sans doute que le grand empereur ne reculerait pas devant un mur, quelque long et haut qu'il fût, et demanda la paix. Il l'obtint, et il fut stipulé de par un traité que l'*Eider serait la limite entre les Danois et les Allemands.*

Richard CORTAMBERT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

# L'ORAISON DOMINICALE.




Notre Père, qui êtes aux cieux. Dessin d'Albert Duvivier.

I. — NOTRE PERE, QUI ÊTES AUX CIEUX.

*Un jour que Jésus priait en un certain lieu, lorsqu'il eut fini, un de ses disciples lui dit : Seigneur, enseignez-nous à prier ; et il leur dit : Lorsque vous prierez, ne multipliez pas vos paroles, comme font les païens, car ils s'imaginent être exaucés à force de paroles ; vous, vous prierez ainsi : Notre Père, qui êtes aux cieux...*

Prier autrement qu'il nous l'a enseigné, dit saint Cyprien, ce n'est pas seulement une ignorance, c'est une prévarication, puisqu'il a prononcé lui-même cet oracle : *Vous rejetez le commandement de Dieu pour établir votre tradition.* Prions donc, frères bien-aimés, mais prions avec la prière du Seigneur, prions comme le divin Législateur nous l'a enseigné. La prière qui invoque Dieu avec ses propres paroles, et qui, pour arriver à lui, passe par le cœur et les lèvres du Rédempteur, est la prière d'un ami de Dieu et membre de la famille humaine.

Essayons de pénétrer ensemble les mystères renfermés dans l'Oraison dominicale. Ils offrent un abrégé de la doctrine évangélique, et dans la profondeur de leur simplicité, ils embrassent toutes les splendeurs de Dieu, tous les besoins de l'homme, toutes les lois de la vie que Jésus est venu apporter au monde.

L'union de tous les hommes entre eux par leur union avec Dieu, est le but de tout le christianisme. C'est par la croix que le Sauveur du monde a comblé l'abîme qui les séparait, et l'artiste pieux dont vous contemplez le

dessin plein de foi en a fait le lien qui les unit au sein de l'éternel amour, la force qui fait monter la terre vers le ciel, le temps vers l'éternité, l'homme vers Dieu.

Tel est le doux et consolant mystère dont la prière de Jésus place sur notre lèvre l'expression vivante. Elle nous révèle notre filiation divine. L'homme qui reçoit Jésus-Christ, reçoit la puissance de devenir enfant de Dieu par l'effusion de l'Esprit du Fils répandue en son cœur, par le Saint-Esprit qui lui est donné; alors l'homme, rendu à son Dieu par la grâce de l'adoption divine, pousse ce premier cri d'amour : *Père!* qui révèle la création émergée du sang de l'auguste victime. Mais n'oublions jamais que nous disons : *Notre Père!* pour rappeler par cette invocation collective qu'il est le Père de tous, et qu'ainsi l'humanité, vivant de l'esprit de Jésus, est placée sous la loi de l'universelle charité pour retrouver son unité première.

Dans un coin ignoré des Alpes, un pauvre chalet abritait une famille nombreuse comme celles des patriarches. Le soleil venait de s'éteindre dans l'horizon des glaciers, et la nuit enveloppait la montagne d'ombre, de recueillement et de silence. L'air était embaumé du parfum des fleurs, encens d'adoration de la nature qui montait vers Celui dont le jour raconte au jour et la nuit à la nuit les inénarrables merveilles. Voyageur attardé, nous entrâmes dans l'humble chaumière, où nous aperçûmes un vieillard entouré de ses enfants et de ses petits-enfants. Après un accueil d'une simplicité et d'une cordialité antiques, l'aïeul donna le signal de la prière. « A genoux! » dit-il, et le signe de la croix marqua du sceau divin tous les fronts prosternés devant la majesté de Dieu.

Le vieillard raconta avec émotion le mystère de l'éternel amour, le Fils de Dieu fait homme pour nous faire tous enfants de Dieu. Il semblait que tous le voyaient présent au milieu d'eux. Tout à coup, avec une solennité qui nous émut jusqu'aux larmes, le vieillard aux cheveux blancs, qui avait traversé des jours si nombreux, arrêtant son regard sur ceux qui l'entouraient et songeant à sa misère et aux faiblesses de ses jeunes années : « Au plus petit, dit-il, à cause de son innocence, à demander pardon à Dieu pour celui qui touche au seuil de l'éternité. » Et le plus jeune enfant, fixant au ciel son œil d'ange, récita de sa candide voix la prière des pécheurs : *Je confesse à Dieu, le Père tout-puissant, que j'ai beaucoup péché.* Touchante solidarité des âmes! sublime réversibilité de l'enfant au vieillard, du berceau à la tombe! Alors tous ensemble, purifiés par le repentir, laissèrent échapper de leur cœur, comme un hymne d'amour, la prière tombée des lèvres divines comme un baiser de Dieu à l'homme. Que dis-je? c'était Jésus lui-même, chef de la famille humaine, qui disait par leur bouche sa prière à son Père; c'était le Dieu fait homme qui priait avec eux.

Quel suave et doux tableau que cette famille unie dans une seule foi, dans un même amour, pour accomplir la sainte loi de la prière ! Le ciel entr'ouvert laissait tomber sur tous les fronts un rayon de ses joies suprêmes qui les transfiguraient. Et nous nous surprîmes à songer tristement que, dans notre France, fille aînée de l'Église, on avait à peu près délaissé cette sainte tradition de la prière en commun, si fidèlement pratiquée par nos pères, si féconde en toutes sortes de bénédictions pour le foyer domestique, si riche d'espérances pour les glorieuses destinées de la patrie.

*Qui êtes aux cieux.* La demeure du Père est celle des enfants. Or, la demeure de Dieu, c'est lui-même. L'infini est son lieu, l'éternité son temps, l'immutabilité sa loi. Par notre corps nous vivons dans les formes du temps, de la matière et de l'espace, mais notre âme, nos aspirations, notre vie réelle est au sein de l'infini, au sein de Dieu. Là est notre véritable grandeur, notre fin suprême. Perdu dans son égoïsme ou dans le néant des créatures, l'homme se fait l'esclave de toutes les passions qui désolent la terre. Voilà pourquoi la prière du Seigneur, prière de chaque âme et de chaque famille, est surtout la prière de l'humanité. Priez donc pour vous, priez pour tous ceux qui partagent le même pain et le même foyer; mais, si vous voulez prier avec l'esprit du Christ, priez pour Dieu en priant pour tous vos frères qui luttent sur la terre, pour tous ceux qui attendent encore, dans le lieu de la dernière expiation le retour dans la céleste patrie, priez avec tous ceux qui triomphent dans la gloire. Que votre prière soit universelle comme l'amour, qu'elle embrasse tous les temps, tous les lieux, tous les êtres, et que votre cœur, grand comme celui de Jésus, porte en lui tous les mondes!

Vous le voyez, le Seigneur, dans sa prière, transfigure la famille en nous montrant la paternité de Dieu dans celle de l'homme, en spiritualisant et en universalisant toutes les affections de nos cœurs et toutes les aspirations de nos âmes sous le souffle de sa grâce. Tout amour s'épure dans l'amour filial pour notre Père qui est aux cieux. En même temps qu'il fonde la famille par l'unité des âmes, il établit la société véritable, en donnant à tous les hommes un seul et même berceau, le sein de Dieu, en les enveloppant de son amour, en les réunissant sur son cœur.

Fils de Dieu, frère du Christ! Quels enseignements remplaceront jamais ces révélations recueillies de la bouche de l'éternelle Vérité! Quel verbe humain dira ce que dit ce Verbe divin! En donnant le titre de Père à Dieu, nous nous engageons par là même à imiter son Fils, devenu semblable à nous, à reproduire sa vie dans notre vie. Par son union au Christ, l'homme s'élève jusqu'à Dieu, proclamant que la grandeur de ses vertus doit être à la mesure de l'illustration de son origine. Quels engagements! Ah! glorifions Dieu d'avoir ainsi épanché son amour, chaîne mystérieuse qui relie les enfants à leur Père, et unit tous les hommes à Celui qui est leur principe et leur fin.

### II. — QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ!

Où vont ces deux enfants de la foi, foulant aux pieds les fleurs de la terre, et abîmés dans un profond recueillement? Le regard de leur âme est fixé sur le monde invisible, et l'on entend leurs lèvres murmurer ces paroles inspirées par l'amour : *Seigneur, j'aime votre maison, et le lieu où réside votre gloire.* (Ps. XXVI.) J'aime votre voix, dont le doux écho retentit dans toute la nature et dans la cloche qui nous appelle à vos saints autels. Que notre prière monte vers vous comme les parfums de l'encensoir du lévite! Puissent tous ceux qui nous voient traverser en pèlerins la terre de l'exil, contempler dans notre vie un reflet de la sainteté de votre nom!

Mais quelle bouche osera prononcer ces mots : *Que votre nom soit sanctifié!* Est-ce à dire que le nom du Seigneur puisse être sanctifié par nos prières et que ce soit à la corruption à glorifier la sainteté infinie? Non certes. *Lui qui donne à tous la vie,* ne peut rien recevoir de ses créatures. Mais il est Père, et il veut que ses enfants manifestent, autant qu'il est en eux, sa sainteté et sa vie dans leur vie. « Noblesse oblige, » disait-on autrefois. C'était aux enfants de perpétuer la grandeur et les vertus des aïeux, et de montrer qu'ils n'avaient point dérogé. Eh

bien! *nous sommes de la lignée, de la race de Dieu.* Tant de grandeur oblige, nous devons glorifier une telle filiation, nous devons demander à Dieu de nous aider à révéler au monde son nom plein de mystère, sa vie qu'il a semée en nous, pour « nous associer à sa nature divine. » L'homme est créé libre pour manifester extérieurement la gloire et l'amour de son Créateur. Mais qu'est-ce que l'homme devant l'Être infini, sinon une vapeur légère qui apparaît un instant pour se dissiper au premier rayon de l'aurore? Oui, mais cette vapeur peut refléter la gloire et l'amour divins. C'est pourquoi l'éternelle Vérité, descendue sur la terre, nous a ordonné de prier pour Dieu en répétant chaque jour : *Que votre nom soit sanctifié!*

Le mystère de notre grandeur est renfermé dans le sens profond de ces paroles, car le mystère de la sainteté est le mystère de la vie même de Dieu. Au ciel, le chœur des anges, des martyrs et des vierges n'a qu'un hymne : *Saint, saint, saint est le Seigneur!* et la terre, écho du ciel et berceau de notre éternité, à toutes les heures du jour et de la nuit, redit l'hymne céleste qui fait courber le front aux vingt-quatre vieillards devant le trône de l'Agneau : *Saint, saint, saint!* L'Apôtre s'écrie : *Qu'au seul nom de Dieu, tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et jusque dans les dernières profondeurs des enfers!* Devant la sainteté de Dieu, l'ange lui-même n'est pas pur, et tout être échappé du néant n'est que souillure, et pourtant Dieu appelle ses fils créés à s'associer à son action sanctifiante dans le monde des âmes.

Lorsque Dieu appela du néant les étoiles, lorsqu'il fit germer sous ses pas les soleils et les fleurs, lorsqu'il peupla la terre et les océans, il agit seul, c'était comme un jeu de sa puissance souveraine. Mais révéler sa vie intime et personnelle, se verser lui-même dans la créature aimante et libre, c'était l'acte de son amour infini. Or, l'amour implique la réciprocité de deux êtres, l'harmonie de deux vies. Voilà pourquoi il nous appelle à participer à sa sainteté pour participer à sa vie, à sanctifier son nom pour manifester son amour en nous et pour nos frères.

Mais qu'est-ce que la sainteté? qu'est-ce que sanctifier le nom de Dieu?

La sainteté est à l'âme ce que la santé est au corps; c'est l'ordre, l'accord parfait de toutes ses puissances entre elles et avec tous nos frères par leur union à Dieu. La sainteté de Dieu est l'ordre immuable, éternel, infini dans son essence : c'est la vie sans fin, son nom plein de mystères exprime sa nature, Jéhovah, *Celui qui est, qui était et qui sera.* Et ce nom est sanctifié quand les créatures, intelligentes et libres, demeurent dans l'ordre exprimé par l'amour, qui est la loi de toute vie. Elles sont dans l'ordre lorsque, consommées dans l'unité par l'amour dont Dieu s'aime lui-même, elles s'élèvent radieuses vers lui, comme la lumière descendue du soleil remonte vers cet astre pour s'y renouveler. Sainteté de Dieu, amour divin, c'est le mystère de la sanctification de l'homme.

C'était le soir. Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, ayant aimé ses disciples jusqu'aux dernières limites de l'amour, qui n'en connaît pas, il ne leur donna plus qu'un dernier commandement, celui de l'amour et de la charité, dont ils purent mesurer l'étendue et le caractère en le voyant laver leurs pieds. A cette heure suprême, initiation du divin sacrifice, qui devait se perpétuer dans la cène, il leur révèle le mystère de la glorification : *Je leur ai fait connaître votre nom,* dit-il à son Père, *afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux.*

Voulez-vous comprendre ce mystère de sanctification opéré en nous par le nom de Dieu, songez à l'action que peut exercer sur votre cœur le nom de votre père terrestre. Quand passe à travers votre âme ce nom béni, il fait tressaillir votre être tout entier et il grave au fond de vos entrailles les traditions d'honneur et de vertu dont il vous a légué l'impérissable héritage. Oseriez-vous vous y montrer infidèle? Oseriez-vous déshonorer ce nom devenu le vôtre? Que sera-ce de la vertu du nom de Dieu, votre Père céleste? Si votre père selon la nature est mort, son nom prononcé avec amour le fait revivre devant vous, reproche sanglant si vous l'avez souillé, bénédiction suave si vous avez sanctifié sa mémoire. Quelles larmes sortent saignantes de votre cœur et montent jusqu'à vos paupières, si ce nom vénéré est outragé! Transportez ce sentiment ineffaçable de la nature à *Celui de qui descend toute paternité sur la terre,* et vous comprendrez comment le nom de Dieu est le foyer vivant de notre sanctification. Bénissez, glorifiez, sanctifiez donc ce nom ineffable! Qu'au foyer domestique, le père le prononce avec amour; que les enfants le recueillent dans leur cœur comme une semence de sainteté; que tous donnent au nom si doux de père et de mère dans l'ordre de la nature ce sens profond qui révèle la paternité de Dieu dans la paternité de l'homme; et la famille, voyageuse sur la terre, ne sera plus qu'une vision de la grande famille de Dieu, répétant dans les vallées de l'exil comme dans les splendeurs de la patrie : *Que votre nom soit sanctifié!*

### III. — QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE!

Nous demandons que Dieu règne en nous tous. Mais dans quel temps n'a-t-il pas régné? Qui pourrait mettre des bornes à son empire? Partout, à travers les générations écoulées, vous rencontrerez les monuments de sa justice ou de son amour. Sous son sceptre, les peuples furent grands et heureux; dès qu'ils secouèrent son joug, ils sombrèrent dans l'abîme. Plongez vos regards dans les profondeurs de l'histoire, vous entendrez l'Orient et l'Occident se redire sans cesse : Malheur à qui déserte Dieu! malheur à qui se soustrait à son empire! Tant que les Juifs demeurèrent fidèles enfants de Dieu, ils furent les héritiers de sa puissance et de sa gloire. En déchirant de leurs mains les titres de leur sainte vocation, l'héritage disparut avec le nom même qu'ils avaient reçu, et maintenant encore ils sont errants, sans temple, sans sacrifice, sans patrie.

*Que votre règne arrive!* Nous appelons l'avénement de ce règne qui nous a été promis et conquis par l'Homme-Dieu, immolé sur le Calvaire, règne de la vérité, de la justice et de l'amour. Nous demandons que le Christ, qui est ce règne de Dieu personnalisé en notre nature, soit en chacun de nous pour nous faire régner sur les choses qui passent et pour nous couronner de ses splendeurs; car, jusqu'à sa venue personnelle en nous, son règne ne s'établira pas visiblement sur la terre.

Dieu règne en souverain sur toute la nature, et ce règne n'est autre chose que son action créatrice et conservatrice qui donne et continue la vie des êtres. Les étoiles entendent sa voix et suivent dociles son doigt, qui marque leur route dans l'infini de l'espace. Le grain tombé de la main du semeur dans le sillon germe, comme les soleils dans l'étendue, sous le souffle fécond de Dieu qui fait la lumière et la rosée. Depuis six mille ans l'Océan épuise ses colères contre un grain de sable qui lui fut donné au commencement comme limite infranchissable. Toutes les créatures, reliées dans une admirable unité, obéissent

invinciblement à Dieu, qui les régit seul ; et heureusement, car s'ils l'eussent pu, les hommes auraient depuis longtemps détruit l'ordre qui fait le charme et la beauté de la création, et auraient substitué le chaos à la vie.




Que votre nom soit sanctifié! Dessin d'Albert Duvivier.

« Seigneur, j'ai aimé la maison où vous demeurez, et le lieu où réside votre gloire. » (Ps. XXVI, 8.)

Mais il nous a donné la liberté, afin que son règne sur nous fût librement accepté par l'amour ; et ce règne c'est cet amour même qui est notre félicité. Repousser cet empire, c'est repousser la vie en rompant avec Celui qui

en est la source, c'est la révolte d'un enfant contre son père. « Je ne servirai pas, » s'écrie-t-il. Insensé! mais « servir c'est régner, » car servir librement c'est aimer, et l'amour, c'est la vie de Dieu en nous. *Dieu*, dit l'Écriture, *regarde les créatures et elles vivent, il détourne son visage et elles meurent.* Ainsi meurt à la vérité, à la justice, à l'amour, le blasphémateur qui, pour ne pas vouloir être l'enfant de Dieu, devient l'esclave de la matière, le jouet de l'égoïsme et de l'orgueil, pendant que son cœur, qui devait embrasser l'humanité tout entière, ne respirant plus en celui de Dieu, tombe plus bas que le néant.

Sur les hommes, pèlerins de la terre d'initiation, comme sur les élus triomphants dans la gloire, Dieu ne règne que par l'amour. Il se donne lui-même pour que nous nous donnions à lui. Sa souveraineté c'est sa grâce, sa domination et son amour. « Voilà, dit le Seigneur, que je




Que votre règne arrive! Dessin d'Albert Duvivier.

« Que la grâce et la paix vous soient communiquées avec une nouvelle abondance par la connaissance de Dieu, et de Jésus notre Seigneur. » (II, S. Pierre, I, 2.)

suis debout à la porte de votre cœur, et que je frappe ; » il attend, il espère et ne se lasse jamais. *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis,* dit le Fils adorable de Dieu ; et l'ami donne sa vie pour ceux qu'il aime. Ainsi Dieu règne, en nous vivifiant de son amour. Il s'applique à incliner, à séduire la volonté de l'homme pour le couronner des splendeurs de sa gloire. Il n'use de sa souveraineté qu'en assurant notre liberté. Afin d'entraîner le cœur à accepter son amour, il se fait petit et faible avec sa créature, en même temps il lui découvre l'abîme qu'elle se creuse loin de son regard. L'homme comprend alors le crime de la révolte contre son père, l'esclavage de l'enfant prodigue, et il revient demander au foyer domestique les joies du retour, le bonheur de ses premières années.

Le règne de Dieu est donc avant tout le règne de la liberté de l'homme dans la vraie loi de sa vie, de l'esprit sur la matière, de l'homme roi sur lui-même et sur la

création; plus l'homme travaille à l'avénement de ce règne, plus il développe sa liberté et sa vie. Lisez l'histoire des premiers âges de l'Église, et dites si l'esclave n'était pas le tyran, misérable jouet de toutes les passions humaines, dictant ses arrêts de mort, et si l'homme libre n'était pas le martyr commandant à la nature, pendant que son âme s'envolait victorieuse dans le sein de son Créateur?

Ainsi l'action de Dieu pour établir son règne est en tout l'opposé de celle de l'homme qui veut régner sur ses semblables. L'homme ne peut atteindre que l'extérieur, jamais le sanctuaire impénétrable de la conscience, l'homme lui-même. Aussi ses efforts n'ont pour résultat qu'une répulsion d'autant plus vive qu'il veut dominer davantage : de sorte qu'en réalité l'homme règne d'autant moins sur l'homme qu'il multiplie les chaînes qui enlacent sa victime. Dieu, au contraire, ne s'adresse qu'au fond même de l'âme humaine, à la volonté, à la liberté; il parle au cœur qui se donne à lui et s'en rend maître par un amour qui le pénètre sans cesse davantage. Règne libre par l'amour, voilà le règne de Dieu.

Mais si Dieu ne règne en nous qu'en versant son cœur dans notre cœur, comment s'édifiera son empire? Voyez la pieuse image placée sous vos yeux. C'est un guerrier armé pour le combat, une jeune femme à genoux adressant au ciel son humble prière, et un vieillard tenant d'une main le livre qui exprime la volonté de Dieu, et de l'autre leur montrant le ciel et semblant leur dire : « Faites descendre par les armes spirituelles et par l'adoration le règne de Dieu sur la terre. » En effet, tout chrétien est un soldat qui combat contre lui-même et contre les entraînements des créatures. Mais pour vaincre, il faut qu'il fasse, par la prière, une sainte violence à Dieu, afin qu'il lui prête sa force victorieuse.

Pour établir ce règne divin, il faut immoler la chair. Cette immolation, impossible à l'homme si Dieu ne l'élève au-dessus des séductions des sens, est un don d'en haut. C'est du sein du monde spirituel qu'on commande à la matière. On ne triomphe point de la chair en demeurant avec elle, mais en s'élevant en haut par le cœur. De là le sens profond de ce cri sublime de l'Église : Les cœurs en haut! dans le sein de l'infini, là est la royauté de l'homme, dans le Christ. Sur la terre, la lutte et la prière; dans le ciel, le triomphe.

Ce sont les faibles et les petits qui sont les plus puissants auprès de Dieu, à cause de leur simplicité et de la candeur de leur innocence. A eux d'abord d'établir ce règne plein de félicité au sein de la famille; la famille chrétienne doit être une vision du règne de Dieu sur la terre. Unies par l'amour, toutes les âmes ne font qu'une seule vie sous le regard du Père céleste. A vous donc, enfants, jeunes anges, d'élever vos mains pures vers le ciel et de redire dès l'aurore et le soir au coucher du soleil : « Père céleste, donnez à notre père et à notre mère sur la terre la grâce, l'amour et la paix par la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Maître! »

### IV. — QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA TERRE COMME AU CIEL!

Quelle est cette pauvre femme, vêtue d'habits de deuil, agenouillée au pied de la croix, au milieu de ces fleurs symboliques qui semblent écloses sur le Calvaire, et sur lesquelles on dirait que le sang de l'Agneau a imprimé l'image de la couronne d'épines et des clous qui attachèrent la divine victime à son autel? Quelle terrible blessure la mort a-t-elle faite à son cœur? Pleure-t-elle un père, une mère dont elle était la gloire et la joie; une amie; un fils sur lequel reposait l'avenir de ses vieux jours; un époux aimé? L'artiste ne nous l'a pas dit; mais le caractère de douleur, d'amertume et de résignation que respire toute cette pauvre créature nous montre assez l'expression de son âme au milieu de ses dures épreuves; comme elle dit bien : *Que votre volonté soit faite!*

*Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel!* parce que de l'une et de l'autre dépend la consommation de nos destinées suprêmes. Unie à un corps qui appartient à la terre, notre âme tire son origine du sein de Dieu; ainsi nous réunissons en nous le ciel et la terre; mais pour cela, il nous faut soumettre notre âme et notre corps à la volonté de Dieu, dont nous devons être l'expression visible, la manifestation vivante. Ciel et terre, fils de l'homme et enfant de Dieu, comment marcherons-nous dans cette voie côtoyée par deux abîmes, entre l'ange et l'animal? Parce qu'entre l'esprit et la chair il y a lutte, guerre à mort, qui étouffe nos désirs et nos aspirations et entrave notre mouvement d'ascension, nous crierons vers Dieu, le suppliant de rétablir l'harmonie entre ces deux éléments divisés de notre primitive unité. N'est-ce pas en effet l'unité qui est le sceau de toutes ses œuvres? Prions-le donc de la faire triompher en nous; prions-le d'allumer dans nos frères le soleil de sa sainteté, afin que sa volonté accomplie dans l'âme des justes, ce ciel où il réside achève son œuvre sur la terre, c'est-à-dire dans tous les infidèles, dans tous les pécheurs.

Faire la volonté de Dieu, c'est travailler à son propre bonheur. La volonté de Dieu est la loi qui régit tous les êtres. Ils n'existent que par cette volonté et ne sont que ce qu'elle veut. Notre vie, nos facultés, notre destinée suprême ne doivent être que l'expression vivante de la volonté divine, qui nous a créés et nous fait subsister. Se dérober à cette volonté, c'est se dérober à la vie de notre véritable nature, mutiler notre être, tromper toutes les aspirations qui nous emportent vers l'infini, c'est enfermer dans le temps une âme qui sent s'agiter en elle l'éternité, et prostituer l'esprit à toutes les illusions, à tous les mensonges, en essayant de remplir du néant des créatures un cœur fait pour aimer, connaître et servir l'Être infini. Faire la volonté de Dieu, c'est être un avec lui dans l'amour qui embrasse tous les hommes, c'est remplir la fin de sa vie et celle de tous les êtres aimants, intelligents et libres.

Arbitraire, changeante et despotique, la volonté de l'homme n'est que la manifestation de son égoïsme et de son orgueil; immuable et pleine d'amour, celle de Dieu n'a d'autre but que notre bonheur, soit que, pour nous transfigurer, il sème notre chemin d'épines, soit qu'il dirige nos pas à travers les fleurs. Toujours Père, il n'impose jamais sa volonté, mais il s'offre à l'amour de nos cœurs pour faire notre félicité, en nous ramenant à l'unité, à l'harmonie originelle de notre nature.

Mais, oubliant la chute et ses conséquences fatales, le monde s'écrie : Pourquoi les épreuves et les souffrances de la vie? Pourquoi les jeûnes, les abstinences, les mortifications, les austérités? Pourquoi? Parce que l'homme, a quitté le chemin de la vie; parce qu'il est devenu le vil instrument et l'esclave de son corps et de la matière dont il devait être le roi; parce qu'il lui faut remonter avec effort la pente qui l'a éloigné des régions éternelles; parce que, librement coupable, il doit être librement régénéré. A quoi bon, dites-vous, nos larmes? Demandez plutôt à quoi bon la croix, le Calvaire, la pas-

sion du Dieu fait homme? A nous racheter, à nous rendre à nos grandes destinées, à notre félicité première. Ah! sans doute il n'en était pas ainsi au commencement, lorsque l'homme, dans l'harmonie de sa nature, s'enivrait aux sources mêmes de la vie, ne trouvant dans son corps que le manifestateur docile de ses visions et de ses extases devant Dieu et devant la nature. Ce n'est pas Dieu, mais l'homme, qui a fait la désharmonie, la souffrance et la mort. Elles sont les conséquences du péché et de la révolte contre l'amour infini, elles deviennent, par la miséricorde divine, des moyens pour l'homme de prouver son amour et de reconquérir, avec sa royauté perdue, l'auréole de la vertu et du mérite. Admirable économie de la grâce et de la rédemption !

Ainsi la loi de l'abnégation et du sacrifice est encore la loi de l'amour, retrouvée au sein de la chute. Elle sort toute vivante des entrailles de notre être dégradé. C'est notre être divisé en lui-même qui nous l'impose au nom des destinées suprêmes écrites dans les désirs qui le dévorent, dans les aspirations qui l'emportent vers l'infini. C'est le dernier sourire de Dieu resté au fond du calice de nos larmes; c'est son amour pénétrant jusqu'au fond de nos misères pour nous ramener au bonheur par le sacrifice, comme l'esprit du mal nous a conduits au malheur par ses joies trompeuses. La croix, c'est le sceptre souverain rendu à l'âme humaine sur la matière et sur elle-même. La couronne d'épines, c'est le diadème de la sainteté dans l'épreuve, de la gloire dans la souffrance. La rédemption ainsi accomplie, tout devient pur et beau; l'homme rentre dans toutes les harmonies de la création; il prête l'oreille de son cœur à la voix de Dieu qui lui révèle au fond de son âme, et par l'intermédiaire des créatures, le mystère de sa sagesse et de son amour. C'est alors qu'il goûte la paix et la joie d'en haut, au sein de la famille éclairée de la même foi, de la même espérance et embrasée du feu de la même charité. Alors la volonté de Dieu est accomplie sur la terre comme au ciel, et le pauvre exilé dans la vallée de l'épreuve, comme les saints ravis dans les suavités de l'éternel amour, épanchent ensemble leur inénarrable félicité dans le sein de leur Père céleste.

Dans la vieille Allemagne, dont le génie est resté chrétien, malgré les rêves de l'esprit germanique, nous avons eu comme une vision de ce bonheur. Une famille chrétienne a demandé à un artiste, dont le pinceau rappelle les merveilleuses créations d'Hemmling, de retracer sur la toile les traits de tous ceux qui la composent. Le peintre, pour exprimer la foi de ces nobles cœurs, les a délicieusement groupés autour d'un autel resplendissant de lumière. Dans les hauteurs du ciel, on aperçoit Marie tenant dans ses bras le divin Enfant; à la droite du tableau, le père et deux de ses fils, à genoux et les mains jointes, ont les yeux fixés sur Jésus et sa sainte mère; à la gauche, la mère, sa fille et son plus jeune fils sont anéantis dans le même sentiment d'adoration. Et sur toutes les lèvres on surprend la même prière; tous disent au Christ ce verset du psaume qui brille en lettres d'or au-dessus de leurs têtes: *Seigneur! vos enfants sont autour de votre table comme les rejetons de l'olivier.* C'est le ciel s'unissant à la terre dans un saint baiser; c'est Dieu descendant dans l'homme pour le relever jusqu'à lui; ce sont les joies du paradis tombant en fraîches rosées dans notre aride vallée de larmes; c'est l'homme redevenant le jeune frère éprouvé des anges. Celui qui fait la volonté de Dieu sur la terre partage en effet les délices des élus qui l'accomplissent dans le ciel.

### V. — DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN SUPERSUBSTANTIEL !

Pourquoi demander à Dieu le pain qu'il sait nous être nécessaire? Ne connaît-il pas mieux que nous tous nos besoins? S'il ne les satisfait pas avant même que nous les lui exposions, c'est que, dans sa sagesse, il ne juge pas devoir le faire. La prière est donc inutile.

Oui, parce que vous ne savez pas ce que c'est que la prière. Ce n'est point une loi arbitraire, mais l'expression de la dépendance dans laquelle sont placés tous les êtres, nul n'étant à lui-même son principe. Dans ce sens général, toute la nature prie. L'oiseau demande par ses cris sa nourriture, et Dieu, disent les livres saints, prête l'oreille à sa voix, il se fait la providence des plus petites créatures. Le grain que le semeur laisse tomber dans le sillon déchire bientôt le sein de la terre pour aspirer l'air dont il a besoin, boire la goutte d'eau qui le rafraîchit, et emprunter à la lumière le principe qui doit le développer et lui faire porter ses fleurs et ses fruits. L'enfant qui ne peut marcher encore implore par ses larmes la main de sa mère. Chacun de nous demande à la nature l'aliment et le vêtement dont il a besoin; pour la vie de notre âme, nous recevons l'aumône de la pensée de ceux qui sont venus avant nous. Ainsi tout prie dans la nature, parce que rien ne se suffit. Du brin d'herbe au cèdre, de l'insecte à l'aigle, du vermisseau qui rampe à l'éléphant qui salue le lever du soleil, tout confesse la loi de dépendance de l'Être éternel; tout prie dans sa langue la prière qui lui est propre, c'est la note dominante dans ce concert universel des êtres, dont l'harmonie est l'unité dans la dépendance.

Et l'homme seul ne prierait pas! et seul dans l'univers, prêtre-roi de la création, il resterait muet au milieu de ce concert universel de tous les mondes! seul il ne confesserait pas sa dépendance du Créateur, dont il est le chef-d'œuvre! seul il n'aurait pas un sanglot, une hymne pour celui qui en fit la merveille de son amour! Oh! non, non, cela ne pourrait être; la prière est l'incessante aspiration qui rattache l'homme à Dieu. Notre premier, j'allais dire notre unique besoin, c'est Dieu, vie de nos âmes, que nous avons reçue dans le baptême, où nous fûmes faits ses enfants.

Demandez, si vous le voulez, le pain qui nourrit le corps, mais, dit Jésus-Christ, ne soyez pas en sollicitude pour si peu; toutes choses ne sont-elles pas à Dieu? possédez Dieu et vous posséderez tout. Daniel, l'ami de Dieu, trouva sa nourriture parmi les lions affamés; les oiseaux du ciel visitèrent Élie dans sa solitude quand il fuyait ses persécuteurs, et les corbeaux, messagers divins, lui apportèrent les aliments dont il avait besoin. Ne manquez pas à Dieu, Dieu ne vous manquera jamais. *J'ai été jeune et j'ai vieilli*, disait le prophète, *jamais je n'ai vu le juste abandonné ni ses enfants manquer de pain.*

Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel; un autre évangéliste dit: notre pain quotidien. En effet, nous avons besoin tous les jours du pain eucharistique, car si la vie du corps doit s'alimenter incessamment dans l'air, dans la lumière, dans les éléments que lui fournit la terre, l'âme doit se nourrir tous les jours dans le milieu où elle est née, en Dieu, et avec le pain vivant descendu du ciel, dont le Seigneur a dit: *Si vous ne mangez pas ma chair et ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Demeurez en moi et je demeurerai en vous.*

Pain eucharistique, sacrement de l'éternel amour, qui

nous révèle que la création visible n'est que le signe sensible des réalités qui vivent dans le Verbe divin; car, vous le savez, la substance du pain n'est plus sous le signe que vous recevez à l'autel; ainsi, entre le Sauveur et vous




Que votre volonté soit faite! Dessin d'Albert Duvivier.

« Remettez votre conduite entre les mains du Seigneur, et espérez en lui; alors il agira lui-même. » (Ps. XXXVII, 5.)

il n'y a qu'une simple apparence, voilà pourquoi, quand vos lèvres reçoivent le signe plein de mystère, votre âme communie au Christ dans l'éternité, et pendant que votre corps continue sa vie terrestre, votre âme vit de la vie éternelle.

N'avez-vous jamais éprouvé cette faim, cette soif spirituelle de la vérité, de la beauté, du bien, de tout ce qui est grand, noble, généreux? N'avez-vous jamais senti la soif de l'infini apaisée par cet aliment de l'âme, qui la rend toujours plus avide en la satisfaisant toujours? Vous êtes-vous assis à la table du Sauveur? avez-vous bu à son calice? Vous savez alors que si le corps a besoin du pain terrestre, l'âme n'a pas moins besoin du pain du ciel.

L'Eucharistie est le cœur de l'humanité régénérée, comme le cœur, placé au milieu de notre poitrine, est le centre de notre vie que le soleil mesure. Le milieu de nos âmes, c'est Dieu; comme le milieu de notre corps c'est le monde extérieur. C'est là que le corps puise la substance dont il se forme, l'aliment qui l'entretient; en un mot, toutes les conditions de son développement et de sa vie. Enlevez-le du sein de l'atmosphère qui le baigne de toutes parts, vous ne pouvez plus le concevoir vivant. Le milieu de nos âmes, c'est Dieu par le Christ et dans le Christ. C'est là et là seulement que notre âme trouve l'aliment de cette vie qui l'emporte vers l'éternité. En dehors de ce milieu divin, elle souffre, s'étiole et meurt.




Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel! Dessin d'Albert Duvivier.

« Demandez, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et on vous ouvrira. » (S. Matth. vii, 7.)

L'Eucharistie est «l'extension de l'incarnation,» ou, si vous l'aimez mieux, le Christ se prolongeant, s'il est permis de le dire, pour embrasser tous les lieux, tous les âges, tous les hommes, afin de se les unir, de les relier entre eux dans l'Esprit-Saint, immolant ainsi tout égoïsme pour remplir le cœur de l'homme de l'amour dont Dieu l'aime lui-même. Essayez de concevoir l'homme aimant Dieu et ses frères d'un amour effectif en dehors du Christ,

« Pour aimer Dieu, dit saint Fulgence, le cœur de l'homme ne suffit pas; il faut le cœur d'un Dieu, il faut que Dieu se donne lui-même afin de se faire aimer, car la charité c'est lui; et comment l'aimerions-nous, si Dieu ou la charité n'était dans nos cœurs? » Le milieu de l'humanité, c'est donc Dieu replacé au sein de ses créatures par l'Eucharistie dans l'Église. Il est là, le divin Sauveur, non pour que nous le contemplions spéculativement sous les espèces qui le cachent, mais pour que nous l'attirions en nous afin de réaliser pratiquement son esprit dans tous les actes de notre vie; il est le *chemin* ou la *voie* qui nous porte, la *vérité* qui nous éclaire, la *vie* de notre vie. En lui l'homme retrouve son élan sans bornes pour s'élever, à travers toutes les limites du monde visible, vers l'infini, notre terme suprême. Transfiguré par Jésus-Christ, il s'unit à Dieu plus intimement, plus profondément pour y puiser la vertu, afin de se donner toujours plus à ses frères; foyer inépuisable d'amour, l'Eucharistie se résout toujours et partout en actes d'immolation et de sacrifice, de sorte que si le sacrement de l'amour de Jésus-Christ est l'aliment de notre progrès dans la perfection, il est le fondement unique de la famille et de la société, qui, loin de nos autels, sont vouées éternellement aux passions qui divisent.

Pain supersubstantiel, céleste nourriture de l'âme, nous sommes obligés de l'acquérir par le sacrifice, l'abnégation et la lutte, comme nous gagnons notre pain terrestre, aliment du corps, à la sueur de nos fronts. C'est la leçon que nous retrace en signes visibles la gravure que vous contemplez ici. Cette femme, c'est l'humanité, dont les pieds nus reposent sur les ronces qui les déchirent. Femme forte et militante, elle a les traits brunis par les chauds rayons du soleil et la sueur de son visage; elle porte sur sa tête, en triomphe, la gerbe, fruit de son rude travail, la faucille qui l'a coupée, le râteau qui en a recueilli jusqu'aux derniers épis et la couronne entremêlée de fleurs qui est sa récompense. Mais ce n'est pas seulement le pain du corps qu'elle a glané. Figure de son âme, la blanche colombe qui voltige au-dessus de la gerbe nous dit que ces fleurs et ces fruits, ces épis et ce raisin, ce pain et ce vin, sont aussi, avant tout et surtout, la nourriture supersubstantielle, l'aliment de la vie de l'âme acquis par le travail de la vertu.

### VI. — REMETTEZ-NOUS NOS DETTES, COMME NOUS REMETTONS LES LEURS A CEUX QUI NOUS DOIVENT !

« Un homme-roi voulut faire rendre compte à ses serviteurs, et ayant commencé à le faire, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents (près de cinq milliards). Mais comme il n'avait pas le moyen de les lui rendre, son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants et tout ce qu'il avait, pour satisfaire à cette dette. Ce serviteur, se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : « Seigneur, ayez patience, et je « vous rendrai tout. » Alors le maître de ce serviteur, touché de compassion, le laissa aller et lui remit sa dette. Mais ce serviteur ne fut pas plutôt sorti, que, trouvant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers (quarante-huit francs), il le prit à la gorge et l'étouffait presque, en lui disant : « Rends-moi ce que tu me dois! » Et son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : « Ayez un peu de patience, et je vous ren- « drai tout. » Mais il ne voulut point l'écouter, et il s'en alla et le fit mettre en prison, pour l'y tenir jusqu'à ce qu'il lui rendît ce qu'il lui devait. Les autres serviteurs, ses compagnons, voyant ce qui se passait, en furent extrêmement affligés, et avertirent leur maître de tout ce qui était arrivé. Alors son maître, l'ayant fait venir, lui dit : « Méchant serviteur, je vous avais remis tout ce « que vous me deviez, parce que vous m'en aviez prié; « ne fallait-il pas que vous eussiez aussi pitié de votre « compagnon, comme j'avais eu moi-même pitié de « vous? » Et son maître, tout en colère, le livra entre les mains des bourreaux jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il lui devait. C'est ainsi que notre Père qui est dans le ciel vous traitera, si chacun de vous ne remet à son frère du fond du cœur (1). »

Cet homme-roi, c'est le Christ; ce débiteur, c'est l'homme.

Et maintenant vous comprendrez la profondeur et la sublimité de ces paroles que Jésus-Christ met sur nos lèvres, après que nous avons demandé le pain supersubstantiel : *Remettez-nous nos dettes comme nous remettons les leurs à ceux qui nous doivent.* Il proclame ainsi la loi de charité universelle, celle qui contient tout, « la loi et les prophètes, » celle qui est le christianisme tout entier; celle qui manifeste, dans l'unité de cet amour divin, ce triple rayon de sa splendeur suprême : solidarité, réversibilité et responsabilité universelles.

Que devons-nous à Dieu? Tout. Comment l'homme, à l'origine, pouvait-il s'acquitter de cette dette? En se consacrant tout à Dieu, lui et toute la création. Tel était, à l'aurore des jours, la condition du premier homme dans le paradis terrestre.

Dieu nous a créés à son image et à sa ressemblance, imitation finie de sa puissance, de sa sagesse et de son amour infinis, afin que, médiateurs entre lui et la création, qui ne le connaît pas, nous le manifestions et le rendions visible dans sa vie intime au sein de cette création, ramenant toutes choses à leur principe, demeurant le lien d'unité entre les créatures et le Créateur.

L'homme a brisé ce plan divin. Il devait tout à Dieu; il s'est fait le centre de tout. Débiteur insolvable, il a nié sa dette. C'est la violation non-seulement de tout amour et de tout ordre, mais de toute justice.

L'homme-roi, c'est-à-dire le Christ, Verbe fait chair, Dieu fait homme, a pris sur lui la dette de l'humanité et l'a payée jusqu'au dernier denier par l'holocauste de tout son sang et de toute sa vie. L'homme déchu, au lieu de ramener toutes les créatures à Dieu, s'était lui-même perdu en elles. Alors le Médiateur éternel, à l'image duquel nous avions été créés, s'est rendu visible pour rétablir toutes choses dans leur primitive harmonie.

Dès lors notre créancier, c'est l'homme-roi, Dieu fait homme, le Christ, auquel nous devons les dix mille talents. Ne pouvant les lui rendre, nous nous jetons à ses pieds en le conjurant de nous remettre cette dette. Il nous la remet en effet, mais à une condition, c'est que nous ne ferons qu'un avec lui et par conséquent que, vivant de son divin amour, nous remettrons à nos frères toutes leurs dettes, comme nous voulons que Dieu nous remette les nôtres.

Débiteurs insolvables, considérons donc d'abord la grandeur de cette dette envers Dieu, envers Dieu fait homme. Qui pourrait l'exprimer! qui pourrait même la comprendre! Un Dieu se revêt de notre nature déchue et l'élève jusqu'à la Divinité, puisque, selon la foi, il n'y a dans le Christ qu'une personnalité divine. Pendant trente ans, ce Dieu, qui a passé par toutes les

(1) Saint Matthieu, c. XVIII, v. 23-35.

misères et les infirmités de l'enfance, se cache dans l'humilité la plus profonde pour pratiquer l'obéissance, comme la dernière des créatures. Ainsi qu'un vil mercenaire, il gagne son pain à la sueur de son front dans l'atelier d'un charpentier. Errant, persécuté, vivant d'aumônes, il s'épuise à la recherche des hommes, qui le méconnaissent et auxquels il veut rendre leur primitive splendeur. Et la parole de ce Dieu qui a créé les mondes ne peut les ramener. Alors il les baigne de son sang au Calvaire et les rachète par la plus douloureuse et la plus inénarrable des passions et des morts. Pour perpétuer ce témoignage de notre rédemption et de son amour infini pour nous, il demeure sur l'autel, toujours immolé et toujours vivant. C'est du haut de son calvaire, ineffablement arrosé de ses larmes et de son sang, qu'il nous enseigne par son exemple, bien plus encore que par ses larmes, cette prière : *Remettez-nous nos dettes, comme nous remettons les leurs à ceux qui nous doivent!* C'est l'amour infini disant à l'homme : Je ne pardonne qu'à l'amour; je remets à qui remet; solidaire dans la dette, vous la payez par la solidarité dans l'amour. La charité seule couvre la multitude des péchés; seule elle explique tout. Écoutons-la parler dans ce dialogue entre le Christ et l'âme humaine :

LE CHRIST. — O homme! sais-tu quelle est cette dette dont tu me demandes la remise? C'est la dette du créé à l'Incréé, du fini à l'Infini.

L'AME HUMAINE. — Je n'ai donc plus, ô Maître, qu'à me soumettre aux rigueurs de votre justice. Mais votre amour et votre miséricorde aussi sont sans bornes. Vous en userez envers moi qui ne peux rien.

LE CHRIST. — Sans doute, mais en Dieu tout est dans l'unité, la justice ne se scinde pas de l'amour, et s'il est de la nature de l'amour de tout donner gratuitement en se donnant lui-même, il est dans les nécessités de la sainteté et de l'ordre de ne rien souffrir d'impur ou de désharmonique, et dans celles de la justice, de rendre strictement à chacun selon ses œuvres.

L'AME HUMAINE. — Comment donc, ô Seigneur! la justice, l'ordre et la sainteté pourront-ils être satisfaits en même temps que la miséricorde et l'amour?

LE CHRIST. — C'est là le mystère de la rédemption par l'incarnation. La dette devait être payée par l'homme : je me suis fait homme. Elle était infinie : je l'ai soldée dans ma personne, dont la divinité assume en elle l'humanité. Etant non pas un homme, mais l'homme universel, le nouvel Adam, j'ai rendu toute l'humanité solidaire des mérites de mon divin sacrifice. Mais pour que chaque homme soit solidaire des mérites de ma rédemption, il faut qu'il soit solidaire de mon amour, qui en est le principe, qu'il remette pour qu'il lui soit remis.

L'AME HUMAINE. — Je comprends, Seigneur : l'amour appelle l'amour, et qui ne remet pas à ses frères, n'a point l'amour par lequel il lui est remis à lui-même, et ne peut être ainsi justifié.

LE CHRIST. — Tu l'as dit. C'est la solidarité universelle qui est la religion tout entière. Vois cette grande loi dans la création visible. Aucun être n'est isolé, tous s'enchaînent, se relient, reçoivent et donnent réciproquement. Solidaires dans la chute, les hommes le sont aussi dans la rédemption. Tous furent atteints lorsque le premier Adam, leur chef, tomba. Nouvel Adam, je les ai rachetés, et tous ceux qui viennent à moi, en devenant membres de mon corps, participent à ma vie. Or ma vie, c'est l'amour; aimez donc. L'amour remet, remettez donc à tous, remettez sans cesse.

Ce dialogue est celui que, du fond de leurs cœurs, parlent avec Dieu ces deux âmes dont l'artiste trace à vos yeux le tableau. Elles sont partout enveloppées de ronces et d'épines, symbole du sacrifice dont la réciprocité constitue l'amour. Elles sont membres du corps du Christ, car l'ogive qui encadre leurs têtes figure l'Église, corps vivant du Verbe fait chair. Elles sont unies par l'ange qui domine l'arceau qui les relie. Satan, le serpent de la chute, sous sa forme la plus hideuse, est renfermé dans l'étroite prison de mort où l'a jeté la rédemption. Ce vieillard austère, qui porte les insignes du sacerdoce et du sacrifice et qui écoute la confession de la jeune fille, c'est le sacrement du repentir, où apparaît, dans toute sa splendeur, la loi de charité et de solidarité chrétienne. Là, deux âmes sont en présence sur le sein du Christ. Le prêtre est responsable et solidaire, dans le Christ et par le Christ, de l'âme pénitente qui vient s'épancher en Dieu par lui. Il prend sur lui ses fautes, en demande pardon avec elle, et, répondant d'elle devant Dieu, doit y verser l'amour et la vie qu'il puise à la source intarissable du sacrifice divin. Anéantis en présence de l'Être infini, solidaires et responsables l'un pour l'autre, et tous deux pour l'humanité entière, le prêtre et la pénitente unissent leurs âmes dans le Christ, l'un remettant, l'autre priant Celui qui remet, et tous deux adorant ensemble l'amour divin qui régénère et délie. Alors la voix du Christ dit, par la bouche de l'homme, qui lui prête sa langue : « Allez en paix, vos péchés vous sont remis, parce que, recouvrant l'amour par l'humilité, vous avez remis à vos frères ce qu'ils vous doivent. »

### VII. — NE NOUS ABANDONNEZ POINT A LA TENTATION!

Avant de chercher le sens profond de ces paroles, arrêtons ensemble nos regards sur cette image, qui les symbolise merveilleusement. C'est l'humanité, sous la figure d'une jeune fille qui vient de cueillir une fleur de la terre, la rose, emblème des joies, qui passent si rapidement, et de la beauté, qui se fane en une heure comme elle. Pauvre et simple enfant! elle contemple cette fleur qui cache ses épines, ainsi que les plaisirs mensongers et fugitifs qu'elle représente. Au-dessus de la tête de la jeune fille s'épanouissent les lis du ciel, lis de pureté et de sainteté, éclos sous le souffle de Dieu. Le serpent tentateur, caché au sein des fleurs, susurre à son oreille des paroles de séduction. Mais, en même temps, l'ange, enfant de la terre, semble se recueillir pour entendre au fond de son âme une voix divine qui murmure : « N'est-il pas vrai que, si tu fais bien, tu porteras haut ton regard; et, si tu ne fais pas bien, le péché est à ta porte? les désirs de la concupiscence se portent vers toi, mais tu domineras sur eux (1). »

*Ne nous abandonnez point à la tentation!* Pour entrer dans l'intelligence de ces paroles, il faut d'abord ne point oublier que c'était à ses disciples et non à des étrangers que Jésus enseignait cette prière. Comme chrétiens, nous ne demandons point d'être délivrés de la tentation, car nous savons « qu'il ne convient pas au disciple de se placer au-dessus du maître, et que sa gloire est de lui ressembler. » Or, non-seulement le Sauveur accepta toutes les épreuves qui venaient à lui, mais, « poussé par l'Esprit de Dieu, il alla dans le désert pour y être tenté, » afin d'être en tout notre modèle et de nous montrer où

(1) Genèse, c. IV, v. 7, texte hébreu.

sont les armes qui doivent nous rendre vainqueurs comme lui et avec lui, répondant aux paroles menteuses de notre ennemi par les paroles de vérité qui procèdent de Dieu. Aux révoltes de l'orgueil, aux luttes de la chair,




Remettez-nous nos dettes, comme nous remettons les leurs à ceux qui nous doivent! Dessin d'Albert Duvivier.

« J'ai effacé vos iniquités comme une nuée, et vos péchés comme un nuage ; revenez à moi, car je vous ai racheté. » (Isaïe, XLIV, 22.)

à l'entraînement des puissances de la nature, il suffit de répondre par l'affirmation et l'amour des vérités éternelles. Tous les prestiges sont aussitôt dissipés. Nous demandons, non d'être délivrés de la tentation, mais de n'y

point succomber, comme il nous arriverait, si Dieu nous y abandonnait.

En effet, la tentation en soi n'est pas un mal, puisqu'elle peut être l'occasion d'un bien, et même du plus grand des biens, si nous en triomphons. Car la tentation donne lieu à la lutte, la lutte au mérite, au sacrifice, à la vertu, et la vertu à la récompense, à la couronne du vainqueur. Ne soyons donc pas d'inutiles et lâches serviteurs; ne repoussons pas le combat, si nous voulons les palmes du triomphe; ne nous plaignons pas des attraits qui nous attirent soit vers nous-mêmes ou vers les choses de la terre. Ce sont les conditions indispensables de notre vie d'ini-




Ne nous abandonnez point à la tentation! Dessin d'Albert Duvivier.

« Si vous faites bien, ne serez-vous pas récompensé; mais si vous faites mal, le péché sera aussitôt à votre porte. » (Gen., IV, 7.)

tiation et d'épreuve, et, partant, des destinées immortelles que nous devons atteindre par notre lutte ici-bas, comme le gladiateur dans l'arène, le chevalier dans le tournoi. Ces attraits, par eux-mêmes, n'ont rien de mauvais, autrement ce serait Dieu qui nous tenterait, ce qu'on ne saurait dire sans blasphème. Le péché n'est point dans ces inclinations, mais dans l'acte volontaire et personnel par lequel nous y cherchons autre chose que leur vraie destination providentielle, y plaçant notre fin, tandis que Dieu n'en a fait que les moyens de notre existence temporaire; y cherchant les créatures ou nous y cherchant nous-mêmes, au lieu de chercher Dieu seul en toutes choses; étanchant notre soif insatiable de jouissance, au lieu d'y poursuivre l'accomplissement des des-

seins éternels de Dieu dans le monde. C'est ainsi que nous sommes tentés par notre propre concupiscence. Jeune fille, ne contemple pas avec ivresse l'éclat si fugitif de la rose, mais cherche, à travers sa beauté qui passe, l'immortelle beauté qui demeure, et respire, à travers son parfum qui s'évanouit, le céleste parfum de la vertu qui marque la trace et le passage de Dieu dans l'âme humaine.

La tentation ou l'épreuve n'est que l'application à l'humanité de la loi universelle de l'explosion, du dégagement et du développement de la vie dans tous les êtres. Dieu, quand il agit pour arriver à la création, passe de l'ordre invisible à l'ordre visible, des idées éternelles à leur manifestation dans l'espace et le temps. Médiateur entre la création et Dieu, l'homme, au contraire, remonte des choses qu'il voit à celles qu'il ne voit pas et qui sont en Dieu, des temporaires aux éternelles, des figures à la réalité. Il apprend à connaître les lois du monde moral par l'étude des lois qui gouvernent le monde visible et qui en sont l'image. Or contemplez tout autour de vous; vous verrez que la nature n'est qu'un immense creuset où Dieu travaille incessamment au perfectionnement et à la transfiguration des êtres. De l'atome inerte aux éblouissantes clartés des soleils, de l'astre qui s'enveloppe d'une auréole de feu à la plante, à l'animal, à l'homme physique, quelle merveilleuse transfiguration de la matière! Et comment s'opère-t-elle? par la lutte qui la dégage incessamment des conditions les plus rudimentaires de l'existence pour l'élever aux plus hautes sphères de la vie. Cette lutte, dans l'ordre des âmes, c'est la tentation qui en ouvre l'arène, et par là même prépare les palmes du triomphe, si Dieu ne nous y abandonne pas. Nous sommes semblables à l'or, qu'on ne retire des entrailles de la terre qu'avec de pénibles travaux, qui en sort terne, mélangé d'alliages et de scories, et qu'il faut épurer au creuset pour lui donner la valeur et l'éclat du plus précieux des métaux: la tentation est le creuset où s'épure l'âme humaine. Nous sommes semblables au diamant, qu'on ne recueille qu'avec une sollicitude et des peines infinies; qui, brut et méconnaissable, a besoin que la main du lapidaire le polisse et lui taille avec force ces facettes qui font rejaillir la lumière en gerbe d'étincelles: la tentation est le lapidaire qui façonne et polit le diamant de l'âme humaine, afin qu'elle réfléchisse la beauté divine.

*Ne nous abandonnez point à la tentation*, Seigneur! mais faites-nous grands et forts par elle. Ouvrez devant nous la carrière de la lutte qui ne se ferme qu'à la mort; mais combattez avec nous. Nous aussi nous voulons le dégagement, l'explosion, le développement et le perfectionnement de la vie; nous voulons nous élever de l'atome au firmament, du néant à vous. Faites que, montant les degrés des mondes, nous nous élevions des créatures visibles aux réalités invisibles, des mondes du temps au monde de l'éternité, des figures de cet univers sensible à la vie immuable, éternelle, infinie, qui est en vous, qui est vous-même. C'est là le but de notre initiation, de la lutte et de l'épreuve. Toute la création n'est qu'un signe, une lettre visible du livre écrit au dehors et au dedans pour que nous y lisions la pensée sous le signe, l'esprit sous la lettre. C'est ainsi seulement que nous ne succomberons jamais à la tentation.

La séduction de cette épreuve, en effet, c'est de renverser l'ordre des êtres, l'harmonie des choses en prenant la figure pour la réalité, le signe pour la chose signifiée, le symbole pour ce qu'il représente, en un mot, ce monde visible pour notre fin qui est en Dieu seul; c'est de préférer la création au Créateur, nous-mêmes à nos frères, la terre au ciel, le temps à l'éternité, le fini à l'infini. Faites, Seigneur, qu'il n'en soit jamais ainsi, et, dans cette lutte incessante qui est notre vie, *ne nous abandonnez point à la tentation!*

Il faut plaindre celui qui n'est pas tenté, il a déserté le champ de la lutte, il n'a plus en lui la vie! Comment manifestera-t-il son mérite et sa vertu, si Dieu ne l'éprouve plus? Il y a, dans le monde, une multitude d'hommes qui ne sont point tentés. Comment le seraient-ils? Ils sont morts à toutes les aspirations divines, morts à la soif de l'infini, morts à cette vie qui appelle Dieu et l'éternité. Ils n'entendent même plus cette parole du Maître: «Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.» Courbés vers la terre, ils ne regardent plus le ciel; ils ne connaissent plus que la vie de l'espace et du temps. Semblables, dit l'Écriture, aux animaux sans raison, ils ne sont pas plus tentés qu'eux: car la tentation est le privilége, douloureux peut-être, mais glorieux, de l'homme. Elle implique deux voies qui mènent, l'une au ciel, l'autre à la terre, et, quand l'homme est dans sa loi, il ne veut en connaître qu'une, la première.

Parmi les chrétiens, combien aussi ne connaissent pas la lutte. Pourquoi? Parce qu'ils se sont immobilisés dans la vie. Ils ne savent plus même ce que c'est que l'homme de désir, l'homme rempli d'amour. Ils dorment leur sommeil, au lieu d'avancer; ils s'efforcent de marquer leur pas à la même place, au lieu de marcher. Ils n'ont point la folie de l'infini, le saint transport des aspirations sans bornes. Le monde ne les persécute pas, car ils sont avec le monde. Ils répètent, mais sans le comprendre, ce grand cri de l'Église: *Sursum corda!* en haut les cœurs!

La vie, c'est la montagne, aux flancs souvent abruptes, escarpés, difficiles et glissants. Pour la gravir, il faut l'effort, qui est l'épreuve d'où sort le mérite. Les premiers, dont nous venons de parler, sont dans la plaine, ils ne voient pas même la montagne qui les domine. Comment éprouveraient-ils la fatigue de ceux qui la gravissent? Arrivés aux premiers plateaux, et ravis de ne plus voir à leurs sandales la boue de la plaine, qu'ils aperçoivent au loin, les seconds ne portent plus leurs regards aux cimes vers lesquelles s'avancent péniblement les saints. Ils ont pris une première station du voyage pour le lieu du repos, une île de l'Océan pour le port. Pour eux, le mouvement s'est arrêté, la vie a cessé de battre, et leur cœur, immobile, au lieu de précipiter sa course vers le but invisible de ses immortelles destinées, s'est tout à coup arrêté, suspendu dans le vide. Ils attendent la mort pour se réveiller de leur long sommeil. Malheur à ces âmes attiédies qui ont perdu le sens de l'infini, l'élan vers Dieu. Ne soyez point comme elles, et demandez à Dieu non qu'il vous exempte de la tentation, mais qu'il ne vous y abandonne point, afin que vous n'y succombiez jamais.

### VIII. — MAIS DÉLIVREZ-NOUS DU MAL. AINSI SOIT-IL!

La délivrance du mal! voilà le dernier terme, le but suprême de la prière du Seigneur. Mais la parole de Dieu ne ressemble point à celle de l'homme, et sa pensée à notre pensée. Le mal réel, ce n'est point la pauvreté, le mépris ou l'opprobre des hommes, la maladie, la douleur et la mort. En effet, la pauvreté, le mépris et l'opprobre des hommes, la maladie, la douleur et la mort, volontaire-

ment acceptés et soufferts pour l'amour de Dieu et celui de nos frères, ce sont les plus grands biens, puisque ce sont les plus grandes vertus. Faut-il que nous en soyons réduits à prendre exemple sur les païens eux-mêmes, qui voyaient dans le combat, dans la lutte de l'homme contre la douleur, le spectacle le plus sublime, le plus digne de tous les regards de la terre et du ciel ?

Qu'est-ce donc que le mal ? Ah ! demandez à la gravure qui le représente sous la forme du démon terrassé par l'archange. Le mal, c'est l'orgueil, cette horrible révolte contre Dieu, qui précipita l'ange des splendeurs inénarrables de l'éternelle félicité dans les abîmes de l'enfer. Le mal, c'est l'égoïsme, épouvantable aveuglement qui veut se rendre semblable à Dieu, et qui, à la séduction du serpent tentateur, fit tomber notre premier Père des délices du paradis terrestre dans toutes les misères et les souffrances de cette vallée de larmes. Le mal, c'est la sensualité, qui, découronnant notre âme de son diadème, nous fait descendre du trône éthéré de l'esprit dans la fange des sens et dans le hideux esclavage de la matière. Le mal, c'est tout ce qui nous sépare ou nous éloigne de Dieu, de son Christ et de son Église, tout ce qui tend à nous faire préférer le fini à l'infini, le temps à l'éternité, la terre au ciel, nous-mêmes à nos frères ; tout ce qui arrête l'essor de nos aspirations, le développement et la sanctification de nos âmes, notre marche ascendante vers Dieu, beauté suprême, perfection infinie, vérité et justice absolues, amour sans bornes. Crions donc, crions sans cesse vers Dieu : ***Délivrez-nous du mal !***

Si l'homme n'était que l'hôte de la nature, si toutes ses aspirations, toutes ses facultés, tous ses besoins n'impliquaient pas l'infini pour les satisfaire, le mal pour lui ne serait que la souffrance qu'il rencontrerait sur son chemin, comme pour tous les êtres qui vivent à côté de lui dans ce monde. Voilà pourquoi, à mesure que l'homme affaiblit les liens qui le rattachent à son principe, il n'estime mal que ce qui altère son organisme physique, et précipite sa vie du temps. Toutes les doctrines de notre époque semblent n'avoir pour but que d'arracher l'humanité à cette souffrance, qui n'est nullement le mal en soi. Mais voilà qu'au lieu du bonheur qu'elles promettaient, elles creusent sous nos pas un gouffre béant, un abîme incommensurable de douleurs que l'œil de l'homme ne saurait même sonder, et que seule la main de Dieu pourra combler.

Si l'âme est plus que le corps, le chrétien est plus que tout ce que contient la terre ; aussi ne craignons pas de le dire, pour celui qui n'a pas renié les lois de sa vraie nature, le mal est tout ce qui fait obstacle au développement de son être dans ses rapports avec la fin suprême vers laquelle tendent toutes ses aspirations. La liberté, qui règle et domine tout dans l'homme, nous dit avec la divine Écriture que « Dieu a laissé l'homme dans la main de son conseil, mais qu'il lui a donné en même temps ses commandements et ses préceptes. » Or ces préceptes, ces lois, sont l'expression de sa nature exceptionnelle au sein de la création, et du but qu'il lui a marqué, qui est l'infini lui-même. Dieu lui a donné la liberté pour accomplir cette grande destinée. Tout ce qui l'en détourne ou l'arrête dans cette voie est le mal.

Nos efforts pour échapper aux étreintes de la souffrance rappellent le travail et les luttes qui nous sont imposés pour combattre l'égoïsme, la sensualité et l'orgueil, maladies de l'âme, bien autrement funestes à nous-mêmes, à la famille et à la société. Quelle sollicitude dans une mère pour arracher son enfant à la douleur, à la maladie, à la mort qui le menacent ! Soyons pour notre âme cette mère transportée d'amour ; ayons sa vigilance, son courage et sa force pour combattre et guérir les seuls maux réels, l'aveuglement de l'esprit, la corruption du cœur, l'égoïsme, l'attachement au monde, à ses sollicitudes et à ses vanités.

En agissant ainsi, nous faisons passer la prière du Seigneur de nos lèvres dans nos actes, de notre cœur et de notre pensée dans notre vie. Ainsi mise en œuvre vivante, cette prière aurait pour résultat la disparition de tous les maux de l'humanité, de toutes ses misères morales, intellectuelles et même physiques. L'humanité, ne cherchant d'abord que « le royaume de Dieu et sa justice, » posséderait par surcroît tous les biens de ce monde précisément parce qu'elle y renoncerait, se servant des visibles pour monter aux invisibles, des joies du temps pour s'élever aux joies de l'éternité, des biens de la terre pour acquérir les biens du ciel. Alors, délivrée du mal, elle retrouverait l'Éden primitif où elle apparut si radieuse et si pure en sortant des mains du Créateur.

*Délivrez-nous du mal !* Tout est là. Nous sommes en possession de tout bien ; c'est le ciel sur la terre, c'est Dieu dans l'homme. Pour arriver à ce terme de nos éternelles destinées, il faut : — que le nom de Dieu soit sanctifié ; — que son règne arrive ; — que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; — qu'il nous donne chaque jour notre pain supersubstantiel ; — qu'il nous remette nos dettes, comme nous remettons les leurs à ceux qui nous doivent ; — et qu'il ne nous abandonne point à la tentation. Car l'Oraison du Seigneur est la parole abrégée qui contient toute parole, le verbe de vie qui, dans sa concision merveilleuse, exprime tout l'esprit du Verbe incarné, la doctrine résumant toute doctrine. Embrassant tous les temps, tous les lieux, tous les êtres, tous les préceptes de salut et de perfection, elle convient à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les conditions, à tous les besoins, à l'ignorant, qu'elle éclaire comme au savant qu'elle rend humble, au pauvre qu'elle enrichit comme au riche qu'elle amène au détachement de ses biens. Elle est l'infini de la science et de l'amour exprimé dans une formule qui est l'infini de la simplicité, tout dans un mot, le sacrement entier de la vie dans sa sublime et divine brièveté.

Jésus-Christ a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Il ajoute : « La vie éternelle, c'est de vous connaître, vous le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ, que vous avez envoyé. » Il résume en ces mots tous les commandements : « Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces. Voilà le premier ; voici le second, semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. La loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux préceptes. Tout ce que vous voudriez que les hommes vous fissent, faites-le-leur. » Eh bien, toutes ces prescriptions, toutes celles de l'Évangile que le Christ nous a données par ses exemples plus encore que par ses paroles, tout le christianisme, en un mot, est résumé dans l'Oraison dominicale, dans cette prière que le Seigneur fait avec nous, et qui s'épanouit dans nos cœurs sous le souffle du divin amour.

*Ainsi soit-il !* Cet amen est l'unité qui relie toutes les demandes de cette admirable prière, qui les explique et les complète l'une par l'autre. Il nous rappelle que tous les sentiments, toutes les pensées qu'elle exprime ne sont que les formes diverses d'un seul et même sentiment

vivant, de l'amour universel ; d'une seule et même pensée vivante, celle du Christ ; d'un seul et même esprit de vie, celui de Dieu. C'est l'hosanna de cet hymne tombé des cieux, et chanté par les enfants à leur Père céleste ;



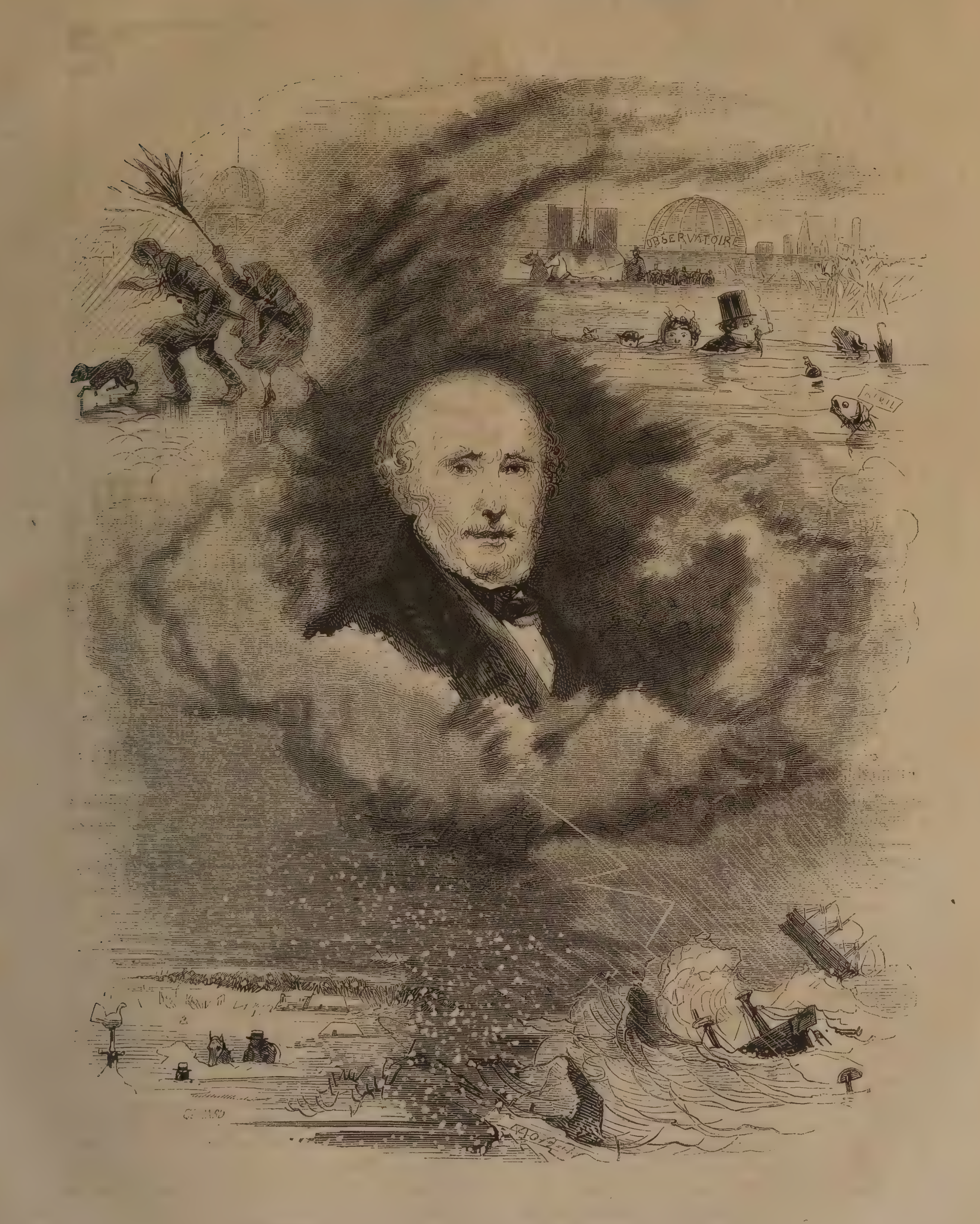

Mais délivrez-nous du mal. Dessin d'Albert Duvivier.

« C'est moi qui vient vous secourir, dit le Seigneur, et c'est le saint d'Israël qui vous rachète. » (Isaïe, XLI, 14.)

c'est le dernier mot du mystère de l'infini dans l'homme, exprimé par ces paroles qui, dans certaines éditions, terminent l'Oraison du Seigneur : « Car à vous appartient la royauté, et la puissance et la gloire, durant l'éternité. Amen. »

L'ABBÉ GABRIEL, CURÉ DE SAINT-MÉRY.

# ASTROLOGUES ET ASTRONOMES.




M. Mathieu (de la Drôme) et ses prédictions. Composition d'E. Morin.

Vous connaissez ces petits volumes gros et courts avec couverture bleue, renfermant des contes merveilleux, des récits de bataille, des histoires de revenants, de sorciers et de loups-garous, prédisant le beau ou le mauvais temps d'après de hautes considérations sur les signes du zodiaque, sur les solstices, les équinoxes; donnant à chacun son horoscope, suivant qu'il a eu l'heur ou le malheur de naître sous la constellation du Tau-

reau, du Bélier, du Capricorne, du Scorpion, des Gémeaux ou de la Balance; indiquant aussi aux inhabitués du monde céleste le chemin de la lune et les nouveaux quartiers; enseignant à semer les pois et à planter des choux. Vous les avez vous-mêmes plus d'une fois consultés, ces précieux Almanachs, gloire éternelle de Mathieu Lansberg. Pendant longtemps ils ont formé à eux seuls toute la bibliothèque du paysan.

Eh bien! le croiriez-vous? le vieux Mathieu Lansberg, qu'on s'imaginait toujours vivant, pronostiquant, bien portant, Mathieu Lansberg n'est plus, et sa gloire est à jamais éclipsée. Un nouveau prophète est apparu. Comme aux sciences naturelles, qui ont été illustrées par les Saint-Hilaire et les Jussieu, il fallait à la science astronomique ses Mathieu.

Il est venu entouré d'une auréole céleste, le second grand prophète de l'avenir. Il a frappé à la porte de nos journaux, et on lui a ouvert; et pourquoi non? D'abord M. Mathieu ne porte pas la lune dans son tablier. En second lieu, c'est un savant qui cherche; pourquoi ne trouverait-il pas?

Vous méprisez son culte pour la lune; vous n'aimez pas cet astre au teint pâle, au regard froid, à l'air triste et sournois; vous l'accusez de calciner le plomb, de miner le bois, de ronger les pierres. Ah! je vous vois venir, vous êtes propriétaire. Vous croyez qu'elle exerce une fâcheuse influence sur la santé, sur les jeunes pousses, dont les feuilles et les bourgeons, exposés la nuit à sa lumière, se gèlent et se roussissent. Et, dans votre ignorance, vous l'appelez *lune rousse.*

Seriez-vous malade, cultivateur ou jardinier?

Voilà bien comme nous sommes, nous enfants impies du dix-neuvième siècle! Nous ne craignons pas de nier ce que nos ancêtres ont cru; nous méprisons ce qu'ils ont adoré! Tant il est vrai que l'esprit humain a ses lunes! Mais qu'importe! sœur du soleil, reine des étoiles, l'astre des nuits, d'un œil paisible et bon, veille en silence sur la terre; il pardonne aux humains d'aujourd'hui leur indifférence; il se rappelle que les Assyriens l'ont placé à la tête des dieux avec le soleil; qu'il avait son culte chez les Egyptiens, ainsi que les autres constellations, qui étaient personnifiées en une foule de dieux dont l'histoire mystique représentait allégoriquement les phénomènes de la nature.

Les peuples anciens avaient beaucoup plus de souci que nous de la science des astres. Ils avaient des colléges spécialement destinés à cette étude, où Pythagore, Platon, Eudoxe, allèrent s'instruire. Hérodote ne fait-il pas déjà mention des connaissances astronomiques des Egyptiens. Géminus affirme qu'ils observaient les solstices, dont l'exacte notion leur était nécessaire pour trouver dans leur année vague la date du commencement de la crue du Nil.

La religion était d'ailleurs, en Egypte, toute remplie de symboles se rapportant au soleil et à la lune. Chaque mois, chaque décade, chaque jour était consacré à un dieu particulier. Les fêtes étaient marquées par le retour périodique de phénomènes astronomiques, et les levers du soleil, auxquels se rattachaint certaines idées mythologiques, étaient notés avec une grande attention. La sérénité des cieux rendait facile, en Egypte comme en Babylonie, l'étude du firmament, et l'on pouvait à l'œil nu constater bien des phénomènes qui, dans nos climats, demandent, pour être aperçus, l'emploi d'instruments. On trouve encore aujourd'hui la preuve de cette vieille science sacerdotale dans les zodiaques sculptés au plafond de quelques temples, et dans les inscriptions hiéroglyphiques mentionnant des phénomènes célestes.

D'après les Egyptiens, auxquels n'avait pas plus échappé qu'aux Grecs l'influence des changements atmosphériques sur nos organes, les différents astres ont une action spéciale sur chaque partie du corps. Dans les rituels funéraires que l'on déposait au fond des cercueils, il est fait constamment allusion à cette doctrine. Chaque membre du mort est placé sous la protection d'un dieu particulier. Les divinités se partagent, pour ainsi dire, les dépouilles du défunt. La tête appartient au dieu Ra ou Soleil, le nez et les lèvres à Anubis, etc. Il semble même que, dans la doctrine égyptienne, une étoile particulière indiquât la venue au monde de chaque homme, opinion qui était aussi celle des mages, à laquelle il est fait allusion dans l'Évangile de saint Matthieu. Telle partie du corps était-elle affectée, on invoquait pour sa guérison la divinité à laquelle en était confiée la garde.

Les Egyptiens, comme les Assyriens, paraissent avoir rapporté les propriétés chimiques des corps aux influences divines et sidérales. Les prêtres de Babylone avaient imaginé, entre les planètes et les métaux dont l'éclat respectif avait avec la teinte de leur lumière une certaine analogie, des relations mystérieuses.

Les Grecs, dont la civilisation a été poussée si loin, crurent à la divination. Les femmes de la Thessalie avaient, dit-on, le pouvoir, par leurs chants magiques, de faire descendre la lune des cieux.

Ménandre, dans sa comédie intitulée: *la Thessalienne*, représentait les cérémonies mystérieuses à l'aide desquelles ces sorcières forçaient la lune à abandonner le ciel, prodige qui devint même si bien le type par excellence de tout enchantement, que Nonnus nous le donne comme opéré par les brachmanes.

Il y avait de plus, en Grèce, un culte qui était à lui seul une véritable magie; c'était celui d'Hécate. Cette divinité, personnification de la lune qui projette ses rayons mystérieux dans les ténèbres de la nuit, était la patronne des sorcières. C'est à elle que l'on rapportait le don des prodiges et la découverte des enchantements; c'est elle que l'on supposait envoyer les spectres et les fantômes qu'évoque la peur dans l'obscurité.

C'était par une foule de formules qu'on contraignait la déesse de se montrer à ses adorateurs. L'une d'elles se retrouve dans le traité intitulé *Philosophuma*, et attribué tour à tour à Origène ou à saint Hippolyte: « Viens, infernal, terrestre et céleste Bombô, déesse des grands chemins, des carrefours, toi qui apportes la lumière, qui marches la nuit, ennemie de la lumière, amie et compagne de la nuit; toi que réjouissent l'aboiement des chiens et le sang versé, qui erres au milieu des ombres à travers les tombeaux; toi qui désires le sang et qui inspires la terreur aux mortels! Gorgo! Mormo! lune aux vieilles formes, assiste d'un œil propice à nos sacrifices! »

Euripide, dans l'invocation qu'il fait prononcer à Médée et qui a été imitée par Ovide, tient à peu près le même langage. L'astrologie et aussi la magie s'introduisirent chez les Grecs, où la doctrine de la Chaldée et de l'Egypte prit le nom d'*astrologie judiciaire.* L'accueil fait en Grèce aux astrologues de tous les pays s'explique facilement. C'était alors l'époque où la foi aux anciens dieux périclitait; les esprits s'attachaient à des fables nouvelles, qui plaisaient par leur nouveauté même; ils se tournaient vers l'orient et lui demandaient des croyances en échange de celles que la philosophie avait ébranlées.

Les divinités de l'astrologie étaient moins exposées que celles de l'Olympe aux railleries et aux attaques de la philosophie.

La discipline étrusque, qui enseignait l'art d'observer les foudres et de les évoquer, fut portée à Rome et introduite dans la liturgie latine. Cicéron, dans son intéressant ouvrage sur la nature des dieux, nous cite une loi qui ordonnait aux familles nobles de Rome d'envoyer leurs enfants chez les peuples de l'Etrurie pour y apprendre la science des augures et les cérémonies de la religion ; on les croyait ensuite moins capables de se laisser corrompre à l'intérêt dans les fonctions publiques.

Les augures, chez les Romains, étaient des magistrats commis pour observer le vol, le chant et le manger des oiseaux, et cela avec de certaines cérémonies grotesques qui, selon Cicéron et M. Gérôme, ne se pouvaient faire sans rire. Cependant ces augures s'étaient tellement accrédités à Rome, que les délibérations du sénat et les résolutions des généraux en dépendaient entièrement, car on ne pouvait ni faire la guerre, ni livrer une bataille sans consulter le vol, le chant et l'appétit des poulets sacrés. Pline attribue à Tirésias l'origine de cette superstition, si indigne de la gravité des Romains.

Rome fut infestée d'astrologues chaldéens. Les familles patriciennes qui avaient de quoi les payer s'en firent des prophètes à gages. S'agissait-il de marier une fille, un enfant était-il né, on faisait venir un mathématicien pour tirer son horoscope. Lorsque Octave vint au monde, un sénateur versé dans l'astrologie, Nigidius Figulus, prédit la glorieuse destinée du futur empereur. Livie, avant la naissance de Tibère, interrogea un autre astrologue, Scribonius, sur le sort réservé à son enfant ; sa réponse fut, dit-on, aussi perspicace. Mais à cette époque, comme l'observe judicieusement M. Alfred Maury dans son excellent ouvrage intitulé *la Magie et l'Astrologie*, une éducation éclairée n'avait pas encore fortifié l'intelligence des femmes. L'envie de savoir ce qu'on ne sait point encore conspirait chez les Romains avec leur crédulité pour mettre les charlatans à la mode. Pour eux, les aruspices et les augures faisaient plusieurs découvertes et portaient souvent leurs vues dans l'avenir ; les oracles, les devins, les songes et les présages manifestaient une infinité de choses dont la connaissance est utile à l'homme, ou pour réussir dans ses projets ou pour écarter divers périls. On sait que Cicéron regardait la divination comme une inspiration, comme un art ou comme une chose naturelle. Pour lui, ce sont les dieux qui l'ont accordée à l'homme seul, à l'exclusion de tout autre.

Les présages, les entrailles des bêtes ont donné lieu aux observations, de sorte qu'on a formé des règles de la divination. Ainsi jamais homme ne se rendit célèbre, suivant Cicéron, sans être inspiré de Dieu. On était arrivé à croire qu'il y avait certains oiseaux nés uniquement pour servir aux présages. On croyait aussi au bâton augural, et l'orateur romain raconte à ce sujet que Navius, dans sa jeunesse, réduit par la misère à garder les porcs, perdit un jour une truie. Il fit vœu d'offrir à Dieu la plus grosse grappe de raisin de tout un vignoble, s'il retrouvait sa bête égarée. Il la trouva, et se mit aussitôt en devoir d'accomplir son vœu. Il partagea les vignes en quatre parties avec son bâton augural, et le vol d'un oiseau lui découvrit dans lequel des quartiers était la plus grosse grappe, qu'il trouva ensuite aisément par le secours du bâton, ce qui le mit en haute considération dans tout son voisinage. Mais si le bâton de Navius, qui devait être, comme tout bâton augural, courbé et sans nœuds, avait tant de pouvoir, on se demande pourquoi il n'a pu trouver aussi bien la truie que la plus grosse grappe de raisin. Pline cite un autre exemple de l'autorité des augures. Ayant entendu le cri d'une souris pendant qu'ils faisaient leurs prestiges, ils déposèrent le dictateur Fabius Max. et C. Flaminius, général de la cavalerie romaine.

Tacite rapporte que la demeure de Poppée, l'épouse de Néron, était toujours pleine d'astrologues, que consultait cette princesse ; et ce fut l'un des devins attachés à sa maison, Ptolémée, qui prédit à Othon son élévation à l'empire, lors de l'expédition d'Espagne où il l'avait accompagné. L'histoire romaine abonde en faits semblables. On sait que l'empereur Octave crut fermement à l'astrologie, et, pour rappeler l'heureuse influence du signe zodiacal sous lequel il était né, il voulut que des médailles frappées sous son règne en représentassent l'image.

Les princes faisaient aux devins, aux mages, l'accueil le plus bienveillant tant que les prédictions qu'ils en recevaient ne venaient pas contrarier leurs desseins ou leurs vœux ; mais malheur à ces prophètes quand l'empereur et les astres n'étaient pas d'accord. Les astrologues devenaient responsables de leurs prédictions ; on les jetait dans les fers, on les exilait, parfois même on les punissait de mort. Toutefois ce martyre ne faisait que grandir leur renommée et inspirer plus de confiance en leurs paroles. Un astrologue n'est en crédit, écrit Juvénal, qu'autant qu'il a été chargé de chaînes ou qu'il a croupi dans le cachot d'un camp ; s'il n'a été condamné, c'est un homme ordinaire ; mais s'il a vu la mort de près, si par faveur il a été seulement relégué dans les Cyclades, après avoir langui dans l'étroite Sériphe, s'il a enfin obtenu un rappel, on se l'arrache.

En présence de la foi qu'on avait aux astrologues à la cour des empereurs, on s'étonnera peut-être de voir en certains cas porter contre eux des défenses sévères et des châtiments redoutables. L'an de Rome 721, sous le triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide, on bannit de la ville éternelle les astrologues et les magiciens. Tibère défendit l'aruspicine secrète et privée, et sous son règne un sénatus-consulte les chassa aussi de Rome. L'un deux, nommé Pétronius, fut précipité du Capitole, un autre, appelé Martius, fut puni hors de la porte Esquiline.

Les empereurs n'en croyaient pas moins à la divination astrologique, mais ils voulaient s'en réserver à eux seuls les avantages ; ils tenaient à connaître l'avenir et entendaient que leurs sujets l'ignorassent. Tibère était allé à Rhodes, près d'un devin en renom, s'instruire des règles de l'astrologie. Il avait attaché à sa personne le célèbre astrologue Thrasylle, dont il éprouva la science fatidique par une de ces plaisanteries qui ne viennent qu'à l'esprit d'un tyran. Ce même Tibère fit mettre à mort quantité de gens accusés d'avoir tiré leur horoscope en vue de savoir quels honneurs leur étaient réservés, tandis qu'en secret il prenait lui-même l'horoscope des gens les plus considérables, afin de découvrir s'il n'avait point à attendre d'eux des rivaux. Septime Sévère, ayant perdu sa femme et songeant à contracter un second hymen, se fit tirer l'horoscope des filles de bonne maison qui se trouvaient alors à marier. Tous les thèmes généthliaques qu'il établissait par les règles de l'astrologie étaient peu encourageants. Il apprit enfin qu'il existait une jeune fille à laquelle les Chaldéens avaient prédit qu'elle aurait un roi pour époux. Sévère n'était encore que légat ; il se hâta de la demander en mariage et l'obtint. Plus tard, il son-

gea qu'il pouvait bien mourir et sa femme avoir pour mari un successeur auquel appartiendrait la couronne qu'il ambitionnait. Commode fut informé de son ambition; il allait, dans sa colère, le mettre à mort, quand l'empereur mourut étranglé.

Dans la suite, la divination qui avait la personne impériale pour objet finit par constituer un crime de lèse-majesté. Sous Constance, on vit quantité de personnes qui s'étaient adressées aux oracles punies des plus cruels supplices. Vespasien renouvela aux astrologues la défense de mettre le pied sur le territoire italique, ne faisant exception que pour le mathématicien Barbillus, qu'il se réservait de consulter.

Néron et Héliogabale consultèrent aussi les astrologues, comme s'ils avaient eu encore besoin d'un prétexte pour donner carrière à leur cruauté.

Marc-Aurèle lui-même, si l'on en croit Capitolin, ne put se défendre de cette crédulité. Faustine, son épouse, avait une fois vu passer un gladiateur dont la beauté l'avait vivement frappée; elle combattit vainement sa passion. Tourmentée, elle l'avoua à son époux. La philosophie de Marc-Aurèle n'y pouvait rien. On se décida à consulter les Chaldéens. Le moyen qu'ils indiquèrent fut véritablement d'une simplicité merveilleuse. Ils conseillèrent de tuer le gladiateur; ils ajoutèrent que Faustine devait ensuite se frotter avec le sang de la victime. Le remède fut appliqué; on immola l'innocent athlète, et l'impératrice ne put dès lors songer à oublier pour lui son époux.

Je ne retracerai pas toutes les luttes du christianisme avec la magie. Qu'il me suffise de signaler deux lois de Constantin (319), qui eurent pour objet de défendre sous les peines les plus sévères l'art devinatoire et l'aruspicine privée; on sait aussi que, sous Dioclétien, l'astrologie, qu'on appelait alors *ars mathematica*, avait été formellement interdite. Les empereurs chrétiens combattirent l'astrologie de tout leur pouvoir. Néanmoins, les astrologues, les devins, les sorciers, continuèrent dans l'ombre à pratiquer leur art, et le mystère dont ils s'environnaient de plus en plus ne fit qu'agir davantage sur les imaginations. On ne sacrifiait plus aux divinités de l'Olympe, mais on consultait encore les entrailles des victimes, on continuait de révérer les fontaines, les prairies et les bocages. La lune, sous le nom d'Hécate ou de Diane, n'avait pas cessé d'être regardée comme la divinité ou le démon des sorciers. C'était dans les carrefours que, suivant les anciens, elle faisait de préférence ses apparitions, et cette opinion fit admettre au moyen âge que c'était à la croisée des chemins qu'on courait risque de rencontrer le malin esprit. Les sorciers continuaient de faire métier d'évoquer les tempêtes et de produire la pluie à leur gré.

Les comètes, les éclipses étaient encore au moyen âge, comme dans l'antiquité, tenues, presque par tout le monde, pour des présages de calamités ou de grandes révolutions. On prenait les météores pour des signes de la colère divine. On continuait de tenir les ouragans et les tempêtes pour l'ouvrage des esprits mauvais, dont la rage se déchaînait contre la terre.

La renaissance réveilla le goût de l'antiquité, on se nourrit de la lecture des philosophes païens. Homère, Virgile, Platon, Cicéron, Plutarque charmèrent les esprits, qui se plurent à retrouver chez ces auteurs les opinions que le christianisme avait consacrées, et, sous le prestige de l'admiration, on se laissa aller sur la pente du paganisme. Ce retour vers les anciens ramena les spéculations du platonisme. La théorie des influences démonologiques, l'astrologie, la magie trouvèrent, au nom de la science, un accueil que leur refusait la religion, et les rêveries de l'antiquité furent étudiées et remises en circulation par les amis des lettres. La nature n'était pas d'ailleurs à cette époque assez connue dans ses lois pour qu'on ne s'imaginât point qu'il y intervînt des forces surnaturelles et des agents merveilleux, et le physicien avait toujours alors son petit côté de magicien. Le secret dont il aimait à s'entourer, le langage bizarre qu'il s'était fait achevaient d'entretenir chez le vulgaire une créance que les expérimentateurs ne repoussaient pas absolument. De là la réputation de sorcier faite à Albert le Grand, Roger Bacon, Arnault de Villeneuve, Raymond Lulle.

Il s'opéra en conséquence, dit M. Maury, un syncrétisme nouveau. Toutes les folies de la théurgie se mêlèrent à des idées réellement chrétiennes. Le vieil héritage de l'alchimie égyptienne, qui s'était transmis de loin en loin chez d'obscurs adeptes, les procédés généthliaques, qui n'avaient point cessé d'être pratiqués en secret par les devins, et dont les traités n'étaient pas tous anéantis, furent repris avec fureur. Les alchimistes croyaient la nature gouvernée par des forces fatales, qu'ils assimilaient aux démons des philosophes anciens et dont ils cherchaient à se rendre maîtres. Les astrologues, qui pressentaient l'étroite solidarité de tous les phénomènes du monde et de la vie, cherchaient dans les astres les indices de la destinée à laquelle nous condamne notre organisation. L'astrologie fit fureur. Déjà au quatorzième siècle, en Castille, il y avait un foyer de magie; Alphonse X s'en était montré fort entiché. Charles V s'en occupa avec passion. Il fit venir d'Italie, où cette science était très-cultivée, le père de la célèbre Christine de Pisan, afin de s'en mieux instruire; et c'est pour réfuter les erreurs accréditées par cette protection royale que Gerson composa, près d'un demi-siècle plus tard, son traité sur les astrologues. Le livre n'eut pas plus d'efficacité contre la superstition régnante que plus tard celui de Pic de la Mirandole. Louise de Savoie, mère de François I^er^, fort entêtée d'astrologie, voulait faire Corneille Agrippa son devin; mais, peu confiant dans un art dont il n'était pas pourtant désabusé, le philosophe n'accepta auprès d'elle qu'une charge de médecin. C'est alors qu'un nommé Nostradamus, né en 1503, à Saint-Remi, en Provence, après avoir étudié la médecine à Montpellier, parcourut la Guyenne, le Languedoc, l'Italie, et, après douze ans de voyage, s'établit à Salon; il combattit victorieusement les épidémies d'Aix et de Lyon. Nous ne savons pas quels remèdes Michel Nostradamus employa, mais ses succès furent tels, qu'il se vit forcé, par la jalousie de ses confrères, de s'éloigner de la société; il s'imagina, dans sa retraite, être doué de l'esprit de prophétie, et publia un recueil de prédictions qui obtint le plus grand succès. Catherine de Médicis voulut le voir, lui fit tirer l'horoscope de ses fils et le combla de présents. Charles IX le nomma son médecin ordinaire. Le duc de Savoie se rendit à Salon exprès pour le voir. Nostradamus publia ses prédictions en vers distribués en quatrains et formant sept centuries; mais ce qui contribua surtout à sa réputation, ce fut son *Almanach*, qui contenait des prédictions sur le temps et sur les saisons, et qui eut longtemps une grande vogue dans le peuple. Un de ses fils, Michel, dit le Jeune, voulut prédire ainsi que son père; mais, voyant toujours l'événement démentir ses prophéties, il s'avisa d'annoncer la destruction de la petite ville de Pouzin, près Privas, puis d'y mettre le feu lui-même pour avoir raison au moins cette fois, mais il fut surpris et tué en 1574.

Un astrologue italien, Cosimo Ruggieri, avait inspiré à la femme de Henri II son goût pour la divination par les astres. Cardan, qui savait si bien estimer la magie pour ce qu'elle vaut, admettait l'influence des astres. Campanella écrivit sur l'astrologie et la magie. Nos rois n'étaient guère plus sages. Non-seulement le trop cruel Louis XI ne négligeait aucun moyen de connaître l'avenir, il consultait indifféremment les saints et les astrologues ; mais il fallait aussi lui donner des réponses qui le satisfissent. « Toi qui sais tout, dit-il un jour à un d'eux, sais-tu quand tu mourras? — Trois jours avant Votre Majesté, » lui répondit le fripon, qui savait que chez le roi très-chrétien il y avait des oubliettes. Il dut en effet la vie à la terreur que cette prédiction jeta dans l'âme du bon Louis XI.

L'astrologie régna longtemps dans le palais de nos rois ; elle assistait à leur naissance et faisait l'histoire de leur règne avant qu'il fût commencé.

Voltaire raconte qu'un des plus fameux mathématiciens de l'époque, nommé Stoffler, qui florissait aux quinzième et seizième siècles, et qui travailla longtemps à la réforme du calendrier proposé au concile de Constance, prédit un déluge universel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de février, et rien n'était plus plausible ; car Saturne, Jupiter et Mars se trouvèrent alors en conjonction dans le signe des Poissons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique qui entendirent parler de la prédiction, furent consternés. Tout le monde s'attendit au déluge, malgré l'arc en ciel. Plusieurs auteurs contemporains rapportent que les habitants des provinces maritimes de l'Allemagne s'empressaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent et qui n'étaient pas si crédules qu'eux. Chacun se munissait d'un bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouse, nommé Auriol, fit construire une grande arche pour lui, sa famille et ses amis. On prit les mêmes précautions dans une grande partie de l'Italie. Enfin le mois de février arriva, et il ne tomba pas une goutte d'eau. Jamais mois ne fut plus sec, et jamais les astrologues ne furent plus embarrassés. Cependant ils ne furent pas encore découragés ni même négligés.

Henri IV fit venir l'astrologue et médecin Larivière au moment de la naissance de Louis XIII, et comme il naquit sous le signe de la Balance, on lui donna le surnom de Juste, qu'il a si singulièrement mérité.

Quand Anne d'Autriche mit au monde Louis XIV, un astrologue, Morin, se tenait caché dans l'appartement pour tirer l'horoscope du futur monarque. Ce dernier fait nous montre qu'on commençait à avoir honte d'une telle crédulité. C'est que, depuis un demi-siècle, Sixte V avait rendu contre les astrologues son *motu proprio*, qui eut plus d'effet contre les devins que les ordonnances édictées en 1493, 1560 et 1570.

La première de ces ordonnances, dite *Cri du prévôt de Paris*, avait été rendue contre les charmeurs, devineurs, invocateurs de mauvais et damnés esprits, nécromanciens et toutes gens usant de mauvais arts, sciences et sectes prohibés et défendus par notre mère Eglise.

Malgré ces défenses, les almanachs obtinrent toujours un grand succès, car de tout temps il y a eu beaucoup de personnes aimant à se bien porter, à vivre longtemps, à savoir, en espérance, si la saison prochaine sera belle ou vilaine, le jour de demain froid ou chaud, sec ou humide ; si les récoltes seront abondantes ou insuffisantes. Les déceptions, même fréquentes, n'étaient jamais que des exceptions pour ceux qui allaient chercher là leurs oracles. Képler, qui eut la gloire de découvrir les lois sur lesquelles repose l'astronomie moderne, faisait lui-même des almanachs, et pour en augmenter le débit, il ne craignit pas d'y insérer, sur le temps et sur les événements politiques, des prédictions soi-disant astrologiques, dont quelques-unes se réalisèrent à peu près dans le temps marqué, de manière à lui donner un grand crédit. Ses biographes ont cependant affirmé que, supérieur aux idées de son siècle, il ne croyait nullement à l'astrologie. Mais sa correspondance montre, au contraire, qu'à cette époque, et même plusieurs années après, il était persuadé de l'influence des astres sur les événements de toute nature.

Dans une de ses lettres, il applique ses principes au fils de son maître Mœstlin, né depuis peu de mois, et qu'il déclare menacé d'un grand danger. « Je doute, dit-il, qu'il puisse vivre. » L'enfant mourut en effet. Précisément à la même époque, Képler perdit un des siens, et quand, dans cette rencontre de douleurs, il parle de nouveau des craintes qu'il a conçues, comment croire qu'il n'est pas sérieux? Mais ses prédictions ne s'accomplirent pas toujours aussi exactement, et souvent déçu, Kepler devint de moins en moins crédule. Il en fut donc de l'astrologie comme de beaucoup d'erreurs qui traversèrent son esprit sans s'y fixer. Il disait néanmoins que, fille de l'astronomie, l'astrologie doit nourrir sa mère. Aussi, pendant toute sa vie, il continua, moyennant salaire, à faire des prédictions et à tirer des horoscopes conformes aux règles de l'art. Il n'abusait cependant pas de la crédulité de ses clients, puisqu'il leur déclarait que ses conclusions devaient être tenues dans son opinion pour incertaines et suspectes, et il leur disait, comme Tirésias à Ulysse : *Ce que je dirai adviendra ou n'adviendra point.*

Les almanachs obtinrent un grand succès par l'indication des fêtes de l'Eglise, qui les rendait nécessaires, surtout dans les pays chrétiens. Vers la fin du dix-septième siècle, les almanachs en vogue étaient, à Paris, l'Almanach de Laurent Houry ; à Liége, celui de Mathieu Lansberg, qui parut pour la première fois vers 1636 ; c'est le même qui existe encore. D'abord imprimé sur de gros papier commun, il a conservé ses vieilles habitudes et surtout son antique livrée, une couverture de papier bleu foncé. Pour mieux soutenir son succès, il se grossit du double ou du triple de ce qu'il était originairement, ce qui lui a valu le nom respectable de *double* ou *triple Liégeois*.

Le *Mathieu Lansberg* eut une concurrence suisse dans le *Messager boiteux*, publié à Bâle, et qui, fait sur le même plan, partagea sa gloire.

Vous croyez peut-être que toute l'astrologie était réfugiée dans les almanachs et qu'il n'y avait plus d'astrologues. Eh bien ! vous vous trompez. Le comte de Boulainvilliers, qui avait en histoire de si profondes connaissances, quoique le cardinal de Fleury ait dit de lui *qu'il ne connaissait pas plus l'avenir que le passé, et le passé que le présent*, le comte de Boulainvilliers se piquait d'astrologie, il avait prédit à Voltaire qu'il mourrait à l'âge de trente-deux ans. *J'ai eu la malice de le tromper près de trente années*, écrivait Voltaire en 1757, *de quoi je lui demande humblement pardon.* Voltaire poussa, comme on sait, la malice plus loin, il ne mourut qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

La révolution française bouleversa les paisibles almanachs ; lorsque le culte divin eut été aboli, quand on fit un calendrier républicain et que les mois eurent perdu leurs anciens noms, on imagina de remplacer les noms

de saints des anciens almanachs par des noms de fruits, de légumes, de plantes diverses et d'instruments ou d'outils d'agriculture et d'horticulture. Il ne fallut pas moins que le coup d'Etat du 18 brumaire, et la restauration du culte catholique en 1801, pour permettre aux anciens almanachs de revivre. Mathieu Lansberg reprit toute sa vogue et pendant de longues années resplendit entre tous aux yeux et dans l'estime du vulgaire. Aussi était-on en droit de croire que sa gloire était à jamais inaltérable. Quand, dans ces derniers temps, un météorologiste, dont on ignorait absolument la puissance divinatrice, vint mettre en émoi les villes, les campagnes, les académies et tous les observatoires de la terre ; M. Mathieu (de la Drôme), puisqu'il faut l'appeler par son nom, reprenant en main l'astrologie, et surtout la cause de la lune, qui de tous temps, comme nous l'avons vu, a joui parmi les astres de la plus grande influence, M. Mathieu (de la Drôme) est venu faire concurrence à Mathieu Lansberg, en publiant comme lui des almanachs dans lesquels il a voulu, avec des données scientifiques, indiquer les variations atmosphériques, c'est-à-dire prédire le beau et le mauvais temps par l'observation des phases de la lune. Il laissait du reste de côté les opinions astrologiques surannées d'Agrippa de La Martinière, de Nizault et de tant d'autres, qui la faisaient intervenir dans tous les actes de la vie et dans toutes les influences bonnes ou mauvaises du temps sur l'agriculture, qui la disaient « errante, à deux cornes conservatrices, coureuse de nuit, dominant tous les éléments, maîtresse des pluies et des vents, donatrice des richesses, gouvernante de tous les Etats, conseillant dans son premier cadran ou quartier, où elle est chaude et humide, de saigner les pléthoriques ; dans son second, où elle est chaude et sèche, de traiter les cholériques ; dans son troisième, où elle est froide et humide, de soigner les phlegmatiques ; enfin, dans son quatrième, où elle est sèche, de saigner les mélancoliques ; lui attribuant aussi, parce qu'elle se conjoint avec Saturne, les apoplexies, paralysies, épilepsies, jaunisses, hydropisies, léthargies, catalepsies, catarrhes, convulsions, pesanteurs de tête, écrouelles, imbécillité d'estomac, etc. »

M. Mathieu (de la Drôme) se contente de rattacher les changements de temps aux phases de la lune, c'est-à-dire aux divers aspects sous lesquels elle se montre à nos yeux. Il veut que ces changements soient le résultat du concours de plusieurs phases arrivant chacune à une heure voulue.

La phase déterminant l'effet météorique n'arriverait qu'après un concours de circonstances qui l'ont préparée, les effets des variations atmosphériques seraient encore plus intenses si les heures des phases coïncidaient. Ce système a toutes les apparences d'un calcul mathématique, mais il nous semble par trop exclusif. Il faudrait supposer que l'air attendît le moment décisif produit par l'accumulation des actions de toutes les phases réunies, pour manifester un changement atmosphérique. Il faudrait encore supposer que l'air conservât pendant un temps plus ou moins long l'impulsion qui lui aurait été imprimée pendant plusieurs phases consécutives pour rompre enfin la résistance qui s'opposait soit à une tempête, soit à un ouragan.

Mais pour apprécier la valeur scientifique des opinions de M. Mathieu (de la Drôme), il faut nécessairement avoir égard à la position journalière de la lune par rapport à la distance qui nous en sépare. Eh bien ! tous les jours cet astre effectue le même trajet au-dessus de nos têtes, tous les jours il traverse le cercle horizontal qui sépare la moitié visible du ciel de l'autre moitié. Si nous ne voyons pas continuellement la lune dans son mouvement périodique et régulier, cela tient à ce qu'elle est tantôt en conjonction entre le soleil et nous, tantôt en opposition. La terre se trouvant alors interposée entre le soleil et la lune dans le premier cas, son hémisphère obscur est tourné vers nous, il est alors impossible de l'apercevoir. Dans le second cas, c'est son hémisphère éclairé qui nous fait face, et nous avons la pleine lune. Les positions intermédiaires à celles-ci sont les quartiers. Ne voit-on pas tout de suite, contrairement aux opinions de M. Mathieu (de la Drôme), qui veut que les phases de la lune exercent leur influence à des époques déterminées, que si cette influence des phases était sensible, elle devrait être permanente et à peu près constante ? ce qui est contraire aux faits. Comment donc M. Mathieu (de la Drôme) peut-il avoir la prétention de tirer de ces apparences des indications positives sur les changements de temps ? Pour bien se convaincre que cette influence est nulle, il suffit de faire attention aux très-petites variations que la lune peut occasionner sur la masse d'air qui nous environne, puisque sur les eaux de l'Océan cet effet, qui est beaucoup plus considérable, ne se traduit que par des marées ayant seulement quelques mètres de hauteur.

Si les influences lunaires existent, il faut donc les chercher ailleurs que dans l'attraction. Mais personne ne songera à les chercher dans la chaleur et la lumière qu'elle nous envoie par réflexion, car les instruments les plus délicats ne manifestent aucune augmentation de température quand la lune est dans son plein ; sa lumière est même alors d'une faiblesse extrême, comparée à celle du soleil. D'ailleurs on ne voit pas comment ces causes pourraient agir sur notre atmosphère.

Après ce résumé de l'histoire de l'astrologie et des influences lunaires, il est facile de se convaincre que l'ignorance est la source de toutes les divagations de l'imagination, de toutes les superstitions les plus absurdes. A mesure que l'esprit humain s'éclaire davantage, qu'il pénètre plus intimement les lois de la nature, les préjugés se détruisent, les craintes chimériques s'évanouissent, les croyances sans raison qui entretiennent la faiblesse des esprits font place aux idées saines et positives, qui donnent de la vigueur à l'intelligence, affermissent le jugement, et conduisent l'homme vers un plus grand bonheur, puisqu'elles lui ouvrent un plus grand horizon de vérités.

Ainsi donc, avec Olbers, ne croyons plus aux rapports entre les phases lunaires et les accès d'épilepsie et de folie. Ne croyons plus à l'action lunaire sur les crises des maladies, les fièvres endémiques, etc., sur la germination des semences, sur la croissance des plantes, sur la destruction des pierres et des métaux. Ne croyons rien sans avoir observé et expérimenté, et même, après toutes ces précautions prises, défions-nous encore d'être trop absolu dans nos conclusions. Ce serait manquer de justice si, après la critique que nous avons faite du système de M. Mathieu (de la Drôme), nous ne reconnaissions en lui un savant de bonne foi. Il a soumis ses hypothèses au calcul en les basant sur des observations ; et si ses conclusions sont entachées d'erreur, il n'en a pas moins suivi la voie scientifique. Que Dieu nous garde de jeter la pierre au patient investigateur, au savant convaincu ; ceux-là ne se trompent jamais qui ne cherchent pas.

Ernest MENAULT.

# LA SECONDE VIE. — RÊVES ET RÊVERIES.

## UNE ASCENSION DE NUIT SUR LA YUNGFRAU.

Une députation du club anglais des *Grimpeurs* (*Climbing-club*), attendue dans l'Oberland bernois, y devait tenter l'escalade de la Yungfrau.

Je n'aime pas follement les Anglais; peut-être sont-ce de fort aimables gens chez eux; je n'ai jamais eu la fantaisie d'aller les y chercher; mais j'en ai rencontré partout dans le reste de l'Europe, et partout, même dans mes rêves, je le déclare, je les ai trouvés roides, anguleux, gourmés, maussades, insociables, se défendant de toute approche à la manière des châtaignes et des chardons; aussi l'idée que leur Climbing-club allait nous donner bientôt une preuve de plus du seul genre de supériorité que je leur reconnaisse sur nous, m'irritait au dernier point.

Les Anglais ont leur drapeau implanté dans les cinq parties du monde; la mer bouillonnante n'accouche pas d'une petite île fortuite, que, avant même qu'elle se soit quelque peu consolidée, quand elle n'est encore qu'une boue liquide, ils y enfoncent un long pieu, surmonté de leur banderole au léopard; ce même pieu, cette même banderole, il faut qu'ils en décorent aussi les sommets neigeux de toutes les hautes montagnes du globe, à commencer par la Suisse.

C'est pour cette dernière opération que le club des Grimpeurs a été institué; le club des Grimpeurs est le dernier mot de ce système d'envahissement, poussé jusqu'à la folie.

Avec quelques amis touristes, je me trouvais alors à Lauterbrunn, dans cette même vallée sauvage d'où la Yungfrau s'élance à quatre mille trois cents mètres de hauteur. De notre auberge, nous la voyions dominer fièrement toute la chaîne septentrionale des Alpes. Sans cesse je l'avais sous les yeux, et sa vue me faisait naître des idées hautes comme elle.

Parmi mes compagnons, quelques-uns étaient peintres; les autres, botanistes ou minéralogistes; tous, dès le matin, se dispersaient dans les environs; moi, volontiers, je gardais les bagages, un livre à la main. Or, comme ce livre était un Indicateur de la Suisse, un Ebel, un Richard ou un Joanne, par le fait, j'aurais pu, avant eux, quoique restant en place, me mettre au courant de toutes les beautés de l'Oberland bernois; mais j'étais trop souvent distrait de ma lecture par la vue de la montagne.

A notre réunion du dîner, mes amis me plaisantant, comme toujours, sur mon immobilité en voyage, sur mon insouciance touchant les explorations alpestres, je leur fis une proposition qui les frappa de stupeur. Ce fut d'enlever au Climbing-club l'honneur de la première escalade de la Yungfrau. Les Anglais devant arriver le lendemain, je proposai d'enrôler dès ce jour même tous les guides du pays, et d'empêcher ainsi la concurrence.

L'idée leur parut audacieuse, surtout venant de moi. Néanmoins on l'adopta à l'unanimité, et je fus chargé de recruter notre escorte.

Justement le maître guide, celui qui présidait de droit à toutes les grandes expéditions de ce genre, habitait Lauterbrunn.

Je me rendis à sa chaumière, où je ne trouvai que sa femme et trois grands garçons, déjà en âge de chasser l'isard et le chamois. A tous quatre je fis part du motif qui m'amenait, et il fut convenu qu'aussitôt le retour du père, on me l'enverrait à mon auberge pour régler nos conditions.

La nuit tombée, las d'attendre, je me couchai, en recommandant à la servante de me réveiller dès qu'il se présenterait. A peine étais-je au lit, qu'on frappa à ma porte; c'était lui; et en lui, à ma grande surprise, je reconnus un ancien Christian Roth, le plus digne homme de guide qui fût au monde, et qui m'avait été vivement recommandé par Cyprien Fournier, un de mes bons amis.

Christian Roth entra sur-le-champ dans la situation. Les grimpeurs anglais devaient arriver le lendemain, de bon matin, à Lauterbrunn, sans doute avec une escorte enrôlée par eux, soit à Unterseen, soit à Interlack; par conséquent, si on voulait les devancer, et non leur marcher sur les talons, il n'y avait pas un instant à perdre. La nuit était magnifique, la lune dans son plein; en pareille circonstance, il croyait la nuit plus favorable à une ascension que le jour, vu la solidité plus résistante de la neige. Du reste, on pouvait se munir de lanternes et de torches de résine, en cas d'un brouillard ou d'une obscurcie.

Son avis était donc de se mettre en route sur-le-champ, et cet avis devint spontanément le mien, tant était vive ma crainte de voir le Climbing-club l'emporter sur nous.

En toute hâte j'allai frapper à la porte de chacun de mes compagnons; mais le sommeil leur tenait à la fois les yeux et les oreilles fermés. J'eus beau cogner, crier, sonner, mettre la maison sens dessus dessous, rien n'y fit.

Une pensée, formidable d'orgueil et de témérité, me passe alors par la tête: c'est de prendre le pas, non-seulement sur les Anglais, mais sur mes Parisiens eux-mêmes, de concentrer sur moi, sur moi seul, la gloire et les périls de la grande expédition.

Christian Roth avait sous la main deux guides expérimentés; avec ses trois garçons, c'était tout autant de monde qu'il nous en fallait.

Nous nous munissons de bâtons ferrés, de cordages, d'échelles, de souliers à crampons, de crocs, de pics, et même d'armes à feu, en cas de mauvaise rencontre; non que dans ces altitudes nous eussions à craindre les voleurs, on n'en rencontre plus passé cinq ou six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, mais on y risque d'être violemment détroussé par des ours. Il était bon de prendre ses précautions de ce côté comme de tout autre.

Nous voilà en route.

Des chevaux nous conduisent rapidement jusqu'aux premières pentes de la montagne et aident à nous les faire franchir. Forcés de les abandonner jusqu'au retour, nous les attachons aux racines saillantes d'un vieux sapin, rasé par une avalanche.

Pendant une heure, nous traversons un terrain graveleux, crépitant, où n'existe pour toute végétation que des mousses et des lichens noirâtres, quelques gentianes, quelques renoncules microscopiques. Surexcité par l'air pur et vif de ces hautes régions, je poursuis ma route

d'un pas ferme et assuré, me donnant même, chemin faisant, le plaisir d'une herborisation au clair de lune. Nous approchions du séjour des neiges éternelles.

Qui le croirait? sur ces hauteurs qui ne connaissent qu'une saison, l'hiver, là où toute végétation semble s'arrêter, des animaux peuvent vivre. J'y vis des chamois en sentinelle sur des pics inabordables; j'y vis des renards à la poursuite des poules de neige. Christian m'apprit que, dans le jour, on y rencontrait même des oiseaux, non des aigles, mais des pinsons de neige, poursuivant des mouches, et jusqu'à des papillons, que les vents d'en bas leur envoyaient, à moitié engourdis et battant à peine de l'aile.

Au plateau inférieur, j'avais eu déjà la bonne fortune d'une herborisation nocturne; ici, j'eus celle d'une chasse au renard, qui risqua de me coûter cher. Je ne sais si j'atteignis le gibier, mais la détonation de mon fusil, quoique à peine perceptible à l'oreille, imprima à la masse d'air qui nous environnait un ébranlement qui suffit pour déterminer la chute d'une avalanche. Cette avalanche engloutit un de nos guides. Je fis un mouvement pour m'élancer à son aide :

— Pas d'imprudence! me dit Christian de l'air le plus calme et en étendant son bras devant moi; la coulée n'a pas d'épaisseur; il est probable qu'il se relèvera.

Il me fit entendre cependant que s'il ne se relevait pas, cela pourrait grandement modifier le total de notre addition.

Par bonheur, un instant après, l'homme nous rejoignait en se secouant de la tête aux pieds.

Nous ne tardâmes pas à arriver à la partie la plus ardue de notre entreprise.

Tantôt nous avions à éviter des moraines, ou pierres erratiques, qui, poussées par des cours d'eaux invisibles, descendaient ces mêmes pentes que nous escaladions avec tant d'efforts; tantôt un torrent d'eaux boueuses et à moitié congelées nous barrait le passage; le torrent franchi, c'étaient les crevasses d'un glacier qui s'ouvraient devant nous, larges de plusieurs pieds.

En guide consciencieux, mon ami Christian Roth, qui voulait que le voyage tournât au profit de mon instruction, plaça une torche entre les lèvres béantes du glacier, et me fit admirer dans ses profondeurs une série de prismes miroitant sous toutes les nuances de bleu imaginables, tandis que sur ses bords s'étendaient les couches brillantes du vert-céladon le plus pur.

Il y a dix ans, un membre du club des Grimpeurs avait disparu dans cette même crevasse; il y était encore, parfaitement conservé; je pouvais l'y voir; et, à dix pas de là, Christian abaissa de nouveau sa torche; machinalement je courbai la tête vers le gouffre; mais je fermai les yeux : un courant d'air, tout chargé de grésillon, s'échappait des entrailles du glacier, et je ne doutai pas que ce ne fût le défunt qui me soufflât ainsi la neige à la figure.

Ce qui se passa ensuite, je n'en ai gardé qu'un souvenir confus. Je sais seulement qu'on hissa des cordages, qu'on dressa les échelles, et que nous continuâmes de monter, de monter toujours.

Pris de sommeil, épuisé de fatigue, je voulus m'asseoir sur un quartier de granit; Christian s'y opposa, me déclarant que si je m'arrêtais dix minutes, j'étais un homme mort, et, pour me le prouver, il me raconta l'histoire lamentable de tous les voyageurs qui, parvenus au point extrême où nous étions arrivés, saisis par le froid, s'y étaient endormis pour ne plus se réveiller.

Et tout en me parlant, il me faisait boire, à même sa gourde, d'une liqueur composée moitié d'eau-de-vie, moitié de vinaigre, après quoi il me força de manger une bouchée de pain noir, accompagnée d'un morceau de *fromage rôti*, repas modeste, qui me sembla devoir être plus émoustillant qu'agréable au goût.

Ensuite, appuyé sur son bras d'un côté, sur mon bâton ferré de l'autre, mes pieds mordant la glace, grâce à mes souliers à crampons, soutenu, serré de près par mon escorte de guides, mon rempart vivant, quelques minutes encore je marchai, je montai, ou plutôt on me monta, on me hissa... Mais le besoin de dormir me reprenait de plus belle, mon cerveau se détraquait; le cri des marmottes, ce dernier cri de vie qui s'élève jusque dans les plus hautes sommités des Alpes, je le prenais pour un appel de mes devanciers, de tous ces morts couchés dans leurs linceuls de neige ou dans leurs tombes de glace... Ces tombes, je croyais les reconnaître en apercevant un certain nombre de pierres erratiques alignées par rangées dans une des vallées d'en bas.

C'en était trop; j'étais à bout de force et de courage, et, renonçant à la gloire de fouler le premier le sommet vierge de la Yungfrau, j'allais donner le signal de la retraite, lorsque, le long d'une corniche, je vis glisser une ombre; une forme humaine se dessina. Elle gravissait, comme moi, ces tapis de neiges jusqu'alors immaculées...

Je songeai au Climbing-club.

Mon ardeur se réveilla; je précipitai ma marche avec une ardeur telle, que mes guides furent distancés. Porté en avant par une force surnaturelle, je laissai là mon bâton ferré. Je descendais les pentes à la ramasse, je les escaladais à la course; les pics neigeux se rapprochaient devant moi pour que je pusse d'un seul bond passer de l'un à l'autre. Avec une pareille faculté de locomotion, je ne tardai pas à atteindre enfin la cime culminante de la montagne. Mais alors je demeurai frappé de saisissement.

Cette même forme humaine qui m'était apparue sur les bords de la corniche, et que je devais croire bien loin derrière moi, se tenait debout sur le plateau, dans une attitude de triomphe et de défi.

Je m'approchai... c'était une femme... Lalagé!

— Ah! me dit-elle d'un ton d'amère raillerie, non content de vouloir disputer au club des Grimpeurs l'honneur d'aborder les premiers sur cette cime, ce qui partait déjà d'un mauvais sentiment, tu en as exclu tes propres amis, au bénéfice de ta vanité; une trahison, cette fois! Eh bien! c'est moi qui suis arrivée la première; tu as perdu tes peines et la gloire de l'entreprise. N'est-il pas juste que tu échoues là où tu n'avais employé que de honteux moyens pour réussir?

Interdit, je l'écoutais encore, que déjà elle avait disparu.

Un instant après, Christian Roth arrivait portant entre ses mains un drapeau aux couleurs françaises; il l'implanta, ou plutôt le maintint verticalement au moyen de quartiers de rocs, en remplissant les interstices avec de la neige. Je le vis faire avec une sorte d'apathie; mon engourdissement me reprenait; je n'aspirais plus qu'au départ.

Comment opérâmes-nous notre descente? Je ne saurais le dire. Ce que je me rappelle parfaitement, c'est que, parvenus à l'endroit où nous avions laissé nos chevaux attachés par leur licol aux racines du vieux sapin, nous n'en trouvâmes plus que les os. Les ours avaient soupé du reste.

Enfin, au petit jour, éreinté, courbatu, à moitié abruti,

à moitié gelé, je me réinstallais dans ma couchette, où j'espérais qu'un sommeil réparateur... mais ce sommeil, dont j'avais tant besoin, mes compagnons vinrent l'interrompre presque aussitôt :

— Alerte ! alerte ! voici l'heure de se mettre en route ; la Vierge nous tend les bras ; allons, debout, paresseux !

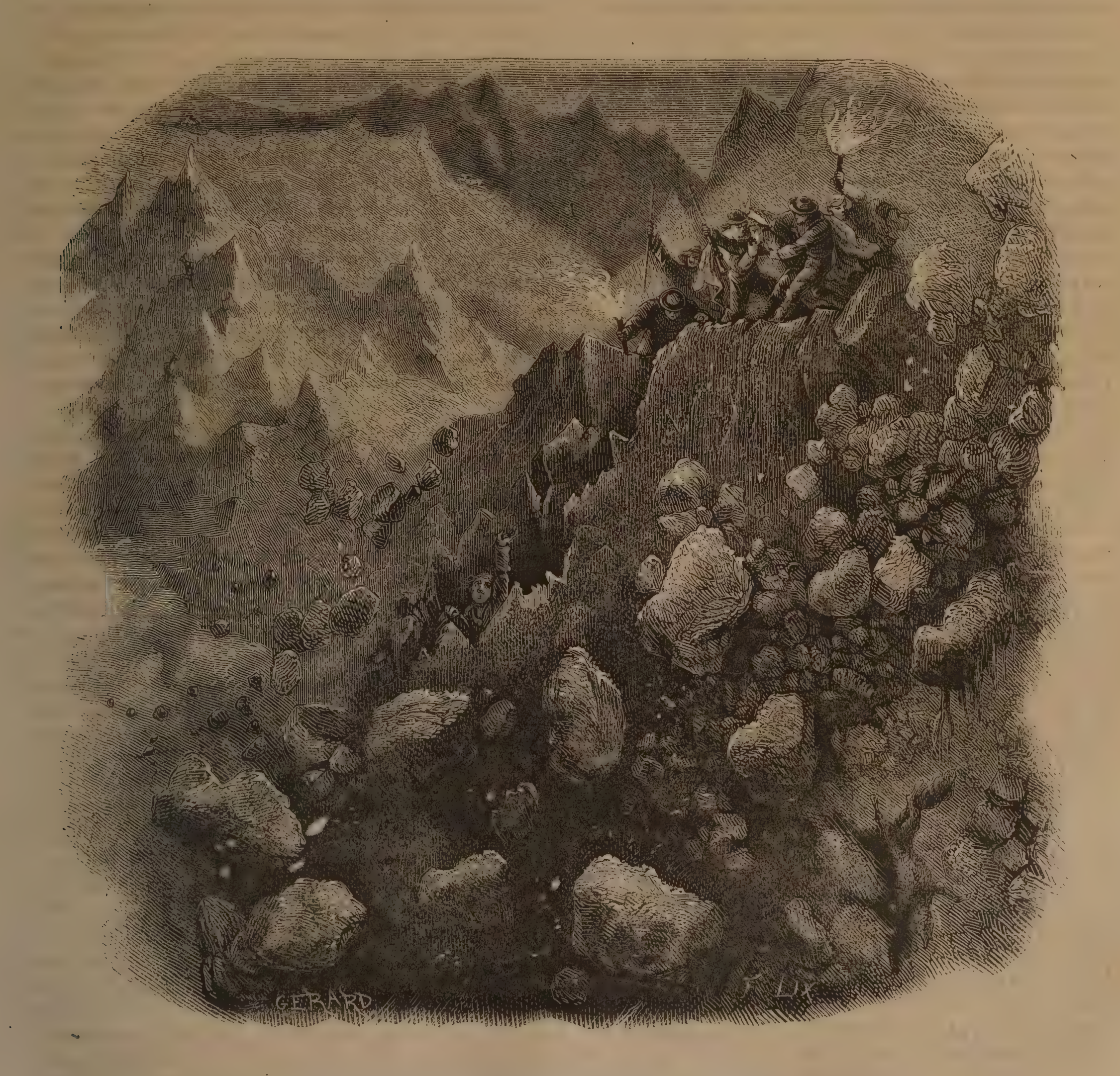
— Paresseux ! dis-je en essayant d'entr'ouvrir mes paupières ; depuis hier je n'ai pas fermé l'œil ; depuis hier je suis en marche. J'ai mis à profit la pleine lune et la nuit splendide pour faire, en compagnie de Christian Roth et de ses trois fils, l'ascension de la Yungfrau. Je viens de rentrer à l'instant.

Ils partirent d'un éclat de rire.

— Prétexte aussi adroit que vraisemblable pour ne pas quitter l'auberge, murmura un de nos touristes ; c'est le dieu Terme que ce garçon-là !

— Quoi ! me dit un autre, c'est de vous que vient l'idée, c'est vous qui nous avez engagés dans l'entreprise, et vous la désertez !

— Loin de la déserter, je l'ai accomplie, seul, et à mes



Une ascension de nuit sur la Yungfrau. Avalanche. Composition de F. Lix.

risques et périls, lui répliquai-je les yeux grands ouverts cette fois ; mettez le nez à la fenêtre, repris-je, regardez au sommet de la montagne, et vous y verrez flotter notre glorieux drapeau tricolore, sur les plis duquel le Climbing-club va lire de loin ces mots : « Trop tard ! »

Pas un ne bougea de place. Ils se regardèrent entre eux d'un air ébahi.

En ce moment, la servante vint m'annoncer que le chef guide, chez lequel je m'étais présenté la veille sans le rencontrer, était là et demandait à me voir.

Il entra. Ce n'était pas Christian Roth.

Après quelques mots échangés, je lui contai mes aventures de la nuit, et quoiqu'il eût débuté par dire qu'un voyage au clair de la lune lui paraissait impraticable sur la Yungfrau, il voulut bien reconnaître l'exactitude des observations que j'y avais faites, et la réalité des objets que j'y avais rencontrés ; ainsi pour le sapin rasé ; ainsi pour le plateau graveleux, parsemé seulement de gentianes et de renoncules naines ; ainsi de mille autres détails de la route.

Quand j'en fus à l'incident de l'homme mort encore visible dans la bouche du glacier :

— Très-bien! interrompit-il, c'est *la Crevasse à l'Anglais.*

Pour les tombes blanches, alignées les unes près des autres :

— Bien vu! reprit-il, c'est *la Vallée des Moraines.*

Il est vrai qu'il ajouta :

— Mais tout cela peut s'apprendre dans les livres; et quant au maître guide chargé de la route, pour sûr et certain ce n'est ni le père Christian Roth ni moi; car j'ai couché cette nuit à Rosenlaoui, en face du Mettemberg, et le père Christian dort depuis tantôt cinq ans dans le cimetière de Meyringen.

Au surplus, messieurs, je venais vous prévenir qu'aujourd'hui la Yungfrau restera inabordable pour tout le monde, sans exception aucune, conclut-il avec le ton d'importance d'un homme qui semble dire : « J'en ai la clef dans ma poche. »

Mes camarades me demandèrent alors si mon dessein était encore de faire la montée autrement qu'en rêve.

— Ma foi! non! leur répondis-je; ce que j'ai vu me suffit.

Il m'est arrivé depuis de causer Yungfrau avec des gens simples qui en avaient opéré l'ascension sans l'aide du sommeil, ascension assez communément pratiquée aujourd'hui; j'en pouvais parler tout aussi facilement qu'eux, sans m'être donné la peine, comme eux, d'escalader les cinq cents étages de la montagne. J'ai pu même leur rappeler certaines particularités effacées de leur mémoire.

On voit mieux, parfois, les yeux fermés que les yeux ouverts.

## SUR LE PAVOIS.

..... Si alors j'adressais la parole à une jeune fille, à peine semblait-elle m'avoir entendu. La plupart du temps, on eût dit que mes danseuses me prenaient simplement pour un instrument à danser, tant elles paraissaient peu soucieuses de savoir, sauf la main et le pied, ce que valait le reste de ma personne.

Dans les maisons que je fréquentais avec assiduité, tout au plus observait-on envers moi les règles de la plus vulgaire convenance. S'agissait-il d'un dîner, j'occupais infailliblement le bas bout de la table, devant la porte de service, exposé aux courants d'air et aux égouttures des plats.

M'invitait-on à une soirée musicale, relégué derrière les autres, hissé sur mes deux orteils, j'occupais plutôt l'antichambre que le salon, sans un siége pour m'asseoir, et les plus déliées fioritures de la cantatrice, pas plus que les rafraîchissements, n'arrivaient jusqu'à moi.

Au spectacle, j'occupais toujours dans la loge la place *impossible,* celle d'où l'on ne voit rien et d'où l'on n'entend pas grand'chose, excepté les bruits du corridor et les conversations de l'ouvreuse. Avant la fin, soit de la comédie, soit du drame, on m'envoyait parfois, sans façon, prévenir Jean de se tenir prêt. Le dénoûment, on promettait de me le raconter à la première occasion.

Et cependant il y avait autour de moi certaine atmosphère de bienveillance dans laquelle je me sentais doucement vivre; mais j'étais simple étudiant alors et n'avais pour tout avoir que la pension que me faisait mon père. Je ne pouvais aspirer encore à la haute considération.

Trop tôt j'eus le malheur de voir inopinément la fortune m'adresser un premier sourire (sourire de deuil); trop tôt peut-être aussi, je me déclarai poëte. Je publiai un volume rose, intitulé *Fleurs d'avril,* dont un grand journal fit l'éloge dans un entrefilet.

Eh bien, malgré mon surcroît d'aisance, en dépit de mon volume rose, si l'on eut pour moi tout autant de bienveillance, on ne me témoigna guère plus d'égards qu'auparavant. Je m'en irritais; que fallait-il donc pour monter sur ce qu'on appelle le pavois et figurer dans le cercle de ses amis et de ses connaissances (je n'aspirais pas au delà), non plus comme le premier quelqu'un venu, mais comme quelque chose?

Je publiai un second volume, jaune cette fois!... Même accueil, même sans façon. Mon irritation tournait à la frénésie...

Enfin, un jour, après avoir reçu de M^me^ C*** une carte d'invitation presque cérémonieuse, je me présentai à son hôtel. Le valet de chambre, contre son ordinaire, proclama mon nom à haute voix, les portes du salon ouvertes à deux battants.

L'annonce faite, les hommes se levèrent, les dames saluèrent d'un mouvement de tête, en se tournant de mon côté. Je commençais donc à compter pour quelque chose! Le bon accueil ne devait pas s'arrêter là.

M^me^ C*** vint au-devant de moi et m'indiqua, près de la cheminée, un large fauteuil, dont, d'un geste, elle venait de faire déguerpir le dernier occupant. Un peu confus d'une telle réception, à laquelle j'étais loin d'être accoutumé, je voulus d'abord me défendre d'une telle distinction; elle insista avec une sorte d'autorité. Je me soumis.

Au dîner, j'eus ma place près d'elle, à sa droite, et cependant figuraient autour de la table quelques hautes notabilités de la finance et de l'administration. Mon hôtesse, j'eus tout lieu de le penser, mettait dans son estime les littérateurs bien au-dessus des capitalistes et des fonctionnaires. Je crus devoir néanmoins faire montre de modestie en lui demandant ce qui me valait un pareil honneur. Distraite sans doute par les mille et une préoccupations d'une maîtresse de maison, elle me répondit par quelques paroles sans suite, à peine articulées, mais où il était certainement question de mon âge. Que venait faire là mon âge, je vous le demande?

La conversation, en s'animant, était devenue générale; enhardi par la position qui m'était faite, je ne craignis point de m'y engager. On m'écouta dans un silence presque admiratif, puis on m'applaudit à outrance, et, tout en applaudissant, on se murmurait à l'oreille quelques paroles *mezza voce,* où mon âge était encore mis en jeu. C'était de l'engouement; quoique jeune encore, je n'avais nullement la prétention de passer pour un phénomène de précocité.

N'importe! j'étais monté sur le pavois, flatté, très-flatté d'être, non plus une personne, mais un personnage; m'étonnant néanmoins d'avoir si vite grandi dans l'opinion publique; me rassurant ensuite en songeant que je n'étais ni ministre ni administrateur d'un chemin de fer; ma position sociale, mes conditions de bien-être étaient restées les mêmes; donc ces éloges, ces prévenances, ces égards, après lesquels j'avais tant soupiré, ils s'adressaient à moi, à moi seul, à mon mérite individuel, au littérateur, au poëte, à mon livre rose, à mon livre jaune, maintenant appréciés comme ils méritaient de l'être!

Le soir il y eut réception, et un semblant d'orchestre, improvisé dans un coin du grand salon, laissa entrevoir que la jeunesse aurait sa part de la fête.

En entrant, les personnes invitées, après avoir salué les maîtres de la maison, venaient s'incliner devant moi. J'étais de plus en plus flatté; mon orgueil, remis d'une

première surprise, avait eu le temps de s'asseoir carrément dans son aplomb ; je ne m'étonnais plus de rien, si ce n'était d'entendre tous ces nouveaux venus me parler de leur respect, de leur vénération. Le simple mot admiration m'eût paru suffisant.

Bientôt quelques groupes de jeunes filles se répandirent dans le salon, qu'elles embaumèrent de leur jeunesse, qu'elles fleurirent de leur beauté. Parmi elles j'en distinguai une que depuis longtemps je préférais entre toutes. Elle m'aperçut, vint à moi, et, après une demi-révérence, un demi-regard souriant, avec un gracieux mouvement de cygne qui fit monter et descendre la spirale de ses beaux cheveux blonds, elle me présenta... son front à baiser.

L'imprudente !... Mais à cet acte inqualifiable, et qui aurait dû causer un scandale énorme, pas un dans l'assemblée ne parut attacher la moindre importance.

Je ne sais pourquoi je me sentais moins triomphant. J'éprouvais certains symptômes inquiétants. L'idée d'inviter pour la prochaine contredanse une de ces jolies personnes ne me vint point à l'esprit, et, dans ce moment, M^me^ C*** m'ayant présenté une carte pour le whist, je n'hésitai pas à la prendre.

Tandis que les violons raclaient leurs premiers accords, et que les danseuses, en passant près de mon fauteuil, faisaient entendre le frôlement magnétique de leurs robes de gaze, je n'éprouvai d'autre sensation qu'un froid très-marqué aux jambes ; effet des robes de gaze et du courant d'air qu'elles venaient d'établir.

Avant d'aller prendre ma place à la table de jeu, je me rapprochai de la cheminée. Je levai la tête ; une glace était devant moi... Horreur !... J'eus peine à me reconnaître.

Des cheveux blancs et rares s'espaçaient en broussaille aride sur mon crâne, jaune et luisant comme ivoire ; mon visage bistré, couvert d'une espèce de réseau de mailles squammeuses, était en plus sillonné de rides nombreuses et profondes ; mes yeux, où la flamme du regard petillait encore, enfoncés dans leur orbite osseux, se cerclaient d'écarlate...

Tout m'était révélé : je n'étais plus qu'un vieillard !... J'avais quatre-vingts ans !

Ces empressements, ces hommages, dont j'avais été l'objet, ils ne s'adressaient ni à mon esprit ni à mon mérite, mais à mon âge ; et ce mot répété ne me l'avait pas fait comprendre ! En moi on avait honoré moins ma valeur personnelle que le peu même que je valais !...

Oui, l'on a raison d'honorer les vieillards ; ils représentent les ancêtres, l'expérience, la sagesse ; mais, s'ils sont vraiment sages, peuvent-ils tirer vanité de ces respects et de ces louanges, qui ne font que sonner leur glas funèbre ?

En me donnant le fauteuil près du feu, en m'installant à sa droite, mon hôtesse ne m'avait-elle pas dit clairement : « Vous n'êtes ni le plus riche, ni le plus noble, ni le plus important de mes convives, mais le plus vieux ; je vous honore parce que vous allez bientôt mourir ? »

Et ses convives, après m'avoir écouté avec tant de bienveillance ; et les derniers arrivés en venant s'incliner devant moi ; et la belle jeune fille en me présentant son front, tous ne venaient-ils pas de m'adresser ce même compliment mortuaire ?

Précipité du haut de mon orgueil, combien je regrettai ce bon temps de ma jeunesse, où chacun me traitait avec si peu d'égards ; où j'occupais le bas bout à la table, l'antichambre durant le concert, la place impossible au spectacle, ce temps trois fois heureux où nulle jeune fille n'aurait été assez audacieuse pour venir me présenter son front à baiser !

Vieux Goethe, quand Bettina Brentano, en murmurant quelques paroles d'amour, s'endormait sur tes genoux, tu t'enorgueillissais aussi sur ton pavois, toi le poëte olympien, toi le savant, toi l'immortel !... Mais la rusée Bettina savait bien que ton pavois, c'était la pierre du sépulcre, et ses paroles passionnées pouvaient se résumer ainsi : « Je t'admire, je t'aime, parce que tu es grand, et si j'ose le crier si haut, c'est que tu dois bientôt mourir. »

## JE DEVIENS BARBILLON.

Doux métier que celui de pêcheur à la ligne ! il n'empêche pas la rêverie, pas même le rêve.

En pêchant, je rêvai un jour que j'étais poisson, non un monstre des mers, mais un simple poisson d'eau douce, ni trop grand ni trop petit, également éloigné du fretin et des gros bonnets de l'aristocratie fluviatile... Je figurais, en qualité de barbillon, dans ce qu'on pourrait appeler la bonne bourgeoisie de nos rivières.

Je pus juger alors combien sont faux la plupart de nos proverbes : « Heureux comme un poisson dans l'eau ! » dit-on ; je n'étais point heureux ; on ne sait pas assez ce que c'est que la vie d'un poisson, vie de tourments et d'inquiétudes incessantes. J'avais à me défendre et des oiseaux de proie, qui fendent l'air pour nous enlever ; et des brochets, qui fendent l'eau pour nous dévorer sur place ; et des hommes, surtout de ces hommes affreux, soi-disant les plus doux, les plus inoffensifs de leur espèce, ne songeant toutefois qu'au meurtre, ne vivant que pour le meurtre. Le plus souvent, ne nous font-ils pas la guerre par désœuvrement, par plaisir plutôt que par besoin ? et pour nous attirer à leur piége, les barbares ! ils ensanglantent les eaux, ils transpercent par le milieu du corps de pauvres vers innocents, dont l'emploi, ici-bas, était de les préserver de l'infection et de la peste. Les pêcheurs à la ligne sont les plus féroces de tous les êtres.

Barbillon, je raisonnais, bien entendu, avec la logique d'un barbillon.

Comme je fulminais mon anathème entre deux eaux, j'aperçus un de ces affreux pêcheurs assis, son instrument de mort à la main, sur les bords de la Marne. Il avait une figure terrible. Cependant, en dépit de moi-même, un entraînement irréfléchi, je dirai plus, un sentiment de sympathie inexplicable me portait à me rapprocher du rivage pour le contempler de plus près ; et, chemin faisant, distrait par ma contemplation, je happais, un peu au hasard, ce qui se présentait au courant de ma route. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Chose étrange ! j'étais ce pêcheur, alors quelque peu endormi. Une légère secousse me réveilla ; mon fil de crin s'était tendu ; la plume plongeait ; je tirai machinalement ma ligne, au bout de laquelle se débattait... un barbillon !

Il y eut un moment de désordre dans mon esprit ; étais-je la victime ? étais-je le bourreau ?... Sans agiter la question plus longtemps, conservant encore en moi un sentiment de poisson, j'eus hâte de débarrasser le captif et de le rejeter dans la rivière.

Depuis ce rêve inconcevable, où j'avais figuré à la fois aux deux extrémités de ma ligne, la chair du barbillon m'est devenue antipathique.

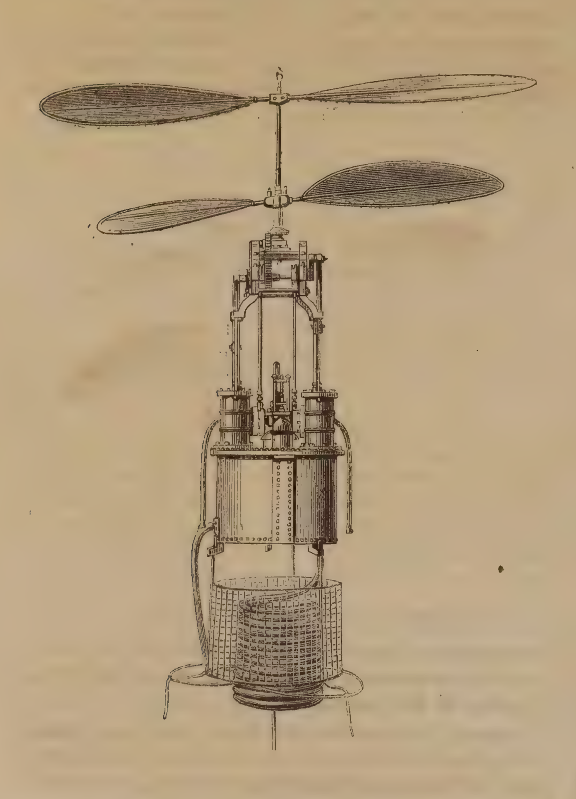
X.-B. SAINTINE.

# AVIATION OU NAVIGATION AÉRIENNE

## AU MOYEN D'APPAREILS PLUS LOURDS QUE L'AIR (1).

— Vous songez, me dit-on, à vous élever et à vous diriger dans l'atmosphère au moyen d'appareils plus lourds que l'air ; mais il vous faut un point d'appui : quel sera le vôtre ?

— Celui que prennent tous les êtres doués par le Créateur de la faculté de voler, — celui qui sert au transport des graines, dont quelques-unes vont se semer à une immense distance de la plante dont elles se sont détachées, —



Hélicoptère mû par une machine à vapeur; générateur en serpentin. N° 1.

celui qui supporte le cerf-volant, les nuages parfois très-lourds, et contenant soit de vastes couches de glace, soit une infinité de cristaux aériens, et les feuilles d'arbre ou de papier que vous voyez descendre lentement vers le sol en décrivant toutes sortes de circuits, même de bas en haut, attendu les résistances qu'elles rencontrent. Ce *point d'appui*, en un seul mot, *c'est l'air*. Ne vous est-il point arrivé, vous demanderai-je à mon tour, de vous trouver en lutte avec le vent qui s'engouffrait dans votre manteau, dans votre robe, sous votre parapluie ?

— Sans doute ; pas plus tard que la semaine dernière, j'ai été obligé de lâcher mon parapluie de peur d'être emporté dans la Seine ; mais le vent n'est pas la même chose que l'air.

— Mille pardons ! le vent n'est autre chose que l'air mis en mouvement avec une certaine vitesse qui fait sa force ; élancez-vous dans l'air calme avec une vitesse égale, vous rencontrerez une force égale, une égale résistance. Votre parapluie vous fut arraché par un vent de quinze mètres à la seconde, je suppose ; montez, de calme plat, sur l'impériale d'un waggon lancé avec la même vitesse, déployez votre parapluie en sens contraire, vous le perdrez, comme celui de la semaine dernière. — Assurément, dites-vous. — Vous avez donc le sentiment complet de la vérité. Si vous vouliez courir vite, vous vous garderiez bien d'offrir à l'air la surface d'un large manteau ; vous replieriez vos vêtements, vous les serreriez contre votre corps. L'air en mouvement, le vent, pousse les navires, fait tourner les ailes des moulins, agite incessamment les arbres, fouette les eaux, et enfin, animé d'une vitesse suffisante, ébranle, renverse, balaye, déracine, emporte tout ce qui se trouve sur son passage. Donnez-vous une vitesse pareille, vous vous appuierez sur l'air, vous en ferez votre voie. Telle est tout simplement la base de notre système, rigoureusement fondé sur l'observation de la nature.

L'air est le point d'appui que rencontrent les ailes des oiseaux et en général toutes les surfaces imaginables qui toutes, selon moi, peuvent faire office d'ailes. — Votre parapluie était une aile qui vous aurait bel et bien emporté si vous ne l'aviez abandonné prudemment. Le parachute, qui, comme vous le savez, a la même forme générale que le parapluie, est une aile.

L'aréonaute qui sort de son ballon avec un parachute fermé commence par tomber lourdement, selon les lois de la pesanteur ; mais, tandis qu'il est ainsi entraîné avec une vitesse croissante, le parachute se déploie. Sa vaste surface agit aussitôt avec une force telle, que l'air frappé réagit violemment, en vertu de son élasticité ; alors, tout à coup, l'intrépide aérostier se sent, non-seulement soutenu, mais enlevé. Il rebondit, il remonte. Il remonte de plusieurs mètres, et d'autant plus haut, que la surface du parachute est plus grande et que la pression exercée sur l'air a été plus forte.

Ainsi une balle élastique rebondit plus ou moins, selon le degré de force avec lequel on l'a lancée contre une surface solide.

Pendant la chute première, l'on ne saurait, si brave que l'on soit, se soustraire à un sentiment d'horreur ; pendant le rebondissement ascensionnel, l'impression qu'on éprouve est une incomparable volupté. Suspendu dans l'atmosphère comme l'oiseau qui vole, l'aréonaute sent que l'air fournit à son parachute un point d'appui parfait, il plane et descend ensuite avec lenteur, mollement bercé par la brise. Mieux encore, il est jusqu'à un certain point maître de se diriger, selon qu'il incline, dans tel ou tel sens, la surface, l'*aile* qui le porte.

(1) Chacun sait que M. de la Landelle est l'auteur, avec M. de Ponton d'Amécourt, d'un des systèmes les plus ingénieux de navigation aérienne. La science impartiale s'occupe aujourd'hui activement de contrôler tous ces systèmes, et une société vient de se constituer pour concentrer les efforts de tous ceux qui croient à la solution du problème. Nous espérons donc que nos lecteurs apprécieront comme elle le mérite la bonne fortune qui nous vaut de M. de la Landelle lui-même l'exposé et les principes de l'AVIATION. C. W.

Ces expériences, mille fois répétées, indiquent avec précision les lois de la navigation aérienne (*sans le secours de gaz plus légers que l'air*) ou, selon le mot nouveau de l'AVIATION :

« L'air est un point d'appui ;

« Une pression suffisante produit un mouvement ascensionnel ;

« L'élasticité du fluide coopère à ce mouvement ;

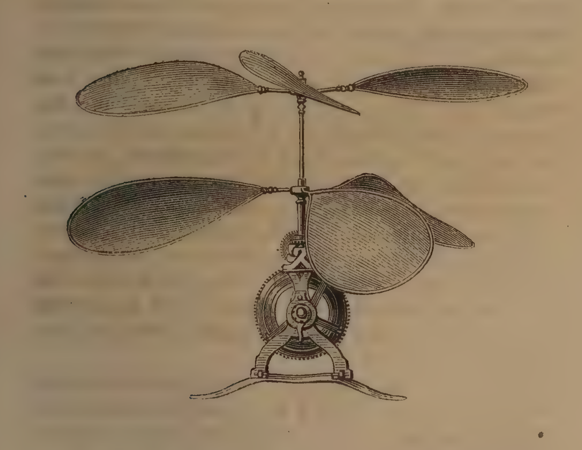
« La manœuvre d'un plan incliné rend la direction possible. »

Les expériences du parachute confirment donc une fois de plus ma naïve formule : ***Pigeon vole***, par laquelle je répondrai toujours à ceux qui nieraient encore la possibilité de la navigation aérienne au moyen d'appareils plus lourds que l'air.

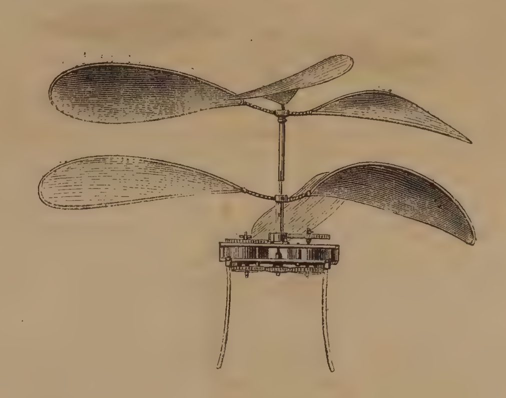
Et, en effet, pourquoi ***Pigeon vole-t-il?*** Est-ce parce qu'il est comme l'aérostat, rempli d'un gaz plus léger que l'air? Est-ce parce que, suivant M. Michelet, « la nature cache en sa plume et ses os le secret auxiliaire de sa force d'ascension ? »

« Le mystère, la merveille, dit l'auteur de *l'Oiseau*, c'est la faculté qu'elle lui donne de se faire, comme il veut, léger ou lourd, en admettant plus ou moins d'air dans ces réservoirs ménagés exprès. Pour devenir léger, il enfle son volume, donc diminue sa pesanteur relative; dès lors il monte de lui-même dans un milieu plus lourd que lui. Pour descendre ou tomber, il se refait petit, étroit, en chassant l'air qui le gonflait, donc plus pesant, aussi pesant qu'il veut. Voilà ce qui trompait, ce qui faisait la fatale ignorance. On savait que l'oiseau est un vaisseau, non qu'il fût un ballon. »

Par des assertions pareilles, élégamment professées, on retarde pour des siècles les progrès les plus utiles. On augmente la somme déjà si grande des opinions retardatrices et des funestes préjugés ; on fournit des arguments et des armes aux ennemis du bien. L'oiseau pèse généralement douze ou quinze cents fois plus que l'air qu'il déplace ; par conséquent, pour annihiler le poids d'un oiseau, il faudrait un vide égal à douze ou quinze cents fois son volume. On sait, d'autre part, qu'il faut un mètre



Hélicoptère mû par un ressort vertical. N° 2.



Hélicoptère mû par deux ressorts horizontaux. N° 3.

cube d'hydrogène pour soutenir en l'air un kilogramme(1). En présence de ces faits, qu'est-ce que les phénomènes de respiration et de circulation du sang, qu'exagère en termes si décevants un maître animé des meilleures intentions?

Qu'on accepte rigoureusement ce qu'il dit de *la fatale ignorance,* nous ne sommes plus que d'insensés utopistes.

« On n'imitait que l'aile, ajoute M. Michelet; l'aile bien imitée, si l'on n'y joint cette force intérieure, n'est qu'un sûr moyen de périr. »

Nous voici donc transformés en casse-cou en dépit de la statique et de tous les parachutes du monde.

Mais l'oiseau est si peu un ballon, que, si l'une de ses ailes est cassée, il tombe, bien qu'il soit vivant, et si lourdement, que, malgré son plumage protecteur, il se tue parfois ou au moins demeure étourdi par sa chute.

L'oiseau, dans toutes ses parties, n'en est pas moins constitué pour le vol. Sans exagération aucune, on peut dire : « L'aile seule ne fait pas l'oiseau. » Les inventeurs et constructeurs de machines aériennes ne sauraient observer avec assez d'attention sa structure, ses proportions, la disposition de son cou, de sa tête, de son bec, de sa queue, de tout son revêtement.

L'insecte, de son côté, est remarquable par d'admirables particularités. La cuirasse et les élytres des coléoptères ; les vastes ailes planes des lépidoptères ; le corsage et les ailes membraneuses des mouches, des abeilles, des libellules, — les antennes, les pattes mêmes, se présentent comme des organes ayant des vertus plus ou moins essentielles.

Les modèles que nous offre la nature varient à l'infini depuis les animalcules doués des qualités les plus puissantes jusqu'aux grands voiliers, tels que la frégate, dont Michelet a dit en son style chaleureux : « Voici l'oiseau qui n'est plus qu'aile. »

A la bonne heure, cette fois.

« Plus de corps : celui du coq à peine, avec des ailes prodigieuses, qui vont jusqu'à quatorze pieds. Le grand problème du vol est résolu et dépassé, car le vol semble inutile. Un tel oiseau, naturellement soutenu par de tels appuis, n'a qu'à se laisser porter. L'orage vient; il monte à de telles hauteurs, qu'il y trouve la sérénité. La métaphore poétique, fausse de tout autre oiseau, n'est point figure pour celui-ci : à la lettre, il dort sur l'orage.

(1) D'après l'évaluation la plus favorable, 1 mètre cube de gaz pur fait équilibre à 1k,211; mais, en pratique, on n'a point à sa disposition de l'hydrogène absolument pur. Notre évaluation à 1 kilogramme est encore de beaucoup supérieure à l'usage ordinaire du gaz d'éclairage, dont 1 mètre cube n'équilibre que 600 grammes au maximum.

« S'il veut ramer sérieusement, toute distance disparaît. Il déjeune au Sénégal, dîne en Amérique. »

L'exacte reproduction de l'oiseau ou de tout autre animal volant doit-elle, d'après ce qui précède, être le but de nos efforts ? — Non ! parce qu'il faut éviter de viser à un but hors de la portée humaine.

Que l'homme étudie la nature, qu'il l'imite toujours et partout, qu'il ne tente pas de la plagier. Il fera des bougies et des becs de gaz, il ne forgera pas des soleils. Il produira d'admirables fleurs artificielles, jamais un brin d'herbe. Il fera des roues de chariots et de waggons, il ne fabriquera pas des muscles de cheval. Il fera des rames et des voiles, il ne façonnera ni des nageoires de poisson ni des ailes de cygne. Parfois, il dépassera le modèle, — ce dernier exemple en est la preuve. — Que sont les ailes du cygne auprès de la voilure du vaisseau ?

Michelet a dit avec raison, en parlant de l'oiseau, mais en se servant du mot vague — et, selon nous, impropre — de *ballon* :

« Si nous l'avions sérieusement étudié, nous aurions eu le ballon depuis des milliers d'années ; mais avec le ballon même, et le ballon *dirigé*, nous serions encore énormément loin d'être des oiseaux. En imiter les appareils et les reproduire un à un, ce n'est nullement en avoir l'accord, l'ensemble, l'unité d'action qui met le tout dans cette aisance et cette vélocité terrible. »

Rien de plus vrai ; et cependant l'homme a produit des machines qui dépassent en terrible vélocité l'oiseau le plus rapide, puisque ses projectiles l'atteignent dans l'air. La pierre lancée par la fronde, la flèche lancée par l'arc, le plomb, le fer, balle ou boulet vomis par le mousquet ou par le canon, l'emportent en vitesse, — momentanément il est vrai, — mais l'emportent.

La balistique nous enseigne donc des lois qui devront également guider les mécaniciens à la recherche des divers moyens de faire cheminer l'homme à travers l'atmosphère. C'est là ce qu'avait fort judicieusement indiqué, dès 1853, M. Michel Loup, dans la substantielle brochure qu'il publia sous le titre de *Solution du problème de la locomotion aérienne.*

Prolongez, en la réglant, l'action de la fronde, celle du ressort qui chasse le dard empenné, celle du mélange explosif qui expulse le boulet ou encore toute autre force, et, quand de puissance instantanée vous serez parvenu à la transformer en puissance constante, vous n'aurez qu'à choisir entre les organes susceptibles, comme le parachute, de vous soutenir et, par suite, de vous aider à vous diriger dans l'air.

Nos adversaires les plus opiniâtres ne nieront pas qu'un moteur continu infiniment puissant enlèverait et, par suite, permettrait de diriger, non-seulement une nacelle, mais un vaisseau, un palais, une ville entière.

La question est aujourd'hui de trouver une force durable qui puisse enlever un seul homme.

*Pigeon vole* et *flèche vole.*

De la flèche au pigeon, sous le rapport du vol, toute la différence est que l'impulsion donnée à celle-ci est extérieure et que le mouvement imprimé à celui-là tient à la force propre qu'il a en lui.

Le parachute offre l'exemple remarquable d'une force tenant au poids de l'homme qui s'y suspend. C'est une aile, je le répète. Comment forcer cette aile qui ne donne qu'un seul coup et qui, par conséquent, ne fait monter qu'une fois, à en donner plusieurs et à faire monter encore? — Il faut qu'une machine, égale en puissance à la vitesse acquise par l'homme qui tombe, agisse à la place de cette vitesse et que cette machine n'augmente pas le poids au delà de la mesure de sa force. — Alors vous fabriquerez un parachute, — organe direct intermittent, — qui, pendant le mouvement d'ascension, se repliera ou se videra, pour se rouvrir ou se remplir aussitôt après, et frapper l'air comme une aile.

Vingt systèmes sont en présence, tous bons, mais non au même degré.

Celui qui a fait le plus de bruit parce que, expérimenté le premier, il a donné des résultats positifs, est l'*hélicoptère*, dont les dessins qui accompagnent le présent article donnent une idée complète. Les deux modèles que l'on voit à la page précédente, mus par des ressorts d'horlogerie, se sont fréquemment enlevés à une hauteur de trois mètres, malgré leur poids relativement considérable. Le plus gros des deux, celui dont le ressort est vertical, figure nº 2, pèse deux cents grammes. Un troisième modèle, beaucoup plus léger par lui-même, pouvait être surchargé du double de son propre poids sans cesser de s'enlever.

Quant à celui que meut une petite machine à vapeur, dont le générateur en forme de serpentin est une invention de M. de Ponton d'Amécourt (figure nº 1, p. 188), eau et combustible compris, il pèse trois kilogrammes. Chauffé jusqu'à six atmosphères seulement, il s'est allégé de cinq cents grammes. Les calculs basés sur cette expérience sont d'autant plus encourageants, que la machine, attendu sa petitesse, manquait à chaque instant de pression et ne fournissait pas, conséquemment, une force continue qui permît de bénéficier de l'accélération de vitesse. En outre, les hélices laissent encore à désirer des perfectionnements essentiels.

Dans sa *Revue de l'année* 1863 (1), M. Jules Verne, le spirituel auteur de *Cinq semaines en ballon*, a consacré, *à propos du Géant*, à la navigation atmosphérique un article qui ne pouvait émaner d'une plume plus compétente ni plus bienveillante que la sienne. Il a rapidement décrit les hélicoptères démonstratifs que, de concert avec M. de Ponton d'Amécourt, j'ai eu le bonheur de faire fabriquer, et qui, fonctionnant en public, ont clairement prouvé la possibilité d'enlever par une pression sur l'air le mécanisme qui la produit. Il a donné un aperçu de la théorie, bien moins nouvelle qu'on ne pourrait le croire, consistant à supprimer le ballon comme un obstacle. Il a cité enfin M. Babinet, qui, se fondant à bon droit sur ses nombreux travaux antérieurs, affirme, avec la grande autorité de ses précédents scientifiques, la formule que MM. Nadar, de Ponton d'Amécourt, moi-même et cent autres avant, depuis ou avec nous, regardons comme un axiome fondamental :

*S'élever dans l'air et s'y diriger au moyen d'appareils plus lourds que l'air.*

L'hélice qui a engendré nos petits hélicoptères est à coup sûr un excellent organe, mais elle est fort loin d'être le seul. Est-elle le meilleur ? Il est permis d'en douter. — De savants inventeurs, ingénieurs ou calculateurs, déclarent, M. Landur entre autres, que des organes de forme très-différente seraient de beaucoup préférables.

M. Babinet a écrit :

« Depuis plus de quinze ans, je prêche la navigation aérienne par l'hélice. J'en ai conféré avec toutes nos célébrités mécaniciennes, et si MM. de Ponton d'Amécourt et de la Landelle n'avaient pas *réalisé*, comme ils l'ont fait, des appareils automoteurs qui emportent leur force vive avec eux, je me regarderais, aussi bien qu'un grand nom-

(1) *Musée des Familles*, t. XXXI, p. 92-93.

bre de géomètres et de physiciens, comme autorisé à réclamer l'idée de l'hélice voyageuse dans l'air, et, de plus, je pourrais produire tous les calculs mathématiquement infaillibles qui garantissent le succès de cette navigation aérienne (1). »

M. Babinet, néanmoins, a été le premier à me parler de divers organes différents de l'hélice, et entre autres du *panémore*, système circulaire d'ailes de moulin orthoptères (1), disposées de telle sorte, qu'après avoir agi, elles flottent dans le lit du vent jusqu'au moment où, un demi-tour de roue étant accompli, leur action redeviendra utile.

La question n'a cessé de faire des progrès dont les résultats, peu éclatants au dehors, n'en sont pas moins de grands sujets d'espérance, car nous nous fortifions par l'étude, et nous avançons pas à pas vers la réalisation du grand problème.

Grâce à nos efforts persévérants, un centre a été créé le 15 janvier 1864, sous la présidence d'un savant qui compte dans sa carrière deux hardis voyages aériens accomplis pour faire de glorieuses découvertes scientifiques. M. Barral, essentiellement éclectique en fait de navigation aérienne, a été élu d'acclamation avec la plus vive reconnaissance. A partir de cet heureux moment, convergent de plus en plus vers nous les chercheurs, les inventeurs, les auteurs de systèmes et les érudits investigateurs qui nous communiquent chaque jour des documents oubliés, renseignements précieux pour le succès de notre tentative. Chaque jour ainsi des organes, des moyens divers sont proposés et soumis à l'examen consciencieux des membres de l'association naissante.

Le ballon, l'aérostat étant écarté, non par tous les sociétaires, mais par la société, il n'y a pour notre groupe qu'un principe, dont les applications, infiniment variées, reposent sur l'observation du vol des animaux qui s'élèvent et se dirigent dans l'air au moyen d'ailes ou d'appendices quelconques.

L'oiseau, l'insecte, la chauve-souris, le poisson volant, l'animalcule aérien, doués de la propriété de voguer avec plus ou moins de perfection dans le milieu atmosphérique, procèdent tous de même, en frappant l'air avec des battoirs que met en jeu leur force musculaire.

Les formes, les dimensions, la constitution, les mouvements de ces battoirs sont très-divers. Là, comme partout, la nature s'est montrée d'une fécondité infinie, et le Créateur a résolu par mille modes différents le problème que l'homme se pose encore avec un respect craintif. L'aile, membrane ou membre revêtu de plumes, plan coloré par une poussière brillante, ou transparente pellicule ramifiée; l'aile, concavo-convexe, courte, longue, plate, arrondie, contournée, quelle qu'elle soit enfin, ne se meut pas d'une manière constante. Tantôt elle frappe à plat, très-souvent elle agit obliquement, parfois elle tourbillonne comme notre hélice, parfois elle décrit une courbe héliçoïde interrompue; toujours elle exerce sur le fluide une pression dont résulte l'ascension sous des angles divers ou même selon la verticale.

L'alouette et la libellule offrent de fréquents exemples de ce dernier phénomène. Le goëland et la mouche vulgaire peuvent aussi prendre un vol perpendiculaire à l'horizon. J'ai vu de simples moineaux s'enfuir de même du fond de cours très-étroites. Certains animalcules de l'air, dont la petitesse microscopique rend l'observation si difficile, n'offrent-ils point aussi l'exemple de l'enlèvement soudain par le tourbillonnement ou mouvement giratoire? Je suis porté à l'affirmer.

Quoi qu'il en soit, je dis que la nature n'a produit aucun animal qui chemine sur terre au moyen de roues. Elle n'a fait ni brouettes ni chariots vivants. La roue n'en est pas moins sur terre l'organe de locomotion par excellence appliqué par l'homme à tous les véhicules.

L'hélice sera dans l'air l'organe correspondant. Mise par la nature à la disposition d'un nombre prodigieux de graines et de semences, comme je l'ai dit plus haut, elle participe de l'aile de l'oiseau, non par sa structure, mais par sa surface et par ses mouvements. Elle n'en est point le servile plagiat, elle en est l'imitation raisonnée, parfaitement appropriée à notre génie mécanique. C'est la véritable roue du chariot aérien. Dans la plupart des systèmes parallèles, tous acceptables, tous dignes d'être expérimentés, l'hélice joue son rôle.

De même que la nature a produit une grande diversité d'êtres volants, de même le génie humain doit produire des véhicules aériens très-divers, ayant, par suite de cette diversité même, des qualités et des emplois différents.

L'un des plus faciles à réaliser serait fabriqué à l'imitation du cerf-volant. Le marquis d'Argenson, qui fut lieutenant-général de police en 1720, après avoir prédit le ballon d'après les bulles de savon que l'on gonfle en soufflant, et les ailes artificielles appliquées à des vaisseaux aériens, et l'hélice qu'il appelle *tourbillon*, ajoute :

« N'avez-vous pas vu des enfants attacher un chat à leur cerf-volant? De la même manière vous ferez partir et voyager des hommes avec des provisions. »

La grande surface d'un cerf-volant glissant obliquement se soutient avec facilité, en vertu de la décomposition de la pesanteur par la résistance de l'air. Imprimez à cette surface un mouvement au moyen d'un propulseur quelconque, et, selon les théories et les expériences de MM. Hanson, Michel Loup, du Temple, Béléguic, de Louvrié, etc., etc., elle ne peut manquer de s'enlever. Un joli jouet appelé *aérostein*, du nom de M. Steiner, son fabricant, en fournit un exemple palpable. Complétez ce système, chose fort simple, par l'observation rigoureuse des lois de l'équilibre, vous aurez un aéroscaphe procédant selon l'oblique et qui, muni de gouvernails comparables à la queue de l'oiseau, s'enlèvera par la spirale.

Cette marche, nécessairement oblique, a des avantages évidents comme économie de force. Or la force motrice continue suffisante est actuellement la grande difficulté. L'on fera donc bien de pousser aussi loin que possible l'étude expérimentale des aéroscaphes. Mais leur succès assuré — et, selon toute vraisemblance, avec la simple force humaine — n'est que la première étape dans la conquête de l'air.

Il nous faut, pour posséder un bon instrument d'*aviation*, un appareil qui s'élève verticalement. Il faut que nous puissions sortir sans difficulté du fond de nos puits, cours, rues et carrefours, sans nous heurter aux édifices, aux arbres, aux obstacles. L'orthoptère et l'hélicoptère

(1) *Le Constitutionnel* du 29 août 1863.

(2) *Orthoptère*, nom et adjectif, terme d'histoire naturelle appliqué aux insectes à ailes pliées en éventail, signifie, étymologiquement, *aile droite*. Nous employons ce mot, par opposition à *hélicoptère* (ailes héliçoïdes, tournantes et glissantes), pour désigner les systèmes dont les ailes, soit pleines, soit intermittentes, exercent sur l'air une pression directe, *droite*, normale, perpendiculaire à l'axe d'une colonne atmosphérique. Le parachute, la rame, la raquette, la palette, la roue à aubes, le panémore, les ailes en éventail des chauve-souris et des insectes à élytres sont orthoptères. Les ailes de la plupart des oiseaux sont susceptibles de fonctionner orthoptèrement.

réalisent également cette seconde partie du problème, ce *desideratum* définitif.

J'ai parlé ci-dessus du parachute orthoptère, j'attends les meilleurs effets de ce perfectionnement.

D'après le *Journal des savants*, du 12 septembre 1678, un serrurier mécanicien, nommé Besnier, fabriqua une paire d'ailes, composée de doubles volets alternatifs qui, ajustés au bout de bâtons placés sur ses épaules, donnèrent des résultats excellents. Besnier d'abord, et puis un baladin, se servirent avec succès de ces volets alternatifs. — L'expérience sera reprise le plus tôt que je le pourrai.

Les roues à aubes intermittentes, les panémores et foule d'autres organes se rapprochant plus ou moins de l'aile de l'insecte ou de l'oiseau agissant par une pression normale, sont applicables à la machine orthoptère.

L'hélicoptère est essentiellement giratoire. Il tient du plan incliné des aéroscaphes, puisque chacune des branches de l'hélice est un plan glissant en s'appuyant sur l'air ; mais chacun de ces plans n'étant qu'une partie de la roue aérienne, il en résulte la possibilité, clairement démontrée par nos expériences, de l'ascension verticale. — Ajoutez un propulseur à l'hélicoptère, — soutenez l'ensemble par des plans latéraux ou supérieurs, vous posséderez un instrument d'*aviation* doué de toutes les propriétés désirables.

Je n'ai passé en revue qu'une minime partie des systèmes proposés. Je n'ai pas même mentionné le *gyroptère*, ingénieuse toupie aérienne, l'une des plus récentes combinaisons de M. d'Amécourt. Il doit suffire d'avoir indiqué le point où en sont les études et les travaux des hommes de foi, d'action et de bonne volonté, qui s'unissent dans le but de doter le monde du plus noble et du plus efficace des instruments de civilisation. Dieu veuille que les capitaux nécessaires pour mener leur entreprise à bonne fin ne leur fassent pas défaut. De nombreuses et dispendieuses expériences sont indispensables, mais l'*air est un point d'appui*, et cette incontestable vérité est la preuve de notre théorie, renouvelée d'Archytas, d'Archimède, de Roger Bacon et de Paucton.

G. DE LA LANDELLE.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

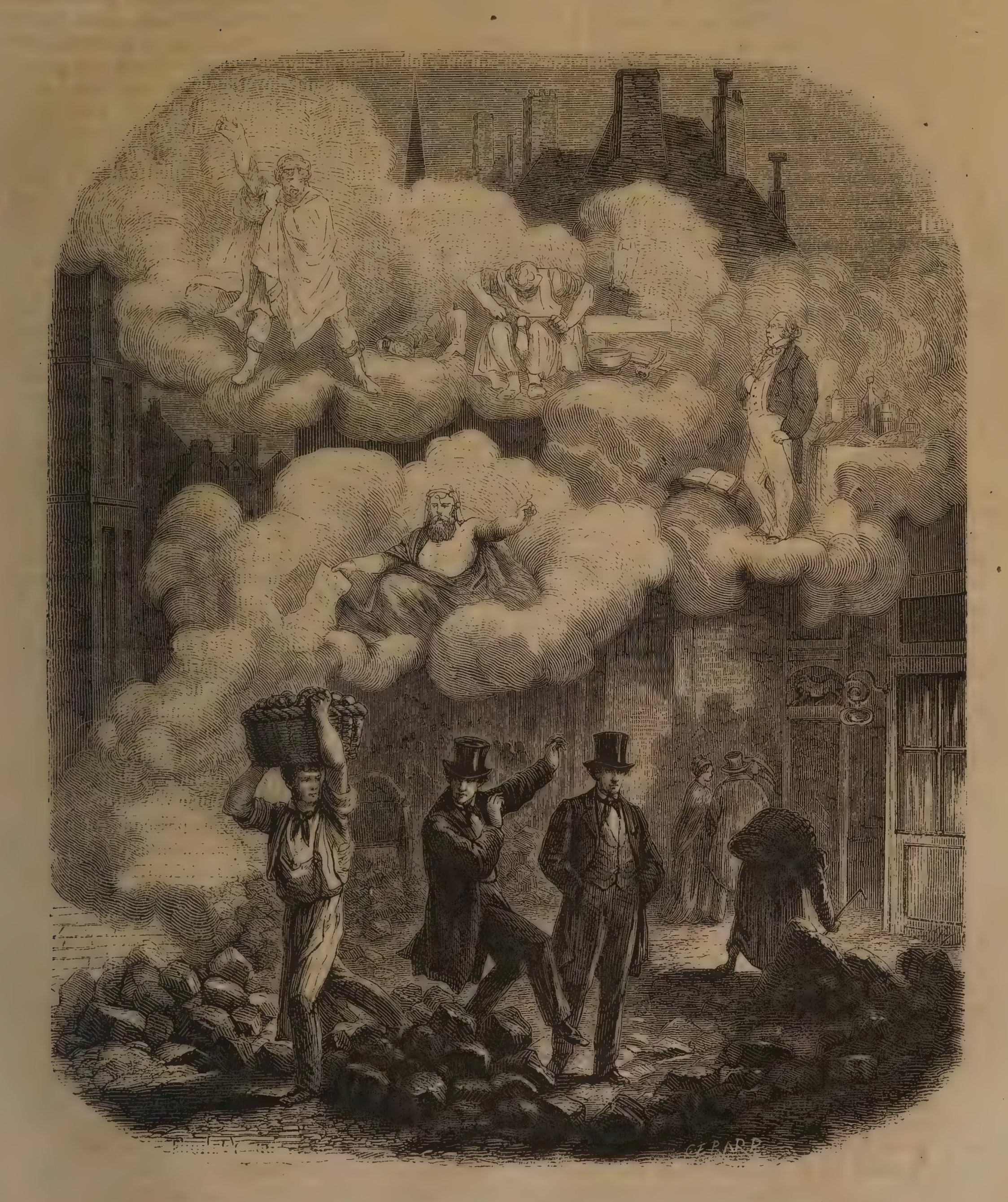
# DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE ET MORAL.




Les synonymes. Air charmant. Air vif. Coup d'air. Air désagréable. Le bel air. Composition de Sauvageot.

# ÉTUDES LITTÉRAIRES.

## EDGARD POE ET SES ŒUVRES.



Edg. Poë et Aug. Dupin. La succession des idées. Dessin de F. Lix.

I. École de l'étrange. — Edgard Poë et M. Baudelaire. — Existence misérable du romancier. — Sa mort. — Anne Radcliff, Hoffmann et Poë. — *Histoires extraordinaires.* — *Double assassinat dans la rue Morgue.* — Curieuse association d'idées. — Interrogatoire des témoins. — L'auteur du crime. — Le marin maltais.

Voici, mes chers lecteurs, un romancier américain de

haute réputation ; vous connaissez son nom, beaucoup sans doute, mais peu ses ouvrages. Permettez-moi donc de vous raconter l'homme et son œuvre ; ils occupent tous les deux une place importante dans l'histoire de l'imagination, car Poë a créé un genre à part, ne procédant que de lui-même, et dont il me paraît avoir emporté le secret ; on peut le dire *chef de l'Ecole de l'étrange ;* il a reculé les limites de l'impossible ; il aura des imitateurs. Ceux-ci tenteront d'aller au delà, d'exagérer sa manière ; mais plus d'un croira le surpasser, qui ne l'égalera même pas.

Je vous dirai tout d'abord qu'un critique français, M. Charles Baudelaire, a écrit, en tête de sa traduction des œuvres d'Edgard Poë, une préface non moins étrange que l'ouvrage lui-même. Peut-être cette préface exigerait-elle à son tour quelques commentaires explicatifs. Quoi qu'il en soit, on en a parlé dans le monde des lettres ; on l'a remarquée, et avec raison : M. Charles Baudelaire était digne d'expliquer l'auteur américain à sa façon, et je ne souhaiterais pas à l'auteur français d'autre commentateur de ses œuvres présentes et futures qu'un nouvel Edgard Poë. A charge de revanche ; ils sont tous deux faits pour se comprendre. D'ailleurs, la traduction de M. Baudelaire est excellente, et je lui emprunterai les passages cités dans ce présent article.

Je ne tenterai pas de vous expliquer l'inexplicable, l'insaisissable, l'impossible produit d'une imagination que Poë portait parfois jusqu'au délire ; mais nous suivrons celui-ci pas à pas ; je vous raconterai ses plus curieuses nouvelles, avec force citations ; je vous montrerai comment il procède, et à quel endroit sensible de l'humanité il frappe, pour en tirer ses plus étranges effets.

Edgard Poë naquit en 1813 à Baltimore, en pleine Amérique, au milieu de la nation la plus positive du monde. Sa famille, depuis longtemps haut placée, dégénéra singulièrement en arrivant jusqu'à lui ; si son grand-père s'illustra dans la guerre de l'indépendance en qualité de quartier-maître général auprès de La Fayette, son père mourut, misérable comédien, dans le plus complet dénûment.

Un monsieur Allan, négociant à Baltimore, adopta le jeune Edgard, et le fit voyager en Angleterre, en Irlande, en Ecosse ; Edgard Poë ne semble pas avoir visité Paris, dont il décrit inexactement certaines rues dans l'une de ses Nouvelles.

Revenu à Richmond en 1822, il continua son éducation ; il montra de singulières aptitudes en physique et en mathématiques. Sa conduite dissipée le fit chasser de l'Université de Charlottesville, et même de sa famille adoptive ; il partit alors pour la Grèce, au moment de cette guerre qui ne paraît avoir été faite que pour la plus grande gloire de lord Byron. Nous remarquerons en passant que Poë était un remarquable nageur, comme le poëte anglais, sans vouloir tirer aucune déduction de ce rapprochement.

Edgard Poë passa de Grèce en Russie, arriva jusqu'à Saint-Pétersbourg, fut compromis dans certaines affaires dont nous ne connaissons pas le secret, et revint en Amérique, où il entra dans une Ecole militaire. Son tempérament indisciplinable l'en fit bientôt expulser ; il goûta de la misère alors, et de la misère américaine, la plus effroyable de toutes ; on le voit se livrer, pour vivre, à des travaux littéraires ; il gagne heureusement deux prix fondés par une Revue pour le meilleur conte et le meilleur poëme, et devient enfin directeur du *Southern litterary Messenger.* Le journal prospère, grâce à lui ; une sorte d'aisance factice en résulte pour le romancier, qui épouse Virginia Clemm, sa cousine.

Deux ans après, il se brouillait avec le propriétaire de son journal ; il faut dire que le malheureux Poë demandait souvent à l'ivresse de l'eau-de-vie ses plus étranges inspirations ; sa santé s'altérait peu à peu ; passons vite sur ces moments de misère, de luttes, de succès, de désespoir, du romancier soutenu par sa pauvre femme et surtout par sa belle-mère, qui l'aima comme un fils jusqu'au delà du tombeau, et disons qu'à la suite d'une longue séance dans une taverne de Baltimore, le 6 octobre 1849, un corps fut trouvé sur la voie publique, le corps d'Edgard Poë ; le malheureux respirait encore ; il fut transporté à l'hôpital ; le *delirium tremens* le prit, et il mourut le lendemain, à peine âgé de trente-six ans.

Voici la vie de l'homme, voyons l'œuvre maintenant ; je laisserai de côté le journaliste, le philosophe, le critique, pour m'attacher au romancier ; c'est dans la nouvelle, c'est dans l'histoire, c'est dans le roman, en effet, qu'éclate toute l'étrangeté du génie d'Edgard Poë.

On a pu quelquefois le comparer à deux auteurs, l'un anglais, Anne Radcliff, l'autre allemand, Hoffmann ; mais Anne Radcliff a exploité le *genre terrible*, qui s'explique toujours par des causes naturelles ; Hoffmann a fait du fantastique pur, que nulle raison physique ne peut accorder ; il n'en est pas ainsi de Poë ; ses personnages peuvent exister à la rigueur ; ils sont éminemment humains, doués toutefois d'une sensibilité surexcitée, supra-nerveuse, individus d'exception, galvanisés pour ainsi dire, comme seraient des gens auxquels on ferait respirer un air plus chargé d'oxygène, et dont la vie ne serait qu'une active combustion. S'ils ne sont pas fous, les personnages de Poë doivent évidemment le devenir pour avoir abusé de leur cerveau, comme d'autres abusent des liqueurs fortes ; ils poussent à leur dernière limite l'esprit de réflexion et de déduction ; ce sont les plus terribles analystes que je connaisse, et, partant d'un fait insignifiant, ils arrivent à la vérité absolue.

J'essaye de les définir, de les peindre, de les délimiter, et je n'y parviens guère, car ils échappent au pinceau, au compas, à la définition ; il vaut mieux, chers lecteurs, les montrer dans l'exercice de leurs fonctions presque surhumaines. C'est ce que je vais faire.

Des œuvres d'Edgard Poë, nous possédons deux volumes d'*Histoires extraordinaires*, traduites par M. Charles Baudelaire ; *les Contes inédits*, traduits par William Hughes, et un roman intitulé : *Aventures d'Arthur Gordon Pym.* Je vais faire dans ces divers recueils le choix le plus propre à vous intéresser, et j'y parviendrai sans peine, puisque je laisserai la plupart du temps Poë parler lui-même. Veuillez donc l'écouter de confiance.

J'ai à vous offrir d'abord trois nouvelles dans lesquelles l'esprit d'analyse et de déduction atteint les dernières limites de l'intelligence. Il s'agit du *Double assassinat dans la rue Morgue*, de *la Lettre volée*, et du *Scarabée d'or.*

Voici la première de ces trois histoires, et comment Edgard Poë prépare le lecteur à cet étrange récit :

Après de curieuses observations, par lesquelles il prouve que l'homme *vraiment* imaginatif n'est jamais autre chose qu'un analyste, il met en scène un ami à lui, Auguste Dupin, avec lequel il demeurait à Paris dans une partie reculée et solitaire du faubourg Saint-Germain.

« Mon ami, dit-il, avait une bizarrerie d'humeur, car comment définir cela ? — c'était d'aimer la nuit pour l'amour de la nuit ; la nuit était sa passion ; — et je tombai moi-même tranquillement dans cette bizarrerie,

comme dans toutes les autres qui lui étaient propres, me laissant aller au courant de ses étranges originalités avec un parfait abandon. La noire divinité ne pouvait pas toujours demeurer avec nous : mais nous en faisions la contrefaçon. Au premier point du jour, nous fermions tous les lourds volets de notre masure, nous allumions une couple de bougies fortement parfumées, qui ne jetaient que des rayons très-faibles et très-pâles. Au sein de cette débile clarté, nous livrions chacun notre âme à ses rêves, nous lisions, nous écrivions, ou nous causions, jusqu'à ce que la pendule nous avertît du retour de la véritable obscurité. Alors, nous nous échappions à travers les rues, bras dessus bras dessous, continuant la conversation du jour, rôdant au hasard jusqu'à une heure très-avancée, et cherchant à travers les lumières désordonnées de la populeuse cité ces innombrables excitations spirituelles que l'étude paisible ne peut pas donner.

« Dans ces circonstances, je ne pouvais m'empêcher de remarquer et d'admirer — quoique la riche idéalité dont il était doué eût dû m'y préparer — une aptitude analytique particulière chez Dupin...

« ...... Dans ces moments-là, ses manières étaient glaciales et distraites ; ses yeux regardaient dans le vide, et sa voix, — une riche voix de ténor, habituellement, — montait jusqu'à la voix de tête... »

Et maintenant, avant d'aborder le sujet de sa nouvelle, Poë raconte de quelle façon procédait Dupin dans ses curieuses analyses.

« Il est peu de personnes, dit-il, qui ne se soient amusées, à un moment quelconque de leur vie, à remonter le cours de leurs idées, et à rechercher par quel chemin leur esprit était arrivé à de certaines conclusions. Souvent cette occupation est pleine d'intérêt, et celui qui l'essaye pour la première fois est étonné de l'incohérence et de la distance, immense en apparence, entre le point de départ et le point d'arrivée.

« Une nuit, nous flânions dans une longue rue sale avoisinant le Palais-Royal. Nous étions plongés chacun dans nos propres pensées, en apparence du moins, et depuis près d'un quart d'heure nous n'avions pas soufflé une syllabe. Tout à coup, Dupin lâcha ces paroles :

« — C'est un bien petit garçon, en vérité ; et il serait mieux à sa place au théâtre des Variétés.

« — Cela ne fait pas l'ombre d'un doute, répliquai-je sans penser et sans remarquer d'abord, — tant j'étais absorbé, — la singulière façon dont l'interrupteur adaptait sa parole à ma propre rêverie. Une minute après, je revins à moi, et mon étonnement fut profond.

« — Dupin, — dis-je très-gravement, — voilà qui passe mon intelligence. Je vous avoue, sans ambages, que j'en suis stupéfié, et que j'en peux à peine croire mes sens. Comment a-t-il pu se faire que vous ayez deviné que je pensais à..... »

« Mais je m'arrêtai pour m'assurer indubitablement qu'il avait réellement deviné à qui je pensais.

« — A Chantilly ? — dit-il ; — pourquoi vous interrompre? Vous faisiez en vous-même la remarque que sa petite taille le rendait impropre à la tragédie.

« C'était précisément ce qui faisait le sujet de mes réflexions. Chantilly était un ex-savetier de la rue Saint-Denis, qui avait la rage du théâtre, et avait abordé le rôle de Xerxès dans la tragédie de Crébillon.

« — Dites-moi, pour l'amour de Dieu! la méthode, — si méthode il y a, — à l'aide de laquelle vous avez pu pénétrer mon âme dans le cas actuel ! »

On le voit, ce début est bizarre ; ici s'engage une discussion entre Poë et Dupin, et celui-ci, relevant la série des réflexions de son ami, lui montre qu'elles se suivent ainsi, en remontant : *Chantilly*, *le savetier*, *Orion*, *le docteur Nichols*, *Epicure*, *la stéréotomie*, *les pavés*, *le fruitier*.

Voilà des idées qui n'ont aucune relation entre elles, et cependant Dupin va les rattacher aisément, en commençant par la dernière.

En effet, en passant dans la rue, un *fruitier* heurta Poë d'une façon brusque ; celui-ci, ébranlé du choc, glissa un peu, mit le pied sur une pierre branlante, et se foula légèrement la cheville en maudissant le *pavé* défectueux. Arrivé au passage où l'on fait un essai de pavé de bois, le mot *stéréotomie* est venu à sa pensée, et ce mot l'a conduit inévitablement aux atomes et aux théories d'Epicure. Or, il avait eu dernièrement avec Dupin une discussion à cet égard, dans laquelle Dupin lui apprit que les dernières découvertes cosmogoniques du *Docteur Nichols* confirmaient les théories du philosophe grec. En y songeant, Poë n'a pu s'empêcher de lever les yeux vers la constellation d'*Orion*, qui brillait alors de toute sa pureté. Or, le vers latin :

Perdidit antiquum littera prima sonum,

a trait à *Orion*, qui s'écrivait primitivement *Urion*, et ce vers, un critique venait de l'appliquer plaisamment au savetier *Chantilly*, dans son dernier article.

« Cette association d'idées, fit Dupin, je la vis au *style* du sourire qui traversa vos lèvres. Vous pensiez à l'immolation du pauvre savetier. Jusque-là, vous aviez marché courbé en deux, mais alors je vous vis vous redresser de toute votre hauteur. J'étais bien sûr que vous pensiez à la pauvre petite taille de Chantilly. C'est dans ce moment que j'interrompis vos réflexions pour vous faire remarquer que c'était un pauvre petit avorton que ce Chantilly, et qu'il serait bien mieux à sa place au théâtre des Variétés. »

Quoi de plus ingénieux et de plus nouveau, je vous le demande, et jusqu'où l'esprit d'observation pourra-t-il conduire un homme doué comme ce Dupin? C'est ce que nous allons voir.

Un meurtre épouvantable a été commis dans la rue Morgue ; une vieille dame L'Espanaye et sa fille, occupant un appartement au quatrième étage, ont été assassinées vers les trois heures du matin. Un certain nombre de témoins, entre autres un Italien, un Anglais, un Espagnol, un Hollandais, attirés par des cris effrayants, se précipitèrent vers l'appartement, en forcèrent la porte, et au milieu du plus étrange désordre, ils trouvèrent les deux victimes, l'une étranglée, l'autre frappée d'un rasoir encore sanglant. Les fenêtres, les portes soigneusement closes, ne permettaient pas de reconnaître le chemin pris par le meurtrier. Les plus sagaces investigations de la police furent vaines, et rien ne semblait devoir la mettre sur les traces du crime.

Cette affaire épouvantable, entourée d'un si profond mystère, intéressait fort Auguste Dupin ; il se dit que, pour l'instruction de ce meurtre, il ne fallait pas procéder par les moyens habituels ; il connaissait le préfet de police, et il obtint de lui l'autorisation de se rendre sur le théâtre du crime, afin de l'examiner.

Poë l'accompagnait dans sa visite. Dupin, suivi d'un gendarme, inspecta la rue Morgue, les derrières de la maison et la façade avec une minutieuse attention. Puis il monta à la chambre où gisaient encore les deux

corps. Son examen dura jusqu'au soir, sans mot dire, et en retournant chez lui, il s'arrêta quelques minutes dans les bureaux d'un journal quotidien.

Pendant toute la nuit, il resta silencieux, et, le lendemain, à midi seulement, il demanda à son compagnon s'il avait remarqué quelque chose de *particulier* sur le théâtre du crime.

Voilà où l'analyste Dupin commence à se montrer.

« Eh bien, dit-il, j'attends un individu qui, bien qu'il ne soit peut-être pas l'auteur de cette boucherie, doit se trouver en partie impliqué dans sa perpétration; il est probable qu'il est innocent de la partie atroce du crime..... J'attends l'homme ici, dans cette chambre — d'une minute à l'autre. S'il vient, il sera nécessaire de le garder. Voici des pistolets, et nous savons tous deux à quoi ils servent quand l'occasion l'exige. »

Je vous laisse à penser quelle fut la stupéfaction de Poë à ces paroles positives. Dupin lui dit alors que, si la police, après avoir levé les parquets, ouvert les plafonds, sondé la maçonnerie des murs, ne pouvait expliquer l'introduction et la fuite du meurtrier, lui, procédant autrement, savait à quoi s'en tenir à cet égard. En effet, en furetant dans tous les coins, et principalement près de la fenêtre de derrière qui avait *dû* donner passage à l'assassin, il découvrit un ressort; ce ressort, mal maintenu par un clou rouillé, avait pu se refermer de lui-même, et retenir la fenêtre, après que celle-ci fut repoussée du dehors par le pied du fugitif. Près de cette fenêtre se déroulait la longue corde d'un paratonnerre, et Dupin ne doutait plus qu'elle n'eût servi de route aérienne au meurtrier.

Mais cela était peu de chose : du chemin pris par l'assassin soit avant, soit après le crime, on ne pouvait guère arriver à la connaissance du criminel. Aussi Dupin, fixé sur ce point, se lance-t-il dans une déduction curieuse, et prise à un tout autre ordre d'idées, ne se demandant pas comment les choses se sont passées, mais bien en quoi elles se distinguent de tout ce qui est arrivé jusqu'à présent. L'argent demeuré intact dans l'appartement prouve d'ailleurs que le vol n'a pas été le mobile du crime.

C'est alors que Dupin appelle l'attention de Poë sur un fait inobservé des dépositions, et dans lequel se montre tout entier le génie du romancier américain.

Les témoins, accourus au moment du crime, avaient remarqué deux voix distinctement; tous reconnaissaient l'une d'elles comme appartenant à un Français; pas de doute à cet égard; mais quant à l'autre, une voix *aiguë*, une voix *âpre*, il y avait un grand désaccord parmi ces témoins appartenant à différentes nations.

« Ceci, dit Dupin, constitue *la particularité* de l'évidence. Chaque témoin étranger est sûr que cette voix n'était pas celle de l'un de ses compatriotes; il la compare, non pas à la voix d'un individu dont la langue lui serait familière, mais justement au contraire. Le Français présume que c'était une voix d'Espagnol, et *il aurait pu distinguer quelques mots s'il était familiarisé avec l'espagnol.* Le Hollandais affirme que c'était la voix d'un Français; mais il est établi que le témoin, ne sachant pas le français, a été interrogé par le canal d'un interprète. L'Anglais pense que c'était la voix d'un Allemand, et il *n'entend pas l'allemand.* L'Espagnol est *positivement sûr* que c'était la voix d'un Anglais, mais il en juge uniquement par l'intonation, car *il n'a aucune connaissance de l'anglais.* L'Italien croit à une voix de Russe, mais *il n'a jamais causé* avec une personne native de Russie. Un autre Français, *cependant,* diffère du premier, et il est certain que c'était une voix d'Italien; mais n'ayant pas la connaissance de cette langue, il fait comme l'Espagnol, il tire *sa certitude de l'intonation.* Or, cette voix était donc bien insolite et bien étrange, qu'on ne pût obtenir à son égard que de pareils témoignages? Une voix dans les intonations de laquelle des citoyens des cinq grandes parties de l'Europe n'ont rien reconnu qui leur fût familier! Vous me direz que c'était peut-être la voix d'un Asiatique ou d'un Africain. Les Africains et les Asiatiques n'abondent pas à Paris, mais, sans nier la possibilité du cas, j'appellerai simplement votre attention sur trois points. Un témoin dépeint la voix ainsi : *plutôt âpre qu'aiguë,* deux autres en parlent comme d'une voix *brève et saccadée.* Ces témoins n'ont distingué aucune parole, — aucun son *ressemblant à des paroles.* »

Dupin continue: il rappelle à Poë les détails du crime, la force physique qu'il a dû exiger, car des mèches de cheveux gris ont été arrachées à la tête de la vieille dame, et vous savez « quelle puissante force il faut pour arracher de la tête seulement vingt ou trente cheveux à la fois; » il remarque l'agilité voulue pour s'élever sur la corde du paratonnerre, la férocité *bestiale* déployée dans le meurtre, cette « *grotesquerie* dans l'horrible, absolument étrangère à l'humanité, » et enfin et toujours « cette voix dont l'accent est inconnue à l'oreille d'hommes de plusieurs nations, cette voix dénuée de toute syllabisation distincte et intelligible!

« Or, pour vous, demande alors Dupin à son compagnon, qu'en ressort-il? Quelle impression ai-je faite sur votre imagination? »

Je l'avoue, à ce passage du livre, il m'arriva, comme à l'interlocuteur de Dupin, de sentir un frisson courir dans ma chair! Voyez comment l'étonnant romancier s'est emparé de vous! Est-il le maître de votre imagination? Vous tient-il dans les palpitations de son récit? Pressentez-vous l'auteur de ce crime extraordinaire?

Pour mon compte, j'avais tout deviné alors. Vous aussi, vous avez compris : cependant je terminerai brièvement en vous citant les quelques lignes que Dupin avait fait insérer la veille dans le journal *le Monde,* feuille consacrée aux intérêts maritimes, et très-recherchée par les marins :

« Avis. — On a trouvé dans le bois de Boulogne, le matin du..... courant (c'était le matin de l'assassinat) de fort bonne heure, un énorme orang-outang fauve de l'espèce de Bornéo. Le propriétaire (qu'on sait être un marin appartenant à l'équipage d'un navire maltais) peut retrouver l'animal, après en avoir donné le signalement satisfaisant, et remboursé quelques frais à la personne qui s'en est emparée et qui l'a gardé. S'adresser rue... n°... faubourg Saint-Germain, au troisième. »

Dupin avait déduit la qualité de Maltais d'un bout de ruban ramassé au pied de la chaîne du paratonnerre, et noué d'un nœud particulier aux marins de Malte; quant à l'individu personnellement, sa voix et ses paroles en faisaient un Français, au dire de tous les témoins. Séduit par l'annonce qui n'établissait aucune connexité entre la fuite de l'orang-outang et le crime, il ne manquerait pas de se présenter.

Il se présenta, en effet; c'était un marin, « grand, robuste et musculeux individu, avec une expression d'audace de tous les diables; » après quelques hésitations, il convint de tout. Le singe s'était échappé de chez lui, en lui arrachant son rasoir au moment où il se faisait la barbe. Le marin, effrayé, avait suivi l'animal; celui-ci, dans sa course fantastique, arriva à la rue Morgue, trouva la chaîne du paratonnerre, et y grimpa lestement. Son

maître le suivit de près; le singe, rencontrant une fenêtre ouverte, se précipita au travers et tomba dans l'appartement des malheureuses femmes. On sait le reste. Le marin assista au drame sans pouvoir s'y opposer, appelant et criant; puis, la tête perdue, il prit la fuite, suivi par l'animal, qui, refermant la fenêtre d'un coup de pied, se laissa glisser dans la rue, et disparut à son tour.

Voilà cette étrange histoire, et sa véridique explication. On voit quelles merveilleuses qualités de l'auteur elle a mises en relief. Elle a un tel air de vérité, qu'on croit lire parfois un acte d'accusation pris tout entier à la *Gazette des tribunaux*.

II. *La Lettre volée.* — Embarras d'un préfet de police. — Moyen de gagner toujours au jeu de pair et impair. — Victorien Sardou. — *Le Scarabée d'or.* — La tête de mort. — Étonnante lecture d'un document indéchiffrable.

Edgard Poë ne devait pas abandonner ce type curieux d'Auguste Dupin, l'homme aux profondes déductions; nous le retrouvons dans *la Lettre volée*. L'histoire est simple; une lettre compromettante a été soustraite par un ministre à un personnage politique. Ce ministre D*** pouvant faire mauvais usage de ce document, il faut le reprendre à tout prix. Le préfet de police a été chargé de cette mission difficile. On sait que la lettre est toujours



La lettre volée. Dupin et D***. Dessin de F. Lix.

restée en la possession immédiate de D***. Pendant son absence, les agents ont plusieurs fois fouillé son hôtel, entrepris sa maison chambre par chambre, examiné les meubles de chaque appartement, ouvert tous les tiroirs, poussé tous *les secrets*, sondé les siéges avec de longues aiguilles, enlevé les dessus de table, démonté les bois de lit, interrogé les moindres jointures, fouillé les courtines, les rideaux, les tapis, les parquets des glaces. Enfin la totalité de la surface de la maison a été divisée en compartiments numérotés; chaque pouce carré a été passé en revue au microscope, et la cinquantième partie d'une ligne n'a pu échapper à cet examen, ni dans la maison du ministre, ni dans les maisons adjacentes. Au cas où D*** eût porté sur lui cette lettre compromettante, le préfet de police l'a fait arrêter, et dévaliser deux fois par de faux voleurs. On n'a rien trouvé.

Le préfet, découragé, vint trouver Dupin; il lui conta l'affaire. Dupin l'engagea à continuer ses recherches. Un mois après, le préfet rendait une seconde visite à Dupin; il n'avait pas été plus heureux.

« Je donnerais vraiment cinquante mille francs, dit-il, à quiconque me tirerait d'affaire.

« — Dans ce cas, répliqua Dupin ouvrant un tiroir et en tirant un livre de mandats, vous pouvez aussi bien me faire un bon pour la somme susdite. Quand vous l'aurez signé, je vous donnerai votre lettre. »

Et il remit le document précieux au préfet de police, à la grande stupéfaction de celui-ci, qui s'en alla précipitamment; après son départ, Dupin fit connaître à Poë comment il s'était rendu possesseur de la lettre; et pour lui montrer que les moyens à employer devaient varier avec la personne à laquelle on avait affaire, il lui raconta ce qui suit :

« J'ai connu un enfant de huit ans, dont l'infaillibilité au jeu de pair et impair faisait l'admiration universelle. Il avait un mode de divination, lequel consistait dans la simple observation et dans l'appréciation de la finesse de ses adversaires. Supposons que son adversaire soit un parfait nigaud, et levant sa main fermée, lui demande : Pair ou impair? Notre écolier répond : Impair, et il a

perdu. Mais à la seconde épreuve, il gagne, car il se dit en lui-même : Le niais avait mis pair la première fois, et toute sa ruse ne va qu'à lui faire mettre impair à la seconde ; je dirai donc : Impair ; — il dit : Impair, et il gagne.

« Maintenant, avec un adversaire un peu moins simple, il aurait raisonné ainsi : Ce garçon voit que j'ai dit : Impair, et, au second coup, il se proposera, — c'est la première idée qui se présentera à lui, une simple variation de pair à impair, comme l'a fait le premier bêta ; mais une seconde réflexion lui dira que c'est là un changement trop simple, et finalement, il se décidera à mettre pair comme la première fois. Je dirai donc : Pair ; — il dit : Pair, et gagne. »

Partant de ce principe, Dupin a donc commencé par *reconnaître* le ministre D***, il a appris qu'il était à la fois poëte et mathématicien.

« Comme poëte *et* mathématicien, se dit-il, il a dû raisonner juste ; comme simple mathématicien, il n'aurait pas raisonné du tout, et se serait ainsi mis à la merci du préfet. »

Cela est bien profond, mes chers lecteurs ; le mathématicien se serait ingénié à créer une cachette, mais le poëte devait s'y prendre tout autrement, et procéder par la simplicité. En effet, il y a des objets qui échappent aux yeux par le fait même de leur excessive évidence. Ainsi, dans les cartes géographiques, les mots en gros caractères, qui s'étendent d'un bout de la carte à l'autre, sont beaucoup moins apparents que les noms écrits en caractères fins et presque imperceptibles. D*** devait donc chercher à dérouter les agents de la police par la naïveté même de ses combinaisons.

C'est ce que comprit Dupin ; il connaissait D***, il avait un fac-simile de la lettre en question ; il se rendit à l'hôtel du ministre, et la première chose qu'il vit sur son bureau, ce fut cette introuvable lettre parfaitement en évidence ; le poëte avait compris que le meilleur moyen de la soustraire aux recherches, c'était de ne pas la cacher du tout. D*** s'en empara facilement, en lui substituant son fac-simile, et le tour fut joué. Là où les fureteurs échouèrent, un simple raisonneur réussit et sans peine.

Cette nouvelle est charmante et pleine d'intérêt. M. Victorien Sardou en a tiré une pièce délicieuse, *les Pattes de mouche*, dont vous avez certainement entendu parler, et qui a été l'un des grands succès du Gymnase.

J'arrive au *Scarabée d'or*, et ici le héros d'Edgard Poë va faire preuve d'une sagacité peu commune ; je serai forcé de citer un long passage de cette histoire ; mais vous ne vous en plaindrez pas, et vous le relirez plus d'une fois, je vous le promets.

Poë s'était lié intimement avec un M. William Legrand, qui, ruiné par une série de malheurs, quitta la Nouvelle-Orléans et vint s'établir près Charleston, dans la Caroline du Sud, sur l'île de Sullivan, composée uniquement de trois milles de sable de mer, d'un quart de mille de largeur. Legrand était d'un caractère misanthrope, sujet à des alternatives d'enthousiasme et de mélancolie ; on lui croyait la tête un peu dérangée, et ses parents avaient mis près de lui un vieux nègre répondant au nom de Jupiter.

Vous le voyez déjà, ce Legrand, cet ami de Poë, sera encore un caractère d'exception, un tempérament facilement surexcitable, et sujet à des crises.

Un jour, Poë alla lui rendre visite ; il le trouva dans un contentement inexprimable ; Legrand, qui collectionnait les coquillages et les échantillons entomologiques, venait de découvrir un scarabée d'une espèce *étrange*. Vous vous attendiez à ce mot, n'est-il pas vrai ? Legrand n'avait pas l'animal en sa possession alors ; il l'avait prêté à un de ses amis, le lieutenant G***, résidant au fort Moultrie.

Jupiter avouait n'avoir jamais vu un pareil scarabée ; il était d'une brillante couleur d'or, et d'un poids considérable. Le nègre ne doutait pas qu'il ne fût en or massif. Legrand voulut donner à son ami un dessin de l'insecte ; il chercha un morceau de papier, et, n'en trouvant pas, il tira de sa poche un morceau de vieux vélin fort sale, sur lequel il se mit à dessiner l'animal. Mais, chose bizarre, quand il eut fini et passé le parchemin à Poë, celui-ci y vit, non un scarabée, mais une tête de mort très-nettement tracée. Il en fit l'observation. William ne voulut pas en convenir ; mais après une légère discussion, il dut reconnaître que sa plume avait dessiné un crâne parfaitement reconnaissable. Il jeta son papier de fort mauvaise humeur, puis le reprit, l'examina pensivement, et enfin le serra dans son pupitre. On parla d'autre chose, et Poë se retira, sans que Legrand fît aucun effort pour le retenir.

Un mois après, Poë reçut la visite du nègre. Celui-ci, fort inquiet, vint lui parler de l'état maladif de son maître, qui était devenu taciturne, pâle, affaibli ; il attribuait ce changement à cet incident, que William aurait été mordu par son scarabée. Depuis ce temps, toutes les nuits, *il rêvait d'or*. Jupiter était chargé d'une lettre de William, dans laquelle William priait Poë de venir le voir.

« *Venez! venez!* disait-il. Je désire vous voir ce soir pour affaire grave. Je vous assure que c'est de *la plus haute* importance. »

Vous voyez comment l'action s'engage, et de quel intérêt *singulier* doit être cette histoire. Un monomane qui *rêve d'or* pour avoir été mordu par un scarabée.

Poë accompagna le nègre jusqu'à son bateau, où se trouvaient une faux et trois bêches achetées par l'ordre de William. Cette acquisition l'étonna ; il arriva à l'île vers les trois heures de l'après-midi. Legrand l'attendait impatiemment, et lui serra la main avec un empressement nerveux. « Son visage était d'une pâleur spectrale, et ses yeux, naturellement fort enfoncés, brillaient d'un éclat surnaturel. »

Poë lui demanda des nouvelles de son scarabée. William lui répondit que ce scarabée était destiné à faire sa fortune, et qu'en en usant convenablement il arriverait jusqu'à l'or, *dont il est l'indice*.

En même temps, il lui montra un très-remarquable insecte inconnu à cette époque aux naturalistes ; il portait, à l'une des extrémités du dos, deux taches noires et rondes, et à l'autre une tache de forme allongée. Ses élytres étaient excessivement dures et luisantes, et avaient positivement l'aspect de l'or bruni.

« Je vous ai envoyé chercher, dit William à Poë, pour vous demander conseil et assistance dans l'accomplissement des vues de la destinée et du scarabée. »

Poë interrompit William et lui tâta le pouls ; il ne lui trouva pas le plus léger symptôme de fièvre ; il voulut néanmoins détourner le cours de ses idées ; mais William annonça son intention formelle de faire, la nuit même, une excursion dans les collines, excursion dans laquelle le scarabée devait jouer un grand rôle. Poë n'eut plus qu'à le suivre avec Jupiter.

Tous les trois partirent ; on traversa la crique qui séparait l'île de la terre ferme, et la petite troupe, franchis-

sant les terrains montueux de la rive, s'avança à travers un pays horriblement sauvage et désolé. Au coucher du soleil, elle entrait dans une région sinistre, coupée de profondes ravines. Sur une plate-forme étroite s'élevait un tulipier sauvage au milieu de huit à dix chênes. William donna l'ordre à Jupiter de grimper sur cet arbre en emportant le scarabée attaché au bout d'une longue corde; malgré ses répugnances, et sous les menaces violentes de William, Jupiter obéit, et arriva sur la grande fourche de l'arbre, à soixante et dix pieds du sol.

Alors William lui ordonna de suivre la plus grosse branche de côté; bientôt Jupiter disparut dans le feuillage; lorsqu'il eut passé sept branches, son maître lui commanda de s'avancer sur la septième aussi loin que possible, et de dire s'il y voyait quelque chose de singulier. Après des hésitations, car le bois lui semblait pourri, Jupiter, alléché par la promesse d'un dollar d'argent, parvint à l'extrémité de la branche.

« Oh! oh! oh! s'écria-t-il, Seigneur Dieu! miséricorde! Qu'y a-t-il sur l'arbre?

« — Eh bien, cria Legrand au comble de la joie, qu'est-ce qu'il y a? »

Jupiter se trouvait en présence d'un crâne retenu par un gros clou et décharné par le bec des corbeaux. William lui ordonna de passer par l'œil gauche du crâne la corde qui tenait le scarabée, et de laisser filer celui-ci jusqu'à terre.

Jupiter obéit, et l'insecte se balança bientôt à quelques pouces au-dessus de terre. William déblaya le terrain, fit tomber le scarabée sur le sol, et enfonça une cheville de bois à l'endroit précis qu'il toucha. Puis, tirant un ruban de sa poche, et le fixant à la partie de l'arbre la plus rapprochée de la cheville, il le déroula pendant cinquante pieds, en suivant la direction donnée par l'arbre et la cheville. Alors il fixa une seconde cheville à l'extrémité du ruban, en fit le centre d'un cercle de quatre pieds de diamètre, et, aidé de Poë et de Jupiter, il creusa vivement le sol; le travail se poursuivit pendant deux heures; aucun indice de trésor ne se montrait. William était déconcerté. Sans mot dire, Jupiter rassembla les outils, et la petite troupe commença à revenir vers l'est.

Elle avait fait douze pas à peine, quand Legrand se précipita sur Jupiter.

« Scélérat, criait-il en faisant siffler les syllabes entre ses dents... Quel est ton œil gauche?... »

Le pauvre noir indiqua de la main son œil droit.

« Je m'en doutais, s'écria Legrand... Allons! allons! il faut recommencer. »

En effet, le nègre s'était trompé, et il avait fait filer la corde du scarabée par l'œil droit au lieu de l'œil gauche. L'expérience recommença; la première cheville se trouva reportée quelques pouces plus à l'ouest, et le ruban déroulé marqua un nouveau point éloigné de plusieurs yards de l'endroit précédemment creusé.

Le travail fut repris. Bientôt apparurent des débris de squelette, des boutons de métal, quelques pièces d'or ou d'argent, et enfin un coffre de bois de forme oblongue, maintenu par des lames de fer forgé; le couvercle était retenu par deux verrous que William, *pantelant d'anxiété*, fit glisser rapidement.

Le coffre était rempli d'incalculables trésors: 450,000 dollars en monnaies françaises, espagnoles, allemandes et anglaises, 110 diamants, 18 rubis, 310 émeraudes, 21 saphirs et 1 opale, une énorme quantité d'ornements en or massif, des bagues, des boucles d'oreilles, des chaînes, 85 crucifix d'or, 5 encensoirs, 197 montres superbes, enfin une valeur d'un million et demi de dollars.

Toutes ces richesses furent transportées peu à peu à la cabane de Legrand. Poë mourait d'impatience de savoir comment la connaissance de ce trésor était arrivée à son ami, et celui-ci s'empressa de le raconter.

Le récit précédent ne peut donner au lecteur qu'une idée imparfaite du genre du romancier; je n'ai pu vous peindre la surexcitation maladive de William pendant cette nuit; cette découverte d'un trésor est plus ou moins semblable à toutes les découvertes de ce genre que vous avez pu lire; à part la mise en scène du scarabée et du crâne, rien de plus ordinaire. Mais nous arrivons maintenant à la partie pittoresque et singulière de la Nouvelle, en entamant la série des déductions qui conduisirent William à la découverte du trésor.

Il commença par rappeler à son ami cette grossière esquisse du scarabée faite à sa première visite, et qui se trouva représenter une tête de mort. Le dessin était tracé sur un morceau de parchemin très-mince.

Or, voici dans quelle circonstance William avait ramassé ce parchemin; c'était à la pointe de l'île, près des restes d'une barque naufragée, le jour même où il découvrit son scarabée, qu'il enveloppa même dans ce bout de chiffon.

Les débris échoués excitèrent son attention, et il se rappela que le crâne ou la tête de mort est l'emblème bien connu des pirates. C'était déjà les deux anneaux d'une grande chaîne.

Mais si ce crâne n'existait pas sur le parchemin au moment où William dessina le scarabée, comment s'y trouva-t-il ensuite, quand le papier fut tendu à Poë? C'est qu'au moment où ce dernier allait l'examiner, le chien de William s'élança sur Poë pour jouer. Celui-ci, en l'écartant de la main, rapprocha du feu le parchemin, et la chaleur de la flamme, par suite d'une préparation chimique, fit renaître ce dessin jusqu'alors invisible.

Après le départ de son ami, William reprit le parchemin, le soumit à l'action de la chaleur, et vit apparaître dans un coin de la bande, au coin diagonalement opposé à celui où était tracée la tête de mort, une figure représentant un chevreau.

Mais quel rapport existe-t-il entre des pirates et un chevreau? Le voici. Il y eut autrefois un certain capitaine Kidd (1) (*kid*, en anglais, chevreau) qui fit beaucoup parler de lui. Pourquoi cette figure n'aurait-elle pas été sa signature logogriphique, tandis que la tête de mort remplissait l'emploi de sceau ou d'estampille? William fut donc amené naturellement à rechercher une lettre entre le timbre et la signature. Mais le texte semblait manquer totalement.

Et cependant les histoires de Kidd lui revenaient en tête; il se rappelait que le capitaine et ses associés avaient enfoui des sommes énormes, provenant de leur piraterie, sur quelque point de la côte de l'Atlantique. Le trésor devait exister encore dans son dépôt; car, sans cela, les rumeurs actuelles n'eussent pas pris naissance. Or, William arriva à cette conviction, que ce bout de parchemin contenait l'indication du lieu de ce dépôt.

Il le nettoya, le décrassa avec soin, le plaça dans une casserole et posa la casserole sur des charbons ardents. Au bout de quelques minutes, il s'aperçut que la bande de vélin se mouchetait en plusieurs endroits de signes

(1) Ce pirate a réellement existé. Cooper y fait souvent allusion dans ses romans.

qui ressemblaient à des chiffres rangés en ligne. Ayant chauffé de nouveau, William vit bientôt sortir des caractères grossièrement tracés en rouge. Ceci raconté, William tendit à Poë le parchemin, qui contenait les lignes suivantes :

53‡‡+305)) 6×; 4826) 4‡.) 4‡); 806×; 48+8¶60)) 85; 1‡(; : ‡×8+83 (88) 5×+; 46 ( ; 88×96×? ; 8)×‡ (;485); 5×+2 : ×‡(; 4956×2 (5×—4) 8¶8×; 4069285);) 6+8) 4‡‡; 1 (‡9; 48081; 8 : 8‡1 ; 48+85 ; 4) 485+ 528806×81 (‡9; 48; (88 ; 4(‡?34; 48) 4‡; 161 ; : 188; ‡? ;

Poë, en voyant cette succession de chiffres, de points de traits, de points et virgules, de parenthèses, déclara ne pas en être plus avancé. Vous auriez dit comme lui, chers lecteurs ; eh bien, le romancier va débrouiller ce chaos avec une admirable logique. Suivez-le ; car là est la partie la plus ingénieuse de sa nouvelle.

La première question à vider était *la langue* du chiffre ; mais ici le jeu de mots sur ***Kidd*** indiquait suffisamment la langue anglaise ; car il n'est possible qu'en cette langue.

Je laisse maintenant la parole à William.

« Vous remarquerez, dit-il, qu'il n'y a pas d'espace entre les mots ; la tâche eût été singulièrement plus facile. Dans ce cas, j'aurais commencé par faire une collation et une analyse des mots les plus courts, et si j'avais

Le scarabée d'or. Dessin de Yan' Dargent.

trouvé, comme cela est toujours probable, un mot d'une seule lettre, *a* ou I (*un, je*), par exemple, j'aurais considéré la solution comme assurée ; mais puisqu'il n'y avait pas d'espaces, mon premier devoir était de relever les lettres prédominantes, ainsi que celles qui se rencontraient plus rarement. Je les comptai toutes et je dressai la table que voici :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| « Le caractère | 8 | se trouve | 33 | fois. |
| » | ; | » | 26 | » |
| » | 4 | » | 19 | » |
| » | ‡ et ) | » | 16 | » |
| » | × | » | 13 | » |
| » | 5 | » | 12 | » |
| » | 6 | » | 11 | » |
| » | + et 1 | » | 8 | » |
| » | 0 | » | 6 | » |
| » | 9 et 2 | » | 5 | » |
| » | : et 3 | » | 4 | » |
| » | ? | » | 3 | » |
| » | ¶ | » | 2 | » |
| » | — et . | » | 1 | » |

« Or, la lettre qui se rencontre le plus souvent en an-

glais est *e*; les autres lettres se succèdent dans cet ordre : *a o i d h n r s t u y c f g l m w b k p q x z*. *E* prédomine si singulièrement, qu'il est très-rare de trouver une phrase d'une certaine longueur dont il ne soit pas le caractère principal.

« Nous avons donc, tout en commençant, une base d'opération qui donne quelque chose de mieux qu'une conjecture. Puisque notre caractère dominant est 8, nous commencerons par le prendre pour l'*e* de l'alphabet naturel. Pour vérifier cette supposition, voyons si le 8 se rencontre souvent double ; car l'*e* se redouble très-fréquemment en anglais, comme, par exemple, dans les mots : *meet, fleet, speed, seen, been, agree*, etc. Or, dans le cas présent, nous voyons qu'il n'est pas redoublé moins de cinq fois, bien que le cryptogramme soit très-court.

« Donc, 8 représentera *e*. Maintenant, de tous les mots de la langue, *the* est le plus usité ; conséquemment il nous faut voir si nous ne trouverons pas plusieurs fois répétée la même combinaison de trois caractères, ce 8 étant le dernier des trois. Si nous trouvons des répétitions de ce



Voyage d'Hans Pfaall à la lune (pages suivantes). Dessin de Yan' Dargent.

genre, elles représenteront très-probablement *the*. Vérification faite, nous n'en trouvons pas moins de 7, et les caractères sont ; 48. Nous pouvons donc supposer que ; représente *t*, que 4 représente *h*, et que 8 représente *e*, — la valeur du dernier se trouvant ainsi confirmée de nouveau ; il y a maintenant un grand pas de fait.

« Nous n'avons déterminé qu'un mot ; mais ce seul mot nous permet d'établir un point beaucoup plus important, c'est-à-dire les commencements et les terminaisons d'autres mots. Voyons, par exemple, l'avant-dernier cas où se présente la combinaison ; 48, presque à la fin du chiffre. Nous savons que le ;, qui vient immédiatement après est le commencement d'un mot, et des six caractères qui suivent ce *the* nous n'en connaissons pas moins de cinq. Remplaçons donc ces caractères par les lettres qu'ils représentent, en laissant un espace pour l'inconnu :

*t eeth.*

« Nous devons tout d'abord écarter le *th*, comme ne pouvant pas faire partie du mot qui commence par le pre-

mier *t*, puisque nous voyons, en essayant successivement toutes les lettres de l'alphabet pour combler la lacune, qu'il est impossible de former un mot dont ce *th* fasse partie. Réduisons donc nos caractères à

*t ee,*

et, reprenant de nouveau tout l'alphabet s'il le faut, nous concluons au mot *tree* (arbre), comme à la seule version possible. Nous gagnons aussi une nouvelle lettre *r*, représentée par ( , plus deux mots juxtaposés, *the tree* (l'arbre).

« Un peu plus loin, nous retrouvons la combinaison ; 48, et nous nous en servons comme de terminaison à ce qui précède immédiatement. Cela nous donne l'arrangement suivant :

*the tree* ; 4 (‡ ? 3 4 *the,*

ou en substituant les lettres naturelles aux caractères que nous connaissons,

*the tree thr* ‡ ? 3 *h the.*

« Maintenant, si aux caractères inconnus nous substituons des blancs ou des points, nous aurons :

*the tree thr... h the,*

et le mot *trough* (par, à travers) se dégage pour ainsi dire de lui-même; mais cette découverte nous donne trois lettres de plus, *o*, *u* et *g*, représentées par ‡ ? et 3.

« Maintenant, cherchons attentivement dans le cryptogramme des combinaisons de caractères connus, et nous trouverons, non loin du commencement, l'arrangement suivant :

83 (88, ou *egree,*

qui est évidemment la terminaison du mot *degree* (degré), et qui nous livre encore une lettre *d*, représentée par +.

« Quatre lettres plus loin que le mot *degree* nous trouvons la combinaison :

; 46 ( ; 88,

dont nous traduisons les caractères connus et représentons l'inconnu par un point; cela nous donne :

*th. rtee,*

arrangement qui nous suggère immédiatement le mot *thirteen* (treize), et nous fournit deux lettres nouvelles, *i* et *n*, représentées par 6 et ×.

« Reportons-nous maintenant au commencement du cryptogramme, nous trouverons la combinaison

53‡‡+.

« Traduisant comme nous avons déjà fait, nous obtenons

*. good*

ce qui nous montre que la première lettre est un *a*, et que les deux premiers mots sont *a good* (un bon, une bonne).

« Il serait temps maintenant, pour éviter toute confusion, de disposer toutes nos découvertes sous forme de table. Cela nous fera un commencement de clef.

| | | |
|---|---|---|
| « 5 | représente | *a* |
| + | » | *d* |
| 8 | » | *e* |
| 3 | » | *g* |
| 4 | » | *h* |
| 6 | » | *i* |
| × | » | *n* |
| ‡ | » | *o* |
| ( | » | *r* |
| ; | » | *t*. |

« Ainsi, nous n'avons pas moins de dix lettres les plus importantes, et il est inutile que nous poursuivions la solution à travers tous ces détails.... Il ne me reste plus qu'à vous donner la traduction complète du document, comme si nous avions déchiffré successivement tous les caractères. La voici :

« A good glass in the bisohp's hostel in the devil's seat
« forty-one degrees and thirthen minutes northeast and
« by north main branch seven limb east side shoot from
« the left eye of the death's-head a be line from the
« through the shot fifty feet out. »

« Ce qui signifie :

« Un bon verre dans l'hôtel de l'évêque dans la chaise
« du diable quarante et un degrés et treize minutes nord-
« est quart de nord principale tige septième branche côte
« est lâchez de l'œil de gauche de la tête de mort une ligne
« d'abeille de l'arbre à travers la balle cinquante pieds
« au large. »

Voilà donc le cryptogramme déchiffré, et j'engage mes lecteurs à refaire les calculs du romancier; ils en contrôleront l'exactitude. Mais que veut dire tout ce jargon, et comment William a-t-il pu le comprendre?

D'abord il chercha à ponctuer ce document; or, l'écrivain s'était fait une loi d'assembler ses mots sans aucune division ; mais, n'étant pas très-habile, il avait serré ses caractères précisément aux endroits qui demandaient une interruption. Remarquez bien cette réflexion, car elle dénote une profonde connaissance de la nature humaine. Or, le manuscrit offrait cinq divisions, qui donnaient :

« Un bon verre dans l'hôtel de l'évêque dans la chaise du diable
« Quarante et un degrés et treize minutes
« Nord-est quart de nord
« Principale tige septième branche côté est
« Lâchez de l'œil gauche de la tête de mort
« Une ligne d'abeille de l'arbre à travers la balle cinquante pieds au large. »

Or, voici ce que Legrand conclut avec une suprême sagacité, après de longues recherches :

Il découvrit d'abord, à quatre milles au nord de l'île, un vieux manoir du nom de Château de *Bessop*. C'était un assemblage de pics et de rochers, dont quelques-uns présentaient au sommet une cavité nommée *la Chaise du diable*. Le reste allait tout seul : *le bon verre* signifiait une longue-vue ; en la pointant à 41° 13′ *nord-est quart de nord*, on apercevait au loin un grand arbre, dans le feuillage duquel brillait un point blanc, la tête de mort.

L'énigme était résolue. William se rendit à l'arbre, reconnut *la principale tige et la septième branche côté est;* il comprit qu'il fallait laisser tomber *une balle par l'œil gauche* du crâne, et qu'*une ligne d'abeille*, ou plutôt une ligne droite, menée du tronc *de l'arbre à travers la balle*, à une distance de *cinquante pieds au large*, lui indiquerait l'endroit précis où se trouvait enfoui le trésor. Obéissant à sa nature fantasque, et voulant mystifier un peu son ami, il remplaça la balle par le scarabée, et il devint riche de plus d'un million de dollars.

Telle est cette nouvelle, curieuse, étonnante, excitant l'intérêt par des moyens inconnus jusqu'alors, pleine d'observations et de déductions de la plus haute logique, et qui, seule, eût suffi à illustrer le romancier américain.

A mon sens, c'est la plus remarquable de toutes ces histoires extraordinaires, celle dans laquelle se trouve révélé au suprême degré le genre littéraire dit maintenant *genre Poë*.

III. *Le Canard au ballon.—Aventures d'un certain Hans Pfaall. —Manuscrit trouvé dans une bouteille — Une Descente dans le Maelstrom. — La Vérité sur le cas de M. Valdemar.— Le Chat noir. — L'Homme des foules. — La Chute de la maison Usher. — La Semaine des trois dimanches.*

J'arrive maintenant au *Canard au ballon.* Mais, en quelques lignes, je vous dirai qu'il s'agit d'une traversée de l'Atlantique, faite en trois jours par huit personnes. Le récit de ce voyage parut dans le *New-York Sun.* Beaucoup y crurent qui certes ne l'avaient pas encore lu, car les moyens mécaniques indiqués par Poë, la vis d'Archimède, qui sert de propulseur, et le gouvernail, sont absolument insuffisants pour diriger un ballon. Les aéronautes, partis d'Angleterre avec l'intention de se diriger sur Paris, sont entraînés en Amérique jusqu'à l'île Sullivan; pendant leur traversée, ils s'élevèrent à une hauteur de 25,000 pieds. La nouvelle est courte et reproduit les incidents du voyage avec plus d'étrangeté que de vérité.

Je lui préfère l'histoire intitulée *Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall*, dont je vous entretiendrai plus longuement. Seulement, je me hâterai de vous dire que, là aussi, les lois les plus élémentaires de la physique et de la mécanique sont intrépidement transgressées; cela m'a toujours paru étonnant de la part de Poë, qui, par quelques inventions, aurait pu rendre son récit plus vraisemblable; après tout, comme il s'agit d'un voyage dans la lune, il ne faut pas se montrer trop difficile sur les moyens de transport.

Ce certain Hans Pfaall était un insensé criminel, une sorte d'assassin rêveur, qui, pour ne pas payer ses dettes, résolut de s'enfuir dans la lune. Il partit un beau matin de Rotterdam, après avoir eu toutefois la précaution de faire sauter ses créanciers au moyen d'une mine disposée à cet effet.

Je dois dire maintenant comment Pfaall accomplit cet impossible voyage. Pour les besoins de sa cause, il remplit son ballon d'un gaz inventé par lui, résultat de la combinaison *d'une certaine substance métallique ou demi-métal* et d'un acide très-commun. Ce gaz est une des parties constituantes de l'azote, considéré jusqu'alors comme irréductible, et sa densité est trente-sept fois moindre que celle de l'hydrogène. Nous voici donc, physiquement parlant, dans le domaine de la fantaisie; mais ce n'est pas tout.

Vous savez que c'est la pression de l'air qui fait monter un aérostat. Arrivé aux limites supérieures de l'atmosphère, à six mille toises environ, un ballon, s'il y pouvait parvenir, s'arrêterait court, et aucune force humaine ne pourrait le faire aller au delà; c'est alors que Pfaal, ou plutôt Poë lui-même, entre dans des discussions bizarres pour prouver qu'au delà des couches d'air il existe encore un milieu éthéré. Ces discussions sont faites avec un aplomb remarquable, et les arguments sont tirés de faits à peu près faux avec la rigueur la plus illogique; bref, il en arrive à conclure qu'il y avait une forte probabilité « pour qu'à aucune période de son ascension il n'arrivât à un point où les différentes pesanteurs réunies de son immense ballon, du gaz inconcevablement rare qu'il renfermait, de la nacelle et de son contenu, pussent égaler la pesanteur de la masse d'atmosphère ambiante déplacée.

Voilà le point de départ; mais cela ne suffit pas. En effet, monter, monter toujours, c'est bien; mais respirer est aussi nécessaire; Pfaall emporte donc un certain appareil destiné à condenser l'atmosphère, quelque rare qu'elle soit, en suffisante quantité pour les besoins de la respiration.

Ainsi donc, voici un air qu'il sera nécessaire de condenser pour le fournir aux poumons, et qui, cependant, à son état naturel, sera néanmoins assez dense pour élever le ballon. Vous comprenez la contradiction de ces faits. Je n'insiste pas davantage.

D'ailleurs, une fois le point de départ admis, le voyage de Pfaall est merveilleux, plein de remarques inattendues, d'observations singulières; l'aéronaute entraîne son lecteur avec lui, dans les hautes régions de l'air; il traverse rapidement un nuage orageux; à une hauteur de neuf milles et demi, il lui semble que ses yeux, que la pression atmosphérique ne maintient plus, sont poussés en dehors de leurs orbites, et que les objets contenus dans la nacelle se présentent sous une forme monstrueuse et fausse; il s'élève toujours; un spasme le prend; il est forcé de se pratiquer une saignée avec son canif, ce qui lui procure un soulagement immédiat.

« A une hauteur de dix-sept milles, dit Pfaall, l'aspect de la terre était vraiment magnifique. A l'ouest, au nord, au sud, aussi loin que pénétrait mon regard s'étendait une nappe illimitée de mer, en apparence immobile, qui, de seconde en seconde, prenait une teinte bleue plus profonde. A une vaste distance, vers l'est, s'allongeaient très-distinctement les Iles-Britanniques, les côtes occidentales de l'Espagne et de la France, ainsi qu'une petite portion de la partie nord du continent africain. Il était impossible de découvrir une trace des édifices particuliers, et les plus orgueilleuses cités de l'humanité avaient absolument disparu de la face de la terre. »

Bientôt Pfaall atteint une hauteur de 25 milles, et son regard n'embrassait pas moins de la 320e partie de la surface de la terre; il installe son appareil à condensation; s'enferme, lui et sa nacelle tout entière, dans un véritable sac de caoutchouc; il y condense l'atmosphère, et invente un appareil ingénieux, qui, au moyen de gouttes d'eau tombant sur son visage, le réveille toutes les heures, afin qu'il puisse renouveler l'air vicié dans cet espace étroit.

Jour par jour, il tient alors le journal de son voyage. Il était parti le 1er avril; le 6, il se trouve au-dessus du pôle, observe les immenses banquises, et voit son horizon s'agrandir sensiblement, par suite de l'aplatissement de la terre. Le 7, il estime sa hauteur à 7,254 milles, ayant sous les yeux la totalité du plus grand diamètre terrestre, avec l'équateur pour horizon.

Alors sa planète natale commence à décroître de jour en jour; mais il ne peut apercevoir la lune, qui est presque dans son zénith, et que le ballon lui cache. Le 15, un bruit effrayant vient le plonger dans la stupeur; il suppose avoir été croisé dans sa marche par un immense aérolithe. Le 17, en regardant au-dessous de lui, il fut pris d'un terreur immense; le diamètre de la terre lui parut augmenté subitement dans une proportion immense. Son ballon avait-il crevé? tombait-il avec la plus impétueuse, la plus incomparable vitesse? Ses genoux vacillèrent, ses dents claquèrent, son poil se dressa sur sa tête... Mais la réflexion vint à son secours, et que l'on juge de sa joie, quand il comprit que ce globe étendu sous ses pieds, et vers lequel il s'abaissait rapidement, était la lune dans toute sa gloire.

Pendant son sommeil, le ballon avait accompli son renversement, et descendait alors vers le brillant satellite, dont les montagnes projetaient en tous sens des masses volcaniques.

Le 19 avril, contrairement aux découvertes modernes, qui prouvent l'absence complète d'atmosphère autour de la lune, Pfaall remarqua que l'air ambiant devenait de plus en plus dense; le travail de son condensateur fut notablement diminué; il put même enlever sa prison de caoutchouc. Bientôt il constata qu'il tombait avec une horrible impétuosité; il jeta rapidement son lest et tous les objets qui garnissaient sa nacelle, et enfin arriva « comme une balle au cœur même d'une cité d'un aspect fantastique, et au beau milieu d'une multitude d'un vilain petit peuple, dont pas un individu ne prononça une syllabe, ni ne se donna le moindre mal pour lui prêter assistance. »

Le voyage avait duré dix-neuf jours, Pfaall ayant franchi une distance approximative de 231,920 milles. En regardant la terre, il l'aperçut « sous la forme d'un vaste et sombre bouclier de cuivre d'un diamètre de 2 degrés environ, fixe et immobile dans les cieux, et garni à l'un de ses bords d'un croissant d'or étincelant. On n'y pouvait découvrir aucune trace de mer ni de continent, et le tout était moucheté de taches variables et traversé par les zones tropicales et équatoriale comme par des ceintures. »

Ici finit l'étrange aventure de Hans Pfaall; comment ce récit parvint-il au bourguemestre de Rotterdam, Mynheer Superbus von Underduck? par un habitant de la lune, ni plus ni moins, un messager de Hans lui-même, qui demandait à revenir sur terre; sa grâce accordée, il s'engageait à communiquer ses curieuses observations sur la nouvelle planète, « sur ses étonnantes alternatives de froid et de chaud; — sur cette clarté solaire qui dure quinze jours implacable et brûlante, et sur cette température glaciale, plus que polaire, qui remplit l'autre quinzaine; — sur une translation constanste d'humidité qui s'opère par distillation, comme dans le vide, du point situé au-dessus du soleil jusqu'à celui qui en est le plus éloigné; — sur la race même des habitants, sur leurs mœurs, leurs coutumes, leurs institutions politiques; sur leur organisme particulier, leur laideur, *leur privation d'oreilles, appendices superflus dans une atmosphère si étrangement modifiée;* conséquemment sur leur ignorance de l'usage et des propriétés du langage; *sur la singulière méthode de communication qui remplace la parole;* — *sur l'incompréhensible rapport qui unit chaque citoyen de la lune à un citoyen du globe terrestre,* rapport analogue et soumis à celui qui régit également les mouvements de la planète et du satellite, et par suite duquel *les existences et les destinées des habitants de l'une sont enlacées aux existences et aux habitants de l'autre;* — et par-dessus tout, sur les sombres et terribles mystères relégués dans les régions de l'autre hémisphère lunaire, régions qui, grâce à la concordance presque miraculeuse de la rotation du satellite sur son axe avec sa révolution sidérale autour de la terre, n'ont jamais tourné vers nous, et, Dieu merci, ne s'exposeront jamais à la curiosité du télescope humain. »

Réfléchissez bien à tout cela, chers lecteurs, et voyez quelles magnifiques pages Edgard Poë eût écrites sur ces faits étranges! Il a préféré s'arrêter là; il termine même sa nouvelle en prouvant qu'elle ne pouvait être qu'un *canard*. Il regrette donc, et nous regretterons ensemble, cette histoire ethnographique, physique et morale de la lune, qui reste encore à faire aujourd'hui. Jusqu'à ce qu'un plus inspiré ou plus audacieux l'entreprenne, il faut renoncer à connaître l'organisation spéciale des habitants lunaires, la manière dont ils communiquent entre eux en l'absence de la parole, et surtout la corrélation qui existe entre nous et les co-êtres de notre satellite. J'aime à croire que, vu la situation inférieure de leur planète, ils seront tout au plus bons à devenir nos domestiques.

J'ai dit qu'Edgard Poë avait tiré des effets variés de son imagination bizarre; je vais rapidement vous indiquer les principaux, en citant encore quelques-unes de ses nouvelles, telles que *le Manuscrit trouvé dans une bouteille,* récit fantastique d'un naufrage dont les naufragés sont recueillis par un navire impossible, dirigé par des ombres; *Une descente dans le Maelstrom,* excursion vertigineuse tentée par des pêcheurs de Lofoden; *la Vérité sur le cas de M. Valdemar,* récit où la mort est suspendue chez un mourant par le sommeil magnétique; *le Chat noir,* histoire d'un assassin dont le crime fut découvert par cet animal, enterré maladroitement avec la victime; *l'Homme des foules,* personnage d'exception, qui ne vit que dans les foules, et que Poë, surpris, ému, attiré malgré lui, suit à Londres depuis le matin, à travers la pluie et le brouillard, dans les rues encombrées de monde, dans les tumultueux bazars, dans les groupes de tapageurs, dans les quartiers reculés où s'entassent les ivrognes, partout où il y a *foule,* son élément naturel; enfin *la Chute de la maison Usher,* aventure effrayante d'une jeune fille qu'on croit morte, qu'on ensevelit et qui revient.

Je terminerai cette nomenclature en citant la nouvelle intitulée *la Semaine des trois dimanches.* Elle est d'un genre moins triste, quoique bizarre. Comment peut-il exister une semaine des trois dimanches? parfaitement, *pour trois individus,* et Poë le démontre. En effet, la terre a vingt-cinq mille milles de circonférence, et tourne sur son axe de l'est à l'ouest en vingt-quatre heures; c'est une vitesse de mille milles à l'heure environ. Supposons que le premier individu parte de Londres, et fasse mille milles dans l'ouest; il verra le soleil une heure avant le second individu resté immobile. Au bout de mille autres milles, il le verra deux heures avant; à la fin de son tour du monde, revenu à son point de départ, il aura juste l'avance d'une journée entière sur le second individu. Que le troisième individu accomplisse le même voyage dans les mêmes conditions, mais en sens inverse, en allant vers l'est, après son tour du monde il sera en retard d'une journée; qu'arrive-t-il alors aux trois personnages réunis un dimanche au point de départ? pour le premier, c'était *hier* dimanche, pour le second, *aujourd'hui* même, et pour le troisième, c'est *demain.* Vous le voyez, ceci est une plaisanterie cosmographique dite en termes curieux.

IV. *Aventures d'Arthur Gordon Pym.* — Auguste Barnard. — Le brick le *Grampus.* — La cachette à fond de cale. — Le chien enragé. — La lettre de sang. — Révolte et massacre. — Le revenant du bord. — Le navire des morts. — Naufrage. — Tortures de la faim. — Voyage au pôle sud. — Hommes nouveaux. — Ile extraordinaire. — Enterrés vivants. — La grande figure humaine. — Conclusion.

J'arrive enfin à un roman qui terminera cette étude sur les œuvres de Poë. Il est plus long que ses plus longues nouvelles et porte ce titre : *Aventures d'Arthur Gordon Pym.* Peut-être plus *humain* que les histoires extraordinaires, il n'en est pas moins *en dehors* pour cela. Il présente des situations qui ne se sont rencontrées nulle part, et de nature essentiellement dramatique. Vous en jugerez.

Poë commence d'abord par rapporter une lettre dudit

Gordon Pym, tendant à prouver que ses aventures ne sont aucunement imaginaires, comme on avait voulu le faire croire en les signant du nom de M. Poë ; il réclame en faveur de leur réalité ; sans chercher si loin, nous allons voir si elles sont même probables, pour ne pas dire possibles.

Gordon Pym raconte lui-même.

Dès son enfance, il eut la manie des voyages, et, malgré certaine aventure qui faillit lui coûter la vie, mais ne le corrigea pas, il médita un jour, contre le gré et à l'insu de sa famille, de s'embarquer sur le brick *le Grampus*, destiné à la pêche de la baleine.

Un de ses amis, Auguste Barnard, qui fait partie de l'équipage, doit favoriser ce projet en préparant dans la cale une cachette où Gordon restera jusqu'au moment du départ. Tout s'exécute sans difficulté, et notre héros sent bientôt le brick se mettre en marche. Mais, après trois jours de captivité, son esprit commence à se brouiller ; des crampes s'emparent de ses jambes ; de plus, ses provisions se gâtent ; les heures s'écoulent ; Auguste ne paraît pas ; l'inquiétude commence à s'emparer du prisonnier.

Poë dépeint avec une grande vigueur d'images et un choix de mots propres les hallucinations, les rêves, les



Une descente dans le Maelstrom. Dessin de Yan' Dargent.

mirages bizarres du malheureux, ses souffrances physiques, son endolorissement moral. La parole lui manquait ; sa cervelle flottait ; en ce moment désespéré, il sentit les pattes de quelque énorme monstre s'appuyer sur sa poitrine, et deux globes étincelants dardèrent leurs rayons sur lui ; le vertige s'empara de son cerveau, et il allait devenir fou, quand quelques caresses, des démonstrations d'affection et de joie, lui firent reconnaître dans le monstre ténébreux son chien *Tigre*, son terre-neuve qui l'avait suivi à bord.

C'était un ami, un compagnon de sept ans ; Gordon revint alors à l'espoir, et tenta de renouer ses idées : la conscience du temps lui échappait ; depuis combien de jours était-il plongé dans cette inertie morbide ?

Il avait une fièvre désordonnée, et pour comble de malheur, sa cruche d'eau était vide ; il résolut de regagner la trappe à tout prix ; mais les mouvements de roulis du brick heurtaient et déplaçaient les colis mal arrimés ; à chaque instant le passage menaçait d'être bouché. Cependant, après mille efforts douloureux, Gordon arriva à cette trappe. Mais en vain voulut-il l'ouvrir, la forcer avec la lame de son couteau ; elle resta obstinément fermée. Fou de désespoir, se traînant, se choquant, épuisé, mourant, il regagna sa cachette, et

y tomba tout de son long. Tigre cherchait à le consoler par ses caresses; mais l'animal finit par effrayer son maître; il poussait de sourds mugissements, et quand Gordon étendait sa main vers lui, il le trouvait invariablement *couché sur le dos, les pattes en l'air.*

Vous voyez par quelle succession de faits Poë a préparé son lecteur; eh bien, on a beau croire à tout, tout attendre, le frisson vous prend quand en tête du chapitre suivant on lit : *Tigre enragé !* C'est à ne pas continuer le livre.

Mais avant de ressentir cette suprême terreur, Gordon, en caressant Tigre, avait senti une petite bande de papier attachée par une ficelle sous l'épaule gauche de l'animal; après vingt tentatives pour retrouver des allumettes, il recueillit un peu de phosphore, qui, frotté vivement, lui donna une lumière rapide et pâle; à cette lueur, il avait lu la fin d'une ligne où se trouvaient ces mots : *... sang. — Restez caché, votre vie en dépend.*

*Sang !* — Ce mot ! dans cette situation. Ce fut à ce moment, et à la lueur du phosphore, qu'il remarqua cette singulière altération dans la conduite de Tigre ! — Il ne douta plus que la privation d'eau ne l'eût rendu enragé! — Et maintenant, s'il manifestait l'intention de quitter sa retraite, le chien semblait vouloir lui barrer le passage. Alors Gordon, épouvanté, boutonna fortement son habit pour se protéger contre les morsures, et entama avec l'animal une lutte désespérée ; il triompha cependant, et parvint à renfermer le chien dans la caisse qui lui servait de retraite; puis il tomba évanoui; un bruit, un murmure, son nom à demi prononcé, le tira de sa torpeur. Auguste était près de lui, portant une bouteille d'eau à ses lèvres.

Que s'était-il passé à bord ! Une révolte de l'équipage, un massacre du capitaine et de vingt et un hommes; Auguste avait été épargné, grâce à la protection inattendue d'un certain Peters, marin d'une force prodigieuse. Après cette scène terrible, le *Grampus* avait continué sa route, et le récit de ses aventures, ajoute le romancier, « contiendra des incidents si complétement en dehors du registre de l'expérience humaine, et dépassant naturellement les bornes de la crédulité des hommes, que je ne le continue qu'avec le désespoir de jamais obtenir créance pour tout ce que j'ai à raconter, n'ayant confiance que dans le temps et les progrès de la science pour vérifier quelques-unes de mes plus importantes et improbables assertions. »

Nous verrons bien. Je raconte rapidement. Il y avait deux chefs parmi les révoltés, le second et le maître coq, Peters; mais deux chefs rivaux et ennemis. Barnard profite de cette division, et révèle à Peters, dont les partisans diminuent de jour en jour, la présence de Gordon à bord. Ils méditent de s'emparer du navire. La mort d'un matelot leur en offre bientôt l'occasion. Gordon jouera le rôle de revenant, et les conjurés tireront parti de l'effroi causé par cette apparition.

La scène eut lieu; elle produisit une terreur *glaçante*, la lutte commença; Peters et ses deux compagnons, aidés de *Tigre*, l'emportèrent; et ils demeurent seuls à bord avec un marin du nom de Parker, qui, n'ayant pas succombé, se rattacha à eux.

Mais alors survint une épouvantable tempête; le navire, roulé, se coucha sur le flanc, et l'arrimage, déplacé par l'inclinaison, le maintint dans cette situation épouvantable pendant quelque temps; cependant il se releva un peu.

Ici viennent d'étranges scènes de famine, et toutes les tentatives avortées pour arriver à la cambuse; elles sont décrites avec un mouvement entraînant.

Au plus fort des souffrances, il se produisit un incident terrifiant, bien conforme au génie de Poë.

Un navire vient en vue des naufragés, un grand brick goëlette, bâti à la hollandaise, peint en noir, avec une poulaine voyante et dorée; il approche peu à peu, puis s'éloigne, et revient; il semble suivre une route incertaine. Enfin, dans une dernière embardée, il passe à vingt pieds à peine du *Grampus ;* les naufragés ont pu voir son pont. Horreur ! il est couvert de cadavres; il n'y a plus un être vivant à bord ! si ! un corbeau qui se promène au milieu de tous ces morts; puis, l'étrange navire disparaît, emportant avec lui le vague horrible de sa destinée.

Les jours suivants, les souffrances de la faim et de la soif redoublent. Les tortures du radeau de *la Méduse* ne donneraient qu'une imparfaite idée de ce qui se passa à bord; on discuta froidement les ressources du cannibalisme, et l'on tira à la courte paille; le sort fut contre Parker.

Les malheureux allèrent ainsi jusqu'au 4 août; Barnard était mort d'épuisement; le navire, obéissant à un mouvement irrésistible, se retourna peu à peu, et resta la quille en l'air; les naufragés s'y accrochèrent; cependant, les souffrances de leur faim s'apaisèrent un peu, car ils trouvèrent la quille recouverte d'une couche épaisse de gros cirrhopodes, qui leur fournirent une nourriture excellente; mais l'eau leur manquait toujours.

Enfin, le 6 avril, après de nouvelles angoisses, de nouvelles alternatives d'espoir raffermi ou déçu, ils furent recueillis par la goëlette la *Jane Guy* de Liverpool, capitaine Guy. Les trois infortunés apprirent alors qu'ils n'avaient pas dérivé de moins de 25 degrés, du nord au sud.

La *Jane Guy* allait chasser le veau marin dans les mers du Sud, et, le 10 octobre, elle jeta l'ancre à Christmas Harbour, à l'île de la Désolation.

Le 12 novembre, elle quittait Christmas Harbour, et en quinze jours atteignait les îles de Tristan d'Acunha; le 12 décembre, le capitaine Guy résolut de pousser une exploration vers le pôle; le narrateur fait l'historique curieux des découvertes de ces mers, parlant des tentatives de ce fameux Weddel que notre Dumont d'Urville a si bien convaincu d'erreur pendant ses voyages de *l'Astrolabe* et de *la Zélée.*

La *Jane Guy* dépassait le 63ᵉ parallèle le 26 décembre, en plein été, et se trouvait au milieu des banquises. Le 18 janvier, l'équipage pêchait le corps d'un singulier animal, évidemment terrestre.

« Il avait trois pieds de long sur six pouces de hauteur seulement, avec quatre jambes très-courtes, les pieds armés de longues griffes d'un écarlate brillant et ressemblant fort à du corail. Le corps était revêtu d'un poil soyeux et uni, parfaitement blanc. La queue était effilée comme une queue de rat, et longue à peu près d'un pied et demi. La tête rappelait celle du chat, à l'exception des oreilles, rabattues et pendantes comme des oreilles de chien. Les dents étaient du même rouge vif que les griffes. »

Le 19 janvier, on découvrit une terre sur le 83ᵉ degré de latitude; des sauvages, des hommes nouveaux, d'un noir de jais, vinrent au-devant de la goëlette, qu'ils prenaient évidemment pour une créature vivante. Le capitaine Guy, encouragé par les bonnes dispositions des naturels, résolut de visiter l'intérieur du pays; et, suivi

de douze marins bien armés, il arriva au village de Klock-Klock après trois heures de marche. Gordon était de l'expédition.

« A chaque pas que nous faisions dans le pays, dit-il, nous acquérions forcément la conviction que nous étions sur une terre qui différait essentiellement de toutes celles visitées jusqu'alors par les hommes civilisés. »

En effet, les arbres ne ressemblaient à aucun des produits des zônes torrides, les roches étaient nouvelles par leur masse et leur stratification ; l'eau présentait encore de plus singuliers phénomènes !

« Bien qu'elle fût aussi limpide qu'aucune eau calcaire existante, elle n'avait pas l'*apparence habituelle de la limpidité*, elle offrait à l'œil toutes les variétés possibles de la pourpre, comme des chatoiements et des reflets de soie changeante. »

Les animaux de cette contrée différaient essentiellement des animaux connus, au moins par leur apparence.

L'équipage de la *Jane Guy* et les naturels vivaient en bonne intelligence. Un second voyage à l'intérieur fut résolu ; six hommes restèrent à bord de la goëlette, et le reste se mit en marche. La troupe, accompagnée des sauvages, se glissait entre les vallées sinueuses et étroites. Une muraille de roche tendre se dressait à une grande hauteur, zébrée par certaines fissures qui attirèrent l'attention de Gordon.

Comme il examinait l'une d'entre elles avec Peters et un certain Wilson :

« J'éprouvai soudainement, dit-il, une secousse qui ne ressemblait à rien qui m'ait été familier jusqu'alors, et qui m'inspira comme une vague idée que les fondations de notre globe massif s'entr'ouvraient tout à coup, et que nous touchions à l'heure de la destruction universelle. »

Ils étaient enterrés vivants ; après s'être reconnus, Peters et Gordon virent que Wilson avait été écrasé ; les deux infortunés se trouvaient au milieu d'une colline, faite d'une sorte de pierre de savon, ensevelis par un cataclysme, mais par un cataclysme artificiel ; les sauvages ayant renversé la montagne sur l'équipage de la *Jane Guy*, tous avaient péri, excepté Peters et Gordon.

En creusant un chemin dans la roche tendre, ils parvinrent à une ouverture par laquelle ils aperçurent le pays fourmillant de naturels ; ceux-ci attaquaient la goëlette qui se défendait à coups de canon ; mais enfin elle fut emportée, incendiée, et bientôt sauta au milieu d'une explosion terrible qui fit périr plusieurs milliers d'hommes.

Pendant de longs jours, Gordon et Peters vécurent dans le labyrinthe, se nourrissant de noisettes ; Gordon prit exactement la forme du labyrinthe, qui aboutissait à trois abîmes ; il donne même le dessin de ces trois abîmes dans son récit, ainsi que la reproduction de certaines entailles qui semblaient avoir été gravées sur la pierre ponce.

Après des tentatives surhumaines, Peters et Gordon parvinrent à regagner la plaine ; poursuivis par une horde hurlante de sauvages, ils atteignirent heureusement un canot, où un naturel s'était réfugié, et ils purent prendre le large.

Ils se trouvèrent alors sur l'Océan antarctique « immense et désolé, à une latitude de plus de 84 degrés, dans un canot fragile, sans autres provisions que trois tortues. »

Ils firent une espèce de voile avec leurs chemises ; la vue de la toile affectait singulièrement leur prisonnier, qui ne put jamais se décider à y toucher, et semblait avoir *horreur du blanc ;* cependant ils marchaient toujours, et entraient dans une région de nouveauté et d'étonnement.

« Une haute barrière de vapeur grise et légère apparaissait constamment à l'horizon sud, s'empanachant quelquefois de longues raies lumineuses, courant tantôt de l'est à l'ouest, et puis se rassemblant de nouveau de manière à offrir un sommet d'une seule ligne.... »

Phénomène plus étrange encore, la température de la mer semblait s'accroître, et fut bientôt excessive ; sa nuance laiteuse devint plus évidente que jamais.

Gordon et Peters apprirent enfin de leur prisonnier que l'île, théâtre du désastre, s'appelait *Tsalal ;* le pauvre diable tombait dans des convulsions quand on approchait de lui quelque objet blanc.

Bientôt l'eau fut prise d'une violente agitation. Elle fut accompagnée d'un étrange flamboiement de la vapeur à son sommet.

« Une poussière blanche très-fine, ressemblant à de la cendre, — mais ce n'en était certainement pas, — tomba sur le canot pendant que la palpitation lumineuse de la vapeur s'évanouissait et que la commotion de l'eau s'apaisait. »

Ce fut ainsi pendant quelques jours ; l'oubli et une indolence soudaine s'emparaient des trois infortunés ; la main ne pouvait plus supporter la chaleur de l'eau.

Je cite maintenant le morceau tout entier qui termine cet étonnant récit :

« 9 *mars.* — La substance cendreuse pleuvait alors nécessairement autour de nous et en énorme quantité. La barrière de vapeur au sud s'était élevée à une hauteur prodigieuse au-dessus de l'horizon, et elle commençait à prendre une grande netteté de formes. Je ne puis la comparer qu'à une cataracte sans limites, roulant silencieusement dans la mer du haut de quelque immense rempart perdu dans le ciel. Le gigantesque rideau occupait toute l'étendue de l'horizon sud. Il n'émettait aucun bruit.

« 21 *mars.* — De funestes ténèbres planaient alors sur nous ; — mais des profondeurs laiteuses de l'Océan jaillissait un éclat lumineux qui glissait sur les flancs du canot. Nous étions presque accablés par cette averse cendreuse et blanche qui s'amassait sur nous et sur le bateau, mais qui fondait en tombant dans l'eau. Le haut de la cataracte se perdait entièrement dans l'obscurité et dans l'espace. Cependant il était évident que nous en approchions avec une horrible vélocité. Par intervalles, on pouvait apercevoir sur cette nappe de vastes fentes béantes ; mais elles n'étaient que momentanées, et, à travers ces fentes, derrière lesquelles s'agitait un chaos d'images flottantes et indistinctes, se précipitaient des courants d'air puissants, mais silencieux, qui labouraient dans leur vol l'Océan enflammé.

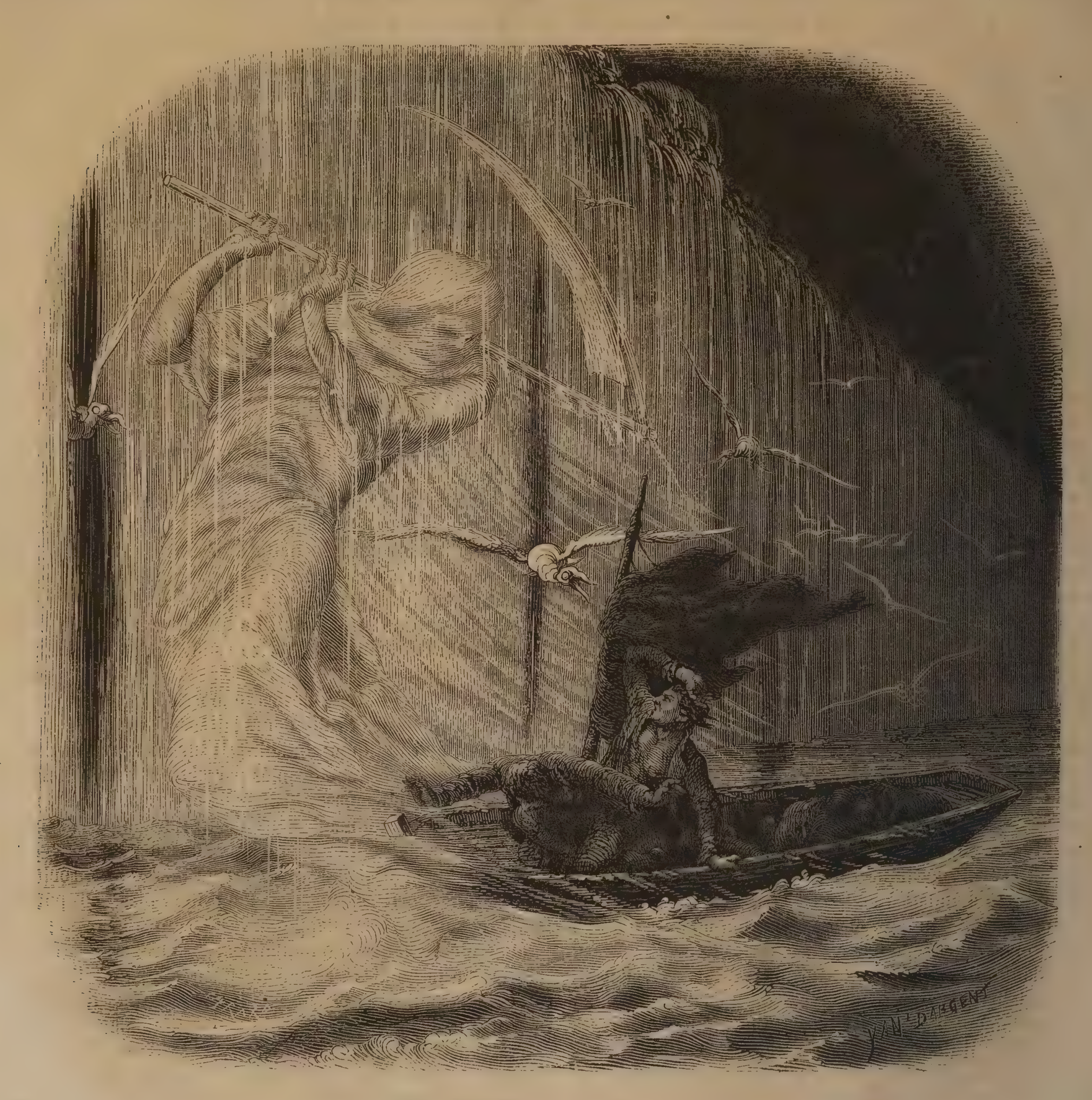
« 22 *mars.* — Les ténèbres s'étaient sensiblement épaissies, et n'étaient plus tempérées que par la clarté des eaux, réfléchissant le rideau blanc tendu devant nous. Une foule d'oiseaux gigantesques d'un blanc livide s'envolaient incessamment de derrière le singulier voile... Et alors nous nous précipitâmes dans les étreintes de la cataracte, où un gouffre s'entr'ouvrit comme pour nous recevoir. Mais voilà qu'en travers de notre route se dressa une figure humaine voilée, de proportions beaucoup plus vastes que celles d'aucun habitant de la terre. Et la couleur de la peau de l'homme était la blancheur parfaite de la neige. » . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et le récit est interrompu de la sorte. Qui le reprendra jamais ? un plus audacieux que moi et plus hardi à s'avancer dans le domaine des choses impossibles.

Cependant, il faut croire que Gordon Pym se tira d'affaires puisqu'il fit lui-même cette étrange publication ; mais il vint à mourir avant d'avoir achevé son œuvre. Poë semble le regretter vivement, et décline la tâche de combler la lacune.

Voilà donc le résumé des principales œuvres du romancier américain; ai-je été trop loin en les donnant pour étranges et surnaturelles? N'a-t-il pas réellement créé une forme nouvelle dans la littérature, forme provenant de la sensibilité de son cerveau *excessif*, pour employer un de ses mots.

En laissant de côté l'incompréhensible, ce qu'il faut admirer dans les ouvrages de Poë, c'est la nouveauté des situations, la discussion de faits peu connus, l'observation des facultés maladives de l'homme, le choix de ses sujets, la personnalité toujours étrange de ses héros, leur tempérament maladif et nerveux, leur manière de s'exprimer par interjections bizarres. Et cependant, au




Sur l'Océan antarctique, au 84e degré. L'apparition. Dessin de Yan' Dargent.

milieu de ces impossibilités, existe parfois une vraisemblance qui s'empare de la crédulité du lecteur.

Qu'il me soit permis maintenant d'attirer l'attention sur le côté matérialiste de ces histoires; on n'y sent jamais l'intervention providentielle; Poë ne semble pas l'admettre, et prétend tout expliquer par les lois physiques, qu'il invente même au besoin; on ne sent pas en lui cette foi que devrait lui donner l'incessante contemplation du surnaturel. Il fait du fantastique *à froid*, si je puis m'exprimer ainsi, et ce malheureux est encore un apôtre du matérialisme; mais j'imagine que c'est moins la faute de son tempérament que l'influence de la société purement pratique et industrielle des Etats-Unis; il a écrit, pensé, rêvé en Américain, en homme positif; cette tendance constatée, admirons ses œuvres.

Par ces histoires extraordinaires, on peut juger de la surexcitation incessante dans laquelle vivait Edgard Poë; malheureusement sa nature ne lui suffisait pas, et ses excès lui donnèrent *l'épouvantable maladie de l'alcool* qu'il a si bien nommée et dont il est mort.

JULES VERNE.

# LA FILLE DU REBOUTEUR.




L'aumône de la mer. Dessin de Stock.

I. — LE PÈRE AUX CRABES.

Parmi mes bons vieux amis, les paysans et pêcheurs de Villerville, il y avait, il y a peut-être encore, un bonhomme appelé le père Leday, ou plus familièrement le Père aux crabes.

Figurez-vous un grand vieillard, allongé, sec, alerte, portant avec une sorte de crânerie ses pittoresques haillons maritimes, et qui ne manquera pas, si par aventure vous lui demandez son âge, de répondre avec un sourire jovial : « J'ai dix-sept ans ! » Cela veut dire soixante-dix-sept. A Villerville, passé la soixantaine, on est censé recommencer un nouveau bail avec la vie.

C'était réel quant au bonhomme Nicolas Leday. Jamais je n'ai rencontré personne qui fût aussi vraiment jeune. La plus mince aubaine, le moindre rayon de soleil, suffisaient pour le mettre en gaieté. Dès son réveil matinal, à l'aube même, il riait, il chantait, il courait çà et là, comme un pinson s'élançant hors du nid, comme un gamin impatient d'espace et de liberté. Il y avait en lui des pétulances, une philosophie, des naïvetés qui faisaient plaisir à voir.

Rien ne l'attristait, rien ne le rebutait, rien ne le refroidissait : ni l'approche de l'hiver, ni l'appréhension du lendemain, ni la bise chargée de pluie, ni l'horizon tout gros de misères. Il semblait avoir en lui-même comme un inépuisable trésor de soleil et de joie, de courage et de jeunesse.

Nargue des trous qui s'agrandissaient à ses vêtements comme au toit de sa cabane ! Vive un morceau de pain sec, pourvu qu'il pût l'arroser d'un petit verre d'eau-de-vie de cidre, autrement dit calvados. Son appétit n'en était pas moins gaillard, son allure pas moins fringante, son regard pas moins brillant. C'était un vieil homme gris, moitié maritime et moitié champêtre. Et Dieu sait que pour le père Leday la vie avait été rude !

Tout jeune il s'était trouvé orphelin, sans parents, sans patrimoine aucun, sans aucune assistance. Il avait vécu de la mer..., la *mère* à tous, comme il le disait lui-même, la grande nourrice dont le lait salé ne tarit jamais. A dix ans on l'avait enrôlé comme mousse sur un vaisseau du roi. Plus tard, matelot de la république; plus tard encore, marin de la garde, blessé à Trafalgar, prisonnier sur les pontons, il était revenu en 1814, et, cette fois, comme soldat, il avait pris part à la dernière campagne de la grande odyssée impériale. On le vit reparaître enfin à Villerville avec deux doigts de moins à la main droite, une balle dans le mollet gauche, pas un sou vaillant, mais ni moins joyeux ni moins ingambe. Deux ou trois ans après son retour il s'était marié ; sa femme mourut en lui laissant une fille. Pour élever sa fille, il avait travaillé double. Quand elle fut grande, un bon parti se présenta pour elle, un fin pêcheur, patron de barque. La barque périt en mer, l'équipage avec. La jeune veuve ne survécut guère à son chagrin. Le grand-père se retrouva seul. Seul, non pas ! il y avait autour de lui trois petits-enfants, toute une seconde famille, et bien plus nombreuse que la première. « Bah ! se dit-il en essuyant ses larmes, j'ai travaillé pour deux, je travaillerai pour quatre... et, le bon Dieu aidant, tout ira bien. » Brave homme, il avait alors soixante et dix ans !

Toujours levé dès quand *patron-minette*, comme on dit en Normandie, sans cesse il était à la besogne. Durant la marée haute, il cultivait un petit lopin de terre, patrimoine de feu son gendre, ou bien il s'employait chez les autres à des travaux agricoles. Sitôt que la mer baissait, on le voyait descendre le chemin creux de la falaise un long bâton ferré dans la main, une manne sur son dos. Il s'en allait à la *pêque* aux crabes, pour laquelle il déployait une habileté, une activité vraiment merveilleuses..., d'où le surnom mentionné plus haut, Père aux crabes; c'était là sa spécialité. Parfois encore cependant, aux époques les plus propices, il devenait pêcheur de crevettes, d'anguilles, de vignots, que sais-je encore ?

Il en est de nos grèves comme du pavé des grandes villes : le flot qui se retire y laisse un peu de tout. A proprement parler, notre bonhomme était un des chiffonniers de la mer.

Il y ramassait sa vie et celle de ses petits-enfants, qui commençaient à grandir, égayés par la joyeuse humeur du grand papa Leday. Déjà les deux garçons le secondaient quelque peu. La fille, qui fort heureusement était l'aînée, devenait une charmante petite ménagère. Après la moisson, tous les quatre ils glanaient dans les champs ; après la vendange normande, sous les pommiers ou dans les pommiers. Le vieillard n'avait plus besoin de recourir à son grand bâton en guise de gaule, les gamins pouvaient maintenant grimper aux branches. Cela faisait toujours un peu de cidre, un peu de *ber* dans le grand tonneau, un peu de pain d'avance pour l'hiver. L'hiver, c'est là la grande pierre d'achoppement du pauvre monde. Mais, bah ! bah ! il fallait une bien rude journée pour que le Père aux crabes restât au logis. Encore trouvait-il moyen d'utiliser son temps à la fabrication de petits bateaux que, durant la chaude saison, il vendait aux enfants des baigneurs.

Ce genre de travail prolongeait souvent la veillée. La lampe brûlait sans qu'il en coûtât rien ; il y a toujours des marsouins qui viennent échouer sur la plage, et l'ingénieux vieillard savait extraire de leurs flancs graisseux toute sa provision d'huile. De même quant aux fagots qui petillaient dans l'âtre; il va sans dire qu'on n'avait pas manqué d'aller au bois.

Les années s'écoulèrent ainsi, la petite famille grandissant à merveille. Et le grand-père se frottait les mains en disant : « J'avais bien prévu que le bon Dieu nous viendrait en aide ! Qu'il me prête vie et santé durant quelques années encore, et mon devoir sera rempli jusqu'au bout. Courage, mes pauvres petiots... Courage et bonne espérance ! »

Un jour enfin arriva, — jour de triomphe imprévu ! jour de grande allégresse ! — où le sieur Nicolas Leday reçut du second empire, en sa qualité d'ancien soldat du premier, le brevet d'une pension de cent francs. Ce fut un enthousiasme qui tenait du délire. On fit sauter un lapin, on but une fine bouteille à 75 centimes, du café avec gloria, consolation, rincette, surrincette... et, vers le soir, le vieux marin de la garde, un marmot dans ses bras, les deux autres accrochés à ses chausses, parcourut le village en criant : Vive l'Empereur !

A partir de cette somptueuse aubaine, le Père aux crabes se crut millionnaire. Mais il n'en travailla que davantage encore ; il méditait, l'ambitieux, une dot pour Césarine !

Césarine, c'était l'aînée de ses petits-enfants.

Hélas ! trois fois hélas ! l'homme propose et Dieu dispose. Il avait épuisé toutes ses faveurs à l'égard du père Leday.

Un grosse maladie, la première depuis soixante-dix-sept ans, cloua le pauvre homme sur son grabat, et cela durant tout l'hiver.

Je laisse à penser si notre alerte veillard se montra récalcitrant, d'abord aux rigueurs du mal, ensuite à l'ordonnance du médecin.

Ce médecin, le plus dévoué sinon le plus savant de Honfleur, se nommait Jean Cauvain. Ex-aide-major des armées impériales, il n'avait droit qu'au modeste titre d'officier de santé ; mais l'expérience d'une longue pratique consciencieuse, l'étude intelligente des affections particulières à son climat natal, beaucoup d'observation et de sagacité, un coup d'œil rapide, une décision prompte, un franc bon vouloir, le mettaient largement à même de suppléer au reste. Bien que déjà vieux, bien qu'assez riche, on le trouvait toujours prêt à monter à cheval, à quelque heure que ce fût, par quelque temps qu'il fît,

pour courir au chevet d'un malade, alors surtout que ce malade était pauvre et qu'il le soignait gratis *pro Deo*... libéralité très-fréquente de la part du docteur Jean Cauvain. En revanche, il était bourru, tyrannique jusque dans les moindres détails, et jaloux en diable de *ses* malades. Malheur à qui se serait permis d'y toucher sans son autorisation préalable ! Malheur à ceux d'entre eux qui n'obéissaient pas religieusement, militairement, au doigt et à l'œil ! Aussi la lutte avait été rude avec le père Leday. Il dut céder enfin, ce diable de docteur était si bon. Mais ce ne fut pas tout. Quand arriva la convalescence, il lui fallut jurer, jurer sur la tête de Césarine et de ses deux petits frères, non-seulement qu'il ne ferait pas œuvre de ses dix doigts jusqu'au retour de la belle saison, mais encore de ne pas même mettre les pieds hors de la maison jusqu'à la fin du mois qui commençait à peine.

Le bonhomme finit par s'y résigner, mais en murmurant tout bas :

— Comment vivront les enfants? mon bon Dieu!

Le médecin haussa brusquement les épaules, enfonça ses deux mains jusqu'au plus profond de ses poches, tira de l'une un porte-monnaie, l'ouvrit sans rien dire, et posa sur la table une pièce de cinq francs. Au milieu de cette pièce de cinq francs, un louis d'or. Puis :

— Voilà un œuf sur le plat, vieille bête ! Quand il sera mangé, tu m'en demanderas un autre. Bonsoir !

Et, pour se soustraire à la scène de reconnaissance, il sortit vivement, enfourcha de même son bidet, que l'aîné des garçons tenait par la bride, et, se lançant au grand trot, sous une pluie battante, il disparut.

— Brave cœur ! dit le convalescent qui se laissa retomber dans son fauteuil, oh ! le brave cœur !

Césarine et ses deux petits frères battaient des mains.

— Grand-père, dit-elle, vous allez pouvoir guérir tout à votre aise... maintenant que nous voilà riches !

Déjà sa petite main s'avançait vers les vingt-cinq francs.

— Minute! fit le bonhomme en s'interposant, minute, mon chéri ! prends la pièce blanche... c'est bien assez...; moi, je garde le jaunet.

— Pourquoi donc faire?

Il ne répondit pas, mais, se levant avec effort, il alla querir sur la cheminée certaine tirelire, dans laquelle il laissa tomber le napoléon.

— Oh! fit Césarine, mais faudra donc la casser, grand-père... et vous ne voulez pas qu'on la casse ?

— On la cassera, sois tranquille... mais tant seulement le jour de ta noce.

Le père Leday était devenu avare... pour amasser la dot de sa petite-fille.

Elle le savait, elle avait tout compris, tout deviné..., le ciel l'ayant pourvue d'une intelligence au-dessus de son âge.

— Oh ! grand-père, il ne s'agit pas de moi, c'est pour vous, pour votre guérison...

— As pas peur... je guérirai tout de même.

— Mais faudra donc en redemander au médecin, lui tout dire...

— Rien de rien. Je me sens tout ragaillardi... me voilà de force à pourvoir à tout...

— Oh ! vous lui avez promis de ne point sortir.

— Il ne le saura pas.

— Mais le bon Dieu le saura ; vous avez juré...

— En faveur du motif, il me pardonnera... C'est pour toi, mignonne.

— Oh ! je ne veux point...

— Chut!

— Non... non, vous ne travaillerez pas, grand-père.

— D'accord. Pas de travail... j'ai mon idée.

— Quelle idée ?... dites-la donc un peu pour voir.

— Plus tard.

— Non... tout de suite !

— Tout de suite ! répétèrent les deux petits garçons, chacun s'accoudant sur un des genoux du grand-père.

Césarine était au milieu, le regardant bien en face et d'un air suppliant.

— Mes pauvres petits, répondit-il enfin,— mes pauvres petits, on est Normand ou on ne l'est pas... Je le suis. Tout à l'heure, vous m'avez vu recevoir de l'argent que je n'avais pas gagné... pour la première fois de ma vie. J'aurais cru que c'était bien plus pénible que ça... mais non. Voilà le premier pas qui s'est fait tout seul... et c'est celui, dit-on, qui coûte davantage. Je ne m'adresserai plus au docteur Jean Cauvain... J'aurai recours à d'autres.

— A qui donc ?

— A quelqu'un aussi dont la charité ne donne pas à rougir... à tout le monde... à tout le pays... à l'aumône de la mer.

Ici, l'auteur doit s'arrêter un instant, pour expliquer avant tout ce que c'est que l'aumône de la mer.

Ce sera le sujet du chapitre suivant.

### II. — L'AUMONE DE LA MER.

Béranger a dit :

**Le plaisir rend l'âme si bonne.**

Il en est de même aussi quant au travail, et quant au danger.

Rien de bon, rien de charitable comme le marin, comme le pêcheur.

A chaque retour de la flottille villervillaise, aussitôt que les vingt-cinq ou trente barques se sont échouées dans le remous du flot qui s'en va, les femmes et les enfants des pêcheurs dégringolent du haut de la falaise, afin d'accourir plus vivement à leur rencontre. Puis un instant plus tard toute cette joyeuse bande remonte vers le village, avec toutes sortes de mannes et de corbillons remplis du produit de la pêche.

A l'entrée du chemin creux, sur l'espèce de parapet gazonné qui s'allonge du côté de la grève, quelques pauvres gens sont venus s'asseoir : vieillards, infirmes, veuves, orphelins, convalescents.

Devant chacun d'eux, sur la margelle caillouteuse du chemin, un panier, une marmite, un plat, quelque chose d'ouvert et de vide qui semble attendre et comme demander qu'on le remplisse.

Ce ne sont ni des mendiants ni des étrangers qui sont là, ce sont des gens du pays, de braves gens auxquels l'âge ou la maladie ne permet plus le travail.

Ils ne demandent rien, ils ne disent rien... ils attendent avec une sorte de dignité calme et souriante... ils sont là, voilà tout.

En passant, sans se faire prier, sans parler non plus, simplement, gravement, comme un impôt convenu, comme une dette acceptée, chaque pêcheur donne une poignée de crevettes ou bien quelques poissons.

C'est la dîme du travailleur à celui qui ne peut pas travailler, c'est la part du bon Dieu, c'est l'aumône de la mer.

Ce jour-là Nicolas Leday était venu prendre sa place au talus du chemin creux.

Sur ses genoux une grande écuelle de faïence, bleuâtre en dedans, brune en dehors.

— Pour certain, lui disait sa voisine de gauche, vous allez avoir une fameuse matelote, mon vieux père Leday. Tout un chacun vous aime, vous estime... et c'est méritoire vraiment de n'avoir recours à l'aumône de la mer qu'à soixante-dix-sept ans passés, quasiment soixante-dix-huit.

— Eh! eh! ripostait-il gaiement, si ce n'était que l'âge, vous ne me verriez pas encore ici. J'aime mieux donner que recevoir.

— Il n'y a pas d'affront, — dit la vieille, — alors surtout qu'on relève d'une aussi dure maladie.

— Bien dure en effet, et surtout bien longue. Ah! sans le docteur Cauvain...

— Un savant fini! un fameux médecin que ce docteur Jean!

— Mieux encore que cela, les enfants : un généreux homme, et bon comme le bon Dieu. Non-seulement il m'a sauvé la vie, mais encore il m'a donné...

— Quoi donc? questionna le voisin de droite, qui était un envieux.

— Rien... rien, balbutia le père Leday, qui se sentit devenir tout rouge. Je voulais dire tant seulement que, par excès d'intérêt pour son malade, il m'avait défendu de sortir encore.

— T'aurais peut-être mieux fait d'obéir, dit l'envieux, qui était en même temps un jaloux, redoutant très-fort que cette nouvelle concurrence ne vînt diminuer sa part.

— Bah! fit la voisine, du moment qu'il n'avait rien promis.

— Si fait! ne put se défendre d'avouer le bonhomme aux crabes. Oh! si fait, j'avais même juré...

— Et tu manques à ton serment! se récria le jaloux, prends garde, père Leday... m'est avis que ca pourrait te porter malheur.

— Allons donc! j'en serai quitte pour un petit pèlerinage à Notre-Dame de Grâce, et...

— Ah! dit quelqu'un, voici qu'on débarque.

Tous les yeux se portèrent aussitôt vers la grève.

Les canots accostaient facilement, car la mer était très-douce. Les pêcheurs s'avancèrent, jambes nues, dans le flot presque muet. Les femmes et les enfants s'élançaient à leur rencontre avec de grands cris joyeux. Il y eut force embrassades, une mêlée vraiment touchante. Puis les deux bandes, cordialement réunies, se mirent en route vers le village. Sous leurs pieds, un beau sable jaune comme de l'or; derrière eux, une mer calme et verte, d'où s'élevait un harmonieux murmure; sur leurs têtes, un ciel azuré, dans lequel planaient çà et là quelques petits nuages, blancs comme neige vers l'est, mais déjà, vers l'ouest, rosés par les feux du soleil couchant. Une délicieuse soirée d'avril.

Sur le talus du chemin creux, chacun des compétiteurs à l'aumône de la mer venait de donner un dernier coup de main, celui-ci à son corbillon, celui-là à sa sébille. Puis il s'était fait un grand silence.

Au milieu de ce silence, on entendit tout à coup le galop d'un cheval.

— Qu'est-ce que cela? fit le bonhomme aux crabes en dressant une oreille inquiète.

— Eh! répondit quelqu'un, c'est le docteur Cauvain qui nous arrive par la grève... il entre dans le chemin... le voici.

Déjà le père Leday était debout; déjà, tremblant d'être pris en flagrant délit, il s'élançait à toutes jambes vers la maisonnette.

— Vite! criait le jaloux, enchanté de l'aventure... alerte! alerte, mon vieux... qu'il ne te voie pas... sauve-toi vite!

Le père Leday ne demandait pas mieux. En dépit de son âge, en dépit de sa faiblesse, il courait. Mieux encore, afin de couper au plus court, il tenta d'escalader l'escarpement de la falaise.

Par malheur, une touffe d'herbes céda sous ses pieds impatients. Il tomba de quinze pieds de hauteur; il roula, tout meurtri, parmi les pierres du chemin.

Mais comme on venait d'accourir à son aide, comme le cheval n'était plus qu'à deux pas, il eut le suprême élan du désespoir, il voulut se relever.

Avec un cri de douleur, dont tressaillit chacun de ceux qui l'entendirent, il retomba.

Le terrible docteur s'était arrêté, venait de sauter à terre. Il écarta brusquement ceux qui lui masquaient le blessé, il se pencha vers lui.

— Toi!... c'est toi!... dehors!... malgré ma défense... aussi patatras!... c'est bien fait... très-bien fait... j'en suis content... vieille bête!

Puis, tout à coup, sur un tout autre ton :

— Ah! le pauvre vieux... il a la jambe cassée!

### III. — PRÉJUGÉ DE PAYSAN.

Une heure plus tard, l'intérieur de la maisonnette présentait un navrant spectacle.

Sur le seuil de la porte, toute grande ouverte, les derniers rayons du soleil couchant éclairaient les figures curieuses de quelques villageois immobiles, allongeant le cou pour mieux voir, les yeux écarquillés, la bouche béante.

A l'intérieur, tout était déjà sombre, sauf un seul point lumineux : la lueur rougeâtre d'une mince chandelle, tenue par la petite Césarine, pâle comme une morte et le visage tout ruisselant de larmes, au-dessus du grabat sur lequel était étendu le vieillard. D'un regard rempli d'angoisses, il suivait les mouvements du docteur, penché vers sa pauvre vieille jambe, mise à nu, dont il examinait la fracture. Quelques instants encore, et l'arrêt de la science allait être prononcé.

La lumière, qui tremblait aux mains de l'enfant, faisait principalement ressortir, au milieu d'une sorte de clair-obscur, le crâne chauve et luisant du médecin... le visage effaré du patient, sur lequel passaient de temps en temps des crispations douloureuses... les formes indécises de quelques amis, diversement groupés autour du grabat... un vieux crucifix de cuivre accroché à la muraille, et, plus loin, parmi la vaisselle et la dinanderie, quelques fauves reflets qui semblaient autant d'yeux allumés dans les ténèbres.

Un émule de Rembrandt eût aimé ce tableau.

Le silence était profond. Parfois un sanglot s'élevait de la ruelle, où les deux petits garçons se tenaient agenouillés. Leur sœur leur avait dit de prier, ils priaient.

— Allons! allons! dit enfin le docteur... ça ne sera rien... Nous raccommoderons ça demain matin.

— C'est donc cassé, bien cassé?

— Non, mal. La fracture est compliquée. D'ailleurs, à cet âge-là... Tiens! père Leday, si tu m'en crois, décidément nous te ferons transporter à l'hôpital.

— A l'hôpital!... il faudra donc me la couper, ma jambe?

— Je ne dis pas ça. Mais enfin... tu connais l'hôpital

de Honfleur... on y est très-bien soigné, et gratis. Ne t'inquiète pas des enfants; j'y pourvoirai. Veux-tu?

Le vieillard ne répondit que par un gémissement, et ferma les yeux. A travers ses paupières tannées et ridées deux grosses larmes brillèrent. Les deux petits garçons jetèrent un cri d'effroi. Césarine se prit à trembler au point qu'elle faillit laisser tomber le flambeau.

Une autre main le saisit. La jeune fille se laissa glisser à côté de ses deux petits frères, et, les réunissant tous deux dans un même embrassement, elle se prit à sangloter à son tour avec ce cri de désespoir :

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

Dans toute l'assistance, il y avait eu un douloureux murmure.

Le médecin, non moins ému peut-être que les autres, serrait énergiquement la main du vieillard. Il reprit :

— Est-ce convenu? Voyons... j'enverrai demain les hommes et la civière aussitôt après le service du matin. Ils arriveront vers midi... hein?

— Oui! répondit enfin le père Leday, qui désormais ne parla plus. Mais il semblait réfléchir et, pour quiconque le connaissait bien, prendre en lui-même comme une mystérieuse résolution.

Le docteur Jean Cauvain s'empressa de poser un premier appareil sur la blessure. Puis, après quelques derniers mots encourageants, quelques dernières promesses généreuses, il se retira.

A peine avait-il disparu qu'aussitôt, du dedans comme du dehors, hommes et femmes, tous les paysans firent un pas vers le grabat, et, sur une même inflexion, comme pour dire la même chose, ouvrirent tous en même temps la bouche.

— Père Leday...

Il les interrompit par un geste énergique, qui bien clairement signifiait :

— Inutile! nous nous comprenons... c'est aussi mon idée.

Puis, se retournant vers la ruelle :

— Césarine?

La jeune fille se releva toute droite contre le mur.

— Césarine, va me chercher le rebouteur.

### IV. — JACQUES LE REBOUTEUR.

C'est en vain que la loi proscrit l'empirisme, longtemps encore, dans nos campagnes, on y croira, on le préférera même à la science.

Je ne veux pas défendre ici les remèdes de bonne femme; mais que de maladies plus ou moins imaginaires! En fait de médecine, bien souvent il n'y a que la foi qui sauve.

En fait de chirurgie, c'est autre chose. On ne saurait méconnaître les services rendus par certains empiriques qui, pour les foulures et les entorses, voire même pour remettre les bras et les jambes, ont, sinon des secrets, du moins une incontestable habileté.

Ce sont les derniers sorciers; ils font encore des miracles. On ne les fouette plus, on ne les brûle plus comme au moyen âge. Mais on les condamne encore à l'amende, à la prison... pour exercice illégal de la médecine.

Rien de plus juste. Cependant le véritable savant recherche la science partout, ne dédaigne aucun moyen de l'acquérir. Au lieu de dénoncer les rebouteurs, au lieu de les poursuivre à outrance, messieurs les médecins — je parle surtout ici des médecins de campagne — agiraient peut-être d'une façon plus sage en les faisant venir, en les interrogeant, en les voyant opérer, en cherchant à s'approprier les très-simples mystères de leur pauvre petit savoir.

J'en connais qui ne se sont pas cru déshonorés en agissant ainsi, et qui s'en trouvent fort bien, par ma foi. Assez spirituels pour ne pas combattre un mot, ils ont mis ce mot dans leur dictionnaire ; ils font du reboutage scientifique, ils sont passés maîtres en cet art.

Un art, oui. Un art qui remonte très-haut, et qui, dans certaines familles, s'est perpétué comme un honorable héritage.

J'en citerai comme exemple la famille Ysabeau, de Saint-Gatien sous Bois, département du Calvados, arrondissement de Pont-l'Evêque, canton de Honfleur.

Depuis deux ou trois siècles au moins les Ysabeau étaient établis à Saint-Gatien, et renommés dans tout le pays, à plus de dix lieues à la ronde, comme des rebouteurs par excellence, comme des guérisseurs sans pareils.

Ils possédaient, prétendait-on, des secrets merveilleux, des paroles magiques, une manipulation phénoménale : dépôt sacré, que le père transmettait religieusement à son fils aîné, de façon à ce qu'il n'y eût jamais plus de deux Ysabeau à la fois qui connussent le grand secret.

Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis je ne sais combien de générations successives — cela se perdait dans la nuit des temps — les Ysabeau, de père en fils, avaient remis tous les membres fracturés, guéri toutes les foulures et entorses des villages et des bourgs avoisinant la forêt de Saint-Gatien. Parfois même on était venu de beaucoup plus loin les trouver. Jadis de fort grands seigneurs n'avaient pas dédaigné de recourir à leurs services. En 1590, lors du siége de Honfleur par Henri IV, le Béarnais s'étant foulé le pied, ce fut un Ysabeau qui eut l'honneur de le guérir entre le lever et le coucher du soleil. Il en est parlé à la page 217 des Mémoires d'Ambroise Paré. Cette page, ainsi que diverses attestations seigneuriales, les Ysabeau la conservaient pieusement dans leurs archives, et la montraient à quiconque avec un légitime orgueil. C'étaient là leurs titres de noblesse.

Mais ce qui leur avait mérité bien davantage encore l'estime publique, c'était leur désintéressement traditionnel. De tout temps ils avaient soigné les pauvres pour l'amour de Dieu ; quant aux autres, ils n'en exigeaient qu'un salaire modeste. Néanmoins, vu sa clientèle nombreuse et ses mœurs simples, cette famille s'était enrichie. Une belle ferme sur le plateau, quelques herbages disséminés çà et là dans les vallons, deux ou trois hectares de bois, tel était le patrimoine des Ysabeau.

Ce patrimoine, ils le faisaient valoir eux-mêmes, tout en exerçant leur industrie chirurgicale. Ils étaient tout à la fois rebouteurs et cultivateurs. Jusqu'à l'avant-dernière génération inclusivement, jamais personne ne les avait tourmentés relativement à la première de ces deux professions; bien loin de là. Même après la promulgation du code civil, ils avaient continué de se croire parfaitement le droit de guérir sans brevet, de se dévouer sans diplôme. Il était réservé au dernier des Ysabeau d'apprendre à ses dépens le contraire, et cela par le fait de notre docteur Cauvain.

Nous l'avons dit plus haut, le docteur Jean Cauvain n'était pas un aigle ; de plus, extrêmement jaloux. A son arrivée dans le pays, il y avait quelque vingt ans de cela, l'officier de santé, tout fier de son titre, s'était rencontré sur le même terrain, au chevet du même blessé, avec Jacques le rebouteur, le dernier des Ysabeau. Tous deux, ils avaient alors une quarantaine d'années; ils étaient également riches et considérés. En outre, Normands tous

les deux, c'est-à-dire à cheval sur leur droit, jaloux de le faire prévaloir, entêtés à le maintenir.

Le médecin voulut que le rebouteur lui cédât le pas, s'effaçât devant lui. Jacques Ysabeau, bien que d'une façon fort respectueuse, se garda bien d'obtempérer à cette prétention, qu'il croyait abusive, et continua son petit bonhomme de chemin comme devant. L'irascible et despotique Cauvain s'emporta, voulut commander en maître. Ysabeau se contenta de sourire, et n'en tint aucun compte. C'était un caractère diamétralement opposé à celui de son adversaire. Autant celui-ci se montrait vif et violent, autant l'autre restait calme et doux. La colère du premier devint de l'exaspération ; la résistance du second se complut à rester patiente et courtoise, mais ferme, inébranlable, et commençant à s'animer d'une petite pointe de gouaillerie normande, qui tout doucement devait en arriver à rendre l'autre hydrophobe. Un jour, enfin, Jean menaça de la loi. La loi, Jacques ne la connaissait pas et, par conséquent, ne la craignait guère. D'autre part, Cauvain en savait les rigueurs et se sentait incapable d'y recourir, même contre l'ennemi qui le bravait en face. Nous avons dit quel excellent homme c'était, au demeurant, que le docteur Cauvain.

Des années s'écoulèrent ainsi, la querelle s'envenimant encore, mais sans qu'il en sortît autre chose qu'une attitude de plus en plus hargneuse, surtout de la part du docteur. On n'imagine pas ce que sont ces rivalités de profession sans cesse en présence. Un terrible orage s'amassait dans le cœur de Jean Cauvain, mais jamais peut-être il n'eût éclaté, sans le diable, qui s'en mêla. Voici comment :

Un matelot norwégien s'étant cassé le bras non loin de l'articulation du coude, le pauvre docteur opéra si maladroitement la réduction que ce bras, tout déformé, déviant de la ligne naturelle, semblait devoir rester paralysé pour toute la vie. De plus, il y avait ankylose, inflammation, que sais-je encore ? Comprenant sa faute, mais trop orgueilleux pour en convenir, déjà Jean Cauvain, à ses frais bien entendu, parlait d'envoyer le patient à Paris. Quelqu'un eut l'idée de le conduire à la ferme d'Ysabeau, qui recassa le membre en question, et non-seulement le remit à merveille, mais encore garda le matelot chez lui jusqu'à guérison complète. En repassant à Honfleur pour s'y rembarquer, il attesta publiquement, il exalta l'habileté du rebouteur et l'ânerie du médecin.

De là quelques durs quolibets, qui ne manquèrent pas de parvenir à l'oreille de ce dernier. Puis enfin un article de journal, qui, bien que sous des noms déguisés, n'en devenait pas moins une sanglante insulte. Ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase, ce fut l'étincelle électrique qui décide la commotion. Ivre de colère, Cauvain courut chez le procureur du roi.

Et cependant ce n'était pas le rebouteur qu'il voulait attaquer, c'était seulement le journal. Mais il tomba sur un jeune magistrat qui, flairant de suite un débat où son éloquence pourrait briller, exigea la mise en cause de Jacques Ysabeau.

Trop heureux de rencontrer un faux-fuyant qui tranquillisait sa conscience, le docteur Cauvain laissa faire.

Oh ! ce fut un magnifique procès, dont frémissent encore les échos du tribunal de Pont-l'Evêque. Le demandeur parla trois heures durant, n'attaquant en apparence que le journaliste, mais tout plein de foudres déclamatoires pour le pauvre empirique, dont M. le procureur du roi s'était réservé la poursuite au nom de la morale indignement méconnue, au nom de la société justement offensée. A l'entendre, — et de l'autre côté de la place on l'entendait, — vous eussiez dit qu'il n'y avait plus, pour le moins, qu'à couper la tête de ce scélérat de Jacques Ysabeau.

Il était là, le pauvre homme ! il écoutait, bouche béante, l'œil effaré, n'en pouvant revenir encore de se voir arrangé de la sorte. Du reste, cette naïve stupeur datait du premier papier timbré qu'il avait reçu. Sans aucun soupçon du péril, il s'était rendu chez son notaire, le seul homme de loi qu'il connût. Pour toute réponse, le digne tabellion lui avait montré le code. Jacques, comprenant aussitôt, sentit passer en lui le frisson d'un pressentiment fatal. Non pas qu'il eût peur d'un procès, au contraire : il était Normand, Normand de l'arrondissement de Pont-l'Evêque !

Il choisit donc un avocat, un jeune avocat, tout récemment revenu de la capitale et, comme tel, possédant, outre cette chaleur dramatique qui s'acquiert à l'Odéon, la verve railleuse et caricaturiste qui se boit dans l'air du pays latin. C'était son premier début. Il fut d'abord timide ; il se déclara terrifié, médusé par la fulgurante éloquence de son adversaire. Puis, changeant tout à coup d'attitude et de langage, avec un aplomb transcendant, d'une voix éclatante, il entama le panégyrique de son client : « Quel est l'homme qu'on fait asseoir sur ce banc d'infamie ? d'où vient-il, messieurs ? quels sont ses ancêtres ? Toute une race de guérisseurs modestes, mais sublimes, auxquels les siècles passés ont rendu justice. J'en ai là les preuves, messieurs ; les voici. » Ces preuves, c'étaient les fameuses archives des Ysabeau. Le jeune avocat les fit resplendir aux yeux de l'auditoire émerveillé. Il lut tout les certificats signés de noms illustres, en ayant grand soin de garder pour la bonne bouche Ambroise Paré, Henri IV. Puis, arrivant au dernier des Ysabeau, il en fit le plus habile et le plus renommé de tous, un bienfaiteur de l'humanité, un héros, un demi-dieu, un autre Esculape, un autre Jésus guérissant les paralytiques et ressucitant les morts. « Je sais bien qu'on m'objectera la loi, messieurs ; la loi !... l'appliqueriez-vous contre le Christ, qui, lui non plus, n'avait pas de diplôme, et s'il était là, devant votre justice, à cette même place, oseriez-vous le condamner pour exercice illégal de la médecine ? »

Les juges, qui tout d'abord avaient paru satisfaits, commencèrent à trouver ce genre d'éloquence par trop hyperbolique.

Quant au bonhomme Jacques, son étonnement augmentait encore. Le premier avocat l'avait surchargé d'anathèmes, le second le canonisait tout vivant.

« Jamais, avouait-il par la suite, jamais je ne me serais douté que je fusse un aussi grand homme ! »

L'avocat cependant s'était aperçu de sa faute. Il passa vivement à la seconde partie de sa plaidoirie, à l'attaque retournée contre les accusateurs, « ces prétendus officiers de santé qui estropient les gens... ces fameux docteurs qui remettent les bras à l'envers et ne veulent pas qu'un autre les remette à l'endroit. » Oh ! oh ! le pauvre Cauvain passa un vilain quart d'heure, et se mordit les doigts de sa dénonciation. Le jeune Cicéron calvadosien le railla, le fustigea sans pitié. Je ne vous dirai pas quels furent les honoraires payés par le rebouteur, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'en fait de vengeance, comme en fait de gloire, il en eut pour son argent.

Par malheur, on n'avait pu retrouver le matelot norwégien. Du reste, la loi était là, positive, inexorable. Il y eut condamnation.

Condamnation tout simplement à l'amende, et que les considérants s'efforçaient d'adoucir. Mais enfin, condamnation.

Aussi gardez-vous bien de croire que le rebouteur se reconnut satisfait, se déclara vaincu. C'était un Normand, je ne saurais trop le répéter ; il en rappela à Caen, s'y vit condamné derechef, mais trouva moyen de faire casser l'arrêt, etc. L'affaire alla jusqu'au conseil d'Etat, pour aboutir au même résultat, à cela près cependant que le bonhomme Jacques avait dépensé plus de dix mille francs.

Ce ne fut pas son argent qu'il regretta, ce fut son métier perdu, ce fut surtout le bien qu'on lui défendait de faire. Aussi s'ingéniait-il à éluder la défense, à braconner sur ces mêmes terres où jadis il avait libre droit de chasse et de par sa naissance et de par son talent. Une chose l'avait frappé dans les divers arrêts rendus contre lui ; ce qu'ils semblaient surtout lui reprocher, c'était de recevoir un salaire. Jacques Ysabeau proclama hautement qu'il ne voulait plus d'argent, qu'il traiterait tout le monde gratis. Je laisse à penser si sa renommée s'en accrut. Avec sa renommée, sa clientèle. Ce n'était plus seulement comme rebouteur, comme chirurgien qu'on le demandait, c'était encore comme médecin, et de tous les côtés à la fois, voire même dans des cités lointaines. Il semblait se multiplier, la nuit étudiant les livres, le jour sans cesse à cheval, à droite, à gauche, partout, justifiant d'ailleurs son succès par des cures vraiment surprenantes. On eût dit qu'une sorte d'influence providentielle galopait en croupe avec lui. Les paysans le croyaient fermement ; ils l'avaient surnommé *le médecin du bon Dieu.*

Hélas ! cette vogue elle-même devait concourir à sa perte.

Les médecins de l'arrondissement finirent par s'en émouvoir. Il y eut complot tacite et plainte unanime, force avertissements, auxquels le rebouteur resta sourd, et, conséquemment, nouvelles poursuites, seconde et troisième condamnation. A l'amende toujours, rien qu'à l'amende, mais dont le chiffre allait croissant, en dépit de la mansuétude des magistrats, qui, tout en pourchassant ce digne homme, ne pouvaient se défendre de l'estimer, de l'aimer, voire même de l'épargner autant que possible ; somme toute, un procès environ tous les dix-huit mois. Eternel procès que le médecin du bon Dieu perdait toujours, du moins vis-à-vis des hommes, et dont toujours il rappelait avec un acharnement égal à celui de son dévouement.

A ce double jeu, tout autre se serait complétement ruiné. Jacques ne se ruina qu'à demi, grâce à la sobre économie de sa maison, grâce à la fertilité toute providentielle de son patrimoine, grâce surtout à la reconnaissance de ses malades, qui, ne pouvant plus le payer en argent, le payaient en bons offices et travaux agricoles. Du reste, cette lutte devait avoir une fin triomphante. Jacques le savait, il s'en était assuré d'avance. De là sa patience et son courage. Mais ceci demande quelques explications.

Le rebouteur était resté veuf avec deux enfants, un fils et une fille. Dans le principe, il s'était contenté de mettre son fils à l'école, comptant ne l'y laisser que jusqu'à sa première communion. Qu'il sût lire, écrire et les quatre règles, c'était tout ce qu'il fallait pour en faire un paysan lettré, un simple rebouteur comme son père. Mais lorsque la persécution devint une guerre à outrance, Jacques changea de résolution. Appuyant la main sur la tête de l'enfant :

— Toi, lui dit-il, tu seras médecin... ne fût-ce que pour avoir le droit d'être rebouteur !

En conséquence, le gamin fut mis en pension à Lisieux, puis au collége de Caen, puis à Paris, au lycée Charlemagne. Il y compléta des études brillantes, et plus d'une fois son nom parut dans les journaux comme lauréat du concours général. Le brave homme de père ne se sentait plus de joie. « Ils n'auront qu'à bien se tenir ! disait-il en pensant aux médecins de l'arrondissement, mon gars sera docteur tout comme eux, et leur donnera du fil à retordre ! »

Rien ne semblait devoir empêcher que cette espérance ne se réalisât. L'étudiant continuait dignement le lycéen. C'était un garçon passionné pour la science, ardent au travail, d'une intelligence vraiment hors ligne. Il ne tarda pas à se faire admettre comme interne à l'Hôtel-Dieu, sous la direction féconde du plus habile des princes de l'art : j'ai nommé le docteur Trousseau.

Ce savant professeur s'était pris d'une affection toute particulière pour Pierre Ysabeau. C'était son élève favori. « Courage, lui répétait-il souvent, tu seras un grand médecin ! »

Cet horoscope était à la veille de s'accomplir. Le jeune *docteur* allait revenir au pays. Grâce à ce titre, grâce à la popularité de son nom, grâce surtout au grand secret dont son père allait l'enrichir, nul doute qu'il n'éclipsât à l'instant tous les médecins de l'arrondissement, à plus forte raison de simples officiers de santé comme Jean Cauvain. Quelle belle vengeance pour Jacques Ysabeau ! C'était là son ambition, son idéal. Ce serait tout à la fois son bonheur et sa gloire !

Dieu ne le permit pas. Quelques jours avant son départ, à l'amphithéâtre, Pierre Ysabeau se fit une piqûre anatomique, et mourut dans la même journée, au champ d'honneur de la science, le bistouri à la main.

Ce bistouri, Jacques le rapporta de Paris ; il le suspendit à la muraille, au-dessous du portrait de sa défunte femme ; il dit en le regardant :

« Puisque Dieu n'a pas voulu que nous devinssions médecins... soit... nous resterons rebouteurs ! »

Si Jacques disait nous, c'est qu'il pensait à sa fille.

D'après la tradition de la famille Ysabeau, faute d'héritier mâle, le grand secret tombait en quenouille. Dans cette longue dynastie de rebouteurs célèbres, il s'était trouvé plus d'une rebouteuse, qui n'en avait pas moins maintenu l'honneur du nom. Ce serait un exemple de plus que « bon sang ne peut mentir. » « Et puis, pensait le père, ils n'oseront peut-être pas attaquer une femme ! »

Au premier abord cependant, Thérèse Ysabeau semblait peu faite pour jouer ce rôle. Voulant que la sœur fût digne du frère, Jacques avait fait élever sa fille au couvent de Pont-l'Evêque. Elle venait d'y achever une éducation complète, y compris dessin et musique. C'était une demoiselle, et des plus charmantes. De magnifiques cheveux blonds, abondants comme ceux d'une déesse antique, fins comme la soie, ondés comme l'onde et prenant des reflets d'or au moindre rayon de soleil ; de grands yeux noirs, un peu étonnés, très-timides, mais ravissants et doux comme ceux de la bonté même ; des traits irréguliers peut-être, mais dans l'harmonie de chacun desquels il y avait un charme puissant ; un teint d'une fraîcheur sans pareille, et des dents éblouissantes de blancheur. Avec cela, grande, svelte, élancée, gracieuse dans ses moindres mouvements. Et puis un timbre de voix, un sourire, une chasteté, une simplicité, qui lui conciliaient la sympathie plus encore que l'admiration

de tous ceux qui la voyaient pour la première fois. C'était une de ces jeunes filles dont les mauvaises pensées n'approchent pas, et que chacun se sent heureux de saluer au passage comme une vivante bénédiction pour la terre qu'elles foulent aux pieds, comme une pure émanation de la bonté céleste. Elle n'eût pas été déplacée dans un salon, tant sa distinction native était parfaite; elle semblait à sa place dans l'humble chaumière paternelle, tant sa modestie était réelle, son âme exempte d'ambition, sa piété filiale ardente et sincère. Pourvu que son père fût consolé, heureux par elle, que lui importait tout le reste !

Comment donc aurait-elle pu se refuser à son désir, alors surtout qu'il venait d'être éprouvé par une aussi grande douleur? Nous l'avons laissé entrevoir: Jacques avait eu le courage d'aller à Paris pour embrasser au moins le cadavre de son fils. Il en était revenu brisé de



Thérèse et son père. Dessin de J. Worms.

corps comme d'esprit, les cheveux tout blancs, le visage vieilli de vingt années. Sans le dévouement de Thérèse, il serait mort. Quelques jours après, lorsqu'il lui dit: « Je n'ai plus que toi, fillette... il faut apprendre à m'aider, à me remplacer plus tard auprès de ceux qui souffrent, auprès surtout de ceux qui sont pauvres! » elle avait bien vite réprimé le premier mouvement de refus qui s'éveillait en elle, elle s'était contentée de lui répondre avec son docile et courageux sourire : « Comme vous voudrez, mon père. »

Le lendemain, Jacques commença d'enseigner à sa fille les premiers principes de ce qu'il appelait son grand secret. Bientôt il l'emmena avec lui, soit dans la rustique carriole d'osier, soit en croupe sur la Grise, une vieille jument bien connue dans le pays. C'était à qui les fêterait au passage comme à l'arrivée. Sur les chemins et par les sentes de la forêt, les petits oiseaux eux-mêmes et les arbres semblaient leur souhaiter la bienvenue. A travers les haies, dans les herbages, les bonnes grosses vaches normandes les regardaient d'un œil ami, parfois même faisaient entendre un mugissement joyeux. Quelqu'un remarqua que, leurs jours de tournée, il ne faisait jamais ni trop grande pluie ni trop grand soleil. Il y a de ces choses-là dans la nature entière pour ceux dont le cœur est pur et qui s'en vont faire le bien.

Dans la chaumière des blessés, c'était bien autre chose encore. Rien qu'à voir Thérèse, rien qu'à l'entendre, ils se sentaient rassérénés déjà. Elle avait promptement vaincu ses premières répugnances, en sainte fille qu'elle était. Plus promptement encore elle sut acquérir une adresse qui tenait du prodige. « Ses doigts étaient si légers qu'ils ne faisaient jamais mal. » Et puis quelles bonnes paroles! Dans tout le canton de Honfleur, on ne jura plus bientôt que par la jolie rebouteuse ; sa réputation éclipsa celle de tous les Ysabeau passés. « On était déjà guéri, tel devint le dicton, rien qu'à se sentir toucher par ses blanches mains ! »

Autre miracle; il y avait maintenant comme une trêve dans la guerre entreprise contre le bonhomme Ysabeau. On avait respecté son malheur, on respectait sa consolatrice. Il est vrai que, de son côté, dans la crainte de compromettre Thérèse, il y mettait plus de prudence. Venait-on le consulter sur un cas qui ne relevait que de la médecine, il répondait: « Je ne suis pas médecin, adressez-vous à ces messieurs de la ville. » Alors même qu'il s'agissait d'une jambe ou d'un bras cassé, voire même d'une entorse ou d'une simple foulure, il s'informait tout d'abord si le malade avait été visité par quelques-uns de *ces messieurs*, et, dans le cas affirmatif, il s'abstenait, disant: « Je ne me dois qu'à ceux qui viennent directement à moi... Je ne veux plus aller sur les brisées de personne. »

Avouons-le cependant, à cette règle sage il y avait une exception. Cette exception, c'était le docteur Jean Cauvain, ce Cauvain maudit, la cause indirecte de la mort de Pierre... car enfin, sans les poursuites, jamais Jacques n'aurait songé à faire de son fils un médecin, jamais Pierre ne serait allé à Paris, et, par conséquent, l'enfant serait encore là... le fatal bistouri n'y serait pas !

Quand ces pensées-là traversaient son esprit, il se tournait dans la direction de la demeure de Jean Cauvain, et son poing montait vers l'horizon, tout gros de menace et de colère. D'ailleurs il avait un fils aussi, ce Jean Cauvain... un fils qui se portait à merveille, qui venait d'être reçu docteur, qui allait s'établir dans le pays et réaliser le rêve évanoui du pauvre père Ysabeau ! Aussi comme il le jalousait à son tour, ce mauvais Cauvain! comme il le haïssait, comme il saisissait avec empressement chaque nouvelle occasion de lui jouer quelque malin tour! On le savait bien dans le pays, on y avait fait ce nouveau proverbe : Ysabeau et Cauvain, c'est comme qui dirait chien et chat.

Pauvre bonhomme Jacques! cette taquine animosité du vieillard faillit lui porter encore une fois malheur. Le docteur Cauvain ayant remis une clavicule fortement endommagée, le père Ysabeau fut à son tour appelé, trouva l'opération mal faite, et la reprit d'après son système. Le patient mourut, soit du médecin, soit du rebouteur, soit tout simplement de la blessure. Peut-être même de tous les trois. Que vouliez-vous qu'il fît contre trois! Quoi qu'il en fût, l'affaire eut un certain retentissement. Le rebouteur se vit mander chez le procureur impérial, qui le tança d'importance. Un jeune magistrat, tout feu tout flamme encore, très-bon en réalité, mais s'efforçant d'autant plus de paraître terrible.

— Je veux bien vous faire grâce encore pour cette fois, déclara-t-il en forme de péroraison, mais à la première incartade, je sévirai inexorablement... Tenez-vous-en pour averti, ce sera la prison.

Il y avait huit jours à peine de cela, lorsque survint l'accident du père Leday.

### V. — THÉRÈSE.

Ce même jour, vers les dix heures du soir, il y avait encore de la lumière dans la grand'salle de la ferme à Jacques Ysabeau.

Double lumière, à savoir : une lampe posée sur la table de chêne, une bonne flambée petillant sous la haute cheminée. Bien qu'on fût au milieu d'avril, les soirées étaient encore fraîches.

Entre ces deux clartés, le père et la fille étaient assis.

Celle-ci, sur un bas tabouret, brodant une nappe d'autel qu'elle destinait à l'église du village.



Chirurgien et rebouteur. Dessin de J. Worms.

Celui-là, dans le vieux fauteuil patriarcal, un coude sur la table, les deux mains étendues vers un grand bouquin placé en pleine lumière de la lampe.

Cette lampe, coiffée d'un large abat-jour vert, éclairait par en bas le visage du vieillard, tandis que la partie supérieure restait à demi plongée dans l'ombre, sauf quelques reflets argentés parmi son épaisse chevelure entièrement blanche, mais toute crêpelée comme celle d'un enfant.

Au milieu de cette lueur estompée, adoucie, quelque peu verdâtre, qui filtrait à travers l'abat-jour, on distinguait, jusque dans les moindres détails, la physionomie studieuse et recueillie du rebouteur. Le front était large, protubérant, jaunissant comme un vieil ivoire. Entre les gros sourcils, ces deux plis profonds que creuse la pensée ; tout à l'entour des yeux, qu'on ne pouvait voir, ces rides ravinées que creusent les larmes. La figure était longue et comme parcheminée, le profil plein de caractère, la bouche narquoise, le menton ferme et décelant la ténacité dans le vouloir. C'était une tête robustement originale ; elle tenait tout à la fois du paysan et du savant, naïve par certains aspects, par d'autres songeuse

et chercheuse. A le voir ainsi, méditant ce vieux livre à cette clarté douteuse, vous eussiez dit un de ces alchimistes du moyen âge dont les maîtres flamands aimaient à peindre la veille opiniâtre. L'illusion se complétait par sa longue et large veste de velours gros bleu, avec gilet et pantalon pareils, celui-ci relevé dans de hautes guêtres de cuir, celui-là s'ent'rouvrant comme pour laisser passer un flot de toile bise. Presque un costume Louis XIII. Le livre aussi datait de cette même époque; c'était un ancien traité d'ostéologie, avec gravures à l'eau-forte. Par ses goûts comme par son allure, Jacques le rebouteur était un homme du temps passé, un rude anachorète du seizième siècle.

Thérèse, pour sa part, idéalisait admirablement ce simple intérieur. Elle aussi semblait appartenir à des temps moins sceptiques et plus austères que les nôtres. Comme elle était assise beaucoup plus bas que son père, la lumière tombait en plein sur elle et l'enveloppait tout entière comme d'une chaste auréole, au milieu de laquelle se détachait délicatement sa charmante tête blonde, puis la gracieuse forme de son svelte corps, habillé d'une robe de lainage grisâtre, aux longs plis droits et modestes, sur laquelle tranchaient seulement une guimpe de toile empesée, un tablier de soie noire et le fin tissu qu'elle brodait. Ses mains surtout, ses longues mains effilées, étaient adorables.

Tant que son père lisait, les yeux de la jeune fille restaient attachés sur son ouvrage. S'arrêtait-il pour quelques commentaires à son adresse, elle relevait vers lui son joli visage attentif et grave, que parfois effleurait à peine un respectueux sourire. Lorsque enfin le vieillard se laissait aller à quelque rêverie silencieuse, le front pur de la jeune fille aussi s'inclinait, et l'on n'entendait plus au dehors que le grésillement de la pluie contre les vitres, et la plainte des arbres du verger, que tourmentait le vent; à l'intérieur, les petits bruits d'une page tournée, de l'aiguille active, ou bien encore le vague ronflement d'un grand chien de berger qui dormait tout contre l'âtre, aux pieds de son maître.

Tout à coup l'animal, bien que sans se réveiller encore fit entendre un grognement sourd.

— Oh ! oh ! dit le vieillard, qui peut nous venir à pareille heure ?

— Personne peut-être. Brave rêve.

Comme pour donner un démenti à sa jeune maîtresse, Brave se releva tout aussitôt, lâchant un premier aboiement.

— Je calomniais sa vigilance, reconnut la jeune fille, il doit y avoir quelqu'un.

— Quelqu'un peut-être qui passe sur la route, objecta Jacques à son tour.

Mais déjà le chien, comme devenu furieux, s'élançait contre la porte.

Jacques alla l'ouvrir, et cria au dehors un vigoureux : Qui va là ?

— Moi, répondit dans l'éloignement une voix enfantine.

— Qui, toi ?

— Césarine... Césarine Leday... mon pauvre grand-père... un grand malheur...

— Alors, arrive donc ! la barre n'est fermée qu'au loquet.

— Mais je ne peux pas le trouver, votre loquet.

— Attends, j'y vais. Ici, Brave ! tout beau !

Quelques instants après, Jacques ramenait la pauvre petite Césarine, toute ruisselante de pluie, bien qu'encore abritée sous son jupon de futaine, en guise de capuchon.

Tout en grelotant, tout en sanglotant, elle voulut s'expliquer, mais en vain.

— Assieds-toi tout d'abord auprès du feu, interrompit Thérèse, et réchauffe-toi... Calme-toi, ma pauvre enfant. Tu nous diras ensuite ce qui t'amène.

Césarine obéit, se laissa dorloter, mais sans même y prendre garde, tout absorbée qu'elle était par le malheur de son grand-père. Elle parvint enfin à se faire comprendre du rebouteur et de sa fille.

— Pauvre vieillard ! s'écria celle-ci, la jambe cassée, à soixante-dix-sept ans; mon père, il faut y courir !

Jacques, d'un premier élan, se dirigea vers la porte. Mais s'arrêtant aussitôt, comme se retenant lui-même :

— Minute ! dit-il, j'ai promis d'être prudent... il y va cette fois de la prison. Césarine, dis-moi, ton grand-père a-t-il été visité par un médecin?

— Oui, monsieur Ysabeau.

— Alors... c'est bien à regret... impossible.

— Mais, s'écria Césarine déjà tout alarmée, mais c'est le docteur Cauvain, qui veut l'envoyer à l'hôpital, où l'on coupera sa pauvre jambe !

A ce nom détesté de Cauvain, le rebouteur venait de changer de physionomie. Il avait dressé l'oreille ainsi qu'un vieux cheval de guerre au bruit de la trompette. Quelque chose d'ultranormand brillait dans son regard, éclairait son sourire, sarcastique en ce moment comme celui de Voltaire.

— Une amputation ! dit-il, couper une jambe de soixante-dix-sept ans... Mais il faudrait donc une fracture des plus graves, un écrasement complet? Et c'est le docteur Cauvain... Ah ! ah ! je ne serais pas fâché d'en juger par moi-même.

Césarine s'était redressée devant l'âtre, et joignant ses petites mains bleuies par le froid, d'un regard tout plein de larmes elle suppliait le rebouteur.

— Partons-nous, mon père? demanda Thérèse, qui déjà repliait son ouvrage.

— Eh! je ne demanderais pas mieux, répondit-il, mais rentrer directement en lutte avec le docteur Cauvain... rappelle-toi les paroles du procureur impérial... il y va bel et bien de ma liberté.

— Ce pauvre homme doit horriblement souffrir ! murmura Thérèse.

— Oh! oui, s'écria Césarine en se laissant tomber à genoux, c'est bien vrai ce que vient de dire la bonne demoiselle... ayez pitié de grand-père, monsieur Jacques... il n'espère plus qu'en vous... vous seul pouvez sauver sa pauvre jambe... et sa vie... car il en mourrait, pour sûr, il en mourrait !

— J'irai, répondit enfin le père Ysabeau.

— Demain matin? demanda Césarine, déjà toute ravivée par l'espérance, et souriant à travers ses larmes.

— Non... à l'instant même, tout de suite.

— Oh ! merci, monsieur le rebouteur !... que vous êtes bon... Je vais courir en avant, pour lui porter bien vite cette bonne nouvelle.

Déjà la fillette s'élançait vers la porte, mais il l'arrêta par le bras, et l'embrassant au front :

— Par le temps qu'il fait, pauvre petite... oh ! que non pas... tu t'en viendras avec nous dans la carriole. Je vais atteler la Grise. Toi, Thérèse, donne quelques vêtements chauds à cette enfant. Nous partons dans un quart d'heure.

La généreuse Thérèse s'empressa d'obéir, aidée par la servante, qui venait de se réveiller enfin.

Dix minutes plus tard, malgré la pluie et le vent, la carriole se mettait en route.

### VI. — CHIEN ET CHAT.

Depuis près de trois heures, le père Leday n'avait pas prononcé une parole.

Il restait immobile sur son grabat, la tête tournée vers a porte, le regard anxieusement fixé vers le seuil.

Lorsque le bruit de la carriole retentit sur la route caillouteuse, il se souleva quelque peu sur le coude; lorsque enfin le rebouteur parut, accompagné de sa fille, un soupir d'allégement, presque un cri de joie, sortit des lèvres souriantes du vieillard. Il ne souffrait plus, il se croyait déja sauvé.

— Bonsoir, mon vieil ami, bonsoir! lui dit Jacques en le calmant du geste, il paraît que nous avons éprouvé une petite avarie?... voyons d'abord le mal et, s'il plaît à Dieu, tâchons de le réparer.

— Ah! murmura le blessé, si vous saviez ce dont on me menace!

— Je sais, je sais... Césarine m'a tout dit. C'est une courageuse enfant. Allons, fillette, allons, approche la lumière... et toi, mon vieux Leday, du sang-froid... un peu de patience!

A son tour, le rebouteur examina longuement la fracture, et se redressant enfin :

— Point ne sera besoin d'une jambe de bois, déclara-t-il, je me charge de raccommoder celle-ci... je réponds de te la rendre aussi solidement alerte que par le passé.

Le père Leday trouva moyen de saisir une des mains du rebouteur, il la couvrit de baisers et de larmes.

— Pas d'enfantillâges! reprit Jacques, et tâche de dormir cette nuit. Demain matin, il te faudra toute ta force.

— Ce ne sera donc que demain?

— Aussitôt qu'il fera grand jour, et que j'aurai confectionné moi-même, chez François, le menuisier, les éclisses dont nous aurons besoin. Courage donc et bon espoir... à demain!

Cependant il resta quelques minutes encore dans la chaumière, afin de poser un premier appareil sur la blessure.

Puis, après quelques dernières recommandations à Césarine, il se retirait.

— Monsieur Jacques, lui cria le bonhomme aux crabes, monsieur Jacques... Oh! vous êtes pour moi comme qui dirait le bon Dieu redescendu sur la terre...

— Veux-tu bien ne pas dire de ces choses-là, vieux fou! répliqua-t-il en se retournant sur le seuil, il est là-haut le bon Dieu... et nous avons beau faire, nous autres, rebouteurs ou médecins, c'est lui seul qui guérit et qui sauve.

Et il sortit.

Maître Ysabeau avait des parents à Villerville; ce fut à qui se disputerait l'honneur de lui offrir l'hospitalité.

Le lendemain matin il était à l'œuvre.

Inutile d'entrer dans le détail de l'opération. Disons seulement qu'elle fut longue, difficile, et qu'elle offrit une fois de plus le gracieux spectacle de la jolie rebouteuse aidant son père. Sans la courageuse adresse de Thérèse, sans ses doigts de fée, l'expérience de Jacques eût peut-être failli à la tâche. Il réussit pleinement au contraire; comme onze heures sonnaient, il eut le joyeux orgueil de pouvoir dire :

— C'est fait... et, j'en réponds, bien fait!

Un cri de stupeur, un rugissement de colère lui répondit du seuil.

Le docteur Cauvain arrivait, escorté des gens de l'hôpital portant la civière.

D'un seul regard il avait tout vu, tout deviné, tout compris.

Nous renonçons à peindre l'attitude des deux rivaux, le regard qu'ils échangèrent.

On eût dit deux de ces enchanteurs des contes arabes qui vont s'entre-dévorer, se pulvériser, s'anéantir.

Instinctivement, Thérèse était venue se placer à côté de son père, comme pour le couvrir du bouclier de sa jeunesse et de sa gracieuse innocence.

Au milieu du silence, la voix du père Leday s'éleva enfin :

— Bien des pardons, mon bon docteur Cauvain... mais voyez-vous, comme ça j'éviterai l'hôpital, et conserverai ma vieille jambe.

— Soit! riposta le médecin d'un ton de superbe aigreur; je souhaite que vous n'ayez point à vous en repentir. Mais pour obtenir le secours que j'amenais, j'ai dû adresser une demande en forme à l'administration; je dois lui faire mon rapport... et tant pis s'il en résulte un nouvel affront pour quelqu'un... ce rapport, je le ferai!

Puis, après un dernier regard foudroyant à l'adresse du rebouteur, il enfonça son chapeau jusque sur ses oreilles, et fit une sortie de mélodrame.

Parmi les assistants, tout d'abord consternés et muets, il y eut une sorte de huée, que Jacques s'empressa de comprimer du regard.

— Saperlotte! s'écria le père Leday, dites donc, monsieur Ysabeau... dites donc, est-ce qu'il pourrait vous arriver quelque désagrément à cause de moi?

— Non, rien, riposta le rebouteur; une menace en l'air... pas autre chose. L'essentiel, papa Leday, c'est que vous puissiez retourner à votre petite *pèque*... et, Dieu aidant, vers la fin d'août, les crabes n'auront qu'à bien se tenir! Au revoir.

— Soyez béni! murmura le vieillard en attirant à lui Césarine et ses deux jeunes frères, soyez béni, Jacques Ysabeau... c'est grâce à vous que je pourrai ramasser encore quelque menue monnaie pour mes petits-enfants!

Le rebouteur sortit avec sa fille.

Dans la carriole, elle lui dit :

— Vous allez subir un nouveau procès, mon père... et cette fois, on vous en a prévenu, ce sera la prison.

— Bah, bah! qui sait, fillette? répliqua-t-il en cherchant à paraître plus rassuré qu'il ne l'était au fin fond du cœur.

Il y eut un silence.

— C'est moi, reprit Thérère, c'est moi, pauvre père, qui t'y ai poussé... tu ne voulais pas.

— Erreur, répliqua-t-il, garde-toi bien de t'accuser, fillette! Ce pauvre vieux était en péril... il souffrait, il m'appelait... Je ne pouvais rester sourd à sa voix. Advienne que pourra! Je suis content d'avoir fait mon devoir.

Et, pour dissimuler son émotion, il fouetta la Grise.

CHARLES DESLYS.

(*La fin au mois prochain.*)

# HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

## LE CHEVAL DE PARIS.

Le naturaliste Buffon, aidé par trois collaborateurs, dit M. Flourens, a fait ce quatrain sur le cheval :

La plus belle conquête
Que l'homme ait jamais faite
Est celle du cheval,
Ce superbe animal.

M. de Buffon écrivait ces vers en 1763, à une époque où Paris ne connaissait ni les petites voitures, ni les fiacres de place, ni les cabriolets-milords, ni les omnibus.

Les médecins faisaient encore, comme Guénaud, leurs visites à cheval.

On rencontrait parfois une chaise à porteurs devant le pavillon de Hanovre et trois carrosses dans le Marais.

Deux chevaux de poste entretenaient les relations de Saint-Germain et de Paris. On déjeunait à Chatou; on couchait à Asnières, et on ménageait les deux chevaux de l'auberge du Grand-Cerf.

Un voleur de grand chemin attendait souvent quinze jours une chaise de poste dans la forêt de Bondy; c'était la chaise d'un gouverneur qui allait s'installer dans une province lointaine, en recommandant son âme à Dieu, après avoir signé son testament.

Le cheval de Buffon et de Job était donc alors dans toute sa dignité native; il piaffait noblement sous le perron de Versailles ou emportait son maître vers les bataillons ennemis. Age d'or du cheval.

Un siècle s'est écoulé depuis le quatrain olympique de Buffon. On peut dire aujourd'hui :

La plus utile conquête
Que le Parisien ait faite,
Est celle du cheval,
Malheureux animal !

Un proverbe dit que *Paris est le paradis des femmes et l'enfer des chevaux.* Ce proverbe n'est absolument vrai que du côté de l'enfer; il est contestable du côté du paradis. Demandez à ces dames.

On couronne, sur le champ de courses, quelques coursiers aristocratiques ayant des noms étranges, le *Ranger*, *la Toucque*, *Briscambille*, *Quelle-heure-est-il*, *Arleribus*, coursiers de haute écurie, qui font quatre kilomètres en cinq minutes et qui tomberaient morts sur leurs quatre fers s'il leur fallait traîner douze heures un omnibus de la Madeleine à la Bastille ; ces coursiers ne servent qu'à donner des rentes à M. de Lagrange, et ils arrachent des gémissements à M. de Grammont, l'inventeur du Code pénal des animaux.

Rien ne doit être triste, pour le législateur zoophile, comme le spectacle d'une station et d'un *avançage* de carrefour. C'est l'antithèse hippique de la Marche, de la Croix-de-Berny et d'Epsom.

Sur le turf, se pavanent les bucéphales gentilshommes; ils ont des robes luisantes, des poses fières, des yeux de diamants noirs, des tournures de jeunes premiers. Les grandes dames disent : « Quelles belles bêtes! » Les maquignons les estiment quinze mille francs; les amateurs les caressent de la main, et ces animaux-là n'ont pas l'air de se douter de leur bonheur! Ah! si leurs frères de la station recevaient de pareils hommages, ils dresseraient fièrement l'oreille pour la première fois!

Regardez-les ces pauvres martyrs de la course à un franc cinquante, tels que Paris les a faits.

Ils ont tous *l'œil morne et la tête baissée*, comme s'ils allaient conduire des Hippolytes à des monstres marins.

C'est une série de poses lamentables sur toute la ligne de la station. Ils ont tous l'abattement de la fatigue, à six heures du matin, en sortant de l'étable, et ils ont des cargaisons de provinciaux à transporter jusqu'à minuit. Succomberont-ils à la peine? Ils ne succomberont pas. L'antiquité mythologique aurait inventé un dieu pour ces chevaux : les sectateurs des théories pythagoriciennes auraient affirmé qu'en punition de leurs crimes les âmes des tyrans de Sicile avaient passé dans les corps de ces quadrupèdes martyrisés.

*Ab uno disce omnes.* Le cheval de fiacre est déjà vieux lorsqu'il commence sa carrière entre deux lanternes numérotées. Il lui reste une légère couche d'épiderme sur les os; on aperçoit le squelette à travers ce frêle tissu. Les poils ont été fauchés par le temps et le fouet; on découvre, çà et là, un bloc de mousse voilant une cicatrice, un furoncle, une rugosité hideuse. Les genoux, cent fois couronnés, ont perdu leurs protubérances charnues; la croupe a mis les angles à la place des contours; la queue n'a gardé que l'arête; les quatre pieds ont perdu l'aplomb symétrique; ils restent dans la pose désordonnée où les a placés le temps de repos; le col décrit la ligne horizontale et n'a plus assez de vigueur pour soulever une tête appesantie par une somnolence perpétuelle. C'est le fantôme d'un cheval somnambule dans sa plus parfaite dégradation.

Il vient de remorquer, à jeun, un provincial depuis le Panthéon jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile. La grandeur du monument frappe le voyageur, qui se dit à lui-même : Il me faut bien trois heures pour examiner dans tous ses détails ce bataillon carré de la victoire pétrifiée. Après cette réflexion, il paye la course et s'achemine, d'un pas solennel, vers le monument.

Le cocher regarde son *pourboire* de dix centimes et gémit.

Il prend alors une poignée d'avoine avariée, la plonge au fond d'un sac et la suspend au museau de l'ex-cheval.

La pauvre bête frissonne de joie ; elle va déjeuner enfin! Mais comme l'avoine est dans les bas-fonds du sac, elle le secoue pour faire remonter la pitance à sa mâchoire édentée. A peine se livre-t-elle à cet exercice, qu'un autre provincial, descendu de l'arc de triomphe, arrive devant le cocher gémissant, ouvre la portière d'autorité, de l'air d'un homme qui connaît son droit, monte et s'asseoit.

Le cocher arrache au cheval son avoine, encore intacte, et dit :

— Où faut-il conduire monsieur?

— Au jardin des Plantes, répond le voyageur.

— C'est bien loin, remarque le cocher en serrant le sac.

— Si c'était tout près, je ne vous prendrais pas, dit le provincial.

Le cheval de Job dit : *Allons!* le cheval de fiacre dit : *Restons*

Un coup de fouet, exigé par les règlements, réveille en sursaut l'animal pulmonaire, et le lance malgré lui sur la route éternelle du jardin des Plantes, avec ordre de faire quatre kilomètres à l'heure, toujours exigés par les règlements.

A quelle excitation a-t-il recours ce malheureux cheval pour traverser tout Paris sans s'écrouler sur ses quatre quilles ? c'est ce qu'on ne saura jamais. Ce qu'il y a de certain et d'inexplicable, c'est qu'il arrive au pont d'Austerlitz, où aucun juge du *sport* ne lui donne un prix de dix mille francs.

— Dois-je attendre monsieur? demande le cocher.

— Non, dit le visiteur de monuments; je vais voir le cabinet d'histoire naturelle.

— Pas de chance! murmure le cocher sur une gamme dolente.

Et il reprend son sac d'avoine pour le suspendre au museau de son cheval expirant.

Un monsieur très-pressé sort du jardin et donne un rapide regard à la station. La première voiture est un fiacre à deux chevaux, et toute prête à partir. Deux francs la course, avec le pourboire. Devant les autres voitures, les chevaux ont des sacs au bec et les secouent. La dernière arrivée ne donne pas à manger et ne coûte qu'un



Un *avançage* de voitures à Paris. Dessin de Cham.

franc cinquante centimes. Economie de temps et d'argent. Le monsieur pressé s'élance sur celle-ci, qui arrive de l'arc de triomphe. On n'attache pas le sac. Un murmure est refoulé dans la poitrine du cocher. Le sergent de ville observe la station d'un œil menaçant.

— Où allons-nous? demande le cocher.

— Rue des Acacias, numéro 8, répond le monsieur d'un ton fier.

— Où diable est cette rue? remarque le cocher en cherchant la rue au plafond, qui est le ciel.

— A Montmartre, imbécile, crie le Parisien annexé; voilà un cocher qui ne connaît pas son Paris!

Insulté dans son honneur, le cocher ouvre la bouche, mais il la referme aussitôt. Le sergent de ville s'avance d'un pas grave.

Un ressort intérieur et inconnu de tous les vétérinaires fonctionne tout de suite dans le squelette du cheval, et l'entraîne, par un galop d'automate, vers la montagne de la rue des Acacias. Par intervalles, le voyageur frappe la vitre avec son poing, et crie :

— Un peu plus vite, cocher; fouettez donc votre rosse.

Le cocher, sensible, fait la sourde oreille, ou *donne à l'air les étrivières*, comme s'il avait lu l'épître de Jean-Baptiste Rousseau.

Après avoir retraversé Paris, l'ex-cheval escalade les pentes abruptes de Montmartre, et, arrivé au numéro 8, il meurt un instant pour se donner un peu de repos.

Le monsieur, pressé, médite une nouvelle épigramme, mais le spectre du terrible cocher Collignon se dresse devant lui, et l'épigramme ne jaillit pas.

Le sac d'avoine, déroulé une troisième fois, donne au cheval un semblant de résurrection; il déjeune avec son

maître à l'heure où les hommes dînent. Il y a dix minutes de sursis.

Un vaudevilliste qui vient de lire deux actes au théâtre montmartrais suspend le repas avant le dessert.

Quand la nuit tombe, le cheval savoure quelques heures de profond sommeil aux stations du boulevard. Le cocher s'endort et fait un rêve de cheval, un rêve très-agité. Dès que le dernier *merci, mon Dieu!* a éclaté dans le théâtre, et que la mère éternelle d'Anicet Bourgeois a retrouvé son enfant de carton sous un déluge de larmes, un spectateur attendri par le drame secoue violemment le cocher endormi, et lui crie : — Eh ! donc, vous dormez ! rue Vaugirard, 86, et vite ! vite !

Le cocher passe alors à l'état de somnambule et dirige au hasard son cheval, qui ne s'est pas réveillé. A chaque instant, le passager corrige les erreurs de direction par le carré des stores. C'est le conduit qui règle la marche du conducteur. On se heurte aux bornes, aux angles des rues, aux tournants des trottoirs, aux timons des voitures, aux poitrails des chevaux, qui dorment tous aussi. Le sommeil est général dans la race hippique des fiacres et des cochers. Par quel secret ces hommes et ces bêtes endormis arrivent-ils à leur destination presque toujours sans encombre? c'est le secret de la Providence, cette bonne et économique gardienne de la ville de Paris.

Un cocher raconte l'histoire lamentable d'un cheval de ses amis qui a voulu naturaliser le suicide dans le peuple des chevaux de fiacre. Cette pauvre bête, plus intelligente qu'une autre, et ayant la conscience de l'affreux métier de chien qu'elle faisait, résolut d'en finir avec la vie. Elle heurtait sa tête à tous les angles des rues, à tous les kiosques, à tous les timons aristocratiques, n'ayant pas d'autre moyen de se brûler la cervelle, et aucune tentative ne réussissait. C'était une tête de bronze qui démolissait un mur et restait intacte. Il fallut changer d'expédient. La diète forcée lui parut un meilleur procédé de suicide, et toute nourriture d'étable et de station fut refusée obstinément ; la pensée de l'animal fut soupçonnée par le cocher, qui fit son rapport au maître, un bonhomme d'industriel, inventeur des citadines, et doué d'un cœur sensible, quoique habitué à parler à des chevaux. Il se nommait Nantua, et son nom est encore vénéré sur toutes les lignes des stations.

Nantua voulut donc observer lui-même ce cas de suicide chevalin, et il offrit un soir au Caton quadrupède un picotin de la plus belle avoine, un pain de luxe et une gerbe de foin exquis ; un repas de Balthazar équestre. Le cheval stoïcien lança un regard oblique à son maître, un regard plein d'expression, et qu'un acteur chercherait en vain devant son miroir pour finir un quatrième acte désolé.

Ce regard donné, le cheval laissa tomber sa tête entre ses deux jambes antérieures, et sembla dire : Homme stupide, tu ne connais pas les bêtes ; quand elles ont pris une résolution, elles ne changent pas d'idée comme toi.

A son tour, Nantua crut avoir une bonne idée :

— Bulo, dit-il au cocher (c'était le nom du cheval), Bulo m'intéresse comme une créature humaine. Je ne veux pas qu'il meure, ne l'attelez plus à la citadine ; laissez-le dans l'écurie, et quand il verra qu'il n'est plus condamné au travail forcé, il mangera.

Le cocher fit un sourire de faune railleur et secoua la tête.

— Tu ne m'approuves pas ? dit Nantua.

— Non, bourgeois, reprit le cocher ; et excusez si je suis franc. Si vous voulez vous ruiner et nous mettre tous à pied, vous n'avez qu'à faire de Bulo un rentier du Marais. Tous vos chevaux, qui ne sont pas bêtes, comprendront la malice et refuseront l'avoine pour vivre de leurs rentes sans travailler.

Ce raisonnement parut judicieux à M. Nantua.

Ce chevaleresque industriel réfléchit et trouva un biais pour concilier son intérêt et l'avenir du pauvre Bulo.

On conduisit au milieu de la nuit le quadrupède agonisant à une ferme de Chaillot, qui s'élevait au milieu d'un pré tout semé d'herbes grasses, et on le mit au vert.

A l'aube naissante, Bulo ne vit autour de lui que le calme et le désert ; il entendait dans un lointain vague le bruit des roues et les hennissements des chevaux travailleurs, et il goûta un premier sentiment de joie égoïste. Le soleil se leva, et aucun palefrenier, aucun cocher n'apparurent aux environs. M. Nantua seul se montrait assis et fumant la pipe devant la porte de la ferme. La table d'un gras festin verdoyait autour de Bulo, et il se décida bientôt à *tondre de ce pré la largeur de sa langue*, comme l'âne de la fable. Ce premier morceau fit l'effet de l'absinthe ; il réveilla un appétit engourdi par une longue abstinence, et l'herbe fut fauchée par la dent sur une assez vaste échelle. M. Nantua riait sous cape, mais il se gardait bien d'éclater bruyamment, de peur de blesser l'amour-propre du cheval en lui livrant le secret du stratagème sauveur.

L'agonisant reprit ses forces en quelques jours, mais le cheval, comme l'homme, étant né pour le travail, Bulo éprouva la nostalgie du bonheur oisif. Un matin, il vint se placer entre les deux limons d'une charrette qui semblait attendre un cheval, pour transporter lentement au marché des corbeilles de fruits et de légumes. En langage d'animal cela signifiait : j'accepte un travail raisonnable ; je me révolte seulement contre une torture hippocide. Allons tous les matins à la promenade du marché, soit ; mais plus de courses brûlantes avec des provinciaux dans cet univers de Paris.

La muette proposition du cheval fut acceptée par M. Nantua, et jamais existence de cheval n'a été plus heureuse que celle de Bulo.

Il y a des rêveurs, et je suis du nombre, qui regrettent le Paris pittoresque d'avant 1852, le Paris des petites ruelles, des carrefours sombres, des masures historiques ; insensés que nous sommes ! Si ce Paris existait aujourd'hui, si la main de M. Haussmann ne l'eût pas démoli en masse, il n'y aurait plus de place pour les chevaux dans les rues et sur les boulevards. Béni soit le marteau qui nous a donné ces espaces, mais ne nous en a pas assez donné encore, car les cochers se plaignent, et les chevaux reçoivent encore des entailles, même au boulevard Sébastopol.

Dans vingt ans, Paris comptera le double de sa population actuelle ; il sera Londres. Où trouverez-vous des chevaux automates pour transporter d'un pôle à l'autre les provinciaux de l'univers ? Et si vous trouvez un nombre suffisant de ces quadrupèdes martyrs, où ferez-vous de nouveaux élargissements pour faciliter leurs manœuvres urbaines ?

Venez donc au secours de cet avenir, ingénieux inventeurs qui vous êtes montrés un instant pour disparaître comme des météores ! Un jour, vous avez traversé l'avenue de Longchamps avec des voitures *ahippes*, c'est-à-dire *sans chevaux*, des voitures mises au pas, à l'amble ou au galop par un ressort intérieur, dont la manivelle tournait sous la main d'un conducteur ex-cocher. Hélas ! ces découvertes ont été soumises à l'Académie des sciences, qui n'approuve que ses propres inventions, et,

comme elle n'invente jamais, elle n'approuve jamais rien. Le temps est venu d'en appeler à la grande académie de l'opinion publique; il faut aujourd'hui, vu l'urgence, rendre à Longchamps les expériences des voitures à ressorts, véhicules innocents, conformes à l'esprit de la loi Grammont et en harmonie avec les futures exigences de la grande voirie parisienne. Si le Créateur avait oublié de mettre au monde les chevaux de fiacre, on aurait bien inventé quelque chose pour le service locomotif des boulevards et des rues de Paris. Inventons, comme si un oubli avait eu lieu dans la création zoologique. Que dis-je? inventons! C'est tout inventé. Rien n'est plus simple. La montre qui nous donne l'heure est mille fois plus compliquée que la voiture exhibée à Longchamps. C'est un gracieux véhicule à deux ou trois places, avec un siége pour le conducteur. Elle se prête à tous les mouvements; elle suit toutes les directions, elle obéit à la main avec une docilité merveilleuse, et son ressort ne prend jamais le mors aux dents. Si la direction des aérostats était aussi facile à trouver, on ne verrait déjà que des ballons en exercice. Il s'agit de la plus précieuse de nos libertés, celle de faire un pas après l'autre dans les rues, sans trouver le supplice de la roue, aboli sous Louis XVI; il s'agit aussi de ne plus livrer à la consommation annuelle cent mille pauvres bêtes qu'on immole sans pitié, parce qu'elles ne se plaignent pas. Chose singulière! tout animal a une gamme plaintive pour exprimer la douleur; le cheval seul souffre en stoïcien; il est privé de cette gamme dolente, et l'homme abuse de ce mutisme. Attelez quarante chiens à quarante voitures, donnez-leur les ennuis de la station, les tortures des courses haletantes, les aiguillons de la faim et de la soif, et vous verrez comment ces amis de l'homme supporteront ce martyre des rues! Ce serait un concert de hurlements à soulever les populations. Les chevaux souffrent tout sans murmurer, comme le personnage d'un vaudeville célèbre; donc il faut leur faire tout souffrir. C'est la logique de la bonne ville de Paris. Arrivez donc aux stations, voitures mécaniques, et vous, cochers, quittez le fouet et prenez la manivelle! La découverte vous élève à la dignité de conducteurs. Quelle promotion!

En 1847, j'ai publié dans *la Presse* un feuilleton qui contenait, selon mon usage, un paradoxe. Je soutenais que le vieux Paris réclamait une démolition générale et qu'il serait impossible de circuler dans cette capitale avant quinze ans écoulés, si les voies publiques restaient dans leur état du moment. Je proposai même de mettre des ponts sur les boulevards les plus encombrés de foule, parce qu'il y avait déjà péril pour la traversée, et que ce péril ne ferait que croître et s'assombrir avec les années. Un ingénieur fort intelligent, M. Bouquié, trouva mon paradoxe raisonnable et fit le plan de ces ponts; le journal *l'Illustration* en a donné les dessins. Ce projet trouvera sa réalité un jour, comme celui d'éclairer Paris, la nuit, avec des gerbes de lumière électrique, projet développé dans le même feuilleton de *la Presse*, 1847, et dont se sont emparés dernièrement les inventeurs du lendemain, ce qui, du reste, m'est parfaitement égal. Or, maintenant je soutiens encore que Paris sera inhabitable pour les piétons en 1880, à cause des vingt-cinq mille voitures qui le laboureront en tous les sens. Ceci est à l'adresse de M. Bouquié. Il m'a déjà fait l'honneur de croire à la vérité de quelques-uns de mes paradoxes; il a le bonheur d'être jeune et d'avoir ainsi un long avenir devant lui. Je l'engage à tourner son génie inventeur du côté des voitures à ressort.

MÉRY.

---

# CHRONIQUE DU MOIS.

Encore une nouvelle perte pour les arts. Hippolyte Flandrin est mort, le 20 mars dernier, au moment où il se préparait à revenir en France. Sa santé semblait s'être raffermie par un séjour de plusieurs mois dans la capitale du monde chrétien, quand une petite vérole, compliquée de fièvre cérébrale, l'a emporté en quelques instants; il était à peine âgé de cinquante-cinq ans.

La place que H. Flandrin occupait dans l'école française sera difficilement remplie. Sa mort rompt brusquement la chaîne qui rattachait M. Ingres, son maître octogénaire, aux générations nouvelles. H. Flandrin, dit avec raison M. le baron de Bazancourt, complétait M. Ingres; il poursuivait l'expression de l'idéalisation religieuse comme son maître avait poursuivi l'expression de l'idéalisation humaine, et il a été le seul peintre vraiment chrétien, vraiment catholique de ce temps-ci.

La place nous manque aujourd'hui pour suivre le talent de H. Flandrin dans tous ses développements; parmi ses œuvres les plus belles, citons seulement la décoration de l'église Saint-Germain des Prés, la magnifique frise de l'église Saint-Vincent de Paul et ses portraits si remarqués à nos dernières expositions, *le prince Napoléon*, *la Jeune fille à l'œillet* et *S. M. Napoléon III*.

.·.

Rossini vient enfin de sortir du long silence auquel il nous avait condamnés. Sa grand' messe, dont la répétition générale a eu lieu dans l'hôtel de M. Pillet-Will, peut soutenir la comparaison avec les plus belles inspirations du maestro, et jamais son génie ne s'était affirmé avec plus de force, de majesté et de jeunesse. Un impressario aurait, dit-on, offert 300,000 francs de la partition, mais, hélas! on ajoute que le chef-d'œuvre de Rossini ne doit plus être exécuté qu'à la mort de l'auteur.

.·.

On commence à s'occuper de l'ouverture du Salon de 1864. On sait que la classification en tableaux reçus et en tableaux refusés a été supprimée. Le jury se borne à déclarer que tel tableau lui semble et que tel autre ne lui semble pas digne de récompense. C'est à peu près la même chose au fond, mais l'honneur est sauf, et depuis Pavie l'honneur joue un grand rôle dans les affaires humaines.

Quoi qu'il en soit, parmi les toiles principales, on cite : *le Soir*, paysage de M. Corot; un *Lever de soleil*, de M. Daubigny; *la Matinée d'avril*, de M. Lavieille; une *Vue de Trouville*, de M. Justin Ouvrié; le *Débarquement de Napoléon III à Gênes*, de M. Gudin; une *Vue prise dans la vallée de Chevreuse*, de M. L. Flahaut; une *Terrasse à la villa Pamphili* et la *Campagne de Rome*, de M. Anastasi; un *Intérieur de cuisine à Valence* et un *Cabaret dans les Asturies*, de M. Worms; la *Poursuite de guerilleros par les chasseurs d'Afrique*, de M. Janet-Lange; des portraits de MM. Flandrin et Baudry; deux tableaux et deux dessins de M. Yan' Dargent,

∴

La Compagnie du chemin de fer du Nord vient d'inaugurer sa nouvelle gare, construite d'après les plans de M. Hittorff, l'habile architecte; le développement de la façade n'a pas moins de 160 mètres, les statues qui en décorent le sommet sont dues aux ciseaux de MM. Cavelier (Paris), Jouffroy (Bruxelles et Saint-Pétersbourg), Guméry (Amsterdam), Thomas (Francfort), Jaley (Londres et Vienne), Péraud (Berlin), Moreau (Cologne); celles du premier étage sont de MM. Lequesne, Chapu, Franceschi, Ottin, Cavelier, Gruyère, Lemaire et Crauck. Les différentes sculptures sont de MM. Matron, Pelletier, Hardouin et Delapierre. Du reste, le crayon de M. Thorigny en rendra mieux que notre plume l'aspect vraiment monumental.

∴

Une autre inauguration, c'est celle du nouveau foyer de la Comédie-Française. L'ancienne galerie qui longe la rue de Richelieu a été conservée, et c'est elle qui conduit au foyer proprement dit : une grande salle carrée, assez belle, mais peut-être un peu surchargée de dorures. La statue de Voltaire, ce chef-d'œuvre de Houdon, reléguée jadis dans le vestibule, trône à la place d'honneur, entourée des bustes de Piron, Regnard, Rotrou, Molière, etc. Fort bien! Mais n'est-ce pas au maître à faire les honneurs de la maison, et où sommes-nous, si ce n'est dans la MAISON DE MOLIÈRE, comme disent messieurs les comédiens de Sa Majesté?



Vue de la nouvelle gare du chemin de fer du Nord. Dessin d'après nature, par F. Thorigny.

∴

Une anecdote, pour finir cette chronique.

Mgr l'évêque de Liége était en tournée de confirmation. Les curés de tous les villages qu'il traversait s'étaient mis en frais pour le recevoir de leur mieux; malheureusement les curés de village ne sont pas riches, même en Belgique; aussi s'étaient-ils cotisés pour acheter un magnifique dindon qui devait faire l'ornement de tous les dîners, à la condition, bien entendu, qu'on n'y touchât pas.

D'abord tout alla à merveille; le dindon fut posé sur la table à la fin du repas, comme le premier feu de l'appétit était éteint, puis enlevé, sans que monseigneur y prît garde.

De même le lendemain et le surlendemain.

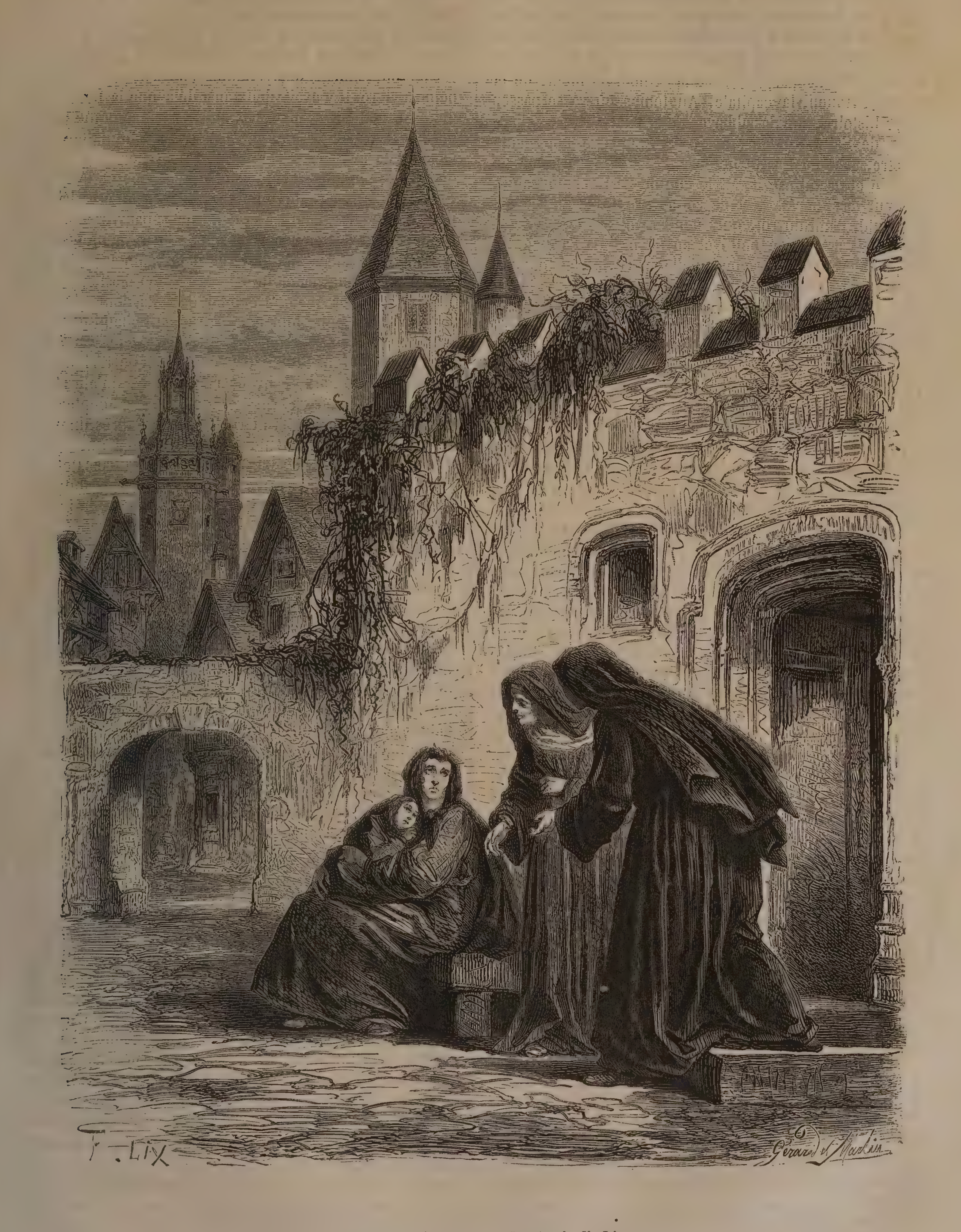
Mais, au bout de quelques jours, l'évêque, étonné de retrouver partout le même rôti, devina la petite supercherie, et, tendant son assiette :

— Monsieur le curé, dit-il, coupez une aile à ce gaillard-là, si vous ne voulez pas qu'il m'accompagne jusqu'à Liége.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

# M<sup>lle</sup> DE LAUNAY ou LA FILLE PAUVRE.




A la porte du couvent. Dessin de F. Lix.

# I

La ville d'Evreux, en Normandie, est une des grandes et antiques cités de la province. Elle compte, au nombre de ses évêques, des hommes illustres à tous les titres du talent, de la naissance et de la vertu. Grâce à leur exemple, à leurs enseignements, la foi de l'Évangile est restée en toute sa pureté à l'ombre austère de ses cloîtres, de ses chapelles, de cette église cathédrale qui soutiendrait fièrement la comparaison avec la cathédrale même de la ville de Rouen, la capitale. Au temps où va se passer notre histoire, une des abbayes de la ville d'Évreux, l'abbaye de Saint-Sauveur, avait pour abbesse une dame illustre, Mme de La Rochefoucauld, la propre nièce de ce rare et grand esprit, M. le duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, et de cet autre duc de La Rochefoucauld, l'ami du roi, qui, pendant quarante ans de sa vie, avait assisté au botté et au débotté de Sa Majesté, qu'elle allât à la chasse ou qu'elle en revînt, et toujours Sa Majesté avait rencontré ses regards attristés, si le roi était triste, et joyeux, s'il daignait sourire. En ce moment, le grand siècle est achevé; le roi et son digne ami, accablés de la même vieillesse et sous le poids du même ennui, assistent silencieux aux derniers jours du grand règne; ils en ont contemplé toutes les merveilles, ils en subissent maintenant toutes les douleurs: une ruine immense, une gloire évanouie, un deuil sans cesse et sans fin de ces jeunes princes et de ces belles princesses, doux enfants dont les voix fraîches avaient peine à réveiller ces échos endormis. Et maintenant tout se tait dans ce Versailles des repentirs, des remords et des tombeaux.

Un soir d'hiver, quand le jour tout à coup tombe, au seuil de la sainte abbaye où Mme de La Rochefoucauld était un exemple austère des plus grandes vertus, une pauvre femme, à pied et venant de loin, s'était assise sur un banc de pierre et se reposait d'une grande course. Elle était jeune encore, et l'on voyait qu'elle avait été fort belle, mais la peine et l'abandon, la pauvreté, dont le joug est si dur, avaient laissé sur ce beau visage une empreinte ineffaçable. Évidemment cette humble femme était au bout de ses forces et ne pouvait aller plus loin. Elle tenait de ses mains nues et pressait sur son cœur résigné une enfant pâle et frêle, une petite fille affamée et dont les grands yeux, brillant du triste éclat de la fièvre, imploraient à travers la porte fermée une protection invisible. Après une instant d'attente, et sans que la mère, ici présente, eût osé faire un appel à cette charitable maison, la porte s'ouvrit comme par miracle, et deux sœurs du Saint-Sauveur vinrent à la femme abandonnée, et, l'encourageant de la voix et du geste, celle-ci prit l'enfant dans ses bras, celle-là conduisit la mère au réfectoire, où se réunissaient toutes les sœurs pour le repas du soir. La salle était tiède et bien close; au coin du feu petillant dans l'âtre, était le fauteuil de madame l'abbesse. On y fit asseoir la pauvre voyageuse; empressées autour de cette misère touchante, les bonnes sœurs lui prodiguèrent tous les services; elles lavèrent ses pieds ensanglantés sur les pavés du chemin; elles présentèrent à cette abandonnée la coupe où buvait Mme de La Rochefoucauld elle-même, et pendant que la douce couleur revenait à cette joue où tant de larmes avaient coulé, la petite fille, débarrassée enfin de ses haillons, se réjouissait dans ces linges blancs et chauds. Prenez et mangez! Puis la mère et l'enfant furent conduites à l'infirmerie, et s'endormirent paisibles dans un lit, dont elles étaient privées depuis huit jours.

Le lendemain, à leur réveil, leur premier regard rencontra les yeux tendres et sérieux tout ensemble de cette illustre dame de La Rochefoucauld. De sa voix, faite aussi bien pour la prière que pour le commandement, elle encouragea la mère à lui raconter par quelle suite de misères elle était arrivée à ce dénûment si triste et si complet. La mère alors répondit qu'elle avait épousé naguère un gentilhomme, un pauvre Irlandais de la catholique Irlande, qui l'avait emmenée avec lui dans une cabane où, pendant quatre années, ils avaient eu grand'peine à vivre. Il y avait deux ans déjà que la petite fille était au monde, et Dieu sait qu'ils avaient grand espoir de l'élever, mais la famine avait envahi toute la contrée, et la peste avait emporté le mari; les hommes du fisc étaient venus qui avaient vendu la cabane et le champ de blé; puis la charité publique, disons mieux, la prudence irlandaise, habile à se défaire des pauvres gens sans soutien, les avait embarquées sur une barque de pêcheur qui les avait jetées à la côte, et voilà comment elle était venue en tendant la main jusqu'à ce lieu d'asile, où elle espérait trouver quelque emploi dans la domesticité de l'abbaye, et chaque jour un verre de lait chaud pour son enfant.

A ce récit, tout rempli de courage et de résignation, les dames de Saint-Sauveur répondirent qu'elles emploieraient la mère à la lingerie et qu'elles adopteraient la jeune enfant. Mais la mère était morte après une lutte désespérée de quinze mois contre le mal qui l'envahissait, elle mourut en bénissant ses bienfaitrices et leur recommandant son enfant. La jeune fille avait grandi dans l'intervalle, et le bien-être et l'amitié de tant de bonnes mères adoptives avaient affermi sa santé chancelante. Elle était devenue assez jolie et toute mignonne; elle était un véritable jouet pour les jeunes novices, dont elle remplaçait la poupée. Elle était tout le long du jour admirée et choyée; on obéissait à ses moindres fantaisies, et sa plus légère parole était comptée. — Ah! disaient les bonnes dames, qu'elle a de grâce et qu'elle a d'esprit! Elle est charmante! et c'est à qui redoublerait de tendresse. Seule, Mme l'abbesse était réservée avec cette enfant. Elle disait que toutes ces louanges auraient bientôt gâté le meilleur naturel; que mieux eût valu munir cette orpheline contre les embûches et les piéges du dehors; qu'elle aurait bientôt sa vie à conduire et son pain de chaque jour à gagner... Mais c'étaient là de vaines paroles; le couvent n'avait pas d'autre enjouement et s'en donnait à cœur joie. Et plus l'enfant grandissait, plus grandes étaient les tendresses; ces dames se disputaient le bonheur de lui apprendre à lire, à écrire, et les belles histoires qu'elle lisait dans Royaumont, tout rempli des plus belles images. Quelques-unes de ces dames, plus savantes, enseignaient à ce jeune esprit, celle-ci la géographie, et celle-là, les premières notions des mathématiques. Des veuves retirées du monde, et qui n'acceptaient du cloître que le silence et la solitude, attendant l'heure où leur deuil se changerait en grande parure, avaient soin de chanter à la jeune recluse une suite d'élégies et de chansonnettes galantes, avec accompagnement de théorbe ou de clavecin. Pensez donc si elle en était toute joyeuse, et si ces belles chansons se gravaient facilement dans ce jeune cerveau.

Les deux vraies mères de la jeune Élisa (c'était son nom) s'appelaient Mmes de Gien. Elles s'étaient chargées tout particulièrement de cette enfant devenue une grande fille, et comme elles seraient mortes de chagrin à la seule idée de s'en séparer, elles se firent nommer au prieuré de Saint-Louis, situé dans un faubourg de la ville de

Rouen, sur les hauteurs. Mme de Gien l'aînée, étant abbesse, eut sa sœur pour coadjutrice, et l'une et l'autre, ayant pris congé de Mme de La Rochefoucauld, elles emmenèrent avec elles la jeune Elisa, qui devint une espèce de souveraine en ce prieuré, qui était pauvre et menaçait ruine de toute part. Mais ces dames avaient obtenu de leur famille une pension qui leur permettait de garder avec elles leur fille adoptive. Elles l'aimaient en effet comme une mère aime son enfant; elle, de son côté, les entourait de mille tendresses. Elle était leur lectrice et leur secrétaire ; elle devint leur conseil. Les livres étant chers et rares, ces dames ouvrirent une école, et la jeune Élisa tint leur école, où venaient plusieurs fillettes assez grandes, qui se lièrent d'amitié avec leur institutrice. Une entre autres, Mlle de Silly, agréable et bien faite, un bon esprit, un bon cœur, une vraie et sincère Normande, éblouie et charmée à son tour par la jeune Élisa, en fit comme sa sœur aînée. Elles s'éprirent l'une pour l'autre d'une amitié très-grande, et se firent le serment de ne plus se quitter : — Non, jamais de séparation. Nous vivrons ensemble. Et justement Mlle de Silly fut prise d'un mal affreux en ce temps-là. Une jeune fille y laissait très-souvent la vie et presque toujours sa beauté. Ce mal, qui répandait la terreur, était presque sans remède, et Mlle de Silly, lorsqu'au bout de quarante jours, elle sentit disparaître enfin cette contagion qui avait éloigné de sa jeunesse toutes ses compagnes, trouvant la petite Élisa qui se tenait à son chevet comme un ange gardien : — Tu vois bien, lui dit-elle, que j'avais raison de t'aimer ; tu m'as sauvé la vie! Et comme Élisa lui voulait apporter un miroir : — Non, non, pas encore, attendons ; je dois être affreuse ! et quelques larmes vinrent mouiller ces beaux yeux couverts encore du nuage... Elle ne fut pas défigurée ; elle revint à la beauté comme elle était revenue à la vie, et sa reconnaissance en redoubla pour cette amie qui l'avait sauvée.

Mme de Silly la mère accourut aussitôt que sa fille fut hors de danger, et ne put guère se refuser d'inviter la jeune Élisa d'accompagner sa fille au château de Silly. C'était une vieille maison bâtie en S, l'usage étant alors de donner aux châteaux normands la forme de la première lettre du nom de la terre. Ainsi la Meilleraie représentait une M dans la disposition de ses bâtiments, mais la véritable distinction du château de Silly, c'est qu'il était placé au beau milieu de la vallée d'Auge, où tout fleurit, jusqu'aux épines. Au printemps, en été, aux derniers jours de l'automne, on n'entend que ruisseaux murmurant, oiseaux chantant, légers bruissements sous le souffle invisible. Une fillette hors de son couvent, toute rayonnante de jeunesse et d'espérance, est naturellement heureuse en ce vaste jardin, et volontiers elle oublie, ô l'ingrate ! le couvent et ses mères adoptives. Tel était l'enivrement de la jeune Élisa, lorsqu'au bras de son amie elle entrait dans cette maison, triste au dedans, c'est vrai, mais au dehors toute charmante. M. de Silly le père était un vieillard morose ; on ne l'entendait guère, on le voyait fort peu, il comprenait que sa mort était proche, et, résigné comme un vieux soldat, il se préparait à mourir en chrétien. Beaucoup plus jeune, et très-agissante encore, Mme de Silly s'inquiétait avec modération des tristesses de son mari, non plus que des dangers récents de sa fille, en proie à la petite vérole. Elle était, comme toutes les mères de ces temps antiques, passionnée pour la gloire et pour le nom de leur maison ; toute leur tendresse et toute leur ambition se reportaient sans cesse et sans fin sur leur fils, héritier et continuateur du nom, de la fortune et de l'autorité des aïeux. C'était l'habitude et la loi du monde féodal ; tout revenait au fils aîné ; il était tout, le cadet n'était rien, il s'appelait M. le chevalier, et passait une vie obscure en un coin du château de son père, heureux de promener dans les jardins paternels le neveu qui devait le déshériter tout à fait. Quant aux filles, elles étaient encore moins comptées que les cadets; on les mettait au couvent, moyennant une petite dot, et les voilà disparues à jamais. Ainsi Mlle de Silly, dans la maison de ses pères, était une étrangère autant que la jeune Elisa ; mais l'habitude et la résignation, ajoutez la jeunesse, ont de grands priviléges ! Elles se contentent à si peu de frais ! l'horizon le plus prochain, elles ne vont pas au delà. Le lendemain, voilà le rêve des jeunes filles; aujourd'hui, demain, rien de plus, pourvu qu'aujourd'hui et demain le jardin soit en fleur.

Donc ces deux jeunesses, livrées à elles-mêmes, lisaient les chers poëtes de la jeunesse, à commencer par La Fontaine ; elles s'enivraient des tragédies de Racine ; elles savaient par cœur l'*Athalie* et l'*Esther*. Parfois le vieux Corneille et parfois Molière étaient invoqués de ces deux ingénues; le plus souvent elles se racontaient de belles histoires qu'elles avaient inventées. Mais leur curiosité la plus vive et la causerie intarissable, c'était le retour du comte de Silly, le fils unique et l'unique héritier, dans le château de ses pères, disons mieux, dans son château. Le comte de Silly remplissait de son souvenir jusqu'au dernier recoin de ces demeures ; ses chiens hurlaient dans le chenil ; ses bois étaient remplis de gibier ; ses paysans regardaient chaque matin de quel côté le maître et seigneur allait venir ; son banc restait vide à l'église. Il était partout ; le plus petit enfant du village eût raconté au passant la gloire et le nom du jeune seigneur. Il était capitaine à seize ans, colonel quatre ans plus tard. Il avait fait toutes les guerres malheureuses des dernières années de Louis XIV, toujours vaincu et se relevant toujours. A la bataille d'Hochstedt, où il s'était battu comme un héros, le comte de Silly avait été fait prisonnier par les Anglais, qui l'avaient emmené dans leur île, où ses blessures et surtout le regret de la patrie absente eurent bientôt réduit le jeune homme à désespérer de la vie. Une dame, une amie qu'il avait à la cour, s'était inquiétée enfin de ses destinées, et, grâce à son intervention, le jeune homme allait revenir, prisonnier sur sa parole. On l'attendait de jour en jour, les deux jeunes filles non moins impatientes que la marquise de Silly, sa mère.

Il revint enfin au milieu de la joie universelle, et la jeune Élisa, avertie à l'avance, reconnut du premier coup d'œil le parfait cavalier dont elle avait entendu parler si souvent. C'était un jeune homme aux yeux noirs et pleins de feu, de bonne mine et de taille haute, à la tournure militaire, à la démarche un peu grave, et le front pensif. Il avait beaucoup vieilli en peu de temps; rien ne vieillit un militaire comme une guerre malheureuse. Celui-là, nous l'avons dit, était venu à la mauvaise heure, après M. de Turenne, après les grandes victoires, les villes conquises, les batailles gagnées, les *Te Deum* et les drapeaux que le victorieux va suspendre aux voûtes sacrées de l'hôtel royal des Invalides. — Monsieur le maréchal, on n'est plus heureux à notre âge, disait Louis XIV à l'un de ses généraux vaincus... Louis XIV et le maréchal de Villeroi en parlaient bien à leur aise; ils avaient la gloire ancienne en consolation de la défaite présente ; mais les jeunes gens, les nouveau-nés, appelés les derniers à la gloire, où donc était leur consolation de n'arriver qu'à la défaite ?

En ces tristes pensées vivait depuis longtemps le comte de Silly. Il avait beau payer de sa personne, être au premier rang des combattants, pousser le soldat aux ennemis, appeler de toute sa voix la victoire à son aide... il y avait toujours un moment où il fallait céder, reculer, repasser le fossé, incendier la ville assiégée et sortir la nuit aux petillements de ces clartés funèbres. Que disons-nous? et ce moment funeste où le plus vaillant rend son épée, et ces longs sentiers par lequels il faut passer, conduit par la cohorte ennemie; et ces femmes, ces enfants, ces vieillards, parmi les victorieux, qui disent, vous désignant d'un doigt méprisant: Voilà des vaincus, des prisonniers! C'étaient là des angoisses insupportables, et M. de Silly, porteur d'une épée qui ne lui appartenait plus, rentra chez lui triste, abattu, la tête courbée, imposant silence aux cris de joie. Il baisa la main de sa mère sans mot dire, et dans les bras de son père il pleura. Le père aussi pleurait la gloire passée; il avait, par pitié pour son fils, détaché de sa poitrine sa croix de Saint-Louis.

Ce retour, qu'elles s'étaient figuré superbe et triomphant, avait frappé de stupeur les deux jeunes filles, et, chose encore plus étrange (elles étaient à peu près du même âge et de la même taille, et les traits de M^lle^ de Silly avaient un peu grossi), le jeune colonel prit Élisa pour sa sœur, et sa sœur pour l'étrangère. Il embrassa tendrement la première, il salua poliment la seconde, et ne voyant pas que celle-ci rougissait, que celle-là restait interdite, il s'enferma dans un cabinet plein de livres, où il se tenait chaque jour, triste et silencieux, lisant les guerres de Thucydide, les Commentaires de César ou les livres de Polybe. Il étudiait aussi les grands capitaines; à chaque bataille gagnée il poussait un profond soupir. C'est ainsi qu'il menait une vie austère et sérieuse au milieu de ses livres, cherchant la solitude, le visage couvert d'une sombre tristesse. Étonnées et bientôt fâchées de son indifférence, les deux jeunes filles en murmurèrent chacune de son côté; bientôt celle-ci fit à celle-là la confidence que si son frère ne l'avait pas reconnue, elle, de son côté, avait grand'peine à reconnaître son frère dans ce beau ténébreux. — Quand il a quitté, disait-elle avec un gros soupir, la maison paternelle, il était tout ce qu'il y a de plus alerte et de plus joyeux; il ne parlait que de batailles et de victoires; il écrivait des sonnets et des chansons; il aimait la chasse, et, le dimanche, il dansait sous l'orme avec les villageoises. Si parfois le violoneux du pays manquait à la fête, eh bien, M. mon frère envoyait chercher son violon et nous faisait danser. En ce temps-là, il portait de beaux habits brodés, les cheveux bouclés; il n'avait pas de moustache, en revanche, une plume à son chapeau rappelait le blanc panache de la bataille d'Ivry. On n'entendait que sa voix dans la maison, que ses appels dans les bois... On m'a changé mon frère! Il ressemble à quelque Anglais puritain du temps de Cromwell. On viendrait me dire qu'il s'est fait huguenot, je ne m'en étonnerais pas.

Tels étaient les discours de M^lle^ de Silly à sa jeune camarade, et celle-ci, opinant du bonnet, ne songeait guère à prendre en main la défense de ce beau cavalier, dont la conduite lui semblait véritablement plutôt d'un rustre et d'un mal élevé que d'un porteur d'épée et d'un gentilhomme. Or ces deux jeunes personnes, qui se croyaient bien seules, se faisaient leurs confidences, assises sur les marches d'un pont rustique à l'extrémité du parc, au murmure de l'eau transparente, et celle-ci, non plus que celle-là, était loin de se douter que le jeune homme écoutait malgré lui leur conversation sous l'arche du pont où il s'était arrêté pour voir l'eau couler, ce qui est le signe d'un vrai penchant à la rêverie. A la fin, quand elles eurent bien débité toutes leurs censures, elles s'en revinrent au logis en se tenant par la taille, et l'on voyait à leur attitude que la conversation interrompue avait repris de plus belle.

— Ah! se disait M. de Silly, quand on est battu quelque part, on l'est partout, et le jour que voici m'apporte une défaite de plus.

Cependant, à l'heure du souper, il entra d'un visage plus riant que d'habitude, et quand il eut salué son père et sa mère, il fit une belle révérence aux jeunes dames. Le repas fut gai; le vieux seigneur était dans ses bons moments, et comme il était grand amateur de proverbes, il en lâcha deux ou trois coup sur coup au grand contentement des convives.

— Vous riez, disait-il, vous feriez mieux d'être un peu sérieux. Le proverbe est l'écho de la sagesse des nations.

— Monseigneur, repartit le comte de Silly, cette sagesse des nations se trompe assez souvent, j'en suis fâché pour elle. Encore aujourd'hui, elle en fait de belles avec moi, la sagesse des nations! Il est écrit: *A bon entendeur, salut...* J'ai entendu d'étranges choses sur mon compte, et qui sortaient cependant de charmantes bouches. Oui-da, je suis un rustre, un manant, un aveugle, un mal élevé, que dis-je? un huguenot! Et puis, si mal vêtu, si mal poli et triste à l'avenant.

A chaque mot qu'il disait, pensez donc si la confusion des jeunes filles était grande, et la vive rougeur qui leur montait à la joue! Elles eussent encore été sur le pont, qu'elles se seraient jetées à l'eau la tête la première.

— Eh bien, là, reprenait le marquis, vous n'avez pas la chance heureuse, mon cher fils; à votre âge, et tourné comme vous l'êtes, le moindre écho vous devrait être indulgent et facile. Il disait de si belles choses, à l'heure où le roi mon maître et moi nous n'avions que vingt ans. Telles furent les confidences de M^lle^ de La Vallière au moment où passait Sa Majesté non loin du bosquet des demoiselles d'honneur. Qu'il entendit de belles choses!

— Soyez sûr, monsieur, reprit le colonel de Silly, qu'elles avaient vu tout au moins la silhouette du roi, ou qu'une branche indiscrète avait craqué sous ses pas. Si Sa Majesté eût été bien cachée dans le bosquet de Latone, elle eût peut-être entendu des vérités aussi cruelles... Mais quoi! la vérité est si belle, elle a tant de charmes, s'il en faut croire la sagesse des nations.

Naturellement, M^lle^ de Silly fut la première à revenir de son trouble, et reprenant bientôt l'offensive:

— *Il n'y a que la vérité qui offense*, reprit-elle avec un beau rire, et *qui se sent morveux se mouche*, a dit la sagesse des nations.

Elle était fine et piquante, M^lle^ de Silly, et quoi qu'il en soit, à dater de ce moment, la glace fut rompue entre le jeune homme et les deux jeunes filles, et la bonne harmonie une fois établie, ils se promenèrent et causèrent comme de vieux amis, la jeune Élisa prenant sa part de ces douces et honnêtes gaietés.

Ainsi se fût passée en ces innocents loisirs toute la belle saison; mais un jour, comme on venait de seller les chevaux pour une longue promenade, une chaise de poste, couverte de poussière, entrait dans la cour du château. Les gens de la maison, déjà réunis sur le perron, virent descendre un homme entre deux âges et tout semblable à quelque abbé de cour qui eût été capitaine d'infanterie avant d'entrer dans les ordres. Il avait la taille haute et la

tête belle ; il portait le rabat, et ses bottes étaient éperonnées. Sa démarche aisée annonçait un homme de cabinet. C'était l'abbé de Vertot lui-même, un historien plein d'esprit, d'éloquence, intelligent, avec toutes les qualités de l'historien, moins cette qualité suprême dont nous parlions tout à l'heure, la vérité. Il s'inquiétait beaucoup moins d'être vrai que d'être intéressant, rare et curieux ; pour peu que les matériaux de son histoire fussent à sa portée, il s'en servait très-volontiers ; mais s'il fallait consulter les chartes anciennes, chercher dans la poussière des bibliothèques un document précieux, notre historien s'en passait plus volontiers encore. Un jour qu'on lui avait promis un récit authentique du siége de Malte :

— Ah ! dit-il, vous venez trop tard, *mon siége est fait.*

La sagesse des nations a pieusement recueilli parmi les proverbes cette belle parole de l'abbé de Vertot, et elle en a fait un proverbe.

Le jour dont nous parlons, il arrivait tout courant de Paris, porteur d'une grande nouvelle :

— Ami, dit-il au jeune homme, on chante aujourd'hui le *Te Deum* de la paix. Cette fois vous êtes libre, et je vous apporte, avec la croix de Saint-Louis, l'ordre de regagner votre régiment, et, s'il vous plaît, nous partirons ce soir.

A cette nouvelle inattendue on eût vu briller un éclair dans les yeux du jeune homme ; il avait en ce moment six coudées, la taille des héros d'Homère, et remettant à son père cette croix militaire qu'il avait si bien gagnée :

— Accordez-moi, lui dit-il, l'honneur de la recevoir de vos mains.



Sur les marches du pont. Dessin de F. Lix.

Le vieux seigneur, d'une main tremblante d'émotion, posa la croix de Saint-Louis sur la poitrine de son fils, et lui-même il reprit ce cordon rouge dont il s'était dépouillé pour ne pas ajouter à l'humiliation de son enfant. Mais ce fut en vain que le père et la mère priaient le jeune homme de rester encore au château rien que le temps de fêter sa gloire ; en vain que les jeunes filles le supplièrent, de leurs regards muets, de ne point partir si vite, il petillait d'impatience ; il ne savait comment contenir sa joie ; il baisait les mains de son père et de sa mère en leur disant : — Laissez-moi partir. Il se voyait déjà à la tête de son régiment ; ou bien il allait saluer le roi à Versailles au sortir de la messe, et le roi l'invitait à Marly ; si c'était le soir à son grand coucher, le roi lui faisait donner le bougeoir, et il éclairait Sa Majesté jusqu'au seuil de sa chambre ; enfin, tous les rêves que peut faire un jeune homme un instant vaincu, prisonnier, désarmé, qui tout d'un coup se voit rappelé sous les drapeaux par la grande voix de la guerre. Il partit donc, accordant à peine un dernier regard à ses deux jeunes camarades, qui le regardaient comme on regarde en songe.

— Il s'en va comme il est venu, disait Élisa à Mlle de Silly.

— Bonsoir à sa compagnie, ajoutait Mlle de Silly. Je ne serai pas longue à me consoler.

Elle songeait qu'en effet son mariage était arrêté avec un jeune seigneur du voisinage, et que son mari l'accompagnerait dans les grands prés, sous les vieux arbres, le long des charmilles auxquelles Élisa disait adieu tout bas pour ne plus les revoir.

Et comme il est écrit qu'*un malheur ne vient jamais seul*, quelques jours après le départ du jeune colonel, Mlle Élisa de Launay reçut une lettre du couvent dans lequel elle était reine, et qu'elle comptait rejoindre avant peu. Elle ouvrit en tremblant cette lettre dont l'écriture lui était inconnue, et, la malheureuse! les maternelles paroles auxquelles elle était habituée, l'affectueux appel qui lui venait de sa chère abbesse et de sa digne sœur, étaient remplacés par des paroles sévères et par un commandement formel de ne pas rentrer dans l'abbaye. Hélas! la chère abbesse était morte; elle laissait la maison endettée à tel point que sa propre sœur était forcée d'en sortir. Les autres religieuses, dont la dot était perdue en grande partie, avaient été recueillies dans les abbayes voisines par les soins de l'archevêque de Rouen, le propre frère de M. de Colbert. Ainsi désormais, pour la triste Élisa plus d'asile. Hier encore elle allait de pair avec les plus nobles filles du royaume, aujourd'hui la voilà seule, abandonnée et sans autre espoir que la servitude. Hier encore elle avait tant d'amis et comptait tant de protections! aujourd'hui, voici tout ce qui lui reste: un peu d'argent pour se rendre à Paris et une lettre de Mme de Gien, la survivante des deux sœurs, pour Mme l'abbesse des Miramiones, la digne fille de cette aimable et charmante Mme de Miramion, que feu M. le comte de Bussy-Rabutin avait enlevée en plein bois de Boulogne, avec l'aide et l'appui de Mgr le prince de Conti. Mais la vaillante femme, au fond de ce carrosse plein de ténèbres et de menaces, s'était résignée en chrétienne, et quand elle entra dans le château de son ravisseur, comme elle vit sur la muraille un crucifix, elle attesta la sainte image, et prit à témoin Bussy lui-même qu'elle n'aurait plus d'autre époux que Notre Seigneur Jésus-Christ. Bussy courba la tête et reconduisit Mme de Miramion chez elle, implorant son pardon, qu'elle lui accorda par charité; et ce fut heureux pour le comte de Bussy, le roi l'eût fait jeter à la Bastille pour le reste de ses jours.

Mme de Miramion était morte dans l'exercice austère des plus fortes et des plus généreuses vertus, après avoir fondé un admirable asile où les jeunes filles sans fortune et les pauvres veuves déshéritées trouveraient aide et protection. Ce lieu d'asile prit le nom de sa fondatrice, et les dames s'appelaient: *les Miramiones*. C'est en ce lieu que l'orpheline était appelée par le vœu de sa mère adoptive autant que par sa pauvreté.

## II

Le coup fut rude, et la pauvre abandonnée eut un éblouissement à la lecture de cette lettre funèbre; heureusement que son âme était forte et que toutes ces gâteries maternelles n'avaient pu en affaiblir la trempe. Aussi, bientôt calmée, elle considéra de sang froid sa situation et la contempla, sinon avec courage, au moins sans désespoir. Ce qu'elle comprit tout de suite, même dans les regards de Mlle de Silly, c'est qu'en ce grand naufrage elle ne pouvait compter que sur sa prudence et sa résignation. La route était longue et difficile, en ce temps-là, de la province de Normandie à la grande ville, et le premier soin de la jeune fille, après avoir cherché mais en vain une compagne, fut de prendre un habit qui lui permît d'être inconnue. Elle partit vêtue en paysanne, et Mlle de Silly lui dit adieu sans trop d'émotion. Le carrosse de voiture (on partait ainsi en ce temps-là) était un vieux coche attelé de vieux chevaux qui marchaient une demi-journée, et chaque soir les voyageurs couchaient à l'auberge. Ils ne firent pas grande attention à la jeune Normande, et même, au second jour de ce long voyage, elle fut pour ainsi dire adoptée par une vieille dame qui lui servit de chaperon. En ce moment la France entière était occupée de la maladie à laquelle le vieux roi Louis XIV devait succomber. Les voyageurs demandaient, à chaque relais, quelles étaient les nouvelles de Sa Majesté, non pas que le roi fût encore populaire, il y avait déjà longtemps que l'amour de ce peuple injuste et volage s'était retiré de sa personne, mais si grande était la majesté royale, elle tenait tant de place en ce bas monde, qu'un si grand prince ne pouvait pas disparaître après un si long règne, sans que le royaume entier s'inquiétât d'un pareil changement dans ses destinées.

Dans les auberges les plus infimes, les charretiers eux-mêmes s'informaient de la santé du monarque. Un soir, à la couchée, il y avait dans un cabaret des hommes d'assez piètre mine, et plus semblables à des brigands qu'à des philosophes, qui, après avoir parlé du roi, se mirent à disputer sur la pluralité des mondes, aux grands étonnements et contentements des voyageurs. Au bout de huit jours de cette course à travers monts et vallées, le carrosse arriva au *Plat-d'Étain*, qui était, comme on sait, le but suprême et le rendez-vous de tous les nouveaux venus dans Paris. Aussitôt arrivée, la vieille dame, qui semblait avoir adopté la jeune orpheline, lui fit à peine un signe de tête et disparut dans le détour de ces carrefours pleins de tumulte. Elle avait si grand'peur, cette dame prévoyante, de se charger d'une infortunée qui lui avait raconté naïvement qu'elle ignorait ce qu'elle allait devenir. Déjà la nuit tombait, le temps était à la pluie, et la maison des Miramiones se trouvait à l'autre bout de Paris. Mlle de Launay, portant sous son bras le peu de hardes qu'elle avait sauvées, se mit à marcher d'un bon pas vers les hauteurs du quartier Saint-Jacques; arrivée à la porte hospitalière de cette maison où se cachait sa dernière espérance:

— Ah! ma pauvre sœur, s'écria la sœur tourière, n'allez pas plus loin; vous venez dans un lieu habité par la famine et par la peste.

En effet, le pain manquait dans cette enceinte autrefois opulente, et la petite vérole y causait les plus grands ravages. Toute autre eût reculé devant ce double danger du pain qui manque et de la contagion.

— À la grâce de Dieu, ma bonne sœur, répondit la jeune voyageuse; j'arrive ici pour trouver et pour donner de bons exemples. Je suis chrétienne et j'ai du courage; ouvrez-moi, je suis des vôtres.

La bonne sœur, déjà frappée, ouvrit la porte à cette aventurière de la charité, et mourut dans ses bras trois jours après. Voilà ce qui s'appelle entrer dans le monde sous de bons auspices. *Ou dessus, ou dessous*, disait une mère spartiate à son fils en lui remettant son bouclier. On eût dit que Mlle de Launay obéissait à cette voix sévère; morte ou vivante, elle devait sortir de cette abbaye entourée d'honneurs et de respects.

Cependant, sous les voûtes de ce palais de Versailles bâti de ses mains pour l'éternité, le roi se mourait, fièrement et royalement, comme il avait fait toute chose. Il savait que son mal était incurable, et pourtant, dans son attitude et dans son regard, le plus habile homme n'aurait pu voir que le calme et la majesté. Dans son antichambre attendait, mêlé à la foule des courtisans de l'Œil-de-Bœuf, l'ambassadeur de Perse, et le roi, monté sur son trône, le reçut comme autrefois dans les meilleurs jours de sa vigoureuse santé. Il y eut grand appartement le soir et grand couvert, et la présentation de deux

nouvelles duchesses; les vingt-quatre violons jouèrent des sarabandes, au grand étonnement du premier médecin Fagon et du premier chirurgien Maréchal. Le coucher du roi ne fut pas avancé d'une heure. Le lendemain de cette réception d'ambassadeur, le roi tint conseil d'État et soupa dans sa chambre, après avoir joué avec les dames. Ainsi, chacun de ses derniers jours, Sa Majesté fut à l'œuvre, présidant tantôt le conseil d'État, tantôt le conseil des finances, recevant l'un après l'autre chacun de ses ministres, et de grandes conférences avec Mme de Maintenon, le duc de Noailles, M. le chancelier, avec le duc du Maine et parfois M. le duc d'Orléans. Tel était *ce Jupiter mourant*, calme et résigné, et, comme il vit pleurer un de ses valets de chambre : « Avez-vous pensé, lui disait-il, que j'étais immortel? » Il mourut. Peu de gens le pleurèrent parmi tous ces hommes qui toute leur vie étaient restés agenouillés devant sa toute-puissance. Alors une voix se fit entendre en toute l'Europe : Le roi est mort! Le monde entier l'appelait le *roi*, sans jamais dire : le roi de France. A sa mort, cependant, il y eut dans tout son royaume un grand soupir d'allégeance; on était las de cette grandeur; la France soupirait après la chose inconnue, et ne regretta point cette vieillesse austère et silencieuse, abîmée en toutes sortes de contemplations, d'inquiétudes et de repentirs.

Pendant que l'on portait en grande pompe aux caveaux de Saint-Denis ce vieux roi chrétien; pendant que le père Massillon, le prêtre éloquent de l'Oratoire, écrivait cette oraison funèbre du roi Louis le Grand, dont la première ligne est sublime et digne de Bossuet : ***Dieu seul est grand, mes frères !*** le couvent des Miramiones revenait peu à peu à la douce lumière du jour. Un peu d'espérance et d'abondance étaient rentrées dans ces pieuses demeures, et sitôt qu'il fut permis à ces infortunées de rendre grâce au ciel de leur délivrance, prosternées aux pieds des autels, le nom de Mlle de Launay se trouva sur leurs lèvres reconnaissantes. Tant que la fièvre avait sévi, la nouvelle recluse n'avait pas quitté le lit des malades; elle était l'espérance et la consolation; elle fermait les yeux éteints; elle relevait par ses douces paroles les âmes abattues; les jeunes filles disaient : Ma sœur! les révérendes mères lui disaient : Ma fille! et lorsque enfin elle parla de quitter cet asile dont elle avait été la providence, hélas! que de gémissements et de larmes : — Vous partez! vous nous quittez! nous ne vous verrons plus! On eût dit que la ruine et la misère allaient revenir dans ces murailles désolées.

Mais quand elle eut déclaré sa volonté formelle, alors toutes ces dames tinrent conseil pour savoir à qui donc elles adresseraient cette fille adoptive. A la fin, il y en eut une, entre autres, qui proposa d'adresser l'orpheline à une dame qui avait appartenu jadis à la belle duchesse de Longueville, une des reines de Paris. Elle s'appelait Mme de La Croisette; elle était bien vieille, et vivait bien loin du monde après avoir été la grâce et l'ornement des meilleures compagnies. Que de belles histoires cette vieille dame avait entrevues! que de mystères elle avait gardés dans sa mémoire! Avec quel zèle et quelle ardeur elle parlait de son ancienne maîtresse, une digne fille des Condé, l'amie et la complice du cardinal de Retz, héroïne de la Fronde, avec tant d'esprit que son père, le grand Condé, n'en avait pas davantage, et que M. le duc de La Rochefoucauld s'inclinait quand il fallait répondre à Mme la duchesse de Longueville. De ces bonnes gens, pleins de souvenirs, on tire assez volontiers tous les services qu'ils peuvent rendre; il ne s'agit que d'être attentif à leurs discours et d'écouter patiemment leurs plus belles histoires. Ainsi l'on fit pour Mme de La Croisette, et quand la dame eut parlé tout à l'aise du temps passé; quand elle eut célébré les victorieuses et les conquérants d'autrefois : M. de Turenne et Mme de La Fayette, elle finit par comprendre enfin qu'on la priait de venir en aide à une honnête et vaillante personne, courageuse et bienséante, qui cherchait quelque bonne maison où elle voulait entrer comme demoiselle de compagnie ou gouvernante de quelque jeune enfant.

La bonne Mme de La Croisette, qui naturellement était tournée du côté de l'esprit (une habitude qu'elle avait prise dans les salons de l'hôtel de Soissons), après avoir bien cherché à qui donc elle pouvait adresser sa protégée inconnue, imagina de la recommander au plus rare et plus charmant esprit parmi les survivants du dix-septième siècle, à M. de Fontenelle. Il était certes de bonne race, et bien fait pour accorder une protection honorable, étant le propre neveu du grand Corneille, et par la modération de sa vie et la grâce de son discours, l'écrivain le plus accompli de cet âge intermédiaire entre les chefs-d'œuvre anciens et les efforts tout nouveaux de l'esprit. Il était la prudence en personne et la sagesse même; un peu trop sage, il disait que, si sa main droite était remplie de vérités, il n'ouvrirait pas sa main droite. Ajoutez qu'il était affable et bienveillant, estimant les hommes, et cependant les connaissant et les voyant tels qu'ils sont. Il n'aimait que la bonne compagnie; il lui appartenait tout entier; il en savait la langue; il en connaissait les usages. De toutes les grandes maisons, il savait les alliances, les parentés, les amitiés même les plus lointaines; ainsi, quand il parlait dans un salon, au milieu de l'attention universelle, il était sûr de ne blesser personne. Il marchait, à pas lents et prudents, sur le chemin de la vieillesse et ne semblait pas la redouter. Cet homme est un des grands exemples de la force et de l'autorité du bel esprit. Il ne heurtait personne, au contraire, il se dérangeait volontiers pour faire place aux plus pressés d'arriver, et l'on ne comprenait guère comment donc il faisait pour arriver toujours le premier. Il avait un doux rire, une voix claire où vibrait une douce ironie. Il était très-savant, très-intelligent, très-caché. Ne l'abordait pas qui voulait. Les ambitieux lui faisaient peine, et les avares lui faisaient peur, les malhonnêtes gens lui faisaient pitié. Avec cela, un grand soin de sa personne; un grand respect de soi-même, et le plus profond mépris pour l'injure et le mensonge. Il mourut presque centenaire. Après sa mort, on trouva dans les greniers du Palais-Royal, qu'il habitait, quatre ou cinq caisses énormes toutes remplies de brochures, pamphlets, journaux, *nouvelles à la main*, et des milliers de feuilles que l'on avait écrites pour le chagriner et dont il n'avait pas ouvert une seule. Il régnait sur deux académies; il avait écrit des idylles charmantes, où l'on ne voyait que bergères enrubanées et bergers en bas de soie, en talons rouges.

Dans les bergeries de M. de Fontenelle rien ne manque... « Il y manque un loup, » répondait Mme Deshoulières. Tel était l'homme ingénieux et le protecteur charmant qui devenait l'arbitre de Mlle Élisa de Launay.

M. de Fontenelle avait obtenu de Mgr le duc d'Orléans, qui l'honorait d'une amitié sincère, un appartement dans le Palais-Royal, que le prince habitait de préférence à toutes ses maisons. C'était au Palais-Royal, dans cette vaste et splendide habitation, toute empreinte encore de la grandeur de M. le cardinal de Richelieu, que le prince aimait à trouver un asile, à chercher un refuge loin des re-

gards jaloux du vieux roi et de Mme de Maintenon ; et maintenant que le duc d'Orléans était régent de France, l'unique arbitre de la fortune et des honneurs, c'était encore le Palais-Royal qu'il préférait même au château de Versailles. A Versailles, il était un étranger ; chaque appartement lui rappelait une disgrâce, une humiliation, un éloignement des courtisans, race abjecte, habituée à composer son visage sur le visage du maître. Au contraire, ici, chez lui, dans ce Paris qui l'aimait pour sa bonne grâce et pour son bel esprit, M. le régent se trouvait à l'aise. Il s'était entouré des artistes, des écrivains, des philosophes, car déjà la philosophie était à la mode, et si trop souvent ses petits soupers eussent déplu aux hommes graves, rien n'égalait sa bonhomie et son charme aussitôt qu'il se sentait en belle et bonne compagnie. Il avait véritablement plusieurs des grandes vertus et plus d'un vice du roi Henri IV, son aïeul ; seulement sa main était plus ouverte ; il donnait volontiers ; il secourait les vieillards, il encourageait les jeunes gens ; il faisait peu de cas de l'étiquette. En même temps que Fontenelle, il logeait dans sa maison Coypel, un grand artiste; Audran le graveur ; le poëte La Fare, le musicien Campra, et le joueur de flûte Decoteaux. Il aimait à les entendre, à les voir ; poëte avec le poëte et musicien avec les musiciens ; il faisait les dessins pour le graveur, et de la chimie avec Homberg le chimiste. C'était un esprit inventif, curieux, habile, ingénieux, osant tout et ne doutant de rien. Tel il était; son charme était partout, dans ces murs où il entassait les merveilles sur les merveilles : marbre, airain, tableaux, médailles, et les plus beaux livres qu'il pouvait trouver à son usage. En même temps il lui semblait qu'en se rapprochant du peuple de Paris, il en comprenait plus vite et beaucoup mieux les passions, les besoins, les espérances. Il aimait le peuple, il tenait à sa faveur; il disait que Versailles était déjà bien loin des grands faubourgs. Pas un politique en ce moment, dans l'Europe entière, n'était plus actif et plus occupé que M. le régent. De cette grandeur inattendue et pour lui si nouvelle, qui lui était échue en partage aussitôt que le Parlement de Paris eut cassé le testament de Louis XIV, M. le régent avait profité pour vivre, un peu plus qu'il n'avait fait jusqu'alors, en vrai bourgeois de Paris. Toutefois, ses favoris, ses amis et surtout son commensal, M. de Fontenelle, avaient gagné à ces changements une certaine apparence d'autorité qui ne lui déplaisait pas.



Mlle de Launay, d'après une gravure de la Bibliothèque. Dessin de F. Lix.

M. de Fontenelle reçut poliment d'abord, et bientôt avec bienveillance, la jeune personne que lui adressait Mme de La Croisette. Il fut touché de sa modestie et charmé de ce beau regard sincère et vrai qui promettait tant de reconnaissance et de respect. Et quand la jeune

fille, enfin un peu remise de son émotion, se fut assise à côté du célèbre écrivain :

— Vous voilà, lui dit-il, bien abandonnée et malheureuse de bonne heure, et je ne saurais vous dissimuler que mon amie, Mme de La Croisette, est une tête volage. Ainsi prenez garde ; écoutez-moi ; n'acceptez pas toutes les recommandations et toutes les protections. Si j'obéissais, moi qui vous parle, aux recommandations qui me sont faites, je vous présenterais à Mme la duchesse d'Orléans, qui est une méchante, à Mme la duchesse de Berry, qui est une folle, et vous chercheriez votre voie à travers toutes ces vanités, tous ces orgueils, toutes ces ambitions misérables, tous ces enfantillages qui pourraient vous perdre. Allons, ne tremblez pas; nous saurons bien trouver quelque part un abri digne de votre jeunesse et de votre innocence, ajoutons : de votre courage et de votre résignation. Je serai, s'il vous plaît, votre ami, et je vous chercherai une condition dans laquelle vous serez à l'abri des bruits et des vices de notre cour.

Et, comme à ces sages paroles la pauvre enfant restait




La cour du *Plat-d'Étain*. Dessin de F. Lix.

interdite, M. de Fontenelle écrivait de sa main nette et prompte un billet à l'adresse de Mme la duchesse de La Ferté.

— Mme la duchesse de La Ferté, disait Fontenelle à Mlle de Launay, habite encore à Versailles. Portez-lui le billet que voici et tâchez de lui plaire. Elle est toute-puissante, elle est sage, elle aime avant tout la simplicité et le bon sens. Permettez donc ici que je vous donne un bon conseil : c'est de ne pas ressembler au portrait que fait de vous Mme de La Croisette ; elle vous donne à moi comme une savante, et moi je vous présente à Mme de La Ferté comme une ingénue. Ainsi, redoutez de paraître une savante, ayez recours aux expressions les plus simples, et rappelez-vous que les dames les plus suivies sont contentes de rencontrer qui les écoute. Un peu plus tard, quand vous aurez montré que vous êtes habile et prudente, il vous sera permis de laisser entrevoir que vous êtes une personne intelligente et d'un rare esprit.

Voilà comme il parlait d'une voix douce et d'un accent pénétré. Mlle de Launay, en toute hâte, se rendit à Versailles. Tout chemin y menait alors ; on eût dit que Versailles, même après la mort du roi, était resté l'unique

but des passions, des curiosités et des ambitions humaines. Déjà cependant de grands changements s'étaient opérés dans ces demeures royales ; celui qui les remplissait de sa toute-puissance et de sa majesté n'était plus là pour imposer ses respects voisins du culte, et les anciens courtisans des jours de gloire et de prospérité souveraine auraient eu peine à reconnaître ce rendez-vous de toutes les obéissances et de toutes les soumissions. C'était bien toujours le même autel, ce n'était plus le même Dieu. Le dieu de céans était un enfant timide, étonné, charmant, qui s'essayait à vivre et non pas à commander. Les habitants de ces hauts lieux, si soumis naguère et vivant dans une incessante adoration, parlaient d'une voix plus haute et se trouvaient chez eux... Tant que le vieux roi avait vécu, ils étaient chez le roi. Déjà, en si peu de temps, les actions étaient moins contrôlées; les discours moins contenus ; les courtisans relevaient la tête et pas un ne les reconnaissait. M$^{me}$ la duchesse de La Ferté, dont le mari était au service du jeune roi, s'ennuyait fort à cette cour enfantine, et son accueil se ressentit de ses ennuis. Quand elle eût bien lu et relu la lettre de M. de Fontenelle, et qu'elle eut interrogé M$^{lle}$ de Launay comme une reine ferait d'une sujette :

— Il faut, dit-elle enfin, que M. de Fontenelle ait une grande opinion de nos mérites pour nous demander une protection qu'il pouvait si bien vous accorder lui-même. Il est tout-puissant à cette heure ; il est le voisin du soleil; il voit le vrai maître. A peine s'il nous reste assez de crédit pour vous faire visiter le bosquet de Latone, ou vous faire entrer au dîner du roi.

Pendant ce discours, M$^{lle}$ de Launay, attentive et les yeux baissés, était plus semblable à une accusée qui attend son arrêt qu'à la jeune fille heureuse et libre, il n'y a pas si longtemps, dont le moindre caprice était un ordre. Hélas, qu'elle était à plaindre, et que de peine à contenir les larmes qui roulaient dans ses beaux yeux !

M$^{me}$ de La Ferté eut enfin quelque pitié de cette gêne ; elle appela M$^{lle}$ Henriette, sa suivante, et lui recommanda de promener M$^{lle}$ de Launay dans les jardins, de la faire souper et de lui donner un lit pour cette nuit :

— Peut-être aurons-nous demain quelque idée et trouverons-nous une occasion de venir en aide à mademoiselle.

A ces mots, M$^{me}$ de La Ferté congédia d'un signe de tête la pauvre abandonnée. Heureusement que M$^{lle}$ Henriette était bonne et qu'elle eut bientôt ranimé l'espérance dans le cœur de cette infortunée :

— Ah ! dit-elle, vous venez de la part de M. de Fontenelle, et vous êtes si mal reçue ? Il est cependant un bon ami de M$^{me}$ la duchesse ; elle en parle à toute heure, elle dit : « C'est mon oracle ! et quel grand esprit, comme il est bien élevé ! Jamais il n'arrive ici sans me demander comment je me porte. Sans ajouter qu'il est tout à mes ordres. » Eh bien, moi aussi je suis à ses ordres, et je vous adopte, et je vous dis que vous êtes belle et faite pour aller à tout, parce que vous êtes sage et jeune, et douce, avec beaucoup de talent. Venez avec moi, nous irons saluer M$^{me}$ la duchesse de Noailles ; elle est charitable, et vous consolera beaucoup mieux que ne ferait sa sœur, M$^{me}$ de La Ferté, qui est fière et ne s'abaissera jamais jusqu'à protéger une fille sans nom. M. de Fontenelle a bien de l'esprit, mais moi j'ai du bon sens et j'y vois clair ; je connais les bons sentiers ; vous verrez M$^{me}$ de Noailles, elle vous fera conter toute votre histoire, et vous en reviendrez toute encouragée. Enfin, ça vaudra beaucoup mieux que de voir jouer les eaux de nos jardins qui ne jouent plus guère, et d'assister au souper du petit roi, qui soupe d'une pomme cuite.

En même temps la bonne Henriette arrangeait les cheveux de sa jeune protégée; elle lui passait un linge mouillé sur le visage, elle secouait sa robe un peu fripée :

— Et maintenant vous voilà très-bien, disait-elle ; oui, tout à fait bien.

Du même pas elles entrèrent chez M$^{me}$ la duchesse de Noailles comme elle achevait d'écrire une lettre à sa tante, M$^{me}$ de Maintenon, retirée en ce moment chez ses filles de la maison de Saint-Cyr. M$^{me}$ de Noailles était aussi paisible et pénitente que M$^{me}$ de La Ferté était vive et superbe. Elle sourit à l'empressement d'Henriette et tendit sa belle main à la jeune inconnue. Et quand M$^{lle}$ de Launay eut rapporté à la dame les paroles de M. de Fontenelle :

— Il a raison, répondit M$^{me}$ la duchesse de Noailles ; le Palais-Royal ne convient guère à une fille de votre condition. Je représente ici M$^{me}$ de Maintenon, ma tante, et je veux faire en son nom une bonne œuvre que je lui raconterai tout de suite, et dont elle me remerciera demain. Mon enfant, reprit-elle après un moment de silence, maintenant que M$^{me}$ de Maintenon est partie et nous a pour toujours quittés, il n'y a plus de refuge à notre cour pour une jeune fille telle que vous. Cependant j'en sais une encore, où se sont réfugiés les anciens respects, je veux parler de la maison de S. A. R. M$^{gr}$ le duc du Maine. Éprouvé par la mauvaise fortune et cruellement dépouillé des honneurs que le vieux roi lui avait légués, il s'est retiré dans cette maison, dans ces jardins de Sceaux, où il aurait déjà oublié toutes les injustices dont il est frappé, si M$^{me}$ la duchesse du Maine en eût perdu le souvenir. Mais, dans cette solitude, elle est reine encore, et c'est là que je veux vous introduire. En ces lieux, tout remplis des regrets d'un temps qui n'est plus, vous vivrez modeste et cachée au milieu des bons exemples, et vous serez tout à l'aise une humble chrétienne, une fidèle servante, car voilà votre emploi désormais. Il est humble autant que votre condition; il vous suffira, si vous êtes sage.

Ayant ainsi parlé, M$^{me}$ de Noailles remit à M$^{lle}$ de Launay quelques louis d'or dont elle avait grand besoin, et son nom, rien que son nom sur une carte, à l'adresse de M. de Malézieu. M$^{lle}$ de Launay baisa la main qui lui était tendue, et se retira le cœur plein de reconnaissance, mais bien triste et bien malheureuse. — Où donc s'arrêteront, pensait-elle, toutes ces épreuves ! et, confuse, elle lisait et relisait le nom de M. de Malézieu.

Le lendemain, de très-bonne heure, elle prit congé de M$^{lle}$ Henriette, et lui voulut faire accepter un de ses louis d'or, mais celle-ci, l'embrassant tendrement :

— Gardez votre or, disait-elle ; il est vrai que voilà bien longtemps que je n'ai eu de l'argent de ma maîtresse, mais du moins j'ai une condition, et vous cherchez encore la vôtre. Encore une fois, adieu ; n'ayez pas d'orgueil, soyez soumise et priez Dieu.

M$^{lle}$ de Launay partit de Versailles sans avoir eu l'honneur de revoir M$^{me}$ la duchesse de La Ferté. Tout dormait dans ce vaste château ; le temps n'était plus où les courtisans, arrivés avant le jour pour saluer le maître à son réveil, attendaient le bon plaisir du concierge, et grattaient à sa porte avec autant de respect que s'il eût tenu les clefs des grands appartements.

JULES JANIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# RÉFLEXIONS SUR LA CONDUITE DES HOMMES[1].

## L'OBÉISSANCE ET LES MOYENS DE L'OBTENIR DES ENFANTS.

### I. — LES FONDEMENTS DE L'AUTORITÉ PATERNELLE.

Les légendes de l'Orient nous ont transmis le récit d'une énigme qui occupa, dit-on, la cour du roi de Perse pendant une journée entière. Il s'agissait de savoir ce qu'il y a tout à la fois de plus fort et de plus faible en ce monde. Les sages répondirent, d'après le témoignage de la légende, que c'était un enfant.

Regardez dans ce berceau, et dites-moi s'il y a quelque chose de plus faible que ce pauvre petit être. Il a besoin de tout le monde ; son impuissance attend tout de l'intérêt ou de la pitié qu'il inspire. Il faut qu'une main prévoyante, non-seulement le défende contre les injures de l'air et l'approche de ses aliments, mais qu'elle amortisse autour de lui le contact des objets extérieurs et soutienne avec une attention vigilante ces organes débiles qui succombent sous leur propre poids. Il s'annonce à la vie par un cri de détresse. Il semble, dit le poëte Lucrèce, qu'il pressente les tristesses de ce monde. Il a ainsi la conscience de ses douleurs longtemps avant le pressentiment de sa force.

Toutefois ne dédaignez pas trop vite cette frêle créature dans laquelle, à chaque génération, l'humanité recommence et se continue. Que deviendra ce petit enfant au sortir de ce berceau, et qu'avez-vous sous les yeux au moment où vous le contemplez avec une émotion si tendre? Ce n'est point à la jeunesse mais à l'enfance qu'il faut attribuer ces espérances infinies dont parle Bossuet. Quel merveilleux poëme de la vie humaine ne ferait-on pas avec la moindre partie de ce que rêvent les mères en regardant cette petite couche à peine occupée? Cette main qui s'agite au hasard commandera les armées ou contiendra le frémissement des multitudes; ces cris incertains entre la colère et la joie deviendront la parole puissante devant laquelle le monde se taira; ce regard, qui flotte dans le vide, illuminera comme une flamme le front du penseur ou du poëte. Quelle explosion fera plus tard cette force mystérieuse? Viendra-t-elle jeter dans le monde le scandale et l'épouvante? Viendra-t-elle fortifier les espérances et soutenir le courage de l'humanité?

C'est la Providence elle-même qui émeut les pères et les mères de ces hautes préoccupations. Il ne faut point en faire un reproche à leur orgueil. Leur pensée ne se borne point, grâce à Dieu, au vulgaire souci des nécessités matérielles. La pauvreté la plus étroite ne rêve pas seulement de garantir à son fils la nourriture du jour et le vêtement du lendemain : elle médite de plus grands desseins. Du fond de l'humilité où elle se cache et de la détresse à laquelle elle se résigne, elle entrevoit, elle attend, pour ainsi dire, l'empire des âmes et la souveraineté de l'univers pour son enfant.

Comment s'accomplira cette destinée, comment se réaliseront ces espérances sans bornes ? L'enfant est né pour tout atteindre et il est incapable de rien poursuivre. Rien ne demeure inaccessible aux espérances de son avenir; rien ne paraît possible à sa faiblesse présente.

Il faut donc, dès les premières heures de la vie, que quelqu'un accepte la responsabilité de cette jeune âme; qu'il entreprenne la tâche de la développer et de la conduire à l'entière possession d'elle-même.

Dieu n'a pas voulu que ce grand devoir des parents courût la même chance que les autres devoirs et les autres obligations de la vie. Pour tout le reste, il a remis à la conscience le soin de nous avertir et de nous éclairer sur ce que nous avons à faire. L'homme qui commet le mal de propos délibéré n'ignore point qu'il est coupable, et l'inquiétude qu'il éprouvait avant sa faute se change en remords dès qu'il l'a commise. Toutes ces expressions deviennent insuffisantes dès qu'il s'agit de la responsabilité d'un père et d'une mère vis-à-vis de leur enfant. Ce sont là des devoirs tellement sacrés, tellement essentiels, que Dieu n'a point voulu en remettre l'accomplissement seulement aux lumières de notre raison et aux suggestions de notre conscience. Il en a fait moins un des commandements de notre sens moral qu'une inspiration et comme un instinct de notre cœur. Lorsque cette loi suprême est violée, il n'est pas seulement porté atteinte par l'homme à son devoir, mais à sa nature. D'un père et d'une mère qui manquent à ce qu'ils doivent à leur jeune famille, on ne dit point seulement qu'ils sont coupables, mais qu'ils sont *dénaturés*. Dieu, en effet, avait remis la garde de cette obligation sainte au sentiment le plus doux qu'il soit donné à l'âme de l'homme de goûter. Il faut que le père et la mère aient renoncé à leur propre cœur, pour refuser à leur enfant ce qu'il avait le droit de réclamer de leur tendresse.

De l'impuissance de l'enfant et du devoir qui naît pour les parents de cette faiblesse, ressort ce que l'on appelle l'autorité. L'expression elle-même qui sert à la désigner en définit et en consacre la source. On dit que le père et la mère sont les *auteurs* des jours de l'enfant : ils deviennent responsables de sa vie, puisqu'ils en sont la cause.

L'autorité paternelle a subi le contre-coup funeste des secousses qui ont ébranlé les temps où nous vivons. Chaque siècle a sa maladie, et nous n'avons pas plus que les autres époques de l'histoire échappé à cette loi commune. La maladie de notre siècle, c'est l'ébranlement du principe d'autorité, tout à la fois attaqué par ceux qui obéissent et mal défendu par ceux qui doivent commander. Le poëte Delille, dans une des notes du poëme *la Conversation*, se moque fort spirituellement de ces esprits faibles qui attendent l'avis d'autrui pour avoir une opinion, et confesseraient volontiers qu'ils sont déjà de l'*avis dont monsieur va être*. Je crois que, pour nous peindre, il suffirait de retourner l'anecdote : il suffirait de dire, quand il s'agit de nos supérieurs, que d'avance et

(1) Bien que notre habitude soit de laisser nos lecteurs seuls juges du mérite des œuvres que nous publions, nous appelons aujourd'hui tout particulièrement leur attention sur le travail de M. A. Rondelet. Jamais, nous le croyons, le *Musée* n'avait offert à son intelligent public une œuvre d'une morale plus élevée, une leçon d'une sagesse plus universelle. C'est un cours complet d'éducation domestique, à l'usage des parents comme des enfants. Ajoutons que l'auteur, en semant son récit d'anecdotes intéressantes, a su merveilleusement éviter les écueils d'un semblable travail, la monotonie et l'aridité. C. W.

presque infailliblement nous ne manquons point d'être de l'avis opposé à celui qu'ils vont émettre, même lorsque nous ne le soupçonnons point.

Cette défiance et, pour ainsi dire, cette mise en état de siége de l'autorité est, sans aucun doute, ce qu'il y a de plus regrettable dans la pratique, et de moins logique au point de vue des idées.

Quand un prévenu est traduit devant les tribunaux pour entendre la justice prononcer sur son sort une sentence souveraine, la loi dit expressément qu'il y a *présomption* en faveur de l'accusé : en d'autres termes, qu'il est innocent et qu'il doit être tenu pour tel, jusqu'au moment où sa faute aura été reconnue et démontrée. C'est à l'accusation à prouver ce qu'elle avance.

J'oserai dire qu'il en va de même de l'autorité, et que, pour emprunter l'expression des légistes, « il y a présomption en sa faveur. » Il faut avoir deux fois raison contre elle. L'obéissance va de soi. C'est à ceux qui prétendent s'en dispenser ou s'y soustraire à donner les raisons qui renversent pour eux la loi commune. L'autorité qu'on exerce envers vous n'est pas un tort qu'on vous fait, mais un avantage qu'on vous donne. L'impatience de ceux qui s'y dérobent n'a d'autre résultat que de jeter leur conduite dans l'incertitude et de priver leur infériorité des lumières d'une direction.



Jésus chez le charpentier. Dessin de Bertall.

Le langage lui-même proclame cette vérité. Qu'est-ce qu'un homme dont les conseils, dont la parole ont de l'*autorité*, sinon un homme dont les conseils méritent d'être suivis et la parole d'être écoutée ?

Ce que je dis de l'autorité en général est bien plus vrai encore de l'autorité paternelle.

Celle-là a son point de départ, en même temps que sa consécration tout à la fois, dans le cœur du père et de l'enfant. Il est aussi naturel au premier de l'exercer que doux au second de la subir. Comme elle représente pour l'un et pour l'autre un lien et comme une effusion mutuelle de tendresse, elle emprunte à ce sentiment qui la fonde une puissance d'action particulière. Cette autorité-là ne se mesure pas seulement à l'intelligence, à la culture, à la situation sociale des parents. Il leur vient du plus profond de l'âme, des inspirations mystérieuses et supérieures. Les hommes de génie ont eu souvent, comme les autres, des parents obscurs et ignorés. Ils n'ont point trouvé cependant, en dépit ou plutôt à cause même de leur supériorité incomparable, que leur père et leur mère aient jamais été au-dessous d'eux. Il y a en effet dans l'homme une autre grandeur que celle de l'intelligence et de l'instruction : « On peut, disait Mme de Staël, se passer des grands talents comme des grandes fortunes, et se sentir au-dessus par le cœur. » De même un père et une mère, incertains et embarrassés dans tout le reste du gouvernement de la vie, retrouvent au fond d'eux-mêmes

une décision et une fermeté inébranlables, quand il s'agit de la conduite de leurs enfants. Dieu proportionne les lumières qui viennent du cœur, non pas au développement de leur esprit, mais à la perfection de leurs vertus et à l'ardeur de leur tendresse.

L'autorité du père et de la mère appelle l'obéissance de l'enfant.

### II. — L'OBÉISSANCE.

Il y a dans l'Evangile un mot qui m'a toujours frappé.

Les écrivains sacrés ont laissé dans l'ombre une grande partie de la vie de Jésus-Christ. Nous ne savons rien, pour ainsi dire, ni de son enfance, ni de sa première jeunesse. A part l'excursion qu'il fit à Jérusalem et la discussion qu'il soutint contre les docteurs de la loi étonnés et confondus, rien n'est parvenu à notre connaissance de ce qui s'écoula pendant ces longues années où Jésus habitait la maison de Marie et de Joseph. C'est la tradition, mais non pas l'Évangile, qui nous montre Jésus enfant abîmé dans ses jeunes méditations en face d'une croix construite de ses petites mains ; c'est la légende qui nous le montre encore travaillant à côté de son père dans la boutique du charpentier et allongeant par un miracle la planche trop courte pour l'ouvrage commencé.

Les Evangiles gardent sur ce long intervalle un silence profond ; et pour nous raconter toute cette vie jusqu'au jour où Jésus-Christ parut en public et commença ses




Le cordonnier et son enfant. Dessin de Bertall.

prédications, ils se contentent d'une seule parole : « Jésus vivait avec son père et sa mère, et il leur était soumis. »

*Il leur était soumis!* Ce mot-là en effet dit tout à qui sait l'entendre; il est fait pour avertir et pour éclairer le philosophe chrétien.

L'enfant, même dans un âge encore tendre, commence à ressembler de loin à l'homme fait : il a comme lui des devoirs variés et qui diffèrent, suivant la position qu'il occupe, la destinée qui l'attend, les facultés qu'il a reçues. Toutefois, il ne lui appartient point encore d'intervenir dans sa propre destinée. Héritier présomptif d'un monarque, fils d'un ouvrier obscur ou futur paysan des campagnes, il n'a, dans quelque position qu'on veuille le prendre ou le concevoir, qu'un devoir unique à pratiquer. Ce devoir résume et remplace tous les autres : obéir; obéir à ceux qui ont la responsabilité légitime de son avenir; obéir à l'intelligence qui est tenue de penser, à la volonté qui est chargée de résoudre pour lui. Toutes les vertus et toute l'histoire de sa vie doivent, pour lui comme pour l'enfant Jésus, se résumer dans cette parole: « Il était soumis à ses parents. »

Il ne faut point considérer l'obéissance à un point de vue purement matériel, ni la regarder comme obtenue toutes les fois que l'enfant exécute mécaniquement l'action qu'un ordre lui a prescrite. L'obéissance est au plus haut degré un acte moral : le cœur doit y consentir avant que la main le réalise.

J'ai connu un pauvre hère qui gagnait tant bien que mal sa vie à raccommoder les souliers. Il n'avait qu'un seul

enfant, un petit garçon dont la mère était morte en lui donnant le jour. Ce bon cordonnier avait une prétention louable, mais bien singulière pour quiconque le connaissait un peu. Suivant lui, il n'était aucun père qui eût aussi parfaitement réussi à élever son enfant. « Vous allez voir, monsieur, me dit-il, comme je sais le faire obéir ! » Là-dessus il entr'ouvre la fenêtre de son entresol, et nous apercevons le petit vagabond tout occupé à jouer aux billes dans la rue. Le père l'appelle, lui ordonne de monter au plus vite. L'enfant l'entend, lève la tête et se hâte de prendre la fuite : une minute après, il avait tourné le coin de la place et disparu à nos regards. Sans se déconcerter le moins du monde, le père se lève, dépose son tablier et les outils de son travail et disparaît sur les traces du fuyard. Quelques instants après, j'entends des cris aigus et j'aperçois, par ce même coin de la place, le cordonnier qui revenait triomphant. De la main gauche il tenait son fils fortement empoigné par le collet de sa veste et le faisait avancer devant lui, tandis que de la main droite il lui distribuait, avec une libéralité vraiment un peu prodigue, les coups et les horions. Enfin la porte de la chambre s'ouvre et le père, enchanté de sa victoire, dépose orgueilleusement à mes pieds le pauvre enfant tout meurtri de coups, en s'écriant d'un air de satisfaction : « Voilà, monsieur, comme je sais le faire obéir ! » N'en déplaise à mon ami le cordonnier, cette lutte sauvage qui compte sur la force brutale et qui se termine par l'inévitable défaite du plus faible, n'a rien à démêler avec ce que l'on doit entendre par l'obéissance. La rébellion du cœur survit à la défaite des organes; l'enfant ne vous a point obéi, pour avoir, malgré lui, cédé à la vigueur de votre poignet.

Le catéchisme donne de l'obéissance une définition vraiment belle et vraiment philosophique : « Obéir, dit-il, c'est faire promptement et avec joie tout ce qui vous est ordonné. »

L'enfant doit faire ce qu'on lui dit ; il doit le faire avec promptitude. La raison en est simple. Dans aucun cas il n'a à délibérer sur ce qui lui est prescrit. Il suffit que son intelligence saisisse l'ordre qu'il reçoit ; il n'a point à juger cet ordre. De plus, comme il n'a pas le gouvernement de lui-même, il ne saurait avoir une autre occupation qui le retienne ou un autre devoir qui le détourne. Il ne doit donc point exister d'intervalle entre le moment où une action lui est demandée et celui où cette action commence à être mise à exécution. C'est pour lui surtout que doit être vraie la maxime orientale : « Entendre, c'est obéir. »

Il ne suffit pas que l'enfant se hâte et qu'il agisse sans hésitation ni arrière-pensée, il faut encore qu'il se sente heureux de suivre l'impulsion qui lui est communiquée. Il est en quelque sorte, vis-à-vis de son père et de sa mère, dans la même situation où l'homme se trouve par rapport à la providence de Dieu. Malgré les découvertes et le progrès des sciences, il ne nous est pas donné, la plupart du temps, de savoir pourquoi tels ou tels phénomènes s'accomplissent. Pourtant, initiés comme nous le sommes à la connaissance de la miséricorde et de la providence divines, nous ne laissons point d'affirmer que tout ce qui se passe sous nos yeux a une raison d'être pleine d'intention et de prévoyance, alors même qu'il ne nous est point donné de la deviner ou de la saisir. De même l'enfant est fait pour ignorer presque toujours les raisons qui motivent les ordres de ses parents. L'effusion du cœur doit ici tenir lieu de satisfaction à l'intelligence. Il doit lui suffire de se sentir aimé. Il doit comprendre, en dehors de toute réflexion, que son père et sa mère ne peuvent vouloir rien de contraire à son intérêt. L'enfant, déjà en possession de sa volonté, doit éprouver une grande douceur de pouvoir s'abandonner à cette autorité tutélaire, comme, dans les premiers temps de sa vie, il laisse aller avec confiance sa petite tête dans les bras qui se tendent pour le soutenir.

Certaines personnes, confondant les âges et les situations, ont paru craindre que l'obéissance ainsi comprise ne finît par briser la volonté : elles se sont demandé si cette soumission immédiate et sans réserve de l'enfant à une initiative qui n'est point la sienne, n'offrait point le danger de briser à tout jamais son énergie et de laisser dans son âme diminuée une incurable disposition à la faiblesse. J'estime que la moindre réflexion sur les effets moraux de l'obéissance suffit pour dissiper cette erreur ou écarter cette prévention. Qu'est-ce en effet que l'obéissance, considérée non point dans l'action dont on s'acquitte, mais dans la résolution intérieure par laquelle on se soumet, sinon l'acte énergique d'une nature qui se dompte et se domine elle-même?

Voyez cet enfant qui joue dans ce salon brillamment illuminé : l'ivresse du plaisir anime son regard ; il s'excite au contact de ses petits camarades ; il est là, haletant, ravi, oubliant tout et ne se souvenant plus pour ainsi dire qu'il est au monde. Tout à coup, et au moment même où il s'y attend le moins, la voix de son père vient le rappeler au sentiment de la réalité : l'heure habituelle du coucher a sonné. Il sait qu'il lui faut, à ce moment-là, quitter le salon et regagner sa chambre. Il a été élevé à ne pas se faire répéter deux fois cet avertissement. Coupant court à la passion qui le transporte, il s'arrache à ses amusements, quitte ses jouets, et, le cœur gros, peut-être une larme dans les yeux, il s'efforce de sourire pour prendre congé sans mauvaise humeur de la société qu'il abandonne. Croit-on qu'il ne faille pas, pour accomplir ce sacrifice, quelque résolution et quelque énergie? Pour moi, je n'ai jamais pu voir se retirer ces pauvres petits enfants, un peu tristes malgré toute leur docilité, sans me demander si, parmi tous ceux qui peuplaient alors le salon, il n'y avait en effet personne à qui sa santé, ses affaires, la raison, ne dussent commander un pareil sacrifice ; et cependant, autorisés par leur indépendance à s'en permettre l'abus, heureux d'échapper par leur situation et leur âge à toute observation, ces hommes, me disais-je, ne laissent pas de continuer leurs plaisirs en dépit de leur devoir. Où est ici la force, où est la faiblesse ; et quelle est la volonté la plus ferme, de l'enfant qui se hâte d'obéir à un ordre aussi pénible, ou de l'homme qui cède si facilement à la tentation misérable d'un plaisir sans attraits?

Lorsque l'enfant se réveille le matin, et qu'il se sent tout prêt à continuer pendant le jour la paresse de la nuit, on ne manque pas de l'avertir que son devoir l'attend et qu'il lui faut en toute hâte se remettre à son travail. Il obéit ; et, pour se soumettre, il lui faut ramasser toutes ses forces, faire appel à tout son courage. Y a-t-il dans cette résolution qui lui est demandée rien qui puisse diminuer son énergie? Tous ceux qu'appelle aux premières heures du matin un travail impérieux et urgent sont-ils bien capables de trouver, comme ce jeune enfant, toutes les forces de leur âme à leur disposition? L'obéissance a-t-elle ici diminué ou agrandi la volonté?

Faut-il citer encore un exemple? Lorsque le père ou la mère redoutent à table que la gourmandise n'emporte la voracité par delà les limites de l'appétit, ils ne man-

quent point d'avertir l'enfant par une parole ou même par un signe. Celui-ci se le tient pour dit; et quelles que soient les tentations que lui offre le reste du festin, il résiste : son repas est terminé depuis le moment où il a reçu l'avertissement paternel.

N'y aura-t-il personne ici qui rende justice à cette fermeté enfantine? Ne faut-il pas quelque empire sur soi-même pour résister ainsi tout à fait aux entraînements de la bonne chère? J'ai pour ami un médecin auquel la débilité de son estomac interdit impérieusement toutes espèces de liqueurs fortes. Il ne laisse point, lorsqu'il assiste à quelque dîner de cérémonie, de céder à la tentation du vin de Chypre ou d'un cognac de cinquante années. Il se penche vers moi avec un sourire de pitié pour sa propre faiblesse : « Comme je vais souffrir cette nuit! » me dit-il à demi-voix, et, sur cette belle réflexion, il avale jusqu'à la dernière goutte le verre qu'il tenait dans ses mains. Il faut y regarder à deux fois avant d'accuser le régime de l'obéissance. Comme il faut, pour se soumettre à autrui, se commander d'abord à soi-même, elle est le seul moyen infaillible de préparer les jeunes âmes à l'indépendance et à la force.

Il ne suffit point que l'obéissance soit tout à la fois dans la nature et dans les intérêts de l'enfant pour qu'il l'accorde de lui-même. Si les enfants sont appelés à la pratiquer, le père et la mère sont tenus de la leur apprendre. Entre leurs mains, elle n'est pas seulement l'exercice d'un droit auquel ils ne doivent point faillir, mais l'accomplissement d'une obligation à laquelle ils ne sauraient se soustraire.

ANTONIN RONDELET,
Professeur de philosophie à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# L'ÉGLISE SAINT-SÉVERIN.

Cette église est, sans contredit, une des plus curieuses, des plus intéressantes et des plus anciennes de Paris.

Comme on compte plusieurs saints Séverin, on ne sait pas au juste sous le patronage duquel d'entre eux cette église a été fondée. Les vieux auteurs penchent, qui pour saint Séverin d'Agaune, qui pour saint Séverin apôtre de Bavière, qui pour saint Séverin évêque de Cologne, qui pour saint Séverin évêque de Bordeaux.

Quant à nous, nous inclinons pour saint Séverin le Solitaire; né à Paris, il vécut et mourut dans cette ville. Son nom de *solitaire* lui vint de ce qu'on le rencontrait toujours seul, recueilli dans ses prières ou dans la contemplation de la nature, œuvre de Dieu, ce qui est aussi une prière.

Sur l'emplacement même qu'occupe aujourd'hui l'église Saint-Séverin, se trouvait, à cette époque, une vieille chapelle du palais des Thermes, bâtie par les empereurs chrétiens. Ce fut là qu'après sa mort on enterra le pieux solitaire. Il ne tarda pas à opérer de nombreux miracles, et saint Cloud, son royal et cher disciple, lui fit élever un magnifique oratoire, qui plus tard devint une église. Telle est l'origine très-probable de Saint-Séverin.

En l'an 1032, Henri Ier en fit don à l'archevêque de Paris.

L'histoire de Saint-Séverin, féconde en souvenirs, se relie essentiellement à celle de Paris.

Sous les règnes de Henri II, Henri III et Henri IV, les ligueurs en firent leur quartier général.

C'était sous le porche principal de cette église que les grands dignitaires de Paris venaient rendre la justice. Charles VIII lui-même y tint plusieurs fois son lit de justice. « Ce roi, dit Philippe de Comines, avait établi une audience publique où il écoutait tout le monde, surtout *les pauvres.* »

C'est en vérité un beau spectacle que de voir ces vieux rois de France descendre de leur trône pour venir rendre la justice, comme saint Louis au pied du chêne de Vincennes, comme Charles VIII sous le porche d'une petite église!

A l'entrée de Saint-Séverin, on voyait autrefois deux lions monstrueux, symboles de la force et de la puissance de la foi. On croit qu'ils soutenaient le siége du juge ecclésiastique, ce qui explique très-bien cette formule adoptée par les sentences de Saint-Séverin : *Datum inter duos leones,* donné entre les deux lions.

C'était à Saint-Séverin que les femmes relevant de couches allaient faire leurs prières au pied des autels.

Voici comment se passait cette touchante et curieuse cérémonie :

Des enfants de chœur marchaient au-devant de la nouvelle accouchée et lui mettaient un cierge à la main; le sacristain passait doucement un manteau sur ses épaules pour la préserver du froid, et le prêtre laissait tomber sur la jeune mère l'eau bénite et les prières de l'Église.

Avant d'entreprendre un voyage, marchands, bourgeois et chevaliers venaient à Saint-Séverin se recommander à saint Martin, protecteur des voyageurs et l'un des patrons les plus vénérés de cette église. Après avoir suspendu à la porte un des fers de son cheval, le voyageur faisait rougir la clef de la chapelle et en appliquait l'empreinte sur sa monture. Souvent la foi lui donnait le courage qu'il n'avait pas, et il se mettait hardiment en route, bravant les loups, les voleurs et les revenants.

Ce fut encore à Saint-Séverin que prit naissance, un jour de Pentecôte, ce poétique et charmant usage de donner la volée à une nuée d'oiseaux de différentes espèces. Au même instant, les enfants de chœur entonnaient en musique de gracieux couplets où ces divers oiseaux prenaient tour à tour la parole.

L'aigle disait :

De tous oyseaux je suis le roy,
Voler je puis en si haut lieu,
Que le soleil de près je voy :
Heureux sont ceux qui verront Dieu!

Le rossignol répondait :

Quand ce vient le beau temps de may,
Je suis joly et amoureux;
Je n'ay soucy ni aymoy,
Qui craint Dieu est bien heureux.

« N'y avait-il pas, dit M. Béliard, dans ces chantres gazouillants une pensée charmante? et cette pensée ne rappelle-t-elle pas la légende de saint François d'Assise

exhortant les hirondelles de Venise à chanter vêpres avec lui ?

« Mes chères hirondelles, disait-il, chantez avec moi « votre Créateur. »

On écrirait un volume si l'on voulait consigner tous les souvenirs et les anecdotes qui se rattachent à l'église de Saint-Séverin.

Ce fut dans son cimetière que les médecins de Paris se réunirent un jour pour procéder à la première opération de taille qui se fit en France.

Voici les étranges détails de ce fait intéressant racontés dans les chroniques de Louis XI :

« Au mois de janvier 1474, les médecins et chirurgiens de Paris représentèrent au roi que plusieurs personnes étaient travaillées de la pierre colique, passion et mal de côté; qu'on ne pourrait mieux s'éclairer qu'en opérant sur un homme vivant, et qu'ainsi ils demandaient qu'on leur livrât un franc-archer qui venait d'être condamné à être pendu pour vol, et qui avait été souvent fort molesté desdits maux. »



Intérieur de Saint-Séverin. Dessin de F. Thorigny.

Comme Louis XI n'avait pas le cœur excessivement sensible, il accorda à ces bons médecins ce qu'ils demandaient « par curiosité d'estat. »

« Après avoir examiné et *travaillé* le patient, ajoute la chronique, on remit les entrailles dans le corps dudit franc-archer qui fut recousu, et par l'ordonnance du roi très-bien pansé, et tellement qu'en quinze jours il fut guéri et eut rémission de ses crimes *sans dépens*. »

Convenons que le pauvre diable méritait bien cette grâce. Avouons aussi que le hasard est quelquefois bien singulier. Il fallait que ce misérable, pour être guéri de la pierre, fût condamné à être pendu.

Tout le monde connaît ce quatrain facétieux qu'on lisait encore, à la fin du dix-huitième siècle, sur la porte de ce même cimetière de Saint-Séverin :

Passant, penses-tu donc passer par ce passage
Où, passant, j'ai passé.
Si tu n'y penses pas, passant, tu n'es pas sage,
Car, en n'y pensant pas, tu te verras passé.

Ce quolibet sentencieux est attribué à Petit-Louis de Lyon, ami de Corneille. C'est probablement ce quatrain populaire qui a donné lieu à cette inscription du cimetière de Troyes :

Passant,
Par où tu passes, j'ai passé,
Par où j'ai passé tu passeras;
Comme toi vivant j'ai été,
Comme moi bientôt mort tu seras.

Mais hâtons-nous de *passer* par-dessus tous ces qua-

trains d'outre-tombe pour revenir à notre église de Saint-Séverin : ses cérémonies étaient peut-être les plus brillantes et les plus courues de la capitale : aux processions des Rogations, le clergé de Saint-Séverin, bannières déployées et musique en tête, promenait en grande pompe la figure d'un gigantesque dragon d'osier, et les fidèles prenaient plaisir à jeter dans la gueule énorme et béante du dragon, qui des gâteaux, qui des fruits, qui des bon-



Intérieur du cloître Saint-Séverin. Dessiné d'après nature, par F. Thorigny.

bons, qui des pièces de monnaie. Le soir, après vêpres, ces diverses offrandes étaient distribuées sous le porche aux pauvres du quartier. On croit que ce dragon était la figure de celui dont saint Marcel délivra Paris.

Le jour de Pâques de l'année 1737, l'église de Saint-Séverin fut le théâtre d'une bataille aussi comique que scandaleuse entre un marchand et une vieille femme. La femme était petite et le marchand était très-grand, de sorte que les larges épaules de ce dernier empêchaient la pauvre vieille de voir l'autel garni de fleurs et richement

illuminé. Sur un premier avertissement, peut-être sur une prière, le gros marchand resta immobile comme un roc; la vieille, qui n'était pas venue là uniquement pour prier, perdit patience et lui creva un œil d'un coup de quenouille. Pour le coup, le marchand se retourna, mais on devine pourquoi faire. — En un clin d'œil, coiffe, tablier, mouchoir, quenouille allèrent se promener au milieu des fidèles. L'évêque de Paris, Jacques de Chastelier, fit interdire l'église pendant vingt-deux jours; toutes cérémonies religieuses y furent suspendues et les portes de l'édifice fermées; ni mort ni vivant ne purent y entrer. Les paroissiens furent obligés d'aller prier à l'église Saint-Josse, et l'évêque exigea une forte somme pour réconcilier l'Église.

Très-riche en souvenirs, Saint-Séverin était assez pauvre d'argent; aussi Clément VI, pape à Avignon, autorisa-t-il cette église, par de nombreuses bulles, à vendre des indulgences. Depuis lors sa position financière se trouva considérablement améliorée.

Ce fut à M^{lle} de Montpensier que l'église de Saint-Séverin dut et ses plus beaux jours et son plus grand éclat. Au plus mal avec messieurs de Saint-Sulpice, cette princesse choisit Saint-Séverin pour sa paroisse. « Les rues voisines, dit la chronique, étaient encombrées de beaux carrosses, l'église toujours pleine de brillants seigneurs, et l'on fut obligé de changer le tronc, qui se trouva trop petit pour contenir les riches offrandes. »

Ce fut enfin à Saint-Séverin que vint prêcher le célèbre Foulques, surnommé le saint Bernard de son siècle. Bourgeois, seigneurs, peuple, docteurs, savants, tout accourait pour l'entendre, et un soir plus de trente Madeleines se repentirent à sa voix, prirent le voile et fondèrent un hospice dans la rue Saint-Antoine.

Commencée vers la fin du dixième siècle, l'église de Saint-Séverin ne fut guère terminée que quatre cents ans plus tard. Ce qui reste aujourd'hui de plus ancien dans cet édifice, c'est la tour, la nef, le chœur et le sanctuaire; tout cela est d'un gothique du quatorzième siècle, très-délicat et admirablement proportionné. Le portail actuel, très-beau en lui-même, n'est autre que celui de l'église de Saint-Pierre aux Bœufs, qu'on transporta pierre à pierre. Malheureusement il en est en architecture comme en habits, les vêtements qu'on fait sur mesure sont les seuls qui aillent bien. On voit tout d'abord que le portail de Saint-Séverin n'est pas à lui.

Les peintures murales de cette église, achevées seulement depuis quelques années, sont très-remarquables, et le double rang de vitrages, l'un sur l'autre, est d'un effet aussi gracieux qu'original.

Les vitrages supérieurs du chœur, très-beaux également, passent pour les plus anciens de Paris où l'on remarque des armoiries de famille.

Le roi Jean fit don à Saint-Séverin des premières orgues qu'on entendit en France.

Cette église n'est pas moins riche en reliques qu'en souvenirs. Leur énumération serait trop longue, car :

On trouve à Saint-Séverin
Des reliques de chaque saint.

Nous dirons seulement qu'il possède un morceau de la vraie croix, renfermé dans le milieu d'une croix de cristal d'un travail antique et merveilleux.

Souvenirs historiques, grâce monumentale, origine mystérieuse, porche mémorable, vitraux antiques et reliques précieuses, cette petite église a tout pour elle; je ne lui trouve qu'un défaut, c'est son entourage. Bâtie sur une rue tortueuse, étroite et bruyante, elle est environnée de masures qui la déparent comme autant de taches. Nous sommes heureux de pouvoir ajouter, en terminant, qu'elle va bientôt se trouver dégagée de ce voisinage malséant et par trop mondain.

Tout monument doit être isolé, la perspective l'exige; mais quand ce monument est une église, j'y vois aussi un sentiment de haute convenance religieuse et de respect pour le lieu saint. Sans doute il est édifiant de voir les maisons se grouper autour de l'église comme pour se mettre sous la garde et la protection divines, mais nous voudrions que ce fût à une distance respectueuse et que les habitations des hommes ne vinssent pas en quelque sorte s'accouder familièrement sur la maison de Dieu.

FULBERT-DUMONTEILH.

# LA FILLE DU REBOUTEUR [1].

## VII. — CONDAMNATION.

Ce que le bonhomme Jacques redoutait surtout, c'était d'inquiéter Thérèse.

En conséquence il alla trouver l'huissier audiencier de Pont-l'Évêque et le pria, si assignation il y avait, de ne la remettre qu'à lui-même.

Quelques jours plus tard, comme il était en train d'abattre un vieux pommier tout à l'autre bout du clos, il s'entendit appeler à voix basse de l'autre côté de la haie qui longeait le chemin.

C'était l'huissier. Sa tête aux aguets surmontait la verdure printanière, à travers laquelle il passa lestement un papier timbré.

Puis il disparut aussitôt; Thérèse apparaissait sous les pommiers.

Elle avança lentement vers son père, qui venait de se remettre en besogne comme si de rien n'était. Elle lui demanda :

— Qui donc était là?

— Personne, mon enfant... personne.

— Il me semble avoir entendu quelqu'un qui vous parlait?

— Ah! oui... je ne me souvenais plus... c'était le voisin Gervais... qui m'offrait du plant de salade à repiquer dans notre jardin.

Thérèse passa sans insister davantage, mais l'air rien moins que convaincu. Elle aussi, elle s'efforçait de dissimuler ses alarmes.

Le rebouteur était assigné à huitaine. Il s'arrangea de telle sorte que le procès ne fit aucun bruit; il s'en alla à Pont-l'Évêque sous prétexte d'y vendre une couple de moutons : c'était jour de marché.

Grande affluence au tribunal. Durant les débats, force marques de sympathie pour le rebouteur. Il n'en fut pas moins condamné... à trois mois de prison!

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Ce qui l'affligea le plus, ce ne fut pas la rigueur de cet arrêt; ce fut le chagrin qu'allait en éprouver sa fille.

Comment lui apprendre la fatale nouvelle?... Non, non... plus tard... il valait mieux qu'elle ne la connût qu'au dernier moment. Ce serait toujours assez tôt! d'ailleurs tout espoir n'était peut-être pas encore perdu. Mais comment dissimuler la vérité jusque-là? c'était bien difficile!

Tout en discutant ainsi avec lui-même, le père Ysabeau s'était attardé par le plus long chemin. Lorsqu'il aperçut dans l'éloignement la porte de sa ferme, il rétrograda tout à coup, se rappelant je ne sais plus quelle visite à faire dans le voisinage.

Mais il fallut bien y revenir enfin, à ce seuil revu d'ordinaire avec tant de joie, tant redouté ce jour-là.

La nuit était venue depuis longtemps déjà. Quand le rebouteur rentrait aussi tard, sa fille allait à sa rencontre sur la route, ou du moins l'attendait aux alentours de la maison. Personne sur le chemin, personne non plus dans l'avenue; la maison restait silencieuse; elle semblait avoir un aspect de tristesse, qui serra le cœur du père Ysabeau. Serait-il donc arrivé quelque malheur, quelque accident à Thérèse? Dans cette crainte, Jacques prit à deux mains son courage et pressa le pas. Quant à soupçonner sa fille au fait déjà de la vérité, il n'y songeait même pas.

Hélas! il ignorait avec quelle promptitude électrique se propagent les mauvaises nouvelles. Ayant ouvert la porte sans bruit, il aperçut Thérèse accoudée sur la table, la tête enfouie dans ses deux mains, l'esprit tellement absorbé qu'elle ne l'avait pas entendu venir, qu'elle ne l'entendit pas approcher. Il lui toucha l'épaule; elle se redressa tout à coup, tellement effarée, tellement pâle, qu'aussitôt il s'écria :

— Ma fille... Ah! ma pauvre enfant, tu sais tout?

— Oui, père. Une séparation de trois mois!... la prison pour vous...

Et, se laissant tomber sur le sein paternel, elle fondit en pleurs.

— Thérèse! s'écria-t-il en la serrant dans ses bras, ma bien-aimée Thérèse, calme-toi... ne te désole pas... il me reste un dernier espoir... J'en ai rappelé à Caen.

— Vrai? dit-elle en s'efforçant de sourire à travers ses larmes. Ah! tant mieux... peut-être là-bas seront-ils moins sévères?

— Dieu le veuille! et d'ailleurs, fillette, ce sera toujours du temps de gagné. Courage donc! il ne faut pas s'attrister d'avance. Qu'est-ce, après tout, qu'un peu de prison! on y est très-bien, parole!... et je ne m'en inquiéterais guère, si ce n'était le petit chagrin de te laisser seule. Mais bah! tu viendras aussi à Pont-l'Evêque, chez la cousine Cotentin... j'arrangerai ça... tu pourras me voir tous les jours... nous ne serons pas séparés... et le soir, eh bien... tu iras un peu dans le monde montrer comme tu es belle, faire de la musique et même, si l'occasion s'en présente, danser un brin... Ah! ne dis pas non, je le veux. C'est très-gai, Pont-l'Evêque... bien plus gai qu'ici... moi, je saurai que tu t'amuses, et je serai content. Tiens! décidément, je ne me plaindrai pas s'il en est ainsi. Ça ne me déshonorera pas dans l'opinion des honnêtes gens, au contraire. Je gagerais que les amis me porteront en triomphe quand j'en sortirai... si toutefois j'y entre, ce qui n'est pas encore prouvé. Allons! allons! tout est pour le mieux... ne pleure plus, fillette... et soupons joyeusement, comme si de rien n'était. Moi, d'abord, j'ai une faim de loup!

En dépit de cette assurance, le bonhomme ne mangea guère, et le repas fut des moins animés. C'était en vain qu'ils cherchaient à se tromper l'un l'autre; tous les deux ils avaient la mort dans l'âme.

Le lendemain cependant on se remit quelque peu. Il faisait un de ces beaux soleils qui dissipent les idées noires. Et puis l'avocat se trouva passer par la ferme, il affirma que la condamnation serait, sinon rétractée, du moins fort adoucie. Ces gascons d'avocats normands vous promettent toujours gain de cause.

Celle de Jacques était perdue d'avance; le jugement fut confirmé.

L'obstiné défenseur voulait qu'on se pourvût en cassation. C'était aussi le sentiment de Thérèse. Jacques s'y opposa. Il savait par expérience ce que coûtent les procès; il ne voulut pas appauvrir sa fille.

Ce second coup, du reste, fut moins rude que le premier. On s'y était préparé de longue main, on s'y attendait. Le père s'était promis d'alléger le chagrin de sa fille, la fille de ne pas aggraver celui de son père.

Au retour du tribunal, Jacques avait marché droit à Thérèse, et prenant son air le plus dégagé :

— Bonne nouvelle, fillette! ils m'ont accordé six semaines de sursis, jusqu'après la rentrée des foins.

— Mais vous êtes donc recondamné, père?

— Oh! oui. Tu sais bien qu'il ne pouvait pas en être autrement. Nous en avions pris notre parti tous les deux... n'est-ce pas, Thérèse? Et puis ce n'est qu'après les foins... peut-être même obtiendrai-je jusqu'après la moisson!

Cette dernière faveur lui fut effectivement octroyée. Mais comme ce temps-là passa vite! L'un comme l'autre, afin de mieux cacher leur peine, ils redoublaient d'activité. Jamais un mot de la séparation prochaine. En secret seulement, on comptait les heures. Sitôt que Jacques avait le dos tourné, Thérèse se prenait à réfléchir combien il serait malheureux là-bas. Sitôt que Thérèse ne le voyait pas, Jacques laissait parler tout haut son chagrin : « Pauvre enfant! comme elle va souffrir de mon absence! »

Parfois cependant des pensées plus égoïstes tourmentaient aussi son cœur : il avait grand effroi de la prison; né dans cette riante campagne, sur la lisière de la forêt, sans cesse en mouvement, sans cesse au grand air, il était de ceux auxquels il faut avant tout la liberté. Quand par aventure ses affaires le contraignaient de passer tout un jour à la ville, il y étouffait. C'était un enfant de la nature, une sorte de sauvage avide de longues courses et de vastes horizons. Et voilà qu'à soixante ans on allait le priver de son indépendance, de sa franche allure, de ses travaux, de ses malades, de son champ, de sa maison, de sa fille! voilà qu'on allait le renfermer entre quatre murailles, sans qu'il pût sentir sur son front le frais de la mer ou des grands bois, presque sans air, sans soleil! Oh! quand Jacques Ysabeau se représentait cette horrible perspective, et quand sa fille n'était pas là, il se prenait à pleurer comme un enfant.

La nuit qui précéda le départ, ne pouvant dormir, — hélas! il y avait longtemps déjà qu'il ne dormait plus! — le pauvre vieillard se releva sans bruit, alla de même écouter à la porte de Thérèse, et, se figurant qu'elle sommeillait, il descendit dans le verger.

C'était par une belle et douce nuit d'été, toute resplendissante d'étoiles. La nuit éclairait obliquement la verte cour, sur le moelleux tapis de laquelle s'allongeaient les ombres joufflues des vieux pommiers; on entendait dans le lointain le murmure de la forêt, celui de l'Océan; une

fraîche brise agitait faiblement le feuillage; des lucioles brillaient dans l'herbe. Ici, la vache accroupie dans un espace lumineux; là, dans l'ombre, la Grise se promenant escortée de son poulain; plus loin, quelques poules perchées sur la herse, et la grande charrette ses deux bras en l'air. De toutes parts, au milieu de la nuit, presque aussi éclairée que le jour, au milieu du profond silence, mille bruits insaisissables pour tout autre, et qui parlaient puissamment à l'oreille de Jacques; mille silhouettes familières à ses yeux... la haie vive avec ses folles pousses... la porte à claire-voie, dont les moindres détails se découpaient en noir sur la poudre argentée du chemin... la grange... le hangar... le pressoir... la maison... la niche de Brave... et jusqu'au pauvre chien lui-même, qui, pressentant sans doute l'exil prochain du maître, le suivait pas à pas dans sa revue nocturne, sans un cri, sans une plainte, mais exact à lécher sa main chaque fois qu'il la laissait retomber en marchant.

A tous ces muets témoins de sa douleur, à tous ces chers compagnons de sa vie, Jacques disait tour à tour un touchant adieu. Il alla caresser la vache, embrasser la Grise, et, tombant assis sur une souche revêtue d'herbe, il s'abandonna songeusement aux caresses de Brave, dont la langue amie essuyait ses larmes. Puis, reprenant sa ronde silencieuse à travers les pommiers, il s'arrêta devant le plus ancien de tous, et lui dit :

— Nous ne nous sommes jamais quittés! nous avons presque le même âge... car le jour où tu fus planté par mon père j'étais encore si petit, que ma mère m'enleva dans ses bras pour me mettre à califourchon sur ta greffe. Où sont-ils maintenant mon père et ma mère? Sous ton feuillage, je revoyais chaque soir passer leurs ombres bien-aimées... dans ton murmure, je croyais encore entendre leurs voix. Qui sait si je te reverrai maintenant! Adieu, mon vieil ami, adieu pour jamais!

Et, serrant dans ses bras le pommier sexagénaire, il l'embrassait en pleurant.

Thérèse ne dormait pas. Elle avait entendu son père sortir et, le front collé contre la vitre de sa fenêtre, elle le suivait d'un regard ému. Se laissant enfin glisser sur les genoux, elle murmura tout bas cette prière fervente :

— O mon Dieu! soutenez-le dans son affliction... faites qu'il n'en meure pas, mon pauvre père!

Le lendemain matin, au moment du départ, tous les deux ils se souriaient.

On monta dans la carriole. La Grise se prit à reculer, comme ne voulant pas prendre le chemin de la prison. Il fallut enchaîner Brave, qui s'obstinait à suivre son maître avec des hurlements désespérés. Oh! c'est à tort que nous refusons une âme aux animaux. Tous les deux, la jument comme le chien, ils comprenaient bien que Jacques n'allait pas revenir!

La matinée était splendide, les alentours plus riants que jamais. Il y a de ces coquetteries-là dans la nature. Jamais elle ne se fait plus belle, plus regrettable que lorsqu'elle sent qu'on la quitte à regret!

Durant la route, c'était à qui se ferait un devoir de parler, celui-ci sous prétexte de quelque recommandation omise, celle-là pour quelques renseignements oubliés. Vainement ils évitaient de parler du but du voyage, il y fallait toujours revenir. On se taisait alors, tant les poitrines devenaient oppressées, et durant quelques minutes on n'entendait plus sur le chemin que le trot rechignant de la Grise.

Aux approches de la ville, Thérèse s'écria tout à coup :

— Mais quels sont donc ces enfants et ce grand vieillard que j'aperçois là-bas vers l'entrée du faubourg?

— Dieu me pardonne! fit Jacques, on dirait le père Leday?

Quelques minutes plus tard, le doute n'était plus permis. C'était bien le vieux pêcheur, escorté de sa petite famille.

— Où diable allez-vous donc ainsi, Père aux crabes?

— A la porte de la prison... et j'y compte rester durant tout le jour afin de dire à tout un chacun : Celui-là qu'on vient d'y renfermer comme un malfaiteur, c'est celui qui m'a guéri, qui m'a sauvé. Les autres voulaient me couper la jambe. Cette jambe, la voici, alerte et vaillante; c'est grâce à lui que j'ai pu venir jusqu'ici, grâce à lui que je marche, que je travaille, et que mes petits-enfants ont du pain!

— Père Leday, balbutia le rebouteur tout ému, je ne vous ai pas demandé cela... je ne veux pas...

— Possible... mais je me le suis commandé moi-même. Quand vous êtes venu me secourir, malgré le péril que vous connaissiez bien, vous avez fait votre devoir... je fais aujourd'hui le mien. Au lieu d'un affront, je veux que pour vous ce soit un honneur!

Et, relevant le long bâton sur lequel il s'appuyait, le vieux soldat porta les armes au condamné.

Jacques lui serra la main et repartit, mais en se renfonçant sous la capote afin d'essuyer une larme.

Après une courte visite à la tante Cotentin, chez laquelle il voulut lui-même installer Thérèse, il se dirigea vers la prison.

Le père Leday était là, devant la porte, à son poste. Il racontait à tout venant son histoire. Césarine et ses deux petits frères, la répétant avec un enthousiasme enfantin, provoquaient tour à tour l'attendrissement de l'auditoire, qui se renouvelait sans cesse.

A l'apparition du rebouteur et de sa fille, il y eut une première acclamation dans la foule, une seconde lorsque la porte de la prison se referma sur eux, une troisième, plus sympathique encore, lorsqu'on en vit ressortir Thérèse seule, très-pâle, et son mouchoir sur les yeux.

— Allons! dit le père Leday, allons, les enfants, nous n'aurons pas perdu notre journée. Mais, pauvre demoiselle, comme elle a l'air malheureux!

Et, suivi de l'assistance tout entière, il lui fit escorte jusqu'à la maison de la tante Cotentin.

## VIII. — SOUS LES VERROUS.

Je crois superflu de vous dire que la pauvre Thérèse passa une nuit sans sommeil, et que dès la première heure du lendemain elle courut rendre visite à son père.

Jacques avait l'air si souriant, si philosophe, que la jeune fille en fut tout d'abord la dupe.

— Quand je te disais qu'on était très-bien ici! s'écria-t-il en l'embrassant, je m'y suis déjà tout aguerri, fillette... et, mes livres aidant, les trois mois ne me sembleront pas longs, parole d'honneur!

Il en fut de même durant toute la première semaine. Mais Thérèse ne tarda pas à remarquer chez son père certaine contrainte, certaine pâleur de mauvais augure. Sa tête était brûlante et sa main glacée. Son regard, jadis si brillant, semblait comme s'éteindre, sa respiration était courte, haletante; on eût dit que l'air lui manquait.

Néanmoins il n'en persistait que davantage encore à se prétendre bien portant et satisfait. A l'arrivée comme au départ de Thérèse, il fredonnait d'ordinaire une vieille ronde normande. « Patience! lui disait-il, patience, fil-

lette... l'honneur est sauf, et nous retournerons bientôt à la maison. »

Si Thérèse s'en fût rapportée à ces apparences, elle eût fini par en prendre son parti. Mais, en dépit du témoignage de ses yeux, il y avait dans son cœur une vague inquiétude. Un soir, elle interrogea le concierge de la prison ; il lui répondit d'une façon satisfaisante, mais avec un certain embarras. Comme elle s'en allait, toute pensive, le brigadier de gendarmerie l'aborda. C'était un vieil ami de son père. Excellent homme du reste, et qui, sous une affectation de rudesse, s'efforçait vainement de dissimuler sa grande bonté, devenue proverbiale dans tout le canton... ce dont il enrageait, le digne brigadier. Ces types-là sont beaucoup plus fréquents qu'on ne pense dans la gendarmerie départementale.

— Mademoiselle Thérèse, dit-il, votre père est un délinquant de la pire espèce, et qui mérite d'autant plus sa punition que, par son entêtement récidiviste, il nous fait beaucoup de peine, à nous autres qui l'aimons tous, et qui sommes forcés de sévir contre lui. La consigne avant tout. Mais à vous qui n'êtes point fautive, elle ne me prohibe point de dire la vérité.

— La vérité! qu'y a-t-il donc, ô mon Dieu?

— Ce vieux scélérat de Jacques a corrompu le guichetier à force d'or : il lui a donné cinq francs pour vous entretenir dans l'erreur. A moi-même, il m'a fait jurer le silence. J'ai feint d'obtempérer. Mais tant pis! je lui en veux, je me venge.

— Parlez, brigadier... je vous en conjure, parlez!

— Pour lors donc, il est malheureux comme tout là



A la porte de la prison. Dessin de J. Worms.

dedans. Il ne dort pas, il ne mange pas, il dépérit... ni plus ni moins qu'un vieux merle, acoquiné au libre espace, et qu'on mettrait en cage vers la fin de ses jours. Bref, il est capable d'en tomber malade, et très-gravement... je vous en avertis... garde à vous!

— Mais que faire, brigadier... que faire?

— Eh, parbleur! solliciter sa grâce, ou tout au moins une commutation de peine. Allez trouver le procureur impérial. C'est un magistrat sévère, mais au demeurant bon enfant.

Thérèse ne se le fit pas répéter deux fois. Dix minutes plus tard, elle se présentait au parquet.

Là encore elle rencontra de généreuses sympathies. On regrettait la condamnation du vieux rebouteur, on ne demandait qu'à pouvoir amnistier le prisonnier.

— Qu'il s'engage à respecter la loi désormais, à ne plus exercer la médecine... et je me fais fort d'obtenir son élargissement immédiat. Mais, sans cela, impossible!

Thérèse revint en toute hâte à la prison ; son père ne l'attendait pas. Elle le trouva sur un banc du préau, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, dans l'attitude d'un morne abattement.

Il n'entendit pas même la jeune fille s'approcher de lui, s'arrêter devant lui. Elle dut le toucher à l'épaule. Lentement il releva la tête. Dans ses yeux il y avait des larmes.

Des larmes qu'il se hâta d'essuyer, auxquelles il voulut donner le démenti d'un sourire.

— Mon père, s'écria Thérèse, ne cherchez plus à me tromper... réjouissez-vous, je vous apporte la liberté.

Le vieillard ne put retenir un cri de joie.

— Seulement, reprit-elle, on y met une condition.

— Quelle condition?

Avec toute sorte de ménagements, Thérèse s'expliqua.

— Jamais! répondit énergiquement le rebouteur, jamais! Je veux maintenir mon droit. C'est un héritage, et qui m'oblige. Tout ce que je puis promettre, c'est de ne plus aller au-devant des occasions. Mais refuser mes soins lorsqu'on y viendra faire appel, lorsqu'on me suppliera de les donner... et gratuitement, qu'on n'y compte pas. Je me dois à ceux qui sont pauvres et qui souffrent!

Thérèse eut beau prier, raisonner, pleurer toutes les larmes de ses beaux yeux, il s'obstina dans son refus.

La pauvre enfant, toute désolée, s'en retourna vers le procureur impérial, et lui raconta l'issue de sa tentative avec une touchante franchise.

— C'est très-fâcheux, ma pauvre enfant, répondit-il, mais que voulez-vous que j'y fasse! la justice ne peut pas céder. Voyons cependant, voyons! cela regarde surtout les médecins. Allez trouver celui de la prison... qu'il m'adresse un rapport sur l'état de santé de votre père. Que tous les autres signent une demande en sa faveur... et nous verrons, nous verrons!

C'était une fille active et courageuse que Thérèse. Sans désemparer, elle commença cette nouvelle série de démarches.

— Quant au rapport, répondit le médecin de la prison, j'y consens d'autant plus que ce sera l'exacte vérité; mais quant à la pétition, c'est presque une affaire personnelle au docteur Cauvain. L'avocat de votre père lui a prodigué la raillerie et l'insulte. Mais ce n'est point un méchant homme, je vous l'assure. Voyez-le... S'il signe le premier, je vous réponds de la signature de tous les autres.

Rien qu'au seul nom du terrible docteur Cauvain, le cœur de Thérèse avait bondi d'effroi. Mais il s'agissait du salut de son père, elle résolut de tenter bravement l'aventure.

### IX. — NOTRE-DAME DE GRACE.

La première chose à obtenir, c'était l'autorisation de quitter momentanément Pont-l'Évêque, mais sans que le bonhomme Ysabeau soupçonnât le véritable motif de ce petit voyage. Il eût mieux aimé subir une captivité perpétuelle que de demander grâce au docteur Cauvain.

Fort heureusement une lettre arriva tout à point de la ferme, pour réclamer la présence de Thérèse. Un dégât quelconque à réparer, le brassage des pommes, pour lequel il fallait les ordres du maître, et d'autres détails encore que je ne vous dirai pas au juste. Bref, Thérèse n'eut pas besoin de mentir, ni même de parler; il lui suffit de montrer la lettre.

— Va, mon enfant, répondit le vieillard, l'air de chez nous te fera du bien.

— Mais vous quitter ainsi, père... Songez donc qu'il va me falloir au moins trois jours!

— Tant mieux! prends-en même quatre ou cinq, si besoin est. Je te trouve un peu pâlotte, tu retrouveras tes couleurs là-bas.

Pauvre homme! il était satisfait de ce départ, qui serait du moins une sorte de trêve à la pénible contrainte qu'il s'imposait.

Quant à Thérèse, si elle pensait à prolonger ainsi son absence, c'est qu'il lui faudrait au moins ce temps-là pour s'assurer certaine protection dans laquelle elle mettait sa principale espérance.

— Adieu donc, père... à bientôt... n'avez-vous rien à faire dire là-bas?

— Si fait. Bien des choses à nos gens, à la Grise, à Brave, à la maison, aux pommiers, à tout le monde. Embrasse-moi, fillette, et bon voyage!

Il avait hâte de la voir partir, car tous ces souvenirs venaient de raviver ses regrets, car il avait peine à retenir le sanglot qui lui montait à la gorge.

Impatiente de travailler à l'œuvre de délivrance, Thérèse précipita son départ. La carriole l'attendait, amenée par un vieux domestique, depuis plus de trente ans au service de la famille, et qui, prévenu la veille au soir, s'était empressé d'accourir avec la Grise.

A la vue de Thérèse, le digne serviteur eut un cri de joie; la vieille jument hennit de plaisir, mais cependant avec une légère nuance de tristesse.

— Tu ne reverras pas encore aujourd'hui ton maître, lui répondit la jeune fille, mais nous allons faire en sorte qu'il puisse revenir aussi bientôt. Alerte donc, la Grise, alerte!

On eût dit que la pauvre bête avait compris; elle partit au grand trot.

— Vraiment! s'était écrié le conducteur, vraiment, notre demoiselle... est-ce que vous espérez pouvoir sortir votre digne père de là dedans?...

— Oui, mon bon Joseph. Sans cela, malgré ta lettre, je ne m'en retournerais pas seule à la ferme.

— M'est avis pourtant qu'on sera bien joyeux de vous y revoir. Les gens, les voisins, les bestiaux... jusqu'à la vieille maison elle-même, qui tressaillira d'aise quand vous allez y rentrer. Hue donc, la Grise!... et par le plus court!

Thérèse arrêta le mouvement du vieillard, qui voulait prendre un chemin de traverse.

— Suis la grande route, mon bon Joseph... je veux tout d'abord que tu me conduises à la chapelle de Grâce.

— Pour faire votre prière à la sainte Vierge, très-bien... et qu'elle vous protége dans ce que vous allez entreprendre, notre demoiselle.

— Merci, Joseph. Ensuite j'irai rendre visite à l'aumônier; son assistance aussi peut m'être utile.

— En ce cas, comptez-y... car elle ne vous faillira pas. Un si digne homme, et qui vous aime tant... comme de juste!

Effectivement, c'était là cette recommandation sur laquelle comptait Thérèse.

En moins d'une heure on arriva sur le plateau de Notre-Dame de Grâce.

Tout le monde connaît ce splendide paysage, au moelleux tapis de verdure, aux grands arbres séculaires, à la merveilleuse terrasse qui domine, d'une part l'embouchure de la Seine, de l'autre l'Océan.

Vers la droite, sous un dôme de feuillage, l'humble et pittoresque chapelle, objet du culte pieux des matelots, qui viennent en pèlerinage y remercier la divine patronne par laquelle ils ont été secourus durant la tempête. *Ave maris Stella.*

Après une fervente prière, Thérèse se dirigea vers le presbytère attenant à la chapelle.

C'est là, sur l'emplacement même de l'ancien ermitage, que réside l'aumônier, l'ermite moderne.

Un simple pasteur, un vieux et bon prêtre qui vit seul, comme ses devanciers, à l'ombre des chênes qui le gardent, au bruit lointain de la mer qui sans cesse le fait songer à ceux qui sont en péril.

Ainsi que nous venons de le dire, il connaissait, il

aimait Thérèse; elle en reçut donc un excellent accueil; elle s'empressa de lui dire et ses alarmes et son espoir.

— Ma chère enfant, répondit-il, je suis à vous de tout cœur... et, si nous ne trouvons pas mieux, moi-même je vous conduirai chez le docteur Cauvain. Malheureusement c'est un esprit fort... et j'ai grand'peur que mon patronage ne soit pas des plus efficaces.

— Et moi qui y comptais tant!

— Attendez donc... il a une sœur, bonne et pieuse dame, qui vient tous les dimanches à la messe ici. C'est demain dimanche. Je vous présenterai à elle, Thérèse, et je ne doute point qu'elle ne se fasse honneur de vous servir d'introductrice. A demain donc, mon enfant... Par la même occasion, vous me rendrez le service de toucher l'orgue, ainsi que vous le faites d'ordinaire aux grandes fêtes... et Notre-Dame vous en saura bon gré. A demain!

Elle s'éloigna, l'âme reconfortée, toute pleine d'espérance.

En arrivant au seuil du presbytère, son regard rencontra la grande croix qui domine la terrasse. En cet instant, les derniers rayons du soleil l'entouraient d'une ardente auréole.

Considérant ce signe comme d'un heureux présage, Thérèse alla s'agenouiller au pied du calvaire.

Autour d'elle ce calme profond, cet harmonieux silence des beaux soirs d'automne. Le soleil disparaissait à l'horizon tout en feu d'un ciel d'azur où commençaient à s'allumer les premières étoiles, il y avait sur la mer des reflets merveilleux, un splendide mirage; parmi les grandes ombres des vieux chênes, de lumineuses traînées de pourpre et d'or; vers le calvaire surtout, comme un féerique nuage rose au milieu duquel se détachait la gracieuse sveltesse de Thérèse.

Les mains jointes, les lèvres entr'ouvertes, comme en extase, elle leva ses grands yeux noirs vers les bras de la croix. Jamais elle n'avait été plus charmante.

Tout à coup, en se redressant, elle aperçut un jeune homme inconnu, qui la contemplait avec un étonnement involontaire, avec une admiration naïve.

Toute confuse, elle s'empressa de rejoindre le vieux Joseph.

Une demi-heure plus tard, la carriole s'arrêtait devant la ferme paternelle.

Son cœur se serra sous l'étreinte d'une joie douloureuse. Elle rentrait dans le cher enclos, mais, hélas! elle y rentrait seule.

Dès ses premiers pas sous les pommiers, Brave vint se jeter sur elle en la couvrant de folles caresses.

Ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à calmer le fidèle animal. Puis elle alla dire bonjour à la vache, au poulain, aux poules déjà sur le perchoir, aux fleurs du jardin, au banc de pierre du seuil hospitalier, à l'intérieur de la maison, aux moindres objets qu'elle renfermait. Il lui semblait qu'il y avait un siècle qu'elle avait quitté tout cela!

Enfin elle monta dans sa chambre, afin de se préparer au repos. Mais tout d'abord elle sortit de l'armoire, elle disposa sur deux chaises la toilette qu'elle devait mettre pour la visite du lendemain.

La visite au docteur Cauvain!

Nous l'y précéderons, afin de dire dans quelle disposition d'esprit elle allait trouver celui duquel dépendait la liberté, la vie de son père.

### X. — PASCAL CAUVAIN.

Tout lui réussissait à ce docteur Cauvain. Il était riche, bien portant, alerte, d'humeur joviale. Enfin il avait son fils, lui! son fils qui venait précisément de revenir de Paris avec le titre de docteur.

Il se nommait Pascal. C'était vraiment un jeune homme accompli. Education solide, esprit laborieux, âme honnête et tendre; beaucoup de sagacité; du dévouement et de la modestie, qualité plus rare encore. Il avait traversé le pays latin sans y déflorer sa jeunesse. Toutes les illusions de la vingt-cinquième année s'épanouissaient dans son cœur, où le seul amour de la science régnait en maître presque absolu. Ce n'était point un héros de roman. Au premier abord, on le trouvait même un peu laid. Mais, en l'examinant avec plus d'attention, en le connaissant mieux, on se sentait devenir de plus en plus sympathique à sa physionomie pensive, à son franc sourire, à son regard loyal. Ajoutez à cela qu'il était grand, robuste, élancé, d'une nature primesautière et courageuse. Du reste, l'entretien suivant le fera mieux connaître qu'un plus long portrait. Les portraits, à la plume comme au pinceau, sont toujours quelque peu flatteurs.

C'était le soir. Pascal venait de rentrer; suivant l'ancienne mode provinciale, il soupait avec son père.

— Eh bien, demanda celui-ci, eh bien, mon garçon, es-tu content de ta promenade d'aujourd'hui?

— Ravi, enchanté, mon père! Je ne saurais vous dire avec quel bonheur, avec quelle ivresse j'ai retrouvé nos riants paysages normands, les vertes cours plantées de pommiers, les chemins creux, les haies fleuries, les grands arbres. Tout cela, jusqu'à l'air natal qui ravivait mon visage, tout semblait me dire: « Te voilà de retour au pays... Sois le bienvenu... ne songe plus à nous quitter... c'est ici que tu dois être heureux! »

— Très-bien, très-bien, Pascal! Ces dispositions-là dépassent toutes mes espérances. Ainsi donc, tu ne désires pas retourner à Paris?

— Moi... pas du tout... jamais!

— On t'y promettait cependant un avenir des plus tentateurs... la célébrité... la fortune?

— Est-ce que nous ne sommes pas assez riches! est-ce que je ne pourrai pas étudier ici tout à mon aise, dans ce délicieux cabinet de travail que vous avez fait arranger tout exprès pour moi, en vue de la mer! Non, non, mon père. Vous seconder dès demain, vous remplacer le plus tard possible, voilà toute mon ambition. Je ne connais pas d'existence plus saine et mieux à mon goût que celle d'un médecin de campagne.

— De campagne! dis donc, dis donc... Honfleur est une ville.

— Soit... mais la moitié de la clientèle est aux champs, dans les fermes, dans les villages... et, pourvu qu'on ait un bon bidet pour vous y transporter au petit trot, presque chaque jour on fait sa tournée médicale, et chaque soir on rentre gaiement au logis, car on peut se dire: « J'ai fait un peu de bien! »

— Embrasse-moi, Pascal! s'écria le père attendri jusqu'aux larmes.

Puis, après un silence durant lequel les mâchoires ne restèrent point oisives:

— Par où es-tu revenu ce soir, mon garçon?

— Par la côte de Grâce, répondit le jeune homme, qui tout aussitôt devint pensif et comme souriant à quelque intime souvenir.

— Tu dois y avoir eu, monsieur le poëte, un magnifique coucher de soleil?

— Oui, père.

— J'étais à ma fenêtre, moi. La mer resplendissait, et

là-bas, à l'horizon, sur la pourpre du ciel, on voyait se détacher en noir tous les vaisseaux de la rade, toute la silhouette du Havre, avec ses mâts, ses phares, ses fumées. C'était superbe!

— Effectivement, mon père. Le plateau de la chapelle avait surtout des rayonnements, une harmonieuse majesté dont mon cœur ressent encore le charme délicieux, l'émotion profonde. C'est au point qu'il m'a semblé que je redevenais enfant... que ma pauvre mère était encore là... comme autrefois, devant le calvaire... et je me suis mis à répéter tout haut la prière enseignée par elle.

— Tout haut... il n'y avait donc là personne?

— Personne... hormis une jeune fille à genoux au pied de la croix.

— Une jeune fille... Ah! ah! mon gaillard.

Pascal rougit légèrement, et s'empressa de répliquer:

— Gardez-vous bien, mon père, de mal interpréter mes paroles. De telles pensées étaient à cent lieues de mon esprit.

— Elle était donc laide, cette jeune fille?

— Non... oh! non.

— La connais-tu?

— Nullement. Je ne supposais même pas qu'il existât sur la terre une créature aussi belle, aussi pure, aussi ravissante! En la contemplant, je me suis surpris à penser aux anges!



Le retour en carriole. Dessin de Stock.

— Quand je te disais que tu es un peu poëte, c'est-à-dire un peu fou.

— Au contraire. Mes pensées étaient en ce moment des plus raisonnables; je songeais que, pour compléter notre bonheur, il nous faudrait là, entre nous deux, une semblable compagne... que vous appelleriez votre fille... et que moi j'appellerais ma sœur.

— Ta femme, bien plutôt... et je ne demanderai pas mieux, quand nous trouverons une bonne dot. Mais cette recherche-là n'est guère de ma compétence. Pour te marier convenablement, je compte sur la tante Brigitte.

— A propos! s'empressa de dire Pascal, heureux peut-être de cette occasion de changer l'entretien, à propos de ma tante Brigitte, je lui ai promis mon bras pour la conduire demain à la messe à la chapelle de Grâce, c'est grande fête.

— Diable! je comptais sur toi pour m'accompagner à Pont-Audemer, où nous déjeunons avec quelques amis. Mais ma chère belle-sœur avant tout... Une tante à succession... pas de négligence!

Et le souper continua.

### XI. — UN PROTECTEUR INESPÉRÉ.

Le lendemain, de grand matin, le docteur montait à cheval.

— Tiens! dit Pascal, je ne vous connaissais pas cette monture-là?

— Une jolie bête, n'est-ce pas? Je l'ai achetée la semaine dernière... et pour toi, mon garçon; qu'en dis-tu?

— Un peu fringante peut-être...

— Mais franche d'allure, et qui doit courir comme un arabe. Je me fais un plaisir de l'essayer aujourd'hui.

Le domestique intervint.

— Monsieur a peut-être tort, dit-il, ce cheval est capricieux en diable, et, si j'en crois ma vieille expérience, il doit devenir difficile à mater en de certains moments. Je ne prétends pas qu'il y ait danger, mais cependant...

— Bah! bah! j'ai servi dans les dragons de l'Impératrice... et je ne crains rien. A ce soir, Pascal... à ce soir!

Le docteur Cauvain partit au grand trot.



A la chapelle de Notre-Dame de Grâce. Dessin de Stock.

Quelques heures plus tard, son fils montait la côte de Grâce en compagnie de la tante Brigitte... vieille demoiselle un peu roide, un peu provinciale peut-être, mais bonne au demeurant comme du bon pain.

En passant devant le calvaire, le jeune homme ne put se défendre d'y jeter un regard en souvenir de la belle inconnue de la veille au soir.



C'est surtout dans ces humbles chapelles, objet du pèlerinage des paysans et des pêcheurs, que le service divin a quelque chose d'imposant et qui, par sa touchante simplicité, remue délicieusement les âmes pieuses.

Pour Pascal, il y avait en outre les souvenirs de l'enfance, le souvenir surtout de sa mère.

Grande et sincère était donc son émotion, lorsque

tout à coup, sous cette rustique voûte, s'éleva la voix de l'orgue.

L'orgue touché par des mains habiles, et qui plus est avec un charme si vraiment religieux, avec une harmonie si vraiment chrétienne, que le jeune médecin, étonné, sentit descendre en son âme une béatitude jusqu'alors inconnue, une sorte de ravissement céleste.

A chaque instant il retournait la tête pour tâcher de découvrir l'artiste invisible.

— Mais qu'as-tu donc? finit par lui demander la tante Brigitte à voix basse.

— Je ne savais pas, balbutia-t-il en indiquant l'orgue du regard, je ne savais pas qu'il y eut chez nous un artiste d'autant de talent. C'est admirable!

— Patience! après la messe, nous avons rendez-vous chez l'aumônier... patience!

Effectivement, une heure plus tard, et sans que la tante Brigitte eût voulu s'expliquer davantage, ils entraient au presbytère.

— Monsieur l'aumônier, dit la vieille demoiselle, voici mon neveu Pascal qui vient vous complimenter à propos de votre organiste.

— A merveille! j'allais précisément vous le présenter.

Le digne pasteur ouvrit l'autre porte du parloir. Une jeune fille parut sur le seuil.

C'était l'inconnue du calvaire... C'était Thérèse Ysabeau.

Chaque jour de grande fête elle touchait l'orgue de la chapelle de Grâce. Ce jour-là, sous l'impression des sentiments qui l'agitaient, elle venait de se surpasser ellemême. C'était la fervente prière de sa piété filiale, c'était son âme tout entière qui, par la voix de l'instrument mélodieux, s'était élevée vers le ciel.

On a déjà compris l'émotion de Pascal Cauvain.

Que fut-ce donc lorsque, sur l'invitation du pasteur, Thérèse eut raconté la touchante histoire de son père!

Elle termina, plus belle encore sous ses pleurs, par supplier la tante Brigitte de vouloir bien lui servir d'introductrice auprès du docteur Cauvain.

Pascal s'empressa de répondre :

— C'est moi-même qui vous présenterai à mon père, mademoiselle... et, je vous le garantis d'avance, il consentira.

— Allons-y tous... et dès à présent, proposa l'aumônier.

— Mon père ne sera de retour que tantôt. D'ailleurs il me faut le temps de le préparer. Ce soir seulement... venez ce soir.

— Et c'est moi qui vous présenterai, déclara la tante Brigitte, venez me prendre en passant, ma chère belle... voici mon adresse.

— Inutile, dit le vieux prêtre, je conduirai Thérèse chez vous, madame.

— Oh! vous êtes bons!... tous bons! s'écria la fille du rebouteur, vous allez sauver mon père!... mon pauvre père! mais je ne sais pas, je ne sais pas comment vous témoigner ma reconnaissance... Oh! merci, merci!

Et, saisissant la main de la tante Brigitte, elle la couvrit de baisers.

## XII. — CATASTROPHE.

Thérèse n'eut garde de manquer au rendez-vous.

Vers les six heures du soir, guidée par le moderne ermite, elle descendait la rampe escarpée de la côte de Grâce.

La tante Brigitte attendait, déjà sous les armes.

On se dirigea sans désemparer vers la maison du docteur Cauvain.

Chose étrange! cette demeure, d'ordinaire si riante, avait je ne sais quel aspect sinistre et de mauvais augure. Il en sortait un bruit confus, mêlé de voix fiévreuses et de douloureux gémissements. Quelques groupes stationnaient devant la grille toute grande ouverte; quelques amis dans les allées du jardin, sur le sable desquelles se remarquait l'empreinte de piétinements nombreux. Il y avait une civière sur le perron. Les domestiques couraient çà et là, portant divers objets de literie, mais dans un grand trouble et comme ayant à peu près perdu la tête.

Nos trois visiteurs, tout d'abord étonnés, craignant que leur démarche n'arrivât mal à propos, s'étaient prudemment retirés à l'écart sous un berceau de clématite et de chèvrefeuille.

Tout à coup Pascal Cauvain parut sur le perron, très-agité, très-pâle et, du geste, congédiant les amis qui semblaient avoir attendu des nouvelles.

En leur répondant à voix basse, il les reconduisit jusqu'à la grille. Après lui avoir serré la main d'un air de commisération plus ou moins cordiale, tour à tour ils se retirèrent.

Déjà le jeune médecin s'en retournait vers la maison.

La tante Brigitte se montra à l'entrée du berceau.

— Pascal... mon enfant... qu'y a-t-il donc?

— Ma tante... monsieur l'abbé... mademoiselle Thérèse... Ah! je me souviens... mais qui aurait pu prévoir... mon père... mon pauvre père... un grand malheur!

Il se cacha le visage dans les mains; les sanglots avaient étouffé sa voix.

— Parle! reprit la tante Brigitte après un silence, explique-toi, mon ami... ce malheur, quel est-il?

— Mon père était parti ce matin pour Pont-Audemer... et, malgré notre avis, sur un nouveau cheval, un cheval dangereux. Tout à l'heure, en redescendant la côte, ce cheval s'est emporté... une chute terrible!

— Ton père est blessé?

— Oui.

— Dangereusement?

— Il s'est cassé la jambe.

— Oh! mon Dieu! ce pauvre docteur... mais je veux le voir.

— Dans un instant, ma tante. La douleur, la fatigue... il vient de s'assoupir... et moi-même, vous l'avouerai-je? j'ai besoin d'un peu de répit pour me remettre.

Thérèse s'avança.

— Monsieur Pascal, demanda-t-elle timidement, cette fracture est donc bien dangereuse...

— Hélas! oui, mademoiselle!... je crains beaucoup... Quant à mon père, son idée fixe est qu'il faudra lui couper la jambe!... Et il veut que ce soit moi, moi-même qui pratique cette opération!... Ah! rien que d'y songer, je me sens mourir!

— Monsieur Pascal, reprit la jeune fille avec plus d'assurance, je vous demande pardon de me prononcer ainsi... mais dans la famille Ysabeau c'est un principe traditionnel que jamais, hormis dans les cas de blessures par les armes à feu, jamais une amputation n'est nécessaire.

Etonné, Pascal regarda Thérèse.

— On s'y connaît, dans la famille Ysabeau, déclara la tante Brigitte.

Le vieux prêtre ajouta :

— On a l'expérience qui provient de la tradition, et ce je ne sais quoi d'inexplicable que Dieu parfois donne à ses élus !

Enhardie par cette double approbation, Thérèse insista :

— Pourriez-vous m'expliquer, monsieur Pascal, la nature particulière de cette fracture ?

Ce n'était plus une jeune fille qui parlait, c'était un médecin.

Pascal répondit :

— Je n'aurai pas besoin de recourir à des termes scientifiques, mademoiselle. Un mot de mon père suffira : « c'est, vient-il de nous dire, c'est une fracture exactement semblable à celle du père Leday. »

— Eh bien ! dit-elle, cette fracture, mon père et moi nous l'avons réduite... et, grâce à Dieu, le père Leday marche tout comme auparavant.

Le vieux prêtre avait levé les yeux au ciel. Dans son regard, on pouvait lire cette pensée :

— Mon Dieu ! vous permettez ces rapprochements, afin d'abaisser l'orgueil devant la simplicité de la foi !

Thérèse reprit :

— Ne pourrais-je juger par moi-même, et me rendre un compte exact...

— Non ! se récria tout d'abord le jeune homme, oh non ! c'est impossible...

La tante Brigitte et l'abbé l'interrompirent en même temps.

— Il le faut ! dirent-ils tous les deux.

— Mais songez donc...

— C'est peut-être un secours inespéré que le Ciel vous envoie... ne le refusez pas !

— Soit ! répondit enfin Pascal, que le regard surtout de Thérèse avait convaincu, j'accepte... mais vous connaissez mon père... il faut agir prudemment. Entrez au salon. Je vais lui faire prendre une potion soporifique... et lorsqu'il sera plongé dans un profond sommeil, je viendrai vous chercher.

Cet arrangement adopté, le fils s'empressa de retourner auprès de son père.

Après quelques tours dans le jardin, Thérèse, la tante Brigitte et l'abbé montèrent au salon.

Les deux vieillards s'installèrent dans l'embrasure d'une fenêtre, causant à voix basse.

Quant à la jeune fille, assise à l'écart, les mains jointes sur ses genoux, le regard levé vers le ciel, elle priait.

Au bout d'une heure environ, Pascal parut sur le seuil.

— Suivez-moi sans bruit ? dit-il.

Le docteur Cauvain avait été déposé dans son cabinet de travail, au milieu même de la pièce, sur un large divan transformé en couchette.

Il dormait profondément.

La lampe que tenait Pascal éclairait seule la vaste pièce, sévèrement meublée en vieux chêne. Çà et là des armes anciennes, des faïences rouennaises, de rares émaux, toutes sortes de curiosités archéologiques. Le docteur était un des plus renommés antiquaires de la Normandie.

D'avance, la jambe cassée avait été mise à découvert. Pascal en approcha la lumière, l'abritant de son corps du côté de la tête du blessé, qui se trouvait rester ainsi dans l'ombre.

La fille du rebouteur vint s'agenouiller près du divan. Elle examina longuement la fracture ; elle y promena ses blanches mains intelligentes ; puis, se redressant tout à coup, avec la joie contenue d'une pleine conviction, elle dit :

— Si vous daignez me venir en aide, monsieur Pascal, il en sera du docteur Cauvain comme du père Leday... j'en réponds !

— Mais il se réveillerait !

— Assurément.

— Alors, jamais il ne consentira... jamais !

Il y eut un silence.

— L'abbé l'y déciderait peut-être ? proposa la tante Brigitte.

Le vieux prêtre secoua la tête d'un air incrédule. On se le rappelle, il ne croyait guère à son influence sur le docteur Cauvain.

Tout à coup Pascal se frappa le front, comme illuminé d'une inspiration soudaine.

— J'essayerai, moi ! dit-il, j'essayerai... sinon de le convaincre par mes prières, au moins de l'abuser par la ruse. Revenez demain matin, Thérèse... et d'avance soyez bénie... à demain !

### XIII. — L'IDÉE DE PASCAL.

Vers le matin, comme les premiers rayons du soleil se glissaient jusqu'au chevet du blessé, il se réveilla.

Pascal était assis auprès du lit.

— Ah ! te voilà, mon garçon... Eh bien, tout est-il prêt ?

— Oui, mon père... mais j'ai l'espérance de pouvoir vous épargner l'extrême ressource de l'amputation.

— Ce qui signifie que tu te crois plus fort que moi ?... Au fait, je ne suis qu'un simple officier de santé... toi, un docteur !

— Ce n'est pas seulement l'opinion de votre fils, mon père... c'est celle aussi d'un de mes anciens camarades, établi maintenant à Lisieux, où il a su déjà conquérir un grand renom, surtout comme chirurgien... Vous savez, mon ami Bertot. Je l'avais fait mander hier soir par dépêche télégraphique.

— Tu n'as donc guère confiance en ton talent que, dans une circonstance pareille, tu recoures à celui des autres ?

— Pour vous sauver, mon père, je sacrifierais de grand cœur mon orgueil. Oui, je ferais appel à tous les médecins de la terre... et voire même, si j'en augurais meilleure réussite, aux empiriques réputés comme habiles... aux simples rebouteurs...

— Comme le père Ysabeau, n'est-ce pas ?... Oh ! quant à ça, non ! cent fois non ! j'aimerais mieux qu'on me coupât les quatre membres que de lui donner la joie de ce triomphe !

Pascal jugea superflu d'insister davantage dans cette voie périlleuse. Il s'empressa de répondre :

— Il ne s'agit pas du rebouteur de Saint-Gatien, mon père, mais du docteur Bertot. Cette nuit, pendant votre sommeil, nous avons examiné la fracture.

— Il est donc ici ?

— Oui, mon père.

— Qu'il vienne alors !

— Il a senti le besoin de quelques instants de repos... il dort.

En cela seulement Pascal mentait. Il avait bien fait prévenir le docteur Bertot, mais il l'attendait encore.

— Laissons-le donc dormir, reprit Jean Cauvain, mais dès son réveil l'opération commencera. J'ai hâte d'en finir. Un mot encore ! Je consens à ce qu'il t'assiste, mais je veux... entends-tu bien, je veux que ce soit toi-même...

— D'accord, mon père. C'est un droit que je réclame, et que je suis fier de remplir. Cependant...

— Cependant?

— Vous l'avouerai-je? j'aurai peur de vous, de votre regard... Aussi j'espère bien que vous me l'épargnerez.

— Comment cela? Que veux-tu dire?

— Dans les hôpitaux... presque toujours... et cela vaut beaucoup mieux... on endort avant d'opérer...

— M'endormir!

— Le chloroforme...

— Allons donc! Est-ce que tu me prends pour une poule mouillée!... est-ce qu'on songeait au chloroforme dans nos grandes campagnes du premier empire! On en coupait cependant par centaines, des jambes et des bras... mais à des gaillards bien éveillés, souriant au mal, et qui fumaient tranquillement leur pipe... ou bien, au dernier moment, criaient: « Vive l'Empereur! » Jean Cauvain fera comme eux, mille tonnerres! car c'est un vieux de la vieille aussi... ce n'est point un lâche!

Le pauvre Pascal frissonna de la tête aux pieds; il avait crainte maintenant de ne pas réussir.

Néanmoins, rassemblant tout son courage, il reprit:

— Moquez-vous de moi, si bon vous semble, mon père... mais je n'ai pas l'âme trempée d'une façon aussi héroïque... et, je vous le répète, si je sens vos yeux fixés sur moi, ma main tremblera.

— Aurais-tu donc la prétention de me les crever, mes yeux!

— Non, mon père, mais...

— Mais...

— Un bandeau...

— Un bandeau!

— Je vous en supplie!... je vous en conjure, les mains jointes, à genoux... au nom de mon courage qui faiblirait peut-être... au nom de votre propre salut... au nom de ma mère!

Jean Cauvain fut ému.

— Ta mère! dit-il, tu lui ressembles... et je crois la voir me parlant par ta voix... allons... impossible de refuser... va pour le bandeau... mais c'est une drôle d'idée tout de même... j'aurai l'air de poser pour l'Amour, à qui on raccommoderait une patte cassée.

— Oh! merci mon père! merci! s'écria Pascal en embrassant le vieillard avec une joyeuse impétuosité.

Il avait réussi.

En ce moment, un léger bruit s'éleva du côté du salon.

— Je vais réveiller Bertot, dit-il vivement; à tout à l'heure, mon père... à bientôt!

Et il se hâta de sortir.

C'était effectivement le docteur lexovien qui arrivait.

En quelques minutes, Pascal lui raconta tout.

Une nature intelligente et toute moderne que ce docteur Bertot, sans puérile vanité, ardent à s'approprier toute idée nouvelle et grand dénicheur de science, partout où il la trouvait, fût-ce dans le passé, fût-ce dans l'avenir.

Tout d'abord cependant, il avait souri de la ruse de Pascal. Mais, d'une part, la réputation du père Ysabeau lui était connue et depuis longtemps il désirait approfondir le prétendu secret du rebouteur. De l'autre, Thérèse arriva. La vue, les paroles de la jeune fille, achevèrent promptement de lui gagner le cœur.

— Allons! dit-il, allons, Pascal... il est temps de prendre notre leçon de reboutage... et ce sera non moins consciencieusement de ma part que de la tienne.

Après quelques dernières instructions préalables, les deux jeunes médecins pénétrèrent dans le cabinet de travail, où Thérèse se trouvait prête à les suivre au premier signal.

Comme la veille, la tante Brigitte et l'aumônier de la côte de Grâce l'accompagnaient.

Rien de plus cordial que l'accueil du docteur Jean Cauvain. Il plaisanta tout le premier de la singulière imagination de son fils, il se laissa docilement attacher le bandeau.

Aussitôt Pascal alla sans bruit ouvrir la porte.

Thérèse entra, munie de tous les objets conformes à la formule paternelle.

Elle se mit immédiatement à l'œuvre, secondée par les deux jeunes docteurs, qui, l'un comme l'autre, admiraient son expérience, sa dextérité, sa promptitude vraiment merveilleuses.

Un moment arriva cependant où la douleur fit faire un brusque mouvement au blessé.

Le bandeau tomba de ses yeux.

Un cri de stupeur et d'anxiété s'échappa de toutes les lèvres.

Du premier regard, il avait reconnu la fille du rebouteur

Mais déjà le docteur Bertot s'était élancé vers lui, s'écriant:

— Ne bougez pas! laissez faire... c'est moi-même qui vous le demande... au nom de la science, qui va s'enrichir d'une des traditions du passé!

De son côté le vieux prêtre disait:

— Au nom de Dieu... qui parfois choisit un ange terrestre pour accomplir un miracle!

— Au nom de ma mère! répéta Pascal éperdu.

Quant aux deux femmes, agenouillées l'une comme l'autre, elles joignaient leurs mains suppliantes.

— Soit! répondit enfin le patient, soit... que j'en sois victime... mais que je serve du moins à les confondre!

Et l'opération continua.

## XIV. — CONCLUSION.

A quelques mois de là, par une douce matinée de mars, une calèche s'arrêtait devant la ferme du père Ysabeau.

Pascal en descendit le premier, tout ému, tout joyeux.

Puis la tante Brigitte.

Puis le docteur Cauvain, auquel son fils s'empressa de présenter une canne, sur laquelle il daigna s'appuyer à peine.

On pénétra dans l'enclos.

Césarine Leday, qui venait d'apporter à la ferme des crabes pêchés par son grand-père, accourut sous les pommiers.

— Où est le maître? demanda Jean Cauvain.

— Dans le jardin, avec la demoiselle... faut-il les prévenir?

— Inutile... j'aime autant que ça leur soit une surprise.

Grande fut effectivement la stupéfaction de Jacques à l'apparition de son ancien ennemi qui s'avançait, ingambe et souriant, à sa rencontre.

Il en laissa tomber la greffe qu'attendait un églantier, dont Thérèse retenait la cime entr'ouverte.

— Le docteur Cauvain!... ici... chez moi!

— Eh! n'est-il pas juste que je vienne remercier mon ange sauveur... ma jolie rebouteuse?

— Merci également à vous, docteur Cauvain... car c'est grâce à votre signature que j'ai pu sortir de cette prison maudite, où peut-être je serais mort.

— Bravo! voilà d'excellentes dispositions..... qui m'enhardissent davantage encore à vous faire ma demande.

— Quelle demande?

— Eh! parbleu!... la main de votre fille... pour mon fils ici présent, le docteur Pascal Cauvain!

Le père Ysabeau, moins étonné peut-être qu'on ne s'y serait attendu, se retourna vers sa fille.

— Ah ça... décidément, tu l'aimes donc?

Depuis quelques instants déjà Thérèse baissait les yeux. A cette brusque question, elle vint cacher son front rougissant dans le sein paternel.

— Eh bien? demanda le père Jean, eh bien, que répondez-vous?

Pour toute réponse, le père Jacques attira du geste Pascal, et plaça sa main dans celle de Thérèse.

— Vivat! s'écria le docteur Cauvain tout en brandissant d'un air victorieux sa canne inutile, vivat!... et nous, mon ancien ennemi, mon vieux confrère... est-ce que nous ne nous donnerons pas aussi la main?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il va sans dire que le mariage eut lieu à la chapelle de Grâce.

Ce fut par une riante matinée de mai. Tous les personnages de cette histoire, tous nos amis étaient là: la tante Brigitte et la tante Cotentin, le docteur Bertot, le



La demande en mariage. Dessin de J. Worms.

bon brigadier, le vieux Joseph, le père Leday, Césarine et ses deux petits frères, voire même tous les médecins de l'arrondissement, qui, par leur présence, semblaient vouloir cimenter la paix entre la pratique et la théorie, entre la chirurgie et le reboutage.

Puisse-t-il en être de même en maint autre lieu, comme en mainte autre chose!

Ce qu'il faut désirer, ce qu'il faut vouloir aujourd'hui, c'est l'alliance du passé avec l'avenir.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quelques années se sont écoulées depuis cet heureux dénoûment. Pascal Cauvain est devenu le médecin le plus renommé de tout le Calvados. Deux beaux enfants sourient sur les genoux de Thérèse. Tous les vieux parents existent encore, heureux et gaillards, y compris même le père Leday, qui, tous les jours que Dieu fait, s'en va gaiement à sa petite *pèque* aux crabes.

Si par hasard vous allez passer la saison des bains à Villerville, vous pourrez le voir, à chaque retour de la marée, son grand bonnet de laine sur l'oreille, sa manne sur le dos, son long crochet à la main, remonter en sifflottant la rampe caillouteuse sur le rebord de laquelle viennent s'asseoir les convalescents et les pauvres. Ils ont leur part quotidienne dans la *pèque* du père Leday. Malgré ses quatre-vingts ans passés, il ne reçoit pas, il donne encore l'aumône de la mer.

CHARLES DESLYS.

FIN.

# POÉSIE. — LES IMPERTINENTS.

Quels sont ces gens hautains qui redressent leurs tailles?
Les dieux de marbre blanc, dans le parc de Versailles,
Sont moins froids; une infante, un calife, un sultan,
Sont moins fiers; un chardon, que par malheur on touche,
Est moins âpre... et le *moi*, quand il sort de leur bouche,
Est un mot aussi grand qu'un cèdre du Liban!

Ont-ils des noms fameux, tiennent-ils sceptre ou lyre,
Sont-ils fils de César ou cousins de Shakspeare?...
Ils seraient plus polis. Venez les observer,
Vous les verrez chétifs, mais bouffis d'insolence :
Ce sont les parvenus et les ballons qu'on lance
Qui se gonflent pour s'élever.

L'un dans ses dignités fièrement se pavane :
Sa place officielle est splendide; il y plane
Comme, sur une branche, un oiseau du vallon.
Mais qu'il fut souple et vil, comme il rampa dans l'herbe
Avant de parvenir à sa branche superbe!
Il y grimpe en chenille, il s'y pose en aiglon.

Du premier jour de l'an au trente et un décembre,
Il fit des stations dans plus d'une antichambre
Pour avoir ses salons. Comme un fer acéré,
Maint affront l'atteignit; il prit tout sans contrôles;
Il se laissait frapper, en tendant les épaules,
Quand le bâton était doré.

Maintenant, le front haut, il prend des airs d'altesse.
Son dos, comme l'acier, se ploie et se redresse.
Si le mérite à lui vient timide et tremblant,
Il se venge, il dédaigne, il renvoie, il rejette :
Il est tout glorieux de devenir raquette,
Après avoir été battu comme un volant.

Dans la science ou l'art l'autre est juge. Il condamne,
Repousse le savant, l'artiste étincelant.
Tout fier de son pouvoir, il s'y drape insolent,
Et, fort comme Samson, il brise le talent
Avec une mâchoire d'âne.

Mais qu'a-t-il donc fait, lui?... quelle œuvre, quel trésor?...
Peut-être, sur la toile, un arbre qui verdoie
Ou, sur papier vélin, un vers faux qui flamboie;
Mais il en est si vain, qu'on prend sa plume d'oie
Pour quelque riche plume d'or.

Le vrai talent n'a pas cette assurance folle :
Le papillon splendide, admiré de chacun,
Vole modestement et sans bruit importun,
Tandis que le bourdon, lourd, noir, laid et commun,
Sonne la cloche quand il vole.

Cet autre, heureux boursier, vous parle avec mépris,
Et l'on entend son or sonner dans sa parole.
Son cœur est un registre... Il rêve le Pactole!
L'imagination, chez lui, n'est pas la folle,
Mais c'est la Juive du logis.

Si son esprit est lourd, son hôtel fait merveilles;
Sa nullité s'est fait un magnifique étui.
Il traîne à ses talons tous les sots d'aujourd'hui :
Pour avoir leur encens, qui fume devant lui,
Midas a doré ses oreilles.

A la Bourse, en flânant, la fortune le prit,
Et dut se dire après : « J'ai fait une sottise ! »
Il passe droit et fier, fort soigné dans sa mise,
Il a de gros rubis en boutons de chemise,
Mais pas un brillant dans l'esprit.

Pour la vertu sans groom il est plein d'arrogance;
Il voit l'or des lambris, jamais celui du cœur,
Et regarde les gens du haut de sa grandeur,
Car, dans son portefeuille, il a, ce beau seigneur,
Un million d'impertinence!

Sa femme est dédaigneuse, et toise avec fierté
Les fronts sans diamants, qu'elle tient à distance.
Le velours qu'elle porte est doublé d'insolence,
Le tulle lamé d'or qu'elle met pour la danse,
Est constellé de vanité.

Oh! ne lui parlez pas quand elle a sa malines,
Son écrin!... Elle monte à son grand piédestal.
Dans sa robe de fête, un nuage idéal,
Elle est inabordable, et, pour entrer au bal,
Se fait rose et prend des épines.

Si du moins la beauté sur elle rayonnait!
Mais perles et brillants cela n'est point la femme,
Ce n'est pas inhérent à son front, à son âme :
Ce qui doit être fier de vos perles, madame,
C'est l'huître qui les contenait.

Messieurs les parvenus, que la fortune jette
Au pouvoir, par un tour de roue... ou de roulette,
Vous semblez dire à ceux qui sont placés plus bas :
« J'ai du bon tabac, moi; mais tu n'en auras pas. »
Vous rabaissez leurs fronts, pour redresser les vôtres;
Votre bonheur est fait des souffrances des autres,
Et vous voulez avoir des rayons à deux fins,
Pour vous illuminer, en brûlant vos voisins.

Étrange vanité, méchante et mal conçue!
Le rang le plus puissant n'est pas une massue,
Faite pour écraser de plus faibles que soi!

Chacun de vous croit prendre un air de petit roi :
On est impertinent pour se donner un lustre;
Mais on a bien moins l'air d'un prince que d'un rustre.
On est mal élevé, voilà tout. Eussiez-vous
Quelque homme de génie au milieu de vous tous,
Ce rare diamant serait encor vulgaire :
Tant que le savoir-vivre (un très bon lapidaire)
N'aurait pas ciselé ce génie insolent,
Ce serait un caillou, mais non pas un brillant.

De grâce, regardez, ô maladroits copistes!
Les vrais riches, les vrais seigneurs, les vrais artistes!
A tous les dons du ciel, semés sur leur chemin,
La politesse au moins met la dernière main :
C'est comme le duvet qui veloute la pêche,
Le lustre satiné qui rend la fleur plus fraîche.
Ils savent saluer, dire un mot gracieux
Aux petits comme aux grands, et les rapprocher d'eux
Par ce trait d'union qu'on appelle un sourire.
Ils se penchent vers ceux qu'un doux accueil attire,

Et n'ont pas l'habitude orgueilleuse de l'eau,
Qui ne songe jamais qu'à chercher son niveau.

Chacun a sa façon de s'élever : l'un pousse
Comme le peuplier, qui ne perd pas un pouce
De sa taille, et nous fait constater sa hauteur;
Mais l'autre aime à grandir comme un saule pleureur
Qui, laissant poliment tomber ses longues branches,
Souhaite le bonjour aux petites pervenches.

Le soleil radieux n'est pas moins bienveillant,
Et certes, dans le ciel, son rang est très-brillant.
Au lieu de se draper d'une façon princière,
Il étend son manteau de flamme et de lumière,
Afin d'envelopper, dans l'or de ses réseaux,
Les pauvres, les passants et les petits oiseaux.

Donc, les impertinents sont de vulgaire espèce :
Le coq, ce paysan, sur ses ergots se dresse,
Se pavane, éblouit les canards d'alentour,
Et l'oiseau le plus fier sort de la basse-cour.

Anaïs SÉGALAS.

---

# CHRONIQUE DU MOIS.

En parlant, dans notre dernière chronique, de l'inauguration de la nouvelle gare du chemin de fer du Nord, nous avons omis de mentionner un système tout nouveau et fort curieux d'horlogerie, dont M. Vérité, de Beauvais, est l'auteur, et qui permet d'obtenir rigoureusement la même heure à un nombre illimité d'horloges, voire même à toutes les horloges d'une ville.

M. le préfet de police, frappé de ces réels avantages, a fait étudier la question par une commission scientifique, et M. Vérité vient d'être chargé d'installer son système sur diverses horloges de la capitale.

∴

La reconstruction de la Préfecture de police a remis au jour un certain nombre de documents curieux, notamment tous les écrous des anciennes prisons de Paris, et le plus terrible monument des sanglantes journées de septembre 1792 : le registre de l'Abbaye.

Ce livre, recouvert de parchemin jaunâtre, a quinze pouces de haut sur neuf de large; il se ferme par quatre cordons de fil. On lit en tête de la première page : « Registre des écrous de l'Abbaye Saint-Germain du 3 au 7 avril 1792, » et, sur le dos : « N° 38; écrou 1792. » Vingt-huit feuillets seulement sont écrits; souillés de vin et de suif, ils portent encore des taches plus sinistres, des taches de sang.

Mais comment expliquer ces taches, le livre d'écrou restant déposé dans l'avant-greffe et les exécutions ayant lieu hors des murs de la prison? Un témoin oculaire en a révélé l'origine. Maillard avait établi son tribunal dans l'avant-greffe; le registre des écrous était ouvert devant lui, sur la table du geôlier, et à mesure que Roch Marcandier appelait les prisonniers, Maillard inscrivait en marge de leur nom la sentence rendue. Les bourreaux entraînaient alors les condamnés dans l'étroit passage ménagé derrière la prison; mais de temps en temps, soit que le tribunal fût trop lent à leur livrer de nouvelles victimes, soit qu'ils fussent curieux de contrôler par eux-mêmes les sentences, ils rentraient pour feuilleter le registre, et le sang qui couvrait leurs mains ruisselait alors sur les pages du livre de mort.

Le texte des sentences est d'une effrayante brièveté :

« M. de Wittgenstein, mort du 3 au 4 septembre 1792, a été jugé par le peuple et sur-le-champ exécuté. »

Cette formule est remplacée en certains endroits par ces mots : « Mort par le jugement du peuple. »

Quand la sentence comprenait une série, comme la liste des vingt-six gardes du corps du roi, Maillard tirait en marge une longue accolade, et écrivait : « Morts. »

Le jugement du sieur Thomas Gibaut montre qu'il ne fallait souvent qu'un mot, un geste, pour changer l'acquittement en sentence de mort. En marge de son nom, le secrétaire avait mis : « Jugé par le peuple et mis en liber... » Puis il s'était repris, et avait effacé le mot *liber* pour écrire : « Mort sur-le-champ. »

Le registre de l'Abbaye porte : 125 morts, 45 acquittés, 5 sauvés, 2 incertains, 37 laissés en prison ou mis en liberté par ordre supérieur.

∴

Le Salon s'ouvre au moment où nous écrivons. Nous devons donc, à notre grand regret, attendre le mois prochain pour en parler plus longuement à nos lecteurs. Contentons-nous aujourd'hui de dire que l'Exposition de 1864 ne nous semble pas devoir occuper une place hors ligne dans l'histoire de l'art. Beaucoup d'œuvres recommandables, pas de chefs-d'œuvre.

Nous avons déjà cité quelques toiles, continuons cette rapide énumération. Français a envoyé un *Bois sacré*, animé de personnages mythologiques. — Daubigny a deux toiles splendides : le *Village de Villerville* et une *Clairière* dans les bois du Morvand. — Fromentin expose un *Groupe de cavaliers* dans le désert; le simoun se soulève et vole plus rapide que les cavaliers eux-mêmes, il les atteint, il les enveloppe. La nature frémit dans cette convulsion, les chevaux tremblent, les herbes frissonnent et se couchent sous le souffle du vent.

Gérôme nous montre une *Almée dansant devant des bachi-bouzouchs*. On sait que M. Gérôme affectionne les scènes ingénieuses; mais, en même temps, qu'il ne recule pas devant certaines exhibitions que la morale publique a de la peine à approuver. Ces observations seront encore cette fois l'éloge et la critique de son œuvre.

Puvis de Chavannes a envoyé l'*Automne*, une grande toile allégorique dans le genre de la *Paix* et de la *Guerre*; Biard, un épisode de la *Fête de l'Être suprême*; Chaplain, une *Jeune fille enflant des bulles;* Protais, un *Réveil de soldats* sur un tertre vert; Brion, une *Arche de Noé;* Bourguereau, le *Sommeil* et la *Baigneuse;* Belly et Tournemine, des *Vues d'Orient;* Ch. Comte, *Henri de Guise;* Laugée, un *Épisode de l'insurrection polonaise;* G. Moreau, *OEdipe et le Sphinx*, œuvre fort discutée et qui aura, sans aucun doute, les honneurs de la critique; Fantin-Latour, l'*Apothéose d'Eugène Delacroix*. L'auteur, dit l'*Union des Arts*, a groupé autour du grand peintre quelques physionomies d'artistes et de littérateurs dont les œuvres préoccupent l'opinion publique, et ce sont naturellement les portraits de ses amis; l'idée n'est pas mauvaise en soi, et l'amitié est une belle chose; mais ne serait-ce pas ici de la camaraderie plutôt que de l'amitié?

Nous voudrions parler aussi de l'exposition de Meissonnier, de Clésinger, de Mme O'Connel, etc.; mais il est des œuvres qu'on n'a pas le droit de juger en passant, et nous y reviendrons le mois prochain.

.·.

Le caractère essentiellement politique des affaires danoises nous défendait toute appréciation. Nous nous sommes borné, au commencement des hostilités, à offrir à nos lecteurs une carte du Sleswig-Holstein et du Jutland méridional qui leur permît de suivre les opérations des armées alliées. Maintenant, la prise de Duppel semble porter la question sur un terrain nouveau, et, malgré les sympathies unanimes que l'héroïque courage et l'alliance traditionnelle du Danemark ont fait naître en France, on est heureux d'entrevoir la fin prochaine d'une lutte meurtrière. La gravure que nous publions aujourd'hui représente la prise de Duppel, cette défaite plus glorieuse qu'une victoire.

Ecrasées par l'artillerie prussienne, les batteries de la place avaient cessé de répondre; les Danois pouvaient encore mourir, mais ils ne pouvaient plus vaincre. Enfin le 18 avril, à dix heures du matin, les Prussiens donnèrent l'assaut; la lutte fut vive; les redoutes 1, 2, 3, 4, 5, 6 furent successivement emportées, puis les retranchements en arrière des premières lignes. Le *Rolf-Krake,* frégate cuirassée, était venue s'embosser près du rivage, mais le feu de l'artillerie prussienne l'obligea bientôt à se retirer. Enfin, à une heure, les redoutes 8, 9 et 10 tombaient au pouvoir de la brigade Raven, les Danois se retiraient à Alsen et détruisaient ensuite le pont qui avait favorisé leur retraite. Deux mille prisonniers, toute l'artillerie qui défendait Duppel, la possession entière du Sleswig, telles furent, pour les Prussiens, les conséquences de la journée du 18 avril; mais le résultat moral, où est-il? Triste et stérile gloire!



Attaque de Duppel par l'armée prussienne. Dessin de Worms.

..

Certain préfet avait eu maille à partir avec le maire de son chef-lieu :

— Bah! lui dit un de ses amis, il n'est pas possible que cet homme vous gêne. Ce n'est pas un homme sérieux, c'est un maire de paille.

— Si c'était un maire de paille, reprit l'autre, il y a longtemps que son conseil municipal l'aurait mangé.

.·.

Troyon, le célèbre peintre d'animaux, qui souffrait depuis longtemps d'une maladie de la moelle épinière, vient, dit-on, d'être frappé d'aliénation mentale.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

# LE JUIF ERRANT.

## CONTE POUR LES GRANDS ENFANTS.



Le bastion du vicomte Paul. Dessin de Yan' Dargent.

### I. — LA MAISON DU VICOMTE PAUL.

On n'avait pu emmener Paul au grand dîner de la préfecture, quoiqu'il fût vicomte et très-certainement le plus important personnage de la maison. Il n'était invité ni au grand dîner ni au grand bal qui devait suivre le grand dîner. Voilà la vérité : Paul n'appartenait pas encore à cette catégorie de vieux bambins qui dînent et qui dansent à la préfecture.

Il allait prendre ses onze ans, le vicomte Paul, à la Noël. C'était un magnifique gamin, rieur et fier, qui vous regardait bien en face avec ses longs yeux de femme : des yeux d'un bleu profond, pleins de tapages et de caresses. Il était grand pour son âge, élancé, gracieux ; il montait supérieurement son cheval : Little-Grey, le plus joli poney de la Touraine. Son précepteur, l'abbé Romorantin, lui avait appris l'orthographe, mais pas beaucoup, et Joli-Cœur, le vieux hussard, lui montrait à tirer l'épée. Paul parlait déjà de tuer tous les Anglais de l'Angleterre ; cependant les Anglais ne lui avaient rien fait encore : il ne connaissait pas sir Arthur !

Il voulait tuer tous les Anglais, parce qu'il était Français. Joli-Cœur admettait la solidité de cet argument. Joli-cœur, lui, détestait les Anglais, parce que ce sont des *Angliches*, parlant très-mal le français et nés en Angleterre.

M. Galapian, homme d'affaires du colonel comte de Savray, le père du vicomte Paul, méprisait les opinions politiques de Joli-Cœur. Il disait que l'Angleterre est à la tête des nations, et qu'elle offre au monde, c'était sa phrase, « le beau spectacle d'un peuple libre ! »

Mais le vicomte Paul répondait : « Tais-toi, monsieur l'Addition. Les Anglais donnent le fouet à leurs soldats ! »

Vous jugez bien qu'il y avait du Joli-Cœur là-dessous !

Le vicomte Paul appelait Galapian monsieur l'Addition, parce que cet homme d'affaires, vendu aux Anglais, essayait vainement de lui apprendre l'arithmétique de M. Bezout, approuvée par l'Université.

M^me^ Honoré, ou plus simplement Fanchon, bonne personne du pays de Lamballe, en Bretagne, faisait aussi partie de la maison du vicomte Paul, en qualité de nourrice. C'était un simple titre. Louise de Louvigné, comtesse de Savray, belle et bonne comme un ange, avait accepté tous les devoirs, avait eu toutes les joies de la maternité. Le vicomte Paul, heureux enfant, n'avait jamais eu que le sein de sa vraie mère.

Mais Fanchon l'avait bercé. Fanchon l'aimait follement et le gâtait à faire plaisir. Fanchon savait chanter des centaines de complaintes. En outre, dans cette noble et riche demeure, pleine de tableaux de maître, Fanchon était la seule qui possédât des images à un sou bien plus jolies que les précieuses toiles.

Après Fanchon, il y avait encore Sapajou, le petit groom : une moitié de singe.

Et Lotte, la protégée de la comtesse Louise.

Celle-là était une jolie créature, triste et douce, mais... on l'appelait la fille du Juif errant.

Pas devant les maîtres.

### II. — LES PARENTS DU VICOMTE PAUL.

Donc, la petite mère du vicomte Paul avait nom Louise. Elle était la filleule du roi Louis XVIII. Le petit père du vicomte Paul, le colonel comte Roland de Savray, commandait le 3^e^ hussards, en garnison à Tours. Il avait trente-cinq ans ; sa femme avait vingt-six ans. Ils étaient beaux tous les deux et dépensaient noblement une fortune princière.

On disait par la ville, car les gens heureux sont entourés de jaloux, que, la veille de son mariage, M. de Savray était un sous-lieutenant de cavalerie, pauvre d'écus, mais riche de dettes, et grand joueur de bouillotte.

On ajoutait que la fortune de Louise, la filleule du roi, était plus brillante que solide. Ses fermiers vivaient on ne savait où.

Ces gens qui vont partout chuchotant des bavardages de mauvais augure, disaient même que ce petit vicomte Paul, élevé comme un prince, pourrait bien un jour rabattre son orgueil.

Et, chose singulière, le nom de Lotte se trouvait mêlé à ces pronostics de l'envie qui se venge. Pourquoi?

Lotte était dans la maison par charité.

### III. — COMMENT LE COMTE ET LA COMTESSE DÉSOBÉIRENT A LEUR FILS UNIQUE.

Le vicomte Paul n'étant pas invité à la préfecture, on avait dû le laisser à la maison. Ce n'était pas une mince affaire. Le vicomte Paul n'aimait pas qu'on s'amusât sans lui, et il était un peu le souverain maître dans cette opulente villa qu'on avait louée tout exprès pour lui et qui dominait, du haut de ses terrasses fleuries, le large fleuve, la levée, la ville, le lointain des vastes forêts : toute l'admirable campagne tourangelle.

L'air valait mieux ici pour le vicomte Paul.

Il faut toujours tromper les tyrans. Les corybantes chantaient et dansaient dans l'île de Crète pour empêcher Saturne d'entendre les cris de Jupiter enfant. A l'heure où la voiture attelée vint au bas du perron attendre le colonel de Savray et la belle vicomtesse Louise pour les emmener à la préfecture, lui en grand uniforme, elle en fraîche toilette d'été, toute la maison s'était emparée du vicomte Paul, chantant et dansant comme les prêtres corybantes.

Si bien que le comte Roland et la comtesse Louise riant comme deux écoliers espiègles qui risquent l'école buissonnière, purent descendre la colline et prendre au galop la grande route qui mène à Tours, sans encourir le *veto* de leur seigneur et maître, ce superbe bambin de vicomte Paul.

Il est vrai que Louise emportait le remords de ne l'avoir point embrassé au départ.

Tout le long du chemin, on causa de lui, et plus d'une fois le sourire de la jeune mère se mouilla. C'était un enfant adoré.

Quand M. le comte et M^me^ la comtesse entrèrent à la préfecture, il y eut émotion. Le préfet s'agita, la préfète dépensa plusieurs sourires et alla jusqu'à demander des nouvelles du vicomte Paul. Oui, vraiment, la préfète !

Parmi les messieurs et les dames qui attendaient le potage, on causa ainsi :

— Colonel à trente-cinq ans ! dit la présidente avec une élogieuse amertume.

— Bientôt général ! ajouta la receveuse particulière, une enthousiaste.

— L'air un peu trop content de lui-même... glissa le procureur général.

— Il y a de quoi être content ! fit observer M^gr^ l'archevêque.

— Deux cent mille livres de rentes ! chiffra aussitôt le receveur général.

— Le crédit de sa femme... commença aigrement la maréchale de camp.

— Toujours jolie, sa femme! s'écria la receveuse particulière.

— Filleule du roi! ponctua M. Lamadou, commandant de la gendarmerie.

— On raconte une histoire... insinua la directrice de l'enregistrement.

— Oh! plus d'une! interrompit la maréchale de camp. Celle du Juif errant est drôle!

— Et cet éblouissant colonel est joueur comme les cartes, vous savez? fit le chef du parquet.

— On pourra bien voir une culbute! chantèrent en chœur plusieurs voix.

Et les deux battants s'ouvrirent, laissant passer ces mots heureux :

— Madame la préfète est servie!

Sir Arthur n'avait rien dit.

### IV. — CE QUE C'ÉTAIT QUE SIR ARTHUR.

C'était un Anglais très-blond, qui venait probablement de l'Angleterre. Il dépensait beaucoup d'argent, mais peu de paroles.

Il jouait gros jeu avec le colonel et valsait avec la comtesse Louise.

A Tours, en Touraine, il y avait en ce temps-là un fort bon poëte qui faisait des devises pour les bonbons en chocolat. C'était la nuit que l'inspiration lui venait.

Or ce poëte demeurait dans un grenier, en face de la maison de sir Arthur.

Et ce poëte racontait que toutes les nuits, à minuit, sir Arthur pleurait et gémissait sur son balcon, disant : « J'étouffe! Je me meurs! Eloignez de moi ce fiel et ce vinaigre! »

Les poëtes ne passent pas pour avoir la tête bien solide.

Au lieu de raconter ces nigauderies, nous aurions bien mieux fait de l'avouer franchement :

Nous ne savons pas du tout ce que c'était que sir Arthur.

### V. — LE PLAN DE CAMPAGNE DU VICOMTE PAUL.

On n'aurait pas pu tromper le vicomte Paul, s'il n'avait eu des occupations importantes. Le vicomte Paul était Français ; il aimait son pays. Sans mépriser les divertissements de son âge, il savait faire la part des choses sérieuses.

La grande route de Paris à Tours se poursuit jusqu'à Nantes et même jusqu'à Saint-Nazaire. Nous sommes sous la Restauration. Les chemins de fer n'existent pas encore.

La grande route se poursuivant jusqu'à Saint-Nazaire, petit port très-exposé aux entreprises des Anglais, Paul avait pensé à mettre la capitale à l'abri d'un coup de main.

Je suppose que les Anglais, commandés par Wellington, revêtu d'un habit rouge à queue de morue, fussent débarqués à Saint-Nazaire, qu'ils eussent pris Paimbœuf, Nantes, Ancenis, Angers, Bourgueil, Langeais et Luynes... Haussez-vous les épaules? Du temps de Charles VI, et même beaucoup plus tard, les Anglais en avaient pris bien d'autres!

Enfin, ne disputons pas. Voilà le vrai : au bout du parc, il y avait un pavillon qui commandait la Loire et la route de Tours à Angers. Excellente position pour empêcher Wellington de passer! Le vicomte Paul, secondé par Joli-Cœur et par quatre jardiniers, était en train d'élever autour du pavillon des retranchements formidables. Le colonel avait donné licence de détourner l'eau du bassin pour emplir les fossés; Louise avait promis du canon.

Je vous prie de vous figurer Wellington et ses Anglais, tous ornés de queues rouges, débouchant par Luynes, sur l'air de *Malbrough s'en va-t-en guerre*, et marchant vers Paris. Ils ne s'attendent pas à trouver là les fortifications du vicomte Paul. Pif! paf! Boum! boum! La mousqueterie! le canon! Les voilà en fuite et montrant leur dos qui est si drôle!

S'échapperont-ils? Non pas! Le vicomte Paul s'élance sur son poney, rejoint Wellington, l'arrête par la queue et venge le supplice de Jeanne d'Arc!

Et puis on va à Tours chanter le *Te Deum* et dîner à la préfecture. Cette fois, le vicomte Paul sera invité, je pense! Il l'aura bien mérité!

### VI. — OU LE VICOMTE PAUL SE MONTRE BON PRINCE.

Joli-Cœur travaillait avec un entrain inaccoutumé. Le comte et la comtesse lui avaient donné le mot. Les quatre jardiniers piochaient et brouettaient, que c'était merveille. Il s'agissait de revêtir un épaulement dont la vue seule devait arrêter Wellington et lui ôter toute idée d'attaquer la forteresse du vicomte Paul.

Le vicomte Paul avait sa lorgnette de général en chef et inspectait la route pour voir si les Anglais, prévenus par d'adroits espions, n'avaient pas doublé leurs étapes, afin de le prendre au dépourvu, — avant l'achèvement des travaux.

Tout à coup le vicomte Paul poussa un cri de surprise, et ses jolis sourcils se froncèrent.

— Est-ce Wellington? demanda Joli-Cœur.

— La calèche! répondit le vicomte rouge de colère, la neuve! La Brie sur le siége! Landerneau et Lafleur derrière! Tous trois en grande livrée! tous trois poudrés de frais! On m'a trahi! Papa et maman vont dîner en ville!

Les quatre jardiniers s'arrêtèrent consternés. Joli-Cœur se gratta l'oreille.

— Mon cheval! s'écria encore l'enfant. Je vais les rattraper!...

— Little-Grey est déferré des deux pieds de devant, répondit Joli-Cœur, qui mit, ma foi, la main au toupet, comme s'il eût salué son officier.

— Alors, je vais monter le cheval de papa.. Voyons! qu'on m'obéisse!

Les quatre jardiniers secouèrent la tête et je ne sais ce qu'eût fait Joli-Cœur, lorsqu'à la portière de la calèche, qui tournait un coude de la route, des cheveux blonds se montrèrent, constellés de pierreries qui brillaient au soleil, puis un transparent mouchoir s'agita.

— Petite mère! s'écria le vicomte Paul en tendant les bras. Si tu m'avais demandé la permission, je t'aurais dit d'aller, je t'assure! Petit père! Tu ne te montres pas, toi, tu as peur!

Il pleurait, mais il riait, envoyant des baisers et disant :

— Est-elle belle, maman!... J'aurais voulu voir papa avec ses croix!... Allons, méchants, amusez-vous bien! mangez des glaces et de la crème! dansez! Moi, je garde la maison!

### VII. — IDÉE DU VICOMTE PAUL.

Ayant ainsi parlé en étouffant un noble soupir, le vicomte Paul bénit la calèche qui disparaissait derrière les peupliers.

— A l'ouvrage! commanda-t-il.

Les pioches piquèrent, les brouettes roulèrent de plus belle. On travailla ainsi pendant trois minutes, puis le vicomte Paul eut une bonne idée qui se formula ainsi :

— Je veux faire le dîner de la préfecture! C'est moi qui serai papa, Lotte sera maman. M. Galapian sera le préfet, l'abbé Romorantin sera la préfète, Fanchon sera toutes les autres dames; toi, Joli-Cœur, tu seras le général... Je veux tous les petits garçons et toutes les petites filles de la ferme pour danser jusqu'à six heures du matin... On dînera ici dans le pavillon. Que les Anglais s'y frottent! On boira du champagne! on racontera des histoires. Il y aura de la liqueur. Tu auras la permission de fumer!

A mesure qu'il parlait, le vicomte Paul s'animait. En prononçant ces derniers mots, il fit une dangereuse cabriole et conclut ainsi :

— Si papa et maman se fâchent, je me ferai marin!

VIII. — FESTIN DE BALTHASAR.

Vous me croirez si vous voulez, ce fut un dîner superbe : plus beau que celui de la préfecture. Ah! bien plus beau!

Le chef, ayant reçu les ordres du vicomte Paul, improvisa un menu abondant et sucré pour accompagner les grosses pièces de l'ordinaire qui déjà cuisaient à la broche ou dans les casseroles. Il y eut cinq services, ni plus ni moins. La nappe damassée fut mise dans le pavillon, terreur des Anglais, boulevard de la France. On dirigea une attaque sérieuse contre la cave, mal défendue par le sommelier. Bordeaux, chambertin, champagne, tout y passa. En fin de compte, on invita le sommelier.

Il n'y avait pas à parlementer. Le vicomte Paul était le maître.

L'abbé Romorantin lui-même céda de bonne grâce.

Cinq heures sonnant, heure militaire, au moment même où l'huissier criait là-bas : « Madame la préfète est servie, » Sapajou, en livrée d'apparat, vint annoncer que « la soupe était sur la table. »

Il fut grondé, car le vicomte Paul savait son beau monde, mais on lui permit de prendre place parmi les petits fermiers, rangés comme des piquets et plus rouges que des coquelicots. Il promit de dire une autre fois : « Monsieur le vicomte est servi. »

Le vicomte Paul s'assit entre Fanchon, qui représentait toutes les dames, et le général Joli-Cœur. Fanchon avait apporté un énorme paquet d'images.

Vis-à-vis du vicomte était la petite Lotte, entre M. Galapian et l'abbé Romorantin.

— Enlevez la soupe! commanda le vicomte Paul. C'est fête. On n'est pas forcé de manger le potage!

IX. — LOTTE.

Là-bas, à la préfecture, Mme la maréchale de camp avait dit, à propos du colonel comte Roland de Savray et de Louise, sa belle comtesse, filleule du roi Louis XVIII :

— Il y a plus d'une histoire... celle du Juif errant est drôle!

Bien des gens pourront se demander quel rapport existait entre le brillant bonheur de ces jeunes époux et le maudit de la légende populaire.

Cependant il y avait là, vis-à-vis du vicomte Paul, une jolie et pâle créature, douce comme le mélancolique sourire des saintes, que les gens de la maison et aussi les gens du pays appelaient « la fille du Juif errant. »

Lotte semblait avoir de huit à dix ans. Elle était grande pour cet âge. Ceux qui la connaissaient prétendaient qu'on l'avait toujours vue ainsi. Depuis longtemps, bien longtemps, elle avait toujours de huit à dix ans. Certains disaient : depuis onze ans.

Elle parlait peu. Ses grands yeux bleus rêvaient souvent. Ses cheveux d'un blond doré tombaient en masses soyeuses sur la transparente pâleur de ses joues.

Il y avait autour d'elle comme un froid, — un mystère, — une frayeur.

Seuls, la comtesse Louise et son fils Paul l'embrassaient de bon cœur.

X. — MYSTÈRE.

Et bien des choses se disaient tout bas, dans la maison, dans le pays, à Paris même, où le colonel comte de Savray était fort bien en cour.

La jeunesse du comte Roland avait été orageuse, pour employer un mot consacré. C'était un joueur effréné.

Au temps où il n'était que sous-lieutenant, Joli-Cœur l'avait trouvé pendu à un portemanteau, dans sa chambrette. Il s'était brûlé deux fois la cervelle, — mais à moitié seulement. A Lyon, il s'était jeté dans le Rhône, un soir qu'il avait perdu et qu'il n'avait pas de quoi payer.

Après ces diverses aventures, on s'étonnait quelque peu de le voir jouir d'une santé si florissante.

Un soir, à Lamballe, dans le département des Côtes-du-Nord, où il tenait garnison, il tomba amoureux d'une jeune fille très-noble et très-pauvre. C'était vers la fin de l'Empire. On se moquait beaucoup alors de Mlle Louise de Louvigné, filleule de Louis de Bourbon, comte de Mittau, que les voltigeurs de Louis XV s'obstinaient à nommer le roi Louis XVIII.

En France, il ne faut jamais se moquer de personne.

Le sous-lieutenant Roland de Savray demanda la main de Louise de Louvigné et l'obtint. C'était misère et compagnie.

Ici, selon l'ordre chronologique, devrait prendre place l'histoire à laquelle Mme la maréchale de camp faisait allusion dans le salon de la préfecture : l'histoire du Juif errant.

Mme la maréchale de camp avait dit cela comme on accuse certaines gens d'avoir de la corde de pendu dans leur poche.

Au lieu de dire l'histoire du Juif errant, nous allons avouer une chose singulière. Ce mot de Juif errant était sévèrement proscrit dans la maison du colonel comte de Savray. Le vicomte Paul, qui aimait de passion les légendes et qui les savait toutes, grâce à Fanchon Honoré, sa nourrice, laquelle possédait la plus belle collection d'estampes à un sou qui fût en Touraine, le vicomte Paul ignorait la légende du Juif errant.

Jamais devant lui on n'avait donné à son amie Lotte ce sobriquet bizarre : la fille du Juif errant.

Et un jour que dame Fanchon berçait le vicomte Paul, tout petit enfant, avec la complainte si connue :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre...

Ce jour-là, disons-nous, la sonnette de Louise l'avait interrompue au moment où elle allait achever le quatrième vers.

Et la jeune comtesse, si douce d'ordinaire, lui avait dit sévèrement :

— Madame Honoré, si vous voulez rester avec nous, ne chantez jamais cela !

XI. — DIVERS EFFETS DE CHAMBERTIN.

On allait bien autour de la table, dans le pavillon ! Ce n'était pas du vin d'enfant qui se buvait. Wellington pouvait venir. Il y avait quelqu'un pour le recevoir.

L'abbé Romorantin parlait politique avec M. Galapian, et ils se disaient mutuellement des choses pénibles, comme tous les gens qui ne sont pas du même avis et qui parlent politique. L'abbé défendait le trône et l'autel, Galapian demandait ce que cela rapporte. Les opinions de ce galant homme devançaient son époque. Il était déjà libéral à la façon d'un compte courant.

Devant le colonel il gardait une prudente mesure, mais le colonel n'était pas là, et le chambertin délie la langue.

Problème : le chambertin qui délie la langue l'épaissit aussi. Le bon abbé Romorantin se plaignait de ne point trouver les mots qui eussent foudroyé Galapian.

Les petits paysans tourangeaux s'en donnaient à cœur-joie et parlaient tous ensemble. Sapajou racontait les malheurs de sa famille. Le sommelier, dévoilant des tendances factieuses, criait : Vive l'Empereur !

Joli-Cœur racontait ses campagnes, dame Fanchon ra-



L'image. Dessin de Yan' Dargent.

dotait son jeune temps ; le vicomte Paul eût donné la maison tout entière et la préfecture aussi pour que Wellington débouchât sur la route avec cent mille Anglais. Il leur eût jeté les bouteilles à la tête.

Lotte seule était froide et douce comme toujours. Il n'y avait eu que de l'eau pure dans son verre. Ses paupières tombaient demi-closes sur l'azur de ses grands yeux qui rêvaient. Ses longs cheveux encadraient de boucles légères la diaphane blancheur de sa joue.

— Chante, nourrice ! ordonna le vicomte Paul qui voulait avoir toutes les joies.

Fanchon ne demandait pas mieux. Elle prit dans sa poche un gros rouleau de complaintes et mit ses lunettes sur son nez.

— Silence ! commanda Paul. Nourrice, une bien jolie, et pas de celles que je connais !

Quant au silence, c'était beaucoup demander. L'abbé, M. Galapian, les petits Tourangeaux et Joli-Cœur protestèrent en chœur de leur obéissance. On ne s'entendait plus !

— Une bien jolie ! répétait Fanchon la nourrice, une que tu ne connais pas... cherchons... C'est que je n'ai plus mes yeux de quinze ans !

Elle feuilletait, mouillant son pouce pour faire glisser les feuilles volantes.

Tout à coup, le vicomte Paul s'écria :

— Oh ! que celle-là est belle ! jamais je ne l'avais vue !

### XII. — L'IMAGE.

C'était une splendide soirée de septembre. Les fenêtres du pavillon où le vicomte Paul imitait le grand dîner de la préfecture regardaient l'occident, où le soleil agrandi descendait vers son lit de nuées roses, frangées de pourpre et d'or.

Cette chaude lumière, pénétrant à profusion dans la salle du festin, rougissait les rubis du vin même et vermillonnait tous les visages.

Mais l'image désignée par le vicomte Paul luttait en vérité d'or, de pourpre et de flammes avec les foyers ardents du couchant.

On se figurerait difficilement une plus merveilleuse estampe. Elle ruisselait de cinabre vif, de vert-chou, tendre et cru, de jaune criard et de bleu céleste. Elle était, par-dessus tout cela, si généreusement dorée, que le soleil y mirait ses rayons obliques en riant. Tout avait de l'or, tout : les corniches des maisons flamandes, les pieds de la table, les cheveux des dames, le bout du nez de l'ange et même les haillons de ce bel homme à barbe gigantesque qui refusait les politesses des bourgeois de Bruxelles en Brabant.

Ils paraissaient bien portants, gras et de bonne humeur, ces bourgeois habillés à la mode du temps de Louis XIV. On devinait le chagrin qu'avait l'homme barbu à s'éloigner du magnifique pot, doré comme tout le reste, où la bière de Louvain se couronnait de mousse d'or.

Aux balcons, les dames souriaient, habillées comme Marie Stuart. Les hirondelles voletaient au ciel parmi les jolis clochers de Flandres, autour de l'ange lilas, soutenu par des ailes d'azur. Le chien du bourgmestre, chiné orange et olive, aboyait entre les jambes. Dames, hirondelles, clochers, balustrades, ange, chien, bourgmestre et mollets étaient d'or.

Du reste, à quoi bon décrire minutieusement cette image? on la vend partout un sou. Encore y a-t-il au-dessous la chanson illustre dont les vingt-quatre couplets ont fait cent fois le tour du monde :

> Est-il rien sur la terre
> Qui soit plus surprenant
> Que la grande misère
> Du pauvre Juif errant?
> Que son sort malheureux
> Paraît triste et fâcheux!

### XIII. — DU TROUBLE APPORTÉ PAR L'IMAGE.

Méduse, fille de Phorcus, déplut à Minerve, déesse de la sagesse, qui, pour la punir, métamorphosa ses cheveux en serpents. La tête de Méduse ainsi coiffée changeait en pierres tous ceux qui la regardaient.

Vous eussiez dit que l'image, cette belle image d'or, de pourpre, d'émeraude et de saphir, qui coûtait un sou, produisait un pareil effet sur les convives du vicomte Paul.

Aussitôt que le doigt du vicomte eut désigné l'image aux regards des convives, il se fit un subit et profond silence autour de la table.

Le rayon visuel de Lotte sembla glisser et s'allonger sous la frange soyeuse de ses cils, et joindre son œil au papier par une ligne de blanche lumière.

Puis sa paupière se ferma.

Fanchon voulut ressaisir la feuille volante ; elle semblait ressentir plus vivement que les autres cette consternation qui pesait sur les convives, mais le vicomte Paul s'était emparé déjà de l'image et la contemplait, disant :

— Le Juif errant! Qu'est-ce que c'est que le Juif errant?

A onze ans qu'il avait, le vicomte Paul n'avait donc jamais ouï parler du Juif errant!

N'est-ce pas là une circonstance singulière?

Il n'y a pas en France un enfant de six ans qui ne sache l'histoire du juif errant.

Et nous verrons bientôt qu'à Tours, en Touraine, précisément à cause du colonel de Savray et de la belle comtesse Louise, sa femme, on s'occupait du Juif errant plus qu'en tout autre pays de France.

En outre, dans le château même, ils appelaient Lotte, cette douce enfant, « la fille du Juif errant! »

On ne lui avait donc jamais donné ce sobriquet devant le vicomte Paul?

Pourquoi?

Souvenez-vous que la comtesse Louise, en parlant de la complainte du Juif errant, avait dit à Fanchon, la nourrice :

— Madame Honoré, si vous voulez rester avec nous, ne chantez jamais cela!

### XIV. — CHUT!

Le bon abbé Romorantin était visiblement déconcerté ; M. Galapian, homme laid et de mauvaise mine, avait à ses grosses lèvres un sourire goguenard ; le hussard Joli-Cœur se grattait l'oreille jusqu'au sang ; les petits Tourangeaux ouvraient de grands yeux et béaient de la bouche; Sapajou faisait des grimaces.

Fanchon tremblotait de la tête, des mains et des genoux, comme une nourrice qui va se trouver mal.

Seuls, vis-à-vis l'un de l'autre, la jolie Lotte et le vicomte Paul n'avaient point changé de contenance.

Lotte était toujours froide et douce comme les anges blonds des images de piété.

Paul riait, criait, se démenait, répétant :

— Le Juif errant? Qu'est-ce que c'est que le Juif errant?

Personne ne répondit.

Mais l'abbé Romorantin ayant éternué par hasard, chacun s'écria, heureux de rompre ce silence, lourd comme un plomb :

— Dieu vous bénisse !

L'abbé remercia. Le vicomte Paul mit le poing sur la hanche.

— Je vais me fâcher, déclara-t-il tout net, si on ne me dit pas ce que c'est que le Juif errant. Jamais je n'ai vu de barbe pareille...

Ce Galapian chantonna :

> Jamais ils n'avaient vu
> Un homme aussi barbu...

— Qu'est-ce que vous dites, vous, monsieur l'Addition? demanda le vicomte Paul.

— Chut! siffla l'homme d'affaires.

— Chut! répéta l'abbé.

Et, tout autour de la table, un long écho fit :

— Chut! chut! chut!

### XV. — SECONDE IDÉE DU VICOMTE PAUL.

Comme bien vous pensez, ce n'était pas l'affaire du vicomte Paul. Il avait l'habitude d'être obéi, ce magnifique bambin. Il frappa du pied et jura sabre de bois! Tout le monde eut grand'peur, mais tout le monde se tut.

Et, pour garder une contenance, tout le monde, y compris Fanchon, se remit à boire du vin de Chambertin.

Le soleil se rapprochait lentement de sa couche éblouissante.

— Personne ne veut me dire, cria le vicomte Paul, pourquoi ce bonhomme ne boit pas de bière, et en quel pays les mendiants ont des haillons d'or?...

Le chambertin déliait toutes les langues, excepté celle du bon abbé.

— Mme la comtesse l'a défendu ! murmura Fanchon.

— M. le comte aussi, appuya Joli-Cœur.

— Morbleu ! s'écria le vicomte Paul, c'est moi qui suis papa. Lotte est maman. Nous vous permettons de parler ; n'est-ce pas, Lotte?

On eût dit que les rayons obliques du soleil passaient à travers la diaphane beauté de Lotte sans pouvoir colorer sa mate blancheur de statue.

— Que Dieu ait pitié de nous, balbutia la nourrice. Elle était comme cela quand je la vis pour la première fois...

Lotte murmura d'une voix qui était douce comme un chant, mais si faible, que nul n'aurait pu dire s'il avait bien entendu :

— Mon père va venir...

Le vicomte Paul fut frappé d'une idée.

— Au fait, dit-il, je suis un niais : je n'ai qu'à lire la légende !

## XVI. — CONFUSION DES LANGUES.

Il y eut alors un grand tumulte dans le pavillon où le vicomte Paul donnait le dîner de la préfecture en attendant les Anglais. Tout le monde se leva en criant. M. Galapian avait de ces hurlements hideux qu'on entend à la Bourse autour du parquet des agents de change, l'abbé Romorantin éternuait avec détresse, les petits Tourangeaux bourdonnaient comme des mouches, et Sapajou, plus habile, imitait le chant du coq.

Fanchon d'un côté, Joli-Cœur de l'autre, se jetèrent sur le vicomte Paul pour lui arracher la fatale image qui se déchira, coupant en deux le corps du Juif errant.

Lotte baissa la tête et poussa un grand soupir.

Elle n'était plus d'albâtre, cette étrange fillette. La transparence de son corps gracieux augmentait, augmentait...

— On a bu douze bouteilles de chambertin, dit le sommelier. Veut-on passer au champagne ?

— Il n'y a pas de Juif errant ! déclara Fanchon résolûment.

— Pas plus que sur ma main ! soutint Joli-Cœur.

— C'est un mythe légendaire... expliqua l'abbé.

— C'est une bourde ! rectifia Galapian.

Sapajou savait aussi japper comme les petits chiens. Il le prouva en faisant : Hop ! hop ! hop ! hop !

Fanchon reprit :

— On se sert de cela pour bercer les petits enfants...

— Et faire rire les grandes personnes, ajouta Joli-Cœur.

— Néanmoins, objecta l'abbé, il y a là-dessous une grande pensée chrétienne.

— Je ne sais pas, fit Joli-Cœur, mais l'air est agréable à entendre.

— Et facile à chanter, l'interrompit Fanchon. Écoutez.

Elle chanta d'une voix un peu cassée qu'elle avait :

Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur;
Jamais je ne m'arrête
Ni ici ni ailleurs :
Par beau ou mauvais temps
Je marche incessamment.

— On disait jadis *arreste*, fit observer l'abbé, de sorte que la rime y était. Cela prouve l'antiquité de la chanson.

— « J'ai du bon tabac dans ma tabatière » prouve encore mieux la découverte de l'Amérique ! dit Galapian.

Joli-Cœur chanta :

Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné...

— Minute ! l'interrompit l'abbé, le vrai nom est Ahswer ou Ahasverus.

— Ah ! par exemple ! contesta Fanchon. C'est bien Isaac Laquedem...

Né dans Jérusalem,
Ville très-renommée...

— Mathieu Pâris, dit Galapian, l'appelle Cataphilus, et constate qu'il était concierge de Ponce Pilate.

— Schedt affirme, commença l'abbé, qu'il y avait un certain Ozer, soldat d'Hérode, celui-là même qui tendit l'éponge imbibée de vinaigre et de fiel quand Notre-Seigneur demanda à boire, sur la croix...

— Georges de Trébizonde prétend qu'un nommé Lévy...

— Schiavone suppose...

— El Edrisi infère...

Pendant cela Joli-Cœur détonnait à tue-tête :

Juste ciel ! que ma ronde
Est pénible pour moi,
Je fais le tour du monde
Pour la centième fois :
Chacun meurt tour à tour,
Et moi, je vis toujours !

Tandis que Fanchon roucoulait :

Je n'ai point de ressources,
Je n'ai maison ni bien,
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen :
En tout lieu en tout temps,
J'en ai toujours autant.

Les petits Tourangeaux répétaient le refrain, tout en jouant à mettre le dessert dans leurs poches. Sapajou cherchait à reproduire un dialogue entre un dindon et plusieurs canards. Le malheureux vicomte Paul, assourdi, éperdu, se bouchait les oreilles et commandait en vain le silence. C'étaient trois ou quatre tapages qui se croisaient : des tapages à incommoder un sourd !

Mais, soudain, vous eussiez entendu la souris courir.

Le vicomte Paul avait demandé :

— Où donc est Lotte ?

Et chacun, regardant le siége vide de celle qu'on appelait « la fille du Juif errant, » avait vu, à la place occupée naguère par l'enfant, une vapeur légère qui achevait de se dissiper lentement...

## XVII. — COUCHER DU SOLEIL.

Galapian et l'abbé Romorantin, qui étaient les voisins de la petite Lotte, se reculèrent instinctivement. Les regards inquiets de toute l'assemblée se prirent à errer. Fanchon, se penchant derrière la chaise du vicomte Paul, balbutia à l'oreille de Joli-Cœur :

— N'a-t-elle pas dit : Mon père va venir ?

Joli-Cœur, tout hussard et tout brave qu'il était, eut le frisson.

Il se leva pour aller prendre l'air à une fenêtre, mais à peine eut-il porté ses yeux sur la campagne, qu'il s'écria, tandis que ses jambes fléchissaient :

— Voyez ! voyez !

— Sont-ce les Anglais ? demanda le vicomte Paul. Prenons les armes !

— Seigneur Dieu ! gémit Fanchon qui regardait à son tour. Ah ! Seigneur Dieu !

L'abbé se signa. Galapian mit son binocle.

Le soleil sans rayons, large disque de pourpre, touchait à l'horizon la ligne des nuages. Tous ces harmonieux aspects du pays de Tours qui semble un immense et riant jardin, arrosé par le plus beau des fleuves français, éclairé ainsi à revers, prenait sous ces lueurs violentes des teintes étranges et de solennelles bizarreries. Les collines grandissaient, les lointains s'allongeaient à de fantastiques profondeurs ; la nuit montait déjà au fond des vallées, tandis que les sommets de la côte voisine s'enluminaient de franges multicolores.

Tout le monde était aux fenêtres du pavillon, mais personne n'admirait ce merveilleux spectacle.

Le soleil couchant pouvait se vautrer dans ces splendeurs ; sa dernière caresse pouvait embraser le paysage transfiguré : nul ne regardait ni le paysage ni le soleil.

Tous les yeux étaient fixés sur le même point ; le même étonnement inquiet se reflétait sur tous les visages.

Au plus haut sommet de la côte, sur la route qui conduit de Tours à Angers, un homme — une apparition plutôt — se montrait.



Le festin du vicomte Paul. Dessin de Yan' Dargent.

Juste en face du soleil !

Sa haute silhouette se détachait en noir sur la pourpre du disque.

La lumière oblique abaissait son ombre énorme jusqu'au fond de la vallée.

## XVIII. — LE VOYAGEUR.

Il sembla d'abord immobile : statue d'ébène au milieu d'un éblouissement.

Mais on vit bientôt qu'il marchait, car sa tête descendit au niveau du sommet, derrière lequel le soleil disparut.

On put alors distinguer mieux. C'était un homme de grande taille, qui allait appuyé sur un bâton de voyageur.

Il était seul. — Était-il seul ? — A mesure qu'il avançait vers l'ombre de la vallée, une forme blanche, indécise et transparente, se dessinait vaguement à ses côtés.

— Lotte !... murmura le premier le vicomte Paul.

Un murmure contenu répondit derrière lui :

— La fille du Juif errant !

— Ah çà ! grommela M. Galapian qui se frottait les yeux à tour de bras, est-ce que j'ai bu trop de chambertin, moi ?

— *Vade retrò!* balbutia l'abbé Romorantin. Il y avait un sortilége dans le champagne !

Le voyageur, cependant, arrivait au bas de la descente et disparaissait sous le rideau de peupliers.

— Dansons ! s'écria le vicomte Paul qui s'étonnait d'avoir un poids sur le cœur.

Personne ne lui répondit.

Dame Fanchon égrenait son chapelet et tremblait.

Joli-Cœur s'approcha d'elle et murmura :

— Ce fut comme cela quand il vint à Lamballe... on voyait le soleil se coucher au loin dans la mer...

— Que Dieu nous préserve d'un malheur ! fit la nourrice.

Et le vicomte Paul, secouant sa blonde crinière d'un air vaillant, s'écria :

— On doit faire ici tout comme à la préfecture. Dansons, ou je me fâche !

### XIX. — UN COIN DE SALON.

On dansait à la préfecture.

Ce sont des Louvres en raccourci, des diminutifs de Tuileries. J'ai connu un préfet qui disait : Mon gouvernement.

Mme la préfète, une bonne grosse petite reine, ronde et rouge comme un bouton de pivoine, faisait des heureux parmi les employés en distribuant des sourires. C'est un noble pays que ce jardin de la France. Les salons étaient pleins de belles jeunes filles et de jeunes femmes charmantes ; mais, entre toutes les admirées, la comtesse Louise brillait au premier rang.

Celle-là était véritablement reine par l'esprit, la bonté, la beauté.

La comtesse Louise dansait de tout son cœur.

Celles qui ne dansent pas sont soupçonnées de jalouser celles qui dansent.



Le voyageur. Dessin de Yan' Dargent.

Surtout celles qui ne dansent plus.

J'en sais pourtant qui regardent avec un sourire maternel ces joies étourdies de la jeunesse ; j'en sais, et beaucoup, qui sont restées belles sous leurs cheveux blancs à force de bienveillance et de douceur.

Certes, il y en avait là de ces chères femmes spectatrices clémentes du plaisir ; de ces femmes exquises qui ne vieillissent point, parce qu'elles vivent par le cœur.

Mais il faut de la variété dans un parterre et quelques soucis au milieu des roses. Il y avait aussi de braves dames qui, n'ayant rien de mieux à faire, épiloguaient et médisaient abondamment.

De braves messieurs faisaient la partie de ces braves dames.

Dans un coin du salon, où l'intendance militaire, le tribunal de première instance, l'état-major, les domaines, l'enregistrement, les contributions directes et même l'académie universitaire étaient avantageusement représentés, on tuait le temps comme on pouvait.

Le colonel comte Roland de Savray et la comtesse Louise étaient sur le tapis.

On parlait bas. On mordait fort.

— Mon Dieu, disait la dame des domaines, elle est jolie, si on veut...

— Moi qui connais mes pauvres, fit observer Mgr l'archevêque en passant, je sais bien pourquoi elle a un regard d'ange.

Mais monseigneur n'était pas de ce bon groupe-là. Il continua sa route.

— Quand on a deux cent mille livres de rentes, ricana la maréchale de camp, on peut bien donner quelques louis aux malheureux, dites donc !

Jamais vous n'avez vu de si beau turban que celui de cette maréchale. Elle ressemblait à Roustan, le mameluk de l'empereur. Seulement, sa physionomie était plus mâle.

— Le colonel ne danse pas, dit M. Lamadou, commandant de la gendarmerie.

— Il fait danser la dame de pique ! riposta le procureur général.

— Joueur comme les cartes ! appuyèrent plusieurs voix.

Ces Savray étaient trop beaux, trop nobles, trop riches, trop heureux. On ne les aimait pas dans ce bon coin du salon de la préfecture.

— Bah ! fit Mme la maréchale de camp, s'il perd la dot de sa femme, il y a les cinq sous du Juif errant !

## XX. — LE DOCTEUR LUNAT.

— C'est moi qui suis le Juif errant ! Qui parle de mes cinq sous ? demanda avec douceur un petit homme maigre et brun au front déprimé, aux yeux luisants.

— Ce cher docteur a donc son accès ? murmurèrent les dames.

Le commandant de la gendarmerie, M. Lamadou, dit :

— On ne devrait pas le laisser circuler ainsi. Il peut casser un plateau !

— Oh ! il est bien tranquille... C'est pourtant cette comtesse Louise qui lui a dérangé le cerveau !

— Un homme si savant !

- Un si célèbre spécialiste !

— Comment la comtesse de Savray a-t-elle pu ?... interrogèrent les contributions directes, qui étaient toutes neuves dans la localité.

— C'est juste, répondit la maréchale de camp, vous ne savez pas : le docteur Lunat est un très-remarquable médecin aliéniste. Il traite les fous avec beaucoup de succès. Il a guéri un ancien notaire qui croyait être crocodile. Cela le gênait bien : j'entends le notaire. Il plongeait dans sa mare pour attraper les poissons. Maintenant il se croit poisson et ne veut plus sortir, de peur des crocodiles...

— C'est un progrès ! fut-il déclaré tout d'une voix.

— Je crois bien !...

— Mais comment la comtesse ?... insista Mme Contributions directes.

— Attendez donc ! vous allez comprendre... Mais voyez donc comme elle valse !...

— C'est une sylphide ! dit le sous-intendant avec admiration.

Les yeux de la recette générale flambaient.

— Indécent ! fut-il dit derrière trois vieux éventails.

— Vous allez comprendre, reprit la maréchale de camp. Mme Lancelot, qui a vu leurs commencements à Lamballe, raconte une histoire de Juif errant...

Mme Lancelot était les domaines.

La galerie entière témoigna :

— Ah ! une jolie histoire !

— Et que Mme Lancelot raconte si bien !

— Alors, continua la maréchale de camp, cette histoire-là a mis le Juif errant à la mode, parce que les Savray ne sont pas aimés dans le pays...

— Pourquoi ne sont-ils pas aimés dans le pays ?

Je vous le demande !... Toujours est-il que le docteur Lunat, le pauvre homme, a voulu aller au fond de tous ces mystères...

— Il y a donc des mystères ?

— En quantité ! Et le docteur Lunat, qui a guéri tant de fous...

— Comme le notaire ?

— Vous voyez bien que la comtesse de Savray est cause de ce malheur !...

— Mesdames, dit le docteur Lunat avec une exquise politesse, je ne puis pas m'arrêter, vous savez, à cause de l'ange qui me suit, mais je vais m'informer de vos chères nouvelles en tournant tout autour de vous... d'ailleurs, il ne m'est pas défendu de marquer le pas.

Il caressa sa longue barbe à pleine main, bien qu'il eût le menton ras comme une fillette.

— Ce que c'est que de nous ! murmura le commandant de la gendarmerie.

Le docteur Lunat le saisit vivement par le bouton de son uniforme.

— Ne bougez pas, ordonna-t-il. Regardez-moi sans loucher. Je découvre en vous les symptômes...

— Voulez-vous bien me lâcher ! s'écria le pacifique soldat.

— Je vous défends de bouger !... Le vulgaire prétend qu'il faut avoir de l'esprit pour devenir fou... Vous êtes une preuve vivante du contraire...

Il y eut une douzaine d'éclats de rire étouffés dans les mouchoirs brodés.

Le docteur Lunat pirouetta sur ses talons et marqua le pas avec activité.

— Madame, dit-il, à la maréchale de camp, vous êtes un sujet curieux. Vers l'âge de cinquante-huit ans, vous avez dû avoir quelques étoiles...

— Mais je n'ai pas encore cinquante ans ! s'écria la maréchale indignée. C'est un fou dangereux !

— Le colonel de Savray gagne cinq cents louis, dit un conseiller de préfecture.

Le docteur Lunat fouilla précipitamment sa poche.

— J'ai mes cinq sous ! pensa-t-il tout haut avec une intime satisfaction. Tout va bien.

## XXI. — LE REGARD DE SIR ARTHUR.

La comtesse Louise n'aurait pas pu faire un quart de lieue à pied, mais elle dansait toute une nuit sans la moindre fatigue. En ce temps reculé, la polka n'était pas inventée. Comme la comtesse Louise eût bien polké !

Après la valse, elle était seulement un peu plus rose, et ses beaux yeux avaient des rayons plus vifs.

Elle vint dans le salon où son mari jouait ; son mari jouait contre sir Arthur, l'Anglais qui demeurait en face du célèbre poëte tourangeau.

Sir Arthur regarda la comtesse Louise. Comment dire une chose aussi singulière ? Ce n'était pourtant pas la première fois que la chose arrivait. Le regard de sir Arthur perça la poitrine de la comtesse Louise et lui mit comme une cuisante angoisse dans le cœur.

— Encore cent louis de gagnés, dit le colonel comte de Savray.

On jouait gros jeu, cette nuit, à la préfecture.

XXII. — LES CINQ SOUS DU JUIF ERRANT.

— Mesdames, reprit le docteur Lunat dans le salon de danse, j'ai été fou, il n'y a pas à le nier... plus fou que M. le procureur général, qui tourne sa serinette quatre heures par jour pour apprendre la musique à son chat...

— Mais c'est une calomnie ! s'écria le magistrat. Je proteste !...

Le docteur Lunat sourit d'un air affable.

— Avec ces gens-là, dit-il entre haut et bas, le mieux est de ne pas disputer... j'ai été fou. J'avais oublié que j'étais le Juif errant. Je ne m'en doutais plus du tout. Je ne voyais pas ma barbe !... je me croyais médecin... ce sont des choses étonnantes... laissez-moi marcher un peu; l'ange n'est pas content et me fait signe du bout de son glaive...

— Marche ! marche ! dit de sa plus grosse voix le commandant de la gendarmerie.

— L'entendez-vous ? fit mystérieusement le docteur. Vous savez que tous les cent ans j'ai vingt-quatre heures pour me reposer. Ce n'est pas énorme, mais avec de l'économie, cela suffit. On s'habitue à tout. Les gens assis me font pitié... du reste, on parle, on parle du Juif errant à tort et à travers. Il y a du vrai dans tout cela, et du faux : je suis à même de vous renseigner pertinemment. L'anecdote des bourgeois de Bruxelles en Brabant est absolument apocryphe; c'est à Suresnes que l'adjoint au maire et le garde champêtre m'offrirent un verre de vin : j'aurais pu l'accepter, en marquant le pas, mais je m'en tiens au médoc, depuis les premières années de Louis XIII... Quel gaillard que ce Richelieu !... quant à mon caractère, donnez-vous la peine de réfléchir un peu. Dix-huit cents ans de voyages et de pénitence m'ont changé du noir au blanc... ma conduite à Jérusalem blessait les lois les plus élémentaires de la courtoisie. Je n'ai pas un mot à dire pour ma défense, si ce n'est que je n'avais reçu aucune éducation première. Dès ces temps lointains, les savetiers n'allaient pas à l'École polytechnique... je parle de cela légèrement; je suis un brin voltairien dans la forme, mais, au fond, vous comprenez : j'en sais trop long pour n'être pas bon catholique. En fait de philosophies, depuis dix-huit siècles, j'en ai vu de toutes les couleurs... au fond de tout schisme comme au fond de toute révolution, il y a un brave garçon qui n'est rien et qui veut être quelque chose... jarnibleu ! les jambes me démangent : ne parlons point politique. Avez-vous connu Talma ? je lui dessinai son costume d'Auguste; vous concevez que je peux beaucoup pour mes amis. Dix-huit cents ans d'expérience !... et une mémoire !... je sais ce que tout le monde sait, mais je sais aussi ce que tout le monde a oublié : c'est énorme... rien qu'avec la recette du feu grégeois je ferais ma fortune.... et tenez, mes cinq sous, vous croyez que ce n'est rien ?... je prendrai volontiers une glace à la vanille.

On écoutait aussi bien qu'au sermon.

Il reprit en piétinant toujours :

— Et, par parenthèse, ce sont mes cinq sous qui m'ont rendu à moi-même. Aurais-je cinq sous dans ma poche si je n'étais pas le Juif errant ? Quand je casse un carreau de vingt sous, je paye en quatre fois : voilà toute l'histoire... Écoutez une anecdote curieuse : avec mes cinq sous j'ai fait un jour des millions, et l'ange n'y a vu que du feu ! Est-ce étonnant ? Au premier abord, oui, mais, en définitive, c'est simple comme bonjour. Jugez plutôt : en 1822, je voyageais en Allemagne...

— Il n'a jamais quitté le pays, glissa le conseiller de préfecture.

— Je fis la connaissance d'un banquier juif, excellent homme, mais un peu usurier, nommé Schwartz. A force de gagner cent pour cent sur chacune de ses affaires, il finit par n'avoir plus le sou. C'est naturel. Il allait être mis en état de banqueroute frauduleuse pour une misérable somme de quinze cent mille francs ; sa situation me fendit le cœur. Je l'ai sensible. Je lui fis acheter trois ou quatre paniers de cuisine. Il donna un panier à chacun de ses garçons de caisse, et nous partîmes tous ensemble, moi devant, les garçons de caisse derrière. J'avais mes cinq sous dans ma poche ; je la perçai ; les cinq sous tombèrent, et l'un des garçons de caisse les ramassa.

Une fois les cinq sous tombés, cinq autres se présentèrent. C'est la fatalité. Comme la poche restait percée, ils tombèrent comme les autres, et le garçon de caisse les ramassa encore.

Ainsi de suite. Je ne puis vous donner une idée de la prestigieuse rapidité qui présidait à cette opération de banque, une des plus ingénieuses dont j'aie jamais ouï parler.

Les cinq sous tombaient toujours, les garçons ramassaient sans cesse. Dès qu'un panier de cuisine était plein, on le déposait chez d'honorables cultivateurs et on en achetait un autre. C'est parmi les habitants des campagnes que se retrouve encore la fidélité antique. L'Allemagne est d'ailleurs un pays probe et rangé. Sur cent paniers, il en fut rendu plus de trente-six et tous plus d'à moitié pleins.

Les garçons de caisse ne firent pas tort d'un centime, mais, depuis ce temps-là, ils ont tous acheté au comptant des charges d'agents de change.

Je dis cent paniers, c'est une manière de parler. Vous rendez-vous compte de ce qu'il faut de mannequins pleins de billon pour compléter une somme ronde de quinze cent mille francs ? moi, je n'en ai pas la plus légère idée.

Voilà le fait certain ; nous allâmes ainsi, en remontant le Rhin, depuis Cologne jusqu'à Strasbourg. Deux belles cathédrales. Au pont de Kehl, l'ange eut vent de quelque chose et je fus obligé de recoudre ma poche.

Savez-vous pourquoi tous les gens de Cologne s'appellent Schwartz ? Celui que je sauvai attrapa une courbature, à force de ramasser, et en mourut. Sa veuve voulut m'épouser, mais j'ai ma femme, la reine Hérodiade, celle qui fit couper le cou à saint Jean-Baptiste. Elle est à Paris, à la Salpêtrière, avec l'autorisation du gouvernement...

XXIII. — L'HISTOIRE.

— Pour le coup, s'interrompit ici le docteur Lunat, l'ange va se fâcher. Je le connais, il ne plaisante pas quand il est en colère.

Et il partit comme un trait, caressant sa barbe absente et s'appuyant sur son bâton imaginaire.

— Dire qu'il a guéri le crocodile ! murmura le commandant de la gendarmerie. C'est étonnant.

La maréchale de camp rêvait à cette poche percée. Il y avait alors des petites pièces de cinq sous. La maréchale se disait :

— Si l'ange payait en argent, je ferais bien une promenade de quatre ou cinq heures derrière le Juif errant.

— Mais l'histoire, demanda-t-on de tous côtés ; la fameuse histoire !

— L'histoire du colonel et de la comtesse !

— Le Juif errant à Lamballe !

— Comment Mme de Savray eut ses deux cent mille livres de rentes !

— L'histoire, madame Lancelot, l'histoire !

Au moment où Mme Lancelot, des domaines, ainsi sollicitée, allait prendre la parole, sir Arthur sortit de la salle de jeu, ayant à son bras la comtesse Louise.

Il avait perdu mille louis.

### XXIV. — LA MORT DU JUIF ERRANT.

— Je suis un peu parente, dit Mme Lancelot, de M. Galapian, qui fait les affaires du colonel. C'est une drôle de maison, qui va comme elle peut. On élève le petit plus mal qu'un prince. Enfin, ça ne nous regarde pas.

Chez les Savray, il est défendu de parler du Juif errant, mais tout le monde s'en occupe. L'abbé Romorantin a fouillé plus de cinq cents vieux bouquins où il est question peu ou beaucoup du Juif errant. M. Galapian vient dîner chez nous tous les dimanches. Vous savez bien qu'il y a plusieurs Juifs errants : Isaac Laquedem qu'on appelle aussi Ahasverus, ancien savetier de son état; Cataphilus, le portier de Ponce Pilate, et Ozer, le soldat d'Hérode, et d'autres...

— Non, fut-il répondu, nous ne savions pas cela.

Et la maréchale de camp déclara :

— C'est très-curieux... vous nous présenterez ce M. Galapian.

— Une fine mouche... et qui fait sa pelote là-bas... Donc, il y a deux ou trois mois, il vint dîner et nous dit : J'ai le mot du rébus. — Quel rébus ? demanda M. Lancelot, qui n'est bon qu'à son bureau ; mais à son bureau, par exemple, il est bien fort !

Moi j'avais déjà deviné qu'il s'agissait de l'affaire de Lamballe...

Ici, M. Lancelot prit la parole et dit :

— Sans cesse occupé de problèmes administratifs, j'avoue, madame Lancelot, que j'accorde peu d'attention à ces matières frivoles ; néanmoins, il n'est pas exact de prétendre...

On fit taire M. Lancelot, Mme Lancelot poursuivit :

— M. Galapian aime les petits pâtés. Nous en avions... Voilà, me dit-il ; ce vieux Cassandre d'abbé Romorantin a trouvé le pot aux roses dans Mathieu Pâris ! Il paraît que le Juif errant meurt tous les cent ans...

— Ah bah ! fit la maréchale de camp.

Les autres témoignèrent leur étonnement par des exclamations diverses.

— Je lui demandai, reprit Mme Lancelot : « Qu'est-ce que cela fait à l'histoire de Lamballe ? — Ce que cela fait ! s'écria-t-il. Cela fait que le Juif errant est mort chez eux, qu'ils l'ont soigné dans son agonie et qu'il leur a donné en payement quelque sortilége, comme le pied de mouton de M. Martainville. »

— Peut-être, fit observer la maréchal de camp, a-t-il percé sa poche.

— C'est aussi important, continua Mme Lancelot, que l'affaire de la petite Ruthaël.

Et tout le monde de s'écrier :

— Qu'est-ce que c'est que l'affaire de la petite Ruthaël ?

### XXV. — L'AFFAIRE DE LA PETITE RUTHAEL.

— Mesdames et messieurs, poursuivit Mme Lancelot, des domaines, il y a dans la maison du colonel une petite fille nommée Lotte...

— Nous savons cela ! l'interrompit-on de toutes parts.

— Une petite fille nommée Lotte, continua Mme Lancelot, qui a huit ans depuis onze ans...

Sir Arthur se mit à rire. Cet Anglais faisait froid. Quand il riait, les petits enfants pleuraient. Il portait pour breloques tous les instruments de la Passion.

Nul historien de la Restauration n'a expliqué comment Médor, le caniche de Mme la préfète, avait fait pour entrer au salon. Mais Médor était là. Rien n'est brutal comme un fait. Médor, voyant rire sir Arthur, se mit à hurler d'une façon lamentable.

Sir Arthur le regarda fixement, et Médor s'accroupit, remuant une patte comme la maréchale de camp lorsqu'elle jouait de l'éventail.

Notons ici que le bon poëte de Tours accusait sir Arthur de magie blanche et autres habitudes funestes. Ce poëte copiait aussi des cotes mobilières.

— Expliquez cela comme vous voudrez, reprit Mme Lancelot, moi je n'y puis rien. La petite Lotte a huit ans depuis onze ans passés, voilà le fait. Or le cousin Galapian nous a appris une particularité assez rare, qu'il tient de l'abbé Romorantin. Lors de l'accident, le Juif errant avait une fille...

Tout le monde demanda :

— Quel accident ? Quel accident ?

— Je m'exprime mal ; je voulais dire la catastrophe... Là-bas, à Jérusalem, quand il fut condamné à voyager éternellement, sa fille, âgée de huit ans, jouait dans son arrière-boutique... Il était veuf alors... C'est depuis qu'il a épousé, en secondes noces, la reine Hérodiade, veuve d'Hérode Antipas...

— Permettez, objecta le commandant de gendarmerie. S'il marche toujours...

— Je vous parle d'après mon cousin Galapian, répondit Mme Lancelot. D'ailleurs, cette Hérodiade marche toujours aussi. C'est la Juive errante... Où en étais-je ?

— A la petite fille du Juif errant.

— Ruthaël Laquedem... ou mieux Lotte...

— Comment, ce serait la même ?...

— Oui, mesdames et messieurs, ce n'est pas depuis onze ans que cette Lotte a huit ans, c'est depuis dix-huit siècles...

Sir Arthur se mit à rire encore ; ce que voyant, Médor, le caniche de Mme la préfète, se sauva en hurlant comme un loup.

### XXVI. — L'HISTOIRE DE LAMBALLE.

Mme Lancelot, des domaines, ayant établi solidement ces deux faits, savoir : que le Juif errant mourait tous les cent ans et qu'il avait une fille du nom de Ruthaël, toussa pour bien indiquer que la partie dramatique de son récit allait commencer, et s'exprima ainsi :

— Lamballe est une cité antique. M. Lancelot prétend qu'elle était la capitale des Ambiliates, du temps des Romains. On y vit bien et à bon compte. J'y ai vu la douzaine d'œufs à trois sous. Monsieur Lancelot, quel est donc le fameux capitaine qui trouva la mort en ces lieux ?

— Le capitaine Lanoue...

— C'est ça !... Eh bien ! ce capitaine Lanoue avait un lieutenant, qu'on accusait déjà d'être le Juif errant. Tout auprès de la vieille église, perchée sur un roc, il y a une maison plus vieille encore que l'église. Elle a plus de mille ans. On l'appelle la Maison du Juif errant. C'est là que vint demeurer le petit lieutenant de Savray quand il se fut cassé le cou en épousant Mlle Louise de Louvigné, qui n'avait ni sou ni maille.

Ils demeuraient dans cette vieille masure avec Fanchon

Honoré, qui les servait pour l'amour du bon Dieu, et le soldat Joli-Cœur faisait les gros ouvrages. Je vous prie de croire qu'on n'avait pas de carrosse à cette époque-là. En ville, on disait : Ils mangeront bien du pain sec avant de mourir de faim !...

Ici, Mme Lancelot reprit haleine.

La maréchale de camp dit entre haut et bas :

— Elle est commune, mais elle raconte agréablement.

Cette appréciation fut généralement approuvée. Néanmoins la présidente murmura :

— Nous n'avions pas besoin de savoir le prix de la douzaine d'œufs à Lamballe !

— Un soir, continua Mme Lancelot, des domaines, c'était en septembre, comme aujourd'hui, et il avait fait chaud toute la journée, le bruit courut qu'on avait vu quelque chose de drôle sur la colline qui est devant le bourg d'Andel. Un voyageur s'était montré au moment où le soleil se couchait au loin dans la baie de Saint-Brieuc. C'était un homme à longue barbe, marchant à à pied, qui paraissait trois fois plus grand que la nature humaine. Il s'appuyait sur un long bâton et menait par la main une petite fille si mièvre, que les rayons du soleil couchant passaient au travers de son corps...

— *Ce été absolioutemente imepossible!* fit observer sir Arthur en haussant les épaules avec conviction.

C'est ainsi que ce gentilhomme parlait le français.



Le Juif errant à Lamballe. Dessin de Yan' Dargent.

— Regarde la comtesse Louise, *goddam*, grommela Mme Lancelot, et laisse-nous la paix !

Sir Arthur ne s'en faisait pas faute. La comtesse Louise valsait pour la seconde fois, et les gros yeux de sir Arthur valsaient avec la comtesse Louise.

— Et que firent-ils, demanda la gendarmerie, le voyageur trois fois plus grand que nature et la petiote au travers de laquelle les rayons du soleil passaient?

XXVII. — LES SAVRAY-PAIN-SEC.

— Les gens se rassemblèrent sur le vieux rempart pour voir cela, continua la dame des Domaines, dont la voix, malgré elle, prit de mystérieuses inflexions. A mesure que le voyageur avançait, on voyait mieux sa fatigue et la peine qu'il avait à marcher. Quand il entra dans l'ombre du vallon, sous la ville, la petite fille semblait un pauvre flocon de vapeur.

Il s'arrêta devant la première maison et demanda l'hospitalité. Ceux de Lamballe ne sont pas méchants, et jadis les logis de ce bon duché de Penthièvre avaient la réputation de garder toujours porte ouverte et table mise. Mais une rumeur courait au-devant du voyageur et le suivait par derrière ; on disait : C'est le traître à Dieu !

Pourquoi le disait-on ? Il y a un ancien conte qui pré-

tend que le Juif errant meurt tantôt à Lamballe, en Bretagne, tantôt dans la ville d'Ofen, au pays de Hongrie. Et la maison habitée par les Savray-Pain-sec (car on les nommait ainsi) s'appelait la Maison du Juif errant.

Les gens qui, du vieux rempart, avaient vu arriver le voyageur se demandaient où était la petite fille.

La première porte resta close. Le voyageur était très pâle. A la seconde porte, on lui dit : « Passez votre chemin. » La troisième s'ouvrit pour donner issue à un gros chien hargneux qui lui mordit les jambes.

Le voyageur courbait la tête devant chaque refus. A tout instant il devenait plus blême ; ses jarrets tremblaient sous le poids de son corps. Et pourtant il suivait sa route, heurtant aux portes et demandant asile pour la nuit.

— Traître à Dieu ! traître à Dieu ! C'était partout la même réponse.

Bientôt sa haute taille se courba en deux ; les rides de sa face se creusèrent ; le souffle râla dans sa poitrine. Il prit l'apparence d'un homme qui va mourir.

A l'avant-dernière maison, proche de l'église, il heurta encore. Une servante ouvrit la fenêtre et lui jeta sur la tête le panier aux ordures.

Il chancela et vint tomber au seuil de la dernière maison, — qui était celle des Savray-Pain-sec. Son bâton s'échappa de ses mains et heurta la porte.

Louise, enceinte de son fils, vint ouvrir elle-même, car son mari faisait la vie de garnison ; Fanchon Honoré était au salut et Joli-Cœur à la caserne.

Louise releva le voyageur en le prenant par la main, malgré ceux qui criaient : Traître à Dieu ! traître à Dieu ! Elle l'aida à franchir la pierre du seuil et le coucha dans son lit...

— Mais savez-vous, dit à cet endroit le commandant de gendarmerie, que je ne désapprouve pas cela !

— Savoir ! savoir ! fit la maréchale de camp. Elle avait son idée !

On voulut avoir l'avis de sir Arthur, qui répondit avec franchise :

— *Ce été rêmaquabelmente stioupid !*

— Il n'en est pas moins vrai, reprit le procureur général, que voilà le traître à Dieu chez les Pain-sec. Voyons la suite.

### XXVIII. — LE SECRET D'UNE NUIT.

Louise valsait pour la troisième fois, mais c'était avec son mari, et si vous saviez comme elle semblait heureuse !

En valsant, elle murmurait :

— Notre Paul va nous gronder au retour...

Ils faisaient un couple charmant. Le salon de la préfecture souriait à les regarder. Sir Arthur dévorait des yeux la comtesse Louise.

M^me^ Lancelot, des domaines, poursuivit :

— Toute la nuit, la maison des Savray-Pain-sec fut éclairée. Le mari rentra ; Joli-Cœur aussi, et aussi Fanchon Honoré. Chacun se doutait bien qu'un décès allait avoir lieu ; pourtant, la barre de la porte fut mise. On n'envoya chercher ni médecin ni prêtre.

M. Lancelot et moi nous habitions la maison voisine...

— Ah ! l'interrompit le commandant de la gendarmerie, alors la servante au panier était de chez vous !

Les Domaines rougirent un peu en répliquant :

— Ne me parlez pas des domestiques !... Toute la nuit, ce fut un va-et-vient. Nous entendions comme des gémissements et comme des prières. Puis, vers l'aube, ce fut un chant mâle et joyeux, auquel une voix d'enfant se mêlait.

Au lever du soleil, le voyageur sortit droit et ferme sur ses jambes robustes.

Il était seul. Il descendit la montagne en se dirigeant vers l'orient. Nous le perdîmes de vue dans la vallée. Quand nous l'aperçûmes de nouveau, gravissant la montée de Noyal, il tenait par la main une petite fille dont le corps, gracieux et diaphane, était percé par les rayons du soleil levant.

Ce jour-là même, une lettre arriva chez le notaire de Lamballe. Une tante de la comtesse Louise était morte à Landerneau. Il y avait un gros héritage.

A l'état-major, une autre lettre qui nommait le lieutenant Roland de Savray capitaine.

Troisième lettre à la préfecture de Saint-Brieuc. Le roi Louis XVIII se souvenait de sa filleule Louise et envoyait le titre de comte à son mari.

M. Lancelot et moi nous congédiâmes notre servante, car ce qui ne aurait pu nous venir. Mais maintenant, il faudrait attendre cent ans...

— Et encore, conclut M. Lancelot, ce sera le tour de la ville d'Ofen, en Hongrie.

### XXIX. — AU FEU !

Il était minuit. Tours en Touraine avance de deux heures sur Paris. Minuit est le beau moment des bals de la préfecture. Le punch fumait. Le procureur général se familiarisait avec M. Lamadou, commandant de la gendarmerie. La maréchale de camp avait trouvé un valseur !

Sir Arthur regardait la comtesse Louise. En conscience, le vicomte Paul avait peut-être raison de détester les Anglais. Le regard de sir Arthur faisait froid, honte et peur.

La comtesse Louise, au bras de son bien-aimé Roland, avait quitté la salle de danse pour prendre l'air sur la terrasse. Là, parmi les senteurs embaumées qui montaient du parterre, ils causaient d'amour et d'avenir : c'est-à-dire de Paul, le cher enfant qui était leur cœur.

Ils furent interrompus au milieu de leur intime causerie par le croassement d'un corbeau.

C'était sir Arthur qui disait en français :

— *Voaié ! voaié ! Jé prié vos ! Voaié cette bioutifoule spectacle ! Jé croyé que c'été un boréal aurora ! indeed !*

De fait, le ciel avait des teintes ardentes fort extraordinaires, mais ce foyer de pourpre ne brûlait pas vers le nord.

La terrasse fut pleine de curieux en un clin d'œil.

— C'est un incendie ! s'écria le commandant de gendarmerie au premier coup d'œil.

— Et un terrible incendie ! ajouta le préfet.

— Dans quelle direction ?...

La comtesse Louise avait déjà le cœur serré. Elle sentait le bras du colonel frémir sous le sien.

— Dans la direction de l'ouest, dit le président.

— Vers Luynes...

— On peut se tromper, ajouta la maréchale de camp, mais on jurerait que c'est la maison de campagne du colonel de Savray.

Louise étouffa un cri de terreur.

— Paul ! prononça-t-elle. Mon fils !...

A l'instant où Roland, fou déjà d'inquiétude, se précipitait au dehors, un soldat couvert de poussière et ruisselant de sueur traversa les salons. C'était le hussard Joli-Cœur.

— Colonel, dit-il, la caserne est prévenue. On a fait ce qu'on a pu. Venez.

En même temps, le tocsin sonna aux églises, et la ville éveillée lança ce long cri d'alarme :

— Au feu !... au feu !.. route de Luynes... chez le colonel comte de Savray !

### XXX. — L'INCENDIE.

La calèche courait au galop furieux de ses deux chevaux. Le colonel Roland soutenait dans ses deux bras la comtesse Louise mourante.

On rencontrait sur la route les hussards qui se hâtaient, les pompiers qui allaient à perdre haleine, la foule secourable ou simplement curieuse qui trottait en bavardant.

— Paul ! murmurait la comtesse. Personne ne me parle de Paul !

Derrière la calèche, à la place du valet de pied, il y avait un homme chaudement enveloppé dans un ample manteau. Cet homme se penchait parfois sur la capote relevée pour regarder la comtesse Louise. On aurait pu reconnaître alors les cheveux fades et les cils blondâtres de sir Arthur brillant aux rayons de la lune.

On rencontre parfois chez les Anglais de chevaleresques dévouements. Peut-être que sir Arthur avait choisi cette voie pour arriver plus vite et livrer bataille à l'incendie.

Au tournant des peupliers, ce fut un magnifique et horrible tableau. La villa n'était qu'une immense gerbe de flamme, éclairant ce doux paysage où naguère il y avait tant de bonheur !

Les hussards attaquaient le feu, et avec quelle vaillance ! Qui n'a vu nos soldats français aux prises avec ces tempêtes embrasées n'a jamais admiré le sublime transport de la vaillance humaine !

On les voyait se lancer en masses, comme si la charge eût sonné, comme si l'ennemi eût été de chair et d'os ; on les voyait attaquer, tête baissée, le fulgurant colosse. La plupart étaient repoussés au premier choc, mais certains passaient : des démons, des salamandres, qui s'agitaient, noirs, dans la rouge fournaise.

— Paul ! criait la comtesse Louise. Paul est-il sauvé ?

Le colonel Roland s'était élancé hors de la calèche. Il gravissait la colline.

Sir Arthur sauta à terre et le suivit, laissant Louise plus qu'à demi évanouie.

Des blessés passaient, portés sur des brancards. Louise n'osait plus interroger, mais elle entendit qu'on disait :

— Il n'y a plus que l'enfant en haut, tout en haut de la maison !

Louise joignit les mains, prononça le nom de Dieu et tomba sans connaissance.

### XXXI. — LE PÈRE DU COLONEL.

Il y avait tout en haut de la villa une chambre solitaire, d'où la vue était splendide. De là, un véritable panorama se déroulait autour du regard. Le colonel comte de Savray avait fait de cette pièce son cabinet de travail. Il y couchait souvent.

Après le grand dîner du pavillon, donné en imitation du gala de la préfecture, le vicomte Paul, « qui était papa, » avait absolument voulu faire comme papa et coucher dans la chambre de travail.

Tous les convives du vicomte Paul étaient un peu gaillards. Si Wellington s'était montré, il y aurait eu grabuge. Wellington, fidèle à sa prudence historique, ne se montra pas. On laissa faire le vicomte Paul comme il voulut. Fanchon et Joli-Cœur, après l'avoir mis, glorieux et joyeux, dans le grand lit, se retirèrent.

Or le vicomte Paul avait ouï dire que son papa s'enfermait dans la chambre de travail. Dès qu'il se sentit seul, il se leva et alla, pieds nus, tirer le verrou. Après quoi, tranquille et sûr d'avoir singé consciencieusement son papa, il se recoucha pour bientôt ronfler comme un vicomte qui a fait bombance.

Joli-Cœur et Fanchon la nourrice restèrent à causer. Ils parlèrent de cette étrange histoire, racontée à la préfecture par M^me^ Lancelot, des domaines. Il paraît que cette histoire était vraie, puisque Joli-Cœur et Fanchon, témoins oculaires, ne donnaient point de démenti au bizarre récit que nous avons entendu. Mais il paraît aussi que M^me^ Lancelot, des domaines, ne savait pas tout, car Fanchon et Joli-Cœur parlaient d'un malheur...

Ils disaient : Quel dommage ! Un homme qui avait été, jusqu'à soixante ans, le plus digne seigneur de la terre !

Comme nous n'avons aucune raison de garder le secret, nous dirons en deux mots de quel malheur il s'agissait.

Le père du colonel, honnête gentilhomme, était venu habiter Lamballe avec le jeune ménage. A dater de cette nuit mystérieuse, qui fut suivie de tant de prospérités, le bonhomme devint méconnaissable. On ne peut prétendre qu'il eût perdu la tête, car il raisonnait fort bien ; mais, selon l'expression de Fanchon, « un diable était entré dans son corps ! » Il scandalisait la ville par ses débauches, il blasphémait comme un damné, il buvait comme une éponge, il volait...

Il volait ! Un vieux gentilhomme ! Il faisait pis encore. Je ne sais pas, en vérité, comment M^me^ Lancelot ignorait cela. Si elle l'avait su, quel succès à la préfecture ! Il est vrai que les Savray avaient quitté Lamballe peu de jours après le passage du fantastique voyageur.

Une nuit, le père du colonel avait disparu. Les gendarmes...

Mon Dieu, oui ! Joli-Cœur et Fanchon pensaient que le bonhomme avait fini ses jours en prison.

Et Fanchon disait en secouant la tête :

— Quand l'UN se montre, l'AUTRE n'est pas loin...

L'un, c'était Isaac Laquedem ; l'autre, c'était Ozer, le soldat au vinaigre et au fiel.

### XXXII. — COMME ON BRULE.

Il y a sur nos grèves un singulier petit animal qu'on nomme un *bernard-l'ermite*. C'est un crustacé qui, pour la forme, tient le milieu entre le crabe et le homard. Pour la taille, il est moitié d'une crevette, et ne sert absolument à rien.

Son état est de tuer les bigornes, pour les manger d'abord et ensuite pour s'emparer de leurs maisons.

Ainsi fait ce misérable soldat Ozer, troisième sorte de Juif errant. Il a ce terrible pouvoir d'introduire son âme indigne dans le corps des honnêtes gens, et alors, va comme je te pousse ! Un saint de cinquante-huit ans peut se faire guillotiner avant la soixantaine, quand il a le soldat Ozer au corps.

A combien de catastrophes la vie humaine n'est-elle pas exposée, en dehors même de la garde nationale, des effets toujours fort inquiétants de la foudre, et des tremblements de terre, quand on habite la Martinique !

— Quand l'UN se montre, l'AUTRE n'est pas loin, nous a dit Fanchon la nourrice.

Il paraît certain que ce diabolique soldat Ozer parcourt les mêmes parages qu'Ahasverus, le Juif errant n° 1. Quant à Cataphilus, portier de Ponce Pilate et Juif errant n° 2, il ne fait pas grand bruit dans le monde.

Pendant que Fanchon et Joli-Cœur causaient, se demandant où pouvait être passé le voyageur au long bâton qui

avait fait ombre sur le soleil couchant, le bon abbé Romorantin disait ses prières du soir avant de se mettre au lit, et M. Galapian, surnommé l'Addition, s'occupait d'une autre règle d'arithmétique que les hommes d'affaires affectionnent, dit-on. Elle est connue sous le nom de soustraction. A la différence du vol, qui est aussi une règle d'arithmétique, mais qui a mauvaise mine, la soustraction propre et décente a des mœurs pleines de douceur et place à la caisse d'épargne.

M. Galapian, dès ce temps-là, avait de mignonnes économies.

L'abbé Romorantin et M. Galapian habitaient tous les deux le second étage de la villa.

Au premier étage, en l'absence des maîtres, il n'y avait personne.

Au rez-de-chaussée, tous les domestiques de la maison, mis en belle humeur par le dîner du pavillon, continuaient à festoyer. Dieu merci, et grâce au sommelier qui était un brave cœur, on festoyait partout : à la cuisine, à l'office, à l'écurie. Sapajou essayait de marcher au plafond comme les mouches et ne pouvait pas.

Vers dix heures, tout le monde se coucha, quelques-uns dans leur lit, les autres sous la table.

Nul ne peut répondre d'une maison ainsi gardée, et ceux qui vont aux bals de la préfecture ne sauraient prendre trop de précautions.

Dans le milieu mystérieux où vit notre histoire, on pourrait croire à quelques diableries, mais, en vérité, point n'en était besoin. La moindre chose suffit : une bougie tombée, une lanterne cassée, une lampe qui se renverse. La charmante villa du colonel était une bâtisse légère.

Vers dix heures et demie, les dormeurs s'éveillèrent en sursaut, suffoqués par une épaisse fumée. Ils perdirent



La route de Luynes. Dessin de Yan' Dargent.

du temps à se frotter les yeux. Les têtes étaient encore fort troublées ; on s'accusa mutuellement, on se disputa, on se gourma. Le feu n'en allait que mieux.

On sortit enfin. Les flammes s'élançaient déjà par les fenêtres du premier étage.

Heureusement, l'aile droite, où le vicomte Paul dormait d'ordinaire, restait loin du foyer de l'incendie. Fanchon et Joli-Cœur, les deux gardes du corps de l'enfant, sommeillaient.

Plusieurs songèrent bien à les éveiller, mais en ce moment, des cris lamentables partirent du second étage. C'était M. Galapian qui implorait secours pour lui et ses économies.

Il était là, en chemise, à la fenêtre de sa chambre. Il appelait chacun par son nom. Il prenait Dieu à témoin, lui qui ne croyait qu'au diable. Il promettait des monceaux d'or.

On dressa des échelles. Rien ne menaçait encore le quartier du vicomte Paul. On prit le temps de sauver ce Galapian, et par la même occasion le bon abbé Romorantin, qui prit sa course vers le logis de son élève.

Ce fut lui qui éveilla Joli-Cœur et Fanchon.

— Le lit du vicomte Paul est vide ! s'écria-t-il avec angoisse.

Tout le monde avait oublié la fantaisie du vicomte Paul.

Personne ne se souvenait que le vicomte Paul avait voulu coucher dans la chambre du colonel, — tout en haut de la maison qui désormais flambait comme un immense bûcher.

Ce fut d'abord une grande stupeur, — puis un cri de détresse.

— Paul ! Paul ! le trésor de madame ! le fils unique du colonel !

### XXXIII. — LES ASSAUTS.

Il n'y eut guère que M. Galapian pour garder son sang-

froid. Encore criait-il aussi haut que les autres, parce qu'il avait perdu une de ses pantoufles.

L'abbé Romorantin se jeta comme un fou dans l'escalier ardent et revint tout grillé, le pauvre brave homme.

Déjà Joli-Cœur avait dressé la grande échelle des couvreurs et grimpait. Un châssis de fenêtre tomba sur lui et le rejeta blessé sur le pavé de la cour. Fanchon, agenouillée, priait en se frappant la poitrine. Tout le monde avait bien du chagrin, mais cela ne sauvait point le vicomte Paul.

A chaque instant on s'attendait à voir le pauvre bel enfant paraître, blanc de terreur parmi le rouge vif



L'incendie. Dessin de Yan' Dargent.

des flammes, à la fenêtre ouverte de la chambre haute.

Mais la fenêtre restait fermée, et le vicomte Paul ne se montrait point.

Dormait-il parmi tous ces fracas et au-dessus de cette brûlante fournaise ?

Joli-Cœur sauta sur un cheval, sans selle ni bride, et courut vers la ville. C'était un vieux soldat. Il éveilla la caserne de hussards avant de prévenir le colonel.

Les hussards vinrent d'abord. Ils mirent bas l'uniforme. Quatre cents hommes demi-nus donnèrent le premier assaut à l'incendie. Le feu est un terrible ennemi. Ah ! si c'eût été aussi bien un fort défendu par des Anglais !

Le feu fut vainqueur. Trente blessés restèrent couchés sur le pavé de la cour.

Les pompiers arrivèrent ensuite. Des héros, ceux-là, qui accoutument depuis longtemps la foule à ouïr le mer-

veilleux récit de leurs modestes prouesses. Ils ont tant fait, qu'on s'habitue à ces exploits de tous les jours. Il semble qu'on ne leur doive plus rien et qu'ils soient de fer ou de pierre.

Les pompiers! J'ai vu des gens rire en prononçant le nom de ces soldats du dévouement sublime.

L'eau s'élança en gerbes étincelantes et retomba sur le brasier qu'elle aviva. C'était comme une colossale fusée qui couvrait toute la colline de sa poussière de feu. — Puis, le premier moment passé, le feu pâlit, la fumée s'épaissit.

A leur tour, les pompiers tentèrent l'escalade, car tout autour d'eux on disait :

— Dans la chambre du haut, tout en haut, le fils de la maison est couché.

Les pompiers montèrent, plus froids, plus prudents, plus expérimentés que les hussards. Ils arrivèrent plus haut. Ils n'arrivèrent pas au but.

Le pavé de la cour eut d'autres blessés, et le brave qui dirigeait l'escouade prononça tout bas :

— L'enfant du colonel est perdu!

## XXXIV. — L'ESCALIER.

Où était-il donc le colonel comte Roland de Savray? on l'avait vu quitter la calèche et gravir la colline. Personne n'avait remarqué que sir Arthur montait derrière lui.

Où était-il? On le cherchait en vain. C'était une chose étrange que l'absence du maître dans ces circonstances désespérées.

La comtesse Louise restait toujours évanouie dans sa calèche. Personne ne la gardait. Cocher et valets étaient au feu.

Hussards et pompiers, réunis cette fois, se préparaient pour une suprême tentative. L'escalier central était à nu par suite d'éboulements successifs. On espérait l'atteindre.

Pour quiconque n'a jamais vu réussir les splendides folies du courage, c'était une entreprise extravagante.

Les trompettes du régiment de hussards sonnèrent comme pour la charge, et deux bataillons intrépides se ruèrent sur la villa embrasée.

En ce moment, la comtesse Louise s'éveillait.

Elle put voir ces anges noirs marcher dans le feu... vaincre le feu, allions-nous dire, car les deux escouades pénétrèrent jusqu'à l'escalier.

Mais l'escalier s'abîma, lançant vers le ciel une colonne d'étincelles tourbillonnantes.

Il y eut une exclamation profonde comme un râle.

Puis un cri d'étonnement joyeux.

Car tout le monde vit, et la mère comme les autres, un homme, — était-ce un homme? — qui paraissait à la fenêtre de la chambre haute.

Cet homme était de grande taille. Il portait une longue barbe que la poussière de feu saupoudrait; il avait un long bâton à la main. Il tenait entre ses bras un enfant, vêtu seulement de sa chemise blanche.

Et l'enfant semblait dormir.

La comtesse Louise tendit ses bras tremblants. Elle n'avait pas de paroles; mais comme son cœur tout entier jaillissait vers Dieu!

L'homme enjamba le balcon. L'incendie l'éclairait mieux que n'eût fait un beau soleil d'été. Il était calme et recueilli. Derrière lui, était-ce un flocon de fumée ou une forme humaine? Bien des gens, parmi ceux qui étaient là, frémissant, espérant, admirant, prononcèrent le nom de Lotte.

Et il y en eut qui ajoutèrent :

— La fille du Juif errant!

## XXXV. — DISPARITION DE SIR ARTHUR.

Où était le comte Roland de Savray, le maître, le colonel, le père?

Il n'y avait plus d'escalier, et les flammes léchaient les pans de murailles noircies. L'homme se mit à marcher, à descendre. Il se servait des débris de murailles comme de gradins, son pas était sûr et lent. L'enfant semblait dormir toujours entre ses bras.

Il atteignit le sol de la cour. Un grand cercle se fit autour de lui, composé de gens qui admiraient et qui avaient peur.

Joli-Cœur et Fanchon baisèrent un pan de sa houppelande brûlée. Le bon abbé Romorantin balbutiait une oraison. M. Galapian n'osa pas prier l'homme de lui aller chercher son autre pantoufle.

L'homme traversa la cour et descendit la colline. On savait où il allait, et chacun disait : « La mère! la pauvre mère! »

Quand l'homme était tout près, on ne voyait point cette forme indécise qui ressemblait à la petite Lotte. Mais quand l'homme s'éloigna, descendant la pente, les lueurs de l'incendie éclairèrent une vision vague qui semblait onduler à la brise des nuits.

L'homme remit l'enfant à la mère et ne s'arrêta point pour entendre ses actions de grâces. Il continua sa route. On le vit disparaître derrière les peupliers.

En ce moment, le colonel comte de Savray se montra tout à coup auprès de la calèche. Il y avait en lui quelque chose d'étrange et d'insolite. Quoi? nul n'aurait su le préciser.

— Le bambin est sauvé, tant mieux! dit-il d'une voix qui était bien la voix du colonel, mais où il y avait comme un écho de l'accent guttural de sir Arthur.

La mère cessa de caresser passionnément le vicomte Paul, qui allait s'éveillant dans un sourire. Cette voix la blessait autant que les paroles prononcées.

Était-ce bien le comte Roland qui parlait, le comte Roland qui avait pour son fils unique une tendresse si folle?

Joli-Cœur et Fanchon échangèrent un regard.

— Le vieux gentilhomme avait cette voix-là à Lamballe... commença le hussard.

— Quand d'honnête qu'il était il devint damné coquin! acheva la nourrice.

Le colonel, cependant, bâillait à se démettre la mâchoire.

— Ça, dit-il, allons coucher à l'auberge. La maison était assurée.

La comtesse Louise se recula pour ne le toucher point. Son cœur aimant s'étonnait de ne plus sentir qu'une froide répugnance. Elle serrait contre sa poitrine le vicomte Paul qui disait tout bas :

— Qu'a donc papa? C'est bien papa, et pourtant je n'ai pas envie de l'embrasser.

Le lendemain, le colonel avait perdu tout à fait cet accent anglais, mais la comtesse Louise et son fils étaient bien tristes sans savoir pourquoi.

Sir Arthur avait disparu, et depuis on ne le revit plus à Tours en Touraine.

PAUL FÉVAL.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# M^{lle} DE LAUNAY OU LA FILLE PAUVRE (1).

III

M. Nicolas de Malézieu était une façon de grand seigneur. Il était un des membres écoutés de l'Académie française; il était, à la cour de Sceaux, chez M. le duc et chez Mme la duchesse du Maine, un peu moins qu'un ami, beaucoup plus qu'un serviteur, il était l'homme indispensable. Il donnait l'exemple et le mouvement à cette cour brillante, où tous les mécontents trouvaient un facile accueil, pourvu qu'ils fussent gens de mérite et d'esprit. Les hommes prenaient l'avis de M. de Malézieu s'il s'agissait de quelque bel ouvrage de l'esprit; il était consulté pour les bâtiments, pour les jardins, pour le théâtre et pour le salon. Son bon goût faisait autorité même pour les parures et les ajustements de Mme la duchesse du Maine. On disait généralement: *Le maître l'a dit!* aussitôt que M. de Malézieu avait prononcé son arrêt dans une discussion. Il était le canal de toutes les grâces, le conseiller intime et la voix sans appel. Et comme, heureusement, cet homme était juste et bienveillant, affable à beaucoup de gens, accessible à tous, chacun trouvait que son joug était léger et l'acceptait parce qu'il était juste. Ajoutez que par lui-même il était riche, et qu'il se passait volontiers des grâces et des bienfaits de M. le duc et de Mme la duchesse du Maine, et Dieu sait s'ils acceptaient sans conteste cette indépendance qui ne leur coûtait rien. Ils avaient dépensé dans l'entretien de leur orgueil beaucoup plus d'argent qu'il n'appartenait même à des princes du sang royal, surtout depuis que le roi était mort, et ils furent longtemps à comprendre comment il se faisait que le trésor de la France, épuisé par les prodigalités du dernier règne, se trouvât désormais fermé à ceux que La Bruyère appelait *les fils des dieux*. M. de Malézieu habitait, au milieu du parc de Sceaux, une maison très-jolie qu'il avait arrangée à sa convenance, et ce fut là qu'il reçut Mlle de Launay, au milieu d'une assez grande foule qui remplissait ses antichambres. Il fit d'abord une assez médiocre attention à l'inconnue, et le nom de Mme la duchesse de Noailles ne fut pas tout d'abord une recommandation toute-puissante. Hélas! ces Noailles, les rois de la cour de Louis XIV, avaient étrangement perdu de leur crédit depuis que Mme de Maintenon s'était retirée à Saint-Cyr; mais quoi, ce mauvais mouvement aussitôt passé, M. de Malézieu en rougit au fond de l'âme, et sa bonne volonté se trouvant appuyée des mérites et des grands yeux de Mlle de Launay:

— Soyez la bienvenue, lui dit-il, je vous présenterai tantôt à Mme la duchesse du Maine, et j'espère un peu qu'à ma considération elle vous sera propice. Elle aime à s'entourer d'intelligence et de jeunesse, et votre air lui plaira tout d'abord. Cependant soyez forte et courageuse; il ne s'agit pour vous, mademoiselle, que d'une humble fortune, et, malgré tous vos mérites, j'ai bien peur que vous ne dépassiez jamais l'antichambre de notre princesse. Au fait, reprit-il, avec ces princes on ne sait jamais si l'on ne fera pas une grande fortune en vingt-quatre heures. Essayez donc, et comptez sur moi.

Le soir même, en effet, M. de Malézieu, autorisé par Mme la duchesse du Maine, eut l'honneur de lui présenter la timide et tremblante Mlle de Launay. Certes, elle avait grand besoin de courage, mais sa timidité redoubla lorsqu'elle vit que son protecteur se courbait jusqu'à terre en présence de cette quasi-reine. A peine la princesse honora d'un coup d'œil cette humble servante, et elle passa dans ses appartements sans lui expliquer l'office qu'elle en attendait. M. de Malézieu, de son côté, avait très-bien compris qu'il présentait à Mme la duchesse une servante. Ainsi la voilà perdue en cette grande maison, sans un ami qui la rassure ou qui lui donne un bon conseil. Il y avait à Sceaux trois tables; la table des maîtres, celle des officiers, la table des valets: à cette dernière table elle prit place, elle se contint pour ne pas laisser voir sa tristesse. Une femme de la garde-robe en eut pitié et l'encouragea; puis, s'étant informée, elle revint en grand triomphe annoncer à sa nouvelle camarade qu'elle était attachée à la personne de Mme la duchesse du Maine en qualité de troisième femme de chambre, et qu'elle coucherait avec les femmes de la princesse, à l'entre-sol. Au compte de la vieille dame, c'était là, pour la nouvelle venue, une fortune inespérée, et déjà, pour commencer, Mme la duchesse du Maine avait commandé que Mlle de Launay lui présentât son éventail.

C'était un soir de grand appartement; cent visiteurs, les plus huppés de l'ancienne cour: ducs et pairs et cordons bleus, parmi lesquels s'étaient faufilés plus d'un cordon rouge, entouraient les tables de jeu, M. du Maine étant beau joueur et perdant l'or à pleines mains. Le jeu, en ce temps-là, faisait de grands ravages parmi les fortunes les mieux établies; les plus grands seigneurs jouaient sur une carte leur revenu d'une année, et les dames les plus qualifiées, quand leur bourse était vide, n'avaient pas honte de jouer sur leur parole. Il a cela d'horrible encore, le jeu, qu'il égalise toutes les conditions. A la table où ces grands seigneurs s'abandonnaient à leur frénésie, il y avait un vieillard, en habit bleu de ciel brodé d'or, dont les boutons brillaient comme des diamants; ses dentelles, son justaucorps en satin, ses bas de soie et ses talons rouges, indiquaient un vieux marquis de l'Œil-de-Bœuf; son attitude hardie et ses grands gestes, sa voix impérieuse et plus haute que d'habitude, indiquaient un comédien. C'était Baron, le disciple ingrat, le fils adoptif de Molière. Il était, ce Baron, un comédien de génie; il écrivait des comédies à ses heures perdues, il s'escrimait volontiers de l'épée et du bel esprit. Au demeurant, vantard, joueur, familier, prenant au sérieux son sceptre et son trône. Un soir qu'il jouait avec S. A. R. le prince de Conti: — Cent louis, dit-il, pour le prince de Conti. — Va, pour Germanicus, répondit Son Altesse Royale; et Baron fut le seul qui ne comprît pas la grâce et l'exquis de cette inutile leçon. Il s'était faufilé dans les fêtes de Sceaux par la comédie, et plus d'une fois il eut l'honneur de donner la réplique à Mme la duchesse du Maine. Il y avait dans un coin de ce salon, assises sur des bergères dignes du salon de la reine à Versailles, une vingtaine de dames très-parées, et, sur des tabourets, à leurs pieds, des poëtes et de jeunes seigneurs qui causaient avec les dames. Au milieu du cercle, et sur un fauteuil, était assise Mme la duchesse du Maine, et, debout, près d'elle, un jeune officier, qui lui

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

racontait des choses plaisantes, s'il en fallait juger par le rire éclatant de la princesse. Or ce fut en ce moment que Mlle de Launay, toute confuse et troublée au murmure étincelant de cet esprit qui petillait sous ces lambris dorés et chargés de peintures, entra d'un pas tremblant, et tenant à la main un plateau en laque, sur lequel était posé l'éventail de Son Altesse. Et comme en ce moment la princesse était attentive au discours du jeune officier, Mlle de Launay attendit le bon plaisir de sa maîtresse. O surprise, et quelle humiliation! Justement le jeune homme ici présent, ce prince *Bel à voir*, le familier de cette maison princière, était M. de Silly. Il avait rencontré de tout temps dans M. le duc du Maine un protecteur; il était un officier de ses gardes, et la princesse aimait à l'entendre causer. A l'aspect de cette jeune fille, un instant l'amie intime de sa sœur, de cette demoiselle qui avait vécu sous son toit comme une égale avec son égale, et réduite aujourd'hui à cette honteuse servitude, il pâlit, pendant que la rougeur de la honte montait au front de cette élégante personne. Eh bien, la princesse ne vit rien de ce petit drame, et, d'un beau geste, elle dit au jeune homme :

— Ayez la bonté, monsieur, de me donner mon éventail.

M. de Silly prit le plateau des mains de sa jeune amie, qu'il semblait ne pas reconnaître, et il présenta le plateau à la duchesse :

— Non, dit-elle, pas ainsi; c'est votre privilége et votre droit, monsieur, de prendre l'éventail sur le plateau et de me l'offrir de la main à la main.

Sur quoi Mlle de Launay se retira à pas lents, son sacrifice était consommé.

Cette belle et délicieuse maison de Sceaux, vous ne sauriez la reconnaître à ces ruines. Une révolution, qui a fait tomber les têtes les plus hautes et renversé les plus somptueux édifices, a traversé, sans pitié et sans respect, ce monceau fastueux de toutes les splendeurs. Palais renversé, marbres brisés, arbres déracinés, bosquets, charmilles, prairies, fontaines, kiosques, vastes étangs, eaux plates et jaillissantes, tous ces miracles de la fortune et de la faveur ont disparu comme une vaine poussière. La *bande noire* a vendu jusqu'aux plombs enfouis dans la terre; elle a vendu la longue avenue; elle a changé en fagots les vieux hêtres, où tant de grâces et de beautés se tenaient assises, devisant entre elles des poëtes, des romanciers, des nouvelles comédies et des ballets de Versailles. Qui se promène aujourd'hui dans ce vaste emplacement si bien disposé pour tous les plaisirs de la vie heureuse, aurait peine à reconnaître en ces broussailles la création de M. de Colbert, maître absolu, non moins que le roi, des finances de la France. Il avait épuisé dans sa maison de Sceaux tout ce que pouvait inventer le génie italien et français de la grande architecture, et quand il fut mort, *raisonnablement chargé de la haine publique* (pour employer un mot du cardinal de Retz parlant du cardinal de Mazarin), le propre fils de M. de Colbert, M. le marquis de Seignelay, se trouva mal à l'aise au milieu de ce faste insensé. Le roi, de son côté, toujours incliné à l'amitié pour le nom de M. de Colbert, acheta le palais et les jardins de Sceaux, dont il fit présent à son fils, M. le duc du Maine. Il en coûta plus d'un million, rien que pour l'acquisition de ce palais, sans compter les meubles des appartements, sans compter les statues des jardins. Tout un monde entourait de leurs flatteries et de leurs empressements les propriétaires de ces beaux lieux, comparables à Trianon. La duchesse du Maine était, non pas la reine, c'était trop peu dire, elle était le tyran de cette maison presque royale, où le roi Louis XIV était venu plus d'une fois à la prière de son ministre favori. Mme Anne-Louise-Benedicte de Bourbon, duchesse du Maine, était la petite-fille du grand Condé, et lorsqu'elle épousa le fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, elle avait pensé qu'elle était assise au moins sur un degré du trône de France. Son mari était le préféré de tous les enfants du roi, qui l'avait accablé de toutes les principautés, de tous les gouvernements, de toutes les charges de la couronne; même il avait complété toutes ces grâces en accordant à ses enfants légitimés les rangs et les honneurs du sang royal, à tel point que les enfants légitimes venant à manquer, les fils légitimés devaient être appelés à porter la couronne. Nous avons déjà dit que le testament du roi avait été cassé à la grande douleur de M. le duc du Maine et surtout de la princesse; ardente et violente, à aucun prix elle n'acceptait cette déchéance, et par toutes les façons, même criminelles, elle tenta de regagner le terrain qu'elle avait perdu. Plus sa fureur était cachée, et plus l'éclat en devait être redoutable.

Il y avait à la même heure, à Paris, un ambassadeur du roi d'Espagne, appelé le prince de Cellamare, homme habile et caché, qui n'avait rien moins que l'ambition de placer sur la même tête la couronne d'Espagne et la couronne de France. Attentif à toutes choses, il savait le nombre et le nom des mécontents de Paris, des mécontents de la Bretagne; il enrôlait sous main des officiers, ennemis de M. le Régent, et quand il se fut bien assuré que Mme la duchesse du Maine irait bien vite au delà de toutes les bornes, il lui fit proposer d'entrer dans une vaste conspiration qui mettrait le roi d'Espagne à la tête du gouvernement de la France, et M. le duc du Maine pour représenter Sa Majesté Catholique. Tel fut le commencement de cette conspiration, qui n'interrompit aucune des fêtes qui s'agitaient autour de la princesse. On ne parlait que des plaisirs de Sceaux : concerts, proverbes, comédies, bals et toilettes. Dans ce tumulte, on aurait eu grand'peine à reconnaître Mlle de Launay; elle était enfouie en cet entre-sol sans lumière, et si bas, qu'elle touchait le plafond de sa tête. On l'employait à la lingerie, et chacun l'appelait *la maladroite*. Elle était si troublée, et plus elle s'efforçait de bien faire, et moins elle était au niveau de sa tâche. Une fois qu'elle versait à boire à la princesse, elle jeta l'eau sur sa robe; une autre fois, comme elle lui présentait sa boîte à poudre, elle laissa tomber la boîte; ou bien elle oubliait une manche à la chemise, et, s'il fallait ôter de son écrin le collier de la princesse, elle renversait perles et pierreries. Tout allait mal. Puis elle avait froid, elle était triste, elle répondait mal à ses camarades; elle aimait à lire, les femmes de chambre la troublaient dans sa lecture. Il fallait plaire à celle-ci, ne pas déplaire à celle-là, visiter les désœuvrées, leur faire une espèce de cour et jouer à des jeux qui leur plaisaient. Que vous dirais-je? elle était si malheureuse en ce château des splendeurs, qu'elle en fût sortie, et pour n'y plus rentrer, si elle n'eût pas trouvé sur sa table un petit billet anonyme et d'une écriture contrefaite, dont elle eut bientôt deviné l'auteur : « Prenez patience; ayez bon courage; on veille sur vous. On se rappelle les temps heureux où vous n'étiez aux ordres de personne; où vous donniez des ordres et n'en receviez pas... » Pendant deux ou trois jours, la jeune abandonnée eut une certaine espérance; elle se disait que sa servitude, avec le temps, de-

viendrait moins pesante ; elle espérait toujours que la princesse comprendrait qu'elle avait à ses ordres une fille au-dessus de sa condition. Sur l'entrefaite, il y eut un petit événement qui la mit quelque peu en lumière. A la façon du roi Louis XIV, qui avait tiré un si grand parti, pour ses dernières guerres, de la création des chevaliers de Saint-Louis, Mme la duchesse du Maine avait institué l'ordre de la *Mouche à miel*. Cet ordre, aussi bien que l'ordre du Saint-Esprit, avait ses lois, ses statuts, ses chevaliers ; mais comme la galanterie était le fond de l'ordre, il avait aussi ses *chevalières* ; et sitôt qu'une place était vacante, accouraient les aspirants des deux sexes, tant la flatterie est ingénieuse. Enfin, très-sérieusement, les droits de chacun étaient disputés dans un chapitre dont Mme la duchesse du Maine était la présidente, et M. de Malézieu le secrétaire perpétuel.

Donc il advint qu'une place, étant vacante, fut briguée à la fois par Mme la duchesse d'Uzès, Mme la comtesse de Brissac et M. le président de Romané. Celui-ci ayant été préféré à ses belles concurrentes, chacun, dans le palais, criait à l'injustice, ajoutant que l'élection du président était contre toutes les lois de la chevalerie. Au plus fort de la dispute, apparut une protestation écrite en termes de palais et dans l'accent de la chicane, et telle, qu'elle n'eût point déparé la plus jolie scène des *Plaideurs*, de M. Racine. Aussitôt l'on cherche, on s'inquiète : à qui donc attribuer ce charmant factum? Les uns disaient : C'est M. de Malézieu ; les autres : C'est l'abbé Genest. Pas



Le duc et la duchesse du Maine, d'après une gravure de la Bibliothèque. Dessin de F. Lix.

un ne se fût douté que tant de bel esprit fût caché dans l'antichambre, et comme on cherchait toujours, la main qui avait lancé le factum, afficha ces jolis vers à la porte du salon d'Hébé :

N'accusez ni Genest, ni le grand Malézieux,
D'avoir part à l'écrit qui vous met en cervelle ;
L'auteur que vous cherchez n'habite point les cieux.
Quittez le télescope, allumez la chandelle,
Et fixez à vos pieds vos regards curieux :
Alors, à la clarté d'une faible lumière,
Vous le découvrirez gisant dans la poussière.

Bientôt, comme il fut impossible de découvrir l'auteur de la prose et des vers, on cessa d'en parler, et Mlle de Launay, plus triste que jamais, après ce moment d'une espérance fugitive, résolut d'en finir avec la vie. En ce temps-là le suicide était chose grave. Il était voisin du déshonneur. Le monde en parlait comme on parlerait d'un crime, et l'Église, impitoyable en ceci seulement, refusait au suicidé les prières qu'elle ne refuse à personne. Ah! que cette malheureuse était à plaindre en prenant cette résolution funeste! Avant de mourir, elle voulut tout au moins apprendre à M. de Silly un secret qu'elle se cachait à elle-même, et, d'une main délibérée, elle écrivit ces paroles suprêmes, avec ce courage insensé que donne aux âmes les plus timorées l'approche certaine de la mort :

« Il y a cinq ans que je vous vis pour la première fois. Vous m'avez traitée avec une indifférence qui semblait aller jusqu'au mépris. Irritée contre vous, je cherchai vos défauts, et il arriva que je découvris tout ce qu'il y a d'aimable en vous. Je voulais vous haïr, et je vous aimai. Je ne songeai plus qu'à vous cacher des sentiments auxquels je compris bien que vous ne répondriez pas. Cependant je ne pouvais souffrir que votre insensibilité vous en dérobât la connaissance. Vos moindres attentions me touchaient au dernier point ; et je voulais si bien vous tenir compte de tout, que vos froideurs même trouvaient place dans ma reconnaissance : je les regardais comme un soin que vous aviez de m'arracher du cœur des espérances inutiles et dangereuses. Vous eussiez été jusqu'à la dureté avec moi sans rien faire qu'augmenter l'estime que j'avais pour vous, estime si parfaite et si respec-

tueuse, qu'elle allait jusqu'à me faire condamner le dessein de vous plaire sans m'en ôter le désir. Ni une longue absence, ni les changements de ma fortune, ni les secours d'une raison exercée n'ont pu m'en distraire. J'ai voulu voir, j'ai vu ce qu'on disait être de plus aimable. Que tout cela m'a paru différent de vous! Personne ne vous ressemble, et rien aussi ne ressemble à ce qu'on sent pour vous. Je ne m'accoutume point à voir des gens qui s'aiment, et je ne comprends pas qu'on puisse aimer quelqu'un si ce n'est vous que l'on aime. Hélas! que pensez-vous en ce moment de l'aveu que je vous fais, et pensez-vous que je le fasse ainsi, sans honte, avec la résolution de n'en pas finir avec la triste position à laquelle le sort m'a réduite? O malheureuse que je suis de n'avoir point conservé précieusement les pensées de mon état! Quelle ironie, une servante avec les aspirations d'une reine! Enfin donc je vais mourir, et c'est pourquoi je trouve assez de hardiesse en mon cœur pour vous adresser mes derniers adieux. »

Cette lettre, à peine écrite, apaisa soudain ce cœur malade, et la pauvre abandonnée, revenue à des sentiments meilleurs, enfouit ces tristes confidences. Cependant la petite cour de Mme la duchesse du Maine était exposée à d'aussi grands orages que l'ancien Versailles. La vanité, l'orgueil, l'ambition, les brigues, les partis, les intrigues de toute sorte avaient envahi ces beaux lieux, que de loin on se figurait si paisibles. Le moindre accident, la plus légère aventure, suffisait à éveiller toutes ces imaginations qui ne demandaient qu'un prétexte, et, comme un jour il fut question des miracles opérés par une jeune fille du menu peuple ayant nom Mlle Tétard, voilà soudain la duchesse du Maine qui s'agite et s'inquiète. Elle s'adressa naturellement à l'oracle écouté de ce temps-là, à M. de Fontenelle, esprit sagace et tout disposé au sourire. Or, cette fois, M. de Fontenelle avait pris au sérieux les miracles de Mlle Tétard, et il en fit à Mme la duchesse du Maine un rapport tout rempli d'une admiration inattendue. Alors on s'étonne, on s'interroge, et chacun se demande où donc M. de Fontenelle a puisé une foi si robuste.

Au bout de huit jours on parlait encore de son rapport, lorsqu'un matin Mme la duchesse du Maine trouva sur sa table une lettre anonyme adressée à M. de Fontenelle. Il y avait dans cette lettre ingénieuse un véritable atticisme, et, tout d'une voix, M. de Malézieu fut désigné comme étant l'auteur de ce petit discours plein de grâce et de bel esprit :

« L'aventure de Mlle Tétard fait moins de bruit, monsieur, que le témoignage que vous en avez rendu. La diversité des jugements qu'on en porte m'oblige à vous en parler..... Quoi! disent les critiques, cet homme, qui a mis dans un si beau jour des supercheries faites à mille lieues loin, et plus de deux mille ans avant lui, n'a pu découvrir une ruse tramée sous ses yeux? Les partisans de l'antiquité, animés d'un vieux ressentiment, viennent à la rescousse. Vous verrez, disent-ils, que le *maître* placera les prodiges nouveaux au-dessus des anciens. En bons pyrrhoniens, ils doutent, et cependant le voilà qui croit tout possible. Ah! monsieur, quel bonheur pour les dévots de vous voir adorer le diable! Encore un pas dans la dévotion, ils vous reconnaîtront comme un des leurs. Les femmes, de leur côté, sont toutes fières de la confiance que vous accordez à leur sexe, et pas une qui ne se glorifie en son par dedans d'être une faiseuse de miracles, pour peu que cela lui convînt. Tels sont les bruits qui se font autour de votre sagesse, et vous pouvez en être glorieux, puisqu'ils sont un témoignage de l'intérêt qui se rattache aux opinions non moins qu'aux écrits de l'aimable M. de Fontenelle. Agréez cependant, monsieur le secrétaire perpétuel, mon sincère hommage et ma vive admiration. Permettez en même temps que je cache un nom que Mlle Tétard vous dira bien volontiers, pour peu qu'elle soit en train de deviner. »

— Ah! que c'est joli, que c'est charmant... c'est divin, s'écria Son Altesse, et pour le coup notre homme est blessé dans ses œuvres vives; nous le mettons au défi de répondre. Et cependant qui nous dira le nom du bel esprit à qui nous devons ce factum? Ce n'est pas M. de Malézieu, ce n'est pas M. de Valincourt, ce n'est pas M. le cardinal de Polignac, ce n'est pas même M. de Saint-Aulaire, l'homme aux quatrains. Je donnerais beaucoup pour le savoir.

Quand elle eut bien cherché, M. de Silly parla tout bas à l'oreille de la princesse.

— Ah! dit-elle, est-ce possible? A-t-elle donc tant d'esprit?

— Oui, madame, elle a tout cet esprit-là. C'est une précieuse, dans la bonne acception du terme; elle écrit en prose, elle écrit en vers. Elle est assez maladroite à faire des nœuds, j'en conviens, mais elle tourne agréablement une comédie.

Alors la princesse, un doigt sur sa lèvre, imposa silence à M. de Silly; mais le soir même elle dispensait Mlle de Launay de son service à la toilette, et le lendemain, elle lui donnait une belle chambre au premier étage, avec le titre de sa lectrice. On en murmura beaucoup dans tous les recoins de la petite cour, mais enfin chacun en prit son parti, et la nouvelle lectrice, avec tant de modestie et de bonne grâce, accepta sa nouvelle fortune, qu'elle se la fit pardonner.

## IV

Les choses allaient ainsi chez M. le duc du Maine, où chaque jour amenait un nouveau courtisan : aujourd'hui M. le duc de Brancas, le lendemain le poëte Chaulieu, très à la mode en ce temps-là, ou bien le chevalier de Vauvray; un peu plus tard M. Davisart, avocat général du parlement de Toulouse, et l'apparition de M. Davisart dans le château de Sceaux fut un véritable événement. Pas un jour ne se passait sans que Son Altesse Royale ne s'enfermât trois ou quatre heures avec ce nouveau conseiller, très-dangereux, et, comme ils rédigeaient ensemble une protestation mystérieuse dont rien ne transpirait dans le château, il vint un instant où la princesse et son conseiller voulurent avoir un secrétaire intime. Après une longue hésitation, Mlle de Launay fut choisie; elle tenait la plume, elle écrivait les discours d'une et d'autre part, tantôt les preuves, tantôt les objections; parfois même elle allait aux bibliothèques ou chez les historiens de profession, chez M. Boivin l'aîné, chez l'abbé Le Camus, interrogeant discrètement ces hommes qui savaient tant de choses. Ainsi chaque jour ajoutait une page à ces *factums* dont se réjouissaient fort le prince de Cellamare et le cardinal Albéroni. Un peu plus tard, quand elle se fut persuadé enfin qu'elle avait fait tout ce travail en pure perte et qu'il fallait renoncer au bénéfice du testament de Louis XIV, la duchesse du Maine prêta l'oreille aux bruits qui lui venaient de l'Espagne. Elle n'eut plus si grand'peur de prendre le mot d'ordre du cardinal Albéroni chez le prince de Cellamare. Elle commença d'écrire des lettres dangereuses avec de l'encre sympathique, et Mlle de Launay l'y servit de son mieux. On écrivait d'a-

bord une lettre à l'encre ordinaire, où l'on donnait toutes sortes de nouvelles courantes; puis, dans l'intervalle des lignes, se plaçaient des choses compromettantes. Tout ceci était l'a b c de la plus vulgaire diplomatie, et, tant que ces petits secrets n'allèrent pas plus loin, M. le Régent ne s'en inquiéta guère. Il savait à peu près tout ce qui se passait à la petite cour et quelles étaient ses méchantes dispositions pour la régence; mais, comme il avait pour lui la force et le bon droit, il abandonnait la conspiration à elle-même. Or ce fut un grand malheur pour Mme la duchesse du Maine. Elle s'endormit dans une sécurité qui devait la perdre, et, si par hasard Mlle de Launay la suppliait de redoubler de prudence, elle ne faisait qu'en rire, et volontiers elle eût dit, comme tous ces conspirateurs que l'on avertit de prendre garde : *A demain les affaires sérieuses,* ou bien encore : *Ils n'oseront.* Notez bien que le premier ministre, qui sera bientôt le cardinal Dubois, était déjà dans le vent de cette conspiration. C'était l'habileté même et la prudence en personne. Il était déjà sûr qu'un jour ou l'autre il tiendrait dans ses mains cette princesse dédaigneuse qui l'accablait de ses mépris. Tout ce monde imprudent marchait en souriant sur des cendres qui recélaient un véritable incendie; ils s'amusaient les uns et les autres de ces aventures dont à peine ils devinaient la portée, et la foudre qui les devait abattre les trouva profondément endormis.

Un des secrétaires de l'ambassadeur d'Espagne était un jeune homme étourdi, sans portée, et tout entier aux plaisirs de son âge. Un soir qu'il était attendu à souper dans une de ces maisons ouvertes aux oisifs de Paris, il raconta qu'il avait été occupé tout le jour à copier des dépêches qui devaient partir dans la nuit même, et, comme il était las de sa besogne, il ne songea plus qu'à boire, à jouer, à plaisanter. Mais quelqu'un du logis, une femme, avait ramassé cette parole imprudente et la fit passer à M. le Régent. Celui-ci fit courir après le courrier de l'ambassade, avec ordre de s'emparer de ses dépêches, et ce courrier, qui ne se hâtait guère, fut arrêté à Poitiers. On lui prit son manteau et son portefeuille, en lui commandant de suivre son chemin; mais cet homme, aussi zélé que le secrétaire avait été imprudent, revint à Paris par la traverse et marcha si vite, qu'il arriva chez le prince de Cellamare bien avant que les hommes de M. le Régent eussent regagné le Palais-Royal. Bien qu'il fût quatre heures du matin, M. le Régent était encore à souper, et quand il soupait il n'y avait pas d'affaire d'État assez importante pour qu'on vînt le déranger. Il aimait le bel esprit, la grâce et la gaieté du discours; il travaillait volontiers toute la journée, à condition que la nuit appartiendrait à ses plaisirs. Grâce à cette nonchalance coupable, le prince de Cellamare eut le temps d'avertir les principaux complices de sa conspiration. Toutefois, le matin venu, l'ambassadeur d'Espagne est arrêté dans son hôtel par MM. les gardes du corps du roi; ses papiers sont saisis par ordre du ministre, et, la nouvelle ayant couru de Paris à Sceaux, la duchesse du Maine apprit enfin les dangers qui l'entouraient. Elle jouait au biribi, son jeu favori, quand elle entendit raconter, par un témoin venu de la ville, ces histoires d'hommes enfermés à la Bastille, de papiers saisis et de gens compromis dont la tête était en jeu; l'infortunée eut encore la force de sourire. Elle apprit, l'instant d'après, que MM. d'Argenson et Leblanc, deux hommes rigides, étaient chargés d'interroger les accusés. A minuit, la duchesse fut avertie, à n'en pas douter, qu'elle serait arrêtée avec M. le duc du Maine, et que sa demoiselle de compagnie était compromise. Elle riait encore; elle ne pouvait croire à rien de sérieux; elle s'imaginait que cette conspiration était un jeu d'enfant. Cependant Mlle de Launay restait près d'elle, et, comme elle s'était endormie, elle fut réveillée par un coup frappé à sa porte : *Ouvrez, de par le roi,* s'écriait une voix inconnue. Elle se lève, elle ouvre, après avoir averti la duchesse. En ce moment, la maison était remplie de mousquetaires et de gardes sous les ordres de M. le duc de Béthune, capitaine des gardes, accompagné de M. de La Billiarderie, son lieutenant. Sans trop de cérémonie, ils annoncèrent à Mme la duchesse du Maine qu'ils avaient ordre de la mettre en lieu de sûreté, et ils la firent monter dans une voiture de place. Elle fut conduite à Dijon, pendant que M. le duc du Maine, innocent de toutes ces intrigues, était enfermé dans la citadelle de Doullens, en Picardie. Ah! quelle chute, et dans quels abîmes ils étaient précipités ces favoris de la fortune! Hélas! qui l'eût prédit à Louis XIV, que ses enfants bien-aimés, la joie et l'orgueil de sa vieillesse, on les traiterait, sitôt après sa mort, comme de véritables criminels!

En même temps tous les amis de la princesse et tous ses confidents furent arrêtés. M. de Malézieu et son fils, M. Davisart, l'abbé Le Camus, deux valets de chambre et quatre valets de pied furent jetés dans les prisons d'État; le cardinal de Polignac fut exilé en Flandre; la jeune princesse, la propre fille du duc et de la duchesse du Maine, fut enfermée au couvent de la Visitation, à Chaillot. Voilà donc toute la maison dispersée et toute sa grandeur anéantie. On avait détenu provisoirement et gardée à vue dans sa chambre Mlle de Launay et son gardien, par compassion :

— Mademoiselle, lui dit-il, ce séquestre est étrange et ne présage rien de bon. Il paraît que vous êtes une des personnes les plus compromises. Croyez-moi, mangez un peu, et prenez des forces, vous aurez grand besoin, j'en ai peur.

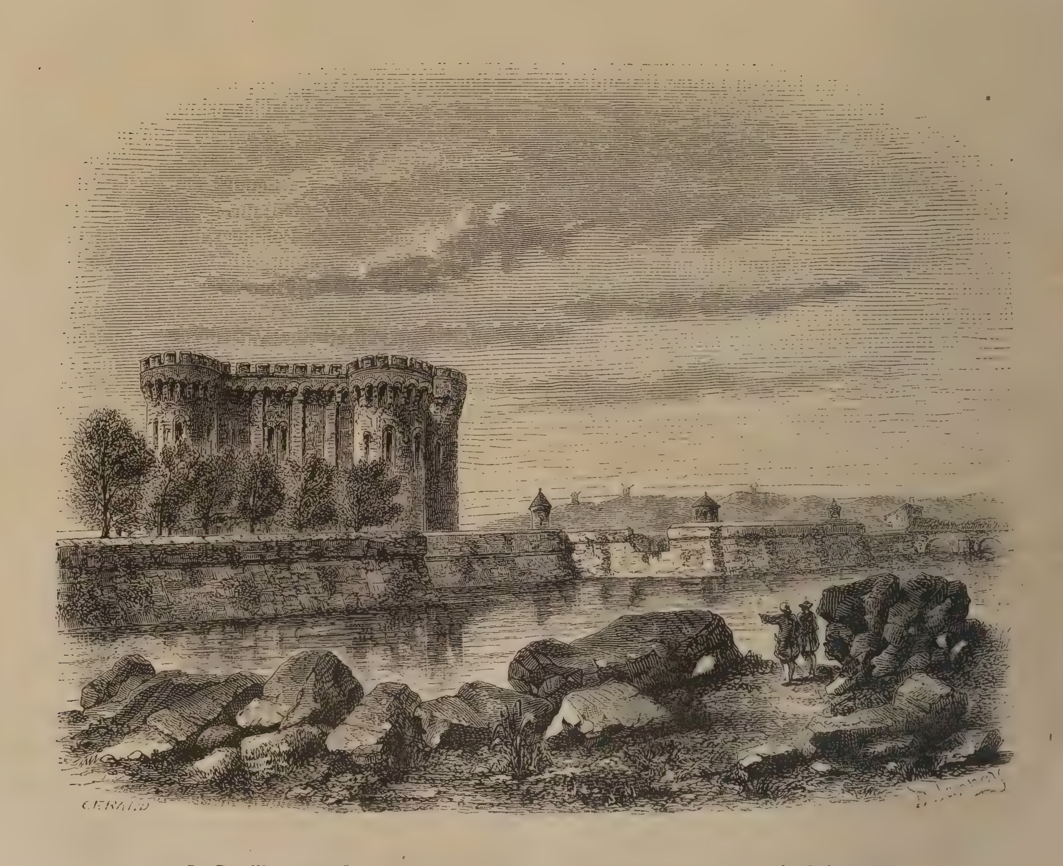
Ce terrible homme avait une grande figure et des yeux sinistres, et ressemblait fort à quelque exécuteur des hautes œuvres les plus secrètes.

Cependant Mlle de Launay ne perdit pas tout courage, et, trois ou quatre heures après que tout le monde fut parti, un exempt la vint prendre et la conduisit dans un carrosse à la Bastille. Cette fameuse prison d'État, qui devait tomber en moins de soixante et dix ans entre les mains du peuple de Paris et disparaître en un clin d'œil comme un château de nuages, était alors une puissance formidable. A ce nom seul, la Bastille, les têtes les plus hautes s'inclinaient, les cœurs les plus hardis étaient saisis d'un indicible effroi. Ces vieilles tours, bâties par les anciens tyrans, s'élevaient menaçantes entre les fossés remplis d'une eau fangeuse, et l'on se racontait tout bas mille histoires sanglantes de ces cachots sans lumière et sans fond. Il était dix heures du soir, le temps était sombre, et le faubourg Saint-Antoine, dont le réveil devait être si terrible en 1791, venait de s'endormir sous les fatigues de la journée. A l'extrémité du pont-levis, la prisonnière attendait qu'on la vînt prendre, et lorsque enfin son tour fut venu d'entrer dans la geôle, on lui fit traverser des passages gardés par des portes de fer. On entendait dans ces longs corridors les plaintes des nouveaux prisonniers, qui n'avaient pas encore l'accoutumance de la prison. Enfin donc, étant arrivée aux étages d'en haut, elle fut introduite dans une chambre horrible où tout manquait, le feu, les meubles, la lumière, la propreté; pour tout meuble, une chaise de paille, un bout de chandelle at-

taché au mur, et tous les gens qui l'avaient amenée, disparus au bruit des portes qui se refermaient. Trois heures après, ces portes s'ouvrirent de nouveau; le gouverneur reparut, amenant avec lui la servante de Mlle de Launay, et cette fois la chambre fut meublée d'un petit lit, d'un fauteuil, deux chaises, une table, une jatte, un pot à l'eau, un grabat pour la jeune servante. « Ah! dit-elle, on sera bien mal couchée! » On lui répondit : « Ce sont les lits du roi. » Puis les prisonnières se couchèrent sans souper. En vain elles voulaient dormir, tous les quarts d'heure elles étaient réveillées au son d'une cloche, et cette habitude est une des plus cruelles de la Bastille.

Et, le jour étant venu, la dame et la servante eurent grand soin de balayer leur chambre et de brûler un des deux fagots que le roi leur accordait chaque jour. Une boîte d'allumettes au beau milieu du Champ de Mars produirait presque autant d'effet que ces *fagots du roi* en cette immense cheminée, grillée et barrée autant que les fenêtres. A la première flambée de son feu, Mlle de Launay, triomphante, brûla un papier qu'elle avait soustrait aux yeux de MM. les commissaires; c'était une lettre écrite en entier de la main du chevalier de Silly au cardinal Albéroni. Ce papier, s'il fût tombé entre les mains de M. d'Argenson, eût été l'arrêt de mort de M. de Silly. Restait maintenant à lui faire savoir que ce papier était anéanti. « Dieu y pourvoira, » se disait Mlle de Launay.

Elle resta *au secret* sept à huit jours, au bout desquels le gouverneur lui fit une visite, et l'ayant trouvée assez gaie, il lui raconta plusieurs anecdotes de son royaume,



La Bastille en 1718, d'après une gravure de la Bibliothèque. Dessin de Delannoy.

et finit par lui prêter quelques romans dépareillés de Mlle de Scudéry. C'étaient des romans sans fin, que l'on eût dit composés tout exprès pour les habitants de la Bastille. Elles sont très-longues ces premières heures de la prison, mais l'on s'y fait peu à peu; bientôt le prisonnier s'habitue à ces bruits si divers; il reconnaît la garde montante et la garde descendante; il sait quand arrive un nouveau prisonnier; il sait quand il s'en va. La nuit, si quelqu'un meurt, les gardiens ont beau faire, on entend le bruit de son cercueil. C'est aussi une grande occupation de lire sur la muraille, écrits au charbon, les noms de tant de malheureux qui ont vécu sous ces voûtes funèbres. Sur une de ces murailles avaient été charbonnés, naguère, par une main habile et fluette, et cependant énergique autant qu'une main guerrière, les premiers chants de la *Henriade*, et le jeune Arouet, lorsqu'au sortir de la Bastille il fut présenté à M. le Régent qui lui promettait sa protection :

— J'accepterai, lui dit-il, tous les bienfaits de Votre Altesse Royale, seulement je la dispense de mon logement.

Quand tous les conspirateurs furent arrêtés, alors leur procès commença. Tous les huit jours, M. D'Argenson et M. Leblanc, chargés des interrogatoires, arrivaient accompagnés de l'abbé Dubois. On eût cru voir Minos, Eaque et Rhadamante, les trois juges des sombres bords. Ce qu'ils faisaient, ce qu'ils disaient, les prisonniers n'en savaient rien, et cependant il en transpirait toujours quelque chose. Une grande inquiétude pour la prisonnière, c'était de paraître aux yeux de ces messieurs,

quand son heure serait venue, en cornette blanche, en linge blanc, et ce fut sa grande occupation de blanchir ce peu de linge. Aussi bien, grande fut sa joie en recevant toutes ses nippes que lui envoyait un ami du dehors, l'abbé de Chaulieu, le poëte. On l'avait épargné, on l'avait oublié, mais lui, il s'était souvenu, et il avait envoyé à la Bastille même un pot de rouge. Ah, que ce brin de rouge fut le bienvenu! tant la dame avait peur de pâlir sous les regards de M. d'Argenson.

Il la fit donc comparaître au bout de trois mois :

— Otez votre gant, dit-il, et levez la main.

Elle avait la main belle et la leva volontiers, jurant de dire toute la vérité, et se promettant bien de n'en pas trop dire. Alors commença l'interrogatoire. On voulait savoir pourquoi donc elle veillait si tard au chevet de Mme la duchesse du Maine. Elle répondit que c'était pour l'endormir.

— Pourquoi donc on avait trouvé tant de livres dans sa chambre?

Elle répondit que c'était parce qu'elle aimait la lecture.



Château de Sceaux en 1718, d'après une gravure de la Bibliothèque. Dessin de Delannoy.

— Et pourquoi tant de papier déchiré? — C'étaient des bagatelles qu'elle avait composées et dont elle ne se souciait plus.

Puis elle fut reconduite en son séquestre, et quelque peu rassurée, elle trouva que son état était assez doux, à tout prendre. Elle était prisonnière, il est vrai, mais elle était loin des caprices, des violences et des volontés de sa douce maîtresse; elle avait brisé le joug des petites voix qui faisaient le tourment de sa vie; elle avait fait de sa servante une amie, et pour compagne elle avait une jolie chatte que le gouverneur lui avait donnée étant petite, et qui avait fait bien des petits. Puis, le soir venu, elle n'était pas forcée à jouer la comédie, à manier des cartes, et elle se couchait quand elle voulait dormir.

Cette conspiration de Cellamare, qui eût fait tomber plus d'une tête sous la hache inexorable du cardinal de Richelieu, devint bientôt, entre les mains bienveillantes de M. le Régent, une entreprise assez ridicule, et plutôt faite pour amuser les oisifs que pour occuper les hommes d'État. M. le Régent se contenta du nouvel abaissement imposé aux princes légitimés, et quand on lui rapportait les vociférations de Mme la duchesse du Maine, il en riait volontiers, acceptant les douleurs de la princesse en

dédommagement des humiliations qu'elle lui avait fait subir dans le salon de Mme de Maintenon. Puis, dans ce plaisant pays de France, on n'est pas fâché de changer chaque matin de héros et d'aventure; au bout de trois mois, quiconque eût parlé des conspirateurs dans un salon de Paris, eût été regardé comme un sot; si bien que, même à la Bastille, le juge instructeur avait fini par ne plus interroger les prisonniers que pour la forme. On leur laissait déjà toutes sortes de libertés inaccoutumées en ce lieu de plaisance : ils se promenaient chaque jour au-dessus des tours, et leurs amis qui passaient dans le faubourg leur disaient bonjour du geste et du regard. Un peu plus tard, ces prisonniers, si nombreux d'abord, furent relâchés l'un après l'autre : aujourd'hui M. de Malézieu le fils, M. Bargeton le lendemain; plus tard encore, elle se rappelait qu'il y avait déjà six mois on était venu chercher M. de Silly, et que l'ingrat était parti oubliant de prendre congé de cette humble amie, et ne se doutant pas que peut-être elle avait sauvé sa tête en brûlant la pièce la plus compromettante du procès. Que vous dirais-je ? Après tant d'angoisses et d'inquiétudes, la prisonnière resta seule à la Bastille, et ne comprenant guère comment donc la moins coupable était détenue, à l'heure où l'indulgence et le pardon s'étaient étendus sur tous ses complices. C'est une chose étrange et pourtant vraie : aussitôt que le danger a disparu dans une affaire d'État, la captivité devient insupportable. Autant le prisonnier mettait de zèle et d'ardeur à sauver sa vie, autant il reste inerte à présent qu'il se demande quand donc finira sa captivité? Il en est à regretter même les heures pénibles de l'interrogatoire, et l'aspect du juge, et les bruits du dehors, toujours pleins de menaces sanglantes. Un prisonnier qui n'est que cela, n'est plus rien, même à la Bastille. On l'oublie, on le néglige, et si Mlle de Launay n'eût pas rencontré parmi ses gardiens le chevalier de Maison-Rouge pour la plaindre et pour le lui dire, elle eût été bien malheureuse. Mais le chevalier de Maison-Rouge était si tendre et si bon, avec tant de probité, tant d'honneur, tant de petites recherches pour distraire un peu sa captive ; il oubliait si souvent de fermer la porte à double tour; il avait chaque matin un nouveau livre à lui prêter, non pas les vieux romans poudreux de la Bastille, mais le livre à la mode ou la comédie à peine éclose. Dans ses jours de sortie, il s'en allait par la ville, en quête des moindres anecdotes et de tous les bruits qui se débitent dans les ruelles galantes de la place Royale au faubourg Saint-Germain. Puis, tout ce qu'il avait appris, il le racontait avec mille grâces, ajoutant ce qui pouvait plaire, et retranchant tout le reste. Ainsi chaque jour ajoutait aux petits bonheurs que le bon lieutenant apportait dans cette prison, très-étonnée et scandalisée, on pourrait le dire, de toutes ces joies. Il y eut un jour où le lieutenant de Maison-Rouge, oublieux de toute espèce de discipline, s'en vint présenter à Mlle de Launay les hommages d'un prisonnier logé dans la *tour de la Liberté*, ainsi nommée par une aimable ironie à laquelle tous les porte-clefs ajoutaient les bons mots de leur façon. Ce prisonnier était un beau jeune homme, à la fleur de l'âge, un coq-plumet de la jeune cour, M. le duc de Richelieu lui-même. Il s'était plongé comme un étourdi et pour le vain plaisir d'une nouveauté qui lui semblait piquante, dans la conspiration de Cellamare, et peu s'en fallut qu'il ne payât son étourderie un peu cher. Mais le moyen de livrer au bourreau le dernier héritier du cardinal de Richelieu? Il était déjà le bienvenu du jeune roi ; il était l'ornement de la cour; ses bons mots, ses exploits, sa jeunesse enfin, tout criait en sa faveur. Mais la Bastille lui était insupportable, et quand il apprit par le chevalier de Maison-Rouge que la confidente de Mme la duchesse du Maine était logée à *la Bertandière,* une tour qui faisait face à *la Liberté,* M. de Richelieu n'eut pas de cesse et de fin qu'on eût enlevé les clôtures de l'une et de l'autre fenêtre, et le voilà qui se met à chanter à haute voix, mieux que n'eût fait le fameux Lambert ou le célèbre Cocherot de l'Opéra, l'opéra d'*Iphygénie.* Il chantait le rôle d'Oreste, et Mlle de Launay fut bientôt Iphigénie. On n'avait rien entendu de pareil depuis le roi Louis XI. Les plus anciens détenus, ceux qui étaient au secret depuis vingt ans, se demandaient s'ils n'étaient pas le jouet d'un songe. Ah! les malheureux! c'était la première et la dernière chanson qu'ils devaient entendre avant de mourir.

On touchait à l'automne, et les brouillards plus épais tombaient du haut des tours, lorsque M. de Richelieu quitta la Bastille en grand triomphe. Une des filles de M. le Régent s'était jetée aux pieds de son père en demandant la grâce du jeune homme, et le régent s'était laissé fléchir. Le départ de ce joyeux voisin fut encore un ennui pour Mlle de Launay, et plus attristée à mesure que l'hiver était plus proche et la solitude plus profonde, elle écrivit à M. Leblanc le billet que voici :

« Monseigneur,

« Ce n'est ni l'impatience ni l'ennui qui me forcent à vous importuner. Ce qui m'y détermine est la juste appréhension qu'une personne aussi obscure que moi ne soit totalement oubliée. Cette crainte est d'autant mieux fondée, qu'il est peu vraisemblable que les motifs de ma détention en rappellent le souvenir; je me flatte qu'ils sont aussi peu remarquables que ma personne. Et, dans cette opinion, j'ai trouvé quelque espèce de nécessité de vous remettre en mémoire que j'ai été amenée à la Bastille à la fin de l'année 1718, et que j'y suis encore. Quand je je saurai, monseigneur, que vous vous en souvenez, je me reposerai, du reste, sur votre équité et sur votre humeur bienfaisante, contente, en quelque état que je sois, d'obéir aux lois qu'on m'impose et de révérer le pouvoir souverain par une soumission volontaire à ses ordres. ».

Sa lettre écrite, elle attendit sa délivrance, ou tout au moins l'espérance d'être délivrée. Hélas! rien ne vint, que l'hiver sombre et menaçant. La prisonnière était à bout de courage. Un temps vient où les heures comptent pour des années; la rêverie est impossible; on ne peut plus lire, on ne dort plus; chaque journée est un long supplice, et pourtant la captivité de la jeune lectrice était un plaisir, comparée au séjour de la duchesse du Maine dans la citadelle où elle était enfermée. Elle était seule, et complétement ignorante du sort de tous les siens; pas une distraction, pas une lettre, et cette aimable princesse, heureuse de toutes les choses de l'esprit, en était réduite à supplier M. Leblanc à peu près dans les termes que Mlle de Launay employait pour elle-même. Si bien que lorsque la duchesse du Maine fut rendue à la liberté, et qu'il lui fut permis de revenir dans sa maison de Sceaux, sa captivité ne pouvait pas se prolonger davantage. D'abord elle se trouva bien isolée en ces lieux privés de son ancienne splendeur. La disgrâce est contagieuse, et de tous ces courtisans empressés à leur plaire il vint un bien petit nombre. Ah! désormais, plus de fêtes, de comédies, de belles nuits enjouées, aux sons des musiques. Ils avaient payé leur liberté assez cher; M. le Régent, qui n'était pas sans pitié, mais qui ne voulait pas être exposé aux

récriminations violentes de ses ennemis, comme il n'avait pu rien tirer des principaux complices de la conspiration et que Mlle de Launay, qui la savait d'un bout à l'autre en sa qualité de secrétaire intime de la princesse, absolument se refusait à parler, M. le Régent avait exigé de la principale accusée un aveu complet de son crime, et, de guerre lasse, elle avait signé tout ce qu'on voulait. Ainsi la princesse y laissa beaucoup de sa considération, et le prince, un peu de son propre honneur. Il en avait conservé un si grand ressentiment, qu'il refusa longtemps de rentrer dans sa maison de Sceaux. Tous ces aveux retombaient sur Mlle de Launay, que M. Leblanc resserrait toujours davantage. Il voulait obtenir de la confidente un aveu auquel s'était soumise la maîtresse, et il s'indignait qu'une servante eût plus de courage et d'honneur que toutes ces dames et tous ces gentilshommes, trop pressés de racheter leur liberté par des lâchetés misérables.

Mais pendant que le public, bon juge en toutes les choses honnêtes, condamnait hautement la conduite de ces conspirateurs si peu constants avec eux-mêmes, tous les regards et, disons-le, tous les respects, se tournaient du côté de la captive. « Ah ! disait-on, en voilà une au moins qui ne cède pas aux menaces, et qui maintient ce qu'elle a dit tout d'abord. » Telle est la toute-puissance des louanges populaires, elles franchissent les fossés les plus profonds, elles pénètrent dans les plus hautes citadelles. Mlle de Launay, dans sa solitude, avait comme un pressentiment de l'admiration dont elle était l'objet légitime ; elle en était tout encouragée à résister à la violence. Aussi, ni les menaces d'une captivité sans fin, ni l'espérance d'une délivrance prochaine, ni les peines et les infirmités de la prison, qui finit presque toujours par dompter les volontés les plus fermes, ne vinrent à bout de ce grand courage, et la prisonnière fut plus forte que ses geôliers.

Au bout de six mois encore de cette courageuse résistance, elle vit s'ouvrir les portes de la Bastille, et toute contente, et toute joyeuse, elle prit le chemin de Sceaux dans la voiture publique. Autant elle était entrée en grande cérémonie à la Bastille, accusée et complice d'un crime d'État, autant, à cette heure, elle était une simple bourgeoise, et l'on n'eût jamais dit, à la voir, quel grand rôle elle avait joué dans cette illustre tragédie, où les têtes les plus hautes avaient couru un vrai péril. Comme elle respirait en ce moment l'air pur de la liberté ! Quel bonheur de retrouver la causerie et les visages de tous les jours dans le véhicule de tout le monde ! A chaque tour de la roue indolente, elle se demandait : « Que dira ma princesse, et comment donc en serai-je reçue ? » Elle arrive enfin ; la porte est ouverte ; elle entre. On lui dit que Mme la princesse du Maine se promène dans ses jardins. Elle y court. La dame était en calèche, à demi couchée, et voyant venir cette confidente si fidèle, la seule qui n'eût pas trahi son secret : « Ah ! dit-elle, vous voilà, j'en suis bien aise ! » Et voilà tout ce qu'elle en eut. Pas d'autre explication, pas de récompense, à peine un sourire. Elle reprit le lendemain son humble service, à lire, à veiller, à jouer avec Son Altesse, et peu s'en fallut qu'elle ne regrettât le calme et la paix de sa prison. Ces grands seigneurs d'autrefois, *ces fils des dieux*, disait La Bruyère, s'imaginaient que les petites gens étaient trop heureux de les servir et trouvaient leur récompense dans leur dévouement même. Elle avait rapporté de la Bastille du linge et des robes en méchant état, sa princesse ne songea point à remplacer ces nippes usées dans la prison. Désormais, Mlle de Launay comprit qu'elle ne devait rien attendre que d'elle-même, et, bien décidée à sortir de cette captivité déguisée, elle s'en fut visiter ses amis de Paris, et entre autres M. de Chaulieu, qui logeait au Temple, et M. Dacier, qui habitait dans un des galetas du Louvre. Hélas ! l'aimable poëte, ami des doctes sœurs, M. de Chaulieu, dont les douces chansons avaient été le charme et la gaieté de tout un monde évanoui, Mlle de Launay rencontra son cercueil, comme on le portait dans les caveaux des anciens chevaliers du Temple. Encore un peu de temps, et dans la tour du Temple habitera tout ce qui reste de la monarchie et des grandeurs de Louis XIV : le roi, la reine et M. le dauphin, Madame Royale et Madame Élisabeth, nobles têtes attendues par le bourreau, vouées à l'exil, écrasées sous le talon du savetier Simon.

Quand elle eut prié pour M. de Chaulieu, ce fidèle ami de sa jeunesse, qui lui était resté fidèle même aux heures sombres de la Bastille, elle s'en fut chez M. Dacier... Il avait perdu dans l'intervalle l'illustre et vaillante épouse dont le nom est resté parmi les gloires suprêmes du siècle agonisant de Louis XIV. Mme Dacier ! un éloquent et rare esprit, ami des chefs-d'œuvre, interprète fidèle de l'antiquité. Fille d'Homère, elle avait traduit de la plus digne façon l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et sa traduction sans rivale n'a pas été dépassée. Elle a traduit des Latins, Plaute et Térence, et si M. Dacier a mis son nom à la traduction d'Horace, il y fut grandement aidé par cette compagne active de ses travaux. Malgré sa douleur profonde, et tout pénétré de la perte irréparable qu'il avait faite, il advint que M. Dacier trouva dans Mlle de Launay tant de grâce et de bel esprit, et je ne sais quoi de si voisin de la femme qu'il avait perdue, qu'il envoya M. de Valincourt, leur ami commun, demander à *cette fille parfaite*, c'est ainsi qu'il l'appelait, l'honneur de son alliance. Il appartenait aux deux Académies ; il était célèbre et fort riche et jeune encore ; et Mlle de Launay, que la prison avait faite sérieuse, à qui le malheur avait enseigné la prudence et la résignation, accepta la main qui lui était offerte. Elle mit cependant une condition à ce mariage, à savoir le consentement de Mme la duchesse du Maine, espérant que la princesse n'y trouverait aucun obstacle. Elle comptait qu'elle ne serait pas refusée, elle comptait mal. A la première ouverture qu'on lui fit de ce mariage, la princesse, hors d'elle-même, se récrie ; elle ne saurait se passer, disait-elle, des soins et des services de sa lectrice et de sa confidente ; elle ne veut pas que son secret transpire au dehors ; elle promet, du reste, de s'occuper de sa fortune. En vain M. de Valincourt et les amis de Mlle de Launay représentèrent à cette fille des rois le nom de M. Dacier, son illustration, sa fortune et le bien qu'il pouvait faire à sa nouvelle épouse, ajoutant que pareille occasion ne serait pas facile à retrouver, elle n'en fut que plus décidée à ne rien entendre, et le mariage fut rompu.

Cependant M. le duc du Maine, après avoir résisté de toutes ses forces au tyran de sa vie, avait fini par rentrer dans sa maison de Sceaux. Là, il menait une vie austère et retirée, appelant la prière à son aide, et trouvant une grande force à se souvenir des leçons de Mme de Maintenon et des pieux exemples de Louis XIV. Ce prince infortuné, dont l'enfance et la jeunesse s'étaient passées dans une abondance infinie et une prospérité de toute chose, voisine des fables, quand il eut passé par toutes ces épreuves d'une humiliation sans cesse et sans fin, se vit frapper d'un mal sans remède et grandissant chaque jour. Une lèpre, horrible à voir, s'étendit peu à peu sur son

visage, et bientôt il fut impossible de le contempler sans dégoût. Plus il se sentait frappé, plus il s'enfonçait dans l'ombre et dans la solitude, et, cette fois encore, Mlle de Launay, courageuse entre toutes, se fit la gardienne et la consolatrice de ce malheureux prince. Elle pleurait avec lui, elle priait avec lui; elle écoutait sa plainte, et parfois elle le ramenait au souvenir de ses beaux jours, quand le palais de Versailles resplendissait de toutes ses grandeurs. Que vous dirai-je? Il avait, tout malheureux qu'il était, conservé un cœur tendre et reconnaissant, et quand il se vit voisin de sa dernière heure, il déclara qu'il voulait établir Mlle de Launay avant de mourir. Mais M. Dacier était mort sur l'entrefaite, et M. de Silly, qui parfois semblait regretter sa conduite passée, avait laissé dans le cœur de la délaissée un si cruel souvenir, que son nom seul était pour elle une épouvante. Enfin, quand M. le duc du Maine eut bien cherché une récompense à sa garde-malade, il jeta les yeux sur un officier de sa maison, un honnête homme, d'un esprit médiocre, et d'une humble fortune; il avait passé cinquante ans, et toujours vécu de son épée; une petite ferme à Gonesse, la patrie du bon pain, une maison assez jolie, un troupeau de moutons, un grand amour pour la vie des champs, un esprit paisible, il avait tout ce qui fait le bonhomme, et pas d'autre ambition que d'être enfin le capitaine et maréchal de camp aux gardes suisses d'une compagnie dont il était depuis longtemps le lieutenant. Et si lasse était Mlle de Launay de tant d'émotions et de révolutions dans cette petite cour, qu'elle accepta volontiers la main de ce brave homme, en se chargeant de demander, pour sa dot, ce brevet de capitaine dont il faisait les fonctions depuis tantôt deux années. Cette fois encore, il fallut s'attaquer à la duchesse du Maine, implorer sa bonne grâce, et lui faire accepter les propositions de ce vieil officier, très-sage et très-prudent, qui voulait bien se marier, mais à condition qu'au préalable on le bombarderait au grade objet de son envie. A la fin, et comme aussi le duc du Maine l'exigeait, la princesse accepta cette alliance; elle consentit, et le duc du Maine, ayant obtenu le brevet du baron de Staal, donna à la mariée une belle tabatière, une belle robe et sa main à baiser. M. de Staal, en revanche, offrit au maître de Sceaux un agneau de sa bergerie. A la fin les voilà mariés et retirés bientôt dans leur maison des environs de Paris. Sous ces modestes ombrages, dans ces prairies dont la limite étiat bien étroite, à côté de ce mari qui ne savait que raconter les petites guerres qu'il avait faites et les petits événements dont il avait été le témoin, Mlle de Launay, calme et résignée, écrivit les Mémoires de sa vie. Elle eut grand soin, dans cette tâche assez dangereuse, de n'en montrer que les beaux côtés; elle voulait paraître aimable, afin de laisser d'elle-même et de son passage ici-bas un bon souvenir. Cependant nous avons retrouvé un portrait qu'elle avait écrit de sa main, et qui la montre à peu près telle qu'elle était, l'heure n'étant pas venue encore où l'on arriverait à écrire en toutes lettres et sans y rien omettre, non pas même la honte et le mépris, ses propres confessions. On ne lira pas sans intérêt les deux pages que voici:

« Mlle de Launay est de moyenne taille, assez maigre, et désagréable au premier abord. Son caractère et son esprit sont comme sa figure; il n'y a rien de travers, mais aucun agrément. Sa mauvaise fortune a beaucoup contribué à la faire valoir. La prévention où l'on est que les gens dépourvus de naissance et de bien ont manqué d'éducation fait qu'on leur sait gré du peu qu'ils valent; elle en a pourtant eu une excellente, et justement elle en a tiré ce qu'elle a de bon, les principes de vertu, les sentiments élevés, et les droits sentiers d'une conduite exacte que l'habitude à les suivre lui a rendus faciles et naturels. Sa folie a toujours été de vouloir dominer par la logique et la raison; et, comme les femmes qui se sentent serrées dans leur corps s'imaginent être de belle taille, sa raison l'ayant incommodée, elle a cru en avoir beaucoup. Toutefois elle n'a jamais pu surmonter la vivacité de son humeur, ni l'assujettir du moins à quelque apparence d'égalité, ce qui souvent l'a rendue désagréable à ses maîtres, à charge dans la société, et tout à fait insupportable aux gens de sa dépendance. Heureusement la fortune ne l'a pas mise en état d'en envelopper plusieurs dans cette disgrâce. Avec tous ces défauts, elle n'a pas laissé que d'acquérir une véritable réputation, qu'elle doit uniquement à deux occasions fortuites : l'une a mis au jour ce qu'elle pouvait avoir d'esprit, et l'autre a fait remarquer en elle de la discrétion et quelque fermeté. Ces événements, ayant été fort connus, l'ont fait connaître elle-même, malgré l'obscurité où sa condition l'avait placée, et lui ont attiré une considération au-dessus de son état. Elle a tâché de n'en être pas plus vaine; mais déjà la satisfaction qu'elle a de se croire exempte de vanité en est une.

« Elle a rempli sa vie d'occupations sérieuses, plutôt pour fortifier sa raison que pour orner son esprit, dont elle fait bon marché. Aucune opinion ne se présente à son esprit avec assez de clarté pour qu'elle s'y affectionne, et ne soit aussi prête à la rejeter qu'à la recevoir; ce qui fait qu'elle ne dispute guère, si ce n'est par humeur. Elle a beaucoup lu, et ne sait pourtant que ce qu'il faut pour entendre ce qu'on dit sur quelque matière que ce soit et ne rien dire de mal à propos. Elle a recherché avec soin la connaissance de ses devoirs et les a respectés aux dépens de ses goûts. Elle s'est autorisée du peu de complaisance qu'elle a pour elle-même à n'en avoir pour personne; en quoi elle suit son naturel inflexible, que sa situation a plié sans lui faire perdre son ressort.

« L'amour de la liberté est sa passion dominante, passion très-malheureuse en elle, qui a passé la plus grande partie de sa vie dans la servitude; aussi son état lui a-t-il toujours été insupportable, malgré les agréments inespérés qu'elle a pu trouver.

« Elle a toujours été fort sensible à l'amitié, cependant plus touchée du mérite et de la vertu de ses amis que de leurs sentiments pour elle; indulgente quand ils ne font que lui manquer, pourvu qu'ils ne se manquent pas à eux-mêmes. »

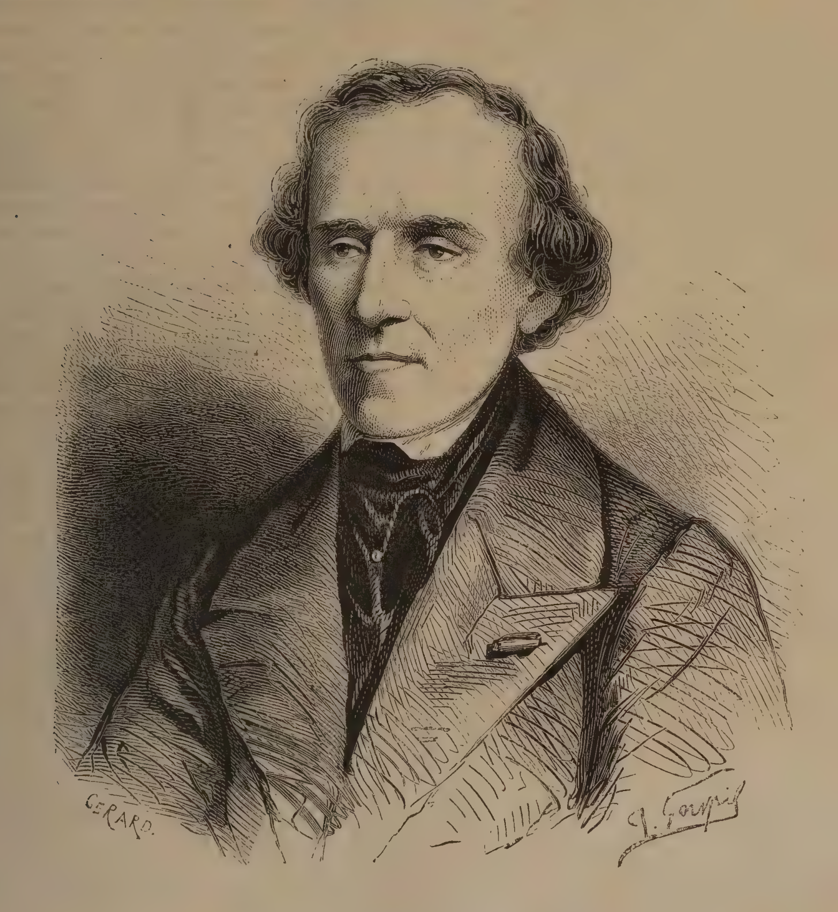
Certes, le portrait n'est pas flatté, mais il est simple et vrai; il nous montre en tout son jour cette personne adroite et droite qui s'est trouvée mêlée à de grands événements qu'elle a dominés de la hauteur de son courage et de la sagacité de son esprit. Par un bonheur inespéré, le succès de la vie et des Mémoires de Mme de Staal et le renom de bel esprit qu'elle a laissé l'ont fait confondre, à cinquante ans de distance, avec un des plus grands génies du commencement de l'empire, Mme la baronne de Staël, l'illustre auteur de *Corinne* et des *Considérations sur la Révolution française*. Heureuse confusion; elle ne saurait attenter à la gloire de Mme de Staël; elle jette une clarté très-grande et très-heureuse sur le souvenir de Mme de Staal, qui s'en va s'amoindrissant et s'effaçant toujours.

JULES JANIN.

# LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS.

## MEYERBEER.

Meyerbeer restera dans la postérité comme une des plus puissantes individualités de notre époque. Doué d'un esprit critique exquis, d'une volonté que rien ne pouvait affaiblir, et du double sentiment dramatique et scénique développé jusqu'à ses dernières limites, il a pu souvent, grâce à cet ensemble de qualités rares, jointes à une connaissance complète de toutes les ressources de l'art, à une grande sensibilité, à une entente merveilleuse du coloris instrumental, et, par-dessus tout, à une esthétique profonde, suppléer à ce qui lui a manqué de spontanéité dans l'invention purement mélodique, sans paraître jamais être dépourvu de ce don céleste qui est à la musique ce que l'âme est à la vie, c'est-à-dire la vie même et l'immortalité.



Portrait de Meyerbeer. Dessin de Goupil.

O Meyerbeer! que d'heures splendidement éclairées par les rayons de ton génie j'ai passées en contemplation de tes œuvres à jamais impérissables!

Transcendant, incomparable même par certains côtés de son caractère musical essentiellement magistral, il était lent et laborieux dans ses grandes productions; à l'inverse de Mozart, de Rossini et même de Beethoven, dont presque tous les ouvrages ont été de véritables improvisations. Et il n'en pouvait être autrement, car on ne comprendrait pas plus l'éclosion spontanée des grandes pages de Meyerbeer, où tout est combiné pour l'effet, que le plan tracé d'un seul jet d'une cathédrale de Cologne ou d'un Saint-Pierre de Rome. Impuissant à créer spontanément ce qu'il sentait devoir être beau, — les facultés humaines ont leur limite, — il attisait sa muse, pour ainsi dire, et l'échauffait par la science qui lui dictait des combinaisons ingénieuses propres à augmenter l'expression mélodique; — par le sens critique, qui lui faisait rejeter dans la formation du chant tout ce qui n'était pas d'un goût pur, ou tout au moins original, — et par toutes les forces réunies de l'esthétique, jusqu'à ce que le carbone se cristallisât diamant dans le creuset de la pensée, éblouissant tout le monde et jusqu'à l'artiste lui-même, étonné, ravi et mourant d'émotion après ces luttes enivrantes et sublimes. C'est ainsi que le grand-maître, avec l'inébranlable volonté du but, fut un mois entier à trouver, dans leurs saisissantes et dramatiques gradations, les accents passionnés et ravissants de l'air de *Grâce*, dans

*Robert le Diable.* Comme Archimède tourmenté de la solution d'un problème, le musicien aurait pu à son tour crier à la foule ébahie : *Eureka!* En effet, après cette longue gestation de l'inspiration lente, mais robuste et vivace, il venait de trouver les secrets des progressions dramatiques, qui, nées avec *Robert*, développées extraordinairement dans la *Bénédiction des poignards* des *Huguenots*, atteignirent, dans le *Prophète*, toute l'exaltation de leur puissance. Ce grand art des progressions, dont l'ouverture de *Struensée* offre aussi un saisissant exemple, restera, pour les gens qui savent lire et analyser une partition, le côté le plus majestueux, le plus personnel du génie de Meyerbeer.

Que les souvenirs se reportent à une des exécutions du *Prophète* à l'Opéra. Nous sommes au quatrième acte. Écoutez cette prière si simple, chantée d'abord par les enfants de chœur : *Le voilà, le roi prophète.* Cette mélodie contient, en germe, des merveilles imprévues. Elle est le pivot sur lequel le compositeur philosophe fera reposer les formidables combinaisons du finale. Avec quel goût et quelle force de conception l'auteur décompose ce motif pour en diviser les accents aux voix et dans l'orchestre; jusqu'à ce que, rassemblant ces débris épars en une seule gerbe harmonieuse, il en fasse le thème de la péroraison du magnifique morceau. L'esprit aussi bien que le cœur sont saisis et soulevés d'admiration par ces développements prodigieux, par ces progressions immenses, qui roulent de la scène à l'orchestre et de l'orchestre à la scène des flots tempétueux d'harmonies mugissantes, irrésistibles, pour se confondre en une de ces foudroyantes explosions, dont seul était capable celui que la mort a glacé.

L'espace me manque pour pouvoir, dans une simple notice, faire apprécier aux lecteurs les nombreux mérites de ce talent prodigieux et les quelques défauts qu'on y remarque; aussi n'ai-je voulu insister que sur les qualités principales et caractéristiques. Je dirai donc, pour résumer toutes mes appréciations, que Meyerbeer est, par excellence, le compositeur réfléchi, habile, laborieux, instruit, doué du sens critique, voyant le but à atteindre et l'atteignant par l'énergie de sa pensée et le courage de ses tentatives réitérées. Moins confiant dans sa force que ne le serait en lui un débutant dans la carrière, il retravaillait ses opéras aux répétitions, comme Balzac retravaillait ses écrits sur les épreuves de l'imprimeur. Souvent, pour certaines parties de l'instrumentation, il écrivait trois versions différentes : une à l'encre noire, une autre à l'encre bleue et la troisième à l'encre rouge. Les musiciens exécutaient tour à tour ces trois versions, et le compositeur choisissait enfin la combinaison instrumentale qui devenait ainsi définitive.

Un semblable génie était, on le voit, moins encore l'œuvre de la nature, — au point de vue de la faculté musicale abstraite, — que le résultat des méditations et de la volonté. Je ne sais si c'est Buffon qui a dit que la patience était le génie. Si la patience n'est pas tout le génie, on peut affirmer qu'il n'est pas d'œuvre de génie qui ne soit aussi œuvre de patience. Quel exemple plus frappant à l'appui de cette vérité que la vie même de Meyerbeer! Comme Gluck, plus de la moitié de son existence d'artiste s'est passée à chercher la voie dans laquelle il devait enfin cesser d'être un imitateur plus ou moins heureux, pour devenir *lui*, et ouvrir à deux battants les portes de la tragédie lyrique moderne.

Les premiers essais de Meyerbeer furent, avec des morceaux de piano, de la musique religieuse, des cantates et quelques opéras allemands. Rien dans ces compositions n'était de nature à révéler la brillante destinée de leur auteur. Tout cela avait paru bien fait, d'une harmonie souvent heureuse et riche, mais l'ensemble était froid; il manquait à ces productions un caractère individuel.

Éclectique par tempérament, Meyerbeer, qui n'avait pas, comme presque tous les artistes, besoin du produit de son travail pour vivre, — il appartenait à une famille riche, — résolut d'aller en Italie étudier les maîtres de ce pays, et particulièrement Rossini, dont l'astre lumineux se levait déjà triomphant à l'horizon de l'art. Il entendit *Tancredi*, et sa vocation, flottante encore, pencha vers le genre de la musique italienne.

Quelques années après, il fit représenter son opéra italien *Remilda e Constanza.* Les efforts du jeune Allemand (c'était en 1818, et Meyerbeer est né à Berlin en 1791) pour changer son style et assouplir sa phrase aux formules italiennes, se fait sentir à chaque page dans cet ouvrage, si on le compare à ses précédents opéras.

Meyerbeer continua dans cette voie, et chaque nouvel opéra du *maestro* ajoutait un nouveau fleuron à sa couronne. Parmi les ouvrages dramatiques de sa nouvelle manière, deux sont restés longtemps au répertoire et ont eu les honneurs d'une traduction française et allemande; ce sont *Marguerite d'Anjou* et *Il Crociato.* Ce dernier opéra peut être considéré comme l'aurore du grand jour où l'artiste allait enfin se révéler tout entier dans *Robert.* On remarque dans cette partition une heureuse fusion du style germanique avec le mouvement et l'abondance qui caractérisent le genre italien. *Il Crociato* obtint en Italie un succès d'enthousiasme, et inspira à son auteur — ce qui fut sa fortune artistique — l'idée de se rendre à Paris et de travailler pour la scène française.

Pour payer sa bienvenue au pays qui allait devenir la patrie de sa gloire, il fit jouer le *Crociato*, mais, au grand étonnement du maître, cette partition, d'une valeur pourtant incontestable, fut médiocrement reçue. Ce demi-succès, loin de le décourager, fortifia ses nobles aspirations, et il se mit à travailler comme il devait le faire, c'est-à-dire à réfléchir, à comparer, à raisonner l'art au point de vue du drame et de l'effet scénique.

Des années se passèrent qui ne furent pas des années perdues, sans que pourtant il parût dans le public une seule note de Meyerbeer : il composait *Robert le Diable!* La direction de l'Opéra n'avait qu'une très-médiocre confiance dans le succès de cette œuvre. C'est celle-ci, néanmoins, qui devait inaugurer l'ère bienfaisante des recettes de *dix mille francs*, inconnue jusque-là. « Les dernières répétitions générales, dit M. Fétis, se signalèrent par des incidents fort curieux. Une multitude de ces critiques de profession, sans connaissances suffisantes de l'art, qui abondent à Paris, s'y trouvaient et immolaient l'œuvre du musicien le plus gaiement possible. C'était à qui dirait le mot le plus plaisant ou ferait l'oraison funèbre la plus spirituelle et la plus grotesque de la partition. Au résumé, la pièce ne devait pas avoir plus de dix représentations. L'entrepreneur, dont l'oreille avait été frappée de ces tristes présages, aperçut dans la salle l'auteur de cette notice, et alla lui confier ses craintes : « Soyez sans in-« quiétude, lui dit celui-ci; j'ai bien entendu et je suis « certain de ne pas me tromper. Il y a là-dedans beau-« coup plus de beautés que d'imperfections. La scène est « saisie; l'impression sera vive et profonde. Cela ira aux « nues et fera le tour du monde! »

Fétis avait bien jugé, *Robert le Diable* a fait le tour du monde et s'est fixé partout. Dans cet ouvrage où se fait

sentir d'une façon saisissante la couleur moyen âge avec son cortége de grossières superstitions, Meyerbeer habille du plus riche manteau d'orchestration et d'harmonies nouvelles et colorées des mélodies merveilleuses par le sentiment dramatique autant que par la variété, la nouveauté des rhythmes et des modulations. En outre, il crée des types. *Bertram* chante comme lui seul, et ses fantastiques accents s'éteindront, pour ne plus reparaître dans les ouvrages du maître, avec les dernières lueurs des gouffres infernaux où disparaît vaincu l'esprit tentateur du mal.

Rien ne réussit comme le succès, disait spirituellement Mme de Staël. La direction de l'Opéra, charmée du succès de *Robert le Diable*, voulut s'assurer une nouvelle partition de l'auteur en vogue. Meyerbeer consentit à livrer à une époque fixée la partition des *Huguenots*. Un dédit de trente mille francs fut stipulé, au cas où le maître ne livrerait pas son ouvrage dans le délai déterminé. On sait que le compositeur paya ce dédit, mais il appartenait à M. de Biéville de nous faire connaître dans quelles circonstances il fut payé.

Voici l'histoire telle que Scribe la lui a racontée :

Un dédit de dix mille francs obligeait d'abord Scribe à remettre le poëme à l'Opéra dans un délai de six semaines. S'il était prêt avant ce délai, il devait toucher une prime de cinq mille francs. Selon son habitude, il fut prêt et toucha la prime convenue.

Le poëme fut alors confié à Meyerbeer, et un dédit de trente mille francs fut stipulé pour le cas où le compositeur ne livrerait pas sa musique dans un an. Scribe fit observer que le retard du maestro lui serait aussi préjudiciable qu'à l'Opéra, et demanda qu'en conséquence il fût dit qu'un tiers de ce dédit lui appartiendrait, le cas échéant. Le docteur Véron, qui était alors directeur de l'Opéra, consentit à cette clause. Au bout d'un an, Meyerbeer ne se trouva pas prêt. Le docteur lui fit rigoureusement payer le dédit. Scribe jugea le procédé assez dur. Pourtant, le dédit étant payé, il en réclama sa part. Le docteur lui compta sans difficulté dix mille francs.

Une nouvelle année s'écoula. Meyerbeer acheva sa partition. Dès qu'il l'eut terminée, il fit annoncer dans les journaux que l'auteur de *Robert le Diable* venait de finir un nouvel opéra. M. Véron attendait chaque jour l'illustre maestro et sa partition ; mais ni la partition ni le maestro ne se montraient. Le docteur commença à s'inquiéter ; il alla chez le compositeur. C'était là que Meyerbeer l'attendait. Il ne consentit à lui donner sa partition qu'à la condition que les trente mille francs qu'il avait payés lui seraient immédiatement remboursés. Si bien que, à ces stipulations de dédit, Meyerbeer ne gagna ni ne perdit rien ; l'Opéra perdit quinze mille francs et Scribe les gagna.

Quelles que soient les beautés dont la partition de *Robert* abonde, *les Huguenots* sont certainement supérieurs. Ici encore, et avec plus de puissance et un plus grand sentiment des effets dramatiques, Meyerbeer sait trouver le *ton* général du poëme, la couleur du temps, tout en créant le type de Marcel qui est une basse comme Bertram mais n'emprunte rien aux intonations sataniques du maudit. *Les Huguenots*, qui furent accueillis avec réserve de la part de la critique et du public, n'ont cessé, comme *Robert* et *le Prophète*, de faire partie du répertoire courant de l'Opéra. S'il eût vécu quelque temps encore, Meyerbeer eût pu voir la quatre centième représentation de cet ouvrage ; ce qui était une de ses préoccupations durant les derniers mois de son existence.

J'ai eu le bonheur d'assister à la première représentation du *Prophète* (16 avril 1849), et je suis sorti du théâtre écrasé sous le poids des richesses de ce colossal ouvrage, que je n'hésite pas aujourd'hui à ranger comme le chef-d'œuvre du maître. C'est bien encore du fanatisme religieux comme dans *les Huguenots ;* mais, dans *le Prophète*, l'amour passionné, tour à tour tendre et voluptueux, de Raoul et de Valentine, est remplacé par l'amour maternel de Fidès et le fanatisme religieux et politique du *Prophète*. Or, ces sentiments sont infiniment plus difficiles à exprimer en musique, et Meyerbeer est sorti plus grand, plus complet, plus artiste encore, de cette épreuve redoutable.

Quand j'aurai mentionné le mélodrame de *Struensée*, dont je n'ai entendu que quelques fragments ravissants à tous les points de vue, et de ce style magistral qui caractérise l'auteur ; quand j'aurai cité ses deux opéras-comiques *l'Etoile du Nord* et *le Pardon de Ploermel*, dont le succès me dispense de tout éloge, je n'aurai plus qu'à clore la présente notice par la liste complète des productions du maître illustre. J'ai eu l'honneur de le connaître particulièrement, et j'ai de lui des lettres charmantes que je conserverai avec la religion du souvenir. C'était un homme aimable, bon, serviable, d'une politesse exquise et d'une grande simplicité de manières. Plus que tout autre, peut-être, il était sensible à la louange, mais il avait le bon goût de ne jamais parler de ses œuvres. Il vivait modestement dans le culte de son art, bien qu'il possédât une fortune de six à sept millions.

Meyerbeer a composé : 3 opéras allemands ; — 1 monodrame, aussi en allemand, pour soprano, chœur et clarinette obligée ; — *Struensée*, mélodrame, sur un poëme, également en allemand, de son frère Michel Beer ; — 7 opéras italiens ; — 3 grands opéras français ; — 2 opéras-comiques ; — 49 mélodies à une ou plusieurs voix ; — plusieurs pièces vocales de moindre importance ; — 4 marches au flambeau pour instruments de cuivre ; — 1 ouverture en forme de marche ; — 1 marche dite du Couronnement ; — 1 cantate et marche composées pour le 100e anniversaire de la naissance de Schiller ; — plusieurs morceaux de piano ; — 17 cantates avec orchestre, solos et chœur ; — 13 psaumes à deux chœurs, sans accompagnement ; — 1 *Stabat Mater ;* — 1 *Miserere ;* — 1 *Te Deum ;* — 2 *Pater noster ;* — 1 cantique ; — 1 oratorio ; — *Dieu et la Nature*, oratorio allemand.

Ajoutons l'*Africaine*, grand opéra inédit, dont notre première scène aura la primeur, et une partition, inédite aussi, et composée l'année dernière pour un drame de Henri Blaze de Bury, la *Jeunesse de Goethe*. Si Meyerbeer avait vécu, ce drame aurait été donné à l'Odéon immédiatement après la représentation, au théâtre de l'Opéra, de l'*Africaine ;* la musique se compose d'une ouverture et de plusieurs morceaux adaptés aux situations.

OSCAR COMETTANT.

## LE SALON COMIQUE.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au mois prochain la suite de l'article de M. A. Rondelet, *Réflexions sur la conduite des hommes*, et le compte rendu de l'Exposition. Nous nous contenterons aujourd'hui d'offrir à nos lecteurs LE SALON COMIQUE, une amusante et spirituelle critique de la peinture moderne, due au crayon si fin et si populaire de Cham. C. W.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

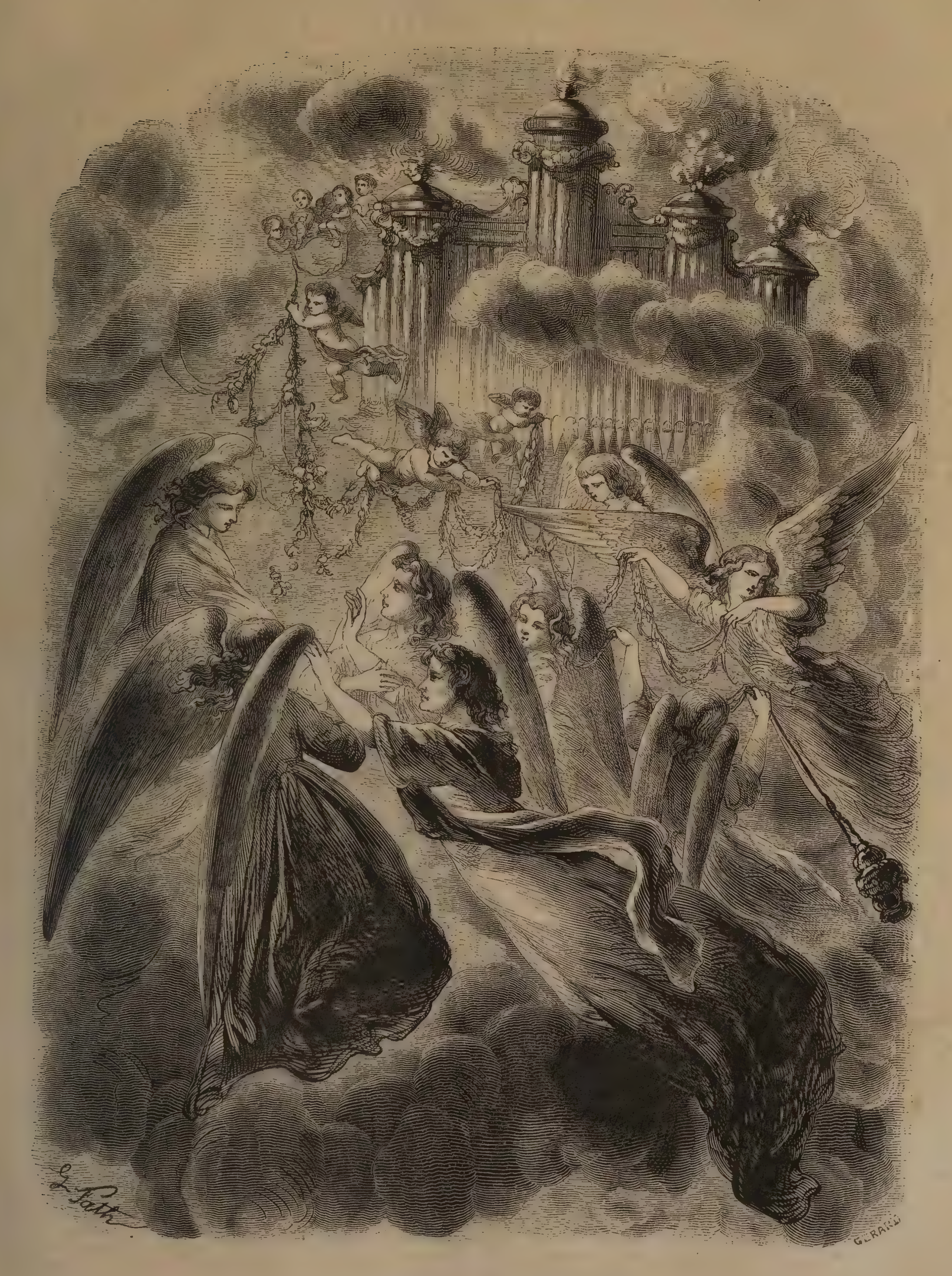



Le salon comique. 1388. Le sphinx témoigne sa joie à la vue d'un bonhomme de pain d'épices que vient de lui donner M. Gustave Moreau. — 794. Une femme égyptiênne tâche, au moyen de ses petits talents, d'amasser de quoi s'acheter un corset, dont elle a le plus grand besoin. — 354. Jeune fille pensant à Nadar. — 709. L'illustre chirurgien Velpeau détaille une galette que vient de lui envoyer un peintre de sa connaissance. — 1588. Un officier de chasseurs à pied inspectant les semelles de son bataillon. — 263. M. Mathieu de la Drôme prend la forme d'une colombe et vient annoncer à Noé que le temps va se mettre au beau. — 1358. M. Meissonnier donne ses dernières instructions pour l'attaque de la tour Solferino. — 436. Louis XIV dressé dès son jeune âge à monter des chevaux fins.

# LE SPECTACLE EN FAMILLE.

## LA FÊTE AU PARADIS.

### COMÉDIE EN DEUX ACTES.




La fête au paradis. Dessin de Georges Fath.

DISTRIBUTION :

CHARLES DUTREILH, médecin, 36 ans.
RAYMOND DUTREILH, son frère, 33 ans.
HONORINE, femme de Raymond, 30 ans.
MARGUERITE, nourrice de Charles et de Raymond, 60 ans.
CHARLOTTE, fille d'Honorine et de Raymond, 8 à 10 ans.
PIERRE, domestique, 60 ans.

---

## ACTE PREMIER.

(Chez Charles Dutreilh. — Une grande salle fort simplement meublée. Vaste cheminée; porte au fond, portes latérales. Aspect triste.)

### SCÈNE Ire.

MARGUERITE, *seule, rangeant.*

Et le docteur qui n'est pas encore rentré ! Voilà la nuit qui vient; pas une étoile au ciel. Plaise à Dieu que Charles soit de retour avant l'orage. Il se sera attardé auprès de quelque malade, et il aura fait un détour pour ne point passer devant le château. Le château ! Et dire qu'il y a, à une heure de distance à peine, deux bons et braves cœurs nés pour s'aimer, et qu'un fatal ressentiment sépare à jamais. Enfin, Dieu est miséricordieux; il fera peut-être un jour le miracle que je lui demande. Rangeons toujours le ménage, afin que le docteur, à son retour, retrouve tout à sa place accoutumée, le grand fauteuil auprès de la table et le souper qui attend. Pourvu qu'il n'attende pas trop longtemps !

### SCÈNE II.

MARGUERITE, PIERRE, *entrant par le fond.*

PIERRE.

Bonjour, Marguerite.

MARGUERITE, *se retournant.*

Ah! c'est vous, Pierre; vous m'avez fait peur; j'ai cru que c'était mon maître. Mais comment avez-vous osé venir ? Vous n'ignorez pas que le docteur a refusé de recevoir aucun des habitants du château.

PIERRE.

Que voulez-vous, dame Marguerite ? ce n'est pas ma faute, à moi, si les deux frères sont brouillés à mort, et je ne vois pas pourquoi M. Charles m'en voudrait de ce que M. Raymond a fait.

MARGUERITE.

Il ne vous en veut pas, Pierre; mais tout ce qui lui rappelle les torts de son frère lui est pénible.

PIERRE.

Les torts ! les torts ! Quand on aime les gens, et je les aime tous deux comme des enfants qu'on a vus naître et grandir, on tient peu à savoir de quel côté sont les torts.

MARGUERITE.

Ce que vous dites là, Pierre, est d'un bon chrétien, et, d'ailleurs, je n'en sais pas plus long que vous; mais je connais trop le cœur de monsieur pour ne pas être sûre que, s'il est brouillé avec son frère, il avait de fortes raisons pour cela.

PIERRE.

Vraiment ! vous ne savez rien ?

MARGUERITE.

Absolument rien. N'importe, vous êtes de trop ici, et si le docteur rentrait, il me gronderait fort de vous avoir reçu.

PIERRE.

Peut-être.

MARGUERITE.

Comment ! peut-être ?

PIERRE.

Dame ! il n'est pas si terrible que vous dites; je le connais aussi, moi, et peut-être lui apprendrais-je des choses qui le feraient changer d'avis.

MARGUERITE.

J'en doute; il ne vous écouterait même pas. Quand M. Raymond a demandé à le voir, et il l'a demandé vingt fois, monsieur n'a pas même répondu. J'avais espéré que la naissance de sa nièce, de Mlle Charlotte, serait une occasion de réconciliation; il ne sait pas même son nom.

PIERRE.

Triste ! triste !

MARGUERITE.

Ah ! sa rancune a la vie dure. Mais voilà l'orage qui commence, et monsieur est encore dehors.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, CHARLES, *entrant par le fond.*

CHARLES.

Tu te trompes, nourrice, car me voici.

MARGUERITE, *allant retirer son manteau.*

Dieu soit loué !

PIERRE.

Monsieur !

CHARLES, *fronçant le sourcil en le voyant.*

Ah ! Pierre... Ne t'ai-je pas répété, nourrice, que je ne voulais recevoir personne du château ?

PIERRE.

C'est ma faute, monsieur; dame Marguerite me l'a dit; mais je n'ai pas cru que cette défense pût s'appliquer à Pierre.

CHARLES.

A toi comme aux autres.

PIERRE.

Je m'en vais, monsieur Charles, je m'en vais.

CHARLES.

C'est cela, va-t'en.

PIERRE, *remontant.*

C'est triste tout de même qu'un vieux serviteur qui vous a bercé sur ses genoux ne puisse, de temps à autre, venir prendre de vos nouvelles.

CHARLES.

C'est triste, si tu veux; mais tu vois que je me porte bien, et si c'est cela que tu tenais à savoir, tu peux t'en aller.

PIERRE.

Adieu, monsieur Charles; mais ne grondez pas dame Marguerite.

CHARLES.

C'est bon ! c'est bon ! (*Pierre va pour sortir, Charles le rappelle.*) Pierre !

PIERRE.

Monsieur !

CHARLES.

Allons ! ne m'en veux pas, mon vieil ami, et donne-moi ta main. (*Pierre lui baise la main.*) Et maintenant, adieu.

PIERRE

Adieu ! (*Il sort.*)

## SCÈNE IV.

ÇHARLES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Vous avez été dur pour le vieux Pierre, Charles.

CHARLES, *brusquement.*

Toi aussi! laisse-moi tranquille.

MARGUERITE.

Oh! moi, grondez-moi tant que vous voudrez, je ne me fâcherai pas; je sais que vous êtes bon, au fond.

CHARLES.

Je ne suis pas bon.

MARGUERITE.

J'ai dit : au fond.

CHARLES.

Au fin fond, alors.

MARGUERITE.

Comme vous voudrez. — Désirez-vous d'autres vêtements?

CHARLES.

Non! la pluie ne tombe pas encore. Donne-moi à souper.

MARGUERITE.

A l'instant. (*Elle le sert.*) Et d'où venez-vous?

CHARLES.

De Oisèmes.

MARGUERITE.

A trois lieues d'ici!

CHARLES.

A quatre, si tu le permets.

MARGUERITE.

Vous avez donc pris par l'Oseraie?

CHARLES, *sombre.*

Oui.

MARGUERITE.

C'est juste! pour ne point passer auprès du château.

CHARLES.

Oui.

MARGUERITE.

Et comment va la femme de Robert le vigneron?

CHARLES.

Elle est tirée d'affaire, à la condition toutefois qu'on lui donnera des soins intelligents. Je leur ai laissé quelque argent, ce que j'avais sur moi; mais avec ces paysans il faut toujours se défier. Figure-toi que je suis arrivé à temps: n'allait-on pas lui donner une soupe aux choux, dans laquelle la cuiller tenait toute droite! Une femme qui vient d'avoir une fluxion de poitrine et qui, il y a deux jours, était entre la vie et la mort. (*Il mange.*) Sais-tu que tu es une fameuse cuisinière, Marguerite.

MARGUERITE.

Vous voulez rire.

CHARLES.

Non, parbleu! voilà un potage qui est excellent, et... si...

MARGUERITE.

Si?

CHARLES.

Tu me comprends, sournoise. Te reste-t-il aussi quelques pots de ces confitures de groseilles que tu fais si bien?

MARGUERITE.

Deux ou trois, je crois; mais la provision sera épuisée avant l'été.

CHARLES.

Bath! bath! comme si un gaillard de mon âge avait besoin de confitures de groseilles! Demain matin, tu mettras un pot dans un panier, avec une tasse de ce bouillon-là, et je porterai le tout là-bas.

MARGUERITE.

Et vous ne voulez pas que je dise que vous êtes bon.

CHARLES.

Amour-propre de médecin. J'ai guéri la femme de Robert d'une fluxion de poitrine, je ne veux pas qu'elle meure d'une indigestion; cela me ferait du tort. — Il n'est venu personne pendant mon absence?

MARGUERITE.

Si fait! M. le curé, qui voulait vous remercier de ce que vous lui avez envoyé.

CHARLES.

C'est bien! c'est bien! Il ne t'a rien dit de plus?

MARGUERITE.

Que si vous mettiez une fois par semaine les pieds à l'église, il ne connaîtrait pas de meilleur chrétien que vous.

CHARLES, *sombre.*

L'église! C'est vrai, je ne prie plus, je ne m'incline plus devant Dieu, depuis...

MARGUERITE.

Depuis?

CHARLES.

Depuis que Dieu m'a frappé cruellement. (*Silence.*)

MARGUERITE.

Enfin, sans vous les pauvres mourraient de faim.

CHARLES, *se déridant.*

Le beau mérite! Je suis riche et n'ai pas de besoins. Que ferais-je de ma fortune? D'ailleurs les pauvres ne sont-ils pas ma famille?

MARGUERITE.

Mais...

CHARLES.

Tu dis, nourrice?

MARGUERITE.

Vous en avez une autre, de famille.

CHARLES. (*Il se lève brusquement.*)

Tais-toi, nourrice, tais-toi.

MARGUERITE.

Excusez-moi, Charles, je vous promets de ne plus vous parler de tout cela.

CHARLES.

Je ne t'en veux pas, Marguerite. Aussi bien, tu dois t'étonner de ma conduite envers un frère que j'ai tant aimé. Ecoute-moi donc. Tu es la seule personne à l'amitié de qui je tienne, et puisque tu n'as pas deviné le motif de ma rancune, c'est à moi de te le dire.

MARGUERITE.

Charles, je ne vous demande rien.

CHARLES.

Mais moi, je veux te l'apprendre, quand ce ne serait que pour m'épargner, à l'avenir, tes reproches indirects. — Tu sais que, restés orphelins de bonne heure, nous fûmes élevés, Raymond et moi, au château de Bellevue, par un cousin éloigné de notre mère, qui était en même temps notre tuteur. Tu sais aussi que M. Contreval, c'était son nom, avait une fille, Honorine. Je ne te ferai pas son portrait; tu la connais. Je te dirai seulement que, vivant auprès d'elle, je ne tardai pas à lui vouer une vive affection, et un jour, j'avais vingt ans, elle en avait quatorze, j'allai gravement demander sa main à son père. M. Contreval se mit à rire, et me répondit que nous étions trop jeunes pour entrer en ménage; que, du reste, ce projet n'avait rien qui lui déplût, et qu'enfin, si, mes études terminées, je restais dans les mêmes idées, il y

donnerait volontiers son consentement. Cette réponse me rendit fou de bonheur; j'embrassai mon tuteur comme un second père, et je partis sur-le-champ pour Paris, afin d'y terminer mes études et de rapprocher ainsi le moment de mon bonheur. Je travaillai avec ardeur. Je voulais être médecin; c'est la plus noble profession que je connaisse. Pendant trois ans, chaque lettre du pays vint confirmer mes chères espérances, quand un coup de foudre renversa soudain ce fragile édifice. M. Contreval mourut d'une apoplexie foudroyante. Je voulus accourir, mais Raymond m'écrivit qu'Honorine était résignée dans son affliction, et qu'une sœur de son père était venue sur-le-champ habiter auprès d'elle. J'avais moi-même un examen à passer à quelques jours de là; je restai donc à Paris, et n'allai au pays qu'au moment des vacances. Il y avait trois ans que je n'avais vu Honorine; je la trouvai plus belle que jamais; c'était maintenant une femme, avec toutes les grâces de la femme; mais en même temps elle me sembla triste et embarrassée. Je ne lui avais jamais parlé de ma conversation avec son père, mais elle la connaissait, et je savais qu'elle ne s'en était pas offensée; cependant, à voir sa tristesse et son embarras, je jugeai convenable de ne pas l'entretenir de mes projets; seulement, quand les vacances furent finies, « Adieu, mes amis, leur dis-je; j'ai encore un an à vivre loin de vous; mais une année passe vite, je reviendrai alors, et pour ne plus vous quitter. »

MARGUERITE.

Charles!

CHARLES.

Attends, nourrice. Je repris mon labeur accoutumé! Cependant les lettres de Bellevue devenaient de plus en plus rares, et leur ton semblait déceler un mystère. Au lieu de me réjouir, comme autrefois, elles me causaient un vague malaise. Enfin, l'heure de la délivrance sonna; je montai en voiture, emportant mon diplôme de docteur dans ma poche, et je pris le chemin de la montagne où j'étais né. Hélas! quel accueil m'y attendait!

MARGUERITE.

Je comprends!

CHARLES.

J'arrive, le cœur débordant de joie et les bras ouverts. Où est mon frère? où est Honorine? Les domestiques du château me regardent d'un air étonné. « Comment, me dit l'un d'eux, monsieur ne sait pas que monsieur et madame sont partis, il y a un mois, pour l'Italie?» Partis! mariés! Le voilà donc ce secret, que j'avais entrevu sans le deviner. Partis! Ils m'avaient trompés! eux! — Ah! le coup fut rude, et j'en faillis mourir. J'avais fui le château; j'étais venu dans cette petite maison, qui fait partie de l'héritage paternel. Une fièvre ardente me saisit, et sans tes bons soins, nourrice, je dormirais aujourd'hui dans le cimetière du village. Quand la connaissance me revint, j'appris que Raymond était de retour avec sa femme! sa femme! et avait demandé la permission de venir me voir. Je refusai.

MARGUERITE.

Peut-être avait-il quelque excuse à vous donner.

CHARLES.

Une excuse! L'amour, peut-être! Alors, pourquoi ne m'avoir pas tout avoué franchement? Pourquoi m'avoir laissé poursuivre ce beau rêve, qui devait aboutir à un pareil réveil? Non! il n'y a pas d'excuse. Cependant je me guéris, et je me demandai ce que j'allais devenir. Que faire? Peut-être quitter le pays, où, à chaque pas, je me heurtais contre un souvenir. Je ne m'en sentis pas la force, et je cherchai l'oubli dans le travail. J'étais médecin, je me fis le médecin des pauvres. Tu sais le reste, nourrice, et dis-moi maintenant si tu trouves dans ton cœur le courage de me condamner.

MARGUERITE.

Je ne vous condamne pas, Charles, je vous plains.

CHARLES.

Et pourtant il est des jours où j'interroge ma conscience, où, je me demande si moi, misérable créature, j'ai le droit de juger les autres et de me montrer sévère.

MARGUERITE.

Ecoutez cette voix qui vient d'en haut, c'est la voix de Dieu.

CHARLES.

Dieu, qui m'a abandonné, allons donc! — Tiens, nourrice, laisse-moi, j'ai à travailler.

MARGUERITE.

A votre aise.

CHARLES.

Au revoir. (*Marguerite entre à gauche.*)

## SCÈNE V.

CHARLES, *seul.* (*Il se rassied.*)

Le travail! Oui, c'est là le refuge où j'ai trouvé du moins le repos. Mes livres, les seuls amis qui m'aient donné leur consolation; la science, qui m'a livré ses secrets pour combattre la mort. (*Orage au dehors.*) La prière! a dit Marguerite. Comme si Dieu se souvenait encore de moi. Il m'a oublié; pourquoi m'adresserais-je à lui? Tout ce que je demande, c'est qu'il m'oublie toujours. — Travaillons! — (*L'orage redouble.*) Ne dirait-on pas que Dieu me répond par la grande voix des tempêtes? Quelle idée! Décidément, j'ai bien fait de rentrer; voilà l'orage qui redouble, et je plains les pauvres gens qu'il surprendra dans les chemins.

## SCÈNE VI.

CHARLES, MARGUERITE, *rentrant un peu émue.*

CHARLES.

C'est encore toi, nourrice? qu'y a-t-il?

MARGUERITE.

Ah! monsieur! si vous saviez!

CHARLES.

Je saurai quand tu auras parlé.

MARGUERITE.

Je vous jure bien, monsieur...

CHARLES.

En finiras-tu?

MARGUERITE, *tout en hésitant.*

Eh bien, monsieur, ce sont des voyageurs surpris par l'orage qui vous demandent l'hospitalité pour quelques instants.

CHARLES.

Que veut dire cela? Depuis quand, dame Marguerite, ma porte est-elle fermée aux voyageurs et aux malheureux?

MARGUERITE.

C'est que...

CHARLES.

Qu'ils entrent! parbleu!

MARGUERITE.

C'est que...

CHARLES.

Encore! Ah çà! mais il y a quelque chose!

MARGUERITE.

Oh ! sainte Vierge, priez pour moi !

CHARLES.

Ta voix tremble, tu hésites, tu te troubles... Est-ce que ce serait?...

MARGUERITE, *baissant les yeux.*

Oui, monsieur.

CHARLES, *se levant avec colère.*

Marguerite !

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, RAYMOND ET HONORINE, *venant de gauche. Ils s'arrêtent sur le seuil de la porte.*

RAYMOND.

Excusez-la, mon frère, c'est nous qui avons violé la consigne.

CHARLES.

Que venez-vous faire ici ?



Charlotte arrangeant les bouquets. Dessin de Georges Fath.

RAYMOND.

Nous y viendrions implorer votre pardon, si nous ne savions que vous nous avez à jamais bannis de votre cœur.

CHARLES.

C'est vrai !

HONORINE.

C'est donc un autre motif qui nous fait exposer cette digne femme à votre colère.

CHARLES.

Et lequel ?

HONORINE.

Notre fille... vous savez que nous avons une fille ?

CHARLES.

Je le sais.

HONORINE.

Notre fille, — votre nièce (*mouvement de Charles*), — sort d'une longue et douloureuse maladie. Chaque jour nous lui faisons faire de grandes promenades pour hâter sa convalescence. Aujourd'hui, comme nous étions loin du château, loin de tout abri, la pluie nous a surpris. Pour votre frère et moi, peu nous importait; nous eussions affronté cent orages plutôt que de vous causer un ennui; mais nous avons craint pour la frêle et délicate enfant.

CHARLES.

Si ce que vous dites est vrai, vous avez bien fait, madame.

HONORINE.

Merci, mon frère.

CHARLES.

Où est-elle ?

MARGUERITE.

Dans la cuisine. Je l'ai installée devant le feu pour sécher ses vêtements et réchauffer ses pauvres petits membres glacés.

CHARLES.

C'est bien. (*Se dirigeant vers la droite.*) Adieu !

RAYMOND.

Vous nous quittez ?

CHARLES.

Oui.

RAYMOND, *à sa femme.*
Venez, Honorine ; c'est à nous de partir.

CHARLES.
Pourquoi cela ?

RAYMOND.
Parce que nous ne devons pas, nous ne voulons pas être une gêne pour vous.

CHARLES.
Vous ne me gênez pas, monsieur; restez jusqu'à ce que l'orage soit passé ; quant à moi, je rentre dans ma chambre.

HONORINE.
Mon frère !

CHARLES.
Marguerite, tu veilleras à ce qu'il ne manque rien à mes hôtes. (*A Raymond.*) Je remplis envers vous, monsieur, les devoirs de l'hospitalité ; ne m'en demandez pas davantage. (*Il sort par la droite.*)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *moins* CHARLES.

MARGUERITE.
Je vais rejoindre l'enfant. (*Elle entre à gauche.*)

HONORINE.
Ah ! pourquoi sommes-nous venus? Sa vue m'a fait mal ! Il est vieilli de vingt ans depuis notre mariage.

RAYMOND, *à lui-même.*
Inflexible ! inexorable !

HONORINE.
Ah ! notre bonheur nous coûte cher.

## SCÈNE IX.

RAYMOND, HONORINE, MARGUERITE, *amenant* CHARLOTTE *de gauche.*

CHARLOTTE, *courant à Honorine.*
Ah ! maman !

HONORINE.
Eh bien, chère enfant, cela va-t-il mieux ?

CHARLOTTE.
Oh ! je me sens tout à fait remise ; mais j'ai eu bien froid ; j'ai cru que ma vilaine maladie allait revenir.

HONORINE.
Que dis-tu ?

CHARLOTTE. (*Elle l'embrasse.*)
Rassure-toi, mère, c'est fini.

HONORINE.
Ah !

CHARLOTTE, *regardant autour d'elle.*
Où sommes-nous ici ?

HONORINE.
Chez ton oncle.

CHARLOTTE.
Mon oncle Charles ?

HONORINE.
Oui, mon enfant.

CHARLOTTE.
Et pourquoi est-ce la première fois que nous y venons ?

RAYMOND, *bas, à sa femme.*
Ne lui dites pas la vérité, Honorine.

HONORINE.
Parce que c'est un peu loin du château.

CHARLOTTE.
Oh ! je fais des promenades plus longues que cela. Et mon oncle, où est-il ?

HONORINE.
Il est...

RAYMOND.
Il est sorti !

CHARLOTTE.
Ah ! tant pis ! J'aurais bien voulu l'embrasser !

HONORINE.
Ma bonne Marguerite, voyez donc, je vous prie, si la pluie a cessé.

MARGUERITE.
Elle tombe plus fort que jamais.

CHARLOTTE.
Oh ! mais ce n'est pas gai chez mon oncle Charles. Quelle grande pièce triste ! Pourquoi n'est-ce pas aussi bien meublé que chez nous ?

RAYMOND.
Parce que ton oncle ne pense pas à lui, ma fille, et donne aux pauvres tout ce qu'il a.

CHARLOTTE.
Il est donc bon comme le bon Dieu ?

RAYMOND.
Oui et non, mon enfant.

CHARLOTTE.
Maman, que veut dire papa ? Je ne le comprends pas.

HONORINE.
Il veut dire que ton oncle est charitable envers les malheureux, mais qu'il ne sait pas oublier les injures.

CHARLOTTE.
Il y a donc des gens assez méchants pour lui avoir fait de la peine ?

RAYMOND.
Assez, mon enfant ; tes questions chagrinent ta mère.

CHARLOTTE.
N'importe ! c'est bien mal !... Non ! non ! ce n'est pas gai ici... Marguerite.

MARGUERITE.
Mademoiselle !

CHARLOTTE.
Pourquoi le ménage de mon oncle n'est-il pas mieux tenu ?

MARGUERITE.
Hein !

CHARLOTTE.
C'est vrai ; il suffit de si peu de chose pour donner à une maison un air de fête et de joie.

MARGUERITE.
C'est que nous ne sommes ni en fête ni en joie, mademoiselle.

CHARLOTTE.
Et c'est bien ce dont je me plains.

HONORINE.
Marguerite, je vous en prie, ne faites pas attention aux caprices d'un enfant gâté.

CHARLOTTE.
Laisse donc, mère ! Tiens, une fleur par-ci, une fleur par-là... J'ai précisément cueilli, dans ma promenade, deux gros bouquets de fleurs sauvages. (*Elle va les chercher dans un coin, où elle les a déposés.*) Marguerite !

MARGUERITE.
Mademoiselle !

CHARLOTTE.
Donne-moi ces deux grands vases, qui ont l'air de s'ennuyer sur la cheminée.

MARGUERITE.
Ces vases ?

CHARLOTTE.

Oui, ces vases.

HONORINE.

Que veut-elle faire ?

MARGUERITE.

Les voici !

CHARLOTTE, *y disposant ses bouquets.*

Là, que disais-je ? mes bouquets y font très-bonne figure. Maintenant, tu peux les remettre.

MARGUERITE, *riant.*

Je le veux bien.

CHARLOTTE.

Comment ! tu le veux bien ! Ne trouvez-vous pas, maman, qu'elle est toute drôle, cette bonne Marguerite ?

HONORINE.

Dame, chère enfant, tu lui dis qu'elle tient mal le ménage de ton oncle ; tu l'as peut-être blessée.

CHARLOTTE.

Moi ! allons donc ! N'est-ce pas, Marguerite, que nous sommes toujours bonnes amies ?

MARGUERITE, *l'embrassant.*

Ma chère demoiselle !

CHARLOTTE.

Voyez-vous ! Mais, vraiment ! cela a bien meilleur air, n'est-ce pas, Marguerite ?

MARGUERITE.

Oh ! c'est très-gai, maintenant.

CHARLOTTE.

Je ne le lui fais pas dire. (*A Raymond, qui est remonté et regarde si la pluie tombe toujours.*) Ah ! papa, je commence à écrire en gros ; si je laissais à mon oncle une lettre pour le prier de me rendre ma visite ?

RAYMOND.

Je crains bien que ce ne soit inutile, mon enfant.

CHARLOTTE.

Pourquoi cela, s'il est poli ? (*Elle se met à la table et écrit.*)

HONORINE, *remontant.*

Mon ami, l'orage diminue, s'il n'a complétement cessé ; nous pouvons nous remettre en route.

RAYMOND.

Oui.

CHARLOTTE, *écrivant.*

Mon cher oncle... (*Elle s'arrête et frissonne.*) Ah ! maman, qu'il fait froid !

HONORINE.

Froid, au mois de juin !

CHARLOTTE.

Alors c'est le frisson. (*Elle lit.*) Mon cher oncle. (*Parlé.*) Oui, c'est le frisson.

RAYMOND, *courant à elle.*

Honorine, la fièvre la reprend !

MARGUERITE.

La fièvre !

CHARLOTTE.

Eh bien oui, la fièvre ! Tu ne connais donc pas la fièvre, toi ? tu es bien heureuse. Moi, je la connais, va !

HONORINE.

Partons ! partons ! Adieu, Marguerite. Je porterai l'enfant.

MARGUERITE.

Voulez-vous que j'appelle monsieur ?

RAYMOND.

Non ! ne le dérangez pas.

HONORINE.

Vous nous excuserez auprès de lui.

CHARLOTTE.

Oh ! que j'ai froid ! que j'ai froid !

MARGUERITE.

L'enfant grelotte ! Prenez au moins cette mante pour l'envelopper.

HONORINE, *la prenant.*

Merci et adieu !

RAYMOND.

Adieu ! (*Ils sortent par le fond.*)

## SCÈNE X.

MARGUERITE.

Pauvre chère petite ! Pourvu que ce ne soit rien. Quand elle est entrée, on eût dit un rayon de soleil qui illuminait toute la maison. J'en avais le cœur tout réchauffé. C'est vrai tout de même qu'elle a laissé ici comme un parfum ! Pardine ! ce sont ces fleurs.

## SCÈNE XI.

MARGUERITE, CHARLES.

CHARLES.

Ils sont partis ?

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

CHARLES.

Il pleuvait encore ; pourquoi ne les avoir pas retenus quelques instants de plus ?

MARGUERITE.

J'ai craint de vous déplaire.

CHARLES.

Ah !

MARGUERITE.

Est-ce que j'ai eu tort ?

CHARLES.

Non, tu as bien fait. (*Remarquant le désordre de la pièce.*) Qui a dérangé ces papiers ?

MARGUERITE, *à part.*

Oh ! s'il allait en vouloir à la petite !

CHARLES.

Eh bien, me répondras-tu ?

MARGUERITE.

Je crois que c'est...

CHARLES.

C'est ?

MARGUERITE.

C'est moi !

CHARLES.

J'aurais dû m'en douter. Avec ta manie de tout ranger. Ah ! Est-ce toi aussi qui as écrit ces mots : Mon cher oncle ?

MARGUERITE, *troublée.*

Ces mots : Mon cher oncle...

CHARLES.

Tu ne m'entends donc pas !

MARGUERITE.

Je crois que c'est moi.

CHARLES.

Je ne suis pourtant pas ton oncle, que je sache.

MARGUERITE.

C'est vrai !

CHARLES.

Mais en voilà bien d'une autre. Quels sont ces bouquets qui se pavanent sur la cheminée ?

MARGUERITE, *de plus en plus troublée.*

Ces bouquets!

CHARLES.

Il paraît que je ne parle plus français.

MARGUERITE, *perdant la tête.*

C'est moi, c'est toujours moi.

CHARLES.

Tu sais pourtant que je n'aime pas les fleurs, vieille folle.

MARGUERITE.

Celles-ci sont si jolies.

CHARLES.

Jolies ou non, tu vas me faire le plaisir de les prendre et de les jeter par la fenêtre.

MARGUERITE, *avec reproche.*

Oh! Charles.

CHARLES.

Qu'y a-t-il?



Charlotte. Dessin de Georges Fath.

MARGUERITE.

Vous savez bien, malgré mes mensonges, que tout cela ne vient pas de moi.

CHARLES.

Je m'en doute.

MARGUERITE.

Et malgré cela...

CHARLES.

Et à cause de cela, je te répète de prendre ces fleurs et de les jeter par la fenêtre.

MARGUERITE, *prenant les bouquets.*

Pauvres petites fleurs qui seules ici lui auriez rappelé les absents, il vous chasse comme un souvenir odieux. Votre plus grand crime c'est la main qui vous a cueillies.

CHARLES, *avec colère.*

Nourrice!

MARGUERITE.

J'obéis, Charles, j'obéis. (*Au moment où elle ouvre la porte, Pierre y paraît.*)

## SCÈNE XII.

MARGUERITE, CHARLES, PIERRE.

MARGUERITE, *poussant un cri.*

Ah!

CHARLES.

Encore lui! Ah çà! suis-je donc condamné aujourd'hui à n'entendre parler que d'eux! Voyons, qu'y a-t-il?

PIERRE.

En rentrant au château, mademoiselle a été reprise de la fièvre.

CHARLES.

Eh bien?

PIERRE.

Elle est en danger de mort!

CHARLES.

Après? Qu'est-ce que cela me fait, à moi?

MARGUERITE, *avec reproche.*

Oh!

CHARLES.

Je n'y puis rien; pourquoi n'a-t-on pas fait chercher le médecin de la maison?

PIERRE.

Il y a cinq lieues du château à la ville, et, avant que le docteur ne soit arrivé, la chère demoiselle ne sera peut-être plus de ce monde.

CHARLES.

Tant pis! mais qu'y puis-je?

PIERRE.

N'êtes-vous pas médecin, monsieur?

CHARLES.

Je ne suis pas le médecin du château.

PIERRE.

Oh! monsieur, on a plus de confiance en vous qu'en tout autre.

CHARLES.

Il s'agit bien de confiance! C'est inutile, n'insiste pas, Pierre; je regrette ce qui se passe, mais j'ai juré que je ne rentrerais pas au château, et je n'y rentrerai pas.

MARGUERITE.

Charles! Charles! cette enfant est innocente! Que ses parents soient punis! qu'ils meurent, s'ils sont coupables.

CHARLES.

Hein!

MARGUERITE.

Mais elle, elle! que vous a-t-elle fait?

CHARLES.

Rien, c'est vrai, nourrice; mais je ne veux pas y aller, je n'irai pas.

PIERRE.

Vous irez!

CHARLES.

Qui m'y forcera?

PIERRE.

Votre devoir! vous êtes médecin.

CHARLES.

Je ne suis pas le médecin du château.

MARGUERITE.

Qu'importe? quand il s'agit de sauver une existence! Quoi! ce que vous faites chaque jour pour le plus pauvre et le plus inconnu, vous ne le feriez pas pour la fille de votre frère!

PIERRE.

Vous la laisseriez mourir!

CHARLES.

Taisez-vous! taisez-vous!

MARGUERITE.

C'est impossible!

CHARLES.

Tais-toi, nourrice! tu ne vois donc pas que je tremble, que mon sang bout, que ma tête va éclater!

PIERRE.

Ce serait un crime!

CHARLES, *lui saisissant le bras avec violence.*

Un crime! Répète le mot!

PIERRE.

J'ai dit : un crime.



Surpris par l'orage. Dessin de Georges Fath.

CHARLES.

(*Moment de silence, pendant lequel sa physionomie reflète le combat qui se livre en lui; enfin il domine sa colère et reprend presque froidement:*) Un crime! tu as raison; je ne suis pas un homme, je suis un médecin. Viens, Pierre, je te suis!

PIERRE.

Venez, monsieur. (*Ils s'éloignent par le fond.*)

MARGUERITE, *seule.*

O mon Dieu! est-ce le miracle que je vous demandais? (*S'adressant aux fleurs qu'elle a déposées à l'entrée de Pierre.*) Pauvres petites fleurs, quand il rentrera, vous lui parlerez d'elle.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE DEUXIÈME.

(Chez Raymond. — Une grande pièce avec un ameublement vieux, mais riche. Portraits et médaillons suspendus aux murs. La porte de gauche est dissimulée par une tapisserie.)

### SCÈNE Ire.

RAYMOND, HONORINE.

RAYMOND, *à Honorine qui entre par la gauche.*

Eh bien?

HONORINE.

La fièvre augmente. — Et votre frère ne vient pas.

RAYMOND.

Il viendra.

HONORINE.

Il ne viendra pas, vous dis-je. C'est une trop belle occasion de se venger. Laisser mourir sans secours une pauvre enfant !

RAYMOND.

Il viendra ; vous ne le connaissez pas, Honorine ; il est trop juste pour faire payer à l'innocent la dette des coupables.

HONORINE.

Dieu vous entende ! (*Elle rentre à gauche.*)

RAYMOND, *seul.*

Il faut une demi-heure pour aller du château à la métairie, autant pour revenir ; et voilà deux heures que Pierre est parti ! Si... non, non ! Honorine se trompe, elle le calomnie ; c'est impossible !

HONORINE, *rentrant.*

Ah ! Raymond ! Raymond ! le mal fait d'effrayants progrès ! notre fille va mourir ! notre fille va mourir !

RAYMOND.

Honorine, du calme !

HONORINE.

Du calme ! quand je vois l'enfant souffrir et me tendre les bras en me disant : « Mère, guéris-moi, guéris-moi donc ! Tu ne m'aimes donc pas, que tu ne me guéris pas ? » — Et je ne puis rien ! et je ne puis rien !

RAYMOND.

Patience ! Charles va venir.

HONORINE.

Pauvre fou, qui croit à l'oubli des injures ! Il ne viendra pas ! il ne viendra pas ! (*Elle sanglote.*)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE.

Monsieur ! le docteur me suit.

RAYMOND.

Mon frère !

PIERRE.

Oui, monsieur ; il monte l'escalier.

RAYMOND, *à Honorine.*

Me trompais-je, quand je disais que je le connaissais mieux que vous ?

PIERRE.

Le voici.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, CHARLES.

RAYMOND, *s'élançant au-devant de son frère.*

Charles !

CHARLES, *très-froid.*

Pardon, monsieur, je suis le médecin qu'on a fait appeler ; le médecin, et rien de plus.

HONORINE.

Eh quoi ! mon frère, devant une tombe entr'ouverte...

CHARLES.

Où est la malade ?

HONORINE.

Par ici !

CHARLES.

Montrez-moi le chemin. (*Charles, Raymond et Honorine entrent à droite.*)

## SCÈNE IV.

PIERRE, *seul.*

Il pourrait être plus tendre, le docteur, mais il est venu, c'est le principal. Maintenant ou la science est un vain mot, ou il la sauvera, et il l'aimera, qui plus est. Peut-on la voir sans l'aimer, la chère demoiselle ?

## SCÈNE V.

PIERRE, CHARLES, RAYMOND, HONORINE.

RAYMOND.

Comment la trouvez-vous ?

CHARLES.

Autant que j'ai pu en juger dans son sommeil, elle est gravement malade, mais j'espère la sauver.

HONORINE.

Vous espérez ! Est-ce tout ?

CHARLES.

L'homme n'a pas le droit de parler autrement.

RAYMOND.

C'est juste ! mais merci encore une fois d'être venu, mon frère.

CHARLES.

Je vous l'ai déjà dit, monsieur, je suis le médecin ; on ne remercie pas un médecin, on le paye, et l'on est quitte.

RAYMOND, *cachant son visage dans ses mains et pleurant.*

Oh !

CHARLES.

Maintenant, la chambre dans laquelle se trouve l'enfant est petite et mal aérée, elle sera mieux ici, il faut l'y transporter.

HONORINE.

Mais son lit...

CHARLES.

Vous la placerez sur ce divan avec quelques oreillers.

RAYMOND.

Tu entends, Pierre.

HONORINE.

Oh ! j'y vais moi-même.

CHARLES.

Elle dort, prenez garde de la réveiller. (*Honorine et Pierre sortent par la gauche.*)

## SCÈNE VI.

CHARLES, RAYMOND.

RAYMOND.

Mon frère !

CHARLES.

Qu'y a-t-il ?

RAYMOND.

Puisque Dieu nous réunit aujourd'hui et permet que j'attende de vous le plus grand service qu'un homme puisse rendre à un père, souffrez que j'essaye à vos yeux une justification difficile peut-être, mais non impossible, je l'espère.

CHARLES.

Vous croyez en Dieu, monsieur, c'est juste ; vous êtes heureux !

RAYMOND, *avec amertume.*

Heureux ! quand ma fille se meurt !

CHARLES.

C'est juste ! Excusez-moi. Mais ne vous donnez pas la peine de vous justifier, monsieur, et ne rendez pas ma présence dans cette maison plus difficile encore... je n'aurais rien à répondre, n'ayant rien à entendre.

RAYMOND.

Eh quoi! Rien!

CHARLES.

Rien!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, HONORINE ET PIERRE, *portant* CHARLOTTE *endormie.*

HONORINE.

Doucement, Pierre, elle dort toujours.

CHARLES.

Elle est mieux! Ce sommeil l'a calmée. Placez-la sur ce canapé, en attendant qu'on puisse dresser un lit dans cette pièce. — Et maintenant, madame, il se fait tard, et vous devez être fatiguée... Retirez-vous et allez prendre quelques instants de repos.

HONORINE.

Hélas! le puis-je?

CHARLES.

Il le faut cependant. De semblables émotions ébranleraient la santé la plus forte. Allez! je veillerai sur l'enfant.

HONORINE.

Au moins, vous me promettez que... si...

CHARLES.

Si?

HONORINE.

C'est un mot qu'une mère ne peut prononcer. Enfin, si elle allait plus mal, vous me feriez appeler.

CHARLES.

Je vous le promets.

HONORINE.

Adieu donc!

RAYMOND.

Dors en paix, mon enfant.

HONORINE, *insistant.*

Vous me le promettez?

CHARLES.

Oui.

HONORINE.

Adieu! (*Elle sort en envoyant des baisers à sa fille. Pierre et Raymond la suivent.*)

## SCÈNE VIII.

CHARLES, CHARLOTTE, *endormie.*

CHARLES, *la contemplant.*

La tête se dégage! la crise est passée. Elle est jolie cette enfant. En regardant dans mes souvenirs, il me semble revoir le portrait de sa mère. Honorine! Bah! ne pensons plus à toutes ces choses. (*Il regarde autour de lui.*) Rien n'est changé dans cette demeure; voilà bien les vieux meubles contemporains de notre jeunesse; voilà bien ces belles tapisseries que ma mère brodait pendant les longues soirées d'hiver. Ma mère! Voilà bien son portrait, devant lequel je me suis agenouillé si souvent pour faire ma prière, — au temps où je priais! Que dirais-tu, noble et sainte femme, si tu revenais ici-bas! Que rien n'est changé dans cette maison (*avec amertume*), rien que le cœur de ceux qui l'habitent. Va! mieux vaut pour toi, ma mère, rester où tu es que de voir tes enfants ennemis l'un de l'autre. Mais quels sont ces médaillons au-dessous de son portrait? Raymond! moi! Oui, me voilà bien tel que j'étais avant que le chagrin eût mis des rides à mes tempes! Mais comment mon portrait se trouve-t-il ici? Comment même existe-t-il?

CHARLOTTE, *s'agitant et poussant un soupir.*

Ah!

CHARLES.

Voilà l'enfant qui se réveille. (*Il s'approche.*)

CHARLOTTE. (*Elle aperçoit Charles, le regarde avec étonnement, et puis semble le reconnaître.*)

Bonjour, mon oncle.

CHARLES, *surpris.*

Tu dis, mon enfant?

CHARLOTTE.

Je dis: Bonjour, mon oncle; j'étais bien sûre que vous me rendriez ma visite.

CHARLES.

Mais comment sais-tu que je suis ton oncle?

CHARLOTTE.

La belle malice! D'abord j'ai entendu dire à mon père: Si quelqu'un doit la sauver, ce ne peut être que mon frère; il croyait que je dormais, mais je ne dormais pas.

CHARLES.

Voyez-vous, la rusée!

CHARLOTTE.

Et puis... je vous connais!

CHARLES.

Tu me connais!

CHARLOTTE.

Cela vous étonne! N'ai-je pas votre portrait?

CHARLES.

Mon portrait! Qui l'a fait?

CHARLOTTE.

C'est maman, et de mémoire encore. Il le fallait bien, puisque vous êtes toujours absent. Mais, n'importe, il est ressemblant, n'est-ce pas?

CHARLES.

Oui! Mais qui t'a dit que j'étais absent?

CHARLOTTE.

Ah! pour cela, c'est mon père. Mais c'était bien inutile à dire; si vous étiez ici, ne viendriez-vous pas nous voir!

CHARLES, *d'un air de doute.*

Oh! oh!

CHARLOTTE.

Vous dites?

CHARLES.

Rien!

CHARLOTTE.

Je vous connais aussi parce qu'on m'a bien souvent parlé de vous.

CHARLES.

Et que te disait-on de moi? Que j'étais un homme méchant et injuste!

CHARLOTTE, *riant.*

Ah! la drôle d'idée!

CHARLES.

Que j'avais fait le malheur des miens.

CHARLOTTE.

Parlez-vous sérieusement, mon oncle?

CHARLES.

Que disait-on donc alors?

CHARLOTTE.

Que vous étiez bon et secourable; qu'un grand malheur vous avait séparés, mon père et vous; mais qu'un jour viendrait où Dieu vous réunirait, et ce jour est venu, puisque vous voilà.

CHARLES.

Dieu ! — Je suis ici, mon enfant, parce que tu es malade.

CHARLOTTE.

Alors je suis bien contente d'être malade, quand bien même Dieu me rappellerait à lui.

CHARLES, *à part.*

Encore Dieu ! (*Haut.*) Quelle folie!

CHARLOTTE.

C'est que je n'ai pas peur de mourir, moi ; je n'ai jamais fait de peine ni de mal à personne.

CHARLES.

Que dit-elle ?

CHARLOTTE.

Oh ! si j'avais fait de la peine à quelqu'un, ce serait bien différent; je ne voudrais pas m'en aller sans m'être réconciliée... car, après, il n'est plus temps !

CHARLES.

Après !

CHARLOTTE.

Oui ! dans le ciel !

CHARLES, *ému et embarrassé.*

Tu parles trop, mon enfant, tu vas te fatiguer.

CHARLOTTE.

Oh ! que non. On m'a dit encore que vous aviez eu un grand chagrin, mon oncle ; quel chagrin ?

CHARLES.

Tais-toi !

CHARLOTTE.

Qu'enfin je dois vous aimer presque autant que papa et maman, car si je venais à les perdre, ce serait vous qui veilleriez sur moi. Ah ! ça c'est vrai, n'est-ce pas, mon oncle ?

CHARLES.

Oui ! oui ! Et tu m'aimes ?

CHARLOTTE.

Je crois bien !

CHARLES.

Je te le répète, mon enfant, tu parles trop.

CHARLOTTE.

Oh ! mon bon oncle, je vous vois si rarement ! Et puis je vais mieux !

CHARLES, *lui tâtant le pouls.*

C'est vrai ! tu n'as plus de fièvre.

CHARLOTTE.

Quel malheur que vous n'ayez pas été chez vous quand nous y sommes allés !

CHARLES, *s'oubliant.*

Mais j'y... (*Il s'arrête.*)

CHARLOTTE.

Vous dites?

CHARLES.

Rien !

CHARLOTTE.

J'espère que vous n'aurez pas trop grondé la bonne Marguerite du désordre que j'ai mis dans votre ménage.

CHARLES, *la menaçant du doigt.*

Ah ! c'était toi !

CHARLOTTE.

Tiens ! vous le savez. Vous avez trouvé la lettre que je vous écrivais. La fièvre m'a empêchée de la finir. N'est-ce pas que je n'écris pas trop mal pour une petite fille de neuf ans !

CHARLES.

Mais très-bien.

CHARLOTTE.

Entre nous, — ne le dites pas à maman, — ça ne m'amuse pas d'écrire, mais j'avais tant de choses à vous dire. Et mes bouquets de belles fleurs sauvages, qu'en avez-vous fait ?

CHARLES.

Moi ! (*A part.*) Je n'ai pas le courage de lui avouer que je les ai jetés.

CHARLOTTE.

Si vous aimez les fleurs, quand celles-là seront fanées, je vous en porterai d'autres. Dès que vous m'aurez guérie, car vous me guérirez, n'est-ce pas ?

CHARLES.

J'y compte bien.

CHARLOTTE.

Vous aimez les fleurs?

CHARLES.

Celles qui viennent de toi.

CHARLOTTE.

Eh bien, c'est convenu.

CHARLES.

C'est-à-dire...

CHARLOTTE.

Vous ne voulez pas que j'aille vous voir.

CHARLES.

Si ! ma chère enfant. Mais comment t'appelles-tu?

CHARLOTTE.

Oh ! pour le coup, vous le savez bien.

CHARLES.

Non ! je t'assure.

CHARLOTTE.

Vous plaisantez. Puisque...

CHARLES.

Dis toujours.

CHARLOTTE.

Vous vous appelez Charles, mon oncle, comment voulez-vous que je me nomme ? Charlotte.

CHARLES, *frappé.*

Ah !

CHARLOTTE.

Mais voilà que le sommeil me reprend. Oh ! rassurez-vous, ce n'est pas celui de tout à l'heure. Celui-ci est calme et tranquille. Vous ne me quittez pas, n'est-ce pas, mon oncle ?

CHARLES.

Non, Charlotte !

CHARLOTTE.

Oh ! alors, que je vais bien dormir, si vous veillez sur moi.

CHARLES.

Je veille.

CHARLOTTE.

Bonsoir, mon oncle.

CHARLES.

Bonsoir, Charlotte. (*Silence.*)

CHARLOTTE.

Eh bien ?

CHARLES.

Quoi donc ?

CHARLOTTE.

On m'embrasse toujours avant que je ne m'endorme. Vous ne m'embrassez pas !

CHARLES.

Chère enfant. (*Il l'embrasse.*)

CHARLOTTE.

Et maintenant. (*Récitant sa prière.*) Notre Père, qui êtes aux cieux. (*Elle s'arrête.*) A vous.

CHARLES.

Comment! à moi!

CHARLOTTE.

Oui, je dis toujours ma prière avec maman.— A vous.

CHARLES.

Mais...

CHARLOTTE, *étonnée.*

Est-ce que vous ne priez pas, mon oncle?

CHARLES.

Moi! non... (*Se reprenant.*) Si!

CHARLOTTE.

Eh bien, continuez!

CHARLES.

Que votre nom soit sanctifié.

CHARLOTTE.

Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

CHARLES, *hésitant.*

Pardonnez-nous nos offenses, comme nous... (*Il s'arrête.*) (*A part.*) Non!

CHARLOTTE.

Eh bien?

CHARLES.

J'ai oublié, mon enfant!

CHARLOTTE.

Fi! que c'est vilain! Comme nous pardonnons... (*Elle s'endort en achevant le Pater.*)



La prière. Dessin de Georges Fath.

CHARLES.

Oh! cette prière! cette prière! Dieu pardonne donc, lui! (*Il prend sa tête dans ses mains et reste absorbé. — Silence.*) Charlotte! mon nom! Ils ont pensé à moi. Ils ont mis ma pensée dans le cœur de cet ange! Je ne suis donc pas un étranger pour eux!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, HONORINE.

HONORINE.

Excusez-moi, monsieur, si je suis venue sans être appelée; mais je ne pouvais vivre loin de ma fille.

CHARLES.

Elle est sauvée!

HONORINE, *poussant un cri de joie.*

Ah! — Voulez-vous me permettre de la regarder?

CHARLES.

Faites!

HONORINE, *contemplant Charlotte.*

Oh! ma fille! mon bonheur! ma vie! Que bénie soit la main qui te rend à notre tendresse. (*Charles fait un mouvement pour se retirer.*) Oh! monsieur, ne me fuyez pas! Si, aujourd'hui, vous refusez de m'entendre, quand pourrai-je vous dire ce que j'ai dans le cœur?

CHARLES.

Je ne vous demande rien, madame.

HONORINE.

Et moi je vous demande de m'entendre.

CHARLES.

A quoi bon?

HONORINE.

Oh! si vous connaissiez l'amère douleur qui a empoisonné notre vie, nos remords de vous avoir rendu si malheureux. Mais Raymond m'aimait.

CHARLES.

Et vous l'aimiez!

HONORINE.

Et je l'aime encore. Est-ce une faute?

CHARLES.

Non! Mais pourquoi avoir douté de moi? pourquoi m'avoir fait un mystère de cet amour?

HONORINE.

Parce que nous savions quel coup cette nouvelle allait vous porter, et nous avons reculé devant l'aveu. Nous avons été faibles, lâches, mais nous en avons été punis. Quand nous vous voyions passer avec votre air triste et vos cheveux blanchis avant l'âge, nous nous prenions à pleurer, nous sentions si bien que vous deviez nous haïr.

CHARLES.

Ah! vous le compreniez!

HONORINE.

Aussi n'aspirions-nous qu'au bonheur d'obtenir votre pardon. Nous avons habitué Charlotte à vous aimer.

CHARLES, *ému.*

Je le sais.

HONORINE.

Aujourd'hui que vous avez franchi le seuil de cette maison, n'est-il pas temps d'abjurer ces haines funestes? Vous nous avez déjà rendu une fille, ne nous rendrez-vous pas un frère?

CHARLES.

Jamais!

HONORINE.

Charles! En présence de cette enfant qui dort, je vous redemande votre amitié!

CHARLES.

Non!

HONORINE, *digne.*

Adieu donc, monsieur, que Dieu et votre conscience vous disent si vous avez bien fait.

CHARLES.

Adieu! (*Il sort par le fond.*)

## SCÈNE X.

CHARLOTTE, *endormie*, HONORINE, *puis* RAYMOND.

HONORINE, *seule, s'adressant à Charlotte.*

Ah! pauvre et chère enfant, si ton doux sourire n'a pu t'ouvrir le chemin de ce cœur, j'étais bien insensée de tenter l'impossible.

RAYMOND, *entrant.*

Charlotte!

HONORINE.

Son sommeil est calme.

RAYMOND.

Et mon frère!

HONORINE.

Parti! — Je lui ai parlé, mais j'ai échoué.

RAYMOND, *avec tristesse.*

Encore! Toujours!

HONORINE.

Voilà notre fille qui s'éveille.

CHARLOTTE, *s'éveillant.*

Maman! papa!

HONORINE.

Nous voilà, Charlotte.

CHARLOTTE.

Et mon oncle?

RAYMOND.

Il est parti.

CHARLOTTE.

C'est impossible! Il m'avait promis de ne pas me quitter.

RAYMOND.

Tant que tu serais malade... mais maintenant que tu vas bien...

CHARLOTTE, *réfléchissant.*

Il est parti! ainsi, si la fièvre me reprenait, il reviendrait? tu en es sûre?

HONORINE.

Sans doute! mais à quoi penses-tu là; ne sommes-nous pas près de toi? Tiens, prends cette potion que ton oncle a préparée!

CHARLOTTE.

Non!

HONORINE.

Pourquoi non?

CHARLOTTE.

Parce que mon oncle m'a promis de rester, et que je ne prendrai cette potion que si mon oncle lui-même me la donne.

HONORINE.

Mais puisqu'il n'est pas là!

CHARLOTTE.

Tant pis!

RAYMOND.

Charlotte, c'est mal de nous faire du chagrin.

CHARLOTTE, *hésitant.*

Tu crois... mais!... (*Prenant une résolution.*) Non! non! non! je ne veux pas.

HONORINE.

Raymond! Raymond! C'est encore la fièvre.

RAYMOND.

La fièvre!

CHARLOTTE.

Oh! la tête me fait mal! Oh! je souffre! je souffre!

HONORINE.

Elle s'agite... elle est brûlante. Que faire?

RAYMOND, *appelant.*

Pierre! Pierre! (*Entre Pierre.*)

## SCÈNE XI.

Les MÊMES, PIERRE.

RAYMOND.

Vite! voyez si mon frère n'a pas encore quitté le château, et priez-le de revenir. (*Pierre sort.*)

CHARLOTTE, *se plaignant.*

Oh! là! là! maman, guéris-moi... je t'en supplie...

HONORINE.

Charlotte!

CHARLOTTE.

Tu ne m'aimes donc pas, que tu ne me guéris point?

HONORINE.

Ma fille!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES.

Qu'y a-t-il ?

RAYMOND.

C'est une rechute. L'enfant ne veut rien prendre que de ta main.

CHARLES, *s'approchant.*

Cette crise est étrange !

RAYMOND.

Il faut que tu restes à son chevet.

CHARLES.

Soit ! j'y resterai.

HONORINE, *embrassant Charlotte.*

Ma fille ! ma fille chérie !

CHARLES.

Mais à une condition...

RAYMOND.

Laquelle ?

CHARLES.

C'est que j'y resterai seul, et que personne n'entrera dans cette chambre, tant que j'y serai.

RAYMOND.

Pas même sa mère ?

CHARLES.

Pas même sa mère !

HONORINE, *se relevant avec une dignité triste.*

C'est la vie de mon enfant que j'achète, monsieur, vous pouvez y mettre le prix que vous voudrez.

RAYMOND.

Charles ! Charles ! (*Charles se détourne sans répondre.*)

HONORINE, *à Raymond.*

Venez, mon ami. (*Elle entraîne son mari.*)

## SCÈNE XIII.

CHARLOTTE, CHARLES.

CHARLOTTE.

Ah ! vous voilà, mon oncle.

CHARLES.

Charlotte ! vous êtes une méchante enfant, vous avez fait pleurer votre mère.

CHARLOTTE.

C'est vous qui êtes un méchant, et c'est votre faute.

CHARLES.

Ma faute !

CHARLOTTE.

Ne m'aviez-vous pas promis de rester ? et vous êtes parti.

CHARLES.

Et c'est pour cela que vous avez refusé de prendre cette potion ?

CHARLOTTE.

Oui.

CHARLES.

Eh bien, me voilà, prenez-la !

CHARLOTTE.

Oui, mon oncle. (*Elle boit.*)

CHARLES, *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie ? (*Haut.*) Vous serez désormais bien sage et bien obéissante ?

CHARLOTTE.

Mais vous m'aimerez encore, et vous me tutoierez comme tout à l'heure.

CHARLES.

Hein !

CHARLOTTE.

Il me semble que vous êtes fâché, quand vous me dites : vous. Et vous resterez.

CHARLES.

Tant que tu seras malade.

CHARLOTTE.

Alors je veux être toujours malade.

CHARLES.

Donne-moi ton bras.

CHARLOTTE.

Oh ! c'est inutile.

CHARLES, *étonné.*

Inutile ! Donne-moi ton bras, te dis-je. (*Lui tâtant le pouls.*) Mais tu n'as pas de fièvre.

CHARLOTTE.

Si ! si ! je vous assure... je le sens bien.

CHARLES.

Voilà qu'elle veut m'apprendre mon métier. Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous moquez-vous de moi, mademoiselle ?

CHARLOTTE.

Oh ! mon oncle ! ne reprenez pas votre grosse voix qui me fait peur.

CHARLES.

Qui trompe-t-on ici ?

CHARLOTTE, *pleurant.*

Pardonnez-moi, mon oncle, et je vous dirai tout.

CHARLES.

Tout ! Qu'y a-t-il donc ?

CHARLOTTE.

Vous n'avez pas deviné, vous qui avez tant d'esprit?

CHARLES.

Voilà que vous voulez me flatter maintenant. N'auriez-vous pas été malade ?

CHARLOTTE.

Oh ! si, mon oncle, quand vous êtes venu... pour la première fois.

CHARLES.

Et quand je suis revenu ?

CHARLOTTE.

J'étais guérie.

CHARLES.

Guérie ! Alors pourquoi cette comédie ?

CHARLOTTE, *hésitant.*

Parce que...

CHARLES.

Parce que ?

CHARLOTTE.

Pendant que j'avais la fièvre, j'ai rêvé que vous étiez fâché avec papa.

CHARLES, *attentif.*

Ah !

CHARLOTTE.

Et...

CHARLES.

Et ?

CHARLOTTE.

Et que ma maladie seule vous ramenait ici. Alors j'ai voulu vous retenir.

CHARLES.

Me retenir !

CHARLOTTE.

Et mettre votre main dans celle de mon père, et pour cela j'ai appelé la fièvre, mais elle n'a pas voulu venir, ce n'est pas ma faute. Pardonnez-moi, mon oncle, si j'ai mal fait.

CHARLES, *profondément ému.*

Te pardonner! cher ange, quand ta sagesse me montre mon erreur et mon devoir! Te pardonner! Tiens! je fais mieux, je t'embrasse et je te bénis.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HONORINE, *puis* RAYMOND.

HONORINE, *entr'ouvrant les rideaux ; à part.*

Je n'y puis plus tenir, l'inquiétude me dévore.

CHARLOTTE, *bas à Charles penché sur elle.*

Retournez-vous, mon oncle, mais retournez-vous bien doucement! vous verrez maman qui a entr'ouvert les rideaux et qui me regarde de loin, et sans entrer, — parce que vous l'avez défendu.

CHARLES, *se retournant.*

Entrez, ma sœur, entrez, votre fille est sauvée!

RAYMOND, *entrant.*

Mon enfant!

CHARLOTTE.

Et maintenant, mon oncle, pour que mon rêve soit une vérité jusqu'au bout, voulez-vous me donner votre main?

CHARLES.

De grand cœur.




La reconciliation. Dessin de Georges Fath.

CHARLOTTE.

La vôtre, mon père.

RAYMOND.

Que veux-tu?

CHARLOTTE.

Laissez-moi faire! (*Elle unit les deux mains.*)

RAYMOND, *éperdu.*

Charles! Charles! serait-il vrai?

CHARLES, *lui tendant les bras.*

Dans mes bras, Raymond, il y a si longtemps que nous ne nous sommes embrassés.

RAYMOND, *poussant un cri.*

Ah! (*Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.*)

CHARLES.

Mon Dieu, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. (*Montrant Charlotte.*) Frère, c'est ta fille qui m'a rappris cette prière.

CHARLOTTE.

Mère, ne m'as-tu pas dit que, quand une âme revient à Dieu, il y a fête au paradis?

HONORINE.

Oui, mon enfant.

CHARLOTTE.

Alors, aujourd'hui, le bon Dieu sera content de moi.

CH. WALLUT, Mme JOSÈPHE DE PRÉLONG.

# LE JUIF ERRANT [1].

## CONTE POUR LES GRANDS ENFANTS.




Le chemin creux. Dessin de Yan' Dargent.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

XXXVI. — EN ALLEMAGNE.

La neige fouettait, poussée par le vent du nord-ouest. Les arbres énormes, étendant leurs longs bras dépouillés, souriaient d'un côté, blancs comme neige, c'est bien le cas de le dire, et refrognaient de l'autre leurs troncs plus noirs par le contraste.

C'était le matin d'une journée de janvier. Les bûcherons allaient déjà par les routes, vierges de toute trace et couvertes d'une nappe éblouissante, frappant derrière leur dos leurs mains gourdes, et cachant dans leur giron le bout de leur nez rougi.

On entendait sous bois la trompe du baron de Pfifferlackentrontonstein, ancien conseiller privé de l'ancien prince souverain de Rudelsigmariental-Tartempoeffen-Topinambourg-Lapinstadt, qui avait vendu récemment ses vastes Etats au roi de Prusse pour payer son marchand de bière. A quoi tient le sort des peuples !

Il faisait un froid de loup. Le baron était d'une humeur massacrante, tant pour avoir perdu sa place que pour avoir pris le change sur la piste d'un vieux daim, beaucoup plus malin que lui. Il battait son cheval qui n'en pouvait mais, il injuriait ses chiens que la neige aveuglait et qui n'avaient plus de flair, enrhumés qu'ils étaient tous du cerveau, il disait des choses pénibles à Fritz, son piqueur, et méditait de quereller au retour son épouse très-honorée, la baronne Wilhelmine-Concordia-Charlotte-Dieudonnée-Françoise de Salles-Pétronille-Angélique-Uranie de Pfifferlackentrontonstein, née palatine de Choumakre, avec quatorzième de voix à la diète mineure de Sarzghaw.

Ah çà ! nous ne sommes donc plus à Tours en Touraine ? Non. Nous avons traversé la France tout entière et passé le Rhin. Nous voyageons en Allemagne. Nous parcourons la fameuse forêt Hercinienne : le Harz, si mieux vous aimez lui donner le nom de la géographie et des légendes.

Nous allons, par cette matinée pâle, sous les sapins géants qui virent passer tant de fantômes. Ceux-là savent que les morts vont vite. Cette neige est le linceul de l'éternelle ballade. Ce vent roule des soupirs de spectres. C'est la gaieté germaine : hourra !

Hourra ! cela sent le cimetière. Voilà de la vraie poésie ! Ces Welches sont de bons compagnons. Hourra ! suaires, cercueils, ossements, crânes desséchés, tombeaux qui s'ouvrent ! Les Allemands s'amusent : hourra ! hourra !

XXXVII. — LE CHEMIN CREUX.

La route descendait en tournant les pentes abruptes du mont Andreasberg, célèbre par la ronde des bûcherons décédés et aussi par des mines d'argent, profondes d'un quart de lieue. Par derrière, c'étaient les pics chauves et dentelés, mêlant le chaos de leurs roches ; par devant, la forêt s'étendait, immense, développant tout un horizon d'arbres poudrés comme des têtes de vieillards.

Un homme suivait la route, silencieux, morne et las de cette fatigue chronique qui n'a plus le courage de se plaindre.

Ainsi trouverez-vous parfois, sur nos chemins de France, quelque pauvre soldat convalescent, marchant d'un pas boiteux, le paquet à l'épaule et regardant avec envie chaque voiture qui passe.

Mais notre homme ne boitait point. Il avait la taille droite, le pas ferme et viril. Toute sa lassitude était dans la résignation triste de son regard.

Il s'appuyait sur un long bâton et donnait la main à une petite fille. Tous deux semblaient insensibles au froid rigoureux qu'il faisait. Ils ne parlaient point. L'homme se découvrait gravement devant les croix des carrefours.

Quand un coude brusque de la montée détachait les silhouettes des voyageurs sur l'horizon du Harz, il y avait une illusion bizarre. D'en bas, l'homme se détachait en noir, au-devant des cimes neigeuses, tandis que l'enfant paraissait diaphane comme une vapeur. Au travers de son corps frêle et charmant, on apercevait les pics azurés de l'Andreasberg.

Au bas de la rampe, la route, étroite et encaissée entre deux hauts talus, entrait en forêt. Une colonne de pierre portait cette inscription : « Mine d'Andreasberg, chemin des Trois-Puits. »

— Je me reconnais, dit l'homme, je suis venu déjà dans ces pays.

— Et que cherchons-nous, si loin d'elle et de lui, père ? demanda la jeune fille.

Car nous ne savons comment exprimer cela : c'était un enfant, mais c'était une jeune fille.

Le voyageur n'eut pas le temps de répondre.

Le vent apporta une fanfare de chasse que dominaient les violents aboiements d'une meute sous bois.

On entendit bientôt le galop des chevaux retentir sur la terre glacée et plus sonore.

Puis la voix du baron qui criait en allemand, avec force *târteifles* : « Tayaut ! tayaut ! tayaut ! »

La voix du baron était enrouée et trahissait beaucoup de méchante humeur.

Tout à coup, au bout du chemin creux, une pauvre gracieuse biche se montra, courant ventre à terre et renversant sa jolie tête en arrière. C'était elle qui avait donné le change à la meute du baron, et le baron avait juré qu'elle payerait ce méfait de sa vie.

La biche arriva sur nos voyageurs ; ils s'effacèrent pour lui livrer passage, l'homme à droite, l'enfant à gauche, et ils virent tous deux que dans ses grands yeux il y avait des larmes.

— Tayaut ! tayaut ! tayaut !

Et les fanfares de sonner la vue ! les chiens de hurler !

Le voyageur et la petite fille avaient, cependant, repris leur place au milieu du chemin qu'ils barraient tout entier. Les chiens, à leur tour, arrivaient à pleine course, et derrière les chiens, M. le baron et ses piqueurs.

— Arrière ! cria-t-il du plus loin qu'il aperçut l'homme au bâton. Le chemin est à moi !

L'homme continua paisiblement sa route.

— Arrière ! mendiant ! Je suis le baron de Pfifferlackentrontonstein, ancien conseiller privé de l'ancien prince souverain de Rudelsigmarienthal-Tartemp...

Il faut le temps pour prononcer de si nobles noms ; le baron en était encore à Tartemp... que les chiens, moins prolixes, se jetaient déjà sur notre voyageur. C'étaient de forts chiens, connus à dix lieues à la ronde pour être méchants comme des loups enragés.

— Mords là ! dit tout bas le piqueur. Kiss ! kiss ! kiss !

La belle culbute qu'il espérait, ce piqueur !

Il y eut une culbute, ce fut celle des chiens, qui se roulèrent, tombant les uns sur les autres, jusqu'aux pieds des chevaux, comme si trente mains robustes (ils étaient trente) les eussent pris par la peau du cou et lancés à la volée.

— *Târteifle !*

Le voyageur n'avait pas seulement levé son long bâton. Il continuait sa route comme si de rien n'eût été.

— *Zâgremente târteifle!*

Les chiens revinrent sur les chevaux, qui se cabrèrent, qui ruèrent, qui se retournèrent et dévalèrent le chemin creux, comme si le diable était à leurs trousses.

Le baron menaçait tant qu'il pouvait les chiens, les chevaux, les voyageurs et même la biche, qui était allée retrouver son daim. Rien n'y faisait. — Je crois que le baron, cédant à un moment d'impatience, déchargea même un peu son fusil à deux coups et une paire de pistolets qu'il avait sur ce malencontreux voyageur. Celui-ci secoua ses haillons, et les balles tombèrent dans la neige.

Le baron ne s'arrêta qu'au perron de son château. Il battit la baronne pour la première fois de sa vie, bien qu'elle fût née palatine de Choumakre. Depuis, il en prit l'habitude, qui est une seconde nature.

### XXXVIII. — LES TROIS-PUITS.

Le baron eut tort de battre sa femme : ce sont là de mauvais procédés. Mais si le prince souverain de (le nom est ci-dessus) n'avait pas vendu ses Etats au roi de Prusse pour payer son marchand de bière, jamais voyageur n'eût osé manquer ainsi de respect au baron. En sorte que le baron n'aurait jamais battu la baronne. Il faut admettre le cas de force majeure.

L'homme et la petite fille arrivèrent au lieu dit les Trois-Puits, qui forme une des entrées de la grande galerie des mines d'Andreasberg.

L'homme dit à l'enfant :

— Descends, ma Ruthaël. Parcours les travaux et reviens me dire ce que tu auras vu.

L'enfant se mit dans la banne et sonna la cloche. La banne s'enfonça dans la nuit.

L'homme continua de marcher, mangeant un morceau de pain dur et buvant à sa gourde.

### XXXIX. — LA MINE D'ANDREASBERG.

C'est une immense ville souterraine qui a des milliers de rues, des places publiques, des églises, des palais, des canaux, des lacs, des boutiques, des théâtres, des hôpitaux et des salles de bal.

On pourrait rebâtir Berlin en argent avec toutes les richesses qui sont sorties de cette inépuisable mine.

Dans la banlieue de cette féerique cité, à neuf cents mètres au-dessous du sol, deux hommes piquaient le minerai, auprès d'une flaque d'eau sombre comme l'Achéron.

Leurs lanternes brûlaient tristement à leurs pieds.

Tous deux s'arrêtèrent pour essuyer la sueur de leurs fronts.

— Ami, dit l'un d'eux, causons encore de ce rêve que nous avons tous deux.

— Soit, répondit l'autre, ce rêve guérit ma fatigue. Il me semble que ce rêve me rend le parfum des fleurs, l'air libre et les doux rayons du soleil.

Ils s'assirent côte à côte, et le premier reprit :

— Je m'appelais donc sir Arthur...

— Certes, l'interrompit l'autre, j'ai gagné bien des louis à un gentilhomme de ce nom... mais ce n'est pas vous !

— Vous avez peut-être raison, ami, ce n'est pas moi ; du moins il y a des moments où je ne saurais l'affirmer moi-même... on m'a pris mon corps, voilà ce que je crois ; et n'est-ce pas folie de croire ainsi à l'impossible ?

Son compagnon secoua lentement la tête.

— Moi, dit-il, j'étais comte... et colonel... j'avais une femme que j'aimais... un enfant adoré... Il faut bien que cela soit, puisque leur souvenir emplit mes yeux de larmes !

— Et l'on vous a pris votre corps aussi, n'est-ce pas ? interrogea sir Arthur.

— Oui, une nuit, mon château brûlait... cet homme... mais c'était lui qui s'appelait sir Arthur !

L'autre mineur songeait laborieusement, la tête penchée sur sa poitrine.

— Alors, dit-il, c'est le même qui nous a pris nos deux corps !

Ils échangèrent des regards sans rayon. Quelque chose pesait sur leurs intelligences engourdies.

— Allons ! dit la grosse voix d'un gardien. Voilà encore ces deux fous qui se reposent ! A l'ouvrage, coquins ! vous ne gagnez pas le pain que vous mangez !

Les deux pauvres mineurs reprirent leurs pics docilement et se remirent à l'ouvrage.

Derrière le gardien, une belle jeune fille venait, vêtue comme une demoiselle de riche maison.

Le gardien se tourna vers elle et lui dit :

— Voyez-vous, mademoiselle, il faut sans cesse surveiller ces deux-là. Ils ont un coup de marteau, sauf le respect que je vous dois. En voici un qui se croit baronnet d'Angleterre, c'est sir Arthur... En a-t-il bien l'air, hein ?

La jeune fille approchait. Le regard de ses beaux yeux tomba sur le second mineur, qui tressaillit.

— Celui-là, reprit l'inspecteur en haussant les épaules, c'est un colonel français... un colonel de hussards...

— Le comte Roland de Savray !... murmura la belle jeune fille.

L'inspecteur éclata de rire et poussa rudement le pauvre homme, dont le pic attaqna un bloc de minerai.

Mais en travaillant il disait :

— Lotte ! J'ai vu Lotte ! Ce nuage qui est dans mon esprit couvre-t-il donc la vérité !

### XL. — A PARIS.

Au moment où notre voyageur, après avoir déjeuné de pain sec en se promenant, revenait aux Trois-Puits, la banne ramenait au jour la petite fille. Elle avait repris sa taille d'enfant et sa frêle apparence.

— Père, dit-elle, ils sont en bas tous les deux. Je n'aurais pu les reconnaître, car ce qui leur reste d'âme est dans des corps de rebut. Mais ils ont assez d'âme encore pour se souvenir vaguement et cruellement souffrir.

Le voyageur ne s'était pas arrêté pour l'entendre.

— Nous allons à Paris, dit-il.

— A Paris ! s'écria-t-elle tandis qu'un joyeux sourire éclairait la pâleur de son visage. Je vais les revoir ! elle et lui !...

— Ruthaël, prononça tout bas le voyageur. J'ai interrogé l'ange. Dieu permettra que tu choisisses entre ton père et ton époux...

— Moi ! quitter mon père ! s'écria l'enfant qui fondit en larmes.

Sans s'arrêter, le voyageur l'enleva dans ses bras et la pressa contre son cœur.

— Ozer est là-bas, dit-il, l'infâme Ozer ! Je sais ce que je voulais savoir, Dieu est miséricordieux. Chaque bonne action diminue ma peine. Allons faire le bien et combattre le mal !

### XLI. — L'ÉCOLIER PAUL.

Le temps est comme le Juif errant : il marche, il marche...

Le temps avait marché. La comtesse Louise était toujours belle, mais bien triste et bien pâlie.

Vous eussiez eu peine à reconnaître le vicomte Paul dans ce fier jeune homme au regard mélancolique, qui allait tous les jours deux fois au collége Henri IV et deux fois en revenait, seul et s'éloignant des joyeuses espiègleries de ses condisciples. Le vicomte Paul se nommait tout uniment M. Paul. Il n'y avait plus guère que Fanchon Honoré pour se tromper de temps en temps et lui donner encore son titre d'autrefois.

Le malheur avait mis la pensée pesante dans cette jeune tête. Si Paul ne riait plus comme jadis, il travaillait de toute sa force. Il avait un but. Il travaillait pour être le protecteur de sa mère.

Eh! quoi! la comtesse Louise de Savray, cette jeune femme si brillante et si riche, si heureuse surtout, avait-elle donc besoin d'être protégée?

Et que pouvait un adolescent, élève au collége Henri IV, pour la filleule du roi Louis XVIII?

Il y avait des années que le roi Louis XVIII était mort. Les deux cent mille livres de rentes étaient Dieu sait où. La comtesse Louise habitait un petit appartement au troisième étage de la rue de l'Ouest. Elle portait le deuil de veuve, quoique le colonel comte de Savray ne fût point mort.

Quand notre ami Paul rentrait du collége Henri IV, il embrassait sa mère, et tous deux bien souvent pleuraient.

### XLII. — LES LITANIES DU COLONEL.

Les autres convives de la préfecture avaient généralement prospéré. M. le préfet se carrait au conseil d'Etat, le président s'asseyait à la cour de cassation, M^me^ Lancelot, des domaines, et M. Lancelot, son mari, avaient une division au ministère des finances. Quelques danseurs étaient devenus des hommes chauves et sérieux, quelques danseuses avaient gagné en poids cent pour cent et même davantage.

On était au mois de juillet en l'année 1830. Le général Lamadou (l'ancien commandant de la gendarmerie à Tours en Touraine) ayant donné une grande soirée à l'occasion du mariage de sa nièce, avec M. Galapian, toutes nos anciennes connaissances tourangelles se trouvèrent naturellement réunies.

Mais parlons un peu de M. Galapian.

M. Galapian, nous l'avons dit, était un homme habile et bien comptant. Il ne méprisait plus autant le bon Dieu, depuis qu'il avait arrondi sa pelote, au point de justifier au contrat soixante mille francs de revenus. Personne, disait-il volontiers, n'avait jamais soupçonné sa probité. Je crois bien! Il eût fallu débrouiller pour cela les affaires de la maison de Savray, et il y avait mis bon ordre! Il faisait beaucoup de bien aux pauvres en leur prêtant son argent à la petite semaine.

M^me^ Lancelot le citait à ses surnuméraires comme un exemple de ce que peut la comptabilité jointe à l'esprit de conduite.

— Savez-vous ce qu'on dit? s'écria-t-elle en entrant ce soir-là. Votre servante, mesdames. Bien des compliments aux mariés. Voilà qui fera un charmant ménage! Savez-vous ce qu'on dit?

A Paris, comme à Tours, M^me^ Lancelot était fort estimée comme gazette.

Depuis lors, l'agence Havas et les petits journaux ont déprécié ce genre de talent.

On fit cercle autour de M^me^ Lancelot, qui reprit:

— Les affaires ne vont pas bien, le commerce murmure, la bourgeoisie n'est pas contente. Nous dansons sur un volcan!

— Permettez, madame et amie, l'interrompit le général Lamadou. Je ne permettrai pas qu'on fasse de l'opposition dans le salon de mon propre domicile!

Galapian dit:

— Je suis un homme d'ordre, mais à la bourse d'aujourd'hui j'ai vendu, vendu, vendu!... Je rachèterai à moitié prix le lendemain de la révolution.

Il y eut un murmure flatteur, et les dames dirent à l'oreille de la nièce du général:

— Léocadie, c'est une belle âme, et vous serez bien heureuse!

— Savez-vous ce qu'on colporte! reprit impétueusement M^me^ Lancelot. Il s'agit bien de politique! quoi! ce n'est pas inquiétant. Il faudra toujours bien des chefs de division, n'est-ce pas? Je voulais vous parler d'un garçon... Le pauvre diable! nous l'avons connu bien huppé. Vous souvenez-vous, là-bas, à Tours, comme on criait du haut du perron, à la préfecture: La voiture du colonel comte de Savray!...

— Ah! oui, fit la présidente du bout des lèvres, ce malheureux homme...

— Un joueur! dit l'ancien chef du parquet tourangeau.

— Un hanneton! murmura Galapian. Je l'avais prédit!

— Et vous avez bien fait ce que vous avez pu pour le sauver, Stanislas! murmura la jeune Léocadie.

Il y eut des toux sèches qui voulaient exprimer sans doute une chaude approbation, puis le chapelet s'égrena:

— Un buveur! déclara Lancelot.

— Un Lovelace!

— Un bretteur!

— Un mauvais sujet!

— Un monstre!

### XLIII. — BEAU TRAIT DE GALAPIAN.

— Très-bien, reprit M^me^ Lancelot. Et sa comtesse Louise faisait aussi bien des embarras. Il n'y en avait que pour elle à valser avec l'état-major! Il l'a plantée là: c'est une vieille histoire; il a mangé les deux cent mille livres de rentes; il a fait la vie de polichinelle, vous savez tout ça. Mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il va passer devant un conseil de guerre...

— De guerre! fut-il répété.

— De guerre! Pour être dégradé, fusillé, pendu, guillotiné, roué vif!

— Quel est son crime?

— Tous les crimes: vol, faux, tricheries au jeu, attentats à la morale publique, assassinats, empoisonnements, incendies, noyades, fausse monnaie...

— Mais savez-vous, dit Lamadou jeune, petit frère du général et avocat à la cour royale, que ce sera une bien jolie affaire!

— Et la malheureuse femme? glissa timidement la présidente.

— Celle-ci, murmura M^me^ Lancelot, revient toujours de Pontoise!

La présidente continua:

— Et l'enfant? Ce doit être à présent un jeune homme...

— Le vicomte Paul, interrompit M. Galapian. Je verrai à le prendre dans mes bureaux, s'il en a la capacité.

— O Stanislas ! soupira Léocadie transportée d'admiration. Vous avez un grand cœur !

Le général Lamadou essuya une larme.

Un valet annonça :

— M. le docteur Lunat, membre de l'Institut !

### XLIV. — PROPHÉTIES EXTRAORDINAIRES.

Le petit docteur Lunat avait beaucoup grossi, voici pourquoi : ayant cessé de se prendre pour le Juif errant, il avait renoncé complétement à la marche, pour se venger d'une promenade de dix-huit-huit siècles. Il était rond comme une petite boule et se rangeait franchement au nombre des bienfaiteurs de son siècle. L'affaire du crocodile était désormais européenne. Il venait des mages de Londres et de Moscou pour l'adorer. L'Académie des sciences s'était illustrée en l'admettant dans son sein.

Outre la guérison du crocodile, le docteur Lunat avait à son crédit scientifique des choses bien aimables. Il était l'inventeur du système tragique et des douches alexandrines.

Le système tragique, on l'a bien vu depuis, guérit les fous par l'ingestion patiente et raisonnée d'une tragédie complète de Crébillon père, servie par un second prix du Conservatoire, qui ne quitte le patient ni jour ni nuit, jusqu'à la mort.

Les douches alexandrines, moins connues, ont pourtant rendu de bons services. Le patient est muré dans une cellule tapissée de distiques célèbres. Il est placé de manière qu'un conduit acoustique puisse lui verser dans l'oreille des chants variés de la *Henriade*.



La soirée du général Lamadou. Dessin de Yan' Dargent.

Loin de nous la pensée de citer les innombrables guérisons obtenues à l'aide de ces ingénieuses mécaniques. Le docteur Lunat n'est pas un charlatan, pour imiter ces guérisseurs qui font insérer dans les journaux la reconnaissance des vieilles demoiselles et les remercîments des hospodars.

— Mesdames, dit le docteur Lunat en saluant à la ronde, je fonde un hôpital pour les sages, au capital de trois millions seulement, pour commencer. La spéculation est basée sur ce calcul, que tous les fous y viendront, afin de donner le change... Compliments aux fiancés : Galapian appartient au genre requin ; il ira loin...

— Comment! comment! voulut protester le fiancé.

— Mon Stanislas un requin! dit Léocadie indignée.

— C'est une analogie sérielle, répliqua le gros petit docteur. La science ne peut jamais offenser. Le général Lamadou appartient au genre bœuf...

— Par la morbleu ! fit Lamadou. Traitez-vous ainsi la gendarmerie !

— Ne jurez pas ! .. Mme Lancelot rentre dans l'espèce pie-grièche...

— Ah çà ! monsieur Lunat !...

— Je suis bien perroquet, moi ! l'interrompit fièrement le docteur. Vous savez que l'abbé Romorantin a enfin résolu le grand problème... l'abbé Romorantin, qui était autrefois avec vous chez les Savray, cher monsieur Galapian... Celui-là pourrait témoigner, si quelqu'un vous accusait jamais de n'être pas un galant homme ; il ne parle jamais de vous que les larmes aux yeux.

— Ce bon Romorantin! murmura Galapian.

— Je lui donne deux cents francs par mois pour me servir de plume, de mémoire, de besicles et de génie, reprit le docteur. C'est bien payé. Figurez-vous qu'il emploie son argent à payer le logis et la cuisine de ses anciens maîtres : la comtesse Louise et le vicomte Paul...

— Il a peut-être quelque chose à expier... insinua Galapian.

— Peut-être... Tandis que vous ne vous repentez de rien !... Le grand problème, c'est la transition : ce que les anciens appelaient la métempsycose. C'est extrêmement simple. Il y a le roulement. On est ceci, puis cela. Je me suis cru Juif errant : je l'étais. Mais lequel ? car vous n'ignorez pas qu'il y a trois Juifs errants principaux, sans compter Judas, qui ne peut mourir, et la femme d'Hérode... Voilà le grand problème : j'étais Cataphilus, portier de Ponce Pilate. L'abbé Romorantin a très-bien fréquenté Isaac Laquedem ou Ahasverus chez les Savray... et il paraît que ce fut lui qui sauva l'enfant la nuit de l'incendie... Quant au troisième Juif errant, Ozer, le soldat, un pur coquin, l'abbé le cherche, et c'est pour cela qu'il a deux cents francs par mois.

— Il n'a jamais été plus fou que cela ! dit le général Lamadou.

— Aussi, répliqua Mme Lancelot, on parle de lui pour présider les cinq Académies.

— N'interrompez pas, cria le docteur, ou je vous fais mettre à la porte ! Devinez qui m'a remplacé dans ce rôle de Cataphilus ? L'abbé l'a trouvé. Il en sait long sur M. Galapian ! Celui qui m'a remplacé, c'est l'homme à la longue barbe du Palais-Royal...

— Le Superbe ! s'écrièrent les uns.

— Chodruc-Duclos ! dirent les autres.

— L'avez-vous vu quelquefois assis ? Jamais... Et, ajouta triomphalement le gros petit docteur, il n'a pas de cordonnier. Ses semelles sont fées. Quand j'étais fou, j'ai eu une paire de bottes qui m'appelaient polichinelle. On ne tient pas assez compte de ces détails... M. le prince de Polignac a été à tu et à toi avec ce Chodruc-Duclos, vous savez ? Eh bien ! Chodruc-Duclos est descendu dans la chambre à coucher du prince par le tuyau de la cheminée, mardi dernier, et lui a dit : Va bien, *tron dé l'air*, mon bon ? — Le prince a appelé, personne n'est venu. Chodruc, ou plutôt Cataphilus, a ajouté : « A fin de mois, tu seras en fourrière, *capédédi*, mon *vioux !* Eh donc ! »

— La révolution... murmura Mme Lancelot.

Le général Lamadou, désirant éviter toute allusion politique, proposa de jouer aux jeux innocents.

## XLV. — LA CHUTE.

Le 26 juillet 1830, au soir, dans la modeste chambre du troisième étage, rue de l'Ouest, la comtesse Louise, le bon abbé Romorantin, Joli-Cœur et Fanchon Honoré se trouvaient réunis. Cela n'était pas arrivé depuis longtemps.

La fenêtre donnait sur le jardin du Luxembourg, plein de promeneurs. Il faisait chaud. Le soleil se couchait dans un orage lointain.

Dans le jardin il y avait un mouvement inaccoutumé. La rue, d'ordinaire si tranquille, rendait ces mystérieux et menaçants échos que nulle parole ne peut noter, mais qu'on n'oublie jamais quand une fois on les a entendus.

Il y a comme cela deux voix qui s'obstinent dans le souvenir : la voix de la tempête et la voix de la révolution.

Dans la chambre de la comtesse Louise, la consternation était peinte sur tous les visages, et pourtant on ne parlait point des menaces de la rue.

On parlait du colonel comte de Savray.

Louise avait la tête penchée sur sa main, et pleurait, disant :

— Est-il possible de tomber si bas que cela !

Elle se rappelait, pauvre femme, onze années de noble et riant bonheur ! Son fils Paul avait dix-huit ans. Sept années d'un martyre honteux et cruel avaient suivi les temps heureux.

Elle avait pleuré la première fois la nuit de l'incendie. Mais, depuis lors, que de larmes !

Son fils, le cher enfant, était abandonné par son père, ruiné par son père, déshonoré par son père !

Il n'y avait rien d'exagéré dans les nouvelles apportées par Mme Lancelot. Mme Lancelot, même, ne savait pas tout. Le colonel comte de Savray était tombé non pas comme on tombe communément. C'était une chute hideuse, incroyable, diabolique. Le comte de Savray avait plongé comme à plaisir au plus profond du fangeux abîme où grouillent nos misères sociales.

Il était accusé, lui, gentilhomme et militaire, de tout ce qui peut dégrader une épée et souiller un écusson.

Il avait falsifié, il avait triché, il avait volé, il avait tué !

Joli-Cœur venait annoncer sa fuite et l'invasion des gens de justice dans son logis vide, où l'on parlait tout bas de boulet et de bagne.

Et cette pauvre belle jeune femme qui pleurait allait disant, comme on répète un refrain de folie :

— Est-il possible de tomber si bas que cela !

## XLVI. — DÉTAILS RÉTROSPECTIFS.

— Non, ce n'est pas possible, répondait le cœur révolté de la comtesse Louise.

Et il y avait ici quelque chose d'inexplicable au point de vue purement humain. Toutes les personnes réunies dans la chambre de la comtesse Louise disaient comme elle au fond de leur cœur :

— Non, ce n'est pas possible !

Le fait n'était rien pour elles. La nourrice, le prêtre, le soldat, de même que la femme en deuil, repoussaient l'évidence, — ou plutôt semblaient aller au delà de l'évidence, cherchant à cette insoluble énigme une clef surnaturelle.

— Ce changement se fit en un jour, reprit la comtesse traduisant comme elle le pouvait le vague de sa rêverie ; en une heure, en une minute !... En me quittant, lorsque nous arrivâmes au bas de la côte, la nuit de l'incendie, mon Roland était bien lui-même. Quand il revint s'asseoir auprès de moi, j'eus froid jusque dans l'âme. Le danger que notre bien-aimé Paul avait couru lui était indifférent. Cet horrible spectacle de l'incendie qui me brûlait encore les yeux et le cœur le laissait froid. Quand je lui parlai du miracle qui avait sauvé notre fils, il haussa les épaules, chantonnant je ne sais quoi. Il ne regarda même pas l'enfant que je serrais contre ma poitrine, l'enfant que nous avions manqué de perdre !... Et comment dire cela ? Sa voix était bien la voix que je connaissais, mais, dans le premier moment surtout, il y avait là quelque chose de l'accent anglais de sir Arthur...

— Sir Arthur lui-même, l'interrompit le bon abbé Romorantin en secouant la tête, avait été longtemps un fort honnête gentilhomme. Il disparut un soir, au milieu du spectacle, puis il revint... ou plutôt un autre sir Arthur revint occuper sa stalle... cet autre sir Arthur était ce que vous l'avez vu : un débauché, un ivrogne, un brigand !

— Et alors, que veut dire tout cela ? murmura Louise.

L'abbé, Fanchon et Joli-Cœur demeurèrent silencieux.

Elle reprit :

— Cette nuit-là, il ne pensait qu'à boire, à manger, à dormir. Dans la chambre d'hôtellerie où nous nous réfugiâmes, puisque notre maison était brûlée, il se fit servir à souper. Par moment il parlait de choses qui m'étaient

inconnues. Une fois il dit : Du temps où j'étais Mandrin...

L'abbé et Fanchon se signèrent, Joli-Cœur tordit sa moustache.

De la rue et du jardin les bruits montaient toujours : la sourde et prophétique voix qui annonce les orages populaires.

— Peut-être qu'à l'heure où nous voici, dit brusquement Joli-Cœur, il est déjà dans le corps de quelque autre honnête homme.

— Alors, murmura la comtesse Louise dont la belle tête se pencha sur sa poitrine, vous croyez donc que j'ai bien fait de prendre le deuil des veuves? Vous croyez donc que mon pauvre mari est mort?

Dans le silence qui suivit on entendit un pas monter rapidement l'escalier.

Un beau jeune homme entra, triste et pâle, qui dit froidement, sans sourire :

— Bonsoir, ma mère.

## XLVII. — MÈRE ET FILS.

C'était le vicomte Paul, ce superbe bambin d'autrefois, le vicomte Paul qui faisait des fortifications contre les Anglais.

Il avait maintenant la stature d'un homme ; une fière et gracieuse taille. Il ressemblait à son père, le colonel comte Roland de Savray, mais il était plus beau.

Autour de son front des cheveux blonds se bouclaient. Ses grands yeux bleus exprimaient la tristesse et la vaillance.

— J'avais à te parler, dit-il en s'adressant à Joli-Cœur, et avant même d'embrasser sa mère. Est-il vrai que le comte de Savray, mon père, passe la nuit à marcher dans sa chambre ?

— C'est vrai, répliqua le hussard.

— Est-il vrai que son lit n'est jamais défait?

— C'est vrai, l'interrompit Joli-Cœur. Ceci, cela et le reste. Tout ce qu'on dit de lui est vrai. Mais est-ce bien M. le comte ? voilà ce que nous ne savons plus.

Paul baissa la tête en fronçant le sourcil.

Il s'approcha de sa mère, qui le pressa contre son cœur avec plus de tendresse encore qu'à l'ordinaire.

— Tu as quelque chose à me dire ? murmura-t-elle.

— Oui, ma mère.

Elle fit un signe. L'abbé, Fanchon et Joli-Cœur se retirèrent dans la pièce voisine.

Or l'abbé, depuis plusieurs années, était aux gages du gros petit docteur Lunat, spécialement pour compulser tous les bouquins écrits en toutes langues sur ce mythe qui a traversé les siècles : le Juif errant.

L'abbé, trouvant des auditeurs dociles, vida son sac, et dit des curiosités bien extraordinaires, — principalement au sujet du Pharisien Nathan, qui louait le temple aux marchands. Ce Pharisien est le quatrième Juif errant.

Le cinquième est le bedeau de Caïphe.

Le vicomte Paul s'était assis sur un tabouret, aux pieds de sa mère. Il mit sa tête blonde sur les genoux de la comtesse Louise, qui lisait dans ses grands yeux bleus comme en un livre.

— Tu souffres? dit-elle.

— Pas quand je suis ainsi, près de toi, mère chérie, répondit-il tandis qu'un sourire naissait autour de ses lèvres.

## XLVIII. — L'AVEU.

Elle se pencha pour mettre un long baiser sur ce front doux comme celui d'une jeune fille.

— Mère, dit Paul, si je ne t'aimais pas si bien, je mourrais. Je suis toujours seul. Je fuis ceux de mon âge pour ne pas entendre ce qu'ils disent, car ils disent souvent du mal de celui dont tu portes le nom. Les pauvres amis qui nous sont restés fidèles essayent bien de me consoler avec d'étranges fables et des contes d'enfants ; mais je ne suis plus un enfant, ma mère, et je ne crois plus ce que je ne comprends pas.

— C'est vrai, murmura la comtesse Louise, tu es un savant maintenant, mon Paul chéri. Tu es bien plus savant que l'abbé Romorantin, qui croit encore... Et cependant, si tu pouvais te souvenir !...

— Je me souviens ! murmura Paul en une sorte de gémissement.

La comtesse ne l'entendit pas et poursuivit :

— Si tu savais comme moi quel cœur c'était que ton père ! combien de délicatesse et de belle fierté !... que d'amour ! que d'honneur !...

— Je crois à cela, ma mère, interrompit le vicomte Paul dont les yeux étaient mouillés de larmes. Je crois à cela comme je crois en Dieu !

— A quoi donc ne crois-tu pas, mon enfant bien-aimé ? demanda la comtesse Louise.

Paul resta un instant silencieux, puis il se couvrit le visage de ses mains.

— Il y a des choses qui sont impossibles ! murmura-t-il enfin avec découragement. Il faudrait croire aussi à Barbe-Bleue, à Croquemitaine, à l'Ogre, au Petit-Poucet... tandis qu'il y a bien des exemples, ma mère, bien des exemples avérés d'hommes au cœur bon, loyal, chevaleresque même, qui tombèrent tout d'un coup au plus profond de l'abîme du mal !

— Enfant, dit la comtesse avec une fermeté douce, si je me trompe, laisse-moi mon erreur. Je veux bien mourir, mais que ce ne soit pas par toi !

Paul s'agenouilla, dévorant de baisers les pauvres belles mains froides de la comtesse Louise.

— Oh ! mère ! mère ! reprit-il d'une voix où les larmes contenues tremblaient, on m'a insulté devant *elle !*

## XLIX. — LA VISION.

La comtesse Louise le contemplait avec ce grand amour des mères, plein d'épouvantes et de vaillances.

— On t'a insulté ! répéta-t-elle. Devant elle !

Puis elle ajouta, comme on implore :

— Jamais tu ne m'avais parlé d'*elle !...*

Un rouge vif avait remplacé la pâleur du vicomte Paul.

— Comme je sortais aujourd'hui du collége, dit-il tandis que sa voix se baissait malgré lui, j'entendais, comme toujours, les railleries cruelles de ces trois ou quatre méchants qui me poursuivent : le fils du général qui commandait en second à Tours, le fils de l'ancien préfet de Tours, le fils de Mme Lancelot, de Tours. Les autres m'aimaient : ceux-là ont fait le vide autour de moi comme si j'étais un lépreux. Leur avons-nous causé quelque chagrin, ma mère ?

— Jamais, mon pauvre enfant... mais leurs parents nous ont vus si heureux, autrefois!

— Selon ma coutume, pour échapper à leurs sarcasmes, j'entrai à l'église Saint-Etienne du Mont. J'y vais souvent. J'aime à prier la bonne sainte Geneviève... et je mentais, tout à l'heure, ma mère... je crois à tout... Je supplie la bonne sainte Geneviève d'envoyer vers nous celui qui, deux fois déjà, nous a protégés... J'étais agenouillé dans le bas côté de gauche. Je ne priais pas, car j'avais trop de colère dans le cœur. Je voyais les rayons du soleil

couchant filtrer à travers les dentelles du jubé pour inonder d'une lumière dorée le grand crucifix du maître-autel... celui qui outragea Notre-Seigneur s'est repenti pendant dix-huit siècles, ma mère... celui qui est le Pardon a dû pardonner. Je me disais : « Nous ne le verrons plus... »

Tout à coup, à la lueur des cierges qui brûlent auprès des reliques, j'aperçus une jeune fille agenouillée. Je la regardai sans savoir d'où venait la profonde émotion qui me faisait battre le cœur. Elle se releva. Je fus ébloui comme à l'aspect d'un ange.

O ma mère, qu'elle est belle ! et comme son sourire doit apaiser la colère céleste !

Je m'élançai, car je l'avais reconnue...

— Tu la connaissais donc ? s'écria la comtesse.



L'aveu. Dessin de Yan' Dargent.

— Je crois à tout, prononça pour la seconde fois le vicomte Paul. Je n'ai jamais oublié le suave et pâle visage de celle qui partageait les jeux de mon enfance...

— Lotte ! interrompit Louise en proie à un trouble soudain. La fille du...

Elle s'arrêta, mais le vicomte Paul acheva :

— La fille du Juif errant. Je l'ai revue, ma mère !

## L. — LA MARSEILLAISE.

Dans la chambre voisine, le bon abbé Romorantin disait à Fanchon et à Joli-Cœur :

— On trouve tout dans les livres. Le docteur Lunat est fou comme un lièvre en mars, mais sa folie me permet de faire des recherches admirables : le doigt de la Providence est là. Tous les jours j'apprends quelque chose. Mes amis, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait rencontré trois jours de suite l'Homme dans Paris. Bertola, cité par Mathieu Pâris, affirme qu'il a la faculté de rester en tout lieu où il y a peste, famine ou guerre...

— Nous n'avons à Paris, Dieu merci, objecta Fanchon la nourrice, ni la peste, ni la guerre, ni la famine.

Un chant monta de la rue de l'Ouest. Personne d'abord n'y prit garde.

— Puisqu'on l'a rencontré trois jours de suite à Paris, prononça péremptoirement l'abbé, c'est qu'il a le droit d'y rester. S'il a le droit d'y rester, Bertola est précis, c'est que Paris a la famine, la peste ou...

— Ecoutez ! l'interrompit Joli-Cœur.

Le chant montait plus distinct. C'étaient des notes métalliques et vibrantes qui remuaient l'âme et qui faisaient frayeur.

Les yeux du vieux hussard flamboyèrent.

— Je connais cela, dit-il. C'est *la Marseillaise.* Vous avez raison. Nous avons la guerre dans Paris !

## LI. — L'INSULTE.

Le vicomte Paul poursuivait, aux genoux de sa mère :

— C'était le doux visage de Lotte sur le corps d'une adorable jeune fille. Tout mon cœur s'élançait vers elle. Je voulus la suivre, mais elle glissait le long du bas côté de droite, comme une âme, et je n'entendais point le bruit de ses pas sur la dalle. La porte de l'église se referma sur elle. Il m'avait semblé, au moment où elle prenait l'eau bénite, que son angélique sourire me cherchait.

Je sortis à mon tour.

Tu sais, mère, que celui qui refusa l'hospitalité à notre Sauveur n'a pas le droit d'entrer dans les églises. Sans doute, il l'avait attendue au bas des degrés. Je vis un homme de haute taille qui s'éloignait en tenant une petite fille par la main...

— Une petite fille ?... répéta la comtesse Louise.

— Oui, répliqua le vicomte Paul en hésitant. Je te raconte cela comme si c'était un rêve. La belle jeune personne avait disparu, remplacée qu'elle était par Lotte... Ma chère petite Lotte... et son corps tout frêle, tout gracieux avait la transparence d'autrefois...

— Mais, s'interrompit ici le jeune homme dont les sourcils se froncèrent, mes persécuteurs m'avaient attendu sur le parvis. Quand ils me virent, ce fut une huée.

— Son père sera dégradé ! s'écria le fils du maréchal de camp, Roger.

— On lui arrachera ses épaulettes ! ajouta le fils du préfet.

— Il a triché, dit Lancelot, il a déserté, il a volé !

L'Homme était déjà loin, mais, sans s'arrêter, il se retourna.

Je pressai mon cœur à deux mains et j'allais passer entre eux sans lever la tête, car je songeais à toi, ma mère, lorsque Roger dit en ricanant :

— Va, poltron, va annoncer ces bonnes nouvelles à la filleule du roi Louis XVIII !

En ce moment, Lotte se retournait à son tour.

— Tu es un menteur et un lâche ! m'écriai-je.

Et par deux fois ma main fouetta la joue de Roger, qui se rougit de sang.

## LII. — LE PARVIS NOTRE-DAME.

Vous auriez pris la comtesse Louise pour une statue de marbre, tant son visage était blême. Elle voulut parler, mais le vicomte Paul lui ferma la bouche, disant :

— Je n'ai pas fini, ma mère. Je me retirai à pas lents, accompagné par d'impuissantes menaces. Je voulais suivre Lotte et son père : non que je crusse découvrir leur *adresse*, dans le sens vulgaire du mot, car celui dont

nous parlons ne peut avoir une demeure, mais je désirais voir Lotte le plus longtemps possible.

D'ailleurs, ma tête était en feu. Il me fallait mon calme revenu pour paraître devant toi.

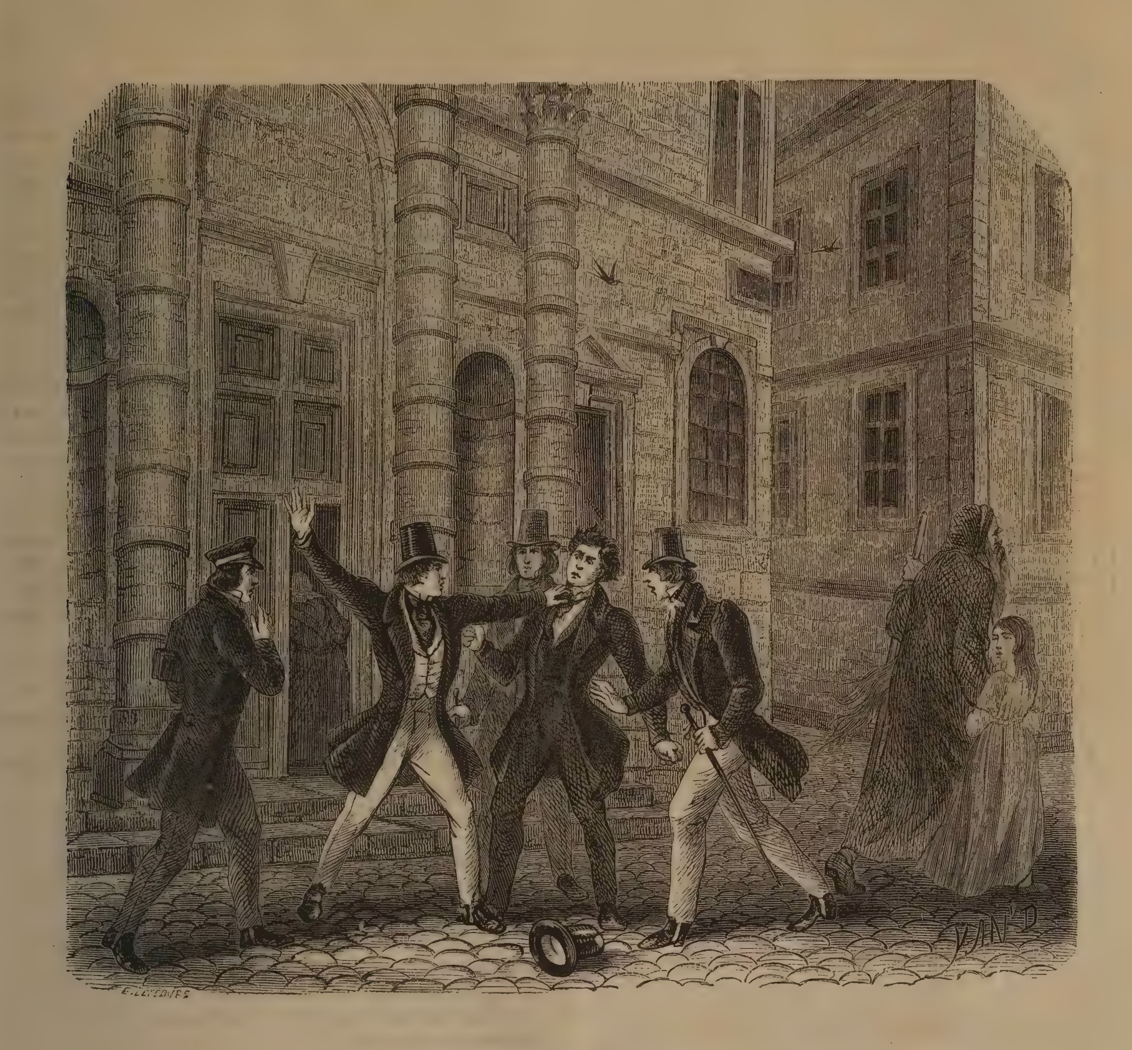
Ceux que je suivais descendirent toute la rue Saint-Jacques jusqu'à la Seine. Ils passèrent le pont. Ils entrèrent tous deux dans une grande vieille maison qui est derrière Notre-Dame : l'avant-dernière de la rue du Cloître.

J'attendis. Je ne les en vis point ressortir.

La nuit se faisait, et le doute naissait en moi, car comment croire que l'Homme de la pénitence dix-huit fois séculaire pût habiter sous un toit?

Je pris le chemin de notre logis. Au moment de quitter le parvis, je me retournai pour jeter un regard à la grande façade de Notre-Dame.

Les dernières lueurs du crépuscule éclairaient la galerie à jour qui relie les deux tours carrées. Je vis, — ou je crus voir, — l'Homme qui n'a pas le droit de s'arrêter passer et repasser derrière les colonnettes...



L'insulte. Dessin de Yan' Dargent.

Partout autour de moi des groupes sombres se formaient. Sous la blouse de l'ouvrier comme sous l'habit des bourgeois, on voyait briller des armes...

### LIII. — AUX ÉCOUTES.

Après le repas du soir, le vicomte Paul donna un baiser à sa mère, un baiser encore plus tendre qu'à l'ordinaire, et lui souhaita la bonne nuit. La comtesse, triste, mais calme, se retira dans son appartement.

En la quittant, le vicomte Paul se disait :

— Pauvre mère ! Elle ne sait pas !...

Il se trompait : les mères savent tout.

Dans la chambre du vicomte Paul, Joli-Cœur, le vieux hussard, attendait.

Paul lui dit en entrant :

— Vieux, sais-tu où te procurer une paire de pistolets de combat et deux bonnes épées ?

Joli-Cœur le regarda tout ébahi.

— Je me bats demain, reprit le vicomte Paul qui essaya de sourire.

En ce moment, des pieds nus marchaient sans bruit dans le corridor, et la comtesse Louise, toute frissonnante, collait son oreille à la serrure.

— Avec qui vous battez-vous? demanda Joli-Cœur.

— Avec Roger, le fils du maréchal de camp de Tours.

— Ah! fit le vieux hussard, sa femme avait bien peur dans le temps que M. le comte ne devînt général!

Il ajouta :

— Et pourquoi vous battez-vous avec le jeune M. Roger?

— Parce qu'il a insulté ma mère.

La comtesse Louise fut obligée de s'appuyer au mur du corridor. Ses jambes se dérobaient sous elle.

— C'est une raison, ça, dit Joli-Cœur. Et où vous battez-vous?

— Derrière le cimetière Montparnasse.

— Je connais l'endroit. Il est bon.

Les deux mains de la comtesse étreignirent son pauvre cœur.

— Avez-vous des témoins? interrogea encore Joli-Cœur.

— Non, répondit le vicomte Paul. Tu amèneras un de tes camarades, ça fera deux.

— Refuse, malheureux, refuse! pensait la comtesse Louise.

Mais Joli-Cœur n'était qu'un soldat. Il dit :

— C'est juste ; avec moi, ça fait deux.

Alors la comtesse Louise se sentit dans le cœur une angoisse sans nom. Elle n'avait plus rien en ce monde que cet adoré trésor, son fils, son Paul, son âme!

Et voilà qu'elle était menacée de cette suprême agonie : perdre son fils unique!

Elle vit ce long mur grisâtre, long et haut : le mur du cimetière.

Elle vit la campagne lugubre à cette heure qui précède le lever du soleil.

Elle vit la lueur sinistre des épées.

Des hommes froids, impassibles, barbares, chargeaient les pistolets, mesuraient les pas et frappaient trois coups dans leurs mains de pierre.

La poudre éclatait. Il y avait un cri. Et une pauvre voix chérie appelait : Ma mère!...

Puis un brancard avec un corps qui relevait une toile collée à ses contours.

Sous la toile, un enfant avec une tache rouge au-dessous du sein.

Elle se laissa glisser à deux genoux, baisant la terre mouillée de ses larmes et balbutiant :

— Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié!

Le vicomte Paul disait à Joli-Cœur :

— Voilà qui est réglé, tu viendras m'éveiller demain matin à quatre heures.

## LIV. — UNE NUIT DE PARIS.

Le ciel était d'un bleu profond ; les étoiles innombrables n'avaient point ce scintillant éclat des nuits de tempête. Il faisait chaud, mais une brise de l'ouest chantait dans les feuillées du Luxembourg. La voie lactée rayait le firmament de sa diagonale indécise et brumeuse.

La ville ne dormait pas, et pourtant il y avait un grand silence.

Pas une voiture ne roulait sur le pavé muet.

Quand cette voix de la cité remuante se tait par hasard, quand le roulement sourd des roues et le pas des chevaux font silence tout à coup, la nuit fait peur.

La porte du logis de la comtesse Louise s'ouvrit doucement. Minuit sonnait à l'horloge du palais de Marie de Médicis. Une femme, enveloppée d'une mante sombre, sortit et descendit la rue de l'Ouest d'un pas mal assuré.

Au détour de la rue de Vaugirard, un long groupe noir stationnait qui semblait immobile et muet.

Le groupe s'ouvrit pour laisser passer la femme.

La comtesse Louise put voir qu'à l'intérieur du groupe il y avait des hommes, armés de barres de fer, qui descellaient les pavés en silence.

A cinq cents pas de là, un détachement de la garde royale bivaquait vers la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice. Les soldats jouaient aux cartes autour d'un feu. Les officiers se promenaient en causant de la prise d'Alger, qui était une nouvelle toute fraîche.

Officiers et soldats se moquaient un peu des Parisiens qui voulaient jouer au jeu des barricades.

Quand la comtesse Louise passa devant les galeries de l'Odéon, la brise apporta un tintement lointain. Des gens qui étaient là dirent :

— Voilà le tocsin!

Des étudiants joyeux sortirent du café Tabourey et crièrent :

— Vive la charte!

Les révolutions souhaitent toujours ainsi longue vie aux choses qu'elles veulent enterrer.

Ces étudiants étaient de jolis jeunes gens. Leur vue pressa le pas de la comtesse Louise, qui songeait à son fils.

Dans la rue Racine on faisait une barricade. Les rues neuves sont bonnes pour cela ; le pavé s'enlève bien. Aux fenêtres, il y avait des étudiantes qui s'amusaient à regarder l'ouvrage.

Rue des Mathurins-Saint-Jacques, l'hôtel de Cluny déchiquetait sur le ciel ses noirs pignons et parlait des temps féodaux, tandis qu'un professeur athée, grimpé sur une borne, faisait un cours de libre pensée. Ces professeurs sont comme les chiens hargneux, sauf le respect qui leur est dû : pour les empêcher d'aboyer, il suffit d'un os qu'on leur jette.

Tout le long de la rue Saint-Jacques on dépavait — et l'on riait.

Il y avait des gamins qui disaient, en faisant la barricade :

— Maman va bien me gronder!...

La comtesse Louise arriva ainsi jusqu'au Petit-Pont, gardé d'un côté par des hommes en blouse, de l'autre par des dragons.

D'un poste à l'autre de gais lazzi allaient se croisant.

## LV. — LE PARVIS NOTRE-DAME.

Quand la comtesse Louise arriva au parvis Notre-Dame, elle était bien lasse et bien essoufflée. D'instinct elle leva les yeux vers cette galerie merveilleuse qui rejoint les deux tours. Les colonnettes frêles se distinguaient vaguement dans le noir, mais il n'y avait là nul mouvement humain.

Le parvis lui-même était complétement solitaire. Au milieu de la fièvre qui tenait la ville éveillée, l'immense église semblait une sentinelle endormie. Auprès d'elle, l'Hôtel-Dieu, cette autre immensité, symbole respectable mais lugubre des charités modernes, — sphinx lamentable, couché en travers de cette gaie rivière de Seine, à deux pas de la cathédrale, à portée du palais de Charlemagne, proposait silencieusement aux prêtres et aux rois cette insoluble énigme de la misère qui enfante les révolutions.

Non pas par elle-même, car, depuis que le monde est monde, la misère patiente se laisse mourir sans se révolter jamais, — mais par ceux pui ont su deviner ce qu'on gagne de pouvoir, d'honenur et d'argent à plaider la cause sans cesse perdue de la misère.

L'univers vieillit. On dit que les saisons se troublent. La lune, sensiblement détériorée, donne des inquiétudes

à l'Observatoire. — Tout en haut, tout en haut de la cathédrale antique il y avait un être qui contemplait la ville folle, occupée à chasser un roi au profit d'un autre roi...

Celui-là, depuis dix-huit siècles, marchait jusqu'au genou dans la démence humaine. Il savait ce que gagne la misère aux plaidoyers sanglants de ses avocats. Il songeait.

Et, mélancolique image du monde lui-même qui ne sait s'arrêter, ayant atteint le faîte de la tour, le Juif errant fut contraint de redescendre.

Les enfants rient à regarder l'écureuil affairé qui tourne dans sa cage. Ils disent que l'écureuil *travaille*.

Voilà dix-huit cents ans que ce Juif regarde sans rire la cage tournante où travaille l'humanité.

### LVI. — LA MAISON DE L'ÉCUYER.

La comtesse Louise alla vers cette maison que son fils lui avait indiquée : l'avant-dernière de la rue du Cloître-Notre-Dame. C'était une grande habitation, gardant, parmi les bourgeoises demeures qui l'entouraient, un caractère de domination hautaine. On la nommait la Maison de l'Écuyer, parce qu'elle avait appartenu, sous les trois rois fils de Catherine de Médicis, à noble homme Marie Minot, écuyer, seigneur de Blay-le-Fausse, maître des hallebardiers du chapitre.

La comtesse Louise s'arrêta devant la porte massive et n'osa point en agiter le marteau.

Elle passa de l'autre côté de la rue pour regarder aux fenêtres, qui étaient toutes closes et munies de leurs contrevents, depuis le haut jusqu'en bas. Un large écriteau pendait au-dessus de la porte. La comtesse Louise put lire, aux lueurs du réverbère voisin : *Matériaux de démolition à vendre.*

L'idée vint à la comtesse Louise que son fils s'était trompé, car c'était là une maison condamnée, et déjà abandonnée par ses habitants.

Elle se rapprocha de la porte et la poussa. La porte s'ouvrit, car elle n'avait plus de ferrures. La comtesse Louise entra dans une cour spacieuse, où divers débris étaient entassés pêle-mêle. Derrière elle, la porte retomba.

Une étrange sensation de froid courut par les veines de la comtesse, qui regarda tout autour d'elle avec une frayeur d'enfant. Autour d'elle, il n'y avait que silence et immobilité.

La cour était entourée d'une sorte de cloître, percé de trois ouvertures haut voûtées. Si la comtesse n'eût écouté que son effroi, elle se fût retirée bien vite, mais son cœur de mère restait au-dessus de toutes les épouvantes.

— Je suis là pour mon fils, se dit-elle.

Et elle s'engagea sous l'une des trois voûtes au hasard.

C'était celle de droite. La voûte conduisait à un vestibule où se plantait un vaste escalier à marches de pierre. Cet escalier n'avait plus ses rampes, qui étaient en tas dans la cour.

La comtesse monta.

Dès le premier étage elle vit que les fenêtres manquaient de châssis et que toutes les portes étaient enlevées. Portes et châssis s'amoncelaient dans la cour.

Elle entra dans une première pièce, haute et large, sans meubles, puis dans une autre, également nue. Toutes les ouvertures de ces chambres abandonnées livraient passage sur un grand corridor. La comtesse Louise compta douze chambres ; elle allait, poussée par je ne sais quel mystérieux espoir. Toutes les chambres étaient également désertes.

Après la douzième il n'y avait plus rien, sinon le corridor. Par la fenêtre sans châssis la comtesse vit qu'elle avait fait le tour de la maison.

Elle songeait à descendre, découragée, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit léger tout à l'autre bout du corridor. Dans la nuit, une forme légère se dessina : une ombre d'enfant qui glissa et disparut.

— Lotte ! appela la comtesse Louise.

L'écho du long corridor répéta ce nom : Lotte !

Puis le silence revint plus sinistre.

Tout à coup, à l'étage supérieur, un pas régulier et lent comme le bruit produit par le balancier d'une horloge résonna sur les dalles du corridor.

La comtesse Louise écouta en retenant son souffle. Le bruit allait s'éloignant et s'affaiblissant.

Un homme venait de passer juste au-dessus de sa tête.

La comtesse Louise s'élança et monta l'escalier sans rampes en courant. Au moment où elle atteignait le corridor supérieur, le bruit de pas avait cessé, mais elle vit encore au bout, tout au bout, cette forme indécise et blanche.

Elle appela pour la seconde fois :

— Lotte ! Lotte !

Même écho — et même silence.

La comtesse Louise entra successivement dans douze chambres vides et nues.

Comme elle sortait de la douzième, le pas d'homme, régulier et lent, passa au-dessus de sa tête. Elle monta de toute la vitesse de ses pauvres jambes fatiguées et tremblantes.

Personne dans le troisième corridor ! Personne dans les chambres. Seulement, comme elle sortait de la douzième, la petite ombre glissait dans le corridor, au bout, tout au bout.

— Lotte ! Lotte ! ma chère Lotte !

L'écho, — puis le silence.

Puis le bruit de pas, régulier et lent, mais cette fois à l'étage inférieur.

La comtesse Louise redescendit. C'était comme un de ces songes épuisants où la fièvre poursuit ce qu'elle n'atteint jamais.

Pendant des heures la comtesse Louise monta et redescendit, courant après l'impossible.

Elle se sentait brisée par l'épuisement, par la terreur ; le froid gagnait la moelle de ses os, mais elle allait toujours, parce qu'une voix disait au fond de son cœur le nom de son fils bien-aimé.

Les lueurs grises du matin entrèrent par les fenêtres grandes ouvertes de la cour. L'horloge de l'Hôtel-Dieu tinta la troisième heure après minuit.

### LVII. — LE RÉVEIL DU VICOMTE PAUL.

A ce moment Joli-Cœur frappait à la porte du vicomte Paul qui sautait hors de son lit, disant :

— Chut ! pas de bruit ! Prenons garde d'éveiller ma mère !

Joli-Cœur avait un compagnon, hussard comme lui, des épées et des pistolets. En un clin d'œil, le vicomte Paul fut habillé. Il monta avec ses témoins dans un fiacre qui l'attendait dans la rue.

En passant devant la chambre de sa mère, le vicomte Paul, l'œil humide et le cœur serré, s'était dit :

— Si elle allait rester seule !...

### LVIII. — LA TROISIÈME HEURE.

Comme le troisième coup sonnait à l'horloge de l'Hô-

tel-Dieu, un bruit se fit dans la cour de la Maison de l'Ecuyer. La comtesse Louise regarda par la fenêtre et vit un homme de haute taille qui ouvrait la porte sans serrure, après avoir traversé la cour.

Elle appela, mais sa voix fut couverte par le bruit de la porte qui retombait.

Ses genoux plièrent sous elle. Deux bras la soutinrent et l'empêchèrent de s'affaisser sur la froide dalle. Une belle jeune fille était là qui lui tendait son front.

— Lotte ! est-ce toi ? Combien tu as grandi ! murmura la comtesse Louise.

Puis, l'idée de son fils ne pouvant la quitter jamais :

— Aie pitié de moi ! ajouta-t-elle. Soutiens-moi ! courons ! Je veux lui dire ce que je sais. Je n'ai plus d'espoir qu'en lui. Paul va se battre...

Elle sentit le bras de la jeune fille tressaillir sous le sien.

— Venez, dit la jeune fille. Le père ne m'a pas défendu de le suivre.

— Sais-tu donc où doit avoir lieu le combat ?

— Le père sait tout, répliqua Lotte. Il se rend en un lieu qui est derrière le cimetière Montparnasse

— C'est là !...

— Venez !... Le père y sera avant nous.



La Maison de l'Ecuyer. Dessin de Yan' Dargent.

## LIX. — LE DUEL.

Pour le coup, Paris dormait. Les soldats du pouvoir sommeillaient au bivac ou dans les corps de garde, les soldats de l'insurrection reposaient derrière les barricades commencées. Les sentinelles seules gardaient leurs yeux ouverts.

La comtesse Louise, appuyée au bras de la belle jeune fille qui avait le visage de Lotte, prit à rebours le chemin qu'elle avait fait une fois déjà cette nuit. Le Petit-Pont fut traversé, la rue Saint-Jacques fut remontée, mais au lieu de se diriger vers la rue de l'Ouest, Louise de Savray et sa compagne prirent à gauche du Luxembourg, pour gagner les boulevards du sud.

Derrière le cimetière Montparnasse c'était alors une plaine vaste et poudreuse, où quelques usines commençaient à s'élever. Cette plaine avait l'aspect de laideur désolée particulier aux terrains qui ne sont déjà plus des champs et qui ne sont pas encore la ville.

A cinq cents pas du cimetière environ, il y avait un clos, fermé par un treillage de lattes tout neuf et qui contenait de la luzerne mal venue. Cela pouvait avoir un arpent et demi, et le propriétaire avait eu soin d'écrire sur un poteau cette mention, qui est le superlatif des grotesqueries parisiennes : *Chasse réservée.*

C'était là que le vicomte Paul, assisté de ses deux dragons, venait de se rencontrer avec Roger, accompagné de ses deux camarades, l'héritier de l'ancien préfet de Tours et le fils de Mme Lancelot.

Roger était l'insulté. Il choisit l'épée, qu'il tirait fort bien.

On s'introduisit dans le clos, malgré l'écriteau, et les adversaires furent placés sur un terrain commode.

Ils mirent habit bas. Le combat commença tout de

suite, et dès les premières passes le vicomte Paul eut du sang à sa chemise.

Le jour était tout grand, et le soleil se levait là-bas derrière le dôme du Val-de-Grâce.

Tout à coup un grand cri retentit au coin du cimetière. Il y avait là deux femmes, dont l'une tomba évanouie dans les bras de l'autre.

L'épée du vicomte Paul vacilla malgré lui dans sa main. Il avait reconnu la voix de sa mère.

Roger, profitant de son avantage, se fendit avant que les témoins pussent s'interposer. Le vicomte Paul tomba, mais ce ne fut point sous le fer de son ennemi.

Le cri de sa mère lui avait traversé le cœur.

L'épée de Roger avait rencontré le corps d'un homme de haute taille qui avait paru inopinément entre les deux adversaires. On eût dit qu'il sortait de terre.

L'épée de Roger, en touchant le corps de cet homme, se brisa comme un fétu de paille, et ses éclats s'éparpillèrent au loin sur le sol.

LX. — LA PROPHÉTIE.

— Messieurs, dit l'inconnu à Roger et à ses deux témoins, ceux qui veulent se battre pourront s'en donner aujourd'hui à cœur-joie. Ecoutez !




Le duel. Dessin de Yan' Dargent.

Il étendit ses bras vers Paris, d'où montait déjà le bruit de la fusillade.

— Vos pères, reprit l'inconnu, sont au service du roi qui s'assied encore sur le trône. Ils doivent être embarrassés, ne sachant s'il faut servir ou trahir. Allez les tirer de peine. Le roi sera vaincu : ils peuvent lui tourner le dos.

On ne peut se dissimuler que beaucoup de vénérables citoyens seraient enchantés de rencontrer pareil prophète à la première heure d'une révolution. Cela épargnerait bien des tâtonnements et calmerait de nombreuses inquiétudes.

Car enfin, si, à tout prendre, l'insurrection est vaincue... Certes, certes, mais si la révolution est victorieuse... Allez ! dans ces cas-là, un honnête homme qui veut garder sa place est dans une bien fâcheuse perplexité !

Le fiacre qui avait apporté le vicomte Paul le ramena au logis de la rue de l'Ouest, en compagnie de la comtesse Louise et de la belle jeune fille. La belle jeune fille et la comtesse Louise s'assirent au chevet du pauvre fiévreux.

Fanchon la nourrice pleura de joie en revoyant Lotte et se signa, disant :

— Si Dieu le veut, la maison peut s'emplir encore de bonheur !

PAUL FÉVAL.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

# RÉFLEXIONS SUR LA CONDUITE DES HOMMES[1].

## L'OBÉISSANCE ET LES MOYENS DE L'OBTENIR DES ENFANTS.

### III. — LA SECONDE ÉDUCATION DES PARENTS.

Il ne faut point se le dissimuler, l'homme et la femme qui entreprennent la rude tâche d'élever eux-mêmes un enfant sont tenus de recommencer sur nouveaux frais leur propre éducation.

La Fontaine a prononcé sur l'enfance un mot que je crois inexact au sens où il l'a dit : « Cet âge est sans pitié. »

Il n'est point vrai, grâce à Dieu, que l'enfance soit sans pitié, ni que, par une perversité de sa nature, elle aime à provoquer la douleur et à se repaître de larmes.

Toutefois, dans un autre sens, la parole de La Fontaine est d'une vérité profonde. L'enfant joue au sein de sa famille le rôle d'un témoin silencieux et impitoyable. On peut dire de lui, à plus forte raison, ce qu'Aristote disait du jeune homme, qu'il n'a point été encore *humilié par la vie*. Il ne faut pas croire qu'il ne s'aperçoive pas du mal qui peut s'accomplir sous ses yeux : ce qu'il ne comprend pas, c'est qu'on le commette. Qu'il s'élève par exemple un nuage entre le père et la mère, qu'une discussion les divise jusqu'à en venir aux reproches, sa raison trop faible ne lui permet pas d'entrer dans les arguments qu'ils s'opposent avec tant d'aigreur l'un à l'autre; il est incapable de distinguer de quel côté est le bon droit et de quel côté l'injustice ; il n'est donc point en mesure de faire un choix et de prendre un parti; la faiblesse de son intelligence et le froissement de son cœur font naître en lui une impression plus profonde et plus exacte. Dès qu'il est incapable de discerner en quoi l'un ou l'autre peut avoir raison, il lui semble à bon droit qu'ils ont tort tous les deux, et souvent il laisse percer le blâme énergique de ses jugements enfantins.

Il ne faut donc pas se le dissimuler, le père et la mère ont une nouvelle éducation à recommencer pour eux-mêmes, lorsqu'ils entreprennent celle de leur jeune famille. Rien n'est plus juste, rien n'a été plus sagement prévu par la providence de Dieu.

L'homme traverse successivement des épreuves diverses sur le chemin de la perfection. Enfant, il demeure aux mains de ses parents comme un instrument docile. On lui dit : « Marche, » et il va. On lui dit : « Ecoute, » et il s'arrête. Le ressort de sa vie commence par lui être extérieur. Ce n'est qu'à force d'obéir qu'il finit par apprendre à se commander.

Arrivent les années impétueuses de la jeunesse : jalouse de s'appartenir et impatiente de s'attester son indépendance, elle jouit de sa force jusqu'à en abuser et s'enivre de sa liberté jusqu'à la perdre.

A ce moment, un sentiment nouveau éclate tout à la fois dans le cœur de l'homme et de la femme. Les ardeurs de la jeunesse prennent chez l'adolescent quelque chose de moins désordonné et de plus tendre. Les nouveaux époux se tendent la main, ils mettent en commun, non pas seulement la fortune qu'ils ont reçue et l'avenir qui les attend, mais aussi les vertus qu'ils ont acquises. L'amour, a très-bien dit M. Guizot, vous laisse dans le mariage avec les défauts et les qualités que vous aviez auparavant ; il peut faire oublier ce qui vous manque, il ne saurait vous le donner. Il peut prêter son charme à vos imperfections, peut-être même à vos vices; il ne suffit point à vous en délivrer. Dans le mariage comme ailleurs, on n'est jamais heureux que de ses qualités et de ses efforts, jamais malheureux que de ses fautes. L'homme et la femme ont donc ici une nouvelle éducation à recommencer. Il faut qu'ils se supportent l'un l'autre. Au lieu de poursuivre la chimérique et commode entreprise de rendre meilleur celui avec qui la Providence vous a uni, il y a une réforme plus prompte et plus efficace à laquelle il vaut mieux s'en tenir : c'est la réforme de soi-même. Celle-là est toujours possible, elle ne demande que de la bonne volonté. Chacun se mesure ainsi à soi-même le bonheur et la paix.

Ces pensées un peu sévères ne se présentent point tout d'abord à la première aurore du ménage. On vit sur un capital commun de charme, de sympathie, de tendresse, sans prendre garde toujours qu'une mutuelle imprévoyance est faite pour dissiper les richesses de ce trésor et pour préparer bientôt à l'avenir les retours, les aigreurs et les reproches.

Alors dans ce jeune ménage, entre le père et la mère qui allaient risquer de ne plus se comprendre, apparaît l'enfant, qui écoute, qui regarde, qui juge. La seconde éducation des époux va devenir plus exigeante et plus sévère. Ils apprendront chaque jour tout ce qu'il leur faut pratiquer de vertus pour en inspirer le goût à leurs enfants, tout ce qu'il leur faut déployer de douceur pour venir à bout de leur impatience, tout ce qu'il leur faut apporter de fermeté et de sagesse dans la conduite de leur propre vie pour les rendre raisonnables et sages.

Cette seconde éducation s'accomplit donc dans l'homme sous l'inspiration et avec le concours de deux mobiles également saints et également puissants : le désir de rendre plus heureuse la femme qu'il aime, le besoin de conserver à l'autorité paternelle qu'il exerce toute son efficacité et tout son respect.

Par quels moyens le père et la mère, seuls responsables devant Dieu, obtiendront-ils l'obéissance sans laquelle nul devoir de l'enfant ne peut s'accomplir et nul progrès de la jeunesse se réaliser ?

Avant d'en venir aux règles pratiques, les seules qu'il faille suivre et méditer, on peut, dans la théorie, d'avance les résumer toutes en un seul mot : il faut que l'enfant s'habitue à obéir, non pas à votre volonté, mais à la raison elle-même, que vous devez entendre et écouter comme lui.

Dans les monarchies orientales, où le despotisme le plus absolu n'a d'autre frein que son caprice et d'autre règle que sa volonté, on n'approche qu'en tremblant le maître suprême, dont un mot peut bouleverser votre destinée ou un signe vous ôter la vie. Avant d'aborder le Grand Turc, on s'informait avec soin de quelle façon il avait bu, digéré ou dormi. Il suffisait en effet du moindre trouble apporté dans sa vie ou d'un mouvement de mauvaise humeur communiqué à ses pensées pour jeter en un péril suprême la demande, la fortune, l'existence même

(1) Voir, pour la première partie, le numéro de mai, page 235 et suivantes.

du solliciteur. On payait donc avec libéralité les familiers du sérail pour savoir d'avance à quoi s'en tenir sur l'hygiène des différentes heures de la journée. Les ministres eux-mêmes n'approchaient qu'en tremblant le descendant de Mahomet, lorsqu'il avait mal dormi sa nuit précédente ou mal digéré son dernier repas.

Il faut dire les choses comme elles se passent, et ne point nous flatter mal à propos d'être meilleurs que nous ne le sommes. Il est beaucoup de pères et de mères qui, dans leurs rapports avec leurs enfants, se conduisent un peu comme le Grand Turc. Lorsqu'ils sont joyeux et de bonne humeur, lorsque toutes choses marchent à leur gré, ils n'apportent que douceur et indulgence dans leurs observations et leurs commandements. Bien loin de se montrer sévères pour d'innocentes saillies, ils sont les premiers à chercher des excuses aux fautes les plus avérées et à prodiguer leur pardon aux rébellions les moins repentantes. Alors le tapage dont l'enfant remplit la maison est une musique dont le père se réjouit; la vivacité même qu'il met à vous désobéir est une espièglerie pleine de charmes; les sottises qu'il vous débite sont autant de bons mots que vous serez heureux de raconter.

L'enfant ne dit rien, mais il s'aperçoit vite de cette disposition; il sait que vous êtes de bonne humeur, il saisit vos sourires de satisfaction comme il pressent vos gestes de colère. S'il a quelque sottise à avouer, quelque faute à faire connaître, il sait à propos en opérer le placement et en faire survenir l'aveu. C'est à votre bon moment qu'il vous saisit et qu'il vous surprend un sourire. Il sait jusqu'à quel point il peut abuser de votre faiblesse, à quel instant vous céderez aux importunités de sa prière en dépit des plus solides raisons pour le refuser.

Ne croyez point que l'enfant vous sache le moindre gré des facilités que lui crée et des concessions que lui accorde la changeante humeur de vos caprices. Il sent fort bien, sans s'en rendre compte, que la bonté de votre cœur n'y est pour rien. De même que vous vous montrez facile à cette heure où vous êtes joyeux, l'instant d'après vous allez, sans une plus juste raison, vous montrer revêche et dur, exigeant et impitoyable, parce que quelque contrariété aura traversé votre vie. Que votre fils ne vienne point vous demander une concession ou une grâce, qu'il ne réclame pas même les petits priviléges auxquels votre indulgence habituelle semblait lui avoir donné quelque droit, il ne faut ni qu'il réplique, ni qu'il parle, ni qu'il supplie, uniquement parce que vous êtes contrarié et que votre partenaire vous a coupé au whist une carte maîtresse.

Le résultat de cette conduite est facile à prévoir. L'enfant sait parfaitement qu'il vous obéit à vous, et non point à la raison ni à un principe supérieur à vous-même. Lorsque vous lui dites : « Il faut aller te coucher, » ce mot *il faut* ne saurait avoir pour lui sa signification véritable. Il le traduit immédiatement par le mot *je veux*, et il est fondé à ne point l'entendre autrement. Il n'ignore pas en effet que l'heure de sa retraite est subordonnée, non point à une règle inflexible fondée sur les besoins de son âge et de son tempérament, mais uniquement sur la disposition d'esprit dans laquelle vous vous trouvez au moment où vient à sonner l'heure fatale et redoutée. Il est bien évident que votre bonne ou votre mauvaise humeur n'a rien à démêler avec la santé de votre enfant. La vérité est que, malgré le caprice de votre fantaisie, *il devrait* se retirer à son heure accoutumée. Vous seriez ainsi, vous père, et vous mère, la première victime de ce devoir que vous lui enseignez à pratiquer. Il comprendrait bien vite que les obligations auxquelles l'homme est soumis sont mieux garanties encore par la liberté qui les accepte que par la contrainte qui les impose.

Ce que je dis ici de l'une des circonstances relativement insignifiantes de la vie, se vérifie et se reproduit à chaque instant dans le cours d'une éducation. Il faut compter par milliers les ordres, les avertissements, les défenses, les observations que le père et la mère sont appelés à prodiguer à leurs enfants. Aucune éducation n'est possible ni aucune autorité durable si les enfants ne sont pas habitués à voir le père et la mère se soumettre à la loi qu'ils imposent, s'ils n'apparaissent pas, comme les représentants du devoir, chargés seulement de l'interpréter et de le maintenir sans avoir jamais la prétention ni la faiblesse d'y substituer des rigueurs ou des concessions sans motifs.

ANTONIN RONDELET.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# CHRONIQUE DU MOIS.

Nous sommes en retard avec le SALON de 1864. Hâtons-nous de payer nos dettes.

M. Meissonnier a exposé deux tableaux, *Un épisode de la campagne de* 1814 et *Napoléon III à Solferino*, le premier incomparablement supérieur au second. L'Empereur fait face au spectateur et chevauche lentement sur une route détrempée par les pluies, défoncée par les roues des caissons. Ses maréchaux, ses généraux le suivent, pensifs, ennuyés de l'heure présente, harassés de cette guerre sans profit. Lui, au contraire, plonge ses regards dans l'avenir, et ne courbe la tête que sous la lassitude morale du doute. Au fond, sur le troisième plan, défilent à pied les vieux soldats et les jeunes conscrits, derniers défenseurs de la patrie vaincue, qui semblent dire à César : *Morituri te salutant*. Ces expressions diverses, merveilleusement rendues, font de cette toile une œuvre hors ligne, une grande page historique. Nous avons dit que le *Napoléon III à Solferino* nous plaisait moins. L'Empereur à cheval, à la tête de son état-major, contemple, du haut d'un tertre, la dernière attaque de Solferino. Ce n'est certes pas qu'on puisse nier l'extrême habileté du peintre, la vérité de toutes ces petites figures, l'exactitude de chaque détail, enfin l'harmonie générale, mais toutes ces qualités, auxquelles M. Meissonnier nous a habitués, ne sauraient dissimuler de graves défauts. La perspective manque d'exactitude, les seconds plans offrent les mêmes tons que les premiers, le paysage paraît mou; enfin, pour tout dire en deux mots, le tableau est froid, l'âme est absente.

M. Bellangé nous offre un *Episode du retour de l'île d'Elbe*, digne en tous points de sa vieille et légitime réputation. Mme O'Connel n'a qu'un portrait, mais un portrait de maître, très-largement peint et très-ressemblant: celui de M. Alex. Dumas fils.

M. de Curzon a emprunté à la *Graziella* de Lamartine le sujet de sa *Vendange à Procida*. Le poëte doit être content du peintre, car il est difficile de rendre plus purement la pureté.

Comme nous l'avions prédit, le tableau de M. Gustave Moreau, *OEdipe et le Sphinx,* a vivement passionné le public. Ce qui nous a paru ressortir des discussions auxquelles il a donné lieu, c'est qu'il révèle évidemment un peintre de grand talent. On peut blâmer le système, ne pas aimer le sentiment d'archaïsme qui domine, on ne saurait se soustraire à l'impression profonde qu'on éprouve.

M. Lehman expose un excellent *portrait de l'abbé Gabriel, curé de Saint-Merry.* Ce sont bien les yeux pleins de finesse et de bonté de notre illustre collaborateur, cette tête éclairée du reflet de l'intelligence et de la foi.

M. Penguilly l'Haridon a compris autrement que ses devanciers l'admirable sujet de l'*Adoration des mages.* Au lieu d'y voir un prétexte à riches étoffes, à brillantes draperies, il a été séduit par le côté vraiment grandiose, par la pensée morale et chrétienne. Les trois rois arrivent, suivis des éléphants et des serviteurs qui portent les bagages. A gauche, une masure faiblement éclairée renferme le profond mystère de la rédemption humaine. La



*L'Ouragan*, par M. Penguilly l'Haridon. Dessin de Mariani.

nuit enveloppe l'étable. Ce qui se passe dans le pauvre abri prêté par l'humanité à la Vierge des sept douleurs, l'œil ne le voit pas, mais l'étoile brille au-dessus de la crèche, et cette étoile, qui a amené les rois du fond de l'Orient, suffit à leur apprendre que le Sauveur est là. Les mages pénètrent dans l'étable avec un empressement respectueux. La scène est neuve et d'un puissant effet. M. Penguilly a cherché et il a trouvé. Nous en dirons autant de *l'Ouragan*, que nous reproduisons aujourd'hui par la gravure. Ce cavalier bardé de fer qui tient tête à la tempête, ces rochers abrupts, ce ciel bas et couvert, cette route crevassée par la pluie, peut-être aussi par une convulsion souterraine de la nature, tout cela frappe vivement et transporte l'esprit aux temps légendaires des grands coups d'épée et des chevaliers errants. Enfin nous ne terminerons pas cette trop rapide revue du SALON sans déplorer encore une fois la fâcheuse erreur de l'esprit moderne, qui tend chaque jour à matérialiser l'art au lieu de le spiritualiser.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

# LE JUIF ERRANT [1].

## CONTE POUR LES GRANDS ENFANTS.



Le supplice. Dessin de Yan' Dargent.

### LXI. — ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS.

On a beaucoup accusé M. Galapian d'avoir fait la révolution de juillet du fond d'une cave. Ce sont des préjugés qui vont s'accréditant, et dans quinze ou vingt siècles, ce nom de *croquant* pourrait surgir comme un champignon au beau milieu du jardin de l'histoire. Le terrain histo-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

rique est une couche tout particulièrement favorable à ces cryptogames. Personne ne fait les révolutions. Ce sont des crises qui se produisent spontanément, quand la garde nationale à cheval s'ennuie.

Notre sujet, d'ailleurs, plane trop au-dessus de la politique pour qu'il nous soit permis de nous attarder à ces frivolités.

Un homme d'esprit s'était écrié, du fond de son fauteuil, si bien peint par M. Ingres, et dans un accès de goutte : « Malheureux roi ! malheureuse France ! » Le mot fit fureur. La malheureuse France chassa le malheureux roi, excellent chasseur, fervent chrétien, loyal gentilhomme, pour mettre à sa place un roi plus heureux, habile pêcheur, bourgeois convaincu et se souciant peu de la messe. Qui fut étonné ? Ce fut l'homme d'esprit, quand sa goutte fut passée.

Seulement, pour opérer le chassé-croisé, on s'entr'-égorgea pendant trois jours dans la rue avec un entrain merveilleux. C'est la partie comique du drame. Seul, ici, l'homme au fauteuil est sérieux : pas autant, néanmoins, que le sire de Framboisy.

### LXII. — AUX TROIS ROIS.

Il y avait dans la rue Pierre-Lescot, sur l'emplacement occupé maintenant par l'hôtel du Louvre, ce banal palais qui loge tous les princes et tous les commis-voyageurs du globe, une maison à cinq étages, pauvre, étriquée, sordide, qui ne jouissait pas d'une bonne réputation. On l'appelait la Maison des Juifs, bien qu'elle portât pour enseigne les trois têtes noires des rois mages.

Au cinquième étage de cette maison demeurait ce personnage étrange, si connu, sous la Restauration et dans les premières années du règne de Louis-Philippe, sous les noms du Superbe et de l'Homme à la longue barbe.

Au quatrième étage habitait une femme d'énorme corpulence, nommée madame Putiphar. Elle louait des chambres à la nuit. Ses locataires étaient le pharisien Nathan, le bedeau de Caïphe et autres.

Au troisième, il y avait un individu mystérieux qu'on entendait marcher toute la nuit et dont le grabat n'était jamais défait.

Au second, c'était un brocanteur appelé Iscariote, que la police surveillait paternellement.

Au premier enfin et au rez-de-chaussée, un cabaret de bas étage ouvrait ses salons crasseux et ses redoutables cabinets particuliers.

Malgré les savantes recherches de l'abbé Romorantin, soudoyé par le docteur Lunat, membre de l'Institut, on n'a jamais pu savoir si les personnages rassemblés au cabaret de la rue Pierre-Lescot, Maison des Juifs, dans la nuit du 28 juillet 1830, étaient des princes déguisés ou de simples va-nu-pieds. Ce qui ferait pencher pour la première opinion, c'est qu'une très-belle femme, chargée d'embonpoint et de diamants faux, qui buvait là d'énormes quantités de kirsch-wasser, répondait au nom d'Hérodiade et paraissait très-liée avec le colonel comte de Savray, un fangeux bandit qui sentait le vin et fumait la pipe.

Le lecteur doit nous pardonner ces détails, pour lesquels nous demandons grâce humblement à nos lectrices. Ils sont d'une nécessité absolue et peuvent seuls conserver à notre récit, beaucoup plus sérieux qu'il n'en a l'air, son caractère de haute et sévère vérité.

Des paroles prononcées pendant l'orgie un homme instruit et facile au point de vue de la déduction aurait pu inférer que, parmi les femmes altérées qui entouraient la nappe amplement tachée de vin bleu, se trouvaient la fille de Loth, la sorcière d'Endor, et quelques autres dames illustres. Parmi les convives mâles, les trois frères Coré, Dathan et Abiron se faisaient remarquer par leurs saillies. Le locataire Iscariote semblait aussi un joyeux compagnon, mais personne ne pouvait égaler l'entrain de Cataphilus, le portier de Ponce Pilate, qu'on affectait de désigner ici sous le sobriquet de Chodruc-Duclos.

Tous ces gens semblaient rendre hommage au colonel comte de Savray, qui était le roi du festin et qu'on appelait Ozer.

Ozer portait un vieil uniforme de hussard qui faisait honte à voir. Il était le mieux mis de l'assemblée.

— Vous savez, dit-il en balançant avec grâce son verre à bière plein d'eau-de-vie, que ce plat coquin d'Ahasvérus est à Paris?

— Isaac Laquedem ! s'écria-t-on. Un rien du tout !

— Un apostat !

— Un faux frère !

— Un misérable qui s'avise de se repentir !

— Il se donne le ton, reprit le colonel, d'accorder sa haute protection à ma femme et à mon fils.

— La plus fatigante de toutes les saintes !

— Un jeune imbécile qui montre du goût pour le métier d'honnête homme !

Le colonel but une magnifique lampée.

— Paris la dansera demain ! dit-il. Je propose à l'aimable société de monter un coup à ce chien couchant d'Ahasvérus. Nous irons aux barricades ; il y sera, j'en suis sûr, sous prétexte de sauver quelqu'un ou de faire son état d'hypocrite. Nous nous mettrons tous contre lui et nous l'étranglerons.

Il y eut de frénétiques applaudissements.

Cependant la fille de Loth, qui avait de l'âge et de l'expérience, objecta :

— Isaac Laquedem est invulnérable.

A l'appui de quoi elle chanta d'une voix de basse-taille :

J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des batailles et des chocs
Qui coûtaient bien des vies :
Je les ai traversés
Sans y être blessé !

— Chocs ne rime pas avec Europe ! fit observer Judas non sans mépris.

Le colonel réclama le silence d'un geste.

— Du temps que j'étais sir Arthur, dit-il, j'ai ouï conter une bonne histoire par ce fou de docteur Lunat, qui s'occupe de nous tous avec tant de passion. C'est le moins toqué de l'Académie. Le docteur Lunat racontait une aventure de poche percée d'où les cinq sous coulaient, coulaient toujours. Si on pouvait lier les mains d'Isaac Laquedem et lui faire faire une ou deux fois le tour du monde à coups de fouet, on ramasserait une jolie somme...

— Il faut le prendre d'abord...

— Demain, nous lui donnerons la chasse dans Paris !

En ce moment, Hérodiade mit sa main sur l'épaule du colonel et lui dit :

— Ozer, regarde la pendule.

Ozer obéit. La pendule marquait cinq minutes avant minuit.

Aussitôt Ozer, ou le colonel de Savray, comme on vou-

dra l'appeler, se leva, jeta sa serviette et s'éclipsa, suivi de la reine Hérodiade.

Autour de la table, les convives échangèrent un coup d'œil expressif.

— C'est l'heure ! dit Iscariote.

Cataphilus ajouta :

— *Capédédiou!* il paraît qu'à ce moment-là un enfant de trois ans le tuerait !

### LXIII. — L'HEURE DU SOLDAT D'HÉRODE.

Bertola ne dit rien à ce sujet, et c'est un tort. Herzélius semble avoir ignoré complétement la question. Mathieu Pâris lui-même, si spécial en la matière, est muet comme un brochet. Nous ne possédons qu'un texte de Schedt, mis en lumière par le bon abbé Romorantin.

Schedt donne à entendre, dans trois lignes assez confuses qui se trouvent au tome XXIII de son *Légendaire*, que chaque jour, à minuit, le soldat Ozer, connu pour avoir tendu l'éponge imbibée de fiel et de vinaigre, s'enferme dans sa chambre avec une cassette qu'il tient dans ses bras crispés.

Pendant trente minutes environ, il est comme mort, gardé par la femme d'Hérode, qui jouit de sa confiance.

Schedt ne dit point ce que contient la cassette.

### LXIV. — L'INVITATION.

Au bout de trois quarts d'heure, le colonel comte de Savray et la reine Hérodiade rentrèrent dans la salle du festin. Le comte était un peu pâle, mais bientôt un grand verre d'eau-de-vie lui rendit les rubis de sa joue.

L'orgie reprit de plus belle.

Quelque temps avant le lever du jour, Ozer dit :

— Mes camarades, jamais je n'ai gardé un corps si longtemps que celui du colonel comte Roland de Savray. C'était un beau et bon corps dans lequel je me plaisais énormément. Mais le voilà brûlé. Ce nigaud de colonel est accusé de faux, de vol, de trahison, que sais-je? Le monde n'en est pas encore à admettre toutes nos bonnes plaisanteries. Cela viendra. En attendant, je vous annonce que je vais laisser au rebut le corps du colonel, qui pourrait bien aller aux galères. J'ai envie d'être quelque chose comme ministre du nouveau gouvernement ou fils du nouveau roi ; cela me changera, et nous en ferons de belles ! A deux heures du matin, la nuit prochaine, je vous invite à la fête de ma cent quatre-vingt-huitième naissance. Il y aura des truffes !

Au milieu de l'acclamation qui suivit ces remarquables paroles, une décharge de mousqueterie éclata, tout près de là, sur la place du Palais-Royal.

On se leva en tumulte.

La décharge était suivie de coups de feu isolés.

— Aux barricades ! aux barricades ! cria-t-on de toutes parts.

— *Mordiou!* dit Chodruc-Duclos, voilà qui ne doit pas faire rire mon ancien ami intime, le prince de Polignac ! Eh donc !

### LXV. — LE SOLEIL DE JUILLET.

Oh ! quand un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Quand les cloches hurlaient, quand la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs...

Les poëtes viennent après et chantent ainsi, les uns en vers magnifiques, comme Auguste Barbier ; les autres.....

Casimir Delavigne fit *la Parisienne.*

Mais Paris devient fou de joie quand on le chante, et n'y regarde pas de si près. Paris fit un succès à *la Parisienne.*

Le soleil de juillet acquit une célébrité de circonstance. Paris fut, certes, quinze grands jours tout entiers avant de se moquer du soleil de juillet, de *la Parisienne* et du parapluie du nouveau roi.

Il était là, le soleil de juillet, jouant au soupirail de la cave où M. Galapian et quelques autres écoutaient passer l'histoire.

Il dardait ses rayons matiniers sur la scène de meurtre. A la blonde lumière de ses caresses, des milliers de vaillants hommes s'entre-tuaient sans beaucoup savoir pourquoi. Les uns criaient Vive le roi ! les autres criaient Vive la charte ! Et les fusils parlaient, et le canon tonnait, et « les cloches hurlaient, » comme dit la poésie...

Vers dix heures du matin, trois hommes descendaient la rue Saint-Jacques, où l'on se battait consciencieusement. L'un de ces hommes n'avait pour toute arme qu'un long bâton, les deux autres avaient le sabre à la main. Ils portaient des blouses par-dessus leur uniforme de hussard.

Ces deux derniers étaient notre ami Joli-Cœur et son compagnon, le second témoin du vicomte Paul. Ils essayaient de rejoindre leur caserne, située rue de Reuilly, au faubourg Saint-Antoine. Pour cela, il leur fallait traverser la ville révoltée.

L'homme au bâton ne disait point où il allait.

Chemin faisant, il parait quelques coups qui n'étaient point à son adresse et relevait les blessés.

A la tête du Petit-Pont, il y avait une superbe barricade défendue par des étudiants et des ouvriers. Le professeur qui prêchait naguère sur une borne était rentré chez lui, pensant que les coups ne sont pas des raisonnements.

Il s'était promis à lui-même de revenir après la bataille.

Etudiants et ouvriers entourèrent nos trois hommes. Les blouses des hussards furent relevées.

— Conscrits, dit Joli-Cœur, on en pense peut-être plus long que vous ! On a chargé dans les temps au son de *la Marseillaise*, et le drapeau tricolore ça nous connaît conséquemment... Mais l'uniforme est l'uniforme, et il y a quelque chose qui s'appelle l'honneur du soldat... Laissez-nous passer ou cassez-nous la tête proprement... à votre choix, jeunesse !

Les rangs des insurgés s'ouvrirent, tandis que le chef, un « polytechnique, » leur disait :

— Allez, vieilles moustaches, vous serez des nôtres demain !

Cela ne manqua pas ; et voilà ce qui diminue l'admiration de bien des gens pour l'honneur militaire.

Joli-Cœur et son camarade franchirent le tas de pavés. L'homme au long bâton seul resta de ce côté de la barricade.

En ce moment, une troupe arrivait le long du quai Saint-Michel ; ceux qui la composaient avaient l'air de vrais bandits. C'étaient nos convives de la Maison des Juifs, dans la rue Pierre-Lescot.

Leur chef s'écria :

— Enfin, le voilà ! Qu'on le prenne et qu'on le fusille !

### LXVI. — LE SUPPLICE.

Le geste du chef de bande désignait l'homme au long bâton, qui, de son côté, le regardait fixement. Ils semblaient se connaître. On eût dit que l'Homme était resté

en dedans de la barricade tout exprès pour attendre le chef de bande.

Cependant, les ouvriers et les étudiants commandés par l'élève de l'Ecole polytechnique n'étaient pas gens à commettre ou à laisser commettre un assassinat. Les nouveaux venus ne payaient point de mine, quoique leur officier portât un vieil uniforme de colonel de cavalerie et qu'il fît sonner bien haut son nom : le comte de Savray. On allait le prier de passer au large, quand la barricade fut attaquée de front par la troupe de ligne et de flanc par un détachement de gendarmerie qui descendait du quai de la Tournelle. Il y eut un moment de rude confusion, pendant lequel le colonel comte de Savray et sa bande s'emparèrent de l'homme au bâton.

Celui-ci, du reste, n'opposa aucune résistance.

Il se laissa lier et emporter sur le quai Saint-Michel, qui était complétement désert.

Comme c'est l'histoire du Juif errant que nous racontons, et non point celle de la révolution de juillet, nous laisserons la barricade pour suivre Isaac Laquedem, ainsi tombé au pouvoir de ses plus cruels ennemis.

Le comte de Savray et ses myrmidons s'arrêtèrent au milieu du quai Saint-Michel, entre une barricade inutile, construite par des commençants trop zélés, et une voiture de laitier renversée. Ils étaient là comme dans une chambre. On ne pouvait les voir que des fenêtres et de l'autre bord de la rivière. Mais toutes les fenêtres étaient closes, et l'autre bord avait bien assez à s'occuper de ses propres affaires.

Aussitôt qu'on fut arrivé en cet endroit favorable, le comte de Savray déchargea un grand coup de son sabre sur la tête d'Isaac. Iscariote le terrassa en le traitant de Judas, et les trois lévites sacriléges, Coré, Dathan, Abiron, le foulèrent aux pieds, pendant que le pharisien lui crachait au visage.

Hérodiade était là, portant le costume de Vésuvienne, qui fut vulgarisé dix-huit ans plus tard. Elle portait toujours dans sa poche un flacon d'acide prussique.

Hérodiade s'approcha d'Isaac, renversé, déboucha son flacon et en versa le contenu tout entier sur la figure du Juif errant, qui lui dit :

— Prenez garde à vos mains !

Quelques gouttes du liquide brûlant tombèrent en effet sur les mains d'Hérodiade, qui se mit à pousser des hurlements de douleur.

Isaac souriait. Le corrosif coulait dans ses yeux et entre ses lèvres. Comme il en restait à ses moustaches, il les lécha, disant :

— J'avais soif !

Cinq canons de pistolet s'appuyèrent à la fois contre son front. Cela ne fit qu'un coup. Les balles tombèrent aplaties comme des pièces de trente sous.

— Etranglons-le ! vociféra Ozer.

Les cordes se rompirent.

— Noyons-le !

On lui attacha au cou un chapelet de pavés. On le fit passer par-dessus le parapet, et on le lança dans la Seine.

Il y avait là un vilain moulin qu'on nommait le Bateau broyeur. Isaac et ses pavés tombèrent sur le roufle et rebondirent dans le fleuve.

La bande s'accouda le long du parapet pour regarder.

Le corps d'Isaac avait disparu sous l'eau et ne reparaissait pas. Il y eut un instant d'espoir, et déjà Iscariote, qui a le mot pour rire, préparait un calembour de triomphe, lorsque, du côté du pont Saint-Michel, une vapeur blanche se prit à flotter au fil de la rivière. La vapeur revêtit une forme vague aux rayons du soleil. C'était comme le fantôme d'une fillette...

— Ruthaël ! prononça le faux comte de Savray.

Il fit suivre ce nom d'un juron que nous ne transcrirons pas par bienséance.

En même temps, sous la forme blanche, on distingua le corps d'un nageur qui détachait tranquillement la coupe en se dirigeant vers la rive droite du fleuve.

— Feu ! cria Ozer enragé.

Ce fut du bruit et de la fumée.

Le nageur abordait à la rive.

Parmi les fracas de la mousqueterie, l'appel des cloches, les clameurs de guerre et le sourd mugissement du canon, une voix chanta :

La mort ne me peut rien,
Je m'en aperçois bien !

## LXVII. — DIGRESSION EN FAVEUR DES JOUEURS DE BOULE.

On dit que, pendant ces journées mémorables, les joueurs de boule des Champs-Elysées ne quittèrent pas un seul instant leur bien-aimée partie. Il n'y a plus de joueurs de boule aux Champs-Elysées. A la place où le « cochonnet » excitait de si captivantes émotions s'élève maintenant le plus laid palais qui soit dans l'univers. Tout s'en va.

Les joueurs de boule sont dispersés comme cette nation juive dont Ahasvérus, notre héros, est le type symbolique.

Les uns *travaillent* au Ranelagh, les autres dans les terrains de Beaujon. Avenue du Bel-Air, auprès de Saint-Mandé, on peut voir un attendrissant spectacle. Une dame, une seule, supérieure à son sexe, est admise au jeu de boule. Elle dépense à ce passe-temps hygiénique le trop-plein de passions, héritage de notre mère Eve.

Je m'adresse ici à la conscience du peuple : cela ne vaut-il pas mieux que de transformer le toit conjugal en théâtre de mélodrame ?

La musique, selon les anciens, pouvait bâtir des villes et civiliser les populations sauvages. En nos temps modernes, de bien bons esprits pensent que ce rôle est réservé au jeu de boule.

Un homme — ou une femme — occupé ou occupée toute sa vie à *placer*, à *rouler*, à *refendre* ou à *tirer*, est à l'abri de ces tempêtes du cœur qui énervent les misérables enfants de notre siècle malade.

Et puisque tous les écrivains affirment qu'aucun joueur de boule ne quitta sa partie ni en juillet 1830, ni en février 1848, il est évident que, pour mettre un terme au fléau des révolutions, le moyen héroïque serait de rendre le jeu de boule obligatoire.

## LXVIII. — A TRAVERS LES DANGERS.

Isaac Laquedem monta l'escalier du quai des Orfévres après avoir passé sous le pont. Il était frais comme une rose et marchait son pas ordinaire en s'appuyant sur son long bâton.

Arrivé à l'angle du Pont-Neuf, il fut pris par hasard entre les feux croisés de trois ou quatre détachements qui causaient là à coups de fusil. Il y avait des dragons et de l'infanterie légère d'un côté, de l'autre les habitués de la mère Moreau et la jeunesse des écoles. On y allait de bon cœur. Isaac Laquedem en était tout incommodé.

Avez-vous vu la grêle de mars rebondir sur les toits ? Ainsi faisaient les balles en touchant les haillons de

l'Homme, qui les secouait de temps en temps pour faire tomber cette giboulée.

Le garçon de bureau du *Journal des Débats*, qui était venu jusqu'au bout de la rue des Prêtres pour cueillir des faits divers, eut envie de lui adresser la question suivante :

N'êtes-vous pas cet homme
De qui l'on parle tant,
Que l'Écriture nomme
Isaac Juif errant?...

Mais il n'en eut pas le loisir. Une de ces balles, qui ne faisaient que chatouiller Isaac, toucha sa casquette et lui fit sauter la cervelle.

C'était un père de famille. Son nom est sur la colonne.

Comme Isaac Laquedem montait vers le Palais-Royal, une maison de la rue de l'Arbre-Sec s'écroula malheureusement sur lui. On le vit un instant debout au milieu des débris. Il s'épousseta et passa.

LXIX. — UNE DÉCOUVERTE DU DOCTEUR LUNAT.

Il était environ cinq heures du soir quand Isaac Laquedem arriva dans la rue Pierre-Lescot, qui était le terme de sa course. Il s'était attardé en chemin à sauver des femmes, à protéger des enfants, à secourir des blessés.

Nous citerons seulement le docteur Lunat qu'il releva,



Aux Trois-Rois. Dessin de Yan' Dargent

percé d'un coup de baïonnette, dans la rue Saint-Honoré, devant les messageries Laffitte-Caillard.

Cet honorable praticien le remercia beaucoup et lui dit :

— Je viens, cher monsieur, d'acquérir la preuve d'une particularité curieuse ; l'abbé Romorantin aura du plaisir à la noter. Il paraît, c'est Schiavone qui le dit dans la note 8, à la fin du second tome, que le Juif errant a positivement vingt-quatre heures de repos tous les cent ans. Ce n'est pas beaucoup, mais enfin, peu vaut mieux que rien... Vous savez que ce Schiavone était fou, Bertola aussi, Schedt également et Mathieu Pâris de même. J'ai été fou, l'abbé Romorantin le sera. Sur treize académiciens qui passent encore pour sages, il y en a quatorze dont le cerveau...

Isaac le déposa dans le magasin aux bagages.

Et il s'en alla frapper à la porte de la Maison des Juifs.

LXX. — MADAME PUTIPHAR.

Il fut reçu par Mme Putiphar, qui était fort inquiète, parce que aucun de ses divers Juifs errants n'était encore rentré. Chodruc-Duclos avait passé une partie de la nuit précédente à écrire de mauvaises plaisanteries au prince de Polignac. Ahasverus dit un mot à Mme Putiphar, qui resta toute décontenancée à le regarder.

— Seigneur, murmura-t-elle, nous n'avons plus de chambre vide.

L'Homme répondit :

— Je veux le logis d'Ozer, le soldat qui donna le fiel et le vinaigre.

Mme Putiphar essaya de refuser, mais l'homme murmura d'un ton impérieux :

— Faites vite...

Je suis trop tourmenté,
Quand je suis arrêté!

Mme Putiphar obéit. Elle prit une clef accrochée à la muraille et monta trois étages. Elle ouvrit une porte.

— Entrez, seigneur, dit-elle, c'est là qu'il demeure depuis deux jours.

L'homme entra.

— Maintenant, ordonna-t-il, reprenez la clef et allez l'accrocher de nouveau à la muraille...

— Mais s'il rentre?... l'interrompit timidement Mme Putiphar.

— Il rentrera.

— S'il demande sa clef?

— Vous la lui donnerez.

— Et que lui dirai-je?

— Rien.

## LXXI. — LA CASSETTE.

Mme Putiphar sortit. L'Homme resta seul. Il s'assit dans un vieux fauteuil en poussant un soupir de voluptueux soulagement.

— Ma foi, murmura-t-il, je vais dépenser aujourd'hui une bonne part de mes vingt-quatre heures de repos. Tant pis! La chose en vaut bien la peine.

Il croisa ses jambes l'une sur l'autre et tourna ses pouces, disant :

— Voilà dix-sept ans passés que je ne m'étais livré à ce jeu. C'est agréable.

La chambre était misérablement nue, comme toutes celles de l'hôtel des Trois-Rois. Il n'y avait pour tout ornement qu'une image du Juif errant, souillée et déchirée.

Isaac la regarda avec plaisir.

— Comme cette bière mousse bien dans le pot! pensa-t-il. J'en boirais un verre sans répugnance... mais ces marchands de chansons me font trop vieux... ma barbe est trop longue... et mon nez trop crochu!...

— Ah! ah! fit-il en s'interrompant, voici la fameuse boîte!

Son œil venait de rencontrer une toute petite cassette à demi cachée sous le traversin du grabat. Il se leva, la prit et l'ouvrit, quoiqu'elle fût fermée à l'aide d'un secret qui eût défié l'habileté des principaux voleurs ou serruriers de la capitale.

Dans la petite cassette, dont l'intérieur ressemblait exactement à celui des pharmacies portatives à l'usage des médecins homœopathes, il y avait douze rangées de flacons microscopiques, les uns vides, les autres contenant une liqueur incolore.

Les flacons ainsi remplis étaient au nombre de cent quatre-vingt-sept; les autres ne dépassaient pas le chiffre trente.

— Ce qui prouve bien, pensa Isaac en souriant, que ma peine est plus qu'aux trois quarts faite. Le monde a plus duré qu'il ne durera.

Il prit tous les petits flacons les uns après les autres et les examina attentivement au jour.

On eût dit qu'il voyait dedans des portraits microscopiques.

Certains lui arrachaient une exclamation étonnée, comme s'il eût retrouvé quelque vieille connaissance.

— Tiens! dit-il, voilà le domestique du cheval de Caligula!... pauvre garçon!... Le baigneur de Julien l'Apostat... Un cuisinier de Frédégonde... comme cela me vieillit!... Un baron du temps de Philippe-Auguste... le chimiste des Borgia... ce bon Jacques Clément... Cartouche, un joyeux compère!... mais où diable est donc sir Arthur?

Comme les flacons étaient rangés par ordre de date, il ne tomba que tout à la fin sur celui de sir Arthur. Immédiatement après venait celui du colonel comte de Savray.

Puis commençait la série des flacons vides.

Isaac referma la boîte et la remit sous le traversin.

Puis il se coucha sur le lit, dont il ferma les rideaux, et ferma les yeux en murmurant :

— Aujourd'hui je ne me refuse rien : je vais faire un somme.

## LXXII. — LE BLESSÉ.

Les bruits de la guerre civile allaient s'apaisant.

Peu à peu le silence se fit dans la ville fatiguée de meurtres, tandis que la nuit, abaissant ses voiles, enveloppait la vaste scène de carnage.

Isaac Laquedem dormait. Sa respiration était égale et douce comme celle d'un enfant.

A son chevet, dans l'ombre qui allait s'épaississant, on eût pu voir une pâle forme de jeune fille qui se penchait sur lui en souriant.

Vers huit heures du soir, aux fracas lointains de la bataille, succéda un autre tapage. Les hôtes de la Maison des Juifs étaient rentrés au bercail, et l'orgie commençait chez Mme Putiphar.

Isaac ouvrit à demi les yeux, écouta, se retourna voluptueusement et se rendormit, murmurant :

— J'ai encore trois heures.

— Moi, je veille, dit l'ombre blanche.

Comme onze heures sonnaient à l'horloge du Palais-Royal, des pas lourds montèrent l'escalier. L'ombre éveilla l'Homme dans un baiser et disparut. Au moment où la clef tournait dans la serrure, Isaac était déjà debout et caché derrière les rideaux.

Deux hommes entrèrent, portant un blessé qui fut déposé sur le lit.

Puis vinrent le faux comte de Savray et Hérodiade.

Puis le docteur Lunat, les yeux bandés et tremblant de tout son corps.

On mit un mouchoir sur le visage du blessé; on ôta le bandeau du médecin et le comte dit :

— Docteur, il ne faut pas juger les gens à la mine. Votre visite vous sera payée dix louis. Examinez-moi ce gaillard-là et dites-moi s'il vivra.

A part certains côtés du cerveau qu'il avait étoilés, le docteur Lunat était un savant médecin. Il examina et palpa selon l'art le blessé évanoui.

— Il vivra! prononça-t-il. Je réponds de lui!

Le comte lui tendit cinq doubles napoléons.

Le docteur Lunat les prit et dit en pointant l'image du Juif errant collée à la muraille :

— C'est un exemplaire du tirage de 1790. Je vous en offre deux cents francs. L'abbé Romorantin cherche cette épreuve depuis vingt ans...

Le comte détacha la sale estampe, la lui donna et le mit à la porte avec politesse.

— Voilà un drôle de fou! pensa le docteur emportant son exemplaire de 1790.

Le comte fit monter un bol de punch et s'assit devant la table avec Hérodiade, sa gouvernante.

— Nous avons trois quarts d'heure devant nous, dit-il, je ne peux faire l'opération qu'à minuit sonnant!

LXXIII. — LE GRAND SECRET.

— Ma reine, dit le faux comte quand les verres furent pleins, je vais t'expliquer l'histoire.

— Est-ce que je ne pourrais pas rester là? demanda Hérodiade. Je voudrais voir.

— Non, impossible. Je dois être seul. C'est la loi... mais je puis te faire assister par la pensée...

— Je voudrais voir! l'interrompit la femme d'Hérode qui était entêtée.

— Le roi dit : Nous voulons! prononça solennellement le soldat Ozer.

Puis, avec un gros rire, il ajouta :

— Et encore, on ne lui obéit pas tous les jours!

Il but un verre de punch et reprit :

— Nous sommes seuls. Le blessé est évanoui. Ce fou de docteur n'a pas même songé à lui rendre ses sens. On peut causer : cela tue le temps, et quand je dois changer de corps, j'ai toujours une petite émotion bien naturelle...

— C'est donc dangereux? demanda Hérodiade.

— Mon Dieu non... pas autrement... mais c'est délicat... Voilà : il me faut un homme évanoui, pour qu'il soit complétement en mon pouvoir... mais en bonne santé pourtant, car je ne voudrais pas m'affubler d'un corps malade ou en danger de mort... Quand je me fis sir Arthur, je lui donnai tout bonnement à boire un verre de vin chaud où il y avait une bonne dose de laudanum... Quand je m'introduisis dans la peau du colonel comte de Savray...

— Tu regretteras ce corps-là!... interrompit Hérodiade avec un soupir.

— C'est possible... mais laisse-moi te conter cette anecdote... Ce fut la nuit de l'incendie, là-bas, à Tours... Pendant que ce coquin d'Ahasverus sauvait l'enfant, moi, je suivais le père par derrière... les lueurs du feu l'éblouissaient, et d'ailleurs il avait la tête perdue... il buta contre un tuyau de pompe; je l'étourdis d'un coup de poing, et pendant qu'il cherchait à se relever, troublé comme un homme ivre, j'aspirai lestement son âme, et j'entrai en lui comme chez moi.

— C'est tout de même bien étonnant! dit la reine Hérodiade. Je voudrais voir!

— Et je revins, ajouta Ozer, m'étendre dans la calèche auprès de ma petite femme, la comtesse Louise...

— Fut-elle trompée?

— Bath! fit Ozer, jamais cette pimbèche ne m'a permis de lui baiser le bout des doigts.

LXXIV. — MINUIT.

Le premier coup de minuit tinta aux clochers voisins. Le soldat Ozer se leva précipitamment et poussa Hérodiade vers la porte. Le bol de punch, du reste, était bu.

Demeuré seul, Ozer s'approcha précipitamment du blessé et l'examina.

— Un beau garçon! dit-il. Fils du plus riche banquier du parti libéral! nous allons faire une fortune immense et prendre pied à la nouvelle cour...

Il prit la petite cassette, y choisit la fiole voisine de celle qui contenait l'âme du colonel comte de Savray et s'élança sur le blessé en poussant un grognement de joie. — Ses lèvres se collèrent à la bouche du jeune homme; il aspira fortement et introduisit le goulot de la petite fiole entre ses lèvres.

La fiole emplie fut rebouchée. Elle contenait désormais l'âme du blessé.

— Adieu ma carcasse! dit en même temps le comte. Son corps tomba comme une masse.

Et une forme étrange, monstrueuse, sembla se dégager du cadavre. — Cette forme bondit vers le blessé, qui n'était lui-même qu'un cadavre, en attendant qu'une autre âme vînt le vivifier.

Mais une main de fer, saisissant le monstre aux cheveux, le rejeta à l'autre bout de la chambre.

— Ahasverus! fit-il. Ah! scélérat d'Ahasverus!

Il poussa un hurlement terrible et se précipita en avant tête baissée.

Sa tête rencontra la poitrine de l'Homme. Elle sonna comme si elle eût choqué un mur de pierre...

— Pitié! dit le monstre, l'heure a sonné... Si je n'entre pas dans ce corps, je vais mourir...

L'Homme croisa ses bras sur sa poitrine et resta muet.

— Pitié! pitié!

Puis des blasphèmes et des grincements de dents.

Le monstre se tordit un instant comme un serpent blessé.

Au bout d'un instant, un silence de mort régnait dans la chambre, où il y avait trois cadavres : celui du colonel comte de Savray, celui du blessé, celui d'Ozer, le soldat d'Hérode.

Les bruits d'orgie continuaient à l'étage inférieur.

LXXV. — EXPLICATIONS.

Certes, le docteur Lunat, membre de l'Institut, avait eu tort de ne pas faire revenir le blessé, mais on ne peut songer à tout, et l'attention du docteur avait été naturellement monopolisée par l'estampe du Juif errant, tirage de 1790. Il faut excuser ce célèbre médecin aliéniste. Sans ses immenses travaux, exécutés avec l'aide du bon abbé Romorantin, notre histoire serait pleine d'invraisemblances et de lacunes.

Il est bien avéré, n'est-ce pas? que le monde prend de l'âge et qu'il laisse aller ses secrets comme un vieillard en enfance. On a appris depuis peu le véritable nom de Mathieu Laensberg, ce bienfaisant père des almanachs, occupé le long des siècles à prédire jour par jour le temps que Dieu ne doit pas faire. Un médium illustre m'a avoué en pleurant qu'il était Joseph Balsamo; il se repent amèrement des espiègleries de sa jeunesse. Nous avons vu la sibylle de Cumes condamnée en police correctionnelle, et Apollonius de Thyanes a son théâtre de prestiges sur le boulevard.

Voici le fait; nous le tenons du docteur Lunat, dont la compétence ne peut guère être récusée, puisqu'elle lui coûte deux cents francs, payés mensuellement au bon abbé Romorantin. En principe, Ozer, le soldat d'Hérode, a trois minutes pour opérer les déménagements de son âme. Passé ce temps, si son âme reste entre deux selles, elle meurt.

Est-il possible, cependant, qu'une âme meure?

Schiavone, répété par l'Écossais Lockhard, l'affirme, mais ils ne sont pas forts.

El Edrisi aime mieux se demander si l'âme de ce coquin d'Ozer est véritablement une âme. Je vous recommande Schedt sur la matière. Il n'en sait pas le premier mot, mais il est Tyrolien et il a bon cœur.

LXXVI. — MORT DE Mme HÉRODIADE.

Isaac Laquedem poussa du pied le monstre pour voir s'il était réellement décédé, après quoi il remit avec soin l'âme du jeune négociant blessé dans son corps; cela parut le soulager.

Il prit ensuite un mouchoir et le noua par les quatre coins, afin d'y placer le cadavre du colonel comte de Savray. Il est superflu de faire observer que cela ne put avoir lieu sans quelque manigance un peu surnaturelle. Néanmoins, ce n'était pas si miraculeux que vous le pensez. Le corps se prêtait à cette opération. Il diminuait, diminuait, diminuait... nous expliquerons le fait scientifiquement au chapitre subséquent, intitulé *la Théorie des limbes.*

Isaac Laquedem mit dans sa poche la petite boîte où étaient les fioles. C'était important pour la suite.

Il dit au jeune négociant, fils d'un des plus riches banquiers libéraux : « Lève-toi. » Le jeune négociant se leva, sans négliger de passer sa main sur ses yeux en murmurant : « Où suis-je ? »

Isaac Laquedem saisit son bâton et ouvrit la porte. Hérodiade était derrière les battants, l'œil collé au trou de la serrure, afin de satisfaire sa curiosité coupable. Isaac l'assomma d'un coup de crosse.

Il pénétra dans la chambre où les divers Juifs errants faisaient orgie, et les massacra tous tant qu'ils étaient à coups de bâton. Chodruc-Duclos seul échappa au carnage, parce qu'il était allé chanter pouille sous les fenêtres du prince de Polignac.

Tous ces meurtres passèrent inaperçus à la faveur de la guerre civile. D'ailleurs, chacun de ces braves israélites avait été déjà roué, pendu, fusillé et guillotiné nombre de fois, selon les temps. Tous se portent à merveille au moment où nous traçons ces lignes.



Minuit. Dessin de Yan' Dargent.

Le fils du banquier libéral fut rendu à sa famille. Son nom est devenu célèbre par une des plus solides banqueroutes de ce siècle.

### LXXVII. — VENT D'ESPOIR.

Comme minuit sonnait à l'église Notre-Dame des Champs, la comtesse Louise sentit qu'un poids était retiré de dessus son cœur.

Elle était là, au chevet du vicomte Paul endormi. Le vicomte Paul eut un sourire.

La main pâle du jeune homme était entre les mains de cette fillette blanche et douce qui ressemblait à la petite Lotte.

Dans la chambre voisine, Fanchon la nourrice et le bon abbé Romorantin causaient de choses surprenantes. L'abbé Romorantin apprenait à Fanchon que la fille d'Ahasvérus était double...

On eût dit que cette main blanche qui touchait la main du vicomte Paul parsemait son sommeil de jolis rêves.

La comtesse Louise les regardait tous deux, et son souvenir remontait les pentes du passé. Elle s'étonnait de n'y plus trouver de larmes.

Quelques instants après minuit, les lèvres de la belle jeune fille s'entr'ouvrirent pour laisser tomber ces mots, suspendus comme des perles à son sourire :

— Mon père va venir...

En même temps, un pas sonore attaqua le pavé de la rue.

La comtesse Louise se mit à la fenêtre et vit un homme de haute taille qui marchait dans l'ombre, appuyé sur un long bâton,

Le vent qui faisait flotter ses cheveux portait comme un chant d'espérance.

Quand elle rentra, le vicomte Paul était éveillé. Il dit :

— Mère, j'ai rêvé que mon père m'embrassait... mon père d'autrefois !

LXXVIII. — LE VOYAGE.

L'Homme allait à larges enjambées; la lune éclairait sa taille droite et robuste. Le souffle sortait puissant de sa poitrine.

Déjà, derrière lui, Paris perdait dans la nuit ses gigantesques perspectives, — Paris changé en bivac et qui dormait le sommeil fiévreux de la guerre.

Il se retourna, au sommet des coteaux de Livry, sur la route de Flandres. Son œil voyait plus loin et mieux que celui des autres hommes, car il distingua un vieillard qui veillait, pensif et seul, à la lueur d'une lampe, dans une chambre du palais des Tuileries. Ce palais a vu beaucoup de semblables veilles.

— Marche ! marche ! murmura-t-il. Fais comme moi, siècle inquiet, peuple vaillant, humanité malade... marche ! marche !




Le feu grisou. Dessin de Yan' Dargent.

Il reprit sa route silencieuse et rapide. Les arbres fuyaient derrière lui, — les clochers lointains grandissaient, puis passaient.

Auprès de lui glissait une forme blanche qui ne le quittait pas plus que son ombre.

Quand le crépuscule naquit, une vaste forêt drapait autour de lui les plans inclinés d'une chaîne de montagnes. Il avait franchi déjà la frontière de France.

LXXIX. — LA THÉORIE DES LIMBES.

A six heures du matin, Isaac Laquedem était dans le Harz et descendait les pentes abruptes de l'Andréasberg. Les échos de la forêt s'éveillaient aux hurlements de la meute de l'ancien conseiller privé, baron de Pfifferlackentrontonstein, lequel n'avait pas encore forcé la biche qui lui donna le change, lors de notre première visite à ces sauvages contrées.

— Ruthaël, dit Isaac, sommes-nous bien dans le chemin des Trois-Puits?

— Père, nous y sommes, répondit la blanche vision.

Et en effet, l'instant d'après, la banne descendait avec Isaac Lapuedem dans les entrailles de la terre.

Nous n'avons qu'une demi-page pour élucider une question qui tiendra douze tomes in-quarto dans le grand ouvrage du docteur Lunat. Il y a l'enfer, le purgatoire, — le ciel, — la terre et les limbes.

Les limbes sont sur la terre ou sous la terre. La terre contient tout, excepté le ciel et l'enfer.

Ceux dont Ozer le soldat dérobait les corps, végétaient dans les limbes.

A l'aide de quels corps, cependant, et avec quelles âmes, puisque le soldat d'Hérode se servait de ceux-ci et gardait celles-là dans ses petites bouteilles?

Ce sont là d'énormes problèmes! à proprement parler, il n'y a dans les limbes ni corps ni âmes.

Visitez certaines fabriques de Londres (car un grand tiers de cette libre cité est dans les limbes), cherchez-y des corps et des âmes!

Des corps, on en trouve : d'infortunés corps horriblement abâtardis par l'oppression industrielle. Mais des âmes!...

J'ai vu là, moi qui parle, une victime d'Ozer, qui, depuis trente-sept ans, rampait dans le même boyau pour pousser le même waggon. Il avait oublié son nom et ne respectait plus qu'un dieu, le chien du contre-maître, qui aboyait derrière lui quand s'arrêtait le waggon.

A neufs cents mètres au-dessous de l'herbe, éclairée par le libre soleil, les reflets de sir Arthur et du colonel comte Roland de Savray végétaient au fond des mines d'Andreasberg, — dans les limbes, — misérables choses qui n'avaient plus d'âmes dans leurs rebuts de corps.

## LXXX. — LE FEU GRISOU.

Ils piquaient tous deux le minerai, tristes, silencieux, courbés par la fatigue, découragés, auprès d'une flaque d'eau plus noire que l'Erèbe.

Leurs lanternes fumaient à leurs pieds.

Ils s'arrêtèrent et se regardèrent. Des larmes brûlantes étaient dans leurs yeux rougis.

— Je ne peux plus!... dit le comte qui jeta son pic.

Sir Arthur fit de même et ajouta :

— J'aime mieux mourir!

Ils s'assirent tous deux sur le sol humide, les mains croisées, le regard vague...

— Vous souvenez-vous encore, demanda sir Arthur, de ce que vous étiez autrefois?...

— Je ne sais, répondit le père du vicomte Paul avec fatigue. Je cherche... il me semble... mais non... j'ai tout oublié!

Ils mirent entre leurs mains qui tremblaient leurs têtes stupides.

— Allons, fainéants! cria la grosse voix du gardien.

Mais ils ne se relevèrent point.

Il y eut des menaces et des claquements de fouet. Ils demeurèrent immobiles.

En ce moment, des voix lointaines, des voix lugubres envoyèrent des cris, inarticulés d'abord, qui allèrent se dessinant, puis disant :

— Eteignez les lampes! le feu! le feu grisou!

Un flot de gardiens accourait. Les mineurs quittaient leurs travaux, les lumières s'éteignaient de proche en proche, le long des perspectives souterraines.

Une vapeur grise, semblable à une gaze, montait des profondeurs de la mine.

Et au delà de cette vapeur on voyait un homme de haute stature, qui marchait appuyé sur son bâton. — A ses côtés, un enfant glissait dans le noir.

— Eteignez les lampes! le feu! le feu grisou!

Dans ces villes enfouies, il n'y a point d'ordre qui soit si vite exécuté.

Une lanterne allumée, en effet, quand marche à hauteur d'homme cette vapeur grisâtre qui s'étend comme un voile floconneux, c'est la mort.

Toutes les lueurs s'éteignirent, les unes après les autres.

Toutes, à l'exception de deux, qui brillaient dans les lanternes du père du vicomte Paul et de sir Arthur.

Les gardiens se précipitèrent. L'homme à la haute stature arrivait. — Mais avant eux arrivait la vapeur grise.

La vapeur toucha une des lanternes. Une explosion sèche et déchirante eut lieu, qui s'enfla en sollicitant les échos et prolongea son redoutable fracas dans le lointain des galeries. Il y eut un grand cri, suivi par un silence plus grand.

Tous ceux qui naguère étaient debout s'étendaient sur le sol, immobiles — et morts.

Seul, l'étranger à la haute taille restait droit sur ses jambes, avec sa fillette qui le tenait par la main.

## LXXXI. — LES AMES.

L'étranger se pencha sur le comte de Savray, puis sur sir Arthur, qui, tous deux, semblaient privés de vie. Il ouvrit la boîte d'Ozer et y choisit deux fioles qu'il mit entre leurs lèvres.

— Je vôlé âller tôte de souite dans le Anguelterre! déclara aussitôt sir Arthur, qui se releva, roide comme un piquet.

Et le père du vicomte Paul, se tâtant comme au sortir d'un songe :

— Louise! ma femme chérie! Paul! mon fils bien-aimé!... Où sont-ils? où sont-ils?

## LXXXII.

Par une splendide journée d'août, le soleil couchant enflammait le coude gracieux que fait la Seine au bas du coteau de Meudon.

Dans le salon d'un cottage charmant, dont les fenêtres regardaient le fleuve, le colonel comte Roland de Savray, brillant comme jadis, causait avec la comtesse Louise au fond d'une embrasure. Roland appuyait ses lèvres sur les mains de sa femme, embellie par le bonheur.

Le vicomte Paul, qui ne se sentait plus de sa blessure, causait avec sa gentille Lotte sur le divan. Ils parlaient de leur union prochaine.

Le bon abbé Romorantin était là cherchant à obtenir quelques renseignements délicats d'un homme de grande taille, qui se tenait au milieu de la chambre debout et le bâton à la main.

Par les portes ouvertes, on voyait les figures curieuses de Fanchon la nourrice et du hussard Joli-Cœur.

Six coups tintèrent au vieux clocher de l'église.

Isaac Laquedem tressaillit et dit :

— Mes amis, je vous fais mes adieux. Mes vingt-quatre heures sont écoulées.

Tout le monde l'entoura aussitôt, pendant que Fanchon chantonnait :

> Messieurs, le temps me presse,
> Adieu la compagnie.
> Grâce à vos politesses,
> Je vous en remercie...

— Quoi! déjà! s'écria la comtesse Louise en pressant les deux mains d'Isaac.

— Il le faut, répondit-il. On m'appelle.

— Qui? demanda le comte.

— L'ange, répondit Isaac, qui se pencha vers Lotte, la jeune fiancée, et la baisa au front.

Lotte souriait. Les autres avaient des larmes dans les yeux.

— Je veux prier l'ange! s'écria le vicomte Paul. Quel nom a-t-il?

— Il a nom l'Expiation.

Isaac était déjà au seuil du salon. Sa main toucha ses lèvres et envoya un baiser à tous ceux qu'il aimait.

On le vit bientôt sur le grand chemin qui longe la rivière. Le soleil couchant jouait dans les mèches éparses de ses cheveux...

— Lotte! cria tout à coup le vicomte Paul, car il venait d'apercevoir une petite ombre blanche qui marchait aux côtés du voyageur.

— Je suis là, répondit une douce voix.

— Vous voyez bien qu'elle est double! murmura le bon abbé Romorantin à l'oreille de Fanchon la nourrice. J'en étais sûr.

Le voyageur tournait le coude du chemin de halage et disparaissait derrière les peupliers. La brise du soir apporta un chant triste et doux qui disait :

Le dernier jugement
Finira mon tourment...

Paul FÉVAL.

FIN.

# RÉFLEXIONS SUR LA CONDUITE DES HOMMES (1).

## L'OBÉISSANCE ET LES MOYENS DE L'OBTENIR DES ENFANTS.

### IV. — DES MOYENS D'OBTENIR L'OBÉISSANCE.

Il ne suffit point de dire, en général, aux pères et aux mères que le meilleur moyen de garantir l'obéissance est de substituer à leur autorité personnelle l'empire souverain de la raison. Il ne suffit point de leur demander cette possession parfaite de soi-même qui les préservera d'abuser de l'autorité qu'ils doivent exercer. Il ne faut point confondre les conseils généraux avec les règles pratiques, ni se figurer mal à propos que les indications de la théorie puissent tenir lieu des préceptes de détail.

Je vais donc proposer aux parents six règles de conduite, ni plus ni moins. Ces règles me paraissent résumer les moyens les plus capables de garantir à l'autorité le respect et l'obéissance qui lui sont dus.

#### PREMIÈRE RÈGLE.

Différer la réprimande et ne point triompher des fautes de l'enfant.

Lorsqu'un enfant commet une faute et enfreint l'un de vos ordres, cette faute est double; il convient de la considérer sous deux aspects.

En premier lieu, l'enfant a manqué à son devoir envers vous, puisque c'est vous qui lui avez intimé la défense qu'il a méconnue ou prescrit l'ordre auquel il a manqué. Vous avez donc tout droit et toute raison de vous montrer offensé, et, dans une juste limite, de lui faire sentir le mécontentement qu'il a encouru.

En second lieu, s'il a manqué au respect et à l'obéissance qu'il vous devait personnellement, il a failli en même temps au devoir dont vous n'êtes vis-à-vis de lui que le représentant et l'organe. Il y a donc lieu, à côté de l'offense qui vous a été faite, de maintenir les droits imprescriptibles du devoir et de la raison. Il y a lieu, dans une certaine limite, à faire bon marché de ce qui ne regarde que vous-même, pour insister sur cette loi universelle de l'obligation morale à laquelle il ne vous appartient pas plus de le soustraire qu'à lui-même de s'y dérober.

Le malheur est que la plupart des pères et des mères sont bien loin d'entrer dans ces considérations. C'est le plus souvent au point de vue précisément inverse qu'ils se placent. Ils paraissent bien plus sensibles à l'injure qui leur est faite qu'à la faute morale dont l'enfant s'est rendu responsable. On ne sent plus chez eux seulement la majesté du devoir, violée dans la personne de son représentant le plus immédiat; le ressentiment et l'indignation irritent et aggravent la vivacité de l'offense. Incapables de rester calmes et de ne point ajouter leur colère à leurs reproches, ils ressemblent à un juge qui, du haut de son tribunal, prodiguerait au coupable dans son arrêt les injures et les outrages, en même temps qu'il lui infligerait le châtiment.

Il ne faut point s'imaginer que la réflexion seule soit capable de démêler les sentiments qui semblent à chaque instant se confondre dans les replis du cœur humain. Il y a aussi une analyse instinctive dans laquelle la pénétration de l'enfance est véritablement supérieure. Votre fils s'est bien vite aperçu que vous faites de sa docilité bien moins une question de devoir que d'amour-propre. Sa désobéissance vous irrite plus encore qu'elle ne vous afflige; vous lui en voulez bien moins de commettre le mal et d'être en effet coupable, que de ne point vous avoir écouté et de s'être ainsi joué de vous.

Dès lors, toute l'autorité de vos remontrances est perdue. Dès que l'enfant peut vous soupçonner avec quelque raison de suivre votre courroux au lieu d'obéir à votre devoir, il ne voit plus dans la vivacité de vos paroles qu'une preuve de votre irascibilité. Votre langage n'est plus celui d'une réprimande justifiée par la faute, mais d'une susceptibilité égarée par la colère.

Il faut donc que les pères et les mères prennent bien garde de ne point trop mêler les mouvements naturels de leur caractère, aux impressions que doit appeler et définir la nature même de la faute reprochée à l'enfant. Ils ne doivent pas, comme il arrive si souvent aux gens du peuple, s'enivrer de leur propre sévérité et se griser en quelque sorte de leur colère.

N'avez-vous jamais rencontré au coin des rues quelque père sans éducation qui prodiguait à son fils les injures et quelquefois les coups? Cet homme que vous voyez, le regard enflammé, l'écume à la bouche, le poing tendu, avait commencé peut-être sa réprimande par des paroles pleines de sens et de mesure. Il avait senti d'abord la nécessité de se modérer et de se contenir. Puis, insensiblement, le juste ressentiment des griefs

(1) Voir, pour les premières parties, les numéros de mai et juillet.

qu'il avait contre son enfant, l'habitude des paroles grossières et injurieuses, l'impossibilité de contenir son indignation, l'ont entraîné, sans qu'il y ait pris garde et sans qu'il ait eu la pensée de s'arrêter, jusqu'à cette explosion de fureur sauvage qui ôte toute puissance à sa parole et toute influence à son autorité.

Le plus sage est donc, pour les pères et les mères, de concevoir, vis-à-vis d'eux-mêmes, une défiance modeste, et de ne point risquer à la légère l'empire qui leur a été remis sur l'âme de leurs enfants. On est homme avant d'être père : si d'un côté une indulgence naturelle vous porte à excuser d'avance l'offense qui vous est faite par votre enfant, d'un autre côté aussi, la toute-puissance de l'autorité paternelle qui vous appartient n'est pas faite pour vous inviter à la modération. Les parents courent grand risque, sur le premier moment, de dépasser les justes bornes où leur devoir doit les renfermer; et comme il n'est donné à personne de se rendre entièrement bon par un simple désir de la volonté ni même par la vue claire et distincte de son devoir, le meilleur et le plus sûr est encore de prendre d'utiles précautions contre sa propre faiblesse. Il faut s'accepter pour ce qu'on est et reconnaître qu'on est plus capable d'arriver au bien par des voies détournées, lesquelles ménagent la débilité de notre nature et lui demandent de moins rudes efforts.

Voilà pourquoi il vaut mieux remettre la réprimande, et, si cela est nécessaire, le châtiment, à quelque distance de la faute commise. Il faut que le père et la mère, dans les occasions graves, aient pris par devers eux le temps de se contenir et de se calmer. L'enfant ne doit jamais, quelque faute qu'il ait pu commettre, avoir sous les yeux le spectacle regrettable de la fureur et de l'emportement de son père. Il faut, pour qu'il lui accorde le respect qui lui est dû, qu'une majesté calme plane sur ce front vénérable. L'enfant ne doit jamais y voir passer les pâleurs de l'indignation ou les sombres éclairs de l'emportement. Le père ne doit laisser transparaître à son fils que le meilleur de son âme; de peur que le ressentiment ne le domine et ne l'emporte, il prendra le temps de se parler à lui-même, avant d'entreprendre de s'adresser à son fils.

Si les reproches les plus vifs et les mieux fondés doivent conserver cependant cette modération et cette fermeté dans leur énergie, que dirai-je de la singulière et cruelle habitude à laquelle se laissent parfois aller certains maîtres ou certains parents? Je me souviens, pour ma part, avoir eu au collége un professeur de grammaire que nos fautes ou nos écarts paraissaient combler d'une indicible joie. Jamais il n'était plus heureux que lorsqu'il avait découvert quelque manquement à la discipline ou à la grammaire. « Ah! je vous tiens donc, s'écriait-il en se frottant les mains et avec le rire épanoui de la joie la plus vive; je vous tiens donc enfin! Je suis donc parvenu à vous prendre! Vous voilà donc *pincé!...*» ajoutait-il dans son hilarité à la fois triviale et grotesque. Cette gaieté intempestive nous faisait mal. Nous haïssions profondément, dans notre justice enfantine, ce mauvais homme qui paraissait si content de nous punir. Plusieurs d'entre nous, moins naturellement bons ou moins heureusement élevés, en avaient tiré cette étrange conséquence, qu'à leur tour il leur était bien permis de s'applaudir, lorsqu'ils étaient venus à bout d'organiser quelque espièglerie nouvelle ou de dissimuler quelque bon tour.

Une satisfaction pareille me semble tout à la fois pleine de ridicule et de cruauté. Elle suppose d'abord, ce qu'on ne doit jamais admettre, qu'il existe une sorte d'hostilité réciproque, et comme une guerre ouverte, entre le père ou le maître qui commande et l'enfant qui obéit. Alors, mais seulement alors, dans cette bataille perpétuelle où chacun cherche à tromper et à défaire son adversaire, le plus faible peut s'applaudir des ruses par lesquelles il se dérobe à l'oppression du plus fort, le plus fort de la sagacité avec laquelle il déjoue les ruses ou de la violence par laquelle il brise la résistance du plus faible. Celui qui a la force en main n'a guère lieu de triompher dans une lutte aussi inégale, et la joie maladroite de cette victoire n'atteste guère autre chose que la perpétuelle incertitude de son autorité. D'ailleurs, si l'on se reporte aux principes sur lesquels se fonde le droit de commander, si l'on considère que le premier désir comme le premier devoir du maître aussi bien que du père doit être de rendre meilleure la conduite des subordonnés, et d'assurer autant qu'ils le peuvent l'accomplissement de la loi morale, dans quels singuliers raisonnements ne faut-il pas se jeter pour comprendre et pour expliquer la joie de celui qui punit? Comment celui qui vous parle au nom du devoir peut-il éprouver quelque contentement à le voir méconnaître? Il n'appartient qu'à l'ange déchu de voir Adam commettre sa première faute et d'y trouver sa dernière joie.

Je crois bien que la plupart des pères de famille ne se laissent point aller jusqu'aux excès de mon ancien professeur de grammaire. Toutefois, il faut prendre garde à la pente : elle est plus dangereuse qu'on ne le croit. Les enfants mettent parfois tant de calcul, de dissimulation et de finesse à cacher leurs petits méfaits, ils vous donnent souvent tant de peine à découvrir et à confondre leurs machinations et leurs ruses, qu'on peut bien, sans y penser, se laisser une fois surprendre par un mouvement d'amour-propre, lorsque votre persévérance est parvenue à les démasquer ou votre vigilance à les prévenir. Alors sans doute, vous êtes loin de vous réjouir de les avoir pris en faute et convaincus de leur délit; vous vous contentez de penser que votre tendresse mieux éclairée et mieux avertie, veillera sur eux avec plus d'efficacité; qu'elle pourra davantage pour leur bonheur et leur amélioration. Craignez cependant que l'enfant, au moment où il se voit surpris, n'aperçoive sur votre visage une autre expression que celle de la mélancolie et de la tristesse. Sur le premier moment de son irritation, l'ombre même d'un sourire lui paraîtrait une ironie et une insulte.

### DEUXIÈME RÈGLE.

Ne pas apprécier les actions des enfants par leurs conséquences.

La valeur morale d'une action ne dépend point des conséquences que cette action entraîne mais des motifs qui la conseillent.

Les lois criminelles ont eu grand soin de faire cette distinction. Elles ne confondent point dans un même châtiment une action malheureuse et une action coupable. Quand un homme a perdu la vie, elles ne traitent pas au hasard d'assassin l'auteur de cette mort, et ne lui infligent point, sans enquête, le châtiment réservé au meurtrier. Elles distinguent et définissent avec soin l'homicide par imprudence, les coups et blessures ayant occasionné la mort sans intention de la donner, l'homicide simple, l'assassinat avec préméditation et guet-apens, ayant manqué son effet par des circonstances indépendantes de la volonté de son auteur.

Tandis que le Code cherche à proportionner la peine au délit, tandis qu'il s'efforce d'écarter du jugement les circonstances qui n'ont rien à démêler avec la moralité de l'action, les avocats chargés de défendre le prévenu à la cour d'assises ne manquent guère d'invoquer, en faveur de leur client, les circonstances heureuses qui l'ont empêché, même contre sa volonté, d'aller jusqu'au bout de son crime. Le jury se laisse aller souvent à cette faiblesse de croire que l'assassin n'est point coupable du meurtre, parce que la Providence n'a point voulu que la victime succombât sous ses coups.

Nous apportons souvent dans les choses de la vie cette même faiblesse et cette même erreur de jugement.

Lorsqu'une action nous choque ou nous blesse, nous nous montrons bien plus sensibles aux conséquences qu'aux motifs de cette action. Nous considérons, malgré nous, le tort qu'elle nous fait, et non point l'intention qui l'a dictée.

Il faut bien se garder de semblables erreurs d'appréciation, toutes les fois qu'il s'agit de réprimander ou d'avertir les enfants.

C'est un grand malheur que beaucoup de pères et de mères ne se mettent point en peine d'être justes vis-à-vis de leurs enfants, et que, au lieu de les reprendre dans la juste mesure où ils ont failli, ils se laissent aller à plus de sévérité ou à plus d'indulgence, suivant que les circonstances extérieures ont affaibli ou aggravé le tort matériel de leur action.



X*** et sa fille. Dessin de Bertall. (Voir à la page suivante).

Je prendrai un exemple très-simple.

Votre enfant joue à la balle dans votre appartement. Vous l'avertissez de son imprudence. Un salon n'est point fait pour un exercice aussi turbulent; il y a là mille objets qui redoutent un accident. L'enfant s'arrête d'abord sur votre observation : puis, fatigué de son repos et de sa sagesse, il profite de votre inattention ou de votre absence pour recommencer tout doucement ses petites évolutions. Il s'y prend d'abord d'une main prudente et modère ses mouvements; puis insensiblement il s'anime, il s'excite, il s'emporte, et, du cabinet voisin où vous écrivez une lettre, vous entendez le bruit d'un objet fragile qui vient de voler en éclats.

Vous vous levez avec impatience; vous poussez la porte du salon pour aller gronder votre enfant.

Souffrez que je vous arrête et que je vous parle ! Qu'allez-vous lui dire, et de quel œil considérerez-vous son action ?

La faute que votre enfant a commise est la suivante : il a recommencé à jouer alors que vous le lui aviez interdit, non point sans doute par une défense absolue et solennelle, mais en lui faisant quitter ce jeu par une invitation qui équivalait à un ordre.

Ce qu'on peut dire à la décharge du pauvre petit, c'est qu'il a repris sa balle, peut-être pendant que vous étiez encore là; que, dans tous les cas, vous l'entendiez certainement à travers la cloison ; que, dans ces circonstances, ne pas renouveler expressément votre interdic-

tion, c'était en quelque sorte lui accorder une autorisation tacite, et que, s'il n'avait rien cassé, il est plus que probable que vous ne lui auriez point fait de reproche ni adressé d'observation.

Veuillez donc vous dire, avant même d'avoir mis le pied dans votre salon, que vos reproches ne sauraient être bien amers ; que la faute en elle-même est une faute légère ; qu'elle ne saurait mériter les éclats de votre courroux.

Maintenant, avant de passer cette porte sur le seuil de laquelle je vous retiens encore, demandez-vous avec moi et ce que vous allez voir et ce que vous allez faire.

Êtes-vous bien sûr que votre langage, vos gestes, votre discours, demeureront les mêmes suivant que le hasard aura conduit la balle de votre enfant sur quelque verre insignifiant, oublié la veille au coin d'un meuble, ou bien sur quelque coupe de Chine ou de Sèvres, étalée triomphalement sur sa monture dorée? Je comprends très-bien que vos impressions ne soient point les mêmes, et que vos regrets se mesurent à l'importance de la perte ; mais souvenez-vous qu'il est contre toute justice de faire un crime d'un accident, et de vouloir lui persuader qu'il a été en effet plus coupable parce que le hasard l'aura rendu plus malheureux.

Une fois qu'on se laisse aller à juger les actions non plus par leur caractère moral, mais par leurs conséquences matérielles, on est bien vite entraîné aux extrémités les plus étranges. J'entre chez un homme du peuple, en même temps que le père de famille, lequel revenait de son travail. Nous trouvons en pleurs le petit garçon ainsi que la petite fille, et la maman qui les gronde tous les deux. Le père s'informe. On lui raconte ce qui est arrivé. Dans un moment de colère et de fureur le petit garçon a craché sur sa grand'mère. Le père le regarde avec sévérité et se contente de garder le silence, sans rien ajouter à la réprimande qu'il a déjà subie. Il se tourne vers la petite fille : « Qu'a-t-elle fait ? » Elle vient, en la transportant du buffet jusqu'à la table à manger, de laisser tomber et de briser en morceaux une assiette de faïence. A cette nouvelle, qui atteint non plus le respect dû à la majesté de la famille, mais le propre argent de sa bourse, la fureur de l'ouvrier ne connaît plus de bornes : il se précipite, lève la main sur son enfant, et la frappe à plusieurs reprises avant que j'aie eu le temps de me précipiter et de le retenir.

Voilà ce que j'ai vu. Voilà où entraîne toute appréciation de la conduite, fondée sur les conséquences matérielles de nos actions.

Au contraire, on peut consulter avec sécurité la loi morale ; on ne risque point de se laisser surprendre ou égarer ; ses jugements demeurent les mêmes dans toutes les circonstances et dans toutes les situations de la vie. S'il faut en venir, pour apprécier une action, à considérer le dommage qu'elle nous cause, la contrariété où elle nous jette, la colère qu'elle nous conseille, on voit dans quels écarts peuvent se jeter les appréciations individuelles, et combien les jugements de mon ouvrier s'éloignent de ce que peut conseiller la raison et prescrire la morale.

Ce souvenir me rappelle une autre anecdote.

J'étais un jour chez Frédéric X***. Il travaillait alors à ses études sur le christianisme chez les Germains. Ceux qui n'ont entendu X*** qu'à la Sorbonne et en public, peuvent difficilement se faire une idée de ce que la liberté et l'entraînement d'une conversation ajoutaient d'émotion et d'aisance à sa parole. Il n'éprouvait plus alors cet irrésistible effet d'humilité et de modestie qui, en public, faisait trembler sa voix lorsqu'il commençait son discours. Il avait la plus véritable des supériorités, celle qui grandit à proportion de ce qu'on la considère de plus près.

Pendant que nous nous abandonnions tous les deux à l'entraînement de la parole et aux charmes de la conversation, la fille d'X***, encore jeune enfant, et que le respect me défend de nommer puisqu'elle vit au moment où j'écris ces lignes, se glissa dans l'appartement. Elle jouait, sans que nous y prissions garde, avec les livres et les papiers épars sur les tables. Elle finit par tirer à elle une longue feuille surchargée de notes qui marquait les pages d'un in-folio. L'écriture d'X*** était fine et serrée. Cette double page, entièrement écrite des quatre côtés, représentait un travail considérable. Avant qu'il nous ait été possible de nous en apercevoir et de nous y opposer, l'enfant jette le papier dans les flammes et nous le voyons disparaître en fumée.

Je n'oublierai jamais le ton d'inaltérable douceur et d'invincible patience avec lequel X*** prit la parole pour s'adresser à sa fille. Il ne lui parla pas autrement que si elle avait dérangé quelque chiffon sans importance, facile à retrouver et à remettre en place. Il était de toute justice, en effet, de ne point faire peser sur la naïve étourderie de cette enfant la responsabilité de ce manuscrit perdu et de ce travail anéanti ; mais pour pratiquer cette justice, il faut parfois apporter les vertus d'un saint dans le simple accomplissement des devoirs du père de famille.

Apprécier ainsi les actions des enfants, non point par les conséquences accidentelles que ces actions peuvent avoir, mais par les motifs qui les ont dictées, ce n'est pas seulement, pour le père et la mère, se montrer équitables et répondre à ce qu'ils doivent attendre de la justice paternelle ; c'est encore habituer d'avance ces jeunes esprits à regarder les choses de ce monde du point de vue où elles doivent en effet être considérées plus tard. Nous ne serons que trop portés, suivant les errements du monde, à donner raison au succès et tort à la défaite. Nous ne serons que trop tentés, par l'exemple des autres, de regarder comme inutiles les actions qui ne rapportent rien et de mesurer l'honneur au profit. Il est bon que l'enfance, et plus tard la jeunesse, apprennent de bonne heure à considérer la conduite humaine d'un point de vue plus élevé et plus vrai. Il ne faut point chercher hors de la conscience le jugement qui les apprécie, pas plus que la loi qui les gouverne.

TROISIÈME RÈGLE.

Ne jamais céder à l'importunité ce qu'on avait refusé à la prière.

Une des qualités peut-être les plus rares en ce monde, c'est la patience et la douceur unies à la fermeté et à la force. Aussi est-il écrit dans l'Evangile : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. »

La patience et la douceur sont rares chez tous les hommes et dans toutes les occasions de la vie ; elles le sont particulièrement chez ceux qui sont appelés à exercer l'empire du commandement. On ne veut point reconnaître que, là aussi, il faut, dans une certaine mesure, admettre les contradictions, supporter les résistances, excuser la faiblesse qui s'attarde ou l'impatience qui murmure. L'essentiel, pour celui qui ordonne, est, avant tout, d'être obéi, et non pas d'être dispensé de toute

espèce de contrariété. Un pouvoir vraiment fort et vraiment sûr de lui-même est patient et inflexible comme la providence de Dieu; il maintient ses prescriptions sans colère et parvient à les faire exécuter sans violence.

Il est pourtant des pères et des mères qui perdent de vue ces principes essentiels, jusqu'à compromettre ou abjurer leurs décisions les plus formelles lorsqu'ils rencontrent en face d'eux l'ennui ou l'importunité d'une résistance.

Votre enfant vous demande de sortir lorsque vous avez résolu de le garder chez vous, de jouer avec tel petit camarade dont vous avez formé le dessein de l'éloigner désormais. Vous refusez. Voici que le petit entêté se met à reprendre et à recommencer sa demande sur tous les tons et dans tous les modes imaginables, avec cette persévérance infatigable, cette opiniâtre ténacité qui paraît être un des attributs de l'enfance. Comme elle n'a à sa disposition ni la puissance de la force ni celle de la persuasion, elle entreprend, avec un merveilleux instinct, d'user par son invincible patience les refus dont on s'arme contre elle. Elle redemande encore ce qu'elle vient déjà de demander; elle oppose de nouveau à l'ordre qu'on lui réitère la même réponse qu'elle a déjà tentée; elle reprend, pour éluder la défense qu'on maintient, le même détour que vous lui avez déjà fermé; et, comme pour mieux marquer vis-à-vis de vous la persévérance vraiment désespérante de son obstination, c'est dans les mêmes termes, avec les mêmes paroles, les mêmes gestes et les mêmes inflexions de voix qu'elle reprend, qu'elle recommence et qu'elle poursuit sa demande éternelle, sans autre espérance que celle de vous lasser, de vous surprendre un moment d'oubli, de découragement ou de mauvaise humeur qu'elle se hâtera de mettre à profit.

C'est là, en effet, malheureusement ce qui finit le plus souvent par arriver. Aucun changement n'est survenu aux motifs qui vous avaient fait prendre votre résolution et vous avaient dicté vos ordres. L'indisposition de votre enfant ou l'intérêt de son travail continuent à demander qu'il ne quitte point sa chambre. Le petit camarade dont vous avez résolu de le séparer n'a point cessé d'être un sujet médiocre, et peut-être une compagnie périlleuse; et cependant, obsédé, lassé, vaincu, vous finissez par vous écrier avec un geste d'impatience: « Fais comme tu voudras. Va, sors, laisse-moi tranquille! »

Le père qui laisse ainsi échapper ce mot imprudent: « Laisse-moi tranquille! » n'a guère réfléchi au commentaire terrible que la morale est obligée de donner à cette exclamation. Vous voulez que votre enfant vous laisse tranquille! Cependant il ne s'agit point ici de la paix réclamée par votre égoïsme, mais du devoir imposé par votre conscience. Je comprends que cette obstination vous fatigue, peut-être même qu'elle vous irrite; mais la lassitude qu'elle vous cause et la persévérance qu'elle vous demande, sont précisément la part qui vous est réservée dans l'effort moral par lequel s'accomplira l'éducation de votre enfant. Avez-vous donc cessé d'avoir raison; vos ordres sont-ils moins fondés, votre autorité moins utile à maintenir, parce qu'il a plu à votre fils d'y opposer son obstination ou ses caprices? A quelle alternative voulez-vous que votre enfant s'arrête? Faut-il qu'il vous accuse de lui avoir donné par abus de pouvoir des ordres sans motif, ou qu'il vous plaigne et vous méprise tout bas de vous être laissé vaincre? Il ne faut pas s'y tromper: l'enfant ne manque point de condamner les faiblesses dont il profite. Ce serait se laisser aller à une singulière illusion que de regarder comme sans conséquence même un seul acte de faiblesse et un seul manque de fermeté.

Indépendamment de l'atteinte qu'en souffrent l'infaillibilité de vos décisions ou le respect dû à votre caractère, il faut considérer encore tout ce qu'une pareille conduite a d'injuste vis-à-vis de certaines natures moins audacieuses et plus résignées.

« Tu es bien bête de ne point tourmenter ton papa, » disait un jour devant moi à une petite fille tout effarouchée et tout étourdie d'un refus péremptoire un petit espiègle de ma connaissance.

C'est surtout dans les familles où les enfants sont plus nombreux que cette inégalité de traitement entre frère et sœur devient plus choquante et plus oppressive. Tandis que les uns demeurent silencieux et tremblants devant une défense intimée peut-être un peu à la légère, les autres résistent effrontément aux ordres les plus absolus; bien loin que quelque douceur vienne prévenir l'obéissance ou récompenser la résignation, c'est au contraire l'obstination qui emporte l'indulgence et désarme la sévérité.

L'autorité paternelle est tenue de suivre ainsi dans la conduite de la famille une règle que les gouvernements eux-mêmes ne devraient jamais perdre de vue dans l'exercice de leur pouvoir. Ce ne sont point les réclamations des intéressés ou les intrigues des ambitieux qui peuvent changer quelque chose aux motifs des décisions ni au mérite des personnes. Là aussi, le succès de l'importunité ne sert les intérêts des individus qu'aux dépens du respect et de la force des pouvoirs publics.

ANTONIN RONDELET,
professeur de philosophie
de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

## BOUTADES.

Dans l'estime des hommes d'argent, on vaut ce qu'on pèse; dans celle des hommes d'honneur, on pèse ce qu'on vaut.

On a beau se croire bon, on sent toujours qu'on peut être meilleur.

De tous les jugements portés sur nous, c'est du nôtre qu'il faut se défier le plus.

Certains égoïstes ont cela de bon, qu'ils disent trop souvent du bien d'eux-mêmes pour avoir le temps de dire du mal des autres.

On est sans cesse trop religieux pour ceux qui ne le sont pas assez.

Les auteurs qui ne sont pas bien certains d'être remarqués, sont au moins convaincus d'être remarquables.

Heureux l'auteur célèbre qui rachète par la moralité de ses écrits le mauvais exemple donné par ses actions.

L'amour-propre est le plus sobre de nos défauts, il vit de peu et s'engraisse souvent on ne sait de quoi.

Le présent nous fait regretter le passé en attendant que l'avenir nous fasse regretter le présent.

Une enveloppe de modestie couvre nos défauts et garantit nos talents de l'envie, comme une blouse cache nos méchants habits et conserve les bons.

Si peu que l'esprit coûte à la bonté, il revient trop cher.

J. PETITSENN.

# HISTOIRE ANECDOTIQUE DU THÉATRE DE SOCIÉTÉ.

— La comédie, la comédie! Jouons la comédie!

Tel est le cri que l'on entend du 1er janvier au 30 avril dans les salons aristocratiques des faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré.

L'hiver est vraiment la belle saison du grand monde.

A peine la première neige a-t-elle couvert le macadam, à peine Strauss a-t-il agité son archet à l'Opéra, à peine



Costume d'Heure, d'après Gillot. Dessin de Wattier.
Divertissements du temps de Louis XIV (1660).

messire Carnaval a-t-il montré son nez rougi par la bise, que les salons, illuminés *à giorno*, s'ouvrent à deux battants à tout ce qu'il y a de beau, d'élégant, de riche, de spirituel dans Paris. Comme il est convenu qu'il n'est pas de soirée possible sans comédie, en un moment la fièvre théâtrale s'empare de chacun et c'est bientôt une fureur, un vertige.

Les théâtres, les pièces, les acteurs, les costumes, s'improvisent, et les représentations se succèdent avec une rapidité effrayante.

Richesse, originalité, incidents comiques, rien n'y manque, non plus que les applaudissements des petites mains blanches et gantées du parterre le plus féminin, le plus charmant et le plus titré du monde.

Cet amour effréné du théâtre, non-seulement chez le nobiliaire de France et de l'Europe, mais encore chez le peuple et la bourgeoisie, nous a suggéré l'idée de rechercher l'origine du théâtre de société et d'en retracer l'histoire à vol d'oiseau. Les documents que nous avons trouvés sont assez curieux pour que nous engagions le lecteur à nous suivre dans cette courte pérégrination philologique.

## I. — PROLOGUE.

Le théâtre moderne a une origine toute différente de celui des anciens; il fut d'abord un spectacle de société dans toute l'acception du mot; le théâtre de l'antiquité, au contraire, fut institué pour célébrer des fêtes religieuses, telles que les jeux Olympiques, ou de Jupiter; Pythiens, ou d'Apollon; Néméens, ou d'Hercule; Isthmiques, ou de Neptune; Thesmophories, ou fêtes de Proserpine; les Bacchanales, fêtes de Bacchus, où se représentèrent une partie des tragédies d'Eschyle, de Sophocle et quelques-unes des comédies d'Aristophane; les mystères d'Osiris et d'Isis, en Égypte; les Saturnales, les jeux Mégalésiens, à Rome, etc., etc. On comprend donc l'hésitation des anciens à transporter dans la familiarité de la vie privée des représentations consacrées au culte des dieux, tandis que les peuples modernes devaient s'emparer avec empressement d'un divertissement destiné à adoucir les mœurs en leur rendant la gaieté, morte depuis des siècles.

Le plus grand, le premier ou tout au moins le plus forcené comédien de société de l'antiquité, fut sans contredit Néron.

Dès son enfance il se montra un des acteurs les plus assidus et les plus applaudis des jeux Troyens du cirque, et quelques semaines après son avénement au trône il lâcha la bride à sa passion pour le théâtre.

Ce fut d'abord chez lui, en compagnie de quelques amis privilégiés, qu'il joua la comédie; mais bientôt, pour satisfaire ses goûts par un moyen honorable, il institua les jeux de la Jeunesse, où les plus grands personnages de l'empire s'inscrivirent, les uns par flatterie, les autres par crainte, et dont il fut le principal exécutant.

« Des sénateurs et des femmes d'un rang illustre se dégradèrent en paraissant dans l'arène, dit Tacite; ni la noblesse, ni l'âge, ni les honneurs qu'on avait possédés, n'empêchaient l'art d'un histrion grec ou latin de jouer et de chanter jusqu'aux rôles les plus indignes des hommes. »

Une femme très-noble et très-riche, Ælia Catula, âgée de quatre-vingts ans, dansa dans les jeux de la Jeunesse.

Néron était très-fort sur la cithare, il avait étudié la musique avec un soin extrême, et tenait à passer pour le plus grand chanteur des temps passés et présents. Gouverner l'empire n'était rien pour lui, et il s'en inquiétait si peu, qu'il répondait de la Grèce à son affranchi Hélius, qui lui marquait combien sa présence était nécessaire à Rome : « Quoique tu sois d'avis et que tu souhaites que je revienne promptement, tu devrais pourtant opiner et faire des vœux pour que je revienne digne de Néron. » Or,

revenir digne de Néron, c'était jouer la comédie jour et nuit, être couvert d'applaudissements et remporter toutes les couronnes scéniques.

Pour conserver sa voix et en augmenter la puissance, il portait sur la poitrine une feuille de plomb, prenait des vomitifs et toute espèce de remèdes que la pudeur nous empêche de nommer; s'abstenait de fruits, mangeait force poireaux cuits à l'huile, suivait un vrai régime enfin.

« Sous le consulat de C. Lecanius et de M. Lecinius,



Néron au cirque. Dessin de F. Lix.

dit encore Tacite dans ses *Annales*, Néron fut tourmenté de la passion, de jour en jour plus forte, de monter sur les théâtres publics, car il n'avait encore chanté que dans sa maison ou ses jardins, aux Juvénales, qu'il dédaignait à cause du petit nombre des spectateurs, et qu'il croyait une scène trop mesquine pour une voix comme la sienne. N'osant toutefois commencer à Rome, il choisit Naples, qu'on peut regarder comme une ville grecque. »

« Il ne craignit même pas, nous apprend de son côté Suétone, de jouer des rôles dans les spectacles particu-

liers, au point qu'un préteur lui offrit un million de sesterces pour jouer un rôle chez lui, et que Néron accepta. »

Jusqu'à ce moment le petit-fils de Germanicus appartient d'une façon incontestable à l'histoire des théâtres de société.

Mais bientôt, affranchi de toute crainte, de toute pudeur, il ne se contenta plus des exploits particuliers, des bravos qu'il recueillait chez lui ou chez ses amis, il envia le sort des premiers acteurs de Rome, surtout de la Grèce, et voulut rivaliser avec eux. Il assistait à tous les jeux scéniques. Sous aucun empereur les spectacles ne se multiplièrent avec une semblable furie. Il se livrait sans réserve, et du matin au soir, à sa passion favorite.

Il eut bientôt épuisé tout le répertoire d'opéras et de tragédies, et il était si bon comédien, qu'un jour, au cirque, comme il chantait *Hercule furieux*, un auteur contemporain raconte, le fait est-il vrai? je n'oserais le certifier, qu'un jeune soldat, de garde au théâtre, le voyant chargé de chaînes, ainsi que son rôle l'exigeait, accourut pour le secourir.

Il n'était permis, sous aucun prétexte, de sortir du théâtre pendant que l'empereur chantait. Ceux qui osaient enfreindre cet ordre étaient presque aussitôt mis à mort. Du reste, il se soumettait, pour sa part, à toutes les règles prescrites dans les combats de la lyre : ne point s'asseoir malgré la fatigue; n'essuyer sa sueur qu'avec le pan de sa robe; ne point cracher; ne point se moucher à la vue des spectateurs.

Quand il avait remporté le prix, ce qui arrivait toujours et quand même, on immolait des victimes, on répandait du vin dans les fontaines, on jetait des sucreries, de la monnaie sur son passage pendant qu'il rentrait au palais.

Toute l'ambition de sa vie fut tournée du côté de la gloriole théâtrale; son voyage en Achaïe n'eut pas d'autre but.

C'est à Néron que nous sommes redevables d'une institution énervante, absurde, ridicule : la claque, appelée aussi les *romains*, par origine. Tout le monde sait qu'il traînait toujours après lui cinq mille de ces claqueurs, dont le chef gagnait quatre cent mille sesterces par an, et que c'est à l'aide de cette véritable armée qu'il rendait ses triomphes plus assurés. Mais dès que Néron paraît sur un théâtre public, il ne nous appartient plus; le comédien de société s'efface devant l'empereur histrion et nous n'avons à nous occuper ici que du premier.

Terminons cette notice sur le successeur de Claude par les deux phrases qui sont restées de lui.

Des astrologues lui prédisaient, dans les premiers mois de son règne, pendant qu'il jouait et chantait dans sa maison, qu'un jour tout l'abandonnerait. Néron, convaincu de ses talents, brandit sa cithare, se redressa fièrement et répondit : « L'artiste trouve partout de quoi vivre ! »

L'autre est la dernière de sa vie.

Cet atroce forcené, qui commit tant de crimes avec sang-froid, ne sut pas mourir.

Il fut lâche et se donna volontairement toutes les horreurs de l'agonie.

Quand il vit qu'il fallait en finir, il prit un poignard, mais avant de se le faire enfoncer dans la gorge par son secrétaire, Epaphrodite, il se mit à pleurer à chaudes larmes en répétant : « Quel artiste le monde va perdre ! »

Ainsi finit le plus célèbre de tous les comédiens de société de l'antiquité.

### II. — ENTR'ACTE.

Les successeurs de Néron n'eurent pas le temps de s'occuper de comédie; une gigantesque tragédie se déroulant sans cesse autour d'eux, les empêcha de songer à autre chose qu'à leur conservation et à celle de l'État. Bientôt l'invasion de tous les peuples du Nord vint jeter un voile épais sur les arts, et, comme on le pense bien, le pauvre théâtre de société ne fut pas épargné.

On ne le retrouve nulle part pendant la longue nuit du moyen âge, ni chez les Arabes, qui cependant étaient alors les plus avancés; ni dans le Bas-Empire, où tout était sacrifié à l'apparat; ni dans l'empire d'Allemagne.

Ce ne fut qu'à la fin du douzième siècle que reparurent chez nous les théâtres de société, sous la gaie science des trouvères et des troubadours.

A ce moment, le monde connu était plongé dans les ténèbres; le droit de la force existait seul : point de politesse, des mœurs sauvages et l'ignorance la plus grossière, que tempéraient, par-ci par-là, quelques moines qui, du fond de leurs cellules, déchiffraient péniblement les manuscrits des auteurs anciens échappés miraculeusement au cataclysme du cinquième siècle.

Cet état de choses ne pouvait durer; mais le moyen de réforme était difficile à trouver : c'est alors que parurent les troubadours.

### III. — PREMIER ACTE.

Leur savoir, leur gaieté, leur humeur vagabonde les firent accueillir partout avec empressement et reconnaissance; les palais, les châteaux, les couvents, les villes même, se les disputèrent; les *palinods*, les *cours d'amour*, les *ormels* furent institués pour eux, et chacun voulut entendre de leur bouche les anecdotes qu'ils avaient recueillies et rimées pendant leurs voyages et que l'on appelait *fabliaux*.

Bientôt, ainsi que le dit l'auteur de *la Gaule poétique*, « les mœurs féodales s'adoucirent; les seigneurs, au lieu de chercher au dehors de sauvages distractions à l'ennui qui les dévorait, au lieu de menacer leurs voisins et de tyranniser leurs vassaux, sont retenus dans leurs manoirs par les divertissements des troubadours... Les châtelains, pour partager les plaisirs qu'ils éprouvaient, réunissaient chez eux tous les chevaliers, toutes les dames d'alentour, et il s'établit bientôt dans nos provinces des relations de politesse et de prévenance qui devinrent les éléments d'une civilisation et d'un commerce agréables. »

L'engouement général prit de telles proportions, que la fleur de la noblesse tint bientôt à honneur de figurer au rang des poëtes-comédiens; des princes, des rois, des princesses se firent gloire de ce titre, et c'est à ce moment que parurent les *tensons*, les *jeux partis*, sorte de dialogues rimés, représentation de quelque scène galante, qui furent vraiment l'origine de la comédie de société.

Saint Bernard et Abailard composèrent, dit-on, des chansons badines et des fabliaux, qu'ils s'amusaient à réciter à leurs amis.

Marchangy nous fournit encore à ce sujet un détail curieux, tiré du compte rendu de la *Cour de Romanin* :

« ..... Après ce repas, dont on n'a pas exagéré la magnificence, les convives se rendent en foule sous l'ormel, et, à la lueur des flambeaux, commence la première veillée poétique : vingt troubadours et autant de trouvères accordent les cithares et les lyres; on se tait, et les regards des dames, tournés vers le roi de Navarre, semblent l'inviter à faire entendre une de ces chansons

que d'indiscrets historiens ont cru inspirées par la reine Blanche de Castille... Après avoir chanté, le roi de Navarre, pour indiquer que dans les amusements de l'esprit on devait oublier la préséance de la grandeur, passa la mandore, pour qu'il en jouât à son tour, à Guillaume Figueira, fils d'un tailleur de Toulouse, et qui lui-même avait exercé d'abord cette profession... »

Enfin, sans que l'on sût comment, les mœurs s'adoucirent, le commerce s'agrandit, le royaume prospéra, les belles-lettres sortirent de l'abîme où on les avait plongées, et les théâtres de société préparèrent la renaissance, tant par les peintures, sculptures, machines, dorures, costumes dont ils avaient besoin, que par l'étude de la littérature que la composition des pièces exigeait.

Ils furent donc un bienfait immense et dont nous ne sommes pas à même d'apprécier toute l'étendue, tellement notre civilisation est différente de celle de ces temps déplorables.

Le peuple voulut aussi avoir ses théâtres; mais, comme son intelligence et son instruction n'étaient pas à la hauteur des fabliaux, divertissements, etc., des troubadours, il fallut instituer pour lui un genre qui parlât à ses croyances religieuses, à sa foi aveugle, et c'est alors que les mystères parurent.

Mais les spectacles de la noblesse conservèrent toujours ce ton léger, galant et badin, qui était leur principal élément de succès.

Charles VII pinçait agréablement de la mandore et s'amusait à jouer, avec Agnès Sorel, des fabliaux dans son château de Loches, tandis que les Anglais dévastaient son royaume, lorsque Jeanne d'Arc vint le tirer de son indifférence.

Louis XI avait encore un goût plus prononcé que son père pour les représentations théâtrales.

Pendant son exil au château de Genappe, en Belgique, lorsqu'il n'était encore que Dauphin, il s'amusait à représenter, avec le comte de Charolais, plus tard Charles le Téméraire, et quelques officiers de sa suite, les nouvelles qu'il avait racontées quelques jours auparavant et dont on a conservé un volume.

François Ier aimait beaucoup la comédie; il faisait lui-même des vers agréablement tournés, et l'on jouait souvent à Fontainebleau des farces et soties auxquelles il prenait une large part.

Diane de Poitiers et Marguerite de Navarre, sœur du roi, avaient chacune des théâtres.

Cette dernière composait elle-même des pièces, telles que *Deux filles*, *Deux mariés*, *la Vieille*, *le Vieillard* et *les Quatre hommes*, etc., qu'elle jouait à Paris ou dans son château de Béarn, avec Clément Marot, Dolet, Rabelais, des Périers, ses amis et ses collaborateurs.

### IV. — DEUXIÈME ACTE.

Sous Henri II et Henri III, qui jouait avec ses mignons les farces de Brantôme, Bellau et autres, ce goût ne fit que croître et embellir, et, quoiqu'il parût se ralentir un peu sous Louis XIII, nous n'en trouvons pas moins, dans l'*Histoire comique de Francion*, deux descriptions piquantes des théâtres de société : l'une chez le régent Hortensius, l'autre au Louvre.

Voici la première :

« Notre régent, avec toutes ses belles qualités, ne laissa pas de nous vouloir faire jouer des jeux en français de sa façon, car il tranchait grandement du poëte. Il y eut beaucoup d'écoliers qui prirent des personnages, et le désir que j'avais de me voir une fois prince en ma vie m'en fit aussi prendre un, car c'était une tragédie où il ne venait que des monarques et des grands seigneurs en la scène, et même j'eus tant d'ambition, que je voulus aussi être le dieu Apollon en une moralité latine qui se jouait par intermèdes, dans laquelle Jupiter se plaignait qu'il avait mal à la tête, et disait qu'il s'en allait se coucher et qu'on lui apprêtât un bouillon. Jamais vous ne vîtes rien de si mal ordonné que notre théâtre. Pour représenter une fontaine, on avait mis celle de la cuisine, sans la cacher de toile ni de branches, et l'on avait attaché les arbres au ciel, parmi les nues. Nos habits étaient très-mal assortis, car il y avait le sacrificateur d'un temple des païens qui était vêtu, comme un prêtre chrétien, d'une aube blanche, et avait par-dessus la chape dont on se servait à dire la messe en notre chapelle... Je faisais le personnage d'une Furie qui venait tourmenter un homicide. Pendant que j'étais sur le théâtre avec celui que je poursuivais, il y eut un acteur qui, ayant aussi à changer d'habit, ne savait où mettre ses premiers ; et, parce qu'il était familier du régent, le voyant nu-tête, il le couvrit d'un turban qu'il avait et lui jeta sa casaque dessus les épaules, dont il mit après les manches, quoiqu'il eût sa soutane, à cause qu'il faisait encore froid. En même temps, celui après qui je courais de tous côtés, tenant un flambeau ardent avec des postures étranges, comme s'il eût été saisi de me voir, commença d'hésiter en ses plaintes et récita six fois un même vers, sans pouvoir trouver en sa mémoire celui qui devait suivre ; pensant que je m'en souviendrais mieux que lui, à cause que je l'avais ouï répéter, il me disait : « Comment est-ce qu'il « y a après, Francion ? souffle-moi ! » Mais, sans songer à ce qu'il demandait, je tournais d'un côté et d'autre. Notre régent, extrêmement en colère de voir cette ânerie, sort avec son libelle en la main, sans songer au vêtement qu'il avait pris, et, le venant frapper d'un coup de poing, lui dit : « Va, va, ignorant, je n'acquerrai que « du déshonneur avec toi ; lis ton personnage. » Cet autre prend le papier et se retire vivement derrière la tapisserie, pensant que ce fût le vouloir du régent. Moi, voyant le maître accoutré tout de même que celui qui venait de sortir (car nos habits, venant des défroques d'un ballet du roi, étaient presque tous pareils), je crus qu'il vint là au lieu de lui, pour achever le personnage qu'il n'avait pu faire. Je le prends donc par une manche, comme il m'avait été enseigné, et, le faisant tourner et courir d'un côté et de l'autre, je lui passe le flambeau par devant le nez, tellement que je lui brûlai presque toute la barbe, et, comme j'étais plus fort que lui, je le tournai tant qu'à la fin il fut obligé de se laisser choir à terre. Je vous proteste que la poix-résine que je brûlais l'entêtait de telle manière, que, avec les secousses que je lui donnais, elle fut cause qu'en un instant il devint comme tout pâmé... On me donna la gloire d'avoir le mieux fait de tous les acteurs, qui étaient pour la plupart des caillettes (femmelettes) de Parisiens, qui, selon les sots enseignements du régent, rempli de civilité comme un porcher, tenaient chacun un beau mouchoir à la main, par faute d'autre contenance, et prononçaient les vers en les chantant et faisant souvent un éclat de voix plus haut que les autres. Pour bien faire, je faisais tout le contraire de ce que mon maître m'avait enseigné, et, quand il me fallait saluer quelqu'un, ma révérence était à la courtisane, non pas à la mode des enfants du Saint-Esprit, qu'il m'avait voulu contraindre d'imiter. Au reste, je ne faisais des gestes ni des démarches qu'aux lieux où la raison me montrait qu'il en était besoin. »

Ce passage du livre de Charles Sorel ne laisse aucun doute sur la part qu'avait dans les amusements le théâtre de société au commencement du règne de Louis XIII. C'est une raillerie fine et joyeuse du pédantisme de quelques auteurs et de la façon ampoulée dont on jouait la comédie dans les salons, le véritable théâtre se trouvant encore relégué, à peu de chose près, sur les tréteaux de Tabarin et de Gautier Garguille.

Voici la seconde anecdote :

«... Je parvins jusqu'à la salle Bourbon, qui était l'endroit où se donnait le ballet ; je trouvai toutes les places prises, si bien que je ne savais de quel côté me tourner. Un archer de ma connaissance me tira de peine, et, m'ayant fait mettre sur l'échafaud des violons en attendant le ballet, me dit qu'il faudrait bien que l'on me fît place lorsqu'il serait commencé. Quand j'y fus, je ne cherchai point d'autre siége que mes papiers, compagnons fidèles ; et comme je m'étais planté là les violons vinrent. Ils tenaient chacun leur tablature, et n'ayant pas de pupitre, ils crurent que j'étais là pour en servir. L'un ôta une épingle de sa fraise, l'autre de sa manchette, et puis ils s'en servirent tous pour attacher leurs papiers à mon manteau. J'en avais dessus le dos, j'en avais dessus les bras ; ils en mirent même au cordon de mon chapeau, et encore cela n'eût été rien, si un, plus impudent que les autres, ne fût point venu pour m'en mettre aussi devant. J'avais si peur que l'on ne me chassât, que je fus patient. Il me vint mettre sa musique à la bouche, et je serrai les dents et les lèvres pour retenir ce qu'on me donnait. Les violons s'accordaient déjà à l'entour de moi, quand Géropole, m'apercevant, se souvint que j'étais un des poëtes du ballet, et m'appela pour aller distribuer mes vers de même que les autres : « Hé ! monsieur, lui « dis-je, comment voulez-vous que j'aille à vous ? Vous « voyez comme je suis fait, je suis tout entouré de mu- « sique. » En ouvrant la bouche pour dire ces paroles, le papier tomba, ce qui fit bien rire Géropole. « Ne laissez « pas de venir, dépêchez-vous, me dit-il ; la reine vous « demande, elle veut voir les vers que vous avez faits pour « elle. » Je fus si pressé de partir quand j'eus ouï ceci, que, sans songer que j'avais plus d'affiches à l'entour de moi que le coin d'une rue, je commençai de descendre l'échafaud. Alors vous eussiez vu tous les violons tâcher d'atteindre à moi, l'un avec la main, l'autre avec le bout du manche de sa basse, et la plupart avec leur archet, afin de ravoir leur musique. Les disciples de Bocan (célèbre musicien du temps) reprirent donc tous leur tablature moitié déchirée, et, sous l'auspice de Géropole, je m'en allai offrir mes vers à la reine, et puis j'en jetai parmi la salle... Je vis marcher des rochers, je vis le ciel, le soleil et tous les astres paraître dans une salle, et des chariots aller par l'air ; j'ouïs des musiques aussi douces que celles des champs Élysées ; je vis enfin une image des merveilles que j'avais pris tant de plaisir à lire dans les romans. »

Ce dernier fragment de *Francion* nous affirme que l'art des machines était poussé à un très-haut degré à cette époque, surtout pour la comédie de salon, ce qui est assez curieux et ne se présenterait plus maintenant, pour une puissante raison, c'est que ce serait impossible.

Les ballets étaient souvent joués par des acteurs de profession, mais les seigneurs et les plus grandes dames s'y mêlaient toujours pour une grande partie. Ce genre de spectacle a, du reste, été de tout temps en honneur à la cour, et dans la seconde moitié du dix-septième siècle il y prit une extension extraordinaire.

Anciennement les nobles riches entretenaient et nourrissaient des poëtes, chanteurs, musiciens, qui s'étaient mis sous leur protection ; mais c'était surtout pour jouer et se divertir avec eux en société.

Richelieu, le terrible Richelieu, en est un exemple.

Il avait fait bâtir au palais Cardinal un théâtre où ses favoris représentaient les pièces qu'il composait en collaboration avec Scudéri, Boisrobert et trois ou quatre autres académiciens.

On raconte même qu'un jour on vit le ministre redouté danser la sarabande dans un ballet pour plaire à la reine.

En ce même temps, les hôtels de Rambouillet, de Longueville, de Bouillon, donnaient le ton à la ville et à la cour. Corneille, Balzac, Voiture, Segrais, La Rochefoucauld, Condé, Pascal, Bossuet, Rotrou, Cotin, Chapelain, en étaient les hôtes assidus.

Ces hôtels avaient chacun un théâtre où l'on jouait au moins une fois par semaine des divertissements, des comédies, et le prince de Condé, alors jeune et brillant, y faisait, dit-on, merveille. Le père de notre théâtre, le grand Corneille, y lut presque toutes ses tragédies avant la représentation. Ce fut même à l'hôtel de Rambouillet, où il était cependant fort aimé, que l'on condamna d'une voix unanime *Polyeucte*, un de ses chefs-d'œuvre, après en avoir entendu la lecture, et que l'on dépêcha Voiture au poëte pour l'engager à ne pas faire représenter cet ouvrage.

Enfin Molière, le divin Molière, fit ses premières armes dans un théâtre de société et avec des comédiens de société.

## V. — TROISIÈME ACTE.

En 1645 (il avait alors vingt-trois ans), après avoir terminé son droit à Orléans, Molière revint à Paris, et, poussé par la passion du théâtre, s'associa à des fils de famille qui formèrent au Marais un spectacle de société sous le nom de *l'Illustre Théâtre*. Ce fut là qu'il fit représenter quelques-unes de ses bonnes grosses farces, telles que *la Jalousie de Barbouillé, le Médecin volant, le Docteur amoureux*.

Au bout d'un an, Molière engageait ses camarades à se faire comédiens *pour de bon ;* ils acceptaient avec enthousiasme. Après de longues pérégrinations dans le midi de la France, Molière revenait à Paris, jouait dans la salle des gardes du Louvre, le 24 octobre 1658, devant Louis XIV, obtenait l'autorisation de prendre le nom de *Troupe de Monsieur*, et recevait, sept ans après, au mois d'août 1665, une subvention annuelle de sept mille livres avec le titre de *Troupe du Roi ;* de sorte que l'on peut dire avec raison que la Comédie française, qui s'est élevée à un si haut degré de perfection, descend en ligne directe d'un petit théâtre de société, ainsi que le plus grand auteur-acteur des temps modernes.

Louis XIV était alors le plus puissant protecteur des arts, des belles-lettres et particulièrement de tout ce qui se rattachait à l'art dramatique. Les spectacles de la cour étaient montés avec un soin, une prodigalité inconnus jusqu'à ce jour. Et cela se comprend, quand on pense que le roi y jouait ou dansait lui-même, ainsi que beaucoup de grands seigneurs.

Le nombre des divertissements dans lesquels Louis XIV figura quelque personnage est innombrable.

Molière fournit une grande partie de ces divertissements ; Benserade, Lulli, Quinault et quelques autres composèrent le reste.

En 1661, le 7 janvier, à l'occasion des noces de

Louis XIV, nous apprend le *Dictionnaire des théâtres*, on fit représenter dans la grande salle des machines du château des Tuileries, qui fut bâtie pour le mariage de Louis le Grand, sur les dessins de Vigarani, gentilhomme modénois, la pastorale intitulée *Ercole amante*. Les entr'actes étaient des ballets tirés de la pièce, et dont les vers étaient de Benserade. Le roi et la reine y dansèrent avec les princes et les seigneurs de la cour. Le cardinal Mazarin fit venir d'Italie les acteurs nécessaires pour exécuter cet opéra, et le célèbre abbé Mélani y chanta un rôle. Les paroles étaient de l'abbé Perrin et la musique de Cambert.

Quand on vit le roi jouer la comédie, tout le monde voulut en faire autant, les uns par flatterie, les autres par goût, et en peu de temps les théâtres de société se multiplièrent non-seulement en France, mais en Allemagne, en Russie, en Angleterre, en Italie, avec une rapidité étonnante.

Bientôt on joua la comédie dans les couvents.

En voici une preuve irrécusable :

En février 1689, Mme de Maintenon fit représenter la tragédie d'*Esther*, de Racine, à la maison de Saint-Cyr, par les pensionnaires de ce couvent.

Voici comment la marquise de Sévigné s'exprime à ce propos :

« Je fis ma cour l'autre jour à Saint-Cyr plus agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes samedi, Mme de Coulanges, Mme de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées. Un officier dit à Mme de Coulanges que Mme de Maintenon lui faisait garder un siége auprès d'elle ; vous voyez quel honneur ! « Pour vous, madame, me dit-il, vous pouvez choisir. » Je me mis avec Mme de Bagnols au second banc derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre, par choix, à mon côté droit, et devant c'étaient Mmes d'Auvergne, de Coislin et de Sully. Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées, qui n'étaient peut-être pas sous les *fontanges* de toutes ces dames. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce ; c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter et qui ne sera jamais imitée : c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien ; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès. On est attentif et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce ; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant. Cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect ; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des Psaumes et de la *Sagesse*, et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes. La




La comédie au Louvre. Dessin de Franck.

mesure de l'approbatien qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée, et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu *Esther*. Le roi vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été con« tente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je « suis charmée, et ce que je sens est au-dessus des pa« roles. » Le roi me dit : « Racine a bien de l'esprit. » Je lui répondis : « Sire, il en a beaucoup ; mais, en vérité, « ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi; elles en« trent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait « autre chose. — Ah ! pour cela, reprit-il, il est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie.»

Les pièces jouées dans les couvents et dans les colléges sont peut-être en aussi grand nombre que celles données sur les théâtres publics.

Il fut un temps où chaque institution avait son auteur, et dans cette petite comédie, à laquelle le vrai théâtre doit beaucoup, des enfants de bourgeois éclipsèrent souvent des fils de princes et de rois.

Nous empruntons à ce sujet une note intéressante de la vie de Le Franc Ponteuil, un des premiers acteurs du règne de Louis XIV.

Fils d'un notaire au Châtelet de Paris, qui, outre une bonne éducation, lui laissa un bien qui permettait le choix d'un état civil, Ponteuil semblait être né comédien et ne s'occupait, dès l'enfance, que de théâtres et de marionnettes. « Un jour, dit l'auteur de la *Bibliothèque des théâtres*, au collége, dans une pièce de la façon de Le Franc, le signor Polichinelle ayant reçu une malle pleine de nouvelles de Flandre, s'asseyait dessus pour parler au courrier; et, comme c'était un tour qu'on jouait à Polichinelle, et qu'au lieu de lettres c'était de l'artifice qui était dans la malle, à laquelle le feu ayant été mis, il prit aux décorations de carton et de papier, brûla les meubles du jeune comédien, et la fumée pensa étouffer les écoliers qui n'avaient pas la force de fendre la presse pour sortir. »

On se doute peu de la façon dont fut introduite en Italie l'une des meilleures œuvres de Racine. Voici une anecdote ignorée peut-être de la plupart de nos lecteurs et dont nous garantissons l'authenticité :

Lors du passage de l'armée française à Modène, en 1700, quelques seigneurs de la plus haute noblesse de cette ville voulurent régaler les officiers d'un souper, d'un bal et d'une comédie. Par une galanterie toute délicate, on choisit un des principaux auteurs français ; Racine eut la préférence, et l'on opta pour *Andromaque*, qui n'avait pas encore été jouée en italien. Elle le fut cette fois et d'une façon vraiment unique, c'est-à-dire que chaque acteur traduisit son rôle et même la scène où il se trouvait avec Andromaque ou Hermione. M. le baron de Rangoni, envoyé du duc de Modène en France, fut un de ces acteurs, et joua le rôle d'Oreste. Nous ne pouvons assurer que la pièce de notre second tragique y gagna beaucoup en homogénéité, mais le succès fut grand, parce que la tentative était hardie, originale et gracieuse à la fois.

### VI. — QUATRIÈME ACTE.

La fièvre du théâtre de société diminua un peu pendant les vingt dernières années du grand monarque. La famille royale descendait au tombeau un à un ; la famine montrait ses longues dents ; le peuple souffrait ; les généraux français étaient contraints de battre en retraite devant les armées de l'Angleterre et de l'Autriche ; bref, on comprend que le vent ne fût pas alors à la gaieté. Mais sous la régence la mode reparut plus hautaine que jamais, et il fallut lui faire place.

Après être sorti de la Bastille, où l'avait fait jeter la fameuse pièce :

J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans,

Voltaire ne craignit pas de monter sur les planches.

A une représentation de sa tragédie d'*OEdipe*, il parut sur la scène portant la queue du grand prêtre. La maréchale de Villars ayant demandé quel était ce jeune homme qui voulait faire tomber la pièce, on lui répondit que c'était l'auteur, et elle désira qu'il lui fût présenté.

En 1718, le plus riche théâtre de société était celui de la duchesse du Maine, établi dans son château de Sceaux.

Ce fut sur ce théâtre que Voltaire donna pour la première fois sa *Rome sauvée*. La duchesse et quelques ducs et pairs y représentaient les principaux personnages; et l'auteur jouait le rôle de Cicéron, et le jouait, dit-on, d'une façon tellement remarquable, que l'illusion était complète.

Le célèbre philosophe avait, du reste, un goût très-prononcé pour la comédie de salon. Il s'était fait bâtir une petite salle de spectacle dans sa maison de la rue Traversière, comme il s'en fit bâtir une plus tard à Ferney. Là il essayait ses pièces avant de les livrer aux comédiens ; presque toujours il interprétait un des rôles : ses nièces et ses amis jouaient les autres.

Il avait la manie de vouloir faire des comédiens, et quel que fût l'amateur qui vînt jouer sur son théâtre, il le façonnait, lui apprenait à marcher, à déclamer, et bon gré, mal gré il fallait bien, au bout d'un certain temps, qu'il tînt son rôle convenablement.

Cet amour de la didactique le suivit toujours.

Pendant les quelques années qu'il passa près du roi de Prusse, une de ses plus chères distractions était de donner des leçons de déclamation à Frédéric et à ses frères et sœurs, et de jouer la tragédie avec les princes et les princesses.

Enfin cette mode de spectacle dégénéra bientôt en une fureur incroyable.

Il ne fut pas dans Paris si petit hôtel, si petite demeure qui n'eût un théâtre.

Partout on en vit surgir.

On peut se convaincre, par les citations détachées des auteurs contemporains, que nous sommes loin d'exagérer l'importance du sujet que nous traitons.

Parmi les comédiens de rang illustre qui se faisaient remarquer sur ces différentes scènes, nous citerons en première ligne le duc d'Orléans, qui jouait les gros paysans ; M<sup>me</sup> de Pompadour, les coquettes; M<sup>me</sup> de Chevreuse, les jeunes premières ; M. Miromesnil, les scapins ; le comte d'Artois, les amoureux ; le comte de Vaudreuil, les premiers rôles ; le comte d'Onesan, les premiers comiques; le duc de Grammont, les rôles de genre ; la comtesse de Lamarche, les soubrettes ; la marquise de Crest, les amoureuses; le duc de Noailles, les financiers; la duchesse de Villeroy, les premiers rôles tragiques ; le prince de Ligne, le marquis de Villars, la duchesse de Mazarin, le duc de Choiseul, etc., etc. Parmi les artistes, le peintre Coypel ; parmi les littérateurs, La Harpe, Gentil-Bernard et Florian.

Un nombre considérable de comtes, de barons, de ducs, de marquis, de conseillers au parlement, que notre cadre

ne nous permet pas de nommer ici, avaient un talent très-acceptable, et souvent la comédie de salon était jouée avec un ensemble et un entrain qui confondraient aujourd'hui certains acteurs de réputation.

Enfin, comme le dit l'auteur des *Mémoires de Fleury*, « cette mode introduite dans tous les ordres de l'État, faisait presque de ce talent une partie essentielle de l'éducation de nos petits-maîtres et de nos agréables ; il n'était pas de noble fille, pas de femme de cour ou de haute finance qui ne rencontrât dans la rue la Lisette ou la Célimène d'une troupe rivale. On entendait souvent les hommes les plus qualifiés s'aborder par leur nom de théâtre le plus habituel. Un tel duc était Crispin ; un tel, marquis, Dorante ; tel grave magistrat, Damis ; tel mousquetaire, Purgon ou Sganarelle. »

Cette fureur gagna bientôt l'armée ; on joua la comédie dans toutes les garnisons, et comme il en résultait des désordres et des scandales assez graves, le ministre de la guerre, marquis de Monteynard, fit défense à tout officier dans les garnisons de jouer la comédie. (Bachaumont.)

Marie-Antoinette avait pris pendant quelque temps des leçons de déclamation avec l'acteur Dugazon. Elle adorait le théâtre, s'y livrait corps et âme avec la famille royale, qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, partageait unanimement cette adoration, à l'exception de Louis XVI toutefois, que ses goûts simples et tranquilles éloignaient des plaisirs bruyants, et qui se trouvait mille fois mieux dans son atelier de serrurerie, la lime ou le marteau à la main, qu'au milieu d'une fête, d'un bal ou dans une salle de spectacle.

Plusieurs fois il voulut s'opposer à cette ardeur envahissante, mais ses frères, ses sœurs, ses cousins et cousines se révoltaient alors contre lui.

Un jour la reine organisait une grande représentation à Trianon, on devait jouer *le Roi et le Fermier*.

Avant la distribution des rôles, elle vint gravement offrir un des principaux personnages à son mari.

Louis XVI refusa avec indignation et jura qu'il organiserait une cabale et ferait tomber la pièce, les acteurs, et surtout son épouse. Marie-Antoinette le défia en riant, et les préparatifs se firent des deux côtés.

Les gluckistes et les piccinistes luttaient alors avec acharnement ; les sifflets étaient à la mode, et les nobles prenaient part à ces luttes avec un plaisir extrême. Louis XVI était picciniste, Marie-Antoinette gluckiste. C'était une raison de plus pour que la cabale s'organisât d'une façon royale.

« Messieurs, dit en secret le roi à ses intimes, il s'agit de siffler la reine, et de la siffler sans pitié. Je compte sur vous et vos amis. Il faut que la chute soit complète. N'en dites rien surtout. »

Les intimes promirent leur aide, jurèrent le secret, et le roi attendit avec confiance le jour de la représentation.

La pièce était distribuée de cette façon :

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| LE ROI. . . . . . | Le comte d'Adhémar. |
| RICHARD. . . . . | Comte de Vaudreuil. |
| UN GARDE. . . . | Comte d'Artois. |
| JENNY. . . . . . | La Reine. |
| BETTY. . . . . . | La duchesse de Guise. |
| LA MÈRE . . . . | Mme Diane de Polignac. |

On pouvait se contenter, à la rigueur, d'une troupe semblable.

Le rideau se lève, la salle était garnie de la fleur de la noblesse.

La pièce commence, la reine entre en scène.

A peine a-t-elle dit quelques mots, qu'un chut ! très-prononcé part du côté où se trouvait le roi, que l'on voit aussitôt faire tapage, frapper du pied, se retourner sur sa chaise, et qui bientôt s'arrête, confus et étonné de se trouver seul de son parti.

Au même instant un murmure désapprobateur s'échappe de tous les coins de la salle contre l'interrupteur. Une triple salve d'applaudissements couvre la reine, et son succès jusqu'à la fin de la pièce fut plus grand et plus unanime que jamais.

« Je suis trahi, s'écria Louis XVI en se renfonçant dans son fauteuil, où il fut forcé de se tenir coi pendant toute la durée de la représentation. — Eh bien ?... lui dit la reine en riant, lorsque le spectacle fut terminé. — Je vous fais mon compliment, madame, lui répondit de même le roi, vous m'avez battu. — Je crois bien, j'avais gagné vos amis. — Ils n'en avaient pas besoin. — Vous convenez donc ?... — Que vous êtes la plus charmante et la plus agréable comédienne de mon royaume. »

Depuis ce temps la reine put se livrer ouvertement à sa passion favorite jusqu'au jour où la tragédie la plus sanglante et la plus imprévue remplaça les comédies des salons de Versailles et de Trianon.

### VII. — CINQUIÈME ACTE.

De 1789 à 1796, le théâtre de société se perd complétement, nul n'y songe, nul n'en parle. Mais, comme toutes les choses qui font partie des mœurs et du caractère national, on le voit bientôt reparaître après la Terreur, chez Mme Tallien et dans toutes les maisons que fréquentait la jeunesse dorée.

Enfin, au bout de quelques années, la fureur du théâtre renaît avec plus de force, si c'est possible, que sous les règnes précédents.

L'impératrice Joséphine n'avait pu résister à ce torrent ; la fièvre l'avait gagnée comme les autres, et le théâtre était devenu pour elle une véritable distraction, tandis que Napoléon bouleversait le monde et livrait ces terribles batailles dont le bruit semblait arriver jusqu'aux Tuileries.

Elle avait, dans son château de la Malmaison, un des plus riches magasins de costumes que l'on connût.

Un jour, elle voulut offrir à son auguste époux une représentation théâtrale dans le palais de Saint-Cloud ; représentation dans laquelle elle devait jouer un rôle très-important.

Napoléon n'aimait pas du tout cet amusement, et, quoiqu'il prît un grand plaisir aux théâtres publics, il ne comprenait pas, lui, grand guerrier, qui tenait journellement dans ses mains les destinées de l'Europe et la vie de plusieurs milliers d'hommes, que l'impératrice pût trouver une joie quelconque à ces futiles distractions.

Cependant il accepta l'invitation, et, le jour dit, il était dans la salle, un des premiers.

J'ignore ce que l'on jouait, je ne puis affirmer que l'impératrice fût bonne ou mauvaise dans son rôle ; mais ce que je sais, c'est qu'au milieu de la pièce un coup de sifflet perçant lancé par Napoléon à l'adresse de son épouse vint terrifier l'assemblée, et la représentation se termina tant bien que mal au milieu du silence et de la stupéfaction générale, tandis que l'empereur répétait d'un ton saccadé, aux quelques personnes qui l'entouraient,

qu'il n'avait jamais rien entendu de si pitoyable que l'impératrice dans cette pièce, et qu'elle méritait cent coups de sifflet !

Moins heureuse que Marie-Antoinette, Joséphine n'avait pas eu le temps d'organiser une contre-cabale.

La Restauration ramena les coutumes des règnes de Louis XV et de Louis XVI. Les grands seigneurs rétablirent leurs théâtres, et tinrent à honneur de montrer comment on faisait du temps de la poudre et des talons rouges.

Quelques hôtels regagnèrent leur ancienne célébrité, tels que ceux de Bellissen, de la Bouillerie, de Maillé, etc. Il y en eut aussi quelques-uns pour le peuple et la bourgeoisie, dont les noms sont restés : la salle Chantereine, de la Tour-d'Auvergne, et Doyen, situé rue Transnonain, le plus ancien de tous, et d'où sont sortis une partie des grands acteurs de notre époque, tels que Ligier, Samson, Rachel, Arnal, Bouffé, Beauvallet, Brohan, Bocage, et tant d'autres dont les noms m'échappent.

En 1836, Mme la marquise de Malaret donnait des représentations dans lesquelles se distinguait une jeune fille d'une beauté, d'une grâce et d'une intelligence remarquables : cette jeune fille était Mlle Plessy, l'une des gloires de la Comédie française aujourd'hui.






1° Costume des Jeux; 2° Adonis, d'après Gillot. Dessins de Wattier. Divertissements du t mps de Louis XIV (1660).

Mais le plus riche, le plus complet, le plus justement renommé alors, était celui de l'hôtel de Castellane, qui fut dirigé tour à tour par Mme Gay et par Mme la duchesse d'Abrantès, deux femmes d'un esprit supérieur et charmant.

Cet hôtel était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait d'élégant, de spirituel et d'artistique : Balzac en était un des hôtes les plus assidus.

La liberté la plus grande, la gaieté la plus franche régnait dans cette maison modèle. C'était, comme dit Mme Ancelot, « une espèce de république... Un jour, poursuit-elle plus loin, je m'y rendis; il s'agissait d'une pièce de la duchesse d'Abrantès, une pièce en un acte, dont la répétition dura cinq heures, tant elle fut mêlée de mille choses inattendues... On finit par danser sur le petit théâtre. Mais tout à coup la duchesse s'écria que, depuis cinq heures qu'on parlait, on n'avait ni bu ni mangé. Alors le maître de la maison, qui était, comme les autres, tellement absorbé par les plaisirs de la matinée, qu'il avait oublié le nécessaire de la vie pour son superflu, fit courir au plus vite chez les pâtissiers voisins, et, s'il faut tout dire, les comédiens improvisés firent autant d'honneur aux gâteaux du comte de Castellane que la troupe de Fagotin au souper de M. de La Bonardière. »

### VIII. — LE THÉATRE DE SOCIÉTÉ A L'ÉTRANGER.

On a peut-être remarqué le développement spécial que nous avons donné à l'historique des théâtres de société français; la raison en est toute simple.

Ce genre de divertissement essentiellement intime, charmant, spirituel et imprévu, qui convient si bien à l'esprit français, esprit léger, fin, frétillant par excellence, ne pouvait être accepté avec le même amour par les autres peuples, dont les goûts, les habitudes, diffèrent complétement des nôtres.

En effet, le flegme anglais, l'insouciance allemande, la roideur prussienne, l'orgueil espagnol, le *far-niente* italien, appréciaient peu cet amusement plein de laisser-aller, de spontanéité, et qui amena la fusion des rangs et l'égalité des conditions bien avant la fameuse nuit du 4 août 1789.

Chez les Orientaux, une gravité souvent farouche fut



La comédie à Trianon. Dessin de Franck.

de tout temps une barrière contre la contagion du spectacle en famille. Cependant les Chinois ne paraissent pas avoir partagé les mêmes préjugés. La musique est chez eux, depuis des siècles, sous l'inspection d'un prince du sang, et les membres du Conseil d'harmonie tiennent rang parmi les officiers publics de la capitale.

Il arrive souvent que des divertissements sont joués dans les palais impériaux, avec le concours des princes et des mandarins de première classe. Toutefois, il faut le croire, ce qu'ils trouvent parfait pour eux, est jugé déshonorant chez les autres quand c'est un moyen d'existence.



Étrange anomalie, dont nous ne sommes pas exempts, malgré tout notre esprit et nos prétendues idées sur l'égalité.

Ainsi le code pénal de la Chine porte, aux lois fiscales, 113e section, que : Si un officier ou un commis du gouvernement au département civil ou militaire épouse une musicienne *par état* ou une comédienne, en qualité de femme principale ou inférieure, il sera puni de soixante coups de bambou; le mariage sera nul, la femme sera renvoyée à ses parents et ne pourra plus exercer sa profession. Les présents de noces seront confisqués au pro-

fit du gouvernement. Si le fils, ou le petit-fils, héritiers de leur père ou grand-père, qui sont officiers du gouvernement et jouissent d'un rang héréditaire, commettaient un tel délit, ils subiraient la peine ci-dessus, et lorsqu'ils leur succéderaient, ils perdraient un degré des honneurs appartenant à leursdits père et grand-père.

Les comédiens me paraissent, du reste, assez malmenés en Chine, car je lis un peu plus loin, dans le même code, section 384 des lois criminelles :

Qu'il est défendu à tous musiciens et acteurs de représenter dans leurs pièces les empereurs, les impératrices et les princes, les ministres et généraux fameux des premiers âges, sous peine de cent coups de bambou pour chaque infraction à cette loi. Tous officiers du gouvernement comme aussi tous particuliers qui recevront chez eux des comédiens pour leur faire jouer des personnages qu'il leur est défendu de représenter sur le théâtre subiront la même peine qu'eux.

Ce qui n'empêche cependant pas que les infractions à la loi ne soient fréquentes.

Le théâtre de société a si bien existé en Chine, que le même code a dû en prévenir les abus.

Ainsi la 179e section des lois rituelles dit formellement : Si un fils, en recevant avis de la mort de son père, ou une femme, en apprenant celle de son mari, quittent les vêtements de deuil avant le temps, et qu'oubliant les pertes qu'ils ont faites, ils jouent d'un instrument, participent à des réjouissances ou à des spectacles, chez eux ou en public, ils subiront quatre-vingts coups de bambou, au lieu de soixante, pour cette aggravation de délit.

Ce qui rendrait alors ces plaisirs un peu cuisants.

Quant à l'Amérique, cette nation jeune, trop occupée de son agrandissement, de ses libertés, de ses progrès scientifiques et commerciaux, trop puritaine enfin, elle a peu songé à la comédie de salon. Les fabriques d'armes, les usines, les comptoirs, ont tenu lieu de théâtre aux peuples du nouveau-monde, et nous pouvons voir encore maintenant comment ils entendent le spectacle en famille. Du golfe du Mexique à la baie d'Hudson on se donne aujourd'hui la réplique avec des revolvers et des canons rayés.

### IX. — LE THÉATRE A L'ARMÉE.

A propos de canons rayés, nos soldats n'ont pas oublié le théâtre de société pour dissiper les ennuis du campement ou d'un long siége. Ce goût s'est développé, surtout dans les dernières années, d'une façon qui mérite d'être mentionnée.

On se rappelle sans doute le fameux théâtre des zouaves de la guerre de Crimée, et beaucoup de nos lecteurs peut-être ont vu, sur des scènes de province ou à Paris, au théâtre des Variétés, quelques-uns de ces soldats-comédiens, organisés en troupe, jouer une de leurs pièces à succès des bords du Pont-Euxin : *les Anglaises en voyage.*

Un jour, il y avait grande représentation au théâtre d'Inckerman ; on donnait trois vaudevilles de Scribe ; la musique de la garde avait promis d'accompagner ; les officiers, l'état-major, les généraux devaient assister à la fête ; bref, c'était une solennité complète.

Les rôles avaient été distribués avec un soin particulier, et comme les femmes étaient plus rares que le bézoard, la pierre philosophale ou le serpent de mer du *Constitutionnel*, le personnage de la jeune première était échu à un jeune zouave pâle, blond et encore imberbe, et celui de la tante, à un sapeur orné de trois chevrons, d'une barbe majestueuse et de plusieurs balafres.

Le spectacle commença au milieu du silence général, quoique cinq à six mille soldats se trouvassent réunis.

Soudain, au moment où l'amoureux fait sa déclaration à la jeune première, des feux de pelotons nourris et précipités se font entendre dans le camp, et des cris de : Aux armes ! viennent tirer les spectateurs de leur béatitude.

C'est une division russe qui, profitant de cet heureux contre-temps, fait une sortie en règle, protégée par les batteries des forts.

En un instant les bancs de la salle sont désertés ; on s'arme comme on peut ; acteurs et spectateurs prennent leurs fusils ; on vole où le danger se fait le plus vivement sentir, et les Russes sont repoussés.

Mais à peine les Français reviennent-ils sur leurs pas, qu'ils entendent des cris perçants et aperçoivent à quelque distance des cosaques emportant une femme qui se débat entre leurs bras comme un diable dans un bénitier.

Voler au secours de la malheureuse, la délivrer est pour eux l'affaire d'un instant ; mais quelle ne fut pas leur surprise et leur hilarité, lorsqu'en levant la coiffe de la prétendue jeune fille ils reconnurent leur camarade chargé du rôle de la jeune première.

Celui-ci, n'ayant pas eu le temps d'ôter sa robe, s'était élancé sur l'ennemi un des premiers, et les Russes, trompés par sa crinoline, l'enlevaient, sans égard pour son sexe.

L'habitude du théâtre de société accompagne maintenant nos soldats dans leurs marches, et nous lisions encore dernièrement ces lignes, extraites d'une correspondance du camp de Châlons-sur-Marne :

« ... J'oubliais de vous dire que le 12e de ligne a eu l'heureuse idée de monter un théâtre où des artistes soldats jouent, le mardi et le vendredi de chaque semaine, de charmantes petites pièces qui obtiennent un succès mérité et qui ne contribuent pas peu à faire trêve à la monotonie à laquelle des troupes campées au milieu d'une plaine déserte sont nécessairement condamnées pendant la saison de l'hiver, surtout lorsqu'elles n'ont pour se distraire, quand les travaux sont interrompus par le mauvais temps, que la ressource obligée de la théorie dans les chambres. »

Chose bizarre, rien dans les arts ne s'est plus étendu, plus généralisé que le théâtre, et rien n'a jamais été moins libre.

A chaque instant cette question revient à l'ordre du jour ; en ce moment encore elle a pris un développement qui peut-être amènera de bonnes solutions. Cette liberté des théâtres tant demandée par les auteurs, les artistes, les directeurs (non privilégiés), les capitalistes, serait une mesure aux résultats immenses ; et tout le monde l'attend de la sagesse et des vues progressives du gouvernement (1).

### X. — RÉPERTOIRE ET COULISSES.

La fureur sans cesse envahissante du théâtre de paravent donna l'idée à plusieurs littérateurs distingués d'écrire pour ce genre ; mais nul ne se fit une réputation plus méritée, nul ne réussit mieux que Théodore Leclercq, dont beaucoup de nos lecteurs ont sans doute appris les délicieuses productions.

Théodore Leclercq aimait beaucoup à jouer des pro-

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, chacun sait que la liberté des théâtres est devenue un fait accompli.

verbes : ce fut chez Mme de Genlis qu'il sentit sa vocation, et ce fut par elle qu'il la développa.

Un jour, par un temps sombre et pluvieux, Mme de Genlis, s'ennuyant chez elle à périr, proposa un proverbe improvisé au coin du feu sur ce thème : une femme de lettres à qui un petit poëte lit sa première pièce, et chargea Leclercq de lui donner la réplique.

Ce dernier accepta, fut ébouriffant de comique et sut si bien faire la part de la maîtresse de la maison, qu'il lui ménagea un vrai triomphe.

Mme de Genlis n'oublia jamais qu'elle avait été splendidement spirituelle avec le jeune Leclercq, devant un nombreux public d'élite, et lui en sut gré en favorisant de tout son pouvoir, dans la suite, l'essai de son talent.

Sainte-Beuve a consacré un très-bel article à Théodore Leclercq dans les *Causeries du lundi*, et Prosper Mérimée, une bonne notice dans la dernière édition des œuvres de notre auteur, qui forment quatre volumes in-18. Tous ces proverbes sont pleins d'observation, de finesse, de gaieté. Nous citerons entre autres le petit acte intitulé *la Manie des proverbes*, qui est un chef-d'œuvre de raillerie bouffonne sur la comédie de salon, si féconde en incidents imprévus et drolatiques.

Le *Musée des Familles*, toujours soucieux de l'utilité des articles que doivent renfermer ses colonnes, toujours jaloux de prévenir les besoins, les désirs de ses nombreux abonnés, a laissé une large part au théâtre de société : plusieurs proverbes charmants enrichissent sa collection, déjà si belle, et ce genre de publication se continuera suivant le cours de la mode dont il est l'objet.

Cependant le monde est un enfant gâté qui néglige les joujoux dont il a la propriété, dont il peut et dont il sait se servir, pour de grosses choses qu'il aura peine à tenir en équilibre dans ses petites mains gantées.

C'est si beau l'impossible ! c'est si bon le fruit défendu ! cette éternelle et universelle vision.

Malgré ces saynètes agréables, ce répertoire approprié aux exigences du local et du personnel, fait exprès enfin, on l'abandonne presque toujours pour les comédies jouées sur les principales scènes parisiennes, ou mieux encore pour le répertoire classique.

C'est alors que les préparatifs d'une représentation sont une *affaire* dans toute l'acception du mot, et c'est amusant, surtout pour les femmes : on va, on vient, on s'inquiète, on a l'air de faire quelque chose ; on croit travailler enfin !

Les profanes se doutent peu des tracas épouvantables qu'occasionne une représentation de paravent.

Généralement on joue la comédie dans le fond d'un salon grand comme une nappe.

Les loyers sont chers à Paris, chacun sait cela. Les propriétaires d'aujourd'hui ne font plus, comme autrefois, la folie de bâtir des maisons habitables. La population ayant doublé, ils ont jugé prudent de quadrupler les logements ; c'est-à-dire qu'ils en ont fait quatre dans un, et chacun de ces logements s'est loué dix fois le prix de la maison entière jadis. On a crié, on a protesté ; mais force est restée à la propriété, et l'on s'est accommodé tant bien que mal des petits casiers, gratifiés du nom d'appartement, où l'on se cogne la tête au plafond, pourvu que l'on mesure les deux tiers de la grandeur du géant du café de Mulhouse.

Quand les lustres sont allumés, quand les dames avec leurs toilettes charmantes, mais embarrassantes, se sont emparées de leurs places ; quand les hommes se sont blottis dans les coins qu'ils ont pu trouver, je déclare qu'il est impossible de faire un pas sans risquer ses vêtements ou sa vie.

Combien de fois n'est-il pas arrivé à un acteur de société de se casser le nez contre le mur ou la fenêtre en sortant de scène trop précipitamment, ou de renverser sur une dame un peu trop curieuse un plateau de rafraîchissements porté par un domestique. C'est dans ce cas surtout qu'il faut être sobre de gestes, et mesurer son élan à l'exiguïté des coulisses. Eh bien ! malgré l'impossibilité du local, malgré l'encombrement, malgré la chaleur, malgré tout enfin, on joue la comédie, et l'on s'y amuse, du moins on le croit, ce qui revient au même.

La décoration, on s'en passe. Le plus souvent on joue sur une estrade couverte d'un tapis et entre deux rideaux. Les costumes, on les arrange avec la garde-robe livrée au pillage ; plus ils sont absurdes, mieux cela vaut ; puis, au besoin, on peut en louer, il ne manque pas de costumiers. Mais les acteurs ; mais les actrices surtout, c'est une autre histoire.

Il est de la dernière importance de ménager les amours-propres, les coquetteries, et surtout les imperfections féminines, dans la distribution des rôles : un directeur qui n'a pas la précaution de prendre toutes les circonlocutions, toutes les formes les plus douces, qui ne sait pas envelopper son habit d'arlequin du manteau de Machiavel, est un homme mort.

Mais avant tout qu'il choisisse une pièce où tous les rôles soient beaux ; point de *pannes*, point de corvée ; il faut que chacun ait le personnage le plus important et le plus à effet, ou la représentation ne peut avoir lieu.

Mme de B*** ne jouera pas dans ce proverbe, si Mme de C*** a un rôle plus long que le sien ; Mme de F*** ne consentira jamais à représenter une grosse paysanne, quand son ennemie Mme de L***, qui a une fortune supérieure à la sienne, jouera une grande dame et pourra l'écraser du haut du luxe qu'elle déploiera ; Mme de N***, dont l'embonpoint est magnifique, ne veut jouer que des femmes maigres; mais en revanche, Mme de R***, dont les épaules osseuses glacent les plus intrépides, tient absolument à ce qu'on lui fasse compliment sur les formes arrondies qu'elle espère depuis vingt ans, etc.

C'est à donner des cheveux blancs ou à faire tomber les cheveux noirs des organisateurs.

Cela nous rappelle cette vieille anecdote du figurant du Cirque, qui, dans les pièces militaires, ne voulait jamais être Autrichien et voulait toujours être Français ; et cette autre, dont nous avons été spectateur :

C'était à Verviers, en Belgique ; on donnait *les Cosaques*, un mélodrame de circonstance, qui eut un succès prodigieux en 1854-55. La scène se passe en 1814. Il y a un acte qui représente un café-chantant. Des Russes, des Prussiens, des Autrichiens sont attablés au milieu de Français déguisés. A un moment, l'un des chanteurs fait entendre un hymne patriotique ; de là, tumulte, cris, vociférations des alliés, qui tuent le chanteur et veulent mettre le café à feu et à sang ; aussitôt les Français déguisés se lèvent et un combat s'engage. Comme il n'y avait pas de soldats à Verviers, le directeur du théâtre s'était vu forcé de demander le concours des pompiers de l'endroit, dont l'uniforme ressemblait, suivant lui, à ceux des Prussiens.

Donc, les pompiers de Verviers, représentant les alliés, figuraient à l'acte du café chantant, et leurs instructions portaient qu'ils devaient faire semblant de résister aux bonapartistes, puis se laisser vaincre par eux, ce qui était de la dernière importance pour la pièce.

Tout se passa le mieux du monde jusqu'au coup de scène décisif; mais quand les pompiers sentirent les horions que leur décochaient les acteurs chargés des rôles de Français, ils se revanchèrent sérieusement, et, tirant leurs sabres avec furie, ils répondirent à toutes les injonctions qui leur furent faites de fuir, et aux supplications du directeur et du régisseur, qui, des coulisses, leur criaient de se laisser vaincre, que les Belges ne se rendaient pas; et, jouant de leurs sabres à tort et à travers, ils firent vider la scène aux Français.

Quand ils se trouvèrent seuls sur le théâtre, ils levèrent leurs armes en l'air et, tout rayonnants, se mirent à crier : « Vive la Belgique ! » aux applaudissements frénétiques d'un public en délire.

On fut obligé de baisser le rideau pour mettre fin à cette effervescence patriotique, au milieu de laquelle plusieurs acteurs avaient été blessés pour tout de bon. Bref, l'habitude de la comédie de salon est trop antique, trop bonne, et a donné des résultats trop sérieux pour que l'on songe jamais à la renverser. Elle procure des relations agréables, un plaisir honnête sans être guindé pour cela, rapproche souvent les distances, fait naître dans le monde une intimité qui produit les plus heureux effets, et pour tout dire en un mot, son ancienneté prouve sa valeur, car elle seule a soutenu sans broncher les rudes chocs des révolutions, et c'est quelque chose !

Le théâtre de société tendrait même à envahir les pays les plus éloignés de notre continent, paraît-il, si nous en croyons le fait suivant, que l'on nous a donné pour certain : les ambassadeurs annamites, frappés d'étonnement et d'admiration par les actrices qu'ils ont vues depuis leur arrivée à Paris, se sont adressés aux costumiers des théâtres et leur ont demandé, pour les emporter dans leur pays, des *fac-simile* des principaux costumes qu'on exhibe dans les féeries en vogue et à l'Opéra. Interrogés sur l'usage auquel ils destinent cette garde-robe étrange, les Annamites ont répondu que désormais leurs femmes et leurs filles ne seraient pas vêtues autrement dans les divertissements qu'ils leur feraient représenter chez eux à leur retour, afin de donner à leurs compatriotes une idée des merveilles des *Pilules du diable*, de *Peau d'Ane* et d'*Aladin*.

### XI. — ÉPILOGUE.

Nous ne terminerons pas cet historique sans mettre sous les yeux de nos lecteurs une dernière preuve tirée de la *Presse* du 9 octobre 1863 :

« Il y a en ce moment dans le monde élégant, disait le numéro précité, beaucoup de projets pour cet hiver : la comédie sera en faveur même dans les salons officiels qui l'avaient dédaignée jusqu'ici. C'est dans le beau château de Craon, près Nancy, que la princesse de Beauvau va inaugurer la campagne théâtrale. Chacun sait que la princesse, qui joint à une grande charité un grand talent, donne chaque hiver des représentations au profit d'une bonne œuvre, le *Refuge Sainte-Anne*. Cette année, le préfet de la Seine a même bien voulu prêter la salle Saint-Jean, à l'hôtel de ville, et c'est là que l'élite de la société parisienne ira applaudir la troupe princière, qui a fait des pertes regrettables, mais aussi de bonnes acquisitions. A proprement parler, on ne va pas jouer à Craon, mais plutôt répéter, le 10 du mois prochain, *les Enfants d'Edouard*, de Casimir Delavigne, avec M^me^ de Beauvau, MM. de Choiseul, d'Aramon et de Lagrenée, et *Embrassons-nous, Folleville*, avec M^me^ d'Assailly et le marquis de Miramont. Il avait d'abord été question du *Serment d'Horace*, petit chef-d'œuvre qui n'a été abandonné qu'à regret ; peut-être aussi donnera-t-on la *Visite à Bedlam*, avec M^me^ de Laventhal, M. de Vieil-Castel et le prince Ribesco, qui s'est fort distingué dans notre dernière campagne au Mexique. »

Enfin nous comprenons parfaitement cet engouement toujours croissant, et nous l'encourageons, pour notre part, de la voix et du cœur.

Notre travail est fini ; nous avons tâché de le rendre instructif autant qu'amusant, et nous terminons en souhaitant bonne et longue vie à la comédie de société.

ARMAND DUBARRY.

# HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

## LE CHIEN DE CONSTANTINOPLE.

Le 29 mai 1453, Mahomet II donne le dernier assaut à Constantinople ; ils étaient deux cent mille mécréants contre une garnison de huit mille chrétiens, commandée par l'héroïque et dernier empereur Constantin Dragosès. L'Europe chrétienne laissa faire et ne se croisa pas. La ville du grand Constantin tomba au pouvoir de Mahomet; le croissant fit tomber la croix sur le dôme de Sainte-Sophie. Allah remplaça Dieu.

L'armée mahométane traînait à sa suite, selon l'usage arabe et nomade, une armée de chiens ; il y en avait de toute taille, de tout poil, de toute couleur, de tout naturel; les races s'étaient croisées et recroisées à l'infini. Le fracas de la bataille et la coulevrine de l'ingénieur Obin d'Andrinople épouvantèrent ces braves chiens, et le 30 mai 1453 ils se précipitèrent à la nage dans le golfe profond de Chrysocéras et gagnèrent cette calme et belle prairie, arrosée par les *eaux douces*, où Achmet III devait plus tard élever un palais, en 1709, je crois.

L'endroit était alors désert. Les chiens y fondèrent une colonie pour vivre dans le calme, loin de la coulevrine d'Obin ! Le gibier était abondant aux environs, dans les forêts de chênes et de sycomores qui s'étendaient des *eaux douces* aux rives du Bosphore. Ce fut l'âge d'or des chiens.

Un siècle de consommation et de faim canine amena la disette. Les daims, les gazelles, les lièvres, les perdrix, les cailles disparurent sur les terres de la colonie de Cynopolis, et sous le règne de Soliman le Magnifique, vers l'an 1540, les chiens remontèrent vers Constantinople pour demander du pain à leurs amis, les hommes.

Les Turcs nous traitaient alors de *chiens de chrétiens*, et cependant ils avaient et ils ont encore une grande vénération pour les chiens. Expliquez cela, si vous le pouvez. Ils accueillirent donc fort bien l'émigration des *eaux douces* et donnèrent une hospitalité arabe à ces infortunés animaux.

Selon leur usage, les chiens s'étaient présentés avec un air d'humilité touchante, mais dès que les Turcs leur eurent laissé prendre un pied chez eux, ils en eurent bientôt pris quatre et se posèrent en conquérants du domaine du grand Constantin. Ils envahirent non-seulement Constantinople proprement dite, mais ils inondè-

rent Galata et les pentes abruptes de Péra ; les plus hardis traversèrent le Bosphore à la nage et vinrent se domicilier à Scutari, sur la côte d'Asie, pour se donner le plaisir de la chasse dans des forêts vierges.

Si les abeilles ont créé une forme de gouvernement et des lois administratives, chose incontestable, doit-on s'étonner si des chiens, à leur tour, ont régularisé leur colonisation constantinopolitaine avec la même intelligence que les Anglais ont montrée dans l'Inde après la conquête du Mysore par lord Cornwallis en 1799? Je soupçonne même les Anglais d'avoir copié les plans dressés par les chiens du Bosphore.

Les chiens divisèrent le domaine de Constantin en quartiers ou présidences. Ils choisirent la place de Sainte-Sophie, l'Hippodrome, l'esplanade de la mosquée de Soliman le Magnifique et toutes les avenues qui conduisent au pont de Galata. Le faubourg de Péra fut divisé par eux en sections, depuis la tour jusqu'aux hauteurs du cimetière. La rive du Bosphore leur fut acquise jusqu'à Térapia et à l'arbre de Godefroy de Bouillon. Tout ayant été réglé, divisé, cadastré, les conquérants soumirent les Turcs et les étrangers à une taxe quotidienne, payable en comestibles matin et soir. Ils se réservèrent le droit de vivre à leur guise, de troubler le repos des nuits, d'aboyer à la lune de Mahomet, de dévorer les passants, de jouir enfin de tous les avantages de la liberté illimitée. Les Turcs répondirent en langue franque : *Bono, bono*, et ils acceptèrent toutes ces propositions.




Les zouaves et les chiens de Constantinople. Dessin de Cham.

Quatre chiens, quatre molosses venus de Laconie, appartenant à la suite de Mahomet II, ne s'étaient pas effrayés de la coulevrine d'Obin et avaient suivi le vainqueur sur le parvis de Sainte-Sophie. Ce quatuor fit élection de domicile devant la fontaine et créa une souche de molosses qui avaient la conscience de leur noble origine; on essaya d'incorporer les descendants des chiens de Mahomet II dans les cadres de l'armée conquérante, mais les offres furent rejetées avec des grincements de dents canines. Une nuit, ces nobles molosses furent étranglés. Les gardiens de la mosquée d'*Aia-Sofia* gémirent de cet attentat nocturne, mais pas un d'eux n'eut le courage de dénoncer le crime au muphti, tant était grande la terreur inspirée par la domination des chiens.

L'audace de ces conquérants quadrupèdes s'accrut avec les années. Leur tyrannie devint un droit, et Mahmoud, le destructeur des janissaires, a toujours reculé devant une Saint-Barthélemy de chiens. En vain les consuls et les ambassadeurs adressaient-ils des réclamations à la police de Stamboul, on leur répondait que ces animaux étaient sous la protection du Prophète, ce qui excitait un rire fou dans le corps diplomatique, payé pour être grave, et les heureux chiens continuaient à dévorer les voyageurs à la barbe du prophète.

Si cette corporation de chiens eût conservé cette homogénéité qui la rendait si redoutable encore sous le règne d'Achmet III, la question d'Orient aurait peut-être offert une complication nouvelle en 1853. Il aurait fallu compter avec cette armée innombrable, qui pouvait, au besoin, se faire une ressource défensive avec

l'hydrophobie et protéger Constantinople non-seulement contre les Russes, mais contre les Anglais et Français. Heureusement pour l'Europe, ce grand corps se démembra. Les petites ambitions de minarets éclatèrent, l'hostilité se déclara sur les frontières des quartiers; on commença par des aboiements, on finit par des jeux de mâchoires. Chaque coin de Stamboul proclama son indépendance et déchira le traité de confédération. Heureusement pour eux, les Anglais dans l'Inde ne commettront pas cette sottise et ne prendront, comme ils l'ont fait jusqu'ici, que le bon côté du plan primitif organisé par la race canine de Stamboul. Ainsi les fautes des uns servent à éclairer les autres. La force sera toujours dans l'union, comme dit une devise des pièces de cinq francs.

Autrefois, lorsqu'un chien, établi de père en fils devant la mosquée des cinq minarets, allait se promener devant l'obélisque de l'Hippodrome, il était parfaitement reçu; on le traitait en frère; on lui servait quelques rogatons tombés de la pointe du sérail. C'était un voyageur, un amoureux de l'inconnu, un observateur allant étudier les chiens et les choses loin du chenil natal. On admirait son courage; on lui donnait au besoin aide et appui. Tout à coup la confédération se brise, et le voyageur philosophe qui vient étudier les mœurs des voisins est traité comme un vil espion et massacré sans jugement.

La décadence morale amène la décadence physique. Le chien de Constantinople avait des allures superbes; il se balançait fièrement sur ses quatre jarrets d'acier; il portait une robe de moire éclatante; son œil rayonnait d'intelligence, ses narines frissonnaient au vent. Il aboyait comme une basse chantante dans le trio de *Guillaume Tell;* le premier chien de l'Eden, le chien d'Adam n'était pas plus artiste et plus beau.

Allez reconnaître ce type dans le chien dégénéré de Stamboul; d'abord, il ressemble à tout, excepté à un chien, tant la race a abusé du croisement irréfléchi! son œil est éteint; sa robe est un épiderme de parchemin; ses oreilles mortes permettent à l'araignée d'y filer sa toile; sa queue est réduite au tronçon; il a perdu la gamme de l'aboiement laconique; il n'ose hurler que la nuit, quand il n'y a pas de témoins, et il hurle faux. On continue à lui donner le nom de chien, parce que les académiciens lui cherchent un autre vocable depuis Bajazet, et ne l'ont pas encore trouvé.

En attendant, lui se croit toujours chien, et il revendique tous les priviléges de son état; il demande sa nourriture aux Turcs de son quartier; il trouble le repos des voisins; il dort vingt heures par jour; il empêche les passants de passer, et il donne des terreurs mortelles aux étrangers qui cherchent leur domicile dans les ténèbres de la nuit.

Que d'histoires sinistres on pourrait raconter sur le chien de Constantinople; j'en citerai une pour donner une idée des autres. Il y a malheureusement dans celle-ci, comme dans les drames de Shakspeare, un côté comique sur un fond de tragédie.

Alexandre Boissin, fils d'un chimiste très-connu à Marseille, était venu fonder une maison de commerce à Constantinople. Il demeurait à Péra, non loin du couvent où les Français vont rendre une visite à la tombe de l'illustre pacha de Bonneval, leur compatriote.

Le commerce de Boissin marchait fort bien, et un mariage, contracté sous d'heureux auspices, allait bientôt donner plus d'éclat à sa maison. Il était à la veille d'épouser une jeune Grecque fort riche, établie à Galata.

A cette époque florissait à Marseille un instrument à peu près inconnu aujourd'hui, la guitare. Le luthier Lippi a fait une immense fortune en vendant des guitares sur le port; non-seulement chaque jeune homme en état de porter les armes possédait une guitare, mais tous les capitaines marchands, en partance pour les deux Indes, achetaient chez Lippi des cargaisons de ces instruments et les répandaient dans les deux hémisphères. La civilisation maritime doit beaucoup à la guitare; les sauvages de l'île Formose en ont pincé, dit le capitaine Giniez, et ils ont renoncé à l'anthropophagie.

Les romances :

Portrait charmant, portrait de mon amie.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Rien, tendre amour, ne résiste à tes armes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Fleuve du Tage,
Je fuis tes bords heureux.

etc., etc., etc., se chantaient avec accompagnement de guitare sur les promenades de Marseille, de minuit à quatre heures du matin, avec la protection de la police. Il y avait toujours, çà et là, des fenêtres ouvertes comme de grandes oreilles pour écouter ces chants des derniers troubadours.

C'est vers 1828 que la guitare disparut du sol de la France, témoin ces vers d'une satire célèbre :

La Restauration vit fuir à son déclin
Le dernier guitariste et le dernier carlin.

Ces deux espèces disparurent à la même époque.

Alexandre Boissin avait résolu de naturaliser la guitare à Constantinople, malgré la police intolérante des chiens.

Un soir, il se déguisa en troubadour; toque à plume, caraco de velours bleu de ciel à crevés, pantalons collants de casimir jaune à cottes, bottes molles et évasées, guitare en bandoulière. Il y avait déjà de quoi exaspérer tous les chiens galatois, qui devaient regarder ce costume comme la parodie du vénérable costume turc.

Arrivé devant le balcon de la jeune Grecque sa fiancée, il préluda par quelques *crins-crins* aigres, et, pour rendre hommage à la locacité orientale, il crut devoir choisir, dans son répertoire de troubadour, la célèbre romance du *Calife de Bagdad*, de Boïeldieu :

Ma Zétulbé, viens régner sur mon âme,
Viens embellir, égayer mon destin,
Si tes beaux yeux ont commandé ma flamme,
Par tes vertus termine mon chagrin.

Les librettistes ont fait de plus grands progrès en poésie depuis cette époque. On appelait alors ce jargon d'opéra *style naturel.* M. Fay, haute-contre célèbre et père de Léontine, faisait recette à Marseille en chantant *Zétulbé;* la tradition dit même qu'il arrivait au succès de larmes lorsque, courbé sur sa guitare, il dandinait son torse en suppliant Zétulbé de *terminer son chagrin par ses vertus.* Heureux temps!

Alexandre Boissin, pour son malheur, avait pris des leçons de M. Fay; il se dandinait même beaucoup trop, ce qui imprimait aux crins-crins toutes les notes aigres qui agacent les nerfs de tous les désintéressés. Cet accompagnement de vitre sciée ne permettait pas au troubadour Boissin d'entendre une gamme sourde qui rugissait derrière lui. C'était un énorme chien hideux, père de famille et chef du quartier de Galata, qui n'avait jamais vu de troubadour, n'avait jamais entendu de romances françaises, et qui redoutait les guitares comme le lion redoute les contre-basses. Toutefois, rendons justice à ce

cerbère de Galata, il accompagna longtemps l'accompagnement de *Zétulbé*, comme pour donner un avertissement salutaire au jeune et imprudent troubadour.

Boissin était tout à son devoir et poursuivait son nocturne avec la satisfaction qu'un artiste se donne d'abord à lui-même sans prendre souci de l'auditoire. Un accès d'enthousiasme lui fit exagérer un *crescendo* final avec tant de verve aiguë, qu'il entendit enfin à ses côtés le même concert de gosiers hydrophobes, qui frappa les oreilles de la mère d'Athalie lorsqu'elle fut dévorée par des chiens, amis de l'homme. La reine Jézabel jouait de la guitare probablement. A ces cris fauves, Boissin se retourna et vit une meute de monstres sans nom accourant vers lui. Il crut d'abord pouvoir parlementer avec ces quadrupèdes comme on fait avec les chiens ordinaires, mais il vit bientôt qu'il fallait combattre ou fuir. N'ayant d'autre arme que sa guitare, il en appliqua un coup vigoureux sur le premier muffle à portée de sa main. Ce fut le signal d'une attaque générale. Le pauvre troubadour disparut sous une avalanche de parchemins galeux, de pattes osseuses, de muffles écumants. Il ne resta qu'une guitare sur la place du concert.

Cette affaire eut des suites.

M. Boissin père adressa une plainte à M. de Rivière, notre ambassadeur à Constantinople, qui déféra cette plainte au ministre de Sa Hautesse. Ce dernier crime, commis par de prétendus chiens, en fit exhumer bien d'autres. M. de Rivière exhiba un dossier et prouva que cinq Français avaient subi le sort de Jézabel et de Boissin en peu d'années, et qu'il fallait mettre un terme à ces événements tragiques. Le ministre turc répondit en ces termes : « Les chiens sont sous la protection du Prophète ; ils sont sacrés. Les Français sont légers et frivoles, et ils aiment se promener la nuit et troubler le sommeil des fidèles croyants. Le devoir des chrétiens est de dormir la nuit ; le devoir de nos chiens est de veiller. Que chacun fasse son devoir et personne ne sera dévoré. J'ai dit. »

Et il tourna le dos à M. de Rivière en ajoutant en langue franque : *Ti sabir arleri, è darnagas vaï mousé dê bous*. Ce qui signifie à peu près : *Tu es un niais et un sansonnet, va demander du lait à des boucs*. C'est le *mulgeat hircos* de Virgile, transporté sur le Bosphore de Thrace. M. de Rivière en référa au ministre des affaires étrangères, qui répondit : *Ne compliquons pas davantage la question d'Orient.*

La peste, proprement dite, et la peste des chiens désolaient donc quelquefois ensemble cette magnifique ville de Constantin. Un artiste voyageur, arrivé par les Dardanelles et debout sur l'avant du paquebot, préparait toutes ses forces pour subir les émotions que donne Constantinople à celui qui la visite la première fois. Non, rien de plus beau n'a ravi les yeux de l'homme. C'est tout un monde qui se lève sur les eaux et monte aux nues avec des forêts de minarets et de verdure. Partout une association luxuriante de dômes, de sycomores, de cyprès, de chênes, de kiosques, de palais, de villas, un immense tableau éclairé par le soleil d'Orient et baigné dans l'azur de l'infini.

C'est un mirage splendide ; débarquez, il s'évanouit.

Voilà des rues étroites, infectes, tortueuses ; des maisons inhabitables ; des mosquées de plâtre ; des palais croulants ; des quartiers lépreux, un peuple en guenilles, et partout des meutes de chiens hideux qui feraient fuir l'Eden, si Dieu nous le rendait avec cette population.

Heureusement l'esprit rénovateur, qui souffle partout, commence à rider les eaux du Bosphore et va changer la face de la ville de Constantin.

Les chiens s'en vont ! c'est déjà un progrès énorme ; c'est le premier éclair de la civilisation. « Les dieux s'en vont ! » avait dit Constantin le Grand.

La France est à la tête de tous les progrès ; c'est à la France que Constantinople devra son émancipation à l'endroit des chiens. Nous allons le démontrer.

Notez d'abord cette coïncidence de dates, 29 mai 1453 et 29 mai 1853 ! C'est effrayant ! Les chiens arrivent avec Mahomet II devant Constantinople, le 29 mai 1453. Quatre siècles après, jour pour jour, le 29 mai 1853, le 1er régiment de zouaves vint se promener à Constantinople.

Le zouave est un soldat de création nouvelle ; Alexandre, César, Annibal, Napoléon, Frédéric II n'ont pas connu le zouave. C'est un produit africain cultivé par le génie belliqueux de la France ; c'est le lion enrégimenté sous un numéro. Il a inventé une manière de se battre qui déconcerte les plus braves ; il craint tellement la mort, qu'il se hâte de tuer tout de suite son ennemi pour ne pas être tué par lui. Tout lui est bon lorsqu'il s'agit de saisir au vol cet avantage de primauté ; il se fait un chemin sur un roc à pic ; il escalade un précipice, descend au fond d'un gouffre ; il se change en chèvre, en aigle, en serpent ; il vole ou rampe ; il fauche un bataillon et coupe les pieds de ceux qui ne songent qu'à défendre leurs têtes ; il arrache la mèche aux mains des artilleurs ; il éteint les batteries au moment où elles vont éclater ; et tous ces exploits, il les accomplit avec une gaieté folle, comme s'il s'agissait d'un jeu dont le champ de bataille serait le tapis vert.

A cause de ces qualités exceptionnelles, on accorde au zouave certaines privautés qui ne lui font pas de jaloux. Il a des permissions de dix heures assez fréquentes ; il est quelquefois en retard après la retraite battue ; il se lance dans les écoles buissonnières ; il est friand des aventures nocturnes, surtout en pays étranger.

En traversant Constantinople, les zouaves s'attardèrent le premier soir dans les divers quartiers de la ville. Les ténèbres couvraient les rues tortueuses, et il était difficile de trouver le chemin de la caserne en l'absence des réverbères à l'huile ou des becs de gaz. Les zouaves se répandirent en malédictions contre les Turcs et entonnèrent une foule de refrains que les Parisiens leur avaient appris.

Tous les monstres des chenils publics se réveillèrent en sursaut, en exécutant un concert dont aucune musique d'avenir ne pourrait donner une idée aux plus sourds. A Constantinople, à Galata, à Péra, les zouaves faillirent avoir peur ; mais quelques-uns d'entre eux ayant reçu des morsures, la bataille s'engagea partout avec une furie infernale. Les familles turques, blotties dans leurs masures, ne sachant à quelle cause attribuer ce cataclysme inouï, murmuraient à voix basse les vers de Victor Hugo, traduits en turc par M. Garcin de Tassy :

> C'est l'essaim des djins qui passe, etc.

et ils ajoutaient comme vœu :

> Prophète, si ta main me sauve
> De ces impurs démons des soirs,
> J'irai prosterner mon front chauve
> Devant tes sacrés encensoirs.

A la fin, les sabres et l'intelligence devaient triompher des mâchoires édentées et de la bêtise canine ; nos zouaves restèrent partout maîtres du champ de bataille ; tous les faux chiens furent exterminés partout, et le Bosphore rapide emporta leurs dépouilles à la mer Noire. Ce fut, pour Constantinople, une nuit de purification.

Il faut donc quatre siècles et un hasard pour accomplir un progrès. L'homme est un être pétri d'impatience ; il veut, dans son petit quart d'heure de pèlerinage terrestre, jouir de tout le progrès que mille siècles sont chargés d'élaborer graduellement par une volonté divine, douée d'une préexistence éternelle. Il est fort pressé, l'homme, et l'éternité fait son affaire avec lenteur et se soucie fort peu de nos impatiences enfantines. Le progrès d'ailleurs se borne à peu de chose ; son programme rigoureux, conforme à l'exiguïté de nos besoins, tiendrait sur une feuille de papier. Si une génération obtenait tout le programme pour elle, que resterait-il à demander aux cent mille générations qui doivent suivre la nôtre ? Il faut toujours qu'un siècle demande quelque chose ; s'il n'avait pas de désirs, il aurait des ennuis. Un hasard intelligent, c'est-à-dire providentiel, a bien voulu une fois nous éclairer sur la lenteur des lois du progrès. Il a pris quatre siècles, dans l'histoire de Constantinople, et quatre chiffres, 1453 et 1853, et il a semblé nous dire : Voilà la période de temps que demande une simple amélioration. Ce fait vous sera instructif.

MÉRY.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

# SALON DE 1864.



Villa italienne. Tableau de Français (Salon de 1864). Dessin de Mariani.

# LA LÉGENDE DE LA POPOTE.



Le Château-Neuf, à Oran. Dessin de L. Laluyer.

## I

Le 7 septembre 1849, le paquebot *le Pharamond* entrait en rade de Mers-el-Kebir. La Santé fit hisser le pavillon jaune à la corne, ce qui signifiait que nous étions *en quarantaine.*

Pour bien comprendre la valeur de ce mot : *en quarantaine*, il faut, après avoir passé plusieurs jours en mer, par un temps affreux, privé de tout, sans vivres frais, entouré de malades, entre passagers entassés les uns sur les autres, apercevoir enfin la terre si ardemment souhaitée,

mettre d'avance le pied sur ce sol immobile après lequel on aspire, jouir par la pensée de tous les bienfaits qui vont faire oublier les inconvénients et les privations du séjour du paquebot et, au moment où l'on croit toucher à la réalité de ses rêves, voir arriver dans un canot deux messieurs bien vêtus, dont l'un, armé d'une paire de pincettes, prend avec leur extrémité la patente que tend le commandant, l'ouvre, la lit, la referme sans la toucher avec ses doigts, et la rend à l'officier en donnant ordre aux canotiers de s'éloigner.

Tous les passagers sont sur les bastingages, leurs paquets à la main. Des myriades d'embarcations entourent le navire, la terre est à dix brasses... mais le pavillon jaune a flotté, les chaloupes se tiennent à distance respectueuse. Alors matelots et passagers se regardent, les yeux s'abaissent tristement, les bras tombent le long du corps, et un soupir s'échappe de toutes les poitrines, suivi de ce même cri de détresse : « Nous sommes en quarantaine! »

Mettre un passager en quarantaine, c'est le faire passer brusquement, sans transition, de l'état d'homme libre à celui de prisonnier, et encore le prisonnier voit-il de près son geôlier, peut-il communiquer avec quelqu'un du dehors, ne le fuit-on pas, n'a-t-il pas l'aspect repoussant d'un pestiféré, tandis que le malheureux condamné, par la prévoyance de la Santé, à la quarantaine, voit s'élever triples grilles entre lui et ses semblables. Ce qu'on lui offre, on le lui tend au bout d'un long bâton, on lui donne à manger comme on donne à manger aux animaux féroces. Les lettres même, écrites par lui, sont lacérées et passées au vinaigre. Tout ce qui l'a touché devient un objet d'horreur et de répulsion. Il a une cour pour se promener, un mauvais lit pour dormir, et pour consolation la perspective de l'épidémie dont on lui fait la politesse de le croire menacé.

Le moyen âge a oublié le supplice de la quarantaine dans ses tortures.

En arrivant à Mers-el-Kebir, on nous avait mis en quarantaine sous le judicieux prétexte de choléra, et, il faut l'avouer, le prétexte était bon, car au mois de septembre 1849 il y avait choléra en France, de Paris à Marseille, sans la moindre interruption. La province d'Oran voulait se sauvegarder du fléau, et elle lui fermait obstinément ses portes.

Tous ceux qui m'entouraient étaient en proie au découragement le plus pénible, et à peine levaient-ils les yeux quand les matelots leur faisaient voir de loin, sur la montagne, une sorte de petit parc à moutons qui devait être notre séjour d'une longue semaine.

J'étais, à l'arrivée du navire, appuyé sur le plat-bord et échangeant force signaux de détresse avec un capitaine d'état-major, Renson (1), un ami d'enfance que j'allais visiter. Dans le même canot était un autre officier de même grade, que je ne connaissais pas. La distance à laquelle nous étions ne nous permettait que de nous adresser d'amicales salutations à l'aide des bras et de la main, et je me livrais à une pantomime expressive, quand tout à coup de grands cris de joie retentirent derrière moi. Je me retournai et je crus, un moment, qu'un accès de folie subit s'était emparé de tous mes compagnons. Ils riaient, ils criaient, ils sautaient en se précipitant vers les échelles des tambours.

La cause de cette allégresse me fut promptement expliquée par la disparition du terrible pavillon jaune. Il paraît que des pourparlers avaient eu lieu avec la Santé, à la suite desquels, et comme il n'y avait aucun malade à bord, la quarantaine avait été levée.

Cinq minutes après, je sautais dans le canot, et Renson me présentait à son ami, le capitaine D***, ancien officier d'ordonnance du duc d'Aumale, et attaché également à l'état-major de la province d'Oran.

Une voiture, espagnole des chevaux au cocher (et je me sers ici du mot *voiture*, attendu que je ne trouve pas dans notre langage une autre expression pour dépeindre l'étrange véhicule dans lequel nous nous hissâmes), une voiture donc, trop espagnole, nous conduisit à Oran, cahotant voyageurs et bagages sur cette route, taillée en plein roc, qui côtoie la mer durant une longueur de plus de trois lieues, et qui, certes, est l'un des plus admirables travaux qu'ait accomplis le génie en Afrique. Nous passâmes sous la voûte pratiquée dans le rocher même et nous entrâmes dans la ville.

Oran a gardé le triple cachet de sa triple domination. Elle est à la fois mauresque, espagnole et française, comme construction, comme végétation et comme population.

Nous traversâmes le quartier de la Marine, le Ravin et nous atteignîmes le Château-Neuf.

Le Château-Neuf est un vaste amas de constructions, dont les styles différents indiquent, comme la ville, le triple passage des conquérants. Bâti à l'est d'Oran, sur une colline dominant entièrement la ville et la côte, on jouit du haut de ses terrasses d'un panorama magnifique. Au nord on a pour horizon la Méditerranée, sur les flots de laquelle Mers-el-Kebir décrit son croissant jaunâtre. A l'ouest la ville, avec ses maisons mauresques, juives, espagnoles, françaises, avec les flèches de ses mosquées et les croix de ses églises, avec le Santa-Cruz, aux flancs rocheux et dénudés, formant arrière-plan au tableau.

Au sud le Ravin-Blanc, qui, sous le miroitement des rayons solaires, ressemble à une vallée de neige sur laquelle se dresseraient çà et là quelques bouquets de palmiers, quelques haies de cactus. A l'ouest la côte se déroule et dessine, dans les vapeurs violacées, la pointe d'Arzew que domine la montagne des Lions.

Renson ayant pour habitation le pavillon le plus élevé du Château-Neuf, lequel pavillon était encore surmonté d'un petit marabout formant belvédère, je pouvais contempler à l'aise le magique panorama qui se déroulait tout autour de moi.

J'étais encore en extase lorsqu'un troisième officier d'état-major vint réveiller mes souvenirs d'enfance en me tendant les mains : c'était le capitaine Lallemand (1).

Il était tard, nous avions grand'faim. On venait de sonner le dîner, nous descendîmes tous avec empressement et j'eus l'honneur de faire mon entrée à la Popote.

## II

Dans mille ou douze cents ans, — en l'an 3064, par exemple, — l'époque des Napoléon sera passée à l'état de chronique, comme l'est aujourd'hui celle d'Arthus et de Charlemagne, et nos descendants liront la *Légende de la Popote* comme nous lisons les *Légendes de la Table ronde* de nos ancêtres.

Mais si les contemporains d'Arthus et de Charlemagne savaient ce que c'était que la Table ronde, bien peu de nos contemporains savent ce que c'est que la Table de la Popote, et cependant, table pour table, les héros n'ont pas plus manqué à l'une qu'à l'autre. Si la Table ronde a

(1) Colonel d'état-major.

(1) Colonel commandant à Aumale.

vu s'asseoir autour d'elle les Tristan, les Lancelot, les Perceval, les Godefroy, les Palamède ; la Table de la Popote a compté parmi ses chevaliers des maréchaux de France : le duc de Malakoff, le duc de Magenta, Bosquet ; des officiers illustres : les généraux Cavaignac, Lamoricière, Bizot, de Martimprey, Crény, Jarras, Raoult, Vauban, Tripier, Pajol, Forton, de Montebello, de Beaufort-d'Hautpoul et d'autres encore.

La Popote a d'ailleurs un fondateur illustre. Le général Cavaignac, alors capitaine du génie, l'institua en 1832, fort peu de temps après l'occupation définitive d'Oran. A quelques rares exceptions près, celle entre autres concernant le chef du bureau arabe d'Oran, le capitaine Signorino (aujourd'hui colonel des voltigeurs de la garde), l'association célèbre de la Popote fut exclusivement composée de capitaines d'état-major et du génie.

Quelques ingénieurs des mines, M. Ville (1) ; des ponts et chaussées, M. Aucourt (2) ; des inspecteurs des finances, MM. de Plœuck, Grimprel ; des voyageurs privilégiés ont eu l'honneur de s'asseoir à cette table, où chaque place a été marquée par un souvenir de gloire militaire.

La salle de la Popote, située au Château-Neuf, près du pavillon de la division, faisait partie de l'ancien palais des beys. Pour y arriver, on traversait et on traverse encore une cour mauresque à arcades cintrées, avec sa fontaine au milieu. Une porte donnant sur cette cour s'ouvre au centre de la salle, dans laquelle se dresse une table longue à angles aigus. A droite est une large fenêtre s'éclairant sur la plaine ; à gauche, une porte communiquant avec l'office.

Le nom de *Popote* s'applique non-seulement à la salle, mais surtout à l'institution. La Popote a toujours eu ses lois, sa discipline, auxquelles tous ses membres, sans exception, se sont soumis.

La présidence de la table de la Popote appartenait au membre le plus ancien. Les autres places, à droite et à gauche, étaient occupées par rang d'ancienneté, et à chaque changement, dans le corps des officiers, laissant une place vide, l'ascension vers la place de la présidence avait lieu pour ceux qui suivaient.

A l'heure de chaque repas sonnée par la cloche, on prenait place. L'exactitude était le premier point de la discipline. A moins d'affaire de service constatée, le retardataire était obligé de subir à son entrée ce que l'on nommait *le chemin de fer*. C'était une sorte de battement régulier exécuté sur la table par les convives à l'aide de couteaux et de fourchettes, partant *pianissimo* et arrivant du *crescendo* au *fortissime* le plus violent. Le retardataire n'avait qu'à courber la tête et à supporter son chemin de fer en patience.

La moindre infraction aux lois était punie par la *petite table*. Le membre de la Popote puni devait dîner seul à la petite table. Cette punition sévère était rare et ne s'appliquait que dans les circonstances les plus graves.

Les expéditions constantes faisaient, hélas ! de grands vides à cette table d'officiers d'élite, mais aussi au retour, quelles fêtes ! Que de hauts faits se sont simplement racontés dans cette salle ! Quelle simple et franche gaieté y régnait ! Que de spirituelles saillies s'y croisaient ! Que de jeunes cœurs ont battu là pleins d'espérance !

A l'époque où j'eus l'honneur de m'asseoir à cette table, la Popote avait quatre animaux de prédilection qu'elle nourrissait.

(1) Ingénieur en chef à Alger.
(2) Ingénieur en chef à Oran.

C'était d'abord un chien arabe, que l'on nommait *Tiouth*, du nom de la vallée dans laquelle on l'avait trouvé lors de l'expédition du Sud. Tiouth connaissait merveilleusement les membres de la Popote : il n'obéissait qu'à eux, montrait les dents à tous ceux qui n'en faisaient pas partie, et arrivait aux heures des repas avec une régularité qui ne lui valut jamais le moindre chemin de fer.

Puis une petite panthère, recueillie très-jeune près de Tlemcem, et que l'on nommait *Schabbâh*. On fut obligé de l'enfermer à la suite d'un événement qui faillit devenir très-grave. Taquinée par un chasseur d'Afrique, elle lui cassa le poignet d'un coup de dent, et d'un seul bond elle sauta du pavé de la cour dans la chambre du général Pélissier, dont la fenêtre était ouverte. Heureusement la chambre était vide. On s'empara de Schabbâh, on l'enferma dans une cage et elle fut expédiée au Jardin des plantes de Paris.

Le troisième animal était une autruche gigantesque, adorant le papier et haïssant les nègres. Pour se mettre bien avec elle, on n'avait qu'à prendre un grand journal, que l'on roulait en le tortillant, et dont on lui présentait l'extrémité. L'autruche avalait lentement le papier, et, comme elle ne mâche pas, elle mettait une demi-heure au moins à engloutir le journal, dont on pouvait suivre la marche intérieure au gonflement successif de son long cou. L'autruche paraissait être fort heureuse de cette absorption. La pauvre bête mourut d une indigestion de cadenas et de portraits photographiques.

Ainsi que je l'ai dit, elle détestait les nègres. Dès qu'elle en voyait un, elle le poursuivait à coups de pied avec un acharnement qui amenait souvent les scènes les plus comiques. Le général Pélissier, qui commandait alors la province, avait à son service un *negro* qui fut un jour chargé de nettoyer tous les cadenas du Château-Neuf. Le negro avait mis tous les cadenas dans un grand *couffin* ou panier en paille du pays. L'autruche le vit dans la cour ; elle le poursuivit. Le negro se sauva, laissant son couffin dans le vestibule. Alléchée par la vue de la ferraille et peut-être pour jouer un mauvais tour à son ennemi, l'autruche avala tous les cadenas. Personne ne l'avait vue. On pensa que les cadenas avaient été volés, lorsque, deux jours après, l'autruche mourut. On fit son autopsie et l'on trouva intacts tous les cadenas, plus le portrait photographique d'un officier du génie, qu'elle avait sans doute décroché à la muraille.

Le quatrième animal était un bélier superbe, nommé *Cadet*.

Cadet, comme l'autruche, adorait le papier, et il poussait son adoration jusqu'à aller dévorer les cartes de l'état-major, ce qui lui valait des observations énergiques, auxquelles il répondait par des coups de tête plus énergiques encore.

A cette époque, en 1849, il paraissait une nuée de journaux de tous genres, de tous formats et de toutes couleurs, émanés des premiers temps de la république. Les officiers de la Popote étaient curieux de la lecture de toutes ces feuilles publiées à Paris ; mais, pour les recevoir à Oran, il fallait s'abonner. Or, donner son nom pour une collection d'abonnements à *la Feuille du peuple, la Voix du peuple, le Père Duchêne, la Commune de Paris, la Vraie République*, etc., etc., c'eût été chose compromettante pour un officier. On proposa d'abonner Cadet à toutes ces feuilles, à la condition de les lui donner à manger, après lecture, pour récompense.

Ce qui fut dit fut fait. Les courriers de France ne venant que deux fois par mois à Oran, il arrivait quinze

journaux de chaque espèce par chaque courrier. On pense si la gloutonnerie de Cadet était satisfaite. Il paraît même que ce genre de littérature ne lui était pas nuisible, car il engraissait à vue d'œil. Cependant il devenait plus taquin et plus hardi ; ce fut même ce qui causa sa mort.

Un jour d'arrivée du courrier d'Alger, le général Pélissier, qui venait de recevoir ses dépêches, causait dans la cour avec le général Mac-Mahon, alors commandant à Tlemcen. Le général Pélissier tenait à la main une lettre du gouverneur général qu'il n'avait pas encore décachetée. En parlant il avait les mains derrière le dos.

Cadet flânait dans la cour, suivant sa coutume. Il aperçoit le papier que le général tenait précisément à sa portée. Il s'approche doucement, saisit la dépêche et l'engloutit aussitôt. Une dépêche du gouverneur général non décachetée ! La colère du général fut telle, que la mort de Cadet fut décrétée.

Quelques jours après, Cadet faisait son entrée, rôti, dans la salle de la Popote... Personne ne put mordre à Cadet, non par vénération pour son souvenir, mais par suite de la dureté excessive de sa chair. La nourriture des journaux avait développé sa coriacité à un point véritablement étonnant. Chacun regretta que Cadet se fût autant occupé de politique, et les abonnements ne furent plus renouvelés.

Tiouth, Schabbâh, l'autruche et Cadet n'étaient pas les seuls animaux de la ménagerie du Château-Neuf ; il était rare qu'on revînt d'expédition sans ramener quelque habitant du désert, et les chefs arabes envoyaient souvent en présent au général des lionnes, des gazelles, des autruches.



Cadet et le général Pélissier. Dessin de Bertall.

Ainsi, il y avait au Château-Neuf, dans la partie réservée au général commandant, et qui était le véritable palais du gouverneur turc, une petite lionne, grosse comme un gros chat, qui se promenait avec une faveur rose autour du cou et qui commençait à montrer des dents naissantes. (Elle est maintenant au Jardin des plantes.)

La lionne prenait plaisir à jouer avec un troupeau de gazelles, qui faisait un des plus charmants ornements du Château-Neuf. Il n'est peut-être pas, dans la famille des mammifères, d'animal plus fin, plus élégant, plus coquet que la gazelle, avec sa robe fauve clair, son ventre blanc, sa tête fine et mignonne, aux beaux yeux bleus et au doux regard, avec ses petites cornes pointues aux anneaux saillants, avec ses pattes d'une ténuité et d'une finesse extrême. Gracieuse, légère, timide, la gazelle justifie parfaitement les comparaisons et les images de la poésie arabe. Mais, quoique la gazelle ne soit nullement méchante, elle est tellement craintive, qu'il est presque impossible de la priver complétement. J'ai essayé bien souvent à en rendre familières et je n'y suis pas parvenu. La gazelle est la chasse favorite de l'Arabe, et le chien la mène exactement comme le chevreuil.

En Syrie et dans les environs de Tunis, j'ai assisté à des chasses à la gazelle au faucon. C'est un des priviléges des chefs arabes que d'avoir des faucons. Rien n'est plus curieux que ce genre de chasse. L'oiseau vole sans trop s'élever. Quand il aperçoit la gazelle, il se laisse tomber sur elle en ligne droite et en fermant ses ailes. Il la saisit à la gorge et se laisse emporter, la déchirant de son bec et de ses ongles jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée.

Les gazelles du Château-Neuf avaient été prises au piége par les Arabes et elles avaient conservé leur nature sauvage. Elles s'accordaient fort mal avec une demi-douzaine de graves autruches, qui, perchées sur une patte et se plaçant d'ordinaire sous la colonnade de la cour particulière du général, semblaient autant de statues.

Il a avait aussi un porc-épic, constamment caché dans quelque coin obscur, et dont la présence se révé-

lait, quand on passait près de lui, par le bruit du hérissement de ses longs piquants.

Enfin il y avait encore un sanglier énorme, nommé *Bou-Maza* , et un chien, particulièrement affectionné du général et appelé *Ramponneau*, du nom d'une chanson que tous ceux qui ont fait des expéditions avec le maréchal Pélissier dans la province d'Oran doivent connaître.

*Ramponneau* était devenue la chanson favorite de la Popote.

En expédition, lorsqu'à deux heures du matin on sonnait la diane pour profiter de la fraîcheur de la nuit, les soldats se mettaient en marche à demi sommeillant encore :

« Chantez *Ramponneau !* » disait le général à ses officiers.

*Ramponneau* était aussitôt entonné, et la chanson, devenue populaire, courait aussitôt de la tête à la queue de la colonne, réveillant les plus endormis. *Ramponneau* n'a qu'un couplet, mais ce couplet est interminable.

Bien souvent après déjeuner, et tandis que le général, entouré de son état-major et de ses invités, fumait sous les arcades mauresques, on se donnait dans la cour d'honneur le plaisir de la chasse.

Bou-Maza était lâché. Ramponneau, accompagné de tous les chiens du Château-Neuf, se ruait à sa poursuite. Pour le sanglier et pour les chiens c'était un jeu, une véritable partie de barres. Bou-Maza courait doucement, faisant tête de temps à autre ; les chiens bondissaient en hurlant, les gazelles s'enfuyaient éperdues, les autruches voltigeaient en donnant des coups de pied aux chiens ; c'était un vacarme assourdissant.



Bou-Maza et Ramponneau. Dessin de Bertall.

Il y avait au milieu de la cour une fontaine d'eau jaillissante avec un grand bassin.

Lorsque Bou-Maza en avait assez, il se jetait dans le bassin, se roulant dans l'eau, qu'il faisait jaillir de tous côtés. Les chiens entouraient le bassin en aboyant, les autruches contemplaient le spectacle avec un redoublement de gravité : c'était l'*hallali !*

Bou-Maza rentrait tranquillement dans sa bauge, et tout était fini.

### III

« Ce qu'il y a de singulier dans ma carrière militaire, disait le général Pélissier (1) un soir où, prenant le frais sur la terrasse du Pavillon mauresque, nous causions, laissant errer nos regards sur cette pittoresque ville d'Oran, coupée en deux par un ravin profond, et sur la mer étalant à perte de vue sa majestueuse immensité, — ce qu'il y a de singulier dans ma carrière, c'est que j'ai toujours eu un commandement supérieur à mon grade, c'est-à-dire que j'ai constamment commencé par remplir les fonctions, ensuite j'ai eu le titre, mais ensuite seulement. Chef d'escadron d'état-major, j'ai dirigé jadis l'état-major de cette province, poste constamment occupé depuis par un lieutenant-colonel. — Lieutenant-colonel, je fus chef d'état-major du maréchal Bugeaud, fonction appartenant à un colonel. — Colonel, j'eus à Isly, à la

(1) Le *Musée des Familles* a déjà publié le portrait du maréchal Pélissier. Voir t. XXIII, p. 95.

tête de l'aile gauche de l'armée, un commandement de général de brigade; et, général de brigade, commandant en chef la province d'Oran, je remplis aujourd'hui les fonctions de général de division. »

C'était en 1850, au mois de mars, que le général parlait ainsi.

S'il eût pu alors prévoir l'avenir, il eût certes insisté plus encore sur cette particularité de sa brillante carrière.

Effectivement, général de division, il devait avoir devant Sébastopol un commandement de maréchal de France, et, maréchal de France, il a eu en Afrique un commandement équivalent à une vice-royauté.

Ce que la modestie du maréchal lui empêchait de dire, mais ce qui était strictement vrai, ce qui peut ressortir des faits historiques mêmes, c'est que, pour lui, la récompense n'a jamais fait que suivre le service rendu. En le récompensant, la patrie acquittait une dette envers l'un de ses plus braves enfants.

En écrivant ces lignes, je n'ai nullement l'intention de tracer une biographie détaillée de l'homme illustre que la France entière regrette. Ce que je veux, c'est, après une esquisse rapide de sa brillante carrière, raconter quelques faits que des circonstances toutes particulières m'ont mis à même de connaître.

Le maréchal est né le 6 novembre 1794. Sur les soixante-dix années de son existence, cinquante et une ont été consacrées au service du pays.

Fils de cultivateurs établis à Maromme (Seine-Inférieure), le maréchal, comme les héros de l'antiquité, passa ses jeunes années dans les plaisirs des champs. Admis à vingt ans au prytanée militaire de la Flèche, il fut envoyé, au bout de *deux mois*, à l'école spéciale de Saint-Cyr, dont il fut un des plus brillants élèves. Le 18 mars 1815, deux jours avant l'arrivée de l'empereur Napoléon Ier à Paris, il entra comme sous-lieutenant dans l'artillerie de la garde royale. Le 10 avril suivant, il allait rejoindre le 57e de ligne, un des régiments de l'armée d'observation du Rhin.

Le licenciement général donnant au jeune officier des loisirs forcés, il consacra son temps au travail, ne se lassant jamais et se préparant ainsi à passer cet examen brillant dont les fastes de l'école d'état-major ont gardé le souvenir. Reçu en janvier 1819 à cette école spéciale qui venait d'être fondée, il en sortit le 16 août 1820 avec le grade de lieutenant aux hussards de la Meurthe.

Distingué par le général Grundler, qui se l'attacha comme aide de camp, il fit la campagne d'Espagne, de 1823, et il gagna sur le champ de bataille sa croix de chevalier de la Légion d'honneur et celle de Saint-Ferdinand.

Rentré en France en pleine paix, il étudia à fond les manœuvres du camp de Saint-Omer, et il adressa même sur ce sujet un rapport spécial au ministre de la guerre. Successivement attaché aux généraux Bourcke, Vallin, Ledru des Essarts, le jeune officier quitta le 13e de ligne, son régiment, pour entrer dans la garde royale. Il fut nommé capitaine le 1er avril 1827.

Voulant donner à son nouveau grade le baptême de feu, il demanda avec instance à faire partie de l'expédition de Morée, et le général Durrieu l'emmena comme aide de camp. Pendant cette campagne, Pélissier fut nommé chevalier de Saint-Louis.

En 1830, il prit une part si brillante à la grande expédition d'Alger, que, le 2 octobre, il fut nommé chef d'escadron d'état-major.

En 1832, il entra au dépôt de la guerre, puis il fut aide de camp du général Pelet au corps d'observation de la Meuse pendant l'expédition d'Anvers. De 1834 à 1837, il demeura à Paris, attaché à la place. Enfin, en 1839, un champ plus vaste et plus favorable au développement de ses grandes qualités guerrières s'offrit au jeune officier. Nommé lieutenant-colonel le 2 novembre 1839, il était en Afrique, sur cette terre qui devait devenir pour lui une seconde patrie, et où son nom, connu de tous, a été un gage de sécurité pour notre belle colonie.

Chef d'état-major de la province d'Oran, il fit, en mai 1841, l'expédition de Tagdempt; il assista au combat de l'Oued-Melah (juillet), et, après la brillante expédition du Chéliff, il fut nommé colonel le 8 juillet 1842.

En 1843, il fit une razzia sur les Flittas, une autre sur les Sbihh dans le Dahra, et le 14 août 1844 il contribua puissamment à la victoire d'Isly.

Promu maréchal de camp le 22 avril 1846, il fut mis à la disposition du gouverneur général, qui le chargea d'atteindre et de disperser les tribus redoutables des Ouled-Felloha et des Ouled-Boatkouna, ce dont il s'acquitta avec son énergie et sa promptitude ordinaires. Puis il fut nommé commandant de la province d'Oran en 1848.

Il y avait donc plus d'une année déjà que le général habitait le Château-Neuf, lorsque le voyage que je fis en Afrique me permit de passer plusieurs mois auprès de lui, de le voir chaque jour, de prendre souvent part à ses causeries intimes et d'emporter enfin des souvenirs qui ne s'effaceront jamais.

Il est, dans la vie militaire du maréchal duc de Malakoff, un fait qui a soulevé durant de longues années trop d'orages de tribune et de journalisme autour de son nom pour qu'il soit oublié aujourd'hui : je veux parler du fameux incendie des grottes de l'Ouled-Rhia, dans le Dahra.

C'était en 1845. Bou-Maza venait de prêcher la guerre sainte contre les Français. En peu de temps l'insurrection avait fait des progrès rapides, et elle embrasait tout le Dahra, cette vaste plaine qui s'étend de Tenez à Mostaganem et va rejoindre, au sud, les gorges de l'Ouarensenis, tandis qu'elle touche, à l'est et à l'ouest, la province d'Oran et la province d'Alger. Rien n'est curieux et pittoresque comme le paysage que présente cette partie de notre colonie, terrain tout hérissé de masses rocheuses qui s'affrontent entre elles et forment, par leur juxtaposition, d'énormes excavations : *el Kantara* (le pont) les appellent les Arabes; et ils ont raison, car ces rochers, s'équilibrant par leur poids respectif, se maintiennent au-dessus du lit d'un profond torrent, et forment les grottes servant de repaires à des tribus braves, fanatiques, pillardes : les Ouled-Younès, les Sébéah, les Chemfa, les Ouled-Riah.

Les Arabes du Dahra s'étaient levés, comme se lèvent les Arabes, au moment où on les croit endormis dans le calme le plus parfait : colonnes surprises et massacrées, voyageurs assassinés et pillés, convois saccagés, horreurs commises telles que savent en commettre les musulmans; la guerre avait éclaté avec la vigueur et la soudaineté de la foudre. Le péril était extrême, car cette vaste conspiration, ourdie dans l'ombre, menaçait, si elle réussissait sur un point, d'éclater à la fois dans nos trois provinces et de compromettre ainsi les efforts de quinze années et nos succès récents d'Isly.

Le maréchal Bugeaud était si bien convaincu de l'importance de la situation, qu'il se porta lui-même sur

Tenez, où le mouvement venait d'éclater, lançant dans le Dahra trois colonnes commandées par des hommes d'une énergie et d'une vigueur reconnues : les colonels Pélissier, Ladmirault et Saint-Arnaud, avec ordre de réprimer l'insurrection par un coup de foudre.

« Il faut bien que le public sache, dit plus tard le maréchal Bugeaud en donnant des explications sur cette affaire, combien il était important, pour la politique et pour l'*humanité*, de détruire la confiance que les populations du Dahra et de beaucoup d'autres lieux avaient dans les grottes. Toutes les tribus qui en possèdent s'y croyaient inexpugnables, et, dans cette opinion, elles se sont montrées de tout temps très-récalcitrantes. Sous les Turcs, elles refusaient l'impôt fort souvent, et, quand la cavalerie du gouvernement se présentait, la tribu tout entière se retirait dans les cavernes, où l'on ne savait pas la forcer. Abd-el-Kader lui-même l'a éprouvé à l'égard des Sébéahs, qui se sont mis deux fois en révolte contre lui. Il a pu les réduire au moyen de sa grande influence morale, qui lui a permis de les faire bloquer et séquestrer par les autres tribus environnantes ; mais un pareil moyen serait inefficace entre nos mains ; on ne sert pas les *chrétiens* comme on sert Abd-el-Kader. »

L'une de ces trois colonnes lancées dans le Dahra, celle du colonel Pélissier, rencontra sur sa route les Ouled-Riah, qui accueillirent les Français à coups de fusil, et qui, poursuivis, se réfugièrent dans leurs fameuses grottes. Le colonel dispose ses troupes immédiatement pour bloquer ces grottes, et, les dispositions prises, il envoie des parlementaires. Ceux-ci s'avancent sur la foi des conditions ordinaires de la guerre ; mais, à peine ont-ils franchi les limites du terrain occupé par les Arabes, qu'ils sont assaillis, renversés et *impitoyablement massacrés*. C'était une lâcheté ignoble, telle qu'en commettent ces peuples fanatiques.

Cet acte de férocité eût justifié des représailles immédiates ; mais il n'en fut pas ainsi. Le colonel Pélissier voulut tenter de nouvelles démarches : resserrant son blocus, il redoubla de persévérance, et enfin il reçut la promesse que de nouveaux parlementaires seraient reçus et respectés. Les pourparlers s'ouvrirent ; ils durèrent toute une journée sans aboutir à rien. Les Ouled-Riah n'avaient qu'une réponse : « Que les Français se retirent d'abord, ensuite nous sortirons et nous nous soumettrons. » Croire à une semblable promesse eût été une niaiserie pour tous ceux qui connaissent la mauvaise foi arabe. Le colonel leur fit proposer, à plusieurs reprises, de respecter les personnes et les propriétés, de n'en considérer aucun comme prisonnier de guerre et de se borner au désarmement.

Convaincus qu'aucun ne pouvait les forcer, les Arabes s'obstinèrent dans leurs repaires. Effectivement, tenter de pénétrer dans ces grottes à l'ouverture étroite eût été sacrifier en vain toute la colonne. Deux hommes bien armés eussent suffi pour interdire cette entrée praticable pour un seul homme. Bon nombre de soldats avaient déjà péri, tués par les Arabes, qui tiraient comme des chasseurs embusqués à l'affût. Espérant intimider ses ennemis, le colonel fit rassembler des fascines coupées à la hâte et ordonna qu'on en bourrât les fissures des rochers. Les Arabes pouvaient voir ces apprêts ; le colonel les fit prévenir plusieurs fois qu'on allait les enfumer s'ils ne consentaient pas à se rendre ; mais l'obstination de peuple fataliste est de celles que rien ne peut détruire : les Ouled-Riah refusèrent de sortir.

La nuit venait. Que devait faire le colonel ? Se retirer devant les ennemis et abandonner la partie ! Était-ce possible ? Ce faisant, il eût manqué à son devoir, il eût manqué aux ordres reçus, il eût manqué à ses soldats eux-mêmes, qui frémissaient de rage et d'impatience. D'ailleurs, la conséquence politique de cette détermination eût été désastreuse : la confiance dans les grottes eût grandi chez les Arabes ; puis l'insurrection eût triomphé. Tenter d'enlever de vive force la position était, je le répète, impossible. Tous ceux qui ont visité les lieux ne peuvent être que de cet avis. D'ailleurs, le colonel Pélissier eût-il donc agi plus humainement en faisant massacrer les soldats de la France qu'en tuant des Arabes, des ennemis encore souillés du sang des voyageurs assassinés, des officiers surpris, des parlementaires égorgés ? Fallait-il se résigner à un simple blocus ? Mais les Ouled-Riah avaient dans leurs grottes deux à trois mille chèvres et moutons et de l'eau douce dans leurs puits. Ce blocus pouvait durer au moins un mois, et la colonne n'avait pas assez de vivres. Puis, bloquant les Ouled-Riah, elle eût été attaquée par les autres tribus, et elle se fût trouvée assiégée à son tour. Enfin, les autres colonnes, celle du colonel Saint-Arnaud, celle du colonel Ladmirault, ne pouvaient-elles pas avoir besoin de secours, et le colonel Pélissier devait-il risquer de compromettre le résultat entier d'une expédition ? S'il eût fait cela, s'il eût été la cause de la perte des autres colonnes, quel sanglant et juste reproche n'eût-on pas pu lui adresser ?

Je ne crois pas qu'aucun de ceux qui connaissent l'Afrique ait pu le blâmer.

## IV

Cet hiver de 1849-50 que je passai à Oran vit éclater le choléra dans la ville, mais un choléra effrayant, épouvantable, qui enleva en quarante jours un huitième de la population. Durant ces quarante jours de douleurs et d'angoisses, en présence d'une population affolée, terrifiée, dont il fallait relever le courage, le général Pélissier fut plus qu'un illustre général, ce fut un grand consolateur. Pour bien comprendre la situation d'Oran durant cette épouvantable épidémie, il faut savoir que la population (sans compter la garnison) se compose de deux sixièmes de Maures et d'Arabes, trois sixièmes d'Espagnols et de Juifs et un sixième de Français. La grande majorité de cette population est d'une superstition que nous ne saurions plus comprendre en Europe. Le choléra sévissait avec une horrible furie, il est vrai ; les cas de mort subite étaient fréquents, la désolation pouvait être grande, mais cette désolation était encore augmentée par les bruits les plus absurdes répandus à profusion. Ainsi, on avait persuadé à la population musulmane que le choléra n'était pas autre chose que des myriades de petits diables bleus qui voltigeaient dans l'air et entraient dans la bouche alors que l'on parlait, bien entendu que c'étaient les Français, les *chiens de chrétiens*, qui avaient importé les petits diables sur la terre d'Afrique. Les Français s'étaient persuadés, eux, que le choléra régnait dans l'air et qu'il fallait déplacer ou purifier cet air pour chasser le fléau, et les Espagnols déclaraient que ce qu'il fallait surtout, et avant tout, c'était de contraindre toute la population à former une procession pour aller à la chapelle du Santa-Cruz implorer la miséricorde divine. Or, le Santa-Cruz est une haute montagne au sommet de laquelle est une petite chapelle où on arrive à l'aide d'un sentier étroit, pierreux et pénible ; faire gravir ce sentier, qui a un parcours de près

de huit kilomètres, et cela par un soleil d'Afrique, eût été certes compromettre au plus haut point la santé publique. Cependant la mort moissonnait chaque jour avec une activité effrayante. La population française demandait qu'on allumât de grands feux dans les rues, qu'on tirât le canon, les Arabes voulaient quitter la ville, les Espagnols réclamaient les secours des pompes religieuses. Puis les voitures manquaient pour emporter les cercueils, les bras faisaient défaut pour creuser les fosses. Les autorités civiles éperdues, et manquant d'ailleurs de moyens puissants d'action, avaient recours à l'autorité militaire. Le préfet, le maire, les chirurgiens, les directeurs des hôpitaux, les députations de tous genres et de toutes sortes venaient chaque jour assaillir le général, qui, accueillant tout le monde, remontant les courages prêts à faillir, était calme, confiant et fort comme sur un champ de bataille.

Une après-midi, c'était au plus fort du choléra, je venais de monter à cheval avec les capitaines d'état-major Renson, Lallemand et D***. Suivant notre habitude de chaque jour, nous nous proposions d'aller secouer momentanément le deuil que chacun portait à Oran, en galopant sur la route de Misserghin. En traversant la ville, nous rencontrions à chaque pas les navrants spectacles offerts par la cruelle épidémie. Ici, c'était une maison européenne devenue entièrement déserte du jour au lendemain ; tous les habitants étaient morts en vingt-quatre heures. Plus loin, on entendait sortir d'une maison mauresque les chants funèbres des femmes arabes veillant autour d'un cadavre ; nos chevaux frôlaient en passant la bière que portait en travers un âne et que soutenait d'une main, pour qu'elle ne tombât pas, le *negro* qui allait au cimetière, tandis que de l'autre main il piquait l'animal avec un bâton pour le faire avancer plus vite, et cette bière de bois blanc n'était même pas recouverte d'un drap funéraire. Caillemer, le chirurgien d'artillerie, que nous rencontrâmes, nous dit qu'il y avait alors vingt-deux nuits qu'il ne s'était couché dans un lit ; il avait toujours un cheval sellé et l'attendant, il dormait quand il pouvait avoir une heure de tranquillité. Les médecins et les chirurgiens étaient à bout de force. (Il y avait douze médecins et chirurgiens militaires à Oran ; durant l'épidémie sept moururent de fatigue.)

En quittant la ville, nous suivîmes le chemin du Ravin-Blanc. Une cavalcade était devant nous : c'était le général, le capitaine d'état-major Cassaigne (1), son aide de camp, Gaulier (2) et Rollepot (3), ses officiers d'ordonnance, et Goher, son interprète. En nous voyant, le général nous appela à lui, et nous continuâmes notre promenade, qui n'avait pas un but très-attrayant, car le général allait au cimetière pour se rendre compte de l'état des choses, attendu que les fossoyeurs manquant absolument, il avait fallu commander une compagnie pour creuser les fosses et faire la chaux que l'on jetait sur les corps pour éviter la peste. Arrivés au cimetière, un épouvantable spectacle devait nous impressionner vivement : le temps manquait littéralement pour enterrer les victimes du choléra : plus de soixante cercueils étaient là rangés les uns sur les autres, attendant que les soldats eussent creusé la terre.

Quant au service divin, il était devenu presque impossible. Il n'y avait que deux églises chrétiennes à Oran, et les prêtres, épuisés, ne pouvaient suffire. On réunissait à certaines heures tous les funèbres cortéges pour dire un même service.

Le général donna ses ordres, parla aux soldats, leur fit donner à boire, les encouragea et leur promit de venir chaque jour. Nous quittâmes le cimetière, le cœur serré par ce que nous venions de voir. Le général s'aperçut aussitôt de l'impression produite sur nous. Il pressa l'allure de son cheval, nous sortîmes du Ravin-Blanc et nous gagnâmes la plaine.

— Allons, Rollepot, dit le général, chantez-nous *Ramponneau*.

Rollepot chantait *Ramponneau* avec un entrain auquel ne pouvaient résister les esprits les plus sérieux. Cinq minutes après, un rire joyeux effaçait notre pénible impression. Hélas ! nous ignorions à ce moment qu'un cruel événement nous menaçait tous.

Le soir, en nous mettant à table à la Popote, D***, demeuré, quoi qu'on ait pu faire, sous l'impression de notre pénible visite au cimetière, nous dit en souriant tristement :

— Messieurs, nous sommes huit à table ; Caillemer nous a appris que le choléra avait enlevé un huitième de la population de la ville, donc, si jusqu'ici nous n'avons rien à craindre, il faut maintenant que la Popote songe à payer sa dette !

— Bah ! répondit l'un de nous, la Popote se déclare insolvable : elle ne payera pas.

Personne n'attacha tout d'abord d'importance à ce propos dit en l'air. Le lendemain il devait nous revenir à tous à la mémoire. Le lendemain, effectivement, à cinq heures du matin, Caillemer ouvrit brusquement la porte de notre chambre, à Renson et à moi, et prononça ces pénibles paroles :

— D*** a le choléra !

En un clin d'œil nous fûmes debout et habillés. Nous descendîmes précipitamment, et nous rencontrâmes le général se promenant dans la cour (le maréchal Pélissier avait une qualité bien précieuse pour un chef : il n'avait pas besoin de sommeil, deux heures de repos lui suffisaient, il dormait rarement davantage).

— Ce pauvre D*** est pris ! nous dit-il. Allez vite auprès de lui.

En prononçant ces mots, le général avait le regard sombre et triste. Il savait combien D*** l'aimait, et lui-même portait la plus vive affection à ce jeune homme plein d'avenir, notre ami à tous et l'un des plus instruits et des plus brillants officiers de l'armée d'Afrique. A peine arrivions-nous près de lui, que Cassaigne et Lallemand venaient nous rejoindre.

— Eh bien ! nous dit D*** en nous tendant les mains, je suis pincé ! maintenant la Popote peut être tranquille : on en est toujours au huitième, et je suis en train de payer sa dette.

Nous nous regardâmes sans pouvoir répondre : le malade seul avait le courage de plaisanter. Ce qu'il y a de singulier, ce qui m'a vivement frappé depuis, c'est que D***, qui, la veille, était inquiet, soucieux, triste, alors qu'il était bien portant, avait repris, depuis qu'il était atteint du terrible fléau, toute sa vigueur et sa quiétude morale. Il s'agissait de soigner le malade : il y avait bien des sœurs de charité à Oran, il y en a partout où l'on souffre, mais les dignes sœurs ne suffisaient pas dans les hôpitaux, et la mort les décimait comme elle décimait les médecins. Cassaigne était retenu par son service auprès du général ; Lallemand, Renson et moi nous char-

(1) Lieutenant-colonel, tué au siége de Sébastopol.

(2) Capitaine au bataillon de chasseurs à pied de la garde, tué à la prise de la tour Malakoff.

(3) Aujourd'hui chef d'escadron dans l'artillerie de la garde.

geâmes de veiller tour à tour auprès de D***, de façon à ne jamais le laisser seul.

Le soir, le général vint voir D***. Le colonel de Beaufort-d'Hautpoult (1), alors chef d'état-major de la province, l'accompagnait. Le colonel était aide de camp du duc d'Aumale alors que D*** était officier d'ordonnance du prince; il avait conservé pour le jeune capitaine une vive et sincère amitié dont D*** lui était profondément reconnaissant. Le malade allait mieux. Caillemer, qui montait chaque fois qu'il passait devant le Château-Neuf, entra dans la chambre. Il examina notre pauvre ami.

— Je me sens mieux, dit D***.

— Oui, oui ! répondit le docteur, le choléra cède.

Nous étions tous si éloignés de nous attendre à cette excellente nouvelle, que nous nous regardâmes avec une sorte de stupeur. Le général emmena le docteur dans un coin de la pièce :

— Est-ce vrai ce que vous dites là ? lui demanda-t-il.

— Oui, général, répondit brusquement Caillemer.



Les grottes du Dahra Dessin de J. Worms.

Et il prit congé de son malade, comme un homme sous le poids d'une pénible préoccupation. Renson, qui avait remarqué l'expression soucieuse du visage de Caillemer, le suivit dans la cour du Château-Neuf.

— Le choléra a cédé? lui demanda-t-il encore.

— Oui, répondit le docteur.

— Alors D*** est sauvé?

— Je vous le dirai demain.

(1) Aujourd'hui général.

Le lendemain, à midi, Caillemer revenait. Nous avions passé la nuit auprès du malade : il avait une fièvre très-forte. Le docteur demeura longtemps à son chevet, puis il sortit en m'adressant un signe de la main. Je le suivis.

— Ce que je craignais arrive, me dit-il. Tout symptôme de choléra a disparu, mais la fièvre est venue, cette fièvre terrible, cent fois plus difficile à combattre que l'état aigu du choléra. Pauvre D*** ! Le quinine sera impuissant sur lui, comme il l'a été sur les autres. N'importe, j'ai prescrit de hautes doses; faites-les-lui prendre.

Je ne voulus pas remonter immédiatement, dans la crainte que le malade ne lût sur mes traits l'impression qu'avaient produite les paroles de Caillemer. A cinq heures, le docteur revint; D*** était plus mal encore; la fièvre avait fait des progrès effrayants.

— Ce sera pour ce soir, nous dit Caillemer en nous quittant. Le pauvre garçon n'entendra pas sonner minuit... Et je ne puis rien !

Et toujours infatigable, le docteur reprit ses courses, nous disant cependant qu'il reviendrait encore pour lutter jusqu'au bout Le soir vint : D***, auquel nous avions soigneusement caché sa position, D***, qui, depuis le matin, rêvait un voyage en France pour aller y passer son temps de convalescence, D***, qui nous parlait sans cesse de sa famille, de ceux qu'il aimait, D*** changea tout à coup de langage.

— Aller en France ! nous dit-il brusquement et sans transition aucune. Je suis fou, mes amis. Vous savez bien que je vais mourir !

Nous nous récriâmes.

— Je vais mourir ! répéta-t-il avec une calme résolution. Pourquoi me le cacher ? je le sens. Seulement, avant de mourir, je veux voir tous ceux que j'aime et qui sont ici. Faites prévenir le général, le colonel de Beaufort, Lallemand et Cassaigne.

Puis, après un silence, D*** ajouta :

— Renson, voulez-vous aller me chercher l'aumônier de l'hôpital ?

Renson descendit et s'élança sur un cheval tout préparé en cas de besoin.

— Ah ! nous dit D*** en souriant, donnez-moi donc tout ce qu'il y a sur cette étagère. Je veux laisser après moi un souvenir à chacun de vous, et j'aime mieux vous l'offrir tandis que j'ai encore ma connaissance.

Tout cela était dit simplement, sans forfanterie, avec ce calme qui décèle la paix profonde du cœur et de la conscience. Il y avait dans la chambre (autant que je me souvienne) le capitaine Desmont et le capitaine Signorino (1). Nous nous regardions en nous efforçant de maintenir nos yeux secs, mais nous ne pouvions y parvenir.

Signorino, nature vive et passionnée par excellence, sentit qu'il ne pouvait résister ; il s'élança comme un trait hors de la chambre, et nous entendîmes un rauque sanglot retentir dans l'escalier. Le colonel de Beaufort arrivait au même instant.

— C'est fini ! lui dit D*** en lui tendant les mains.

Le colonel voulut combattre cette fatale pensée, mais D*** lui imposa doucement silence avec cette autorité des mourants, et, priant le colonel de s'asseoir près de lui, il lui fit ses suprêmes recommandations à l'égard de sa famille.

Le général était au théâtre. Mettant tout en œuvre pour combattre le découragement de la population, il trouvait le temps et l'énergie de s'occuper des plaisirs publics, et il assistait à toutes les représentations, afin de forcer par sa présence la ville entière à prendre de nécessaires distractions. On était allé le prévenir.

Lallemand, qui était en mission depuis le matin, revint en ce moment. Il courut embrasser D***.

— Mon pauvre ami, il faut nous quitter ! lui dit le malade, que son calme n'abandonnait pas.

— Allons donc ! y penses-tu ! s'écria Lallemand en proie à l'émotion la plus violente, tu ne mourras pas !

(1) Aujourd'hui colonel des voltigeurs de la garde.

D*** sourit encore.

— J'ai déjà les jambes froides ! lui dit-il simplement.

(Cette terrible réponse est de la plus exacte vérité ; elle vibre encore à mes oreilles, et le général de Beaufort-d'Hautpoul, le colonel Lallemand l'ont entendue comme moi.)

— Je voudrais bien voir l'aumônier ! ajouta D***.

Renson revenait alors annonçant l'arrivée du prêtre. L'aumônier de l'hôpital d'Oran était l'un de ces dignes et excellents ministres de Dieu dont le cœur aime à conserver le souvenir : c'était un véritable prêtre selon les saintes lois de l'Evangile. Depuis l'invasion du choléra, la ville entière le bénissait : juifs, musulmans, chrétiens, soldats et bourgeois étaient profondément touchés de son zèle charitable. Ne prenant ni repos ni trêve, mangeant où il pouvait, ne dormant plus, toujours là où sa sainte mission l'appelait, consolant les veuves et les orphelins, trouvant de belles paroles pour ceux qui allaient mourir ; nuit et jour, l'aumônier parcourait la ville et les hôpitaux, et chacun en le voyant passer s'inclinait avec respect devant ce noble vieillard sur la soutane usée duquel brillait la croix de la Légion d'honneur.

Le prêtre assista le mourant. Le général arriva ; sa physionomie si martialement énergique, était voilée d'un nuage funèbre. D*** lui tendit les mains.

— Embrassez-moi, mon général ! lui dit-il.

Le général se pencha sur le lit du mourant et l'embrassa.

— Vous ne mourrez pas, mon ami, lui dit-il.

— Oh ! répondit D***, mes yeux s'éteignent, je le sens ; mais c'est singulier, je ne souffre pas.

Et se tournant vers Caillemer, qui était revenu :

— Docteur, ajouta-t-il, comment donc se fait-il que l'on puisse mourir ainsi sans souffrir ? Je sens la mort qui vient et cependant jamais je ne me suis trouvé mieux.

Caillemer ne répondit pas ; les sourcils contractés et se mordant les moustaches, il cherchait un suprême moyen de lutter contre cette mort qui triomphait sans cesse, et il ne trouvait pas. Alors eut lieu l'une de ces scènes douloureusement émouvantes que la plume ne saurait décrire, que le pinceau ne saurait retracer. D*** avait sur son lit tous les objets qu'il avait demandés et que nous avions pris sur l'étagère. Il nous appela à tour de rôle, nous remettant à chacun un souvenir, nous remerciant des soins que nous lui avions prodigués durant sa courte maladie, nous embrassant et faisant, séparément, à chacun de nous ses adieux avec une fermeté et un courage qui ne se démentirent pas une seule minute.

Très-émus tous, nous n'osions ni parler, ni nous regarder dans la crainte de manquer de force et de n'être plus à la hauteur de cet héroïque mourant. D*** demanda du papier pour écrire à sa famille. Il traça quelques lignes à peine lisibles.

— C'est singulier, dit-il en s'arrêtant, je ne puis plus écrire. Puis il ajouta encore : Et cependant je ne souffre pas ! Et cependant la mort vient !

Nous entourions Caillemer, et nos regards faisaient un muet appel à la science de l'excellent médecin, qui frémissait de cette rage de l'homme intelligent et fort, condamné à l'impuissance en face de l'ennemi qu'il voudrait écraser. Les derniers moments du malade approchaient rapidement, et jamais le pénible tableau qu'offrait cette chambre faiblement éclairée par deux bougies, ne s'effacera de ma mémoire : je le vois là, devant mes yeux, je le contemple encore dans toute sa poignante douleur.

D*** était étendu dans son lit, la face décolorée, les

mains inertes, le regard à demi voilé. Debout près de lui, tenant ses mains déjà glacées, le général courbait sa tête aux cheveux blanchis par les fatigues ; à quelques pas en arrière, le prêtre agenouillé priait. Devant la fenêtre, Lallemand, Renson, Cassaigne, le colonel de Beaufort, Caillemer et moi attendions dans un pénible et religieux silence. La fenêtre était ouverte, car la chaleur était assez forte, bien que l'on fût alors en hiver. Nous entendions les mugissements du vent d'ouest qui soufflait dans la plaine et le sourd et incessant bruissement des vagues de la mer, venant se briser au pied du Château-Neuf. Le général ne disait rien. Serrant les mains de D***, il regardait péniblement ce jeune officier, la veille encore plein d'un glorieux avenir... Deux larmes s'échappant des yeux du général glissèrent sur ses joues bronzées par le soleil des batailles et vinrent s'enfouir dans ses moustaches empreintes si souvent de l'odeur de la poudre.

En voyant pleurer son général, D*** retrouva des forces, il se souleva et il put l'embrasser. Cette fois l'émotion fut telle que le général ne put la contenir.

— Emmenez le général, dit vivement Caillemer à Cassaigne, nous avons tous besoin qu'il ne s'épuise pas.

Une heure après, D*** n'était plus... Dans le courant de cette douloureuse soirée, il nous avait dit :

— La Popote n'a plus rien à craindre, elle aura payé sa dette au choléra.

Effectivement, et, comme par un hasard étrange, le lendemain la progression de la mortalité diminuait, et le pauvre D*** était le seul de la Popote que le choléra eût enlevé.

Ce que le général fut pour le pauvre D***, il le fut pour bien d'autres encore durant cette terrible épidémie. Chaque jour, il s'occupait des moindres détails de l'assistance publique, et chaque jour il allait visiter les hôpitaux, consolant par sa présence ceux que la maladie emportait. Cette époque du choléra d'Oran est une époque à citer dans la vie du maréchal, car elle le présente sous un tout autre jour que celui du champ de bataille. Le général n'a plus rien à faire là, c'est l'administrateur, c'est l'homme privé qui, durant cette pénible épreuve de toute une population, a déployé spontanément tout ce qu'il y avait dans sa tête de prévoyance intelligente, tout ce qu'il y avait dans son cœur de touchante et noble bonté. Ceux qui ont vu le duc de Malakoff devant l'ennemi, au milieu des boulets et des balles, gardent du général intrépide un souvenir brillant et terrible ; mais ceux qui, comme moi, ont été à même de le voir chaque jour, presque à chaque heure, durant la période du choléra d'Oran, gardent de l'homme privé un souvenir attendrissant et consolateur.

Quelques jours après cet affreux événement, Mgr l'évêque d'Alger vint à Oran avec son clergé, et on fit une procession à la chapelle du Santa-Cruz pour y aller implorer la miséricorde divine.

La semaine précédente on avait fait allumer des feux de bois dans toutes les rues, sur toutes les places, et durant toute une journée les canons des forts et ceux des batteries avaient fait feu, dans la double pensée de purifier l'air et de déplacer les courants.

Enfin, le choléra céda, et la population espagnole, qui avait abandonné la ville pour aller vivre dans les grottes de la plaine des Andalouses, rentra peu à peu.

On avait perdu un *septième* des habitants !

Quelque temps après, je m'embarquai sur le navire de l'Etat *le Lavoisier* pour aller visiter Tanger et Gibraltar.

La Popote d'Oran a aujourd'hui trente-deux années d'existence, et elle a largement payé sa dette à la patrie. A côté des noms glorieux que j'ai naturellement placés en tête de cette légende, il en est d'autres dont la Popote a gardé le touchant souvenir. Parmi ces noms des anciens membres de la Table ronde d'Afrique, il faut citer celui du colonel Cassaigne, l'aide de camp du général Pélissier, tué à Sébastopol. La mort de Cassaigne a été une douleur profonde pour son général et une perte réelle pour l'armée. Cassaigne était un de ces hommes merveilleusement doués que la nature semble créer pour les positions supérieures quand le hasard de la vie ne s'oppose pas à leur élévation. Cassaigne était non-seulement un officier extrêmement remarquable, mais c'était encore un véritable savant et un artiste distingué. Dessinateur, poëte et causeur charmant, il adjoignait aux qualités brillantes les qualités les plus solides. Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé.

Puis le général Bizot, tué à Sébastopol ; le colonel de Senneville, tué à Magenta ; le colonel Jourjon, tué à Solferino ; et le colonel d'Abrantès, mort aussi dans la campagne d'Italie.

D'Abrantès, capitaine, était aide de camp du maréchal de Mac-Mahon alors que le maréchal de France n'était que maréchal de camp et commandait à Tlemcen. D'Abrantès était un peintre de beaucoup de talent, et sa passion pour la peinture entravait très-fréquemment ses fonctions d'aide de camp, ce dont était loin de se plaindre son chef. Je ne crois pas que jamais général puisse être aussi indulgent pour son aide de camp que le général de Mac-Mahon l'a été pour d'Abrantès.

Intrépide et excellent cavalier, le maréchal a toujours aimé à monter des chevaux difficiles et à aller vite. En Afrique il avait des chevaux anglais d'une vitesse excessive.

De Tlemcen à Oran on compte de trente à trente-deux lieues, par un chemin qui est peut-être facile aujourd'hui, mais qui ne l'était certes pas jadis, j'en ai gardé souvenir. Le général partait de Tlemcen le matin et arrivait pour dîner à Oran. Il faisait la route dans la journée avec un cheval de rechange, qui, d'ordinaire, l'attendait depuis l'avant-veille à Aïn-Temouchen.

Si le général aimait à galoper, l'aide de camp aimait à contempler, de sorte qu'ils partaient bien ensemble de Tlemcen, mais si le général arrivait le soir à Oran, d'Abrantès arrivait le lendemain soir au plus tôt et même le surlendemain, avec son album rempli de croquis.

D'Abrantès m'a souvent raconté que son général, le surprenant le pinceau à la main alors qu'il y avait quelque travail d'administration à faire, lui disait de continuer son œuvre d'art, faisant faire par un autre le travail de l'aide de camp, ou bien souvent, dans sa charmante indulgence, le faisant lui-même.

Vous le voyez, la Popote d'Oran a eu ses artistes.

Depuis cette année, dont je garderai toujours un si bon souvenir, je n'ai pas eu le plaisir d'aller reprendre place à la Popote d'Oran, mais je sais qu'à l'heure même où j'écris ces lignes, la célèbre table n'a rien perdu de son antique splendeur, de ses nobles traditions, de son bon esprit patriotique et de sa parfaite entente.

Qu'elle vieillisse donc la Table ronde de l'armée d'Afrique, et que sa légende passe à la postérité comme y a passé celle de la table du roi Arthus !

Ernest CAPENDU.

# LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS.

## JEAN-BAPTISTE GREUZE.

Parmi les peintres illustres dont se glorifie l'école française, il en est peu qui soient devenus et restés aussi populaires que Greuze. Je ne sais si un seul des tableaux du Louvre a été reproduit plus souvent que *la Cruche cassée*. *Le Déluge* du Poussin lui-même attire et charme moins de regards que *l'Accordée de village*. Toutes les formes de la gravure ont multiplié ses œuvres. D'où vient cette faveur de la foule qui s'est attachée à lui de préférence à tant d'autres artistes, dont le talent a plus de force et d'éclat que le sien? C'est que, sous ce vernis d'emphase et de déclamation qui n'est guère visible que pour les raffinés, Greuze a toujours cette note de sentiment qui touche particulièrement la foule; c'est qu'aussi, à défaut du grand style, il possède cette qualité indéfinissable et irrésistible qu'on appelle le charme.



*Greuze*, d'après lui-même, Musée du Louvre. Dessin de Calon.

La vie de Greuze n'eut guère d'autres événements que ses œuvres : essayons pourtant de la raconter.

### I

Jean-Baptiste Greuze naquit à Tournus, en Bourgogne, le 21 août 1725. Ce fut un enfant précoce, et sa jeunesse n'a point échappé à la légende ordinaire de tous les peintres célèbres. Dès que sa petite main put tenir un crayon, il s'en servit pour barbouiller des esquisses sur tous les livres et tous les papiers qu'il pouvait rencontrer. Son premier chef-d'œuvre fut un portrait fort ressemblant de son maître d'école, croqué à la plume. Il avait sept ans quand, ayant découvert un grand nombre de figures de Rembrandt, il couvrit les murs de sa chambre de dessins fantastiques et mystérieux. Le père, modeste architecte de campagne, se montra d'abord enchanté des dispositions de son fils, mais ne tarda pas à changer d'avis en s'apercevant qu'il s'obstinait toujours à revenir à la figure humaine, sans vouloir mordre à l'épure. La lutte proverbiale entre la volonté du père et la vocation de l'enfant s'engagea dès lors, et se poursuivit jusqu'à ce que celle-ci eût remporté la victoire. Jean-Baptiste, entraîné par son génie naissant, se cachait pour désobéir, passait la moi-

tié des nuits au travail, rudoyé lorsqu'il était surpris, et recommençant toujours. Il avait son projet. A la Saint-Jacques, fête de son père, on le vit descendre dès l'aube de sa chambrette, d'un air timide et confiant à la fois : il tenait, d'une main, un bouquet, de l'autre, une image de saint Jacques, qu'il présenta à l'architecte, et que celui-ci prit pour une gravure, tant elle était délicatement faite. Il lui fallut l'examen le plus attentif pour se détromper. Néanmoins ce tour de force, tout en l'étonnant, ne le désarma pas.

Le petit Jean-Baptiste resta cinq ans encore dans la maison paternelle, crayonnant sans cesse à la dérobée, courant les champs et les bois, les fêtes et les noces de village, partout faisant provision de croquis et de souvenirs, meublant sa tête et son album. Il avait treize ans lorsqu'un mauvais peintre de province, fort inconnu alors, encore plus inconnu aujourd'hui, Charles Grandon, passa chez son père, et offrit de l'emmener à sa *fabrique*. C'était un entrepreneur de peinture, se chargeant de tout ce qui concernait son état, tenant officine de toiles dans tous les genres et dans tous les prix, et ayant une demi-douzaine d'ouvriers en sous-ordre, dont chacun lui con-



*Tête d'enfant*, d'après Greuze. Musée de Montpellier. Dessin de Calon.

fectionnait un tableau par semaine. Tout d'abord, Greuze lui en fit un par jour, et Grandon se frottait les mains en voyant quel précieux auxiliaire il s'était procuré.

On ne sait au juste combien de temps le jeune peintre passa dans cet atelier, qui ne fut pas pour lui une école, et où il eût fini par perdre son talent avant même de l'avoir conquis. Il ne s'y déplaisait pas : si le maître était brusque et vulgaire, M^me^ Grandon était une femme charmante, dont la douceur égalait la beauté, et Greuze avait contracté une amitié enfantine avec la fille de l'artiste, la petite Jeannette, qui devint par la suite la femme de Grétry. On ne sait pas précisément non plus à quelle date il vint à Paris. Il partit à pied, la poche vide, mais le cœur plein d'espoirs et de projets; de temps à autre, s'arrêtant pour croquer sur son album quelque jolie meunière, une villageoise qui passait avec son âne, un bambin joyeux qui lui criait bonjour, et faisant les portraits des riches bourgeois pour subvenir aux dépenses du voyage. Il descendit dans un vieil hôtel garni de la rue de Richelieu, et, le lendemain, alla se promener à l'Académie de peinture, où il se trouva tout dépaysé au milieu des nymphes mythologiques de l'école régnante. Peut-être douta-t-il un moment de lui devant ce spectacle, mais le succès de son premier tableau ne tarda pas à lui apprendre que c'était précisément par le contraste avec Boucher et ses imitateurs qu'il devait réussir.

Le début de Greuze dans la gloire, ce fut sa *Lecture de la Bible*, qui, aujourd'hui encore, est l'un de ses meilleurs titres aux yeux de la postérité. Agréé de l'Académie en 1755, sur la présentation de Pigalle, avec son tableau du *Paralytique servi par ses enfants*, il put en cette qualité exposer au Salon de cette année cinq ou six toiles, et celle-là à leur tête. « Le génie s'y montre à chaque pas, » écrivait l'auteur des *Lettres sur le Salon de* 1755. Il s'était endormi obscur, il se réveilla célèbre. Ce talent original et personnel, formé sans maître, presque sans études suivies, venait tout à coup d'éclore en plein soleil, montrant une nouvelle voie à l'art contemporain. Il se trouve pour ainsi dire chef d'école à l'âge où l'on est encore écolier.

Au mois de septembre de la même année, il partit pour Rome, en compagnie de l'abbé Gougenet, qui s'était libéralement chargé de tous les frais du voyage. Tout en reconnaissant son talent, on lui reprochait de la trivialité; ses amis, mesurant la grandeur du génie à celle des tableaux, ou tout au moins à l'importance du sujet, lui conseillaient de s'élever jusqu'à la peinture d'histoire. Il alla donc à Rome dans l'intention d'étudier le grand style et de s'inspirer de Raphaël : heureusement il n'y réussit pas. S'il y eût réussi, la peinture académique n'eût compté qu'un peintre médiocre de plus : il valait mieux pour tout le monde que Greuze restât ce que la nature l'avait fait.

C'est à cette époque de la vie de Greuze que se rapporte une aventure romanesque, qu'il a racontée lui-même dans le style déclamatoire de son ami Diderot. Il avait une lettre de recommandation pour le comte del Orr..., qui l'accueillit avec une extrême bienveillance, et le chargea de donner des leçons de dessin à sa fille. Lætitia était dans toute la fleur de l'âge et toute la splendeur de sa beauté romaine; « elle avait, dit le peintre, une tête de Cléopâtre. » En lui enseignant son art, il ressentit pour elle une passion qui fut bientôt partagée. Mais on n'était plus au temps où les rois épousaient les bergères : c'est pourquoi Greuze prit le parti de ne plus retourner au palais, ne voulant point trahir la confiance que le comte avait mise en lui. Quelques jours après, une suivante de la jeune fille venait le chercher : Lætitia, inconsolable de son absence, était tombée malade et désirait le revoir. Elle lui avoua sa tendresse, et lui proposa un mariage secret, — avec quelque trouble et quelques circonlocutions timides, j'aime à le croire. La tentation était forte, et il ne faut pas s'étonner beaucoup si Greuze fut sur le point d'y succomber. Pourtant, au dernier moment, son honnêteté, et peut-être aussi sa prudence, l'emportent, et il s'enfuit seul du palais qu'il devait quitter avec elle.

Un mois et demi après, le comte del Orr... entrait dans son atelier :

« On ne vous voit plus, mon cher Greuze, dit-il en lui tendant la main. Ma fille veut absolument avoir son portrait peint par vous. Venez avec moi. »

Greuze le suivit sans mot dire. Il trouva Lætitia dans sa chambre, en compagnie d'un jeune homme de noble mine, nonchalamment assis sur un canapé, comme s'il eût été chez lui :

« Le comte Pallieri, mon gendre, » fit son protecteur. Et, voyant l'étonnement que Greuze ne put dissimuler : « Aurais-je oublié, reprit-il, de vous apprendre le mariage de ma fille? »

L'artiste s'inclina, tandis que Lætitia rougissait, et, tirant ses pinceaux, il se mit à l'œuvre. Quand le portrait fut fini, il l'emporta chez lui, sous prétexte de donner la dernière touche aux accessoires; puis il quitta Rome précipitamment, comme un voleur qui emporte son trésor. Le portrait de Lætitia resta toujours dans son atelier, à la place d'honneur, où il faisait pendant à celui de M^me^ Grandon, l'aimable femme de son ancien maître, le plus doux et le plus souriant souvenir de sa première jeunesse. Un jour, le grand-duc de Russie, qui l'était allé visiter, lui offrit vingt mille livres de ces deux toiles. :

« Toutes les richesses de la Russie ne pourraient les payer, » répondit-il en secouant la tête.

Huit années plus tard, Greuze recevait de la comtesse Pallieri une lettre qui contenait ces mots :

« Votre ancienne élève est maintenant une bonne mère de famille; j'ai cinq enfants charmants, que j'adore... Mon mari me ferait presque croire que je suis toujours jeune et jolie, tant il continue de m'aimer... Ce bonheur, c'est votre ouvrage, et je vous aime de m'avoir empêchée de vous aimer (1). »

Greuze était alors marié lui-même. A peine de retour d'Italie, l'artiste au cœur facile et volage se laissa prendre aux beaux yeux de M^lle^ Babuti, la fille d'un petit libraire de la rue Saint-Jacques, dont il avait admiré plus d'une fois, au comptoir de la boutique paternelle, la figure « poupine, blanche et droite comme le lis, vermeille comme la rose. » Ainsi s'exprimait Diderot, l'un des admirateurs de la demoiselle, sur le compte de laquelle il nous a laissé quelques révélations un peu compromettantes. C'était une de ces physionomies dont la douceur et le frais éclat charment les yeux, bien que, à un examen plus attentif, elles paraissent un peu moutonnières. Greuze aima beaucoup sa femme, qui lui servit de modèle pour la plupart de ses tableaux. A chaque Salon, de 1759 à 1765, on voit reparaître et dominer, parmi les ouvrages du peintre, le portrait de M^me^ Greuze, dans toutes les poses et sous toutes les formes, même en costume de vestale. C'est à elle qu'il emprunta le type de la plupart de ces têtes de femmes, ce type si séduisant malgré trop d'uniformité, par son expression de rêverie candide et le vague étonnement de son regard, qui semble s'ouvrir à la lumière en même temps que son âme à la vie.

Cet air d'ingénuité quasi enfantine n'était toutefois qu'une enseigne trompeuse, s'il faut en croire des documents qu'il ne paraît pas possible de révoquer en doute. Greuze ne fut point heureux en ménage. Sa femme le désola par ses gaspillages, ses désordres et son inconduite. Il en fut réduit à recourir aux tribunaux, et à développer ses griefs dans un mémoire juridique, où nous nous garderons d'aller les reprendre. Vers 1784, il obtint une séparation avec partage de biens, et demeura chargé de ses deux filles, qui furent la consolation du reste de sa vie. Le peintre trouva aussi une diversion à ses chagrins domestiques dans la vogue croissante qui accueillait les moindres productions de son pinceau. *L'Accordée de village, la Malédiction paternelle, la Bonne mère, le Gâteau des Rois, la Marâtre, la Cruche cassée, l'Oiseau mort, la Jeune fille au chien*, et bien d'autres compositions dramatiques ou charmantes, tirées surtout des mœurs champêtres et de la vie de famille, vinrent successivement accroître sa réputation. Cette société qui, au milieu de sa corruption élégante, se prenait d'un engouement bizarre pour les déclamations sentimentales et misanthropiques de Rousseau, et qui passait, avec un égal entraînement, des romans de Crébillon fils aux pastorales de Florian, — par le même besoin de contraste, adopta

(1) Voir Arsène Houssaye, *l'Art et les artistes au dix-huitième siècle*, in-8°.

Greuze comme elle avait adopté Boucher, Fragonard et Watteau. Tous les cabinets d'amateurs se disputèrent ses œuvres; grands seigneurs et financiers les couvraient d'or à l'envi. Greuze rallia autour de lui un bataillon de panégyristes ardents, qui exaltaient jusqu'à ses défauts, ses moindres *études*, et, au retour de chaque Salon, Diderot sonnait ses fanfares les plus retentissantes en l'honneur du peintre qui tentait dans les arts une révolution analogue à celle qu'il avait essayé d'introduire lui-même sur le théâtre, en substituant le drame bourgeois à la tragédie classique.

L'Académie ne traita pas Greuze avec la même faveur que le public. Comme beaucoup d'artistes, celui-ci affichait justement les prétentions les plus opposées à ses aptitudes véritables. Il se croyait né pour la grande peinture; il avait l'ambition du style et de l'art héroïques. Agréé de l'Académie depuis quatorze ans, il essaya de s'en faire recevoir membre, mais avec le rang de peintre d'histoire, et il exposa dans ce but un grand tableau classique : *Septime Sévère reprochant à Caracalla d'avoir voulu attenter à sa vie*. De l'aveu même de Diderot, le tableau était mauvais, et l'Académie le jugea tel. Elle n'admit Greuze qu'avec le titre de peintre de genre, qui le reléguait dans une position subalterne, et l'excluait des fonctions honorifiques et de la chaire de professeur. Greuze s'en montra fort irrité, et s'abstint dès lors de participer aux expositions académiques, jusqu'à ce que la Révolution eût détruit les priviléges de la compagnie.

C'est que l'artiste avait une haute idée de son talent et une idée très-médiocre du talent de la plupart de ses confrères. Il ne savait point déguiser sa pensée, et sa franchise ingénue éclatait surtout dans l'enthousiasme avec lequel il parlait de ses propres ouvrages : « N'y trouvons pas à redire, écrivait d'Alembert, car si Greuze s'écrie : « Quelle belle chose je vais faire! » soyez sûr que c'est le génie qui parle; le génie tient parole. »

Et Diderot :

« Il est un peu vain, notre peintre, mais sa vanité est celle d'un enfant; c'est l'ivresse du talent. Otez-lui cette naïveté qui lui fait dire de son propre ouvrage : « Voyez-« moi cela! C'est cela qui est beau! » vous lui ôterez la verve, vous éteindrez le feu... Je crains bien, lorsqu'il deviendra modeste, qu'il n'ait raison de l'être. Nos qualités, certaines du moins, tiennent de près à nos défauts... Les grands artistes ont un petit coup de hache à la tête. »

Je donne cette justification pour ce qu'elle vaut, et ne m'en porte point garant. Beaucoup des confrères de Greuze ne le jugèrent pas avec la même bienveillance. La liberté de sa parole et l'indépendance de ses allures lui firent grand tort. Au Salon de 1765, le marquis de Marigny, surintendant des beaux-arts, se promenait dans la galerie, accompagné de Joseph Vernet et de quelques autres artistes. Il regardait tout et approuvait peu de chose. Arrivé devant *la Jeune fille qui pleure son oiseau*, il s'arrêta, charmé : « Cela est beau! » dit-il. Greuze était là lui-même, en contemplation, et s'admirant dans son œuvre : « Je le sais bien, dit-il en se retournant. Tout le monde me loue, et je manque d'ouvrage. — C'est que vous avez bien des ennemis, mon cher Greuze, fit Vernet, et, parmi eux, il en est un qui a l'air de vous aimer à la folie, et qui vous perdra. — Qui est-ce donc? — C'est vous, » répondit Vernet.

Vernet avait raison : Greuze était son plus dangereux ennemi, non-seulement par son amour-propre aveugle et obstiné, mais par l'imprudente rudesse de sa franchise et par la fierté de son indépendance. On raconte qu'après avoir exécuté le portrait du Dauphin, il refusa d'entreprendre celui de la Dauphine, en répondant qu'il ne savait pas faire de pareilles têtes. Il était incapable de flatter ceux qui eussent pu le servir. Il n'avait pas la souplesse d'épine dorsale qu'il faut pour se faire bienvenir des grands; il ne se montrait point assez souvent dans l'antichambre de M. le directeur général des beaux-arts: c'est pourquoi le directeur général des beaux-arts l'oubliait volontiers dans la distribution de ses grâces. En une note de ses Salons, Diderot a dressé la liste des *faveurs* que Greuze devait jusqu'alors à la haute protection de M. de Marigny :

« Lorsque le talent de ce peintre fut connu, écrit-il, on lui permit de faire un voyage à Rome à ses dépens; et, lorsqu'il eut mangé le peu d'argent qu'il avait amassé pour ce voyage, on lui permit de revenir à Paris, avant d'en avoir pu tirer le fruit qu'il en espérait. Depuis son retour, on lui a permis de faire les plus beaux tableaux et de les vendre le moins mal qu'il pouvait. Lors du succès de son tableau du *Paralytique*, on lui permit de le faire porter à Versailles pour être montré au roi et à la famille royale, et de dépenser une vingtaine d'écus pour ce voyage. Depuis, n'ayant pu trouver d'acheteur pour ce tableau, qui lui a coûté deux cents louis en études, on vient de lui permettre de le vendre à l'Académie impériale des Arts, à Saint-Pétersbourg, afin de porter la réputation du peintre aux dernières limites de l'Europe. La suite des grâces accordées à M. Greuze pour le Salon prochain (1). »

Greuze était friand de louanges, surtout de louanges féminines; elles le rendaient heureux, et il les buvait comme l'eau. Lui-même savait tourner l'éloge aussi finement que la satire : il admirait peu de ses confrères, mais ceux qu'il admirait, il les admirait bien et les défendait vaillamment. Quand la décision de l'Académie l'eût fait renoncer aux Salons du Louvre, il organisa dans son atelier des expositions, où il avait le double plaisir de recueillir lui-même les compliments de ses visiteurs, et de soulager sa bile par une continuelle explosion d'épigrammes contre l'Académie. Les visites à l'atelier de Greuze devinrent une mode, comme les pantins, le parfilage et l'inoculation. Elles faisaient partie essentielle, avec la promenade au bois, des devoirs de toute femme du monde. C'était, chaque après-midi, une procession incessante d'amateurs, de curieux, de grands personnages et d'étrangers. Quand l'empereur Joseph II vint en France, sous le nom de comte de Falkenstein, il n'eut garde de manquer à ce pèlerinage artistique :

« Avez-vous été en Italie, monsieur? demanda-t-il au peintre.

— Oui, monsieur le comte, j'y suis resté deux ans.

— Vous n'y avez pas trouvé ce genre : il vous appartient en propre. Où prenez-vous vos sujets?

— Dans mon cœur.

— En ce cas, monsieur Greuze, vous ne ressemblez pas à vos confrères : vous êtes à la fois le peintre et le poëte de vos ouvrages. »

Ces louanges délicates flattèrent singulièrement l'artiste, qui aimait à répéter cette conversation. M[lle] Phlipon, qui, trois ans après, allait devenir M[me] Rolland, le visita aussi en 1777, et elle nous a transmis dans une de ses lettres le piquant récit de cette visite, où, tout en admirant ses tableaux, elle ne manqua pas de faire poser

(1) Cité par M. Charles Blanc dans sa très-intéressante *Histoire des peintres de toutes les écoles*. — Notice sur Greuze.

la vanité du peintre dans toute sa bonhomie, et de lui faire répéter la conversation de Joseph II.

La faveur de la cour vint se joindre à la faveur publique, pour entourer Greuze des distinctions et des honneurs les plus mérités. Il obtint le titre de peintre du roi, avec le logement au Louvre, auquel toutefois il dut renoncer par suite des désordres de tout genre que sa femme introduisit dans son ménage. Ce logement lui fut rendu plus tard par la protection de la République, car la République daigna protéger le citoyen Greuze, dont elle avait débuté par achever la ruine.

Il avait soixante-cinq ans passés lorsque se manifestèrent les premiers symptômes de la Révolution. Sa verve commençait à s'épuiser, sa main à faiblir avec l'âge, la vogue à se détourner de lui : 1789, il le vit bien tout de suite, marquait l'avénement d'un nouvel art comme d'une société nouvelle. On n'avait plus que faire cette fois de toutes ces jolies idylles à la Gessner, de tous ces drames



*La Marâtre,* d'après Greuze. Dessin de Breton.

de famille, et du *Retour de nourrice*, et de *la Belle laitière*, et du *Miroir cassé*, et de *l'Innocence* avec son agneau. Il fallait peindre des Romains ou des Spartiates, Léonidas ou Brutus ; le règne de Greuze était passé, celui de David commençait.

Greuze écouta et regarda d'abord avec curiosité, puis avec inquiétude, les choses inaccoutumées qui se passaient autour de lui : il n'y comprit rien. Néanmoins, il essaya de lutter quelque temps : si l'on parlait beaucoup de liberté et de patriotisme, on ne parlait guère moins de nature et de sensibilité ; or Greuze avait surtout la prétention, souvent justifiée, d'être le peintre de la sensibilité et de la nature. Un moment, l'espérance lui revint, quand il vit les ordonnateurs des premières fêtes patriotiques mettre en scène des groupes tirés de ses tableaux. Mais cet espoir ne dura pas longtemps, et Greuze dut se résigner à l'oubli, ne se sentant point d'humeur à peindre la guillotine et les tricoteuses. On le voyait se promener par les rues, l'épée au côté, couvert d'un habit écarlate, comme un enfant qui aime les couleurs voyantes, s'arrêtant près des chanteurs du ruisseau qui hurlaient *la Carmagnole*, regardant passer la foule, les section-

naires, les artilleurs républicains, les charrettes escortées de mégères qui montraient le poing aux victimes, et, secouant sa bonne grosse tête avec tristesse, il murmurait à mi-voix : « Décidément, cela n'est plus de mon domaine. » Il allait même assister aux séances de la Convention, cherchant partout, de bonne foi, un sujet de tableau, et, ne parvenant point à le trouver : « Ah ! disait-il à sa fille en rentrant, ils auront beau faire, le citoyen Homère et le citoyen Raphaël vivront bien aussi longtemps que tous ces citoyens illustres dont je ne sais pas le nom. » Et, chaque matin, se mettant à la fenêtre et jetant les yeux du côté des Tuileries : « Ma fille, peux-tu me dire qui est-ce qui est roi aujourd'hui ? »

Au Salon de l'an VIII, Greuze fit un effort surhumain pour reconquérir l'attention publique. Il envoya jusqu'à dix-sept tableaux, — scènes de genre, sujets de sentiment, portraits, têtes d'expression. La critique parla de lui avec un dédain indulgent, comme du revenant d'un autre âge : « Greuze est un vieillard qui a paru après Boucher, écrivait Brun Neergaard. Son coloris n'est pas vrai et son dessin n'est pas pur. Au reste, ses compositions sont simples, et on y trouve du caractère. » C'était tout. Il exposa encore aux Salons de l'an IX et de l'an XII, mais sans pouvoir parvenir à dissiper l'oubli qui se faisait de plus en plus autour de son nom. Som talent avait vieilli comme sa personne ; depuis plusieurs années, ses tableaux ne se vendaient plus. L'inconduite de sa femme et les procès qui en avaient été la suite, le mauvais placement de ses économies, qui disparurent successivement dans les faillites des banquiers de l'État, l'avaient réduit à une véritable indigence. On en a la preuve dans une lettre navrante qu'il écrivait, sur la fin de sa vie, au ministre



*La Jeune fille au panier,* d'après Greuze. Dessin de Calon.

de l'intérieur. Voici ce billet, qui laisse deviner encore plus de misère qu'il n'en avoue.

« Le tableau que je fais pour le gouvernement est à moitié fini; la situation dans laquelle je me trouve me force de vous prier de donner des ordres pour que je touche encore un à-compte pour que je puisse le terminer. J'ai eu l'honneur de vous faire part de tous mes malheurs; j'ai perdu tout, *or* le talent et le courage. J'ai soixante et quinze ans, pas un seul ouvrage de commande. De ma vie, je n'ai eu un moment aussi pénible à passer. Vous avez le cœur bon: je me flatte que vous aurez égard à mes peines le plus tôt possible, car il y a urgence. Salut et respect. GREUZE. »

Ce 28 pluviôse an IX.

Greuze, rue des Orties, Galerie du Louvre, nº 11.

J'aime à croire que le ministre fit droit à cette touchante requête, et qu'un peu d'aisance rentra momentanément dans ce pauvre intérieur, où le peintre du *Paralytique* et de *la Marâtre* achevait de mourir entre ses deux filles. Il gardait toujours un reste de sa gaieté d'autrefois, voilée seulement par une teinte de mélancolie. Parfois, le vieillard s'épouvantait à l'idée de laisser seules, sans ressources et sans protecteur, ces enfants qui le réchauffaient de leur amour; et alors, d'une main tremblante, il ressaisissait ses pinceaux, voulant du moins, à défaut de fortune, leur léguer un chef-d'œuvre. A quatre-vingts ans, quelques mois avant sa mort, il fit son portrait et celui de sa fille Caroline: « Tu garderas celui-ci, lui dit-il, et tu vendras le mien cent louis. » Il valait davantage, car c'est un des chefs-d'œuvre du maître. Mais Caroline garda le portrait de son père et vendit le sien.

Au mois de mars de la même année 1805, Greuze sentit que la mort s'approchait. Il se mit au lit pour l'attendre, n'ayant plus la force de la fuir. De tous les peintres qui avaient été ses amis et ses rivaux, un seul vint le voir et lui dire adieu: Berthélemy; un seul assista à l'enterrement: Berthélemy. Ce trait vaut à lui seul tous ses tableaux et tous ses plafonds.

La simplicité des obsèques de Greuze fut animée par une scène aussi touchante qu'inattendue, dit le *Moniteur* du temps. Au moment où on enlevait le corps de l'église pour le mettre sur le corbillard, une jeune femme, dont on pouvait remarquer les larmes à travers le voile noir qui recouvrait son visage, vint déposer sur le cercueil un bouquet d'immortelles, puis se retira au fond de l'église pour y continuer ses prières. Les tiges du bouquet étaient réunies par un papier ployé, sur lequel on lisait les mots suivants: « Ces fleurs, offertes par la plus reconnaissante de ses élèves, sont l'emblème de sa gloire. » Cette jeune femme était Mlle Mayer, son élève, depuis l'élève et l'amie de Prudhon.

Telle fut la seule oraison funèbre prononcée sur la tombe de Greuze.

## II

On a donné bien des épithètes à Greuze: on l'a nommé tour à tour le Hogarth français, le La Chaussée et le Sedaine de la peinture. Ce qui fait son originalité et ce qui fit son succès, c'est qu'il réagit contre le genre Pompadour, et inaugura le retour de l'art à la nature, avec la même sincérité éloquente que J.-J. Rousseau, mais parfois aussi avec la même emphase un peu déclamatoire que son ami Diderot. Diderot et Greuze se reconnaissaient l'un dans l'autre: ce que celui-là disait avec la plume, celui-ci le disait avec le pinceau; ils se traduisaient réciproquement dans des langues diverses. *La Marâtre, la Malédiction paternelle, le Retour du fils maudit,* sont éclos sous l'influence de Diderot, et ont été tracés, pour ainsi dire, sous sa dictée: ils viennent de la même inspiration qui a produit *le Père de famille,* et toute cette longue série de tragédies bourgeoises qui détrônaient enfin l'éternelle tragédie grecque et romaine.

Greuze est si bien un homme de lettres devenu peintre, qu'il lui arriva plus d'une fois d'écrire les sujets de ses tableaux sur le papier avant de les écrire sur la toile, et qu'il a laissé en portefeuille une espèce de roman moral, sous le titre de *Bazile et Thibaut, ou les Deux éducations,* distribué en vingt-six scènes ou chapitres, dont il se proposait de faire autant de tableaux. On eût vu se dérouler, dans cette vaste série à la manière d'Hogarth, les divers incidents de ces deux existences, éclairés par un perpétuel contraste, depuis la naissance des deux enfants jusqu'au mariage du vertueux Bazile et jusqu'à la fin tragique et prématurée du vicieux Thibaut. Il est probable que si Greuze avait donné suite à son projet, l'imagerie populaire se fût emparée de ses compositions pour les répandre indéfiniment à des milliers d'exemplaires.

La plupart des tableaux de Greuze sont ou bien des drames pathétiques, — les drames de la famille, — ou bien des figures isolées, quelquefois de simples têtes, exprimant un caractère, un sentiment, traduisant dans une allégorie facile à deviner à l'aide d'un emblème ingénieux, une émotion ou un enseignement; ou enfin ce sont de fraîches et douces idylles, des pastorales champêtres qui n'ont rien du maniérisme caricatural de Boucher, non plus que de la coquetterie spirituelle et pimpante de Watteau, pour qui la nature n'est qu'un cadre et un prétexte. Ses paysans ne sont point de grands seigneurs travestis, ses paysannes n'ont pas l'air d'avoir quitté les paniers et les falbalas pour le bavolet. Il a vu la campagne ailleurs que dans les coulisses et les décors de l'Opéra; il l'aime et il la peint comme il la voit, avec choix, sans doute, mais sans lui mettre de masque ni de mouches.

Greuze a le charme; il a la grâce et le sentiment. Rien de plus séduisant que ses types de jeunes filles, qui allient les formes de la femme à la candeur de l'enfant, et qui, dans une attitude de mélancolie ingénue, vous regardent de leurs grands yeux doucement étonnés. Parmi les autres types qu'il affectionne, et qui reviennent dans ses peintures avec une persistance trop peu variée peut-être, il faut citer encore les grosses têtes de chérubins bouffis qu'il prodigue dans les *fricassées d'enfants* dont il aime à entourer ses mères, et ces figures de vieillards patriarcaux, tantôt calmes et graves comme dans *la Lecture de la Bible* ou *l'Accordée de village,* tantôt terribles et irrités, comme dans *la Malédiction du père de famille.* Le style lui manque, et il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il a voulu se faire le peintre de la bourgeoisie. On peut trouver à redire bien des choses à son modelé, quelquefois lourd et mou; à son dessin, qui manque souvent d'élégance, de largeur et de force; à ses draperies, négligées et chiffonnées; à sa couleur même, qui tire toujours au gris, au rose ou au violet. Mais rien n'égale ou du moins ne dépasse la beauté, la fraîcheur, la vie de ses carnations, l'expression de ses têtes, l'originalité de sa touche, enfin, pour en revenir là, cette grâce « plus belle que la beauté, » qui fait de ce peintre de second ordre un des plus séduisants, des plus justement aimés de l'école française. Son âme est visible dans ses tableaux; ils émeuvent, ils attendrissent, ils font rêver. N'oublions pas non

plus que Greuze fut un moraliste, qui prêcha la famille et la vertu; mais c'est un moraliste du dix-huitième siècle, dont les leçons n'ont rien de bien austère, et qui, du haut de sa chaire, fit plus d'une concession aux faiblesses mêmes qu'il prétendait combattre.

Le Musée du Louvre a neuf tableaux de Greuze, entre lesquels quatre de ses chefs-d'œuvre populaires et son portrait. Il n'en est pas qui soient plus souvent copiés. La dernière fois que j'ai pénétré dans la nouvelle galerie de l'école française, il y avait jusqu'à trois copistes, — deux dames et un rapin truculent à longue barbe rousse, — installés avec leurs chevalets devant *la Malédiction paternelle.*

Le musée Fabre, de Montpellier, ainsi nommé du peintre célèbre qui le fonda en 1825, est encore plus riche en compositions de Greuze que notre Louvre. Il en possède onze, dont sept lui ont été données par M. Valedan, ancien agent de change parisien, qui légua sa belle galerie à sa ville natale. On y remarque notamment *le Gâteau des Rois, la Prière du matin, la Jeune fille au panier*, un petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment, et plusieurs autres études qui datent de son meilleur temps. La collection du marquis d'Hertford a *la Prière* et *le Malheur imprévu.* C'est dans l'inabordable galerie de M. de Rothschild que se cache, comme un trésor, *la Belle laitière*, délicieux ouvrage, fait pour servir de pendant à *la Cruche cassée.* Quant aux musées publics de l'Europe, on n'y trouve pas ou presque pas de Greuze : les amateurs ne leur en ont point laissé. Ce sont surtout nos voisins les Anglais, grands admirateurs de notre peintre, qui ont acquis la plupart de ses œuvres au feu des enchères, et il est à craindre que beaucoup d'autres encore, à mesure qu'elles passeront dans les ventes, ne franchissent le détroit.

Au commencement de ce siècle, le triomphe de l'école de David, et l'épanouissement de la peinture académique, avaient jeté une certaine défaveur sur les compositions de Greuze, d'ailleurs répandues à foison et défigurées par les gravures les plus vulgaires. Mais il s'en est bien relevé, et il en est peu aujourd'hui qui soulèvent de pareilles concurrences parmi les habitués de l'hôtel Drouot. Depuis trente ou quarante ans surtout, la valeur de ses tableaux a suivi une progression toujours croissante. *L'Accordée de village*, estimée quinze mille francs sous l'Empire et trente mille sous la Restauration, en vaut bien cent cinquante mille aujourd'hui, dit l'*Histoire des peintres de toutes les écoles. La Prière*, donnée pour cinq mille francs à la vente du prince de Conti en 1777, s'est payée trente-deux mille quatre cents francs, en 1845, à celle du cardinal Fesch, et, à la même vente encore, *le Malheur imprévu*, qui ne valait que trois mille cinq cents francs en 1769, a été poussé jusqu'à plus de dix-huit mille francs. *La Jeune fille à la colombe*, portrait de la mère de M. Emile de Girardin, qui n'est qu'une simple figure en buste, a été achetée trente-cinq mille francs, il y a quinze ans, à la vente du baron Walckenaër. Il serait difficile de dire à quel prix s'adjugerait actuellement *la Cruche cassée*, tableau qui ne fut vendu que trois mille francs, en 1785, chez le marquis de Verri; mais il est permis de croire qu'il monterait bien jusqu'à près de quarante mille francs.

Tournus, la ville natale de Greuze, garde quelques-uns de ses tableaux : il y en a deux dans l'église Sainte-Madeleine. Sous la Révolution, elle avait donné le nom du peintre à l'une de ses rues; la maison où il naquit est désignée par une inscription. Les compatriotes de Greuze vont faire mieux encore, puisqu'ils se préparent à lui élever prochainement une statue.

Une statue, c'est beaucoup peut-être. Un buste eût suffi. Greuze n'est pas un de ces grands maîtres de l'art faits pour être taillés en marbre ou coulés en bronze; c'est un peintre aimable, qui a bien vu la nature, quoiqu'il l'ait parfois un peu trop arrangée pour la mettre en scène; qui a de la chaleur et du sentiment, même quand il force l'expression jusqu'à la rendre théâtrale, et qui, par le charme insinuant de sa manière, rend le cœur auxiliaire et complice de la séduction des yeux. A ce titre, il mérite une belle place dans le Panthéon de l'art français; bien au-dessous du Poussin sans doute, mais aussi bien au-dessus de Boucher, de Fragonard, de Lancret et de presque tous les autres peintres de cette triste école du dix-huitième siècle, que l'engouement actuel des amateurs ne peut sauver du mépris qu'elle mérite pour n'avoir eu ni conviction, ni idéal, ni même vérité.

VICTOR FOURNEL.

---

# RÉFLEXIONS SUR LA CONDUITE DES HOMMES (1).

## L'OBÉISSANCE ET LES MOYENS DE L'OBTENIR DES ENFANTS.

### QUATRIÈME RÈGLE.

Ne pas discuter quand on ne veu pas céder.

Je donne ici un précepte délicat et que beaucoup de parents ne laisseront point passer sans réflexions. Il est donc utile de s'entendre sûr ce point particulier.

J'estime qu'on ne doit point soumettre aux enfants le motif des ordres qu'on leur prescrit, et surtout ne jamais fonder sur l'explication qu'on leur donne l'obéissance qu'on leur demande.

Il ne faut point citer ici, comme le font mal à propos certaines personnes, le passage fameux des Épîtres de saint Paul : « *Rationabile sit obsequium vestrum :* Que votre obéissance soit raisonnable. » Celui-là seul, en effet, peut pratiquer une obéissance raisonnable qui possède la plénitude de son intelligence. Pour discuter un ordre avant de l'accomplir, il faudrait être en mesure de s'en passer, et capable au besoin de se conduire soi-même.

Voilà pourquoi, comme le langage lui-même l'atteste si sagement, non-seulement l'enfant, mais encore l'*inférieur*, est tenu d'obéir à son *supérieur*. Il faut qu'il s'en rapporte à lui; qu'il fasse un véritable acte de foi et accomplisse son action avec la même confiance que s'il en voyait tout à la fois le motif et le but.

Beaucoup de pères et de mères se font, à cet endroit, un amour-propre déplacé. Ils tiennent à honneur d'obtenir, non pas seulement l'obéissance de leurs enfants, mais encore le consentement de leur esprit. Ce n'est

(1) Voir les numéros de mai, juillet et août.

point assez pour eux de les voir se soumettre à leurs ordres, ils veulent encore les savoir de leur avis : ils s'efforcent de les convaincre avant de leur rien commander.

Cette méthode présente de graves inconvénients. Elle est contraire à la nature des choses; elle vous expose malgré vous à des actes de violence.

Elle est contraire à la nature des choses, car vous ne sauriez presque jamais donner à votre enfant vos raisons les meilleures. Il n'est point en mesure de les comprendre, et souvent vous ne sauriez les lui expliquer sans troubler en même temps son innocence et compromettre mal à propos la tranquillité de son cœur. Il n'est point nécessaire qu'il prévoie le mal d'aussi loin que vous. Pourquoi lui ravir l'heureux privilége de son âge, et, sous prétexte de satisfaire sa raison, laquelle ne demande qu'à s'en rapporter, jeter des alarmes précoces au sein de cette paix profonde? Lorsqu'au milieu d'un voyage la tempête vient à se déchaîner, lorsque le navire est en perdition et que l'épouvante y règne d'un bord à l'autre, l'enfant ne cesse point de sourire, il n'interrompt point pour cela ses jeux. Ses parents font bonne contenance; ils lui laissent ignorer jusqu'au bout cette imminence du péril et ce voisinage de la mort. Les choses ne doivent point se passer différemment dans l'ordre moral. Là aussi, il appartient au père et à la mère de laisser ignorer le péril à leur enfant, pourvu qu'ils l'en préservent. Ils doivent avoir pour lui de la réflexion et de la prévoyance. Ils doivent ambitionner, non point l'approbation de son inexpérience, mais la reconnaissance de sa maturité.

J'admettrai, si l'on veut, que souvent les enfants peuvent en effet entendre vos raisons, et qu'il n'est point toujours impraticable de les soumettre au jugement de leur esprit. Dans ce cas, si leur innocence n'a aucun risque à courir, il n'en va pas de même de votre patience ni de la leur.

Voici en effet ce qui se passe. Je substituerai ici à mes réflexions le récit d'une anecdote :

C'était dans un hôpital de fous ; il s'agissait de saigner une pauvre femme dont la santé exigeait cette médication. Elle n'était point au nombre de ces intelligences tout à fait perdues avec lesquelles il est impossible d'entreprendre et de suivre un raisonnement. On lui fait connaître l'ordonnance du médecin ; on lui demande de livrer son bras à la lancette. Elle résiste ; elle jette les hauts cris. Le docteur intervient : il s'approche d'elle ; il prend la peine de lui expliquer de son mieux les motifs qui rendent la saignée opportune et même nécessaire. Il insiste sur les symptômes évidents qui lui commandent ce parti.

La malade l'écoute avec la plus grande attention ; elle reprend en détail, pour y répondre l'une après l'autre, chacune des indications observées par le docteur ; elle s'échauffe à argumenter; elle nie avec la plus énergique obstination les renseignements qu'elle a elle-même donnés. Il semble que l'esprit de contradiction lui rende tout d'un coup son intelligence.

Enfin le docteur perd patience et l'interrompt : « Si vous ne nous présentez pas votre bras de bonne grâce, je vais vous faire tenir par quatre aides vigoureux et vous saigner de vive force. » En disant ces paroles, le docteur, qui voulait en finir, approchait déjà la main de la sonnette qui allait appeler les domestiques.

A ces mots, la malade se lève avec une résignation et une douceur parfaites et se met d'elle-même à la disposition du médecin : « Docteur, lui dit-elle d'un ton de reproche, si vous aviez commencé par où vous avez fini, si vous m'aviez signifié tout d'abord qu'il fallait absolument en passer par là, vous nous auriez épargné, à vous bien des paroles, à moi toutes ces résistances superflues. Depuis près d'une heure nous serions débarrassés l'un de l'autre. »

Que les parents veuillent bien méditer cette histoire et se demander sérieusement si telle n'a jamais été leur conduite, s'il ne leur est pas arrivé, sous prétexte de conquérir l'approbation de leur enfant, de provoquer sa résistance. Ce n'est point voir ces petites intelligences sous des couleurs trop sombres, que de signaler en elles plus de vivacité que de bonne foi. Il faut toujours un peu d'effort, même à l'homme fait, pour se rendre aux raisons les plus évidentes et les plus incontestables. Notre intelligence n'est jamais en dehors de notre volonté. La résistance de notre esprit serait cent fois vaincue par la force triomphante d'une démonstration, qu'il dépendrait encore de nous de paraître ignorer ou de contredire ce qu'il ne nous plairait point d'affirmer.

C'est précisément ce qui se passe pour l'enfant. Ses jeunes passions, son obstination naissante, sont déjà plus grandes et plus fortes que sa raison. Tous ses efforts tendent, non point à la recherche et à la découverte de la vérité, mais à l'invention de prétextes suffisants pour ne point se rendre.

Vous voyez bien qu'en entamant avec lui une discussion, vous vous placez, sans y prendre garde, dans une position désavantageuse et inférieure. Vous avez à lutter, non plus seulement contre les résistances de sa volonté et ses velléités d'indiscipline, il vous faut encore le suivre dans les détours de sa mauvaise foi et lui fermer les issues par où s'échappe la subtilité précoce de son raisonnement.

Puisque vous êtes résolu par avance à ne point vous rendre aux prétextes que pourra imaginer votre enfant, puisque, sous cette apparence menteuse de persuasion, votre ordre est au fond absolu et péremptoire, à quoi bon provoquer une discussion inutile? Pourquoi éveiller en lui mal à propos l'inutile espérance d'échapper à ce commandement qui l'importune? Peut-être se serait-il résigné de prime abord et aurait-il pris son parti de bonne grâce. Vous l'avez vous-même invité à reprendre dans son esprit et à amplifier dans la conversation tous les motifs qui appuient sa répugnance. Votre imprudence n'a fait que lui rendre l'obéissance plus difficile à résoudre et plus amère à pratiquer.

Les parents eux-mêmes ne sont point sans subir les inconvénients de ces discussions intempestives.

C'est toujours par pure bonté, dans un esprit de conciliation et de concorde, qu'un père et une mère veulent bien condescendre à donner à leur fils la connaissance du motif qui les fait ordonner ainsi. De leur part, au moins, la conversation ne manque point de débuter sur un ton de douceur et de mansuétude qui leur paraît capable de gagner le consentement et de prévenir la résistance de leur enfant. Mais ils sont loin de rencontrer toujours la patience qu'ils montrent. Il ne faut point oublier que l'enfance est, avant tout, capricieuse et fantasque. Elle répond à la longanimité par l'impatience, et à la tendresse par l'aigreur. Le père et la mère sentent alors leurs bonnes dispositions qui leur échappent. Cet esprit de révolte les froisse; cette injuste obstination les irrite : ils se laissent bien vite entraîner à substituer l'autorité impérieuse d'un commandement absolu à l'indulgente discussion d'une invitation amiable.

Ils renoncent brusquement à continuer l'exposition ou la défense de leurs motifs, et, parce qu'il ne leur plaît plus de discuter, leur enfant s'imagine qu'ils n'ont plus rien à dire. Il se figure les avoir réduits au silence, et se dit tout bas, avec un sentiment de triomphe et d'orgueil, qu'ils sont bien heureux de pouvoir ainsi abriter leur défaite dans la ressource extrême d'un ordre péremptoire. Les parents, de leur côté, ressentent confusément ces pensées ; ils en sont profondément blessés. La discussion commencée sous de si heureux auspices finit presque toujours par une rupture violente, à laquelle se mêlent des larmes.

J'estime donc que, sans aucune exception, les considérations qui motivent un ordre ne doivent jamais être présentées à l'enfant comme la raison déterminante de l'obéissance qu'on lui demande.

Sans doute, lorsque cette obéissance est certaine, infaillible, éprouvée, on peut ne point refuser à ses enfants la satisfaction de connaître les conseils qui ont présidé à la conduite qu'on leur trace : mais il est à la fois plus sage et plus prudent de ne faire connaître les raisons de ses ordres qu'après les avoir vu exécuter. A ce moment-là on n'a plus de discussion à craindre ; on ne paraît plus excuser l'autorité dont on s'arme ; on n'a plus à redouter la mauvaise foi qui dispute pour se dispenser d'obéir. Tout au contraire, vous avez en votre faveur l'immense autorité du fait accompli. L'esprit humain est ainsi fait, qu'après avoir accompli une action, il aime à trouver



Le docteur et la folle. Dessin de Bertall.

qu'il a raison de l'avoir faite. Vous récompenserez l'obéissance de votre enfant en lui montrant, après l'avoir pleinement obtenue, que cette obéissance était raisonnable et motivée.

CINQUIÈME RÈGLE.

Ne pas tout voir dans la conduite des enfants.

Il nous reste encore deux règles à établir pour avoir achevé notre énumération des moyens pratiques destinés à obtenir l'obéissance des enfants.

Ces deux règles se tiennent par des liens étroits ; et d'avance, il ne faut point perdre de vue la seconde pendant que nous développerons la première.

Je les formule ainsi :

— Avoir soin de ne pas tout voir dans la conduite des enfants.

— Prendre garde de jamais se laisser tromper.

Je dis d'abord qu'il faut user de prudence dans le gouvernement de la jeunesse, et, sous prétexte de perfection, ne point se laisser aller imprudemment à vouloir tout apercevoir, tout critiquer, tout reprendre.

La plupart des hommes gouvernent leur famille comme ils se gouvernent eux-mêmes, sans esprit de suite et sans modération. En ce qui les regarde, ils passent sans intermédiaire, d'un découragement qui s'accorde tout à une austérité qui ne se permet rien. Dans leurs heures de faiblesse et d'abandon, ils se laissent aller ; ils se ren-

dent la main; ils remettent au hasard l'arrangement de leur destinée et la responsabilité de leur conduite, abandonnant leur vie à elle-même, comme s'ils en étaient les témoins et non plus les acteurs. Puis, tout d'un coup, ils se relèvent de cet affaiblissement et se précipitent à corps perdu dans la perfection; ils deviennent implacables pour eux-mêmes et pour autrui; ils ne veulent plus rien passer à la faiblesse de la nature humaine.

C'est ainsi que certains parents entendent l'éducation de leur famille. Ils flottent sans cesse d'une extrémité à une autre extrémité, et vont d'une indulgence sans excuse à une sévérité sans mesure. Leurs petits enfants tremblent en leur présence; ils sentent peser sur eux, comme une menace ou comme un reproche, l'intimidation du regard paternel. Ils cessent alors d'être eux-mêmes, et revêtent pendant ces heures-là une nature factice. Le malheur est que, la plupart du temps, toute cette sagesse n'est qu'hypocrisie. Ils ressemblent à un ressort violemment comprimé qui, pour se détendre, attend que le père soit sorti ou seulement qu'il ait détourné les yeux. Alors ils prennent à leur aise une revanche cruelle de leur contrainte et de leur sagesse; ils font, pour ainsi dire, explosion, et, de toutes les recommandations qu'on leur a faites, de tous les conseils qu'on leur a donnés, de toutes les contraintes qu'on leur a imposées, il ne leur reste absolument plus rien. Tout a péri à la fois. Ils ne font nul discernement des prescriptions les plus futiles et des devoirs les plus essentiels.

Il ne faut point trop en vouloir aux enfants. Dès qu'on leur demande l'impossible, on aboutit bien vite à les obséder et à les étourdir. Sans cesse importunés par d'infatigables objurgations, par des réprimandes perpétuelles, ils finissent, comme on le dit communément, par jeter le manche après la cognée: ils désespèrent de contenter jamais cette rigueur inexorable, et, renonçant à l'entreprise impossible de se rendre aussi accomplis qu'on les voudrait, ils finissent par accorder d'autant moins qu'il leur est demandé davantage.

La prudence exige, pour réussir, une tout autre modération et une tout autre méthode.

Il faut agir sur les enfants, non point par une pression uniforme et universelle, non point avec une sollicitude également éveillée sur leurs moindres imperfections tout aussi bien que sur leurs défauts les plus essentiels. Je recommande aux pères de famille ce que je nommerai, si l'on veut bien me le permettre, la *théorie du défaut dominant*. J'appelle toute leur attention sur ce point.

C'est un grand art, dans l'éducation comme dans tout le reste du gouvernement et de la morale, de savoir ne point entreprendre la tâche impossible d'une réforme universelle et simultanée. C'est pour avoir abordé mal à propos tous les abus à la fois, qu'on les sent résister à ses efforts et qu'on les voit survivre à ses attaques. La nature humaine est ainsi faite, qu'elle ne saurait donner place à la fois à plusieurs défauts essentiels. Il en est toujours un qui domine, qui entraîne les autres et qui leur donne sa physionomie particulière. C'est à celui-là qu'il convient de s'attaquer de préférence. Il faut, suivant une expression populaire pleine d'énergie, *saisir le taureau par les cornes*. Votre effort, comme celui de votre enfant, doit se porter d'abord sur cette première réforme.

Votre fils est porté au mensonge, et plusieurs fois déjà vous avez eu de légitimes raisons pour révoquer en doute sa parfaite sincérité. Vous tremblez de le voir s'engager dans ce vice honteux; vous donneriez tout au monde pour le ramener et le retenir. Croyez-moi, n'éparpillez point vos efforts; ne vous laissez point distraire par les accessoires, de ce qui doit être votre but essentiel. Fermez à propos les yeux sur quelque acte de gourmandise, arrangez-vous adroitement pour l'ignorer afin de n'avoir point à le reprendre. Montrez-vous facile pour quelques mouvements d'humeur, quelques impatiences, quelques caprices. Ce n'est pas là qu'est le danger. Ces faiblesses passagères ne se renouvelleront pas; elles ne portent point atteinte au fond même du caractère. Soyez au contraire impitoyable, en cet état de choses, pour tout ce qui, de près ou de loin, paraît compromettre le respect auguste de la vérité et le devoir sacré de la franchise. C'est là qu'est le point menacé; là que se trouve, pour l'enfant, le péril véritable. Quand vous l'aurez guéri ou préservé d'être un menteur, vous pourrez alors, en toute sécurité et sans inconvénient, porter votre attention sur un défaut de second ordre. Alors vous l'attaquerez avec plus de succès et plus d'efficacité. Vous imitez ainsi, dans l'éducation de la jeunesse, la savante manœuvre des grands capitaines qui connaissent et pratiquent l'art de ne point disperser leurs forces, de les concentrer à propos sur un point d'attaque, de déconcerter et de vaincre en détail des positions qui auraient tenu bon dans leur ensemble. L'éducation n'est pas l'œuvre d'un jour: pour réussir, il y faut autant de persévérance et d'adresse que d'énergie et de vigueur.

### SIXIÈME RÈGLE.

### Ne jamais se laisser tromper.

Autre chose est de fermer les yeux sur des fautes que, par prudence ou par tout autre motif, on veut bien consentir à ne pas voir; autre chose de se laisser tromper sciemment et de donner soi-même les mains au mensonge que la ruse a préparé pour vous induire en erreur.

Ce qui est fait pour encourager le mensonge, ce n'est point la bonne foi qui y succombe ou l'indulgence qui le pardonne, c'est la faiblesse complaisante et lâche qui fait semblant de le croire.

Une fois que les parents ou les maîtres se sont laissés aller à cette coupable concession, une fois qu'ils ont consenti à devenir ainsi les complices de la fourberie que leur expérience avait démêlée, rien n'égale le mépris profond que l'enfant leur voue et leur conserve, en dépit de la rigueur qu'on redouble et des punitions qu'on multiplie.

Qu'on prenne bien garde à mes paroles, et qu'on ne leur prête pas, sans le vouloir, un sens fâcheux qui ne serait pas le mien.

Il ne s'agit point du tout de tenir en état de suspicion perpétuelle les affirmations de vos enfants. Tout au contraire, il est prudent, politique, juste, de les croire spontanément sur leur parole jusqu'à preuve surabondante du contraire, de ne montrer jamais ni hésitation ni surprise, même quand ils avancent une énormité. La générosité avec laquelle vous leur accordez ainsi votre foi, n'aboutit qu'à rendre plus condamnable et plus honteux l'abus qu'en fait leur hypocrisie. Il faut que les événements paraissent vous avoir arraché, malgré vous, la pleine conviction, l'entière sécurité que leur avait données votre parole.

Si la loyauté s'en rapporte à l'honneur de celui qui parle, la faiblesse ne doit point fermer les yeux au scandale du mensonge qui éclate. Votre enfant est sorti; vous lui aviez défendu de visiter un de ses camarades. Il l'a

rencontré sur le seuil de sa porte; il s'est laissé entraîner jusqu'à le suivre quelques instants dans sa chambre. Des informations sûres vous apprennent que cette désobéissance a été mêlée tour à tour d'hésitations et de regrets; qu'autant qu'il l'a pu, il a abrégé sa visite; qu'il a cédé uniquement à la fausse honte de ne point oser faire connaître à son petit camarade votre défense, qui devait en effet lui être si pénible.

Je n'entre pas dans le détail des motifs qui peuvent vous porter à fermer les yeux sur cette infraction à vos ordres et vous conseiller de n'en rien savoir. Votre fils lui-même, qui vous voit garder le silence, peut être embarrassé pour interpréter votre réserve. Ignorez-vous en effet sa faute, ou bien vous plaît-il de la couvrir et de la pardonner de votre oubli? Cette attitude d'un père dont le respect défend d'interroger le silence et dont la prudence conseille de redouter la colère, est éminemment propre à préserver le jeune homme d'une rechute. Ce mystère, qui inquiète sa conscience et travaille sa pensée, agit peut-être plus fortement sur son esprit que l'éclat du reproche ou le renouvellement de la défense.

Que le jeune homme, au contraire, pour éviter toute réprimande et prévenir tout soupçon, invente une fable effrontée dans le but d'égarer la surveillance qui lui pèse; que, par un raffinement de fausseté, il vous ait préparé d'avance et vous débite impudemment je ne sais quel roman de sa visite ou de sa sortie; voilà ce qu'on ne saurait admettre et ce qu'à aucun prix on ne doit supporter. Alors toutes vos affaires, toutes vos occupations, tous vos devoirs, car j'ose aller jusque-là, doivent s'effacer et disparaître devant l'impérieuse nécessité de tirer, comme l'on dit, les choses au clair. Il faut absolument, quelque prix, quelque effort, quelque démarche qu'il puisse vous en coûter, que la vérité se fasse et qu'elle confonde le mensonge dont on voulait vous tromper. Bien loin d'apporter aucun ménagement, aucun adoucissement dans cette affaire, je vous conseillerais plutôt de la grossir et de l'envenimer de parti pris, dût-elle atteindre des proportions démesurées. Tant il est nécessaire que vous ne soyez point pris pour dupe et que l'espérance probable de vous tromper une seconde fois n'encourage point votre enfant à vous mentir de nouveau.

J'ai vu certains maîtres subalternes, plutôt encore que des parents, tomber parfois dans une faute de conduite bien autrement grave. Je les ai vus, pour se débarrasser au plus vite d'une affaire qui aurait pu prendre des proportions considérables ou entraîner des conséquences pénibles, provoquer en quelque sorte le mensonge de leurs élèves. Je les ai vus, pour des leçons négligées, pour des devoirs omis, pour des absences injustifiables et dont ils ne connaissaient que trop les motifs, se jeter au-devant des excuses les plus absurdes et des raisons les plus pitoyables. Ils paraissaient en quelque sorte heureux de ce qu'on voulait bien prendre la peine de les tromper, et leur épargner ainsi les punitions qu'il leur aurait fallu donner, les enquêtes qu'il leur aurait fallu faire. Je laisse à penser l'effet moral que doit produire sur les enfants ce lamentable consentement à leurs mensonges. Une fois qu'un maître est tombé là, il ne faut plus qu'il espère ni obéissance ni respect.

Ce danger est si grand, cette atteinte portée à l'autorité si profonde, cette démoralisation de la jeunesse si redoutable, que les pères de famille feront bien d'y regarder à deux fois avant de paraître trop aisément ignorer ce que leur fils est disposé à leur cacher ou à leur taire. Il ne faut point que le soupçon d'une aussi coupable faiblesse puisse traverser jamais l'esprit de votre enfant. Les inconvénients de la sévérité ne sauraient être comparés aux périls de cette indulgence.

Les règles que je viens de poser ne sont point faites pour surprendre aucun père de famille. Je me plais à croire qu'un peu plus ou un peu moins exactement, tous les parents les ont en effet pratiquées. Je soumets toutefois une dernière réflexion à leur sagesse.

S'il est arrivé parfois que leurs enfants ne les ont point contentés ou leur ont moins exactement obéi, ne serait-ce point par hasard que le père et la mère auraient négligé, dans le gouvernement de leur famille, quelqu'une des règles que nous avons recommandées? Il est facile de se plaindre de ses enfants et de rejeter à plaisir sur l'indocilité de leur humeur ou la révolte de leur caractère l'insuccès de l'éducation qu'on a entreprise. Mais quand vos fils auront grandi, quand, victimes de vos faiblesses autant que de leurs fautes, ils vous jugeront à leur tour, êtes-vous bien sûrs qu'ils ne regretteront dans votre conduite envers leur jeunesse aucune des vertus qui auraient suffi pour les bénir et les sauver?

ANTONIN RONDELET,

Professeur de philosophie à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand.

---

# CURIOSITÉS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES.

## LE CANARD.

On appelle CANARD, en style de journalisme, toute nouvelle étrange, ou même invraisemblable, présentée comme parfaitement authentique. Par suite de quel enchaînement d'idées est-on arrivé à donner au récit d'un fait le nom d'un palmipède domestique? Les Belges réclament l'honneur de l'invention en faveur d'un littérateur anversois qui vivait au commencement de ce siècle, et cette origine est consignée dans l'Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, année 1851, page 93 :

« Pour renchérir sur les nouvelles ridicules que les journaux apportaient tous les matins, Cornelissen avait fait annoncer, dans une de ces feuilles, qu'on venait de faire une expérience intéressante, bien propre à constater l'étonnante voracité des canards. On avait réuni vingt de ces volatiles; l'un d'eux avait été haché menu avec ses plumes et servi aux dix-neuf autres, qui en avaient avalé gloutonnement les débris. L'un de ces derniers, à son tour, avait immédiatement servi de pâture à ses dix-huit compagnons, et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui se trouvait par le fait avoir dévoré ses dix-huit confrères dans un intervalle de temps assez court. Tout cela, assez spirituellement raconté, obtint un succès sur lequel l'auteur ne comptait pas. Cette petite histoire fut répétée de proche en proche par tous les journaux et fit le tour de l'Europe; elle était à près oubliée depuis une vingtaine d'années, lorsqu'elle nous revint d'Amérique avec des développements qu'elle n'avait pas dans l'origine, et avec

une espèce de procès-verbal de l'autopsie du dernier survivant auquel on prétendait avoir trouvé des lésions graves dans l'estomac. On finit par rire de l'histoire du canard, mais le mot resta. »

Nous pouvons réclamer la paternité du canard pour un Français, Claude Duret, président au siége présidial de Moulins, qui mourut en 1611. Dans son ***Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses,*** on lit : « Nous avons autrefois entendu dire qu'en Ecosse il y avait un arbre, lequel ayant crû sur le rivage d'une rivière, produisait des fruits qui avaient la forme de canes, et qu'étant près de mûrir, ils tombaient d'eux-mêmes, les uns en terre, les autres en eau, et ceux qui tombaient en terre pourrissaient, ceux qui étaient tombés dans l'eau, prenant vie, nageaient sur les eaux et s'envolaient avec plumes et ailes, de laquelle chose nous nous sommes enquis auprès de Jacques Roy, qui nous a appris que les merveilles s'enfuient toujours plus loin, et que cet arbre ne se trouve pas Ecosse, mais aux îles Orcades. »

Duret déclare que non-seulement des arbres produisent des canards, mais que, dans les îles Hébrides, on a vu des oies naître de la même manière, ainsi que l'atteste Jean Van Botère en ses *Relations universelles.*

« En Irlande naissaient des arbres dont les germes qui tombent dans la mer deviennent poissons, et aussi les germes qui sont déposés sur la terre deviennent autant d'oiseaux qui ressemblent à de petites oies ou à des canards et sont couverts de plumes. »

Le docte président invoque encore d'autres autorités, celle de Scaliger et celle de la Genèse. « Ce n'est, dit-il, qu'au quatrième jour de la création que nageaient les poissons et les oiseaux, alors que les plantes existaient déjà. Donc les poissons et les oiseaux ont pu provenir des fruits des arbres, seuls êtres vivant avant eux. Ce qui s'est passé le quatrième jour de la création peut encore avoir lieu aujourd'hui. »

Le récit de Duret eut un plein succès, et bon nombre d'horticulteurs demandèrent en Ecosse et en Irlande des graines d'arbres à canards pour les introduire dans leur patrie. C'est sans doute de ces arbres que sont tombés les canards qui volent aujourd'hui dans les journaux.

PAUL BARTHÉLEMI.

## LE POISSON D'AVRIL.

Quelle est l'origine de cette expression populaire ? Les auteurs sont partagés à cet égard, mais voici les explications le plus généralement acceptées :

Louis XIII avait fait emprisonner au château de Nancy François, duc de Lorraine. Celui-ci parvint à s'échapper à la nage, le 1er avril, ce qui fit dire au gouverneur que *c'était un poisson qu'on lui avait donné à garder.*

Suivant quelques autres, dit M. Ch. Rozan, dans son très-curieux livre intitulé *les Petites ignorances de la conversation*, le duc de Lorraine n'aurait pas fait naître le *poisson d'avril*, il en aurait profité. Il s'échappa, déguisé en paysan; une personne alla prévenir le factionnaire, le factionnaire prévint l'officier, l'officier prévint le gouverneur ; mais chacun ne vit dans cet avis que la plaisanterie du *poisson d'avril*, et le prince, grâce à ces hésitations, eut le temps de passer la frontière.

Enfin M. Quitard donne une dernière explication. En 1564, Charles VI ordonna que l'année commençât le 1er avril; mais il est plus facile de faire une loi que de changer des habitudes qui datent de plusieurs siècles. Malgré l'édit du prince, le 1er janvier continua donc à être considéré comme le premier jour de l'année et l'occasion des étrennes; mais au 1er avril on prit l'habitude de faire de faux présents, qui, du signe du zodiaque, reçurent le nom de *poissons d'avril.*

## LA PHOTOGRAPHIE JUGE D'INSTRUCTION.

Il y a un an environ, un photographe anglais, nommé Warner, photographia, sur collodion, l'œil d'un bœuf au moment où l'animal venait d'être abattu ; il distingua alors très-nettement sur l'épreuve, à l'aide du microscope, les divers objets qui avaient, en dernier lieu, affecté l'organe visuel du bœuf, c'est-à-dire les murs, la fenêtre de l'abattoir, et le boucher qui, le bras levé, s'apprêtait à frapper. Le tout s'était reflété sur la rétine, comme sur la paroi d'une chambre noire, et l'image avait persisté, l'œil n'ayant pas reçu de nouvelles impressions.

D'abord on refusa de croire au mémoire adressé par le photographe ; mais voici qu'un second fait, plus étrange encore, vient ébranler l'incrédulité des sceptiques.

Une femme fut assassinée, il y a quelques mois, aux environs de Paris ; malgré d'actives recherches, le meurtrier était encore resté inconnu, quand, au fond de l'œil de la victime, effroyablement dilaté par la terreur, on aperçut, vivante et fidèle, l'image de l'assassin lui-même. C'était un homme petit, trapu, au visage dur, au regard perçant, portant toute sa barbe et paraissant âgé de trente-cinq à quarante ans, enfin un portrait aussi exact que pourrait le désirer un juge d'instruction.

## LA MANTA.

Dans une note communiquée à l'Académie par M. le général Morin, M. le vicomte Onffroy de Thoron donne la description d'un monstre marin dont il a fait la rencontre en traversant le golfe d'Arcon de Sardinas, à six milles du continent américain. Il le vit s'élever tout à coup du fond de l'Océan, et se placer à côté de la baleinière qui le portait. « Monsieur, c'est la *manta*, dit le pilote, si elle se saisit de l'embarcation, coupez-lui la main. »

Voici le signalement de l'animal : « Les bras étaient blancs et longs d'environ un mètre et demi, mais très-grêles, comparativement à leur longueur et l'ampleur du corps ; ils étaient articulés comme les nôtres. Les mains, petites et légèrement recourbées, avaient une couleur de vieux parchemin. La tête était aplatie dans le sens horizontal et de forme triangulaire ; elle allait s'avançant de plus en plus vers les épaules. Enfin le corps, épais seulement de quelques centimètres, n'avait pas moins de quatre pieds de large horizontalement. »

M. Onffroy réclame la priorité de la découverte de ce singulier amphibie. Cependant le nom de *manta* est bien connu sur les côtes d'Amérique, et les pêcheurs prétendent que lorsque cet animal est arrivé au-dessus du plongeur qui travaille au fond de l'eau, il le recouvre comme un vaste manteau, et l'échauffe pour s'en repaître à loisir. Pline parle d'un monstre qui aurait quelque analogie avec la *manta*. « Les plongeurs racontent, dit-il, qu'une espèce de *nuage* semblable pour la forme aux poissons plats, s'épaissit sur leur tête, les presse et les empêche de remonter à la surface ; pour cette raison, ils se servent d'un poinçon très-aigu qu'ils portent avec une ficelle, parce que c'est seulement quand il est piqué de la sorte que le *nuage* se dissipe ou disparaît. »

Quoi qu'il en soit, nous laissons à M. Onffroy et à Pline la responsabilité de cette découverte, nous espérons que la *manta* n'est pas de l'espèce du canard de Cornelissen ou du grand serpent de mer du *Constitutionnel.*

CH. WALLUT.

# BIBLIOTHÈQUE DU MUSÉE DES FAMILLES.

## FABLES-PROVERBES, PAR BERLOT-CHAPUIT.

La bibliothèque du *Musée des Familles* vient de s'enrichir d'un nouveau volume, FABLES-PROVERBES, par Berlot-Chapuit. La haute moralité de ces apologues et le talent littéraire de l'auteur suffiraient à lui concilier la faveur méritée du public, quand même l'exécution typographique et les merveilleuses illustrations dues au crayon de




FABLES-PROVERBES. La jeune fille et la marguerite. Dessin de Jules David.

Rosa Bonheur, Bertall, Daubigny, Jules David, Gavarni et Philippe Rousseau n'en feraient pas une de ces œuvres hors ligne qui se recommandent à l'attention de l'artiste et du père de famille.

Du reste, M. Berlot-Chapuit n'est pas un nouveau venu pour nos lecteurs. Déjà nous avons publié (t. XXIX, p. 176), deux fables qu'il avait bien voulu détacher de son recueil en notre faveur. Chacun a donc pu apprécier le charme de cette versification facile, le tour ingénieux de ces petites fictions.

Mais on pourrait nous soupçonner de partialité envers un livre dont nous sommes les éditeurs; nous aimons donc mieux reproduire simplement l'opinion de deux juges dont personne ne récusera la compétence.

« Monsieur (écrit à l'auteur Mgr le cardinal Donnet),

« J'ai lu avec une satisfaction toute chrétienne vos *Fables-Proverbes*, et je vous félicite de votre œuvre à la fois utile et agréable.

« Le tour aisé de vos vers, la grâce de votre esprit, donnent un attrait saisissant à la morale irréprochable de votre livre.

« C'est un volume que les mères de famille pourront en toute sûreté mettre aux mains de leurs enfants, et l'âge mûr y trouvera d'utiles exemples.

« Recevez, monsieur, avec mes remercîments, l'assurance de ma haute considération,

« † FERDINAND, CARDINAL DONNET,
Archevêque de Bordeaux. »

C'est ensuite le tour de M. de Lamartine.

« Monsieur,

« Je viens de lire avec un vif et sincère intérêt les Fables véritablement proverbiales auxquelles vous donnez un attrait et une utilité de plus, en les résumant dans une maxime qui fait partie elle-même de l'action.

« Les Indiens, nos maîtres et nos ancêtres dans l'apologue, n'avaient pas atteint encore ce genre de moralité, qui, après avoir ému le cœur, se formule si nettement dans l'esprit.

« Cette innovation portera votre nom.

« La pureté de votre morale vous distinguera aussi de beaucoup de nos fabulistes qui ont plus songé à être ingénieux qu'à être irréprochables.

« Les Fables sont de la monnaie courante destinée aux mains des enfants; il faut d'autant moins de faux aloi qu'ils sont moins aptes à discerner ce qui est de vrai métal.

« Recevez tous mes vœux, et j'ose dire tous mes augures pour votre succès.

« Je vous devais personnellement, monsieur, une immense reconnaissance pour la belle trilogie poétique dont vous m'avez fait le don et l'hommage.

« Maintenant c'est la jeunesse tout entière qui vous devra estime et affection.

« Recevez, LAMARTINE. »

Maintenant laissons la parole à l'auteur lui-même :

### LA JEUNE FILLE ET LA MARGUERITE.

Sur le souple coussin d'une molle bergère,
Le front penché nonchalamment,
Et la taille négligemment
Drapée en les replis d'une étoffe légère,
Une fille, aux dix-neuf printemps,
A l'œil de chérubin, de ses cheveux flottants
Fait tomber une marguerite
Qui, séparée hier de ses brillantes sœurs,
Sur la belle étalait ses plus fraîches couleurs.
Soudain la jeune enfant prend sa fleur favorite,
Et, pensant à son fiancé,
Elle n'a rien de plus pressé
Que de tirer un blanc pétale,
« M'aime-t-il, se dit-elle; aurais-je une rivale?... »
Ce soupçon passager ralentit son ardeur.
Elle poursuit avec lenteur
Sa consultation. « Croyez-vous aux miracles?
A la questionneuse avait dit bien souvent
Maint superstitieux, qu'elle prit pour savant,
Interrogez les fleurs, vous aurez des oracles. »
Notre héroïne alors attendait un arrêt
De l'humble pâquerette, en langage muet,
Lorsque la marguerite blanche
Dit : « Pourquoi votre main retranche
De mon calice aimé le plus bel ornement?
Vous attendez un jugement
De moi, répondez-vous... pour savoir s'il vous aime...
Enfant, sachez-le bien : le germe précieux
De votre destinée est toujours en vous-même.
Demandez la lumière au Souverain des cieux,
A ses divines lois, à votre conscience,
Et vous aurez bientôt, j'en ai la prescience,
Reconnu les écarts d'une profonde erreur.
La jeune fille doit interroger son cœur :
S'il a de la vertu, s'il est fort de tendresse,
Si tous ses sentiments respirent la noblesse,
Elle peut espérer, en promettant sa main,
De trouver le bonheur et la joie en l'hymen. »

N'effeuillez pas les fleurs pour chercher à surprendre,
A saisir au hasard, le secret du destin,
*Qui devine est souvent sujet à se méprendre.*

### VOYAGE SCIENTIFIQUE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

Ce livre, qui a consacré par un si grand et si légitime succès les débuts de la BIBLIOTHÈQUE DU MUSÉE DES FAMILLES, a valu à son auteur, M. ARTHUR MANGIN, une médaille d'argent de première classe que la SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX lui a décernée dans sa séance solennelle du lundi 16 mai. La première édition du VOYAGE SCIENTIFIQUE est presque épuisée, et nous mettrons la seconde sous presse dans quelques mois. Nous en dirons autant de la COMÉDIE DES ANIMAUX, de MÉRY, dont il ne nous reste plus que de rares exemplaires. Donc, avis à nos abonnés qui désireraient recevoir ces volumes sans retard.

### ALMANACH DE FRANCE ET DU MUSÉE DES FAMILLES.

Enfin, nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'*Almanach de France et du Musée des Familles*, le plus complet, sans contredit, le plus intéressant et le mieux illustré de tous les recueils de ce genre. Il contient les faits curieux de l'année, histoires, sciences, arts, industrie, recettes, procédés nouveaux, des nouvelles signées des premiers noms de la littérature, le tout enrichi de splendides gravures. (*Voir pour les conditions à la quatrième page de la couverture.*)

### BIBLIOGRAPHIE.

LONDRES POUR CEUX QUI N'Y VONT PAS (1).

Il ne faudrait pas trop se fier à la modestie de ce titre. Ce petit volume ne perd rien de son intérêt pour qui revient d'Angleterre. Il est fait, au contraire, pour révéler tout un côté neuf et intéressant des mœurs anglaises à celui qui croit les connaître le mieux.

L'auteur — notre collaborateur M. Antonin Rondelet — n'a point passé le temps de son voyage à courir la ville entre le déjeuner du *coffee-house* et le coucher de l'hôtel. Il a vécu dans le monde, qu'il observe en philosophe et décrit en homme d'esprit.

De là les chapitres si intéressants sur *le rôle des femmes dans le monde anglais*, sur *les clubs, les Sociétés de tempérance, les réceptions de la haute aristocratie*, sur tout ce que le voyageur ordinaire n'est ni à portée de voir ni en mesure d'observer.

M. A. Rondelet me pardonnera cependant de le contredire sur un point : ceux qui reviennent d'Angleterre liront son volume avec autant de profit que ceux qui n'ont jamais perdu de vue le clocher de leur village.

CH. WALLUT.

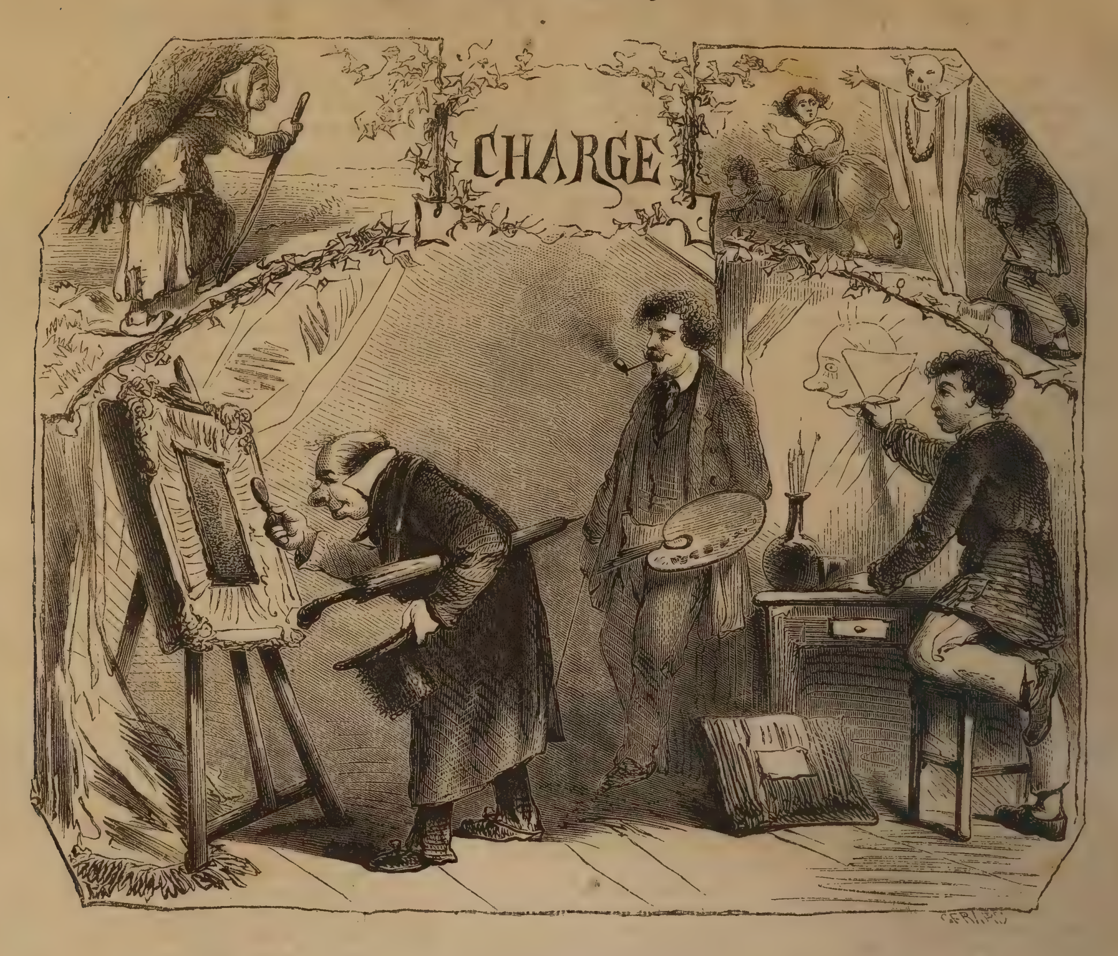
(1) Un vol. in-12. Paris, Giraud, rue des Saints-Pères.

# TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU TRENTE ET UNIÈME VOLUME.



# TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

## DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE ET MORAL.




Charge. Composition de Sauvageot.

## A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies* réunis) que leur abonnement pour 1863-1864 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre trente et unième volume.

La livraison d'octobre 1864, première du trente-deuxième volume (1864-1865), ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1864-1865, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée* ; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

*N. B.* Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables par l'accroissement des souscripteurs.

#### MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-après. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées ; leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue St-Roch, 29, à Paris, avec la dernière bande du journal :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1864 *au* 25 *septembre* 1865 *inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection, de la table générale, des volumes détachés de la *Bibliothèque* du *Musée des Familles*, etc.

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire en ce cas « 13 fr. 70 c. »

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

